PANORAMA
DES PRÉDICATEURS

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR.

La contrefaçon de cet ouvrage sera poursuivie selon la rigueur des lois, soit en France, soit à l'Étranger.
Tout exemplaire du PANORAMA DES PRÉDICATEURS non revêtu de la griffe de l'Auteur sera réputé contrefait.

C. Martin

PANORAMA
DES PRÉDICATEURS
OU RÉPERTOIRE
POUR L'IMPROVISATION ET LA COMPOSITION DU SERMON

APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'ORDINAIRE, Mgr L'ÉVÊQUE DE GAP;
PAR LE MÉTROPOLITAIN, Mgr L'ARCHEVÊQUE D'AIX; PAR SON ÉMINENCE Mgr LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX; PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON;
PAR NN. SS. LES ÉVÊQUES DE NIMES, DE DIGNE, DE FRÉJUS, DE GRENOBLE;

ET PRÉCÉDÉ DE DEUX LETTRES :

L'UNE DE Mgr SIBOUR, ARCHEVÊQUE DE PARIS, L'AUTRE DE Mgr FIORAMONTI, SECRÉTAIRE DE N. S. P. LE PAPE PIE IX

(Ces deux lettres sont en tête des 2e et 3e volumes)

Par M. l'Abbé C. MARTIN.

TROISIÈME PARTIE

COMPRENANT :

1° LES FÊTES SECONDAIRES DE N. S. ET DE LA Ste VIERGE; 2° LES PANÉGYRIQUES DES PRINCIPAUX SAINTS; 3° LES SUJETS DE CIRCONSTANCE;
4° UNE RETRAITE POUR HOMMES; 5° UNE RETRAITE POUR LA PREMIÈRE COMMUNION; 6° LES ŒUVRES.

27461

A PARIS
CHEZ L'AUTEUR, RUE CASSETTE, 8.

MDCCCLVI.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/panoramadespredi0003parm

Paris, le 27 novembre 1855.

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Monsieur l'abbé Martin,

J'ai parcouru avec intérêt le PANORAMA DES PRÉDICATEURS, dont vous m'avez envoyé un Exemplaire. Je crois que cet ouvrage sera utile aux Prédicateurs, et surtout aux Prêtres engagés dans le ministère paroissial, à qui le temps manque souvent pour écrire leurs instructions.

Ils trouveront dans les Plans méthodiques, les Analyses substantielles des discours que vous avez résumés, et les riches Matériaux que vous avez puisés aux sources les plus pures, des indications qui leur aideront à donner aux fidèles un enseignement solide et bien ordonné.

J'apprends, avec satisfaction, que vous vous proposez de publier une nouvelle édition de votre ouvrage; je ne doute pas qu'elle n'obtienne, comme les précédentes, un grand succès.

Agréez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de ma sincère estime.

M. D. AUGUSTE, Archevêque de Paris.

APPRÉCIATIONS

DU PANORAMA DES PRÉDICATEURS

Nous consignons ici quelques fragments des éloges sans nombre qui nous sont venus de tous les Diocèses. Nous commençons cette série par le Compte-rendu, qui vient d'être inséré dans le n° du 29 novembre dernier dans la feuille si estimée du Clergé : Le *Journal des Villes et des Campagnes*, dû à la plume savante du célèbre abbé Pascal, chanoine honoraire de Mende et d'Avignon, auteur des Origines et Raison de la Liturgie Catholique et autres ouvrages d'érudition ecclésiastique.

La foi, dit le grand Apôtre, pénètre dans l'âme par l'ouïe : *Fides ex auditu.* Mais si les Apôtres ont produit de si magnifiques effets par la puissance de leurs paroles, c'est que l'Esprit-Saint lui-même s'exprimait par leur bouche. La parole de l'homme n'a donc pas changé la face du monde, c'est celle de Dieu même qui a opéré cet éclatant prodige. Depuis les temps apostoliques, l'orateur sacré a bien été sans nul doute le héraut de la doctrine évangélique, mais il a dû puiser ses inspirations dans l'étude des saintes vérités, prendre dans cet arsenal ouvert à son zèle les armes qui devaient lui assurer le triomphe sur les passions, pendant que Dieu disposait intérieurement les âmes à faire fructifier la bonne semence.

Le Prédicateur doit donc se livrer à l'étude, faire des recherches, combiner ses plans, nourrir ses discours de citations et d'autorités empruntées à l'Ecriture, aux saints Pères, aux monuments de la Tradition, soit religieuse, soit même quelquefois profane. Au bout de dix-huit siècles de christianisme, le nombre des modèles sur lesquels le prédicateur peut se former, est pour ainsi dire incalculable.

Mais que de labeurs à subir si l'on veut étudier en détail ces innombrables témoignages du dogme et de la morale catholique! En supposant même qu'un prêtre eût sous la main et à sa disposition toutes ces sources, quel temps, quelles peines ne faudrait-il pas dépenser pour y puiser ce qu'on désire pour le moment, pour telle occurrence, pour tel sujet que l'on veut traiter!

M. l'abbé C. Martin a providentiellement prévu ces immenses difficultés. Il a voulu les aplanir. Il a senti que le prêtre livré aux travaux incessants du Ministère, pour l'administration des sacrements et autres soins à donner à une paroisse, ne pouvait pas trouver le loisir nécessaire pour interroger largement et fructueusement les trésors de la science sacrée. Il s'est dévoué pour épargner à ses confrères ces pénibles et souvent impossibles perquisitions.

Le *Panorama des Prédicateurs*, si justement nommé, est un vaste tableau où se déroulent toutes les richesses de la science parénétique. Il existait bien des ouvrages destinés à faciliter aux prédicateurs ces perquisitions indispensables. Nous avons un livre très-substantiel publié en deux volumes in-18, sous le titre de : *Manuel des Prédicateurs*, par M. l'abbé Duvernoy, curé d'Autun, en 1825. Plans de sermons, textes bibliques, passages des Pères, etc., selon l'ordre alphabétique; tout cela est d'une incontestable utilité. Mais le *Panorama* de M. C. Martin est à ce livre ce qu'est une glace gigantesque de palais à un simple miroir de toilette.

Il est temps de donner une idée assez détaillée du travail dont nous rendons compte. Ce *Panorama* se déploie en trois volumes qui peuvent se relier en un seul. Il se divise en trois parties. La 1re contient la Dominicale de l'Avent, celle de l'Epiphanie, celle du Carême, dite Station, et celle de Pâques. La 2e renferme la Dominicale de la Pentecôte, les mystères de Notre-Seigneur, les mystères de la sainte Vierge, la Toussaint. Voilà un cycle complet de l'année ecclésiastique. La 3e partie se compose de plans dits de *Circonstance*, tels que l'Exaltation de la Croix, le saint Rosaire, la Propagation de la Foi, les fêtes des Patrons, le Commun des Saints, comme martyrs, docteurs, évêques, etc., etc. Quatorze tables facilitent admirablement les recherches à faire.

Pour chaque sujet, il existe trois plans. Pour chaque plan un développement; puis six et même sept colonnes, savoir : 1° Textes de l'Ecriture; 2° Passages des saints Pères; 3° Théologie ou orateurs sacrés; 4° Exemples; 5° Motifs et moyens; 6° Mélanges; 7° Auteurs à consulter. On y trouve des traits de l'histoire sacrée et de celle de l'Eglise, des vies des saints, de l'histoire profane. Liturgie, hagiographie, apologie, etc., tout y est placé avec méthode et précision. En un mot, ce qu'on chercherait avec un travail très-pénible dans une nombreuse bibliothèque ecclésiastique se trouve là, à point nommé, sous la main.

L'auteur de ces lignes a exercé pendant quarante ans le ministère de la parole à la campagne, à la ville, dans de grands établissements d'instruction, et il se serait estimé infiniment heureux d'avoir en ce temps là à sa disposition l'œuvre de M. C. Martin. Il a longtemps sué pour faire ses moissons; ici la récolte est toute faite, et les greniers sont ouverts à qui veut y puiser.

Les premiers volumes du *Panorama* ont été accueillis avec empressement par le Sacerdoce français. Le troisième volume ne sera pas indigne de ses aînés et complétera l'œuvre. Un prospectus, envoyé à tous les membres du Clergé, fera incessamment connaître les conditions de l'acquisition totale, et certes les prix sont très-loin d'être exagérés. Le Clergé n'est pas riche, mais le sacrifice à faire n'est pas certainement au-dessus de ses facultés.

N'omettons pas de dire que le plan d'un discours ou d'un prône n'est pas simplement tracé dans le *Panorama*. Chaque sujet y a son exorde; les subdivisions y sont développées sous la forme oratoire. Un de ces simples aperçus suffirait pour un discours de plus d'une demi-heure. Le Prédicateur n'a donc qu'à amplifier ce canevas, à l'orner des textes divers et des traits qu'il a sous la main dans les colonnes qui en sont le complément, et le sermon est fait.

Béni soit donc le Seigneur qui a inspiré à M. l'abbé C. Martin, la pensée d'un si utile travail, et qui lui a donné le talent et le courage de le conduire à bonne fin. La sympathie de l'Episcopat et du Sacerdoce ne saurait lui faire défaut, et il en a déjà recueilli de très-précieux témoignages.

L'abbé J. B. E. Pascal.

Diocèse d'Agen. — M. Deyche, *chanoine et archiprêtre de la cathédrale d'Agen* : « M. l'abbé, si votre ouvrage n'avait déjà été jugé par plusieurs de nos maîtres et de nos modèles dans la chaire chrétienne, j'aimerais à vous dire que je le trouve parfait par l'ordre qui y règne et par une admirable concision qui n'ôte rien à l'abondance des matières (Le 13 novembre 1855).

Même Diocèse. — M. Lissandre, *curé de S. Martin de Villeréal* : « Je voudrais, M. l'abbé, vous témoigner ma reconnaissance pour le travail que vous avez entrepris et si bien exécuté pour en épargner beaucoup aux pasteurs des âmes. Je voudrais bien vous dire combien est précieux le trésor que vous avez mis entre nos mains; mais pour louer dignement votre ouvrage j'employerais toutes les formules d'éloges que la langue renferme, que je serais encore en arrière de ce qu'il mérite. La reconnaissance que nous vous devons pour vos veilles laborieuses, notre cœur vous la procurera au pied des autels » (Le 13 octobre 1855).

Même Diocèse. — M. Gareau, *curé de Guérin* : « M. l'abbé, pour ce qui me regarde je vous remercie sincèrement et vous suis très-reconnaissant de l'énorme travail de science, de patience et de goût que vous avez eu le courage et la charité d'entreprendre pour vos confrères dans le sacerdoce et je vous prie de me compter au nombre des souscripteurs à la troisième partie » (Le 12 novembre 1855).

Diocèse d'Aire. — M. Lartigue, *curé de Maurin* : « M. l'abbé, j'ai déjà eu l'honneur de vous écrire le mois de mai dernier pour vous prier de m'envoyer la troisième partie de votre Panorama des Prédicateurs.

« L'ouvrage ne m'ayant pas été expédié, permettez-moi, M. l'abbé, de vous réitérer ma demande après six mois d'attente. Cela sera pour vous une nouvelle preuve du prix et de l'importance que j'attache à la possession de votre œuvre complète » (Le 20 novembre 1855).

Diocèse d'Alby. — M. Baptiste, *curé de Belle-Serre :* « M. l'abbé, d'après vos promesses votre ouvrage désiré, le 3e volume du Panorama, comprenant les *Sujets de Circonstance,* sera bientôt dans les mains de plusieurs de nos confrères, vos justes admirateurs. Je vous en prie, faites que je n'en sois pas privé » (Le 30 juillet 1855).

Diocèse d'Alger. — M. Ball, *supérieur de l'Externat de Bone :* « M. l'abbé, tout en vous exprimant ma reconnaissance pour les travaux auxquels vous vous livrez et qui sont d'une si grande utilité, je vous prie de m'envoyer deux exemplaires du troisième volume de votre Panorama des Prédicateurs. La satisfaction que j'éprouve en lisant les deux premiers me fait vivement désirer le troisième qui doit en être le complément » (Le 16 novembre 1855).

Diocèse de Bayeux. — M. Aupoix, *curé de Tourneur:* « M. l'abbé, je suis très satisfait du Panorama des Prédicateurs, aussi c'est avec le plus grand plaisir que je vous en adresse la somme qui vous est due pour ce bon ouvrage » (26 juillet 1855).

Diocèse de Bayonne. — M. Teillary, *vicaire de S. Etienne de Baigarry :* « M. l'abbé, il me tardait bien de savoir que nous aurions enfin la troisième partie de votre riche Panorama. C'est votre faute si nous nous montrons si impatients! Pourquoi par les deux premières parties avez-vous tant fait désirer la troisième ? Ainsi que noblesse, talent et succès obligent. Voilà ce que je me permets de vous dire de tout cœur. Soyez assez bon pour me faire adresser ce troisième volume aussitôt qu'il sera prêt » (Le 14 novembre 1855).

Diocèse de Besançon. — M. Petizuguenin, *curé de Sizine :* « M. l'abbé, je tiens à posséder le 3e volume du Panorama des Prédicateurs, qui sera le beau couronnement des deux premiers. Tous les jours je fais mes délices de votre ouvrage ; je le lis et le relis et toujours j'y trouve un nouveau plaisir. Il faut que le bon Dieu vous ait bien inspiré pour concevoir et faire une œuvre aussi riche et contenant de si excellents matériaux pour les sermons. Que le ciel vous en récompense ! » (Le 6 octobre 1855).

Diocèse de Blois. — M. Braut, *curé de S. Secondin :* « M. l'abbé, je suis on ne peut plus content d'avoir reçu aujourd'hui votre circulaire annonçant l'apparition de votre 3e partie du Panorama des Prédicateurs.

Je possède les deux premières parties, la troisième va donc faire le complément et le couronnement d'une œuvre si avantageuse pour le Clergé ; surtout pour les prêtres qui pouvant facilement développer un plan, n'ont pas la facilité de l'invention » (Le 15 novembre 1855).

Même Diocèse. — M. Serbelle, *curé de Trehold :* « M. l'abbé, je vous félicite sincèrement de votre zèle pour la gloire de Dieu et les services que vous rendez au Clergé, auquel il manquait un ouvrage si utile » (Le 12 octobre 1855).

Diocèse de Bordeaux. — M. Cendrey, *curé de S. Brice :* « M. l'abbé, possédant votre excellent ouvrage, le Panorama des Prédicateurs, je viens vous prier de me compter au nombre de vos souscripteurs pour les *Sujets de Circonstance.* »

Même Diocèse. — M. Cendrey, *curé de S. Brice :* « M. l'abbé, je vous en supplie, envoyez-moi le troisième volume du Panorama des Prédicateurs aussitôt qu'il aura paru. Voilà la troisième fois que je vous écris pour cet objet. Le prix que j'attache aux deux premiers volumes de cet ouvrage, que je possède depuis longtemps, double mon impatience de recevoir le troisième volume » (Le 6 novembre 1855).

Même Diocèse. — M. Recoules, *curé de Podensac :* « M. l'abbé, je possède les deux premiers volumes du Panorama des Prédicateurs ; c'est parce que je juge l'ouvrage excellent que je vous demande le troisième. Je n'ajoute rien de plus. Vous avez reçu tant de félicitations que les miennes vous sont parfaitement inutiles et je vous en fais grâce » (Le 24 novembre 1855).

Diocèse de Cahors. — M. Vaurs, *curé de Ferrières :* « M. l'abbé, je suis extrêmement content de votre Panorama des Prédicateurs : c'est un bel ouvrage qui abrége beaucoup le travail de la chaire.

» Je vous supplie de vouloir bien m'envoyer un exemplaire du 3e volume : *Sujets de Circonstance,* aussitôt qu'il aura paru » (Le 14 octobre 1855).

Diocèse de Cambrai. — M. Spannent, *vicaire d'Hazebrouck.* « M. l'abbé, je vous prie de m'envoyer quatre exemplaires du troisième volume du Panorama des Prédicateurs pour quatre confrères qui déjà possèdent les deux premiers volumes.

« Je n'ai jamais reçu de livre dont j'aie été plus satisfait que du vôtre ; je n'en ai jamais prêté qui m'ait mérité autant de reconnaissance, enfin je n'en ai jamais eu qui ait plu autant à nos confrères Le manque d'argent est la cause unique pour tous de ce qu'ils ne vous l'achètent pas. Que Dieu nous accorde un temps plus heureux et votre ouvrage se trouvera dans toutes les bibliothèques. » (Le 1er décembre 1855.)

Diocèse de Carcassonne. — M. l'abbé, je possède depuis deux ans les deux premiers volumes du Panorama des Prédicateurs. Plus je m'en sers et plus je m'aperçois que les éloges que vous recevez sont bien au-dessous de ce que vous méritez pour cet immense travail. Je vous prie de ne pas m'oublier lors de l'envoi du troisième volume » (Le 17 novembre 1855).

Diocèse de Digne. — M. l'abbé Hugues, *curé de Chaudon :* « M. l'abbé, j'ai l'honneur de vous informer que je suis si content des deux premiers volumes de votre excellent ouvrage intitulé : Panorama des Prédicateurs, que je suis dans la plus grande impatience de recevoir le plus promptement possible votre 3e volume, ayant pour titre : Sujets de Circonstance. J'espère que vous aurez l'extrême obligeance de me l'envoyer aussitôt qu'il sera prêt. » (Le 26 octobre 1855).

Diocèse de Fréjus. — M. Ricard, *curé de Flassans :* « M. l'abbé, j'attends avec impatience l'arrivée du dernier volume de votre excellent ouvrage : Panorama des Prédicateurs, dont le cadre ne laisse rien à désirer » (Le 24 novembre 1855).

Diocèse de Luçon. — Ayant en ma possession les deux premiers volumes du Panorama des Prédicateurs, je m'empresse de vous informer que je souscris de grand cœur au 3e volume de cet excellent ouvrage que j'attends depuis si longtemps » (Le 17 novembre 1855).

Diocèse de Lyon. — M. Gay, *vicaire à S. Bonaventure :* » M. l'abbé, je vous prie de vouloir bien me faire expédier au plus tôt le troisième volume de votre excellent Panorama des Prédicateurs que j'attends si impatiemment.

Diocèse du Mans. — M. Salmon, *curé de Mareil :* « Je me félicite de jour en jour d'avoir fait l'acquisition de votre excellent ouvrage : le Panorama des Prédicateurs. Je vous prie d'avoir l'obligeance de m'envoyer le 3e volume, *Sujets de Circonstance,* aussitôt qu'il paraîtra (Le 10 octobre 1855).

Diocèse de Metz. — M. Filly, *curé de Humbach :* « Je suis très-satisfait de votre ouvrage, le Panorama des Prédicateurs. Il y a longtemps qu'on sent le besoin d'un Livre pareil à celui que vous venez de mettre au jour avec un si éminent succès. Je ne possède en général que des ouvrages choisis, le vôtre mérite d'y prendre place. Je vous remercie du plus profond de mon cœur du service que vous rendez à l'Eglise.

» Dès que le dernier volume sera imprimé, je vous prie de me l'adresser » (Le 8 octobre 1855).

Diocèse de Pamiers. — M. Dario, *curé de Portes. :* « M. l'abbé, c'est avec le plus grand plaisir que j'apprends la publication du troisième volume du Panorama des Prédicateurs. Je suis possesseur depuis déjà deux ans des deux premiers volumes. Je ne saurais vous exprimer les moments délicieux qu'ils m'ont fait passer. Cet ouvrage mérite certainement, à tous égards, les nombreux et magnifiques éloges qui ont salué son apparition. Le troisième volume ne sera pas, sans doute, moins digne que ses aînés, de ces éloges si justement mérités.

« Je suis impatient de recevoir ce volume » (Le 14 novembre 1855).

Diocèse de Périgueux. — M. Vedrenne, *curé de Festalemps :* « M. l'abbé, j'avais ouï dire beaucoup de bien de votre Panorama des Prédicateurs, et toutefois, en l'achetant, je redoutais un de ces mauvais tours que la vogue m'a souvent joués et qui m'ont mis fort en défiance contre elle et les choses qu'elle exalte tant à leur début. Je regretterais bien aujourd'hui d'avoir cédé à ce sentiment. Le Panorama des Prédicateurs est un excellent livre et encore plus une bonne œuvre. Le bien qu'il aide à faire sera votre récompense. Puissent nos sincères remercîments y ajouter quelque chose ! » (Le 24 juillet 1855).

Diocèse de Poitiers. — M. Moineau, *curé-doyen de Moncontour :* « M. l'abbé, permettez-moi de joindre mes humbles félicitations à celles que vous avez déjà reçues sur votre beau travail. A mes yeux, c'est une œuvre prodigieuse d'*érudition,* de *patience* et de *bon goût.* N'oubliez pas, je vous prie de m'expédier votre 3e volume dès son apparition. » (Le 28 juillet 1855).

Diocèse du Puy. — M. Barthélemy, *vic. de S. Geneix :* « M. l'abbé, aussitôt que paraîtra votre 3e volume du Panorama des Prédicateurs, je vous prie de me l'expédier. Je profite de cette occasion pour vous exprimer combien je suis content des deux premières parties et de quels avantages elles sont pour moi » (Le 5 septembre 1855).

Diocèse de La Rochelle. — M. Billoud, *curé de S. Palais de Négrignac :* « M. l'abbé, il y a bientôt deux ans que je possède les deux premiers volumes de votre excellent Panorama des Prédicateurs ; j'en suis si satisfait que je viens vous prier de m'expédier le troisième volume au plus tôt » (Le 15 novembre 1855).

Diocèse de S. Dié. — M. Guilgut, *curé de Ramrupt :* « M. l'abbé, je ne puis que m'associer aux nombreux témoignages de satisfaction que vous avez mérités de nos confrères, et je vous offre le mien avec d'autant plus de plaisir que votre excellent ouvrage remplit parfaitement l'idée dont je cherchais l'exécution depuis le séminaire. Je regrette beaucoup de n'avoir pu en profiter depuis vingt-cinq ans. Je n'aurais pas perdu la santé en passant les nuits à la recherche de ce que j'avais à préparer pour le dimanche suivant, et j'aurais eu alors tout le temps de cultiver l'excellente mémoire dont j'étais favorisé ; mais je me dédommagerai de mon mieux jusqu'à la fin » (Le 14 novembre 1855).

Même Diocèse — M. de la Goutte, *curé de Vomécourt :* « M. l'abbé, j'ai été un des premiers à souscrire aux deux premiers volumes du Panorama des Prédicateurs, je viens de recevoir avec joie l'annonce du troisième. Ce ne sera pas sans doute le moins intéressant ni le moins utile. Vous voudrez donc bien me l'envoyer. Je joins ma faible voix à celle de mes nombreux confrères pour vous féliciter sur ce beau travail qui viendra puissamment en aide à tous ceux qui ont l'importante mission d'évangéliser les peuples » (Le 14 novembre 1855).

Diocèse de Sens. — M. Louard, *curé d'Asquiers :* « M. l'abbé, je m'associe de bon cœur à tous les éloges que vous avez reçus et que vous méritez si bien pour vos utiles travaux. J'attends avec impatience la 3e partie du Panorama des Prédicateurs. »

Diocèse de Soissons. — M. L'homme, *curé de Maussy-sur-Aisne :* « M. l'abbé, et moi aussi j'ai distingué votre *prospectus* parmi la foule de ceux qui nous arrivent chaque jour, et, je vous l'avouerai, il a redoublé mon désir de posséder votre Panorama des Prédicateurs. Ce qui me le fait désirer plus vivement, ce n'est pas seulement l'unanimité des éloges qu'il vous a mérités, c'est surtout l'expérience que j'en ai faite personnellement. Plus heureux que beaucoup de confrères qui ne le connaissent pas même de nom, j'ai pu, depuis longtemps, grâce à la complaisance d'un bon voisin, le parcourir à loisir et non-seulement le feuilleter avec intérêt, mais en profiter largement. De tous les travaux récents analogues au vôtre aucun ne peut lui être comparé sous tout point. J'ai admiré dans votre ouvrage son cadre heureux, son exposition claire et méthodique, la disposition matérielle et excellente de ses tableaux synoptiques qui facilitent le choix du sujet et des preuves. C'est l'idéal que je m'étais formé depuis longtemps et que j'avais commencé à suivre, à réaliser pour mon usage avant même ma sortie du séminaire. Ce qui fait, selon moi, le mérite de votre ouvrage, c'est moins l'abondance des citations et des longs extraits qui ne peuvent guère être reproduits intégralement, qu'un choix heureux de passages substantiels et habilement groupés qui frappent l'attention, éveillent l'imagination et rendent la composition facile. Si c'est un fait d'expérience journalière que l'exorde une fois trouvé, le sermon est à moitié fait, il est facile de comprendre l'utilité de votre immense travail. Telle de vos lignes par les idées qu'elle rappelle ou qu'elle suggère aidera mille fois plus que la lecture d'un long sermon qui souvent borne et arrête l'essor de l'imagination par le désir de s'y rattacher sans cesse. Il en résultera un travail neuf et précis au lieu d'une imitation servile.

« Je vous prie donc, M. l'abbé, de m'envoyer sans délai les trois volumes de ce précieux répertoire » (Le 29 novembre 1855).

Même Diocèse. — M. Hédouville, *curé de Chaillevois :* « M. l'abbé, comme j'ai été un des premiers à souscrire aux deux premiers vol. du Panorama des Prédicateurs, j'ose espérer que je serai servi un des premiers. Permettez-moi d'ajouter que cet ouvrage que j'ai parcouru depuis que je possède les deux premiers volumes, fait honneur à votre patience et à votre travail » (Le 12 novembre 1855).

Diocèse de Tarbes. — M. Lacroix, *curé de Luz-en-Baréges :* « M. l'abbé, un pauvre petit curé perdu au milieu de la chaîne des Pyrénées n'a pas le droit d'exprimer une opinion sur votre ouvrage. Je me borne à vous dire que j'en suis très-content et je vous prie de vouloir m'inscrire comme souscripteur à votre troisième volume. » (Lettre du 8 octobre 1855).

Diocèse de Toulouse. — M. Piéchaud, *chanoine, archiprêtre de la métropole :* « M. l'abbé, je possède les deux premiers volumes de votre excellent ouvrage : le Panorama des Prédicateurs. Je vous prie de vouloir bien m'adresser le troisième dès qu'il paraîtra. Ce livre est un véritable trésor » (Le 18 novembre 1855).

Diocèse de Troyes. — M. de la Tour, *curé d'Allibaudière :* « M. l'abbé, les deux premiers volumes d'un ouvrage aussi savant et aussi précieux que le Panorama des Prédicateurs, ne pourraient rester séparés du troisième que vous annoncez. Je veux le posséder » (Le 13 octobre 1855).

Diocèse de Vannes. — M. Liétard, *vicaire de Peaule :* « M. l'abbé, le Panorama des Prédicateurs m'a si bien servi depuis qu'il est en ma possession, il a si parfaitement répondu à mon attente que je me hâte de vous faire la demande du troisième volume que vous annoncez sous le titre de : *Sujets de circonstance.* Je vous fais même la demande de deux exemplaires » (Le 13 novembre 1855).

Paris. — Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

FÊTES SECONDAIRES

DE N. S. ET DE LA S^TE VIERGE

PREMIER PLAN.

LA CROIX SOURCE DE PUISSANCE ET DE MISÉRICORDE.

(BOSSUET.)

Ier POINT.

LA CROIX, TRÉSOR INFINI DE PUISSANCE.

IIe POINT.

LA CROIX, SOURCE IMMENSE DE MISÉRICORDE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

LA CROIX, TRÉSOR INFINI DE PUISSANCE.

1 — La Croix a triomphé de l'orgueil;
2 — La Croix a changé la face du monde.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

LA CROIX, SOURCE IMMENSE DE MISÉRICORDE.

1 — Le Sauveur nous y a réconciliés avec son Père;
2 — Le Sauveur y a attaché la sentence de notre condamnation;
3 — La Croix doit être notre gloire, notre espérance et notre consolation.

DEUXIÈME PLAN.

LA CROIX GLORIFIÉE PAR J. C.

(DE LA ROCHE.)

Ier POINT.

UNION INTIME QUE J. C. A CONTRACTÉE AVEC LA CROIX.

IIe POINT.

PRIVILÉGES QUE J. C. A ATTACHÉS A LA CROIX.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

UNION INTIME QUE J. C. A CONTRACTÉE AVEC LA CROIX.

1 — La Croix dans les desseins de J. C.;
2 — La Croix dans le cœur de J. C.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

PRIVILÉGES QUE J. C. A ATTACHÉS A LA CROIX.

1 — La Croix nous a faits enfants de Dieu;
2 — La Croix est l'héritage des enfants de Dieu;
3 — La Croix est le canal des grâces de J. C.;
4 — Autres avantages attachés à la Croix.

TROISIÈME PLAN.

LA CROIX PAR RAPPORT A J. C. ET AU CHRÉTIEN.

(UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

CE QU'EST LA CROIX POUR N. S. J. C.

IIe POINT.

CE QU'EST LA CROIX POUR LE CHRÉTIEN.

IIIe POINT.

OBLIGATIONS QUE NOUS IMPOSE SON CULTE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

CE QU'EST LA CROIX POUR N. S. J. C.

1 — Elle est l'autel de son sacrifice;
2 — Elle est le siége de sa royauté;
3 — Elle est son lit de justice;
4 — Elle est la chaire de son enseignement;
5 — Elle est le trophée de sa gloire.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

CE QU'EST LA CROIX POUR LE CHRÉTIEN.

1 — Elle est un symbole de gloire et de vertu;
2 — Elle est le mémorial des bienfaits de Dieu;
3 — Elle est sa consolation durant sa vie;
4 — Elle est son espérance à l'heure de la mort.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

OBLIGATIONS QUE NOUS IMPOSE SON CULTE.

1 — Adoration;
2 — Amour des souffrances.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

LA CROIX, SOURCE DE PUISSANCE

ET DE MISÉRICORDE.

TEXTE.

Exaltari oportet Filium hominis.

JOAN. III. 14.

Le grand Dieu tout-puissant, qui de rien a fait le ciel et la terre, qui a tiré les astres et la lumière du sein d'un abîme de ténèbres; ce Dieu, pour faire éclater sa puissance d'une façon extraordinaire en la personne de son cher Fils, a voulu que la plus grande infamie fût une source de gloire incompréhensible. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, encore qu'il eût vécu comme un innocent, a fini sa vie comme un criminel, et comme si le gibet et la mort n'eussent point eu pour lui assez de bassesse, il a choisi volontairement de tous les supplices, le plus honteux, et de toutes les morts, la plus inhumaine. En effet, le tourment de la croix, qu'est-ce autre chose qu'une longue mort, par laquelle la vie est arrachée peu à peu avec une violence incroyable, pendant qu'une nudité ignominieuse expose le pauvre supplicié à la risée des spectateurs inhumains; si bien que le misérable patient semble en quelque sorte n'être élevé au-dessus de ce bois infâme, qu'afin de découvrir de plus loin une multitude de peuple, qui repaît ses yeux du spectacle de sa misère. Non, l'imagination humaine ne se peut rien représenter de plus effroyable; et jamais on n'a rien inventé ni de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves.

Mais ce qui surpasse tous les malheurs, c'est que, selon la remarque de l'Apôtre « le crucifié est maudit de Dieu » (Gal. III. 13. — Deut. XXI. 23). Après cela, dites-moi, je vous prie, M. F., quelle est notre audace de ne point rougir d'adorer un Maître crucifié; et où est le front de l'apôtre qui dit aux Galates : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (Gal. VI. 14). Ah! pénétrons sa pensée, chrétiens, et apprenons à nous glorifier avec lui dans les opprobres de notre Sauveur.

Je considère aujourd'hui comme les deux bras de la croix du Sauveur Jésus; dans l'un je me représente : 1° *un trésor infini de puissance;* et dans l'autre : 2° *une source immense de miséricorde.*

Ier POINT.

LA CROIX, TRÉSOR INFINI DE PUISSANCE.

Vous dirai-je, chrétiens, à la gloire de la croix de Jésus, que ce mort que vous y voyez attaché remue le ciel et les éléments, qu'il renverse tout l'ordre du monde, qu'il obscurcit le soleil et la lune, et, si j'ose parler de la sorte, qu'il fait appréhender à toute la nature le désordre et la confusion du premier chaos? Certes je vous entretiendrais volontiers de tant d'étranges événements, n'était que je me suis proposé de vous dire de plus grandes choses. La croix a dompté les démons; la croix a abattu l'orgueil et l'arrogance des hommes; la croix a renversé leur fausse sagesse et a triomphé de leurs cœurs. J'estime plus glorieux d'avoir remporté une si belle victoire que d'avoir troublé l'ordre de l'univers; parce que je ne vois rien dans tout l'univers de plus indocile, ni de plus fier, ni de plus indomptable que le cœur de l'homme. C'est en cela que la croix paraît puissante, et vous le verrez très-évidemment par la suite de ce discours.

1re SUBDIVISION. — La Croix a triomphé de l'orgueil.

L'orgueil est le père de l'idolâtrie. C'est par l'orgueil que les hommes, méprisant l'autorité légitime, et devenus amoureux d'eux-mêmes, se sont fait des divinités à leur mode. Ils n'ont point voulu de dieux que ceux qu'ils faisaient; ils n'ont plus adoré que leurs erreurs et leurs fantaisies. Ainsi toutes les créatures, agitées de l'esprit d'orgueil qui dominait par tout l'univers, faisaient la guerre à leur Créateur avec une rage impuissante.

« Elevez-vous, Seigneur, que vos ennemis disparaissent, et que ceux qui vous haïssent soient renversés devant votre face » (Ps. LXVII. 1). Mais, ô Dieu, de quelles armes vous servez-vous pour défaire ces escadrons furieux? Je ne vois ni vos foudres, ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme la cire; je vois seulement une chair meurtrie et du sang épanché avec violence, et une mort infâme et cruelle; une croix et une couronne d'épines; c'est tout votre appareil de guerre, c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. Justement, certes, justement, et en voici la raison solide que je vous prie, chrétiens, de considérer.

C'est honorer l'orgueil que d'aller contre lui par la force; il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force; Dieu descendra contre toi armé seulement de faiblesse, afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le dieu de l'homme; un homme sera ton Dieu; tu as amené la mort sur la terre, la mort ruinera tes desseins; tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix, en un mot, détruira ton empire de fond en comble. O puissance de la croix!

2e SUBD. — La Croix a changé la face du monde.

Les vérités de Dieu étaient bannies de la terre, tout était obscurci par les ténèbres de l'idolâtrie..... Mais sitôt que la croix de Jésus a commencé de paraître au monde, sitôt que l'on a prêché la mort et le supplice du fils de Dieu, les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a été peu à peu ébranlé, enfin elles ont été renversées. L'extravagance du christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie.

Car remarquez, chrétiens, que tandis que J. C. a conversé parmi nous, encore qu'il fît des miracles extraordinaires, encore qu'il eût à la bouche des paroles de la vie éternelle, il a eu peu de sectateurs; mais est-il monté sur la croix, est-il mort à ce bois infâme, quelle affluence de peuples accourent à lui! O Dieu, quel est ce nouveau prodige! Maltraité et mésestimé dans la vie, il commence à régner après qu'il est mort. Sa doctrine toute céleste, qui devait le faire respecter partout, le fait attacher à la croix, et cette croix infâme, qui devait le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il a pu étendre les bras, tout le monde a recherché ses embrassements. Ce mystérieux grain de froment n'est pas plutôt tombé dans la terre qu'il s'est multiplié par sa propre corruption. Il ne s'est pas plutôt élevé de terre, que, selon qu'il l'avait prédit en son Evangile, « il attire à lui toutes choses » (Joan. XII. 23), et a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs; c'est-à-dire que le Sauveur est tombé de la croix au sépulcre; et, par un merveilleux contre-coup, tous les peuples sont tombés à ses pieds. Voyez cette affluence de gens qui, de toutes les parties de la terre, accourent à la croix de Jésus; qui non-seulement se glorifient de porter son nom, mais s'empressent à imiter ses souffrances, à être déshonorés pour sa gloire, à mourir pour l'amour de lui.

IIe POINT.

LA CROIX, SOURCE IMMENSE DE MISÉRICORDE.

1re SUBDIVISION. — Le Sauveur nous y a réconciliés avec son père.

N'est-ce pas à la croix que Jésus a présenté devant le trône de Dieu, non point des génisses et des taureaux, mais sa sainte chair, formée par le Saint-Esprit, oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes? N'est-ce pas à la croix qu'il a réconcilié toutes choses, faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos âmes? La justice divine était prête à frapper les hommes révoltés contre leur Seigneur, lorsque tout à coup notre charitable pontife paraît entre Dieu et les hommes: il se présente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes. Posé sur l'autel de la croix, il répand son sang sur les hommes, il élève à Dieu ses mains innocentes; « et ainsi pacifiant le ciel et la terre » (Col. I. 20), il arrête le cours de la justice divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

2e SUBD. — Le Sauveur y a attaché la sentence de notre condamnation.

En suivant l'audace des anges rebelles, nous leur avions vendu nos corps et nos âmes par un détestable marché; et Dieu sur ce contrat avait ordonné que nous serions livrés en leurs mains. Dieu l'avait prononcé de la sorte par une sentence dernière et irrévocable; mais qu'a fait le Sauveur Jésus? « Il a pris, dit l'apôtre S. Paul, l'original de ce decret donné contre nous et il l'a attaché à la croix. (Col. II. 14.) Pour quelle raison? C'est afin, ô Père éternel, que vous ne puissiez voir la sentence qui nous condamne, que vous ne voyiez le sacrifice qui nous absout; afin que si vous rappeliez en votre mémoire le crime qui vous irrite, en même temps vous vous souveniez du sang qui vous apaise et vous adoucit. Ainsi a été accompli cet oracle du prophète Isaïe : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit.* Jésus a rompu ce damnable contrat par une meilleure alliance; dès là nos espérances se sont relevées. Le Ciel, qui était de fer pour nous, a commencé de répandre ses grâces sur les misérables mortels; Jésus nous l'a ouvert par sa croix.

3e SUBD. — La Croix doit être notre gloire, notre espérance et notre consolation.

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, la croix est toute ma gloire, elle est mon unique consolation; autrement dans quel désespoir ne me jetterait pas le nombre infini de mes crimes? Si le grand apôtre S. Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, « qu'il ne se sent point coupable en lui-même, ne laisse pas de craindre de n'être pas justifié devant vous (I Cor. IV. 4), que dirai-je, moi misérable, et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon pontife miséricordieux, mon pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon âme. Non, tant que je pourrai embrasser votre croix, jamais je ne perdrai l'espérance.

Fasse, N. S. J. C., que nous comprenions combien sa croix est auguste, combien elle est glorieuse, puisqu'elle seule est capable de faire éclater sur les hommes la toute-puissance de Dieu et de répandre sur eux les trésors immenses de sa miséricorde infinie en leur ouvrant l'entrée à la félicité éternelle. *Amen.*

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

LA CROIX GLORIFIÉE PAR J. C.

TEXTE.

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.

GAL. VI. 14.

Ce n'est pas une croix humiliante que je viens vous prêcher, c'est une croix glorieuse et glorifiante, une croix où l'apôtre S. Paul trouve la source et l'éclat de la véritable gloire; une croix dont il développe toutes les grandeurs, quand il dit qu'elle est la croix de J. C.; qu'il en veut tirer toute sa gloire parce que J. C. en tire la sienne, et que cette gloire est solide puisqu'elle vient de J. C. : *Mihi absit gloriari...*

La croix tire toute sa gloire de J. C. et elle ne doit être honorée que par rapport à lui; elle tire toute sa gloire de J. C. : 1° *parce qu'il a contracté avec elle une étroite union;* 2° *parce qu'il l'a dotée de précieux avantages ou priviléges*, tel sera le sujet de ce discours.

Ier POINT.

UNION INTIME QUE J. C. A CONTRACTÉE AVEC LA CROIX.

1re SUBDIVISION. — La Croix dans les desseins de J. C.

Le premier rayon de gloire que je remarque dans la croix, c'est qu'elle est non-seulement unie au corps de J. C., comme nous le verrons tantôt, mais gravée dans son cœur, et avant le commencement des siècles, et dans la plénitude des temps. En effet, si Tertullien nous apprend qu'au moment où le Père éternel avait entre les mains le limon dont il formait l'homme, il avait dans l'esprit l'incarnation du Verbe qui le devait réparer : *Christus cogitabatur homo facturus*, pourquoi ne dirions-nous pas que, dès lors que le Verbe forma le décret de notre réparation, il y fit entrer l'idée de sa croix, il la désira, il l'aima, dès ce moment, comme l'instrument efficace de notre salut; et que pendant quatre mille ans qui s'écoulèrent, jusqu'à l'exécution de ce grand dessein, il ne fut occupé que du mystère de sa croix. Voyez-le dans les Ecritures, tantôt il la regarde avec complaisance, figurée dans le paradis terrestre par cet arbre heureux qui portait le fruit de vie, tantôt il l'exprime aux yeux de son peuple par les signes sensibles du *serpent d'airain* qui guérissait leurs blessures envenimées; du *Thau* mystérieux qui, gravé sur le front des élus, les sauvait de l'ange exterminateur; du *bois miraculeux* qui, trempé dans les eaux amères des tribulations, les rendait agréables; tantôt il l'a fait prédire à ses prophètes, et tantôt il applique aux saints patriarches les fruits anticipés de cette croix.

2e SUBD. — La Croix dans le cœur de J. C.

Mais lorsque ce temps des figures et des prophéties est écoulé, lorsque le moment est venu où la vérité doit s'élever de la terre, ah! je vois passer la croix du cœur d'un Dieu glorieux dans le cœur d'un Dieu humilié. Le Verbe n'est pas plutôt incarné qu'il se dévoue tout entier à la croix; ses premiers soupirs, ses premières affections sont pour elle. Il adore, selon l'Apôtre, la justice de Dieu qui l'y condamne, et le premier acte de sa volonté naissante, c'est de consentir à être victime pour nos péchés, et à sacrifier sur la croix le corps dont il est revêtu : *Corpus aptasti mihi, ecce venio.* Ces premiers transports de J. C. ne se ralentiront-ils point dans la suite? Non, M. F., l'amour de sa croix croît toujours avec lui; plus elle s'approche, plus il l'aime. Les clous qui y attacheront un jour sa chair pourront périr, la charité qui y cloue son cœur ne passera jamais; et je le vois avec le prophète, dans un âge plus avancé, enivré du désir de sa passion, s'écrier : *Calix meus inebrians quam præclarus est!* De là cette sainte impatience où se passent les trente-trois années qui le séparent de sa croix : *Quomodo coarctor usque dum perficiatur!* De là cette sainte indignation contre S. Pierre, qui veut l'empêcher de boire le calice que son Père lui prépare : de là ces instances qu'il fait à Judas : *Quod fac, fac citius;* de là enfin cet empressement avec lequel il court au devant de sa croix quand l'heure est arrivée : *Surgite, eamus.*

3e SUBD. — La Croix dans la chair même de J. C.

C'est ici, M. F., la source incontestable de la gloire de la croix et la raison solide du culte que nous lui devons. J. C. l'a gravée dans sa chair; il se l'est en quelque sorte incorporée; et, si je l'ose dire, sa divinité ne semble guère plus inséparable de son humanité, que son humanité de sa croix. Je la vois naître avec lui, croître avec lui, monter sur le Calvaire avec lui, arrosée de ses larmes dans sa naissance, baignée de son sang dans sa passion, couronnée de gloire dans son triomphe : en un mot, je ne trouve jamais ni J. C. sans la croix, ni la croix sans J. C., et c'est là le fondement de mon culte et la source de sa gloire. Aussi, est-ce dans cette union avec J. C. que l'apôtre S. André considère la croix lorsque, s'avançant vers elle pour y être attaché · Je vous salue, dit-il, croix précieuse qui tirez toute votre gloire des membres du Seigneur : *Salve, crux, quæ in corpore Christi dedicata es, et ex membris ejus tanquam mar[illegible] garitis ornata!* Tel est le culte que ce grand apôtre rend à la croix; il envisage J. C. en elle; il publie que si elle mérite quelque gloire, c'est par son union avec lui; il ne borne pas l'honneur qu'il lui rend à des paroles pathétiques, il court à elle, il y vole, il s'y attache avec J. C. Imitons son exemple...

IIe POINT.

PRIVILÉGES QUE J. C. A ATTACHÉS A LA CROIX.

1re SUBDIVISION. — Elle nous a fait enfants de Dieu.

J. C. attache le vieil homme avec lui, dit S. Paul, pour détruire le corps du péché et former un homme nouveau qui vive de sa vie, ce qui fait dire au grand S. Augustin, à la gloire de la croix, qu'elle est le lit nuptial du mariage de J. C. avec l'Eglise. Il s'y endort, dit-il, du sommeil de la mort, ou ouvre le côté du nouvel Adam, pour en tirer son Epouse; l'eau en coule pour la purifier, le sang en rejaillit pour être la source de sa fécondité, et de ce sang de l'Epoux versé sur la croix, naissent tout d'un coup les enfants de l'Epouse qui vient d'y être formée. O mariage surprenant, s'écrie ce Père, l'Epouse naît de son Epoux, la mort de l'un est la fécondité de l'autre. *Sponsa e Sponso nascitur, et tunc Sponsa nubit quando Sponsus moritur; fide concepit et membra ejus quotidie parit;* et elle produit tous les jours dans le baptême les enfants qu'elle a conçus sur la croix.

Motif puissant de tendresse et de respect pour la croix! elle nous a vus naître dans son sein; elle nous a portés entre ses bras au moment de notre naissance; elle a reçu la première le sang dont nous sommes formés, et nous n'avons mérité d'être enfants de Dieu que parce que nous étions enfants de la croix.

2e SUBD. — Elle est l'héritage des enfants de J. C.

Admirez dans la croix un nouveau rayon de gloire; elle est l'héritage des enfants de J. C. Le Sauveur nous traite comme il est lui-même traité de son Père. Comme Dieu, sa gloire est son apanage, et il la partagera un jour avec nous : *hæredes quidem Dei;* mais comme homme, dépouillé de cette gloire, dénué de tous les biens de la terre, il ne reçoit de son Père que sa croix en partage, et il veut que nous en soyons les héritiers après lui : *Cohæredes autem Christi.* Ouvrez le testament de votre Père crucifié, qu'y verrez-vous? Qu'il laisse son Eglise à S. Pierre, sa Mère à S. Jean, sa croix à tous ses disciples. *Qui non bajulat crucem suam, non potest meus esse discipulus.*

Voilà, M. F., ce qui relève infiniment la gloire de la croix. J. C. mourant n'a rien de plus précieux à laisser à ses enfants; il veut qu'ils la reçoivent comme le dernier gage de son amour, et qu'ils ne connaissent point de titre plus glorieux que celui d'héritiers de la croix et de J. C. crucifié, comme les appelle S. Cyprien : *Hæredes crucifixi.*

Donc, quiconque ne prend la croix de J. C. et ne l'embrasse avec amour, renonce à son héritage et sera rejeté de Dieu comme l'enfant déshérité.

3e SUBD. — Elle est le canal des grâces de J. C.

J. C. a fait de la croix le canal de ses grâces et la sanctification de ses sacrements. Il est notre chef, et comme tel, la plénitude de la grâce habite en lui, dit l'Apôtre. Nous sommes ses membres et, comme tels, nous ne pouvons être saints qu'en recevant de sa plénitude. Or, le péché nous séparait de cet adorable chef, la croix seule a pu nous y réunir et réconcilier par son sang les inimitiés du ciel et de la terre. C'est là que les mains de l'Epouse ont distillé la myrrhe, dit le Saint-Esprit; c'est par ce canal heureux que les grâces de J. C. se sont communiquées; aussi voyons-nous qu'elles portent toujours avec elles une impression de la croix, et que, semblables à ces eaux qui prennent le goût et les qualités des minéraux où elles passent, les grâces qui viennent de la croix laissent toujours dans le cœur quelque goût pour la croix, témoin cette ardeur que les premiers martyrs avaient pour elle, ce zèle des anciens pénitents à la graver sur leur propre chair, ce penchant des vrais dévots à la méditer, à la chercher, à l'accepter, du moins quand elle se présente.

4e SUBD. — Autres avantages de la Croix.

Après en avoir fait le canal de sa grâce, J. C. en fait encore le prix et le chemin de sa gloire : *Videmus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum* (Hebr. II). Il n'a pas marqué d'autre route à ses disciples. Elle est, selon S. Augustin, le vaisseau sur lequel on doit traverser la mer orageuse qui nous sépare de notre patrie. Achevons, M. F., et pour donner le dernier trait à la gloire de la croix, ajoutons que J. C. en fera un jour le tribunal de sa justice et la règle de son terrible jugement. N'est-ce pas ce qui nous fut figuré sur le Calvaire, dit S. Augustin, lorsque J. C., assis sur sa croix comme un juge sur son tribunal, entre deux insignes voleurs, prononça la grâce de l'un et la condamnation de l'autre? Or, c'est ce que nous verrons dans la vérité au jugement dernier. Là, J. C., assis sur sa croix, comme sur son lit de justice, parce que c'est par elle, dit S. Augustin, qu'il a acquis le droit de juger le monde; il verra les élus à sa droite, les réprouvés à sa gauche, tous également chargés de leur croix; mais les uns la portant pour J. C., et dignes d'être appelés à sa gloire; les autres la portant pour le monde, et dignes d'être condamnés au feu éternel qui leur est préparé. Car, ne vous flattez pas, mondains, porter la croix, c'est le partage des réprouvés comme des élus; vous la portez malgré vous, mais vous la portez pour le monde...

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

LA CROIX PAR RAPPORT A J. C.

ET AU CHRÉTIEN.

TEXTE.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.

I Cor. II. 2.

Considérez la croix, ce symbole vénérable qui nous présente le spectacle étonnant d'un condamné à mort, d'un crucifié qui, tant de siècles après son trépas, trouve d'innombrables adorateurs qui aiment en lui jusqu'à ces clous dont il est percé, jusqu'au diadème d'épines dont il est couronné, jusqu'aux opprobres dont il est rassasié. Considérez ce spectacle étrange d'un Juif obscur qui, cloué entre deux scélérats, meurt du supplice des esclaves, maudit et déshonoré, et qui, après dix-huit cents ans, voit encore s'élever des monuments à sa gloire; considérez ces merveilles, M. F., et vous demanderez avec moi la science de Jésus, et de Jésus crucifié.

Cette connaissance de la croix je la réduis à trois points : 1° *qu'est la croix pour N. S. J. C.?* 2° *qu'est la croix pour le chrétien?* 3° *quelles obligations nous impose son culte?*

Ier POINT.

CE QU'EST LA CROIX POUR N. S. J. C.

1re SUBDIVISION. — **Elle est l'autel de son sacrifice.**

Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt (Coloss. I. 20). C'est sur la croix que J. C. est le pontife de la nouvelle alliance; c'est là qu'il nous réconcilie avec son Père, qu'il rétablit l'harmonie entre le ciel et la terre. *Empti estis pretio magno* (I Cor. VI. 20). Et, ajoute S. Pierre, ce n'a été ni à prix d'or ni d'argent; ces biens corruptibles étaient de trop peu de valeur pour sauver et racheter les âmes; c'est le sang même d'un Dieu qui y a été employé; mais c'est sur la croix qu'il a été répandu, ce sang d'un mérite infini, c'est là qu'un Dieu a consommé cette vie si précieuse; ç'a été l'autel où cette victime a été immolée et, comme dit S. Eucher, ç'a été la balance dans laquelle on a pesé le prix de notre salut : *in trutina crucis semetipsum auctor salutis passus est appendi, ut homini animæ sua dignitatem vel ipsa pretii ostenderet magnitudo* (*In Ep. ad Valer.*)

2e SUBD. — **Elle est le siége de sa royauté.**

Dieu a mis son trône dans le soleil, dit le Psalmiste : *in sole posuit tabernaculum suum* (Ps. XVIII. 5). Mais depuis qu'il s'est fait homme, il a changé le siége de sa principauté. Son trône, maintenant, c'est la croix. Ce nom royal de trône est celui que les SS. PP. donnent à ce bois sacré, lorsqu'ils nous représentent le Sauveur du monde régnant sur l'univers du haut du Golgotha. Ils nous montrent ce souverain dominateur accomplissant alors ses prophéties : *Et ego cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* (Joan XII. 32). C'est là où l'Eglise l'adore comme son roi : *Regnavit a ligno Deus* (*Hymn. Eccl.*).

Les Juifs, par le supplice de la croix, voulurent insulter à la royauté de J. C.; mais leur aveuglement et leur haine tourna à leur confusion; car c'est là même que la sagesse de Dieu revêtit le Sauveur de cette dignité qui appartenait si légitimement au lion de la tribu de Juda. Lisez les paroles que Pilate fait graver au haut de cette croix : *Scripsit autem et titulum Pilatus, et posuit super crucem. Erat autem scriptum : Jesus Nazarenus, rex Judæorum* (Joan. XIX. 19). Obéissant, sans le savoir, aux décrets divins, il accomplissait ainsi les prophéties qui avaient promis ce titre glorieux à J. C. lorsqu'il serait sur la croix.

3e SUBD. — **Elle est son lit de justice.**

Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras et ego si exaltatus fuero a terra omnia traham ad me ipsum (Joan. III). C'est sur la croix que Jésus juge le monde et qu'il le condamne : *Omne judicium dedit Filio suo* (Joan. V. 22). C'est de ce tribunal sacré qu'il prononce la sentence qui met fin au règne de satan : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.* C'est là qu'il absout un pénitent, le bon larron, et qu'il condamne un criminel qui ne se repent pas.

4e SUBD. — **Elle est la chaire de son enseignement.**

J. C. a rempli les fonctions de docteur à Jérusalem, dans le désert, dans les bourgades de la Judée, sur les bords du Jourdain, et partout il a pratiqué ce qu'il a enseigné. Mais considérez-le sur la croix: c'est ici que, particulièrement, il évangélise le monde. Il lui apprend, dit S. Augustin, a mépriser la vanité; il confond son orgueil, il condamne sa mollesse et sa sensualité; il lui donne l'admirable exemple du pardon des offenses, celui de l'obéissance, de la résignation, de la magnanimité, de la bonté, de l'amour, du dévouement le plus sublime. O école de la croix! *Scire etiam supereminentem scientiam Jesu Christi* (Eph. III. 19).

5° Elle est le trophée de sa gloire.

5e SUBD. — **Elle est le trophée de sa gloire.**

Le trône de Salomon cède à l'éclat de la gloire de la croix : *Et ecce plusquam Salomon hic* (Matth. XII. 42). Tous les démons sont enchaînés à ce char de triomphe : *Captus est ille qui tenebat captivum hominem* (*Off. Eccl.*). Les deux bras de la croix, où la puissance divine était cachée, sont devenus comme deux armes invincibles qui ont terrassé les ennemis du Seigneur : *Ibi abscondita est fortitudo ejus, cornua in manibus ejus* (Habac. III, 4).

IIe POINT.

CE QU'EST LA CROIX POUR LE CHRÉTIEN.

1re SUBDIVISION. — **Elle est un symbole de gloire et de vertu.**

« Il s'est trouvé, dans ce monde de misères et de crimes, un symbole de gloire et de vertu! dans ce monde où la force s'est installée avec l'esclavage, un symbole d'éternelle justice et de sainte liberté; dans ce monde de perpétuelle douleur, un symbole d'éternelle consolation. Celui qui s'est dit le Fils de l'homme a légué l'instrument de son supplice à l'humanité, et pendant dix-huit siècles, l'humanité s'est prosternée devant ce legs sacré. Jusqu'à lui, les riches et les rois avaient seuls eu des insignes et des bannières; il en donne une aux pauvres, au genre humain tout entier, et les riches et les rois abdiquent les leurs pour l'adorer. La croix du Christ a présidé à toutes les destinées du monde moderne; elle s'est associée à toutes ses adversités et à toutes ses gloires; elle a servi de base à ses institutions et d'étendard à ses armées. Elle a consacré les pompes les plus illustres de la civilisation, comme les émotions les plus intimes de la piété. Elle a sanctifié les palais des empereurs et la hutte de l'homme du peuple. Partout et toujours, c'est à son abri que l'humanité a placé sa vertu et sa gloire. » (M. de Montalembert. *Mélanges extraits de l'Avenir.*)

2e SUBD. — **Elle est le mémorial des bienfaits de Dieu.**

Voyez combien la croix doit être chère à vos cœurs par les bienfaits divins dont elle est le mémorial et l'emblème. Si vous avez été faits enfants de Dieu par le baptême, c'est la croix qui, tracée sur vos fronts, en a été la marque glorieuse. Si, plus tard, vous avez reçu la plénitude de vos droits dans le sacrement des parfaits chrétiens, c'est encore par la croix que l'évêque a appelé sur vous les dons du Ciel. Si vous avez reçu le pardon de vos péchés, la main du prêtre traçait sur vous le signe de la croix, en même temps que sa bouche prononçait votre pardon.

3e SUBD. — **Elle est notre consolation durant la vie.**

Cette croix auguste, elle est partout pour vous consoler; elle est à votre chevet, pour vous encourager dans vos douleurs; elle est devant vos yeux, sur le dôme de votre église, pour exciter dans vos âmes des pensées salutaires. Si vous allez à vos travaux, vous la rencontrez sur votre passage; si, pendant vos fatigues, vous tournez vos regards, vous trouvez l'image de Dieu sur son Calvaire. Rentrez dans vos maisons, vous retrouvez la croix. C'est ainsi que, par elle, Dieu semble se rendre visible à chaque pas, pour vous forcer à penser a lui.

4e SUBD. — **Elle est notre espérance à l'heure de la mort.**

Quand vous serez sur votre lit mortuaire, quelle sera l'image consolante que vous offrira le ministre de la religion? Celle de la croix. C'est elle qui, en ces moments suprêmes, encouragera vos cœurs; c'est elle qui recevra votre dernier regard, votre dernier embrassement. Et quand vous serez étendu dans la tombe, la croix du champ de la mort, placée près de vous, s'élèvera sur votre dépouille mortelle, comme pour prendre possession de votre âme au nom de Dieu. Que dis-je? quand vous dormirez dans le sein de la terre, une croix s'élèvera encore sur votre tombeau; elle annoncera à tous ceux qui la verront que vous avez été chrétiens, et que vos cendres reposent dans l'espérance de la résurrection glorieuse.

IIIe POINT.

OBLIGATIONS QUE NOUS IMPOSE SON CULTE.

1re SUBDIVISION. — **Adoration.**

Le culte de la croix a été en usage dès les premiers siècles, et les Pères se servent même du mot adoration *Flecte genu, lignumque crucis venerabile adora.* Le poëte Sedulius s'exprime ainsi : *Nemo ignorat speciem crucis esse colendam* (*In carmine Pass. Dom.*). S. Ambroise enseigne la même doctrine (*De obitu Théod.*). S. Jérôme dit de Ste Paule : *Prostrata ante crucem quasi pendentem Dominum cernere adorabat* (*In Ep.*).

2e SUBD. — **Amour des souffrances.**

Qui vult venire post me, tollat crucem suam (Matth. XVI. 24). Telle est la condition que le Sauveur a mise à notre salut. C'est pourquoi S. Augustin a dit de la vie du chrétien : *Tota vita Christiani crux est et martyrium.*

ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT.

ANCIEN TESTAMENT.

Dominus ostendit Moysi lignum; quod cum misisset in aquas, in dulcedinem versæ sunt (Exod. xv, 25).

Fecit ergo Moyses serpentem æneum et posuit eum pro signo; quem cum percussi aspicerent sanabantur (Num. xxi. 9).

Etenim cum illis supervenit sæva bestiarum ira, morsibus perversorum colubrorum exterminabantur (Sap. xvi. 5).

Sed non in perpetuum ira tua permansit; sed ad correptionem in brevi turbati sunt, signum habentes salutis ad commemorationem mandati legis tuæ (Id. *ibid.* 6).

Nonne a ligno indulcata est aqua amara? et dedit hominibus scientiam Altissimus, honorari in mirabilibus suis (Eccli. xxxviii).

NOUVEAU TESTAMENT.

Tunc parebit signum filii hominis in cœlo; et tunc plangent omnes tribus terræ (Matth. xxiv. 30).

Qui non accipit crucem suam et non sequitur me, non est me dignus (Id. x. 38.

Si quis vult venire post me abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me (Id. xvi. 24).

Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita oportet exaltari filium hominis, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam (Joan. iii. 14).

Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras, et ego si exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum (Id. xii. 31).

Bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum (Id. xix. 17).

ÉPITRES.

Vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati et ultra non serviamus peccato (Rom. vi. 6).

Verbum enim crucis, pereuntibus quidem stultitia est; iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est (I. Cor. i. 18).

Nos autem prædicamus Christum crucifixum; Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocati Judæis atque Græcis Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam (Id. ibid. 23, 24).

Vos aliquando eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi, ipse enim est pax nostra, qui fecit utraque unum; ut reconciliet ambos in uno corpore Deo, per Crucem (Eph. ii. 16).

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo (Galat. vi. 14).

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis, propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen (Philip. ii. 8, 9).

Nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi (Id. iii. 16).

Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt (Coloss. i. 20).

Cum mortui essetis in delictis,... convivificavit cum illo, donans vobis omnia delicta; delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci (Id. ii. 13, 14).

SS. PÈRES.

Tanta vis crucis Christi ut si ante oculos ponatur et in mente fideliter retineatur, nulla concupiscentia, nulla libido, nulla superare possit invidia, sed continuo ad ejus præsentiam totius ille peccati et carnis fugatur exercitus (Origen. *in Comment. Ep. ad Rom. C.* 6).

Crux desperatorum spes, navigantium gubernatio, fluctuantium portus, oppugnatorum refugium, afflictorum consolatio (S. Ephrem. *Serm. de S. Cruce*).

Dicamus, Dominum laudantes : *Absorpta est mors in victoria. Ubi est mors victoria tua? ubi stimulus tuus, inferne?* Hæc omnia præclara facta crux nobis peperit (S. Chrysost. *de Cœmet. et Cruce*).

Crux trophæum contra dæmones erectum, gladius contra peccatum, gladius quo serpentem confodit Christus. Crux Patris voluntas, unigeniti gloria, spiritus exaltatio, Angelorum decus, Ecclesiæ securitas, gloriatio Pauli, sanctorum murus, totius orbis lumen (Id. *ibid.*)

In cruce omnes inveniunt virtutem (Id. *de Cruce et Latr.*).

Crux omni cultu dignior est (Id. *Advers. Gentil.*).

Crux vitæ fons est (Id. *Hom. ad pop. Antioch.*).

Crux est christianorum spes, mortuorum resurrectio, cæcorum dux, conversorum via, pauperum consolatio, arbor resurrectionis, lignum vitæ æternæ (Id. *ibid.*).

Dei Filius sustinuit ignominiam crucis; et tu beatos putas qui felicitate istius sæculi et deliciis perfruuntur (S. Hieron. *in Ep.*).

Hoc autem lignum quo infirmitas nostra portatur, scilicet inter hujus maris fluctus, crux est Christi in qua signamur et ab hujus mundi submersionibus vindicamur (S. August. *Serm.* 55).

In hac quidem cruce, per totam istam vitam quæ in mediis tentationibus ducitur, perpetuo debet pendere in cruce Christianus, non enim est in hac vita tempus evellendi clavos (Id. *Serm.* 215).

Noli ergo erubescere ignominiam crucis quam pro te Deus non dubitavit excipere, et dic cum Apostolo : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (Id. *ibid.*).

Crux Christi nobis totius causa beatitudinis est : hæc nos a cæcitate liberavit erroris; hæc a tenebris reddidit luci; hæc alienos Deo conjunxit; hæc pacis firmamentum; hæc bonorum omnium abundans largitio (Id. *in Serm. de Parasceve*).

Hodie crux fixa est et sæculum sanctificatum est; hodie crux fixa est, et dæmones dispersi sunt, hodie crux fixa est, et mors subversa est; hodie crux vincit, et mors victa est; hodie diabolus vinctus est et homo solutus et Deus glorificatus est (Id. *ibid.*).

Attende gloriam crucis ipsius, jam in fronte regum crux illa fixa est cui inimici insultaverunt, effectus probavit virtutem, Dominus orbem vicit non ferro sed ligno (Id. *Serm.* 54).

Crucem, ut in ea gloriemur, Dominus suo gestans humero, pro virga regni nobis commendavit, quod etsi grande ludibrium impiis, grande mysterium piis, et unde philosophus erubuit, ibi Apostolus thesaurum reperit, quod illi visum est stultitia, apostolo factum est sapientia et gloria (Id. *in Ep. ad Gal.*).

Non frustra ergo crucem elegit, ubi te huic mundo crucifigeret, nam latitudo est in cruce transversum lignum ubi figuntur manus propter bonorum operum significationem; longitudo est in ea parte ligni quæ ab ipso transverso ad terram tendit, ibi enim corpus crucifigitur et quodam modo stat, et ista statio perseverantiam significat (Id. *Serm.* 53).

SS. PÈRES.

Quia omnis superbia habet impudentiam frontis, in ipsum frontem lapide superveniente dejectus est Goliath; evacuata est frons, quæ habebat impudentiam superbiæ suæ, et vicit frons quæ habebat humilitatem crucis Christi (Id. *Serm.* 32).

Propterea et nos signum crucis in fronte portamus, qui illud intelligit, propterea hoc dico, fratres, quia multi hoc, faciunt et intelligere nolunt, factorem quærit Deus signorum suorum, non pictorem; si portas in fronte signum humilitatis Christi, porta in corde humilitatis Christi imitationem (Id. *ibid.*).

Vicit Christus orbem terrarum sicut videmus, fratres, subjecit potestates, subjecit Reges, non superbo milite, sed irrisa Cruce, non sæviens ferro, sed pendens ligno; patiendo corporaliter, faciendo spiritualiter, illius corpus erigebatur in cruce, illi mentes cruce subdebant; denique quæ gemma pretiosior in diademate quam Cruce Christi regnantium in fronte (Id. *Serm.* 5).

Hanc ergo conversationem coapta Cruci Christi (Id. *Serm.* 53).

O admirabilis potentia Crucis! o ineffabilis gloria passionis! in qua et tribunal Domini et judicium mundi et potestas est Crucifixi. Traxisti enim, Domine, omnia ad te; et cum expandisset tota die manus tuas ad populum non credentem et contradicentem tibi, confitendæ majestatis tuæ sensum totus mundus accepit (S. Leo, *Serm.* viii *de Passion.*).

Traxisti, Domine, omnia ad te; cum in execrationem Judaici sceleris, unam protulerunt omnia elementa sententiam; cum obscuratis luminaribus cœli et converso in noctem die, terra quoque motibus mutaret insolitis, universaque creatura impiorum usui se negaret (Id. *ibid.*)

Traxisti, Domine, omnia ad te; quoniam scisso templi velo, sancta sanctorum ab indignis pontificibus recesserunt; ut figura in veritatem, prophetia in manifestationem et lex in Evangelium verterentur (Id. *ibid.*)

Traxisti, Domine, omnia ad te, ut quod in uno Judææ templo obumbratis significationibus tegebatur, pleno apertoque sacramento universarum ubique nationum devotio celebraret. Nunc etenim et ordo clarior Levitarum, et dignitas amplior Seniorum, et sacratior est unctio sacerdotum, quia crux tua omnium fons benedictionum, omnium est causa gratiarum, per quam credentibus datur virtus de infirmitate, gloria de opprobrio, vita de morte (Id. *ibid.*).

Crux est humilium tuitio invicta, superborum dejectio, victoria Christi, infernorum destructio, cœlestium confirmatio, mors infidelium, via justorum (Cassiod. *in psal.* 4).

Crux Christi clavis est Paradisi (S. Joan. Damasc. L. 4).

Duobus modis crux tollitur, cum, aut per abstinentiam affligitur corpus, aut per compassionem proximi affligitur animus (S. Hieron. *in Ep.*).

Invenimus nos in cruce gloriam; nobis qui salvamur, Dei virtus est, et omnium plenitudo virtutum (S. Bernard. *Serm.* 1. *de Resurr.*)

In cruce constitui divitias salutis, eam tutum præbere iter, et per eam conciliari mundi judicem certissime scio (Id. *in Cant.*).

Nunquam imago Crucifixi ab animo tuo recedat; hic sit tibi cibus et potus desiderium tuum, meditatio tua, oratio et contemplatio tua (Id. *in Serm. honest. vitæ*).

Crux facta est statera corporis Christi quod est Ecclesia; cum enim ipse crucifigeretur, cum ipsa appensa sunt peccata quæ commisimus (Id. *Hom. de Vigil. Pasch.*).

Crucis ignominia facta est credentium gloria (Id. *Serm.* 4 *de Assump. Virg.*).

FÊTES DE LA CROIX.

L'Eglise célèbre deux fêtes dites de la *Croix*, savoir : l'Invention, le 3 mai, et l'Exaltation, le 14 septembre.

1° Invention de la Croix. Depuis la prise de Jérusalem par les Romains, ces ennemis du nom chrétien, voulant faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler le mystère de la Rédemption, firent exécuter de grands travaux sur le Calvaire. On combla la grotte du S. Sépulcre et on éleva sur ce lieu saint un temple à Vénus. Constantin, converti au christianisme, résolut de rendre à ces lieux vénérables l'honneur qu'on avait voulu leur ravir et ordonna qu'une église magnifique remplaçât le temple de l'impudique déesse. S. Macaire, alors évêque de Jérusalem, fut chargé par le pieux empereur des travaux qu'il fallait exécuter. Mais Hélène, mère de Constantin, brûlant du désir de voir accompli ce grand dessein, voulut elle-même en présider l'exécution. Elle se rendit à Jérusalem, vers l'an 326, et s'étant bien exactement informée du lieu où le divin Sauveur avait été crucifié, après avoir fait raser le temple de Vénus, elle ordonna que l'on creusât profondément le terrain Le résultat en fut heureux. Le saint sépulcre fut découvert, et auprès de ce lieu on trouva ensevelies dans la terre trois croix de la même forme et de la même grandeur. Il parut constant que l'une d'elles était la croix du Sauveur, et les deux autres celles des larrons crucifiés auprès de lui. Mais laquelle des trois était celle du sacrifice de la Rédemption? Rien ne l'indiquait, car le titre en était séparé et ne tenait à aucune des trois. Dans cette perplexité, après avoir sollicité, par de ferventes prières, les lumières célestes, on jugea convenable d'appliquer sur ces croix le cadavre d'un homme mort. Dès que ce cadavre toucha la vraie croix, semblable à Lazare, ce mort rompit ses liens et revint à la vie. Le fait est ainsi raconté par S. Paulin, dont la lettre forme la légende du Bréviaire de Paris pour la fête de l'Invention.

D'autres auteurs racontent que, pour parvenir à la découverte de la vraie croix, S. Macaire fit porter les croix chez une dame de qualité qui était dangereusement malade. On lui appliqua chacune de ces croix, et dès qu'elle eut touché celle du Sauveur, la santé lui fut sur-le-champ rendue. L'une et l'autre épreuve peuvent avoir été faites, et de là la diversité qui se trouve dans les auteurs contemporains.

Hélène, ravie de cette découverte, partagea la croix, en laissa une partie à Jérusalem et envoya l'autre à Constantinople. L'église, qui était le principal but de Ste Hélène, fut somptueusement bâtie à l'endroit même où la croix avait été trouvée. C'est l'église du *S. Sépulcre* ou de la *Résurrection* ou la *Basilique de la Sainte Croix.*

2° Exaltation de la Croix. La portion de la vraie croix qui était restée à Jérusalem, fut emportée par Chosroës, roi de Perse, lorsqu'en 614 il s'empara de cette ville. Quatorze ans après, l'empereur Héraclius eut le bonheur de la recouvrer. Ce monarque, pour la mettre à l'abri d'une nouvelle profanation, la transporta à Constantinople où elle fut reçue avec une grande pompe par le patriarche Zacharie. La portion sacrée n'avait pas même été extraite de la boîte où sainte Hélène l'avait renfermée. Tel est l'objet de la fête de l'Exaltation (Bolland. *Acta Sanct.*; Thomassin, *Traité des Fêtes.*; Alban-Butler, *Vies des PP. et des Martyrs.*

3° Esprit de ces fêtes. 1° *Souvenir de la Passion.* En honorant la croix nous renouvelons le souvenir de la mort de J. C., nous professons que nous le regardons comme notre Rédempteur, nous nous excitons à espérer en ses mérites, nous allumons dans nos cœurs le feu sacré de l'amour divin.

2° *Courage pour le combat à la vue de notre étendard.* J. C. choisit la croix pour être l'instrument de sa victoire sur le démon et sur le péché. C'est par les ignominies de sa mort qu'il a racheté nos âmes et qu'il leur a mérité la grâce et la gloire; aussi la croix est-elle l'étendard sous lequel nous devons tous combattre, et J. C., selon les Pères, la fera porter en triomphe devant lui, lorsque, revêtu de tout l'éclat de sa majesté, il viendra juger l'univers.

3° *Enseignement de la croix.* J. C. crucifié est un spectacle bien intéressant pour notre foi, pour peu que nous soyons sensibles à la reconnaissance. Après le modèle que nous avons sous les yeux, pourrions-nous désormais nous dispenser de la pratique de l'obéissance? Serait-il possible que nous n'aimassions pas Dieu et le prochain en voyant J. C. sceller de son sang l'alliance de charité dont il était le médiateur? Refuserions-nous encore d'être doux, humbles, patients, de supporter sans nous plaindre les afflictions lorsqu'un Dieu nous presse, par son exemple, de pratiquer ces vertus?

4° *Respect pour la croix.* « Si les Juifs, dit S. Jérôme, avaient tant de vénération pour l'arche, de quels sentiments de respect les chrétiens ne doivent-ils pas être pénétrés pour le bois de la croix, pour cet autel sanglant sur lequel l'Homme-Dieu a expié nos iniquités? »

MÉLANGES.

FIGURES.

L'Arbre de vie. Est enim crux vera arbor vitæ, quæ fructum vitæ tulit Christum (S. August *L.* 12 *Cont. Faust. C.* 7.).

L'Arche de Noé. Cum aqua deleret terram, sanavit iterum Sapientia per contemptibile lignum, justum gubernans (Sap. x. 4).

Thau. Omnem autem super quem videritis Thau, ne occidatis (Ezech. ix. 6; *Vid.* Exod. xii. 23).

Les eaux de Mara. Dominus per lignum aquas dulces fecit, præfigurans gratiam et gloriam crucis (S. August. *in Exod. quæst.* 571).

Les mains de Moïse en forme de croix. Sed et qui resistere tentaverunt sicut tunc Amalech, extentis manibus Moysi, ita nunc in signo crucis dominicæ superantur (S. August. *Serm.* 333).

Autres figures. 1° L'arc-en-ciel; 2° l'Échelle de Jacob; 3° la baguette de Moïse; 4 le Serpent d'airain; 5° la Colonne de feu...

PRÉDICTIONS DES SIBYLLES.

Le cardinal Bona cite ces vers du livre 6e des *Oracles des Sibylles :*

O signum felix in quo Deus ipse pependit,
Non te terra capit, sed cœli terra videbit
Cum renovata Dei facies ignita micabit.

Le style obscur de ces vers n'en rend point la traduction facile. (Voy. pour les prédictions des Sibylles et les oracles des païens relativement à la croix (Eusèbe. *Preparat. Evang.*, et Lactance, *Divin. Instit. L.* 4).

DU CULTE DE LA CROIX.

La croix a été vénérée des chrétiens dès les premiers siècles de l'Eglise. Ils la traçaient sur leurs fronts pour montrer aux païens qu'ils faisaient gloire d'être les disciples d'un Dieu crucifié; et, pour mieux se distinguer des idolâtres, ils faisaient le signe de la croix, afin qu'ils pussent se reconnaître au milieu des infidèles et se réunir tous ensemble sous la bannière de l'Evangile, ils priaient Dieu en joignant les mains ou en les étendant vers le ciel en forme de croix, persuadés que ce signe était la terreur des démons. Ecoutons les Pères de ces premiers siècles : « La croix, disent S. Justin, Minutius Félix et Tertullien, se voit partout; elle est sur les mâts des vaisseaux, sur les instruments de labourage, sur les enseignes militaires auxquelles les soldats rendent un culte religieux. (S. Just. *Contr. Tryph.*, n° 94, et *Apol.* i. n° 55; Minut. Fel. *in Octav.*, et *ad Nationes*, i. *C.* 12; Tertull. *Adv. Jud. C.* 10).

« A toutes nos actions, dit Tertullien, lorsque nous entrons ou sortons, lorsque nous prenons nos habits, que nous allons au bain, à table, au lit, que nous prenons un siége ou une lumière, nous formons la croix sur notre front. Ces sortes de pratiques ne sont point commandées par une loi formelle de l'Ecriture; mais la tradition les enseigne, la coutume les confirme et la loi les observe » (*De Corona milit.* c. 4).

Origène dit la même chose (Selec. *in Ezech. C.* ix) : S. Cyrille de Jérusalem recommande cette pratique aux fidèles (*Catech.* 4); S. Basile dit que c'est une tradition apostolique (*L. de Spir. Sanct.* c. 27).

La dévotion à la croix s'accrut encore dans le quatrième siècle par la découverte que fit l'impératrice Hélène de ce bois précieux. Constantin, non moins religieux que sa mère, fit mettre la croix sur ses étendards, ou pour mieux dire, leur donna la forme de croix. Bientôt on vit son empreinte sur les monnaies, sur les bannières, sur les boucliers, sur les casques et sur les diadèmes.

A la fin du septième siècle, le 6e concile œcuménique tenu à Constantinople, ordonna que J. C. serait peint en forme humaine sur la croix, pour représenter plus vivement au chrétien la mort et la passion du Sauveur; mais les figures symboliques de J. C. étaient déjà en usage depuis quelques siècles. Du temps des persécutions, on peignait le Sauveur sous le symbole d'un poisson pour exprimer la régénération du chrétien par J. C. dans les eaux du baptême; puis on le représenta sous la forme d'un agneau au pied d'une croix; on y ajoutait le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. Quelquefois on peignait une couronne au haut de la croix, pour montrer aux fidèles que la couronne de l'éternité est le prix des souffrances et de la croix de J. C. Toutes ces figures symboliques disparurent à la vue du Sauveur représenté en forme humaine sur la croix, en conséquence du décret du 6e concile général, et c'est la première origine des *crucifix* (Voy. Thomassin, *Tr. des Fêtes.*; M. l'ab. Bertrand, *Dict. des Reliq.*; M. l'ab. Pascal, *Orig. de la Liturgie*).

EXEMPLES.

Le Labarum. Tout le monde connaît l'éclatant prodige de l'apparition à Constantin, au moment où il allait combattre Maxence. Cette croix brillante se montra à ses yeux suspendue dans les airs, et au moment où le soleil répandait sa plus vive lumière. Elle portait pour inscription ces paroles : *In hoc vinces*; « par ce signe tu vaincras. »

Les Orientaux ont toujours célébré la mémoire de cette apparition avant l'institution de la fête du 14 septembre. Ils lui donnaient même le nom d'Exaltation qui ensuite a été employé pour désigner la solennité du recouvrement de la croix par l'empereur Héraclius.

Constantin fit faire un étendard représentant la croix vue dans les cieux, auquel on donna le nom de *Labarum.* On le portait en tête des armées; il en fit en outre faire de semblables pour toutes les troupes, il choisit ensuite cinquante hommes des plus braves et des plus pieux de ses gardes qui eurent la charge de porter le *Labarum* tour à tour. Lui-même portait sur son casque la croix, ou le monogramme de Christ; ses soldats le portaient sur leurs écus; et les médailles des empereurs romains en sont pleines.

Apparition d'une croix a Jérusalem, l'an 331. Le 7 mai de l'an 331, vers neuf heures du matin, il parut dans le ciel une grande lumière en forme de croix qui s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'à celle des Olives. Elle fut aperçue par la population tout entière de la ville. Cette lumière brilla pendant plusieurs heures, et avec tant d'éclat, que le soleil même ne pouvait l'effacer. Les spectateurs, pénétrés de crainte et de joie, coururent en foule à l'église. Fidèles et idolâtres, tous n'eurent qu'un cœur pour louer N. S. J. C., Fils unique de Dieu, dont la puissance opérait ce prodige, et ils reconnurent la divinité d'une religion à laquelle les cieux rendent témoignage (*Lettre de S. Cyrille à l'empereur Constance*).

S. Grégoire de Nazianze. Ce saint disait avec une mâle intrépidité : « Armé de la croix, je ne crains plus rien, et je dis au démon : fuis loin de moi, perfide, si tu ne veux pas que je te renverse avec cette croix devant laquelle tremble tout ton empire. »
(S. Grégoire, *Carm.* 22).

S. Hilaire. Durant l'épouvantable tremblement de terre de l'an 365, la mer avait franchi les côtes de la Dalmatie; elle se précipita avec fureur dans l'intérieur des terres. La ville d'Epidaure allait être engloutie. Les habitants, effrayés, accourent à la cellule de S. Hilaire, s'en arrachent, le transportent sur le théâtre de la dévastation et l'opposent à l'impétuosité des eaux. Le saint fait trois croix sur le sable et étend les bras vers la mer; les flots s'arrêtent en mugissant, se gonflent, s'élèvent comme des montagnes et redescendent paisiblement dans leurs abîmes.
(Godescard, 21 *octobre.*)

S. Augustin. Ce grand saint disait : « La croix de J. C. a une vertu merveilleuse; son seul souvenir met en fuite des légions de nos ennemis invisibles, nous soutient contre leurs efforts, et nous préserve des piéges qu'ils nous tendent. »

Les croisés. Ce n'est pas seulement sur leur vêtement que les croisés portaient le signe sacré du salut, c'était aussi dans le cœur.

En 1187, après la bataille de Tibériade, où Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, fut fait prisonnier par Saladin, la vraie croix, qu'on avait portée à cette bataille, tomba entre les mains des musulmans, comme autrefois l'arche entre les mains des Philistins. Omar, neveu de Saladin, en la présentant à ce prince, lui dit : « Il paraît, par la désolation des Francs, que ce bois n'est pas le moindre fruit de la victoire. (Michaud, *Hist. des Croisades.*)

Le B. César de Buz. Imitons dans nos tentations le bienheureux César de Buz : il opposait à toutes les suggestions du démon, la croix qu'il portait sur sa poitrine, mettant aussitôt la main sur sa précieuse armure qui faisait sa force et son espérance, et s'écriant : « Fuyez, ennemis de mon salut et de mon Dieu, fuyez, démons, voilà la croix du Seigneur; c'est cet instrument qui a brisé les portes de l'enfer. O mon Sauveur! par les mérites de votre croix, délivrez-moi de mes ennemis » (*Heureuse année*).

Orentius. Un poëte ancien, Orentius, a fait les vers suivants sur la croix :

Accipe tela quibus cordis pia mænia serves;
Crux tibi sit clypeus, crux tibi sit gladius!

Le maréchal de Vioménil. Ce brave étant sur son lit de mort, quelqu'un lui dit que peut-être il regrettait de n'être point mort sur un champ de bataille et sous le drapeau de l'honneur. Le mourant, qui tenait un crucifix à la main, se souleva alors et s'écria en le montrant : *Eh! Monsieur, n'est-ce pas là le plus beau drapeau?*

AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

S. Justin — Apol. I. n. 55.
— Contr. Tryphon, 94.
Minut. Felix — Octav.
Tertullien — Adv. Jud. C. 10.
— Ad Nation. C. 12.
— De Corona milit.
Origène — Select. in Ezech.
— Com. in Ep. ad Rom.
S. Basile — L. de Spir. Sancto, C. 27.
Lactance — Inst. Divi. L. 4.
Eusebe — Prép. Evang.
S. Cyril. de Jér. — Catech. 4.
S. Ephrem. — Serm. de Cruce.
S. Ambroise — De obitu Theod.
Sulpit. Sever. — Hist. Eccl.
S. Paulin — Ep. 31.
S. Jérôme — Ep.
S. J. Chrysost. — Hom. in Cruc.
— De Cruce et Latr.
— Hom. ad pop. ant.
— Serm. 27, 54
— De Cœmet et Cruce.
S. Augustin — Serm. 53 in Matth 5.
— Serm. 20, 22, 27, 65, 77, 130, 161, 219, 230, 300, 363.
— In Ep. ad Galat.
— In Parascev.
S. Léon — Serm. 8 de Pass.
Cassiodore — In Ps. 4.
S. Sophrone — Orat. in Cruc. Exalt.
Le V. Bede — Hom. in Cruc. Inv.
S. Jean Damasc. — L. 4.
S. P. Damien — Orat. de Inv. Cr.
S. Bernard — 1er, 2e Ser. in S. And.
— Serm. 1 de Résurr.
— Id. in Cant.
— Id. Serm. honest. vit.
— Id. H. 2 Vig. Pasch.
S. Thomas — Serm. in inv. Cr.
S. Bonaventure — Serm. de Exalt. Cr.
S. Laur. Justin — Id.

THÉOLOGIENS.

Bellarmin — De adorat. Cruc.
Philippus Dies — In Summa.
F. Costerus — In Enchirid.
T. Valdensis — De Crucis adorat.
Natal. Alexand. — De Cult. 55.

ASCÉTIQUES.

D'Argentan — Confér. spirit.
S. Jure — Le Livre des Elus.
Haineuve — Médit. T. 2.
— Exaltat. de la Cr.

HAGIOGRAPHES.

Bollandus — Act. sanct. 3 mai.
Thomassin — Tr. des Fêt. chrét.
Benoit xiv — De Fest. chr.
Alban-Butler — Vies des PP. et des Mart. 3 mai, 14 sep.
M. l'ab. Migne — Dict. de Liturgie.

PRÉDICATEURS.

Molinier — Une oct. sur ce Myst.
— Serm. sur l'Invent.
— Id. sur l'Exalt.
Biroat — Serm. sur l'Invent.
Verjus — Panégyriq. de la Cr.
Bossuet — Serm.
De la Roche — Id.

PREMIER PLAN.

LES CINQ PLAIES DE N. S. J. C.

(*Ex Diversis.*)

Ier POINT.

DOULEURS DE J. C. DANS SES ADORABLES PLAIES.

IIe POINT.

DE CES PLAIES CONSIDÉRÉES EN ELLES-MÊMES.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

DOULEURS DE J. C. DANS SES ADORABLES PLAIES.

1 — Sueur de sang;
2 — Flagellation;
3 — Couronnement d'épines;
4 — Voie du Calvaire.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

DE CES PLAIES CONSIDÉRÉES EN ELLES-MÊMES.

1 — Plaies des mains et des pieds;
2 — Plaie du sacré côté.

DEUXIÈME PLAN.

DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE S. N. J. C.

(UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

MOTIFS DE L'EXCELLENCE DE LA DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE J. C.

IIe POINT.

DES SEPT MYSTÈRES OU J. C. RÉPANDIT SON PRÉCIEUX SANG.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

MOTIFS DE L'EXCELLENCE DE LA DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE J. C.

1 — Prophéties;
2 — Figures;
3 — Valeur inestimable de ce prix de notre Rédemption;
4 — Fruits abondants que les âmes en retirent.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

DES SEPT MYSTÈRES OU J. C. RÉPANDIT SON PRÉCIEUX SANG.

1 — Circoncision;
2 — Jardin des Olives;
3 — Flagellation;
4 — Couronnement d'épines;
5 — Voie du Calvaire;
6 — Crucifiement;
7 — Plaie du sacré côté.

TROISIÈME PLAN.

PASSION DE N. S. J. C.

(LE CARD. GIRAUD. — M. L'ABBÉ BAUTAIN.)

I.

J. C. EN FACE DU CALICE QU'IL DEVAIT ACCEPTER, EN FACE DES INIQUITÉS QU'IL DEVAIT EXPIER.

II.

J. C. DEVANT JUDAS, EN FACE DE LA TRAHISON.

III.

J. C. DEVANT CAIPHE, EN FACE DE L'HYPOCRISIE.

IV.

J. C. DEVANT PILATE, EN FACE DE LA LACHETÉ.

V.

J. C. DEVANT LE PEUPLE, EN FACE DE L'INGRATITUDE.

VI.

J. C. AU MILIEU DE SES BOURREAUX, EN FACE DE TOUS LES RAFFINEMENTS DE LA CRUAUTÉ.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

LES CINQ PLAIES DE N. S. J. C.

TEXTE.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

THREN. I. 12.

Le sacrifice du Sauveur commence à l'instant de son arrivée à Jérusalem et s'étend jusqu'à celui de son supplice. Le Jardin des Oliviers, la salle du conseil, le prétoire, le Calvaire, sont les théâtres où il se développe et s'achève. C'est là qu'on voit l'auguste victime préludant à sa mort par d'incroyables ignominies, des tortures, des douleurs et du sang. Je ne veux point, M. F., vous faire suivre en ce jour toute cette voie douloureuse qui conduit au Calvaire, ni vous raconter dans ses détails l'histoire lamentable de la passion de notre Rédempteur, je veux me borner à l'exposé de ses plus grandes douleurs, je veux vous conduire aux lieux qu'il baigna de son sang et vous montrer en particulier les endroits de son corps les plus cruellement tourmentés, afin que vos cœurs, amollis par la vue des souffrances si cruelles de votre Sauveur, se prennent pour lui d'un ardent amour et gémissent d'avoir si peu correspondu jusqu'à ce jour à l'amour de celui qui a tout enduré pour le rachat de vos péchés.

Ier POINT.

DOULEURS DE J. C. DANS SES ADORABLES PLAIES.

1re SUBDIVISION. — **Sueur de sang.**

Considérons d'abord la plaie générale de tout son corps.

Il avait dit, ce tendre Sauveur : *Baptismum habeo baptizari et quomodo coarctor usque dum perficiatur ;* mais voilà qu'il le repousse avec effroi. Qu'a-t-il vu dans ce calice de si menaçant que toute sa constance en est ébranlée? Ah! M. F., c'est le vase de la fureur de Dieu : il y a vu s'amonceler les flots de l'indignation et de la colère, il y a entendu gronder la tempête des vengeances divines ; il y a vu tous les opprobres, tous les tourments que lui prépare une justice inexorable, les dérisions et les cruautés, les outrages et les douleurs ; il a vu tout cela et son âme n'en peut soutenir l'horreur ; déjà la croix lui pèse, déjà les fouets le déchirent, déjà les terreurs de la mort l'environnent : Ah! mon père, s'écrie-t-il, s'il est possible que ce calice passe loin de moi : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste.*

Il tombe à terre et son agonie cruelle commence. Ici ce ne sont plus les mouvements de la prière ardente, c'est le tremblement de tous ses membres, ce sont toutes les agitations d'une âme bouleversée ; ce ne sont plus des larmes, ce n'est plus cette sueur glacée qui d'abord couvrait son visage ; le dirai-je, pourrez-vous l'entendre sans frémir? C'est du sang, oui du sang qui s'ouvre un passage au travers de ses veines, perce ses vêtements et ruisselle de tout son corps avec tant d'abondance que la terre en est arrosée. Fontaine adorable, est-ce l'effort de la douleur ou de l'amour qui vous fait couler? Ah! quelle qu'en soit la cause, il y en avait assez pour lui donner la mort ; mais s'il ne veut pas mourir, il veut du moins nous apprendre que nos péchés, oui nos seuls péchés, sans le secours des bourreaux, pouvaient lui ôter la vie.

2e SUBD. — **Flagellation.**

Le Sauveur est dépouillé de ses vêtements ; il est déjà lié à la colonne et une cohorte tout entière, armée de fouets meurtriers, n'attend que le signal pour frapper. Arrêtez, barbares, me voici, c'est moi qui ai fait le crime, tournez contre moi votre fureur ; celui-là est innocent, toute sa faute est de m'avoir trop aimé. Inutiles paroles ! L'orage fond tout entier sur sa tête ; en un moment il est meurtri, déchiré, ensanglanté ; sa chair vole en lambeaux ; son sang ruisselle par torrents et rejaillit jusque sur ses bourreaux ; la céleste beauté de son visage s'efface ; tout son corps n'est qu'une plaie ; les coups se succèdent sans se ralentir ; de nouvelles blessures servent d'appareils aux anciennes. Jésus souffre ces douleurs avec toute la sensibilité que suppose la perfection et la délicatesse d'un corps formé par l'Esprit saint, et cependant il ne fait pas entendre une plainte, un gémissement. Il fait plus, sans cesser de jouir de la vision béatifique, il en suspend les délicieux effets pour mieux goûter l'amertume de ses douleurs. La force manque plutôt aux exécuteurs que la patience à la victime ; mais si leurs forces sont épuisées, leur rage n'est point assouvie. Ils assaisonnent la rigueur des tortures de tout le fiel, de toute l'aigreur d'une ironie amère et sanglante ; on jette quelques lambeaux de pourpre sur les épaules de celui que la gloire environne comme un vêtement, on met un faible roseau dans cette main puissante qui porte le sceptre du monde ; on enfonce avec violence une couronne d'épines sur la tête du Roi des rois ; et quand il le voit réduit à une telle extrémité qu'il ne lui reste plus aucune apparence humaine, le gouverneur romain le montre au peuple, en disant : *Ecce homo !*

3e SUBD. — **Couronnement d'épines.**

Mais la douleur succède à la douleur. On apporte une horrible et pesante couronne toute entrelacée d'épines aiguës ! Peut-être vont-ils l'appliquer sur son front... Ah ! barbares, arrêtez-vous, ne l'approchez pas de ce chef trois fois saint ! Le cruel traitement que vous venez d'infliger à cet innocent agneau ne suffit-il donc pas à votre fureur? A moi plutôt cette couronne, à moi qui ai tant péché par pensée !... Vaines demandes ! ils restent aussi sourds et aussi cruels que l'aspic ; et ils lui ont posé sur la tête le douloureux diadème.

O mon Dieu, je cache mon visage, car je ne puis assister à un aussi horrible excès de barbarie. Perfides étrangers, quoi, vous imitez aussi la rage des Juifs? Vous l'avez flagellé. Pilate vous l'avait ainsi ordonné. Mais en ce moment qui vous a permis d'ajouter à la flagellation cette atroce torture? Jésus, mon Jésus, pourquoi vous ai-je tant offensé par mes pensées criminelles? C'est pour payer ma dette envers la justice divine que votre front porte en ce moment le sanglant diadème qui le couronne.

4e SUBD. — **Voie du calvaire.**

Considérez le Sauveur s'avançant vers le lieu de son supplice ; et s'approchant de la catastrophe qui doit terminer sa vie. O Ciel, dans quel état il a été réduit ! Il marche entouré de soldats, ministres de la justice, des pontifes, des prêtres, de tous ses ennemis qui repaissent leurs yeux du spectacle de son humiliation et leurs cœurs de l'espoir prochain de sa mort honteuse ; du peuple entier que ses chefs sont parvenus à associer à leur haine, et qui mêle ses reproches, ses railleries, ses imprécations, ses blasphèmes aux leurs. Au milieu de cette foule furieuse et insolente, lui-même, toujours portant sa couronne d'épines, meurtri de coups, déchiré, accablé de souffrances, épuisé du sang qu'il a perdu, est encore chargé de sa longue et pesante croix. C'est sous ce fardeau accablant qu'il doit gravir la montagne où il sera immolé.

IIe POINT.

DE CES PLAIES CONSIDÉRÉES EN ELLES-MÊMES.

1re SUBDIVISION. — **Plaies des mains et des pieds.**

Jésus est étendu violemment sur la croix. Voici les clous... Non, non, par pitié... Loin d'ici ces fers meurtriers ; je frissonne rien qu'à les voir. Mais le vent emporte mes paroles. Les quatre bourreaux enfoncent les clous dans ses pieds, dans ses mains... Le coup est parti... Hélas !... hélas ! ces coups retentissent jusqu'au fond de mon cœur. O mon Dieu ! comme la chair meurtrie et déchirée crie sous le marteau ! Quel craquement font entendre les os divisés ! Comme les nerfs rompus tressaillent et bondissent ! Enfin, comme le sang ruisselle de tous côtés ! Le Sauveur éprouve un supplice dont nulle expression humaine ne peut rendre l'horreur. Jésus est cloué sur la croix ; son corps en pesant sur ses mains les déchire de plus en plus. Représentez-vous ses membres raidis, ses blessures élargies par la rigueur des tortures, tous ses os froissés, tellement rejetés hors de leur place que, selon l'énergique expression d'un prophète, on peut les compter l'un après l'autre. Représentez-vous encore cette grande croix qui se lève et qui retombe de tout son poids dans la fosse qu'on lui a creusée. Essayez enfin de concevoir ce que souffre un homme qui, ayant tous les membres déchirés par cet ébranlement effroyable, est suspendu sur ses blessures, et ne soutient tout le poids de son corps que sur des mains percées de clous ; qui, avec le sentiment de son innocence, se voit crucifié entre deux scélérats, comme le plus criminel de tous ; qui semble n'être élevé si haut que pour porter des yeux éteints sur un peuple innombrable qui remue la tête en signe de mépris, mêle la risée parmi les douleurs, l'aigreur de la raillerie avec les excès de la cruauté, le sarcasme sanglant avec les emportements de la fureur.

Le Sauveur, dans cet état, ne profère aucune plainte : s'il parle, c'est pour pardonner : *Pater, ignosce illis, non enim sciunt quid faciunt.*

2e SUBD. — **Plaie du sacré côté.**

Ils se sont aperçus que Jésus est déjà mort ; ils paraissent résolus à ne pas le toucher ; pourquoi donc ce coup de lance dans cette poitrine sacrée? O prodige ! le sang et l'eau coulent abondamment par cette large blessure. Source mystérieuse, parlez, que signifiez-vous? Dieu sans doute le fera connaître à son Eglise dans les siècles futurs. En attendant, je reconnais et j'admire un des plus doux traits de la charité de Jésus, qui, par le moyen de cette lance cruelle, m'a ouvert sa poitrine afin que je pusse y voir ce cœur qui m'aima si tendrement. O plaie précieuse, j'enferme mon âme dans tes replis protecteurs ; tu seras pour moi le nid de la colombe, la pierre de refuge et de défense. Oui, mon Jésus, je me transporte avec toute l'ardeur de mon esprit dans cette poitrine sur laquelle reposa le chaste disciple ; je m'y établis et m'y repose tranquillement ; de là je pénètre plus avant dans votre cœur, qui a brûlé de tant d'amour pour moi et qui en brûlera davantage encore, quand il sera ranimé par votre résurrection. Qu'il me soit donné en ce jour de m'imprégner des sentiments de ce cœur. Faites que détaché de tout, insensible à tout, je vive en vous, de vous et pour vous, maintenant et pendant l'éternité !

« Voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus ; c'est l'eau sacrée du baptême, c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes ! » (BOSSUET.)

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE J. C.

TEXTE.

Hic est enim sanguis meus novi testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.

MATTH. XXVI. 28.

Ames pieuses qui savez apprécier le bonheur d'avoir été rachetées par le sang adorable de J. C., voici un aliment nouveau que nous offrons à votre cœur, voici une nouvelle source de richesses spirituelles où vous pourrez puiser. Cette source abondante et inépuisable c'est la *dévotion au précieux sang* de J. C. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (Is. XII, 3). Ah! c'est là, c'est en méditant sur la vertu de ce sang divin que vous vous trouverez consolées, fortifiées, remplies d'une sainte espérance; c'est là surtout que vous vous enflammerez d'amour pour celui qui le répandit pour votre salut jusqu'à la dernière goutte.

Le prix et l'excellence d'une telle dévotion paraissent avec éclat : 1° *Dans les oracles des prophètes* qui en ont parlé d'une manière admirable; 2° *dans les figures de l'Ancien Testament;* 3° *dans la valeur inestimable de ce prix de notre rédemption;* 4° et enfin *dans les fruits abondants que les âmes en retirent.* Nous allons développer chacune de ces considérations.

Ier POINT.

MOTIFS DE L'EXCELLENCE DE LA DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE J. C.

1re SUBDIVISION. — Langage des prophètes.

Commençons par les prophètes. Qu'avait en vue le saint patriarche Jacob lorsqu'il disait : *Lavabit in vino stolam suam et in sanguine uvæ pallium suum* (Gen. XLIX. 1), sinon l'effusion de ce précieux sang que J. C. devait répandre sur l'Eglise, son épouse chérie. Isaïe avait encore en vue ce précieux sang quand il parlait des plaies de l'adorable Jésus : *vulneratus est... attribus est* (Is. LIII. 5) ; comme aussi quand il nous invite à puiser avec joie les eaux de la miséricorde et de la grâce aux sources inépuisables du Sauveur, qui sont ses plaies sacrées : *haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (Is. XII. 3).

Le prophète Zacharie le contemplait aussi en esprit lorsqu'il disait : *in die illa erit fons patens domui David, et habitatoribus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* (Zach. XIII. 1).

En effet le sang précieux de notre divin Rédempteur est une source qui coule avec abondance dans la maison du véritable David, c'est-à-dire dans toute l'Eglise, et dans laquelle les âmes sont purifiées de toutes les souillures que le péché leur a fait contracter.

On peut l'appeler aussi, selon l'expression du prophète Michée, une mer d'une vaste étendue : *Deponet iniquitates nostras et projiciet in profundum maris omnia peccata nostra* (Mich. VII. 19). (*Voy.* encore David, Ps. XXI, 68; Isaïe, 53; Zacharie, 13, etc.)

2e SUBD. — Figures.

Si nous voulons maintenant parler des figures qui ont annoncé ce précieux sang où en trouverons-nous de plus frappantes que le sang de l'innocent Abel versé par le cruel Caïn, et le sang de l'agneau qui marquait en Egypte les maisons des Israélites et qui devint pour eux une sauvegarde contre les coups de l'ange exterminateur?

Que signifie tout ce sang des victimes de l'ancienne alliance sinon celui de l'agneau sans tache qui, dans la plénitude des temps, devait être versé pour expier les iniquités de tout le genre humain? Aussi les Patriarches, les Prophètes et tous les Justes qui ont précédé la venue de J. C., contemplant en esprit son précieux sang, l'ont toujours offert au trône de Dieu, dans la confiance qu'ils seraient sauvés par ses mérites infinis.

3e SUBD. — Prix inestimable du sang de N. S. J. C.

Qui pourra comprendre ou exprimer la valeur incomparable d'un pareil trésor? Il suffit de dire qu'il est le sang du Verbe fait chair. S. Chrysostome l'appelle le *Salut des âmes*; S. Ambroise, un *Or précieux et d'une valeur infinie* (*in Ps.* 35); S. Bernard, une *Trompette dont le son signifie miséricorde et clémence* (*Ep.* 7); S. Thomas d'Aquin, la *Clef des trésors célestes* (Opusc. 158); et la séraphique Madeleine de Pazzi, un *Aimant qui attire les cœurs*; le prix de notre rédemption, le pain salutaire de nos âmes, le gage assuré de la vie éternelle.

Le sang qui coula en abondance sur la croix a été la précieuse rançon que J. C. a bien voulu payer pour acquitter les dettes des hommes envers la justice divine. C'est la pensée de S. Paul : *In quo habemus redemptorem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum, secundum divitias gratiæ ejus quæ superabundavit in nobis* (Eph. I. 7). O sang de mon Jésus, trésor sans prix!

4e SUBD. — Effets de la dévotion au précieux sang.

Il n'y a pas de doute que tous ceux pour qui ce sang a été versé ne puissent en retirer des biens immenses et au-dessus de toute expression.

1° *Il est la source de tous les biens spirituels durant la vie.* Il est d'abord comme un baume salutaire qui guérit toutes les blessures que le péché peut faire à l'âme. Il apaise la colère du Seigneur, il nous réconcilie avec la justice divine que nous avions outragée, il rend à nos bonnes œuvres le mérite qu'elles avaient perdu; il nous délivre de l'esclavage de nos passions en nous donnant la force de les dompter; il purifie l'âme de toutes ses taches ; c'est pourquoi le prophète Isaïe s'adressant aux pécheurs leur disait : *Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis* (Is. I. 16); mais quelle est cette fontaine de vie, sinon le sang du divin agneau qui devient pour les âmes un bain salutaire qui les purifie de toutes leurs iniquités?

Le sang et l'eau qui coulèrent de la plaie adorable du côté sacré, dit S. Augustin, représentent les sacrements qui nous purifient et nous fortifient. Or cette eau divine nous représente particulièrement le baptême, cette fontaine de vie dans laquelle nous sommes régénérés à la grâce. Mais d'où cet élément peut-il tirer son efficacité? Du sang précieux de J. C., répond l'abbé Ruppert. C'est aussi de ce sang que le sacrement de confirmation tire son efficace. C'est dans la douloureuse agonie de Jésus au jardin des Oliviers, dans la sueur de sang qu'il éprouva, que les martyrs ont puisé leur courage, que chaque jour les chrétiens fidèles trouvent la force de combattre l'ennemi du salut. Le sang de J. C. nous purifie dans le sacrement de pénitence, il nous nourrit dans la communion, il nous encourage dans le sacrement de l'extrême-onction.

2° *Le précieux sang de J. C. rend la mort douce et pleine de consolations.* En effet un seul regard sur Jésus crucifié et répandant son sang jusqu'à la dernière goutte, suffit pour inspirer à l'âme une confiance sans bornes. Elle croit entendre la voix de ce sang qui demande grâce et miséricorde. « Le sang de J. C., dit S. Bernard, a le son retentissant de la trompette, non pour annoncer les jugements de Dieu, mais ses miséricordes » (*Ep.* 7).

3° *Le sang de J. C. nous obtiendra grâce au jugement particulier.* Effrayé de ce jugement Job s'écrie : *Quid enim faciam cum surrexerit ad judicandum Deus?* (Job. XXXI. 14). Mais nous, misérables pécheurs, n'avons-nous pas bien plus de raison de dire : que ferai-je? Eh bien! voici Ste Madeleine de Pazzi qui nous l'apprend : « Ah! je sais, oui je sais ce que j'ai à faire, s'écrie-t-elle, *je me couvrirai de votre sang,* ô mon Sauveur, et, humblement prosternée devant vous, je vous supplierai de ne pas considérer la grandeur de mes iniquités, mais les mérites de ce précieux sang. » Heureuse l'âme qui aura su prévenir ce dernier jour par une dévotion si salutaire!

IIe POINT.

DES SEPT MYSTÈRES OU J. C. RÉPANDIT SON PRÉCIEUX SANG.

1° CIRCONCISION. Notre aimable Rédempteur répandit les premières gouttes de son sang précieux le huitième jour après sa naissance où il fut circoncis, pour accomplir la loi de Moïse. Considérons que c'est pour expier nos péchés et nos souillures que Jésus se soumet à la douloureuse cérémonie de la circoncision, et prenons de là occasion de les détester.

2° JARDIN DES OLIVES. Au milieu de son oraison le Sauveur se trouble, s'attriste et tombe dans une mortelle agonie. Deux genres de tourments vinrent alors assaillir son cœur si plein d'amour pour nous : la vue de nos péchés et l'ingratitude des hommes qui abuseraient de la rédemption. Ce fut à ce moment qu'une sueur de sang, coulant avec abondance de toutes les parties de son corps, arrosa la terre où il se trouvait. O mon âme, demeureras-tu insensible en considérant Jésus le visage contre terre et baigné dans son sang?

3° FLAGELLATION. Parmi les tourments que souffrit J. C. dans le temps de sa passion, un des plus atroces fut celui de la flagellation. Dépouillé de ses vêtements, attaché à une colonne, les soldats le mirent tout en sang : *Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus* (Matth. XXVII. 30) : Ne vous semble-t-il pas entendre le Père éternel vous dire du haut du ciel : *Propter scelus populi mei percussi eum* (Is. LIII. 8).

4° COURONNEMENT D'ÉPINES. Accourez, âmes toutes dévouées au précieux sang de Jésus; venez voir ce nouveau Salomon, ce roi pacifique à qui sa mère, la perfide synagogue, la nation juive a donné une couronne de douleur et d'ignominie qui fait ruisseler le sang en abondance de toutes les parties de son chef divin.

5° VOIE DU CALVAIRE. Que de sang répandit notre bon Sauveur dans le douloureux trajet qu'il eut à faire pour monter au Calvaire!

6° CRUCIFIEMENT. Ah! qui pourrait comprendre et exprimer quelles furent les souffrances de notre divin Sauveur dans son crucifiement!

7° PLAIE DU SACRÉ CÔTÉ. Voilà son cœur ouvert pour les justes et pour les pécheurs. Il les convie tous à s'y réfugier. Accourons vers cet asile sûr où nous trouverons enfin la paix, le bonheur, le salut!

PASSION DE N. S. J. C.

TEXTE.

Expiravit.

MARC. XV. 37.

Annoncer la mort de l'auteur de la vie ne semble-t-il pas, M. F., que c'est annoncer la ruine et la dissolution de toute la nature, que les éléments vont se mêler et se confondre, que l'univers touche à sa dernière heure et que toutes les créatures vont s'ensevelir avec le Créateur? *Expiravit.*

Aussi à ce cri que Jésus envoie, comme le précurseur de son dernier soupir, le voile du temple se déchire, le soleil couvre sa lumière d'un crêpe funèbre, la terre tremble dans ses fondements, les rochers se fendent, les morts se réveillent dans leurs froids monuments à cette étonnante nouvelle qui vient de pénétrer dans les régions du silence éternel : il est mort? *Expiravit.*

Je ne m'étonne plus si mes regards ne rencontrent partout que des symboles de deuil, si l'Église, nouvelle Rachel, pleure et ne veut point être consolée; ces autels dépouillés et tristes comme des tombeaux, ces cloches qui se taisent, ces chants plaintifs qui murmurent sous la voûte des temples, ces prêtres et ces pontifes qui gémissent entre le vestibule et l'autel, cette tristesse religieuse peinte sur tous les visages et sur les murs même de cet édifice sacré, tout cet appareil lugubre ne semble-t-il pas nous dire : il est mort! *Expiravit.*

Je ne viens pas, M. F., vous tirer de cette méditation profonde et douloureuse; je ne veux que relire avec vous et arroser de mes larmes les pages attendrissantes de la passion du Sauveur. J'essayerai de vous montrer : 1° *J. C. en face du calice qu'il devait accepter,* en face des iniquités qu'il devait expier; 2° *J. C. devant Judas,* en face de la trahison; 3° *J. C. devant Caïphe,* en face de l'hypocrisie; 4° *J. C. devant Pilate,* en face de la lâcheté; 5° *J. C. devant le peuple,* en face de l'ingratitude; 6° *J. C. enfin au milieu des bourreaux,* en face de tous les raffinements de la cruauté, et de ce spectacle vous verrez sortir toute vivante cette voix du Centurion : *Vere filius Dei erat iste!*

O crux, ave!

I.

J. C. EN FACE DU CALICE QU'IL DEVAIT ACCEPTER, EN FACE DES INIQUITÉS QU'IL DEVAIT EXPIER.

J. C. en face du calice qu'il devait accepter; en face des iniquités qu'il devait expier.

N. S. J. C., dans sa dernière scène, venait de donner aux hommes le gage le plus doux et le plus magnifique de son amour. Mais un sacrifice plus douloureux, une pâque sanglante l'attendait au sortir du cénacle. Suivons-le, M. F., avec ses disciples, depuis le banquet eucharistique jusqu'au delà du torrent de Cédron; entrons avec lui dans le jardin solitaire de Gethsemani. A peine est-il arrivé dans ce lieu désert que la crainte et la tristesse commencent à troubler son âme. Son cœur est brisé, tout son corps tremble et frémit, il n'a de recours que dans la prière, le premier besoin de l'âme désolée.

Au milieu de ces terribles angoisses, le calice de sa passion lui est présenté. Mais qu'y a-t-il dans ce calice, car voilà qu'il le regarde avec douleur et s'écrie : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste*! Hélas! il y a toutes nos misères, toutes nos iniquités, tous les crimes de l'humanité, amassés depuis le commencement du monde, et voilà ce que le Sauveur a devant lui.

II.

J. C. DEVANT JUDAS, EN FACE DE LA TRAHISON.

Quel est celui qui s'avance dans les ténèbres, à la tête d'une troupe féroce? c'est Judas. Il leur a donné ce signal : *Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum* (Matth. XXVI. 4).

Voilà donc Jésus en face de Judas, de Judas qui vient trahir son maître et qui le livre pour quelques pièces d'argent. Pourrions-nous dire, M. F., tout ce qu'il y a de perfide dans ce baiser?... Que lui dit son maître : *Amice, ad quid venisti? Osculo Filium hominis tradis.*

Nous détestons l'acte de Judas, nous l'appelons perfide et traître. Eh bien! nous-mêmes ne sommes-nous pas quelquefois des Judas!....

III.

J. C. DEVANT CAIPHE, EN FACE DE L'HYPOCRISIE.

Les prêtres savaient très-bien que Jésus était innocent, qu'il n'avait fait que du bien, qu'il guérissait, qu'il instruisait, qu'il traversait la vie en faisant le bien, et, s'ils l'accusaient, c'est qu'ils craignaient pour leur influence, pour leur empire. Ils voyaient que toute la multitude courait après lui... De là leur colère et leur haine; de là leur intention bien arrêtée de poursuivre J. C. jusqu'à la mort et de se débarrasser de lui par le supplice.

Jésus voit tout cela dans l'âme de Caïphe, et à toutes ses interrogations ne répond rien : *Jesus autem tacebat.* Il ne parlera que lorsqu'on lui demandera s'il est le Fils de Dieu.

On accuse Scipion devant le peuple romain. « C'est à pareil jour, s'écrie-t-il, que j'ai remporté la victoire, allons au Capitole en rendre grâces aux dieux. » On laisse à Socrate le choix de son supplice. Je me condamne, dit-il, à être nourri, au prytanée, aux dépens de la république, en récompense de mon zèle pour l'instruction de la jeunesse. Plus humain que Scipion, plus sage que Socrate, Jésus avait semé sur ses pas les bienfaits et les merveilles. Il pouvait dire au grand prêtre : Vous me demandez une réponse aux accusations de mes ennemis? demandez-la aux ignorants que j'ai éclairés, aux malades que j'ai guéris, aux boiteux que j'ai redressés, à ce peuple que j'ai nourri, à ces morts que j'ai ressuscités. Pourquoi donc se renferme-t-il dans ce silence obstiné? Pourquoi? Parce que la sagesse ne répond point quand c'est la passion qui interroge; parce qu'il veut par là confondre notre susceptibilité, notre faux point d'honneur.

IV.

J. C. DEVANT PILATE, EN FACE DE LA LACHETÉ.

De Caïphe Jésus est conduit chez Pilate. Là il se trouve non plus en face de l'hypocrisie, mais en face de la lâcheté, s'embarrassant elle-même dans ses propres piéges et dans ses ruses subtiles.

Pilate, dans son interrogatoire, prononce ces mots significatifs qui résument la vie du monde ancien avant l'Evangile : *Quid est veritas?* C'est à peu près dans le même temps qu'un autre cri sort d'une bouche païenne encore, d'une bouche honorée par des vertus, de la bouche de Brutus, qui, après avoir combattu pour la liberté de son pays, se trouvant vaincu et humilié, laisse échapper ces mots terribles : « O vertu! tu n'es donc qu'un nom! » Dans ces deux cris je vois le résumé de tout le monde païen, car il est vrai de dire qu'avant J. C. il n'y avait pas de vérité franchement connue, pas de vertu sincèrement pratiquée; et c'est la parole de J. C. qui est venue nous apporter et la lumière de la vérité, et la force de la vertu.

Pilate sait très-bien qu'il a devant lui un innocent et cependant il n'ose l'acquitter. C'est un de ces hommes comme on en voit tant dans la politique, qui essayent de se balancer dans un juste équilibre, entre deux partis opposés.

V.

J. C. DEVANT LE PEUPLE, EN FACE DE L'INGRATITUDE.

Le voilà devant le peuple! Et que dit ce peuple? Voilà Jésus en face de ce peuple qu'il a tant aimé. Ce peuple crie en fureur comme une mer agitée : Qu'il soit crucifié : *tolle, tolle, crucifigatur.* Ils lui préfèrent un assassin qui, dans une sédition, avait tué plusieurs hommes : *Non hunc, sed Barrabam.* Ainsi se réalise la parole du prophète : « Il a été mis au nombre des criminels, et les plus criminels lui ont été préférés. »

O peuple de Jérusalem! qu'est-ce que Jésus vous avait donc fait? Il bénissait vos petits enfants, il les caressait, il répandait sur eux ses grâces, il guérissait vos malades, il ressuscitait vos morts, il vous faisait du bien à tous. Il n'y a que quelques jours que vous êtes allés au devant de lui, criant avec enthousiasme : *Hosanna Filio David!* Et voilà qu'aujourd'hui vous criez : *Tolle, tolle, crucifige eum. Sanguis illius super nos et super Filios nostros.*

Hélas! il n'est que trop vrai, ce sang est retombé sur votre race, car voyez ce que vous êtes devenus à travers les siècles... Il n'y aura pour vous qu'un moyen pour effacer l'anathème, c'est d'accepter dans votre cœur ce sang, c'est de le boire, car la vie est dans ce sang : *Sanguis meus vere est potus.*

O popularité! que tu es une chose vaine! Voyez-la, M. F., en J. C. Qui a été plus populaire et qui a fait plus de bien au peuple? Aussi le peuple l'escorte en triomphe et quelques jours après il demande sa mort. Il en a toujours été ainsi. L'opinion humaine est ce qu'il y a de plus incertain, et, quand on a pas d'autres motifs de ses actes, on est basé sur un fondement ruineux, on s'appuie sur un roseau qui se brise et qui perce la main en se brisant.

VI.

J. C. AU MILIEU DE SES BOURREAUX, EN FACE DE TOUS LES RAFFINEMENTS DE LA CRUAUTÉ.

Enfin le Sauveur du monde touche au terme de sa vie et de son sacrifice. Il porte sa croix, et il la porte douloureusement, arrosant le chemin de son sang et tombant plusieurs fois sous son fardeau. Il arrive au Calvaire, et le voilà livré à ses bourreaux, à tout ce que la cruauté humaine a de plus affreux; il est attaché à la croix. Ses mains et ses pieds sont percés, son cœur, dans quelques moments, sera ouvert. Le sacrifice commence ou plutôt il se réalise et s'achève, car il a été commencé dans cette agonie terrible du jardin des Oliviers. Le sang ruisselle, ce sang régénérateur qui doit purifier le monde et lui préparer la voie du ciel.

Je ne vous montre pas Jésus agonisant sur la croix, ses yeux s'éteignant, son front s'obscurcissant... Je ne vous dirai pas les blasphèmes qui retentissent à ses oreilles, je veux arrêter votre attention sur cette pensée.

Les trois croix du Calvaire représentent la liberté humaine dans ses trois états principaux. La croix de Jésus est la liberté triomphant du mal; la croix du bon larron c'est la liberté criminelle, mais repentante; la croix du mauvais larron c'est la liberté criminelle dans l'impénitence et l'endurcissement.

ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT. | SS. PÈRES. | MOTIFS ET MOYENS.

ANCIEN TESTAMENT.

Terra, ne operias sanguinem meum, neque inveniat in te locum latendi clamor meus (Job. XVI. 18).

Foderunt manus meas et pedes meos, et dinumeraverunt omnia ossa mea (Ps. XXI. 17).

Quæ utilitas in sanguine meo? (Id. XXIX. 10).

Super dolorem vulnerum meorum addiderunt (Id. LXVII. 27).

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris (Is. XII. 3).

Non est species ei, neque decor; et vidimus eum, et non erat aspectus (Id. LIII. 2).

Despectum et novissimum virorum, virum dolorum... unde nec reputavimus eum... vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit (Id. ibid. 3, 4).

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra (Id. ibid. 5).

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus (Thr. I. 12).

Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum (Zach. XIII. 6).

His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me (Id. ibid.).

NOUVEAU TESTAMENT.

DES SEPT MYSTÈRES OU J. C. RÉPAND SON PRÉCIEUX SANG.

1° Circoncision. Et postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer (Luc. II. 21).

2° Jardin des Olives. Et factus in agonia, prolixius orabat. Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram (Luc. XXII. 44).

3° Flagellation. Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit (Joan. XIX. 1).

Tunc expuerunt in faciem ejus et colaphis eum ceciderunt, alii autem palmas in faciem ejus dederunt (Matth. XXVI. 67).

Tunc milites... expuentes in eum, acceperunt arundinem et percutiebant caput ejus (Id. XXVII. 30).

4° Couronnement d'épines. Et milites plectentes coronam de spinis, imposuerunt capiti ejus, et veste purpurea circumdederunt eum. Et veniebant ad eum, et dicebant : Ave, rex Judæorum et dabant ei alapas (Joan. XIX. 2, 3).

Exivit ergo Jesus portans coronam spineam et purpureum vestimentum. Et dicit eis (Pilatus) : Ecce homo (Id. ibid. 5).

5° Voie du calvaire. Tunc ergo tradidit eis illum ut crucifigeretur. Susceperunt autem Jesum et eduxerunt. Et bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum, hebraice autem Golgotha (Joan. XIX. 16).

6° Crucifiement. Crucifixerunt eum (Luc. XXIII. 33; Joan. XIX. 18).

7° Les cinq plaies. Foderunt manus meas et pedes meos (Ps. XXI. 17).

Unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua (Joan. XIX. 33).

Venit Jesus, et stetit in medio et dixit eis : Pax vobis. Et cum hoc dixisset ostendit eis manus et latus (Joan. XX. 20).

Thomas autem dixit eis : Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus non credam (Id. ibid. 25).

Christus servavit vulnera ut appareat vultui Dei pro nobis, et ut semper reservatæ in corpore plagæ salutis humanæ exigant pretium et obedientiæ donativum requirant (S. Cyprian. *Serm. de Bapt. Chr.*)

Passionis notas retinuit Christus ut resurrectionis mysterium rite intelligamus (S. Cyrill. *L.* 12 *in Joan.*).

Vulnera suscepta pro nobis cœlo inferre maluit, abolere noluit, ut Deo Patri pretia nostræ libertatis ostenderet (S. Ambr. *L.* 10 *in Luc.*).

Ista cicatrix (nempe lateris Christi) quæ cœlum aperit, regnum acquirit, immortalitatem invenit (Id. *in Ps.* 77).

Vulnus est quod Christus excepit, sed unguentum est quod effudit (Id. *in Ps.* 118).

Ex illo incorrupto licet corpore, sed defuncto omnium vita manabat; aqua enim et sanguis exivit, illa quæ diluat, iste qui redimat (Id. *L.* 10 *in Joan.*).

Doles, Domine, non tua vulnera sed mea (Id. *in Matth.*).

E vulneribus Salvatoris nascuntur principes æternitatis (S. Chrysost.).

Unus militum lancea latus ejus aperuit ut illic quodammodo vitæ ostium panderetur, unde sacramenta Ecclesiæ manaverunt sine quibus ad vitam non intratur (S. August. *Tract.* 120 *in Joan.*).

De latere Domini pendentis et morientis in ligno, posteaquam est lancea perforatum, aqua sanguisque profluxit, in uno est mundatio tua, in altero redemptio tua (Id. *Serm.* 115 *de Divers.*).

Contendite, ait Dominus, *intrare per angustam portam;* quid angustius illo foramine quod unus ex militibus, percutiendo latus Christi aperuit (Id. *Serm. de Temp.*).

Quemadmodum Eva facta est ex latere Adæ dormientis, ita etiam Ecclesia formatus ex latere Christi in cruce pendentis (Id. *de Symb. ad Catech.*).

In omnibus adversitatibus meis non inveni tam efficax remedium quam vulnera Christi, in illis dormio securus et requiesco intrepidus (Id. *in Manuali, C.* 22).

Tuta et firma requies est infirmis et peccatoribus in vulneribus Salvatoris; securus illic habito; patent mihi viscera per vulnera (Id. *ibid.*).

Vulnera Domini nostri Jesu Christi plena sunt misericordia, plena pietate, plena dulcedine, plena charitate (Id. *ibid.*)

Per has rimas licet mihi gustare quam suavis est Deus meus (Id. *ibid.*).

Cum me pulsat aliqua turpis cogitatio, recurro ad vulnera Christi (Id. *ibid. C.* 22.).

Ipsa fecit testimonia sui corporis quæ sua fuerant contumelia passionis (S. Chysol. *Serm.* 18).

Dominus signum perpetis victoriæ vulnerum cicatrices cœlo inferre maluit quam abolere (Beda. *in C.* 6 *Luc.*).

Propterea vulneratum est cor Christi ut per vulnus visibile, vulnus amoris invisibile videamus (S. Bern. *de Passione*).

Ad hoc perforatum est latus tuum ut nobis pateat ad te introitus. O quam bonum et quam jucundum habitare in corde tuo! (Id. *ibid. C.* 3).

Quis illud cor tuum tam vulneratum non diligat, quis tam amantem non redamet? (Id. *ibid.*).

Ad te clamo qui pro te patior! vide clavos quibus confodior, cumque tantus sit dolor exterior interior est planctus gravior, cum te ingratum experior (Id. *in Serm.*).

MOTIVA

(ad Passionem Christi recogitandam).

I. Peccatorum remissio. Clavi et lancea clamant mihi quod vere reconciliatus sum Christo, si eum amavero. Longinus aperuit mihi latus Christi lancea et ego intravi, et ibi requiesco securus (S. August. *Manual. C.* 13).

II. Carnis subjugatio. Certum est quia ubi mors Christi animo circum fertur non potest regnare peccatum. Est enim tanta vis Crucis Christi ut si illa ante oculos ponatur, nulla concupiscentia, nulla libido superare possit, sed continuo ad ejus præsentiam totus illo peccati et carnis fugatur exercitus (Origen. *in Joan. C.* 6.).

III. Victoria in tentationes. Si tentationum sentis aculeos, exaltatum serpentem æneum intuere, et fuge non tam ad ubera quam ad vulnera crucifixi (S. Bern. *in Epist.*). Cum me pulsat aliqua turpis cogitatio, recurro ad vulnera Christi; cum me reprimit caro mea recordatione vulnerum Domini mei resurgo; cum diabolus mihi parat insidias, fugio ad viscera misericordiæ Domini mei et recedit a me (S. August. *in Manuali, C.* 22).

IV. Adversitatum tolerantia. Si passio Christi ad memoriam revocatur, nihil adeo durum est quod non æquanimiter toleretur (S. Greg. *in Ep.*).

Sic martyres confortabantur. Sic illud granum multiplicandum seminabatur horribili contumelia, ut mirabili pullularet in gloria (S. August. *Tr.* 116 *in Joan.*).

V. Utilitas ad virtutes addiscendas et vitia extirpanda, Si vis, o homo, de virtute in virtutem, de gratia in gratiam, de bono in melius proficere quotidie, quanta potes devotione mediteris Domini passionem, quia hæc mentem alienat, et non solum reddit angelicum sed divinum (S. Bonav. *Apud Lyr.*).

Horrebant homines quidquid asperum, quidquid humile et abjectum erat; colebant, suscipiebant et laudabant solum gloriam, divitias, voluptates; et ecce dum Dei Filius crucem ascendit, dum contemptum, paupertatem et dolores amplexus est, vanissima illa gentium dogmata omnia corruerent. Effecit Christus ut mundus coleret humilitatem et contemptum vitæ, paupertatem, obedientiam, patientiam, castitatem (Mansi, *Disc. mor.*).

VI. Utilitas ad mortem feliciter obeundam. Jamjam moriturus sic loquebatur S. Bernardus. Scio quod nihil unquam boni præstiterim; verumtamen in Redemptoris mei sanguinem securus confido, in eoque omnem spem meam collocatam habeo.

Et alias : Peccavi peccatum grande, turbatur conscientia, sed non perturbabitur quoniam vulnerum Domini recordabor (S. Bern. *in Serm.* 62, *in Cant.*).

VII. Utilitas ad beatitudinem certius procurandam. Secura est exspectatio promissæ beatitudinis ubi est participatio Dominicæ passionis (S. Léo).

VIII. Novem utilitates ex meditatione passionis. *Prima* quod de peccatis omnibus emundatur christianus; *secunda* quod ad resistendum hostibus suis confortatur; *tertia* quod ad bona opera diversasque virtutes peragendas vires accipit; *quarta* quod gratiam custodit; *quinta* quod unitur Christo; *sexta* quod audit arcana Dei Christo manifestata; *septima* quod moritur in brachiis Salvatoris; *octava* quod nihil ei negat Redemptor; *nona* quod de vita æterna illum certum facit atque securum Christus. (Blosius, *in Sacell. animæ, C.* 21).

IX. Utilitas ad meritum agendum. Simplex recordatio vel meditatio Passionis Christi plus valet quam si quis per annum jejunaret in pane et aqua qualibet sexta feria, vel se usque ad sanguinem cæderet, vel quotidie Psalterium legeret (Albert. Magn. *Tr. de sacrif. Missæ*).

MEDIA

(Ad fructum ex Passione Christi referendum).

I. Frequenter meditari de SS. Passione. Ex hac enim meditatione exardescet ignis seu desiderium compatiendi et condolendi.

II. Peccati gravitatem, statum peccatoris et cœlestis præmii magnitudinem ponderare. Ex his enim discet animus magnitudinem beneficii per passionem collati, æstimare.

III. Patiendi occasiones prompte avideque arripere. Nam teste Thoma Kempensi, nemo tam cordialiter sentit Passionem Christi, sicut is cui contigerit similia pati.

IV. Crescere in amore et familiaritate Christi. Sic enim ultro nobis suos dolores tanquam ingentis favoris indicia communicabit et imprimet, uti non paucis sanctis præstitit.

V. B. Virginem rogare ut tenerum affectum erga Passionem impetret. Dicendo sæpe illa S. Bonaventuræ verba quæ canit Ecclesia : Eia, mater, fons amoris, me sentire vim doloris, fac ut tecum lugeam (Hymn. *Stabat*).

EXEMPLES. — MÉLANGES.

PASSION DE N. S. J. C.

La B. V. Marie. De seipsa olim dixit : in sepulcro filii mei semper cogitatio et cor meum versabatur (*in Revel. S. Brigittæ. L.* 2. *C.* 21).

S. Paul. Tam assiduus erat in meditanda et prædicanda Christi Passione ut dicere auderet, se nihil *scire nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (I Cor. II. 2).

Ste Françoise. S. Francisca romana in ejus Vita legitur quod dolores Christi patientis adeo vivaciter animo suo impresserit ut quotiescumque crucifixionem pedum vel manuum Christi meditaretur; ipsa quoque in pedibus vel manibus suis acutissimos experiretur dolores; similiter coronam meditando spineam, circa tempora sua puncturas sentiebat intolerabiliter (Mansi, *Disc.* 2).

S. Edmond. In Agone Crucifixi imaginem amplectens, lacrymis eam rigabat et velut sugens e latere magno spiritu dicebat : *Amodo haurietis aquas cum gaudio de fonte Salvatoris;* et post hæc verba mortuus est (Ribaden. *in ej. Vit.*).

S. Jérôme. Cum gravissimis urgerer tentationibus sedebam ad pectus Jesu, et pectus percutiens sæpe ibi multos dies et noctes transegi, donec rediret animæ tranquillitas (S. Hieron. *in Ep.*).

Godefroy de Bouillon. Cum electus esset primus rex Jerosolymæ nunquam voluit usurpare titulum regis, nec coronam sibi imponi permisit, indignum existimans ut servus coronaretur auro in eo loco ubi summi Regis caput spinis coronatum est (Marull. *Tr.* 3, *Lect.* 18).

S. François d'Assise. Petens a Deo quo exercitio maxime Deo placere posset, ter Missale aperuit, semperque passionem reperit (*Ord. min. Chronic.*).

Cum aliquando idem Seraphicus prope Portiunculam singultibus suspiriisque indulgeret, causam hujus rogatus, respondit : Quidni tam diris cruciatibus Domino meo Jesu immerentissimo culpa nostra illatis quos videam in tanta omnium nostrum oblivione jacere, illacrymem (S. Fr. *Chronic. L.* 1, *C.* 86).

Un pèlerin aux Lieux-Saints. Quidam peregrinus cum sacra loca Jerosolymis visitaret, ubi ad montem Oliveti venit, tanto desiderio patiendi cum Christo et propter ipsum moriendi, incensus est, ut rupto corde, expirarit (*Spec. Exempl.*).

Le B. Berchmans. Dicere solebat in rebus adversis non esse tutius asylum quam sinum, plagasque Christi et pallium B. M. V. (*in ej. Vita*).

DIVISIO PASSIONIS CHRISTI.

Dividitur in *internam* et *externam*, seu *corporis* et *animæ*, juxta illa verba Christi : *potestis bibere* calicem (quo animi cruciatus indicantur); et baptismo *quo ego baptizor* (quo corporis cruciatus intelliguntur).

PARTICULARES CORPORIS CRUCIATUS.

1° Agonia sanguinea; 2° flagellatio; 3° coronatio; 4° crucis bajulatio; 5° ipsa crucifixio.

PARTICULARES CRUCIATUS ANIMÆ.

1° Derelictio; 2° contemptus; 3° ignominia; 4° illusio; 5° injuria.

FIGURÆ PASSIONIS ILLUSTRIORES.

1° Ostium in latere arcæ factum; 2° Isaacus fasciculum ligni portans; 3° Joseph viginti argenteis Madianitis venditus; 4° Caper expiatorius; 5° serpens æneus; 6° Botrus a duobus viris allatus; 7° David a rege Achis pro stulto habitus; 8° Jonas; 9° Agnus paschalis.

ASCETICA.

Nosse debet Asceta :

I. Causam præcipuam passionis quæ est juxta S. Chrysost. quia scire voluit quantum amaret hominem Deus.

II. Fontes ex quibus gravitas dolorum Christi tam extern. quam intern. profluxit quæ fuere 1° Charitas Christi; 2° puritas dolorum; 3° duratio Passionis.

III. Modum utilem colendi Christum in Passione; qui consistit : 1° In memoria assidua, 2° in cordiali et firma fiducia; in liberali et amorosa compassione.

IV. Utilem modum meditandi passionem Christi. Qui duplex assignatur a L. de Ponte. *Primus* est ut singula mysteria seorsum considerentur, perpendendo quod sive in personis sive verbis, sive operibus consideratione dignum est. *Secundus* est ut dolor aut virtus aliqua particularis pro materia meditationis assumatur et perpendatur quid circa illos in omnibus Passionibus contineatur. Uterque autem, ut efficax et fructuosus sit, curandum est, ut sequentibus fere affectibus condiatur : 1° *gratitudinis;* 2° *doloris;* 3° *fiduciæ;* 4° *amoris;* 5° *patientiæ*. De quorum potioribus sic loquitur Thom. Kemp. : in Christi Passione quatuor cogitanda sunt, scilicet dilectio ejus redamando; amaritudo ejus compatiendo; fortitudo ejus adversa patienter sustinendo, et utilitas ejus gratias agendo (*in Opusc. de Ven. Sacram.*).

EXEMPLES.

PRÉCIEUX SANG.

Le bon larron. Contemplez le bon larron sur le Calvaire. Voilà assurément un grand pécheur qui, le jour où J. C. répandit son sang jusqu'à la dernière goutte, obtint, par ses mérites infinis, non-seulement son pardon, mais encore le bonheur d'aller avec lui dans le paradis. Cet heureux criminel, voyant l'adorable Jésus souffrir avec tant de patience et tant de charité pour les pécheurs, se sentit pénétré de la plus vive componction, et eut recours à lui avec une entière confiance dans l'efficacité de son sang; aussi mérita-t-il d'entendre ces paroles à jamais mémorables et si propres à toucher les cœurs les plus endurcis : *Hodie mecum eris in paradiso.*

S. Charles Borromée. Ce saint était très-dévoué au sang adorable de Jésus. Malade et peu avant de mourir, il voulut se rendre à la sainte montagne de Varallo (pèlerinage fameux en Piémont) pour y méditer, dans les saintes chapelles de ce sanctuaire, sur le prix infini de ce sang divin. Puis, lorsqu'il se sentit arrivé à sa dernière heure, pour se fortifier dans ce terrible passage du temps à l'éternité, il se fit apporter sur son lit une image de Jésus agonisant dans le jardin des Olives, et dit au père François Panigarola qui était venu le visiter : « Dans mes souffrances je reçois une très-grande consolation de la contemplation des mystères de la passion de notre Sauveur, particulièrement de son agonie et de sa sépulture » (*Vie du saint* par J. P. Giussano).

S. Eléazar. Il serait difficile d'exprimer combien furent grandes les tribulations par lesquelles Dieu éprouva et purifia la vertu de S. Eléazar comte Darian; il fut injustement dépouillé de ses biens, de son honneur, et eut beaucoup d'autres maux à supporter. Au milieu de toutes ses douleurs, jamais on ne le vit donner le moindre signe de trouble, jamais la plus légère impatience, jamais on ne l'entendit former la moindre plainte. Un jour la comtesse Delphine, son épouse, lui demandait d'où pouvait lui venir cette tranquillité imperturbable, il lui répondit : « Quand quelque chose d'affligeant s'offre à moi, aussitôt je me cache dans les plaies de J. C.; j'y considère tout ce qu'il a souffert pour moi, et dès lors mes peines me paraissent légères (Aurien, *Vie des saints, C.* 14).

S. Marcel. La robe blanche que les néophytes portaient ordinairement après avoir reçu le baptême et le linge blanc qu'on met encore aujourd'hui sur les enfants qui viennent d'être baptisés, sont les symboles de cette robe d'innocence dont les âmes y sont revêtues. C'est cette robe teinte dans le sang de J. C. que nous devons conserver sans tache, et porter un jour au tribunal de Dieu.

S. Marcel montra un jour à un apostat la robe blanche qu'il avait reçue au baptême, afin que cette vue lui rappelât le bienfait de ce sacrement et qu'il revînt à la vraie foi (*Hist. ecclés.* d'Orsi).

S. Camille de Lellis. Ce saint qui avait une tendre dévotion au précieux sang de Jésus fut on ne peut plus consolé et encouragé, dans sa dernière maladie, par la vue d'une image de Jésus crucifié, dont lui-même avait conçu le dessin. On y voyait un groupe d'anges recueillir dans des calices le sang qui coulait des plaies du divin Sauveur, et le présenter au Père céleste. Cette vue procura au saint un grand soulagement et le remplit de la plus vive confiance dans ses derniers moments (Cicatelle, *Vie du saint*).

Ste Madeleine de Pazzi. Nous avons pensé qu'il serait bon de rapporter ici, pour la consolation des âmes qui craignent de n'avoir pas une douleur suffisante de leurs fautes, les paroles qui furent inspirées à Ste Madeleine de Pazzi. Elles font voir que, dans le sacrement de pénitence, le sang précieux de J. C. supplée à l'insuffisance de la contrition. La sainte méditant un jour sur la sueur de sang à laquelle l'adorable Jésus se trouva réduit dans le jardin des Oliviers, disait : Qui pourra comprendre, Seigneur, les abîmes d'amertume par lesquels vous avez satisfait à la justice de votre Père et nous avez obtenu la détestation de nos péchés? C'est par le mérite de la douleur que vous voulûtes bien en ressentir que nous sommes justifiés dans le sacrement de pénitence, lors même que nous n'y apportons qu'une contrition imparfaite; car vous avez daigné suppléer à ce qui manquerait à celle que nous devrions avoir par cette tristesse, ces angoisses cruelles, cette douleur immense dont votre sacré cœur fut pénétré pendant votre sainte agonie.

Ste Thérèse. Une des âmes qui ont montré le plus de dévotion au précieux sang est assurément sainte Thérèse, qui se se sentait tout émue dès qu'elle voyait une image qui lui rappelait le souvenir du sang ou des plaies de son Sauveur. C'est là que cette grande sainte apprenait à connaître le prix de son âme et l'amour que Jésus lui avait porté. Elle raconte elle-même ce qui suit : « Etant entrée un jour dans un oratoire, j'aperçus une image de J. C. couvert de plaies; je me sentis aussitôt pénétré de la plus vive compassion, tant était représenté au naturel tout ce qu'il a souffert pour nous! la douleur que j'éprouvais fut portée à un tel point qu'il me semblait qu'on me brisait le cœur; et m'étant jetée à ses pieds, je répandis une grande abondance de larmes, le suppliant de m'accorder la force de ne plus l'offenser. (*Vie de la sainte*).

EXEMPLES.

PLAIES DE N. S. J. C.

Le R. P. J. Taulère. Les plaies de J. C. sont un *livre de vie* et un très-clair miroir. Quiconque les saurait bien pénétrer avec le saint Apôtre, y trouverait tout ce que Dieu peut donner en ce monde avec un parfait sceau du livre de vie. On trouve en ce livre toute la perfection de ce monde et de l'autre, suivant ces paroles de l'Evangile : *Je suis la voie, la vérité et la vie.* Malheur donc à ceux qui vont par un autre chemin. Les plus secrets amis de Dieu devraient véritablement jeter des larmes de sang de voir que partout on oublie les excellentes plaies de N. S. J. C. (*Ep.* 10).

Ste Melctilde. Pour animer les pécheurs à mettre toute leur confiance en son précieux sang, le Seigneur apparut un jour à Ste Melctilde sur un autel, les mains étendues, et ses plaies répandant une grande abondance de sang, il lui dit en même temps : « Voici toutes mes plaies ouvertes, afin d'apaiser mon Père en faveur des pauvres pécheurs, il y a quelques âmes si craintives qu'elles n'ont pas assez de confiance en mon amour. Ah! si ces âmes méditaient souvent sur mes souffrances, et avaient une véritable dévotion à mes plaies, elles cesseraient de craindre. » (*Rével. de Ste Melctilde. L.* 4. *C.* 1).

Ste Françoise. Le cœur qui veut jouir de la véritable paix doit s'unir à l'aimable cœur de Jésus, et se purifier dans le sang précieux qui coule de ses plaies adorables. Ste Françoise, dame romaine, vit un jour sortir du côté de Jésus une multitude de chaînes qui paraissaient embrasées et attirer avec elles une grande abondance de sang en faveur de nos âmes. C'est par ces chaînes de feu que Jésus veut unir nos cœurs au sien et leur faire goûter la véritable paix, en les arrosant de ce sang pacifique qui calme nos passions, nous rend vainqueurs du démon et nous donne un avant-goût de cette paix éternelle qui nous est réservée dans le ciel (*Vie de sainte Françoise*).

S. François Caracciolo. Dans le temps que S. François Carracciolo travaillait avec zèle à la propagation de son ordre des Clercs mineurs, on vint lui offrir de fonder une nouvelle maison à Agnane; le saint, quoique déjà fort affaibli par toutes ses pénitences et par les fatigues qu'il avait endurées, partit de Rome pour se rendre dans cette ville, en passant par Lorette. Mais deux jours après son arrivée, il fut attaqué d'une fièvre violente qui le réduisit bientôt à la dernière extrémité. Dieu lui ayant donné connaissance de sa mort prochaine, il voulut faire une confession générale et reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction dans les sentiments de la plus tendre piété. Ayant pris ensuite le crucifix entre ses mains, il ne cessait de répéter avec une confiance que lui inspirait son amour pour J. C. : « Sang de mon Jésus, répandu pour mon amour, tu es à moi; je vous le demande, Seigneur; vous ne pouvez me le refuser, car il est à moi. » Puis il baisait tendrement les plaies de son divin Rédempteur et répétait encore : « Sang de mon Jésus, tu es à moi, et ce n'est que par toi et avec toi que j'espère pouvoir me sauver (*Vie des saints*, par Massini. *Mois de Juin*).

La bienheureuse Rite de Cassia. La bienheureuse Rite de Cassia avait la plus tendre dévotion à la passion de N. S. J. C. Elle macérait son corps continuellement par les veilles, les jeûnes, le cilice, mais surtout par des épines, dont elle avait soin de garnir ses vêtements. Depuis environ minuit jusqu'au lever du soleil elle était continuellement occupée à contempler les plaies de Jésus crucifié (*Leçons de son office*).

Sainte Catherine de Gênes. Dès son enfance elle avait dans sa chambre une image de Jésus mort sur la croix, et à la vue de son sang et de ses plaies elle se sentait animée d'un amour si vif qu'elle forma de bonne heure le projet de se consacrer toute à Dieu en embrassant la vie religieuse (*Vie des saints*, par Massini, *Septembre*).

Sainte Lutgarde. Etant très-jeune encore dans un couvent de Bénédictines, l'ennemi de notre salut lui tendit un piége bien dangereux et se servit pour cela de quelques jeunes libertins. Ceux-ci ayant trouvé moyen de pénétrer dans le monastère et de parvenir jusqu'à elle, lui tinrent des discours capables de séduire son cœur encore peu affermi dans la vertu. Elle eut donc le malheur de ne pas savoir se défendre d'un sentiment d'affection pour ceux qui lui tenaient un langage séducteur. Mais un jour qu'elle s'entretenait de ces dangereuses pensées, elle se se sentit tout à coup saisie d'une secrète horreur, et au même instant J. C. lui apparut, lui montrant son côté ouvert et lui ordonnant de rejeter loin d'elle tous ces attraits coupables et de tourner son cœur vers cette divine plaie : « C'est là, lui dit-il, que tu trouveras les vraies délices et une source de consolations inépuisables. » Ces paroles produisirent dans Lutgarde un changement si parfait, que s'étant donnée entièrement au Seigneur, elle ne chercha plus qu'à lui plaire et parvint à une haute sainteté (Id., 24 *juin*).

PREMIER PLAN.

ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE.

(DE LINGENDES.)

Ier POINT.

NOTRE FOI TIRE DE CE MYSTÈRE SON ÉVIDENCE.

IIe POINT.

NOTRE ESPÉRANCE TIRE DE CE MYSTÈRE SA CERTITUDE.

IIIe POINT.

NOTRE AMOUR TIRE DE CE MYSTÈRE SES EXTASES.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

NOTRE FOI TIRE DE CE MYSTÈRE SON ÉVIDENCE.

EN Y VOYANT DÉMONTRÉS :

1 — Le dogme de l'adorable Trinité;
2 — La divinité de J. C.;
3 — L'accomplissement de toute la loi et des prophètes;
4 — Le mystère de la Rédemption.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

NOTRE ESPÉRANCE TIRE DE CE MYSTÈRE SA CERTITUDE

1 — Objets de notre espérance;
2 — Source de notre espérance.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

NOTRE AMOUR TIRE DE CE MYSTÈRE SES EXTASES.

1 — Il nous donne une grande connaissance des perfections de J. C.;
2 — Beauté de J. C. dans sa transfiguration.

DEUXIÈME PLAN.

RAPPORTS ENTRE LE THABOR ET LE CALVAIRE.

(DE FROMENTIÈRES.)

Ier POINT.

LA GLOIRE DE J. C. SUR LE THABOR A PRÉVENU LE SCANDALE DE SES SOUFFRANCES.

IIe POINT.

ELLE EN A RÉVÉLÉ L'EXCÈS.

IIIe POINT.

ELLE EN A RENDU L'IMITATION AISÉE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

LA GLOIRE DE J. C. SUR LE THABOR A PRÉVENU LE SCANDALE DE SES SOUFFRANCES.

1 — Chaque humiliation de J. C. porte son correctif avec elle;
2 — La transfiguration fut le correctif par excellence.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

ELLE EN A RÉVÉLÉ L'EXCÈS.

1 — Trois sortes d'excès dans la passion de J. C.;
2 — Quatrième excès révélé sur le Thabor.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS

ELLE EN A RENDU L'IMITATION AISÉE.

1 — Elle encouragea les Apôtres;
2 — Elle nous montre le but de nos souffrances;

TROISIÈME PLAN.

LE THABOR, IMAGE DE LA GLOIRE ET DU BONHEUR DES SAINTS.

(MAIMBOURG.)

Ier POINT.

GLOIRE ET BONHEUR DU THABOR, IMAGE DE LA GLOIRE ET DU BONHEUR DES SAINTS.

IIe POINT.

ENSEIGNEMENTS DU THABOR, MOYENS POUR PARVENIR A CETTE GLOIRE ET A CE BONHEUR.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

GLOIRE DU THABOR, IMAGE DE LA GLOIRE ET DU BONHEUR DES SAINTS.

1 — Bonheur des saints;
2 — Comment ils possèdent ce bonheur;
3 — Lieu où ils le possèdent.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

ENSEIGNEMENTS DU THABOR, MOYENS POUR PARVENIR A CETTE GLOIRE ET A CE BONHEUR.

1 — Les souffrances;
2 — Aspirations vers la gloire éternelle.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

ENSEIGNEMENTS DE CE MYSTÈRE.

TEXTE.

Hic est Filius meus dilectus.

MATTH. XVII. 5.

La clarté que l'on aperçoit aujourd'hui sur le Thabor égale celle du ciel; ceux qui se trouvent sur cette montagne ne cèdent en rien aux bienheureux. C'est là que le Fils de Dieu reçoit le témoignage de sa divinité; c'est là que son corps fait l'épreuve de la gloire dont il doit être revêtu: c'est là que Moïse reçoit l'effet de sa promesse, Elie le prix de son zèle, S. Pierre la récompense de sa foi; c'est là que S. Jacques est animé à souffrir la mort, le premier de tous les apôtres, pour les intérêts de son maître et que S. Jean voit et entend les choses qu'il prêchera un jour avec l'admiration du monde. « J. C. prit Pierre avec lui, dit S. Jean Damascène, parce qu'il devait être le prélat de l'Église universelle, et qu'il avait confessé la divinité du Sauveur, suivant les lumières qu'il en avait reçues du Père éternel. Il prit S. Jacques, parce qu'il devait, le premier des apôtres, passer par les tourments du martyre pour soutenir son nom. Enfin il prit S. Jean, afin que cet excellent organe de la théologie fît ensuite retentir ces grands mots : *In principio erat Verbum,* pour lesquels il a été appelé le *fils du tonnerre.* »

Ce que je veux vous faire considérer dans ce mystère, c'est que c'est de lui 1° *que notre foi tire son évidence;* 2° *notre espérance, sa certitude;* 3° *notre amour, ses extases.*

Ier POINT.

NOTRE FOI TIRE DE CE MYSTÈRE SON ÉVIDENCE.

Plusieurs vérités fondamentales de notre foi nous sont révélées dans ce mystère.

1re SUBDIVISION. — Le dogme de l'adorable Trinité.

Adhuc eo loquente ecce nubes lucida obumbravit eos. Et ecce vox de nube dicens : hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui (Matth. XVII. 5). S. Jean Damascène commentant cet endroit, fait dire ces paroles à Moïse : « Ecoute, Israël, et regarde maintenant avec les yeux de l'esprit ce que tu ne considérais qu'avec ceux de la chair. Le Seigneur, ton Dieu, est un en sa divine essence, mais il est reconnu sous trois personnes, car il n'y a qu'une seule nature pour le Père qui rend témoignage, pour le Fils qui le reçoit et pour le Saint-Esprit qui le cache dans cette nuée éclatante. »

2e SUBD. — La divinité de J. C.

Les SS. Pères trouvent dans ce mystère deux preuves certaines de la divinité de J. C. La 1re est dans le témoignage du Père éternel : *Hic est filius meus dilectus,* c'est la splendeur de ma gloire, le caractère de ma substance, par qui j'ai créé les anges, la terre et le ciel. La 2e est dans cette admirable transfiguration où la face adorable du Sauveur parut aussi éclatante que le soleil.

3e SUBD. — L'accomplissement de toute la loi et des prophètes.

C'est ce que dit S. Jean de Damas en ces termes : « Aujourd'hui le premier législateur et le plus grand des prophètes se présentent sur le Thabor au vrai législateur et au prophète par excellence, J. C., ils se présentent comme des serviteurs se présentent à leur maître, ils le reconnaissent comme l'auteur de l'Ancien et du Nouveau Testament. Aussi le Seigneur dit-il aux apôtres : *ipsum audite,* car il a en lui les paroles de la vie éternelle, car ce n'est ni un serviteur ni un ange, ni un ambassadeur, mais mon Fils bien aimé.

4e SUBD. — Le Mystère de la Rédemption.

In quo mihi bene complacui. Ces paroles signifient : voilà celui en qui je me plais, et mieux encore, d'après les meilleurs interprètes : voilà celui par lequel j'ai été apaisé et réconcilié avec le monde. Ainsi ces paroles nous montrent que J. C. n'a pas été seulement un législateur, mais un rédempteur : *Tempus beneplaciti Deus.* C'est pourquoi nous apprenons de S. Luc que Moïse et Elie parlaient de sa passion, c'est-à-dire de son office de rédempteur : *Erant autem Moyses et Elias visi in majestate; et dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem.* (Luc. IX. 31).

IIe POINT.

NOTRE ESPÉRANCE TIRE DE CE MYSTÈRE SA CERTITUDE.

Nous découvrons dans ce mystère : 1° les objets; 2° la source de notre espérance.

1re SUBDIVISION. — Objets de notre espérance.

Les objets de notre espérance, que nous montre ce mystère, sont : la résurrection des morts en Moïse ressuscité, la gloire essentielle et accidentelle dans le corps et dans les vêtements de J. C., tout éclatants de lumière, son royaume et son héritage, dont tous les élus seront participants, car notre adoption est fondée sur ces mots : *Hic est Filius meus dilectus*; enfin, la compagnie, la société des saints dans Moïse et dans Elie. Nous n'aurons pas de peine à croire cette vérité si nous considérons que ceux qui se trouvèrent sur le Thabor touchèrent, pour ainsi parler, de leurs mains et virent de leurs propres yeux la résurrection, la gloire et le royaume du ciel. Que si les anciens, par le moyen de la foi qui rend présentes les choses à venir, sont morts dans l'espérance de posséder les biens de l'éternité qu'ils ne voyaient que de loin : *Non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes et salutantes,* que doit-on dire de ceux qui ont vu toutes ces richesses étalées devant eux? S. Jean Damascène a donc raison d'appeler cette espérance un bonheur qui surpasse tous les biens imaginables, et une faveur qui doit remplir tous nos désirs. C'est pourquoi S. Pierre ne voulait point qu'on quittât ce lieu : *Bonum est nos hic esse,* disait-il, *faciamus tria tabernacula.*

2e SUBD. — Source de notre espérance.

Mais nous ne remarquons pas seulement sur cette montagne les choses que nous devons espérer, on nous montre aussi d'où nous devons les espérer par ces paroles : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.* On nous y parle de la mort du Sauveur, source véritable de toutes nos espérances; c'est ce qui fait que S. Jean Damascène s'écrie dans la considération d'un si beau spectacle : *O spem beatitudinem omnem excedentem! O Dei munera cupiditatem omnem vincentia! O beneficia sub petitionis mensuram minime cadentia!*

IIIe POINT.

NOTRE AMOUR TIRE DE CE MYSTÈRE SES EXTASES.

1re SUBDIVISION. — Il nous donne une grande connaissance des perfections de J. C.

Il faut maintenant parler de l'amour qui passa jusqu'à l'extase, dans ce mystère, puisque tous les attraits d'un amour parfait s'y rencontrèrent. Le Père éternel y a représenté toutes les perfections de son Fils, et y est donné lui-même pour exemple d'amour : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite.* Dans ces paroles sont contenues toutes les choses qui regardent la dignité, la perfection et la grandeur du Fils de Dieu. Or, le fondement de l'amour que nous avons pour quelqu'un n'étant autre que l'estime que nous faisons de sa personne, et cette estime venant de la connaissance de ses perfections, il s'en suit que nous devons brûler d'amour pour J. C., puisque nous avons en ce mystère une grande connaissance de ses perfections.

Ces paroles : *in quo mihi bene complacui* ne signifient autre chose que la réconciliation qu'il a faite de nous avec son Père. *Qui nos reconciliavit sibi per Christum* (II. Cor. V.). *Justificati per gratiam ipsius per redemptionem quæ est in Christo Jesu* (Rom. IV.) De sorte que nous pouvons dire : c'est par J. C. que nous recevons tous les biens spirituels, puisqu'il nous donne par ses mérites des bénédictions et des grâces qui nous serviront de degrés pour arriver à un séjour de gloire et de félicité éternelles (Eph. I.); c'est par lui que nous attendons la résurrection de nos corps, car *comme tous les hommes sont morts en Adam, ils ressusciteront tous en J. C.* (I Cor. XV.), c'est de lui enfin que nous espérons la vie éternelle, suivant ces paroles : *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum* (Joan. XVII.). Tous ces titres, qui marquent non-seulement sa grandeur, mais aussi l'obligation que nous lui avons, doivent nous porter à l'estimer et à l'aimer de toutes nos forces.

Toutes les qualités éminentes que nous venons de rapporter rendent J. C. infiniment aimable, mais que sera-ce si nous représentons son incomparable beauté qui est le plus puissant charme pour faire aimer quelqu'un?

2e SUBD. — Beauté de J. C. dans sa transfiguration.

Voici comment l'évangéliste dépeint cette beauté : *Resplenduit facies ejus sicut sol, vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix* (Matth. XVII. 4.). Cette lumière resplendissante qui rejaillissait en ce moment de la personne adorable du Sauveur ne peut supporter aucune comparaison, dit S. Jean de Damas. Si l'écrivain sacré parle ainsi, c'est plutôt pour s'accommoder à la faiblesse de notre entendement que pour y montrer quelque égalité, et pour nous apprendre qu'il ne laissait ressortir de cet éclat qu'autant que les spectateurs en pouvaient supporter. Il fut donc nécessaire qu'une lumière les couvrît; mais son épaisseur et ses ténèbres ne purent empêcher qu'elle ne fût aussi tout éclatante de lumière. Assurément tout ce que l'Epouse dit dans le Cantique des cantiques de la beauté de son Epoux n'approche point de celle qui parut en J. C. sur le Thabor.

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

RAPPORTS

ENTRE LE THABOR ET LE CALVAIRE.

TEXTE.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et duxit eos in montem excelsum seorsum et transfiguratus est ante eos.

MATTH. XVII. 2.

Quoiqu'il n'y ait rien de si opposé que la gloire et les souffrances, qui semblent s'exclure l'une l'autre, dans un même sujet, l'Evangile nous fait néanmoins avouer qu'elles ont entre elles des liaisons plus étroites que nous ne pensons. Les souffrances dit S. Augustin méritent la gloire, et la gloire est la récompense de ces mêmes souffrances : *Passio claritatis meritum, claritas passionis præmium.*

Croiriez-vous, M. F., que J. C. a voulu les unir lui-même dans sa personne. Telle est l'économie qu'il a gardée dans le mystère de la Transfiguration ; mystère où il paraît comme au jour de son triomphe, et où cependant il ne parle que de souffrances ; mystère où il fait passer sur son corps et sur ses vêtements même une gloire qu'il avait jusqu'alors suspendue par miracle et où cependant il ne s'entretient avec Moïse et Elie que de sa passion prochaine à Jérusalem.

Quel rapport, me direz-vous, entre ces deux choses, entre la Transfiguration de J. C. et ses souffrances ? C'est ce qu'il faut que je vous explique aujourd'hui en vous apprenant avec S. Léon, qu'il y a un si grand rapport entre le Thabor et le Calvaire que l'un a servi comme de correctif et d'adoucissement à l'autre.

Qu'a fait la gloire de la Transfiguration de J. C. ? Le voici, et c'est tout le sujet de ce discours : 1° *Elle a prévenu le scandale de ses souffrances ;* 2° *Elle en a découvert l'excès ;* 3° *Elle en a rendu l'imitation aisée.*

Ier POINT.

LA GLOIRE DE J. C. SUR LE THABOR A PRÉVENU LE SCANDALE DE SES SOUFFRANCES.

1re SUBDIVISION. — **Chaque humiliation de J. C. porte son correctif avec elle.**

Si les Apôtres et tous ceux qui eurent le bonheur de voir le Sauveur eussent considéré et suivi toutes ses actions ils ne se seraient jamais scandalisé de ses souffrances, comme souvent il leur arriva de faire. La raison de cela est que chaque humiliation de N. S. portait son correctif avec elle. Comme J. C. était composé de deux natures, il ne se passait rien de l'homme en sa personne qui, étant un peu observé, ne parût en même iemps venir d'un Dieu. Voyez, en effet, il naît, mais d'une Vierge ; il a faim, mais il rassasie celle des peuples, il paye le tribut, mais il le tire du ventre d'un poisson ; il marche, mais souvent sur les eaux ; il souffre, mais toute la nature s'intéresse à sa douleur et souffre avec lui ; il rend son esprit, mais il a pouvoir de le reprendre, et il le reprend en effet. Ainsi, comme dit S. Ambroise, de toutes les actions de J. C. qui peuvent être attribuées à l'humanité, il y en a peu qui ne soient autant de marques visibles de la divinité : *Dominicæ carnis actus tot divinitatis argumenta.*

2e SUBD. — **La transfiguration fut le correctif par excellence.**

Vous n'avez qu'à vous appliquer en détail à tout ce qui se fait sur le Thabor, et vous verrez qu'il ne doit rien se passer sur le Calvaire qui n'en soit exactement prévenu et corrigé.

Bienheureux confidents de J. C., Apôtres qu'il prend aujourd'hui pour témoins de sa gloire, qu'y aura-t-il effectivement qui puisse vous détacher de lui à sa mort ? Vous le verrez, il est vrai, couvert de crachats et empourpré de sang, mais douterez-vous que ce soit autre chose qu'un engagement de son amour, après avoir vu aujourd'hui toute sa personne éclatante de lumière ? Son visage vous paraîtra défiguré sur la croix, vous en serez réduits, selon la prophétie, à le chercher en lui-même : *Non erat ei aspectus, et desideravimus eum ;* mais ne vous ressouviendrez-vous plus que des rayons sortant de ce même visage auront aujourd'hui fait éclipser le soleil ?

Mais l'oreille n'est pas moins préservée que l'œil, sur le Thabor, des scandales du Calvaire. On doit bien entendre à la mort de J. C. des blasphémateurs qui se moqueront de sa qualité de Fils de Dieu : *Si Filius Dei est, descendat de cruce.* On le doit entendre de lui-même se plaindre en cet état d'être abandonné de son Père : *Ut quid dereliquisti me ?* Mais comment ces circonstances feraient-elles douter de sa filiation divine quand on entend la déclaration solennelle que le Père éternel fait aujourd'hui en sa faveur : *Hic est Filius meus dilectus,* que S. Léon commente en ces termes : *Hic est Filius meus, quem a me non separat deitas, non dividit potestas, non discernit æternitas.* (De Pass.)

N'avons-nous donc pas eu raison de vous dire, M. F., que les souffrances de J. C. ne pouvaient être plus exactement prévenues dans leur scandale ? Les Pères se sont-ils trompés de regarder le Thabor comme le correctif du Calvaire ?

IIe POINT.

LA GLOIRE DE J. C. SUR LE THABOR A RÉVÉLÉ L'EXCÈS DE SES SOUFFRANCES.

Qu'il y a eu de l'excès dans les souffrances de J. C., nous l'apprenons de lui-même lorsqu'il s'entretient avec Moïse et Elie sur le Thabor : *Loquebantur de excessu quem completurus erat in Jerusalem.*

1re SUBDIVISION. — **Trois sortes d'excès dans la passion de J. C.**

1° EXCÈS DANS SON PRINCIPE. Dans son principe, la passion de J. C. était un excès de justice : punir les criminels, épargner et absoudre les innocents, se venger des coupables, renvoyer ceux qui ne le sont pas, voilà les fonctions naturelles de la justice et les bornes dans lesquelles elle se renferme, fonctions cependant qu'elle a excédées et bornes qu'elle a franchies dans la mort de J. C. où la peine est tombée sur l'innocent et l'absolution sur le coupable.

2° EXCÈS DANS SON MOTIF. Ce motif c'est la charité, nul autre que celui-là ne pouvait déterminer un Dieu à mourir pour nous. Or, cette charité est allée au delà de ses bornes et les a infiniment surpassées. Tout ce qu'on peut faire est de mourir pour ses amis et de pardonner à ses ennemis ; mais vous, ô mon Dieu, vous avez voulu non-seulement pardonner à vos ennemis, mais mourir pour eux, non-seulement leur rendre la vie, mais perdre même la vôtre. *Cum inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus.* (Rom. v.)

3° EXCÈS DANS SON ACCOMPLISSEMENT. La trahison de Judas, l'agonie au jardin des Olives, la flagellation, le portement de la croix au Calvaire, le crucifiement, ces diverses scènes de la passion rappelées dans l'esprit en montrent suffisamment l'excès.

2e SUBD. — **Quatrième excès révélé sur le Thabor.**

Le 4e excès que la gloire du Thabor nous découvre, je l'appelle un excès dans le moyen.

Afin d'entendre ma pensée, il faut savoir que pour souffrir avec mérite, un innocent ordinairement n'a rien autre chose à faire que d'accepter la violence qui lui est faite et de baisser la tête, et, comme ses membres de leur nature sont passibles, de les laisser déchirer sans résistance. Voilà ce en quoi nos plus grands martyrs ont contribué à leurs tourments qu'ils ont acceptés et choisis.

Mais si c'est assez pour des hommes, ce n'est pas assez pour Dieu. J. C. est Dieu ; le corps qu'il a pris ne devait pas, à raison de son union, être passible ; s'il veut souffrir, il faut donc non-seulement qu'il accepte la violence, il faut de plus qu'il se la procure ; il faut qu'il soit, comme dit Tertullien : *sibi contumeliosus,* et selon S. Paul, qu'il se livre lui-même : *tradidit semetipsum.*

Or jetez les yeux sur le Thabor ; considérez comment J. C. répand tout d'un coup la gloire sur son corps, comment un instant après il la retire, et vous conclurez de ces deux circonstances que ses souffrances doivent du moins être aussi excessives par rapport à leur moyen que quelque autre chose que ce soit.

IIIe POINT.

LA GLOIRE DU THABOR A RENDU L'IMITATION DES SOUFFRANCES DE J. C. AISÉE.

1re SUBDIVISION. — **Elle encouragea les Apôtres.**

In bello levat dolores militis spes coronæ ; l'espérance de la couronne soulage les fatigues du soldat. La raison de cela est que le propre de l'espérance est de joindre dans l'esprit qui la conçoit deux choses souvent fort éloignées en elles-mêmes : la récompense qu'il attend et la peine qu'il endure. Il faut bien que ce soit un puissant adoucissement à nos maux, puisque Dieu souvent l'a employé pour engager ses serviteurs dans ses desseins, leur parlant ainsi : *Ero merces tua magna nimis* (Gen. xv.) ; *Ostendam omne bonum tibi* (Exod. xxxiii.)

C'est aussi pour animer puissamment ses apôtres à suivre les traces de son sang qu'il se transfigure à leurs yeux sur la montagne.

2e SUBD. — **Elle nous montre le but de nos souffrances.**

Quelque accablés que vous croyiez être de travaux en cette vie, jetez seulement les yeux sur la gloire de J. C. comme sur le gage de votre espérance. La foi humilie votre esprit et lui veut faire croire des choses qu'il ne voit pas ; regardez cette gloire éclatante qui se fait voir à découvert et qui vous promet une vision claire. Les afflictions, les maladies, la pénitence, le martyre détruisent vos membres et crucifient votre chair ; mais devez-vous perdre patience quand vous considérez aujourd'hui le corps glorieux de J. C. comme le modèle éclatant sur lequel les vôtres seront un jour réformés ? La résurrection représentée dans Moïse, l'adoption et l'héritage exprimés par les paroles du Père éternel, la société des saints figurée dans les deux prophètes, tout cela ne doit-il pas nous faire dire avec les apôtres *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom. viii. 18.)

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

LE THABOR, IMAGE DE LA GLOIRE

ET DU BONHEUR DES SAINTS.

TEXTE.

Domine, bonum est nos hic esse.

MATTH. XVII. 4.

C'est un si grand bonheur que celui que Dieu nous promet pour la récompense de nos travaux que tout ce qu'il y a de plus éclatant au monde n'est qu'une ombre indigne de lui être comparée, ce qui a fait dire à saint Paul : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se* (I Cor. II. 9). Il faut donc pour nous en former une image que nous allions au delà du monde, dans Dieu même selon cette parole du Psalmiste : *In lumine tuo videbimus lumen* (Ps. XXXV. 10).

C'est pour cela que par un merveilleux mystère le Fils de Dieu voulant donner à ses disciples une parfaite idée de la gloire des bienheureux les sépare de toutes choses, les menant à l'écart sur le sommet d'une haute montagne : *Ducit eos in montem excelsum.*

Dans sa Transfiguration J. C. nous montre la gloire dont il y est environné comme l'image de celle des saints; il nous apprend ensuite comment nous pouvons parvenir à cette gloire.

Ier POINT.

GLOIRE DU THABOR, IMAGE DE LA GLOIRE ET DU BONHEUR DES SAINTS.

Dans les objets éclatants qui apparaissent à la Transfiguration, J. C. nous représente tout ce qu'il y a dans la gloire des bienheureux : 1° *Le bonheur qu'ils possèdent;* 2° *Comment ils le possèdent;* 3° *Où ils le possèdent.*

1re SUBDIVISION. — Bonheur des saints.

Transfiguratus est ante eos, dit l'évangéliste, et il nous fait comprendre la manière de cette transfiguration en ajoutant : *Et resplenduit facies ejus sicut sol.* C'est toujours le même corps et le même visage, sans aucun changement de forme, de figure, de traits, puisque son disciple le reconnut; mais ce visage et ce corps devinrent resplendissants d'une clarté surnaturelle qui nous est exprimée par celle du soleil : *Sicut sol.* Remarquez-donc, la clarté de ses vêtements vint de celle de son corps, celle-ci vint de la gloire de son âme, et cette gloire émane, comme de sa source, de la divinité qui lui est si admirablement unie. C'est la belle remarque de S. Ephrem en l'Oraison de la Transfiguration : *Vestimenta sua ostendit alba instar lucis, quia ex toto corpore ejus gloria suæ divinitatis scaturiebat.*

Cette lumière de la transfiguration du Fils de Dieu est l'image de notre bonheur dans le ciel. Ecoutez S. Paul : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (Philip. III. 20.), non pas qu'ils changent de nature, mais parce que, comme l'assure notre maître : *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum* (Joan. XII.).

Cette lumière de leur corps, accompagnée de tous les autres avantages, qui sont l'agilité, la subtilité, l'impassibilité, et de toutes les joies qui feront son parfait bonheur, vient de la gloire de l'âme, et cette gloire émane de la divinité qui lui est unie : *Ut sit Deus omnia in omnibus* (I Cor. XV. 28.). Dieu étant tous les biens imaginables, une âme en possession de Dieu sera en possession de tous ces biens : elle sera donc infiniment heureuse; or voilà le bonheur des saints dans le ciel.

2e SUBD. — Comment ils possèdent ce bonheur.

C'est ce que notre Evangile nous représente par rapport à Moïse et à Elie : *Erant autem Moyses et Elias visi in majestate.* Ils furent transportés sur le Thabor, l'un de ce lieu de paix et de repos où il avait été enlevé dans un char de feu; l'autre de son tombeau où son âme se réunit à son corps pour ces heureux moments de gloire, selon la doctrine de Tertullien, d'Origène, de S. Jérôme, de S. Jean Damascène. Or, du moment qu'ils furent présentés à J. C. tout rayonnant de gloire, ils parurent, par la communication de ses clartés, éclatants comme lui : *In consortio claritatis,* dit Tertullien, *gloriam suam communicavit cum principalibus suis.* (L. Contr. Marc. C. 22.). Ils eurent ainsi, par la seule vue de sa gloire, l'écoulement et la participation de cette même gloire qui les lui rendit tout semblables.

Ainsi l'âme du bienheureux, étant présentée devant Dieu, reçoit par la seule présence et par la vue de cet être infini l'écoulement et la communication de cette infinité de biens, de bonheur et de gloire qui la rendent parfaitement semblable à Dieu : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* (I Joan. III. 2.). C'est ce que S. Paul exprime en ces termes : *Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes in eamdem imaginem transformamur* (II Cor. III. 18.). Voilà, selon moi, la plus belle, la plus forte et la plus naïve expression de cette divine transfiguration d'une âme bienheureuse en Dieu par la seule vue de ce grand objet.

3e SUBD. — Lieu où ils le possèdent.

Ce lieu, s'est le royaume du Père céleste; c'est la cité sainte de Dieu, c'est le séjour de gloire dans le ciel qui nous est si bien figuré par cette nuée lumineuse de notre Evangile : *Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos.*

Mais cette nuée lumineuse qui environna ainsi les apôtres et qui fit un seul tabernacle pour tous ensemble, bien loin de les priver de la lumière, enfermait le soleil. C'est ainsi que le ciel qu'elle représentait est l'éclatante demeure des saints, et où J. C., le soleil de gloire, leur fait et leur fera sans cesse un jour sans ombre, sans nuage et sans couchant durant toute l'éternité.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini! (Ps. LXXXIII. 3.), s'écrie le prophète royal à la vue de ce tabernacle de lumière.

IIe POINT.

ENSEIGNEMENT DU THABOR : MOYENS POUR PARVENIR A CETTE GLOIRE ET A CE BONHEUR.

1re SUBDIVISION. — Les souffrances.

Dans ce triomphe de lumière il y eut conversation entre J. C. et les deux prophètes : *Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum eo loquentes.* S. Luc nous apprend le sujet de leur conversation en ces termes : *Et dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem,* ils s'entretenaient de son passage et de la sortie qu'il devait bientôt faire de ce monde en sa Passion par l'excès infini de son amour. De sorte que le sujet de cet entretien étant la Passion de J. C., ce qui s'entend en ce mystère semble infiniment opposé à ce que l'on y voit. Son visage y paraît éclatant comme le soleil et l'on y parle des soufflets, des épines, du sang et des crachats qui le doivent défigurer. A ce que l'on y voit, ses habits deviennent par l'éclat de cette brillante lueur aussi blancs que la neige. A ce qu'on y entend, ils deviendront un jour tout rouges et tout empourprés de sang. Y a-t-il rien de plus contraire que ce spectacle et cet entretien, que ce qui se voit et ce qui se dit? Et cependant il n'y a rien de plus conforme, parce que entre l'un et l'autre il y a cette liaison qui se voit entre l'effet et la cause, la fin et le moyen.

La fin, c'est ce qu'on voit en ce mystère, le triomphe du roi de gloire. Le moyen pour y arriver, c'est ce qu'on y entend quand on y traite des rigueurs de sa passion selon ce qu'il a dit lui-même : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* (Luc. XXIV. 26).

Voilà, M. F., la vérité qui nous fait entendre aujourd'hui dans ce mystère cette grande parole que le divin Apôtre en a tirée pour en faire, comme il a fait, la plus importante leçon qu'il ait laissée à la postérité chrétienne : *Si compatimur ut et conglorificemur* (Rom. VIII. 17) : que pour être semblable au Fils de Dieu glorifié, il lui faut ressembler dans l'état de crucifié, et que le vrai moyen de participer à sa gloire, c'est d'avoir part à ses souffrances. J. C., comme Dieu, avait assurément toute la source et tout le trésor de la gloire, et pourtant il a fait le plus grand de tous les miracles en suspendant l'effet et l'usage de cette gloire pour être en état de la mériter durant toute sa vie et à sa mort, par une infinité de douleurs. Pour nous, au contraire, non-seulement la gloire ne nous est pas due, mais nous avons mérité de la perdre par nos péchés. Voilà pourquoi, comme ces péchés sont les nôtres et que nous sommes obligés de les effacer par la pénitence, en joignant notre satisfaction à celle du Sauveur du monde, nous ne pouvons jamais y entrer que par les souffrances.

2e SUBD. — Aspirations vers la gloire éternelle.

Que si les croix vous effrayent et vous semblent peu supportables, élevez vos yeux vers cette montagne de gloire; cette vue vous les rendra douces et infiniment agréables. Courage chrétiens! parmi les souffrances et les travaux qui sont inséparables de la vie chrétienne, élevez vos yeux et votre cœur au ciel, regardez le terme durant tout le chemin, le prix au bout de la carrière, la couronne après le combat, et toute cette infinité de gloire que Dieu vous prépare après les souffrances de cette vie.

Quand il faudrait une longue suite de siècles pour un moment de la gloire que le Seigneur nous propose, ce serait peu, parce que cette gloire étant Dieu même, il n'y peut jamais avoir de proportion entre elle et tout ce qui s'y peut faire ou souffrir pour l'acquérir. Que sera-ce donc, puisqu'il ne faut qu'un moment de peine pour nous assurer la possession de cette gloire durant toute l'éternité : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor. IV. 17.) Eternité! Moment! Eternité que tu es grande! Moment que tu es petit! Un moment de peine, une éternité de gloire. La croix en cette vie et Dieu qui sera mon bonheur tant que lui-même sera Dieu. Il n'y a plus après cela, ô mon Dieu, de croix et de souffrances dans la vie chrétienne, parce qu'elles deviennent bonheur et délices, en nous assurant la jouissance d'une gloire infinie.

ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT. | SS. PÈRES. | SS. PÈRES.

ANCIEN TESTAMENT.

Cumque ascendisset Moyses, operuit nubes montem, et habitavit gloria Domini super Sinai tegens illum nube. Erat autem species gloriæ Domini quasi ignis ardens super verticem montis, in conspectu filiorum Israel (Exod. XXIV. 16. 17).

Filius meus es tu, ego hodie genui te (Ps. II. 7).

Deus majestatis intonuit, vox Domini in magnificentia (Id. XXVIII. 24).

Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te ! (Id. XXX. 20.)

Melior est dies una in atriis tuis super millia (Id. LXXXIII. 11).

Magnalia sapientiæ suæ decoravit Dominus. Quam desiderabilia sunt ! et quis satiabitur videns gloriam ejus ? (Eccli. XLII. 26.)

Confundetur sol, cum regnaverit Dominus in monte, et in conspectu senum suorum fuerit glorificatus (Id. XXIV. 23).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Et post dies sex assumit Jesus Petrum, et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et ducit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.

Et resplenduit facies ejus sicut sol ; vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix.

Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum eo loquentes.

Respondens autem Petrus dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse ; si vis, faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum et Eliæ unum.

Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos. Et ecce vox de nube, dicens !

Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui ; ipsum audite.

Et audientes discipuli ceciderunt in faciem suam et timuerunt valde.

Et accessit Jesus, et tetigit eos, dixitque eis : Surgite, et nolite timere. Levantes autem oculos, neminem viderunt nisi solum Jesum (Matth. XVII. 1-8).

Erant autem Moyses et Elias visi in majestate ; et dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem (Luc. IX. 31).

Ait Petrus ad Jesum : Præceptor, bonum est nos hic esse... nesciens quid diceret (Id. ibid. 33).

Hæc est vita æterna ut cognoscant te Deum verum et quem misisti Jesum Christum (Joan. XVII. 3).

Pater, clarifica Filium tuum ut filius tuus clarificet te (Id. ibid. 1).

ÉPITRES.

Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes in eamdem imaginem transformamur (II Cor. III. 18).

Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ (Philipp. III. 21).

Cum sit splendor gloriæ figura substantiæ, portansque omnia verbo virtutis suæ (Hebr. I. 3).

TRANSFIGURATIO.

In eo quod Dominus paucos secum detulit ad intuendum gloriam transfigurationis, perpaucos ostendit eos qui cœlestem gloriam adepturi sunt (*S. Ambros. in C. 9. Luc.*).

Christus toto corpore tanquam sol suis radiis resplenduit gloria suæ divinitatis (S. Ephrem. *Orat. de Transfig.*).

Vestimenta sua ostendit alba instar lucis quia ex toto corpore ejus gloria suæ divinitatis scaturiebat (Id. *ibid.*).

Fulgor ipse et majestas divinitatis occultæ, quæ etiam in humana facie relucebant, ex primo ad se venientes trahere poterant aspectu (S. Hieron. *in Matth.*).

Quoniam multa de periculis, multa de passione sua, multa de morte et de cæde discipulorum locutus est Dominus ; et aspera complura atque ardua eis injunxit, et illa quidem in præsenti, et jam imminebant ; bona vero in spe et exspectatione erant ; utputa, quia servarent animam suam, si perderent eam ; quia in gloria Patris sui venturus sit, et præmia redditurus ; ut visu etiam certiores faciet et ostenderet quidnam sit illa gloria cum qua venturus est, quantum capere poterant in hac præsenti vita illis ostendit eamque detegit ne aut sua aut Domini morte doleant et maxime Petrus (S. Chrysost. *Hom.* 57. *in Matth.*).

Ipse Jesus quidem, *ipse splenduit sicut sol*, sed lumen esse significans quod illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. Quod est iste sol oculis carnis, hoc ille oculis cordis, et quod iste carnibus, hoc ille cordibus (S. August. *Serm.* 78).

Vestimenta ejus facta sunt candida sicut nix. Hoc significat Ecclesiæ mundationem cui dictum est per prophetam : *Etsi fuerint peccata vestra sicut Phœnicium, tanquam nivem dealbabo.*

Elias et Moyses colloquebantur ei quia Evangelii gratia testimonium habet a Lege et Prophetis.

Placuit Petro tria fieri tabernacula, Moysi unum, Eliæ unum et Christo unum. Delectabat eum montis solitudo ; tædium patiebatur a tumultu rerum humanarum. Sed tria tabernacula quare quærebat nisi quia unitatem Legis, Prophetiæ et Evangelii nondum sciebat ?

Verbum Dei Christus, verbum Dei in Lege, verbum in Prophetis. Quid, Petre, quæris dividere ? Magis oportet adjungere. Tria quæris, intellige et unum. Nube ergo obumbrante omnes, sonuit et vox de nube, dicens : *Hic est Filius meus dilectus.* Ibi erat Moyses, ibi Elias ; non est dictum : hi sunt filii mei dilecti. Aliud est enim unicus, aliud adoptati. Ille commendabatur unde Lex et Prophetæ gloriabantur.

Hoc audito, illi ceciderunt in terram. Jam demonstratur nobis in Ecclesia regnum Dei. Hic Dominus, hic Lex et Prophetæ ; sed Dominus, tanquam Dominus ; Lex in Moyse, Prophetia in Elia, sed ipsi tanquam servi, tanquam ministri : ipsi tanquam vasa, ipse tanquam fons.

Descende, Petre : requiescere cupiebas in monte ; descende, laborare ; habe caritatem, prædica veritatem, tunc prævenies ad æternitatem, ubi invenies securitatem (Id. *ibid.*).

In hac Transfiguratione illud principaliter agebatur ut de cordibus discipulorum crucis scandalum tolleretur, nec conturbaret eorum fidem voluntaria humilitas passionis quibus revelata esset absconditæ excellentia dignitatis (S. Leo. *Serm. de Transfig.*).

BEATITUDO COELESTIS.

O beati servi Christi ! o Christiani, membra vestra ligata sunt cæteris ; sed spiritus vester liberrimus est. Jacent corpora in carceribus, in equuleis, in tenebris, sed mentes vestras nihil potest perturbare. Hoc tantum agite, conscendite cogitationibus vestris in palmam ; considerate pulchritudinem et suavitatem cœlestis gloriæ ; vagamini per pulcherrimas mansiones quas Christus ait esse in cœlis. Quoties ea spiritu deambulaveritis, toties in carcere non eritis. Nihil crus sentit in nervo cujus animus est in cœlo (Tertull. *Apud Lys. in Apoph. S. Ignat.*).

Si nautis minaces pelagi fluctus, si tempestates atque hyemes agricolis, si vulnera cædesque militibus, si gravissimi illi ictus plagæque pugilibus leves videntur atque tolerabiles propter spem temporalium ac pereuntium commodorum, multo magis, cum cœlum proponatur in præmio, nihil ex præsentibus his adversitatibus sentietur (S. Chrysost. *Hom.* 24. *in Matth.*).

Tanta est pulchritudo justitiæ, tanta est jucunditas lucis æternæ, hoc est, incommutabilis sapientiæ, ut, etiamsi in eo non liceret amplius quam unius diei mora permanere, propter hoc solum innumerabiles anni hujus vitæ pleni deliciis et circumfluentia bonorum temporalium recte meritoque contemneretur (S. August. *De Morib.*).

Ibi Deus erit omnia in omnibus, ipse finis erit desideriorum nostrorum, qui sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur (Id. L. II. *De Civ. Dei*).

Facilius possumus dicere quid ibi non sit quam quid ibi sit. Non est ibi mors, non est ibi luctus, non est ibi lassitudo, non est infirmitas, non est fames, nulla sitis, nullus æstus, nulla corruptio, nulla indigentia, nulla tristitia (Id. L. 3. *de Symb.*).

Talis erit illa pulchritudinis delectatio ut semper tibi præsens sit et nunquam satieris, imo ut semper satieris et nunquam satieris. Si enim dixero quod nunquam satiaberis, fames erit. Si dixcero quod satiaberis, fastidium times, ubi nec fastidium erit, nec fames. Quid dicam nescio. Sed Deum habet quod exhibeat (Id. *in Man.*).

Hæc est plena beatitudo et tota glorificatio hominis videre faciem Dei sui, videre eum qui fecit cœlum et terram, videre eum qui fecit eum, qui salvavit eum, qui glorificavit eum, videbit eum cognoscendo, amabit diligendo, laudabit possidendo (S. Bern. *in Serm.*).

Cur per multa vagaris quærendo bona creata ? Ama unum in *quo sunt omnia ;* si delecta pulchritudo : *Fulgebunt justi sicut sol ;* si libertas aut fortitudo : *Similes erunt Angelis Dei in cœlo ;* si longa et salubris vita : *Est ibi sanitas æterna ;* si satietas aut ebrietas : *Satiabuntur de gloria, et inebriabuntur de ubertate domus Dei ;* si melodia : *Ibi canunt Angeli ;* si societas et amicitia : *Ibi est beatorum societas et una omnium voluntas ;* si honores et divitiæ : *Gloria et divitiæ in domo ejus ;* si securitas et certitudo : *Ibi omnium temporum æterna longitudo* (S. Bonavent. *in Medit.*).

Semper amabunt quem semper videbunt. In ea tanta est delectatio quod, teste S. Augustino, si possent mali, mallent esse in pœnis et Deum videre quam esse extra pœnas et Deum non videre, illa enim facies delectabiliter mirabilis est et plena gratiarum (S. Thom. *Opusc.* 63).

MOTIFS ET MOYENS. | EXEMPLES. — MÉLANGES. | ESPRIT DES SAINTS. | AUTEURS A CONSULTER.

BONHEUR DU CIEL.

(Voyez le sujet la TOUSSAINT, Tome II, page 252.)

MOTIVA

(ad beatitudinem cœlestem quærendam).

I. IBI GAUDIUM ERIT PLENUM. Gaudium erit intus et extra, gaudium sursum et deorsum, ubique gaudium plenum (S. Anselm. *de Similit. C.* 71).

Ipse finis est desideriorum nostrorum qui sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur (S. August. *de Civ. Dei, L.* 22, *C.* 30).

II. UNIO ET CONCORDIA BEATORUM SUMMA ET PERFECTA. Ibi erit tam perfecta et beata charitas justorum quod unusquisque in tantum diligit proximum, quantum seipsum, ex quo illud inæstimabile sequetur bonum quod ita unusquisque de alterius bono vel gaudio gaudebit, sicut de merito proprio, proinde cum inenarrabilis sit numerus electorum, quis, putas, narrare sufficiat gaudium beatorum? Ibi virgo gaudebit de castæ virginitatis privilegio; ibi vidua exsultabit de sanctæ viduitalis merito; ibi confessor de Martyris jucundabitur triumpho; ibi martyr tripudiabit de confessorum bravio; ibi propheta lætabitur de patriarcharum pia conversatione; ibi patriarcha exsultabit de prophetarum fide; ibi apostoli et angeli gaudebunt de merito omnium inferorum (S. Anselm. *de Simil. C.* 59).

III. FACILIS VIA AD BEATITUDINEM CŒLESTEM. Dei ineffabilis et immensa bonitas etiam hoc providit ut laboris quidem tempus et agonis non extenderet nec longum faceret aut æternum, sed breve et, ut ita dicam, momentaneum (S. August. *Serm.* 37 *de Sanctis*).

IV. MEMORIA BEATITUDINIS STIMULUS EST AD EAM ACQUIRENDAM. Si David ob Michol promissam tam fortiter contra Goliath pugnavit, quomodo non fortius pugnabit cui beatitudo promissa est? — Quis vellet esse impius in patriam cui æternus civis adscribi cupit? (Bessæus, *de Novis.*).

V. PERPETUITAS OMNIUM BONORUM. Temporalia bona difficile acquiruntur et acquisita facile dilabuntur; futuri autem sæculi bona nunquam amittuntur (S. August. *Médit. C.* 10).

MEDIA

(ad beatitudinem obtinendam).

I. CHARITAS SEU DILECTIO DEI. *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum* (I Cor. II. 9); adeo ut S. Thom. firmiter hanc statuat conclusionem : Qui plus diligit, majorem locum habebit.

II. PATIENTIA IN DOLORIBUS. *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (Luc. XXIV). Trita jure, inquit Jos. Mansi, regula est : quod hæres possessionis alicujus majus in illam jus habere nequeat quam testator habuerit. Porro Christus jus in regnum Patris per multas tribulationes et passiones; ergo et nos, et non aliter.

III. PŒNITENTIA SERIA. *Dolentes quærebamus te* ait Maria ad Christum, docens nos his verbis ut eum quoque quæramus dolentes cum luctu et lacrymis, per opera pœnitentiæ et tolerantiam adversitatum; qui enim Deus gloriosum aliter quærunt, illi spe sua frustrabuntur et non invenient (Did. Nisse *in Dom.* I *Epiph.*).

IV. MISERICORDIA ERGA MISEROS. Venalis est beatitudo cœlestis, et tanti valet quantum quis potest expendere. Hanc per egenorum susceptionem sibi vindicavit Abraham; Job per miserorum compassionem; Tobias per defunctorum exequias, Zachæus per distributionem dimidii suorum bonorum, vidua duobus minutis, alii vero pro calice aquæ frigidæ (S. Laur. Just. *in Lign. vit. L.* 2).

V. VITA CHRISTIANA. *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (Matth. XIX. 17).

VI. OBLATIO SUI IPSIUS. Regnum cœlorum aliud non quærit pretium nisi teipsum. Tantum valet, quantum es tu. Te da et habebis illum. Christus semetipsum dedit ut acquireret se regnum Deo Patri. Ita et tu teipsum da, ut sis regnum ejus (S. August. *Serm.* 17 *de Sanctis*).

VII. ASPIRATIO AD VITAM ÆTERNAM. Momentum tibi erit vita præsens si oculum dirigas ad æternum præmium (S. Thom. Villan. *in Conc. funeb.*).

ANCIENS JUSTES. Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes et salutantes et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram (Hebr. XI. 14.....).

N. S. J. C. Proposito sibi gaudio sustinuit crucem (Hebr. XII. 2).

S. ÉTIENNE. Ecce video cœlos apertos (Act. VII. 55).

MARTYRS. S. ADRIÉN. Cum nondum Christiano obstupescendam martyrum constantiam admiranti et roganti, quid se tanta patientia consecuturos sperarent, respondissent illi : se bona illa sperare *quæ nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascenderunt;* ita is amore martyrii accensus est ut mox Christi fidem amplexus, mortem pro Christo, totius corporis membris in frusta dissectis, obierit (Surius, 8 *Sept.*).

LA MÈRE DE S. SYMPHORIEN. Filium suum in gravissimis tormentis constitutum sic alloquebatur : Fili, esto memor illius vitæ quæ tibi in cœlo parata est; vide ibi et te ad æternam gloriam invitantem Deum; neque enim vita tibi suppliciis eripitur, sed in meliorem beatioremque commutabitur (Surius, 27 *August.*).

L'abbé SYLVAIN. Silvanus abbas cum prolixiores preces finiisset, manus oculis apponens sic eos allocutus est : o mei oculi, diem vobis negari permittite. Claudamus has valvas quæ vix unquam sine periculo patent. Nihil est in orbe terrarum quod dignum visu sit. Quidquid ostentat terra, modicum est ac vile, nihil ad cœlum; in cœlo magna pulchra, æterna sunt : illic abundabimus, Deum videbimus (Drexel. *in Ros. select.*).

S. IGNACE. Cum cœli pulchritudinem contemplabatur, exclamabat subito : O quam sordet mihi terra, cum cœlum intueor! (*In ejus Vita.*).

Le P. GEORGE COLIBRANT. In omni conversatione Prologi et Epilogi loco hæc verba usurpabat : *ad vitam æternam.* Hinc si quis sermonem faceret de ejus laboribus, puerorum lusum vocabat (*Ann. Belg.*).

Le P. J. JÉRÔME. Ad mortem decumbens, cum aliqui dicerent se oraturos pro illo ut Deus illi vitam prorogare dignetur respondit : Nescitis quid petatis. Perpendite quod ego et paradisi gloria una duntaxat cortina (corpus suum morbidum intelligebat) dividimur (*Ann. Bæt. dom. prof. hist.*).

ASCETICA.

I. Natura et essentia beatitudinis consistit in perfecta et secura fruitione Dei.

II. Digne æstimanda est hæc beatitudo.

III. Meditatio circa hanc beatitudinem ad contemptum rerum terrenarum conducere debet.

IV. Duplex corona præparatur beatis : aurea et aureola; *corona aurea supra mitram ejus* (Eccli. XLV. 14); aureola, id est coronula parva; illa est gloria quædam specialis accidentalis quæ sanctis quibusdam propter excellentiora quædam opera communicatur. Datur tribus generibus operum : *Virginibus,* et hæc est florea; *Martyribus,* et hæc est gemmea; Doctoribus, et hæc est stellata (S. Bon. *in Diar.*).

V. Inquirendum : 1° cur beatitudo a Christo gaudium plenum dictum sit; 2° quibus mediis oporteat illam obtinere; 3° cur Deus voluerit illam per tribulationes obtineri (Mansi, *Disc. mor.*).

MISCELLANEA.

ARISTOTE. Sic definiri posse beatitudinem putat, ita ut sit vel prosperitas cum virtute conjuncta; vel fortunata rerum cum virtute administratio, actiove vel ratio per se sufficiens ad bene vivendum; vel vitia plenissima voluptatis, summa securitate et præsidio nixa; vel abundantia copiarum et absolutissima incolumitas corporis cum potestate hujusmodi atque vi quæ ad paranda illa et conservanda sufficiat (*In Rhet. L.* 1).

EMPÉDOCLE. Rogatus cur viveret : Ut cœlum aspiciam, respondit; tolle cœlum et nullus ero (Engelgr. *in hom.* 21 *post. Pentec.*).

SÉNÈQUE. Sursum, inquit Seneca, ingentia spatia sunt, in quorum possessionem animus admittitur (*in Ep.*).

SOCRATE. Interrogatus quid esset felicitas : Voluptas, respondit, quam nulla pœnitudo sequitur (Stobæus).

UN PHILOSOPHE. Quidam Philosophus interrogatus cur patriæ curam non gereret : Digito, inquit, in cœlum intento, hanc curo (Bessæus *de Noviss.*).

CICERON. Ipsa terra ita mihi parva visa est ut me imperii nostri quo quasi punctum ejus attingimus, pœniteret (*in Somn. Scipionis.*)

HYMNE Oculos in altum tollite

(*In Offic. Transfig.*).

TRANSFIGURATION.

C'est en ce jour que le Verbe fait chair a prouvé par la glorification de son visage et de ses vêtements la déification de la chair à laquelle il s'est uni. C'est aujourd'hui que nous avons vu sa gloire, cette gloire qui est propre au Fils unique du Père qui, faisant entendre du haut des cieux sa voix, a parlé de lui en ces termes : *Hic est filius meus dilectus.*

Si la transfiguration du Seigneur est la figure de la résurrection et de la glorification de Saints, qu'est-ce que cette haute montagne sinon l'habitation des cieux? Ah! élevons-nous donc sur cette montagne! J. C. veut nous y prendre, il nous y appelle; sa grâce nous aide, et nous facilitera l'ascension!..... Mais, toi, ô homme, que fais-tu? que réponds-tu à cela? N'auras-tu toujours que de sourdes oreilles? Ne te montreras-tu ingrat qu'envers les plus grands bienfaits de ton Créateur? ne veux-tu pas monter sur ce sommet sacré?.... O peuples, accourez! nations, venez, venez toutes, infidèles, hâtez-vous, convertissez-vous, écoutez ce docteur, instruisez-vous (Pierre le Vénérable, *Serm. in Transfig.*).

Aujourd'hui, la chair de J. C. qui avait été prise de la terre se trouve glorifiée, parce qu'elle a surpassé toute créature et que toutes les principautés et puissances du monde doivent se courber devant elle (S. Yves, *Orat.*).

O heureuse assemblée des saints apôtres!.... Où est Jésus là est aussi le paradis : il convient donc qu'à l'endroit où se trouve Jésus les anges s'y trouvent aussi... (Sr Marie-Mad. de Paz. *Œuvr.*).

CIEL.

La béatitude et la récompense des saints dans le ciel consistent dans la connaissance claire, immédiate et fruitive (ou pleine de jouissance) de la divinité, c'est-à-dire, dans la vision béatifique de l'essence de la divinité contemplée en elle-même d'une manière très-claire, sans milieu et sans voile, et cette vision embrasse la bienheureuse Trinité tout entière, d'un regard plein de gloire, parce que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'une même essence, un même Dieu, un même souverain bien, dont on est appelé à jouir. Or, cette vision béatifique est ineffable par sa joie et ses douceurs, et elle éteint, remplit et satisfait entièrement tous les désirs des bienheureux. C'est pour cela que le prophète parlant de Dieu, s'écrie : *La vue seule de votre visage m'enivrera de joie, car vous faites goûter à ceux qui sont à votre droite des délices sans fin* (Ps. 15); et plus loin il ajoute : *Je serai rassasié lorsque je pourrai contempler votre gloire.* En effet, plus une chose est supérieure en beauté et en excellence, plus on ressent de bonheur à la posséder clairement, surtout si l'on aime sa présence et si on l'a désirée ardemment. Or, Dieu est d'une infinie beauté; bien plus, il est, par essence la beauté invariable, souveraine, sans terme de durée; très-pure, très-brillante, très-complète, très-agréable; la beauté originaire d'où émane comme de sa source toute la beauté des créatures qui en sont infiniment éloignées; car quoi de plus beau que la vérité? quoi de plus pur que la sainteté? quoi de plus éclatant que la sagesse? Or, Dieu est la vérité première, subsistante en elle-même; la sainteté éternelle qui n'a jamais de fin, la source de sagesse, qui n'a ni mesure, ni nombre dans ses épanchements. Il est donc véritablement, essentiellement et incomparablement très-beau en lui-même et très-agréable à considérer. Mais disons aussi que les saints, dans le royaume céleste, aiment Dieu très-ardemment; c'est pourquoi ils le contemplent avec une ivresse et une joie inexprimables; si bien qu'ils ne désirent rien au delà (Le B. Denys le Chartr. *Opusc.*).

Mettons d'un côté les biens de ce monde, joignons-y ceux du paradis terrestre; mettons de l'autre les seuls biens du ciel et voyons si tous ceux-là mis ensemble l'emporteront sur ceux-ci.

Figurons-nous donc toutes les richesses, tous les honneurs et tous les plaisirs de cette vie, toute la gloire de Salomon et toutes les joies des personnes les plus heureuses; supposons que tous ces biens peuvent s'acquérir sans travail et se conserver sans crainte. Voilà sans doute l'état le plus avantageux qu'un homme mortel puisse souhaiter; ce n'est pourtant rien auprès des seuls biens du ciel et la raison en est manifeste, puisqu'en tout cela n'y ayant rien que de fini et de limité, le cœur de l'homme qui ne peut être rempli que par un bien infini n'y saurait trouver l'accomplissement de tous ses désirs. Que manquera-t-il à celui que le Seigneur fera maître de tous ses biens? Que manquera-t-il enfin à celui qui règnera avec Dieu et qui aura part à son héritage éternel avec J. C. (Le B. R. Bellarmin, *Opusc.*).

SS. PÈRES.

S. BASILE — Orat. 40.
S. EPHREM — Orat. de Transf.
S. CHRYSOST. — In C. 17, Matth.
S. JÉRÔME — In Matth.
S. AUGUSTIN — Serm. 78.
S. LEO — Serm. de Transf.
V. BÈDE — In Hom.
S. JEAN DAMASC. — Orat. de Transf.
S. BERNARD — Serm. 4 de Ascens.
S. BONAVENT — Serm. 4 Dom. 2 Quadr.
INNOCENT III — In Evang.

THÉOLOGIENS.

S. THOMAS — Sum. p. 3 q. 45.
AL. ALENSIS — In Serm. Theol. p. 3.
SUARÈS — De Myst. q. 45.
SALMERON — Tr. 33 et seqq.

COMMENTATEURS.

SYLVEIRA — Com. in Evang.
BARRADIUS — Id. L. 10, C. 28.
CORN. A LAP. — Comm. in Matth. C. 17.

ASCÉTIQUES.

DUPONT — Médit. 21.
NOUET — Id. 2 Médit.
NEPVEU — Réflex. chrét. t. III.
CANISIUS — T. IV.
DREXELIUS — In Cœlo.
BESSŒUS — In 4 Novissimis.
INCHINUS — Ibid.
OUTREMAN — In Pædag. christ.
JOAN. MAJOR — In Speculo exempl.
DAVROLTIUS — In Catech. historial.
DOM. GUÉRANGER — Année Liturgique.

HAGIOGRAPHES.

BENOIT XIV — De Fest. D. N. J. C.
THOMASSIN — Des Fêtes.
MARTÈNE — De Aut. Eccl. Discip.
BAILLET — Vies des Saints et hist. des Fêtes.
MESENGUY — Vies des Saints.
COCHIN — Entret. sur les fêt.
JANSON — Instr. famil. sur les fêtes.
ALBAN BUTLER — Fêtes mobiles.
ANONYME — Instr. sur les fêtes.

PRÉDICATEURS.

MATTH. FABER — Conc. 3 in Dom. 2, Quadr.
LINGENDES — Serm. p. la Transf.
MOLINIER — 2e dim. de Carême.
TEXIER — Myst. de N. S. Serm. 6e.
DUNEAU — Transfigur.
FROMENTIÈRES — Id.
MAIMBOURG — Carême.

PREMIER PLAN.

GRANDEUR DE MARIE AU PIED DE LA CROIX.

(BOSSUET.)

Ier POINT.

DOULEUR INEXPRIMABLE DE MARIE AU PIED DE LA CROIX.

IIe POINT.

GRANDE CONSTANCE DE MARIE AU MILIEU DE SES SOUFFRANCES.

IIIe POINT.

MARIE, MÈRE COMMUNE DE TOUS LES FIDÈLES.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

DOULEUR INEXPRIMABLE DE MARIE AU PIED DE LA CROIX.

1 — Amour des mères;
2 — Amour maternel de Marie.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

GRANDE CONSTANCE DE MARIE AU MILIEU DE SES SOUFFRANCES.

1 — Trois manières de surmonter les afflictions;
2 — Raison de la constance de Marie.

IIIe POINT.

MARIE, MÈRE COMMUNE DE TOUS LES FIDÈLES.

DEUXIÈME PLAN.

MARIE VICTIME ET MINISTRE DE SON SACRIFICE.

(LE R. P. CAUSSETTE, *Sup. des Miss. de Toulouse.*)

Ier POINT.

MARIE VICTIME DE SON SACRIFICE.

IIe POINT.

MARIE MINISTRE DE SON SACRIFICE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

MARIE VICTIME DE SON SACRIFICE.

1 — L'étable de Bethléem;
2 — Fuite en Égypte;
3 — Présentation au temple;
4 — L'Enfant Jésus au milieu des docteurs;
5 — Mort de saint Joseph;
6 — Séparation du Fils et de la Mère.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

MARIE MINISTRE DE SON SACRIFICE.

1 — Marie debout au pied de la croix;
2 — Marie mère des chrétiens.

TROISIÈME PLAN.

HOMÉLIE OU MÉDITATION SUR TOUT CE QUI SE RAPPORTE A CE MYSTÈRE.

(UN CONTEMPORAIN.)

I.

DE LA PRÉSENCE DE MARIE AU CRUCIFIEMENT DE SON FILS.

II.

PARTICIPATION DE MARIE AU CALICE DE LA PASSION DE SON FILS.

III.

MARIE A ACQUIS, AU PIED DE LA CROIX, LE TITRE DE REINE DES MARTYRS.

IV.

RÉSIGNATION DE MARIE AUX ORDRES DE DIEU.

V.

CONSTANCE DE MARIE AU PIED DE LA CROIX.

VI.

AVANTAGES A S'APPROCHER DE LA CROIX.

VII.

IMITATION DE LA SAINTE VIERGE DANS SES SOUFFRANCES.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

GRANDEUR DE MARIE.

AU PIED DE LA CROIX.

TEXTE.

Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus.

JOAN. XIX. 25.

Il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'une vertu affligée, lors que dans une extrême douleur elle sait retenir toute sa force. Si ces deux choses, concourant ensemble, ont jamais dû émouvoir les hommes, je ne crains pas de vous assurer que c'est dans le mystère que nous honorons. Quand je vois l'âme de la sainte Vierge blessée si vivement, au pied de la croix, des souffrances de son Fils unique, je sens déjà, à la vérité, que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue et la blessure du cœur et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse, qu'inspire une tristesse si majestueuse, doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des larmes.

Approchez donc, M. F., avec pleurs et gémissements, de cette Mère également ferme et affligée, et ne vous persuadez pas que sa constance diminue le sentiment qu'elle a de son mal. Il faut qu'elle soit semblable à son Fils; comme lui, elle surmonte toutes les douleurs; mais, comme lui, elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue; et J. C. qui veut faire en sa sainte Mère une vive image de sa passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle. C'est à ce spectacle que je vous invite.

Ier POINT.

DOULEUR INEXPRIMABLE DE MARIE AU PIED DE LA CROIX.

1re SUBDIVISION. — **Amour des mères.**

Pour comprendre les souffrances de Marie au pied de la croix, il importe que nous fassions quelques réflexions sur l'amour des mères.

On ne peut assez admirer les moyens dont la nature se sert pour unir les mères avec leurs enfants. Elle n'en fait qu'une même chose, avant comme après leur naissance. D'abord, elle veut que leur nourriture et leur vie passe par les mêmes canaux; quand cette première union finit, elle forme d'autres liens qui sont ceux de l'amour et de la tendresse... Un exemple vous en dira plus que tous les discours. J'entends parler de la Chananéenne, dont la fille est tourmentée du démon; regardez-la aux pieds du Sauveur; voyez ses pleurs, entendez ses cris, et voyez si vous pourrez distinguer qui souffre le plus de sa fille ou d'elle. « Ayez pitié de moi, ô Fils de David! ma fille est travaillée du démon » (Matth. xv. 22). Remarquez qu'elle ne dit pas : Seigneur, ayez pitié de ma fille; ayez, dit-elle, pitié de moi, je suis tourmentée en sa personne; si elle pâtit, j'en sens la douleur : *Ejus est passio, meus vero dolor*; c'est ainsi que la fait parler S. Basile de Seleucie (*Orat.* 20 *in Chan.*).

Vous voyez, dans ce bel exemple, une peinture bien vive de l'amour des mères; vous voyez la merveilleuse communication par laquelle il les lie avec leurs enfants; et c'est assez pour vous faire entendre que les douleurs de Marie sont inexplicables.

2e SUBD. — **Amour maternel de Marie.**

Voulons-nous savoir, chrétiens, quelle cause a formé l'amour maternel qui unit Marie avec J. C., voyons d'où lui vient sa fécondité.

Ecoutez ce que lui dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (Luc. I. 35). Sa fécondité, comme vous le voyez, vient d'en haut; c'est de là, par conséquent, que vient son amour. En effet, il est aisé de comprendre que la nature ne peut rien en cette rencontre. Car figurez-vous, chrétiens, qu'elle entreprenne de former en la sainte Vierge l'amour qu'elle doit avoir pour son Fils; dites-moi, quels sentiments inspirera-t-elle? Pour aimer dignement un Dieu, il faut un principe surnaturel. Marie aimera-t-elle J. C. comme homme ou comme Dieu? De quelle sorte embrassera-t-elle en la personne de J. C. la divinité et la chair que le Saint-Esprit a si bien liées? Que peut ici la nature? Elle presse Marie à aimer; mais parmi tant de mouvements qu'elle cause, elle ne peut en trouver un seul qui convienne au Fils de Marie.

Que reste-t-il, ô Père éternel, sinon que votre grâce s'en mêle, et qu'elle vienne prêter la main à la nature impuissante! C'est vous qui, communiquant à Marie votre divine fécondité, la rendez mère de votre Fils; il faut que vous acheviez votre ouvrage, et que, l'ayant associée en quelque façon à la chaste génération éternelle par laquelle vous produisez votre Verbe, vous fassiez couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini que vous avez pour ce bien-aimé. Voilà d'où vient l'amour de Marie, amour qui passe toute la nature, amour tendre, amour unissant, parce qu'il naît du principe de l'unité même; amour qui fait une entière communication entre Jésus et la sainte Vierge, comme il y en a une très-parfaite entre J. C. et son Père.

Or, d'après cette doctrine, vous étonnerez-vous, chrétiens, si je dis que l'affliction de Marie, au pied de la croix, n'a point d'exemple, et qu'elle opère des effets en elle que l'on ne peut voir nulle part ailleurs? Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire; la Mère et le Fils partagent dans le temps les mêmes souffrances... Si on perce sa tête d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes; si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume; si on étend son corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence. Qui fait cela, sinon son amour? Et ne peut-elle pas dire, dans son triste état, en un autre sens que S. Augustin : *Pondus meum, amor meus* (*Conf.* L. XIII. C. 9).

Arrêtons ici nos pensées, et n'entreprenons pas de comprendre les douleurs incompréhensibles de Marie; tâchons de l'imiter plutôt que de l'entendre, en nous remplissant le cœur de la passion de son Fils.

IIe POINT.

GRANDE CONSTANCE DE MARIE AU MILIEU DE SES SOUFFRANCES.

1re SUBDIVISION. — **Trois manières de surmonter les afflictions.**

On surmonte, premièrement, les afflictions, lorsqu'on dissipe toute sa tristesse, et qu'on en perd tout le sentiment. On les surmonte, secondement, lorsque l'âme, encore agitée et troublée du mal qu'elle sent, ne laisse pas de le supporter avec patience; elle se résout, mais elle est troublée. On les surmonte, en troisième lieu, lorsqu'on ressent toute la douleur, et qu'on n'en ressent aucun trouble.

C'est de ces trois manières que Marie surmonte sa douleur. Elle ne veut point voir cesser ses souffrances, parce qu'elles la rendent semblable à son Fils; elle ne donne point de bornes à son affliction, parce qu'elle ne peut contraindre son amour; elle ne veut point être consolée, parce qu'elle ne trouve point de consolateur; mais que ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini, le Saint-Esprit ne permettra pas que son temple soit ébranlé; il en a posé les fondements sur le haut des saintes montagnes : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Ps. LXXXVI. 1); les flots de la tribulation n'arriveront pas jusque-là. Cette haute partie de l'âme, en laquelle il a mis son siége, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous. Aussi, voyez en quelle posture Marie se présente à son Fils. La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée? *Stabat juxta crucem.* Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces; la constance et l'affliction vont d'un pas égal; et elle témoigne, par sa contenance, qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée.

2e SUBD. — **Raison de la constance de Marie.**

Le sacrifice est une action par laquelle nous rendons à Dieu nos hommages; or, toutes les actions de respect demandent une contenance remise et posée. C'est pour cette raison que Jésus, notre divin pontife, se montre si tranquille dans son agonie. Au jardin des Olives, il se considérait comme la victime, et, agissant comme victime, il se laissait traîner à l'autel avec frayeur et tremblement; mais aussitôt qu'il est à l'autel et qu'il commence à faire la fonction de prêtre, il ne fait plus paraître de crainte : il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble. Or ne croyez pas que ce mystère soit achevé en la personne de J. C. : il inspire ce sentiment à sa sainte Mère, parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice; elle doit aussi immoler son Fils; c'est pourquoi elle se compose aussi bien que lui; elle se tient droite au pied de la croix pour marquer une action plus délibérée... Venez apprendre, M. F., de cette Vierge, à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher.

IIIe POINT.

MARIE, MÈRE COMMUNE DE TOUS LES FIDÈLES.

Le Père céleste livre son propre Fils à la mort, pour faire naître des enfants adoptifs : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. III. 16). Or, il en a été de même pour Marie. Elle est l'Eve de la nouvelle alliance et la mère commune de tous les fidèles; mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né; il faut qu'elle se joigne au Père éternel et qu'ils livrent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix; elle y vient immoler son Fils véritable; elle y vient recevoir de nouveaux enfants : *Mulier, ecce filius tuus* (Joan. XIX. 26). O enfantement vraiment douloureux! ô fécondité cruelle! faut-il que Jean lui coûte si cher? Quoi! un homme mortel pour un homme-Dieu. Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre mère!...

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

MARIE VICTIME ET MINISTRE

DE SON SACRIFICE.

TEXTE.

Ecce mater tua.

JOAN. XIX. 27.

Je veux aujourd'hui vous révéler ce cœur de mère. Je procéderai par ordre purement historique; je vous dirai non pas ce que Marie a fait, mais seulement ce que Marie a souffert pour vous. Il me semble que le mystère de sa compassion est celui qui a le plus de rapport avec le but que nous poursuivons, la conversion des pécheurs. Encore une fois, ce ne sera que l'histoire des souffrances de Marie.

Toutefois, jetons une sorte de plan au milieu de ce cadre historique. D'abord, je vous dirai : *Marie victime de son sacrifice*, et en second lieu, *Marie prêtre* ou *prêtresse de son sacrifice*; en d'autres termes, comme cette fête est celle du martyre de Marie, j'essayerai de décrire le long martyre de sa vie; et sa consommation au pied de la croix.

Ier POINT.

MARIE VICTIME DE SON SACRIFICE.

Suivant les révélations de S. Bonaventure et de beaucoup d'autres Pères de l'Eglise, au moment où Marie reçut la visite de l'Ange, elle lut dans l'avenir, elle vit toutes les tribulations qui allaient être pour elle la conséquence de sa prérogative, et cependant elle accepta tout pour pouvoir vous sauver; de telle sorte que, Mère de l'homme, pour ainsi dire, avant d'être Mère de Dieu, par amour pour vous, elle immolait au fond du cœur le Fils qu'elle n'avait pas encore conçu.

Maintenant, examinons dans sa vie toutes les conséquences de cette oblation.

1re SUBDIVISION. — L'étable de Bethléem.

Voyez! J. C. vient de naître, la Vierge Marie sa Mère le tient couché sur ses genoux, et, plus pauvre que la plus pauvre femme, elle n'a que l'abri de son sein pour cacher sa nudité tremblante. Celui qui habitait autrefois les magnifiques portiques de Salomon, celui que les cieux ne peuvent contenir, suivant l'expression des Livres saints, elle l'adore tantôt dans une crèche, tantôt dans une masure ouverte à toutes les injures de l'air. Quand elle passe, tenant son enfant entre ses bras, parmi les autres femmes de Nazareth, les cieux s'inclinent sur son chemin, les anges sont en adoration devant le fruit de son sein, mais ce peuple ne la distingue pas des autres femmes.

2e SUBD. — Fuite en Égypte.

Quelque temps s'étant écoulé, voilà que la colère d'un persécuteur farouche vient poursuivre jusque dans son sein cet adorable nouveau-né, qui pouvait lui sourire à peine; et la Mère de Dieu est obligée de s'exiler dans un pays où tous les dieux sont adorés, excepté celui qu'elle tient dans ses bras.

Quand, autrefois, Abraham renvoya Agar de sa demeure, l'Ecriture nous dit qu'il mit un peu d'eau sur sa tête pour lui aider à traverser le désert. Marie part au milieu de la nuit; elle ne s'occupe pas de son viatique pour une traversée néanmoins si périlleuse, et sept années s'écouleront, suivant les traditions, sans que les envoyés célestes, avec qui elle était autrefois en relation, la visitent une seule fois.

3e SUBD. — Présentation au temple.

L'Ecriture nous dit qu'autrefois Abraham fut obligé de cacher son sacrifice à Sara, pour ne pas contrister sa douleur maternelle. Cette fois, c'est Sara elle-même qui prend Isaac et qui sera obligée de l'immoler. Agar s'écriait au désert : « Je ne veux pas voir mourir mon Ismaël! » Eh bien, Ismaël, Marie le prend, le porte sur l'autel, et, par anticipation, elle assiste, dans le Temple, à son dernier soupir.

Et vous, ô Siméon! pourquoi n'avez-vous pas eu pitié de cette âme? Pourquoi exaltez-vous sa douleur par une torture si amère? Vous vous en allez en paix, dites-vous? Mais, pendant trente-trois ans, ne savez-vous pas que cette femme s'en souviendra, et qu'après l'avoir frappée, votre glaive demeurera dans son cœur jusqu'au Golgotha!

4e SUBD. — L'Enfant Jésus au milieu des docteurs.

C'était assez des douleurs que lui occasionnait le glaive dont lui parla Siméon. Cependant, voilà qu'à l'âge de douze ans, nous disent les Livres saints, de nouvelles circonstances viennent ajouter à sa douleur maternelle, car elle perdit Jésus sur le chemin de sa demeure. Il me semble la voir, dévorée par son inquiétude, s'en revenant sur ce même chemin, demandant à tous s'ils n'avaient pas rencontré son bien-aimé.

5e SUBD. — Mort de saint Joseph.

C'est vers ces temps que les saints interprètes placent la mort de Joseph, son époux. Qu'a-t-elle souffert en cette occurrence? Il est facile de nous le représenter, pour peu que nous fassions appel à nos souvenirs; car, qu'avons-nous souffert nous-mêmes lorsque nous avons perdu ceux qui nous étaient chers? Dans cette angoisse, elle dut s'écrier, dans sa prière de chaque jour, comme la femme d'autrefois : « Sauvez-moi, mon Dieu! préservez-moi de douleurs nouvelles; car voilà que je suis une pauvre veuve en Israël! »

6e SUBD. — Séparation du Fils et de la Mère.

Trente ans se sont écoulés dans la solitude de Nazareth, et voilà que Jésus est appelé par son Père; il faut qu'il fasse, par conséquent, son dernier adieu à sa Mère, avant d'aller chercher les brebis qui ont fui la maison d'Israël. C'est pourquoi, selon la pensée de S. Bonaventure, son enfant vient se jeter à ses pieds, après avoir pris un bâton de voyage, et il lui dit : « Maintenant, ô Mère, votre Dieu vous rend grâce de la nourriture et des soins que vous lui avez donnés; il est temps que je m'en aille. » En ce jour, ô Marie! comme la mère de Tobie, montez au sommet de la colline, pour le voir disparaître dans le lointain, car il ne reviendra pas. Vous rentrerez en vain dans la chaumière de Nazareth, où il avait coutume de prier, de s'humilier et d'obéir; désormais vous ne l'y contemplerez plus.

IIe POINT.

MARIE MINISTRE DE SON SACRIFICE.

Voici le point culminant, pour ainsi dire, de la douleur de Marie. Aujourd'hui, la nature doit être absorbée par la grâce : elle devient prêtre de son sacrifice. Aussi, il faudra maintenant, pendant le cours de cette douleur, l'impassibilité sublime, la magnifique attitude d'un sacerdoce qui sacrifie et qui semble ne rien sentir.

1re SUBDIVISION. — Marie debout au pied de la croix.

Une femme peut-elle sacrifier le fruit de ses entrailles? disait le Saint-Esprit. Femmes chrétiennes, l'assertion peut vous paraître un outrage, et cependant j'en demande l'exemple à Marie. Oui, elle le peut.

C'est dans la voie douloureuse, nous disent les traditions, que le Fils et la Mère se rencontrèrent. Oh! qui nous dira ce qui dut se passer dans ces deux âmes à ce premier regard, avec les inépuisables secrets d'amour et de rédemption qui existaient entre elles! Marie, vous le savez, n'avait pu supporter une absence de trois jours sans lui faire des plaintes; aujourd'hui, la voilà qui monte jusqu'au sommet de la colline sans avoir fait entendre une seule parole de douleur. Maintenant que les fils de Zébédée demandent une place à côté de lui dans la gloire, pour elle, elle se contente d'une place à côté de lui sur le Calvaire. Que Simon le Cyrénéen ne plie pas sous le poids de son fardeau; il ne porte que la moitié de cette croix, et cette femme la porte tout entière sur son cœur.

Marie est arrivée au sommet du Golgotha. Les bourreaux étendent sur la croix son Fils bien-aimé; ils clouent ses pieds et ses mains à l'arbre sanglant. Sans doute que cet affreux spectacle va ôter ses sens à cette Mère désolée; mais non, elle ne laisse rien voir de ses immenses douleurs. Dans l'impassibilité magnifique d'un sacerdoce qui sacrifie, elle se tenait debout : *Stabat mater.*

La voilà sous ses yeux, cette robe autrefois tissue de sa main dans la solitude de Nazareth! O navrant souvenir d'un temps plus heureux! Quand, autrefois, un envoyé vint dire à David qu'il avait trouvé son fils suspendu par les tresses de ses cheveux à un chêne, David demanda qu'on fermât la porte de son palais, car il avait besoin d'être seul pour pleurer. Marie aussi voit son fils suspendu à un gibet. Pour, elle il n'avait point été Absalon, ô mon Dieu! et cependant elle tient à ce spectable, et cependant elle demeure debout encore : *Stabat mater.*

Qui pourra dire ce flux et ce reflux de douleur qui passent du cœur du Fils au cœur de la Mère? Qui pourra nous dire cette torture d'une femme qui voit souffrir son Fils et qui ne peut le soulager? O divine Mère! c'est avec raison qu'on vous a nommée Reine des martyrs!

2e SUBD. — Marie mère des chrétiens.

Enfin, après tant de souffrances, le pénible enfantement de l'humanité est consommé. Aussi, avant le dernier soupir, J. C., jetant un regard sur Marie et sur le disciple qui se trouvait auprès d'elle : « Femme, dit-il à la mère, voilà votre fils! « Fils, voilà votre mère! » Et ce fut à ce moment qu'un sentiment maternel fut créé pour nous dans l'âme de Marie; ce fut à ce moment que nous lui fûmes donnés tous pour la dédommager et la consoler de ce Jésus que nos péchés venaient de mettre à mort. O vous qui venez d'entendre le récit de ces choses, vous savez tout ce que lui a coûté ce cruel enfantement. De grâce, que le fruit de tant de labeurs ne soit pas perdu pour vous, et n'oubliez pas les gémissements de votre Mère!

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

MÉDITATION

SUR LA COMPASSION DE MARIE.

TEXTE.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

THREN. I. 12.

L'Eglise applique ces paroles, et à J. C. immolé sur la croix, et à Marie debout et endurant son martyre au pied de cette même croix. Il y a une juste proportion entre l'amour et la douleur : l'on perd sans douleur, dit S. Augustin, ce que l'on possédait sans amour, mais autant l'on aime, autant la douleur est grande. Or, qui pourra jamais exprimer jusqu'où est allé l'amour de Marie pour J. C.! On doit ce semble dire qu'elle aimait J. C. autant qu'il était aimable, autant qu'elle en était aimée, que nul amour n'égala jamais le sien pour son divin enfant. Sa douleur n'eût donc aussi pas d'égale, c'est pour cela que l'Ecriture la compare à une mer, tant elle est immense : *Magna est velut mare contritio tua* (Thren. II. 13)., J. C. attaché à la croix par sa charité infinie plus que par les mains des Juifs et des Gentils, et Marie sa mère contemplant ce lamentable spectacle, peuvent dire que leur martyre est égal : *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*

I.

DE LA PRÉSENCE DE MARIE AU CRUCIFIEMENT DE SON FILS.

Si on veut rechercher la cause pour laquelle Dieu a voulu que la sainte Vierge fût présente au crucifiement du Sauveur, on n'en trouvera point d'autre que celle de la conformité parfaite qui devait être entre le Fils et la Mère, par une communication entière de leurs douleurs. On voit dans la Genèse que Dieu traite Agar plus doucement que Marie : il n'oblige point cette mère à voir mourir le petit Ismaël. Après l'avoir embrassé pour la dernière fois, elle s'écrie en soupirant : *Non videbo morientem puerum* (Gen. XXI, 16). Dieu même, selon S. Chrysostome, renferme Noé dans l'arche : *Inclusit eum Dominus deforis* (Gen. VII. 16); il ne voulut pas, dit ce Père, que le juste vît ce naufrage général des hommes. Quoiqu'il obligeât Abraham d'assister au sacrifice de son fils, il ne voulut pas que sa mère s'y trouvât. Pourquoi Dieu n'a-t-il point cette condescendance pour Marie ? pourquoi veut-il qu'elle soit présente au sacrifice de son fils unique, mille fois plus aimé et plus chéri qu'Isaac? Parce que l'amour demandait une entière communication de biens et de maux entre les deux cœurs de Jésus et de Marie.

II.

PARTICIPATION DE MARIE AU CALICE DE LA PASSION DE SON FILS.

Il est dit dans l'Exode que Moïse arrosait le peuple du sang des victimes : *Sumptum sanguinem respersit in populum* (Exod. XXIV. 8), mais qu'il versait sur l'autel tout ce qui en restait : *Partem autem residuam fudit super altare* (Id. ibid. 6). Ainsi, tous les prédestinés sont arrosés du sang du Sauveur : *In aspersionem sanguinis Jesu Christi*, comme dit S. Pierre (I Petr. I. 2); ils participent tous aux souffrances de J. C. en croix : *Communicantes Christi passionibus* (I Petr. IV. 13). Mais ce sang qui n'est tombé sur les élus que goutte à goutte, ce calice de la Passion, qui est partagé entre tous, est abondamment versé sur le cœur compatissant de Marie, qui est le digne autel sur lequel cette victime est offerte.

III.

MARIE A ACQUIS, AU PIED DE LA CROIX, LE TITRE DE REINE DES MARTYRS.

Ecoutez la belle doctrine de S. Augustin sur le martyre. Ce Père distingue quatre sortes de martyres, qui se surpassent l'un l'autre en dignité, parce qu'ils se surpassent beaucoup en tourments. Dans le premier, Dieu a suspendu l'activité des éléments, comme l'ardeur du feu dans le martyre des trois enfants de la fournaise de Babylone, qui brûlait et ravageait tout ce qui était autour de lui, et qui renfermait dans le milieu de ses flammes un air agréable qui rafraîchissait les trois enfants comme un doux zéphyr. Ces martyrs furent des martyrs de volonté, et non pas d'effet; car, quoique leur volonté n'eût pas manqué au martyre, le martyre a manqué à leur volonté. Dans le second, Dieu laissait agir les instruments de la cruauté, mais il suspendait la sensibilité des corps des martyrs : les bourreaux prenaient plaisir à contenter leur rage par de nouveaux supplices; les martyrs prenaient encore plus de plaisir à contenter leur amour par de nouvelles souffrances. Dans le troisième, Dieu ne suspendait ni l'activité des tourments, ni la sensibilité des martyrs; ils souffraient et mouraient dans la violence de leurs supplices; mais Dieu répandait dans leurs âmes une si grande abondance de consolations divines, que le plaisir dont ils étaient enivrés charmait si fort leurs douleurs, qu'ils se trouvaient sur les roues tranchantes comme sur un lit de fleurs, et sur les brasiers comme à un festin délicieux. Ces trois sortes de martyres faisaient bien éclater la toute-puissance de Dieu; mais elles ne faisaient pas paraître une si grande force dans les martyrs, puisque leur faiblesse naturelle était toujours soutenue miraculeusement par la main de Dieu. On vit donc une quatrième sorte de martyrs, que Dieu semblait avoir abandonnés à toute la rage des tyrans sans avoir voulu arrêter la violence des tourments ni diminuer la sensibilité de leur corps et l'amertume de leurs peines en la tempérant par les douceurs des consolations divines. Ils souffraient des douleurs cuisantes et affreuses; ils étaient dans un abandon si général, qu'il semblait que le Ciel même fût devenu de bronze pour eux. Leur faiblesse naturelle aurait mille fois succombé, si elle n'eût été soutenue par la force du pur amour. Leur amour était le plus grand tyran, et toutefois c'était lui seul qui les faisait triompher. Je ne sais si le nombre en est grand, mais je sais qu'il y a un Roi des martyrs et une Reine des martyres qui sont encore bien plus élevés en excellence et en dignité au-dessus de ceux-ci que ceux-ci le sont au-dessus des autres. Ce Roi, c'est J. C. sur la croix; cette Reine, c'est la très-sainte Vierge Marie, debout au pied de cette croix de Jésus, son divin Fils.

IV.

RÉSIGNATION DE MARIE AUX ORDRES DE DIEU.

Ce qui paraît infiniment cruel dans le martyre de Marie, c'est qu'elle ait été présente aux cruels supplices de son Fils. Elle le vit traîner dans les rues, nageant dans son sang; elle le vit couvert de plaies; elle entendit les blasphèmes de la populace, elle le vit attaché à la croix, entre les deux larrons. N'était-ce point assez que cette sainte Mère, parfaitement instruite de tout ce que son Fils devait souffrir, eût porté pendant trente-trois ans l'affreuse image des tourments qu'il devait endurer gravée dans son esprit et plus encore dans son cœur? Ah! combien de fois, émue en le regardant, l'a-t-elle arrosé de ses larmes! « O bras, « ô pieds sacrés! dut-elle dire en soupirant, vous ne croissez que pour être cloués à la croix qui vous est destinée! » Hélas! fallait-il donc encore qu'elle fût témoin de ce lamentable spectacle!

V.

CONSTANCE DE MARIE AU PIED DE LA CROIX.

Toute la nature se troubla, dit le texte sacré, à la vue de Jésus mourant : le voile du Temple se déchira, la terre frémit, le soleil s'éclipsa, et les monuments des morts s'entr'ouvrirent et rendirent leurs victimes. Or, parmi ce fracas épouvantable, la constance de cette sainte Mère fut supérieure à l'excès de sa douleur. Elle se tint debout durant ce sanglant spectacle; elle reçut les dernières paroles de son Fils mourant; elle recueillit son dernier soupir; elle l'entendit jeter le grand cri qui monta jusqu'au ciel et qui sépara son âme de son corps, sans s'exhaler en plaintes, sans rien montrer d'indigne du courage invincible de la Mère de Dieu. Oh! qu'une âme a de force quand Dieu la soutient! et que ne peut souffrir un cœur quand il souffre par amour!

VI.

AVANTAGES A S'APPROCHER DE LA CROIX.

On doit remarquer que les personnes qui aimaient le plus le Fils de Dieu furent celles qui s'approchèrent davantage de la croix : *Stabant juxta crucem Jesu Mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophæ et Maria Magdalene* (Joan. XIX. 25). Aussi, la marque la plus certaine de l'amour qu'on a pour lui est de le suivre sur le Calvaire, en compatissant à ses douleurs et et en tâchant de les ressentir.

VII.

IMITATION DE LA SAINTE VIERGE DANS SES SOUFFRANCES.

Nous ne saurions mieux faire connaître que nous sommes véritablement les enfants de Marie qu'en imitant notre Mère. Montons avec elle sur le Calvaire; demeurons constamment, comme elle, au pied de la croix; participons, comme elle, aux souffrances de J. C., et exprimons en nous l'image de l'adorable Crucifié. Si S. Jean ne fût pas monté sur le Calvaire, le Sauveur ne lui eût pas donné Marie pour mère d'une manière si particulière. N'espérons pas être les enfants de Marie si nous ne nous trouvons avec elle sur le Calvaire, car c'est là qu'elle nous a adoptés, et c'est là uniquement qu'elle nous reconnaît pour ses enfants. C'est au pied de la croix que Marie peut nous dire : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod. XXV. 40).

ANC. ET NOUV. TESTAMENT.

ANCIEN TESTAMENT.

Ne vocetis me Noemi (id est pulchram), sed vocate me Mara (id est amaram), quia amaritudine valde replevit me Omnipotens (Ruth, I. 20).

Doleo super te, decore nimis et amabilis, sicut mater unicum amat filium suum, ita ego te diligebam (II Reg. I. 26).

Fili mi, Fili mi, quis mihi dabit ut ego moriar pro te! (Id. XVIII. 33).

Præcipe, Domine, recipi Spiritum meum, expedit enim mihi mori magis quam vivere (Tob. III. 6).

Interiora mea efferbuerunt absque ulla requie; prævenerunt me dies afflictionis, mœrens incedebam (Job., XXX. 27).

Ibi dolores parturientis (Ps. XLVII. 8).

Circumdederunt me dolores mortis (Id. CXIV. 3).

Tribulationem meam ante Dominum pronuntio (Id. CXLI. 4).

Filia populi mei accingere cilicio et conspergere cinere; luctum unigeniti fac tibi planctum amarum, quia repente veniet vastator super nos (Jerem. VI. 26).

Angustia possedit me sicut angustia parturientis : corrui cum audirem, cum viderem; tenebræ stupefecerunt me (Is. XXI. 4).

Lacrymæ ejus in maxillis ejus : non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus (Thren. I. 2).

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus (Id. ibid. 12.

Defecerunt præ lacrymis oculi mei, conturbata sunt viscera mea; effusum est in terra jecur meum (Id. II. 11).

Cui comparabo te, vel cui assimilabo te!.... magna est velut mare contritio tua (Id. III. 53).

Nemo gaudeat super me desolatam; ego enim derelicta sum sola... et clamabo ad Altissimum in diebus meis (Baruch. IV. 12, 20).

Ponam eam quasi luctum unigeniti, et novissima ejus quasi diem amarum (Amos, VIII. 10).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus (Matth. X. 37).

Ecce venient dies in quibus dicent : Beatæ steriles et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt (Luc. XXIII. 29).

Stabant autem omnes noti ejus a longe et mulieres quæ secutæ erant a Galilæa hæc videntes (Id. ibid. 49).

Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus et soror matris ejus Maria Cleophæ et Maria Magdalene.

Cum vidisset ergo Jesus matrem et discipulum stantem, quem diligebat, dicit matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua (Joan. XIX. 27).

ÉPITRES.

Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu (Philip. II. 5).

Ad cognoscendum illum..... et societatem passionem illius; configuratus morti ejus (Id. III. 10).

Communicantes Christi passionibus (I Petr. IV. 13).

SS. PÈRES.

Spectabat Mater, piis oculis, Filii vulnera, per quem sciebat omnibus futuram redemptionem (S. Ambr. *de Instit. Virg.*).

Stabat ante crucem Mater, et fugientibus viris, stabat intrepida (Id. *ibid.*).

Stabat non degeneri Mater spectaculo, quæ non metuebat peremptorem.

Pendebat in cruce Filius, Mater se persecutoribus offerebat (Id. *ibid.*).

Præstolabatur si forte etiam sua morte publico munere aliquid adderetur, sed Christi passio adjutorio non eguit, sicut ipse Dominus longe ante prædixit : *Et respexi, et non erat auxiliator; et attendi, et nemo suscipiebat; et liberabo eos brachio meo* (Id. *ibid.*)

Quomodo ergo extorqueri potuit integritas Mariæ, quæ fugientibus Apostolis, supplicia non metuebat, sed ipsa se offerebat periculis (Id. *ibid.*).

Claudite ora, impii; aperite aures, pii; audite quid Christus loquatur. Testatur de cruce Dominus Jesus, et paulisper publicam differt salutem, ne matrem inhonoram relinquat. Subscribitur Joannes testamento Christi; legatur matri pudoris defensio, testimonium integritatis; legatur et discipulo matris custodia, pietatis gratia. *Et ex illo suscepit eam discipulus in sua.* Non utique Christus faciebat divortium, non Maria relinquebat virum; sed cum quo Virgo habitare debebat quam cum eo quem Filii hæredem integritatis sciret esse custodem? (Id. *ibid.*)

Stantem illam lego, flentem non lego (Id. *in Orat. funebr. Valent. imperat.*).

Martyres alii fuere moriendo pro Christo, hæc (nempe Maria) commoriens Christo, martyr fuit (S. Hieron. *in Op.*).

Quia plus omnibus dilexit, propterea et plus omnibus doluit in tantum ut animam ejus totam pertransiret vis doloris, ad testimonium eximiæ dilectionis (Id. *ibid.*).

Hæc nimirum est illa hora de qua Jesus, aquam conversurus in vinum, dixerat Matri : *Quid mihi et tibi est, mulier? Nondum venit hora mea.* Hanc itaque horam prædixerat, quæ tunc nondum venerat, in qua deberet agnoscere moriturus, de qua fuerat mortaliter natus. Tunc ergo divina facturus, non divinitatis, sed infirmitatis matrem velut incognitam repellebat. Nunc autem humana jam patiens, ex qua fuerat factus homo, affectu commendat humano (S. August. *Tract.* 119 *in Joan.*)

Moralis insinuatur locus. Facit Christus quod faciendum admonet, et exemplo suo suos ministros intruxit præceptor bonus, ut a filiis piis impendatur cura parentibus; tanquam lignum illud ubi fixerant membra morientis, etiam cathedra fuerit Magistri docentis (Id. *ibid.*).

Hujus saluberrimi præcepti (de diligendis parent.) ipse Magister sanctorum de seipso constituebat exemplum, quando non ut famulæ Deus quam creaverat et regebat, sed ut matri homo de qua creatus fuerat, et quam relinquebat, alterum pro se quodammodo Filium providebat. (Id. *ibid.*).

Dolores partus quos effugit pariens, illos tempore passionis sustinuit ex materna compassione viscerum lacerum reparturiens (S. Jean Damasc.).

Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum, leve fuit aut potius nihil comparatione tuæ passionis, o beata Virgo! (S. Anselm. *De Assumpt. B. V.*).

Martyrium Virginis tam in Simeonis prophetia quam in ipsa Dominicæ passionis historia commendatur (S. Bernard. *De* 12 *Prær. B. M.*).

Posteaquam emisit spiritum tuus ille Jesus (omnium quidem, sed specialiter tuus) ipsius plane non attigit animam crudelis lancea, quæ ipsius, nec mortuo parcens cui nocere non posset, aperuit latus, sed tuam utique animam pertransivit. Ipsius nimirum anima jam ibi non erat; sed tua plane inde nequibat avelli. Tuam ergo pertransivit animam vis doloris, ut plusquam martyrem non immerito prædicemus, in qua nimirum corporeæ sensum passionis excesserit compassionis affectus (Id. *ibid.*).

An non tibi plusquam gladius fuit sermo ille, revera pertransiens animam et pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus : *Mulier, ecce Filius tuus?* O commutationem! Joannes tibi pro Jesu traditur, servus pro Domino, discipulus pro Magistro, filius Zebedæi pro Filio Dei, homo purus pro Deo vero. Quomodo non tuam affectuosissimam animam pertransiret hæc auditio, quando et nostra, licet saxea, licet ferrea pectora, sola recordatio scindit? (Id. *ibid.*).

Quisnam tu, frater, aut unde tibi hæc sapientia ut mireris plus Mariam compatientem quam Mariæ filium patientem? Ille etiam mori corpore potuit; ista commori corde non potuit? Fecit illud charitas, qua majorem nemo habuit; fecit et hoc charitas, cui post illam similis altera non fuit (Id. *ibid.*)

Non miremini, fratres, quod Maria martyr in anima fuisse dicatur (Id. *ibid.*).

Ut plusquam martyrem merito prædicemus, quæ sensum corporeæ passionis excessit affectus compassione (Id. *Serm.* 3).

In aliis martyribus magnitudo amoris dolorem lenivit passionis, sed beata Virgo quanto plus amavit tanto plus doluit, tantoque ipsius martyrium gravius fuit (Id. *ibid.*).

Juxta magnitudinem amoris erat vis doloris; gravius passa est mente quam martyres carne (Id. *ibid.*)

O suavissimum cor amoris, cur conversum es in cor doloris! aspicio cor tuum et jam non est cor sed fel amarum et absinthium video (S. Bonavent.).

Filius in corpore, o virgo, tu in corde es passa, singula vulnera per ejus corpus sparsa in tuo corde sunt unita (Id. *in Stim. divin. amor. C. de planct. Virg.*).

Clarissimum passionis Christi speculum erat cor Virginis; in corpore Filius, in mente crucifixa erat Mater (S. Laur. Justin. *Serm. de Agone C.* 2).

Ipsa fuit martyr in anima et gladius doloris qui pertransivit animam ejus, in unigeniti passione, ei pro martyrio computatur (Richard. L. 3 *de Laud. Virg.*).

Omnino unum erat Christi et Mariæ holocaustum; ambo pariter offerebant, hæc in sanguine cordis, ille in sanguine carnis (Arnold. Carnot. *de Laud. Virg.*)

Vicit sexum, passa est ultra humanitatem, torquebatur namque magis quam si torqueretur ex se, quia supra se incomparabiliter diligebat id unde dolebat (Id. *ibid.*).

Intuetur te, Christe, ista *benedicta inter mulieres*, et fixis in te oculis, vulnera tua pietate considerat materna; et licet non ignoret quod boni conferat mundo mors tua, tamen parentis affectu commoritur et pectus maternum immensitate dolorum arctatum (Id. *ibid.*).

Plane juxta crucem Jesu stabat cujus membra dolor crucis simul crucifixebat (Guerricus abbas, *in hæc. Joan.* STABAT JUXTA CRUCEM).

Alii pro Christo passi sunt in carne, sed beata Virgo in ea arte sui passa est quæ est immortalis (S. Bern. vel. alius auctor *de Lamenti B. V.*)

Christi passio quasi torrens implet Filium patientem, et in matrem redundat filio compatientem (Id. *ibid.*)

HISTORIQUE.

I. DE LA FÊTE DE LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

On fait, dans l'Eglise catholique, le vendredi de la semaine de la Passion, l'office de la *Compassion de la sainte Vierge*, ou de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, pour honorer les souffrances que dut ressentir cette sainte Mère de Dieu à la vue des ignominies, des douleurs et de la mort de son Fils.

II. DE L'ORIGINE DE CETTE FÊTE.

Benoît XIV pense que la fête de la Compassion, sous le nom de *Commémoration des douleurs de la bienheureuse vierge Marie*, fut instituée en 1413 (le Bréviaire de Paris, au canon de Prime, met la date de 1423) dans le Concile provincial de Cologne, et que ce fut pour réprimer l'audace des Hussites qui avaient porté des mains sacriléges sur les images de Jésus crucifié et de sa sainte Mère. Tels sont, en effet, les sentiments exprimés dans le décret du Concile. On y statue que la fête des *Douleurs de Marie* sera célébrée le vendredi qui suit le dimanche de *Jubilate*, à moins que ce jour ne soit empêché par quelque autre solennité. Nous prions d'observer que le Concile et le pape Benoît XIV ne font pas difficulté de donner à cette commémoration le nom de fête, *festum*, *festivitas*, et que le Missel romain l'intitule : *in festo Septem Dolorum*, tandis que certains Propres de diocèses, en France, semblaient soigneusement éviter cette dénomination. Un office complet avec ses prières et secondes vêpres fut composé et devint obligatoire pour la province de Cologne.

Cette fête, selon l'avis de plusieurs écrivains religieux, fut substituée à celle du *Spasme*, et se répandit bientôt en plusieurs lieux de l'Allemagne. Le diocèse de Paris, et beaucoup d'autres, adoptèrent, à l'exemple de la Mère de toutes les Eglises, la fête de cette touchante commémoration. Dans les premières, elle porte le nom de *Compassion;* à Rome, comme nous l'avons déjà insinué, elle est connue sous le nom de la *Fête des Sept-Douleurs* de la bienheureuse vierge Marie.

III. SAINTE MARIE DU SPASME.

Un saint, que sa dévotion particulière envers la sainte Vierge a mis au rang des plus fervents zélateurs de Marie, déclare avoir lu dans un historien digne de foi, que la sainte Vierge ayant rencontré son Fils chargé de l'instrument de son supplice, se laissa tomber de douleur, et que, dans la suite, pour consacrer le souvenir de cette affligeante rencontre, on éleva sur le lieu même une chapelle qui prit le nom de *Sainte-Marie du Spasme*. Après ce récit, S. Bernardin de Sienne ajoute que c'est moins un fait incontestable qu'une pieuse croyance.

Un autre auteur raconte que sur l'autel de cette chapelle, bâtie par sainte Hélène, on plaça la pierre sur laquelle la sainte Vierge était tombée en pamoison, mais que les infidèles ayant profané la chapelle, cette pierre, rachetée à grands frais, fut mise sur la porte de la sainte maison de Sion. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on célébrait une fête sous le nom de *Sainte-Marie du Spasme*, et comme quelques âmes pieuses suppliaient le cardinal Cajétan d'obtenir du pape des indulgences pour cette fête, il leur répondit qu'il voyait dans l'Evangile une seule chose, c'est que le divin Sauveur ne pouvant porter sa croix jusqu'au sommet du Calvaire, on avait forcé un Cyrénéen de lui venir en aide.

IV. STABAT MATER.

La belle Séquence *Stabat mater* paraît avoir été composée pour la messe de la *Compassion*. Aussi la Liturgie romaine l'y a placée par un sentiment de convenance que semblent n'avoir pas compris plusieurs rites diocésains de la France. S. Grégoire le Grand, S. Bonaventure, le pape Innocent III, sont tour à tour cités par divers liturgistes, comme auteurs de cette Prose si admirablement empreinte d'une pieuse naïveté. Innocent III est reconnu le seul auteur par un de ses plus grands et de ses plus judicieux successeurs sur la chaire apostolique. Benoît XIV n'admet aucun doute à cet égard, et il improuve fortement le docte Thiers qui a jeté beaucoup de blâme sur cette suave composition (*Liturgie*).

COURONNE DES SEPT DOULEURS.

I. ORIGINE DU TITRE : LA FÊTE DES SEPT DOULEURS.

Quelle peut être l'origine de ce titre? Pourquoi les peintres, pour figurer les angoisses de Marie, la représentent-ils transpercée de sept glaives? Saxius, cité par Benoît XIV, en trouve la raison dans les sept fondateurs de l'ordre des servites ou serviteurs de la Vierge, qui méditant sur les douleurs de leur auguste patronne, en découvrirent sept dont quelques-unes se trouvent dans l'Evangile, et les autres sont fondées sur des raisons, sinon positives, du moins vraisemblables.

L'histoire des ordres religieux nous apprend, en effet, qu'en l'année 1232, sept marchands de Florence, dont le principal était Bon-Fils de Monaldis, se retirèrent au mont Sénère, près de la même ville, pour y jeter les fondements de cet ordre qui reconnaît pour fondateur S. Philippe Beniti ou Benizi. Ce fut le pape Grégoire X qui en confirma l'établissement. S. Philippe prêcha avec un grand succès à Avignon, à Toulouse et enfin à Paris. Ce serait donc cette édifiante association, en l'honneur de la sainte Vierge qui aurait fait imposer, par l'Eglise romaine, à la fête de la Compassion le titre des *Sept-Douleurs*.

II. DE LA COURONNE DES SEPT DOULEURS.

La couronne des Sept-Douleurs a été composée par les religieux Servites, et employée par eux comme un des moyens les plus propres à porter les fidèles à la méditation des cruelles douleurs de la Reine des martyrs. Ils firent tous leurs efforts pour la faire connaître, et les souverains pontifes y ont attaché les plus riches indulgences afin d'engager les fidèles à la réciter souvent.

Voici en quoi consiste cette couronne et la manière de la réciter :

III. MANIÈRE DE RÉCITER LA COURONNE DES SEPT DOULEURS.

ACTE DE CONTRITION. O mon unique et très-aimable Seigneur! me voici prosterné en votre divine présence, tout confus des outrages que je vous ai faits; je vous en demande pardon du fond de mon cœur, je m'en repens par amour pour vous, et, au souvenir de votre infinie bonté, je les déteste et je les abhorre plus que tous les maux. Que ne suis-je mort mille fois avant de vous avoir offensé! Je suis résolu de perdre plutôt mille fois ma vie que de vous offenser désormais. O Jésus crucifié! je me propose fermement de purifier mon âme dans votre sang précieux par le moyen de la confession sacramentelle... Et vous, Vierge compatissante, Mère de miséricorde, refuge des pécheurs, demandez pour moi, en vertu de vos cruelles douleurs, le pardon de mes péchés, après lequel je soupire, tandis qu'en priant selon les intentions du Souverain-Pontife pour gagner les indulgences attachées à votre couronne, j'espère obtenir la rémission des peines qu'ils m'ont méritées.

I. Animé de cette confiance, je médite la première douleur de la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, lorsqu'elle présenta au temple son Fils unique, et que le saint vieillard Siméon, le prenant dans ses bras, dit à cette divine Mère : Un glaive de douleur transpercera votre âme, ce qui lui annonçait les souffrances et la mort de son Fils Jésus.

Un Pater et sept Ave Maria.

II. La seconde douleur de la sainte Vierge fut l'obligation de se sauver en Egypte pour se soustraire à la persécution du cruel Hérode qui cherchait son Fils bien-aimé pour le faire mourir. — Même prière.

III. La troisième douleur de la sainte Vierge fut, lorsque au temps de Pâques, s'étend rendue à Jérusalem avec S. Joseph et son Fils bien-aimé, elle perdit à son retour ce divin Fils, et en pleura la perte pendant trois jours.—It.

IV. La quatrième douleur de la sainte Vierge, fut de rencontrer son aimable Fils Jésus portant une pesante croix sur ses épaules délicates, et montant au Calvaire pour y être crucifié. — It.

V. La cinquième douleur de la sainte Vierge, fut de voir son Fils bien-aimé élevé sur la croix, tandis que le sang ruisselait de toutes les parties de son très-saint corps. — It.

VI. La sixième douleur de la sainte Vierge, fut de recevoir entre ses bras le corps inanimé et percé d'une lance, de son Fils bien-aimé Jésus, lorsqu'il fut détaché de la croix. — It.

VII. La septième et dernière douleur de la sainte Vierge Marie, l'avocate spéciale de ses serviteurs et des malheureux pécheurs, fut de voir le corps de son divin Fils enfermé dans le tombeau. — It.

Ici l'on récitera trois *Ave Maria* en l'honneur des larmes que répandit Marie pendant ses douleurs, pour obtenir par elle la grâce de pleurer nos péchés, et pour gagner les indulgences accordées à l'exercice de la couronne.

INDULGENCES. Deux souverains pontifes, Benoît XIII et Clément XII, ont accordé successivement de grandes indulgences à la couronne des Sept-Douleurs (*Voy.* Dic. des Rites, au Supplém., et les divers Manuels de la Dévot. à N. D. des Sept-Douleurs).

ESPRIT DE CETTE FÊTE.

I. ELLE EST LA CÉLÉBRATION DU MARTYRE DE MARIE.

Quand le saint vieillard Siméon, au temple de Jérusalem, eut l'ineffable bonheur de prendre dans ses bras et de contempler le *Salut de Dieu*, celui qui devait éclairer toutes les nations, *lumen ad revelationem gentium*, son esprit lui montra le glaive de douleur dont l'âme de Marie devait être percée. « Un glaive, dit le vieillard à la tendre mère, traversera votre cœur si aimant, qui s'identifie avec celui de votre Fils : *tuam ipsius animam pertransibit.* »

C'est au Calvaire que devait surtout se réaliser la poignante prédiction du prophétique vieillard. Elle s'y accomplit, en effet, dans toute son étendue, lorsque, selon l'historien sacré, la Mère du saint amour vit son divin Fils attaché à la croix. Aussi en expliquant les paroles de Siméon, S. Bernard n'hésite pas à donner le nom de martyre, et de plus que martyre, *plus quam martyrem*, à cette douloureuse mère.

II. C'EST LA FÊTE DE NOTRE ADOPTION PAR LA MÈRE DE DIEU.

Mulier, ecce filius tuus (Joan. XIX. 27). Cette parole la tue et cette parole la rend féconde; elle devient mère des chrétiens parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfants avec le glaive et le fer et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y enter cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de ses désirs, enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre mère? Pouvez-vous oublier ses cris parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disait autrefois : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (Eccli. VII. 29), « N'oublie pas les gémissements de ta mère. » Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent; quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette Mère si charitable : *Gemitus matris meæ ne obliviscaris.* Dans les tentations violentes, lorsque les forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple, ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta Mère : *Ne obliviscaris.* Souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire. Laisse-toi émouvoir au cri d'une Mère. Misérable, quelle est ta pensée? veux-tu élever une autre croix pour y attacher J. C.? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois? Veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du Nouveau Testament, et par un si horrible spectacle, rouvrir toutes les blessures de son amour maternel? A Dieu ne plaise, M. F., que nous soyons si dénaturés! Laissons-nous émouvoir aux cris d'une mère.

Mes enfants, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert; je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la croix; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement ce qui me blesse. J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé, mais comme il souffrait pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même, j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour. Il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos âmes à la fureur de Satan; quand je vous vois perdre le sang de mon Fils en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa croix par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtemps de sa patience; quand je vois que vous ajoutez l'insolence au crime; qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence... c'est alors, c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles.

Voilà, M. F., si vous l'entendez, ce que vous dit Marie au Calvaire. C'est de ces cris, c'est de ces paroles que vous entendrez retentir tous les coins de cette montagne, si vous y allez durant ces saints jours. C'est en ce lieu que je vous invite durant ce temps sacré de la Passion; c'est là que le sang et les larmes, les douleurs cruelles du Fils, la compassion de la Mère, toucheront vos cœurs (Bossuet, 1er *Serm. sur la Compassion*).

PREMIER PLAN.

SAINT ROSAIRE.

(UN CONTEMPORAIN. — IMITÉ DU *Saint Rosaire médité* DE M. LOUIS VEUILLOT.)

Ier POINT.

EXCELLENCE DE LA DÉVOTION DU SAINT ROSAIRE.

IIe POINT.

MANIÈRE DE RÉCITER LE SAINT ROSAIRE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

EXCELLENCE DE LA DÉVOTION DU SAINT ROSAIRE.

1 — Le saint Rosaire se compose de considérations élevées et pieuses sur nos plus grands mystères;
2 — Il se compose des prières les plus saintes.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

MANIÈRE DE RÉCITER LE SAINT ROSAIRE.

1 — Avec respect, confiance et amour;
2 — Avec des sentiments conformes au but de son institution.

DEUXIÈME PLAN.

PARAPHRASE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

(LE CARD. GIRAUD, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.)

LA SALUTATION ANGÉLIQUE EMBRASSE LE DOUBLE CULTE QUE NOUS DEVONS A MARIE :

Ier POINT.

LE CULTE D'HONNEUR, OU LA GLORIFICATION DE MARIE COMME NOTRE REINE.

IIe POINT.

LE CULTE D'INVOCATION, OU L'INVOCATION DE MARIE COMME NOTRE AVOCATE ET NOTRE MÉDIATRICE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

CULTE D'HONNEUR.

Exposition ou paraphrase de la première partie de la salutation angélique.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

CULTE D'INVOCATION.

Exposition ou paraphrase de la deuxième partie.

TROISIÈME PLAN.

SAINT SCAPULAIRE.

(UN CONTEMPORAIN. — M. DE SAMBUCCY.)

Ier POINT.

FONDEMENTS DE LA DÉVOTION DU SAINT SCAPULAIRE.

IIe POINT.

AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

FONDEMENTS DE CETTE DÉVOTION.

1 — Elle est des plus anciennes et des plus répandues;
2 — Elle est justifiée par la raison;
3 — Elle est consacrée par l'autorité;
4 — Elle a été favorisée d'un grand nombre de miracles.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

1 — Avantages ou priviléges spirituels;
2 — Avantages ou priviléges temporels.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

SAINT ROSAIRE.

TEXTE.

Nomen tuum ita magnificavit ut non recedat laus tua de ore hominum.

JUDITH. XIII. 25.

Le saint Rosaire, cette humble prière des simples et des petits, est en même temps une des plus saintes et des plus parfaites. Il comprend les deux sortes d'oraisons par lesquelles notre âme s'élève vers Dieu: la prière mentale et la prière vocale. Comme oraison mentale, il embrasse, par la contemplation, les plus grands mystères de notre foi; comme prière vocale, il se compose des oraisons les plus saintes en usage dans le christianisme : de l'*Oraison dominicale*, de la *Salutation angélique*, du *Symbole des apôtres*. Aussi ce pieux exercice a-t-il été autorisé, dès son institution, par les souverains Pontifes, s'est-il répandu très-promptement parmi les fidèles, a-t-il été loué et estimé des plus grands hommes, et surtout des plus grands saints, et est-il pratiqué depuis des siècles par tous les membres de l'Eglise. On ne peut douter que, mise en usage selon l'esprit de son institution, cette dévotion ne soit très-agréable au Fils de Dieu et à la très-sainte Vierge.

Je me propose aujourd'hui de vous en montrer : 1° l'*excellence;* 2° la *sainte pratique*.

Ier POINT.

EXCELLENCE DE LA DÉVOTION DU SAINT ROSAIRE.

1re SUBDIVISION. — Elle se compose de considérations élevées et pieuses sur nos plus grands mystères.

I. MYSTÈRES JOYEUX. Ces mystères sont : 1° l'*Annonciation;* 2° la *Visitation;* 3° la *Naissance de Notre-Seigneur;* 4° la *Présentation;* 5° la *Présence de Jésus parmi les docteurs*.

Ces mystères sont à juste titre appelés du nom de *joyeux*, parce qu'ils pénètrent d'une joie bien vive notre âme, quand nous les méditons, attendu que nous y voyons la Divine bonté préparer le salut du monde et le nôtre par tant d'adorables miracles. Une vierge, élue dès le sein de sa mère, et baptisée même avant sa naissance par l'amour de Dieu, saluée par les anges, saluée par les saints, douce, humble, chaste, digne enfin de l'élection divine, qui devient notre Mère en devenant la Mère de Dieu!

Que de sujets de joie! Combien, au premier aperçu de ces doux mystères, le cœur, si souvent abattu par les misères de la vie, se relève aussitôt dans les saintes ivresses de sa dignité sublime, de sa reconnaissance et de son espoir!

Après ces considérations générales sur les mystères joyeux, considérons-les un à un; ils sont pour nous pleins d'utiles enseignements.

1° *Annonciation*. Dans le mystère de l'Annonciation, la bienheureuse Vierge nous donne l'exemple d'une admirable *humilité*. Voyez en effet : elle aurait pu s'enorgueillir lorsque l'ange lui annonça qu'elle était bienheureuse entre toutes les femmes, et que dans son sein allait naître le Messie; mais elle n'eut qu'une humble pensée d'obéissance : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. I. 38). Elle songea qu'elle serait la voie du salut pour l'humanité. Soyons humbles comme Marie; prenons humblement tout ce qui nous vient de Dieu.

2° *Visitation*. La charité a toutes les vertus; mais surtout elle est humble, et c'est le charmant exemple que nous offre en ce mystère la charité de Marie : Consoler le pauvre en l'aidant; aller le chercher jusqu'au réduit où il se cache; être doux pour tout le monde, et surtout pour ses ennemis; donner au prochain de bons avis, de bons exemples; faire saintement plaisir, autant qu'on le peut, à tous ceux que l'on connaît; entreprendre pour cela, comme Marie, s'il le faut, un long voyage; pardonner à tous, prier pour tous, toujours aimer Dieu et les hommes pour Dieu, voilà la charité dont les mérites gagnent le ciel. Qui donc ne peut pas l'exercer immensément?

3° *Naissance de Notre-Seigneur*. Dans la considération de ce mystère, nous apprenons à mépriser les richesses. Qui ne supportera avec courage la pauvreté, lorsque, venant à se trouver mal dans la vie, il songera que saint Joseph, rejeton du roi David; que Marie, au moment d'enfanter; que Dieu enfin, au moment de naître, ne se plaignirent point parce qu'on les refusait dans les maisons de Bethléem?

4° *Présentation au Temple*. Nous revoyons encore ici Marie obéissante et humble. C'est l'exemple continuel qu'elle nous donne à méditer, ainsi que Jésus enfant.

5° *Jésus au milieu des docteurs*. A l'exemple de Jésus, ne nous éloignons de ceux qui ont autorité sur nous que pour le service du Seigneur, notre maître souverain.

II. *Mystères douloureux*. La méditation sur les mystères de la Passion porte et doit porter la douleur la plus vive dans l'âme du fidèle. Cette douleur n'est pas comme celles qui résultent des choses du monde et de la vie. Pour la bien caractériser, il serait nécessaire de lui donner un autre nom qui exprimât combien la douleur chrétienne est douce; combien, lorsque le chrétien s'abaisse dans la pénitence, il se relève par la foi; combien, lorsqu'il regrette, il espère; combien, enfin, lorsqu'il pleure, il est consolé. Parlez, saints et saintes des Cieux, et dites-nous les joies de l'affliction chrétienne.

1° *Agonie de Notre-Seigneur*. Au jardin des Olives, le Seigneur nous apprend la résignation : *Non mea voluntas, sed tua fiat* (Luc. XXII. 42). Résignons-nous aux plus amères conjonctures, aux plus lentes maladies, aux désastres les plus cruels.

2° *Flagellation*. Le fruit de ce mystère, c'est le pardon des injures. Mon frère, qui pourra jamais nous offenser autant que nous avons offensé Dieu, et pourtant qui jamais nous aimera comme il nous aime! Haïr, c'est s'asservir à l'ennemi qu'on accepte; pardonner, c'est triompher du monde; aimer, c'est n'appartenir qu'à Dieu.

3° *Couronnement d'épines*. O saint et adorable exemple! Jésus, qui pouvait d'un seul mot terrasser, réduire en poussière ses bourreaux, ses liens, et monter au ciel dans l'éclat de sa splendeur, préfère à tant de gloire la gloire de l'humilité. On l'injurie, il se tait; on lui demande un prodige, il se tait. Ne nous plaignons pas, s'il se peut, devant l'épreuve, ou ne nous plaignons qu'à Dieu.

4° *Portement de croix*. L'enseignement de ce mystère, c'est l'amour des croix. Oui, mon Dieu, vous le voulez, votre exemple nous en fait un devoir, nous irons plus loin que l'obéissance, plus loin que la résignation; nous essayerons de nous élever par votre secours jusqu'à l'amour des croix.

5° *Crucifiement de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Ici est la consommation du sacrifice; le fruit du mystère sera la consommation de toute vertu. La vie et l'affliction ne nous sont données que pour nous permettre de tendre sans cesse et d'arriver enfin à cette bienheureuse perfection.

III. MYSTÈRES GLORIEUX. Les mystères joyeux nous préparent à marcher dans la route du salut; les mystères douloureux nous y fortifient durant les plus rudes passages; les mystères glorieux sont comme une élévation d'où la vue s'étend jusqu'au terme divin de la course humaine. Du haut de cette montagne où nous sommes arrivés par la grâce de Dieu, nous voyons clairement la Cité sainte vers laquelle tendent nos pas. Contemplons-la. Qu'elle est brillante et belle, et que tout paraît triste et sombre dans le reste de l'immensité!

1° *Résurrection de N.-S. J. C.* Invoquons Jésus, et, par le mystère de sa résurrection, demandons-lui notre résurrection spirituelle, qui deviendra pour nous le point de départ d'une vie de charité, de force et de foi.

2° *Ascension de N. S. J. C.* Le fruit de ce mystère, c'est l'espérance de la gloire éternelle par les mérites de J. C. Considérations sur le ciel.

3° *Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres*. Dans ce mystère, glorifions l'Eglise et excitons-nous à un zèle ardent pour la propagation de la foi. O sainte Eglise catholique, ma mère! ô féconde épouse de Dieu! autre Marie humble et confiante, mère bien-aimée, mère de douleur et de gloire, je te benis!

4° *Assomption*. Pour célébrer dignement ce mystère, honorons Marie, faisons-la chérir de ceux qui dépendent de nous, publions son pouvoir et son immense bonté. Demandons-lui aussi la grâce d'une sainte mort.

5° *Couronnement de la sainte Vierge*. Le fruit de ce mystère doit être le détachement des créatures et le désir des biens éternels.

Apprenez-nous, Marie, le secret de vos vertus divines, afin que nous possédions un jour les biens qui nous sont promis dans le ciel, où vous régnez à jamais.

2e SUBD. — Elle se compose des prières les plus saintes.

Comme nous l'avons dit, le saint Rosaire se compose de l'*Oraison dominicale*, de la *Salutation angélique*, du *Symbole des Apôtres*. Or, ces prières, nous les avons apprises de la bouche sacrée de N. S. J. C., de celle des anges; cette expression abrégée de notre foi, nous la tenons des apôtres. Pourrons-nous jamais, quand nous sommes devant Dieu, répéter des paroles qui montent mieux vers son trône et trouvent mieux grâce auprès de sa suprême majesté!...

IIe POINT.

MANIÈRE DE RÉCITER LE SAINT ROSAIRE.

1re SUBDIVISION. — Avec respect, confiance et amour.

Marie est Reine du ciel : à ce titre, nous lui devons tous nos respects; elle est sainte : à ce titre, nous lui devons toutes nos louanges; elle est *Mère de Dieu* : à ce titre, nous lui devons toute notre admiration et tous nos hommages; elle est *notre Mère* : à ce titre, nous lui devons toute notre confiance et tout notre amour.

2e SUBD. — Avec des sentiments conformes au but de son institution.

Le saint Rosaire a été établi pour obtenir de Dieu le triomphe de l'Eglise, la conversion des hérétiques et des pécheurs; pour former entre les fidèles des liens sacrés, une communion de prières efficaces auprès de Dieu. C'est avec ces intentions que nous devons le réciter.

PARAPHRASE

DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

TEXTE.

Ave, gratia plena; Dominus tecum; Benedicta tu in mulieribus... et benedictus fructus ventris tui.

Luc. I. 28, 42.

Ce n'est pas, N. T. C. F., que je me propose, dans ce simple entretien, de vous donner un panégyrique complet de la très-sainte Vierge. En eussions-nous le talent, le temps nous manque pour célébrer dignement les grandeurs de celle dont l'éloge est resté intarissable dans la bouche même des saints. Nous voulons bégayer bien plus que chanter ses louanges. De grands orateurs n'ont pas cru ravaler la majesté de la parole sainte en paraphrasant dans le langage le plus familier l'*Oraison dominicale*. Nous nous ferons plus humble encore, comme il convient à notre médiocrité. C'est la *Salutation angélique* que nous essayerons de paraphraser. Heureux si l'explication de cette suave prière instruit nos lèvres à la réciter avec foi et amour! nos lèvres, hélas! si froides à la prononcer, et trop souvent dédaigneuses d'une formule où l'indifférence ne voit qu'une fastidieuse et monotone répétition de paroles, mais où une piété tendre et éclairée sait découvrir un fond inépuisable de sentiments et de lumières!

La *Salutation angélique* comprend deux parties bien distinctes : la première, composée des paroles de l'Evangile; la seconde, d'une prière que l'Eglise y a ajoutée. Ces deux parties embrassent, dans leur ensemble, le double culte que nous devons à Marie. Par la première, nous lui rendons un culte d'*honneur*; par la seconde, un culte d'*invocation*; en sorte que sous une seule et même formule, admirable abrégé de nos devoirs envers elle, nous la *glorifions à la fois comme notre reine, et nous l'implorons comme notre avocate et notre médiatrice*. Méditons l'une après l'autre chacune de ces paroles inspirées, et tâchons de goûter par le cœur et par l'esprit la manne cachée sous l'écorce de la lettre.

Ier POINT.

CULTE D'HONNEUR, OU GLORIFICATION DE MARIE COMME NOTRE REINE.

I. Ave. Je vous salue! c'est la première parole de cette douce prière, parole venue du ciel et recueillie au pied du trône du Tout-Puissant, par un messager céleste, pour la porter à la plus humble et à la plus sainte des créatures. C'est un ange qui la prononce! nous devrions être des anges d'innocence et de pureté pour la redire. Mais puisque, malgré notre corruption et nos souillures, l'Eglise, dans son indulgence, nous la met dans la bouche, qui pourrait se refuser à la répéter avec l'envoyé du Très-Haut, que dis-je? avec J.-C. lui-même; car il est permis de croire qu'il n'employait pas d'autre salutation, quand il rendait à Marie l'honneur qu'un fils doit à sa mère? O douceur ineffable de notre foi!...

II. Ave Maria! Mais, apprenez-nous, ô divin messager, le nom de celle que vous saluez avec tant de respect! C'est le nom de la Fille des rois et des plus anciens patriarches, issue du sang d'Abraham, de la tribu de Juda, de la racine de David, nom glorieux que les plus grandes reines s'honoreront de porter dans la suite des siècles! *Marie! Ave Maria.* Marie! nom si doux qu'on ne se lasse point de le redire, tant il est à la bouche d'une incomparable suavité. Marie! nom au-dessus de tout nom, après celui du Sauveur, la joie des anges, la terreur des démons, l'espoir de l'humanité gémissante, dont on peut dire ce que S. Bernard dit de celui de Jésus : *Mel in ore, in aure melos, in corde jubilum.* Marie! qui, dans l'idiome sacré, signifie *souveraine*, et que le peuple, dans la naïveté et la vérité de son langage, traduit par *Notre-Dame*, comme s'il sentait que la puissance qu'il lui est donnée nous appartient plus qu'à elle-même; Marie! qui s'interprète aussi par le mot de *Mère*, mot le plus tendre et le plus aimable dans toutes les langues que portent les hommes, et *mère remplie d'amertumes*, pour nous rappeler sans doute qu'elle nous a enfantés dans la douleur!

III. Gratia plena. Les prophètes se sont plu à célébrer sa ravissante beauté : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. IV. 7). Salomon l'a vue se lever : *Sicut aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol* (Id. VI. 9). L'Eglise, dans ses offices, compare sa *blancheur aux lis de la vallée, sa taille élancée au palmier de Cades, et l'éclat de son teint à la rose de Jéricho.* Les peintres ont épuisé toutes les couleurs de leur palette pour représenter ces purs attraits, cette candeur virginale dont l'idéal ne se trouve que dans les cieux; mais ces grâces extérieures ne sont que le reflet de la beauté de son âme : *Omnis gloria Filiæ regis ab intus* (Ps. XLIV. 14). Pour nous, nos T. C. F., la grâce ne nous est versée qu'avec mesure, et en quelque sorte goutte à goutte; mais le Seigneur a sanctifié son tabernacle : *Fluminis impetus lœtificat civitatem Dei; sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.* (Id. XLV. 5).

IV. Dominus tecum. C'est une conséquence nécessaire de la présence de la grâce dans le cœur du juste : *Ad eum veniemus, et apud eum mansionem faciemus* (Joan. XV. 23). Mais Dieu est avec Marie d'une manière bien plus admirable qu'il ne l'a été avec aucun de ses saints admis le plus avant dans sa familiarité, qu'il ne l'est même avec les intelligences les plus élevées de la hiérarchie céleste. Ne parlons pas de son union avec le Père, qui lui donne pour Fils celui qu'il engendre de toute éternité dans les splendeurs des saints, de son union avec le Saint-Esprit, qui survient en elle, et la couvre de son ombre pour opérer le mystère de l'Homme-Dieu. Ne la considérons que dans son union avec le Verbe incarné. Elle le conçoit par son humilité, elle le porte dans son chaste sein, elle le nourrit de son lait, elle le voit croître en âge et en sagesse, elle le suit dans ses courses évangéliques, elle est témoin de ses œuvres et de ses miracles, elle est debout au pied de sa croix, elle est assise à sa droite, dans la gloire. Hélas! M. T. C. F., le Seigneur aussi, serait avec nous, si nous savions être avec lui! *In ipso vivimus, movemur, et sumus* (Act. XVII. 28). *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov. VIII. 31). *Regnum Dei intra vos est* (Luc. XVII. 21). *Ecce sto ad ostium et pulso* (Apoc. III. 20).

V. Benedicta tu in mulieribus. C'est ce que le sage avait prédit presque dans les mêmes termes en la saluant de loin par cette belle louange : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* (Prov. XXXI. 29). Les pages des livres saints sont pleines, en effet, de noms illustres, portés par de saintes héroïnes; mais il est aisé de voir que leur gloire n'est qu'empruntée, qu'elles ne sont, à l'égard de Marie, que ce qu'une ébauche est au chef-d'œuvre, une ombre à la vérité. Ainsi, Débora sut vaincre l'ennemi de son peuple... Judith sauva Béthulie... Esther trouva grâce aux yeux du grand roi... mais Marie a triomphé de l'ennemi du genre humain, elle a donné un Sauveur à la terre, elle a su plaire au Très-Haut...

Mais si Marie a reçu une bénédiction unique et privilégiée entre toutes les femmes, il est vrai de dire aussi que toutes les femmes ont été bénies en elle, de même que toutes les nations ont été bénies en son Fils. Oui, c'est de cette ère à jamais glorieuse, nos très-chères sœurs, que date votre affranchissement d'une tyrannie brutale, d'un égoïsme jaloux, de préjugés et de coutumes barbares. C'est Marie qui vous a réhabilitées...

VI. Et benedictus fructus ventris tui, Jesus! Nos hommages ne sauraient être agréables à Marie, si nous n'y joignions une louange pour son divin Fils. Voilà pourquoi, après l'avoir proclamée bienheureuse entre toutes les femmes, nous bénissons aussi Jésus, le fruit de son sein, Jésus et Marie, deux noms inséparables qui s'appellent réciproquement, qui se complètent l'un par l'autre, qui s'unissent et se confondent par un charme ineffable, comme l'amour qu'ils inspirent s'identifie dans une âme chrétienne. Mais ce souvenir du Sauveur dont se couronne la première moitié de la salutation angélique, a pour motif notre instruction autant que notre piété. Il nous apprend que J. C. est le terme des honneurs que nous rendons à Marie, comme il en est le principe; qu'à lui seul se rapporte toute louange, tout culte, toute gloire décernée à ses saints, et même à la Reine de tous les saints.

IIe POINT.

CULTE D'INVOCATION, OU INVOCATION DE MARIE COMME NOTRE AVOCATE ET NOTRE MÉDIATRICE.

I. Sancta Maria, Mater Dei. Voilà son plus beau titre, titre unique, incommunicable comme le nom de Dieu même. Il y a eu, dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, des serviteurs, des amis, des élus de Dieu; il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais qu'une Mère de Dieu.

Marie, mère de Dieu, c'est la foi de tous les âges, la foi de l'Orient et de l'Occident, la foi de tous les Pères et de tous les Docteurs.

II. Ora pro nobis peccatoribus. Ce mot de pauvres ne se lit pas dans le texte; c'est le peuple qui, dans sa philosophie simple, mais profonde, a cru devoir associer, comme conséquence logique, l'idée de pauvreté à l'idée de péché. Qu'y a-t-il, en effet, de plus pauvre et de plus misérable que l'homme pécheur, fût-il opulent, fût-il savant, fût-il roi, qui joint à la misère de son néant originel, le crime de sa révolte contre Dieu? Eh! que sommes-nous tous, s'écrie énergiquement S. Augustin, sinon les pauvres de Dieu : *Mendici Dei sumus.*

III. Nunc et in hora mortis nostræ. Ce *nunc*, c'est l'heure présente. Ce moment si précipité dans son vol, qu'il n'est déjà plus quand on l'a nommé, ce moment, c'est le temps des périls, c'est le temps des épreuves, c'est le temps des combats; c'est l'arène où nous avons à lutter contre trois redoutables ennemis acharnés à notre perte : le monde, l'enfer, les passions. Or, nous sommes bien faibles pour soutenir ces combats, pour vaincre ces périls, pour porter ce poids de tribulations et de douleurs. Donc, ô Marie! priez pour nous maintenant : *Ora pro nobis nunc.*

Mais il est une heure plus critique et plus décisive encore, c'est l'heure suprême, l'heure qui doit fixer notre sort éternel. Or, à qui aurons-nous recours dans cette extrémité désolante? A vous, ô Marie! N'êtes-vous pas Notre-Dame de bonne mort : *Et in hora mortis nostræ.*

Heureux celui qui expire dans vos bras maternels, votre nom béni sur les lèvres! ce n'est pas la mort, mais un sommeil; il se réveillera dans les cieux.

Amen. Ainsi soit-il! C'est par ce vœu que l'Eglise couronne toutes ses prières. Telle est aussi la dernière parole de la salutation angélique : *Amen!*

SAINT SCAPULAIRE.

TEXTE.

Exultabit anima mea in Deo meo, quia induit me vestimentis salutis et indumento justitiæ circumdedit me.

Is. LXI. 10.

Parmi les dévotions autorisées dans l'Eglise, en l'honneur de la B. Vierge Marie, nous sommes heureux de pouvoir reconnaître que celle du S. Scapulaire est à la fois une des plus *anciennes* et des plus *répandues*, qu'elle *est justifiée par la raison, consacrée par l'autorité, favorisée d'un grand nombre de miracles;* qu'elle présente à l'espérance des fidèles les plus *grands privilèges* dont ils peuvent jouir, pendant la vie, au moment de la mort et même au delà du trépas; qu'elle nous offre de plus une ferme assurance contre les *dangers temporels* dont nous sommes environnés.

En outre, quelle dévotion plus facile, moins gênante dans ses pratiques, plus douce dans le petit nombre d'obligations qu'elle impose? Tout concourt pour la justifier aux yeux de tout le monde : elle associe ceux qui sont membres à un des ordres les plus saints dans l'Eglise; elle les rend participants de tous les mérites des confrères, elle leur donne droit aux indulgences les plus étendues. Tout vrai serviteur de Marie pourrait-il balancer un seul instant, en présence de tant d'avantages et d'aussi minimes obligations?

Pour vous porter à l'estime et à la pratique de cette dévotion je veux aujourd'hui vous montrer : 1° *Sur quels fondements elle repose;* 2° *quels avantages précieux vous pouvez en retirer.*

Ier POINT.

FONDEMENTS DE CETTE DÉVOTION.

1re subdivision. — Elle est des plus anciennes et des plus répandues.

Origine. Vers la fin du douzième siècle, la très-glorieuse Vierge Marie, voulant favoriser l'ordre des Carmes et le récompenser de la dévotion que ses membres lui avaient vouée, déposa entre les mains d'un de ses serviteurs, le don vraiment céleste du saint Scapulaire.

Ce serviteur zélé s'appelait Simon Stock, issu de l'illustre famille des barons de ce nom, en Angleterre. Ce fervent religieux éprouvait une vive peine de voir les chrétiens si peu touchés des maux de l'autre vie. Il ne pouvait penser aux supplices éternels des réprouvés, ni aux souffrances des âmes du purgatoire, sans éprouver les plus vives émotions. Il aurait souhaité quelque faveur spéciale de la sainte Vierge pour préserver les hommes de ces malheurs; sans cesse il avait recours à cette Mère de miséricorde pour en obtenir cette grâce; il lui demandait encore d'être toujours la protectrice par excellence de son ordre, et qu'elle daignât l'enrichir de quelque privilége distinctif. Ses prières eurent leur effet. Marie elle-même les exauça avec une bonté et des grâces merveilleuses. Au moment où son âme s'élevait dans une sublime contemplation, la sainte Vierge lui apparut dans un éclat éblouissant, environnée d'une multitude d'esprits célestes, tenant en main le scapulaire de l'ordre, et elle le lui remit en lui adressant ces paroles : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire de ton ordre, comme le signe distinctif de ma confrérie et la marque du privilége que j'ai obtenu pour toi et les enfants du Carmel; celui qui mourra pieusement, revêtu du scapulaire, sera préservé des feux éternels; c'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls et le gage d'une paix et d'une protection spéciales jusqu'à la fin des siècles. » Ainsi parla Marie, et laissant le scapulaire entre les mains du fortuné vieillard, elle disparut bientôt à ses yeux.

Diffusion. Plein de consolation à l'annonce de tant de faveurs, le saint général se hâta de faire connaître à ses religieux et à quelques autres personnes, le bienfait signalé que Marie venait d'accorder, non-seulement à l'ordre des Carmes, mais encore à tout le peuple chrétien.

Cette dévotion compta bientôt un grand nombre d'associés dans toutes les parties du globe, dans toutes les classes de la société, et même parmi tous les ordres religieux étrangers à celui des Carmes.

2e subd. — Elle est justifiée par la raison.

Toute la question se réduit ici à savoir si la dévotion de porter le scapulaire est bonne ou mauvaise, pieuse ou abusive, et superstitieuse. Or, nous soutenons, dit un savant théologien, qu'elle est utile et salutaire, puisqu'elle porte les fidèles à honorer la mère de Dieu, à imiter ses vertus, à réciter des prières, à fréquenter les sacrements, à fraterniser ensemble pour faire de bonnes œuvres.

Quant à la difficulté relative au passage : *Æternum non patietur incendium,* Paul V, expliquant la pensée des papes, ses prédécesseurs, sur cet endroit, déclare que le peuple chrétien peut croire pieusement que la Mère de Dieu aidera les associés de ses prières, et emploiera ses mérites et son crédit en leur faveur, soit au moment de leur mort, soit durant l'expiation de leurs fautes au purgatoire; mais que cette assurance plus particulière de protection ne doit point être pour eux un motif de relâchement, puisque ce n'est que sous la condition d'un concours vigilant et actif de leur part, que cette promesse de secours leur est faite.

3e subd. — Elle est consacrée par l'autorité.

Plusieurs souverains pontifes ont sanctionné cette dévotion par des bulles authentiques. Nous pourrons citer les deux de Jean XXII, l'une de l'an 1316, l'autre de 1322; celle d'Alexandre V, donnée un siècle après, en l'an 1409, en confirmation de celles de Jean XXII. Paul V en a publié une plus explicative en 1606, et depuis, quinze souverains pontifes se sont expliqués dans le même sens au sujet de la confrérie du saint Scapulaire, dans des jugements solennels.

4e subd. — Elle a été favorisée d'un grand nombre de miracles.

Les miracles sont comme le sceau de l'approbation divine; ils sont le signe le plus sensible que nous puissions avoir de la solidité d'une dévotion. Les miracles, d'ailleurs, ont une autorité à laquelle les vrais chrétiens ne résistent pas; et lorsqu'ils en voient d'opérés en faveur d'une dévotion qui commence à s'introduire, ils embrassent avec confiance cette dévotion, et par là même, on peut dire que Dieu lui-même est intéressé à ne point permettre que des miracles s'opèrent en faveur d'une dévotion qu'il désapprouverait, pour ne pas exposer aux illusions de l'erreur les fidèles dont la foi est simple.

Le Seigneur a daigné autoriser la dévotion du saint Scapulaire par des miracles nombreux. Nous indiquerons en particulier : 1° la conversion miraculeuse du moribond Walter, obtenue en 1253, le 16 juillet, par le bienheureux Simon Stock; 2° la guérison par la vertu du saint Scapulaire, de Jean-Baptiste Castel, à Prague, en Bohême, en 1645 (Voir : *Manuel du Scapulaire* par M. l'abbé de Sambuccy; *Œuvres* de saint Liguori; *Diction. d'anecdotes chrétiennes,* et ci-après, colonne 3e de la p. 38).

IIe POINT.

AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

Il y a deux sortes de priviléges dont peuvent jouir, par les mérites de la très-sainte Vierge, ceux qui portent le saint Scapulaire; les uns sont tout spirituels, les autres temporels.

1re subdivision. — Priviléges spirituels.

On a part à ces priviléges : 1° pendant la vie; 2° à l'heure de la mort; 3° après la mort.

1° Pendant la vie. Les priviléges accordés aux confrères pendant leur vie, sont : la *participation* aux bonnes œuvres, aux prières, aux mérites des religieux du Mont-Carmel, aux *indulgences* concédées par les souverains pontifes à la confrérie du saint Scapulaire.

Participation ou communion de prières. En voici le résumé dans ces paroles que prononce le ministre de Dieu, en revêtant le postulant du saint habit : *Ego, ex potestate mihi tradita et concessa, suscipio ac accipio te ad participationem omnium orationum, disciplinarum, precum, suffragiorum, eleemosynarum, jejuniorum, vigiliarum, missarum, horarum canonicarum, ac cæterorum bonorum spiritualium quæ passim die noctuque, cooperante misericordia Christi, a religiosis totius sacræ religionis de Monte-Carmeli peraguntur.*

Indulgences. Ce qui rend la confrérie du saint Scapulaire infiniment avantageuse aux fidèles, c'est le grand nombre d'indulgences dont l'Eglise ne cesse de l'enrichir; elle a, pour ainsi dire, épuisé les trésors spirituels en faveur de ceux qui portent le saint habit (Voy. *Manuel du Scapulaire*).

Parmi ces indulgences, on distingue celles qui sont personnelles et celles qu'on nomme locales. Les premières sont accordées immédiatement aux personnes qui les portent avec elles, pour ainsi parler, et qui peuvent les gagner en tous lieux; les indulgences locales regardent les lieux, les églises pour qui elles sont accordées.

2° A l'heure de la mort. *Quam precamur (nempe B. V. Mariam), ut in hora obitus tui conterat caput serpentis, qui tibi est adversarius* (*Ord. suscip. in ord. Carm.*).

3° Après la mort. Marie a promis de préserver de l'enfer ceux qui mourront dans ce saint habit : *In quo quis pie moriens æternum non patietur incendium,* c'est-à-dire qu'elle ne permettra pas que ses vrais serviteurs se damnent. En second lieu, elle a promis de délivrer des flammes du purgatoire, le premier samedi, après leur mort, ceux d'entre les confrères qui auront toujours porté le saint Scapulaire, et rempli certaines conditions renfermées dans la bulle de Jean XXII, vulgairement appelée bulle sabbatine (Voy. *Manuel du Scapulaire*).

2e subd. — Priviléges temporels.

Les priviléges du saint Scapulaire, que nous avons appelés *temporels,* se déduisent pareillement des paroles que Marie adressa au bienheureux Simon : « Ce sera une sauvegarde dans les dangers, » lui dit-elle, privilége qui a été confirmé par la sacrée congrégation des rites, dans ces termes : *Ut cœlesti hac veste ordo, ille sacer dignosceretur et a malis ingruentibus protegeretur.*

ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT.

SAINT ROSAIRE. — SAINT SCAPULAIRE.

ANCIEN TESTAMENT.

Ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus (Gen. III. 15).

Benedicta es tu Filia a Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus super terram... quia hodie nomen tuum ita magnificavit ut non recedat laus tua de ore hominum (Judith. XIII. 24, 25).

Benedicta tu a Deo tuo in omni tabernaculo Jacob, quoniam in omni gente quæ audierit nomen tuum, magnificabitur super te Deus Israel (Id. ibid. 31).

Narrabo nomen tuum fratribus meis; in medio Ecclesiæ laudabo te (Ps. XXI. 23).

Salvum fac Filium ancillæ tuæ, fac mecum signum in bonum ut videant qui oderunt me et confundantur (Id. LXXXV. 16, 17).

Dedisti mihi protectionem salutis (Id. XVII. 36).

Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbiæ et justitia (Prov. VIII. 18).

Nunc ergo, Filii, audite : Beati qui custodiunt vias meas. Audite disciplinam et estote sapientes, et nolite abjicere eam. Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino (Id. ibid. 32-35).

Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus (Id. XXXI. 21).

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo (Id. ibid. 25).

Stolam gloriæ indues eam, et coronam gratulationis superpones tibi (Eccli. VI. 32).

In medio Ecclesiæ aperiet os ejus, et adimplebit illum spiritu sapientiæ et intellectus et stola gloriæ vestiet illum (Id. XV. 5).

Exultabit anima mea in Deo meo; quia induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me (Id. LXI. 10).

Expandi amictum meum super te, et operui ignominiam tuam (Ezech. XVI. 8.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quamcumque petierint, fiet illis a Patre meo (Matth. XVIII. 19).

Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum (Id. ibid. 20).

Et ingressus Angelus ad eam dixit : Ave, gratia plena; Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus (Luc. I. 28).

Et exclamavit voce magna (Elizabeth), et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui (Id. ibid. 42).

Domine, doce nos orare (Id. XI. 1).

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus (I Cor. I. 9).

Orantes simul et pro nobis, ut Deus aperiat nobis ostium sermonis ad loquendum mysterium Christi (Coloss. IV. 3).

Cognovit Dominus qui sunt ejus (II Tim. II. 19).

Multum valet deprecatio justi assidua (Jacob. V. 16).

SS. PÈRES.

SAINT ROSAIRE. — SAINT SCAPULAIRE.

Oratio sit communis et publica (S. Cypr. *de Laps.*).

Coimus in cœtum et congregationem ut ad Deum, quasi manufacta precationibus misericordiam ambiamus orantes; hæc Deo grata vis est (Tertull. *Apol. C.* 9).

Deprecatio consonantes non habens, multo est invalidior (S. Basil. *in Monast. Constit.*).

Multi nimirum, dum congregantur unanimes, magni fiunt, et multorum preces impossibile est non audiri (S. Ambr. *in Ep. ad Rom.*).

Persæpe Deus quasi pudore commovetur, cum multitudinem ad precationem concordem atque conspirantem cernit (S. Chrysost. *Hom. in I Cor.* 11).

Si non vis intermittere orare, noli intermittere desiderare. Continuum desiderium tuum continua tua vox est. Tacebis, si amare destiteris. Frigus charitatis silentium cordis est. Si semper manet charitas, semper clamas. Si semper clamas, semper desideras; si desideras, requiem recordaris. Semper orat qui semper vitam æternam desiderat (S. August. *in Ps.* 36).

Dicuntur fratres in Ægypto crebras quidem habere orationes sed eas tamen brevissimas, et raptim quodammodo jaculatas, ne illa vigilanter erecta intentio per productiores moras evanescat (Id. *ad Prob. C.* 10).

Orationis instantia exauditur (S. Hieron. *ad Damas.*)

Orandum est semper, etiam cum acceperimus postulata (Id. *adv. Pelag.*).

Veneramur salutis auctricem, quæ dum auctorem suum concepit de cœlo, nobis redemptorem præbuit in terra (Id. *de Assumpt.*).

Nulli dubium quin totum ad laudem Christi pertineat quidquid genitrici suæ impensum fuerit (Id. *ad Eustoch.*).

Spes desperantium, portus naufragantium et auxilio destitutorum unica adjutrix (S. Ephrem. *de Laud. Virg.*).

Nemo qui salvus fiat nisi per te, o beata Virgo, nemo qui liberetur a malis nisi per te, nemo est cujus misereatur gratia nisi per te (S. Germ. Constantinop. *Serm. de B. Virg.*).

Nomen Mariæ assidue in ore servorum suorum versari signum est vitæ (Id. *ibid.*).

Si tu nos deserueris, quidnam de nobis fiet, o sanctissima Deipara, spiritus et vita christianorum (Id. *ibid.*).

Ipsa est mediatrix nostra, ipsa est per quam suscipiemus misericordiam tuam, Deus, ipsa per quam et Dominum Jesum Christum in domos nostras excepimus (S. Bernard. *Serm.* 2 *de Assumpt.*).

Maria non recedat ab ore, non recedat a corde (Id. *Supr.* MISSUS EST *Serm.* 2).

Intuemini quanto devotionis affectu eam a nobis voluerit honorari qui totius boni plenitudinem posuit in Maria (Id. *de Aquæ ductu*).

Qui digne coluerit Mariam justificabitur, et qui neglexerit eam, morietur in peccatis suis (S. Bonavent. *in Psalter.*).

Majorem mundum Deus facere potest, majorem Matrem quam Matrem Dei facere non potest (Id. *ibid.*).

Quam Matrem misericordiæ et reginam pietatis clamitat omnis Ecclesia sanctorum (Guillel. Paris. 1 *Rhet. Col.*).

In omni periculo potes salutem obtinere ab ipsa gloriosa Virgine (S. Thom. *Opusc.* 8).

INSTITUTION DU SAINT ROSAIRE.

Lorsque l'archange Gabriel fut envoyé à la Vierge Marie pour lui annoncer l'incarnation du Fils de Dieu dans son chaste sein, il la salua en ces termes : *Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

Ces paroles, les plus heureuses qu'aucune créature ait entendues, se sont répétées d'âge en âge sur les lèvres des chrétiens, et, du fond de cette vallée de larmes, ils ne cessent de redire à la Mère du Sauveur : *Je vous salue, Marie.* Les hiérarchies du ciel avaient député un de leurs chefs à l'humble Fille de David pour lui adresser cette glorieuse salutation; et maintenant qu'elle est assise au-dessus des anges, le genre humain, qui l'eut pour fille et pour sœur, lui renvoie d'ici-bas la Salutation angélique : *Je vous salue, Marie.* Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche de Gabriel, elle conçut aussitôt dans ses flancs très-purs le Verbe de Dieu ; et maintenant, chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots, qui furent le signal de sa maternité, ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressent.

Or, quoique les chrétiens eussent coutume de tourner ainsi leurs cœurs vers Marie, cependant l'usage immémorial de cette salutation n'avait rien de réglé et de solennel. Les fidèles ne se réunissaient pas pour l'adresser à leur bien-aimée protectrice; chacun suivait pour elle l'élan privé de son amour. S. Dominique, qui n'ignorait pas la puissance de l'association dans la prière, crut qu'il serait utile de l'appliquer dans la Salutation angélique, et que cette clameur commune de tout un peuple assemblé monterait jusqu'au ciel avec un grand empire. La brièveté même des paroles de l'ange exigeait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois, comme les acclamations uniformes que la reconnaissance des nations jette sur le passage des souverains. Mais la répétition pouvait engendrer la distraction de l'esprit; Dominique y pourvut en distribuant les salutations orales en plusieurs séries. A chacune il attacha la pensée d'un des mystères de notre rédemption, qui furent tour à tour pour la bienheureuse Vierge un sujet de joie, de douleur et de triomphe. De cette manière, la méditation intime s'unissait à la prière publique, et le peuple, en saluant sa Mère et sa Reine, la suivait du fond du cœur en chacun des événements principaux de sa vie. Dominique forma une confrérie pour mieux assurer la durée et la solennité de ce mode de supplication.

La pieuse pensée fut bénie par le plus grand de tous les succès, par un succès populaire. Le peuple chrétien s'y est attaché, de siècle en siècle, avec une incroyable fidélité. Les confréries du *Rosaire* se sont multipliées à l'infini; il n'est presque pas de chrétien au monde qui ne possède, sous le nom de chapelet, une fraction du Rosaire. Qui n'a entendu, le soir, dans les églises de campagne, la voix grave des paysans récitant à deux chœurs la Salutation angélique? Qui n'a rencontré des processions de pèlerins roulant dans leurs doigts les grains du Rosaire et charmant la longueur de la route par la répétition alternative du nom de Marie?

Telle est l'origine et tel est l'esprit de cette dévotion du Rosaire dont trop de catholiques sont encore à comprendre la naïve grandeur et la simplicité profonde (le R. P. Lacordaire, *Vie de S. Dominique*, C. 5).

INSTITUTION DU SAINT SCAPULAIRE

I. DE L'ORDRE DU CARMEL.

La confrérie du S. Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel s'étant formée dans le sein même de l'ordre des Carmes, nous avons pensé que les membres de cette confrérie aimeraient à connaître quelques détails sur cet ordre. Ces détails sont très-authentiques; ils ne peuvent qu'intéresser la piété éclairée des fidèles.

Les Carmes sont un ordre religieux qui tire son nom et son origine de la montagne du Carmel habitée par les prophètes Elie et Elisée. On a voulu vainement ravir à cet ordre la gloire de descendre de ces deux patriarches, mais la congrégation des Rites qualifiant Elie, dans l'office du jour de sa fête, de *fondateur* du Carmel, et le Saint-Siége approuvant que les Carmes érigeassent dans l'église de S. Pierre de Rome une statue au patriarche Elie avec cette inscription : *Universus Carmelitarum ordo fundatori suo Eliæ*, toute difficulté a paru tranchée.

II. DU BIENHEUREUX SIMON STOCK.

Le bienheureux Simon Stock qui, sur une révélation de la sainte Vierge, institua la dévotion du S. Scapulaire, appartenait à l'illustre famille des barons de ce nom en Angleterre; il naquit en 1164, au château d'Hertford.

Après avoir passé vingt années consécutives dans le creux d'un arbre, il eut un jour une vision, dans laquelle la sainte Vierge lui inspira de se retirer dans un monastère. Simon obéit sur-le-champ à la voix du Ciel, et dès les premiers instants qu'il vécut dans son nouvel asile, sa vie fut si exemplaire que tous les religieux le regardaient comme un ange plutôt que comme un homme. Sa sainteté fut cause qu'à la mort du bienheureux Alain, on l'éleva à la dignité de prieur général de tout l'ordre des Carmes. C'est alors que la sainte Vierge lui apparut (*Voy.* ci-dessus au développement du 3e plan).

III. DE LA BULLE SABBATINE.

Marie a promis de délivrer des flammes du purgatoire, le premier samedi après leur mort, ceux d'entre les confrères qui auront toujours porté le S. Scapulaire et rempli certaines conditions renfermées dans la bulle de Jean XXII, vulgairement appelée bulle Sabbatine.

Voici cette promesse faite au pape Jean XXII, dans la bulle *Sacratissimo uti culmine*, en 1316 : « Jean, vicaire de mon Fils, vous m'êtes redevable d'une haute dignité où vous avez été élevé par mes sollicitations pour vous auprès de mon Fils; et comme je vous ai soustrait aux embûches de vos adversaires, j'attends de vous une ample et favorable confirmation du saint Ordre des Carmes, qui a pris naissance au Carmel et qui descendant d'Elie et d'Elisée, m'a toujours été singulièrement dévoué; et si, parmi les religieux ou confrères qui quitteront le siècle présent, il s'en trouve dont les péchés auraient hâte l'entrée dans le purgatoire, je descendrai, comme leur tendre mère au milieu d'eux, dans le purgatoire, le samedi après leur mort; je délivrerai ceux que j'y trouverai, et je les ramènerai sur la montagne sainte dans le séjour heureux de la vie éternelle. »

Les discussions qui s'étaient élevées contre cette promesse ont cessé depuis longtemps. S. Liguori en parle comme d'une chose admise par tout le monde. Voici le sentiment de Mgr Bouvier à ce sujet :

« Les Carmes ont toujours soutenu la vérité de la bulle sabbatine; leurs raisons sont loin d'être méprisables, et je me fais un devoir de rétracter ce que j'ai dit à ce sujet dans mes deux premières éditions. Clément X, dans le bref du 8 mars 1673, et Benoît XIV, dans son ouvrage de la canonisation des saints et dans le traité des fêtes, font mention de cette bulle comme d'une pièce dont l'authenticité est à peu près certaine. » (Mgr Bouvier, *Traité des Indulgences*, p. 309).

EXEMPLES.

SAINT ROSAIRE.

I. LA FÊTE DU S. ROSAIRE. Une grande solennité en l'honneur de Notre-Dame-des-Victoires se prépare dans l'église de ce nom; c'est la fête du S. Rosaire, fête annuelle, célébrée dans toute la chrétienté catholique. Rappelons que cette solennité fut instituée par le pape S. Pie V, en action de grâces de la victoire remportée par les chrétiens sur les infidèles, le 7 octobre de l'année 1571, à Lépante, elle fut solennisée primitivement sous le titre de sainte Marie de la Victoire. Deux ans après, Grégoire XIII changea ce titre en celui de S. Rosaire. Le pape Clément XI rehaussa l'éclat de cette fête en 1716, après la fameuse journée où le prince Eugène battit deux cent mille Turcs à Belgrade et quarante mille mahométans dans l'île de Corfou. Clément XI fit suspendre aux voûtes de l'église des Dominicains à Rome, un des cinq étendards que l'empereur lui avait envoyés. Cette fête a été établie pour obtenir par l'intercession de Marie, reine du ciel, la protection du Dieu des batailles en faveur des armes de toutes les nations catholiques (*Univers*, 1850).

LE CHAPELET.

S. Charles Borromée, S. François de Sales, S. Vincent de Paul, S. Franç. Xavier et une infinité d'autres qui ont honoré l'Eglise par leurs talents et leurs vertus, ne manquaient pas un seul jour de réciter le chapelet avec une admirable ferveur. Plusieurs même s'y étaient engagés par vœu.

Le B. Berkmans était tellement persuadé de l'excellence de cette sainte pratique que, lorsqu'il allait prendre ses repas, il baisait respectueusement son chapelet et le mettait à son cou ou quelquefois à son bras, afin de ne pas le perdre de vue. Il le portait toujours sur lui comme une précieuse relique, et il disait qu'il avait trois trésors qui lui étaient chers et avec lesquels il mourrait volontiers : son Crucifix, son Chapelet et son Livre des règles. Il eut, en effet, la consolation de mourir avec ces chers objets de sa dévotion et en tenant son chapelet à la main.

TÉMOIGNAGE D'UN VERTUEUX CURÉ. Le B. Alain nous a conservé le témoignage d'un vertueux curé dont voici les paroles :

« J'ai exercé l'office de pasteur et de prédicateur durant plusieurs années; j'ai prêché sur toutes sortes de matières le mieux qu'il m'a été possible; je n'ai rien négligé de tout ce qui pouvait instruire, toucher et convertir les âmes qui m'étaient confiées; mais voyant que je travaillais en vain, et que le fruit de mes peines ne répondait pas à mon attente, je me déterminai à faire le sacrifice des discours étudiés que j'avais débités jusqu'alors, pour essayer si je réussirais mieux en prêchant simplement sur la dévotion du saint Rosaire, en expliquant les prières qui le composent et les mystères qui en sont la base. J'avais négligé cette excellente pratique malgré les remords de ma conscience et par respect humain, craignant que le monde ne me tournât en ridicule et ne regardât ce sujet comme indigne de la chaire. Mais je proteste qu'en moins d'un an il se fit plus de conversions dans ma paroisse, qu'il ne s'en était opéré pendant trente années précédentes où je ne prêchais que des discours de parade. »

MERVEILLES. On pourrait citer un grand nombre d'exemples qui démontrent que, dans tous les temps et dans tous les pays, l'excellente dévotion du S. Rosaire a produit les plus heureux effets. Que de femmes qui ont obtenu la conversion de leurs maris et de leurs enfants, en récitant assidûment le saint Rosaire! Que de voyageurs ont échappé aux plus grands dangers! Que de malades ont été guéris! Que de pécheurs ont obtenu la force de combattre et de vaincre les passions les plus invétérées et de résister aux tentations les plus violentes, en invoquant la sainte Vierge et en récitant le chapelet! On a vu des soldats, dans les dernières guerres, échappés comme par miracle aux plus grands dangers, voir tomber autour d'eux tous leurs camarades, sans recevoir la moindre blessure. Ils attribuaient ce bonheur au chapelet qui leur fut donné, en partant, par une mère ou par une sœur animée d'une tendre dévotion à la sainte Vierge et au saint Rosaire (*Nouveau Mois de Marie*).

LE JEUNE ÉTUDIANT. Un jeune étudiant sauvé dans l'affreuse catastrophe du chemin de fer de la rive gauche de Versailles, accompagnait à l'hôpital Necker un de ses amis grièvement blessé. Arrivé à la salle où on déposa son ami, il dit à une des sœurs qui se trouvaient là : « O ma sœur, c'est mon Scapulaire qui m'a sauvé! C'est à la sainte Vierge que je dois la vie. Seul des personnes qui étaient avec moi dans le même wagon, j'ai échappé à la mort; je n'ai même eu aucune blessure. O quelles actions de grâces je dois rendre à Dieu! (*Dict. d'Anecd. chrét.*).

EXEMPLES.

SAINT SCAPULAIRE.

Dès que cette sainte institution fut connue, les personnes les plus distinguées s'empressèrent d'y entrer. Edouard Ier, roi d'Angleterre; saint Louis, roi de France et plusieurs autres princes et princesses voulurent recevoir le Scapulaire.

Au siége de Montpellier, un soldat qui portait sur lui le Scapulaire reçut un coup de mousquet comme il montait à l'assaut, mais la balle, après avoir percé ses habits, s'aplatit sur son Scapulaire et s'arrêta sans lui faire aucun mal. Louis XIII, qui se trouvait présent, fut lui-même témoin de ce prodige et s'empressa de prendre ce saint vêtement dont il venait de voir un effet si surprenant. (*Vie du B. Simon Stock*).

GUÉRISON MIRACULEUSE. En 1615, à Prague, en Bohême, un illustre magistrat de la ville, Jean-Baptiste Castel, étant encore peu instruit des avantages et des merveilles du saint Scapulaire, se raillait souvent de son épouse qui le portait avec respect, et il lui en parlait avec mépris. Son épouse un jour, blessée jusqu'au vif de ses reproches injustes et de ses blasphèmes outrageants, lui répondit : *Prenez garde que ce mépris insultant ne vous attire la malédiction de Dieu.*

Peu de temps après il fut atteint d'une ophtalmie très dangereuse; ayant épuisé inutilement l'art des médecins et l'expérience des plus habiles oculistes, il fut forcé de reconnaître que sa maladie était une punition de Dieu, à cause du mépris injurieux qu'il avait fait du saint Scapulaire; il prit la résolution de chercher sa guérison dans le signe même du salut qu'il avait méprisé par ignorance. Il se disposa donc à recevoir saintement les sacrements pour mériter la protection de Marie et il reçut, avec autant de respect que de confiance, le saint Scapulaire, qui par la miséricorde de Dieu et l'intercession de la sainte Vierge, devint tout à coup la cause d'une si parfaite guérison qu'il se trouva, depuis ce jour-là, en état d'exercer, sans interruption, toutes les fonctions de la magistrature. Ce magistrat dressa lui-même un mémoire authentique de sa guérison miraculeuse (Le P. Daniel, *sur le S. Scapulaire*).

UNE CONVERSION. Un prêtre, dit saint Liguori, le compagnon de mes travaux et de mes voyages, était dans une église au confessionnal. Il voit passer un jeune homme qui ne donne aucun signe de piété, mais dont l'œil embarrassé annonçait quelque combat secret dans son âme. Aussitôt quittant le tribunal, il s'approche de lui et lui dit : « Mon ami, peut-être voulez-vous vous confesser? » « Oui, répondit le jeune homme en balbutiant. Lorsqu'ils furent seuls; « Mon père, dit-il, je suis un gentilhomme étranger à ce pays. J'ai tant offensé Dieu, je suis couvert de tant de crimes que je n'oserai jamais me persuader que je puisse devenir l'objet de la miséricorde de Dieu. » — « Mon ami, reprit le missionnaire, d'où peut venir la grâce qui vous amène à mes pieds : avez-vous aujourd'hui fait quelque bonne œuvre ou quelque pratique de piété? Peut-être aurez-vous offert quelque sacrifice à Dieu, quelque prière à la sainte Vierge? » — « Moi des sacrifices, moi des prières, vous êtes dans l'erreur, mon père. Quoi! un pécheur sans espoir, un pied déjà dans l'enfer, oserait lever les yeux vers Marie! » — « Mais, mon ami, réfléchissez un instant. » — « Hélas! mon père, que puis-je vous dire? » Puis, portant la main sur sa poitrine qu'il découvre : « Tenez, mon père, voilà tout ce que j'ai conservé. » Et il lui montre son Scapulaire. « Ah! mon fils, s'écria le missionnaire attendri, mon cher fils, ne le voyez-vous pas clairement, c'est la sainte Vierge qui vous a obtenu cette grâce (S. Liguori, *Vertus de Marie*).

Les membres de la Confrérie du saint Scapulaire sont assujettis à certaines règles qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent porter un petit Scapulaire sous leurs habits, réciter chaque jour l'office de l'Eglise ou le petit office de la sainte Vierge. Ceux qui ne savent pas lire substituent à l'office sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*. Ils doivent, de plus, s'abstenir de viande les mercredis, vendredis et samedis; ou s'ils ne peuvent faire abstinence ces jours-là, ils sont obligés d'y suppléer en récitant sept autres fois les mêmes prières. Ceux qui ayant été agrégés à la confrérie du saint Scapulaire, négligent ces pratiques, perdent pendant le temps qu'ils ne s'en acquittent pas, la faculté de gagner les nombreuses indulgences qui sont attachées à leur accomplissement.

AUTEURS A CONSULTER.

SAINT ROSAIRE.

ASCÉTIQUES ANCIENS.

ALANUS DE RUPE — De dignitate Psalterii B. M. V.
VINC. BAUDELLUS — Constit. dist. 1, C. 15.
JOAN. DE MONTE — Mariale.
THOMAS DE TEMP. — De Miraculis Psalt. B. Virg.
HUMBERTUS — L. 2, Serm. de fraternit.
JUST. MICHOVIEN. — Disc. super litanias Lauretan. Disc. 365.
THOMAS CANTIPR. — L. 2, C. 29.
ALBERTUS DE C. — In Thesauro novo Theolog.
AMBROSIUS SALM. — Id.
ANDREAS GINEST. — Id.
JOANNES RIBELLI — Id.
JODOCHUS LOVIC. — Id.
FRIDERIC. NAUSEA — In Catechism.
MARCHANTIUS — Hortus past. Tr. 4.
SAVONAROLA — In Expos. Salut. ang.
JOAN. GROPPER — In Declar. ejus dem.

ASCÉTIQUES MODERNES.

Le P. POIRÉ — Triple Couronne, C. 9.
Le P. SUFFREN — Ann. chrét. T. 1.
Le P. CRASSET — Dévotion à la sainte Vierge.
S. FR. DE SALES — Introd. à la vie dévote.
RODRIGUEZ — Traité sur le chapelet.
M. L. VEUILLOT. — Le S. Rosaire médit.

PRÉDICATEURS.

Le P. LEJEUNE — Serm. sur le S. Rosaire.
Le P. NICOLAS — It.
Le P. TENIER — It.
BOSSUET — It.

SAINT SCAPULAIRE.

ASCÉTIQUES.

Le P. POIRÉ — Triple Couronne, C. 12.
Le P. CRASSET — Dévot. à la sainte Vierge.
Le P. TH. REN. — Marialia.
M. de SAMBUCCY. — Manuel du Scapul.
ANONYME — La gloire du Scapul.

PRÉDICATEURS.

Le P. LEJEUNE — I Serm.
Le P. DANIEL — It.
Le P. NICOLAS — It.
Le P. TENIER — It.
BIROAT — It.
COLOMBIERE. — It.
La VOLPILIÈRE — It.

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.

PERFECTIONS DU TRÈS-SAINT CŒUR DE MARIE.

(UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

PERFECTIONS DONT DIEU A ORNÉ CE TRÈS-SAINT CŒUR.

IIe POINT.

PERFECTIONS DONT ELLE L'A ORNÉ ELLE-MÊME.

Ier POINT.

PERFECTIONS DONT DIEU A ORNÉ CE TRÈS-SAINT CŒUR.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

PERFECTIONS DONT ELLE L'A ORNÉ ELLE-MÊME.

1 — Humilité;
2 — Détachement;
3 — Pureté;
4 — Amour du cœur de Marie.

LES QUATRE TITRES QUI CARACTÉRISENT L'EXCELLENCE DU TRÈS-SAINT CŒUR DE MARIE.

(UN CONTEMPORAIN. — *Tribune sacrée.*)

Ier TITRE.

C'EST UN CŒUR IMMACULÉ.

IIe TITRE.

C'EST LE CŒUR DE LA PLUS PURE DES VIERGES.

IIIe TITRE.

C'EST LE CŒUR DE LA PLUS PARFAITE DES MÈRES.

IVe TITRE.

C'EST LE CŒUR DE LA PLUS ADMIRABLE DES PATRONNES.

MISÉRICORDE DE MARIE POUR LES HOMMES.

(M. L'ABBÉ CH. BRETON. — M. L'ABBÉ NORMAND.)

Ier POINT.

MARIE PEUT NOUS SECOURIR.

IIe POINT.

MARIE VEUT NOUS SECOURIR.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

MARIE PEUT NOUS SECOURIR.

1 — Elle est la Fille du Père;
2 — Elle est l'Épouse du Saint-Esprit;
3 — Elle est la Mère du Fils.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

MARIE VEUT NOUS SECOURIR.

1 — Elle s'est montrée notre Mère durant sa vie terrestre;
2 — Elle est notre Mère du haut du ciel.

PERFECTIONS

DU TRÈS-SAINT CŒUR DE MARIE.

TEXTE.

Omnis gloria filiæ regis ab intus.

PS. XLIV. 14.

Il est vrai de dire que la gloire de Marie, cette fille du grand roi, est tout intérieure, car il n'apparaît rien de grand en elle au dehors. Elle est inconnue, elle vit dans l'obscurité, au milieu des femmes d'Israël, elle est simple, modeste, pauvre, elle travaille de ses mains. Pénétrons donc plus avant, ne nous arrêtons pas à ce qui se montre aux yeux, descendons dans les pensées de cette âme sainte, allons jusqu'au cœur de cette Vierge pure. C'est là que sont cachés les trésors de perfection qui font sa gloire devant Dieu.

L'Eglise a consacré une fête en l'honneur du cœur adorable de Jésus afin de nous faire méditer sur l'amour immense que le Sauveur a eu pour les hommes et dont son cœur a été le siége; il convenait également qu'elle nous ordonnât d'honorer le cœur de Marie, parce qu'après celui de son Fils, il est le plus digne sanctuaire que la divinité ait habité, et que c'est aussi après celui de Jésus, le cœur qui a le plus aimé les hommes. Voilà le fondement de cette tendre dévotion répandue aujourd'hui dans toutes les églises; tel est l'objet de la fête que nous célébrons en ce jour, fête touchante où ceux qui veulent aimer Jésus viennent réchauffer leur cœur auprès de celui de Marie qui sut si bien aimer son divin Fils.

Je vais donc essayer de faire devant vous l'éloge du cœur de Marie; pour cela j'énumérerai : 1° *les perfections dont ce cœur a été orné de la part de Dieu;* 2° *celles dont elle l'a orné elle-même.*

Ier POINT.

PERFECTIONS DONT DIEU A ORNÉ LE TRÈS-SAINT CŒUR DE MARIE.

Les perfections particulières dont Dieu a orné le cœur de Marie sont de l'avoir préservé de la tache originelle et d'avoir conservé pure en lui son image divine.

La vierge Marie fut préservée de la tache originelle; c'est ici le miracle de la bonté divine et la perfection particulière dont son cœur fut orné dès sa naissance. La nouvelle Eve, celle qui devait réparer les maux de la première, sortit des mains de Dieu comme une création à part; elle ne devait appartenir à l'humanité que par l'innocence et la sainteté primitives. Le Seigneur, en la créant, se donna une seconde fois le spectacle qu'il s'était donné aux premiers jours : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gen. I. 26), se dit-il encore, et voilà qu'un nouveau chef-d'œuvre sortit de ses mains. Il souffla sur cette face admirable du même esprit dont il avait animé le premier Adam : *Inspiravit ut faciem ejus spiraculum vitæ* (Gen. II. 7); il mit dans son cœur cette rectitude originelle, effacée maintenant dans le reste des hommes. Les inclinations de la nouvelle Eve seront saintes, toutes ses affections seront célestes, aucune tache ne défigurera cette belle âme, aucun souffle de la passion ne la ternira. O Adam, ô Eve, œuvres si parfaites des premiers jours, voici que vous avez été surpassés! Nous admirions votre innocence, nous portions envie à votre sainteté, mais la vierge qui vient de naître est plus pure et plus sainte encore. Le Seigneur lui parlait face à face, il vous bénissait dans le paradis terrestre, et voilà que le Seigneur semble plus encore faire ses délices de sa créature cette fois en l'exaltant avec transport : *Ecce tu pulchra es, amica mea; tota pulchra es* (Cant. I. 14; IV. 7); lui qui trouve des défauts dans les intelligences qui environnent son trône, il trouve le cœur de Marie sans tache : *Et macula non est in te* (Cant. IV. 7).

Les anges, apercevant cette nouvelle forme si parfaite, sont dans l'allégresse et courent sur ses pas, attirés par le charme de sainteté qui s'exhale de tout son être : *Curremus in odorem unguentorum tuorum* (Cant. I. 3). En la voyant, ils s'arrêtent d'admiration et s'écrient : *Quæ est ista, pulchra ut luna, electa ut sol* (Id. ibid.).

Et nous, M. F., ne la trouverons-nous pas belle cette Vierge immaculée? lui désirerons-nous plus de faveurs de la part du Ciel? n'est-elle pas comblée de dons?

IIe POINT.

PERFECTIONS DONT ELLE L'A ORNÉ ELLE-MÊME.

Marie continue en elle l'œuvre du Seigneur; elle reçut de ses mains un cœur innocent : elle ne se contente pas de garder cette innocence native, elle veut y ajouter et la combler par les mérites de la plus haute sainteté. C'est pourquoi nous la voyons, dans tout le cours de sa vie, s'appliquer à la pratique de toutes les vertus.

Ne pouvant parler de toutes les vertus dont elle orna son âme, nous ne mentionnerons que les plus exquises : 1° *son humilité;* 2° *son détachement;* 3° *sa pureté;* 4° *son amour pour les chrétiens.*

1re SUBDIVISION. — **Humilité.**

Fille de rois, reine elle-même, plus auguste que ceux et celles qui ont ici-bas porté des couronnes, parce qu'elle est choisie pour être la Fille du Très-Haut, l'épouse du Saint-Esprit, la Mère de Jésus-Christ, Rédempteur des hommes, et qu'un jour elle sera proclamée Reine des cieux et de la terre, elle semble oublier son origine et ses destinées; elle s'ensevelit dans une obscurité profonde, elle devient l'épouse d'un artisan, elle vit dans une condition abjecte aux yeux des hommes, et elle se dévoue à toutes les humiliations qu'exige un pareil état.

L'ange étant venu lui dire qu'elle serait mère de Dieu, elle oppose à ce glorieux titre celui de servante : *Ecce ancilla Domini* (Luc. I. 38).

Elisabeth, ravie des merveilles que sa présence opère en elle, la comble de louanges et la nomme bénie entre toutes les femmes; Marie, repoussant cette gloire, ne veut contempler que sa bassesse : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

2e SUBD. — **Détachement.**

Ayant ordonné à son cœur d'être doux et humble, selon la leçon que son Fils donna plus tard à ses disciples, Marie l'enrichit d'une seconde vertu non moins précieuse, le *détachement.* Elle naît pauvre, elle vit pauvre, elle meurt pauvre. L'entendez-vous, une seule fois, se plaindre de son état? Elle rencontre sur ses pas des riches vaniteux et méprisants; quand elle va à Jérusalem, elle y voit le palais royal de ses aïeux qui a passé en d'autres mains : croyez-vous qu'elle regrette ces biens terrestres et qu'elle envie aux grands de la terre leurs possessions? Elle est heureuse dans sa grotte de Nazareth; elle bénit Dieu de son dénûment dans la grotte de Bethléem; elle fait sans se plaindre son pèlerinage en Egypte; partout elle se montre la digne Mère de celui qui n'aura pas où reposer sa tête, qui aura pour disciples des pêcheurs, qui évangelisera les pauvres et qui mourra nu sur une croix.

Si ce cœur de la Vierge était si détaché des biens d'ici-bas, c'est qu'il était plein des dons célestes, c'est qu'il aspirait sans cesse vers les richesses spirituelles, les seules réelles et les seules dignes de nos âmes.

3e SUBD. — **Pureté.**

Je ne fais qu'indiquer cette vertu précieuse; qui ne sait qu'elle a été la vertu par excellence du cœur virginal de Marie! Son amour fut tout entier à son Dieu. Dès son enfance elle va au temple lui consacrer ses affections; là les élans de son âme s'exhalent vers le Seigneur dans la prière et la contemplation. Elle sait qu'elle est en ce monde pour y accomplir sa haute mission. Elle sera la fille du Très-Haut, elle sera l'épouse de l'Esprit-Saint; elle donnera naissance au Fils de Dieu, qui viendra sur la terre pour sanctifier *la chair qui a corrompu sa voie;* c'est pourquoi sa chair à elle est un temple où elle se prépare à recevoir l'adorable Trinité qui viendra y résider pour accomplir ses sublimes desseins. Aussi l'Ecriture l'a comparée, à cause de cette angélique pureté, à un lis éclatant de blancheur : *sicut lilium;* à une chaste colombe : *una est columba mea.* L'Eglise l'a appelée la Reine des vierges, et elle nous la montre dans le ciel marchant la première à la suite de l'Agneau, accompagnée de ce chœur glorieux de vierges qui n'ont voulu ici-bas d'autre époux que Jésus-Christ.

O cœur virginal de Marie! vrai sanctuaire d'innocence! vase de perfection! oserons-nous vous contempler sans rougir, nous qui avons reçu une robe blanche au jour de notre baptême et qui l'avons traînée dans la fange; nous, vases sanctifiés par le sang de votre divin Fils, et qui sommes devenus des sépulcres blanchis?

4e SUBD. — **Amour du cœur de Marie.**

Je veux vous parler encore de l'amour que la bienheureuse mère de Dieu a eu pour les hommes. Cet amour s'est montré de deux manières : 1° dans l'oblation volontaire qu'elle a fait de son Fils; 2° dans la protection dont elle nous couvre du haut du ciel.

1° *Oblation de son Fils.* Marie surmonte toutes les douleurs maternelles et nous la voyons dès le premier instant coopérer elle-même aux souffrances de son bien-aimé Fils et devenir en notre faveur le ministre des desseins rigoureux de son Père sur lui. Voyez-la à Bethléem, à Nazareth, au temple devant S. Siméon; voyez-la surtout au Calvaire, debout au pied de la croix...

2° *Protection de Marie.* Enfin, une dernière preuve de l'amour de Marie pour nous, ce sont les secours particuliers qu'elle nous obtient de Dieu pour notre salut. Ce cœur qui a tant aimé les hommes en ce monde a accru encore sa flamme, s'il était possible, pour nous dans le ciel. C'est du haut de son trône de gloire et de puissance que Marie a montré aux disciples de son Fils qu'elle était toujours pour eux une mère. Elle a étendu ses mains sur l'univers entier et elle l'a comblé de dons. Elle est une toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex,* et elle exerce continuellement cette prérogative, tout ce que Dieu nous accorde devant passer par ses mains, dit S. Bernard : *Nihil nos Deus habere voluit quod per Mariæ manus non transiret* (*Serm. 2 de Vigil. Nat. Dom.*).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

TITRES DE L'EXCELLENCE

DU TRÈS-SAINT CŒUR DE MARIE.

TEXTE.

Proba me, Deus, et scito cor meum.

Ps. CXXXVIII. 23.

Il est peu d'âmes qui puissent, avec la confiance du prophète, dire à Dieu : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* Marie a pu parler ainsi au Seigneur...

Pourquoi le côté du Rédempteur a-t-il été ouvert par le tranchant d'une lance, si ce n'est pour dire éloquemment à tous : voyez le cœur modèle, étudiez-le, invoquez-le; que l'amour vous identifie et vous rende semblables à lui? Mais ce cœur est celui d'un Dieu, et qui pourra l'imiter? Pour condescendre à notre faiblesse, Dieu va créer du sang des hommes un cœur modèle, pur, sans tache; fixez un instant vos regards sur ce cœur de mère, de sœur et d'épouse; admirez-en les qualités principales, elles seront pour vous un signe de réforme et un gage de salut.

Cœur immaculé de Marie! pour vous connaître nous implorons par vous-même les lumières et les grâces de l'Esprit saint, votre céleste époux.

Quatre titres caractérisent, à nos yeux, l'excellence du saint Cœur de Marie : 1° *c'est un cœur immaculé;* 2° *c'est le cœur de la plus pure des vierges;* 3° *c'est le cœur de la plus parfaite des mères;* 4° *c'est le cœur de la plus admirable des patronnes.* J'indique les considérations, à vous de les méditer.

Ier TITRE.

C'EST UN CŒUR IMMACULÉ.

Par la grâce de son cher Fils, le cœur de Marie a été pur, comme le fut, par la vertu de la divinité, le cœur même de Jésus. De là les paroles de l'ange à la bienheureuse Vierge : *Ave, gratia plena,* et celles-ci du grand évêque d'Hippone : *Talis suo modo mater qualis ut filius.* Vos âmes frémiraient d'épouvante si j'esquissais la nature du péché originel. Voyez toutes les calamités du monde, voyez toutes les horreurs de l'abîme, elles n'en sont que les châtiments nécessaires. Comment le cœur de Marie, préservé de tout péché véniel, de toute imperfection humaine, aurait-il pu être, par l'impression de la faute originelle, marqué au coin de Satan? *Una est Mariæ ac Christi caro.* N'est-il pas évident qu'en renversant la tige vous brisez la fleur? La chair de Jésus et celle de Marie n'en font qu'une seule; *una,* selon le terme énergique d'Arnauld de Chartres. Si le cœur de Marie n'a pas été conçu sans tache, l'opprobre tout entier rejaillit sur Jésus; qui oserait soutenir ce blasphème? Pourquoi donc les prodiges si multipliés, les fêtes de l'Eglise et les chants solennels en faveur de cette croyance? Pourquoi sur l'or et le fer grave-t-on avec applaudissement, chaque jour, les titres de la conception immaculée : *Pulchra et decora Filia Jerusalem.* Cœur immaculé de Marie, je m'associe pour vous louer à ces peuples immortels d'anges, à ces vertus célestes qui vous honorent. Transportés d'amour, auprès de vous, ils contemplent, admirent, célèbrent votre incomparable pureté, et leur joie est excessive et ineffable.

IIe TITRE.

C'EST LE CŒUR DE LA PLUS PURE DES VIERGES.

Après la Conception immaculée l'attribut qui étincelle avec le plus de charme dans le cœur sacré de Marie, c'est la virginité par excellence. On a dit de l'illustre Vierge qu'elle était puissante, bénie entre toutes les femmes, qu'elle était la gloire des générations, l'honneur de la terre, la cité de Dieu, la porte du ciel, la seconde couronne de tous les saints comme s'exprime S. Bonaventure; or, toutes ces appellations et gloires diverses, dans la langue populaire et celle de l'Eglise, se résument en une seule expression épuisant la louange : Marie est la Vierge des vierges, la Vierge sainte.

La virginité c'est l'exemption de toute souillure : *Virginitas est expers contagionis integritas.* Cette vertu qui tient dans une dépendance continuelle les sens et les facultés humaines, cette vertu alliée à la fois au corps et à l'âme, se perfectionnant par la réaction vertueuse et réciproque de ces deux substances, la virginité, en un mot, tient plus du ciel que de la terre, aussi beaucoup la désirent, peu la trouvent, moins encore la conservent. Que l'ange, pure intelligence, ne sente point les traits de la convoitise sensuelle, en cela rien d'étonnant, mais que dans un vase d'argile repose un cœur d'une chasteté et d'une virginité parfaites, c'est ici la gloire et le mérite, un étrange et unique phénomène, que dans toute sa splendeur on peut admirer dans le très-saint cœur de Marie, cœur à jamais vierge!

Oh! la plus sainte des vierges, qui donc avait enseigné à votre cœur, le prix et l'amour de la pureté? Je cherche dans les figures vivantes qui vous ont précédée et annoncée, dans Eve, Sara, Esther, Judith; je m'efforce de trouver un essai de la vertu des anges, nulle part je ne rencontre de la virginité totale un trait bien marqué. Vous seule avez été créée Vierge avant l'aurore des siècles.

IIIe TITRE.

C'EST LE CŒUR DE LA PLUS PARFAITE DES MÈRES.

La prédestination d'une pure créature ne peut être portée plus haut qu'à l'état de mère de Dieu, parce qu'il n'y a rien de plus haut que Dieu, de plus parfait que l'infini. Aussi est-ce à cause de la maternité divine que nous devons au très-saint cœur de Marie une vénération plus grande : *Ratione hujus dignitatis deberi virgini excellentiorem adorationem;* ce sont les propres paroles de S. Thomas. Ayant conçu et enfanté un Dieu, homme-Dieu, Marie a acquis avec Dieu des relations impossibles à tout autre : *Fines divinitatis propinquius attingit,* elle a abordé les limites divines. On nomme illustre, recommandable, la mère d'un génie, d'un grand homme; quelle sera la grandeur de la mère qui a conçu et engendré le Saint des saints! La filiation et la maternité étant comme deux moitiés d'un même principe qui se correspondent, s'associent et se perfectionnent mutuellement, la conception et la virginité ont préparé le cœur de Marie, la maternité ajoute à son illustration la dernière fleur, la dernière couronne. Je me perds dans le labyrinthe de ce prodige nouveau, je veux choisir la vertu qui manifeste le plus la perfection du cœur de la divine Mère, et ce choix m'embarrasse, car toutes les vertus maternelles y apparaissent dans leur plénitude. Ici-bas l'amour est surtout la vertu que l'on aime à retrouver dans le cœur d'une mère; eh bien! contemplez l'amour de Marie pour Jésus, et l'amour du cœur de Jésus pour Marie; l'identité de la substance, la communauté de vues ont fait naître des deux parts, dans les deux cœurs, un amour d'inclination et un amour d'appréciation impossibles à décrire. A travers le voile de la chair, sous les traits qui lui ont été empruntés à elle-même, Marie voit, dans son enfant, un rédempteur, un Dieu, et Jésus voit dans le cœur de Marie le principe de son incarnation, de sa vie terrestre, l'occasion de ses mérites, de ses triomphes éclatants; à ce double contact, qui pourrait concevoir les brûlantes effusions de ces deux cœurs! O tendre Marie! les amours des mères ordinaires sont des amours de chair et de sang; mais le Saint-Esprit qui vous a fait mère de Dieu a créé en vous un cœur tout divin. Comme vous aimez votre fils en mère héroïque, lui vous aime en fils généreux; jamais amour et complaisances ne se répondirent si bien. Ce Fils qui est Verbe et homme vous aime d'un double amour. La maternité divine devenue pour vous une seconde forme, une investiture sacrée, vous place à un horizon prodigieux entre le divin et l'humain; de là en vous aussi un double amour. Comme Dieu, Jésus vous soutient et vous porte en ses bras; comme homme, vous le soutenez et le portez entre les vôtres. Par vous le Verbe devient sensible et les hommes apprennent à connaître clairement les trois personnes de la très-sainte Trinité.

IVe TITRE.

C'EST LE CŒUR DE LA PLUS ADMIRABLE DES PATRONNES.

Je n'aurai que peu de paroles pour exposer ce glorieux patronage, tant la démonstration en est claire et facile.

Si je parcours, dans l'Evangile et la tradition, l'histoire de la Vierge royale, jamais je ne la trouve ni amère ni dédaigneuse, mais toujours bonne et compatissante. Partage-t-elle les sueurs et les travaux de l'ouvrier que Dieu lui a choisi pour être le gardien de ses hautes vertus, Marie est sans cesse attentive, prévenante pour les moindres désirs. Pour une visite à laquelle rien ne l'oblige, elle ne redoute ni les ennuis ni les difficultés du chemin. S'il faut à une assemblée du monde un prodige de grâce, un premier signe de la part de Jésus, Marie se porte médiatrice, le demande et l'obtient. Au Calvaire et au Cénacle Marie n'apparaît-elle point l'inébranlable patronne de la douleur, de la prière, de l'apostolat? Devenue reine de gloire, son patronage s'élève non pour se dérober, mais pour s'agrandir; depuis lors jusqu'à cette heure, quel est le pays, le peuple sur lequel elle n'ait fait descendre la divine miséricorde. Lisez les annales de la religion; dès que le péril se manifeste, dès que sous un nom ou sous un autre l'enfer se montre, la patronne du vaisseau de l'Eglise apparaît aussi; elle cingle en haute mer, laissant en arrière et brisés les vaisseaux des pirates qui voulaient usurper la place et la gloire du navire triomphal de l'Eglise.

Patronne des empires, il n'est pas de sceptre chrétien qui n'ait dû, en divers temps, son salut, sa perpétuité ou ses victoires à cette invincible reine des combats. C'est pourquoi pour éterniser le souvenir de ses trophées, le bronze n'a pas assez de murmure, ni la tour massive assez de durée et de hauteur. Que de vœux, que de sanctuaires, de cellules, de noms, d'autels et de cœurs dédiés à son patronage, rangés sous son char de triomphe! Aucun roi a-t-il jamais reçu une ovation plus libérale, plus magnifique? Le patronage de Marie est un fait permanent, un dogme incontestable. Les plages, les mers, les arbres de la solitude, les mélodies de l'artiste et la prière du petit enfant se réunissent pour publier que Marie est la patronne universelle, la compagne des joies pures, la mère de toute grâce.

A vous donc, ô cœur immaculé de Marie, à vous notre confiance et notre amour.

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

MISÉRICORDE DE MARIE

POUR LES HOMMES.

TEXTE.

Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur.

HEBR. IV. 13.

Un jour l'apôtre S. Paul, traversant la place d'Athènes, vit un autel qui portait pour inscription ces mots : *Ignoto Deo,* au Dieu inconnu. Aujourd'hui, en pénétrant dans cette enceinte, j'ai vu aussi un autel, et, sur son frontispice, j'ai lu ces mots : *A N.-D. de Miséricorde.* Vous l'avez bien nommée, M. F., oui, la sainte Vierge est vraiment la reine de miséricorde, et votre piété, en lui donnant un si beau titre, a compris tout ce qu'il y a de sollicitude et de tendresse dans le cœur de Marie.

Marie ! oh ! quel nom délicieux ! Il résonne à l'oreille comme un suave concert, il est doux sur les lèvres, comme un rayon de miel ; c'est un nom d'espérance, c'est un nom d'amour.

Ce respect mêlé d'un immense amour que partout on porte à Marie, ces hommages qu'on lui adresse et qui partent avant tout du cœur, tout cela s'explique par ces deux mots : *Marie peut nous secourir, Marie veut nous secourir.* Telle est, chrétiens, la douce et consolante vérité que je vais développer aujourd'hui devant vous, à l'aide de votre pieuse et bienveillante attention.

Ier POINT.

MARIE PEUT NOUS SECOURIR.

Tous le jours, dans le monde, on s'honore de compter parmi ses amis des hommes riches et puissants. Les courtisans des rois de la terre font sonner bien haut l'intimité dont ils jouissent auprès du monarque ; ils n'échangeraient pas, pour tout l'or du monde, cette familiarité glorieuse qui fait leur orgueil et leur joie. Or, nous aussi, M. F., nous comptons de hautes et honorables amitiés, des amitiés qui ne passent pas comme celles de la terre avec le caprice d'un jour, mais des amitiés durables et éternelles ; nous avons au ciel une protection puissante à laquelle il nous est toujours libre d'avoir recours. Marie peut nous secourir. Par ses rapports avec l'adorable Trinité elle jouit dans les splendeurs de l'éternité bienheureuse d'un pouvoir souverain et qui n'a de supérieur que celui de Dieu même.

1re SUBDIVISION. — Elle est la Fille du Père.

Un père pourrait-il refuser quelque chose à un enfant chéri, à une fille adorée ? Qu'elle se présente devant lui, cette enfant de bénédiction dans laquelle il aime à se complaire, et il lui accordera sur-le-champ l'objet de ses demandes. Son ingénuité, sa candeur, son obéissance, son attention à prévenir ses moindres désirs, à aller au devant de chacune de ses volontés, tout cela a depuis longtemps gagné le cœur de ce bon père. Sa fille, c'est son trésor, sa vie, la joie de ses cheveux blancs, comment voulez-vous qu'il ait le barbare courage de lui rien refuser, quand elle ne demande que des choses justes et bonnes ? Voilà, M. F., comment vous agissez tous les jours à l'égard de vos enfants. Dieu, qui est encore meilleur que le plus excellent père, Dieu, qui résume en lui toute paternité, se conduirait-il autrement envers sa fille bien-aimée, la plus soumise de toutes, la plus dévouée, la plus parfaite ? Il ne sait donc rien refuser à cette enfant de prédilection qui ne s'approche jamais de son trône que pour implorer sa clémence en faveur des hommes, et chaque fois que Marie élévera la voix, elle sera bien sûre d'être exaucée.

2e SUBD. — Elle est l'Épouse du Saint-Esprit.

A ce titre encore sa puissance ne saurait être contestée, car un époux ne repousse jamais une épouse bien-aimée. Tout entre eux est commun, les joies, les peines, les douleurs. Ainsi l'Esprit saint, ce chaste et divin époux de la royale vierge de Juda, dont l'innocence et la grâce sont incomparables, ne pourra rien refuser à Marie ; mais il accueillera avec bonté tous les désirs, tous les vœux de sa noble et céleste fiancée.

3e SUBD. — Elle est la Mère du Fils.

Mais ce n'est pas encore assez pour Marie que d'être la fille du Père et l'épouse du Saint-Esprit. Tous les fidèles sont les enfants de Dieu le Père, et toutes les âmes saintes, les épouses du Saint-Esprit. Marie est de plus la mère du Fils, et ce titre de mère est de plus incommunicable : c'est le plus glorieux de ses priviléges. Nulle créature ne peut partager avec elle sa maternité divine ; or, à ce titre surtout, Marie a sur le cœur de son divin Fils les droits les plus incontestables et l'autorité la plus absolue. Un enfant pourrait-il ne pas écouter sa mère ? Comment pourrait-il ne pas l'écouter quand elle intercède en notre faveur ? Elle est dans le ciel à ses côtés, le suppliant pour nous ; elle lui montre le sein qui l'a porté, les mamelles qui l'ont allaité, et à ces touchants souvenirs de l'amour d'une mère, J. C. brise ses foudres et laisse dormir ses vengeances. Oserions-nous donc encore douter de la puissance de Marie ?

IIe POINT.

MARIE VEUT NOUS SECOURIR.

1re SUBDIVISION. — Elle s'est montrée notre Mère durant sa vie terrestre.

Il est un sentiment bien doux et bien délicieux, un sentiment que le langage humain est impuissant à exprimer, un sentiment qui, à lui seul, résume ce qu'il y a de plus grand, de plus généreux, de plus sublime, c'est le sentiment d'amour que Dieu a mis aux cœurs des mères. Une mère concentre dans son enfant tout ce qu'elle a d'affection et de tendresse. Elle vit de la vie de son enfant, elle respire de son souffle, elle se réjouit de ses joies, elle souffre de ses souffrances. Son enfant c'est son trésor, sa joie, son bonheur, c'est son tout. Où trouver plus d'amour que dans le cœur d'une mère ? Aussi Marie a voulu que nous l'appelassions de ce nom ; et qui jamais mérita mieux ce beau titre de mère ? L'amour qu'elle porta aux hommes durant sa vie ici-bas, laisse bien loin derrière lui l'amour ordinaire des mères pour leurs enfants. Ouvrons l'Evangile.

C'était pendant une froide nuit d'hiver, la Vierge d'Israël, retirée dans une pauvre chaumière, met au monde son premier né. Eclairée des lumières d'en haut, elle sait qu'elle vient de donner le jour à un Dieu, aussi elle aime son enfant qui est l'enfant du miracle, elle l'aime de toutes les puissances de son âme ; elle l'adore, et, dans l'élan de son amour, elle le presse contre son sein virginal, l'enlace dans ses bras maternels et le couvre de ses chastes embrassements.

Cependant, bientôt une voix prophétique fait retentir à ses oreilles ces paroles si poignantes pour un cœur de mère : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc II. 35), et tout à coup, avertie par la Providence, elle a compris que son Fils est condamné à mourir un jour au milieu des plus grands supplices, et que c'est à ce prix seulement que pourra s'opérer le salut du genre humain. Elle entrevoit alors les scènes déchirantes que l'avenir réserve à sa tendresse. Le Ciel lui demande le sacrifice de son Fils bien-aimé, de son Jésus : eh bien ! Marie ne recule pas devant un si grand sacrifice. Elle nous aime tant, cette divine Mère, que pour nous sauver elle n'hésite pas à livrer son Fils unique : *Sic dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.*

Pendant que Jésus opère ainsi sur la croix l'œuvre sanglante de notre rédemption, Marie, sa mère et notre mère à tous, est aux pieds de cette même croix ; elle est debout et non renversée dans sa douleur : *Stabat Mater dolorosa,* dans l'attitude d'un sacrificateur. Elle semble dire à Dieu : « Frappez, frappez mon fils ; qu'il meure, s'il le faut, pour le salut de l'humanité coupable. » Est-ce là, M. F., je vous le demande, de la tendresse ? Et Marie n'a-t-elle pas porté l'amour pour nous jusqu'au dernier degré de l'héroïsme ? Une fois le Ciel réconcilié avec la terre par le sang de J. C., il semble que Marie n'avait plus rien à faire pour les hommes et qu'elle leur avait donné, en sacrifiant son Fils unique pour leur bonheur, une preuve suffisante de sa miséricorde, mais pour elle ce n'est point encore assez. Son dévouement et sa charité pour nous la suivront par delà le tombeau.

2e SUBD. — Elle est notre Mère du haut du ciel.

Dans le ciel il lui reste encore son cœur pour nous aimer et son bras pour nous bénir. Oui, sachons-le bien, M. F., quoique Marie soit séparée de nous, elle ne nous oublie pas. Arrivée au port de la bienheureuse éternité, elle sait qu'elle a laissé sur la mer orageuse du monde ses enfants chéris ; elle les abritera donc contre la tempête, dirigera leur barque à travers les vagues furieuses, leur servira d'étoile conductrice pendant la nuit.

Ave, maris Stella. Parvenue dans la céleste patrie, elle sait encore que ses pauvres enfants gémissent dans la vallée des larmes, portent péniblement le poids de la chaleur et du jour et mangent du pain trempé dans leurs pleurs ; elle répandra donc quelques fleurs sur leur route semée d'épines et distillera un peu de miel dans cette coupe de la vie qui, trop souvent hélas ! ne renferme que de l'absinthe. Du haut des cieux notre bonne mère nous voit combattre dans la plaine ; elle assiste à nos luttes, nous soutient dans nos assauts, nous couvre de sa tendresse comme d'un bouclier. Notre courage est-il près de faillir, soudain elle fait retentir doucement, à nos oreilles, ces belles paroles qu'adressait autrefois à son enfant qui marchait au martyre, une mère aussi chrétienne que magnanime : *Peto, nate, ut adspicias ad cœlum.* Mon fils, regarde le ciel où une couronne immortelle t'est préparée. A chaque instant, M. F., et le jour et la nuit, Marie a l'œil sur nous. Sa sollicitude maternelle ne se repose jamais, et comment, en effet, pourrait-elle nous oublier ? Ne sommes-nous pas les enfants de ses larmes ? Ne nous a-t-elle pas engendrés douloureusement au pied de la croix ? Les pécheurs comme les justes sont sûrs de trouver place dans son cœur, elle embrasse l'humanité tout entière dans les étreintes de sa charité.

Ou pardonnez à votre peuple, Seigneur, ou effacez-moi de votre livre et faites-moi mourir, s'écria autrefois Moïse. Il dit et la colère de Dieu tombe devant cette prière sortie des entrailles mêmes de la charité. Pour nous, quand nous avons péché, qui intercédera pour nous auprès du Seigneur ? Qui s'interposera entre le juge irrité et les coupables ? Ah ! c'est Marie, ce sera notre mère ; sa voix suppliante trouvera écho auprès de son divin Fils et sa prière forcera l'Eternel à convertir ses foudres en douces rosées de bénédictions.

ANC. ET NOUV. TESTAMENT.

ANCIEN TESTAMENT.

Opus grande est, neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo (I Paralip. XXIX. 1).

Elegi enim et sanctificavi locum istum ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus (II Paralip. VII. 16).

Cum esset junior omnibus in tribu Nephtali, nihil tamen puerile gessit in opere (Tob. I. 3).

Hic solus fugiebat consortia omnium, sed pergebat in Jerusalem ad templum Domini, et ibi adorabat Dominum Deum Israel (Id. ibid. 5, 6).

Memor fuit Domini in toto corde suo (Id. ibid. 13).

Nunquam cum ludentibus miscui me, neque cum his qui in levitate ambulant participem me præbui (Id. III. 17).

Et in superioribus domus suæ fecit sibi secretum cubiculum in quo clausa morabatur, et habens super lumbos suo cilicium, jejunabat omnibus diebus vitæ suæ, præter sabbata et neomenias et festa domus Israel (Judith. VIII. 5, 6).

Et erat hæc in omnibus famosissima, quoniam timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de illa verbum malum (Id. VIII. 8).

Non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari (Id. XII. 20).

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri quia... confortatum est cor tuum eo quod castitatem amaveris (Id. XV. 11).

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi (Ps. XV. 5).

Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ (Id. XXVI. 4).

Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus (Id. XLIV. 14).

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas (Prov. XXXI. 29).

Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum (Cant. I. 3).

Ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es, oculi tui columbarum (Id. ibid. 14).

Ego flos campi et lilium convallium (Id. II. 1).

Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo (Id. ibid. 5).

Surgam et circuibo civitatem; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea (Id. III. 2).

Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ et thuris universi pulveris pigmentarii? (Id. ibid. 6.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Ave, gratia plena, Dominus tecum (Luc. I. 28).

Exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo (Id. ibid. 47).

Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo (Id. II. 19).

Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te (Id. ibid. 48).

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea (Id. X. 42).

SS. PÈRES.

Nec serpentis venenosi afflatibus infecta est (Origen. *Hom.* 6 *in Luc.*).

Sine macula et sine peccato (S. Amphiloq. *Orat. in B. M. V.*).

Sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas, vitaque Mariæ, de qua velut in speculo refulget species castitatis et forma virtutis (S. Ambr. *L.* 2 *de Virgin.*).

Quid nobilius Dei matre? Quid splendidius ea quam splendor elegit? Quid castius ea quæ corpus sine corporis contagione generavit? (Id. *ibid.*).

De cæteris ejus virtutibus quid loquar? Virgo erat non solum corpore, sed etiam mente. Corde humilis, verbis gravis, animi prudens, loquendi parcior, legendi studiosior, non in incerto divitiarum sed in prece pauperis spem reponens, intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita, non hominem sed Deum quærere : nullum lædere, bene velle omnibus, fugere jactantiam, rationem sequi, amare virtutem (Id. *ibid.*).

Gratiam quam detulit angelus, accepit Virgo, salutem sæculis redditura. Vere benedicta Virgo, quæ et virginitatis possidet decus et Matris dignitatem. Vere benedicta quæ et superni conceptus meruit gratiam et servavit integritatis coronam. Vere benedicta quæ et divini germinis suscepit gloriam et regina extitit totius castitatis (S. Petr. Chrysol. *Serm.* 143).

Maria laudabilius atque beatius Christi mater est secundum ejus sententiam : *Quicumque facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse mihi frater et soror et mater est.* Has sibi omnes propinquitates in populo quem redemit spiritaliter exhibet... Mater ejus est tota Ecclesia, quia membra ejus per Dei gratiam parit; item mater ejus est omnis anima pia, faciens voluntatem Patris ejus fecundissima charitate in iis quos parturit, donec in eis ipse formetur (S. August. *De Virginitate, C.* 5).

Optimam partem elegit Maria quia prima omnium feminarum Deo virginitatem obtulit (S. Ildephons. *Serm.* 5 *de Assumpt.*).

Omnes accurramus, senes et adolescentes, ætate graves et juniores, omne agmen et genus prævenientes ad honorandum Dominam nostram, ac nostræ naturæ Reginam; altitudinemque sanctitatis ejus honorantes, dicamus : O gloria filiarum, matrum decus! o miraculum, quo missi a Deo prophetæ perculsi sunt, et cujus gloria angelos sanctos superat (S. Joan. Damasc. *Homil. in Annunt. B. M. V.*).

O tu, Maria, cujus non repellitur intercessio, nec recusatur oratio; quæ simplici Divinitati proxima es, propius ad Trinitatem sanctam accedens; quæ altitudine cherubicis turmis sublimior es et seraphicis agminibus excelsior; per te, quandiu in hoc pereunte mundo manebimus auxilium ad bona opera facienda consequamur (Id. *ibid.*).

O admirandam et omni honore dignissimam Virginem! o feminam singulariter venerandam, super omnes feminas admirabilem, parentum reparatricem, posterorum vivificatricem! Virginem carne, virginem mente, virginem professione, virginem denique qualem describit Apostolus, mente et corpore sanctam (S. Bernard. *Super* MISSUS EST.).

Ipsa conteret caput tuum. Cui hæc servata victoria est, nisi Mariæ; ipsa procul dubio caput contrivit venenatum, quæ omnimodam maligni suggestionem tam de carnis illecebra quam de mentis superbia deducet ad nihilum (Id. *ibid.*).

O beata inter feminas cujus gratia hominum ac angelorum transcendit naturam! (S. Laur. Justin. *Serm. in Nativ. B. M.*).

Tota pulchra absque delicto sine mentis et corporis deformitate, Deo et hominibus amabilis habebatur (Id. *ibid.*).

THÉOLOGIE.

VIE DE LA SAINTE VIERGE.

La connaissance de la vie sainte et admirable de la très-sainte Vierge nous donnera celle de son très-saint cœur.

Marie, *Maria*, surnommée la sainte Vierge, mère de J. C. et épouse de S. Joseph, était fille de S. Joachim et de sainte Anne. Issue de la tribu de Juda et de la famille de David, elle ne fut pas conçue dans le péché originel, comme les autres enfants d'Adam; et l'Eglise honore ce glorieux privilége par la fête de la *Conception de Marie*, qu'on célèbre le 8 décembre. Sa naissance est célébrée par une autre fête, le 8 septembre, qui est celle de la *Nativité de Marie*.

C'est une pieuse et constante tradition qu'elle se consacra à Dieu dans le temple de Jérusalem et qu'elle y fit vœu de virginité dans sa plus tendre jeunesse. L'Eglise, pour perpétuer le souvenir de ce fait, a établi la fête de la *Présentation* de Marie, qu'on célèbre le 21 novembre. Elle vécut ensuite dans la retraite jusqu'au temps où elle épousa S. Joseph. Ce mariage, qui ne porta aucune atteinte à son vœu, entrait dans les desseins du Ciel; et plusieurs Eglises en célèbrent la fête sous le nom d'*Epousailles* de la sainte Vierge. Marie, devenant mère sans être mariée, eût été exposée à la calomnie des hommes, qui n'auraient pu croire à sa vertu.

Lorsque les temps furent arrivés où Dieu allait envoyer sur la terre son Fils unique, il députa l'ange Gabriel à Marie, qui habitait Nazareth, ville de Galilée, et il lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Elle se trouble à la vue de l'ambassadeur céleste, et les louanges qu'il lui adresse augmentent encore ses alarmes. Elle garde le silence et pense en elle-même quelle peut être cette salutation. L'ange, s'apercevant de son trouble, lui dit : *Marie, ne craignez point, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.* Il lui annonce que ce fils sera aussi le Fils du Très-Haut, que Dieu lui donnera le trône de David, et que son règne n'aura point de fin. Marie rompt enfin le silence pour demander à l'ange comment cela pourrait se faire, puisqu'elle avait fait vœu de n'avoir commerce avec aucun homme. L'ange répondit que cela se ferait par l'opération du Saint-Esprit et par la puissance du Très-Haut. *Ainsi*, ajouta-t-il, *ce qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu.* Alors Marie, persuadée que rien n'est impossible à la toute-puissance de Dieu, se soumet, sans réplique, en disant : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

Saint Augustin dit, d'après une ancienne tradition, que le mystère de l'Incarnation s'accomplit le 25 mars, jour où l'Eglise en a toujours fait la fête, au moins depuis le cinquième siècle.

La sainte Vierge, qui avait appris de l'ange Gabriel que sa cousine Elisabeth, longtemps stérile, était au sixième mois de sa grossesse, voulut aller la féliciter. Elle partit donc et se rendit au pays des montagnes, dans une ville de la tribu de Juda, et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.

L'empereur Auguste ayant prescrit un recensement général dans tout l'empire, les descendants de David eurent ordre de se faire porter sur les registres de Bethléem en Judée, et, quoique Marie fût près d'accoucher, elle partit avec Joseph pour se rendre au lieu désigné. Lorsqu'ils arrivèrent à Bethléem, il n'y avait plus de place dans l'hôtellerie publique destinée à recevoir les étrangers. Personne ne voulant les loger dans la ville

HAGIOLOGIE.

à cause de leur pauvreté, ils ne trouvèrent d'autre retraite qu'une étable où se trouvait alors, selon la tradition populaire, un bœuf et un âne. Ce fut là que Marie mit au monde son divin Fils, sans ressentir les douleurs qu'éprouvent les autres mères. Après l'avoir enveloppé de langes, elle le coucha dans la crèche. *Avec quel soin*, dit S. Bonaventure, *ne veilla-t-elle pas sur lui! Avec quel respect ne touchait-elle pas celui qu'elle savait être son Seigneur! Avec quelle tendresse et quelle vénération ne l'embrassait-elle pas! Avec quel empressement ne couvrait-elle pas ses petits membres!* Marie vit aussi avec admiration la visite des bergers et l'adoration des mages.

Lorsque les quarante jours après la naissance de Jésus furent révolus, elle se présenta au temple pour y offrir deux tourterelles, comme la loi l'exigeait des pauvres en pareil cas, et présenta son divin Fils au Seigneur. Le vieillard Siméon, ce juste rempli de l'esprit de Dieu, qui s'était rendu au temple pour avoir la consolation d'y voir son Sauveur avant de mourir, le prit dans ses bras et remercia Dieu avec transport de lui avoir accordé la consolation de contempler de ses yeux le Messie attendu depuis si longtemps. Le rendant ensuite à Marie, il lui prédit qu'elle serait transpercée d'un glaive de douleur au pied de la croix où son Fils expirerait. Marie, entendant cette terrible prédiction, se soumit par avance aux volontés du Ciel.

Obligée de se sauver en Egypte avec Jésus et Joseph, elle quitte sans se plaindre, et parce qu'un ange l'ordonne, sa patrie, pour aller mendier un asile sur une terre inconnue. Un autre ange ayant marqué le moment du retour, elle se rendait tous les ans au temple de Jérusalem avec Joseph. Lorsque Jésus eut atteint sa douzième année, il s'y rendit avec eux pour célébrer la pâque. Après la fête, Marie et Joseph reprirent la route de Nazareth, ne doutant point que Jésus ne fût avec les personnes de leur connaissance, et ce ne fut que le second jour de marche qu'ils s'aperçurent que Jésus ne les accompagnait pas. Pénétrés de la plus vive inquiétude, ils ils le cherchent pendant trois jours. Ils le trouvent enfin dans le temple, assis au milieu des docteurs de la loi, les écoutant, et leur faisant des questions dont la sagesse les remplissait d'admiration. Joseph et Marie en furent eux-mêmes saisis d'étonnement. *Mon fils*, lui dit celle-ci encore tout accablée de la douleur que lui avait causée la privation de sa divine présence, *mon fils, pourquoi en avez-vous agi de la sorte avec nous? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions fort affligés.*

Il n'est plus parlé de la sainte Vierge, dans l'Evangile, jusqu'aux noces de Cana, où elle se trouva avec Jésus, qui y fit son premier miracle, à la prière de sa Mère. Elle suivit son Fils à Capharnaüm, et, le voyant accablé par la foule de ceux qui venaient pour l'entendre, elle se présenta pour l'en tirer.

On la voit encore reparaître au pied de la croix, où, J. C. mourant, la recommande à l'apôtre S. Jean, et le charge de lui tenir lieu de fils. On croit qu'après l'Ascension, dont elle fut témoin, elle se réunit aux apôtres dans le cénacle; mais après la Pentecôte, on ignore au juste où elle passa les dernières années de sa vie. Les uns disent que ce fut à Ephèse; d'autres, avec plus de vraisemblance, prétendent qu'elle mourut à Jérusalem, et qu'on voyait encore son tombeau vide dans le huitième siècle. L'année de sa mort n'est pas plus certaine, quoiqu'on s'accorde à dire qu'elle mourut dans un âge avancé. C'est une pieuse tradition qu'elle ressuscita immédiatement après sa mort, et que, par un privilége spécial, son corps, réuni à son âme, fut reçu dans le ciel. C'est un privilége dont l'Eglise célèbre la fête le jour de l'*Assomption*.

FRAGMENTS ORATOIRES.

I. Réhabilitation de la femme par Marie. *Benedicta tu in mulieribus.* Si Marie a reçu une bénédiction unique et privilégiée entre toutes les femmes, il est vrai de dire aussi que toutes les femmes ont été bénies en elle, de même que toutes les générations ont été bénies dans son Fils. Oui, c'est de cette ère à jamais glorieuse, nos très-chères sœurs, que date votre affranchissement d'une tyrannie brutale, d'un égoïsme jaloux, de préjugés et de coutumes barbares. C'est Marie qui vous a réhabilitées, élevées, honorées, bien mieux que ne peuvent le faire nos modernes organisateurs de je ne sais quel ordre social nouveau, où vous seriez, disent-ils, émancipées, c'est-à-dire où, par l'extinction de toute foi et la ruine de toute piété, vous retomberiez dans un état de dégradation pire que le premier; car il ne s'agit de rien moins pour vous que d'aliéner la propriété de votre âme et la liberté de votre conscience, pour les mettre à la discrétion de l'homme, qui deviendrait ainsi tout à la fois votre époux, votre père et votre Dieu.

Jusqu'à l'avénement de Marie, on connaît la destinée de la femme, comptée à peine au nombre des créatures humaines, sujette d'un maître dur, plus que compagne d'un époux généreux, prise puis délaissée par le caprice, servante de ses fils devenus adultes, repoussée comme impure du temple même où elle aurait pu du moins pleurer en liberté sa honte et son malheur. Au sein même de la nation juive, si vous exceptez quelques vocations extraordinaires, la condition de la mère et de l'épouse ne différait guère de celle des esclaves qui partageaient avec elles les soins domestiques.

En dehors du christianisme et des régions éclairées de sa lumière, voyez encore aujourd'hui à quel degré d'humiliation et d'ignominie est abaissée la moitié du genre humain! Là, entassée dans un harem, comme un vil troupeau, pour servir d'instrument à des voluptés sans amour; ailleurs, condamnées à un veuvage éternel après la mort d'un premier époux, ou forcée, par un fanatisme aussi impie qu'inhumain, à se laisser brûler vive, avec son cadavre, sur le bûcher funéraire. Etat d'abjection si extrême, qu'il n'est plus même senti par la victime qui le subit, et qu'il ne lui reste plus même assez de sens et d'instinct moral pour regretter sa dignité avilie ou souhaiter qu'elle lui soit rendue.

Mais Marie a paru, et de même que la faiblesse de l'âge est devenue l'objet d'un culte de respect, depuis qu'un Dieu s'est fait enfant; de même que la faiblesse de la condition a été affranchie, assistée, considérée, depuis qu'un Dieu s'est fait pauvre et a pris la forme de l'esclave, ainsi la faiblesse du sexe s'est relevée de son abaissement depuis qu'une Vierge a été saluée comme Mère de Dieu, et des trésors d'amour, de sainte pudeur, de sensibilité, de dévouement ont été versés dans le cœur de la femme en même temps que l'homme l'a entourée de protection, de soins délicats et d'égards respectueux.

Bénie soit donc la femme chrétienne qui a été glorifiée en Marie! Mais que par un juste retour, toutes les femmes la bénissent et la proclament leur libératrice; car c'est encore dans ce sens que se peut entendre le texte sacré : *Benedicta tu in mulieribus.* Maudite soit l'ingrate qui, oublieuse du bienfait, dédaignerait celle qui l'a tirée de l'opprobre et de la servitude, qui se permettrait des railleries sur ses mystères, et par une ridicule affectation de supériorité d'esprit, tournerait en dérision les pratiques de son culte! Ces monstres sont rares, il faut l'avouer, et leur rencontre est réputée mauvais présage. Marie, gloire et modèle de son sexe, en est généralement honorée avec une dévotion plus tendre. La jeune fille aime à prier devant l'autel où brille son image; la mère, voyant un enfant dans ses bras, presse le sien sur son cœur avec plus d'amour; l'épouse méprisée se console à ses pieds de l'abandon d'un époux infidèle et des troupes innombrables de vierges, comme l'avait prédit le prophète, disant un éternel adieu au monde et à ses vanités, s'honorent de marcher sous sa blanche bannière pour être présentées par elle au Roi de gloire : *Adducentur Regi virgines post eam* (Ps. xliv. 18.) (Le card. Giraud, *Paraphase de la Salutation angélique.*)

II. Aux vierges chrétiennes. Vous êtes sous l'aile de Marie, vierges chrétiennes, vous habitez dans son cœur comme sous une tente céleste, loin du bruit, loin des hommes, loin du démon. Le très-saint Cœur de Marie est le trésor que vous contemplez, l'asile où vous vous réfugiez, le livre où vous apprenez les secrets de la vie d'union avec le Seigneur. Ames saintes, cœurs privilégiés, continuez de vous approcher de la Reine des vierges, continuez à imiter ses vertus : l'esprit qui vous anime est un esprit de sainteté dont nous voudrions que les âmes de tous les fidèles fussent empreintes. Heureuses les familles chez lesquelles rayonnent les reflets de vos vertus! Heureuses celles que vous guidez par vos exemples! Heureuses à jamais vous-mêmes d'accomplir tous les jours de votre vie, au nom de la Vierge, votre sublime mission de bon exemple, de dévouement, de sainteté et de salut! (*Un contemporain.*)

MÉLANGES.

I. Culte de Marie dans les premiers siècles. C'est en l'an 48 qu'on rapporte la mort de la sainte Vierge. Elle avait pu voir les miracles opérés au nom de son Fils, la première persécution de Jérusalem, les deux conciles des Apôtres et leur séparation en l'année 36, pour prêcher l'Evangile par tout le monde. Les prestiges magiques de Simon et d'Apollonius de Thyane en Capadoce, étaient venus jusqu'à elle. La plupart des bourreaux de son Fils étaient morts dans l'infamie. Pilate se tua comme Judas. Elle avait compati aux malheurs des Juifs, soit lorsque, en Mésopotamie ou vers Babylone, on en massacra plus de cinquante mille, soit au temps de la famine prédite par Agabe; mais elle eut encore la douleur de voir en mourant la persécution d'Hérode Agrippa, qui fit trancher la tête à l'évêque de Jérusalem, S. Jacques le Majeur.

Pendant la vie de Marie, tous les fidèles l'avaient entourée de leur vénération. On la considéra toujours comme le tabernacle vivant du Seigneur; mais, à sa mort on commença, dans la Judée, à lui rendre un culte qui, malgré les hérésies et les persécutions, s'est maintenu comme celui du Christ lui-même.

Jusqu'au quatrième siècle aucune voix n'interrompit l'hymne de ses louanges. Alors vinrent les hommes qu'on appelle *Antidicomarianites*, contradicteurs de Marie, et qui attaquèrent sa virginité. Mais Dieu lui suscita un puissant défenseur dans S. Epiphane.

Dans le même temps une erreur toute opposée, mélange de christianisme et de paganisme, fut surtout embrassée par les femmes. Au plus beau mois de l'année, et pendant plusieurs jours, on ornait magnifiquement un char sur lequel était placée une statue de la Vierge, on lui offrait des gâteaux appelés en grec *Collyrides*, d'où les partisans de cette secte furent appelés *Collyridiens*. Ils prenaient leur part de ces gâteaux comme une communion, et ils adoraient la Vierge comme une divinité. S. Epiphane combattit aussi cette nouvelle erreur, dont il prouva l'idolâtrie. Il se vit obliger de démontrer que Marie, simple créature, née d'Anne et de Joachim, selon le cours ordinaire de la nature, doit être honorée, jamais adorée (*Hist. Ecclés.-An. Chrét.*),

II. Miracles et protection de Marie dans tous les siècles. A qui douterait encore de l'efficacité de votre protection et de votre crédit auprès de Dieu, ô Marie! nous dirions : Demandez à ces pauvres qu'elle a nourris, à ces malades qu'elle a visités, à ces captifs dont elle a fait tomber les chaînes, à ces vieux guerriers qu'elle a arrachés à la mort dans le feu des batailles, à ces femmes dont elle a calmé les douleurs, à ces matelots échappés au naufrage, car ils ont vu, sous les coups de la tempête, l'Etoile des mers apaiser les flots par la sérénité de son visage; demandez aux vainqueurs de Lépante par quel secours ils ont fait pâlir le croissant et reculer l'infidèle; allez de ville en ville, de maison en maison, du palais dans la chaumière; là, c'est un retour inespéré de fortune; ici, une providence singulière dans un danger où il y allait de la vie; demandez à ces justes, autrefois pécheurs et ramenés à la vertu, uniquement peut-être parce que Marie leur fut connue dès l'enfance, et qu'au milieu même de leurs égarements, ils furent fidèles à la servir; ou plutôt, entrez dans ces sanctuaires de Bon-Secours, de Notre-Dame de Liesse, de la Garde, de Fourvières, où brillent suspendus aux murs de l'édifice sacré ces *ex voto*, témoins muets, mais éloquents de son assistance miraculeuse; interrogez les monuments de la reconnaissance des peuples qu'elle a sauvés d'un fléau destructeur; le ciel, la terre et les flots, tout parle de sa bonté et de sa puissance.

Oui, j'aime à croire avec S. Bernard, que tous les biens nous arrivent par l'entremise de Marie, miracles de protection, grâces de perfection, grâces de conversion, de vocation, grâces de salut et de prédestination. Un prince idolâtre résiste à toutes les instances d'un zélé missionnaire, l'Apôtre découragé désespère de conquérir à son Dieu cette âme rebelle; mais il lui reste une ressource; il porte sur sa poitrine une image de Marie; il l'exposa aux yeux du barbare. A cette vue, le roi s'attendrit; il ne comprend pas encore le Dieu du ciel; mais il comprend déjà cette divine Mère qui sourit à son enfant; il reconnaît dans la religion qu'on lui annonce une loi d'amour et de clémence; tombe à genoux devant cette image et se relève chrétien. (Le card. Giraud, *Paraphrase de l'Ave Maria.*)

III. Les héroïnes juives et Marie. Les pages des Livres saints sont pleines de noms illustres, portés par de saintes héroïnes; mais il est aisé de voir que leur gloire n'est qu'empruntée; qu'elles sont, à l'égard de Marie, ce qu'une ébauche est au chef-d'œuvre. Ainsi Débora sut vaincre l'ennemi de son peuple et chanter sa victoire. Marie a triomphé de l'ennemi du genre humain, et l'hymne de sa reconnaissance est répété par toutes les générations. Judith sauva Béthulie, et ses faibles mains abattirent la tête du conquérant farouche. Marie a donné un Sauveur à la terre; elle a écrasé de son pied la tête du serpent infernal. Esther trouva grâce aux yeux du grand roi, qui lui accorda la vie et la liberté d'une race proscrite. Marie a su plaire au Très-Haut; elle a détourné de nos fronts coupables les traits de sa justice.... (Le même. Voir *Trib. Sacr.*, 3e an. p. 294.)

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.
POUR L'OUVERTURE DU MOIS DE MARIE. DE LA DÉVOTION DU MOIS DE MARIE. (UN CONTEMPORAIN.)	**PENDANT LE MOIS DE MARIE.** MARIE EST NOTRE MÈRE; DE NOS DEVOIRS ENVERS MARIE. (M. L'ABBÉ DUQUESNAY.)	**POUR LA CLOTURE DU MOIS DE MARIE.** DU CULTE DE MARIE. (M. L'ABBÉ DE SAVIGNY.)
I^ER POINT. MOTIFS DE L'INSTITUTION DU MOIS DE MARIE.	**I^ER POINT.** MARIE EST NOTRE MÈRE, ET ELLE EN A ACCOMPLI LES DEVOIRS.	**I^ER POINT.** CE CULTE EST AUSSI ANCIEN QUE LE CHRISTIANISME.
II^E POINT. FIN DE CETTE DÉVOTION.	**II^E POINT.** DE NOS DEVOIRS EN NOTRE QUALITÉ D'ENFANTS DE MARIE.	**II^E POINT.** FONDEMENTS SUR LESQUELS IL REPOSE.
III^E POINT. AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.		
IV^E POINT. PRATIQUES DE CETTE DÉVOTION.		
I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **MOTIFS DE L'INSTITUTION DU MOIS DE MARIE.** 1 — Une tendre piété envers la sainte Vierge; 2 — Précieuse offrande à lui faire; 3 — Détourner les fidèles des plaisirs dangereux.	I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **MARIE EST NOTRE MÈRE, ET ELLE EN A ACCOMPLI LES DEVOIRS.** 1 — *Mulier, ecce filius tuus;* 2 — *Erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria matre ejus;* 3 — *Regina apostolorum;* 4 — *Regina sanctorum omnium;* 5 — *Nos totum voluit Deus habere per Mariam* (S. Bern.).	I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **CE CULTE EST AUSSI ANCIEN QUE LE CHRISTIANISME.** 1 — Liturgies des premiers siècles; 2 — SS. Pères et tradition.
II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **FIN DE CETTE DÉVOTION.** 1 — Sublimité de cette fin; 2 — Sainteté de cette fin.	II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **DE NOS DEVOIRS EN NOTRE QUALITÉ D'ENFANTS DE MARIE.** 1 — Amour tendre et reconnaissant; 2 — Vénération profonde; 3 — Imitation constante de ses vertus.	II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **FONDEMENTS SUR LESQUELS IL REPOSE.** 1 — Dieu annonce au monde la B. V. Marie; 2 — Les prophètes la saluent le long des âges; 3 — Marie Mère de Dieu.
III^e POINT. — SUBDIVISIONS. **AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.** 1 — Indulgences; 2 — Don de persévérance.		
IV^e POINT. **PRATIQUES DE CETTE DÉVOTION.**		

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

DE LA DÉVOTION DU MOIS DE MARIE.

TEXTE.

Mensis iste vobis principium mensium, primus erit in mensibus anni... celebrabitis solemnem Domino.

EXOD. XII. 2, 14.

Les véritables serviteurs de Marie, ceux qui s'honorent du titre auguste de ses enfants, ne trouveront pas exagérée la pensée qui nous préoccupe aujourd'hui. Il nous paraît juste et très-convenable de leur adresser la parole que Moïse adressa aux Israélites par l'ordre de Dieu : *Mensis iste vobis principium mensium...*

S'il est vrai, comme il ne sera jamais permis d'en douter, que par Marie on va à Jésus, que Jésus n'a d'enfants, objets de son amour éternel, que par Marie; s'il est vrai que le signe le moins équivoque de la prédestination à la gloire, c'est une dévotion sincère, mais éclairée, à la divine Mère du Sauveur; n'est-il pas évident que l'étude sérieuse des priviléges, des vertus, de la puissance de Marie, doit être, pour tous les chrétiens, le moyen le plus court d'arriver à la connaissance de J. C. dont Marie est le miroir fidèle? N'est-il pas évident que prier Marie avec confiance, travailler à étendre son culte, rendre enfin à la Reine des anges des hommages particuliers, lui consacrer une suite de jours, lui donner un mois entier, comme un tribut d'amour et de piété filiale, c'est prendre un moyen puissant, un moyen infaillible d'arriver à l'amour de J. C.

Ce moyen, nous l'emploierons, et pour le faire avec fruit, nous allons examiner dans ce discours d'ouverture du beau mois de Marie tout ce qui se rapporte à cette touchante et admirable dévotion, c'est-à-dire : 1° *ses motifs;* 2° *sa fin;* 3° *ses avantages;* 4° *ses pratiques.*

Ier POINT.

MOTIFS DE L'INSTITUTION DE LA DÉVOTION DU MOIS DE MARIE.

1re SUBDIVISION. — Premier motif : une tendre piété envers la Sainte Vierge.

Les grandeurs et les sublimes prérogatives de la Mère de Dieu ont été dans tous les siècles l'objet de la profonde vénération des fidèles; ses éminentes vertus ont été l'objet de leur admiration et de leur imitation, et son puissant crédit, auprès de son divin Fils, le motif de leur ferme confiance et de leur tendre dévotion envers elle.

On ne saurait dire combien le zèle pour la gloire de cette incomparable Vierge a été ingénieux à trouver de nouvelles manières de l'honorer et de donner plus de solennité à son culte. Chaque siècle a vu s'établir dans l'Eglise une multitude de pratiques saintes destinées à ranimer la piété envers Marie et à attirer sur ses fidèles serviteurs les trésors de grâces dont elle est la dispensatrice. Ainsi l'institution des diverses fêtes en son honneur, l'établissement du S. Rosaire, du Chapelet, du Scapulaire, de l'*Angelus;* les pieux pèlerinages, les processions, le chant des hymnes et des cantiques; les ordres religieux, les congrégations, les confréries érigées sous son invocation et tant d'autres pratiques qu'il serait trop long d'énumérer, sont autant de fruits précieux de la dévotion envers Marie et de nouveaux moyens de l'honorer, qui ont été proposés successivement à la piété des fidèles. L'empressement avec lequel ces saintes pratiques ont été accueillies de toutes parts, les bénédictions qu'il a plu au Seigneur d'y attacher, les faveurs spirituelles dont l'Eglise les a enrichies, pour les répandre et les accréditer parmi ses enfants, ont prouvé combien elles sont salutaires et conformes à l'esprit de notre sainte religion. Ainsi en est-il arrivé, de nos jours, à l'égard du *Mois de Marie,* cette pratique si avantageuse et si chère aux âmes pieuses, qui semble avoir été réservée pour ces derniers temps, afin de ranimer dans les cœurs languissants des chrétiens les sentiments dont ils doivent être pénétrés envers la plus tendre des mères.

2e SUBD. — Deuxième motif : faire à Marie la plus précieuse offrande.

Quand on fait une offrande, dit agréablement le P. Lalomia, on doit toujours présenter ce qu'on a de mieux, c'est pourquoi on a choisi de préférence le plus beau mois de l'année, le mois de mai, qui par le renouvellement de la nature et l'agréable variété des fleurs dont la terre se couvre, semble inviter l'âme à renaître aussi à la grâce, à se parer des plus beaux actes de vertu, et à en former comme la couronne de la Reine des Vierges.

3e SUBD. — Troisième motif : détourner les fidèles des plaisirs dangereux.

Un autre motif non moins louable, qu'on s'est proposé dans l'établissement de cette dévotion, c'est de détourner le peuple des plaisirs dangereux que le printemps ramène, et auxquels le mois de mai était presque exclusivement consacré dans quelques parties de l'Italie. Ce mois était, en effet, en plusieurs endroits un temps de dissipation, qu'on avait coutume de passer en fêtes et en divertissements profanes, hélas! trop souvent funestes à l'innocence. Mais par le moyen de cette heureuse dévotion, ces temps de désordre se trouvent changés en des jours de salut. On ne saurait se faire une idée de la ferveur qui règne alors dans cette contrée riante et profondément catholique où la dévotion du Mois de Marie a pris naissance. Partout, soit dans les villes, soit dans les campagnes, on entend alors retentir les louanges de Marie dans les églises.

IIe POINT.

FIN DE CETTE DÉVOTION.

1° *Méditer sur les mystères de la bienheureuse Vierge;* 2° *Admirer et imiter ses vertus.* Honorer Marie avec éclat et magnificence, comme par le recueillement et la méditation; l'honorer par le chant de ses louanges comme par la contemplation de ses admirables vertus; affectionner notre cœur à ces vertus, nous efforcer d'en introduire la pratique dans toutes nos actions, propager et rendre de plus en plus populaire le culte de la Vierge; étudier les exemples sublimes de sa vie, pour marcher sur ses traces et nous avancer dans les voies de Dieu : voilà la fin de cette pieuse dévotion. Elle est sublime et sainte.

1re SUBDIVISION. — Sublimité de cette fin.

CONSIDÉRATION SUR LES MYSTÈRES DE LA VIERGE. Marie, la fille du Père, la mère du Fils, l'épouse de l'Esprit saint, est la créature la plus parfaite qui soit sortie des mains du Créateur. Ses prérogatives et ses perfections surpassent celles des apôtres et des martyrs, elles la placent au-dessus des anges et des chérubins. Dieu, en la prédestinant à la maternité divine, a fait un choix parmi toutes les filles d'Eve, choix unique qui ne sera jamais renouvelé, ni égalé, quelles que soient les faveurs que la divine miséricorde puisse accorder à une créature.

La considération des mystères de la bienheureuse Vierge comprend : 1° Sa Prédestination à la Maternité divine; 2° Sa Conception immaculée; 3° Sa Nativité; 4° Son saint Nom; 5° Sa présentation au Temple; 6° L'Annonciation; 7° La Visitation; 8° La Naissance du Sauveur; 9° La Purification; 10° Sa Vie à Nazareth; 11° Ses Douleurs au pied de la Croix; 12° La Résurrection de J. C., son Ascension; 13° Sa Mort et son Assomption.

Quels sujets dignes de nos méditations! Ce n'est pas trop d'y consacrer un mois entier.

2e SUBD. — Sainteté de cette fin.

IMITATION DE SES VERTUS. Les vertus que nous aurons à admirer et à imiter dans Marie sont : 1° L'humilité; 2° La résignation; 3° L'amour de la pauvreté; 4° L'assiduité au travail; 5° La ferveur dans la prière; 6° La pureté; 7° La charité; 8° L'amour du silence; 9° La grandeur et le calme dans toutes les situations..... Enfant, vierge et femme, pauvre et d'une famille royale, tantôt la plus heureuse des femmes, tantôt la plus malheureuse des mères, elle offre à tous les âges un modèle, à toutes les conditions et à toutes les situations de la vie un portrait. Ah! si la vie et l'histoire des saints ont fait tant d'autres saints, que ne devra point produire de sainteté et de zèle pour y atteindre l'histoire si touchante d'une mère! Eh! M. F., n'imite-t-on pas bien volontiers une mère qui nous aime et que nous aimons? En face de sa virginale innocence, l'impureté rougira; en face de son humilité, l'orgueil se confondra.

IIIe POINT.

AVANTAGES DE CETTE DÉVOTION.

La sollicitude de Marie pour nos besoins imite celle du Père céleste pour le gouvernement de l'univers; sa royauté n'est qu'une royauté d'amour et de bienfaisance. Venez donc, M. F., empressez-vous de puiser à cette source toujours jaillissante de grâces. Que ne puis-je ici vous détailler les faveurs dont vous enrichira le Mois de Marie, faveurs temporelles, faveurs spirituelles, faveurs de toutes sortes. Je vous parlerai seulement de deux avantages particuliers à ces trente jours de bénédiction; je veux dire les *indulgences et le don de persévérance.*

1re SUBDIVISION. — Indulgences.

Dépositaire des volontés et du pouvoir de son divin fondateur, l'Eglise remet, au nom du Ciel, les peines méritées de ses enfants; telle prière, tel exercice de piété qu'elle revêt du cachet de ses indulgences, remplace l'expiation future; elle donne pour ainsi dire des *lettres de réconciliation*, des *quittances* à présenter un jour à la justice du Seigneur. Or, les souverains pontifes se sont plu à répandre ces précieuses indulgences sur le Mois de Marie; chaque jour en a reçu une de trois cents; le jour de la communion est doté du privilége d'une *indulgence plénière.* Quoi de plus attrayant pour notre piété, de plus stimulant pour l'amour de notre bonheur!

2e SUBD. — Don de persévérance.

Le Mois de Marie ne nous facilite pas seulement l'exemption des douleurs du purgatoire, mais encore l'entrée du royaume des cieux, en facilitant notre persévérance dans le bien.....

IVe POINT.

PRATIQUES DE CETTE DÉVOTION.

(*Voy.* les différents Traités du Mois de Marie.)

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

MARIE EST NOTRE MÈRE;

DE NOS DEVOIRS ENVERS ELLE.

TEXTE.

O Domine! quia ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.

Ps. CXV. 16.

O foi, vertu divine! si tu nous fais voir dans les cieux un juge sévère, tu nous montres aussi l'image la plus douce, une femme couronnée d'étoiles, assise sur l'aile des chérubins, et cette femme-reine s'écriant avec une indicible tendresse : « Pitié, Seigneur, pour les malheureux enfants d'Eve; pitié pour les enfants de Marie!

Entre le ciel et la terre, Dieu a placé une chaîne d'or, échelle mystérieuse par laquelle l'Eglise du ciel donne la main à l'Eglise de la terre. Dans les cieux voyez les anges et les saints qui veillent et prient pour nous; à leur tête voyez Marie, la Reine de la cour céleste, Marie dont je suis si heureux de vous dire la puissance, la bonté et l'amour.

O Marie! vierge sainte, épouse immaculée de l'Esprit saint, pardonnez-moi si j'ose entreprendre de parler de vous; oubliez ma faiblesse pour ne voir que les sentiments d'un peuple fidèle qui entoure votre autel, et faites que mes paroles tombent dans le cœur de mes auditeurs comme une rosée céleste qui rafraîchit, ranime et console.

Mon dessein, M. F., est de méditer avec vous cette pensée : 1° *Marie est notre Mère*; je vous rappellerai 2° *vos devoirs envers cette bonne mère* en votre qualité d'enfants de Marie.

Ier POINT.

MARIE EST NOTRE MÈRE.

1re SUBDIVISION. — **Mulier ecce filius tuus.**

Le Sauveur voulant apprendre aux apôtres la manière dont ils devaient prier, leur enseigna à donner à Dieu le doux nom de Père : *Pater noster*. Nom plein d'amour, qui doit être pour nous la source d'une douce confiance, et lorsqu'il voulut attacher nos cœurs à la très-sainte Vierge, de sa propre bouche, à l'heure de notre mort, il l'appela notre Mère : *Ecce Mater tua*, car il savait bien qu'il n'y a pas, après le nom de Dieu, de nom plus doux et plus sacré que le nom de Mère.

La page de l'Evangile que je vous cite, M. F., est une de celles qu'on ne peut oublier, et si l'Evangile était détruit, cette page se retrouverait dans le cœur de tous les hommes.

J. C. était sur la croix par amour pour nous : il était là, suspendu par d'énormes clous et abreuvé de la plus amère douleur; il avait à ses pieds les débris de son Eglise, deux âmes seulement, mais deux âmes ardentes et fidèles, sa Mère et le disciple qu'il aimait. A ce moment solennel où l'homme, affaibli par la maladie, n'ouvre plus la bouche que pour manifester une volonté chère et suprême, Jésus abaisse ses regards sur Marie, et lui montrant son disciple, il lui dit : *Mulier ecce filius tuus;* puis s'adressant à S. Jean : *Filius, ecce mater tua.*

Je ne puis vous dire, M. F., l'effet que produisit la parole de Jésus sur le cœur de la divine Mère; elle y excita une extrême douleur et un ardent amour pour les hommes. Il se passa alors dans le cœur de Marie quelque chose d'analogue à ce qui se passe en nous quand nous recevons le baptême ou le sacrement de pénitence. Ces paroles : je te baptise, je t'absous, produisent réellement en nous l'effet qu'elles énoncent. D'enfant de colère, elles nous font enfant de Dieu; de pécheur, elles nous font juste; de même, par la vertu de ces quelques mots : *Femme, voilà votre fils*, Marie devient véritablement la mère de l'humanité. Certes, avant ce jour, Marie aimait les hommes, mais cet amour n'était pas encore poussé jusqu'aux dernières limites du sublime; mais quand Jésus a parlé, il croît cet amour, il grandit, il devient une grande flamme dans le cœur de la tendre et miséricordieuse Vierge; ses entrailles s'émeuvent par d'inexplicables angoisses, elle devient mère une seconde fois : *Mulier, ecce filius tuus.*

2e SUBD. — **Erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria matre Jesu.**

Depuis que Marie a accepté cette glorieuse maternité, elle en a accompli tous les devoirs. Elle travaille à la formation de l'Eglise. S. Luc nous fait remarquer que Marie, dans le cénacle, présidait le collége apostolique, et que les disciples persévéraient dans la prière avec Marie, mère du Sauveur : *Erant perseverantes.....*

L'apôtre S. Jean vit dans le ciel un grand prodige : c'était une femme revêtue du soleil comme d'un manteau, ayant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles.

Cette femme miraculeuse, c'est Marie, toute pénétrée et investie par le soleil de justice. La lune, qui est sous ses pieds, c'est l'Eglise, car de même que l'astre des nuits, obscur par sa nature, reçoit les rayons du soleil et s'allume à ses feux, l'Eglise tout entière, sous les pieds de la très-sainte Vierge, reçoit les rayons du divin soleil dont elle est environnée. La couronne de douze étoiles qui resplendit sur le front de Marie représente les douze apôtres dont elle est la reine et qui lui forment comme un diadème d'honneur.

3e SUBD. — **Regina apostolorum.**

Une mère ne se contente pas de donner la vie à ses enfants; elle s'occupe de leur développement, et, grâce à ses soins assidus, ils se fortifient et grandissent sous son patronage. Ainsi les Apôtres se dispersent pour prêcher l'Evangile. Pierre instruit la Judée et Rome, Thomas vole aux Indes, André dans l'Achaïe, Paul parcourt le monde à pas de géant, le ciel et la terre obéissent à leurs ordres, ils opèrent des prodiges, mais ils sont protégés et aidés des prières de Marie, retirée dans sa retraite d'Ephèse, et l'Eglise la proclame reine des Apôtres : *Regina Apostolorum.*

4e SUBD. — **Regina sanctorum omnium.**

Une mère ne quitte pas de vue son enfant, lors même qu'il n'a plus besoin de ses soins. Ainsi Marie défend continuellement l'Eglise. Sa prière étouffe les schismes et tue les hérésies. Les martyrs font face à la persécution, les docteurs éclairent le monde, les saints de tous les âges prient au milieu des générations perverses; mais c'est Marie qui les inspire et qui les guide. Marie est la reine des martyrs, la reine des docteurs, la reine de tous les saints : *Maria regina sanctorum omnium.* Voilà comment la très-sainte Vierge a travaillé à la formation de l'Eglise.

5e SUBD. — **Nos totum voluit Deus habere per Mariam.**

La tradition et les saints docteurs s'unissent pour nous assurer que le dessein providentiel de Dieu a été de placer Marie comme intermédiaire entre lui et nous, dans l'œuvre du salut du monde, et S. Bernard dit à ce sujet ces belles paroles qui devraient être écrites en lettres d'or : Dieu a voulu que tout ce que nous recevrions de lui nous vînt par Marie : *Nos totum voluit Deus habere per Mariam.*

Oui, Marie est notre mère et je me repose avec délices dans cette pensée. Plus dévouée qu'aucune mère, elle a souffert davantage et les a toutes surpassées par son amour. Actions de grâces à J. C. sur la croix qui nous donne une telle mère : *Ecce mater tua.*

Mais si Jésus nous donne Marie pour mère, c'est lui aussi qui nous inspire les devoirs que nous avons à remplir envers elle. Voyons quels sont ces devoirs.

IIe POINT.

DE NOS DEVOIRS EN NOTRE QUALITÉ D'ENFANTS DE MARIE.

Les devoirs que nous impose le titre d'enfants de Marie sont : 1° *Un amour tendre et reconnaissant;* 2° *Une vénération profonde;* 3° *Une imitation constante de ses vertus.*

1re SUBDIVISION. — **Amour tendre et reconnaissant.**

Marie a droit à notre amour, parce qu'elle est la plus fidèle image de Dieu. Elevons-nous dans les sublimes hauteurs du monde des intelligences, contemplons l'ardeur des chérubins, la pureté des séraphins, et demandons-nous ensuite quelle est celle qui nous apparaît plus belle et plus sainte que tous les chœurs des anges? Imaginons autant de perfections qu'il y a de grains de sable dans la mer, de rayons de lumière dans le soleil et nous n'aurons pas encore atteint la perfection du cœur de Marie.

Si nous devons aimer la très-sainte Vierge à cause de ses perfections, nous devons l'aimer surtout à cause de sa bonté et de sa miséricorde envers nous; c'est en cela que notre amour pour elle doit être reconnaissant. Que de conversions elle a opérées durant le long des siècles! Combien sont nombreuses celles qui ont lieu de nos jours par l'entremise de cette tendre mère!

Nous devons donc à Marie amour et confiance pour tant de bienfaits, mais à cet amour doit se joindre la vénération la plus profonde.

2e SUBD. — **Vénération profonde.**

La vénération est due à la majesté de la vertu, du rang, de la puissance ou de la gloire. C'était par cette majesté de la vertu que S. Louis, dans les fers, captivait l'admiration de ses ennemis. Tous ces titres, M. F., sont réunis dans Marie. Quel rang n'est point le sien! David chantait sa gloire en disant : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato.* Des Vierges s'avancent à sa suite jusqu'auprès du souverain roi, puis la pompe de ce triomphe s'efface devant une autre pompe, et le prophète continue ainsi : *Omnis gloria Filiæ Regis ab intus.*

3e SUBD. — **Imitation constante de ses vertus.**

Les parents aiment à se voir revivre dans leurs enfants; on a vu souvent des hommes adopter des étrangers parce qu'ils trouvaient en eux une certaine ressemblance de traits ou de caractère; si nous voulons être les enfants adoptifs de Marie, imitons sa *foi*, son *espérance*, sa *charité*, son *humilité* profonde; imitons sa vigilance et prenons les moyens qu'elle a pris elle-même pour arriver à la perfection.

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

DU CULTE DE MARIE.

TEXTE.

Beatam me dicent omnes generationes.

LUC. I. 48.

Elles se sont réalisées ces paroles prophétiques; le culte de Marie s'est répandu avec le culte catholique, et, partout où il y a un autel en l'honneur du Fils, on voit un autel en l'honneur de la mère. Des temples se sont élevés en son nom sur toute la terre, et là viennent s'agenouiller tour à tour la douleur, l'amour et la reconnaissance. Comme si Dieu eût craint qu'effrayés de sa grandeur et de notre faiblesse nous n'osassions recourir à lui dans nos besoins, il a placé entre le ciel et la terre ce qu'il y a de plus doux et de plus consolant au monde, une mère.

Le culte de Marie, M. Fr., est un fait immense, le monde entier le proclame. Mais ce culte, répandu dans tout l'univers, ne serait-il qu'une pieuse illusion du cœur, un préjugé de l'enfance, et comme un doux souvenir de la religion maternelle? Serait-il sans fondement solide, reposerait-il seulement sur une aveugle piété et sur ce vague sentiment du cœur qui nous pousse à aimer?

Je veux montrer, en ce jour, que ce culte est le plus légitime après celui que nous rendons à Dieu. J'établirai mes preuves : 1° *sur son ancienneté*; 2° *sur les titres divers de Marie à notre vénération.*

Ier POINT.

CE CULTE EST AUSSI ANCIEN QUE LE CHRISTIANISME.

1re SUBDIVISION. — Liturgies des premiers siècles.

En lisant les liturgies des premiers siècles de l'Eglise nous trouvons le culte de Marie établi déjà comme culte public et solennel. Dans une liturgie, attribuée à l'apôtre S. Jacques, nous lisons : « Faisons commémoration de la très-sainte immaculée, très-glorieuse et bénie Marie, notre Dame, mère de notre Dieu, toujours Vierge. »

Dans la liturgie de S. Chrysostome : « Faisons mémoire de la très-sainte, pure, bénie et par-dessus toutes les créatures, Marie, notre glorieuse Dame, mère de Dieu et toujours Vierge, et recommandons les uns les autres nos personnes et nos vies à J. C. »

Dans la liturgie que les Grecs emploient encore de nos jours : « Nous interposons auprès de vous votre mère qui vous a enfanté selon la chair, et qui est demeurée vraiment Vierge, même après l'enfantement. Par l'intercession de cette très-miséricordieuse Dame, pardonnez, à tous ceux qui l'invoquent, les fautes où ils sont tombés, et que l'honneur qu'ils lui rendent leur soit un trésor de vie. »

Dans la liturgie des Ethiopiens, vénérable par son antiquité, le célébrant saluant la Vierge, lui parle en ces termes : « Réjouissez-vous, Vierge en tout temps, mère de Dieu et de J. C.; élevez nos prières en tout temps dans le séjour des élus de votre Fils, afin que nos péchés nous soient remis; intercédez devant son trône, afin qu'il ait pitié de nos âmes. »

2e SUBD. — SS. Pères.

Ecoutons les Pères de l'Eglise; au quatrième siècle. S. Epiphane s'exprime en ces termes : « Marie entre toutes les créatures, et par préférence à toutes les créatures, mérite l'admiration des hommes et des anges. »

« Nous sommes pleins de vénération, dit S. Jérôme, pour celle à qui nous devons notre salut, et qui, en attirant du ciel son Créateur, nous a donné sur la terre un Rédempteur et un Sauveur. » (*De Assumpt.*).

Ecoutez S. Augustin au cinquième siècle : « Vous êtes l'unique espérance des pécheurs; c'est de vous que nous attendons le prix et la récompense de nos travaux dans le ciel. Je ne sais, Vierge sainte, quelles louanges vous donner! (*Serm. 2 de Annunt.*)

Dans les siècles suivants c'est le même langage, le même concert de louanges en l'honneur de Marie. Tantôt c'est S. Jean Damascène qui s'écrie : « La bienheureuse Vierge est au-dessus de toutes les louanges qu'on peut lui donner. Marie est un lieu de refuge et de sûreté pour tous ceux qui recourent à elle. Avoir pour vous une singulière dévotion, ô bienheureuse Vierge, c'est avoir ces armes défensives que Dieu met en main à ceux qu'il veut sauver. »

Terminons par S. Bernard : « Bienheureuse Vierge, s'écrie-t-il, je consens qu'on ne parle jamais de votre miséricorde, s'il se trouve quelqu'un qui puisse dire que vous lui avez manqué quand il vous a invoquée dans ses nécessités. Marie est notre souveraine, notre médiatrice, notre avocate. »

Telle est la doctrine des Pères de l'Eglise, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. Interprètes des usages de la primitive Eglise, écho de la tradition, le culte de Marie est donc aussi ancien que la religion chrétienne. Les liturgies, que nous avons citées plus haut, le font remonter aux premiers jours du christianisme, et nous trouvons dans la même prière, dans la prière du sacrifice, le culte du Fils et de la Mère.

IIe POINT.

FONDEMENTS SUR LESQUELS IL REPOSE.

Examinons maintenant sur quels fondements repose l'universalité du culte de Marie. Il repose sur ces admirables prérogatives : 1° *Dieu a annoncé cette Vierge à la terre dès le commencement du monde*; 2° *les prophètes l'ont saluée dans le lointain des âges*; 3° *elle a été proclamée Mère de Dieu.*

1re SUBDIVISION. — Dieu a annoncé au monde la B. V. Marie.

Dieu, dit l'Ecriture, plaça nos premiers parents dans un séjour de délices. Ils étaient heureux, mais ils ne jouirent pas longtemps de leur bonheur. Ils écoutèrent la voix de l'ange séducteur, ils tombèrent des hauteurs où Dieu les avait placés et nous entraînèrent dans leur chute. Le dogme du péché originel est le dogme de tous les peuples.

Mais écoutez la promesse de Dieu à nos premiers parents, en même temps qu'il leur annonce la peine de leur crime : « Toi, Adam, tu ne seras plus roi de la création, tu mangeras un pain amer que tu arroseras de tes larmes; toi, Eve, tu enfanteras dans la douleur, et tu seras l'esclave de l'homme. Et toi, ange rebelle, esprit tombé qui as cherché des compagnons à ton infortune, dès ce jour, je place la haine entre toi et la femme, et cette femme écrasera ta tête. »

Cette femme, c'était Marie. Dieu l'annonce à la terre quatre mille ans avant sa naissance, comme devant écraser la tête du serpent, se faire, en quelque sorte, l'œuvre de la création avec son divin Fils. Voilà une mission sublime, je l'espère; voilà de la grandeur. Dieu ne laisse pas là cette promesse, il la renouvelle à Abraham dans la personne de Sara quand il lui dit : « Je bénirai cette femme et je lui donnerai un fils que je bénirai aussi. » Sara, c'était Marie; Isaac, c'était Jésus.

2e SUBD. — Les prophètes la saluent le long des âges.

Les prophètes, ces fidèles échos de la voix divine, ont répété cette promesse à tous les siècles. Ecoutez les accents prophétiques d'Isaïe : « Une vierge concevra, enfantera, elle mettra au monde un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. » Cette vierge c'était Marie.

Tantôt elle est figurée par Esther. L'orgueilleux Aman, jaloux de la faveur du peuple juif, le calomnie auprès du roi. Assuérus ordonne un massacre général. Mais Dieu veillait sur son peuple. Esther entre dans le palais des rois de Perse et le sanguinaire Aman expie son crime sur la potence qu'il avait fait élever pour le supplice de Mardochée.

Esther sauva ses frères, Marie avec Jésus a sauvé le monde.

Holopherne assiége la ville de Béthulie : tout le peuple est dans la consternation; on entend au loin ses gémissements en face de la ruine, du sang, de l'esclavage. Dieu suscite Judith; Béthulie est sauvée et la tête du général ennemi tombe sous le bras d'une femme. Marie a écrasé la tête du serpent.

3e SUBD. — Marie mère de Dieu.

Mais le plus beau titre de Marie, c'est d'être la mère de Dieu.

Quand on voit Marie prendre une si grande part à la rédemption du monde, on serait tenté de la regarder comme un complément de la Trinité sainte. Dans l'ordre naturel, c'est de la mère que descend la grandeur du fils; ici tout change, sans doute, et c'est du fils que naît la grandeur de la mère; mais si Jésus souffre pour la rédemption du monde, c'est Marie qui lui a donné un corps pour souffrir; s'il donne son sang pour le salut du monde, c'est le sang de Marie, et lorsque l'adorable victime poussa le dernier soupir sur le Calvaire, Marie était là aussi sur la montagne, offrant le double sacrifice de sa vie et de la vie de son fils. Que faut-il de plus pour mériter les hommages de la terre? et devons-nous être étonnés si le culte de Marie s'est répandu dans l'univers, si partout s'élèvent des autels et des temples à son nom; faut-il s'étonner si Marie est pour tous les chrétiens une providence placée entre le ciel et la terre; faut-il s'étonner si tous les peuples l'invoquent comme leur ange tutélaire? Et nous, chrétiens, ne serions-nous pas dévots à Marie? la voix et la piété des siècles ne retentiraient-elles plus dans nos cœurs?

Ennemis du culte de Marie, laissez-nous notre piété, elle repose sur la foi des siècles, elle est d'ailleurs un besoin de nos cœurs, nous aimons et nous aimerons toujours notre Mère des cieux.

Nous vous saluons, Etoile de la mer! Guidez-nous sur la mer orageuse du monde; les flots des passions s'amoncellent autour de nous, nous entendons les mugissements avant-coureurs de la tempête; commandez aux vents et à la mer, et les éléments furieux rentreront dans le calme : *Ave, maris stella*! Brisez les liens qui nous attachent à la terre; faites-nous souvenir que nous avons ailleurs une patrie, que nous ne sommes que des passagers ici-bas : *Solve vincla reis.* Dissipez les ténèbres épaisses qui cachent à nos regards la lumière divine : *Profer lumen cœcis.*

Divine Marie, montrez-vous notre Mère : nous crions vers vous du fond de notre exil : *Monstra te esse Matrem.*

ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT.

ANCIEN TESTAMENT.

Benedicam ei, et ex illa dabo tibi filium cui benedicturus sum, eritque in nationes et reges populorum orientur ex eo (Gen. XVII. 16).

Benedixerunt eam omnes una voce, dicentes : Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri; quia fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum eo quod castitatem amaveris.... Ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum. Et dixit omnis populus : Fiat, fiat (Judith. XV. 10, 11).

Diffusa est gratia in labiis tuis, propterea benedixit te Deus in æternum (Ps. XLIV. 3).

Myrrha, et guta, et casia a vestimentis tuis a domibus eburneis, ex quibus delectaverunt te filiæ regum in honore tuo (Id. ibid. 10).

Audi, Filia, et vide, et inclina aurem tuam; et obliviscere populum tuum et domum patris tui. Et concupiscet rex decorem tuum (Id. ibid. 12, 13).

Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus (Id. ibid. 15).

Mulierem fortem quis inveniet?.... Fortitudo et decor indumentum ejus..... Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus (Prov. XXXI. 10, 25, 26).

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas (Id. ibid. 29).

Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus (Id. ibid. 31).

Oleum effusum nomen tuum... Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum (Cant. 1, 2, 3).

Ecce tu pulchra es, oculi tui columbarum (Id. ibid. 14).

Ego flos campi et lilium convallium. Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias (Id. II. 1).

Ego ex ore altissimi prodivi..... Ego in altissimis habitavi, et thronus meus in columna nubis (Eccli XXIV. 5, 7).

Quasi Cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion; quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho (Id. ibid. 17, 18).

Ego mater pulchræ dilectionis et timoris et agnitionis et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis (Id. ibid. 24, 25).

Memoria mea in generationes sæculorum (Id. ibid. 28).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Invenerunt puerum cum Maria matre ejus (Matth. II. 11).

Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo (Luc. II. 19).

Beatam me dicent omnes generationes; quia fecit mihi magna qui potens est (Id. I. 49).

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea (Id. X. 42).

Dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent (Joan. II. 3).

Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. Et ex illa hora accepit discipulus in sua (Id. XIX. 26, 27).

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus (Apoc. XII. 4).

SS. PÈRES.

Sicut Eva seducta est ut effugeret Deum; sic Maria suasa est obedire Deo, uti virginis Evæ virgo Maria fieret advocata (S. Iren. *Adv. Hær. L. 5. C. 19*).

Vult Mariam Deus omnium bonorum esse principium (Id. *L. 5. Contr. Valent.*)

Soror etenim nostra est Maria (S. Athanas. *Epist. ad Epict.*)

Soli Mariæ hæc salutatio (nempe Angelica) servabatur; bene enim sola gratia plena dicitur, quæ sola gratiam quam nulla alia meruerat, consecuta est, ut gratiæ repleretur auctore (S. Ambr. *In Luc. L. 2.*)

Vide humilitatem, vide devotionem. Ancillam se dicit Domini, quæ mater eligitur (Ib. *ibid.*)

Mitem humilemque paritura, humilitatem debuit etiam ipsa præferre (Id. *ibid.*)

Audi pudicam Virginis vocem. Angelus partum nuntiat; at illa virginitati inhæret, et integritatem angelicæ demonstrationi anteponendam judicat (S. Gregor. Nyss. *Serm. in Nat. Chr.*)

Post Deum sola spes nostra (S. Basil. *De Annunt. B. V.*)

Sancta Dei Genitrix, desiderabilissimum nomen; nihil est firmius tropœum quam tuum auxilium! Tu enim abstulisti omnes lacrymas a facie terræ; tu creaturam replesti omni genere beneficii (S. Ephrem, *Orat. Op.* T. VI. p. 531).

Per te cœleste regnum nos consecuturos esse speramus; te nostræ salutis auxiliatricem habemus (Id. *ibid.*)

Christus virgo; mater virginis nostri virgo perpetua, mater et virgo (S. Hieron. *Ex. Apol. adv. Jovin. Ep.* 30).

Per feminam mors, per feminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus (S. August. *de Symb. ad Catech.*)

Cur non mons sublimis Maria quæ, ut ad conceptionem æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem supra omnes Angelorum choros usque ad solium Deitatis erexit? Mons quippe in vertice montium fuit, quia altitudo Mariæ supra omnes sanctos refulsit (S. Greg. Pap. *Liv. 1. Reg.*).

Nemo qui salvus fiat nisi per te, o beata Virgo, nemo qui liberetur a malis nisi per te, nemo est cujus misereatur gratia nisi per te (S. German. Constantinop. *Serm. de B. V.*)

Serviamus semper tali reginæ (Mariæ) quæ non derelinquit sperantes in se (V. Beda, *Homil. de Sancta Maria.*)

Maria est civitas refugii omnibus confugientibus ad eam (S. Joan. Damasc. *Orat. de Assumpt.*).

Perpendite quam debitores simus beatissimæ Dei Genitrici, quantasque illi post Deum de nostra redemptione gratias agere debeamus (S. Pet. Dam. *Serm. 45 et 46 de Nat. B. M.*).

In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini (Id. *ibid.*)

Data est illi omnis potestas in cœlo et in terra, nihil illi impossibile cui possibile est relevare in salutis spem desperantes (S. Anselm. *de Laud. Virg.*).

Ipsa est stella ex Jacob orta, cujus radius universum mundum illuminat, cujus splendor et in supernis refulget et infernos penetrat ac terras etiam perlustrat (S. Bern. *Serm. 2 Super* MISSUS EST.)

Ad Mariam recurre..... exaudietur et ipsa pro reverentia sua..... Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ (Id. *Serm. in Nat. B. M.*)

ASCÉTISME.

OCCUPATIONS DURANT LE MOIS DE MARIE.

I. LES FLEURS.

Deux occupations bien précieuses vont remplir le Mois de Marie. Il me faudra d'abord cueillir des fleurs, jouir de leur beauté et m'enivrer de leur parfum; ensuite, je formerai moi-même des bouquets et des couronnes pour les offrir à Marie.

1° *Cueillir des fleurs.* Cueillir des fleurs dans le parterre tout céleste que je vais parcourir, en savourer le parfum, c'est étudier, goûter, aimer tout ce que le Saint-Esprit a répandu dlns le cœur de Marie, pour l'embellir et en faire le cœur le pus riche qui fut jamais. Pour cela je dois me recueillir souvent, et, dans le silence de la méditation, par l'exercice de la contemplation, tâcher de découvrir et d'apprécier ces sentiments sublimes de vertus qui paraissent avec un si vif éclat dans toutes les actions de la Mère de Dieu. Cet exercice produira dans mon âme un effet salutaire. Je m'affectionnerai toujours davantage à Marie, à ses pensées, à son langage, à ses admirables qualités, et par là même je deviendrai meilleur; Marie m'aimera davantage.

2° *Offrir des fleurs à Marie.* Je dois offrir des fleurs à Marie. Oh ! sans doute, le Mois de Marie est le mois des fleurs spirituelles. Ces bouquets, ces couronnes que je veux présenter à ma divine Mère, seront composés de tout ce que la piété la plus tendre et la plus sincère pourra m'inspirer pour honorer Marie et réjouir son cœur de Mère. Je la louerai par des hymnes et des cantiques. Je chanterai, sur tous les tons imaginables, ses priviléges et ses grandeurs, je saluerai ses images en m'appliquant à les parer comme les anges, comme Jésus lui-même par son trône dans les cieux; j'entendrai avec bonheur tout ce qui sera raconté des merveilles que sa puissance opère dans l'Eglise; mais, par dessus tout, je ferai une collection de pieuses pensées, de saints désirs, de sentiments bien purs; une collection d'actes de toutes les vertus représentées par les fleurs de nos jardins; la violette, le jasmin, le lis et la rose me rappelleront l'humilité qui se cache, la douceur qui attire vers Dieu, la pureté qui fait les épouses de Jésus, l'amour qui lui consacre tous les cœurs; et ces vertus dont je commencerai la pratique, j'en ferai hommage à Marie, je la chargerai de les présenter à son divin Fils. Jésus ne manquera pas d'en couronner le front de sa Mère, puisque je les devrai à la protection toute-puissante de cette admirable Reine de toutes les vertus.

Oh ! si je sais employer tout le Mois de Marie à cette occupation si douce et en même temps si utile pour mon âme, ce Mois sera véritablement le premier et le plus solennel, pour moi, de l'année.

II. LA CULTURE.

Voici la conduite que j'ai à tenir pendant ce Mois précieux. Persuadé, comme je le suis, que mon âme est le jardin de Dieu, et qu'il doit offrir, à son regard infiniment saint, des fleurs de vertus et des fruits de bonnes œuvres, comme les a offerts le cœur de Marie, je vais m'appliquer à la culture de ce jardin.

Pour cela, je planterai et j'arracherai, j'arroserai, je taillerai, je redresserai tout ce qui naturellement ne serait pas droit, mes intentions, mes désirs; je veillerai, avec un soin scrupuleux, à la porte de ce jardin, pour en interdire l'entrée à tous les

ASCÉTISME.

passants dont le pied audacieux, en foulant mes fleurs, nuirait à l'ordre et à l'harmonie qui plaît par-dessus tout au divin Maître.

Je ne veux d'autres visiteurs que Jésus et Marie, d'autres conseils que ceux qu'ils me promettent, d'autre approbation que celle qu'ils me donnent quand j'en ai besoin.

O Marie, c'est à vous que je m'abandonne en ce moment.

III. LES FRUITS.

Un jardin qui ne produit que des fleurs n'est pas apprécié comme celui qui est planté d'arbres, dont les fruits doivent enrichir celui qui les cultive.

Si le printemps est beau par les fleurs dont se couvre la terre, il ne l'est pas moins par celles qui présentent les arbres et qui annoncent une abondante récolte de fruits.

Ce n'est pas pour la première fois que je commence les saints exercices du Mois de Marie; je les ai aimés, pendant les années précédentes. Peut-être même en ai-je cueilli toutes les fleurs, et j'ai eu la consolation de respirer leur parfum. Mais les fruits que devaient produire ces mêmes fleurs, mon âme les a-t-elle connus, les a-t-elle portés?... Ce printemps du Mois de Marie a-t-il été suivi d'une saison abondante de toutes sortes de fruits?... En suis-je devenu plus riche?... A-t-on vu l'arbre de mon âme chargé de ces mêmes fruits?...

Hélas! on le voit tous les jours, beaucoup de fidèles aiment le Mois de Marie; les églises élégamment décorées, les autels chargés de fleurs et étincelants de lumière, le chant harmonieux des cantiques en l'honneur de la divine Vierge, les discours éloquents et fleuris prononcés dans son sanctuaire, tout cela plaît et occupe agréablement un grand nombre de personnes. Le Ciel en soit béni! C'est un bien, n'en doutons jamais. Mais ce bien n'est que le commencement de l'œuvre importante de ma sanctification. En m'y arrêtant, je m'arrête au vestibule et je ne pénètre pas dans le sanctuaire qui est l'âme, le cœur de Marie. Aussi, quand la saison bien dangereuse de l'été, quand les longues soirées de l'automne et les plaisirs des champs sont arrivés, le péché règne encore. Où sont alors les fruits de sainteté que devait produire le Mois de Marie? Où est la modestie, l'humilité, le recueillement, l'esprit de prière, la charité pour le prochain?... Hélas! on est enfant de Marie, on le croit du moins, et une énorme distance sépare de Marie : point de ressemblance avec ce parfait modèle, point de conformité avec sa vie et la nôtre. Voilà le désordre. O illusion! Que le démon est habile! Combien d'âmes il entretient dans une fausse paix, dans une sécurité déplorable!

C'en est fait, ô ma Marie, je comprends ce que vous voulez de moi cette année. Oui, je vais demain saluer avec transport cette première aurore du Mois délicieux qui porte ce doux nom : *le Mois de Marie*, mais je ne veux pas qu'il soit pour moi ce qu'il a été jusqu'ici. J'ai compris mes obligations, et, avec votre secours maternel, j'espère bien que je les remplirai. Je n'oublierai pas un seul instant que si vous êtes la Reine des fleurs, vous n'êtes pas moins l'arbre le plus beau que la main du céleste agriculteur a planté dans le jardin de son Eglise et qui produit les fruits les plus beaux à la vue et les plus suaves au goût. Je penserai sérieusement à cette vérité, et ma dévotion pour vous sera comme une source abondante de bénédictions qui rendront mon pauvre cœur capable de produire des fruits pour la vie éternelle. (M. l'abbé Coulin, *le Mois de Mai consacré à Marie*).

EXEMPLES DE DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Rois de France. Charlemagne, non moins recommandable par les vertus qui font les saints, que par les éminentes qualités qui font les grands princes et les héros, était pénétré d'une dévotion si tendre et si affectueuse envers la Mère de Dieu, qu'il portait toujours à son cou son image suspendue à une chaîne d'or. C'est à sa puissante intercession qu'il attribuait tous les succès dont furent couronnés les grandes entreprises qui ont rendu son règne si illustre. C'est dans la magnifique église qu'il fit construire en son honneur à Aix-la-Chapelle que ce grand prince se plaisait à rendre fréquemment ses hommages à la Mère de Dieu et à déposer à ses pieds son sceptre et sa couronne.

Les rois, ses enfants, se sont signalés par la même dévotion. Louis le Débonnaire portait toujours sur lui l'image de la sainte Vierge, et souvent pendant le jour, et même au milieu du divertissement de la chasse, il se retirait à l'écart pour lui rendre ses hommages à genoux devant cette image.

On sait qu'il n'est point de pratique de dévotion que S. Louis n'ait exercée envers la Mère de Dieu.

François Ier, pour réparer un outrage fait à une statue de la sainte Vierge, en fit faire une autre en argent, et la porta lui-même à la place de l'ancienne, dans une cérémonie solennelle où on lui vit répandre des larmes de dévotion.

Louis XIII a consacré sa personne et tout son royaume à l'auguste Marie, et a établi en mémoire de cette consécration, et à l'honneur de la Reine des anges, ces processions solennelles qui se font dans toute la France le jour de l'Assomption.

Louis XIV a confirmé la même pratique de dévotion par son exemple, et ses augustes successeurs en ont fait autant, en sorte que tous nos rois se sont fait honneur d'être les premiers serviteurs de la Reine du ciel.

Reines de France. Ce fut par la dévotion à Marie que sainte Clotilde obtint la conversion de Clovis, premier roi très-chrétien. Ce fut par la même dévotion que la vertueuse Blanche de Castille obtint la naissance de S. Louis, et la reine Anne d'Autriche celle de Louis le Grand. Sainte Jeanne de Valois, femme de Louis XII, consacra sa personne royale au service de la sainte Vierge et institua l'ordre de l'Annonciade, destiné spécialement à honorer les dix principales vertus de la Mère de Dieu : *sa chasteté, sa prudence, son humilité, sa foi, sa dévotion, son obéissance, sa pauvreté, sa patience, sa charité, sa compassion.* Marie Leczinska de Pologne, épouse de Louis XV, employait ses mains bienfaisantes à travailler pour la décoration des autels de Marie et voulut que son cœur, après sa mort, reposât sous les auspices de Notre-Dame de Bon Secours, à côté de son auguste père Stanislas, prince le plus hautement dévoué à la très-sainte Vierge (Extr. de l'*Hist. de France*).

Amour filial envers Marie. Aimons notre Mère, dit S. Liguori, comme un S. Stanislas Kostka, qui ne pouvait parler de son amour pour elle sans que les ardeurs de sa flamme ne se communiquassent à ses auditeurs, qui inventait des noms nouveaux pour l'honorer, qui lui demandait sa bénédiction au commencement de chacune de ses actions, qui, étant interrogé comment il aimait Marie, répondit : *C'est ma Mère, que puis-je dire davantage?* Aimons-la autant qu'un bienheureux Herman, que sa tendresse pour Marie avait fait surnommer Joseph; autant qu'un Philippe de Néri, qui appelait Marie ses *délices*; autant qu'un saint Bernard, qui l'appelait la *ravisseuse des cœurs : raptrix cordium*; ou qu'un S. Louis de Gonzague, dont le seul nom de Marie faisait battre le cœur et colorait les joues. Aimons-la autant qu'un P. Diégo Martinez, jésuite, qui disait : *Je voudrais avoir les cœurs de tous les anges et de tous les saints, pour aimer Marie autant qu'ils l'aiment. Je voudrais avoir à ma disposition les vies de tous les hommes, afin de les consacrer à son service* (S. Liguori *Paraphr. du* Salve Regina).

Jeunes serviteurs de Marie. Sainte Elisabeth de Hongrie, étant encore enfant, conservait tout ce qu'on lui donnait pour ses amusements, pour le remettre aux pauvres, leur demandant en retour de réciter l'*Ave Maria* pour elle.

Le B. Alphonse Rodriguez se distingua dès sa plus tendre enfance par une dévotion extraordinaire envers la sainte Vierge.

S. Bernardin de Sienne avait, dès son enfance, la coutume d'aller saluer tous les matins une image de la sainte Vierge qui était sur une des portes de la ville, et là, prosterné à genoux, il se dévouait à son service.

Sainte Thérèse s'était entièrement dévouée, dès son bas âge, à l'amour de la sainte Vierge. Sa tendresse pour cette divine Mère lui inspirait cent petites industries pour l'honorer.

Saint Vincent Ferrier fut, dès le berceau, d'une piété tendre envers la sainte Vierge.

S. François Xavier honora toute sa vie la Mère de Dieu avec des sentiments pleins de révérence et de tendresse.

S. Liguori fut un des plus zélés serviteurs de Marie : on le comparait à S. Bernard pour la douceur de ses expressions et de ses sentiments envers la sainte Vierge (*Année heureuse*).

DES DÉVOTIONS POPULAIRES.

Nous quittons les harmonies physiques des monuments religieux et des scènes de la nature, pour entrer dans les harmonies morales du christianisme. Il faut placer au premier rang ces *dévotions populaires* qui consistent en de certaines croyances et de certains rites pratiqués par la foule, sans être ni avoués, ni absolument proscrits par l'Eglise. Ce ne sont, en effet, que des harmonies de la religion et de la nature.

Il faudrait nous plaindre si, voulant tout soumettre aux règles de la raison, nous condamnions avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie et qui lui enseignent une morale que les meilleures lois ne lui apprendront jamais. Il est beau, il est bon, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu et que nous soyons sans cesse environnés de ses miracles.

Le peuple est bien plus sage que les philosophes. Chaque fontaine, chaque croix dans un chemin, chaque soupir du vent de la nuit porte avec lui un prodige. Souffre-t-il, il prie sa petite image et il est soulagé. A-t-il besoin de revoir un parent, un ami, il fait un vœu et prend le bâton et le bourdon de pèlerin; il franchit les Alpes ou les Pyrénées, visite Notre-Dame de Lorette ou Saint-Jacques en Gallice; il se prosterne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre matelot peut-être errant sur les mers), de sauver une épouse, de prolonger les jours d'un père. Son cœur se trouve allégé, il part pour retourner à sa chaumière chargé de coquillages, il fait retentir les hameaux du son de sa conque et chante dans une complainte naïve la bonté de Marie, Mère de Dieu...

Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient! ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours; ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Leurs pleurs ne sont point perdus; la religion les reçoit dans son urne et les présente à l'Eternel.

Les pas du vrai croyant ne sont jamais solitaires; un bon ange veille à ses côtés, il lui donne des conseils dans ses songes, il le défend contre le mauvais ange. Ce céleste ami lui est si dévoué qu'il consent pour lui à s'exiler sur la terre...

C'est dans les grands événements de la vie que les coutumes religieuses offrent aux malheureux leurs consolations. Nous avons été une fois spectateur d'un naufrage. En arrivant sur la grève, les matelots dépouillèrent leurs vêtements et ne conservèrent que leurs pantalons et leurs chemises mouillées. Ils se rendirent en procession à une petite chapelle dédiée à S. Thomas. Le capitaine marchait à leur tête et le peuple suivait en chantant avec eux l'*Ave, maris stella*. Le prêtre célébra la messe des naufragés, et les matelots suspendirent leurs habits trempés d'eau de mer, en *ex voto*, aux murs de la chapelle. La philosophie peut remplir ses pages de paroles magnifiques, mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtements à son temple...

Je ne suis rien, je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savants sur le premier Etre et je ne les ai point compris, mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Etre inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie; toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, près de se plonger dans les eaux, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes... Il est bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon Secours*, patronne des mariniers. Quelle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur!

Il s'agit seulement de savoir si les croyances et les *dévotions populaires* ont un but moral, si elles tendent mieux que les lois elles-mêmes à conduire la foule à la vertu. Et quel homme sensé peut en douter? A force de déclamer contre la superstition, on finira par ouvrir la voie à tous les crimes. ...

Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme, parce qu'il se sent fait pour l'immortalité. Les *conjurations*, la *nécromancie*, ne sont chez le peuple que l'instinct de la religion et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire lorsqu'on ne croit à rien, on a des devins quand on a plus de prophètes, des sortiléges quand on renonce aux cérémonies religieuses et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur (M. de Châteaubriand, *Génie du Christ.*).

(Voy. *Dict. des Pèlerinages*, introduct., à la fin.)

PANÉGYRIQUES

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.
EXISTENCE, NATURE, MINISTÈRE DES SS. ANGES. (Mgr DE MAZENOD, ÉVÊQ. DE MARSEILLE, *Instr. past. de* 1854.)	**MISSION DES ANGES GARDIENS.** (M. L'ABBÉ BOLARD. — *Tribune sacrée.*)	**OBLIGATIONS ET DEVOIRS.** (LE P. LORIOT.)
I^ER POINT. EXISTENCE DES SS. ANGES.	**I^ER POINT.** CES ANGES SONT NOS PROTECTEURS.	**I^ER POINT.** OBLIGATIONS QUE NOUS AVONS A NOS ANGES GARDIENS.
II^E POINT. NATURE DES SS. ANGES.	**II^E POINT.** ILS SONT NOS AMIS.	**II^E POINT.** DEVOIRS ENVERS NOS ANGES GARDIENS.
III^E POINT. MINISTÈRE DES SS. ANGES.	**III^E POINT.** ILS SONT NOS MÉDIATEURS.	
IV^E POINT. DE NOS DEVOIRS ENVERS LES SS. ANGES.		
I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **EXISTENCE DES SS. ANGES.** 1 — Écriture; 2 — Tradition.	I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **CES ANGES SONT NOS PROTECTEURS.** 1 — Écriture; 2 — Tradition.	I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **OBLIGATIONS QUE NOUS AVONS A NOS ANGES GARDIENS.** 1 — Dans l'état de péché; 2 — Dans l'état de grâce; 3 — A l'heure de la mort.
II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **NATURE DES SS. ANGES.** 1 — Nature; 2 — État de leur création.	II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **ILS SONT NOS AMIS.** 1 — Amis vigilants et dévoués; 2 — Amis consolateurs.	II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **DEVOIRS ENVERS NOS ANGES GARDIENS.** 1 — Révérence; 2 — Imitation; 3 — Obéissance.
III^e POINT. — SUBDIVISIONS. **MINISTÈRE DES SS. ANGES.** 1 — Sur la terre; 2 — Dans le ciel.	III^e POINT. — SUBDIVISIONS. **ILS SONT NOS MÉDIATEURS.** 1 — Médiateurs des justes; 2 — Médiateurs des pécheurs;	
IV^e POINT. — SUBDIVISIONS. **DE NOS DEVOIRS ENVERS LES SS. ANGES.** 1 — Honneur; 2 — Invocation; 3 — Reconnaissance.		

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

EXISTENCE, NATURE, MINISTÈRE

DES SS. ANGES.

TEXTE.

Omnes sunt administratorii Spiritus, in ministerium missi propter eos, qui hæreditatem capient salutis.

HEBR. I. 14.

Il n'est point nécessaire de déployer une grande puissance de conception ni d'être doué d'une rare pénétration d'esprit, pour comprendre que le Créateur, dans son inépuisable fécondité, a dû placer à des degrés divers, une longue suite d'êtres intelligents dans l'intervalle infini qui le sépare de la créature humaine. Celui qui, comme en se jouant, a suspendu les constellations dans toute l'étendue des cieux et nous montre sur la terre la longue chaîne des êtres que sa puissance y a produits, n'a pas eu une main assez avare pour se refuser à répandre l'existence dans l'incommensurable étendue de l'espace spirituel. Si le Créateur s'est peint dans ses ouvrages, s'il y a retracé surtout sa grandeur, n'est-ce pas dans la nature spirituelle, que lui, pur esprit, aura reproduit la plus parfaite image de lui-même? Cette image, c'est l'ange.

Nous voulons vous exposer, M. F., quelle est la doctrine de l'Eglise sur les SS. Anges : 1° *Vous démontrer leur existence;* 2° *Vous parler de leur nature;* 3° *Vous apprendre leurs occupations;* 4° *et enfin vous enseigner vos devoirs envers ces puissants protecteurs.*

Nous nous bornerons à vous rappeler ce que la foi nous enseigne à ce sujet.

Ier POINT.

EXISTENCE DES ANGES.

Se fondant sur la *sainte Ecriture* et sur la *Tradition,* dont elle est également l'interprète infaillible, l'Eglise nous apprend qu'il existe une immense multitude « d'esprits dégagés, dit Bossuet, de toute matière, qui vivent et se nourrissent d'une pure contemplation. » L'Eglise nous raconte que, distribués en neuf chœurs subordonnés l'un à l'autre, ils forment une armée invincible. Ils sont nommés : les Anges, les Archanges, les Vertus, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Nul ne saurait dire leur nombre. Daniel en vit des milliers devant le trône de l'Eternel (Dan. VI. 7).

1re SUBDIVISION. — **Écriture.**

Presque toutes les pages de l'Ecriture, dit S. Grégoire, attestent l'existence des anges (*Hom. 34 in Ev.*); depuis le chérubin à l'épée flamboyante qui défend l'entrée du Paradis terrestre, jusqu'à l'ange qui introduisit le disciple bien-aimé en présence des inénarrables merveilles de la céleste Jérusalem, de la Genèse à l'Apocalypse, ils se montrent partout. Ils se montrent dans le désert à la mère désolée d'Ismaël, pour sauver ce fils près de mourir; au Père des croyants, dans la vallée de Mambré, pour lui annoncer cette génération en laquelle toutes les tribus de la terre seront bénies (Gen. XXI. 17); à Jacob, sur le bord du fleuve (Id. XXXII. 24); à Moïse, dans le buisson ardent, sur le mont Sinaï et à la tête du peuple de Dieu; à Josué, sous les murs de Jéricho, et à Gédéon sous le chêne d'Ephra (Jud. VI. 11).

Les prophètes aussi les voient et les entendent. Isaïe contemple les Séraphins autour du trône de Dieu, tandis qu'ils chantent un hymne à sa gloire et qu'un d'eux vient purifier ses lèvres (Is. VI. 2); Daniel est visité par l'archange Gabriel (Dan. IX. 21); Habacuc est transporté par un ange à Babylone (Id. XIV. 33). Puis, dans le Nouveau-Testament, Zacharie rencontre Gabriel à la droite de l'autel des parfums (Luc. I. 11); la vierge Marie reçoit sa salutation dans la maison de Nazareth et apprend de lui sa maternité divine (Id. I. 26). S. Joseph est deux fois averti par un envoyé du Ciel, d'abord du mystère et ensuite de l'ordre de Dieu (Matth. I. 20, et IX. 9). Des anges veillent sur le berceau du Sauveur du monde (Luc. II. 9). Plus tard ils viennent le servir dans le désert et le consoler dans son agonie. Souvent il parle d'eux. Il rappelle ceux qui sont les protecteurs de l'enfance, et il compare à leur pureté celle des élus dans le ciel (Matth. XVIII. 10. — XXII. 30). C'est par le ministère des anges que les apôtres sont délivrés de la prison, que le diacre Philippe est transporté sur la route de Gaza, que les fers de S. Pierre sont brisés, que Corneille connaît sa vocation au christianisme et qu'Hérode est frappé d'une maladie mortelle. Les anges apparaissent encore en bien des circonstances, et enfin ce sont eux qui apportent du ciel à S. Jean, exilé à Patmos, les révélations prophétiques où il est mention d'ailleurs de l'ange du feu, de l'ange des eaux et de l'ange de la prière.

2e SUBD. — **Tradition.**

Après ces témoignages des Ecritures qu'est-il besoin de montrer que la tradition de tous les siècles chrétiens, attestée par le langage des PP. de l'Eglise, reproduit sans cesse et partout la même vérité? On ne saurait la révoquer en doute sans abjurer le christianisme. Nous connaissons les anges par la foi, dit S. Augustin, et il ne nous est pas permis de douter de leur existence. Les philosophes les plus illustres de l'antiquité connurent cette croyance. Pythagore, Platon, Hésiode et d'autres la professèrent formellement. On la retrouve sous un nom ou sous un autre dans les annales de tous les peuples.

IIe POINT.

NATURE DES ANGES.

1re SUBDIVISION. — **Nature.**

Leur nature est immatérielle. Elle est en même temps supérieure à la nôtre : *Minuisti eum paulo minus ab Angelis* (Ps. VIII. 6).

La science des hommes, dit S. Ephrem, est douteuse, si on la compare à celle des anges (*de Nat. Ang.*). Cependant il ne leur est pas donné par nature de voir les pensées intimes des cœurs, ni les événements contingents de l'avenir (*De die autem illa et hora nemo scit, neque angeli cœlorum.* (Matth. XXIV. 36).

Leur puissance comme leur science est nécessairement bornée, mais elle est très-grande. Le psalmiste la compare au vent et au feu (Ps. CIII. 5). Elle exerce sur les corps qu'il lui est donné d'agiter et de mouvoir....

2e SUBD. — **État de leur création.**

Indépendamment de l'excellence de leur nature, les anges furent créés dans un état surnaturel de grâce et de bonheur par où ils participaient dans une mesure plus ou moins grande, à la vie divine elle-même, ainsi que cela est encore accordé à l'homme quand il est en possession de la grâce de Dieu. Mais ces sublimes esprits n'ont pas toujours persévéré dans la grâce et dans le bonheur. Tandis que les uns furent fidèles, les autres se révoltèrent contre Dieu, et ils perdirent la vie divine en même temps que les prérogatives de bonheur et de gloire.

IIIe POINT.

MINISTÈRE DES ANGES.

1re SUBDIVISION. — **Ministère des anges sur la terre.**

Les bons anges remplissent dans l'univers des missions diverses que leur confie la Providence. *Ils sont tous,* dit S. Paul, *des esprits administrateurs envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui recevront l'héritage du salut* (Hebr. I. 14).

Dans le gouvernement de ce monde visible, tout est secondairement administré par les anges, dit S. Cyrille, qui ajoute que chacun d'eux se tient à l'emploi qui lui est confié (*Lib. I, in Is.*). Ils président à tout l'univers, selon Eusèbe de Césarée (*Præp. 5, 7*). Ils le soutiennent et le conservent, selon S. Grég. de Naz. (*Carm. 6*). C'est par leur ministère que Dieu dispense toutes choses, selon Théodoret (*Quæst 82 in Gen.*). Ils sont préposés à la garde des principaux éléments, selon S. Jérôme (*L. 22, in Ep. ad Gal.*). Ils ont la charge de toutes les choses visibles de ce monde, selon S. Augustin (*L. 83 in Quæst. 79*). Nous sommes placés sous leur tutelle, dit Lactance (*Inst. C. 14*). Ils sont chargés de pourvoir à nos besoins, dit S. J. Chrysost. (*Serm. in Ascens.*). Ils forment auprès de nous une armée pour nous défendre, dit S. Ambroise (*In Ps. 43*).

Il y a plus, ils s'attachent par l'ordre d'en haut à chaque chrétien en particulier, de manière que nous avons sans cesse auprès de nous un de ces sublimes esprits à qui il a été donné un pouvoir spécial de parler intérieurement à notre esprit et à notre cœur, et d'en voir les pensées intimes. Cet Ange gardien est avec nous pour nous éclairer, nous défendre, nous soutenir et nous diriger dans les voies du salut.

2e SUBD. — **Ministère des SS. anges dans le ciel.**

Les anges, dans le ciel, dit Bossuet, offrent à Dieu : 1° nos prières; 2° nos aumônes.

1° PRIÈRES. Quand vous offrez à Dieu vos prières, quelle peine d'élever à lui vos esprits comblés de vaines imaginations, de pensées vagues et désordonnées, combien de soins temporels qui se jettent continuellement à la traverse pour en interrompre le cours! Etant donc ainsi empêchées, croyez-vous qu'elles puissent s'élever au ciel? Je sais que J. C., au nom duquel nous les présentons, les fait accepter; mais il envoie son ange, que Tertullien appelle l'ange d'oraison; c'est pourquoi Raphaël disait : *Obtuli orationem tuam Domino* (Tob. XII. 12). Cet ange vient recueillir vos prières et elles *montent,* dit S. Jean, *de la main de l'ange jusqu'à la face de Dieu* (Apoc. VIII. 4).

2° AUMÔNES. Les anges offrent aussi nos aumônes, nos bonnes œuvres. Ils recueillent jusqu'à nos désirs. Ils font valoir devant Dieu jusqu'à nos pensées. Mais surtout ce qui les réjouit, c'est de pouvoir présenter au Seigneur les larmes de notre pénitence. Aussi est-ce pour cela que Tertullien s'écrie : *Heus! tu peccator, bono animo sis; vides ubi de tuo reditu gaudeatur!* (*De Pœnit.*).

IVe POINT.

DE NOS DEVOIRS ENVERS LES SS. ANGES.

Nous devons : 1° les *honorer;* 2° les *invoquer;* 3° les *remercier.* (*Voy.* ci-après 3e plan, pag. 56.)

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

MISSION DES ANGES GARDIENS.

TEXTE.

Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te et custodiat in via.

EXOD. XXIII. 20.

C'est au sortir de l'Egypte, au moment ou Israël entrait dans le désert pour marcher vers la terre promise que le Seigneur lui adressait ces paroles. Sur les pas de ce conducteur céleste, après bien des combats, après une marche de quarante années dans le désert, le peuple arriva au terme si souvent désiré; il vit réalisées les promesses faites autrefois à ses pères : l'ange de Dieu le mettait en possession de la terre de Chanaan pour de longs siècles.

Nous avons aussi une terre promise à conquérir, chrétiens, un royaume magnifique nous attend, il est éternel comme l'empire même de Dieu qui en fait l'ornement et la gloire. Chaque jour qui recommence à luire sur notre tête, nous rapproche du terme de ce pèlerinage que nous accomplissons à travers le désert de la vie-et au bout duquel se trouve le ciel. Sur la route les ennemis ne manquent pas, ni par conséquent les assauts, et les périls sont si multipliés que sans un secours singulier, nous sentirions parfois notre courage faiblir. Ce secours nécessaire, la providence toute miséricordieuse de notre Dieu nous l'a ménagé. Comme à Israël, il nous donne un ange gardien, et la même voix qui lui dit : *Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te et custodiat in via*, cette voix nous adresse à nous-mêmes le même langage.

Quelle est la mission que les anges ont à remplir auprès de nous? C'est là, M. F., ce dont nous allons nous entretenir.

Ier POINT.

LES ANGES SONT NOS PROTECTEURS.

1re SUBDIVISION. — Écriture.

Dieu ne délaissa point l'homme après son péché. Dans son ineffable commisération, il appela un prince de sa cour, un ange, et lui confia la garde de sa créature : *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum* (Ps. XC. 11, 12). Aussi, du jour où naît un enfant à la femme, un ange est près de lui, qui l'accompagne dans toutes ses voies, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Jacob nous parle de son ange, qui a écarté de lui tous les périls : *Angelus qui eruit me de cunctis malis* (Gen. XLVIII. 16). S. Paul dit, au sujet des anges, qu'ils sont tous les administrateurs de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui sont héritiers du salut : *Nonne omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis ?* (Hebr. I. 14). Si nous ouvrons l'Apocalypse, nous y voyons avant toute chose le ministère des anges, dit Bossuet. On les voit aller sans cesse du ciel à la terre et de la terre au ciel ; ils portent, ils interprètent, ils exécutent les ordres de Dieu, et les ordres pour le salut comme les ordres pour le châtiment, puisqu'ils impriment la marque salutaire sur le front des élus de Dieu (Apoc. VII. 3) ; puisqu'ils offrent sur l'autel d'or, qui est J. C., les parfums qui sont les prières des saints (Id. V. 7).

Lisez l'histoire du jeune Tobie; admirez les soins affectueux et persévérants que lui prodigue l'ange Raphaël durant tout le cours de son voyage : c'est l'image la plus sensible et la plus vraie de ceux dont nous entoure notre ange gardien.

Des faits pareils, des traits de protection tout aussi signalée, de vigilance tout aussi persévérante, se pressent en foule dans les Livres saints. Ici, c'est Abraham, le bras déjà levé sur son fils Isaac; un ange l'arrête. Là, c'est l'ange Daniel qui ferme la gueule des lions furieux ; c'est celui des trois jeunes hébreux, qui les préserve, dans la fournaise, de l'action des flammes ; ou bien c'est l'ange gardien du peuple de Dieu frappant le camp des Assyriens du glaive exterminateur ; ou bien encore, c'est l'ange de Gédéon qui salue ce brave guerrier et lui assure qu'il sera toujours avec lui.

N. S. consacre toute cette doctrine et tous ces faits par ces paroles : *Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei* (Matth. XVIII, 10).

2e SUBD. — Tradition.

« Tous les anciens Pères ont cru, dit Bossuet, que les anges s'entremettaient dans toutes les actions de l'Eglise ; ils ont reconnu un ange qui présidait au baptême ; un ange qui intervenait dans l'oblation et la portait sur l'autel sublime qui est J. C.; un ange qu'on appelait l'ange de l'oraison, qui présentait à Dieu les vœux des fidèles ; et tout cela est fondé principalement sur le chapitre huitième de l'Apocalypse où l'on voit clairement la nécessité de reconnaître ce ministère évangélique. Les anciens étaient si touchés de ce ministère des anges, qu'Origène invoque publiquement et directement l'ange du baptême, et lui recommande un vieillard qui allait devenir enfant de J. C. par ce sacrement. » (*Préface sur l'Apocal.*)

Selon S. Ambroise, les anges remplissent tout, les cieux, la terre, la mer et les églises ; car, ajoute-t-il, le Seigneur envoie ses anges pour la defense de ceux qui sont héritiers des promesses divines (*in Ps.* 118). S. Ephrem dit que c'est par le ministère des anges que les âmes des justes sont introduites dans le ciel après leur mort (*in Virginit.*). S. Jérôme et S. J. Chrysostome enseignent que chaque fidèle a un ange gardien (*in Is.* L. 18. — *Hom.*3 *in Coloss.*)

IIe POINT.

LES ANGES SONT NOS AMIS.

1re SUBDIVISION. — Amis vigilants et dévoués.

C'est à notre dignité que nous sommes redevables d'avoir les anges pour amis. Toujours plongés dans cet océan d'amour dont Dieu est la source éternellement féconde, ces célestes intelligences en mesurent la hauteur, la largeur et la profondeur, pour faire de la charité de Dieu même la règle de l'amour dont ils nous honorent. Ils nagent au sein des plus pures félicités, des joies ineffables du paradis; c'est au paradis qu'ils nous veulent avec eux, pour nous voir compléter les rangs de leurs glorieuses phalanges ; en un mot, faire de nous des saints, tel est le but auquel aspire l'amitié qu'ils nous portent. Faire de nous des saints ! que de sollicitude ! que de patience, surtout, il leur faudra pour y parvenir ! Peu importe ! J. C., leur maître et leur modèle, attend des années quelquefois à la porte du cœur; ces divins mendiants de nos âmes y attendront comme lui. Mais vienne un moment favorable, la mort d'un parent, d'un ami que nous chérissions ; vienne une perte d'argent, une catastrophe imprévue, un revers, une grave maladie, de quelle terreur ils sauront nous frapper ! Oh ! qu'ils réveilleront alors avec énergie la pensée des jugements de Dieu et des peines des pécheurs !

2e SUBD. — Amis consolateurs.

Son amitié n'est pourtant pas satisfaite encore de ces bons offices. Il est dans la vie du chrétien un écueil autre que l'amour des plaisirs, et où vient se briser parfois la vertu elle-même ; je veux dire le découragement, que S. Augustin appelle « la tentation des parfaits. » L'âme abandonnée, du moins en apparence, par le Seigneur retombe sur elle-même de tout son poids, et ne trouve plus qu'ennui et tristesse irremédiables dans ses profondeurs désolées. Durant ces heures de trouble et d'angoisses, on se fatigue de la longueur du combat; la victoire elle-même n'inspire presque rien au courage. Celui-ci se plaint, comme David, que son cœur l'a abandonné ; celui-là gémit, avec Elie, « de se voir submergé par les flots de la tristesse. » Qui donc viendra au secours de cette âme en peine? qui la consolera? qui la relèvera de son abattement ! Ah ! M. F., son bon ange gardien, n'en doutez pas ! Il fortifiera sa faiblesse, il éclairera ses ténèbres, et répandra sur elle une onction inconnue au monde.

IIIe POINT.

LES ANGES SONT NOS MÉDIATEURS.

1re SUBDIVISION. — Médiateurs des justes.

Ouvrez-vous, demeure de mon Dieu ! apparaissez sans voiles à nos regards, sanctuaire auguste où il habite au sein d'une lumière inaccessible et d'un éternel repos ! Laissez-moi contempler ce frère bien-aimé que S. Jean me montre là debout devant la face de son Seigneur et le mien ! C'est l'ange de l'oraison, comme parle Tertullien. Dans ses mains se balance un encensoir d'or, et de l'urne sacrée s'échappe comme une suave odeur de parfums. Mais que vois-je, M. F.? ce sont vos prières, ce sont les miennes, ces prières, si languissantes, hélas ! et si froides, qui osent ainsi monter jusqu'à Dieu. L'ange leur a prêté ses ailes pour s'élever, sa force pour les soutenir, sa ferveur pour les réchauffer ; et il redescend, les mains pleines de grâces, et il les ouvre pour laisser tomber sur notre âme la fertile rosée qui doit la féconder. Nous avons, dans le secret de Dieu, partagé notre pain avec l'indigent, couvert sa nudité, éclairé son ignorance, amélioré son cœur, et ces bonnes œuvres, notre ange gardien se hâte d'en porter au ciel la bonne nouvelle et d'en solliciter la récompense. Les larmes de la pénitence, les combats et les sacrifices de la virginité, les austérités de l'obéissance, ce sont là tout autant d'actes de vertu, qui trouvent en eux les avocats les plus saintement empressés.

2e SUBD. — Médiateurs des pécheurs.

Il semble qu'il ne peut y avoir de *société* possible entre les pécheurs et les anges, pas plus qu'entre les *ténèbres et la lumière*. Cependant, voyez leur conduite et admirez ! « Jamais, dit Bossuet, ils ne voient une âme tombée qu'ils ne cherchent à la relever. Plus la chute est honteuse, plus ardente est leur charité. Babylone s'est enivrée, s'écrient-ils par la bouche de Jérémie ; cette âme a bu des plaisirs du siècle ; la tête lui a tourné... elle est tombée, et sa blessure est mortelle : *Cecidit et contrita est.* Courons aux remèdes, versons du baume sur sa blessure, si cette blessure peut guérir encore ! *Tollite resinam ad dolorem ejus, si forte sanetur !* Et tout aussitôt ils se prosternent devant le trône de Dieu ; ils le conjurent de suspendre ses coups..... »

Puissions-nous avoir notre bon ange gardien pour ami toujours, pour médiateur toujours, ici-bas, à l'heure de la mort, et surtout au tribunal de Dieu !.....

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

OBLIGATIONS ET DEVOIRS.

TEXTE.

Ecce ego mittam angelum meum, qui præcedat te et custodiat in via et introducat in locum quem paravi; observa eum, et audi vocem ejus.

EXOD. XXIII. 20.

C'est une belle preuve de la dignité de nos âmes, que chacune d'elles, dès qu'elle est créée, ait un ange qui soit député pour sa garde, vu que l'on ne commet pas à un prince la garde d'une chose de néant. Toutefois, c'est encore une preuve plus considérable du soin paternel que Dieu prend de nous, de vouloir envoyer un des princes de sa cour pour veiller à notre conservation. De même que les pères de la terre ont coutume de donner à leurs enfants, qui entreprennent un voyage, des guides pour les conduire et les secourir dans les périls où ils peuvent se trouver, de même ce Père céleste a donné à chacun de nous des anges pour nous conduire dans le chemin que nous devons tenir ici pour arriver au ciel, qui est notre véritable patrie, afin que, par leur secours, nous évitions les piéges que nos ennemis nous tendent de tous côtés. C'est un grand bonheur d'avoir une garde si assurée autour de nous, mais c'est un grand malheur d'y penser si peu, comme nous faisons. C'est afin de bannir de vos esprits cet oubli si criminel que j'entreprends de vous faire voir une partie des grandes obligations que nous avons à ces saints anges, et ce que nous devons faire pour leur marquer notre reconnaissance. Double réflexion qui se trouve dans le texte précité : 1° *Ecce ego mittam angelum meum...*; 2° *Observa eum, et audi vocem ejus.*

Ier POINT.

OBLIGATIONS QUE NOUS AVONS A NOS ANGES GARDIENS.

Quoique nous recevions une infinité de bienfaits de nos anges gardiens, afin, néanmoins, de ne pas charger votre mémoire, je les réduis à trois, qui sont marqués dans les paroles de mon texte selon trois états différents où nous nous trouvons, et dans lesquels nous avons besoin de leur assistance, savoir : 1° l'*état de péché*; 2° l'*état de grâce*; 3° l'*heure de la mort.*

1re SUBDIVISION. — État de péché.

C'est un grand malheur pour nous quand nous sommes tombés dans le péché ; mais c'est un grand bonheur que nous ayons un ange gardien pour nous en relever, et qui ne nous abandonne pas, même quand nous sommes dans cet état funeste.

Que fait notre bon ange quand il nous voit dans le péché ? Il s'afflige, mais il ne se rebute point; il ne laisse pas de continuer ses soins à ce pécheur qu'il a sous sa garde, de s'appliquer à sa conduite, et de lui montrer le chemin qu'il doit prendre pour sortir de son déplorable état : *Qui præcedat te.* Il lui fournit des pensées salutaires, qui lui font connaître la misère où il est réduit; des inspirations puissantes, qui le pressent de n'y pas demeurer longtemps, et lui obtient des grâces qui lui donnent le moyen d'en sortir. S'il ne peut pas le retirer entièment de l'abîme de son péché, il fait au moins tout ce qu'il peut pour l'empêcher de s'y enfoncer plus avant, en éloignant de lui les occasions qui le feraient tomber.....

2e SUBD. — État de grâce.

Si l'ange gardien tâche, autant que possible, de retirer du péché celui qui lui est confié, il travaille avec une application qui n'est pas moindre à le conserver dans la grâce. Ces anges sont : 1° *nos protecteurs*; 2° *nos maîtres*; 3° *nos médecins.*

1° PROTECTEURS. C'est à eux que Dieu a commandé de nous garder en toutes les rencontres : *Ut custodiant te in omnibus viis tuis* (Ps. XC. 11). S. Laurent Just., parlant des anges gardiens, dit que ce sont eux qui arrêtent la violence des tentations, qui empêchent les mauvais esprits de nous nuire. Si nous ne savons pas les choses qui nous sont nécessaires, ils nous instruisent; si nous sommes tièdes, ils nous réchauffent; si nous dormons, ils veillent; en un mot, ils contribuent à notre bien en toutes les manières qu'ils peuvent.

2° MAÎTRES. Ils sont nos maîtres pour nous instruire. S. Denis remarque que les anges font à notre égard ce qu'ils font dans le ciel : ils purifient, ils éclairent et ils perfectionnent. Ils purgent nos péchés; ils éclairent nos esprits pour nous apprendre ce que nous devons penser, ce que nous devons croire et ce que nous devons faire ; et ils nous obtiennent grâce pour achever le bien commencé et le conduire à sa perfection.

3° MÉDECINS. Ils sont nos médecins pour conserver ou pour procurer la santé de nos âmes, pour les guérir de leurs maladies spirituelles, non-seulement du péché, comme nous l'avons dit, mais de certains restes du péché qui sont quelquefois assez fâcheux, des langueurs, du dégoût des choses de Dieu ; ils nous portent à la piété, à la prière, aux bonnes lectures, à la fréquentation des sacrements.

3e SUBD. — Heure de la mort.

C'est à ce moment terrible que le démon redouble ses efforts pour nous perdre, parce que c'est le moment décisif après lequel il ne pourra plus rien contre nous. Mais rassurons-nous : si nous avons un ennemi redoutable à notre mort, nous avons aussi un puissant défenseur dans notre ange gardien. Il se livrera alors un combat entre lui et vos ennemis; mais votre ange sera plus fort pour vous sauver que le démon pour vous perdre ; il vous rendra le même office que l'ange Raphaël rendit autrefois à Tobie, lorsqu'il prit le démon et l'attacha pour l'empêcher de lui nuire.

C'est cet ange qui retire Loth de Sodome ; c'est cet ange qui conserve les trois enfants au milieu de la fournaise de Babylone; c'est cet ange qui console la pauvre Agar et qui conserve la vie à son fils lorsqu'il est près de mourir de soif ; c'est cet ange qui fortifie Gédéon à la guerre contre Madian ; c'est cet ange qui console Elie dans l'abattement extrême où il se trouvait ; c'est cet ange qui conserva la chasteté de Judith au milieu d'une armée ; c'est cet ange qui forma la gueule des lions, de peur qu'ils ne dévorassent Daniel; c'est cet ange qui a délivré S. Pierre de la prison d'Hérode ; c'est de ce même ange que nous attendons toutes sortes de secours dans nos nécessités.

Si ces anges bienheureux font tant de choses en notre faveur, nous devons certes en faire quelques-unes pour eux; c'est ce qui nous reste à indiquer dans la 2e partie de ce discours.

IIe POINT.

DEVOIRS ENVERS NOS ANGES GARDIENS.

Il est bon de savoir quelle sorte de reconnaissance nous devons à nos anges gardiens. Je pourrais vous dire que, comme ils pensent tous les jours à vous, vous devez, de même, penser tous les jours à eux. Je pourrais vous exhorter à avoir une grande confiance en leur secours, à les invoquer souvent, lors principalement que la tentation est forte ; c'est l'avis que vous donne S. Bernard, et je vous exhorte à le suivre. Mais, outre ces devoirs qu'on ne doit jamais omettre, il est bon de leur en rendre qui soient plus continuels. Je les réduis à trois, marqués dans ces paroles de mon texte : *Observa eum, et audi vocem ejus :* 1° une révérence profonde ; 2° une imitation fidèle : 3° une obéissance exacte.

1re SUBDIVISION. — Révérence.

Cette révérence consiste à être fortement persuadé que nos bons anges sont présents à tout ce que nous faisons, et qu'ainsi nous ne fassions rien qui soit contre le respect que nous leur devons. Il peut nous arriver de dire quelquefois comme cette âme débauchée dont parle l'Ecriture : *Quis me videt? Parietes operiunt me, tenebræ circumdant me, et nemo circumspicit me, quem vereor?* (Eccl. XXIII. 26). Personne ne vous voit, dites-vous? répond saint Augustin ; il est vrai que vous paraissez seul, qu'aucune créature humaine ne vous entoure ; mais, ajoute ce Père : *Videt te angelus bonus, videt te angelus malus, videt te major angelo bono et angelo malo, Deus.* Votre bon ange vous voit, et c'est ce qui l'afflige ; votre mauvais ange vous voit, et c'est ce qui le réjouit ; Dieu vous voit, et c'est ce qui l'irrite contre vous. Votre bon ange vous voit, et c'est pour vous plaindre ; votre mauvais ange vous voit, et c'est pour vous accuser ; Dieu vous voit, et c'est pour vous condamner.

Portez donc révérence à votre ange gardien, et qu'il vous serve de préservatif contre les tentations qui pourraient solliciter votre cœur.

2e SUBD. — Imitation.

Si vous me demandez en quoi, étant composés de chair et demeurant sur la terre, vous pouvez imiter ces anges, qui sont de purs esprits et habitants du ciel, un Père de l'Eglise vous l'apprend : Ils aiment Dieu et le prochain, dit le V. Bède ; imitons-les en cela; ils sont humbles, doux; ils vivent dans une parfaite intelligence : faites comme eux ; ils obéissent aux moindres commandements de Dieu : faites comme eux ; ils sont continuellement occupés à louer, à bénir, à adorer Dieu ; c'est leur exercice pendant l'éternité : voilà un bel exemple à suivre.

Mais ce que nous devons principalement imiter en nos anges, c'est la force et la fermeté invincibles qu'ils ont eues pour résister aux tentations violentes de l'ange rebelle ; c'est leur inviolable fidélité envers Dieu que nous devons principalement imiter en nos anges, en nous écriant au moment de la tentation, comme S. Michel : *Quis ut Deus?*

3e SUBD. — Obéissance.

Les anges, comme nous l'avons dit dans la première partie, donnent plusieurs bons mouvements à ceux dont ils ont la charge. Si vous vouliez l'écouter, vous l'entendriez crier au fond de votre cœur, comme un autre S. Jean-Baptiste : *Non licet.*

Lorsque, dans l'ardeur de vos passions, vous ressentez des remords de conscience, c'est la voix de votre ange qui vous dit que vous ne trouverez jamais de contentement solide qu'en Dieu. Quand vous ressentez au dedans de vous-même des mouvements qui vous pressent de quitter enfin cette vie criminelle, de sortir de l'occasion du péché, c'est la voix de votre ange qui vous parle : *Audi vocem ejus.* Ecoutez donc cette voix, et n'y endurcissez pas vos cœurs : *Nolite obdurare corda vestra* (Ps. XCIV. 8).

ANC. ET NOUV. TESTAMENT. | SS. PÈRES. | THÉOLOGIE.

ANCIEN TESTAMENT.

Missus est Angelus Domini sanctus Raphael ut curaret eos ambos, quorum uno tempore sunt orationes in conspectu Domini recitatæ (Tob. III. 25).

Tunc egressus Tobias, invenit juvenem splendidum, stantem præcinctum, et quasi paratum ad ambulandum. Et ignorans quod angelus Dei esset, salutavit eum (Id. v. 5).

Quid possumus dare viro isto sancto, qui venit tecum? Respondens Tobias, dixit Patri suo : Pater, quam mercedem dabimus ei, aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus? Me duxit et reduxit sanum..... Bonis omnibus per eum repleti sumus (Id. XII. 3).

Quando orabas cum lacrymis, et sepeliebas mortuos et derelinquebas prandium tuum..... ego obtuli orationem tuam Domino (Id. ibid. 12).

Vivit Dominus, quoniam custodivit me Angelus ejus et non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari (Judith. XIII. 20).

Immittet angelus Domini in circuitu timentium eum, et eripiet eos (Ps. XXXIII. 8).

Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes, tota die et nocte in perpetuum non tacebunt (Is. LXII. 6).

Deus misit angelum suum et obturavit ora leonum, et non nocuerunt mihi (Dan. VI. 22).

Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei (Id. VII. 10).

Princeps regis Persarum restitit mihi, et ecce Michael unus de principibus venit in adjutorium meum, et ego remansi ibi juxta regem Persarum (Id. X. 13).

Si in viis meis ambulaveris, et custodiam meam custodiveris, dabo tibi ambulantes de iis qui nunc hic assistunt (Zach. III. 7).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Videte ne contemnatis unum ex his pusillis; dico enim vobis quia angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est (Matth. XVIII. 10).

Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam qui præparabit viam tuam ante te (Id. XI. 10).

Facta est cum angelo multitudo militiæ cœlestis (Luc. II. 13).

Ita dico vobis, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente (Id. XV. 10).

Factum est autem ut moreretur mendicus et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ (Id. XVI. 22).

Accessistis ad civitatem Dei viventis Jerusalem cœlestem et multorum millium angelorum frequentiam (Hebr. XII. 22).

Omnes sunt administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis (Id. II. 14).

Et factum est prælium magnum in cœlum, Michael et angeli ejus præliabantur cum dracone, et draco pugnabat, et angeli ejus, et non valuerunt, neque locus inventus est eorum amplius in cœlo (Apoc. II. 7).

Vidi et audivi vocem multorum angelorum in circuitu throni, numerus eorum millia millium (Id. V. 11).

Adest unicuique nostrum etiam minimo, qui sunt in Ecclesia Dei, angelus bonus, angelus Domini qui regat, qui moneat, qui gubernet, qui pro actibus nostris corrigendis et miserationibus exposcendis quotidie videat faciem Patris qui in cœlis est (Origen. *in Gen.*).

Gloriantur in cœlo angeli de profectibus hominum, ipsi enim velut procurationem animarum nostrarum tenent, quibus, dum adhuc parvuli sumus, velut tutoribus et actoribus committimur usque ad præfinitum tempus a Patre (Id. *Hom.* 80 *in C.* 21. *Gen.*).

Cave, homo, ne quando relinquat te medicus, sive angelus Dei; manifestum est, quia abscessio eorum condemnatio tua fit ut irremediabilis, nolentisque curari; cum autem te deseruerint, quid tibi aliud eventurum est, nisi quod solet his accidere qui a medicis desperantur utentes voluntate morbi sui, ut ad pejora demergantur (Id. *Hom. in Jerem.*).

Propter nos laborant, circa nos cursitant, et, ut dixerat quispiam, nobis serviunt, hoc est, eorum ministerium, propter nos in omnes partes mitti (S. Chrysost. *Hom* 3 *ad Hebr.*).

Magna dignitas fidelium animarum ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis in custodia sui angelum deputatum, imo plures (S. Hieron. *in Matth.*).

Isti sunt per quos sustentamur, per quos in mari et in terra juvamur, per quos mente et corpore illuminamur, per quos in tribulationibus et angustiis consolamur, per quos ab infirmitatibus frequenter liberamur (S. August. *Serm.* 46 *ad FF.*).

Angeli ad ministerium pro nostra salute semper mittuntur (S. Greg. *in Pastor.*).

Annuntiant Deo angeli opera nostra cuncta, necnon orationes, non ut ipse discat quæ nesciebat, nihil enim est quod ignoret, sed quia necesse habet rationalis creatura obtemperare Deo, temporales causas ad æternam veritatem referre, sive petendo quid erga se, vel erga nos fiat, sive consulendo quid faciat qui piæ mentis affectus est, ut ipsa construatur, non ut Deus instruatur (S. Anselm. *in C.* 16 *Luc.*).

Quotidie illos ad nostri custodiam deputatos multipliciter offendimus et offensam negligentia cumulamus, ipsi autem licet a nobis frequenter injurias patiantur, sustinent tamen, et compatiuntur peccantibus, nec minor illorum circa nos custodia, imo major sollicitudo, cum boni custodis sit, infirmis magis quam sanis operam exhibere (S. Petr. Dam. *Apud. Mans.*).

Habetote familiares angelos, fratres mei, frequentate eos sed ista cogitatione et devota oratione, qui semper vobis adsunt ad custodiam et consolationem (S. Bern. *in Ps.* 2).

Quoties ergo gravissima cernitur urgere tentatio et tribulatio vehemens imminere, invoca custodem tuum, directorem tuum, adjutorem tuum in opportunitatibus tuis. In tribulatione enim neque dormitat, neque dormit, etiamsi videatur quandoque ad tempus dissimulare (Id. *ibid.*).

Vide quanta sit angelorum charitas qui in cœlo empyreo creati, tanquam in loco sibi convenienti et apto divinæ contemplationi pro divina obedientia et charitate ad proximum, habitant nobiscum in terra, in loco obscurissimo (S. Bonav. *Serm.* 1 *de Ang.*).

Semper suadent bona, ad orandum provocant, excitant ad compunctionem et fletum, Dei scientiam ingerunt, timorem filiabus docent, pacificant mentem, cogitationes ordinant, spei infundunt dulcedinem, occulta pandunt, custodiunt unitatem, legis instruunt servare mandata, obtemperare Deo, subesse majoribus, pacem diligere, humilitatem sectari et cuncta odisse quæ norunt repugnare virtuti (S. Laur. Just. C. 16 *de Vit. Solit.*).

I. EXISTENCE DES ANGES.

Il est de foi qu'il existe des anges créés de Dieu dont les uns ont été fidèles et les autres rebelles à la grâce. L'existence des bons et des mauvais anges est un dogme fondé sur la révélation évangélique, mosaïque et primitive. C'est une croyance aussi ancienne et aussi universelle que le monde. Quoique altérée par les superstitions de l'idolâtrie, on la retrouve dans la distinction des bons et des mauvais génies, chez tous les peuples de la terre. (*Voy.* Platon, *Epimomis; de Legib.;* Diogène Laërce, *in Thal. et Pythag.;* Plutarque, *de Placitis philosoph. de Isis et Osiris;* Lactance, *Div. instit.;* S. Aug., *de Civ. Dei;* Tatien, *Orat. adv. Græc.; Mémoires de l'Académie des inscript.*, t. 42; Bossuet, *Préface de l'Apocal.*)

Moïse et les prophètes, les évangélistes et les apôtres, tous les auteurs sacrés nous parlent du ministère des anges et de la malice des démons qui cherchent à nuire aux hommes. Les Pères de l'Eglise et les Docteurs de tous les temps proclament, d'une voix unanime, le dogme de l'existence des bons et des mauvais anges. Les prières liturgiques, les exorcismes qui ont été jusqu'ici constamment en usage dans toutes les églises de l'Orient et de l'Occident, tout, dans le christianisme, dépose en faveur de cette croyance dont on ne peut expliquer l'origine qu'en remontant aux apôtres, à Jésus-Christ, aux prophètes, à Moïse, aux patriarches, à Dieu même. Vouloir que les anges ne soient que des mythes ou des êtres fantastiques, imaginaires, dont l'idée se serait conservée par la superstition des peuples, ce serait évidemment vouloir anéantir l'autorité des Livres Saints et de la tradition la plus générale et la plus constante; ce serait insulter au genre humain.

II. NOMBRE DES ANGES.

Quant au nombre des anges, Dieu seul le connaît; tout ce que nous savons, c'est que leur nombre est très-considérable : *Millia lætantium* (Ps. LXVII. 18). *Millia millium ministrabant* (Dan. VII. 10). *Plusquam duodecim legiones angelorum* (Matth. XXVI. 53). *Erat numerus eorum millia millium* (Apoc. V. 2).

III. MINISTÈRE DES ANGES.

Il était reçu chez les anciens que Dieu gouverne le monde par le ministère des anges ou des esprits; il s'en sert pour maintenir l'ordre général, pour veiller aux empires, pour protéger les hommes et répandre sur eux leurs bienfaits. Partout l'Ecriture rappelle ce merveilleux ministère des anges, et, à quelque époque qu'on veuille remonter, on ne trouvera point sur la terre de tradition plus universelle et plus constante (*Voy.* Ps. CIII. 4; Hebr. I. 14; Apoc. VII. 3, et XII. 7; Dan. X. 13, 20, et XXI, XXII. 1; Matth. XVIII. 10; Apoc. XVI. 18; XVI. 5. — Voyez encore S. Justin. *Apol. N.* V; Athénagore, *Legat. Jes. Christ*; Origène, *L.* 5 et 8; *Contr. Cels.*; Eusèbe, *in Ps.* 47; S. Hilaire, *in Ps.* 18; S. Basile, *cont. Eun*; S. Greg. de Naz., *Orat.* 32, 34, 40; S. Ambroise, *in Jejun.*

IV. ANGES GARDIENS.

Il est reçu dans l'Eglise comme un dogme fondé sur l'histoire et la tradition, comme une croyance qui sans être, rigoureusement parlant, un article de foi, ne peut être contestée sans témérité, que chaque fidèle a un ange gardien, un ange tutélaire, dont nous ressentons souvent la protection. Les enfants même sont assistés des anges qui voient la face du Père céleste, comme nous l'apprend l'Evangile (le Card. Gousset, *Théol. dog.* t. 2).

CULTE DU AUX SAINTS ANGES.

I. D'APRÈS L'ÉCRITURE.

Jacob demanda à l'ange contre lequel il avait lutté, sa bénédiction (Gen. XXII. 26).

Le même patriarche, bénissant les enfants de Joseph, dit : *Deus qui pascit me ab adolescentia mea usque in præsentem Dieu; angelus qui eruit me de cunctis malis, benedicat pueris istis* (Gen. XLVIII. 16).

Dieu dit aux Israélites : *Ecce ego mittam angelum meum, qui præcedat te* (Exod. XXIII. 20-23).

Balaam se prosterna devant l'ange du Seigneur qui lui apparaissait (Num. XXII. 31).

Josué, voyant un personnage armé qui lui dit : *Sum princeps exercitus Domini*, se prosterna plein de respect : *Et adorans ait : Quid Dominus meus loquitur ad servum suum?* il lui fut alors répondu : *Solve calceamentum tuum de pedibus tuis; locus enim in quo stas, sanctus est*, et il obéit (Josue. v. 14, 15).

Dans le Livre des Juges, Manné, convaincu que le personnage qui lui avait parlé était l'ange du Seigneur, dit à son épouse : *Morte moriemur, quia vidimus Deum* (Judic. XIII. 22). Daniel demeura prosterné devant l'ange qui lui parlait (Dan. X. 9); au verset 17, il lui dit : *Quomodo poterit servus Domini mei loqui cum Domino meo? nihil enim in me remansit virium* (Ibid. 17).

Dans Zacharie, un ange prie Dieu pour la délivrance des Juifs et pour leur rétablissement dans la Judée (Zach. I. 12).

Un ange dit à Tobie : *Quando orabas cum lacrymis..... ego obtuli orationem tuam Domino* (Tob. XII. 12).

S. Jean, dans l'Apocalypse, vit en esprit un ange qui offrait devant le trône de Dieu les prières des saints (Apoc. VIII. 3, 4).

II. D'APRÈS LES SS. PÈRES.

C'est sur ces passages que les Pères de l'Eglise se sont fondés pour soutenir qu'il est non seulement permis, mais juste et louable, d'honorer, de prier, d'invoquer les anges et les saints.

Origène dit : Combien ne vaut-il pas mieux nous confier au Dieu souverain, par Jésus-Christ, qui nous l'a ainsi enseigné, lui demander non-seulement toute espèce de secours, mais encore l'assistance des saints anges et des justes, afin qu'ils nous délivrent des démons.... (*Contr. Cels. L.* VIII).

Des martyrs du troisième siècle écrivent à S. Cyprien (*Ep.* 77) : Prions, afin que Dieu, Jésus-Christ et ses anges nous soient favorables dans toutes nos actions. Eusèbe de Césarée nous représente les anges comme messagers de Dieu auprès des hommes, comme veillant à la garde des églises et des fidèles (*in Ps.* 47). S. Hilaire reconnaît que l'Eglise trouve un appui dans les anges qui l'entourent de leur protection (*in Ps.* 18).

Selon S. Ambroise, les anges remplissent tout, les cieux, la terre, la mer et les églises (*in Ps.* 118).

S. Jérôme (*Comm. in Ps.* 15); S. Augustin (*L.* 1, *Loc. in Gen.*) se servent des paroles de Jacob (Gen. XLVIII. 16) pour prouver qu'il est permis d'invoquer d'autres êtres que Dieu. Le P. Petau (*T.* 3 *de Angelis*) a cité un grand nombre d'autres Pères de l'Eglise qui tous déclarent que nous devons honorer les anges, ainsi qu'on l'a toujours fait dans l'Eglise.

(Voy. *Bibl. d'Avign.* t. XIII; *Dissertation sur les bons et les mauvais anges;* Thomassin *Traité des fêtes*, L. II, *C.* 22; Alban Butler, *Vie des Pères et des Martyrs*, T. IV et T. IX).

EXEMPLES.

Ange d'Abraham, de Loth, d'Agar, de Jacob, de Moïse, de Gédéon, de Manne, de Tobie, de Judith, de Daniel, des trois enfants dans la fournaise, de Zacharie, de Judas Machabée, l'ange Gabriel saluant la sainte Vierge, l'ange du jardin des Oliviers, les anges de l'Apocalypse, S. Michel, l'ange de S. Pierre....

L'ange gardien. Un des pères du désert, interrogé sur le moyen qu'il prenait pour être toujours d'une humeur égale, répondit : « Je considère souvent mon ange gardien qui est toujours à mes côtés, qui m'assiste dans tous mes besoins, qui me dit, dans toutes les circonstances, ce que je dois dire et ce que je dois faire, et qui écrit, après chacune de mes actions, la manière dont je l'ai faite. Cette vue me pénètre pour lui d'un religieux respect, et fait que je suis toujours attentif à ne rien faire qui puisse lui déplaire. » (*Heureuse année.*)

Un saint anachorète. Ce saint, qui vivait dans un affreux désert, n'y était vu que de Dieu et des anges. Il était obligé d'aller fort loin pour se procurer de l'eau. Un jour, ennuyé de la longueur de ce trajet, il se dit en lui-même : Qu'ai-je besoin de me donner cette peine? je viendrai demeurer près de cette source. A peine eut-il dit ces paroles que, se retournant, il vit derrière lui quelqu'un qui le suivait et qui comptait ses pas. Il lui demanda : Qui êtes-vous? Celui-ci lui répondit : « Je suis l'ange du Seigneur; j'ai été envoyé pour compter vos pas et vous donner une récompense. » Ce vénérable serviteur de Dieu, ayant entendu ces paroles, fut encouragé et plaça même sa cellule plus loin, pour que son mérite s'accrût. (*Vies des Pères du désert.*)

Les anges et l'Eucharistie. S. Jean Chrysostome racontant ce qu'il a vu lui-même, dit : « Aussitôt que le prêtre commence d'offrir le saint sacrifice un grand nombre d'esprits bienheureux descendent du ciel, revêtus de robes très-éclatantes, ayant les pieds nus, baissant les yeux, et se courbant; ils environnent l'autel dans un grand silence et un profond respect, jusqu'à ce qu'on ait achevé ce vénérable mystère; se répandant ensuite çà et là par toute l'église, ils accompagnent les évêques, les prêtres et les diacres, lorsqu'ils distribuent aux fidèles le saint corps et le précieux sang du Seigneur, et les assistent avec beaucoup de soin et d'attention dans le saint ministère.

Ce même saint père dit, dans une autre homélie, qu'un saint vieillard à qui Dieu avait coutume de révéler plusieurs choses merveilleuses, l'avait assuré que, durant le temps du sacrifice, il avait eu le bonheur de voir autant que les yeux mortels en sont capables, une multitude d'anges, revêtus de robes blanches et éclatantes, environnant le saint autel, baissant leurs têtes pour marque de respect et de révérence.

Sainte Waldrude. Un jour que cette sainte, plongée dans un grand abattement, versait des larmes amères dans la chapelle où elle avait l'habitude de prier, il lui parut tout à coup qu'elle voyait descendre un ange d'une admirable beauté, qui, s'étant approché d'elle, lui dit avec une infinie douceur : « Pourquoi vous abandonnez-vous ainsi au découragement? Vous vous plaignez et vous pleurez! Oubliez-vous donc ce qu'ont souffert, en vue du ciel, les apôtres et les martyrs? Ignorez-vous donc que celui-là seul sera couronné qui aura courageusement combattu? »

Après avoir prononcé ces paroles, l'envoyé céleste disparut, mais il avait versé dans le cœur de la sainte les ineffables consolations de l'espérance et bientôt l'édifice de sa sainteté s'éleva au gré de ses souhaits. (*Vie de sainte Waldrude.*)

Un S. solitaire. On rapporte qu'un saint solitaire tomba malade dans les profondeurs du désert et qu'aussitôt son ange gardien se mit à le servir et à lui prodiguer des soins. Après un certain temps des religieux étant venus visiter le solitaire, et lui ayant offert leurs services, il les remercia en disant : Je vous en conjure, M. F., laissez-moi aux soins incomparables de mon ange gardien, car voilà qu'il a disparu depuis votre arrivée. Ayant ainsi parlé, son âme s'envola à la suite de son ange (*Spec. exempl.*).

Le P. P. Faber. Ce vénérable religieux avait une si grande dévotion à son ange gardien, qu'il lui dédia le mardi et il ne cessait ce jour, et même durant la nuit, de lui adresser de ferventes prières et invocations. Toutes les fois qu'il entrait dans une ville ou dans un bourg, il s'empressait, avant toutes choses, de saluer et d'invoquer les anges et archanges protecteurs de ces lieux. (*Hist. sac.*)

S. François Xavier. Ayant abordé à Goa, il se jeta à genoux, invoqua le saint nom de Dieu et se mit sous la protection de l'ange protecteur des Indes. (*In ej. Vita.*)

Le V. J. Berchmanns. Il saluait d'abord les anges gardiens de ceux qui l'abordaient. (*In ej. Vita.*)

MOTIFS ET MOYENS.

MOTIVA

(*circa cultum angelicum*).

I. Angeli sunt aulici Dei. Si aulicos hujus mundi propter majorem propinquitatem et familiaritatem cum regibus et principibus terrenis tanti æstimamus et honoramus, quanto magis angelos propter summam familiaritatem et propinquitatem cum Rege regum summe æstimare et honorare par est (Lohner. *Bibl. man. conc. T. Angelus*).

II. Sunt Pœdagogi nostri. Ab ipso Deo nobis præpositi. Si Filii principum magno honore et amore prosequuntur moderatores suos, quia sic parentem suum velle sciunt, quid in parem honorem et amorem exhibeamus angelis, velut moderatoribus a Deo constitutis, non in profana, sed cœlesti sapientia nos instruentibus (Id. *ibid.*).

III. Sunt Custodes nostri. Si tantopere fovetur salvaguardia, seu milites præsidio dati, quanto magis fovendi et amandi erunt illi præsidiarii qui nos ab ipso dæmone et interitu æterno custodiunt! (Id. *ibid.*)

IV. Sunt amici nostri fidelissimi. Si juxta Siracidis testimonium, *amico fideli nulla est comparatio* et qui illum invenit, invenit thesaurum bonum, medicamentum vitæ et immortalitatis, quanto magis de talibus amicis gratulandum, illique omni obsequio deferendi sunt! (Id. *ibid.*)

V. Sunt cohæredes nostri. Si ergo olim jucundissime illis convicturi et communi felicitate gavisuri sumus, quidni et nunc istam familiaritatem cum illis inchoemus et jucunde convivere studeamus!

VI. Specialiter nos illuminant. Ad quod probandum S. Bonavent. illum textum adducit : *Accipe librum de manu Angeli* (Apoc. X). Quid hoc est nisi per eum instrui et doceri?

VII. Sedulo nos ministrant. Angelis suis Deus mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis (Ps. XC). Quantam tibi debet hoc verbum inferre reverentiam, afferre devotionem, conferre fiduciam, exclamat S. Bernardus! (*Serm.* 13. *in Ps.* XC.)

VIII. Alia multa beneficia nobis conferunt. *Angelus qui eruit me de cunctis malis*, inquit Jacob. (Gen. IV. 16). Imo nobis benefaciunt, nosque omnibus naturæ, fortunæ et gratiæ bonis locupletant (Mansi, *Disc. Mor.*).

IX. In morte propemodum adstant et defendunt. Angelus est qui agonisantem adversus dæmonem armat; is est qui facit ut infirmus ad confessionem anhelet; is est qui parochos ad eum visitandum acriter monet; is denique est qui de procurandis ad æternam salutem remediis sollicite cogitat. In Vita S. Philippi Nerii legitur se angelos vidisse confortantes morientes (Lohner, *in Bibl. man. conc. tit.* Angelus).

MEDIA

(*ad eorum amorem conciliandum*).

I. Oratio crebra. Precationis officium commune est hominibus cum angelis (S. Chrysost. *Orat.* 2. *de Precat.*).

II. Animorum concordia. Sobrietas, castitas, paupertas voluntaria, crebri in cœlum gemitus et orationes cum lacrymis, et cordis intentiones; attamen super hæc omnia unitatem et pacem a nobis exigunt angeli pacis (S. Bernard. *Serm.* 1. *de S. Micha.*).

III. Humilitas. Specialius commendat humilitatem S. Michael, quia ruentibus cæteris per superbiam, ipse in humilitate stetit, nam ille supremus militiæ cœlestis princeps, templum quoddam in monte Garganio in sanctorum angelorum honorem dedicari voluit (S. Bern. *Serm.* 4. *de Nativ.*).

IV. Labor sedulus. Novimus oblectari angelos labore, quia in continuo motu versantur (Id. *ibid.*).

V. Patientia generosa. Nunquam enim lassantur angeli ab opere salutis nostræ (S. Laur. Justin. *L. de Obed. C.* 7).

VI. Gratitudo. *Quam mercedem dabimus ei, aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus?* (Tob. XII. 3.)

VII. Timor. Timeo angelum meum, dicebat quidam abbas sanctus, ut custodientem vias meas, et quotidie ascendentem ad Deum et insinuantem ei actus meos et verba (*in vita PP. L.* 5).

VIII. Puritas mentis et corporis. Ipsi sunt purissimi spiritus, morum similitudo eorum amorem conciliet.

IX. Amor ardens Dei. Illi enim ardentissime diligunt et a nobis similiter diligi.

X. Devotio. Quæ consistere debet : 1° in *fiducia*, id est in recursu ad eorum opem; 2° in *imitatione* eorum circa amorem divinum, circa conformitatem divinæ voluntati; circa salutem nostram procurandum.

XI. Familiaritas crebra. Habetote familiares angelos, fratres mei, et frequentate eos sedula cogitatione, et devota oratione quia semper nobis adsunt ad custodiam et consolationem (S. Bern. *Serm. de Ang.*).

PREMIER PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH.

(*Ex diversis.*)

Ier POINT.

SUBLIMES DESTINÉES DE SAINT JOSEPH.

IIe POINT.

ADMIRABLES VERTUS DE CE GRAND SAINT.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SUBLIMES DESTINÉES DE SAINT JOSEPH.

1 — Il est le protecteur de la sainte Vierge;
2 — Il est le gardien de son honneur et de sa virginité;
3 — Il est dépositaire de la personne de J. C.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

ADMIRABLES VERTUS DE CE GRAND SAINT.

1 — Simplicité;
2 — Détachement;
3 — Amour de la vie cachée;
4 — Chasteté;
5 — Fidélité dans les épreuves.

DEUXIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

(LE. P. NICOLAS DE DIJON.)

Ier POINT.

GRANDEURS DE SAINT JEAN-BAPTISTE A SA NAISSANCE.

IIe POINT.

GRANDEURS DE SAINT JEAN-BAPTISTE DANS SA VIE.

IIIe POINT.

GRANDEURS DE SAINT JEAN-BAPTISTE A SA MORT.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

GRANDEURS DE SAINT JEAN-BAPTISTE A SA NAISSANCE.

1 — Il naît d'une mère stérile;
2 — Il naît en état de grâce;
3 — Il naît avec l'usage de la raison.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

GRANDEURS DE SAINT JEAN-BAPTISTE DANS SA VIE.

1 — Sa vie a été le rude baptême de la pénitence;
2 — Elle a été la glorification de J. C.;
3 — Elle a été louée de la bouche même de J. C.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

GRANDEURS DE SAINT JEAN-BAPTISTE A SA MORT.

1 — Il meurt pour la justice et la vérité;
2 — Il continue sa prédication après sa mort.

TROISIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT-ÉTIENNE.

(*Essais de Panégyriques.* — BOURDALOUE.)

Ier POINT.

SAINT ÉTIENNE EXERÇANT SON MINISTÈRE.

IIe POINT.

SAINT ÉTIENNE CONSOMMANT SON MARTYRE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT ÉTIENNE EXERÇANT SON MINISTÈRE.

1 — Il l'exerce avec probité;
2 — Il l'exerce avec sainteté;
3 — Il l'exerce avec zèle.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT ÉTIENNE CONSOMMANT SON MARTYRE.

1 — Il a été un modèle de constance;
2 — Il a été un modèle de charité.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH.

TEXTE.

Constituit eum Dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.

Ps. CIV. 21.

Être chef de la famille de Dieu, être le gouverneur de sa maison, voilà, M. F., des paroles profondes, des merveilles inexplicables. Grande et admirable prérogative de S. Joseph, dignité éclatante, autorité qui ne peut être plus élevée, puisqu'elle s'étend sur Dieu même et sur la Mère de Dieu; c'est, M. F., cet illustre seigneur de la maison de Dieu, ce prince de tout ce qu'il possède que je vous propose aujourd'hui.

C'est dans ce saint, plus que dans aucun autre, que paraît cette admirable conduite de Dieu, de le rendre inconnu aux hommes. Nous ne savons rien de sa naissance, rien de sa mort. Nous ignorons comment il a passé sa vie, quelles actions il a faites, dans quelles vertus il a particulièrement excellé. Nous savons seulement que nous pouvons dire de ce nouveau Joseph beaucoup plus justement que de l'ancien que *Dieu l'a établi le maître de sa maison, et le prince de tout ce qu'il possède.* Mais ces paroles seules suffisent pour établir : 1° *Sa grandeur;* 2° *Ses mérites,* en d'autres termes, *ses sublimes destinées et ses admirables vertus,* dont je veux faire le sujet de cet entretien.

Ier POINT.

SUBLIMES DESTINÉES DE SAINT JOSEPH.

1re SUBDIVISION. — Il a été le protecteur de la sainte Vierge.

C'était proprement au Saint-Esprit, époux de Marie, de prendre soin de sa personne, de l'aider dans ses besoins et de la soulager dans ses peines, mais il donne cette charge honorable à S. Joseph, qu'il commet à sa place. Comme cet esprit qui est le conducteur de l'Eglise, mais invisible, devient en quelque manière visible par ses ministres; de même époux et protecteur invisible de Marie, il substitue Joseph en sa place pour être le protecteur visible de la Vierge. Il veut faire par cet homme admirable ce qu'il eût bien fait immédiatement par lui-même, et, comme dit l'abbé Rupert, il donna Joseph à Marie comme un gage de son amour et pour tenir auprès d'elle la place qu'il y tenait lui-même : *Pignoravit Spiritus Sanctus Joseph.* Voyez, en effet, comme Joseph s'acquitte de ses hautes fonctions : il veille à tous les besoins de sa chaste compagne, il la conduit à Bethléem, qui était le lieu destiné à son enfantement. N'ayant trouvé personne qui la voulût recevoir, il lui cherche un lieu dans le voisinage et lui rend, dans cette circonstance, tous les devoirs dont il est capable. Quand il faut s'enfuir en Egypte pour éviter la persécution d'Hérode, il la conduit durant ce voyage lointain, la console dans cette terre étrangère et la ramène ensuite dans sa patrie. Lorsque plus tard le divin enfant est perdu durant trois jours, il partage avec elle la douleur de cette perte. Il n'oublie rien des devoirs d'un époux fidèle, d'un protecteur assidu, d'un gouverneur vigilant et d'un véritable consolateur.

2e SUBD. — Il est le gardien de son honneur et de sa virginité.

1° HONNEUR. La virginité de Marie jointe à son enfantement était un mystère que le monde ne connaissait pas et qu'il n'était pas capable de connaître, et ainsi si elle neût eu Joseph pour époux, son honneur était en danger. On peut appliquer à ce saint cet emblème d'un ormeau qui est entrelacé dans une vigne avec cette devise, qui lui sert d'arme : *Protegit non fecundat.* C'est ce que fait S. Joseph à l'égard de la sainte Vierge, il la défend contre les attaques de la calomnie, mais sa fécondité vient d'en haut.

2° VIRGINITÉ. « Marie et Joseph, dit Bossuet d'après S. Augustin, se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? De se garder l'un l'autre. Ce sont deux virginités qui s'unissent pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques... C'est pourquoi, ô féconde virginité! si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve; et tous deux la présentent au Père éternel, comme un bien gardé par leurs soins communs. » (*Panégyrique de S. Joseph.*)

3e SUBD. — Il est dépositaire de la personne de J. C.

« Jésus, ce divin enfant, sur lequel Joseph a toujours les yeux et qui fait l'admirable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre comme un orphelin, il n'a point de père en ce monde; or Joseph est choisi pour conduire sa pénible enfance. Que fera ici ce saint homme? Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin? Depuis ce temps-là, chrétiens, il ne vit plus que pour J. C., il prend pour lui des entrailles de père; et ce qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection » (*Le même*).

IIe POINT.

ADMIRABLES VERTUS DE CE GRAND SAINT.

S. Joseph a excellé en toutes les vertus. Ne pouvant parler de toutes nous nous bornerons à parler : 1° *De sa simplicité;* 2° *De son détachement;* 3° *De son amour de la vie cachée;* 4° *De sa chasteté;* 5° *De sa fidélité dans les épreuves.*

1re SUBDIVISION. — Simplicité.

Voici le grand effort de la simplicité du juste Joseph dans la pureté de sa foi. Le grand mystère de notre foi, M. F., c'est de croire un Dieu dans la faiblesse. Or, en l'état où Joseph a vu le divin enfant, jamais sa faiblesse n'avait paru plus abandonnée. Un ange vient lui dire de fuir en Egypte (Matth. II. 13). Quoi donc, le Dieu d'Israël a besoin de fuir! ô faiblesse délaissée! Voilà l'état du divin Jésus, et, en cet état, S. Joseph l'adore avec la même soumission que s'il avait vu ses plus grands miracles. Il s'abandonne à Dieu en simplicité, et exécute, sans s'enquérir, tout ce qu'il commande.

2e SUBD. — Détachement.

Dieu, qui a établi son Evangile sur des contrariétés mystérieuses, ne se donne qu'à ceux qui se contentent de lui et se détachent des autres biens : *Tanquam nihil habentes* (II Cor. VI. 10). Aussi S. Joseph s'est-il rendu digne d'un si grand trésor par un détachement sans réserve soit : 1° *De ses passions*; soit : 2° *De ses intérêts.*

1° PASSIONS. Deux sortes de passions, les passions douces et les passions violentes. Or S. Joseph a surmonté les unes et les autres. Voyez, en effet, comment il a vaincu, parmi les douces, la plus flatteuse; parmi les violentes, la plus farouche, je veux dire l'amour et la jalousie. Son épouse est sa sœur; il n'est touché, si je puis le dire, que de la virginité de de Marie. La jalousie est dure comme l'enfer : *Dura sicut infernus æmulatio* (Cant. VIII. 6). Mais ce monstre si furieux ne peut rien contre le juste Joseph : *Merito responsum subvenit mox divinum, cui humano deficiente concilio justitia non defecit,* dit S. Pierre Chrysol. *Serm.* 163.

2° INTÉRÊT. Il n'est rien de plus dégagé de cet intérêt que l'âme du juste Joseph. Représentez-vous un pauvre artisan qui n'a point d'héritage que ses mains, point de fonds que son atelier, point de ressource que son travail qui donne d'une main ce qu'il vient recevoir de l'autre. Il n'a pas eu honte de souffrir ce que nous avons honte de dire; humiliez-vous, ô grandeurs humaines! Il va, néanmoins, sans s'inquiéter, toujours errant, toujours vagabond, seulement parce qu'il est avec J. C., trop heureux de le posséder à ce prix.

3e SUBD. — Amour de la vie cachée.

La vie chrétienne doit être toute cachée; le chrétien véritable doit désirer ardemment de demeurer couvert sous l'aile de Dieu, sans avoir d'autres spectateurs : *Solo pectoris contentus arcano orationem tuam fac esse mysterium,* dit S. Chrysost. *Hom. in Matth.* Il faut pour arriver à la perfection, dit le pape S. Grégoire, que nous soyons morts au monde et qu'il nous quitte!

Ainsi était mort le juste Joseph; enseveli avec J. C. et la divine Marie, il ne s'ennuyait pas de cette mort qui le faisait vivre avec le Sauveur. Mystère admirable, M. F., Joseph a dans sa maison de quoi attirer les yeux de toute la terre, et le monde ne le connaît pas; il possède un Dieu homme et n'en dit mot. Les mages et les pasteurs viennent adorer J. C., Siméon et Anne publient ses grandeurs; nul autre cependant ne pouvait rendre meilleur témoignage du mystère de J. C., que celui qui en était dépositaire, qui savait le miracle de sa naissance... Mais il n'ouvre pas la bouche pour publier le secret de Dieu : *Erant mirantes,* dit l'Evangéliste (Luc. II. 33). C'est qu'il savait, ainsi que Marie, que pour jouir de Dieu il faut se faire une solitude.

4e SUBD. — Chasteté.

S. Joseph est le modèle des vierges. Sa pureté est plus parfaite que celle de tous les saints, parce qu'elle est unie par un lien sacré à celle de la sainte Vierge; elle est plus admirable que celle des anges, parce qu'il l'a conservée dans la corruption de la chair d'Adam.

5e SUBD. — Fidélité dans les épreuves.

C'est ici qu'il nous faut apprendre, M. F., par les traverses continuelles qui ont exercé S. Joseph depuis que J. C. est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que, pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui, certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui ses épines et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étaient pauvres, mais ils n'avaient pas encore été sans maison. Aussitôt que cet enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux et leur retraite est dans une étable. Mais ce n'est pas assez de l'indigence, il leur attire encore des persécutions. Hérode ne peut souffrir que cet enfant vive et il le fait rechercher. Voilà l'artisan Joseph contraint d'aller en Egypte et de s'exiler. Jésus lui-même afflige Marie et Joseph en demeurant trois jours perdu! *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (Luc. II. 48).

Voilà par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

TEXTE.

Erit magnus coram Domino.

Luc. I. 15.

Les hommes ne sont grands aux yeux du monde que d'une grandeur terrestre : devant Dieu ils sont toujours petits. Leur naissance, il est vrai, est quelquefois illustre, leur vie est voluptueuse et leur mort honorable, car il y en a qui naissent dans la pourpre, qui vivent dans les délices et qui meurent dans les hautes charges ; mais hélas ! pourpre, plaisirs, honneurs vont se terminer à l'opprobre devant Dieu et le plus souvent à une ignominie éternelle. Il n'appartient qu'à Jean-Baptiste d'être véritablement grand en ces trois manières et en ces trois temps différents, dans sa naissance, dans sa vie et dans sa mort, parce que, par une merveille inouïe jusque-là, sa *naissance* a été le grand ouvrage de la grâce ; *sa vie* a été le rude baptême de la pénitence et la glorification de J. C. et *sa mort* le triomphe sanglant de la vérité.

Grandeurs de Jean-Baptiste : 1° *dans sa naissance ;* 2° *dans sa vie ;* 3° *dans sa mort.* Voilà ce que je me propose de vous montrer dans ce discours.

Ier POINT.

GRANDEURS DE SAINT JEAN-BAPTISTE A SA NAISSANCE.

Cette naissance a été le grand ouvrage de la grâce ; Dieu a renouvelé, en faveur de ce saint, les trois merveilles qu'il avait faites en faveur du premier homme ; comme lui il l'a créé : 1° dans la stérilité ; 2° en état de grâce ; 3° avec l'usage de la raison.

1re subdivision. — Jean-Baptiste naît d'une mère stérile.

Le saint Esprit voulant nous faire concevoir une haute idée des grandeurs futures de saint Jean-Baptiste, commence son éloge par nous dire que ses parents étaient, à la vérité, saints, justes et fidèles observateurs de la loi ; mais que son père Zacharie était fort âgé, et que sa mère Elizabeth était stérile. Pourquoi ce récit, M. F., sinon pour nous apprendre que la naissance de cet enfant serait un ouvrage de la grâce et un miracle dans l'ordre des générations humaines dont J. C. serait l'auteur ?

2e subd. — Jean-Baptiste naît en état de grâce.

Voici, M. F., un caractère de grandeur qui distingue la naissance de S. Jean de tous les autres enfants des hommes. Ceux-ci naissent dans le péché, celui-là est né avec la grâce ; ceux-ci naissent ennemis de Dieu et esclaves du démon ; celui-ci est né vainqueur du démon et ami de Dieu. Tellement que nous pouvons dire de son admirable naissance, ces belles paroles que S. Cyprien a dites sur un autre sujet : *Compendium gratiæ maturantis.* Qu'est-ce que la naissance de Jean-Baptiste ? C'est un abrégé de la grâce qui s'est hâtée de donner la perfection à son ouvrage et la maturité à son fruit : *Compendium gratiæ maturantis.*

3e subd. — Jean-Baptiste naît avec l'usage de la raison.

J'avoue, M. F., que Jean ne reçut pas d'abord la plénitude de cette perfection ; il fut quelque temps dans l'ignorance aussi bien que dans le péché ; mais J. C. l'ayant régénéré par sa présence, et en ayant fait une nouvelle créature par l'onction de son esprit, la même grâce qui purifia son cœur éclaira son esprit, et, après avoir banni le péché et l'ignorance de son âme, elle lui fit sentir et reconnaître son Créateur : *Exultavit in gaudio infans in utero meo* (Luc. I. 44). Ainsi, il fut dans le sein de sa mère, juste, raisonnable et prophète en même temps. Il fut juste, parce qu'il fut purifié du péché originel ; il fut raisonnable, puisque son tressaillement de joie ne fut pas un mouvement naturel, mais surnaturel et raisonnable, comme le disent les Pères ; il fut évangéliste et prophète, puisqu'il prophétisa avant de naître, et qu'il annonça la venue du soleil de justice avant que d'avoir vu la lumière du jour : *De secreto materni uteri prophetavit, et expers lucis, jam testis est veritatis,* dit S. Augustin (*Serm.* 20 *de Sanctis*).

IIe POINT.

GRANDEURS DE JEAN-BAPTISTE DANS SA VIE.

1re subdivision. — Sa vie a été le rude baptême de la pénitence.

Qui ne sera frappé d'étonnement de voir le portrait que l'Evangile nous fait de cet homme admirable ? Jean-Baptiste, dit-il, avait un *vêtement de poil de chevreau, et une ceinture de cuir autour de ses reins ; il ne vivait que de sauterelles.* Mon Dieu ! quel effroyable habit et quelle insipide nourriture ? J. C. pouvait-il envoyer devant lui un homme plus propre à prêcher la pénitence, puisque toutes choses la prêchaient en lui, son vêtement sauvage, ses paroles, ses actions, toute sa vie, sans apporter jamais aucun adoucissement à cette longue et dure austérité ?

2e subd. — Elle est la glorification de J. C.

Ecoutez sa prédication : *Post me venit vir, qui ante me factus est, quia prior me erat* (Joan. I. 30). *Ecce agnus Dei* (Ibid. 36). Comme, dans toutes ses paroles, il caractérise J. C. : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus* (Id. ibid. 16). *Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igne* (Luc. III. 16). Tout le soin du précurseur a été de faire connaître J. C., de le faire adorer, de le faire aimer.

3e subd. — Elle est louée de la bouche même de J. C.

Suivons, en ceci, l'admirable développement de Bourdaloue : « Qu'a fait le Sauveur du monde pour honorer son précurseur ? Il a rendu témoignage : 1° *à la grandeur de sa personne ;* 2° *à la dignité de son ministère ;* 3° *à l'excellence de sa prédication ;* 4° *à l'efficace de son baptême ;* 5° *à la sainteté de sa vie.*

1° A LA GRANDEUR DE SA PERSONNE. *Quis putas, puer iste erit ?* se demandait-on les uns les autres. *Erit magnus coram Domino,* répond l'ange ; et le Fils de Dieu ajoutant encore à ce témoignage, dit : *Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.*

2° A LA DIGNITÉ DE SON MINISTÈRE. Les Juifs ne voyaient dans S. Jean qu'un prophète ; mais le Fils de Dieu a soin de leur apprendre qu'ils se trompent : *Etiam dico vobis et plus quam prophetam.* Pourquoi, dit S. Jérôme, plus que prophète ? parce que les prophètes n'avaient annoncé le Messie que dans l'avenir, au lieu que Jean-Baptiste annonçait qu'il était venu : *Etiam dico vobis et plus quam prophetam ; hic est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum qui ante faciem tuam præparabit viam tuam ante te* (Matth. XI. 10).

3° A L'EXCELLENCE DE SA PRÉDICATION. Toute l'excellence de la prédication consiste en deux points : à éclairer et à toucher, à instruire et à émouvoir. Il est rare de trouver l'un et l'autre ensemble. Les uns éclairent, mais ne touchent pas ; les autres touchent, mais n'instruisent pas. Pour S. Jean-Baptiste, selon le témoignage de J. C., il excellait également dans tous les deux : *Ille erat lucerna ardens et lucens ;* un flambeau luisant pour éclairer, et ardent pour embraser tous les cœurs du divin amour. Voilà le témoignage que rend le Sauveur à sa prédication.

4° A L'EFFICACE DE SON BAPTÊME. Tout Dieu qu'il est, J. C. va à Jean-Baptiste pour recevoir son baptême de la pénitence, qui disposait alors les hommes à la rémission des péchés et au baptême de la loi de grâce. Que faites-vous, Seigneur ? s'écrie Jean-Baptiste, touché et confus d'une humilité si profonde ; c'est moi qui dois être baptisé par vous et vous venez à moi : *Sine modo,* lui répond le Fils de Dieu : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam.* Vous m'avez rendu témoignage, je vais vous le rendre à mon tour ; et pour apprendre à tout le monde que votre baptême vient du ciel, moi, qui suis descendu du ciel, j'en veux bien faire l'épreuve dans ma personne.

5° A LA SAINTETÉ DE SA VIE. Finissons par le dernier et le plus essentiel des témoignages que J. C. ait rendu à son précurseur, en publiant la sainteté de Jean. J. C., s'entretenant avec le peuple, lui parlait ainsi : *Quid existis in desertum videre ? Arundinem vento agitatam ?* Jean est un cœur ferme et inébranlable dans le parti de Dieu ; c'est une âme solide et à l'épreuve des tentations du monde ; c'est un esprit supérieur à tout ce que la faiblesse humaine peut former d'obstacles dans l'accomplissement des devoirs : *Sed quid existis videre ? hominem mollibus vestitum ?* Vous avez vu, au contraire, un homme crucifié pour le monde, un homme mort à tous les plaisirs du monde, un homme ennemi de son corps ; un homme épuisé d'abstinences et de jeûnes, un homme couvert d'un rude cilice ; telle est la forme de vie dont Jean-Baptiste est venu servir de modèle.

IIIe POINT.

GRANDEURS DE SAINT JEAN-BAPTISTE A SA MORT.

1re subdivision. — Il meurt pour la justice et la vérité.

Mourir en reprochant aux grands du monde leur iniquité ; mourir en instruisant Hérode de ses devoirs, mourir en faisant respecter jusque dans la cour la sainte liberté d'un prophète qui parle pour la cause de Dieu, c'est mourir pour la justice et la vérité, et c'est ainsi que mourut S. Jean-Baptiste... Il dit hardiment à Hérode : *Non licet tibi.*

2e subd. — Il continue sa prédication après sa mort.

Si, selon le témoignage de l'Apôtre, Abel a parlé après sa mort, parce que la voix de son sang poussa son cri jusqu'au trône de Dieu : *Defunctus adhuc loquitur,* nous pouvons dire aussi, selon la remarque de S. Ambroise, que S. Jean-Baptiste a continué de prêcher après sa mort, et que la vérité a continué de triompher dans sa bouche. Regarde, Hérode, dit S. Ambroise, cette tête posée devant toi sur un plat : *Intuere rex acerbissime tuo spectacula digna convivio. Bibe sanguinem scaturientibus venis exsecti capitis profluentem. Cerne oculos in ipso mortuo sceleris tui testes aversantes conspectum deliciarum. Clauduntur lumina non tam mortis necessitate quam horrore luxuriæ. Os aureum illud exsangue cujus sententiam ferre non poteras, conticescit et adhuc timetur* (*Lib.* 3 *de Virg.*).

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ÉTIENNE.

TEXTE.

Stephanus plenus gratia et fortitudine.

ACT. VI. 8.

Voilà, M. F., le précis de tout ce que nous avons aujourd'hui à considérer et, autant qu'il nous est possible à imiter dans la personne du glorieux martyr dont nous célébrons la fête. Il a été plein de grâce et en même temps plein de force : plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère, et plein de force dans la consommation de son martyre.

Cette double plénitude que je regarde comme le caractère qui le distingue, et qui a fait tout son mérite devant Dieu et devant les hommes ; cette plénitude de grâce qui a sanctifié sa vie et cette plénitude de force qui a couronné sa mort, n'est-ce pas, mes chers auditeurs, le partage le plus juste que je puisse me proposer dans ce discours, puisqu'il est renfermé même et si clairement exprimé dans les paroles de mon texte : *Stephanus plenus gratia et fortitudine.*

Ier POINT.

SAINT ÉTIENNE EXERÇANT SON MINISTÈRE.

Voici les conditions que demandèrent les apôtres quand il s'agit d'établir et d'ordonner ceux qui devaient faire dans l'Eglise la fonction de diacres : *Considerate, fratres, viros ex vobis boni testimonii, plenos Spiritu Sancto et sapientia quos constituamus super hoc opus* (Act. VI. 3) : la probité, la sainteté, le zèle. Or, ce sont ces trois qualités que S. Etienne posséda à un degré éminent.

1re SUBDIVISION. — Il l'exerça avec probité.

La première obligation de sa charge était d'être dispensateur des biens de l'Eglise. Cet emploi, quoique saint, avait ses écueils, et déjà un des Apôtres s'y était perdu. Or, il était nécessaire, dit S. Chrysostome, qu'à ce scandale dont un apôtre réprouvé avait été l'auteur, Dieu opposât un exemple qui en fût le remède et le correctif. C'est dans cette vue que S. Etienne a été suscité de Dieu. On lui confie le trésor de l'Eglise, et il le ménage d'une manière qui lui attire, non-seulement l'approbation, mais la vénération de tout le peuple de Dieu. A peine est-il chargé de cet emploi, que les Grecs cessent de se plaindre ; qu'on ne murmure plus contre les Hébreux ; que, sans distinction, les pauvres, soit étrangers, soit domestiques, sont abondamment secourus. La charité de ce saint diacre suffit à tout ; et, avec une vigilance pleine d'équité, il fournit à tous les besoins d'une multitude qui, pour être par profession pauvre de cœur, n'était pas insensible à l'indigence, moins encore à la négligence de ceux qui y devaient pourvoir.

2e SUBD. — Il l'exerça avec sainteté.

Le second devoir de sa charge consistait à gouverner les veuves qui, renonçant au monde, se consacraient à Dieu. C'était à lui de les instruire, de les diriger, de les consoler. Or, c'est ici que paraît sa sainteté. Ne vous étonnez pas, dit S. Augustin, si dans ce ministère, Etienne est respecté, révéré, canonisé par la voix publique ; c'est qu'il était rempli de cette grâce qui rend les hommes parfaits selon Dieu et selon le monde : *Stephanus autem plenus gratia* ; c'est que, pour correspondre à cette grâce, il avait toute la vigilance et tous les égards que demandait l'honneur de sa profession ; c'est qu'il agissait dans ses rapports, avec la pureté d'un ange et la modestie d'une Vierge ; c'est qu'il était grave sans affectation, prudent sans dissimulation, mortifié et austère sans dureté, charitable et doux sans faiblesse : *Virgo præponitur feminis, et in hoc testimonium accipit integerrimæ castitatis*, dit S. Augustin. Par là, il reçoit authentiquement le témoignage de la plus solide et de la plus consommée des vertus.

3e SUBD. — Il l'exerça avec zèle.

S. Etienne ne se borne pas à ces deux devoirs de sa charge. Son zèle le porte à parler de J. C. avec l'entraînement d'un apôtre : *Plenus Spiritu Sancto.* Ceux de la Synagogue et des sectes multipliées qui sont à Jérusalem, engagent des discussions avec le savant diacre inspiré d'en haut, et ils sont confondus : *Et non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebantur.* Ils sont dans l'admiration devant lui en voyant sa face rayonner comme celle d'un ange : *Videbant vultum ejus tanquam vultum angeli stantis inter illos.* C'est alors qu'il les attaque à force ouverte, afin d'amollir leurs cœurs endurcis : *Dura cervice et incircumcisis cordibus.* La raison, la douceur, la force, voilà tour à tour les armes dont le zèle de S. Etienne se sert pour triompher de l'infidélité et de l'aveuglement des Juifs : *Audite, viri fratres.* M. F., ajoutait-il, écoutez-moi ; c'est pour votre salut que Dieu m'inspire le zèle dont je suis touché ; je ne suis ni un inconnu, ni un étranger à votre égard ; je fais profession de la même foi que vous, je suis comme vous de la race d'Abraham ; je vous honore tout comme un père ; mais encore une fois, ne méprisez pas ma parole, rendez vous à mes remontrances, et ne rejetez pas la grâce que Dieu vous offre par mon ministère. Telle était la sagesse, non pas de l'homme, mais de Dieu qui s'expliquait par l'organe de ce fervent prédicateur.

IIe POINT.

SAINT ÉTIENNE CONSOMMANT SON MARTYRE.

1re SUBDIVISION. — Il a été un modèle de constance.

PREMIER MARTYR. S. Etienne est le premier qui ait souffert la mort pour J. C., c'est-à-dire qu'il a été le premier témoin de la divinité de J. C., le premier confesseur de son nom, le premier martyr de son Evangile, le premier combattant des armées de Dieu ; en un mot, le premier héros du christianisme et de la loi de grâce. Ainsi, l'Eglise le reconnaît-elle dans la solennité de ce jour ; et afin que vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre qui n'ajoute rien au mérite du sujet, souvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple juif, lorsque, poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la nécessité inévitable de traverser la mer Rouge pour se délivrer de l'oppression des Egyptiens. Moïse, pour encourager le peuple, s'élança le premier dans le gouffre, le franchit et arriva heureusement à l'autre bord. De même ici S. Etienne, comme un autre Moïse, s'expose le premier, et marche à la tête des martyrs et les attire par son exemple. Voilà ce qui lui a acquis la qualité de prince des martyrs.

CRUAUTÉ DE SON MARTYRE. Ce n'est pas assez, outre qu'il souffre le premier, il souffre de tous les genres de martyre un des plus cruels, car on le condamne à être lapidé ; supplice prescrit pour punir le plus grand des crimes, qui fut le blasphème contre la loi, dont on accusait Etienne. Plus encore, au lieu de procéder à ce supplice selon les formes de la justice, on le fait avec emportement et avec fureur : *Et impetum fecerunt unanimiter in eum.* On se jette sur ce saint diacre, on l'outrage et on l'insulte, on l'entraîne hors de la ville ; et là, sans nul sentiment d'humanité, après avoir déchargé sur son corps sacré une grêle de pierres, on le laisse expirer dans les plus violentes douleurs.

Rien de plus barbare, mais rien aussi de plus héroïque que la constance de cet illustre martyr. Il conserve, durant cette atroce exécution, toute la tranquillité et toute la paix de son âme ; il demeure ferme, il s'entretient avec J. C., il lui recommande les besoins de l'Eglise, il pense à la conversion de S. Paul. Quel miracle de force ! Il est si grand que le Fils de Dieu en veut être lui-même spectateur ; car c'est pour cela qu'il se lève de son trône, et que, touché de ce prodige, il se tient debout pour le contempler : *Video cœlos apertos et Filium hominis stantem a dextris Dei.* Il se lève pour voir combattre son serviteur, dont il regarde la patience comme son propre triomphe, dit S. Ambroise : *Surgit exsultans de victoria famuli sui, et illius patientiam suum ducens triumphum ; surgit ut paratior sit ad coronandum athletam.* Car c'est bien ici, Seigneur, que vous vérifiâtes à la lettre ces paroles du Psaume : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso* (Ps. XX. 4). Les Juifs accablaient Etienne de pierres, et vous vous serviez de ces pierres pour le couronner ; ils lui en faisaient un supplice, et vous lui en faisiez un diadème d'honneur. En effet, quelles pierres furent jamais plus précieuses que celles qui produisirent à l'Eglise ce premier martyr de notre religion !

Or, pour nous appliquer ceci, chrétiens, savez-vous ce qui m'afflige ? C'est la comparaison que je fais de notre lâcheté avec cette force héroïque de S. Etienne. Je dis de notre lâcheté, soit dans les maux de la vie que nous avons à supporter, soit dans les biens dont nous avons à user, puisque dans l'un et dans l'autre état nous la faisons également paraître. Voilà, M. F., ce qu'aujourd'hui nous devons nous reprocher devant Dieu. S. Etienne, plein de force, a triomphé des tourments et de la mort ; et nous, tous les jours, nous sommes vaincus par la mollesse et les douceurs de la vie : et nous pouvons dire, comme S. Cyprien au peuple de Carthage : *Et nunc frangunt otia quos bella non vicerant.*

2e SUBD. — Il a été un modèle de charité.

IL PRIE POUR SES ENNEMIS. S. Etienne ne s'est pas contenté de pardonner à ses ennemis, mais il les a aimés jusqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zèle que pour lui-même.

Aimer ceux qui vous font du bien, ceux qui sont dans vos intérêts, ceux qui vous servent et qui vous plaisent, c'est la charité des païens, et pour cela, il ne faut point avoir recours à l'Evangile ; mais aimer ceux qui vous haïssent, ceux qui vous persécutent, ceux qui vous oppriment, c'est la charité du chrétien, et ce fut celle de notre martyr.

Admirez, en effet, jusqu'où va la force de ce prodigieux amour pour ses ennemis. Pendant qu'ils le lapident, il intercède pour eux, il demande grâce pour eux, il plaide leur cause, et il la plaide si éloquemment, dit S. Augustin, qu'il paraît bien que c'est la charité même et le Saint-Esprit qui parle par sa bouche.

ÉCRITURES. — SS. PÈRES.

SAINT JOSEPH.

ANCIEN TESTAMENT.

Dominus erat cum illo, et omnia opera ejus dirigebat (Gen. XXXIX. 23).

Dixit ergo Pharao ad Joseph : Quia ostendit tibi Deus omnia quæ locutus es, nunquid sapientiorem et consimilem tui invenire potero ? Tu eris super domum meam (id. XLI. 40).

Tu scis, Domine, quia mundam servavi animam meam ab omni concupiscentia (Tob. III. 16).

Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem (Prov. XXII. 11).

Incorruptio facit esse proximum Deo (Sap. VI. 20).

Sapientiam amavi et exquisivi a juventute mea, et amator factus sum formæ illius (id. VIII. 2).

NOUVEAU TESTAMENT.

Jacob genuit Joseph virum Mariæ de qua natus est Jesus qui vocatur Christus (Matth, I. 16).

Joseph autem vir ejus, cum esset justus et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam (id. ibid. 19).

Exurgens autem Joseph a somno fecit sicut præcepit ei angelus Domini... (id. ibid. 20-25).

Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus nocte et secessit in Ægyptum (Matth. II. 14).

SS. PÈRES.

Joseph autem vir ejus cum esset justus. Justum hic, omni virtute præditum, dicit; estque justitia omnis virtus; et hoc maxime sensu Scriptura justitiæ voce utitur. Justus ergo cum esset, id est benignus, moderatus, voluit occulte dimittere eam (S. Chrysost. *Homil. in Matth.*).

Nec retinuit nec tradidit; neutrum fecit, sed supra legem se gerere cœpit. Oportebat enim, jam adveniente gratia, multa signa adesse sublimis hujusce instituti. Quæmadmodum enim sol, nondum radios ostendens, eminus tamen partem maximam orbis illustrat; sic quoque Christus ex utero illo oriturus, antequam egrederetur, orbem totum illuminavit. Idcirco vel ante partum prophetæ exultabunt et mulieres futura prædicebant, et Joannes nondum et vulva egressus, ab utero exultabat. Hic itaque multam Joseph ostendit philosophiam; neque enim accusavit illam, neque exprobravit illi, sed dimittere tantum cogitabat (Id. *ibid.*).

Non de simplici virgine, sed de desponsata concipitur, ut per generationem Joseph origo Mariæ monstraretur et ut in Ægyptum fugiens haberet solatium (S. Hieron. *L. 1 Comment. in C. 1 Matth.*).

Non est dubium quin bonus et fidelis homo fuerit iste Joseph, cui mater desponsata est Salvatoris. *Fidelis, inquam, servus et prudens quem constituit Dominus* suæ Matris solatium, suæ carnis nutritium, solum denique in terris magni consilii coadjutorem sibi fidelissimum (S. Bernard. *Hom. Sup.* Missus est).

Joseph datum est quod multi reges et prophetæ, cum vellent videre non viderunt, audire et non audierunt; non solum videre et audire, sed etiam portare, deducere, amplecti, deosculari, nutrire et custodire (Id. *ibid.*).

ÉCRITURES. — SS. PÈRES.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

ANCIEN TESTAMENT.

A ventre matris consecratus est propheta, evertere et eruere et perdere et iterum renovare (Eccli. XLIX. 9).

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri... (Is. XL. 3).

Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequam veniat dies Domini magnus et horribilis; et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum (Malach. IV. 5).

Priusquam te formarem in utero, novi te (Jerem. I. 5-10).

NOUVEAU TESTAMENT.

Ne timeas, Zacharia... (Luc I. 13-18).

Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ (Id. III. 3).

Ipse Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum... (Matth. III. 4).

Amen dico vobis : Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista (Matth. XI. 11).

Et allatum est caput ejus in disco (Id. XIV. 11).

SS. PÈRES.

Non solum a parentibus, sed etiam a majoribus sancti Joannis nobilitas propagatur; non sæculari potestate sublimis, sed religionis successione venerabilis.

Tales enim majores habere debuit prænuntius Christi, ut non repente conceptam, sed a majoribus acceptam, et ipso infusam jure naturæ prædicare fidem Dominici videretur adventus (S. Ambr. *Hom. in C. I. Luc.*).

Habet sanctorum editio lætitiam plurimorum, quia commune est bonum; justitia enim communis est virtus. Et ideo in ortu justi futuræ vitæ insigne præmittitur, et gratia secuturæ virtutis exultatione vicinorum præfigurante signatur (Id. *ibid.*).

Scripsit autem Zacharias : *Joannes est nomen ejus;* meritoque continuo resoluta est lingua ejus, quia quam vinxerat incredulitas, fides solvit. Credamus et nos igitur, ut loquamur; ut lingua nostra, quæ incredulitatis vinculis est ligata, rationis voce solvatur (Id. *ibid.*).

Quare natalem, quo est ortus ex utero Joannes, potius celebramus quam cujuslibet apostoli, vel martyris, vel prophetæ, vel patriarchæ ? Si interrogemur quid respondebimus ? Quantum mihi videtur, quantum mearum virium mediocritati occurrit, hæc causa est : Discipuli Domini nati, et per ætatis accessum ad annos capaciores perducti, in discipulatum assumpti sunt; illorum postea fides Domino adhæsit, sed nullius illorum nativitas Domino militavit. Recordemur et prophetas, recolamus patriarchas; nati sunt homines; ætatis accessu repleti Spiritu sancto Christum prophetaverunt. Joannis autem ipsa nativitas Dominum Christum prophetavit quem conceptum ex utero salutavit (S. August. *Serm.* 292).

Caput amputavit Herodes, capite truncatus est Joannes. Quis ergo beatus ab omnibus prædicatur ? quis imitandus proponitur ! quis celebratur ? quis coronatur ? (S. Chrysost. *Hom.* 28 *in Ep.* 2 *ad Cor.*).

ÉCRITURES. — SS. PÈRES.

SAINT ÉTIENNE.

ANCIEN TESTAMENT.

Comminans mihi infremuit contra me dentibus suis; terribilibus oculis intuitus est (Job XVI. 9).

Fili hominis, ut adamantem et ut silicem dedi faciem tuam; ne timeas eos, neque metuas a facie eorum (Ezech. III).

Ego repletus fortitudine Spiritus Domini, judicio et virtute; ut annuntiem Israël peccatum suum (Mich. III. 8).

NOUVEAU TESTAMENT.

Elegerunt Stephanum, virum plenum fide et Spiritu sancto (Act. VI. 5).

Et lapidabant Stephanum invocantem et dicentem : Domine Jesu, suscipe spiritum meum. Positis autem genibus, clamavit voce magna, dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum. Et cum hoc dixisset obdormivit in Domino (Id. VII. 59).

SS. PÈRES.

Dominus amare et acerbe arguit Judæos, sed amando : Væ vobis, Scribæ et Pharisæi !

Venit ad crucem Christus et ait : *Pater, ignosce illis quia nesciunt quid faciunt.* Sic et Stephanus in sermone suo prius arguit : *Dura cervice, et non circumcisi corde et auribus.* Ista dicendo quasi odit, quasi sævit. Lingua clamat, cor amat. Deinde videns cœlos apertos ait pro se : *Domine Jesu, accipe spiritum meum.* Pro se rogans stetit, pro persecutoribus genuflexit; pro se erectus, pro illis curvus; pro se celsus, pro illis humilis genuflexit, et ait : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* Et hoc dicto *obdormivit.* O somnum pacis ! qui inter lapides inimicorum dormivit, quomodo in suis cineribus vigilabit ? (S. August. *Serm.* 317.)

Ad aquas Tibilitanas episcopo afferente Projecto reliquias martyris gloriosissimi Stephani, ad ejus memoriam veniebat magnæ multitudinis concursus. Ibi cæca mulier, ut ad Episcopum portantem pignora sacra duceretur, oravit; flores quos ferebat dedit, recepit, oculis admovit, protinus vidit. Stupentibus qui aderant, præibat exultans, viam carpens, et viæ ducem ulterius non requirens (id. de *Civit. Dei. L.* 22).

Memorati memoriam martyris, quæ posita est in castello Sinitensi, quod Hipponensi coloniæ vicinum est, ejusdem loci Lucillus episcopus, populo præcedente atque sequente portabat. Fistula, cujus molestia jam diu laboraverat, et familiarissimi sui medici, qui eam secaret, operiebatur manus, illius piæ sarcinæ vectatione, ubi sanctas attigisset reliquias, repente sanata est (Id. *ibid.*).

Charitas quæ de cœlo ad terras deposuit Christum, ipsa Stephanum de terra elevavit ad cœlum. Charitas quæ præcessit in rege, ipsa subsequenter refulsit in milite (S. Fulgent. *Serm.* 3 *de S. Stephano*).

Stephanus ut nominis sui coronam meruisset accipere, charitatem pro armis habebat, et per ipsam ubique vincebat. Per charitatem Dei, sævientibus Judæis non cessit; per charitatem proximi, pro lapidantibus intercessit, ne punirentur. Charitatis virtute subnixus, vicit Saulum crudeliter sævientem, et quem habuit in terra persecutorem, in cœlo meruit habere consortem (Id. *ibid*).

SAINT JOSEPH. — MÉLANGES.

I. MODÈLE D'INSTRUCTION FAMILIÈRE EN L'HONNEUR DE SAINT JOSEPH.

S. Joseph, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête était issu des plus grands rois de Juda et des plus illustres patriarches ; mais il tire sa principale gloire de ses *vertus*. Nous ne savons de lui que peu de choses que l'Esprit saint a voulu nous apprendre. Il était *juste*, dit l'Evangile; fut-il jamais un plus bel éloge?

Ce qu'ont écrit à ce sujet les Pères de l'Eglise, ce qu'on pensé les plus vénérables personnages montre aussi l'humble Joseph marqué à un caractère de sainteté vraiment incomparable, et par la nature des *grâces qu'il a reçues* et par *sa fidélité à y correspondre*.

1° Grâces qu'il a reçues.

Que de faveurs en effet lui furent accordées dans l'union toute sainte qu'il eut avec Jésus et Marie! Epoux de Marie, il ne fit avec elle qu'un cœur et qu'une âme, il fut le compagnon de ses douloureuses et consolantes destinées, le gardien de son honneur, l'imitateur de toutes ses vertus. Cette Vierge, Mère de son Dieu, que toutes les races futures appelleront bienheureuse, unie à Joseph, soumise à Joseph, lui dit dans les mêmes sentiments que Sara le disait à Abraham : Vous êtes mon époux et mon Seigneur. O prodige d'élévation !....

Ainsi Joseph, devenu la vive image de la paternité divine, eut envers Jésus les sentiments et la sollicitude d'un père, et Jésus eut à son égard le respect et la docilité d'un fils : *Et erat subditus illis.*

Voulons-nous nous faire une idée plus juste de ces rapports divins et mystérieux, transportons-nous en esprit dans l'humble demeure de Joseph, nous y verrons l'enfant divin exécutant les ordres d'un mortel, le roi de gloire honorant et respectant Joseph. Quelle merveille!

A tant de faveurs dont Dieu le prévint, joignons les moyens intérieurs de salut que lui offrit l'amour de Jésus et de Marie.... Considérons ce grand saint au pied de la crèche....

2° Sa fidélité à y correspondre.

Mais ce qu'il y a de vraiment admirable dans S. Joseph, c'est qu'il se montre constamment fidèle aux grâces dont il est comblé, par son *humilité profonde*, par son *amour de la pauvreté*, par sa *patience* dans les épreuves. Ainsi s'écoulèrent ses jours dont chaque instant accrut les mérites jusqu'au moment où il s'endormit dans les bras de Jésus et de Marie, car ce fut dans ce doux baiser du Seigneur qu'il finit sa sainte carrière.

II. DÉVOTION A SAINT JOSEPH.

S. Bernard. En parlant de S. Joseph, il dit : « C'est le serviteur fidèle et prudent que N. S. a établi sur sa famille pour être le soutien et la consolation de sa mère, pour être son père nourricier et son digne coopérateur dans l'exécution de ses desseins miséricordieux sur la terre. Quel bonheur pour lui de voir non seulement Jésus, mais encore de l'entendre, de le tenir dans ses bras, de le porter d'un lieu à un autre, de le caresser, de l'embrasser, de le nourrir, d'être admis dans la participation de ces ineffables secrets qui ont été cachés aux yeux du monde. » (*Serm.* 2, *Sup.* Missus est).

Sainte Thérèse. Cette sainte choisit saint Joseph pour le principal patron de son ordre. Voici comment elle en parle dans le sixième chapitre de sa vie : « Je choisis le glorieux S. Joseph pour mon patron, et me recommande à lui en toutes choses. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien demandé à Dieu par son intercession, que je ne l'aie obtenu. Jamais je n'ai connu personne qui l'ait invoqué sans faire des progrès notables dans la vertu. Son crédit auprès de Dieu est d'une merveilleuse efficace pour tous ceux qui s'adressent à lui avec confiance. » (*Vie de sainte Thérèse, C.* 6).

S. François de Sales a employé son dix-neuvième entretien à recommander la dévotion envers S. Joseph, et à louer ses vertus, surtout sa *virginité*, son *humilité*, sa *constance* et son *courage*.

III. SAINT JOSEPH PATRON DES AGONISANTS.

La voix unanime des maîtres de la vie spirituelle a désigné saint Joseph comme le patron des mourants, à cause de la belle mort qui a couronné sa sainte vie. Ce que Joseph a obtenu, nous pouvons y prétendre chacun dans le degré de grâce qui lui est octroyé; mais il faut comme Joseph pratiquer toute vertu. Puissant protecteur, aux prières duquel Dieu ne refuse rien, nous recourons à vous, non pour solliciter des faveurs temporelles, mais pour obtenir le bonheur de vivre de l'amour de Jésus, et celui de mourir de sa grâce. Une bonne mort doit-être l'objet principal de nos vœux. Daignez, grand saint, nous obtenir cette précieuse faveur.

IV. MOIS DE SAINT JOSEPH.

Recommandons cette sainte dévotion (*Voy. le Mois de S. Joseph*, par M. Le Guillou).

SAINT JEAN-BAPTISTE. — MÉLANGES.

I. FÊTE DE LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

L'Eglise, M. F., ne célèbre que trois naissances : celle de J. C., celle de la sainte Vierge et celle de saint Jean-Baptiste. « Elle célèbre ordinairement la fête des Saints au jour de leur mort, lequel est à proprement parler le véritable jour de leur naissance, celui où ils entrent dans la vie éternelle. La nativité de S. Jean-Baptiste a été exceptée de la règle générale. La raison en est que le précurseur du Messie fut sanctifié dans le sein de sa mère, en sorte qu'il était saint en venant au monde. » (S. August. *Serm.* 290). S. Bernard et les plus célèbres théologiens montrent qu'il ne s'agit pas là d'une sainteté purement extérieure, ou d'une simple destination à la piété, mais du don de la grâce sanctifiante par la rémission du péché originel, grâce qui fut communiquée à S. Jean par la présence de J. C. dans la visite que la sainte Vierge fit à sainte Elisabeth (*Ep.* 174).

II. JOIE OCCASIONNÉE PAR LA NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

La naissance de S. Jean-Baptiste fut un mystère qui causa au monde une grande joie, parce qu'elle lui annonçait la proximité de la rédemption. Elle fut en même temps accompagnée de divers prodiges (*Voy.* Luc. 1).

III. VIE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

La vie de S. Jean-Baptiste ne fut pas moins admirable que sa naissance. Jeune encore, il s'enfonce dans le désert; et, se livrant tout entier aux exercices de la pénitence la plus austère, il se prépare à l'éminente fonction à laquelle il est appelé. Enfin, il sort de sa retraite et paraît comme un autre Elie sur les bords du Jourdain. Il prêche et administre le baptême de la pénitence pour servir de préparation au baptême que J. C. devait instituer; il annonce aux Juifs que le royaume de Dieu approche. Préparez, dit-il, la voie du Seigneur; rendez droits ses sentiers. Plus grand que Moïse et tous les prophètes ensemble, qui n'avaient annoncé le Messie que de loin, il montre cet agneau de Dieu, il le fait connaître au peuple d'Israël, il le baptise dans les eaux du Jourdain. Ses vertus éclatantes font soupçonner qu'il pourrait être le Christ attendu depuis si longtemps; il proteste qu'il n'est que la voix de celui qui crie dans le désert. Il envoie ses disciples à J. C. comme au seul Maître qu'ils doivent écouter et aux pieds duquel il n'est pas digne de se prosterner pour dénouer le cordon de sa chaussure. Précurseur du Fils de Dieu à sa naissance et pendant sa vie, Jean-Baptiste exerce encore ce ministère auguste après sa mort. Martyr de la vérité, il annonce la Passion de J. C. que la haine de la vérité devait bientôt faire attacher à une croix. Jean-Baptiste reproche à Hérode son mariage incestueux avec l'épouse de son frère; il est chargé de chaînes et jeté dans une obscure prison. Cette femme impudique demande sa tête et le juste est sacrifié. — Empressons-nous, M. F., d'honorer un saint qui fut comme l'aurore des beaux jours de la loi nouvelle.

Grand par les merveilles qui accompagnèrent sa conception et sa naissance, grand par sa dignité de précurseur de J. C. et par les témoignages multipliés qu'il rendit à ce divin Rédempteur; grand par sa vie et par sa mort, et, pour parler le langage de la vérité même, *le plus grand des enfants des hommes*. Imitons son amour pour la retraite et pour la pénitence, son humilité profonde, son zèle ardent pour la loi de Dieu et pour la gloire du Sauveur. Apprenons de lui à ne pas craindre les jugements des hommes, lorsqu'il s'agit de prendre la défense de la vertu, de nous déclarer pour J. C. et pour l'Evangile. Soyons enfin comme lui, prêts à tout sacrifier, plutôt que de trahir les intérêts de la vérité et d'abandonner la cause de Dieu (*Instruct. famil. sur les Fêtes*).

IV. MAXIMES DES SAINTS SUR SAINT JEAN-BAPTISTE.

Origène. « Jean, dit Origène, alla dans le désert, où l'air est plus pur, les cieux plus à découvert, et où Dieu se communique avec plus de familiarité. Son but était d'y vaquer à la prière dans la compagnie des anges jusqu'à ce que le temps de sa mission fût arrivé. Là il manquait de tout secours humain; il n'avait pas une pauvre chaumière pour se garantir de l'intempérie des saisons. Il ne crut pas que la fonction de prédicateur de la pénitence dût le fixer pour toujours parmi les hommes; il continua de demeurer dans le désert » (*Hom. in Luc.* — *Hom.* 23).

S. Jérôme. Il semble, ajoute S. Jérôme, que la tendresse de ses parents, qui d'ailleurs étaient riches, eût dû le retenir; mais il n'envisageait que les dangers qui se rencontrent au milieu du monde. Il alla donc vivre au désert, et dédaigna d'arrêter sur des objets étrangers ses yeux qui ne souhaitaient voir que J. C. Son vêtement était grossier; des sauterelles et du miel sauvage lui servaient de nourriture, parce que toutes ces choses portent à la vertu et à la continence. » (*Ep. ad Rustic.*).

S. François de Sales. « Ne paraissons jamais dans le monde qu'avec crainte, imitons S. Jean-Baptiste; soyons attentifs à veiller sur nous-mêmes, fortifions nos âmes contre l'air empesté qu'il exhale » (*Ep.* 46.)

SAINT ÉTIENNE. — MÉLANGES.

I. COURONNE.

Etienne est un mot grec qui signifie couronne. Lorsqu'on découvrit les reliques du saint, on vit sur son tombeau le nom *Chéliel* qui en hébreu moderne signifie aussi *couronne* (Hist. *de la decouv. des reliques de saint Etienne*).

II. LES SEPT DIACRES.

La multitude des fidèles qui augmentait tous les jours était recommandable par la pratique de toutes les vertus. Ils se regardaient tous comme frères, et n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Les riches vendaient leurs biens et en disposaient le prix dans un trésor commun, et les apôtres employaient ces fonds au soulagement des pauvres. Il s'éleva quelques plaintes à ce sujet, mais on fit bientôt cesser la cause qui les produisait. Les Grecs murmurèrent contre les Hébreux, sous prétexte que leurs veuves étaient négligées dans la distribution journalière des aumônes.

Les apôtres, pour arrêter le mal, assemblèrent les fidèles et leur firent observer qu'ils ne pouvaient quitter les principales fonctions de l'apostolat, pour prendre soin des tables. Ils leur dirent de choisir sept chrétiens d'une conduite irréprochable, remplis du Saint-Esprit et de sagesse afin qu'ils se chargeassent de ce soin. Ce qu'ils proposèrent fut agréé et les fidèles élirent sur le champ Etienne, *homme rempli de foi et du Saint-Esprit, ainsi que* Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas, prosélyte d'Antioche.

Leur ordination se fit en vertu d'une commission générale ou particulière que les apôtres avaient reçue de J. C., pour établir des lévites ou des ministres inférieurs qui pussent servir à l'autel. S. Paul parle des fonctions de ces ministres et demande qu'ils aient presque les mêmes qualités que les prêtres et les évêques (Tim. III. 8). S. Ignace disciple des apôtres, ordonne aux fidèles de respecter les diacres comme les ministres de Dieu, comme les ministres des mystères de J. C. Leur ministère, dit-il encore, ne consiste pas à distribuer le boire et le manger, mais à remplir d'augustes fonctions dans l'Eglise de Dieu (*Ep. ad Smyrn.* — *Ep. ad Trallian.*). Suivant S. Chrysostome, S. Etienne eut la primauté et la préséance parmi les diacres qui venaient d'être élus.

III. ACCUSATION CONTRE SAINT ÉTIENNE.

Le succès des prédications du saint anima les Juifs contre lui et ils résolurent de le perdre. Le fond de l'accusation intentée contre lui, se réduisait a dire qu'il assurait que le temple serait détruit, que les sacrifices prescrits par Moïse n'étaient que des ombres et des types; que les observances de la loi n'étaient plus agréables à Dieu et qu'elles avaient été abolies par Jésus de Nazareth. Etienne, profitant de la permission que le grand-prêtre lui avait donnée, fit son apologie, mais de manière qu'il prêcha courageusement J. C. dans le Sanhédrin même.

Etant rempli du Saint-Esprit, il s'écria, vers la fin de son discours : *Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme qui est debout à la droite de Dieu.* J. C. lui apparaissait dans cette posture, pour lui faire comprendre qu'il était prêt à le protéger, à le recevoir et à le couronner dans le séjour de la gloire. Cette vision lui inspira un nouveau courage; il ne soupirait plus qu'après la possession du bonheur céleste. Son âme était inondée d'une joie ineffable et ravie en extase. Les Juifs ayant entendu Etienne devinrent encore plus furieux; ils le traitèrent de blasphémateur, et résolurent de le mettre à mort sans autre forme de justice.

IV. LAPIDATION DE SAINT ÉTIENNE.

Ils le traînèrent hors de la ville pour lui faire subir la peine portée contre les blasphémateurs. Les témoins qui, selon la loi, devaient jeter la première pierre, mirent leurs vêtements aux pieds de Saul qui partageait ainsi leur crime. Etienne, pendant qu'on le lapidait, priait en disant : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit.* S'étant ensuite mis à genoux, il s'écria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur. L'Ecriture s'exprime ainsi pour nous montrer la douceur de la mort du juste.

S. Augustin et les autres Pères ont attribué la conversion de S. Paul aux prières du saint martyr et l'ont regardée comme une preuve du grand crédit qu'il a dans le ciel (*Serm.* 382).

V. VERTUS ET MIRACLES DE SAINT ÉTIENNE.

S. Etienne fut un un modèle de charité et de douceur. Quoi de plus touchant que cette patience qu'il fit paraître devant des juges iniques, et que cette prière qu'il adresse à Dieu pour ses bourreaux!

On découvrit miraculeusement ses reliques dans le V^e^ siècle. Le prêtre Lucien qui a donné l'histoire de cette découverte, raconte plusieurs miracles opérés à cette occasion. S. Augustin fait mention des mêmes prodiges dans son L. 22, de la *Cité de Dieu*, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus à la colonne SS. PP. (Godescard, *Vie des Saints*).

PREMIER PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE.

(UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

SAINT PIERRE A LA SUITE DE J. C.

IIe POINT.

SAINT PIERRE DANS SA PÉNITENCE.

IIIe POINT.

SAINT PIERRE DANS SON APOSTOLAT ET SON MARTYRE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT PIERRE A LA SUITE DE J. C.

1 — Il quitte tout pour suivre J. C.;
2 — Il confesse hautement la divinité de J. C.;
3 — Sa foi est à l'épreuve du scandale.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT PIERRE DANS SA PÉNITENCE.

1 — Causes de sa chute;
2 — Enseignements de cette chute;
3 — Caractères de la pénitence de saint Pierre.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT PIERRE DANS SON APOSTOLAT ET SON MARTYRE.

1 — Apostolat;
2 — Martyre.

DEUXIÈME PLAN.

PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE.

(DE MAC-CARTHY.)

Ier POINT.

SAINT PIERRE CHEF DE L'ÉGLISE.

IIe POINT.

SAINT PIERRE CENTRE DE L'ÉGLISE.

IIIe POINT.

SAINT PIERRE FONDEMENT DE L'ÉGLISE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT PIERRE CHEF DE L'ÉGLISE.

1 — Croyance de l'Église;
2 — Pratique de tous les siècles.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT PIERRE CENTRE DE L'ÉGLISE.

1 — Unité de l'Église;
2 — Saint Pierre centre de cette unité.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT PIERRE FONDEMENT DE L'ÉGLISE.

1 — Fondement inébranlable;
2 — Durée perpétuelle de l'Église et du siége de saint Pierre.

TROISIÈME PLAN.

GRANDEURS DE LA PAPAUTÉ.

(Mgr PLANTIER, ÉVÊQUE DE NIMES.)

Ier POINT.

GRANDEURS DANS SON ORIGINE ET SON OBJET.

IIe POINT.

GRANDEURS DANS SA MISSION OU EXERCICE.

IIIe POINT.

GRANDEURS DANS SES EFFETS SUR LES PEUPLES.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

GRANDEURS DANS SON ORIGINE ET SON OBJET.

1 — Origine;
2 — Objet.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

GRANDEURS DANS SA MISSION.

1 — Propagation de la vérité;
2 — Conservation de la vérité;
3 — Défense de son indépendance.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

GRANDEURS DANS SES EFFETS SUR LES PEUPLES.

1 — Abaissement des peuples schismatiques et hérétiques;
2 — Dignité et élévation morales des peuples unis à Rome.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE.

TEXTE.

Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus, filius Dei vivi.
MATTH. XVI. 15.

L'Eglise célèbre aujourd'hui la fête de cet homme prodigieux qui a reçu de J. C. le nom de Pierre et sur lequel l'Eglise a été bâtie. Que de grandeurs dans cette vocation, dans cet apostolat, dans cette primauté sans égale au monde! Je n'ai pas pour but toutefois de vous parler, à cette heure, de ces magnificences, ce sera le sujet d'une autre instruction. Ce dont je veux vous entretenir, c'est de la grandeur des vertus de notre Saint. Je ne m'attacherai pas à relever son apostolat, à vous en faire concevoir de hautes idées, mais à vous édifier par ses exemples.

Ces vertus spéciales qui ont caractérisé le prince des apôtres, sont la *foi*, la *pénitence* et l'*amour*. Sa foi se montre au grand jour dans ses paroles et ses actes durant les trois années qu'il passe à la suite du Sauveur. Sa pénitence devient éclatante après sa malheureuse chute; son amour, il le proclame par trois fois aux pieds de son maître, et après par son laborieux apostolat et par son martyre. Suivons cet ordre.

Ier POINT.

SAINT PIERRE A LA SUITE DE J. C.

1re SUBDIVISION. — Il quitte tout pour suivre J. C.

Ecce nos reliquimus omnia (Matth. XIX. 27). Quoiqu'il ne fût point riche, il ne lui manquait pas cependant d'attaches dans le monde, observe S. Chrysostome; il pouvait aimer ses filets et sa barque autant qu'Hérode aimait sa royauté, et d'ailleurs il quitta son père, sa mère, sa maison et plus tard sa patrie : *Ecce nos reliquimus omnia;* séparations cruelles et toujours coûteuses au cœur! Il fut de Pierre comme du marchand de l'Evangile, dont parle le Fils de Dieu, qui, ayant trouvé une perle de grand prix, vend tout ce qu'il a pour l'acheter, et se croit assez riche de la possession de cette pierre précieuse. S. Pierre abandonne tout pour posséder J. C., il regarde tout avec mépris, quand il a vu et reconnu J. C.

2e SUBD. — Le premier il confesse hautement la divinité de J. C.

Quem dicunt homines esse Filium hominis, dit un jour le Sauveur à ses Apôtres? Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, répondent les Apôtres; les autres Elie; les autres Jérémie ou l'un des prophètes. Ainsi d'après ces paroles le Fils de l'homme n'était point encore connu de la multitude. Mais vous, continue le Sauveur, vous qui êtes près de moi, qui par conséquent devez me connaître : *Vos autem quem me esse dicitis?* Simon Pierre se levant alors le premier dit : *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Voilà la manifestation; voilà le Fils de l'homme connu et dévoilé; il est le Fils du Dieu vivant. S. Pierre fut donc le premier à proclamer la divinité de J. C. d'une manière expresse.

S. Pierre, dit S. Jérôme, étant d'une foi plus ardente et plus éclairée que les autres Apôtres : *Tanquam ferventioris fidei quam cæteri,* prononça alors cet oracle, qui est l'abrégé de la croyance de l'Eglise : *Tu es Christus Filius Dei vivi;* il s'expliqua au nom de tout le collége apostolique comme son interprète, dit S. Chrysostome : *Tanquam os apostolorum,* il parla en qualité d'oracle infaillible de l'Eglise, ainsi que s'explique S. Cyrille : *Tanquam summus Ecclesiæ præco.* Aussi voyons-nous que cette grande foi reçoit aussitôt sa récompense : *Respondens autem Jesus dixit ei; beatus es Simon Bar-jona, quia caro et sanguis non revelabit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est. Et ego dico tibi quia tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam... Tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis* (Matth. XVI. 17, 18, 19).

3e SUBD. — Sa foi est à l'épreuve du scandale.

Lorsque le Sauveur, à Capharnaüm, eut entretenu ses disciples de la communion de son corps sacré et de son sang adorable, plusieurs s'en étant scandalisés se séparèrent de lui. Jésus se tournant alors vers les douze leur dit : *Numquid et vos vultis abire?* Plein de foi et de fermeté Pierre répond à son maître : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes, et nos credimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei* (Joan. VI. 70).

IIe POINT.

SAINT PIERRE DANS SA PÉNITENCE.

1re SUBDIVISION. — Cause de sa chute.

Les desseins de Dieu sont impénétrables. Il veut quelquefois montrer leur impuissance et leur faiblesse à ceux qu'il élève le plus près de lui. Moïse, qui était son ami, comme il dit, l'offensa par un doute; Saül, par une désobéissance; David, par deux grands crimes.

La foi du prince des Apôtres, tout éclairée qu'elle était, n'était cependant pas inébranlable en ce temps, car il n'avait point encore reçu le Saint-Esprit. Il était déjà la pierre qui devait servir de base à l'édifice, mais l'Eglise n'était point encore fondée.

Des docteurs ont attribué la chute de Pierre à trois causes : 1° *à sa présomption;* 2° *à son orgueil;* 3° *à son imprudence;* Sa présomption lui avait fait dire : *Etiam si oportuerit mori tecum, non te negabo* (Matth. XXVI. 35). Son orgueil l'avait porté à se préférer aux autres apôtres : *Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor* (Id. XXVI. 33). Son imprudence fut grande de s'exposer à l'occasion en entrant dans la maison du souverain Pontife et en demeurant au milieu des ennemis de J. C.

2e SUBD. — Enseignements de cette chute.

Quelles que soient au reste les causes de la chute du prince des Apôtres, elles n'en sont pas moins un enseignement de profonde miséricorde pour l'humanité, et, si je puis ainsi parler, un sujet de consolation et d'espérance pour le fidèle.

Si le Seigneur a eu pitié du Pontife dans sa chute, s'il l'a relevé avec tendresse, s'il l'a réhabilité dans son honneur après son péché, c'est qu'il a voulu encourager le fidèle pénitent. Il donne à l'église, fondée sur la miséricorde, un chef sauvé par la miséricorde, afin que les marques de sa commisération soient visibles et palpables pour tous. Il vous convie à espérer en son infinie miséricorde, chrétiens tombés, multitudes pécheresses, en vous montrant, dans cet exemple, la planche après le naufrage, la voie de salut au milieu des eaux.

Pierre ayant commis sa faute sortit et pleura. Ce pasteur humilié qui verse des larmes pour son âme, apprend à son troupeau que s'il pèche, hélas! il peut en se repentant obtenir grâce. Qui d'entre vous est sans péché, vous demanderai-je comme le Sauveur à ceux qui voulaient lapider la femme adultère? Qui d'entre vous n'est semblable à Pierre? Notre vénérable Apôtre est le guide royal qui nous mène à la piscine du second baptême. Ne devons-nous pas nous trouver heureux d'avoir pour chef un pécheur pénitent qui nous montre comment on se guérit de la lèpre et comment on peut retourner à Dieu purifié et béni.

Or, pour conclure, chute de Pierre, chute qui doit nous faire trembler, car si cette colonne est tombée à côté de J. C. son soutien, qu'en sera-t-il de nous, hommes de peu de foi; mais chute où nous trouvons une source d'espérance, parce qu'elle nous montre que les mains de Dieu sont assez puissantes pour réédifier un monument en ruines, pour refaire d'un vase souillé un vase d'édification.

3e SUBD. — Caractères de la pénitence de saint Pierre.

Elle fut : 1° *prompte;* 2° *cordiale;* 3° *persévérante.*

PROMPTE. Le regard de son maître après son péché fut pour lui un coup de foudre : *Et conversus Dominus respexit Petrum;* car aussitôt il quitta le lieu funeste témoin de sa chute et pleura amèrement : *Et egressus foras Petrus flevit amare* (Luc. XXII. 62).

CORDIALE. C'est la profondeur de son repentir qui lui fait verser des larmes. Heureuses larmes, dit S. Ambroise, larmes muettes qui, sans demander pardon, le provoquent et l'obtiennent : *Felices lacrymæ! quæ non veniam postulant, sed merentur.*

PERSÉVÉRANTE. L'Evangile dit : *Cœpit flere,* mais il ne dit point qu'il ait jamais cessé. S. Clément nous apprend que ses larmes avaient, par leur acrimonie et leur abondance, creusé comme deux canaux le long de ses joues. Ni l'âge, ni le temps, ni la prédication, ni le soin du gouvernement de l'Eglise ne purent jamais mettre fin à ses regrets ni à ses soupirs.

IIIe POINT.

SAINT PIERRE DANS SON APOSTOLAT ET SON MARTYRE.

1re SUBDIVISION. — Apostolat.

Dès qu'il a reçu la plénitude du Saint-Esprit, son zèle pour le salut des âmes n'a plus de bornes. Il sort le premier du Cénacle, il convertit, à sa première prédication, trois mille personnes et cinq mille à la seconde. Caïphe fait comparaître devant son tribunal les Apôtres, Pierre parle avec assurance. Les menaces, les fouets, la prison ne servent qu'à enflammer encore son ardeur. Il ne se contente pas des conquêtes qu'il a faites à Jérusalem, il va à Césarée, à Samarie, à Lidde, à Sarone, à Joppé, à Antioche. Il parcourt la Capadoce, la Galatie, le Pont, la Paphlagonie, la Bythinie, ou, pour mieux dire, l'Asie tout entière.

Mais, ce n'est point assez, il est le prince des Apôtres, et ce grand potentat ne s'arrêtera que lorsqu'il aura planté son étendard dans la capitale des nations. C'est vers Rome qu'il marche comme un vaillant conquérant pour la subjuguer à une puissance jusque là inconnue.

2e SUBD. — Martyre.

Pierre allant à Rome sait qu'il va à la mort. Croyez-vous que cette pensée l'arrête? Non, elle l'excite et l'entraîne avec plus d'ardeur, parce qu'il lui tarde de donner cette dernière marque de son amour à son divin maître..... *O bona crux,* dut-il aussi s'écrier comme S. André, son frère, *quæ decorem ex membris Domini suscepisti, diu desiderata, sollicite amata, sine intermissione quæsita et aliquando cupienti animo præparata; accipe me ab hominibus et redde me magistro meo ut per te me recipiat quia per te me redemit!* (*Ex Mart.* S. Andr.)

PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE.

TEXTE.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

MATTH. XVI. 18.

Quand on entreprend de louer les héros du siècle, ce sont leurs qualités et leurs vertus naturelles, ou les monuments de leur génie, ou les dons de la fortune qui fournissent la principale matière de leur éloge.

Je viens louer aujourd'hui, chrétiens, à la face des autels, un héros d'un ordre bien différent et je suis forcé d'avouer que, si l'on cherche ce que la nature avait mis en lui, on ne trouvera rien que de vulgaire selon les idées du monde. Qu'était-ce, en effet, par lui-même, que Simon fils de Jonas, connu sous le nom de Pierre? Un pauvre pêcheur... un homme sans lettres, une âme faible...

Le mettrons-nous pour cela au-dessous de ces personnages fameux, dont les noms sont immortalisés dans l'histoire? Non, nous dirons au contraire qu'il les surpasse autant que le ciel est au-dessus de la terre, car c'est l'apôtre transformé par la grâce, c'est l'apôtre enrichi des dons du Seigneur, élevé au faîte de la puissance que je veux vous faire considérer.

La gloire de S. Pierre est dans l'union indissoluble établie par le Sauveur entre cet apôtre et son Eglise qu'il a fondée sur lui. C'est là aussi que je veux vous la montrer. Pour cela considérons S. Pierre : 1° *comme chef de l'Eglise*; 2° *comme centre de l'Eglise*; 3° *comme fondement de l'Eglise.*

Ier POINT.

SAINT PIERRE CHEF DE L'ÉGLISE.

1re SUBDIVISION. — Croyance de l'Église.

C'est un dogme catholique, *dogma catholicum est*, dit le pape Pie VI (Bref : *Super soliditate petræ*), que J. C. a fondé son Eglise sur la solidité de la pierre, et que, par un don particulier, il a choisi Pierre de préférence aux autres Apôtres pour en faire son vicaire sur la terre et le prince du chœur apostolique, en lui confiant, pour lui et ses successeurs, dans tous les temps, le soin et le pouvoir suprême de paître tout le troupeau, de confirmer ses frères, de lier et de délier dans tout l'univers. Ce dogme nous vient de J. C., et nous a été transmis par la croyance et la pratique de l'Eglise universelle, par le témoignage des SS. PP. et par les décrets des souverains pontifes et des conciles qui l'ont défendu contre les erreurs des novateurs (*Voy.* ci-après, aux colonnes des SS. PP.).

Dès l'instant où J. C. commence à remplir publiquement sa divine mission, il annonce qu'il fondera une Eglise, une véritable société dépositaire de la vraie foi et du vrai culte; et bientôt après, effectuant sa promesse, il communiqua à Pierre le pouvoir qu'il avait reçu de son Père : *Tu es Petrus*, lui dit-il, *et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Et tibi dabo claves regni cœlorum; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis* (Matth. XVI. 18, 19). Il confirme ce même pouvoir après sa résurrection, en lui disant encore : *Pasce agnos meos, pasce oves meas* (Joan. X. 16). « Par ces paroles, dit Bossuet, J. C. confie à Pierre la conduite *de ses agneaux et de ses brebis*, de son troupeau tout entier. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement *d'aimer plus que tous les autres Apôtres*, et ensuite de paître et de gouverner tout, et les *agneaux* et les *brebis*, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes. Pasteurs à l'égard des peuples et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui J. C. » (*Serm. sur l'Unité de l'Eglise.*)

2e SUBD. — Pratique de tous les siècles.

A la tête de cette société naissante, qui se forme à Jérusalem et qui est le berceau de l'Eglise de J. C., on voit tout aussitôt Pierre, chef du collége apostolique; Pierre, que les évangélistes mettent toujours au premier rang : *Primus Simon qui dicitur Petrus* (Matt. X. 2); Pierre, qui a reçu l'ordre de *paître les agneaux et les brebis*; Pierre, auquel ont été données les *clefs du royaume des cieux*. Il gouverne, dès ce premier instant et toujours, ce grand corps de l'Eglise en qualité de lieutenant et de vicaire de J. C.; c'est lui qui pourvoit, dans le Cénacle, au choix de l'apôtre qui doit remplacer le traître Judas; c'est lui qui préside au premier concile tenu à Jérusalem; il est le premier à prêcher l'Evangile aux Juifs, et le premier à confondre la synagogue et à éprouver sa fureur; il baptise Corneille, le premier des Gentils qui se convertit à la foi. Il établit d'abord son siége dans Antioche, la première ville où se prononce le nom de chrétien. Il va ensuite dans la ville maîtresse de l'univers, dans la superbe Rome, pour y fixer le trône d'un empire spirituel dont les bornes seront bien plus reculées que celles de l'empire romain. C'est là cette chaire principale, toujours nommée la chaire de Pierre, sur laquelle il est encore assis, au bout de dix-huit siècles, dans la personne de ses successeurs.

IIe POINT.

SAINT PIERRE CENTRE DE L'ÉGLISE.

1re SUBDIVISION. — Unité de l'Église.

Il suffit d'ouvrir l'Evangile pour se convaincre que l'Eglise doit être nécessairement une. Son divin Fondateur l'avait fait entendre assez clairement par ces paroles : J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail; il faut que je les amène... et il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur : *Et fiet unum ovile et unus pastor* (Joann. X. 16); et par celles-ci : *Ut omnes unum sint sicut tu, Pater in me, et ego in te... ut sint consummati in unum, et cognoscat mundus quia tu me misisti* (Id. XVIII. 21-23).

En effet, chrétiens, pourrait-on reconnaître pour l'ouvrage de l'envoyé de Dieu l'établissement d'une Eglise universelle qui ne serait pas une, c'est-à-dire d'une société immense composée d'une multitude de sectes, divisées entre elles de foi, de morale, de discipline, de culte? Un pareil assemblage ne paraîtrait-il pas avoir été formé bien plutôt par l'esprit de ténèbres, de discorde et de mensonge, que par le Dieu de paix, d'amour et de vérité?

2e SUBD. — Saint Pierre est le centre de cette unité.

Je contemple avec ravissement ce vaste corps de l'Eglise universelle, étendu dans tout le monde, et conservant, dans son immensité, une parfaite et inaltérable unité. Je porte mes regards des extrémités de l'Afrique et de l'Asie jusqu'aux régions glacées du nord et aux îles les plus éloignées de l'occident. Partout j'aperçois des catholiques professant une même croyance, participant aux mêmes sacrements, gardant les mêmes traditions, révérant les mêmes Ecritures, unis par les liens d'une même tradition, gouvernés par les mêmes maximes; et, au centre de l'univers, dans cette Rome, siége autrefois de l'idolâtrie, aujourd'hui du christianisme, je vois s'élever la chaire antique de Pierre, sur laquelle est assis le chef des pontifes, le père de cette grande famille, le pasteur de ces innombrables brebis, étendant sa sollicitude sur tant de vastes contrées, et réunissant sous une même autorité spirituelle tant d'hommes et de peuples étrangers les uns aux autres, et différant de lois, de mœurs et de langage. A ce spectacle, je m'écrie : Grand Dieu, voici votre Eglise; car l'universalité, jointe à l'unité, ne peut être que votre ouvrage! Je comprends pourquoi il a été dit à Pierre : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* Mes agneaux, c'est-à-dire les simples fidèles; mes brebis, c'est-à-dire les pasteurs eux-mêmes. Je n'ai plus besoin de demander ce que c'est que cette *cité placée sur la montagne*, pour être visible à tous les yeux, et ce *flambeau élevé sur le chandelier pour répandre au loin la lumière.* Cette cité, ce flambeau, c'est vous, ô Pierre! c'est votre chaire sacrée, c'est Rome conquise par vos travaux, consacrée par votre sang, et devenue la capitale et le centre du monde catholique. Je n'ai plus de peine aussi à comprendre pourquoi l'ancien peuple, figure du nouveau, n'avait qu'un temple, qu'une loi, qu'une tribu sacerdotale, qu'un grand prêtre. Tout cela nous représente l'Eglise, avec son admirable unité de foi, de sacrifice, de sacerdoce et de pontife.

IIIe POINT.

SAINT PIERRE FONDEMENT DE L'ÉGLISE.

1re SUBDIVISION. — Fondement inébranlable.

Le Sauveur, applaudissant à la foi de Simon, chef de ses Apôtres, qui venait de le reconnaître pour le Christ, Fils du Dieu vivant, lui dit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas. » Puis tout à coup, changeant de langage et lui donnant un nom nouveau, pour marque des nouvelles et hautes destinées qui lui sont préparées, il ajoute : « Et moi je te dis : tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Tout est ici rassemblé en trois mots : J. C. établira une Eglise; Pierre en sera le fondement, et elle subsistera toujours, puisque l'enfer, qui ne cessera de la combattre, ne pourra jamais prévaloir. Mais si l'Eglise fondée sur Pierre doit être immortelle, Pierre le sera donc aussi; car l'édifice ne saurait être plus durable que le fondement sur lequel il repose. Pierre ne meurt donc point. Non, il est toujours vivant dans ses successeurs, comme les saints Pères et les conciles l'ont mille fois publié. Son siége, que rien n'a pu ébranler, porte et soutient, dès l'origine, l'édifice entier de l'Eglise; il le portera jusqu'à la fin.

2e SUBD. — Durée perpétuelle de l'Église et du siége de saint Pierre.

Depuis dix-huit cents ans que cet ordre immuable est établi, combien de révolutions ont changé la face du monde! combien d'Etats, de royaumes et d'empires ont disparu de la terre! combien de nations fameuses ne sont plus! combien de sectes et d'hérésies ont passé comme des torrents! Mais l'Eglise et le siége de Pierre demeurent; et le temps, qui dévore tout, n'a fait qu'ajouter à leurs autres titres celui d'une antiquité plus vénérable; et les orages n'ont fait que les affermir; et tous les efforts de leurs ennemis pour les détruire n'ont eu d'autre effet que de mieux prouver qu'ils sont indestructibles.

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

GRANDEURS DE LA PAPAUTÉ.

TEXTE.

Pasce agnos meos... Pasce oves meas.

JOAN. XXI. 16, 17.

Il est dans le monde une royauté qui surpasse toutes les autres, je ne crains pas de le dire, par l'élévation de sa grandeur et les sublimes phénomènes de son histoire. La royauté temporelle ne règne que sur l'homme extérieur; plus puissante et plus heureuse, la royauté spirituelle domine sur les âmes, elle en porte non-seulement le sceptre, mais encore les destinées dans ses mains.... Royauté sans bornes, elle commande partout, son domaine embrasse tous les temps.... Royauté immuable, ses doctrines et ses traditions ne changent pas, elle est toujours ancienne et toujours nouvelle comme la vérité dont elle émane. Royauté exemplaire, elle est debout depuis deux mille ans; plus de deux cent cinquante fois sa couronne a changé de front, et, chose admirable autant que certaine, parmi ceux qui l'ont ainsi représentée, le niveau de la vertu plane habituellement au-dessus de tous les trônes qui les entourent. Très-souvent ils la font monter jusqu'à l'héroïsme de la sainteté, et c'est à peine si, à travers cette continuité de splendeurs, vous surprendrez trois ou quatre noms dont on puisse ne pas vénérer la mémoire. Enfin, royauté bienfaisante et saintement libérale, ce n'est pas sur la force qu'elle fut établie, c'est sur l'amour, et ce sentiment l'a toujours uniquement inspirée pour le bonheur du monde.

Cette royauté incomparable et unique, vous l'avez déjà nommée, c'est celle du Pape, du pontife romain.

Nous nous bornerons à la considérer, dans cette instruction, dans son *autorité dogmatique* et dans sa *mission patriarcale;* ce ne sera pas précisément pour en constater les droits, ce sera pour en faire ressortir les grandeurs.

Ier POINT.

GRANDEURS DE L'AUTORITÉ DU PAPE DANS SON ORIGINE ET SON OBJET.

1re SUBDIVISION. — **Origine.**

Un homme d'Etat illustre disait, au commencement de notre siècle, que la plus admirable des institutions, c'était, sans contredit, la papauté, et l'on ne peut se défendre de tenir le même langage, quand on examine dans son objet et dans son idée l'autorité dogmatique et la mission patriarcale du pontife de Rome.

Il y a dix-huit cents ans, un fait extraordinaire s'accomplit dans le monde. Un pêcheur de Galilée, nommé Simon, raccommodait ses filets, et voilà que Jésus, le Sauveur du monde, venant à passer près de lui, lui dit : *Suis moi, je te ferai devenir pêcheur d'hommes.* Quelques temps après, Jésus lui dit encore : *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Or, quand le maître qui lui confiait ce grand mystère fut monté dans les cieux, le batelier galiléen s'en alla par l'univers remplir ses instructions, répandre la vérité, soutenir l'indépendance de la vérité. Voilà ce que d'abord il va faire à Jérusalem, puis à Antioche; mais ce n'est point encore le lieu de son repos. Comme l'œuvre qu'il médite doit être universelle, comme son influence doit envelopper toutes les régions et tous les siècles, il choisit pour l'asseoir un sol plus ferme que la mobilité de l'Orient et plus haut qu'une cité subalterne, il va à Rome.

2e SUBD. — **Objet.**

Sur les hauteurs d'où les conquérants romains n'ont entrevu les nations que pour leur envoyer la servitude, lui vient fonder une éternelle dynastie de pontifes qui, se disant à son exemple, serviteurs de tous les hommes, débiteurs et appuis de toutes les âmes, s'occupent sans cesse et à tout prix, de leur faire arriver et de leur garantir la plus riche de toutes les lumières, la plus précieuse de toutes les libertés; la lumière et la liberté des enfants de Dieu. Voilà le plan de la papauté; en voilà le type immuable. Ainsi, un homme qui garde au sommet de l'Eglise catholique le trésor général des oracles célestes dont elle est dépositaire, un homme qui en soit gardien, non pas pour en jouir seul, mais pour en jeter les enseignements aussi loin que le jour lance ses feux; un homme qui pour cela, sentinelle perpétuellement attentive, cherche sans cesse à découvrir, dans les plus profonds espaces, les peuples égarés qui s'y cachent; un homme qui, du moment où il en aperçoit, se hâte de leur faire porter la bonne nouvelle par des anges de lumière; un homme enfin qui, non-seulement s'applique à doter de la science divine les nations qui ne l'ont pas, mais encore, après cela, veille à en maintenir l'unité sans division, l'intégrité sans tache, l'indépendance sans entraves, c'est le Pape.

Or, quelle institution sublime! quelle magnifique sollicitude que celle qui lui est imposée!

IIe POINT.

GRANDEURS DE LA PAPAUTÉ DANS SA MISSION.

Les pontifes romains sont, 1° *les propagateurs;* 2° *les tuteurs;* 3° *les défenseurs de la vérité catholique.*

1re SUBDIVISION. — **Propagateurs de la vérité.**

A leur tête, voyez comme S. Pierre s'en va promenant l'Evangile, c'est-à-dire la vérité complète à travers la Galicie, la Capadoce, le Pont, la Thrace et l'Italie, et par les coopérateurs de son apostolat, dans la Perse, les Indes, dans l'Egypte et dans l'Ethiopie. Et quelle ardeur ceux qui lui succèdent ne mettent-ils pas à imiter son zèle pour la diffusion des lumières; comme partout où pèse la nuit, ils s'empressent de faire éclater un rayon de l'astre évangélique! Le polythéisme de Rome forme sur la Gaule des ténèbres épaisses; à la voix du pontife suprême, toute une légion d'apôtres s'avance; ils l'envahissent par le Nord, le Midi, l'Ouest, et devant eux l'obscurité disparaît. N'est-ce pas à la voix d'Eleuthère, et plus tard de S. Grégoire le Grand, que le jour de Dieu si brillant s'est levé deux fois sur la Grande-Bretagne; et la vieille Germanie, dont les croyances nous épouvantent ou nous font sourire, elle aussi a été évangélisée par les missionnaires de Rome, et elle garde encore dans les annales de sa foi, le souvenir de Boniface envoyé par le pape Grégoire II.

Les siècles se précipitent; un monde jusqu'alors inconnu éclôt, pour ainsi dire, des entrailles de l'Atlantique; le vicaire de J. C. y fait retentir la parole de vie en même temps que l'Espagne y plante le drapeau de la conquête... Maintenant, si la vérité a pénétré dans le grand empire de la Chine, si elle multiplie ses martyrs dans ces lointaines contrées, si elle cherche une issue pour entrer au Japon, si elle a des interprètes auprès des sauvages de l'Océanie, n'est-ce pas Rome qui donne la main à cet immense apostolat; n'est-ce pas sa voix qui le provoque, qui le soutient, n'est-ce pas sa bénédiction qui l'encourage?

2e SUBD. — **Tuteurs de la vérité.**

Voici un contraste merveilleusement étrange. Au sein des écoles antiques, on vit des sages. Pythagore, Socrate, Platon, objets d'une certaine vénération intellectuelle, consultés par des philosophes, des monarques, pour résoudre des problèmes plus ou moins formidables; mais ils n'étaient pas officiellement établis pour trancher les difficultés, mais leurs réponses étaient souvent insoutenables dans leurs détails, ou disparates dans leur ensemble.

Au sein de Rome chrétienne, un homme résidera pour être l'oracle universel; ce sera là sa destination durant tous les siècles...

3e SUBD. — **Défenseurs de la vérité.**

Propagateurs de la vérité, tuteurs incorruptibles de son intégrité, les souverains pontifes ont encore été les défenseurs inflexibles de son indépendance.

Attila se précipite sur Rome; S. Léon s'avance et le barbare recule. D'autres Attila se sont montrés dans l'histoire. Celui-ci s'élançait contre les villes, ceux-là s'attaquaient aux croyances, aspiraient à réduire la vérité divine en servitude; mais aux derniers comme au premier, le Saint-Siége a toujours eu des Léon pour leur opposer une digue...

IIIe POINT.

GRANDEURS DE LA PAPAUTÉ DANS SES EFFETS SUR LES PEUPLES.

1re SUBDIVISION. — **Abaissement des peuples hérétiques et schismatiques.**

C'est une grande époque de l'histoire ecclésiastique que celle où le schisme grec se prépare et se consomme, d'une part, sous Photius, de l'autre, sous Michel Cérulaire. Il fut dit alors, par deux grands pontifes romains, que, dès que Constantinople aurait rompu avec le centre de l'unité, elle ne manquerait pas de passer par la pourriture, pour tomber enfin en poussière. La prophétie s'est littéralement justifiée. Qu'est devenue cette église d'Orient qui produisit autrefois tant d'évêques, aussi nobles de caractère qu'ils étaient sublimes d'intelligence! Qu'a-t-elle fait du sang et des souvenirs des Athanase, des Grégoire, des Chrysostome? A la place du pape, elle a bien mis un patriarche, mais ce n'est qu'un fantôme; il n'y a plus d'indépendance dans la foi; et il en a été de même pour toutes les autres églises schismatiques et hérétiques. Voyez la Grande Bretagne, la Suède, la Russie, l'Allemagne.

2e SUBD. — **Dignité et élévation morales des peuples unis à Rome.**

Mais il en est tout autrement quand on tient par des nœuds plus étroits à cette tige sacrée. Tant que nous catholiques et enfants de ce royaume spirituel, nous serons énergiquement affectionnés à Rome, nous garderons nos croyances toujours pures, dans une conscience toujours haute, dans une âme toujours indépendante et noble. Mais du moment où nous briserions avec elle, l'abaissement de toutes les églises et de tous les états schismatiques deviendrait infailliblement le nôtre.

Il n'est que le catholicisme et le pape qui puissent, ainsi que nous le désirons, lier en un seul et même faisceau les portions maintenant éparses du genre humain. Puisse cet âge d'or que rêvait autrefois Leibnitz, se lever un jour sur le monde!

SAINT PIERRE.

ÉCRITURE.

Ambulans Jesus juxta mare Galilææ vidit duos fratres Simonem qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus, mittentes rete in mare (erant enim piscatores) et ait illis : Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. At illi continuo relictis retibus secuti sunt eum (Matth. IV. 18, 19).

Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus; in verbo autem tuo laxabo rete; cum hoc fecissent concluserunt piscium multitudinem copiosam; rumpebatur autem rete eorum (Luc. V. 6).

Simon, ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua ; et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. Qui dixit ei : Domine, tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire (Id. XXII. 32, 33).

Et egressus foras flevit amare (Id. ibid. 62).

Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes (Joan. VI. 6, 8).

Dicit Simoni Petro Jesus : Simon Joannis, amas me? Et dixit ei : Tu omnia nosti : tu scis quia amo te. Dixit ei : Pasce oves meas (Id. XXI. 17).

SS. PÈRES.

Petrus ex persona omnium apostolorum profitetur : *Tu es Christus Filius Dei vivi*. Deum vivum appellat, ad distinctionem eorum deorum qui putantur dii, sed mortui sunt (S. Hier. *L.* 3 *Comm. in Matth. C.* 16).

Petrus dixerat : *Tu es Christus Filius Dei vivi ;* mercedem recepit vera confessio : *Beatus es Simon Barjona* (Id. *ibid.*).

Dominus ergo : *Petre, amas me?* Et ille : Amo, Domine. Et iterum hoc, ut ter confiteretur amor, quod ter negaverat timor (S. August. *Serm.* 296.).

Commendatis Petro ovibus suis, et commendato sibi Petro cum ovibus suis, jam prænuntiat passionem, et dicit : *Cum esses junior cingebas te, et ibas quo velles... hoc autem dicebat*, ait Evangelista, *significans qua morte clarificaturus esset Deum.* Videtis hoc pertinere ad pascendas oves Domini, ut non recusetur mors pro ovibus Domini. Quas oves commendat pretiosas, emptas non auro, non argento, sed sanguine (Id. (*ibid.*)

Pasce oves meas, commendo tibi oves meas. Quas oves meas? quas emi sanguine meo. Mortuus sum pro eis. Amas me? morere pro eis. Et quidem servus ille hominis homo pecuniam reddidit pro consumptis ovibus ; Petrus reddidit sanguinem pro ovibus conservatis (Id. *ibid.*).

Hodierna festivitas præter illam reverentiam quam toto terrarum orbe promeruit speciali et propria nostræ Urbis exsultatione veneranda est... Isti enim sunt viri per quos Evangelium Christi, Roma, resplenduit, et quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis. Isti sunt, qui te hanc gloriam provexerunt, ut gens sancta, populus electionis, civitas sacerdotalis et regia, per sacram beati Petri sedem caput orbis effecta latius præsideres religione divina quam dominatione terrena (S. Leo. *Serm.* 1 *in Nat. SS. Petr. et Pauli.*).

Isti sunt Petrus et Paulus, duo magna luminaria, quos Deus in corpore Ecclesiæ suæ constituit quasi geminum lumen oculorum (S. Bern. *in Fest. SS. Apost.*).

PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE.

ÉCRITURE.

Dicit illis Jesus : Vos autem quem me esse dicitis? Respondens Simon Petrus dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi. Respondens autem Jesus dixit ei : Beatus es Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis ; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis (Matth. XVI. 15-20).

Dicit Simoni Petro Jesus : Simon Joannis, diligis me plus his? Dicit ei : Etiam, Domine, tu scis quia amo te. Dicit ei : Pasce agnos meos. Dicit ei iterum : Simon Joannis, diligis me? Ait illi : Etiam, Domine, tu scis quia amo te. Dicit ei : Pasce agnos meos. Dicit ei tertio : Simon Joannis, amas me? Contristatus est Petrus quia dixit ei tertio, amas me? et dixit ei : Domine, tu omnia nosti ; tu scis quia amo te. Dixit ei : Pasce oves meas. (Joan. XXI. 15-18).

SS. PÈRES.

Ad hanc enim Ecclesiam (romanam) propter potentiorem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est, eos qui sunt undique fideles, in qua semper ab his qui sunt undique, conservata est ea quæ est ab apostolis traditio (S. Iræn. *in L. adv. Hæres.*).

Constat proinde omnem doctrinam quæ cum illis Ecclesiis matricibus et originalibus fide conspiret, veritati deputandum, id sine dubio tenentem, quod Ecclesiæ ab apostolis, apostoli a Christo, Christus a Deo suscepit; reliquam vero omnem doctrinam de mendacio præjudicandam... Communicamus cum Ecclesiis apostolicis, quod nulla doctrina diversa : hoc est testimonium veritatis (Tertull. *L. de Præscript. C.* 21).

Petri cathedra atque Ecclesia principalis, unde unitas sacerdotalis exorta est (S. Cypr. *Ep.* 55).

Una est Ecclesia a Christo Domino super Petrum origine unitatis et ratione fundata (Id. *Ep.* 70).

Quamvis apostolis post resurrectionem suam parem potestatem tribuat... tamen ut unitatem manisfestaret, unitatis ejusdem originem ab uno incipientem sua auctoritate disposuit. Hoc erant utique et cæteri apostoli, quod fuit Petrus, pari consortio prædíti et honoris et potestatis, sed exordium ab unitate proficiscitur, ut Ecclesia Christi una monstretur (Id. *de Unitate Eccles.*).

Ipso referente Matthæo paulo superius ad Petrum locutus est Dominus, ad unum ideo, ut unitatem formaret ex uno, mox idipsum in communione præcipiens (Pacianus Barcinon. *Ep.* 3).

Negare non potest scire te in urbe Roma Petro primo cathedram episcopalem esse collatam in qua sederit omnium apostolorum caput Petrus, unde et Cephas appellatus est, in qua una cathedra unitas ab omnibus servaretur, ne cæteri apostoli singula sibi quisque defenderent, ut jam schismaticus esset et peccator, qui contra singularem cathedram, alteram collocaret. Ergo cathedram unicam, quæ est prima de dotibus (Ecclesiæ) sedit prior Petrus, cui successit Linus, Lino successit Clemens... (S. Optatus, *L.* 2 *in Parmenianum, C.* 2).

Me, frater charissime, ad solatium vitæ præsentis erigit invicta fides tua, qua secutus Evangeliorum præcepta, nullo genere a consortio sedis apostolicæ discrepasti (Liber. pap. *ad S. Euseb. vercell. Episc. Epist.*).

Advocavit ad se episcopum (Satyrus frater S. Ambr.), nec ullam veram putavit nisi veræ fidei gratiam percunctatusque ex eo est utrum cum episcopis catholicis, hoc est, cum romana sede conveniret (S. Ambr. *Serm. de Obit. Satyr. fr.*).

Ipse est Petrus cui dixit Christus : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Ubi ergo Petrus, ibi Ecclesia (Id. *in Ps.* 50).

Non habent enim Petri hæreditatem, qui Petri fidem non habent quam impia divisione discerpunt (Id. *L.* 1 *de Pœnit. C.* 7).

Cunctos populos, quos clementiæ nostræ regit temperamentum, in tali volumus religione versari quam divinum Petrum apostolum tradidisse romanis religio usque ad nunc insinuata declarat, quamque pontificem Damasum sequi claret et Petrum Alexandrinæ urbis episcopum virum apostolicæ sanctitatis (Theodos. imperat. *Lex Thessalonicæ data*).

Propterea inter duodecim unus eligitur, ut capite constituto schismatis tollatur occasio (S. Hieron. *L.* 1 *in Jovin.*).

Quicumque extra hanc domum agnum comederit, profanus est. Si quis in Noe arca non fuerit, peribit... Non novi Vitalem, Metelium respuo, ignoro Paulinum. Quicumque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est, Antichristi est (Id. *in Ep. ad Damas. pap.*).

Non mediocris Carthago auctoritatis habeat episcopum, qui posset non curare conspirantem multitudinem inimicorum, cum se videret et Romanæ Ecclesiæ, in qua semper apostolicæ cathedræ viguit principatus, et cæteris terris, unde Evangelium ad ipsam Africam venit per communicatorias litteras esse conjunctum (S. August. *in Ep.* 43).

Jam hac de causa duo concila missa sunt ad sedem apostolicam, unde etiam rescripta venere. Causa finita est, utinam finiatur error ! (Id. *in Conc. public. de error. Pelag.*).

Toti orbi terrarum eum præfecit Petrum, cui claves cœlorum dedit, cujus arbitrio et potestati cuncta permisit (S. Chrysost. *Hom.* 39).

Petrus orbis terrarum magister (Id. *Hom.* 69).

Nos enim sequimur quæ ab Cœlestino sunt judicata formidantes ne tantorum communione labefactemur (S. Cyrillus Alex. *ad Joan. Antioch.*).

Hujus muneris, id est, prædicationis Evangelii, sacramentum ita Dominus ad omnium apostolorum officium pertinere voluit, ut in beatissimo Petro apostolorum omnium summo principaliter collocarit, et ab ipso quasi quodam capite dona sua velit in corpus omne manare, ut exortem se mysterii intelligeret esse divini, qui ausus fuisset a Petri soliditate recedere (S. Leo, *Ep. ad Ep. Vienn.*).

Ego fundamentum præter quod nemo potest aliud ponere; tamen tu quoque petra es, quia mea virtute solidaris, ut quæ mihi sunt propria, sint tibi mecum participatione communia : *Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Id. *Serm.* 4).

Soliditas enim illa quam de petra Christo etiam ipse Petrus petra factus accepit, in suos quoque se transfudit hæredes (Id. *Serm.* 5, *alias* 4).

Status episcopalis habet rationabiliter monarcham supremum, scilicet papam, ratione unitatis fidei (Gerson. *de Statu Prælat. Consid.* 13).

HAGIOGRAPHIE. — ASCÉTISME. | THÉOLOGIE. — AVEUX. | TÉMOIGNAGES.

I. VIE DE SAINT PIERRE.

J. C. lui donna souvent des marques de préférence, et il le distingua surtout en lui donnant la prééminence sur ses collègues. Il lui permit de venir à lui en marchant sur la mer. Un jour, se voyant abandonné d'un grand nombre de ses disciples, parce qu'il avait annoncé des vérités qui révoltaient l'orgueil de la raison humaine : Et vous, dit-il aux Apôtres, voulez-vous aussi me quitter? — Seigneur, répondit Pierre, à qui pourrions-nous avoir recours? vous êtes la source des paroles de la vie éternelle... C'est alors que le Sauveur l'établit chef du collége apostolique par ces paroles : *Tu es Petrus...*

Pierre, après avoir été témoin de la glorieuse transfiguration de J. C. sur le Thabor, avec les deux fils de Zébédée, fut aussi témoin avec eux de sa douloureuse agonie. Ce divin Sauveur ayant été livré à la puissance des ténèbres, les autres apôtres l'abandonnèrent. Pierre le suivit jusque chez Caïphe où il eut la faiblesse de le renier, mais il pleura aussitôt sa faute avec amertume, et toute sa vie.

Le jour de la Pentecôte, Pierre timide jusque-là, se montra plein de courage, et annonça publiquement aux Juifs J. C. ressuscité.

C'est lui qui fut envoyé par l'Esprit saint instruire et baptiser Corneille. Il se rendit ensuite à Antioche dont il fut le premier évêque. Il parcourut les provinces du Pont, de la Cappadoce, et l'on croit que dès lors il alla à Rome. De retour à Jérusalem, il fut mis en prison par ordre d'Hérode Agrippa, et délivré par un ange. Il revint à Antioche et bientôt à Rome, où il fixa le siége de cette principauté, que J. C. lui avait donnée pour lui et pour ses successeurs.

C'était à Rome que S. Pierre devait consommer ses travaux et gagner la palme du martyre. Il prêcha, dans cette ville idolâtre et corrompue, les vertus chrétiennes, avec tant de force et de succès que les païens tremblèrent pour leurs dieux et résolurent de le faire mourir. L'empereur Néron, digne par sa cruauté d'être l'un des premiers persécuteurs des chrétiens, fit mettre S. Pierre dans les fers. Du milieu de ses chaînes, cet Apôtre convertit les principaux de ses gardes et plusieurs autres personnes. Il ne sortit de prison que pour mourir sur une croix. Il demanda d'y être attaché la tête en bas, ne se croyant pas digne d'y mourir dans la même attitude que son divin Maître (*Instr. fam. pour les fêtes*).

II. MIRACLES DE SAINT PIERRE.

La prédication de l'Evangile fut dès le commencement confirmée par un miracle éclatant qu'opérèrent S. Pierre et S. Jean à la porte du temple. C'est la guérison du boiteux de naissance qui leur demanda l'aumône. Pierre lui répondit : *Argentum et aurum non est mihi; quod autem habeo, hoc tibi do : in nomine Jesu-Christi Nazareni surge et ambula* (Act. III. 6). Un autre miracle fut la mort d'Ananie et de Saphire, puis un grand nombre de guérisons. On exposait dans les rues les malades couchés sur leurs lits, et l'ombre de S. Pierre les délivrait de leurs infirmités. Un ange vint le tirer de la prison où l'avait fait enfermer Hérode. A Samarie il confondit Simon le Magicien. Arrivé à Lydde, ville de la tribu d'Ephraïm, il guérit un paralytique nommé Enée, qui gardait le lit depuis huit ans. A Joppé, il ressuscita Tabithe qui était une veuve recommandable par ses vertus et sa charité.

III. IMITATION DE SAINT PIERRE.

S. Jean Chrysostome ne pouvait retenir les transports de sa piété et de son admiration lorsqu'il nommait S. Pierre et S. Paul, et surtout lorsqu'il parlait de l'amour de S. Pierre pour son divin Maître. Il l'appelle « le coryphée du chœur apostolique, la bouche de tous les apôtres, la tête et le chef de cette sainte famille, le préfet de tout le monde, le fondement de l'Eglise » (*Hom. in 2 Tim.* III. 1).

S. Pierre quitta tout pour suivre J. C., et il en fut récompensé par la promesse de recevoir la vie éternelle dans l'autre monde, et le centuple dans celui-ci. Heureux échange! promesse magnifique, s'écrie S. Bernard! O paroles puissantes qui ont peuplé les déserts et les monastères d'une multitude innombrable de saints!

Heureux ceux qui imiteront le renoncement de S. Pierre! Comme lui ils en recevront la récompense dans cette vie et dans l'autre. Remercions le Seigneur, M. F., des grâces dont il a comblé son Eglise par le ministère des Apôtres S. Pierre et S. Paul. Affermissons-nous de plus en plus dans la foi qu'ils ont prêchée avec tant de gloire et scellée de leur sang avec tant de courage. Imitons les vertus dont il nous ont laissé de si beaux exemples.

(UN CONTEMPORAIN.)

PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE.

I. CONSTITUTION DE L'ÉGLISE. — PRÉROGATIVES DE SAINT PIERRE.

1° CONSTITUTION DE L'EGLISE. Des fidèles à instruire et à gouverner, répandus sur toute la surface du monde; des pasteurs du second ordre distribués dans toutes les parties des provinces de l'Eglise; chacune de ces provinces confiée aux soins et à l'autorité d'un pasteur du premier ordre, tous ces pasteurs et ceux du premier ordre même, sous l'inspection du prince des pasteurs; et enfin l'assemblée, la réunion de ces pasteurs du premier ordre, formant avec leur chef, le sénat général de l'Eglise dans nos conciles œcuméniques; tels sont les traits essentiels et caractéristiques de la constitution établie par J. C. pour le gouvernement de son Eglise (Barruel, *du Pape et de ses droits*).

2° PREMIÈRE PRÉROGATIVE DE S. PIERRE. — Centre de l'unité chrétienne *Tu es Petrus...* (Matth. XVI. 17). *Ubi Petrus ibi Ecclesia* (S. Ambr. *in Ps.* 40). *Nemo potest aliud fundamentum ponere* (I Cor. III. 2). *Unum ovile et unus pastor* (Joan. X. 16).

3° DEUXIÈME PRÉROGATIVE. — Primauté de doctrine.

Primus apostolorum Simon qui dicitur Petrus (Matth. X. 2). *Tu aliquando conversus, confirma fratres tuos* (Luc. XXII. 32). *Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua* (Ibid.). Nec sufficienter adest totum Ecclesiæ corpus, si reliquis membris caput ipsum non concurrat vel suffragetur (Cabassut. *Notit. Eccles. sæc.* XVI, *in Trid.*).

4° TROISIÈME PRÉROGATIVE. — Plénitude de juridiction.

Tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis, et quodcumque solveris... erit solutum... (Matth. XVI. 19). *Dicendum est potestatem canonicas ferendi leges, immediate datam esse Petro a Christo Domino, singulari ac speciali modo, hæc assertio est de fide* (Suarez, *de Legib. L. 4. C. 3*). *Prima sedes a nemine judicatur* (*Concil. Episc. Gall. ann.* 800). Concedimus in jure quidem ecclesiastico, Papam nihil non posse, cum necessitas id postularit (Bossuet, *Def. Decl. p. 2. L* XI. *C.* 20).

5° QUATRIÈME PRÉROGATIVE. — Perpétuité du Siége apostolique.

Portæ inferi non prævalebunt adversus eam (Matth. XVI. 18). *Ipso summo angulari lapide Christo Jesu* (Eph. II. 20). *Ad consummationem sanctorum in opus ministerii* (Eph. IV. 12).

II. AVEUX DES PROTESTANTS SUR LA PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE.

LUTHER. Cum Deus voluerit unam habere Ecclesiam catholicam per totum orbem, necesse fuit unum aliquem populum, imo unum aliquem patrem istius populi unius eligi, ad quem et suos posteros spectaret totus orbis, et fieret unum ovile, et sic ex omnibus gentibus in infinitum variatis moribus, tamen unita fieret Ecclesia (*De Loco comm. Clas.* 1, *C.* 37). Vocem tuam, vocem Christi, in te præsidentis et loquentis agnoscam (*Ep. ad Leon. X*).

CALVIN. Ex duodecim apostolis unum cæteris præfuisse docet Calvinus (Whitgift, *Defens. p.* 173).

HENRI VIII. Non tam injurius ero summo Pontifici, ut anxie ac sollicite de ejus jure disceptem, tanquam res haberetur pro dubia... (*Apud* Fischer).

ZWINGLE. Primatum Pontificis romani non invideo, nam ubi multitudo est, aliquem esse primum necesse est (*Oper. T.* 1. *p.* 27).

MÉLANCHTON. De superioritate Pontificis et de episcoporum auctoritate non est dissentio, et facile possunt retinere auctoritatem suam romanus Pontifex et cæteri episcopi (*T.* 4. *p.* 825. *Oper.*).

GROTIUS. Pulcherrima illa quæ Ecclesiam continet coagmentatio, non ex imperio fluxit, sed Christo monstrante, sequentibus apostolis (Rivetiani, *Apologet. discus.*).

LEIBNITZ. Le corps de l'Eglise étant un, il y a de droit divin, dans ce corps, un souverain magistrat spirituel. La vigilance des papes pour l'observation des canons et le maintien de la discipline a produit souvent de très-bons effets, réprimé beaucoup de désordres; dans les temps d'ignorance et d'anarchie, les lumières de leur consistoire ont été une ressource, et c'est de là qu'est venue leur plus grande autorité (*Esprit de Leibnitz*, T. 2. p. 316).

VÉRITÉ DE L'EGLISE ROMAINE. Romanenses de familia Jesu Christi esse libenter agnoscimus. Dum autem nos reformamus, nos non ab illa Ecclesia, uti sperandum est, segregamus. Quasi vero quisquam sibi persuaderet Lutherum novam aliquam Ecclesiam constituisse (Lovel, *Defens.. hook art.* 11). Credimus, non sine magna animi exultatione, quod Christi Ecclesia hactenus duravit, nec peribit unquam (Witaker, *contr. Reinold, prat.*).

BIENFAITS DE LA PAPAUTÉ.

Rome chrétienne a été pour le monde moderne ce que Rome païenne fut pour le monde antique, le lien universel; cette capitale des nations remplit toutes les conditions de sa destinée et semble véritablement la ville éternelle. Il viendra peut-être un temps où l'on trouvera que c'était pourtant une grande idée, une magnifique institution que celle du trône pontifical. Le père spirituel, placé au milieu des peuples, unissait ensemble les diverses parties de la chrétienté. Quel beau rôle que celui d'un pape vraiment animé de l'esprit apostolique! Pasteur général du troupeau, il peut ou contenir les fidèles dans le devoir, ou les défendre de l'oppression. Ses Etats, assez grands pour lui donner l'indépendance, trop petits pour qu'on ait rien à craindre de ses efforts, ne lui laissent que la puissance de l'opinion, puissance admirable quand elle n'embrasse dans son empire que des œuvres de paix, de bienfaisance et de charité!

... Nous ressentons encore tous les jours l'influence des biens immenses et inestimables que le monde entier doit à la cour de Rome. Cette cour s'est presque toujours montrée supérieure à son siècle. Elle avait des idées de législation, de droit public; elle connaissait les beaux-arts, les sciences, la politesse, lorsque tout était plongé dans les ténèbres des institutions gothiques; elle ne se réservait pas exclusivement la lumière, elle la répandait sur tous; elle faisait tomber les barrières que les préjugés élèvent entre les nations; elle cherchait à adoucir nos mœurs, à nous tirer de notre ignorance, à nous arracher à nos coutumes grossières ou féroces. Les papes parmi nos ancêtres, furent des missionnaires des arts, envoyés à des barbares, des législateurs chez des sauvages. Le règne seul de Charlemagne, dit Voltaire, eut une lueur de politesse qui fut probablement le fruit du voyage de Rome.

C'est donc une chose assez généralement reconnue que l'Europe doit au Saint-Siége sa civilisation, une partie de ses meilleures lois et presque toutes ses sciences et ses arts (de Châteaubriand, *Génie du Christian.*, 4e p. *L.* 6. *C.* 6).

Dans les commotions publiques, souvent les papes se montrèrent comme de très-grands princes. Ce sont eux qui en réveillant les rois, sonnant l'alarme et faisant des ligues, ont empêché l'Occident de devenir la proie des Turcs. Ce seul service rendu au monde par l'Eglise mériterait des autels.

S'il existait au milieu de l'Europe un tribunal qui jugeât au nom de Dieu, les nations et les monarques, et qui prévînt les guerres et les révolutions, ce tribunal serait le chef-d'œuvre de la politique et le dernier degré de la perfection sociale. Les papes, par l'influence qu'ils exerçaient sur le monde chrétien, ont été au moment de réaliser ce beau songe (Le même, *ibid. C.* 2).

L'autorité des chefs de l'Eglise était bien plus avancée vers la civilisation que l'autorité des princes. Pour que le monde chrétien fût civilisé, il lui importait que les papes eussent un grand pouvoir, et le besoin qu'on avait de leur puissance en favorisa le progrès (Michaud, *Hist. des Croisades, L.* 22).

La papauté a non-seulement conservé l'Eglise, mais constitué même les Etats chrétiens : république et monarchie, elle a tout fait en Europe, selon les convenances et l'utilité de chaque région et de chaque siècle. La papauté a été tout l'élément de la civilisation moderne... (M. Laurentie, *Introd. à l'Hist. des Papes*, par M. de Beaufort).

L'Europe revient de ses pensées de philosophie défiante, et la papauté reparaît avec sa mission sociale aux yeux de quiconque perce les siècles écoulés et les dégage de l'empreinte fatale du matérialisme de nos derniers temps.

C'est un grand redressement qui se fait dans les opinions, et pour qu'il fût plus manifeste, il a fallu qu'il vînt de la philosophie protestante elle-même.

En effet, le ministre protestant Voigt a publié une *Histoire de Grégoire VII*;

Le professeur Ranck, de Berlin, a publié une *Histoire de la Papauté*;

Jean de Muller a publié les *Voyages des Papes*;

Frédéric Hurter a publié une *Histoire d'Innocent III* (Le même).

Confér. de M. de Ravignan sur la primauté de S. Pierre.

Ier POINT : 1° Preuves tirées de l'Ecriture : *Tu es Petrus... Ego rogavi pro te... Pasce oves meas*

2° Preuves tirées des SS. Pères. — 1° La voix de l'Orient : Origène, S. Athanase, S. Chrysost. — 2° La voix de l'Occident : Tertullien, S. Cyprien, S. Ambr., S. August., S. Jérôme.

IIe POINT. Preuves tirées de l'histoire des actes de la papauté. Ces actes prouvent que les SS. pontifes ont toujours joui de cette suprématie.

PREMIER PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PAUL.

(M. L'ABBÉ GARNIER, SUPÉRIEUR DE SAINT-SULPICE.)

Ier POINT.

SAINT PAUL APOTRE.

IIe POINT.

SAINT PAUL DOCTEUR.

IIIe POINT.

SAINT PAUL PASTEUR.

IVe POINT.

SAINT PAUL PRÉDICATEUR.

Ier POINT — SUBDIVISIONS.

SAINT PAUL APOTRE.

1 — Il est apôtre de J. C.;
2 — Il est apôtre des Gentils.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT PAUL DOCTEUR.

1 — Il enseigne toute la doctrine chrétienne;
2 — Il enseigne toute la morale.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT PAUL PASTEUR.

1 — Il veille sur son troupeau;
2 — Il marche à sa tête;
3 — Il le conduit dans de gras pâturages;
4 — Il le protége contre les loups ravisseurs;
5 — Il le dirige avec sagesse.

IVe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT PAUL PRÉDICATEUR.

1 — Son éloquence persuade;
2 — Elle plaît;
3 — Elle émeut.

DEUXIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

(BOSSUET. — UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

AMOUR DE JÉSUS POUR SAINT JEAN.

IIe POINT.

AMOUR DE SAINT JEAN POUR JÉSUS.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

AMOUR DE JÉSUS POUR SAINT JEAN.

1 — Il lui donne sa croix à porter;
2 — Il lui ouvre son cœur;
3 — Il lui confie sa sainte Mère.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

AMOUR DE SAINT JEAN POUR JÉSUS.

1 — Durant sa vie;
2 — Dans ses écrits;
3 — Dans son triple martyre.

TROISIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ.

(BIROAT.)

Ier POINT.

SAINT ANDRÉ PORTE LA CROIX DANS SON CŒUR.

IIe POINT.

IL LA PRÊCHE DANS L'UNIVERS.

IIIe POINT.

IL EN FAIT SON AUTEL OU IL IMMOLE SA VIE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT ANDRÉ PORTE LA CROIX DANS SON CŒUR.

1 — Par la préparation;
2 — Par le désir.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

IL LA PRÊCHE DANS L'UNIVERS.

1 — Apostolat de saint André;
2 — Sa prédication du haut de sa croix.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

IL EN FAIT SON AUTEL OU IL IMMOLE SA VIE.

1 — Saint André digne pontife de J. C.;
2 — Saint André victime et prêtre.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PAUL.

TEXTE.

Paulus apostolus Jesu Christi

EPH. I. 1.

Dans le dessein que je me propose, dit Bossuet, de faire le panégyrique du plus illustre des prédicateurs et du plus zélé des apôtres, je ne puis me dissimuler que je me sens moi-même étonné de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paula conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée; ce sujet me paraît si vaste, si relevé, si majestueux que mon esprit se trouvant surpris ne sait où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance; et j'ose bien me persuader qu'un ange même ne suffirait pas pour louer cet homme du troisième ciel.

Essayons toutefois à l'aide de ses divines Epîtres, un des plus riches dépôts de l'Église, essayons de tracer un fidèle portrait de ce grand apôtre, et pour mettre plus d'ordre dans ce que nous allons dire, considérons saint Paul : 1° *comme apôtre;* 2° *comme docteur;* 3° *comme pasteur;* 4° *comme prédicateur.*

Ier POINT.

SAINT PAUL APOTRE.

1re SUBDIVISION. — Il est apôtre de J. C.

C'est la qualité qu'il prend à la tête de presque toutes ses Epîtres : *Paulus apostolus Jesu Christi.* Les autres apôtres avaient été envoyés, il est vrai, par J. C. vivant sur la terre; mais S. Paul tenait sa mission de J. C. ressuscité et vivant au plus haut des cieux. S'il avait été à Jérusalem y voir Pierre, ce n'était point pour être élu, comme Mathias, et être agrégé au collége apostolique, puisque le Sauveur l'avait choisi lui-même, mais pour saluer en sa personne le chef de l'apostolat, et se mettre en harmonie avec celui auquel tout devait être soumis.

2e SUBD. — Il est apôtre des gentils.

L'apostolat de S. Paul a pour objet immédiat toute la gentilité, et ne reconnaît d'autres bornes que l'univers. Voilà ce que le Seigneur avait révélé à Ananie : *Vade, quoniam vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus et regibus et filiis Israel* (Act. IX. 15). C'est cette glorieuse qualité que S. Paul aime à prendre dans toutes ses lettres. Dans l'Epître aux Romains, il ne se contente pas de plaider avec éloquence la cause des Gentils, il s'en déclare hautement l'apôtre; il annonce qu'il veut honorer son apostolat par des conversions sans nombre.

C'est pour remplir cette noble mission, qu'aussitôt après sa conversion, il demeure deux ans en Arabie, pour y évangéliser, sans doute, les hordes errantes des déserts; qu'aussitôt après son retour à Jérusalem, il court prêcher la foi dans les régions de la Syrie et de la Cilicie. Bientôt il quitte Antioche, dans la compagnie de Barnabé, pour planter la foi à Chypre, à Perge, à Antioche de Pisidie, à Icone, à Lystre, à Derbes.

IIe POINT.

SAINT PAUL DOCTEUR.

L'Apôtre parcourt le monde et fonde des églises; le docteur enseigne la doctrine, établit les dogmes et la morale, et réfute les hérétiques. Or, voilà ce que fait S. Paul, et ce qui l'a rendu, non-seulement l'apôtre, mais le docteur des nations : *Magister et doctor gentium.* Quel docteur que celui qui n'a rien appris sur la terre et a tout appris de J. C.!

1re SUBDIVISION. — Il enseigne toute la doctrine.

Les Epîtres de S. Paul sont comme un cinquième évangile, et un évangile révélé par J. C. ressuscité. Nous y rencontrons à chaque pas la théologie la plus exacte et la plus sublime. Toute la théologie se réduit à la science de Dieu et des mystères de sa nature; à la connaissance de notre déchéance et de notre réparation par l'incarnation du Verbe, des moyens par lesquels l'homme rentre en grâce avec Dieu, des œuvres saintes par lesquelles le juste persévère et arrive à la souveraine béatitude, des récompenses et des châtiments que Dieu nous réserve dans l'autre vie. Or, voilà ce que nous trouvons dans les écrits de S. Paul.

Quelle sublime idée il nous donne de Dieu! C'est le roi immortel des siècles, le Dieu invisible et unique... J. C. est la splendeur de sa gloire.... De quels traits divins ne nous dépeint-il pas le Saint-Esprit?

Du ciel, descendons sur la terre. Qui mieux que S. Paul a reconnu les profondeurs des plaies de notre nature, et les abîmes du péché originel?...

2e SUBD. — Il nous apprend les règles de la morale chrétienne.

Y a-t-il une vertu qu'il n'ait recommandée aux fidèles? La foi est, d'après lui, le grand principe de la justification de l'homme. C'est l'espérance qui nous sauve, ajoute-t-il : *Spe salvi facti sumus.* Que ne nous dit-il pas ensuite de la charité!

Après avoir exposé les vertus et la perfection commune à tous les fidèles, il fixe et détermine, avec autant de sagesse que d'exactitude, les devoirs et les obligations de chaque état...

IIIe POINT.

SAINT PAUL PASTEUR.

Les devoirs du bon pasteur consistent : 1° *A veiller sur son troupeau;* 2° *à marcher à sa tête;* 3° *à le conduire dans de gras pâturages;* 4° *à le protéger contre la fureur des loups ravissants;* 5° *à le diriger sagement;* 6° *à l'aimer d'un amour sans bornes.* Or c'est ce qu'a fait S. Paul de la manière la plus admirable.

1re SUBDIVISION. — Il veillait sur son troupeau.

Ce n'est pas seulement aux églises dont il est le Père qu'il étendra sa vigilance; sa sollicitude embrasse toutes les églises; il écrit à Rome, à Colosse, à toutes les églises de l'Asie-Mineure, à l'église de Jérusalem, quoique sous la direction immédiate de S. Jacques et de S. Pierre. C'est pour exercer cette vigilance qu'il entreprend tant de voyages, qu'il visite à plusieurs reprises les églises qu'il a fondées, afin de corriger les abus et de les affermir dans la foi. Ainsi, il a pu dire que la sollicitude de toutes les églises pesait sur son cœur, que personne ne pouvait être infirme qu'il ne le fût avec lui : *Quis infirmatur et ego non infirmor!*

2e SUBD. — Il marchait à sa tête.

Y a-t-il, en effet, une vertu qu'il n'ait enseignée et qu'il n'ait pratiquée le premier? Il ne recommandait aux fidèles que ce qu'ils lui avaient vu faire à lui-même : *Quæ vidistis in me, hæc agite.* Il prend Dieu à témoin de sa sainte conduite : *Vos testes estis et Deus quam sancte et juste sine querela fuimus.* Il les engage à être ses imitateurs : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*

3e SUBD. — Il le conduit dans de gras pâturages.

Non-seulement S. Paul a prêché une doctrine pure, mais il a su l'approprier aux besoins de ceux qu'il instruisait. Tantôt il donne aux enfants le lait de la doctrine, tantôt il rompt aux forts un pain plus solide.

4e SUBD. — Il le protége contre les loups ravisseurs.

Il prémunit ses chers enfants contre une philosophie vaine : *Videte ne quis vos seducat per philosophiam et inanem fallaciam.* Il défend d'avoir aucun commerce avec les hérétiques : *Hæreticum hominem devita.*

5e SUBD. — Il le dirige avec sagesse.

Il agit avec un tempérament sage de douceur et de sévérité; tantôt c'est un juge inflexible qui va juger sans appel, selon toute la rigueur des lois, tantôt c'est un pasteur charitable qui court après la brebis égarée, un tendre ami qui console, un père qui pardonne.

6e SUBD. — Il l'aime jusqu'à mourir pour lui.

La charité du cœur de S. Paul étincelle à chaque mot de chacune de ses Epîtres : *Charitas Christi urget nos.* La charité était le grand principe de ses courses, de ses prédications, de ses sollicitudes, de ses travaux : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* Il était disposé à être chargé de chaînes et à mourir pour ses chers néophytes : *Ego paratus sum alligari et mori.*

IVe POINT.

SAINT PAUL PRÉDICATEUR.

Le devoir de l'orateur est : 1° de convaincre, *docere;* 2° de plaire, *delectare;* 3° d'émouvoir, *movere.* Or, voilà ce que nous trouvons dans les Epîtres de S. Paul.

1re SUBDIVISION. — Son éloquence persuade.

S. Augustin, si capable d'en juger, reconnaît que S. Paul était un excellent dialecticien, que l'on sent dans ses Epîtres une éloquence vive et nerveuse et une sagesse toute divine.

2e SUBD. — Son éloquence plaît.

Il a su plaire à l'esprit et à l'imagination par la beauté de l'élocution, la vivacité des tours et des images. Nous ne prétendons pas que son langage soit sans défauts; mais en beaucoup d'endroits, et surtout dans son admirable Epître aux Hébreux, l'élégance, la pureté, la magnificence du style, le disputent à l'importance des matières et à la sublimité du sujet. Tout s'anime et prend vie sous son pinceau, et jamais la vérité n'a revêtu de plus belles couleurs.

3e SUBD. — Son éloquence émeut.

En effet, où les figures sont-elles plus fréquentes que dans ses écrits? L'apostrophe, l'exclamation, l'ironie, contrastent avec l'insinuation, la concession, l'exhortation, l'élévation et toutes les bienséances de l'art oratoire. Comme il le dit lui-même, *il se fait tout à tous, pour les gagner tous à J. C.* Tel fut ce grand Apôtre...

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN.

TEXTE.

Conversus Petrus vidit illum discipulum, quem diligebat Jesus sequentem, qui et recubuit in cœna super pectus ejus.

JOAN. XXI. 20.

C'est le disciple que Jésus aimait. Ces courtes paroles font tout l'éloge du bienheureux apôtre dont nous solennisons aujourd'hui la mémoire.

S. Jean fut appelé comme les autres à l'apostolat; il porta comme saint Jacques le nom d'enfant du tonnerre. Ezéchiel nous le représente comme l'aigle entre les évangélistes; son Apocalypse en a fait le premier et le plus éclairé de tous les prophètes du Nouveau-Testament; il a souffert une horrible persécution pour J. C., et a mérité d'être mis au nombre de ses plus zélés martyrs; il tient, dans le culte que nous lui rendons, une place honorable parmi les vierges; les églises d'Asie l'ont reconnu pour leur patriarche et leur fondateur, mais tout cela ne nous donne point de sa personne l'idée si haute, si excellente qu'expriment ces paroles : *Discipulus quem diligebat Jesus.*

Attachons-nous à cette idée et pour cela examinons : 1° *l'amour de Jésus pour saint Jean;* et par retour, 2° *l'amour de saint Jean pour Jésus.*

Ier POINT.

AMOUR DE JÉSUS POUR SAINT JEAN.

Je remarque dans les saintes Lettres, dit Bossuet, trois états dans lesquels a passé le Sauveur Jésus pendant les jours de sa chair et le cours de son pèlerinage. Le premier a été sa vie; le second a été sa mort; le troisième a été mêlé de mort et de vie : c'est celui où il se trouvait dans la célébration de la sainte Cène; or son amour pour son disciple chéri se manifeste dans ces trois états par trois présents qu'il lui fait : 1° *En sa vie, il lui donne sa croix;* 2° *à sa Cène, il lui donne son cœur;* 3° *à sa mort, il lui donne sa Mère.*

1re SUBDIVISION. — En sa vie il lui donne sa croix.

Nous ne devons pas croire que l'amitié de notre Sauveur soit de ces amitiés délicates qui n'ont que des douceurs et des complaisances; elle est d'une nature toute différente. Elle veut nous durcir aux travaux et nous accoutumer à la guerre. Elle est tendre, mais elle n'est pas molle. Quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix; il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Comme notre Apôtre est son bien-aimé, il lui fait présent de sa croix; et, de cette même main dont il a tant de fois serré la tête de Jean sur sa bienheureuse poitrine avec une tendresse incroyable, il lui présente un calice amer, plein de souffrances et d'afflictions, qu'il lui ordonne de boire tout plein et d'avaler jusqu'à la lie : *Calicem quidem meum bibetis* (Matth. xx. 23).

O Jean bien-aimé de Jésus, venez apprendre de lui cette vérité. Votre mère lui dit : *Dic ut sedeant hi duo filii mei unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram in regno tuo.* Entendez ce qu'il lui répond : *Nescitis quid petatis. Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* (Matth. xx. 22.) Prenez la croix et vous aurez le royaume : il est caché sous cette amertume.

Mais voyons quelle a été cette croix. Pour cela, considérez les deux croix du Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paraît la plus douloureuse; l'autre est celle qu'il a portée toute sa vie, et c'est la plus pénible. Or, c'est cette dernière qu'il donne à S. Jean. En effet, le saint Apôtre est embrasé du désir du martyre, et il ne peut le subir. On le jette dans un étang d'huile bouillante, et tout d'un coup elle se change en rosée. J. C. veut prolonger sa vie, parce qu'il veut aggraver encore sa croix; pour le martyre, il aura un long exil. Là, il aura des visions ravissantes; mais elles ne feront qu'augmenter son désir de s'unir à son bien-aimé Maître; là, il verra la Jérusalem céleste, mais pour sentir qu'il en est tenu éloigné encore pour longtemps.

Mais voyez aussi comme ce bien-aimé disciple accepte la croix du Sauveur : *Possumus*, dit-il; oui, je puis boire ce calice, je puis porter cette croix. Et il l'embrasse de toute son âme.

2e SUBD. — A sa cène il lui donne son cœur.

C'est au cœur que l'amour prend son origine. Jésus ouvre son cœur au disciple bien-aimé, et il le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple; je t'ai choisi avant tous les temps pour être le docteur de la charité; viens la boire jusque dans sa source; viens y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendriras mes fidèles. Approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes; et, pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui le consument.

3e SUBD. — A sa mort il lui donne sa mère.

C'est ordinairement à l'heure de la mort que l'on fait les présents les plus précieux aux personnes que l'on aime. Le Sauveur du monde, attaché à la croix, dépouillé de toutes choses, ne s'étant réservé que sa sainte Mère, voulut, par un entier sacrifice, la donner à S. Jean, qui l'avait suivi jusque là, sur le Calvaire. Tournant les yeux du côté de sa Mère, il lui dit : *Mulier, ecce filius tuus;* et ensuite, s'adressant à S. Jean, il lui dit à son tour : *Fili, ecce mater tua.* La Mère de Jésus devint en ce moment la Mère de S. Jean, et ce bien-aimé disciple devint aussi le fils de Marie. Quelle faveur! le Sauveur pouvait-il donner rien de plus précieux à son bien-aimé disciple, que de lui donner sa Mère!

Ce fut la virginité de S. Jean qui, comme une fleur odoriférante, attira sur lui le cœur de Jésus et le porta à lui donner la divine Marie pour sa Mère. Il confia une Mère vierge aux soins d'un disciple vierge : *Matrem virginem virgini commendavit.* En effet, où le Sauveur du monde eût-il pu trouver un plus fidèle gardien de la pureté de Marie qu'en celui qui avait conservé cette excellente vertu toute sa vie!

Nous devons dire ici qu'en ce moment S. Jean représentait toute l'Eglise à laquelle J. C. donna la divine Marie pour Mère. Si donc nous sommes de véritables enfants de l'Eglise, nous pouvons nous glorifier d'avoir aussi Marie pour Mère. Remercions le bon Jésus de ce qu'il nous a ainsi traités comme son disciple bien-aimé.

IIe POINT.

AMOUR DE SAINT JEAN POUR JÉSUS.

1re SUBDIVISION. — Durant sa vie.

S. Ambroise dit que S. Jean aime J. C. dans tous les états de sa vie : *Amans Magistrum Apostolus in Epistolis, Evangelista in Evangelio, Propheta in Apocalypsi, martyr Romæ in fervidam ollam præcipitatus.* S'il l'aima dans toutes les hautes fonctions qu'il remplit, il l'aima, par conséquent, dans tous ses actes. Aussi voyons-nous que depuis le jour où il s'attache au Sauveur, que depuis le jour où il répond à son divin Maître, qu'il se sent capable de boire le calice qu'il lui présente : *Possumus*, il le suit partout en fidèle disciple, et partout il lui donne des témoignages du plus vif amour.

Il le suit sur le Thabor, où il est témoin de sa gloire; il le suit dans ses courses évangéliques à travers la Judée; il est penché sur son cœur au moment de la Cène; il le suit le lendemain avec intrépidité au jardin des Olives, dans les rues de Jérusalem, chez Caïphe, au prétoire et jusqu'au Calvaire.

De tous les disciples de J. C., Jean est le seul qui, dans l'adversité, n'ait point manqué à son Maître. Tous les autres l'ont abandonné, ou trahi, ou renié; il n'y a que Jean qui, sans crainte et sans nulle considération humaine, l'ait accompagné jusqu'au pied de la croix; il n'y a que lui qui y demeure avec une fermeté inébranlable.

2e SUBD. — Dans ses écrits.

C'est à cet Apôtre que nous devons la connaissance des personnes divines; c'est lui qui nous a découvert ce profond abîme de la Trinité où notre foi ne trouvait que des obscurités et des ténèbres; c'est de lui, selon la remarque de S. Hilaire, que l'Eglise a emprunté toutes les armes dont elle s'est servie pour combattre les ennemis de cet auguste mystère. Les secrets divins ayant passé du sein du Père dans le sein du Fils, il fallait quelqu'un qui les allât chercher dans le sein du Fils, et c'est ce qu'a fait S. Jean lorsqu'il a reposé sur le cœur de J. C.

Quelle tendresse ne respirent pas les Epîtres de cet Apôtre! Toutes ses expressions sont comme des traits de flamme tout embrasés d'amour.....

3e SUBD. — Son triple martyre.

On demande si S. Jean a été martyr. Je soutiens qu'au lieu d'un martyre que les autres ont souffert, il en a enduré trois : le premier au Calvaire, que j'appelle le martyre de son cœur; le second dans Rome, qui est son martyre véritable; et le troisième dans l'exil.

I. AU CALVAIRE. Que ne souffrit-il pas lorsque, étant au pied de la croix, il vit expirer son Maître, couvert de malédictions et d'opprobres, lui qui brûlait de zèle pour cet Homme-Dieu, lui qui en connaissait toute la sainteté! Ah! dit Origène, il n'était pas nécessaire, après cela, qu'il y eût pour S. Jean un autre martyre; il ne fallait plus, pour éprouver sa foi, ni épées, ni roues, ni feu : c'était assez de ce qu'il avait enduré au Calvaire!

2° A ROME. Le martyre du sang n'a pas manqué à S. Jean, non plus que celui du cœur. L'Eglise célèbre le jour où ce zélé disciple, combattant à Rome pour le nom de son Dieu, souffrit devant la porte Latine. Quel tourment! si nous en croyons Tertullien et le récit qu'il nous en fait, il fut plongé peu à peu dans l'huile bouillante! Cette seule idée ne vous saisit-elle pas d'horreur? Dieu le préserva de la mort par un miracle, afin de lui procurer le troisième martyre.

III. EXIL. Il fut relégué dans une île déserte, séparé de son Eglise, arraché d'entre les bras de ses disciples, sans consolation de la part des hommes, sans soutien, et destitué de tout secours dans une extrême vieillesse et jusqu'au moment de sa mort.

Courage, chrétiens! acceptons, comme S. Jean, le calice de douleurs qui nous est offert durant notre épreuve sur la terre : *Potestis bibere calicem?* Répondez avec fermeté : *Possumus*, et, comme l'Apôtre bien-aimé, montrez-le par vos actions.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ.

TEXTE.

Ambulans Jesus juxta mare Galileæ vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus et Andream fratrem ejus, et ait illis : Venite post me.

MATTH. IV. 18

Cette invitation que le Sauveur fit à Pierre et André était bien douce en apparence, mais elle était en réalité un engagement à de rigoureuses épreuves. *Venite post me* ; c'était leur dire renoncez : à vous-mêmes, préparez-vous à souffrir, soyez déterminés à mourir ; c'était leur faire entendre que puisque la croix était le chemin par où cet homme-Dieu avait entrepris de marcher, il est impossible selon ses maximes de le suivre par toute autre voie. Ils le comprirent en effet, car c'est par là que ces bienheureux apôtres Pierre et André ont suivi leur divin maître. Tous deux ont mérité de mourir comme Jésus sur la croix, tous deux ont ainsi répondu à leur vocation.

Ce que nous devons par dessus tout considérer dans saint André, c'est son amour de la croix. Voyez en effet, il en fait son bonheur et ses délices, il soupire après elle, il la salue avec respect, il l'embrasse avec joie, il met le comble de ses désirs à s'y voir attaché et à y monter. Nous nous arrêterons donc à ces trois pensées qui embrassent tout notre sujet : 1° *Saint André porte la croix dans son cœur* ; 2° *il la prêche dans l'univers* ; 3° *il y immole sa vie.*

Ier POINT.

SAINT ANDRÉ PORTE LA CROIX DANS SON CŒUR.

Le cœur a ses croix qui, tout invisibles, n'en sont, le plus souvent, que plus cruelles et plus pesantes. Il ne lui faut ni juges, ni bourreaux, ni clous, ni instruments d'aucune sorte ; il peut se crucifier lui-même. Non, dit S. Augustin, il n'est pas besoin de traverser les mers pour aller chercher des victimes que nous offrions à la croix ; nous avons dans notre cœur les matières de ces sacrifices. Ce crucifiement intérieur se fait de deux manières : 1° *par la préparation* ; 2° *par le désir.*

1re subdivision. — Par la préparation.

Cette préparation consiste dans une disposition de la volonté à souffrir toutes les croix qui nous sont présentées par la providence de Dieu, et à dire avec le prophète : *Paratum cor meum, Deus.* Cette préparation du cœur est, selon la pensée de S. Cyprien, un martyre invisible ; car celui qui est ainsi disposé souffre, en quelque manière, tout ce qu'il a voulu endurer : *Passus est quidquid pati voluit.* Le Sauveur accepta la croix avec cette disposition, lorsqu'elle lui fut proposée au moment de son Incarnation, même avant qu'il eût prononcé ces paroles : *Oblationes et hocolausta noluisti, corpus autem aptasti mihi, tunc dixi : Ecce venio.*

Notre S. Apôtre a été dès le principe dans cette disposition de volonté à accepter la croix que son Maître lui présente par ces paroles : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.* Il fut le premier appelé à l'apostolat. Or, comme, d'après S. Cyprien, nous sommes tous les héritiers du Christ crucifié, celui qui en fut le premier-né a dû recueillir la meilleure part dans cet héritage de douleurs.

2e subd. — Par le désir.

Ce désir est plus qu'une simple préparation à souffrir la croix ; c'est un mouvement du cœur qui porte à la demander, à la souhaiter, à la chercher, pour la transporter dans son âme. S. Augustin dit que le désir est comme la main de l'âme. Dans le martyre de désir le chrétien étend sa main au devant de la croix et des supplices ; il se les applique en disant avec l'Apôtre : *Cupio dissolvi.*

Le Sauveur Jésus éprouva ce désir de la croix lorsqu'il dit : *Desiderio desideravi.* Le cœur du saint Apôtre reçut ces impressions du cœur de son divin Maître. Il porta dans son âme l'ardent désir des souffrances, comme il le témoigna par ces brûlantes paroles qu'il prononça quand on lui présenta l'instrument de son supplice : *O bona crux diu desiderata, et jam concupiscenti animo præparata !*

IIe POINT.

IL L'A PRÊCHÉE DANS L'UNIVERS.

1re subdivision. — Apostolat de saint André.

Dans ses prédications, S. André exalte partout le prix de la croix et de ses infinis mérites. Qu'il est vaste, le champ de son apostolat ! Représentez-vous ces vastes contrées qui s'étendent depuis les rivages de l'Archipel jusqu'au delà du Pont-Euxin, depuis l'extrémité de la Grèce jusqu'aux peuples du nord les plus éloignés. Sarmathes, Scythes, Thraces, Achaïens, voilà les peuples qu'il a à évangéliser. Voilà, pendant trente ans les régions qu'il a à parcourir.

Admirable changement ! œuvre du Seigneur et de sa grâce ! André traverse ces grandes provinces, prêchant partout Jésus crucifié, et rien ne peut résister à la puissance de sa parole. L'esprit grossier des Thraces est éclairé à cette lumière qui jaillit de cet oracle ; la raison éclatante des Grecs est, au contraire, confondue ; elle se prosterne et adore le Dieu mort sur le Calvaire ; et partout, sur ses pas, le christianisme s'élève sur les débris des plus déplorables et des plus anciennes superstitions.

2e subd. — Sa prédication du haut de sa croix.

S. André n'a pas prêché la croix comme ceux dont S. Paul disait à Thimothée qu'il viendrait, dans les derniers jours, des hommes qui auraient l'apparence de la plus éclatante piété, mais qui seraient remplis de l'amour d'eux-mêmes, enflés d'orgueil et corrompus dans la foi. Non, chrétiens, ce n'est pas ainsi que S. André a prêché la croix ; mais, pour la prêcher, il s'est mis lui-même sur la croix. La croix a été la chaire d'où il s'est fait entendre ; c'est de là, comme nous lisons dans les Actes de sa vie, qu'il exhortait le peuple à embrasser ce moyen salutaire et nécessaire, dont dépend tout le bonheur des élus de Dieu. La voix de l'action est une voix plus éloquente, plus pénétrante, plus touchante que tous les discours. Or, c'est cette voix que S. André fait entendre à l'heure de son martyre.

Voyez, en effet, on lui prononce son arrêt, et tout à coup il est saisi d'un mouvement de joie qui va jusqu'au ravissement. Le peuple veut s'opposer à l'exécution de cet arrêt, et André s'en tient offensé. On le conduit au supplice, et d'aussi loin qu'il envisage la croix qui lui est présentée, il la salue dans des termes pleins d'amour et de tendresse. Il se fait une émotion populaire pour le délivrer : Eh quoi ! M. F., leur crie-t-il, êtes-vous donc jaloux de mon bonheur ? Faut-il qu'en vous intéressant pour moi vous conspiriez contre moi, et que, par une fausse compassion, vous me fassiez perdre le mérite d'une mort si précieuse ? Le juge, intimidé, s'offre à l'élargir ; mais André le rassure. Le juge commande qu'on le détache de la croix, et André proteste que c'est en vain, parce qu'il y est attaché par des liens invisibles, que l'enfer ne peut rompre, liens qui sont ceux de sa foi et de sa charité. S'il n'en était persuadé, penserait-il, parlerait-il, agirait-il, souffrirait-il de la sorte ? et, pour marquer que ces sentiments sont sincères, persisterait-il deux jours entiers dans le tourment le plus cruel : *Biduo pendens*, publiant toujours que J. C. est le seul Dieu qu'il faut adorer, et que toute la sainteté, toute la prédestination des hommes est renfermée dans la croix ?

De là, M. F., suivit le succès prodigieux de la prédication de S. André, et la bénédiction que Dieu donna à son apostolat. Si nous en croyons les Actes de son martyre, de tout le peuple attentif à l'écouter prêchant sur la croix, à peine resta-t-il un païen qui, éclairé des lumières de la grâce, et cédant à la force d'un tel exemple, ne renonçât à l'idolâtrie et ne confessât J. C.

Voilà donc, M. F., le prédicateur que Dieu a suscité pour votre instruction ; voilà celui que Dieu veut que vous écoutiez, c'est-à-dire S. André sur la croix.

IIIe POINT.

IL EN FAIT SON AUTEL OU IL IMMOLE SA VIE.

Joindre au sacrifice adorable du corps de J. C. le sacrifice de soi-même, s'immoler soi-même à Dieu en même temps qu'on lui offre ce divin Agneau immolé pour le salut du monde, c'est, selon la doctrine de S. Augustin, ce qui met le comble au sacerdoce de la loi de grâce, ce qui lui donne sa dernière perfection. Or, c'est de ce sublime devoir que s'est acquitté S. André : 1° *il a été le digne pontife du Seigneur* ; 2° *il a été une sainte victime* offerte en sacrifice.

1re subdivision. — Saint André, digne pontife de J. C.

Qu'est-ce que S. André, et sous quelle idée, nous attachant aux actes de son martyre, devons-nous le considérer ? Sous l'idée d'un prêtre fervent, d'un prêtre zélé, qui, tous les jours de sa vie, ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'Agneau de Dieu, et qui, par sa mort, couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même sur la croix.

Ecoutez ceci : André est conduit devant le tribunal d'un juge païen, et ce juge, avant de le condamner, entreprend de le pervertir et le presse de racheter sa vie en sacrifiant aux idoles : Moi, répond le saint apôtre, sacrifier aux idoles ! *Ego omnipotenti Deo immolo quotidie, non taurorum carnes, sed Agnum immaculatum, cujus carnem postquam omnis plebs credentium manducaverit, Agnus qui sanctificatus est, integer perseverat et vivus* (*Act. Mart. S. Andr.*).

2e subd. — Saint André, victime et prêtre.

Le S. Apôtre, en sa qualité de prêtre de la loi nouvelle, après avoir immolé la chair de J. C. et satisfait à ce qu'il y a de plus essentiel dans son ministère, y joint ce qui doit en être la perfection en s'immolant soi-même. Je vous ai mille fois sacrifié pour moi, ô mon Dieu ! dit-il ; il faut que je me sacrifie une fois pour vous. Ayant ainsi parlé, sans différer il étend sur la croix son corps vénérable, sans attendre que les bourreaux l'y attachent, voulant être tout à la fois le sacrificateur et l'hostie : *Idem sacerdos et victima* (S. August.).

SAINT PAUL.

ÉCRITURE.

Omnia facio propter evangelium, ut particeps ejus efficiar (I Cor. IX. 23).

Ego sum minimus apostolorum qui non sum dignus vocari apostolus, quoniam persecutus sum ecclesiam Dei; gratia autem Dei id sum quod sum (Id. XV. 10).

Sic curro, non quasi in incertum, sed castigo corpus meum, et in servitutem redigo, ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar (Id. IX. 27).

Nihil minus fui ab iis qui sunt supra modum apostoli, tametsi nihil sum (II Cor. XII. 11).

Raptus est in paradisum, et audivit arcana verba quæ non licet homini loqui (Id. ibid. 4).

Mihi vivere Christus est et mori lucrum (Philip. I. 21).

Tribulationes me manent, sed nihil horum vereor; dummodo consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi (Act. XX. 23).

Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi: in reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex (2 Tim. IV. 7.)

SS. PÈRES.

Et vide quid factum sit. Obstruebatur fons unicus Stephanus, et aperiebatur alius, ex quo innumera manabant flumina. Postquam enim siluit os Stephani, mox sonuit tuba Pauli (S. Chrysost. *Hom.* 3 *in illud* Saulus adhuc spirans minarum...).

In ipsa furoris vi ipsum cepit; ut ostenderet potentiam suam, quod in medio furore æstuante animo, persecutorem vicerit et subegerit (Id. *ibid.*).

Quis illustrior, quis gloriosior, qui catenam circumferebat, vinctusque trahebatur ex carcere, an qui superabatur in purpura? qui contemnebatur imperans, an qui jussus nihil curabat jubentis imperium? qui, solus cum esset, vicit, an qui innumero vallatus exercitu victus est? Cujus, inquam, sortem quispiam cupiat magis, Neronis an Pauli? illius nempe, neque sepulcrum cuiquam notum, at contra, hic regibus omnibus splendidior, regia in urbe in qua vicit conditus est (Id. *in Ep.* 2 *ad Tim. Hom.* 4).

Quis mihi dabit circumfundi corpori Pauli, affigi sepulcro, videre pulverem corporis illius, *quæ adhuc in Christo deerant adimplentis*, stigmata illius gestantis, prædicationem Evangelii ubique seminantis, pulverem inquam, oris illius per quod magnalia et ineffabilia Christus locutus est, et admiranda illa oracula orbi protulit Spiritus Sanctus? (Id. *in Ep. ad Rom. Hom.* 32.)

Ut esset in omnium lapidantium manibus, ipse omnium vestimenta servabat; magis sæviens omnes adjuvando quam suis manibus lapidando (S. August. *Serm.* 24 *de Sanct.*).

Voce Christi prostratus de cœlo et accipiens desuper interdictum jam sæviendi, cecidit in faciem suam prius prosternendus, postea erigendus; prius percutiendus, postea sanandus (Id. *ibid.*).

Bonum, inquit, *certamen certavi*. Quid autem prodest bonum certamen nisi sequatur victoria? Et quis dat victoriam nisi ille de quo dicit ipse: *Gratia Dei qui dat nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum* (Id. *de Grat. et Lib. Arb.*).

SAINT JEAN.

ÉCRITURE.

Accedunt ad Jesum Jacobus et Joannes, dicentes: Da nobis ut unus ad dexteram tuam, et alius ad sinistram tuam sedeamus in gloria tua (Marc. X. 37).

Stetit Jesus in littore; non tamen cognoverunt discipuli quia Jesus est. Dixit discipulus ille quem diligebat Jesus: Dominus est (Joan. XXI. 4).

Quem diligebat Jesus, qui et recubuit in cœna super pectus ejus; hic est discipulus ille qui testimonium perhibet de his (Id. *ibid.* 20, 24).

Ego Joannes particeps in tribulatione et regno et patientia in Christo Jesu fui in insula Patmos propter verbum Dei et testimonium Jesu (Apoc. I. 9).

SS. PÈRES.

Joannes Apostolus, unus ex discipulis Domini qui minimus natu, traditur fuisse inter Apostolos, et quem fides Christi virginem repererat, virgo permansit; et ideo plus amatur a Domino, et recumbit super pectus Jesu; et quod Petrus, qui uxorem habuerat, interrogare non audet, illum rogat ut interroget; et post resurrectionem, nuntiante Maria Magdalene quod Dominus resurrexisset, uterque cucurrit ad sepulcrum, sed ille prævenit; cumque essent in navi et piscarentur in lacu Genesareth, Jesus stabat in littore, nec sciebant Apostoli quem viderent: solus virgo virginem agnoscit, et dicit Petro: *Dominus est* (S. Hieron, *in Lib. contr. Jovin.*).

Fuit autem Joannes et apostolus et evangelista et propheta. Apostolus quia scripsit ad ecclesias, ut magister; Evangelista, quia librum Evangelii condidit; propheta, vidit enim in Patmos insula, in qua fuerat a Domitiano principe ob Domini martyrium relegatus; Apocalypsim, infinita futurorum mysteria continentem.

Refert autem Tertullianus quod Romæ missus in ferventis olei dolium, purior et vegetior exierit quam intraverit (Id. *ibid.*).

Quomodo calicem martyrii filii Zebedæi biberint, quæritur, cum Joannes propria morte vitam finierit. Sed si legamus ecclesiasticas historias, in quibus fertur quod et ipse propter martyrium sit missus in ferventis olei dolium, et inde ad suscipiendam coronam Christi athleta processerit, statimque relegatus in Patmos insulam sit, videbimus martyrio animum non defuisse et bibisse Joannem calicem confessionis, quem et tres pueri in camino ignis biberunt, licet persecutor non fuderit sanguinem (Id. *L.* 3 *Comment. in Matth. C.* 20).

Duas vitas sibi divinitus prædicatas et commendatas novit Ecclesia, quarum est una in fide, altera in specie; una in tempore peregrinationis, altera in æternitate mansionis; una in labore, altera in requie; una fortis in adversis, altera nihil sentit adversi; una carnales libidines frenat; altera spiritalibus delectationibus vacat. Ergo una bona est, sed adhuc misera, altera melior et beata. Ista significata est per apostolum Petrum, illa per Joannem. Ideo dicitur Petro: *Sequere me;* de Joanne autem, *sic eum volo manere donec veniam*. Quid est enim hoc, nisi tu me sequere per imitationem perferendi temporalia mala; ille maneat donec sempiterna veniam redditurus bona?... (S. August. *Tract.* 124 *in Joan.*).

SAINT ANDRÉ.

ÉCRITURE.

Erant Petrus et Andreas piscatores; et ait illis Jesus: Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. At illi continuo, relictis retibus, secuti sunt eum (Matth. IV. 20).

Invenit Andreas fratrem suum Simonem, et dicit ei: Invenimus Messiam; et adduxit eum ad Jesum (Joan. I. 41).

Corde enim creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem (Rom. X. 10).

Non enim est distinctio Judæi et Græci; nam idem Dominus, dives in omnes qui invocant illum (Id. X. 12).

Omnia detrimentum feci ut Christum lucrifaciam, ad cognoscendum illum et virtutem resurrectionis ejus et societatem passionum illius, configuratus morti ejus (Philip. III. 10).

SS. PÈRES.

Andreas vero rogabat populum ut non impediret passionem ipsius (*Act. Marty. S. Andr.*).

Hortatur proconsul Ægeos ut, sibi consulens, diis velit immolare. Cui Andreas: Ego omnipotenti Deo, qui unus et verus est, immolo quotidie non taurorum carnes, hircorum sanguinem, sed immaculatum Agnum in altari; cujus carnem posteaquam omnis populus credentium manducaverit, Agnus qui sacrificatus est, integer perseverat et vivus. (Id. *ibid.*).

Adductus Andreas ad locum martyrii, cum crucem vidisset; longe exclamare cœpit: O bona crux quæ decorem ex membris Domini suscepisti, diu desiderata, sollicite amata, sine intermissione quæsita, et aliquando cupienti animo præparata, accipe me ab hominibus, et redde me magistro meo, ut per te me recipiat qui per te me redemit! (Id. *ibid.*)

Nec Andream cursus faciat disparem fratri, quem natura similem, vocatio socium, parens gratia ipsa perfecerat. Ad unam vocem Domini, sicut ille, patrem, patriam, censum reliquit. Solum est quod tempore passionis Dominicæ fugit; sed neque hoc impar, quia non est gravius fugere quam negare. Sed æquavit fratres venia quos sic discreverat culpa. Nam crucem quam refugerant, postea conjunctis viribus, ardenter invadunt, ut unde reatum sumpserant, inde conscenderent cœlum, inde præmium sumerent et coronam. Petrus namque crucem, arborem conscendit Andreas, ut qui Christo compati gestiebant, in semetipsis figuram formamque exprimerent passionis, et redempti ligno, consummarentur ad palmam. Sic Adreas noster, etsi cedit ordini, præmio tamen non cedit et labori (S. Petr. Chrysol. *Serm.* 133).

Multum reliquit qui sibi nihil retinuit. Multum ergo Petrus et Andreas dimisit quando uterque etiam desideria habendi dereliquit (S. Gregor. pap. *Hom.* 5 *in. Evang.*).

Quia ergo, fratres carissimi, beati Andreæ Apostoli natalitia celebramus, debemus imitari quod colimus. Ostendat nostræ obsequium devotionis, immutatæ solemnitas mentis: Despiciamus quæ terrena sunt; relictis temporalibus, mercemur æterna (Id. *ibid.*).

In ipso conversionis Andreæ initio, magnum siquidem nobis perfectæ obedentiæ præstat exemplum, quod quidem est Christianis omnibus necessarium (S. Bern. *Serm. de S. Andr.*).

HAGIOLOGIE. — ASCÉTISME.

SAINT PAUL.

I. VIE DE SAINT PAUL.

Saul, qui fut depuis appelé Paul, juif de la tribu de Benjamin, né à Tarse en Cilicie, fut élevé à Jérusalem, dans la secte des Pharisiens, la plus sévère de toutes, mais la plus orgueilleuse et la plus opposée à J. C. Par une vocation miraculeuse que l'Eglise honore d'une fête particulière, Saul devint tout à coup de persécuteur de J. C. son apôtre le plus zélé, et du plus cruel ennemi de son nom, le plus ardent prédicateur de son Evangile. Il prêcha dans les synagogues, confondant les Juifs et leur montrant que Jésus était le Christ, le Fils de Dieu. Il porta depuis le flambeau de la vérité aux nations, dont il fut spécialement l'Apôtre. En vain les Juifs et les païens lui suscitent les plus cruelles persécutions; ni les chaînes, ni les tourments, ni les opprobres, ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni l'amour de la vie, ni la crainte de la mort, rien ne peut arrêter l'ardeur de son zèle. Tous les efforts du monde et de l'enfer, conjurés contre lui, ne servent qu'à resserrer les nœuds qui l'unissent à J. C., qu'à développer, qu'à fortifier l'héroïsme de cette grande âme.

Partout les prodiges les plus éclatants accompagnent sa prédication; il guérit les malades; il rend la vie aux morts; le seul attouchement des linges et des ceintures qui ont servi à son usage, chasse les maladies les plus invétérées, et met en fuite les démons. Aussi humble qu'il est grand, il se nomme le moindre des apôtres. Favorisé des plus sublimes révélations, et ravi jusqu'au troisième ciel, s'il se glorifie de quelque chose, c'est d'avoir été couvert d'opprobres, c'est d'avoir essuyé les plus durs traitements pour le nom de J. C. Après lui avoir conquis presque tout l'univers, après avoir châtié et mortifié son corps exténué par tant de fatigues et de souffrances, il ne se croit pas digne de récompense, il craint même d'être mis au nombre des réprouvés.

S. Paul ayant parcouru un nombre infini de provinces, et fondé partout des églises florissantes, vint à Rome pour la seconde fois et se joignit à S. Pierre pour instruire les Juifs dans les synagogues et les païens dans les assemblées publiques. L'empereur Néron, irrité des progrès de l'Evangile, fit mettre saint Paul en prison. Il y demeura au moins une année entière, et du milieu de ses chaînes, il gagna encore des âmes à J. C., entre autres, selon saint Chrysostome, une concubine de Néron et l'échanson de ce prince. Il consomma sa course par la gloire du martyre, et il eut la tête tranchée le même jour que saint Pierre fut mis en croix.

II. IMITATION DE SAINT PAUL.

SA CHARITÉ, SA PATIENCE, SON ZÈLE. S. Jean Chrysostome se montre pénétré d'une vénération extraordinaire pour le saint apôtre dans les homélies qu'il a composées sur ses épîtres, et dans ses sept panégyriques (*Hom. 8 in Eph.* — T. II, p. 476, *Edit. Bened.* — *Hom. 26, in Cor.* — *Hom. 4, in 2, Tim.*). Lorsqu'il y parle de sa charité, de sa patience, de son zèle, de ses souffrances et de la force invincible de sa voix, il s'exprime avec une dévotion très-affectueuse, et avec une douceur de style, une énergie de sentiment et une éloquence vraiment dignes de l'Apôtre et de son panégyriste.

Si, comme saint Chrysostome, nous avions soin d'étudier l'esprit de saint Paul dans sa vie et dans ses écrits, pour nous former sur ce beau modèle, nous apprendrions alors ce que c'est que d'être de vrais disciples de J. C.

PRISONNIER DE J. C. « Le titre de prisonnier de J. C. que prend l'apôtre dans son Ep. aux Ephés. est plus glorieuse que celui d'apôtre, de docteur ou d'évangéliste, dit S. Chrysostome, c'est là une dignité beaucoup au-dessus de celle de consul ou de roi. Quand on aime le Sauveur, on aime mieux être dans les fers pour l'amour de lui que de régner dans le ciel. Le diadème le plus brillant décore moins que ne fait une chaîne portée pour J. C. Dans le cas où l'on me donnerait à opter entre le ciel et cette chaîne, je choisirais celle-ci. Oui, je préférerais la prison et la gloire d'être enchaîné avec Paul, à l'avantage d'être avec les anges auprès du trône de Dieu. Rien, encore une fois, n'est plus glorieux que de porter cette chaîne; aussi Paul me paraît-il plus heureux de l'avoir portée que d'avoir été ravi au troisième ciel. Lequel auriez-vous mieux aimé, être l'ange qui délivra S. Pierre ou Pierre chargé de fers? Pour moi, j'aurais voulu être Pierre. Ce don des chaînes est quelque chose de plus grand que d'arrêter le soleil dans sa course, que d'ébranler l'univers, ou de commander aux démons » (*Hom. 8, in Eph.*).

MIHI MORI LUCRUM. S. Paul avait toujours regardé la mort comme un gain et avait toujours désiré avec ardeur d'être réuni à J. C. (Philip. 1, 21, 22); « Voilà, dit S. Hilaire, la disposition où se trouve celui qui aime Dieu; tout délai lui paraît insupportable; aussi voyons-nous les Saints soupirer après le moment où leur âme doit être affranchie des liens de leur corps. L'ardeur de ceux qui aiment est impatiente; ils savent que le Seigneur nous ordonne de prier que son royaume arrive. S. Paul souffre de la prolongation de la vie parce quelle le tient éloigné de J. C. (I *Cor.* v, 6, 8. — *In Ps.* CIX, 5).

VERTUS. — EXEMPLE.

SAINT JEAN.

I. AMOUR DE N. S. J. C. POUR SAINT JEAN.

S. Jean passe pour avoir été le plus jeune des apôtres. On croit qu'il avait environ 25 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat, car il vécut 70 ans depuis la résurrection. Quelque jeune qu'il fût il égalait les autres en vertu, en piété, en sagesse et en prudence. Une vie pure et sans reproche le faisait honorer et respecter. Le Sauveur avait pour lui une affection particulière; en sorte que le saint évangéliste dit, en parlant de lui-même, qu'il était le *disciple que Jésus aimait*. Souvent il ne se donne que ce titre; ce qu'il fait, non par orgueil, mais uniquement par reconnaissance et par amour pour son divin maître. Comme cette prédilection de J. C. n'était ni aveugle, ni sans motif, nous pouvons en chercher les causes. S. Augustin en assigne trois principales : 1 *l'amour du disciple pour son maître*, 2° *sa douceur et ses dispositions pacifiques*; 3° *sa pureté virginale*. Ce Père ajoute : « Le privilége singulier de sa chasteté le rendit digne de la prédilection de J. C., parce qu'ayant été choisi vierge, il resta toujours vierge. » Tous ses autres privilèges, suivant saint Jérôme, et toutes les grâces dont Dieu le combla, furent la récompense de sa chasteté; cette vertu lui procura la faveur insigne que lui fit Jésus sur la croix, en lui recommandant sa mère. Il confia le soin d'une mère vierge à un disciple vierge (S. Hieron. *in Jovin. C.* 14). S. Ambroise, S. Chrysostome, S. Epiphane et d'autres pères ont fait la même observation. J. C. voulut que sa mère fut vierge; que son précurseur et son disciple bien-aimé fussent vierges; son Eglise veut aussi que les prêtres de la nouvelle loi vivent dans une chasteté parfaite, parce qu'ils touchent et offrent journellement sur le saint autel la chair virginale du Seigneur. Dans le ciel les *vierges suivent l'agneau sans tache partout où il va* (Apoc. XVI, 4); qui peut douter après cela que la pureté ne soit la vertu chérie de J. C.? N'est-ce pas de lui qu'il est écrit : qu'il *se nourrit parmi les lis* d'une pureté sans tache? Car *celui qui aime la pureté du cœur, aura pour ami le roi du ciel* (Cant. II, 16).

Une autre cause de la prédilection de Jésus pour saint Jean, fut la simplicité et l'innocence de cet évangéliste, lesquels ne se démentirent jamais; tant il est vrai que la vertu dans la jeunesse a des charmes particuliers pour J. C. et quelle est toujours suivie des grâces les plus abondantes.

II. CHARITÉ DE SAINT JEAN.

Saint Jean inculquait aux autres de la manière la plus pathétique la charité dont il était si vivement pénétré. Il la recommandait comme le grand, comme le principal précepte du christianisme et sans l'observation duquel toutes les pratiques de la religion seront inutiles. La faiblesse de son grand âge ne lui permettant pas de faire de longs discours, il ne laissait pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles, et il leur disait à chaque fois ces paroles : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ses auditeurs lui demandèrent enfin pourquoi il répétait toujours la même chose. « C'est, répondit-il le précepte du Seigneur, et si vous l'accomplissez, cela suffit. » Cette circonstance est rapportée par S. Jérôme (*in Gal. C.* 6).

Ce Père ajoute, en parlant de la réponse que fit l'apôtre, qu'elle est digne du grand saint Jean, du disciple favori du Sauveur, et qu'elle devrait être gravée en caractères d'or, ou plutôt être écrite dans le cœur de tous les chrétiens (*Ibid.*).

III. GRAND EXEMPLE DE CHARITÉ.

Nous avons un bel exemple de la charité de saint Jean qui est rapporté par S. Clément d'Alexandrie et par Eusèbe. Etant dans une ville voisine d'Ephèse, il fit un discours et remarqua parmi ses auditeurs un jeune homme d'une figure intéressante. Il le présenta à l'évêque en lui disant : « Je vous confie ce jeune homme, en présence de J. C. et de cette assemblée. » L'évêque promit de s'en charger et d'en prendre le plus grand soin. Mais bientôt le jeune homme oublia les maximes de l'Evangile, et à force d'accumuler crimes sur crimes, il étouffa tout remords; il en vint jusqu'à se faire chef de voleurs, et il se montra le plus déterminé et le plus cruel de la bande... A cette nouvelle le saint apôtre déchira ses habits, puis oubliant son grand âge et sa faiblesse, courut après lui, en criant : Mon fils, pourquoi fuyez-vous ainsi votre père? Arrêtez, arrêtez, croyez-moi; je suis envoyé par J. C. » A ces mots, le jeune homme s'arrête, jette ses armes tout tremblant et fond en larmes, il embrasse l'apôtre comme un tendre père et lui demande pardon. Le saint lui ouvre ses bras, passe avec lui plusieurs jours et ne le quitte qu'après l'avoir réconcilié à l'Eglise par l'absolution et par la participation aux sacrements (Clem. Alex. *Tr. Qui dives.*—Euseb. *Hist. Eccl. T.* 2, *C.* 23).

HAGIOLOGIE. — ASCÉTISME.

SAINT ANDRÉ.

I. MARTYRE DE SAINT ANDRÉ.

Après mille travaux endurés, mille dangers essuyés, mille combats et autant de victoires, le temps arrive où S. André, après avoir donné la vie à tant d'âmes, va pour elles donner la sienne, à l'exemple de son divin maître. Conduit devant le proconsul Egée, c'est en vain que ce juge inique le presse de se soustraire à une mort certaine, en sacrifiant aux faux dieux : « Ne savez-vous pas à qui j'appartiens, répond le généreux apôtre; ignorez-vous la profession que je fais de servir le Dieu tout-puissant unique et véritable et l'honneur que j'ai d'offrir chaque jour en sacrifice sur ses autels, non le sang des boucs et des taureaux, mais celui de l'Agneau sans tache qui efface les péchés du monde? Oui, c'est entre mes mains que daigne s'immoler cette grande victime. Mais une merveille qui vous est inconnue et que j'ai à vous découvrir, c'est qu'après l'immolation de ce divin Agneau, sa chair, quoique distribuée aux fidèles, demeure toujours entière, vivante et incorruptible. » Ah! M. F., quel témoignage rendu dès le berceau du christianisme au plus vénérable et au plus consolant de nos mystères!

La noble liberté du saint apôtre provoque le courroux du juge impie qui le fait charger de chaînes et le condamne au supplice de la croix. Le peuple indigné veut briser ses fers; André le conjure de ne pas lui ravir sa couronne. A peine a-t-il aperçu l'instrument honorable qui doit le réunir à son Dieu, qu'il triomphe, qu'il tressaille de joie et ne peut contenir la sainte ardeur qui le presse; il s'élance, court à la croix, s'y prosterne, l'embrasse avec transport et l'arrose de ses larmes. « O croix! o bonne croix! s'écrie-t-il, vous qui avez été consacrée par le corps de mon Sauveur et décorée par ses membres précieux; aimable croix, depuis longtemps désirée, constamment et ardemment recherchée, obtenue enfin et préparée pour mon bonheur, recevez-moi dans vos bras, tirez-moi du milieu des hommes, et rendez-moi au meilleur des maîtres, afin que celui qui par vous a daigné me racheter, par vous aussi me reçoive et me fixe éternellement dans son sein! »

Deux jours entiers, le généreux apôtre vécut sur la croix, et deux jours il ne cessa d'exhorter les idolâtres à se convertir au vrai Dieu et d'animer les chrétiens à persévérer dans son service et dans son amour. C'est ainsi que, jusqu'à la fin le feu de la charité qui embrasait son cœur, se manifesta sur ses lèvres et le montra digne de son auguste ministère. Touchés, émus, ébranlés par ses discours et plus encore par ses exemples, la plupart des assistants s'en retournèrent en se frappant la poitrine; et bientôt ouvrant les yeux à la lumière, de persécuteurs de la foi qu'ils étaient, ils en devinrent les disciples et les martyrs (*Act. Mart. S. Andr.*).

II. IMITATION DE SAINT ANDRÉ.

Notre saint Apôtre, en conversant avec J. C., détacha son cœur de toutes les affections terrestres et y alluma le feu de l'amour divin. Nous nous disons souvent à nous-mêmes que nous voulons mériter cet amour, qui est le plus précieux des trésors, et qui fait notre gloire et notre bonheur; mais ces désirs sont illusoires, si nous ne prenons pas les moyens de parvenir à ce qui en est l'objet. Pensons-nous qu'il faut commencer par nous établir dans la pratique du renoncement et de l'humilité, que nous devons tout quitter à l'exemple des apôtres, c'est-à-dire, abandonner en esprit ce monde au milieu duquel nous vivons, et mourir à nous-mêmes, avant que le Sauveur daigne converser familièrement avec nous, qu'il nous honore de ses saintes caresses, et qu'il nous communique ses grâces les plus précieuses? Non-seulement cette disposition de l'âme est nécessaire, mais nous devons encore nous appliquer à la perfectionner tous les jours. Moins nous tiendrons au monde, plus nous avancerons dans le divin amour. Cette vertu qui est la reine de toutes les autres, qui en est l'âme et la forme, il faut l'entretenir par la prière, le recueillement et la méditation de la loi du Seigneur; il faut encore l'exercer par des actes extérieurs, surtout par ceux de la charité fraternelle et par la pratique des œuvres de miséricorde.

Ah! Seigneur, la croix qui opéra tant de prodiges, cette croix que saint André aima avec tant de fidélité, qu'il prêcha avec tant de zèle, sur laquelle il expira avec tant d'héroïsme, quand en connaîtrons-nous le prix, quand la porterons-nous dans nos cœurs, quand influera-t-elle sur nos sentiments et sur notre conduite?

Hélas! comment en concilier la doctrine et les leçons salutaires avec notre immortification et nos délicatesses, avec nos inquiétudes, nos impatiences et nos murmures? Ah! accordez-nous, bon Sauveur, par l'intercession de votre apôtre, de l'imiter dans son amour pour la croix, de la prêcher comme lui, de l'embrasser comme lui et de nous y immoler comme lui en mettant tout à ses pieds (*Anonym. pour la fête de S. André*).

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LAURENT.

(DE CICERI.)

Ier POINT.

SAINT LAURENT EXERÇANT SON SAINT MINISTÈRE.

IIe POINT.

SAINT LAURENT SUBISSANT SON GLORIEUX MARTYRE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT LAURENT EXERÇANT SON SAINT MINISTÈRE.

1 — Sa pureté;
2 — Sa charité;
3 — Son humilité.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT LAURENT SUBISSANT SON GLORIEUX MARTYRE.

1 — Il désire avec ardeur le martyre;
2 — Il l'endure avec héroïsme.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANTOINE.

(ESSAIS DE PANÉGYRIQUES. — FLÉCHIER.)

Ier POINT.

SAINT ANTOINE A CONFESSÉ J. C. DEVANT LES HOMMES.

IIe POINT.

SAINT ANTOINE A CONFESSÉ J. C. DEVANT LES DÉMONS.

IIIe POINT.

SAINT ANTOINE A CONFESSÉ J. C. DEVANT LES HÉRÉTIQUES.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT ANTOINE A CONFESSÉ J. C. DEVANT LES HOMMES.

1 — Par le mépris des biens du monde;
2 — Par la fuite du monde;
3 — Par la pratique de toutes les vertus de la vie solitaire.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT ANTOINE A CONFESSÉ J. C. DEVANT LES DEMONS.

1 — Tentations;
2 — Triomphes.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT ANTOINE A CONFESSÉ J. C. DEVANT LES HÉRÉTIQUES.

1 — Il les combat;
2 — Il fonde la vie monastique.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN.

(BEGAULT.)

Ier POINT.

SAINT MARTIN ENCORE CATÉCHUMÈNE.

IIe POINT.

SAINT MARTIN ÉLEVÉ A L'ÉPISCOPAT.

IIIe POINT.

SAINT MARTIN A L'HEURE DE SA MORT.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT MARTIN ENCORE CATÉCHUMÈNE.

1 — Il accomplit scrupuleusement les devoirs de son état;
2 — Il exerce la charité;
3 — Il se retire dans la solitude.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT MARTIN DURANT SON ÉPISCOPAT.

1 — Ses austérités;
2 — Son zèle.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINT MARTIN A L'HEURE DE SA MORT.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LAURENT.

TEXTE.

In medio ignis non sum æstuatus.

Eccli. li. 6.

Tous les saints ont été éprouvés par le feu des tribulations. C'est la fournaise où l'or se purifie, dit S. Augustin. On peut donc leur appliquer à tous ces paroles du Saint-Esprit : *in medio ignis*.... puisque c'est le propre des justes d'être tranquilles dans les plus grandes adversités de la vie humaine. Toutefois nous pouvons dire avec verité qu'il n'y en a point à qui l'on puisse faire dire avec plus de justice qu'à S. Laurent ces paroles de Salomon : *in medio ignis ;* car il a été éprouvé par le plus rude de tous les supplices. C'est pour cela aussi que nous pouvons dire que de tous les héros qui eurent à combattre contre la fureur du paganisme, il n'en est point dont le témoignage ait été le plus éclatant et l'exemple plus glorieux que celui que donna, dans l'ancienne Rome, ce grand archidiacre dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Irréprochable dans les actes de sa vie, fidèle et zélé dans le sacré ministère, détaché de tous les biens périssables, tendre et généreux pour les pauvres, plein de charité pour les autres et de mépris pour lui-même, il se rendit le modèle des chrétiens. Animé du désir du martyre, intrépide, par la grandeur de son courage, tranquille au milieu des plus cruels tourments il s'acquit, par le genre de son supplice et par les fruits de sa mort, la gloire d'avoir été un des plus illustres martyrs. Que de choses à considérer dans cette belle vie!

Nous nous arrêterons aux deux parties qui la révèlent avec le plus d'éclat : 1° *à son ministère ;* 2° *à son martyre.*

Ier POINT.

SAINT LAURENT EXERÇANT LES FONCTIONS DE SON SAINT MINISTÈRE.

1re subdivision. — **Sa pureté.**

Pour vous faire comprendre que son cœur fut uniquement consacré à Dieu et parfaitement détaché des créatures, je n'aurai qu'à vous dire qu'on le vit toujours croître en sagesse, mépriser les vains et dangereux amusements de la jeunesse et que la grâce l'avait élevé au dessus de toutes les affections du siècle. Je dis plus, fidèle, comme Abraham, à la voix du Ciel qui lui commande de quitter l'Espagne, sa patrie, pour aller à Rome où Dieu voulait le donner en spectacle à tout l'univers, il eut même la force de résister à la tendresse toute sainte que ses parents avaient pour lui.

Mais ce qui nous prouve sa grande pureté et sa scrupuleuse attention à la conserver, c'est l'empressement qu'on eut à Rome de le faire entrer dans le premier et le plus illustre clergé du monde. Quelle éminente vertu ne fallait-il pas pour occuper l'emploi d'archidiacre! Qu'il est difficile de remplir toute la mesure d'un ministère où l'on est obligé d'être parfait entre les parfaits!

Ce qui nous donne encore la plus haute idée de l'intégrité de ses mœurs, ce fut la fidélité avec laquelle il s'acquitta de l'obligation où il était encore par son ministère de garder les trésors de l'Eglise et de pourvoir à la subsistance des pauvres et particulièrement des vierges et des veuves. Il paraissait au milieu des épouses de J. C. et des veuves d'Israël, comme un ange de lumière qui dissippe toute fumée impure.

2e subd. — **Sa charité.**

Ce n'est pas seulement par son genre de mort que Laurent nous a marqué sa force de son amour pour Dieu, il nous l'a aussi marqué dans tous le cours de sa vie par sa tendresse et sa générosité pour les pauvres.

Que j'aime à me représenter notre S. Diacre comme un autre Tobie parmi les Assyriens, consacrant son temps à la sollicitude de sa charité et ses biens au soulagement de ses frères; cherchant les Israélites indigents sous ces toits inconnus qui leur servent ou de voile pour cacher leur misère, ou d'asile pour se dérober à la persécution; profitant du silence de la nuit pour répandre sur ses bonnes œuvres les ombres de l'humilité; joignant le ministère d'apôtre à celui de lévite par le soin qu'il prend de rassurer la foi de ceux dont il adoucit les maux; dissipant saintement les trésors de l'Eglise pour essuyer les larmes des affligés; rendant la dispensation d'autant plus fidèle qu'il rend sa charité inépuisable ; je dis plus, s'exposant à la fureur des tyrans par les fonctions de son ministère, ne craignant point d'être recherché comme le dépositaire de l'Eglise, méprisant ainsi non-seulement des richesses temporelles, mais une vie aussi utile que la sienne; prêt à se dépouiller de tout ce qu'il a et à se livrer encore lui-même comme l'Apôtre pour le soulagement et le salut de ses frères :*Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.*

3e subd. — **Son humilité.**

Si Laurent fut assez charitable pour se dépouiller de tout en faveur des pauvres, il fut aussi assez humble pour les respecter comme les membres de son divin Sauveur.

Sa foi lui retraça en eux J. C. pauvre et humilié et leur état ne fut pas moins l'objet de son envie que de sa compassion. Tout fut commun entre Laurent et les pauvres de Rome. Il souffrit leurs maux et ils participèrent également à ses biens, il les rendit riches comme lui, disons mieux, il se rendit pauvre comme eux, et leur donna dans son cœur une préférence d'estime et d'inclination qui l'obligea de s'abaisser en leur présence et de rendre à leur humiliation des hommages qu'ils eussent voulu rendre à son caractère et à sa vertu.

IIe POINT.

SAINT LAURENT SUBISSANT SON GLORIEUX MARTYRE.

1re subdivision. — **Il désire avec ardeur le martyre.**

Son ardeur à désirer la mort fut également généreuse et réglée. Il n'eut pas la témérité de vouloir forcer les tyrans à répandre son sang; mais, d'un autre côté, il n'eut pas la faiblesse de prendre des précautions pour se dérober à leur fureur. Je le vois, au contraire, fidèle jusqu'au dernier moment au saint pape Sixte II, suivre jusqu'au lieu du supplice ce pontife souffrant, se donnant le nom de diacre, dans un lieu où l'on ne pouvait, sans s'exposer, se donner seulement celui de chrétien. Je l'entends publier hautement la distribution qu'il a faite aux pauvres, jaloux des souffrances de son évêque, se plaindre amoureusement à lui, de ce qu'il n'est pas associé à son martyre.

« Pourquoi, s'écrie-t-il, abandonnez-vous un fils qui vous honora toujours comme son père? Pourquoi offrez-vous tout seul votre propre sacrifice, vous qui n'offriez point sans moi celui de J. C.? Pouvez-vous craindre de ma part un exemple de lâcheté, tandis que vous me donnez celui d'une si grande constance? Eprouvez plutôt si le ministre que vous choisites pour dispenser le sang de J. C. n'aura pas assez de fermeté pour répandre le sien. Déjà, pour avoir la liberté de participer à la couronne qui vous est préparée, j'ai distribué aux pauvres les trésors que vous m'aviez confiés. Ne souffrez donc pas que la mort sépare un pontife et un lévite qui furent si étroitement unis par leur ministère, et ne vous ravissez point à vous-même la gloire de vaincre une seconde fois, en la personne de votre disciple. »

Voilà les sentiments de Laurent. Or, M. F., de quelle source peuvent-ils couler, si ce n'est d'un zèle ardent pour la gloire de J. C. et d'un désir prononcé du martyre?

2e subd. — **Il l'endure avec héroïsme.**

La prédication du saint pontife va s'accomplir, M. F., Laurent a parlé des trésors de l'Eglise et du saint usage qu'il en fait. A ces mots un avide tyran lui commande de livrer les richesses qu'on a confiées à son ministère. Le saint lévite obéit, il rassemble les pauvres mêmes qui ont reçu ses distributions et les offre au superbe Valérien comme les véritables trésors de l'Eglise ; mais le cruel empereur, trompé dans ses injustes espérances, veut alors obliger notre saint à sacrifier aux idoles et se fait apporter tous ses instruments de supplice pour réunir toute sa cruauté contre le saint martyr.

Vous représenterai-je, M. F., le chaste corps de notre saint, battu avec des fouets plombés, déchiré avec des pointes de scorpions, brûlé par les flancs, fracassé sur un chevalet? Mais ce n'est là que le prélude d'un spectacle où l'on vit d'un côté toute l'inhumanité d'un tyran, et de l'autre toute la force que la grâce peut donner à un chrétien. Ce n'est pas assez pour l'invincible Laurent d'endurer lui seul ce que tant d'autres ensemble ont enduré, il lui faut un martyre choisi et des peines inouïes pour satisfaire son goût pour la souffrance et pour donner plus d'éclat à sa victoire.

Représentez-vous donc cet illustre martyr étendu sur un gril, comme sur un lit de douleur, où il est brûlé à petit feu, comme un holocauste. Que dirons-nous, que penserons-nous à la vue d'un si grand objet? Jetez les yeux sur cet homme livré à l'ardeur d'un feu dévorant, vous chrétiens délicats, qui n'avez pas la force d'aimer la souffrance.....

Qui comprendra quelle est l'impression d'un feu qui pénètre une chair que le fer avait déjà mise en lambeaux ; d'un feu qu'on allume avec fureur afin que la douleur soit extrême, mais qu'on ne ménage pas avec moins d'inhumanité, afin que le supplice soit plus durable? O trop ingénieuse cruauté qui trouve l'art de donner au martyre de Laurent et un degré de violence qui n'en abrége point la durée, et une durée qui n'en diminue point la violence! Artificieux et cruel tyran, pourquoi ne le laisses-tu ni vivre ni mourir?

Elevons nos sentiments pour ne pas trahir ceux de notre héros. Car voici un saint qui ne se lasse pas de souffrir, tandis qu'on se lasse de le tourmenter ; et qui, conservant toute la liberté de son esprit, a assez de tranquillité pour se jouer d'un tyran qui l'éprouve, pour louer la miséricorde d'un Dieu qui le soutient et pour se réjouir d'une souffrance qui le couronne : *Assatum est, jam versa et manduca — Strinxerunt corporis membra posita super craticulam; subjicientibus prunas insultat levita Christi. — Beatus Laurentius orabat dicens : Domine, Jesu Christe! Deus de Deo, misere mihi servo tuo* (*Act. Mart. S. Laurent.*).

Oui, c'est dans cette cruelle situation que Laurent trouve la consolation de sa foi et le repos de son amour.

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANTOINE.

TEXTE.

Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo.

MATTH. X. 32.

Confesser J. C. c'est lui rendre témoignage, c'est porter sur soi des marques visibles qui nous font reconnaître pour ses enfants; c'est combattre les maximes du monde en observant celles de l'Evangile; c'est opposer autant que l'on peut la force du bon exemple à la contagion du scandale, c'est à quoi tous les chrétiens sont obligés.

Il faut, dit Tertullien, qu'ils portent l'Evangile imprimé sur leur personne et que leur vie soit comme une profession publique de leur croyance : *Portitores Evangelii.*

Or, qui jamais satisfit à cette obligation essentielle de la religion avec plus de perfection et d'étendue que le grand S. Antoine? Cet homme qui confessa hautement la croix et le nom de J. C. par ses austérités, qui, comme la colombe soutenue sur les ailes de la foi, s'éleva au-dessus du monde pour aller chercher une terre nouvelle, et, en se traçant des routes inconnues dans le désert, apprendre aux hommes comment il faut gémir devant Dieu pour ses péchés et ceux des autres. Cet homme qui protégea les empires par sa prière, soutint l'Eglise par sa foi, confondit la sagesse mondaine par sa simplicité, combattit les hérétiques de son temps par la force de ses paroles et de ses exemples, institua la vie monastique, dompta les démons et triompha de tout l'enfer par son admirable constance. Nous dirons donc, pour embrasser toute la vie de ce grand saint : 1° *qu'il a confessé J. C. devant les hommes* en abandonnant le monde; 2° *qu'il a confessé J. C. devant les démons* dont il a triomphé; 3° *qu'il a confessé J. C. devant les hérétiques* qu'il a confondus.

Ier POINT.

SAINT ANTOINE A CONFESSÉ J. C. DEVANT LES HOMMES.

1re SUBDIVISION. — **Par le mépris des biens du monde.**

Les martyrs ont confessé Jésus-Christ, en mourant pour la défense de la Foi dans les tourments; les saints solitaires l'ont confessé en mourant aux vanités et aux pompes du siècle pour aller se consacrer à son service dans le désert, et les témoignages que les uns rendent à la loi par cette mort spirituelle n'est guère moins méritoire que le témoignage que les autres rendent à la Foi par une mort effective, car rien ne combat plus hautement la corruption du siècle et n'est d'un plus grand exemple en religion que de reconnaître, en se séparant des pécheurs, combien l'esprit de Jésus-Christ et celui du monde sont directement opposés.

Dieu, par sa miséricorde, fit comprendre à saint Antoine ces vérités. Il était né dans le monde avec une fortune considérable; or, un jour, étant dans une église, il entendit cette parole de l'Evangile : *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus* (Matth. XIX. 21), il ne crut pas que cette lecture fût faite au hasard; il n'en fit pas des applications étrangères. Il ne s'effraya pas d'une sentence qui le condamnait à la pauvreté et qui retranchait la cupidité jusqu'à la racine. Il prit pour lui ces paroles du Fils de Dieu, il crut à l'Evangile, il ouït l'oracle et l'accomplit aussitôt.

2e SUBD. — **Par la fuite du monde.**

Après avoir quitté tout ce qu'il possédait, Antoine résolut de quitter le monde lui-même pour se perdre dans les déserts par une séparation volontaire et courageuse de tout le commerce des hommes. Je pourrais vous le représenter renfermé durant le cours de plusieurs années dans le fond d'un sépulcre, étranger à toute la nature, caché aux rayons même du soleil, plus mort au monde que ceux qu'on y avait ensevelis, connu d'un seul homme qui lui portait par intervalles de quoi soutenir une vie si mortifiée; je pourrais vous le faire voir dans les masures d'un vieux château ruiné, où il ne restait aucun vestige d'habitation humaine. Je pourrais vous le montrer errant, tantôt dans les montagnes, tantôt dans le désert, cherchant des lieux impénétrables à la curiosité des mortels, ennuyé d'être vu et presque importuné de sa propre vertu, qui lui attirait de la gloire et qui faisait qu'après avoir quitté le monde, le monde venait le troubler dans le repos de sa cellule.

3e SUBD. — **Par la pratique de toutes les vertus de la vie solitaire.**

Après les vertus qui sont l'objet des grands vœux : la pauvreté, l'obéissance, la chasteté, les vertus spéciales de la vie solitaire sont : *l'humilité, le goût et la persévérance dans l'oraison; la fuite des honneurs, la disposition à la croix et aux souffrances, l'union avec Dieu.*

J'ai parlé du détachement de notre saint, je parlerai de sa pureté en racontant ses triomphes sur le démon; son obéissance, sa résignation à la volonté de Dieu et à la règle qu'il s'impose fut la vertu de toute sa vie. Je vais dire un mot des autres.

I. HUMILITÉ. Dieu lui ayant accordé le don des miracles, les peuples, et jusqu'à l'empereur, implorent sa protection et ses prières. Mais il conserve son humilité et dans les honneurs que lui rend le siècle et dans le pouvoir que Dieu lui donne. Les éléments obéissent à sa parole; les animaux les plus farouches s'adoucissent auprès de lui; les maladies les plus incurables cèdent à ses vœux et à la force de ses oraisons.

Mais ce qui étonne davantage, c'est que rapportant tout à Dieu, il ne se glorifie pas des guérisons qu'il opère. Il regarde d'un visage égal et sa force et son impuissance, et rend grâces à Dieu et des miracles qu'il fait et de ceux qu'il n'a pu faire.

2° PRIÈRE. Je n'en citerai que ce trait. Après avoir passé la nuit dans l'exercice de l'oraison, il s'écriait le lendemain, quand l'astre du jour venait le réveiller de ses extases : *Soleil, pourquoi viens-tu, par ta lumière importune, m'interrompre dans la contemplation de cette lumière éternelle?*

3° FUITE DES HONNEURS. Il instruit ses disciples, il les console, il les forme à toutes les vertus S'il s'éloigne d'eux pour quelques jours c'est pour le bien de l'Eglise, mais jamais pour rechercher des honneurs auxquels il a renoncé; tout consiste pour lui à mourir en Jésus-Christ.

4° CROIX. Quand le cruel Maximilien ravageait le troupeau de Jésus-Christ, on vit Antoine sortir de sa retraite pour assister les martyrs ou pour les suivre au martyre. On le vit plus soutenu par son courage que par ses forces courir à la ville d'Alexandrie, présenter aux tyrans le peu de sang que la vieillesse et la pénitence lui avaient laissé.

5° UNION AVEC DIEU. Etre séparé du monde et n'être pas avec Dieu *c'est être seul*, dit saint Bernard, *mais ce n'est pas être solitaire.* S. Antoine entra dans le désert dépouillé de tout et de lui-même, s'unissant à Dieu et s'avançant chaque jour davantage par la contemplation dans les mystérieuses profondeurs des choses saintes.

IIe POINT.

SAINT ANTOINE A CONFESSÉ J. C. DEVANT LES DÉMONS.

1re SUBDIVISION. — **Tentations.**

La vie de l'homme est un combat : *Militia est vita hominis super terram* (Job. VII. 1); combat contre lui-même et combat contre les ennemis du dehors, parmi lesquels le plus redoutable est le démon : *Non est super terram potestas quæ comparetur ei* (Job. XLI. 24).

Ce terrible adversaire déploie contre S. Antoine ses efforts et ses artifices. Il s'agissait d'ébranler une âme affermie dans la vertu, d'empêcher les progrès d'une vie qui devait être d'un si grand exemple et de chasser de sa retraite un homme que Dieu avait suscité pour peupler les déserts d'une espèce inconnue, et pour fonder comme une Eglise nouvelle de pénitents et de solitaires, dont il devait être le chef et le patriarche. Que fait le tentateur? il cherche à l'effrayer par de terribles fantômes, à l'amollir par des des représentations lascives, à l'attendrir par le souvenir de ses parents et de sa patrie, à l'abattre par le dégoût de la solitude, à l'élever par l'excellence de sa piété et de son mérite.

2e SUBD. — **Triomphes.**

S. Antoine triomphe de toutes les suggestions du malin esprit. Tout l'enfer assemblé ne peut arracher de son cœur un consentement au péché. Les attaques des démons ne firent que le rendre plus circonspect, plus mortifié, plus fidèle. Il employa contre eux les armes dont le Fils de Dieu s'était servi dans le désert : le jeûne, la prière, l'Ecriture; toujours vainqueur et toujours humble, reconnaissant son infirmité et se glorifiant en la puissance de son maître.

IIIe POINT.

SAINT ANTOINE CONFESSA J. C. DEVANT LES HÉRÉTIQUES.

1re SUBDIVISION. — **Il combat les hérétiques.**

Le plus éclatant témoignage que S. Antoine ait rendu à Jésus-Christ fut, lorsqu'ayant entendu du fond de son désert les blasphèmes des Ariens, il sortit de sa solitude et se sépara, pour un temps, de ses disciples pour s'exposer à une espèce de martyre. Ce fut alors qu'il fit voir l'attachement inviolable qu'il avait à la vérité de sa foi. Ce fut alors que rompant le silence et élevant sa voix, il reconnut hautement le Verbe consubstantiel à son Père; ce fut alors qu'offrant aux yeux du monde un vieillard vénérable blanchi dans les austérités du désert, et soutenant l'exemple et la réputation de sa sainteté par les miracles surprenants qu'il opéra, son zèle ne servit pas moins à confirmer cette grande vérité de la religion que les plumes éloquentes des saints Docteurs à la défendre.

2e SUBD. — **Il fonde la vie monastique.**

S. Antoine, allant combattre les hérétiques, défendit l'Eglise avec le glaive de la parole; il la défendit, l'appuya et la soutint avec plus de force encore en fondant la religion dans l'Eglise.

Au bruit de ses miracles et des ses extraordinaires vertus accoururent de tous les points des hommes touchés de la grâce, qui demandèrent à devenir ses disciples. Antoine se mit à leur tête, leur construisit des monastères, leur donna une règle, et voilà l'origine des institutions si fameuses de la Thébaïde, institutions qui s'étendirent bientôt et dans l'Orient et dans l'Occident, pour l'honneur de l'Eglise et le salut des âmes.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN.

TEXTE.

Labora sicut bonus miles Christi.

II Tim. II. 3.

Il est assez ordinaire, M. F., de voir l'Ecriture représenter les fidèles serviteurs de Dieu et les hommes apostoliques sous le nom et la figure de généreux soldats qui combattent tous les jours contre les ennemis invisibles de notre salut. De là ces expressions : *Induite vos armaturam Dei ut possitis stare adversus insidias diaboli.... State ergo succincti lumbos vestros in veritate, et induti loricam justitiæ.... in omnibus sumentes scutum fidei.... galeam salutis assumite et gladium spiritus.* (Eph. VI. 11, 14, 17.)

A qui pouvons-nous mieux appliquer ces paroles, M. F., qu'au grand S. Martin, dont la vie a été un combat continuel, soit contre lui-même, soit contre les ennemis du dehors?

Deux choses sont nécessaires à un homme apostolique pour qu'on puisse dire qu'il travaille comme un bon soldat de J. C. : il faut qu'il travaille à détruire ses propres ennemis ; qu'il travaille ensuite à détruire ceux de l'Eglise; il faut qu'il travaille pour sa propre sanctification et qu'il travaille pour la sanctification des peuples. C'est ce qu'a fait S. Martin comme nous allons le voir et dans sa vie et dans ses actions.

1° Avant sa vocation au ministère apostolique il a travaillé plus particulièrement à son salut et à sa propre sanctification ; 2° dans les fonctions du ministère apostolique il a travaillé au salut et à la sanctification des peuples. Comme un bon soldat de J. C. il a vaincu ses propres ennemis et ceux de la religion. *Labora sicut bonus miles Christi.* Ce sont les deux parties de ce discours.

Ier POINT.

SAINT MARTIN ENCORE CATÉCHUMÈNE.

1re subdivision. — Il accomplit scrupuleusement les devoirs de son état.

Né de parents idolâtres, ce jeune enfant, qui devait être un si vaillant soldat de Jésus-Christ, passa ses premières années dans l'ignorance des mystères de la religion. Mais, dès les premiers rayons qui brillèrent à ses yeux, il gémit sur son état, il soupira après la connaissance de la vérité. Il acquit en peu de temps la science du salut et obtint bientôt d'être mis au rang des catéchumènes, où il commença à pratiquer les vertus d'un parfait chrétien.

Dès ses premières années il fut engagé à porter les armes sous un prince idolâtre. Avec quelle précaution ne conserva-t-il pas son innocence, dans un état où tant d'autres se perdent! Quelle ne fut pas sa modération dans cette profession tumultueuse où règne d'ordinaire la licence! Il la sanctifia par une piété pure et sincère qui lui fit adorer le Seigneur comme le Dieu des armées et de la paix.

Il ne fut pas de ces guerriers inhumains qui, accoutumés aux concussions, aux violences, aux meurtres, aux incendies et à mille excès cruels, s'imaginent que tout leur est permis ; il ne fut pas de ces soldats qui, selon Ezéchiel : *Didicit prædam capere et homines devorare. Didicit viduas facere et civitates eorum in desertum adducere* (Ezech. XIX. 6, 7); mais, suivant les règles de la justice, il n'use ni de fraude ni de violence envers personne ; dans le bruit et le tumulte des armes, au milieu du sang et du carnage, il conserve les sentiments de modération, de douceur, d'humanité, de charité convenables à un bon soldat de Jésus-Christ, suivant en tout le conseil de S. Jean-Baptiste : *Neminem concutiatis, neque calumniam faciatis, et contenti estote stipendiis vestris* (Luc. III. 14).

2e subd. — Il exerce la charité.

La disposition à l'aumône commença en notre saint dès son enfance ; il fut élevé entre les bras de la tendresse et de la compassion pour les pauvres, non pas seulement par un mouvement de la nature, mais par l'impression de la grâce et put dire avec Job : *Ab infantia mea crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum* (Job. XXXI. 18). Il était en effet jeune encore et selon la nature et selon la grâce quand il donna un témoignage illustre de cette belle vertu ; jeune selon la nature, puisqu'il n'avait que quinze ans, et jeune selon la grâce, puisqu'il n'était encore que catéchumène. C'était aux portes d'Amiens, un pauvre se présente à lui et lui demande l'aumône. Que fera en cette circonstance notre jeune soldat, si compatissant dès sa naissance, lui qui ne possède rien? Il prend son épée, que les autres destinent au carnage, coupe son manteau en deux parts et en donne une au malheureux qui a tendu sa main vers lui. Que cette action est noble! que ce vêtement est précieux, qui a été ainsi mutilé par la charité! En effet il est dit que N. S. la trouva si belle qu'il voulut s'en revêtir et la montrer à la cour céleste : *Martinus adhuc catechumenus hac me veste contexit.*

3e subd. — Il se retire dans la solitude.

Se sentant attiré vers le sanctuaire du Seigneur, Martin quitte bientôt la profession des armes pour aller, dans le désert purifier son âme par la séparation des objets sensibles. Là, il se met sous la conduite de S. Hilaire, le célèbre évêque de Poitiers. Des jeûnes rigoureux, une sévère pénitence, de continuelles oraisons devinrent alors ses exercices ordinaires. Ce fut sous la discipline de ce grand maître de la perfection qu'il résolut de porter pendant toute sa vie le joug du Seigneur. Devenu un autre Samuel, loin du tumulte et de la confusion du siècle, il n'écouta plus que la voix d'en haut qui parlait à son cœur. Le monde lui fut crucifié et il fut crucifié au monde. Dépouillé de toutes les affections de la chair, il ne soupira plus qu'après les biens éternels.

IIe POINT.

SAINT MARTIN DURANT SON ÉPISCOPAT.

S. Martin était dans le désert lorsque l'Eglise de Tours, après la mort de son évêque, jeta les yeux sur lui pour en faire son successeur. Uniquement occupé de son salut dans une vie humble et obscure, il ne songeait qu'à travailler à sa propre sanctification, trop content de l'Ordre d'exorciste qu'il avait reçu des mains de S. Hilaire. C'est pourquoi il trembla à la vue d'une dignité formidable aux anges mêmes. Aussi opposa-t-il une résistance presque invincible aux désirs du peuple qui le demandait pour pasteur. Il fallut lui faire violence pour l'élever à l'épiscopat. Mais une fois revêtu de cette haute dignité, ses vertus, jusque-là presque inconnues, brillèrent de toutes parts, à la grande édification de l'Eglise et des peuples.

1re subdivision. — Ses austérités.

S. Augustin dit que d'avoir continuellement maltraité sa chair, d'avoir toujours résisté à l'avarice et d'avoir triomphé du monde, c'est une grande partie du martyre : *Carnem afflixisse; avaritiæ restitisse, de mundo triumphasse, pars magna martyrii est* (*Serm.* 46, *de Sanctis*). Or, c'est ce que S. Martin a fait toute sa vie. Il a traité sa chair comme la plus grande ennemie qu'il eût au monde ; il ne lui a jamais donné aucun soulagement, et, bien loin de la flatter et de la caresser, il lui a fait souffrir les rigueurs les plus austères de la pénitence. Il ne mangeait qu'une fois le jour, vers le soir, et encore des viandes fort grossières. On ne savait ce que c'était que du vin à sa table, et après avoir épuisé son corps par des travaux continuels pendant tout le jour, il n'avait la nuit, pour se reposer, que la terre dure. Il était couvert de cendres et revêtu d'une haire très-rude à sa dernière maladie, et ses disciples l'ayant prié de se soulager un peu dans cette extrémité, il répondit : *Un soldat doit ainsi mourir les armes à la main.*

2e subd. — Son zèle.

La ville de Tours et tout le pays d'alentour étaient plongés dans les plus horribles désordres. L'idolâtrie, l'arianisme, le libertinage y avaient introduit l'impiété, le blasphème, la débauche et tous les crimes que les hommes aveuglés par les passions brutales sont capables de commettre. Le petit nombre de fidèles qui y restait avait pris les mœurs des idolâtres.

Notre courageux évêque entre dans cette vigne qu'il trouve tout en friche. Il entre dans ce champ qu'il trouve tout hérissé de ronces et d'épines, *pour arracher, pour détruire, pour ruiner, pour édifier, pour planter,* comme Jérémie (I. 10).

Que ne puis-je vous le représenter dans ses travaux apostoliques? vous le verriez tantôt renversant les idoles et tantôt baptisant les païens ; tantôt réconciliant à l'Eglise des hérétiques qui s'en étaient séparés, et tantôt ramenant à la grâce, par la pénitence, des âmes qui s'étaient éloignées de Dieu par leurs désordres ; veillant toujours à la garde de son troupeau ; toujours infatigable dans les emplois de son ministère ; ranimant la foi morte des uns, rallumant la charité éteinte des autres ; exposant mille fois sa vie comme un bon pasteur pour ses brebis ; joignant à ses travaux apostoliques de ferventes prières pour le salut des peuples qui lui étaient commis.

IIIe POINT.

SAINT MARTIN A L'HEURE DE SA MORT.

Souhaiter de quitter la terre pour s'unir à Dieu, c'est la perfection du chrétien ; être disposé à demeurer sur la terre pour travailler au salut des âmes quand Dieu appelle à la gloire, c'est le comble de la charité apostolique. C'est la disposition de S. Martin au moment de sa mort. Il consent de vivre encore et d'être exposé à tous les périls de cette vie s'il est nécessaire pour la gloire de son Dieu. Seigneur, dit-il, si je suis encore nécessaire à votre peuple ; si ce que j'ai fait jusqu'ici ne suffit pas pour vous témoigner mon amour, si je n'ai pas assez fait paraître le désir que j'avais de procurer votre gloire, je suis prêt à en donner de nouvelles preuves : *Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem.* Je suis à vos ordres et je souhaite que votre volonté soit entièrement accomplie : *Fiat voluntas tua.* Homme certainement admirable, s'écrie l'Eglise à ce sujet, et qui a été le maître de deux ennemis bien redoutables, le travail et la mort, et qui n'a pu être vaincu ni par l'un ni par l'autre . *O virum ineffabilem, nec labore victum, nec morte vincendum!*

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

SAINT LAURENT.

ÉCRITURE.

E cœlo membra ista possideo ; sed propter Dei leges hæc ipsa despicio, quoniam ab ipso me ea recepturum spero (II Mach. VII. 11).

Ecce Deus salvator meus, fiducialiter agam et non timebo ; quia fortitudo mea et laus mea Dominus, et factus est mihi in salutem (Is. XII. 2).

Injicient vobis manus suas, et persequentur trahentes ad reges et præsides propter nomen meum (Luc. XXI. 12).

Bonum certamen certavi... in reliquo reposita est mihi corona justitiæ (II Tim. IV. 7).

Divitias existimans improperium Christi, aspiciebat in remunerationem (Hebr. XI. 26).

SS. PÈRES.

Non prætereamus sanctum Laurentium qui cum videret Xistum episcopum suum ad martyrium duci, flere cœpit, non passionem illius, sed suam remansionem (S. Ambr. *de Offic. L.* 1, *C.* 41).

Agnoscit fides vestra granum quod in terram cecidit et mortuum multiplicatum est. Hoc enim quo de seipso dixerit Christus, nullus ambigit Christianus. Sed plane illo mortuo grano et multiplicato, multa grana sunt sparsa in terram, ex quibus est et beatus Laurentius, cujus seminationem hodie celebramus (S. August., *Serm.* 305).

Quis nolit ad horam uri Laurentii igne, ut æternum gehennæ non patiatur incendium ? Beati igitur Laurentii exemplo provocamur ad martyrium et accendimur ad fidem, incalescimus ad devotionem, et si nobis persecutoris flamma deest, fidei tamen flamma non deest. Non ardemus quidem corpore pro Christo, sed ardemus affectu (Id. *Serm.* 30 *de Sanct.*).

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via et aperiret nobis Scripturas? Hoc igitur igne beatus Laurentius accensus, flammarum non sentit incendium ; et dum Christi ardet desiderio, persecutoris pœnam non sentit (Id. *ibid.*).

Laceros artus et multa verberum sectione conscissos, subjecto præcipit igne torreri ; ut per cratem ferream quæ jam de fervore continuo vim in se haberet urendi, conversorum alterna mutatione membrorum, fieret cruciatus vehementior et pœna productior (S. Leo. *in Natal. S. Laurent.*).

Nihil obtines, nihil proficis, sæva crudelitas subtrahitur tormentis tuis materia mortalis, et Laurentio in cœlos abeunte, tu deficis flammis tuis (Id. *ibid.*).

Sævisti, persecutor in Martyrem, sævisti, et auxisti palmam, dum aggeras pœnam (Id. *ibid.*).

Gaudeamus igitur, dilectissimi, gaudio spiritali, et de felicissimo inclyti viri fine gloriemur in Domino, qui et *mirabilis in Sanctis suis* et præsidium constituit et exemplum atque ita per universum mundum clarificavit gloriam suam, ut a solis ortu usque ad occasum, Leviticorum luminum coruscante fulgore quam clarificata est Jerosolyma Stephano, tam illustris fieret Roma Laurentio (Id. *ibid.*).

Qui cum in sede gloriosissimi Patriarchæ diaconatus fungeretur officio, puritate innocentis vitæ, fortissimæque mortis triumpho apostolico se consortio copulavit (S. Maxim. Ep. *Hom.* 1. *de S. Laurent.*).

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

SAINT ANTOINE.

ÉCRITURE.

Egredere de cognatione tua et de domo patris tui ; et veni in terram quam monstrabo tibi ; faciamquete in gentem magnam et benedicam tibi (Gen. XII. 1).

Fugite de medio Babylonis et salvet unusquisque animam suam (Jerem. LI. 6).

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus ; et habebis thesaurum in cœlo (Matth. XIX. 21).

Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus (Luc. XIV. 33).

Circuierunt in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus ; in solitudinibus errantes, et in cavernis terræ (Hebr. XI. 37).

SS. PÈRES.

Qui propter fidem Christi, et prædicationem Evangelii, omnes affectus contempserint, atque divitias et sæculi voluptates, isti *centuplum recipient et vitam æternam possidebunt* (S. Hieron. *L.* 3 *in Matth. C.* 19).

Quod est fastigium construendæ fabricæ quam molimur? Quo perventurum est cacumen ædificii ? Cito dico, usque ad conspectum Dei. Videtis quam excelsum est, quanta res est conspicere Deum. Qui desiderat, et quod dico, et quod audit, intelligit. Promittitur nobis conspectus Dei, veri Dei, summi Dei. Hoc enim bonum est, videntem videre (S. August. *Serm.* 10 *de verb. Dom.*).

Sapientia justorum est nil per ostensionem fingere, sensum verbis aperire, vera ut sunt diligere, falsa devitare, bona gratis exhibere, mala libentius tolerare, quam facere (S. Gregor. Pap. *in Job. C.* 16. *L.* 10).

Sæpe contingit ut electus quisque, qui ad æternam felicitatem ducitur, continua hic adversitate deprimatur ; non hunc rerum abundantia fulciat ; non dignitatum gloria honorabilem ostendat, nulla ei obsequentium frequentia suppetat, nulla hunc humanis oculis vestium pompa componat (Id. *ibid.*)

Vendite quæ possidet.s et date eleemosynam. Nolite, inquit, timere ne propter regnum Dei militantibus hujus vitæ necessaria desint, quin etiam possessa propter eleemosynam vendite. Quod tunc digne fit quando quis semel Domino suis omnibus spretis, nihilominus post hæc labore manuum, unde et victum transigere, et eleemosynam dare queat, operatur (V. Beda. *Hom in Luc.* 12. *L.* 4. *C.* 54).

Videamus quæ tantæ gratia pietatis, non æternæ tantum modo vitæ præmia suis sequacibus, sed et præsentis munera pollicetur eximia Christus. *Et omnis*, inquit, *qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.* Qui enim terrenis affectibus sive possessionibus pro Christi discipulatu renuntiaverit, quo plus in ejus amorem profecerit, eo plures inveniet, qui se interno suscipere affectu, et suis gaudeant sustentare substantiis (Id. *ibid.*).

In via estis, fratres, quæ ducit ad vitam ; in via recta et impolluta, quæ ducit ad civitatem sanctam Jerusalem, illam quæ libera est, quæ sursum est, quæ est mater nostra (S. Bern. *Serm.* 22 *de divers.*).

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

SAINT MARTIN.

ÉCRITURE.

Die noctuque æstu urebar et gelu, fugiebatque somnus ab oculis meis ; afflictionem meam et laborem manuum mearum respexit Deus (Gen. XXXI. 40).

Sicut Angelus Dei, sic est ut nec benedictione nec maledictione moveatur (II Reg. XIV. 17).

Pythones et ariolos et figuras idolorum, et immunditias et abominationes abstulit ut statueret verba legis quæ scripta sunt : similis illi non fuit ante eum, neque post eum surrexit (IV Reg. XXIII. 24).

Nudus eram et cooperuistis me. Quandiu fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis (Matth. XXV. 40).

Ego libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris (II Cor. XII. 15).

Signa apostolatus mei facta sunt super vos in omni potentia in signis, et prodigiis et virtutibus (Id. *ibid.* 12).

Labora sicut bonus miles Christi Jesu (II Tim. II. 3).

SS. PÈRES.

Quanquam in commune nos ad indefessam vigilantiæ curam adhortetur, specialem tamen populi principibus, id est episcopis, in exspectatione adventuque suo sollicitudinem mandat. Hunc enim servum fidelem atque prudentem, præpositum familiæ significat, commoda atque commissi sibi populi curantem (S. Hilar. *Comment. in Matth. C.* 26).

Qui in erudiendis atque instituendis ad virtutem populis præerit, necesse est ut in omnibus sanctus sit, et in nullo reprehensibilis habeatur (S. Isidor. *de Offic. ad. S. Fulgent.*)

Quid fuit totius vitæ illius cursus, nisi unus cum vigili hoste conflictus? Quantis hic, cæcis a via veritatis errantibus et de summa jam in profundum rupe pendentibus, amissum reddidit visum, et illum quo Christus videretur, reparavit intuitum? (S. Maxim. *Hom.* 56).

Quantos intrinsecus vulneratos, angelici oris arte, et orationum ab infirmitate curavit? Quantos per longam incuriam peccati labe resolutos et quadam lepræ contagione perfusos, castigationibus et exhortationibus expirando, Deo in se operante, mundavit? (Id. *ibid.*)

Martinus lucerna erat ardens et lucens ; eum saltem non pigeat imitari ; sed imitari in eo quod est imitabile, non autem quod mirabile exhibetur (S. Bern. *Hom. in fest. S. Martin.*).

Ad mensam divitis sedes hodie ; diligenter considera quæ tibi apponuntur ; quænam videlicet ad admirationem, quæ vero ad imitationem (Id. *ibid.*).

Humilis fuit et spiritu pauper iste Martinus ; sicut evidentissime probat effectus ipse divinæ gratiæ quam profecto Deus tam multam nisi multum humili dedisset (Id. *ibid.*).

Ad cœlum lacrymæ ejus a maxilla ascendere consueverant ; quibus sic abundabat ut soleret pro illorum quoque, qui obtrectatores sui videbantur, flere peccatis (Id. *ibid.*).

Misericordem eum in paupere se expertum Salvator ipse apud angelos gloriabatur, datam sibi medietatem vestis ostentans (Id. *ibid.*).

Domine, inquit, si adhuc sum populo tuo necessarius non recuso laborem, fiat voluntas tua. O vere sanctissimam animam, inæstimabilem charitatem ! o obedientiam singularem ! (Id. *ibid.*)

SAINT LAURENT.

I. SAINT SIXTE II ET SAINT LAURENT.

Sixte ayant été élu pape en 257, ordonna Laurent diacre, et sans avoir égard à son âge peu avancé, il l'établit le premier des sept diacres qui étaient attachés au service de l'Église romaine.

L'empereur Valérien, à la persuasion de Macrien, publia en 257 de sanglants édits contre le christianisme. Pour dissiper le troupeau, il tourna ses efforts contre les pasteurs. Il ordonna donc de mettre à mort sans délai les évêques, les prêtres et les diacres. Le pape Sixte II fut arrêté l'année suivante. Tandis qu'on le conduisait au supplice, Laurent, son diacre, le suivait en pleurant, et s'estimait malheureux de ce qu'il ne partageait pas ses souffrances, il lui disait : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils? Où allez-vous, saint pontife, sans votre diacre? Jamais vous n'offriez le sacrifice sans que je vous servisse à l'autel. En quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire? M'avez-vous trouvé infidèle à mon devoir! Éprouvez-moi de nouveau, et voyez si vous avez fait choix d'un indigne ministre pour la dispensation du sang du Seigneur »

— Le saint pape touché de tendresse et de compassion, le consolait, en lui disant : « Je ne vous abandonne point, mon fils ; une époque plus grande et une victoire plus glorieuse vous sont réservées, à vous qui êtes dans la force et dans la vigueur de la jeunesse. Pour moi, je suis épargné à cause de ma faiblesse et de mon grand âge. »

Après lui avoir ainsi parlé, il le chargea de distribuer sur-le-champ aux pauvres les trésors de l'Église dont il était dépositaire, de peur qu'ils ne fussent dépouillés de leur patrimoine par les païens.

II. LE PRÉFET DE ROME ET SAINT LAURENT.

Le préfet de Rome fut informé des richesses de l'Église. S'imaginant que les chrétiens avaient caché de grands trésors, il résolut de s'en emparer. Dans cette vue il envoya chercher Laurent, qui en était le dépositaire. Lorsqu'il fut venu, il lui parla de la sorte, selon S. Prudence : « On dit que, conformément à notre doctrine, vous devez rendre à César ce qui appartient à César, certainement votre Dieu ne bat point monnaie ; il n'a point apporté d'argent dans le monde; il n'y est venu qu'avec des paroles. Donnez-moi donc votre argent et contentez-vous d'être riches en paroles. »

Laurent répondit tranquillement : « A la vérité l'Église est riche, et l'empereur n'a point de trésor aussi précieux qu'elle. Je vous en ferai voir une bonne partie ; je vous demande seulement un peu de temps pour disposer et mettre tout en ordre. »

Le préfet n'entendit point de quel trésor parlait Laurent. Mais s'imaginant qu'il lui remettrait de grandes richesses, il lui accorda trois jours de délai. Durant cet intervalle, il parcourut toute la ville, pour chercher les pauvres qui étaient nourris et entretenus aux dépens de l'Église, et les ayant réunis devant l'église, il alla inviter le préfet à venir voir les trésors dont il lui avait parlé.

Mais cet homme charnel, loin de profiter de l'objet qu'il avait devant les yeux, s'écria, dans un transport de rage : « Comment oses tu me jouer, malheureux? C'est donc ainsi que tu insultes les haches et les faisceaux qui sont les symboles du pouvoir romain? Je vais te faire torturer, afin de te rendre la mort plus douloureuse : tu ne mourras que par degrés. »

III. MARTYRE DE SAINT LAURENT.

Ayant ainsi parlé, il ordonna de préparer un gril de fer qui fut mis sur des charbons à demi-allumés. On dépouilla Laurent de ses habits, après quoi on l'attacha sur ce gril, pour que le feu pénétrât sa chair par des progrès insensibles. Le martyr, dit S. Augustin, désirait si ardemment de posséder J. C., qu'il ne pensait point aux tourments que le persécuteur lui faisait endurer. S. Ambroise observe que, tandis que les flammes matérielles agissaient sur son corps, le feu de l'amour divin qui brûlait son corps avec beaucoup plus d'activité, absorbait le sentiment de douleur qu'il endurait.

Après avoir enduré longtemps l'horrible torture imaginée par le juge, il lui dit avec tranquillité : « Vous pouvez maintenant faire retourner mon corps; il est assez rôti de ce côté-là. » Les bourreaux l'ayant retourné, il ajouta, toujours en s'adressant au juge : « Ma chair est présentement assez rôtie, vous pouvez en manger. » Le préfet ne lui répondit que par des insultes.

IV. IMITATION DE SAINT LAURENT.

Nous voyons, dans la personne de S. Laurent, quel est le pouvoir de la grâce de J. C., et comment elle adoucit l'amertume de ce qui mortifie le plus la chair et le sang. Si nous avions le courage et la ferveur des saints, les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la vertu disparaîtraient comme de vains fantômes (Alban-Butler, *Vies des Saints*).

SAINT ANTOINE.

I. SUR LA VERTU.

La première chose, disait-il à ses disciples, que nous devons observer, c'est de n'avoir tous ensemble qu'une même fin et un même dessein; je veux dire de ne nous relâcher jamais de la sainte résolution que nous avons prise, et de ne nous point décourager dans nos travaux en disant qu'il y a longtemps que nous pratiquons une vie austère ; mais, au contraire, il faut augmenter de jour en jour notre ferveur, comme si nous ne faisions que de commencer; car notre vie étant comparée avec les siècles à venir, est si courte, qu'elle ne doit être considérée que comme un néant en proportion de l'éternité (*Di cours de S. Antoine à ses disciples*).

— Il est écrit : *La vie ordinaire des hommes est de 70 ans, celle des plus robustes de 80, et si l'on passe ce terme, le reste n'est que douleur et que misère* (Ps. xxx). Quand donc nous emploierions 80 ans au service de Dieu dans la solitude, le temps que nous règnerons avec lui dans le ciel ne sera pas borné par une si petite durée; mais notre gloire et notre couronne seront éternelles (*Ibid.*).

— Que le nom de vertu ne nous étonne ni ne nous effraye, comme si c'était une chose fort extraordinaire. Elle n'est pas éloignée de nous ni hors de nous? mais elle est en nous-mêmes et il nous est facile de l'embrasser, pourvu que nous le voulions. Les Grecs traversent les mers et vont dans des contrées lointaines afin d'apprendre les sciences; mais nous n'avons pas besoin de faire de grands voyages pour acquérir le royaume du ciel, ni de traverser les mers pour nous instruire de la vertu, puisque N. S. a dit : *Le royaume de Dieu est en vous-mêmes* (Luc. II. — *Ibid.*).

II. SUR LES TENTATIONS DU DÉMON.

Il faut veiller sur notre cœur, de peur qu'il ne se laisse surprendre; car nous avons des ennemis très-puissants, très-méchants, très-artificieux, savoir, les démons : *Nous n'avons pas seulement à combattre la chair et le sang*, dit l'Apôtre, *mais aussi contre les princes de ce siècle* (Eph. VI). Sachez donc que ces ennemis irréconciliables des hommes, voyant que tous les chrétiens, et principalement les solitaires, s'avancent dans la vertu par les travaux et les souffrances, les attaquent en jetant à la traverse mille obstacles sur leur chemin (*Apoph. sur les artifices du démon*).

III. SUR DIVERS SUJETS.

— Un religieux lui demandant un jour ce qu'il devait faire pour se rendre agréable à Dieu; il lui répondit : « Observez trois choses : la première, d'avoir Dieu présent partout où vous êtes ; la deuxième, de nourrir votre esprit des préceptes de l'Écriture, pendant que vous travaillerez; la troisième, de ne pas changer aisément de demeure, mais de rester avec patience dans celle que vous aurez une fois choisie. »

Un chasseur l'ayant vu parler avec beaucoup de gaieté à des religieux, en parut étonné; le saint le comprit et lui dit : « Prenez une flèche et bandez votre arc. » Le chasseur le fit ; il ajouta : « Bandez-le davantage, » et il le fit encore; il lui dit une troisième fois de le faire encore plus, et il le fit ; mais il dit que s'il voulait qu'il le tendît plus fortement, à la fin l'arc se romprait. Sur quoi le saint lui répondit : « Il en est de même de l'esprit au service de Dieu ; si on l'applique au delà de la juste discrétion, il ne pourra se soutenir, mais il faut savoir quelquefois se relâcher d'une trop grande rigidité. »

— Sur la mortification, il dit un jour à un de ses disciples : « Ne vous rendez qu'avec peine aux nécessités du corps; réprimez la concupiscence; détestez la vanité, conduisez-vous comme si vous n'étiez pas en ce monde, et vous trouverez la paix. »

Sur la pureté d'intention, il disait à son disciple : « Lorsque vous garderez le silence, ne pensez pas pour cela de faire un acte de vertu, mais reconnaissez plutôt que vous n'êtes pas digne de parler. »

Sur l'obéissance, il disait : « L'obéissance et l'abstinence sont si puissantes, qu'elles sont capables de rendre dociles aux solitaires les bêtes les plus féroces. »

Sur la charité spirituelle, il disait : « Notre vie et notre mort spirituelle dépendent en quelque sorte du prochain. Si nous le gagnons à Dieu, nous gagnons Dieu même ; si au contraire, nous le scandalisons, nous péchons contre J. C., et nous perdons et le prochain et J. C. »

— Il se levait à minuit, priait à genoux, les mains levées au ciel, jusqu'au lever du soleil, et souvent jusqu'à trois heures après midi. Quelquefois il se plaignait de ce que le retour de l'aurore le rappelait à ses occupations journalières. « Qu'as-je à faire de la lumière, disait-il au soleil, lorsqu'il commençait à paraître? Pourquoi viens-tu me distraire? Pourquoi ne te lèves-tu que pour m'arracher à la clarté de la véritable lumière? » (*Lettres, maximes et discours de S. Antoine*).

SAINT MARTIN.

I. CHARITÉ DE SAINT MARTIN, CATÉCHUMÈNE.

Dès ses premières années, S. Martin parut animé de l'esprit de Dieu, et quoique sa famille fût idolâtre, il n'avait de goût que pour les exercices de piété. Il allait à l'église malgré ses parents, et il demanda à l'âge de dix ans d'être inscrit parmi les catéchumènes. On lui accorda la grâce qu'il désirait, et il s'en montra digne par son assiduité aux instructions qu'on faisait à ceux qui désiraient le baptême.

Il vint un ordre de l'empereur qui obligeait les enfants des officiers et des soldats vétérans à porter les armes. Martin, qui n'avait que quinze ans, prêta le serment militaire, et entra dans la cavalerie. S. Sulpice Sévère raconte le trait suivant de sa charité pour les pauvres :

Un jour qu'il était en marche, au milieu d'un hiver si rigoureux que plusieurs personnes moururent de froid, il rencontra à la porte d'Amiens un pauvre, presque nu, qui demandait l'aumône aux passants. Voyant que ceux qui le précédaient n'avaient point regardé ce malheureux, il pensa que Dieu le lui avait réservé ; mais il avait distribué tout ce qu'il possédait, et il ne lui restait plus que ses armes et ses vêtements. Que faire? il coupe son manteau en deux ; il en donne la moitié au pauvre et s'enveloppe comme il peut avec l'autre moitié. Quelques-uns de ceux qui le virent en cet état se mirent à le railler; mais d'autres, frappés du motif qui l'avait fait agir, furent saisis d'admiration et se reprochèrent secrètement de n'avoir pas assisté le pauvre. La nuit suivante Martin vit en songe J. C. couvert de cette moitié de manteau qu'il avait donnée, et il l'entendit dire à une troupe d'anges qui l'environnaient : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce manteau. »

Cette vision lui inspira un nouveau zèle pour la gloire de Dieu. Il demanda le baptême qu'il reçut dans sa dix-huitième année.

II. VERTUS DE SAINT MARTIN DURANT SON ÉPISCOPAT.

Tout ce que nous allons dire est extrait de Sulpice Sévère qui a écrit sa vie. S. Martin, dit-il, conservait la même égalité d'âme dans tous les événements ; jamais on ne le vit en colère ni troublé de la moindre passion. Toujours J. C. était dans sa bouche et dans son cœur. On ne se lassait point d'admirer son humilité, sa douceur, sa piété, sa compassion pour tous les hommes. Il ne voulait point juger le prochain; et, autant qu'il lui était possible, il interprétait les actions d'autrui en bonne part Lorsque ses ennemis cherchaient à lui nuire et le persécutaient, il se contentait de pleurer sur ses péchés, et ne se vengeait d'eux que par des bienfaits. Il ne perdait aucun instant de la journée, et souvent il passait les nuits à travailler ou à prier. Il couchait sur un cilice étendu par terre et ne prenait de repos qu'autant que la nécessité l'y forçait. Au milieu de ses occupations extérieures, son cœur n'éprouvait aucune dissipation, et il s'était accoutumé à ne jamais perdre de vue la présence de Dieu. Tout ce qu'il rencontrait lui fournissait l'occasion de se sanctifier, ou de donner aux autres des leçons de vertu (Sulp. Sever. *in Vita S. Martini*. C. 26, 27).

III. SAINT MARTIN A L'HEURE DE SA MORT.

Il fit rassembler ses disciples et leur dit que le moment de sa mort était arrivé. Ceux-ci, fondant en larmes, s'écrièrent tout d'une voix : « Mon père, pourquoi nous abandonnez-vous? A qui laisserez-vous le soin de vos enfants? » Martin mêla ses larmes aux leurs, et fit cette prière pour eux : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail. Que votre sainte volonté soit faite. » Il montrait par cette prière qu'il ne savait ce qu'il aimait le mieux ou de quitter la terre pour aller à J. C. ou d'y rester pour l'amour de J. C. Nous apprenons aussi de là, lorsque nous demandons à Dieu des grâces temporelles, à nous soumettre à sa volonté avec une parfaite résignation, et à le prier de diriger toutes choses en nous et par nous pour sa plus grande gloire.

Malgré la fièvre qui le brûlait, S. Martin resta couché sur un cilice couvert de cendre, priant toute la nuit. Ses disciples offrirent de mettre sous lui un peu de paille, mais il refusa : « Un chrétien, dit-il, ne doit mourir que sur la cendre. Malheur à moi si je vous donnais un autre exemple. » Il avait toujours les yeux et les mains levées vers le ciel, et sa prière était continuelle. Comme on lui proposait de le tourner de côté pour lui procurer quelque soulagement, il dit : « Permettez, M. F., que je regarde le ciel plutôt que la terre, afin que mon âme se dispose à prendre son vol vers le Seigneur auquel elle est sur le point de s'unir » (Ibid.).

PREMIER PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS.

(BOURDALOUE. — MASSILLON. — DE CICERI. — UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

SAINTETÉ DE CE GRAND ROI DANS SA VIE PUBLIQUE.

IIe POINT.

SA SAINTETÉ DANS SA VIE PRIVÉE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINTETÉ DE CE GRAND ROI DANS SA VIE PUBLIQUE.

1 — Dans la guerre et dans la paix;
2 — Dans la prospérité;
3 — Dans son zèle pour la religion et les bonnes mœurs;
4 — Dans l'adversité.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SAINTETÉ DE CE PIEUX FIDÈLE DANS SA VIE PRIVÉE.

1 — Son humilité;
2 — Sa charité;
3 — Ses austérités.

DEUXIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

(BEGAULT.)

(Ce sujet peut être traité ou pour la fête du Saint ou à l'occasion d'une réunion pour l'œuvre de la Propagation de la foi.)

Ier POINT.

SA VOCATION ET SA PRÉPARATION AU MINISTÈRE DE L'APOSTOLAT.

IIe POINT.

SON ZÈLE INFATIGABLE ET SES SUCCÈS DANS LES FONCTIONS DE L'APOSTOLAT.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SA VOCATION ET SA PRÉPARATION AU MINISTÈRE DE L'APOSTOLAT.

1 — Son mépris pour les choses du monde;
2 — Ses vœux;
3 — Sa vision prophétique;
4 — Ses admirables vertus;
5 — Ses dispositions encore plus prochaines.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

SON ZÈLE INFATIGABLE ET SES SUCCÈS DANS LES FONCTIONS DE L'APOSTOLAT.

1 — Son zèle infatigable;
2 — Ses immenses succès.

TROISIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL.

(DE MAC-CARTHY.—M. L'ABBÉ M... DE LA CONGRÉGATION DE SAINT LAZARE.

Ier POINT.

ZÈLE DE SAINT VINCENT DE PAUL POUR LE SALUT DES AMES.

IIe POINT.

ŒUVRES INCOMPARABLES DE CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

ZÈLE DE SAINT VINCENT DE PAUL POUR LE SALUT DES AMES.

1 — Premiers essais;
2 — Institution des prêtres de la mission;
3 — Établissement des Conférences et des Séminaires.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

ŒUVRES INCOMPARABLES DE CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL.

1 — Sa charité envers les forçats;
2 — Institution des Sœurs de saint Vincent de Paul;
3 — L'hôtel-Dieu; les Enfants-Trouvés;
4 — Autres œuvres de miséricorde.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS.

TEXTE.

Beata terra cujus rex nobilis est.

ECCLE. X. 17.

Lorsque la grandeur ne repose que sur la naissance, elle ne dure qu'un jour; mais lorsqu'un souverain règne pour le triomphe de la religion et le bonheur de ses sujets, son nom, consacré par l'amour devient plus cher et plus grand de génération en génération. Celui-là a été un noble roi et la terre où il a commande, a été heureuse sous son empire : *Beata terra cujus rex nobilis est.*

Tel fut le prince dont nous venons faire l'éloge, tel fut le saint dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire.

C'est un sentiment injurieux à la Providence de croire que certains états, dont il faut néanmoins reconnaître que Dieu est l'auteur, sont incompatibles avec la sainteté. Un rang élevé semble à plusieurs ne pouvoir s'allier avec la piété. Or, pour vous détromper de cette erreur il me suffira de vous mettre devant les yeux l'exemple de S. Louis. Et voici toute la preuve de ce que je prétends établir. S. Louis a été un grand roi et un grand saint : 1° *les vertus de sa vie publique;* 2° *et celles de sa vie privée nous le démontrent.*

Ier POINT.

SAINTETÉ DE CE GRAND ROI DANS SA VIE PUBLIQUE.

1re SUBDIVISION. — **Dans la guerre et dans la paix.**

S. Louis, par une alliance rare et qui ne convient qu'aux héros, a été tout à la fois un roi guerrier et un roi pacifique. Véritable héros chrétien et formé sur le modèle de Dieu, il n'a été guerrier et pacifique qu'en saint et en homme de Dieu. En effet, il n'a point aimé la paix pour vivre dans l'oisiveté et dans la mollesse; il n'a point fait la guerre pour chercher une fausse gloire ni pour satisfaire une inquiète et vaine ambition. Il a fait la guerre pour réprimer la rébellion et pour pacifier ses Etats, et il a entretenu la paix dans ses Etats pour aller déclarer la guerre aux ennemis de Dieu. Or, par là, dans l'un et dans l'autre, il s'est acquis la réputation du plus grand roi de la chrétienté.

On regarde ordinairement la piété comme le partage d'une âme faible et timide et on ne croit pas que les vertus militaires qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, avec la paix et la douceur de l'innocence, comme s'il fallait être vicieux pour être vaillant; au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi, le héros, dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le saint. A la tête des armées, ce n'était plus ce roi pacifique et clément, c'était un héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentait; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire; terrible à ses ennemis, lors même qu'il était leur captif. C'est donc la piété qui est la source du vrai mérite et qui forme seule les grandes qualités, parce qu'elle seule nous fait agir par de grands principes.

2e SUBD. — **Dans la prospérité.**

Selon les rapports des auteurs contemporains, rien de plus magnifique ni de plus auguste que la cour de S. Louis. Jamais, depuis l'établissement de la monarchie, la France n'avait été si florissante; jamais on n'y avait vu les sciences aussi bien cultivées, les lois aussi bien observées, la justice aussi bien rendue, les charges exercées aussi dignement et avec autant de bonheur. En un mot, jamais le nom français ne s'était trouvé dans un si haut crédit. Et d'où venait cela? De la piété de S. Louis, qui, comme roi, se faisait une religion d'appuyer et d'autoriser tout ce qui contribuait à la félicité de son peuple, persuadé qu'il n'était roi que pour rendre son peuple heureux. C'est là même ce qui le rendit si grand dans la conduite et le gouvernement de ses Etats. Jaloux d'y maintenir le bon ordre, il sut se faire obéir.

Aussi dans quelle estime était-il, non-seulement parmi ses sujets, mais chez les étrangers! C'était, dans le monde chrétien, le pacificateur et le médiateur de tous les différends qui naissaient entre les têtes couronnées.....

3e SUBD. — **Dans son zèle pour la religion et les bonnes mœurs.**

Que ne fit-il point pour rétablir la sainteté du christianisme parmi ses sujets? Je n'ai qu'à vous dire que le règne de Louis fut véritablement le règne de Dieu. Alors on vit le blasphème puni avec rigueur, l'impiété reléguée dans les ténèbres, le libertinage proscrit avec honte, les spectacles bannis du royaume et l'usure interdite dans le commerce. Alors furent élevés ou rétablis avec magnificence des édifices sacrés où il fit fleurir la majesté du culte divin et les exercices de la piété chrétienne. Alors furent recueillis avec soin et honorés avec solennité les précieux instruments de la Passion de notre Rédempteur. Alors furent comblés de bienfaits des ordres naissants que la Providence suscita pour combattre l'erreur et le vice. Alors furent protégés avec force et reçus avec respect les souverains Pontifes dont la France fut toujours l'appui le plus ferme et l'asile le plus assuré. Alors, dis-je, la justice, la pudeur, la bonne foi, la piété firent parmi les Français le caractère des chrétiens, et l'on vit cette illustre nation se donner dans l'Eglise, par la régularité de ses mœurs, le même rang qu'elle y tient par la pureté et l'ancienneté de sa foi.

4e SUBD. — **Dans l'adversité.**

C'est surtout dans ses adversités que ce roi nous paraît grand et supérieur à lui-même. Il n'y a pas à s'étonner que, malgré les prodiges de sa valeur, un prince aussi brave, soit tombé dans la chaleur du combat entre les mains de ses ennemis, ç'a été le sort des plus grands capitaines. Ce qui doit au contraire nous surprendre, c'est son héroïsme dans sa captivité, c'est sa dignité au milieu de ses ennemis, qui conçoivent tout aussitôt pour lui tant d'estime qu'ils vont jusqu'à vouloir le choisir pour leur souverain. Ils ne purent, dit l'historien de sa vie, se défendre d'avoir pour lui une vénération secrète : plus ils l'observaient de près, plus il leur paraissait un homme divin. Ils le tiennent captif et c'est lui qui leur fait la loi; ils lui demandent sa rançon, et il leur répond qu'il n'y a point de rançon pour les rois, qu'il ne refuse pas de payer celle des soldats, mais que sa personne sacrée ne doit pas être mise à prix. Le sultan est frappé de cette grandeur d'âme et il accepte les conditions de son prisonnier. Avant de le rendre à la liberté on demande qu'il s'oblige, par un serment solennel à renoncer à sa religion, s'il manque à sa parole, et il déclare qu'un roi chrétien ne connaît point d'autre serment que sa parole même et qu'il ne sait ce que c'est que de mettre sa religion en compromis, sous quelque condition que ce puisse être. Sur cela, sa parole seule est acceptée. Or, il n'y a que la sainteté qui pût le soutenir de la sorte et lui inspirer ces sentiments d'une droiture et d'une générosité toutes royales.

IIe POINT.

SAINTETÉ DE CE PIEUX FIDÈLE DANS SA VIE PRIVÉE.

1re SUBDIVISION. — **son humilité.**

Son humilité, qui fut sa vertu dominante, fit que ce saint monarque, malgré sa souveraineté, ou plutôt par la raison même de sa souveraineté, ne se considéra jamais dans le monde que comme un sujet né pour dépendre de Dieu et pour obéir à Dieu. Il était roi et il était chrétien; mais accoutumé à peser les choses dans la balance du sanctuaire, il préféra toujours la qualité de chrétien à celle de roi, parce que être roi, disait-il, c'est être, mais à titre onéreux, le maître des hommes, et être chrétien, c'est être, par un solennel et éternel engagement, serviteur de J. C. Or cette servitude, qui l'attachait à J. C., lui paraissait mille fois plus honorable et plus aimable que la domination de l'univers. De là vient qu'il se glorifiait hautement de ce nom de chrétien et qu'il avait, comme chrétien, une vénération particulière pour le lieu où il avait reçu le baptême. C'est pour cela qu'entre toutes les villes de son royaume celle de Poissy lui était si chère et que pour satisfaire sa piété, supprimant tous les autres noms qui marquaient sa puissance sur la terre, il se contentait souvent de signer *Louis de Poissy*. Tel était le sentiment qu'il avait de sa profession de chrétien. Au contraire, celle de roi ne lui parut jamais que comme un fardeau...

2e SUBD. — **Sa charité.**

N'était-ce pas un spectacle digne de Dieu et édifiant pour les hommes de voir ce monarque assis au pied d'un arbre, dans le parc de Vincennes, et recevant lui-même en personne les requêtes des veuves et des orphelins, consolant les affligés, écoutant les pauvres, et sans distinction rendant justice à tout le monde? Là, la terre nue lui tenait lieu de tribunal; mais ce tribunal, dans sa simplicité, avait quelque chose de plus magnifique que celui de Salomon. S. Louis y était attaché par le motif d'une charité bienfaisante, dont les fonctions, quoique laborieuses, n'avaient rien pour lui d'onéreux.

3e SUBD. — **Ses austérités.**

Le Fils de Dieu disait aux Juifs, en leur parlant de Jean-Baptiste : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? un homme vêtu avec mollesse; mais ceux-là sont dans les palais des rois. O divin Sauveur, souffrez que votre proposition, quoique générale, ne soit pas aujourd'hui sans exception. En effet, j'entre à la cour de S. Louis, et bien loin d'y trouver un homme mollement vêtu, j'y trouve un roi couvert d'un affreux cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac et sur la cendre; un roi qui châtie son corps et le réduit en servitude; qui non content de crucifier sa chair et d'en faire une hostie vivante qu'il immole à Dieu chaque jour, tient son esprit dans une continuelle sujétion, toujours appliqué à régler ses inclinations, à modérer ses désirs, à ne se rien permettre et à ne se rien pardonner. Voilà ce que je trouve, non dans le désert, mais dans la cour d'un roi, et voilà, M. F., ce que Dieu m'oblige à vous représenter dans cette fête, ou pour votre édification ou pour votre condamnation; pour votre édification si vous savez en profiter; pour votre condamnation, si vous n'êtes pas touchés de cet exemple.

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

TEXTE.

Non minus fui ab iis qui sunt supra modum apostoli.

II Cor. XII. 11.

L'Apôtre, après avoir fait le dénombrement des voyages qu'il a entrepris, des fatigues qu'il a essuyées, des dangers auquels il a été exposé, après avoir décrit ses naufrages, ses emprisonnements, ses persécutions et tout ce qu'il a souffert en prêchant l'Evangile aux Gentils, louant en lui les signes et les fruits de l'apostolat, pour le rendre plus recommandable et plus utile aux Corinthiens, ne craint pas de dire que, par la grâce de J. C., il n'a été en rien inférieur aux plus éminents d'entre les apôtres : *Nihil minus fui...*

Vous prévenez déjà, M. F., l'application que je veux faire de ces paroles au grand S. François Xavier, que Dieu suscita dans les temps modernes pour faire lever le jour de la vérité sur des peuples infinis, ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort et pour ranimer en sa personne le zèle et la charité des premiers apôtres.

En effet, M. F., quoi qu'il n'ait pas fait partie du nombre des douze qui ont jeté les premiers fondements de l'Eglise, les nations qu'il a converties, les églises qu'il a fondées, son mépris des richesses, sa pureté d'âme, son humilité, son zèle pour la maison de Dieu, ses miracles, sa vie, en tout conforme à celle des apôtres, tout cela ne retrace-t-il pas en lui une image des grâces et des vertus des premiers ministres de l'Evangile?

Je ne puis mieux embrasser toute la vie de ce grand apôtre des Indes, pour vous en faire un éloge complet, qu'en traitant : 1° *de sa vocation et de sa préparation au ministère de l'apostolat*; 2° *de ses travaux et de son zèle infatigable et de ses succès dans les fonctions de cet apostolat.*

Ier POINT.

SA VOCATION ET SA PRÉPARATION AU MINISTÈRE DE L'APOSTOLAT.

1re subdivision. — Son mépris pour les choses du monde.

La première marque de sa vocation fut le mépris que Dieu lui inspira pour toutes les choses du monde. Quelle violence ne fallait-il pas faire à des inclinations vives, pour renoncer à tout ce qui pouvait l'y attacher? Déjà il avait jeté le plan d'une haute élévation dans le siècle. Sa naissance, son esprit, ses talents, ses grandes qualités flattaient agréablement son ambition de l'espérance d'une grande fortune. Il ne songeait qu'à s'élever dans le monde par les lettres et par l'étude des hautes sciences, comme ses frères s'avançaient par la profession des armes.

Mais, vaincu par la force des vérités éternelles et d'une grâce puissante qui l'appelait à la perfection, touché des exemples et des vertus d'Ignace, éclairé de ses sages conseils, après de longues et profondes réflexions, il entrevit le vide et le néant des grandeurs mondaines; il connut, il sentit qu'un grand cœur ne doit pas se borner aux vains honneurs de la terre; que la gloire seule du ciel doit être l'objet légitime de son ambition; qu'il fallait préférer des biens solides et éternels à des biens fragiles et périssables.

2e subd. — Ses vœux.

Quelle marque encore plus certaine de sa vocation que ce sacrifice volontaire qu'il fit de lui-même par une profession solennelle de garder ces héroïques vertus que l'Esprit de Dieu oppose aux trois déréglements que le péché a introduits dans le monde? Ce fut près de la capitale de ce royaume, sur une montagne (à Montmartre) arrosée autrefois du sang des premiers apôtres de la France, qu'il conçut cette violente passion qu'il eut toujours de mourir pour le nom de J. C., et de sceller sa mission par l'effusion de son sang. Ce fut là encore que, plein de l'esprit apostolique, il s'obligea, par un vœu particulier avec le grand S. Ignace, d'obéir au souverain pontife, en quelque endroit du monde qu'il lui ordonnât d'aller annoncer l'Evangile de J. C.

3e subd. — Sa vision prophétique.

Mais Dieu voulut marquer encore, par des signes visibles, qu'il l'avait élu au ministère de l'apostolat. Quand le Seigneur choisit des hommes apostoliques pour des emplois extraordinaires, tantôt, comme aux pontifes, il leur parle en songe; tantôt, comme à S. Pierre, à qui il fait voir un linceul mystérieux, il leur découvre, comme dans des énigmes, les grands desseins qu'il a sur eux; tantôt il leur inspire des désirs ardents de se sacrifier pour sa gloire et pour le salut des âmes.

Telle fut la conduite de Dieu à l'égard de notre apôtre. Il voit en songe un grand Indien; il lui semble qu'il le porte sur ses épaules, gémissant sous un si petit fardeau, comme s'il en était accablé. Ainsi l'Apôtre des nations avait vu autrefois à Troade, en dormant, un Macédonien qui le conjurait de venir au secours de plusieurs peuples abandonnés. Xavier voit, en extase, le chemin ouvert à la prédication de l'Evangile dans les Indes; il voit de vastes mers, pleines de tempêtes, d'écueils, de rochers; des îles désertes, des pays sauvages, des terres barbares, et partout la faim, la soif, la nudité, avec des travaux infinis, de sanglantes persécutions et mille dangers évidents de mort.

Quelles furent, pour lors, ses pensées, à la vue de ces affreux spectacles? Il soupire après cette grande moisson, et ne songe dès lors qu'à s'en rendre digne.....

4e subd. — Ses admirables vertus.

Il voulut, avant de prêcher l'Evangile, être lui-même une preuve de l'Evangile par la pratique des plus héroïques vertus.

Avec quelle charité ne s'employa-t-il pas à servir les malades dans les hôpitaux de Venise, de Rome et de Lisbonne? Avec quel empressement chercha-t-il toutes les occasions de pratiquer la miséricorde? Voyez-le attaché au lit des malades les plus désespérés, leur rendant les plus humbles et les plus pénibles offices de la charité, consolant ceux-ci, encourageant ceux-là; pansant leurs plaies comme un bon Samaritain, suçant avec un courage héroïque les plus horribles ulcères, malgré les plus fortes répugnances de la nature.

5e subd. — Dispositions encore plus prochaines.

Mais il faut à Xavier des dispositions encore plus prochaines pour recevoir abondamment les grâces de son apostolat. Après avoir reçu à Venise l'ordre de la prêtrise, par un commandement exprès de S. Ignace, il se retire dans une affreuse solitude, pour n'avoir aucun commerce avec les mortels et pour n'être plus occupé que de Dieu. Cette retraite fut comme la dernière école de sa piété et de sa perfection.

Ce fut là que son esprit, comme détaché de son corps, arriva à la plus haute et à la plus pure contemplation des choses divines; ce fut là qu'il se cacha et se perdit en Dieu.

IIe POINT.

SON ZÈLE INFATIGABLE ET SES SUCCÈS DANS LES FONCTIONS DE L'APOSTOLAT.

1re subdivision. — Son zèle infatigable.

Son zèle fut des plus ardents. Quel désir du salut des âmes ne découvrit-on pas en lui, lorsqu'on le vit, dans toute l'Italie, répandre comme un torrent les grâces des sacrements et remplir l'apostolat de Pierre par la conversion des Israélites? Avec quelle force n'annonça-t-il pas la parole de J. C. dans la cour de Portugal? Mais à quoi m'arrêté-je? Ce qu'il fait en Europe n'est que l'essai d'une ferveur naissante. Côtes d'Afrique, provinces des Indes, royaume du Japon, îles dispersées dans le vaste Océan, si obscures par votre nom, et pourtant si considérables par votre étendue; peuples innombrables, si éloignés par votre situation, si bizarres dans vos mœurs, si différents par votre langage, quel exercice n'avez-vous pas donné au zèle du nouvel apôtre, et quelle matière ne fournissez-vous pas aux orateurs sacrés? Mais comment pourrais-je renfermer dans les justes limites d'un discours tous les efforts de sa patience et de son courage? Quel dégoût n'eut-il pas à surmonter lorsqu'il fallut étudier les langues de tant de nations? et quelle sollicitude égale celle d'un homme qui était chargé, comme le grand Apôtre des nations, du soin de toutes les Eglises; qui passait le jour dans le travail et la nuit sans repos; qui suffisait lui seul à prêcher au peuple et à disputer contre les docteurs, à secourir les pauvres et à servir les infirmes; qui semblait se multiplier lui-même par la diversité de ses actions et par la rapidité de ses courses?

2e subd. — Ses immenses succès.

Xavier n'a pas plutôt paru dans les Indes, que tout y change de face. S'il arrive à Goa, il s'occupe avant tout de la réforme des Portugais, qui en étaient le scandale par leurs désordres, et il obtient, par l'exemple de leur changement, une preuve de notre foi pour les idolâtres et un attrait pour leur conversion.

Mais le voilà qui se tourne vers les infidèles. Aussitôt on voit ce que peut sur des hommes corrompus un prédicateur animé de l'esprit de Dieu. Les idolâtres demandent en foule le baptême; les temples des faux dieux sont renversés, leur culte sacrilége est aboli; des églises sont fondées au milieu de peuples barbares, des royaumes entiers sont tirés des ténèbres du paganisme; il en conquit à la foi plus de trente, seulement en dix années.

N'attendez pas, M. F., que j'entreprenne de rapporter ici tous les mouvements du zèle de notre apôtre. N'attendez pas que je décrive tout ce qu'il fit sur la côte de la Pêcherie et dans le Travancor, dans l'île de Macazar, sous la ligne; dans les îles Moluques et dans ces grands royaumes de l'Asie où il annonça la parole de J. C. Je lasserais votre imagination et ma mémoire par une suite ennuyeuse de mots inconnus et barbares. Je me contenterai de vous dire qu'il n'est point d'île si sauvage, de désert si écarté, de rochers si affreux, de royaume si barbare, où il n'ait porté le flambeau de la foi; point de nation si cruelle qui ait pu l'intimider.

Un zèle moins ardent que le sien se serait contenté d'avoir acquis à J. C. les vastes empires des Indes; pour lui, il pousse ses conquêtes jusqu'au Japon. Mais ce n'est point assez : il porte encore ses désirs vers l'immense empire de la Chine; il médite de nouveaux projets encore plus grands que les premiers, osant espérer que ces peuples, si versés dans les sciences, si perfectionnés dans les arts, seront néanmoins assez barbares par leur religion pour consommer son sacrifice par le martyre. Mais c'est assez pour Dieu, qui veut maintenant couronner son apôtre. Le combat a été assez long, l'heure de la récompense a sonné. Ce long martyre de l'apostolat et de désir aura sa palme comme celui du sang....

PANÉGYRIQUE DE S. VINCENT DE PAUL.

TEXTE.

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum faciet; ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.

REG. II. 35.

Voici un grand spectacle, M. F. C'est un prêtre qui, sans naissance, sans fortune et sans titre, n'ayant d'autre science que l'Évangile, d'autre philosophie que la charité, d'autres moyens que son zèle, conçut et exécuta des entreprises auxquelles n'auraient point suffi la puissance et les trésors des rois; érigea de vastes et innombrables monuments fonda des sociétés entières de bienfaiteurs et de bienfaitrices de l'humanité; inonda plus d'une fois l'Europe désolée des flots de ses aumônes; devint le réformateur des mœurs de la chrétienté, le propagateur de la foi chez les nations infidèles, le ferme soutien de l'Église, l'oracle du clergé, le conseiller des souverains, le nourricier des peuples; pourvut à tous les besoins, soulagea toutes les misères, arrêta le cours des calamités publiques.

Je n'ai pas encore nommé S. Vincent de Paul, et déjà son nom a retenti dans le fond de tous les cœurs, déjà vous avez nommé l'apôtre de la charité, le prêtre selon le cœur de Dieu, le fidèle imitateur de J. C.: *Sacerdotem fidelem qui juxta cor meum faciet.*

Tout le bien qu'on peut faire aux hommes, M. F., se réduit à ces points : à les *rendre meilleurs et plus heureux*. Nous suivrons cette division dans cet éloge. Nous vous entretiendrons, dans la première partie, de ce que fit Vincent de Paul pour rendre les hommes meilleurs, par la réformation efficace de leurs mœurs; nous dirons, dans la seconde, ce qu'il fit pour les rendre plus heureux, par le soulagement des maux publics et particuliers.

Ier POINT.

ZÈLE DE SAINT VINCENT DE PAUL POUR LE SALUT DES AMES.

1re SUBDIVISION. — Premiers essais.

Elevé au sacerdoce, il était déjà consommé en science et en vertu; il brûlait, nouveau Moïse, du désir de sauver son peuple et de voler au secours de tant d'âmes qui périssaient. Va-t-il donc commencer dès lors son apostolat? Non; il faudra, auparavant, qu'il apprenne tout ce qu'il a à souffrir pour le nom de J. C.; il faudra qu'il puisse parler, comme S. Paul, des dangers qu'il aura courus sur les mers, des violences et des outrages qu'il aura essuyés, de ses blessures, de sa captivité, de ses chaînes. Voyez-vous cette frêle barque sur laquelle il vient de se confier aux flots? A peine est-elle sortie du port que des pirates africains fondent sur elle comme sur une proie. Le saint prêtre est atteint d'une flèche, et son sang coule. Bientôt, chargé de fers, il est conduit chez les cruels ennemis du nom chrétien, et vendu comme esclave dans la barbare Tunis. Un impie renégat achète Vincent et le condamne aux plus durs travaux. Mais, ô prodige! l'esclave, par sa patience et son inaltérable douceur, change le cœur du maître et le ramène au bercail...

Ce fut là la première victoire de notre apôtre, et comme son début dans la carrière qu'il va parcourir désormais à pas de géant. Comment le suivre dans une course si rapide? Comment tout raconter?...

2e SUBD. — Institution des prêtres de la mission.

Il a jeté un coup d'œil autour de lui, et, frappé du spectacle que lui ont offert les campagnes, comme le Sauveur des hommes, il s'est écrié : *La moisson est grande, mais combien est petit le nombre des ouvriers qui peuvent la recueillir!* Quand lui sera-t-il donné d'embraser l'âme de ses frères dans le sacerdoce!

Il dit, et quelques prêtres, émules de son zèle, sont déjà venus se ranger sous ses drapeaux. C'est le grain de sénevé. C'est ici l'origine de ces missions fameuses auxquelles la France entière dut alors sa régénération. De la Picardie et de la Bresse, où elles commencèrent, elles s'étendirent rapidement et avec d'incroyables fruits dans les autres provinces, jusqu'à ce qu'enfin le saint homme, consolidant son œuvre, fonda dans Paris sa congrégation de prêtres missionnaires, société précieuse à la religion, qui, honorée de la protection des princes et de l'approbation du souverain pontife, eut bientôt des établissements dans toutes les parties du royaume et dans les pays étrangers; vaste corps dont il remua tous les ressorts pendant sa vie, qu'il continua d'animer de son esprit après sa mort, et à l'aide duquel, se multipliant, pour ainsi dire, il put exercer en cent lieux à la fois l'influence de son génie bienfaisant, et donner une direction nouvelle et comme une impulsion décisive à son siècle.

3e SUBD. — Établissement des conférences et des séminaires, etc.

Tandis que, dans le royaume et dans les régions étrangères, ses enfants répandaient la connaissance de l'Évangile, il donnait lui-même tous ses soins aux domestiques de la foi, il établissait les conférences à jamais célèbres qui, en prévenant ou en dissipant l'ignorance du sacerdoce, devaient arrêter le relâchement qui en est toujours la suite. Il était l'âme de ces pieuses assemblées; il y portait l'onction et la lumière. A la profondeur, à la sagesse, à l'élévation de ses discours, on eût dit que Dieu même s'expliquait par sa bouche.

Il préludait à l'établissement des séminaires par des retraites ecclésiastiques.

IIe POINT.

OEUVRES INCOMPARABLES DE CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL.

Je vais parler des œuvres de miséricorde de Vincent de Paul. C'est ici que je me vois comme lancé sur une mer sans fond et sans rives. Sont-ce les libéralités d'un simple prêtre que je vais raconter? ou sont-ce les effets d'une magnificence royale que je vais décrire? ou bien est-ce la divine Providence elle-même que je vais montrer descendue sur la terre et cachée sous les traits d'un mortel? Il n'y a point d'image trop grande, point de figure trop hardie pour vous préparer au magnifique spectacle que j'ai maintenant à déployer devant vous. Mais les moments sont précieux; hâtons-nous.

1re SUBDIVISION. — Sa charité envers les forçats.

Les premiers malheureux que réveillent sa charité, ce sont ces coupables forçats dont le nom seul rappelle l'idée des crimes les plus affreux, aussi bien que les traitements les plus cruels à la nature. Au douloureux spectacle de leurs misères de toute sorte, son cœur s'échappe en soupirs, ses yeux se fondent en larmes, son âme oppressée se grandit et se dilate pour adoucir leur sort. Il va remuer le ciel et la terre en leur faveur. Je le vois s'intéresser auprès du général des galères, solliciter pour eux la protection de la cour, réclamer, recueillir les aumônes nécessaires à l'importante réforme qu'il médite. C'est un bon père qui veut arracher à la misère et à la mort des enfants coupables, il est vrai, mais qui n'ont jamais cessé pour lui d'être chers à sa tendresse. Déjà un nouvel asile, plus salubre et plus sûr, se prépare pour les recevoir; déjà des ministres de paix sont venus consoler leurs douleurs; déjà Vincent lui-même, nommé aumônier général des galères, a volé successivement à Bordeaux, à Bayonne, à Marseille, pour y répandre tout à la fois et les secours qui soulagent et les instructions qui édifient. Il parcourt les rangs, il baise les fers des captifs, il les arrose de ses pleurs, il voudrait qu'il lui fût donné de les rompre. Il veut au moins en adoucir la pesanteur; il leur apprend à les porter avec résignation et courage; il ouvre leurs âmes à l'espoir et au repentir; il leur fait comprendre le langage de la vertu, qui, jusque-là, leur avait paru importun et inintelligible.....

2e SUBD. — Institution des Sœurs de saint Vincent de Paul.

Quelle est cette association de dames illustres, moins recommandables encore par l'éclat de leur naissance que par le tendre amour dont elles sont animées pour les pauvres? A la voix du saint prêtre, dont les paroles sont autant de traits de flamme, elles se sentent capables des sacrifices les plus héroïques.

Quel est cet essaim de jeunes vierges que je vois paraître à leur suite? *Elles n'ont point d'autres monastères que les maisons des pauvres, point d'autres cloîtres que les rues des villes et les salles des hôpitaux, point d'autre clôture que l'obéissance, point d'autre voile qu'une sainte modestie.* Anges visibles de la Providence, de toutes les infirmités qui assiégent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe, il n'en est pas une seule qu'elles ne soulagent.

3e SUBD. — L'Hôtel-Dieu, les Enfants-Trouvés.

Vincent sait que l'Hôtel-Dieu de Paris, vaste asile ouvert à toutes les infirmités et à toutes les misères humaines, ressemble moins à un hospice qu'à un tombeau; que les infortunés malades, dépourvus d'aliments et de secours, y respirent encore un air pestilentiel qui leur donne la mort. Il ne peut voir de tels maux et ne pas chercher les moyens de les adoucir. Il parle, et à sa voix deux cents pieuses dames du plus haut rang deviennent les servantes de cette prodigieuse multitude de malheureux entassés dans un lieu d'infection et d'horreur. Elles courent à leurs nouvelles fonctions, et le sort des malades est aussitôt amélioré..... Au temps dont nous parlons, une multitude d'enfants infortunés, nés au sein de la débauche et de la misère, étaient, dès les premiers moments de leur existence, abandonnés par les auteurs de leurs jours. Vincent de Paul, ému de compassion sur le sort de ces petites créatures, réunit autour de lui les zélées coopératrices de ses bonnes œuvres, et leur parle avec tant d'ardeur qu'elles adoptent ces malheureux orphelins. De là ces hôpitaux d'*enfants trouvés* qui frappent les regards dans toutes les villes, monuments plus glorieux à la mémoire de notre saint que ne le sont à celle des rois et des conquérants les palais d'or et de marbre auxquels ils ont fastueusement attaché leurs noms.

4e SUBD. — Autres œuvres de miséricorde.

Vincent est devenu si puissant en œuvres, qu'il peut désormais faire face à tous les fléaux, s'opposer à tous les malheurs, répondre aux calamités les plus désastreuses.

L'ange de la colère a soufflé sur la Lorraine le feu des sanglants combats. Qui réparera ces immenses désastres? La charité d'un pauvre prêtre. Il sauvera de même la Picardie et la Champagne. Quand Paris sera assiégé, il distribuera chaque jour des subsistances à quinze mille pauvres.

Que serait-ce si j'ajoutais que ses secours allaient chercher jusqu'en Irlande et en Ecosse les catholiques persécutés? Que serait-ce si je comptais les hôpitaux qu'il fonda pour tous les âges et pour toutes les infirmités humaines?...

SAINT LOUIS.

ÉCRITURE.

Discat rex timere Deum et custodire verba ejus et cæremonias ejus quæ in lege præcepta sunt : nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos, neque declinet in partem dexteram vel sinistram, ut longo tempore regnet ipse et filii ejus (Deuter. XVII. 19).

Oculus fui cæco, et pes claudo. Pater eram pauperum (Job. XXIX. 9, 10).

Confortatus est in regno suo et Dominus erat cum eo, et magnificavit eum in excelsum (II Paral. I. 1).

Fortis in bello, maximus in salutem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes, quam gloriam adeptus est! (Eccli. XLVI. 2).

Volui nequaquam abuti potentiæ magnitudine, sed clementia et lenitate gubernare subjectos (Esther. XIII. 2).

In gentibus non erat rex similis ei, et dilectus Deo suo erat; et posuit eum Deus regem super omnem Israel (II Esdr. XIII. 26).

SS. PÈRES.

Christianos imperatores non ideo felices dicimus, quia vel diutius imperant, vel imperantes filios morte placide reliquerunt, vel hostes reipublicæ domuerunt; hæc enim et alia vitæ hujus ærumnosæ, vel munera, vel solatia, quidam etiam cultores dæmonum accipere meruerunt, qui non pertinent ad regnum Dei, quo pertinent isti... Sed felices eos dicimus si juste imperant; si inter linguas sublimiter honorantium et obsequia nimis humiliter salutantium non exstolluntur, sed si homines esse meminerunt; si suam potestatem, ad Dei cultum maxime dilatandum, majestati ejus famulam faciunt; si Deum timent, diligunt, colunt; si plus amant illud regnum ubi non timent habere consortes; si tardius vindicant, facile ignoscunt; si eamdem vindictam pro necessitate regendæ tuendæque reipublicæ, non pro saturandis inimicitiarum odiis exerunt; si eamdem veniam, non ad impunitatem iniquitatis, sed ad spem correctionis indulgent; si luxuria tanto eis est castigatior, quanto potest esse liberior; si malunt cupiditatibus pravis quam quibuslibet gentibus imperare Et si hæc omnia faciunt, non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter caritatem felicitatis æternæ; si pro peccatis, humilitatis et miserationis et orationis sacrificium Deo suo vero immolare non negligunt : tales Christianos imperatores dicimus esse felices interim spe, postea reipsa futuros, cum id quod exspectavimus advenerit (S. August. *De Civit. Dei L.* 5. *C.* 24).

Melius est artem eleemosynam dandi scire quam esse regem, et diademate coronari. Hæc namque te docet quomodo possis Deo similis fieri, quod est omnium summa bonorum (S. Chrysost. *Hom.* 33 *ad pop. Antioch.*).

Non ad hoc accepisti ut in delicias absumeres, sed ut in eleemosynam erogares (Id. *Hom.* 34 *ad pop.*).

Deo a quo nos sumus facti, nos reddamus, nec dominari nobis ea, quibus sumus naturaliter proposita, permittamus, dominetur utilis ratio, subjiciatur corpus animo, animus Deo, et impleta est tota hominis perfectio (S. Prosp. *L.* 3. *de vit. contemplat.*).

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

ÉCRITURE.

Relinquent gentes idola sua, et venient, et gaudebunt adorantes regem Israel (Tob. XIV. 8).

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum, quia dereliquerunt pactum tuum filii Israel (III Reg. XIX. 10, 14).

In terram alienigenarum gentium pertransiit; et ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ (Eccli. XXIX. 9).

Pertransiit usque ad fines terræ, et obtinuit regiones gentium (I Mach. I. 5).

Cum fiducia loquebatur, virtutesque non quaslibet faciebat Deus per manum ejus (Act. XIX. 8).

Gratia data est mihi a Deo ut sim minister Christi Jesu in gentibus (Rom. XV. 15).

Signa apostolatus mei facta sunt in omni patientia, in signis, et prodigiis et virtutibus (II Cor. XII. 12).

Dominus mihi astitit et confortavit me ut per me prædicatio impleatur (II Tim. IV. 16).

Oportet te prophetare gentibus, et populis, linguis et regibus multis (Apoc. X. 11).

SS. PÈRES.

Cernis quod æqualiter in villis et urbibus et castellis, id est et magnis et parvis Evangelium prædicaverit; ut non consideraret nobilium potentiam, sed salutem credentium. *Circuibat civitates*, hoc habens operis quæ mandaverat Pater; et hanc esuriem ut doctrina sua salvos faceret infideles. *Docebat autem in synagogis* et villis evangelium regni, et post prædicationem atque doctrinam curabat omnem langorem, et omnem infirmitatem, ut quibus sermo non suaserat, opera persuaderent (S. Hieron. *Comm. L.* 1 *in Matth. C.* IX).

Messis quidem multa, operarii autem pauci. Messis multa populorum significat multitudinem; operarii pauci, penuriam magistrorum. Et imperat ut rogent dominum messis ut mittat operarios in messem suam. Et ut apertius loquar : messis multa, omnis turba credentium est; operarii autem pauci, et apostoli et imitatores eorum qui mittuntur ad messem (Id. *ibid.*)

Duo hominibus maxima beneficia conferebat : primum æterni regni Evangelium, deinde omnis morbi atque languoris repulsionem : nullam ergo civitatem præteribat, nullum vicum negligebat; sed ad omnia loca libenter accedebat (S. Chrysost. *Hom.* 33).

Quidnam est quod Evangelii prædicatio potuerit obtinere?... cum enim videris universa concurrere in unum; hos vero qui sunt ex adversa parte superare; quæ horum causa sunt, responde? Tale est enim, ut cum rex quisquam instructus armis, fretus exercitu, potentissimos in bello acies instruens, hostes superare nequiverit; nudus aliquis et pauper, et solus, ne brevi quidem jaculo armatus, aut simplici saltem veste tectus, certamen ineat, eaque peragat quæ alii nec cum mille quidem munitionibus patrare potuerunt. Noli igitur in prava permanere sententia, sed virtutem venerare Crucifici (Id. de *Laud. S. Pauli*).

Si nobis Deus præsidio sit, quam facile omnia pericula propulsabit!... Secundet modo Deus iter ad suæ religionis amplificationem; quominus diaboli, eorumque administri omnes, manibus pedibusque conentur omnia, non recuso. *Si enim Deus pro nobis, quis contra nos!* (S. Franç. Xav. *Ep.* 15.)

SAINT VINCENT DE PAUL.

ÉCRITURE.

Dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina (Jerem. III. 15).

Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem (Luc. IV. 18, 19).

Factus sum infirmis, infirmus, ut infirmos lucrifacerem; omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos (I Cor. IX. 22).

Induite vos sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam; super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis (Coloss. III. 4).

In operibus bonis testimonium habens, hospitio recepit, Sanctorum pedes lavit, tribulationem patientibus subministravit, omne opus bonum subsecutus est (I Tim. V. 10).

SS. PÈRES.

Qui, propter fidem Christi et prædicationem Evangelii, omnes affectus contempserint atque divitias et sæculi voluptates, isti *centuplum recipient, et vitam æternam possidebunt* (S. Hieron. *L.* 3 *in Matth. C.* 19).

Quid dicit Dominus? *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Non mitto vos, inquit, ad arandi seminandique laborem, sed ad segetis jam præparatam messem (S. Chrysost. *Hom.* 3).

Ecce mundus sacerdotibus plenus est; sed tamen in messe Dei rarus valde invenitur operator, quia officium quidem sacerdotale suscipimus, sed opus officii non implemus. Sed pensate, fratres charissimi, pensate quod dicitur : *Rogate Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam;* vos pro nobis petite, ut digna vobis operari valeamus, ne ab exhortatione lingua nostra torpeat, ne postquam prædicatoris locum suscepimus, apud justum judicem nostra nos taciturnitas addicat (S. Gregor. Pap. *Hom.* 17 *in Evang.*).

Cibum porrige, medicamentum adhibe, vulnus alliga, de calamitate aliquid percontare, de patientia orationem habe (S. Greg. Naz. *Orat.* 27 *de paup. amor.*)

O quid agit amor pauperis! gloriatur in cœlo Deus, unde pauper erubescit in terra; in cœlo prima est esurientis annona, prima stipendia pauperis tractantur in cœlo. Quod Abel passus sit, quod servavit mundum Noe, quod Abraham fidem suscepit, quod Moyses legem tulit, quod Petrus crucem resupinus ascendit, Deus tacet, et hoc clamat solum, quod comedit pauper (S. Chrysol. *in Serm.* 14).

Quid nos ad hæc dicturi sumus, fratres, vel quam excusationem habere poterimus, qui amplas et spatiosas domos habentes, viæ aliquando dignamur excipere peregrinum, ignorantes, imo non credentes quod in omnibus peregrinis Christus excipitur, sicut et ipse dixit! *Hospes fui et suscepistis me?* Laboriosum et fastidiosum nobis est in pauperibus recipere Christum in patriam nostram timeo ne nobis ille vicem reddat in cœlo, et nos non recipiat in beatitudinem suam (S. August. *Serm.* 172 *de Temp.*)

EXEMPLES.

SAINT LOUIS.

I. LOUIS DE POISSY.

S. Louis naquit le 25 avril 1215 au château de Poissy. Pour témoigner l'estime qu'il faisait de la grâce du baptême, il eut pendant toute sa vie une prédilection singulière pour le lieu où il l'avait reçu. Il ne se trouvait nulle part mieux qu'à Poissy ; son plaisir était d'y demeurer et d'y faire de bonnes œuvres. Il signait *Louis de Poissy* dans ses lettres familières et dans d'autres actes particuliers dont on a encore les originaux.

II. PAROLES DE SA MÈRE LA REINE BLANCHE.

Sa mère lui avait inspiré, dès le berceau, un grand respect pour les choses saintes, de vifs sentiments de piété, et un amour extraordinaire pour la chasteté. « Je vous aime assurément, mon fils, lui disait-elle souvent dans son enfance ; je vous aime avec toute la tendresse dont une mère est capable; mais j'aimerais infiniment mieux vous voir tomber mort à mes pieds, que de vous voir jamais commettre un péché mortel. » Ces paroles avaient fait une telle impression sur son esprit, qu'il avoua plusieurs fois ne les avoir jamais oubliées, et qu'il ne passait pas de jour sans les rappeler à sa mémoire pour se prémunir contre les dangers de la séduction.

III. SES SOINS ET SA TENDRESSE POUR LES MALADES.

Déjà un fléau destructeur faisait les plus grands ravages dans l'armée des croisés. La contagion était dans le camp. Les cadavres des chrétiens et des infidèles morts en combattant avaient infecté les eaux du Nil où on les avait jetés; les mauvais aliments dont on était obligé de se nourrir, la sécheresse de la saison, les ardeurs du climat, tout avait concouru à répandre parmi les croisés une affreuse épidémie. Les horreurs de la famine se joignirent bientôt à ce premier fléau.

Mais cette cruelle épreuve n'abattit point le cœur de Louis. Il pourvoyait à tout, visitait les malades, les soulageait de son argent, les consolait par ses paroles. Un de ses anciens valets de chambre, homme de bien, étant sur le point de mourir, dit à Guillaume de Chartres qui l'exhortait à la mort, qu'il attendait son saint maître et qu'il ne voulait pas mourir sans avoir eu auparavant le bonheur de le voir. Louis arriva aussitôt, et lui dit les choses les plus tendres avec cette bonté touchante qui faisait le fonds de son caractère. A peine l'eut-il quitté que ce bon serviteur expira dans les sentiments d'une parfaite résignation. Il n'était guère possible que le pieux monarque portât aussi loin sa tendresse pour les malades.

IV. SA GRANDEUR D'AME DANS SA PRISON.

L'histoire fait foi de sa constance dans cette occasion. Quoique réduit au plus triste état, un calme profond régnait dans son âme, et une douce sérénité brillait sur son front. Les barbares eux-mêmes en furent étonnés au point qu'ils avouèrent, dit Joinville, que *c'était le plus fier chrétien qu'ils eussent jamais connu.* Dira-t-on encore que la piété rend les hommes pusillanimes?

V. SA RÉSIGNATION A LA NOUVELLE DE LA MORT DE LA REINE BLANCHE SA MÈRE.

Quand on lui annonça la mort de la reine Blanche, son premier mouvement fut de verser un torrent de larmes ; mais, revenu bientôt à lui-même, il se prosterna devant l'arbitre souverain de la vie et de la mort, en disant : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de m'avoir conservé jusqu'ici une mère si digne de toute mon affection. C'était un présent de votre miséricorde, vous le reprenez comme votre bien, je n'ai point à m'en plaindre. Il est vrai que je l'aimais tendrement; mais puisqu'il vous plaît de me l'ôter, que votre saint nom soit béni dans tous les siècles. »

VI. SON AMOUR POUR LA JUSTICE.

Il rendait souvent en personne la justice au moindre de ses sujets. « Souvent, dit Joinville, j'ai vu que le bon saint roi, après la messe, allait se promener au bois de Vincennes, s'asseyait au pied d'un chêne, nous faisait prendre place à côté de lui, et donnait audience à tous ceux qui avaient à lui parler sans qu'aucun huissier ou garde les empêchât de l'approcher. »

VII. SA SAINTE MORT.

Après avoir rempli les devoirs d'un bon père et d'un bon roi, il ne s'occupa plus que des derniers devoirs d'un bon chrétien. Il demanda les sacrements. Tous ceux qui étaient présents fondirent en larmes en le voyant répondre aux prières de l'Eglise avec tant de ferveur et de sérénité. Après avoir reçu le saint viatique dans les transports de la foi la plus vive, il ne soupira plus qu'après la céleste patrie et mourut quelque moments après dans la paix du Seigneur (Joinville, *Vie de S. Louis.* — Voir aussi Guillaume de Nangis, de Laurière et Velly).

EXEMPLES.

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

I. INTRÉPIDE COURAGE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Cet infatigable apôtre des Indes entreprit d'assujétir les îles du More à l'empire de J. C. Ces îles, aussi stériles qu'affreuses, paraissaient moins propres à des hommes qu'aux reptiles venimeux qu'on y rencontre à chaque pas. L'air y était si grossier et si corrompu que souvent les étrangers tombaient morts ou du moins évanouis en y débarquant. La terre y tremblait presque sans cesse, s'entr'ouvrait quelquefois sous les pas du voyageur et les montagnes vomissaient des tourbillons de flamme et de fumée si abondants, si continuels et avec des mugissements si horribles que ces volcans semblaient autant de soupiraux de l'enfer. Le caractère des habitants répondait à la malignité du climat. Ils étaient les plus cruels et les plus perfides de tous les barbares, et ils portaient la férocité jusqu'à se régaler les uns les autres de la chair de leurs proches devenus vieux. Ce qui eut été pour tout autre un objet d'effroi, ou du moins d'aversion et d'exécration, eut un attrait tout particulier pour Xavier. « Les nations plus traitables et plus opulentes, dit-il à ses amis qui faisaient les derniers efforts pour l'arrêter, ne manqueront point de prédicateurs; mais celle-ci est pour moi, puisque personne n'en veut. Si elle avait des bois odoriférants et des mines d'or, on braverait tous les périls pour les lui aller enlever ; faut-il donc que les marchands soient plus intrépides que les missionnaires? Ces peuples infortunés seraient-ils exclus tout seuls du bienfait de la Rédemption? Ils sont très-barbares et très-brutaux, j'en conviens; mais qu'ils le soient encore davantage, celui qui fait fleurir les troncs arides et convertit, quand il lui plaît, les pierres en enfants d'Abraham, n'est-il pas assez puissant pour fléchir leurs cœurs? Ne puissé-je, en tout cas, procurer le salut que d'un seul d'entre eux, je me croirais trop bien récompensé de tous les travaux et de tous les périls dont on prétend me faire peur. »

Il entra dans les îles du More avec ces sentiments, et durant la pénible et dangereuse mission qu'il y fit, il montra toujours le même zèle et la même intrépidité.

Un jour qu'il célébrait le saint sacrifice, la terre fut tout à coup agitée de si violentes secousses que tout le monde s'enfuit en désordre de l'église. Il resta seul à l'autel sans donner le moindre signe d'effroi ou de distraction, et les barbares se persuadèrent qu'un homme qui demeurait immobile tandis que les rochers tremblaient, était quelque chose de plus qu'un mortel. Aussi tout farouches, tout brutaux qu'étaient ces insulaires, ils embrassèrent bientôt la religion divine qu'il venait leur prêcher. Talo, chef-lieu de l'île principale, et qui comptait vingt-cinq mille habitants, fut entièrement convertie ; les autres habitants suivirent cet exemple, et les îles abhorrées du More changèrent d'une manière si éloignée de toutes les conjectures humaines que le saint apôtre les nomma depuis les îles de la Providence (Vie de S. François Xavier. — *Anecdot. chrét.*).

II. FOI ET HUMBLE PRIÈRE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Au fort de la tempête, dit-il en racontant le danger qu'il avait couru dans le détroit de Ceylan, je pris pour intercesseurs auprès de Dieu, les personnes vivantes de notre compagnie et ensuite tous les chrétiens. Je parcourus les ordres des anges et des saints, et je les invoquai tous. A la vérité, étant, comme je suis, le plus méchant des hommes, j'ai honte d'avoir versé tant de larmes par un excès de plaisir céleste, lorsque j'étais sur le point de périr. »

III. ZÈLE INCOMPARABLE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Le zèle formait le caractère distinctif de notre saint. Il brûlait, si l'on peut parler de la sorte, d'une soif ardente du salut des âmes et de la propagation du royaume de J. C. sur la terre. Sans cesse il priait avec larmes le Père céleste de ne pas laisser périr des créatures qu'il avait créées à son image. Comme un autre Paul, il se faisait tout à tous. Dans le transport de son zèle, il invitait, il pressait les autres de travailler à la conversion des pécheurs et des infidèles. Voici comment il s'exprimait dans une lettre qu'il écrivait en Europe : « Il me vient souvent en pensée de parcourir les académies de l'Europe, principalement celle de Paris, et de crier de toutes mes forces à ceux qui ont plus de savoir que de charité : « Ah ! combien d'âmes perdent le ciel et tombent dans les enfers par votre faute !... » Plusieurs sans doute, touchés de cette pensée feraient une retraite spirituelle et se convertiraient. Des millions d'idolâtres se convertiraient sans peine, s'il y avait plus de personnes qui cherchassent, non leurs intérêts, mais ceux de J. C. (*Lettr.*).

EXEMPLES.

SAINT VINCENT DE PAUL.

I. SON HUMILITÉ.

Ce grand saint disait qu'il était un vieux pécheur, indigne de vivre, qu'il avait un besoin extrême de la miséricorde de Dieu, à cause des péchés dont il s'était rendu coupable. Se prosternant un jour devant les prêtres de sa congrégation, ils furent bien étonnés de l'entendre parler ainsi : « Si vous connaissiez mes misères, vous me chasseriez de la congrégation, à qui je suis à charge, que je déshonore et à qui je fais tort. »

— Il parlait souvent de la bassesse de sa naissance. Il présenta à ses prêtres et à plusieurs seigneurs son neveu, qui était venu le trouver habillé comme l'étaient alors les pauvres gens de la campagne, et ayant ressenti quelque peine de le leur présenter en cet état, il s'accusa plusieurs fois devant ses prêtres de la répugnance qu'il avait éprouvée.

— Ayant eu très-souvent occasion de parler de son esclavage à Tunis, et de ce qu'il avait fait rentrer dans le sein de l'Eglise son maître, qui était renégat, il n'en dit jamais un seul mot, de peur d'en tirer vanité. Si la nécessité ou la charité le contraignait de parler de quelque bien qu'il avait fait, c'était toujours au zèle des autres qu'il en attribuait le succès.

II. SA PATIENCE.

Un gentilhomme, transporté de fureur, ayant dit à S. Vincent de Paul une injure grossière, le saint se jeta aussitôt à ses pieds, lui demandant pardon de l'occasion qu'il lui avait peut-être donnée de lui parler ainsi.

— S. Vincent de Paul fut souvent calomnié, et on ne l'entendit jamais ni se plaindre ni rien dire pour montrer qu'il était innocent de ce dont on l'accusait. « Je ne me justifierai jamais que par mes œuvres, disait-il aux prêtres de sa congrégation. »

Il demeurait dans la même maison qu'un juge du village de Sore, situé dans les Landes. Celui-ci étant sorti sans avoir pris les précautions nécessaires, trouva à son retour qu'on lui avait volé 400 écus ; il accusa Vincent du vol et se mit à le décrier parmi toutes ses connaissances et tous ses amis. Le saint se contenta de nier le fait et de dire tranquillement : « Dieu sait la vérité. » Pendant les six années que dura la calomnie, il ne dit rien autre chose pour sa défense. Enfin le voleur fut arrêté pour un nouveau crime. Déchiré par le remords de sa conscience, il envoya chercher le juge de Sore, lui déclara qu'il était le voleur de son argent et que le serviteur de Dieu était innocent du crime dont on l'avait accusé. Vincent raconta depuis cette histoire dans une conférence qu'il faisait à ses prêtres ; mais il parla de lui en troisième personne pour ne pas se fatre honneur du mérite qui lui en était revenu devant Dieu.

III. SA DOUCEUR.

Il disait à propos de la manière de reprendre nos frères : « Il est nécessaire d'avoir avec tous de la douceur et de traiter toutes sortes de personnes avec ces manières qui partent d'un cœur tendre et plein d'une charité chrétienne. »

Il ajoutait : « « M. l'évêque de Genève a converti plus d'âmes par sa douceur que par son érudition. » Et il rapportait ce que le cardinal du Perron avait coutume de dire : « Je suis bien assuré de convaincre les hérétiques, mais pour les convertir il faut les envoyer à M. de Sales. »

IV. SA PIÉTÉ.

Lorsqu'il était bien malade, il mettait en pratique une très-excellente manière de prier. Elle n'est pas moins avantageuse que facile et elle procure de grandes douceurs à ceux qui aiment Dieu. Cette manière de prier consiste à se tenir en sa divine présence, ne faisant presque aucune considération, se contentant d'exciter son cœur à produire fréquemment des actes de résignation à la volonté de Dieu, de confiance, d'amour, de remerciement, etc. (*Tiré* d'Abelly, *Ev. de Rodez*, et de Collet, *Vie de S. Vincent de Paul*).

V. SON INCOMPARABLE CHARITÉ.

On sait que, par un héroïsme inouï de charité, il obtint de prendre la place d'un forçat qui se désespérait et qu'il ne pouvait consoler, qu'il fut chargé de chaînes et qu'il les porta quelque temps. C'est à lui que nous devons de conserver par année des milliers d'enfants abandonnés; c'est à lui que, sans nulle distinction de pays, de culte, de rang, les pauvres et les malades sont redevables des secours que la charité leur prodigue et qui en rappelle la plus grande partie à la vie. O nom cher et sacré pour les âmes sensibles! puissent les larmes délicieuses que tu m'as fait répandre, passer dans tous les cœurs? Vincent de Paul, tu fus le meilleur des hommes, et, sans flatterie, j'ai pu te nommer l'homme unique (M. d'Arnaud, *Délassements de l'homme sensible* T. I, p. 27).

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARIE MADELEINE.

(LE T. R. P. LACORDAIRE.)

Ier POINT.

PRÉROGATIVES ACCORDÉES PAR J. C. A MADELEINE.

IIe POINT.

CAUSES DE SES SURPRENANTES PRÉROGATIVES.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

PRÉROGATIVES ACCORDÉES PAR J. C. A MADELEINE.

1 — Elle accompagna N. S. et le servit;
2 — J. C. fit à sa prière un grand miracle;
3 — Elle eut le bonheur de baiser les pieds de J. C.;
4 — Elle se tint debout, à côté de Marie, au pied de la croix;
5 — Elle vit, la première, J. C. ressuscité.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

CAUSES DE CES SURPRENANTES PRÉROGATIVES.

1 — Du côté de Dieu;
2 — Du côté de Marie-Madeleine.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE.

(BOURDALOUE. — UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

SIMPLICITÉ DE GENEVIÈVE, PLUS ÉCLAIRÉE QUE LA SAGESSE DU MONDE.

IIe POINT.

FAIBLESSE DE GENEVIÈVE, PLUS PUISSANTE QUE LA FORCE DU MONDE.

IIIe POINT.

BASSESSE DE GENEVIÈVE, PLUS HONORÉE QUE LA GRANDEUR DU MONDE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SIMPLICITÉ DE GENEVIÈVE, PLUS ÉCLAIRÉE QUE LA SAGESSE DU MONDE.

1 — Son union avec Dieu;
2 — Ses communications avec Dieu.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

FAIBLESSE DE GENEVIÈVE, PLUS PUISSANTE QUE LA FORCE DU MONDE.

1 — Ses guérisons miraculeuses;
2 — Ses conversions nombreuses et extraordinaires.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

BASSESSE DE GENEVIÈVE, PLUS HONORÉE QUE LA GRANDEUR DU MONDE.

1 — Honneurs qu'elle reçoit de son vivant;
2 — Culte solennel qu'on lui rend après sa mort.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE.

(BOSSUET, DE LA RUE, DE CICERI.)

Ier POINT.

FAVEURS DONT DIEU A COMBLÉ SAINTE THÉRÈSE.

IIe POINT.

CORRESPONDANCE DE THÉRÈSE AUX DESSEINS DE DIEU.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

FAVEURS DONT DIEU A COMBLÉ SAINTE THÉRÈSE.

1 — Il se l'attache dès son enfance;
2 — Il la retire du danger où elle s'est exposée.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

CORRESPONDANCE DE THÉRÈSE AUX DESSEINS DE DIEU.

1 — Elle réforme le Carmel;
2 — Elle trouve son bonheur dans les souffrances;
3 — Elle s'efforce, par ses ardents désirs, de s'unir à J. C.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MADELEINE.

TEXTE.

Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum.

LUC. VII. 47.

M. F., l'Ancien Testament nous a conservé la mémoire d'un grand nombre de femmes illustres. Eve, la mère de tous les hommes, Sara, Rébecca, Rachel, épouses des premiers patriarches de la famille hébraïque; Débora, qui gouverna le peuple de Dieu; Ruth, qui abandonna sa patrie pour suivre sa belle-mère; Judith, qui délivra Jérusalem des invasions d'un ennemi formidable; Esther, qui sauva son peuple dans la captivité; Suzanne, qui exposa sa vie pour sauver son innocence devant Dieu, et enfin, cette mère des Machabées qui couronna toute l'antiquité sacrée, et qui, non-seulement donna sa vie, mais la vie de ses enfants, préférant le salut de leur âme, à ce salut temporel de la vie présente.

Mais, en échange de toutes ces gloires de l'Ancien Testament, le Nouveau ne nous en offre que deux : la gloire de la bienheureuse Mère de N. S., et la gloire de la pécheresse Marie-Madeleine. Nous ne trouvons pas dans les saintes pages du Nouveau Testament d'autre événement qui ait été proposé à notre admiration et à notre méditation.

Mon objet, en ce jour, est d'examiner devant vous quelle a été la prédestination de Marie-Madeleine : 1° *quelles sont les prérogatives que N. S. lui a accordées*; 2° *de rechercher la cause de cette prédestination.*

Ier POINT.

PRÉROGATIVES ACCORDÉES PAR J. C. A MADELEINE.

1re SUBDIVISION. — Elle accompagna N. S. et le servit.

Il fut donné à Madeleine d'accompagner le Sauveur dans ses courses apostoliques; elle était à côté de lui; elle entendait ses paroles à tout instant; elle le voyait au milieu de ses apôtres, dans ses miracles et dans toutes ses actions.

Mais que faisaient les saintes femmes à la suite du Sauveur ? A cette prérogative de la familiarité divine quel office était attaché ? Elles servaient Notre Seigneur : *Erant autem et mulieres... inter quas erat Maria Magdalene... et cum esset in Galilæa, sequebantur eum et ministrabant ei* (Marc. xv. 40, 41). Elles le servaient ! il n'est point dit que les apôtres servaient le Christ; cela n'a été dit que des saintes femmes et de Marie-Madeleine. N. S. était servi par la parole des apôtres, mais c'était le service évangelique. Il voulait être servi dans la vie domestique par ces saintes femmes qui l'accompagnaient.

2e SUBD. — J. C. fit pour elle un grand miracle.

N. S., si prodigue de miracles, a été surtout avare d'une sorte de prodige, je veux dire de ce prodige qui fait violence à la vie et à la mort, qui tire du tombeau. Il n'a opéré le miracle de la résurrection que dans trois cas, et chaque fois pour satisfaire à un grand sentiment de la nature. La première fois en ressuscitant la fille de *Jaïre*, en rendant une fille à son père; la seconde fois en ressuscitant le fils de la veuve de *Naïm*, en rendant un fils à sa mère; la troisième fois, ce fut celle-ci, en rendant un frère à deux sœurs désolées. Ainsi, à la prière de Madeleine, il ressuscita Lazare son frère. C'est ainsi qu'il fit pour elle un de ces miracles qu'il n'a opérés que trois fois. Ç'a été la seconde prérogative de Madeleine.

3e SUBD. — Elle eut le bonheur de baiser les pieds de J. C.

Il est une troisième prérogative que Marie-Madeleine n'a partagée avec personne, et qui est bien autrement importante. Et ici j'avoue que ma parole hésite et que j'ai besoin de m'entourer de quelque précaution pour que vous écoutiez la parole que j'ai à vous dire avec toute la simplicité, avec tout le respect, avec toute la sainteté avec lesquels elle doit être accueillie. N. S., la sainteté même, la pureté divine, eh bien, il a voulu, et deux fois seulement en sa vie, il a voulu que la main d'une femme touchât ses pieds adorables, et c'est Marie-Madeleine qui eut cet incomparable bonheur. La première fois : (*Voy.* Luc. VII. 38); la deuxième fois (*Voy.* Marc. XIV. 13).

4e SUBD. — Elle se tint debout, à côté de Marie, au pied de la croix.

Enfin vint le moment où N. S. devait couronner tous ses bienfaits. Or, à ce moment où les apôtres prirent la fuite, où Jésus était abandonné de tout le monde, qui est-ce qui se pressait au pied de sa croix ? l'Evangile le dit : Marie, mère de Jésus, une autre femme, appelée Marie, et Marie-Madeleine. Ainsi cette femme eut le quatrième privilége d'assister au pied de la croix de N. S. et de recevoir son sang la première, avec sa mère, S. Jean et une autre Marie.

5e SUBD. — Elle vit la première J. C. ressuscité.

Il restait le beau moment de la résurrection. J. C. pouvait choisir celui à qui il apparaîtrait le premier. Qui a-t-il choisi ? Est-ce sa mère ? Non. Est-ce l'apôtre S. Pierre, la pierre de son Eglise, son vicaire sur la terre ? Non. Qui donc ? Ecoutez l'Evangile : *Prima Sabbati apparuit primo Mariæ Magdalene de qua ejecerat septem dæmonia* (Marc. XVI. 9).

Telles sont les cinq prérogatives accordées à Marie-Madeleine. Quelle était donc cette femme ? Qu'avait-elle fait pour mériter son sort ? Quelle a été la cause de cette singulière prédestination ? C'est ce qui me reste à vous dire.

IIe POINT.

CAUSES DE CES SURPRENANTES PRÉROGATIVES.

1re SUBDIVISION. — Du côté de Dieu.

1° SA SOUVERAINE MISÉRICORDE. Humainement la miséricorde est impossible à l'égard du vice. Le monde est plein de vices; mais il est plein de vices qui se respectent à un certain degré. Quand une fois la barrière que le monde a opposée au vice est franchie, le monde, comme si le vice lui-même en se montrant à nu le déshonorait, le monde, dis-je, éprouve alors contre le vice une sorte de passion furieuse; il ressent le besoin de fouler aux pieds ce téméraire qui a osé jeter son fard et se montrer tel qu'il est sur les places publiques. Le monde déteste le vice tombé bas et à nu.

Pour Dieu il en est autrement; quand il n'y a plus de ressources, quand tout est perdu, quand une âme est avilie, jamais Dieu n'est plus touché. Il va trouver les pauvres prisonniers dans leurs cachots. Quand une âme est abjecte et abandonnée, c'est presque toujours le moment de sa grâce. Or Marie-Madeleine était, plus que toute autre, abandonnée et perdue, et par conséquent Dieu s'est senti porté à faire un acte de souveraine miséricorde en l'élevant par-dessus toutes les créatures de son sexe, excepté la très-sainte Vierge. Il a voulu porter un défi au monde et prouver que ce que le monde ne trouvait plus bon pour lui était bon pour Dieu encore, et qu'il y avait des ressources dans sa miséricorde que le monde ne connaît pas; que ce que le monde repousse, Dieu peut en faire un trésor de grâces et de prérogatives particulières.

2° SA SOUVERAINE JUSTICE. Mais je dis qu'en second lieu il y a là dedans un acte de souveraine justice. Oui, un acte de souveraine justice; car, remarquez l'histoire de toutes ces malheureuses âmes. Un jeune homme est illustre de sa naissance, il est riche, il est beau, il est lettré. Il a les quatre ou cinq dons qui donnent une puissance irrésistible ! la magie de la jeunesse, de la beauté, de la richesse, de la naissance et de la distinction de l'esprit. Quand on réunit ces quatre ou cinq choses il n'est rien qui ne nous cède. Or le misérable, ainsi doué, touche à ces âmes et leur donne le coup que l'on donne à la fleur et qui la fait pencher pour ne se relever jamais.

Comment résistera à ces abominables séductions de la partie riche du monde cette faible femme ? Elle a la faiblesse du sexe; les dons, la facilité des sentiments. Elle a la faiblesse de la pauvreté, elle a l'abandon de sa famille. Elle a quitté son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, pourquoi ? parce que la faim l'a contrainte à dire adieu à toutes ces choses qui font le bonheur. Elle avait l'espoir qu'on respecterait son courage, sa jeunesse, son sexe, sa pauvreté, sa famille absente, son abandon; hélas ! on lui a tout ravi. Alors le Sauveur la prend à lui, cette infortunée, il la retire de la boue, il la guérit de sa hideuse lèpre et il lui permet de baigner ses pieds de ses larmes.

Voilà ce qu'il a fait pour Marie-Madeleine et ce qu'il fait encore tous les jours.

2e SUBD. — Du côté de Marie-Madeleine.

Elle fut le modèle des pénitentes : 1° par une pénitence *prompte* elle surmonta tous les retardements, si ordinaires aux pécheurs; 2° par une pénitence *généreuse*, elle triompha de tous les obstacles; 3° par une pénitence *efficace*, elle sacrifia à Dieu tout ce qui avait été la matière et le sujet de son péché.

1° PÉNITENCE PROMPTE. Dès qu'elle connut que cet homme qu'elle cherchait était son Sauveur et le Sauveur des âmes; que ce Sauveur était dans la maison du pharisien, c'est-à-dire que cette maison était le lieu marqué dans l'ordre de la prédestination divine, où elle devait trouver son salut, elle ne délibéra point, elle marcha, elle exécuta.

2° PÉNITENCE GÉNÉREUSE. Le plus grand obstacle que la pénitence ait à vaincre, c'est le respect humain; mais Madeleine sut bien le surmonter. Elle ne craignit point de se produire au milieu d'une assemblée. Elle quitta tout le luxe d'une vie mondaine pour n'en retenir que la hardiesse qu'elle convertit en une sainte effronterie de sa pénitence : *Frontosa ad salutem*, comme dit S. Ambroise.

3° PÉNITENCE EFFICACE. L'efficace de la pénitence, selon S. Paul, consiste à faire servir pour Dieu ce qu'on a fait servir pour son péché. Or telle fut la pénitence de Madeleine. Elle employa ses yeux à pleurer, ses cheveux à essuyer les pieds de J. C., ses mains à répandre sur sa tête des parfums, et son cœur à l'aimer : *Quoniam dilexit multum* (Pour le développ. de cette subd., *voy.* BOURDALOUE).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE.

TEXTE.

Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.

I Cor. I. 27, 28.

Tel est, chrétiens, l'ordre de la divine Providence. Si, pour opérer de grandes choses, il ne choisissait que les princes de ce monde, on pourrait attribuer ses merveilleux ouvrages ou à la sagesse ou à l'opulence ou à la force des ministres qu'il y aurait employés, mais il en agit tout autrement, dit l'Apôtre, pour confondre toutes les puissances humaines : *infirma mundi elegit Deus*.....

C'est ce qu'il a montré à l'égard de sainte Geneviève. Qu'était-elle, selon le monde? Une fille simple et dépourvue de toutes les lumières de la science; une fille faible et sans pouvoir; une bergère réduite par sa naissance au plus bas état. Mais, en trois mots qui comprennent trois grands miracles et qui vont partager ce discours, je vous ferai voir : 1° *la simplicité de Geneviève plus éclairée que toute la sagesse du monde*; 2° *sa faiblesse plus puissante que la force du monde*; 3° *sa bassesse plus honorée que la grandeur du monde*.

Ier POINT.

SIMPLICITÉ DE GENEVIÈVE, PLUS ÉCLAIRÉE QUE LA SAGESSE DU MONDE.

La preuve en a été : 1° dans l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu; 2° dans les saintes communications que Dieu eut réciproquement avec elle.

1re subdivision. — **Son union avec Dieu.**

Dès sa jeunesse, Geneviève se dévoua à Dieu de la manière la plus parfaite. Ce fut peu pour elle d'être l'enfant du Seigneur, elle voulut en être l'épouse. C'est pourquoi, comprenant que celui qu'elle servait était un pur esprit, pour contracter avec lui une sainte alliance elle fit un divorce éternel avec la chair. C'est alors qu'elle forma le dessein de demeurer vierge, et, pour l'être avec plus de mérite, elle voulut l'être par engagement, par profession solennelle.

L'élément des vierges et des âmes dévouées à J. C., en qualité de ses épouses, c'est la retraite et la séparation du monde. Aussi est-ce le parti qu'elle choisit. Dès le moment qu'elle fit son vœu, elle se couvrit du saint voile qui distinguait ces prédestinées et ces élues que S. Cyprien appelle la plus noble portion du troupeau de J. C. Il ne lui fallut point de prédicateur pour la porter à renoncer à tous ces vains ornements qui corrompent l'innocence des filles du siècle. Sans étude et sans lecture, elle connut qu'elle devait faire le sacrifice de toutes les vanités humaines. Une croix apportée du ciel par un ange, et qui lui fut présentée par S. Germain, lui tint lieu désormais de tout ce que l'envie de paraître lui eût fait ambitionner si c'eût été une fille mondaine.

Pour conserver le mérite de sa virginité, elle s'engage, par état et par profession de vie, aux emplois les plus bas de la charité et de l'humilité.....

2e subd. — **Ses communications avec Dieu.**

Une fille sans instruction et sans lettres, telle qu'était Geneviève, parle néanmoins de Dieu comme un ange du ciel. Elle ne sait rien, et l'onction qu'elle a reçue d'en haut lui enseigne toutes choses. Elle demeure sur la terre et dans ce lieu d'exil, mais toute sa conversation est parmi les bienheureux et dans le séjour de la gloire. Dieu, dit Salomon, se plaît à parler aux simples : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus* (Prov. III. 32). De là ces extases qui la ravissent hors d'elle-même et ces visions célestes dont elle est éclairée. Ce sont des mystères impénétrables pour nous et des secrets qu'il ne lui était pas plus permis qu'à l'Apôtre de nous révéler : *Arcana verba quæ non licet homini loqui* (II Cor. XII.) De là ce don de discerner les esprits; de là cette confiance avec laquelle on lui donne la conduite des vierges et le soin des veuves.....

IIe POINT.

SA FAIBLESSE, PLUS PUISSANTE QUE LA FORCE DU MONDE.

1re subdivision. — **Ses guérisons miraculeuses.**

Qu'est-ce que la vie de sainte Geneviève, sinon une suite de prodiges et d'opérations surnaturelles que l'infidélité même est obligée de reconnaître? Y a-t-il maladie si opiniâtre et si incurable qui n'ait cédé à l'efficacité de sa prière? Et ce don des guérisons que le maître des Gentils assure avoir été une des grâces communes et ordinaires dans la primitive Eglise, en qui a-t-il paru avec plus d'éclat? Je ne parle ici que de ces guérisons publiques, connues, avérées, et que les ennemis mêmes de la foi n'ont pu contester. Ce miracle *des Ardents*, dont l'Eglise de Paris conserve des monuments si certains, cent autres, aussi incontestables que celui-là. Il n'y a que pour elle-même que Geneviève n'usa jamais de ce don des miracles qui fut un de ses plus beaux priviléges, ayant passé toute sa vie dans des infirmités continuelles et voulant en cela se conformer au Sauveur des hommes, à qui l'on reprochait d'avoir sauvé les autres et de ne s'être pas sauvé lui-même. Mais cette vertu cherchait, selon l'expression de S. Paul, à se perfectionner davantage par les souffrances : *Nam virtus in infirmitate perficitur* (II Cor. XII. 9).

2e subd. — **Conversions nombreuses et extraordinaires.**

A ce don de guérir les corps, ajoutez un autre don mille fois plus excellent, c'est celui de guérir les âmes. Ainsi l'avait prédit S. Germain, le grand évêque d'Auxerre, en disant de Geneviève qu'elle serait un jour la cause du salut de plusieurs; prédiction vérifiée par l'événement. Combien de pécheurs n'a-t-elle pas retirés de leurs voies corrompues, et remis dans les voies de Dieu? Combien de païens n'a-t-elle pas éclairés dans un temps où les ténèbres de l'infidélité étaient répandues sur la terre; et quels fruits ne produisit point son zèle dans ce royaume, maintenant très-chrétien, mais où l'erreur dominait alors et était placée jusque sur le trône? Qui peut dire combien d'affligés elle consolait, combien de pauvres elle soutenait, combien d'ignorants elle instruisait dans ces saintes et fréquentes visites, où tour à tour elle parcourait les prisons, les hôpitaux, les cabanes des pauvres, faisant partout sentir les salutaires effets de sa charité? Et, sans m'engager dans un détail infini, qui peut dire combien de cœurs, depuis tant de siècles, ont été touchés et gagnés à Dieu et le sont tous les jours, par la puissante vertu de ses cendres que nous avons conservées et que nous conserverons comme un des plus riches dépôts?

Voilà donc, chrétiens, le miracle que nous ne pouvons assez admirer : Geneviève, assez forte dans sa faiblesse pour fléchir les puissances mêmes du ciel, pour humilier les plus fières puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer.

IIIe POINT.

SA BASSESSE FUT PLUS HONORÉE QUE LA GRANDEUR DU MONDE.

1re subdivision. — **Honneurs qu'elle reçoit de son vivant.**

Geneviève, quoique bergère, fut honorée de son vivant : 1° *par les rois*; 2° *par les évêques*; 3° *par les saints*; 4° *enfin, par tous les peuples*.

Rois. L'histoire nous apprend que Chilpéric la respecta jusqu'à lui donner un libre accès dans son palais et au milieu de sa cour, jusqu'à la consulter et à suivre ses conseils. On a vu, dans le cours des âges, nos rois venir à son tombeau, et là, déposer toute la majesté royale pour fléchir les genoux en sa présence, pour lui présenter leurs hommages, pour lui adresser leurs prières. O triomphe de la religion! les tombeaux des grands sont foulés aux pieds, et celui d'une bergère est révéré comme un sanctuaire!

Evêques. S. Germain, évêque d'Auxerre, la considéra comme un des plus précieux trésors que possédât la France et un des plus riches dons que le ciel eût faits à la France. Quels témoignages ne lui rendit pas le glorieux évêque de Troyes, S. Loup? Quels sentiments n'en eut pas le vénérable archevêque de Reims, S. Remi?

Saints. Je n'en veux qu'un exemple, il est mémorable : c'est celui du fameux Siméon Stylite. Cet homme tout céleste, du fond de l'Orient et du haut de cette colonne où il n'était occupé que des choses divines, aperçut l'éclatante lumière qui brillait dans l'Occident, connut tout le mérite et toute la sainteté de Geneviève, porta vers elle ses regards, la salua en esprit et l'invoqua.

Peuples. Elle n'était pas encore en possession de cette gloire immortelle dont elle jouit dans le séjour des bienheureux, que la voix publique la mit au rang des saints, la béatifia et la canonisa.

2e subd. — **Culte solennel qu'on lui rend après sa mort.**

C'est de cette terre d'exil que nous faisons monter vers elle notre encens. Culte le plus solennel : nous voyons pour cela toutes les sociétés de l'Eglise se réunir, les plus augustes compagnies s'assembler; tout le peuple, grands et petits, paraître en foule, et chacun se faire un devoir de contribuer par sa présence à la pompe de ces cérémonies et de ces fêtes où, comme l'arche du Seigneur, sont portées avec tant d'appareil les précieuses reliques dont nous avons éprouvé mille fois et dont tous les jours nous éprouvons la vertu.

Culte le plus universel : il y a des dévotions particulières et propres à certaines âmes, à certains états; celle-ci est la dévotion commune, de tout sexe, de tout âge, de toute condition.

Culte le plus ancien et le plus constant. Tout s'altère et tout se ralentit par le nombre des années. Des pieux exercices que nos pères pratiquaient, combien se sont abolis, ou par la négligence de ceux qui leur ont succédé, ou par le dangereux penchant que nous avons à la nouveauté? Mais depuis tant de siècles on a toujours conservé, surtout dans ce lieu, les mêmes sentiments envers sainte Geneviève. Ceux qui nous ont précédés nous les ont transmis. La face des choses a changé bien des fois; mais, dans les différentes situations, le culte de notre sainte a toujours subsisté. Allons à Geneviève, M. F., avec des cœurs tendres pour elle, demandons-lui qu'elle nous conduise au port du salut.....

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE.

TEXTE.

Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio.

CANT. VIII. 6.

J'ai à vous faire l'éloge d'une vierge dont l'amour fut si pur, la sagesse si sublime et le courage si héroïque que je ne saurais lui prêter des sentiments trop élevés, ni employer, pour vous marquer son caractère, des sentiments plus naturels que ceux dont l'Apôtre, inspiré de l'esprit divin, s'est servi pour se dépeindre lui-même.

Ces accroissements de charité, qui ne laissèrent dans son cœur aucun vide pour les choses du monde, ces transports sacrés qui l'unirent à J. C.; cette sublimité de contemplation où elle vit à découvert la beauté de son Epoux céleste; cette profonde doctrine qui prescrit les règles les plus sûres de la perfection évangélique, et qui ouvre les voies les plus cachées de la vie spirituelle, cette patience qui lui adoucit les plus cruelles infirmités, cette fidélité qui fut inébranlable dans les épreuves intérieures, cette fermeté qui la soutint dans les plus grandes disgrâces, ce glorieux privilége qu'elle eût d'être exercée par des douleurs miraculeuses, enfin ce désir de souffrir qui est opposé à la nature de l'homme, et qui fut si ardent dans son cœur, tous ces traits rassemblés dans Thérèse ont fait voir en elle les caractères de la plus haute sainteté. Que de choses dans une vie si extraordinaire! Ce sera l'embrasser tout entière que de considérer : 1° *Les faveurs dont Dieu l'a comblée;* 2° *son empressement à correspondre aux desseins de Dieu sur elle.*

Ier POINT.

FAVEURS DONT DIEU A COMBLÉ SAINTE THÉRÈSE.

1re SUBDIVISION. — Il se l'attache dès son enfance.

1° PIEUSES INCLINATIONS. Un penchant naturel au bien, à l'ordre, à l'honneur, à la reconnaissance, à la piété; un grand fond de pudeur, un tendre respect pour ses parents, une soumission parfaite à ses supérieurs; de la charité pour les pauvres, de la douceur pour ses égaux, de la charité pour tous; enfin, une résolution ferme de plaire en tout à Dieu, d'éviter toute offense de Dieu, d'être fidèle à tous ses devoirs et à en remplir toute la mesure; ce sont là les pierres précieuses dont Dieu orna ce vase d'élection dès son bas âge.

2° FORTES INSPIRATIONS. Ce n'était pas assez que tant d'excellentes inclinations si Dieu ne les eût animées de son souffle et par de secrètes inspirations. C'est pour cela qu'il se fit entendre intérieurement à elle et qu'il lui marqua, comme à David, l'usage qu'elle devait faire des dons qui lui avaient été si abondamment et si gratuitement départis : *Secundum cor tuum fecisti omnia magnalia hæc, ita ut notum faceres servo tuo* (II. Reg. VII.)

3° FAVORABLES OCCASIONS. Née dans une famille honorée, que n'y trouva-t-elle point de tout ce qui peut exciter une âme et la former à la perfection évangélique? Dans son père un autre Jacob, père de douze enfants édifiés de ses exemples et dirigés par ses conseils; dans sa mère, une femme forte, égale à Rachel en modestie et en piété; dans ses frères et dans ses sœurs, une solide paix, une constante union, une étude assidue de la religion.

2e SUBD. — Il la retire du danger où elle s'est exposée.

Qui eût cru que Thérèse, prévenue de tant de grâces, dût un jour tomber dans le relâchement?

La maison de Thérèse fut une école de vertu tant que sa mère vécut, mais la mort enleva cette mère vertueuse et voilà le principe de tous les égarements dont Thérèse s'accuse elle-même.

1° TROIS SORTES DE VANITÉS. Trois sortes de vanités attaquèrent sa vertu : 1° *La vanité des parures;* 2° *La vanité des lectures;* 3° *La vanité des conversations.*

Vanité des parures : c'est la première qui s'empare des jeunes vierges. On veut plaire, et au lieu de se contenter des dons de la nature, on y joint l'artifice. On s'instruit de toutes les manières du monde; on se charge d'un attirail d'ajustements tout mondains. L'idole ainsi parée, il faut qu'elle se produise au dehors. Thérèse se livra à ces mondanités. Que fût-elle devenue si bientôt elle n'eût reconnu son erreur?

Vanité des lectures : il n'est point de venin plus contagieux ni plus prompt à gâter l'esprit. On trouve là le monde, et le monde le plus profane, sans sortir de chez soi, et lors même qu'on semble le fuir. Thérèse, il est vrai, ne s'attacha à des histoires fabuleuses que pour l'amusement et non pour y perdre son innocence; mais, du reste, elle y prit goût, sans écouter ni remontrances ni défenses. Elle n'oublia rien pour se satisfaire. Le monde, sous ces couleurs trompeuses, lui parut si beau qu'elle ne songea plus qu'aux moyens de s'en approcher.

Vanité des conversations : c'est là que se débitent mille maximes qui, de l'esprit, gagnent insensiblement jusqu'au cœur et le corrompent. Et n'est-ce pas dans ces entretiens qu'on perd cette conscience timorée que la plus légère parole offensait? On ne parle que de liaisons, que d'inclinations, et par les fréquents récits qu'on écoute de ce qui se passe dans le monde, on en vient à suivre le train des autres, et à n'être plus tant en peine des bruits, ni d'une certaine réputation. Si le Ciel, par une protection toute spéciale, préserva Thérèse de cet excès, elle ne dissimule pas d'ailleurs l'extrémité du danger où elle fut exposée.

2° EXPIATION DE SES VANITÉS PASSÉES. Dieu a fait expier à Thérèse la vanité des parures par un accablement de maladies et d'infirmités également longues et douloureuses.

Il lui fait expier la vanité des lectures par les ténèbres de l'esprit, les aridités et les sécheresses dans l'oraison.

Il lui fait expier la vanité des conversations par le remords et les scrupules qui la tourmentent. Vue qu'elle eut de la place qui lui était destinée dans l'enfer, si elle ne fût sortie du chemin où elle marchait.

Quelle leçon pour bien des chrétiens qui marchent dans une voie tout aussi dangereuse et qui s'y croient en assurance!

IIe POINT.

CORRESPONDANCE DE THÉRÈSE AUX DESSEINS DE DIEU.

1re SUBDIVISION. — Elle réforme le Carmel.

A qui si ce n'est à Dieu pourrions-nous attribuer le dessein qui lui fut tout à coup inspiré de rétablir le Carmel dans la sévérité de ses anciens règlements? Quel ouvrage! quelles oppositions! mais, en même temps, quel courage à soutenir l'entreprise et à surmonter toutes les difficultés! Tout se soulève, tout se réunit contre elle; le monde et l'enfer, les pécheurs et les gens de bien, les faux et les vrais dévots, ses frères et ses supérieurs, ses amis et même ses directeurs. On n'en demeure pas là. Après avoir décrié son projet on en vient à décrier sa personne. On impute ses visions à ses longues maladies et à l'affaiblissement de son esprit. Quelques-uns regardent sa méthode d'oraison comme une illusion, d'autres la croient obsédée, d'autres la traitent d'hypocrite, et, selon eux, c'est l'orgueil qui la fait agir.

Le déchaînement alla encore plus loin. Ses filles, ses sœurs la fuyaient comme un esprit dangereux, ses confesseurs la rebutaient, les prêtres refusaient de l'admettre à la communion.....

Eh! Seigneur, où en est votre servante? Serez-vous sans pitié pour cette fidèle épouse? Non, M. F.; il n'abandonne pas Thérèse. Je suis avec vous, lui dit J. C. Ces paroles redoublent sa confiance et dissipent ses frayeurs. Rien ne l'étonne désormais. Ce qu'elle a commencé, elle le poursuit avec une constance infatigable et finit par triompher. Les orages se calmèrent, sa réputation fut raffermie et elle rétablit le Carmel dans sa première splendeur.

2e SUBD. — Elle trouve son bonheur dans les souffrances.

Les afflictions, les douleurs aiguës, ce cruel amas de maux et de peines sous lequel elle paraît accablée et qui pourrait contraindre les plus patients à appeler la mort au secours, c'est ce qui lui fait désirer de vivre. Tandis que la vie est amère aux autres si elle n'est adoucie par les voluptés, elle n'est amère à Thérèse que lorsqu'elle y jouit de quelque repos. Ou souffrir ou mourir, s'écrie-t-elle : *aut pati aut mori.* Qui lui donne ces désirs étranges? D'où lui viennent ces inclinations si contraires à la nature? En voici la raison solide : c'est qu'il n'est rien de plus opposé que de vivre selon la nature et de vivre selon la grâce; c'est, comme dit S. Paul, qu'elle n'a pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit victorieux du monde; c'est que, animée de l'esprit de J. C., elle veut vivre selon J. C. Or, J. C. n'a vécu que pour endurer; il a voulu se rassasier avant que de mourir, par la volupté de la patience, dit Tertullien : *Saginari voluptate patientiæ discessurus voluit* (*De Patient.*)

3e SUBD. — Elle s'efforce par ses désirs ardents de s'unir à J. C.

Comment parler des ravissements de Thérèse, de ses transports jusqu'au trône de Dieu? Quels mystères! Voir Dieu, voir les anges, les saints, l'humanité du Sauveur; parler à Dieu, s'élancer vers lui, se perdre en Dieu, entrer dans les secrets du sanctuaire de Dieu, contempler Dieu au milieu de soi-même, et soi-même dans le sein de Dieu; que l'amour divin eut de puissance dans cette âme enflammée de désirs célestes!

Pour être vrai chrétien, dit S. Augustin, il faut sentir qu'on est voyageur : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* (Enarr. in Ps. 143.)

Thérèse, nuit et jour, sans repos ni trêve, soupirait après son divin Epoux; son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvait plus supporter la vie; elle déchirait sa poitrine par des cris et des sanglots, et cette douleur l'agitait de telle sorte qu'il semblait à chaque moment qu'elle allait rendre le dernier soupir.

C'est ici, M. F., qu'il faut vous représenter un nouveau genre de martyre que la charité fait souffrir à l'incomparable Thérèse. Dieu l'attire, et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel, et il veut qu'elle demeure en la terre. Chaste Epoux qui l'avez blessée, que tardez-vous à la mettre au ciel, où elle s'élève par de saints désirs. Mais voilà qu'elle entend sa voix : *Veni, Sponsa mea, veni coronaberis* (Cant. IV.)

SAINTE MADELEINE.

ÉCRITURE.

Mulieres inter quas erat Maria Magdalene, cum esset Jesus in Galilæa, sequebantur eum (Marc. xv. 40).

De Maria Magdalene Jesus ejecerat septem dæmonia (Id. xvi. 9).

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea (Luc. x. 42).

Erat ibi Maria Magdalene et altera Maria, sedentes contra sepulcrum (Matth. xxvii. 61).

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum (Luc. vii. 37-50).

Una sabbati Maria Magdalene venit mane cum adhuc tenebræ essent ad monumentum et vidit lapidem sublatum a monumento (Joan. xx. 1).

Cucurrit ad Petrum Maria Magdalene, et ad alium discipulum quem amabat Jesus, et dicit illis : Tulerunt Dominum de monumento (Id. ibid. 2).

Noli me tangere; nondum enim ascendi ad Patrem meum (Id. ibid. 17).

Erant (apostoli) perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus; et repleti sunt omnes Spiritu Sancto (Act. i. 14).

SS. PÈRES.

Venientes ad monumentum discipuli invenerunt sola linteamina quibus corpus fuerat involutum. Abierunt ergo ad semetipsos discipuli, id est ubi habitant, et unde ad monumentum cucurrerant. *Maria autem stabat ad monumentum foris, plorans;* viris enim recedentibus, infirmiorem sexum in eodem loco fortior figebat affectus, et oculi qui Dominum quæsierant et non invenerant, lacrymis jam vacabant, amplius dolentes quod fuerat de monumento ablatus quam quod fuerat in ligno occisus (S. August. *Tr.* 121 *in Joan.*).

Putavit eum hortulanum, et ait illi : *Domine, si tu abstulisti eum, ostende mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam.* Quasi diceret : Mihi necessarius est; tibi non. O mulier, necessarium tibi putas mortuum Christum; vivum agnosce! Tu mortuum quæris; sed ipse tecum loquitur (Id. *ibid.*).

Illa, nomine suo audito, Rabboni respondit. Hortulanus enim potuit dicere : *quem quæris? quid ploras?* Maria non potuit dicere nisi : Dominus. Nomine ipse appellavit, qui ad regnum cœlorum vocavit. Hoc nomen dixit quod in libro suo ipse scripserat : Maria (Id. *ibid.*).

Vox veritatis impletur qua dicitur : *Dimissa sunt ei peccata multa, quia dilexit multum.* Quæ enim prius frigida peccando remanserat, postmodum amando fortiter ardebat (S. Greg. *Hom.* 25 *in Evang.*).

Maria autem stabat ad monumentum foris plorans. Qua in re pensandum est hujus mulieris mentem quanta vis amoris accenderat quæ a monumento Domini etiam discipulis recedentibus, non recedebat. Exquirebat quem non invenerat; flebat inquirendo, et amoris sui igne succensa, ejus quem sublatum credidit, ardebat desiderio. Unde contigit ut eum tunc sola videret quæ remanserat ut quæreret; quia nimirum virtus boni operis perseverantia est; et voce veritatis dicitur : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (Id. *ibid.*).

SAINTE GENEVIÈVE.

ÉCRITURE.

Defuncta est ac sepulta, luxitque illam omnis populus; non fuit qui perturbaret Israel post mortem ejus, annis multis (Judith. xvi. 30).

Benedixerunt eam omnes una voce dicentes : Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel; tu honorificentia populi nostri (Id. xv. 10).

Respice ad preces ejus, Domine Deus, audi orationem quam orat coram te hodie, ut exaudias deprecationem populi tui Israel, quodcumque oraverint in loco isto (III Reg. viii. 30).

Pauper et sapiens liberavit urbem per sapientiam suam (Eccle. ix. 15).

Mortuum prophetavit corpus ejus; in vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia (Eccli. xlviii. 14).

Jejuniis et obsecrationibus; serviens nocte ac die, confitebatur Domino (Luc. ii. 37).

Erat timens Deum, faciens eleemosynas multas plebi, et deprecans Deum semper (Act. x. 2).

SS. PÈRES.

Flos est, virgo, ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritalis, læta indoles, laudis et honoris opus integrum atque incorruptum (S. Cypr. *de Disciplin. et hab. Virg.*).

Quod futuri sumus, vos jam esse cœpistis; vos resurrectionis gloriam in hoc sæculo jam tenetis, per sæculum sine sæculi cogitatione transitis, cum castæ perseveratis, ac virgines, angelis Dei estis æquales (Id. *ibid.*)

Mulier nupta est Christi ex parte; at virgo tota Christi est. Illa non se totam alligat mundo, hæc autem nullo modo se ei accommodat. Quod est pars quædam in nupta, est totum in virgine. Quæ igitur angelorum vita elegisti, in eorum choris connumeraris, ita puritatem serva ut nunquam descendas ad vitam carnis (S. Greg. Naz. *in Op.*)

Quis negat hanc vitam fluxisse de cœlo, quam non facile invenimus in terris, nisi postquam Deus in hæc terreni corporis membra descendit? (S. Ambr. L. 1 *de Virg.*)

Plerasque virgines cognovi velle, et prohiberi a matribus, et quod gravius est viduis, cum quibus hic mihi sermo est. Nempe si hominem amarent filiæ vestræ, per legem eligere possent quem vellent. Quibus igitur hominem licet eligere, Deum non licet? (Id. *ibid.*).

Divitiæ tuæ, virginitas tua; thesaurus tuus est thesaurus irrecuperabilis, postquam semel amissus est (S. Hieron. *Ep. ad Demetr.*).

Magna res virginitas; cum sororem habuerit eleemosynam, in eam nulla adversa potuerunt, sed omnibus superior est (S. Chrysost. *Hom.* 3 *de Pœnit.*).

Sex sunt quæ incorruptam conservant castitatem : scilicet sobrietas, operatio, asperitas cultus, inhibitio sensuum, raritas sermonis cum honestate, evitatio opportunitatis et personæ et loci et temporis (Cassiod. *in Matth.*).

Et cum de ipsa continentia mens elatione tangitur, plerumque omnipotens Deus superbiam deserens, hanc in immunditiam operis cadere permittit. Nulla enim est castitas carnis, quam non commendat humilitas mentis (S. Greg. *in Mar.*).

SAINTE THÉRÈSE.

ÉCRITURE.

Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia (Cant. vi. 2).

Vox dilecti mei pulsantis : Aperi mihi, soror mea, immaculata mea (Id. v. 2).

Prudentes acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus, et ornaverunt lampades suas (Matth. xxv. 4).

Venit sponsus, et quæ paratæ erant intraverunt cum eo ad nuptias (Id. ibid. 10).

Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt ut sit sancta corpore et spiritu (I Cor. vii. 34).

Membra vestra templum sunt Spiritus Sancti qui in vobis est; glorificate et portate Deum in corpore vestro (Id. vi. 19).

Virgines sequuntur Agnum quocumque ierit; sine macula enim sunt ante thronum Dei (Apoc. xiv. 4).

SS. PÈRES.

Bonum est si virginitatem studia parentum quasi flabra pudoris aspirent; sed illud gloriosius, si teneræ ignis ætatis, etiam sine veteribus nutrimentis se rapiat in fomitem castitatis. Dotem negabunt parentes? sed habes divitem sponsum, cujus contenta thesauro patriæ successionis emolumenta non quæras. Quanto dotalibus præstat compendiis casta paupertas! vince prius puella pietatem, si vincis domum, vincis et sæculum (S. Ambr. *L. de Virg.*).

Quicumque a mundi vinculis liber esse cupit, conjugum velut compedes quasdam profugere debet, et Deo vitam suam consecrare et castitatem profiteri. Qui enim hujusmodi est, cum Deum solum sibi amandum proposuerit, ejusque puritatem et tranquillitatem omnis perturbationis expertem, et quæ ex his nascitur, lætitiam et gaudium degustare oportet; in eo tantum versatur, ut ab omni materiæ concretione, et corporis affectione animum quam maxime abducat, et cœlesti lumine insatiabiliter hausto, puris oculis, nullaque caligine præpeditis, divina contempletur (S. Basil. *in Constit. Monach.*).

Crebra munuscula et dulces litteras, et sudariola, et prægustatos cibos sanctus amor non habet; hæc enim omnia carnem sapiunt, et procul sunt ab amore casto (S. Hieron. *Apud Lud. de Pont.*).

Christi nisi morte commoriar resurrectione non vivam. Ergo illum amemus quem amare debitum est; illum osculemur quem osculari castitas est; illi copulemur, cui nupsisse virginitas est; illi subjiciamur, sub quo jacere supra mundum stare est; propter illum dejiciamur, cui cadere resurrectio est; illi commoriamur in quo vita est (S. Paulin. *Ep.* 4 *ad Sever. de Fide*).

Nihil est in omnium virtutum dignitate præstantius quam pietas misericordiæ et puritas castitatis, his tanquam duabus elevatis alis, de terrenis cœlestes esse meremur (S. Leo. *Serm. de Pass.*).

Sola est castitas quæ in hoc mortalitatis loco et tempore, statum quemdam immortalis gloriæ repræsentat. Sola inter nuptiarum solemnia morem beatæ illius vindicat regionis, in qua *neque nubent neque nubentur* præbens quodammodo in terris cœlestis, jam illius conversationis experientiam (S. Bern. *Ep.* 42).

FRAGMENTS ORATOIRES. | HAGIOLOGIE. | ESPRIT DE SAINTE THÉRÈSE.

SAINTE MADELEINE.

I. LA PÉCHERESSE AUX PIEDS DU SAUVEUR.

Notre-Seigneur, la sainteté même, la pureté divine a voulu, deux fois seulement dans sa vie, que la main d'une femme le touchât, et c'est Marie-Madeleine qui, ces deux fois, elle seule entre toutes les mains humaines, l'a touché. Ce sont deux mémorables histoires, donnons-nous le plaisir de vous les raconter.

La première fois donc, J. C. étant assis dans un banquet, il vint une femme que l'Ecriture définit : *Une femme qui était une pécheresse dans la cité*. Et, abordant N. S., elle se mit à ses pieds, répandit des fleurs et des parfums et essuya ses pieds divins, embaumés par elle plus encore de sa charité que de ses parfums. Voyant cela, les hommes de ce temps-là furent scandalisés, et celui qui avait invité N. S., se dit en lui-même : Mais si celui-là était un prophète, il saurait quelle est la femme qui le touche, il saurait que c'est une pécheresse! Sur quoi N. S., qui lisait en son âme, lui adressa la parole en ces termes : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. » (*Voy.* Luc. VII. 37-50.)

Voilà en quelle occasion une main humaine a touché la virginité même de N. S.

Et une autrefois, étant près d'entrer à Jérusalem, l'avant-veille de sa mort, Marie-Madeleine, dans un banquet, verse encore sur sa tête et sur ses pieds de nouveaux parfums. Lorsque les disciples remarquèrent qu'on aurait pu vendre tous ces parfums pour les donner aux pauvres, J. C. leur dit ces paroles : « Je ne serai pas toujours avec vous; ce que celle-ci a fait, c'est pour honorer ma sépulture; c'est pourquoi cette action sera partout racontée à sa gloire. » C'est ce qui est arrivé. Madeleine répandant des fleurs et des parfums sur les pieds de N. S., c'est une histoire populaire, une histoire que toute la terre connaît, que toute la terre respecte, et, quand on la raconte, chacun sent que cela fait plaisir à notre cœur (Le R. P. Lacordaire, *Serm. sur la Madeleine*).

II. INFINIE MISÉRICORDE DU SAUVEUR.

Madeleine avait cherché l'affection, mais pas dans la vertu; elle avait cru que l'affection, détachée de la vertu, était meilleure et préférable. Mais elle fut entraînée dans cette corruption, qui la conduisit non-seulement à être une pécheresse devant Dieu, mais une pécheresse en public; elle foula aux pieds toute espèce de devoir et ne trouva plus, pour consolation, ce débris d'affection auquel elle avait tout sacrifié. Voilà ce qu'elle était; c'est-à-dire, au fond, ce qu'il y a de plus méprisable sur la terre, une femme sans pudeur, sans vertu, sans affection. Elle était ainsi quand elle vint aux pieds du Sauveur. Et là, aux pieds du Sauveur, elle fut choisie pour toucher son corps virginal, pour vivre dans sa familiarité, pour le servir, pour le soutenir dans sa vie temporelle, pour assister au pied de sa croix, pour être le premier témoin de sa résurrection. Pourquoi cela? et d'où vient cet étrange choix que fait ainsi N. S.? Pour montrer son immense miséricorde. Humainement la miséricorde est impossible et surtout elle est impossible à l'égard du vice. Le monde est plein de vices, mais il est plein de vices qui se respectent à un certain degré; et quand une fois la barrière que le monde a opposée au vice est franchie, le monde, comme si le vice lui-même, en se montrant à nu, le déshonorait, le monde, dis-je, éprouve alors contre le vice une sorte de passion furieuse; il ressent le besoin de fouler aux pieds ce téméraire qui a osé jeter son fard et se montrer tel qu'il est sur les places publiques. Pour Dieu, il en est autrement; quand il n'y a plus de ressources, que tout est perdu, quand une âme est avilie, jamais Dieu n'est plus touché. Or, Marie-Madeleine est, plus que toute autre abandonnée et perdue, et, par conséquent, Dieu s'est senti porté à faire envers elle un acte de souveraine miséricorde, en lui pardonnant et en montrant que ce que le monde repousse, il peut en faire un trésor de grâces et de prérogatives particulières (Ibid.).

III. IMITATION DE SAINTE MADELEINE.

J. C. délivre Marie-Madeleine de sept démons qui la tourmentaient, et ce bienfait la pénètre d'une si vive reconnaissance, que, dès ce moment, elle s'attache à son bienfaiteur, à son sauveur, pour ne plus jamais se séparer de lui. Avons-nous moins de motifs que Marie-Madeleine pour nous attacher à J. C.? Eh! quel cœur serait assez insensible pour résister à l'attrait de notre bon Sauveur, dont tous les sentiments, tous les desseins, toutes les œuvres, tous les miracles, tous les mystères glorieux ou humiliants ont le salut de l'homme pour principe et pour fin. Avec le secours de la grâce, pénétrons nos âmes de ces salutaires pensées (*Hagiolog.*).

SAINTE GENEVIÈVE.

I. SA CONSÉCRATION A DIEU.

Sainte Geneviève avait sept ans lorsque S. Germain d'Auxerre et S. Loup de Troyes, qui allait combattre l'hérésie de Pélage dans la Grande-Bretagne, vinrent coucher à Nanterre. Les deux saints évêques y furent à peine arrivés qu'ils se virent environnés d'une grande multitude de peuple qui demandait leur bénédiction. Geneviève se trouva dans la foule avec ses parents, mais S. Germain sut la discerner à la faveur d'une lumière subite que lui communiqua l'esprit de Dieu. Il la fit approcher avec ses parents, auxquels ils prédit la sainteté future de leur fille; il ajouta qu'elle effectuerait la résolution qu'elle avait prise de servir Dieu et que son exemple contribuerait à la sanctification des autres. Geneviève lui ayant dit ensuite qu'elle désirait depuis longtemps vivre dans une virginité perpétuelle, et n'avoir d'autre titre que celui d'épouse de J. C., il lui donna sa bénédiction pour la consacrer à Dieu dès ce moment, puis il la mena à l'église du lieu, accompagné de tout le peuple qui s'était assemblé autour de lui. Durant le chant des psaumes et des prières, c'est-à-dire durant la récitation de nones et de vêpres, il eut la main étendue sur sa tête. Il la retint encore pendant le repas et ne la renvoya qu'après avoir fait promettre à son père qu'il la lui ramènerait le lendemain matin avant son départ.

Le lendemain, Geneviève fut conduite chez le saint à l'heure marquée, il lui demanda si elle se souvenait de la promesse qu'elle avait faite à Dieu : « Oui, répondit-elle, je m'en souviens, et j'espère y être fidèle avec le secours de la grâce. » Le saint évêque, charmé d'une si belle réponse, l'exhorta à persévérer dans les mêmes sentiments. Il lui donna ensuite une médaille de cuivre où était gravée la figure de la croix en lui recommandant de la porter toujours à son cou, afin de se rappeler sans cesse la consécration qu'elle venait de faire à Dieu de sa personne. Il lui dit encore qu'en qualité d'épouse de J. C., elle devait renoncer aux colliers de perles, aux bracelets, aux bijoux d'or et d'argent, et à toutes les parures mondaines.

Lorsque la sainte eut atteint l'âge de quinze ans, on la présenta à l'évêque du pays avec deux autres vierges, afin qu'il leur donnât le voile sacré de la religion. Quoique Geneviève fût la plus jeune des trois, le pontife la mit à la première place, en disant que le Seigneur l'avait déjà sanctifiée; paroles qui faisaient sans doute allusion à ce qui s'était passé en présence de S. Germain et de S. Loup.

II. MORTIFICATION DE SAINTE GENEVIÈVE.

Elle ne mangeait guère que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi; encore sa nourriture ne consistait-elle qu'en un pain d'orge et de fèves. Elle s'interdit absolument l'usage du vin, ne buvant jamais que de l'eau. Elle continua ce genre de vie jusqu'à l'âge de cinquante ans, où quelques évêques exigèrent qu'elle usât d'un peu de lait et de poisson.

III. SA PURETÉ, SON HUMILITÉ, SA FOI, SA CHARITÉ, SA FERVEUR.

Aux exercices de la mortification elle joignait une inviolable pureté de corps et d'esprit, une humilité profonde, une foi vive, une charité ardente, une oraison presque continuelle et un esprit de componction qui, quand elle s'entretenait avec Dieu dans la prière, donnait à ses yeux une source abondante de larmes. La ferveur avec laquelle elle se portait à l'accomplissement des préceptes et des conseils évangéliques, était récompensée de ces consolations intérieures qu'on ne trouve point dans les folles joies du monde.

IV. MIRACLES DE SAINTE GENEVIÈVE.

Sainte Geneviève avait le don des miracles. On lui en vit opérer un grand nombre en divers lieux, principalement à Paris, à Meaux, à Laon, à Troyes, à Orléans et à Tours. Le bruit de sa sainteté se répandit presque aux extrémités du monde. S. Siméon Stylite donna des preuves publiques de sa vénération pour la servante de Dieu et lui fit demander le secours de ses prières.

La ville de Paris a souvent obtenu des grâces signalées par la puissante intercession de sainte Geneviève. Nous citerons entre autres la cruelle maladie appelée des *Ardents*, parce qu'elle consumait ceux qui en était attaqués par un feu secret et meurtrier. La maladie ne cessa ses ravages qu'après une procession solennelle où l'on porta la châsse de sainte Geneviève à la cathédrale. Lorsqu'elle fut à l'entrée de l'église tous les malades recouvrèrent sur-le-champ une parfaite santé. Ceci arriva en l'an 1129. Le pape Innocent II, qui vint en France l'année suivante, ordonna, après avoir constaté la vérité du miracle, qu'on en célébrât tous les ans la mémoire, le 26 novembre. (Le P. Charpentier, *Vie de sainte Geneviève.*)

SAINTE THÉRÈSE.

I. PENSÉES ET AVIS DE SAINTE THÉRÈSE.

I. L'esprit de l'homme ressemble à la terre, qui, bien que fertile, ne produit jamais néanmoins que des ronces et des épines, lorsqu'elle n'est pas cultivée.

II. Conduisez-vous avec une grande modestie dans toutes les choses que vous ferez et dont vous traiterez.

III. Ne contestez jamais beaucoup, principalement en des choses peu importantes.

IV. Faites toutes choses comme si vous voyiez véritablement Dieu présent devant vous, car l'âme, en cette manière, fait un grand progrès.

V. N'écoutez jamais ceux qui disent du mal de quelqu'un, et n'en dites jamais aussi, si ce n'est de vous-même.

VI. Ayez toujours un grand désir de souffrir pour J. C., en toutes choses et dans toutes les occasions qui pourront se présenter.

VII. Détachez votre cœur de toutes choses, cherchez Dieu et vous le trouverez.

VIII. Ne faites point paraître la dévotion que vous avez dans le cœur, si quelque grande nécessité ne vous y engage. Mon secret est pour moi, disaient S. Bernard et S. François.

IX. Remettez-vous devant les yeux votre vie passée, pour la pleurer, et songez à votre tiédeur présente et aux vertus qui vous manquent pour gagner le ciel, afin d'être toujours dans la crainte.

X. Soyez doux envers les autres et rigoureux envers vous-mêmes.

XI. Souvenez-vous que vous n'avez qu'une âme, que vous ne mourrez qu'une fois, que vous n'avez qu'une vie, qui est courte, et qu'il n'y a qu'une gloire qui soit éternelle; cette pensée vous détachera de beaucoup de choses.

XII. Que votre désir soit de voir Dieu, votre crainte de pouvoir le perdre, votre douleur de ne pas le posséder encore, et votre joie de ce qu'il peut vous tirer à lui et vous vivrez dans un grand repos.

II. EXEMPLES.

Obéissance. Si tous les anges avaient dit à sainte Thérèse de faire une chose et que son supérieur lui eût commandé de faire le contraire, elle aurait préféré l'ordre de son supérieur. « L'obéissance aux supérieurs, ajoutait-elle, est commandée de Dieu dans la sainte Ecriture, et, par conséquent, est de foi; on ne peut se tromper en obéissant, tandis que les révélations sont sujettes aux illusions. »

Patience et résignation. Sainte Thérèse éprouva pendant dix-huit ans beaucoup d'aridités dans le temps de ses prières; c'était pour elle une espèce de martyre, néanmoins elle fut toujours très-exacte à ses exercices de piété.

Plusieurs regardaient ses révélations comme des illusions du démon. On alla jusqu'à l'accuser au tribunal de l'inquisition. Par quelles contradictions ses supérieurs n'exercèrent-ils pas sa patience, lorsqu'elle travaillait à réformer les monastères de son ordre et à en fonder de nouveaux? Elle répétait : « Mes sœurs, sachez souffrir quelque chose pour l'amour de N. S., sans que l'on s'en aperçoive. »

Humilité. Ses yeux étaient toujours appliqués à considérer ses propres défauts et à admirer les vertus des autres. Elle disait : « Un seul jour pendant lequel on s'humilie profondément devant Dieu, à cause de ses péchés et de sa faiblesse, attire plus de grâces que plusieurs jours employés à la prière. »

Renoncement. « Le renoncement et l'humilité, disait-elle, se tiennent toujours compagnie; ce sont deux sœurs qu'on ne doit jamais séparer, et je vous exhorte à les embrasser, à les aimer, à ne jamais les perdre de vue. »

Amour de Dieu. « La mort ou l'amour de Dieu! s'écriait-elle; le ciel, ou la charité dont les saints sont embrasés dans le ciel! Hélas! tant que durera cette vie mortelle, je serai courbée vers la terre, et je n'aimerai mon Dieu qu'imparfaitement. Dois-je donc désirer autre chose que Dieu. La vie est une mort dont la mort délivre; que je meure, que je meure afin de n'aimer que mon Dieu, afin de l'aimer parfaitement. Je me meurs de regrets de ne pouvoir mourir. »

Elle se réjouissait toutes les fois qu'elle entendait sonner l'horloge. « Dieu soit béni, disait-elle, j'ai une heure de moins à rester dans ce lieu d'exil, je m'approche de ma patrie, ce séjour pur et parfait (*Extr. des Œuvres et de la Vie de sainte Thérèse*).

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.
POUR LA FÊTE D'UN APOTRE. (UN CONTEMPORAIN.)	**POUL LA FÊTE D'UN MARTYR.** (UN CONTEMPORAIN. — Mgr PLANTIER, ÉVÊQUE DE NIMES.) (*Voy.* aussi SS. RELIQUES, T. IIe, page 141).	**POUR LA FÊTE D'UN PONTIFE.** (LE P. DE MONTARGON, *Dict. apostol.*)
Ier POINT. COMMENT S. N... SE PRÉPARE A L'APOSTOLAT.	**Ier POINT.** EXCELLENCE DU MARTYRE.	**Ier POINT.** CE QUE S. N... A FAIT POUR SE SANCTIFIER LUI-MÊME.
IIe POINT. COMMENT IL L'EXERCE.	**IIe POINT.** HÉROISME DE S. N... DANS SON MARTYRE.	**IIe POINT.** CE QU'IL A FAIT POUR SANCTIFIER LES AUTRES.
Ier POINT. — SUBDIVISIONS. **COMMENT S. N... SE PRÉPARE A L'APOSTOLAT.** 1 — Par la prière; 2 — Par la mortification; 3 — Par le détachement absolu.	Ier POINT. — SUBDIVISIONS. **EXCELLENCE DU MARTYRE.** 1 — Il est un signe d'innocence et de sainteté; 2 — Il est l'image de la mort glorieuse de J. C.; 3 — Il est un témoignage éclatant de la vérité de la religion; 4 — Il est un titre de gloire; 5 — Il est la semence de nouveaux chrétiens.	Ier POINT. — SUBDIVISIONS. **CE QUE S. N... A FAIT POUR SE SANCTIFIER LUI-MÊME.** 1 — Il purifia son corps par la pénitence; 2 — Il sacrifia ses biens par l'aumône; 3 — Il veilla sur son cœur par la retraite; 4 — Il soumit son esprit à une humble docilité.
IIe POINT. — SUBDIVISIONS. **COMMENT IL L'EXERCE.** 1 — Il y apporte les qualités d'un vrai apôtre; 2 — Il l'exerce avec zèle et succès; 3 — Il le couronne par un glorieux martyre.	IIe POINT. — SUBDIVISIONS. **HÉROISME DE S. N... DANS SON MARTYRE.** 1 — Son désir du martyre; 2 — Sa constance dans sa foi; 3 — Sa patience dans les tourments.	IIe POINT. — SUBDIVISIONS. **CE QU'IL A FAIT POUR SANCTIFIER LES AUTRES.** 1 — Il combattit le libertinage par ses bons exemples; 2 — Il renversa l'idolâtrie par son courage; 3 — Il terrassa l'hérésie par sa doctrine.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

POUR LA FÊTE D'UN APOTRE.

TEXTE.

Elegit duodecim ex ipsis quos et apostolos nominavit.

LUC. VI. 13.

Il n'est point de titre plus grand que celui d'apôtre dans l'Eglise de Dieu. Aussi S. Paul, en parlant des diverses grâces que le Seigneur a faites pour l'ornement et le soutien de cette même Eglise, met la grâce de l'apostolat la première : *Primum apostolos* (I Cor. XII. 28). O ! apôtres de J. C., vous êtes, en effet, les fondements mêmes ainsi que les colonnes de la foi, car, comme dit encore S. Paul, selon la belle remarque de S. Augustin, c'est sur le fondement des apôtres que nous avons été placés pour former l'édifice dont J. C. est la pierre angulaire : *Supra fundamentum apostolorum....* (Eph. II. 20).

Avec quelle dévotion, M. F., concluait S. Augustin, ne devons-nous pas célébrer leur mémoire, solenniser leurs fêtes; mais avec quelle attention, surtout dans ces sortes de fêtes, ne devons-nous pas étudier leur vie et leur doctrine ? C'est ce que nous allons essayer de faire dans cet entretien, où nous considérerons : 1° *comment S. N... se prépara à l'apostolat;* 2° *comment il l'exerça*

O illustre S. N..., protecteur de cette église et de ces heureux fidèles, j'invoque votre saint nom en ce jour de votre glorieuse fête. Daignez vous intéresser pour notre salut auprès du trône de Dieu où vos vertus vous ont placé et nous obtenir de marcher fidèlement sur vos traces. Vierge sainte, reine des apôtres, nous implorons votre intercession : *Ave Maria.*

Ier POINT.

COMMENT S. N... SE PRÉPARE A L'APOSTOLAT.

Que pensez-vous que fussent les apôtres avant que le Saint-Esprit vînt leur enseigner toute vérité? Chose étonnante! chrétiens, c'étaient des hommes remplis de défauts, des hommes, selon le reproche de Jésus-Christ, insensés et lents à croire : *Stulti et tardi ad credendum* (Luc. XXIV. 25); des hommes charnels et ne voulant juger des choses de Dieu que par les sens : *Nisi videro non credam* ; des hommes intéressés qui ne reconnaissaient pour vérité que ce qui était conforme à leurs désirs, des hommes que le Sauveur lui-même avait eu peine à supporter et auxquels il avait dit, dans une sainte indignation : *O generatio incredula ! quandiu vos patiar?* C'est ainsi que l'Evangile nous les dépeint, et telle était, même après la résurrection de Jésus-Christ, la disposition où ils étaient encore, c'est pourquoi nous les voyons entrer en silence dans le Cénacle pour se préparer à l'apostolat, par l'exercice : 1° *de la prière;* 2° *de la mortification;* 3° *du détachement absolu.*

1re SUBDIVISION. — Par la prière.

Ce fut d'abord par la prière que S. N... demanda et obtint le courage qui le soutint dans la suite dans les fatigues continuelles et les travaux immenses de son apostolat. C'est là qu'il comprit l'estime qu'il devait faire d'une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ. C'est dans la méditation des grandes vérités de la foi que lui furent communiquées ces lumières vives et ardentes que le Saint-Esprit devait rendre plus claires encore après quelques jours. Entrez un moment dans cette auguste assemblée d'élus du Seigneur. Voilà les ambassadeurs du Fils de Dieu qui attendent ses derniers ordres; ils sont dans l'attente, et ces quelques jours qui leur restent, ils les emploient à l'oraison.

2e SUBD. — Par la mortification.

Disciples du Dieu crucifié, ils commencent à se crucifier eux-mêmes. Ils sont là dans cette profonde retraite comme dans un temple, se dérobant au repos et au sommeil, observant le jeûne et le silence. Ils savent qu'ils doivent être des hommes morts à la nature, qu'ils auront un jour à endurer les plus rudes travaux et les plus cruelles tortures pour la foi. Ils s'exercent à ce glorieux aprentissage.

3e SUBD. — Par le détachement absolu.

« Vous n'êtes point du monde, leur avait dit leur Maître. Je vous en ai retiré. Il vous haïra et vous persécutera, mais souvenez-vous qu'il m'a haï et persécuté le premier. Ne craignez au reste, ni ses menaces, ni ses persécutions, et mettez toute votre confiance en moi, car je l'ai vaincu, ce monde et encore plus pour vous que pour moi-même. » Aussi les voilà qui se préparent à faire le sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher, à rompre les liens du sang, ceux de l'amitié et de la patrie. Oh ! ils quitteront tout, ils ne connaîtront plus désormais pour frères que ceux à qui ils doivent faire connaître Jésus-Christ.

IIe POINT.

COMMENT S. N... EXERCE L'APOSTOLAT.

1re SUBDIVISION. — Il y apporte les qualités requises.

Les qualités requises pour faire un véritable apôtre sont : 1° *le courage*; 2° *le mépris de la vie;* 3° *la sainteté de conduite;* 4° *la charité;* or, S. N... posséda au plus haut degré ces précieuses qualités.

1° COURAGE. Quelques hommes, remplis d'artifice, prêchaient l'Evangile pour susciter une persécution plus cruelle contre S. Paul et pour rendre sa captivité et ses fers plus rudes ; qu'importe, dit cet apôtre, pourvu que leur malice et ma patience dans mes travaux, servent à faire connaître partout Jésus-Christ. Tels étaient les sentiments de notre Saint; c'est pourquoi il est prêt comme lui à affronter tous les périls : *Periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus...* (II Cor. XI. 26.)

2° MÉPRIS DE LA VIE. Jésus-Christ avait dit à ses apôtres que l'homme ne peut donner une plus grande preuve de son amour que d'immoler sa vie pour ses amis. Aussi voyons-nous qu'une de leurs premières dispositions fut d'être prêts à sacrifier leur vie pour le salut de leurs frères. Tous les hommes devinrent pour eux des amis chéris pour qui ils s'estimèrent heureux de prodiguer leur sang. Tel fut l'Apôtre dont nous célébrons la fête; ses forces, son activité, sa vie, tout fut mis au service de ses chers néophytes. Tout ne lui fut rien pourvu qu'il gagnât des âmes à Jésus-Christ.

3° SAINTETÉ. Vous savez, disait S. Paul aux Ephésiens qu'il avait fait venir à Milet, comment, depuis le premier jour que je suis entré en Asie, j'en ai usé parmi vous. Tel dut être le langage de tous les apôtres : leur désintéressement, leur exacte probité, leur vie pure, mortifiée, édifiante ; leur modestie et leur éclatante piété dut prévenir les cœurs et les esprits en leur faveur et faire l'éloge de leur zèle. D'ailleurs cette sainteté de leur vie était attestée par des miracles, preuves irrécusables et les plus frappantes.

4° CHARITÉ. Figurez-vous, dans le glorieux apôtre dont je célèbre la mémoire, un homme qui, loin de chercher à adoucir le poids des travaux de l'apostolat, s'étudia toujours, au contraire, à l'augmenter; un homme dont la charité s'étend à toutes les conditions : au riche, au pauvre, à l'esclave; qui s'attache aux grands, uniquement par devoir, et témoigne aux petits d'autant plus de tendresse que l'obscurité où ils vivent, leur indigence, leurs infirmités, sont plus capables d'inspirer du dégoût; un homme à qui l'accablement où le réduisent souvent ses travaux ne peut faire souhaiter aucun soulagement, et pour qui, quand il s'agit de travailler au salut des âmes, les saisons les plus rigoureuses, les voyages les plus pénibles et les plus périlleux, les demeures les plus affreuses, les emplois les plus fatigants semblent avoir de la douceur. O apôtre de Jésus-Christ, que votre ardeur est grande, que votre charité est immense!

2e SUBD. — Il l'exerce avec zèle et succès.

Colonnes de l'Eglise, la seule main de Dieu, dit S. Cyrille, devait vous placer et vous affermir : *Ego confirmavi columnas ejus* (Ps. LXXIV, 4). Ce n'était point seulement, continue ce saint docteur, dans les confins de Dan et de Bersabée, que devait être la lumière des apôtres ainsi qu'autrefois celle de Moïse; tout ce que le soleil éclaire devait recevoir les douces influences de ces astres nouveaux.

Faut-il vous les représenter, dit S. Chrysostome, ces hommes dont le cœur était si vaste? Après qu'ils ont reçu leur mission, ou plutôt la confirmation de leur mission par le Saint-Esprit, je les vois assemblés ; ils sont douze seulement, Pierre à leur tête. De quoi délibèrent-ils? Il s'agit de convertir l'univers : douze hommes d'une part et l'univers de l'autre, aussi chacun ne se charge de rien moins que de la conversion de plusieurs empires. Quel projet hardi, disons mieux, quel projet insensé!

Cependant ces géants évangéliques sont entrés chacun dans leur carrière, et bientôt tous s'y trouvent trop resserrés; leurs pas ne s'arrêteront qu'aux extrémités de la terre : *in fines orbis terræ.* La Judée, la Syrie ne suffisent point à Pierre ; Paul, après avoir parcouru toute la Grèce, vient le rejoindre à Rome ; les prisons d'Hérode, pas plus que les fers de Félix et de Festus ne peuvent arrêter la brillante ardeur du zèle qui les transporte. Oh ! qu'ils sont beaux, s'écrie l'Apôtre, en citant les prophètes, les pieds de ces hommes qui portent partout le paix et le salut : *Quam speciosi pedes evangelizantium!* (Rom. X. 15.)

Quel fut le lot de notre Apôtre dans le grand partage du monde!.... Quels furent les peuples qu'il alla évangéliser? Ce furent..... Voyez-le au milieu de ces nations.....
(*Donner ici des détails particuliers sur l'apostolat du saint apôtre*).

3e SUBD. — Il le couronne par un glorieux martyre.

Se présenter avec assurance devant les empereurs, les rois; professer publiquement la foi, regarder d'un œil sec son corps meurtri de coups, voir sans frémir ses membres tomber par lambeaux, mettre au nombre de ses malheurs de ne pas mourir dans les supplices, conserver l'innocence de son baptême parmi les plus délicates tentations, être baptisé dans son propre sang c'est la plus glorieuse marque qu'on puisse donner à Dieu de l'amour qu'on lui porte. Ainsi ont fait tous les apôtres, ainsi ont fait les martyrs, ainsi termina sa glorieuse carrière le grand saint dont nous faisons la fête.

Lisez les actes de son martyre ; vous y admirerez la sagesse de ses réponses, le mépris des souffrances et le désir de glorifier Jésus-Christ par ses souffrances. Voyez sa constance dans le cruel supplice qu'on lui inflige.....

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

POUR LA FÊTE D'UN MARTYR.

TEXTE.

In mortem tradimur propter Jesum.

II Cor. IV. 11.

« Les sépulcres de nos martyrs, dit S. Chrysostome, sont plus magnifiques que les palais des rois. On voit celui-là même qui est vêtu de pourpre venir aux sacrés tombeaux, et les honorer par de tendres embrassements. Là, se dépouillant de tout faste, il adresse aux saints ses prières, afin qu'ils lui servent de protecteur auprès de Dieu. Que si vous voulez comparer ces tombeaux avec les palais des empereurs, vous reconnaîtrez qu'ils ont l'avantage, car, dans les palais des empereurs vous voyez des hommes dont l'emploi est d'écarter la foule ; à ces tombeaux sacrés, au contraire, tous sont convoqués, les riches, les pauvres, les hommes, les femmes, les enfants, les esclaves. Là on inspire la terreur, ici est la bonté, l'amour, la protection. »

Mais les chrétiens de ces temps primitifs ne croyaient pas pouvoir rendre de plus grands respects aux martyrs, qu'en se les proposant pour exemple. « De même, » dit S. Basile, « que les abeilles sortent de leur ruche quand elles voient le beau temps, et parcourant les fleurs de quelque belle campagne, s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel verse tous les matins avec la rosée, de même aux jours illustrés par la solennité des martyrs, nous accourons en foule à leurs mémoires pour y recueillir comme un don céleste l'exemple de leurs vertus. »

Faisons ainsi en ce jour, M. F., et pour fixer notre attention arrêtons-nous à ces deux considérations : 1° *excellence du martyre ;* 2° *héroïsme de S. N. dans ses combats pour J. C.*

Ier POINT.

EXCELLENCE DU MARTYRE.

1re subdivision. — **Il est un signe d'innocence et de sainteté.**

Ce qu'on a poursuivi dans les martyrs, ce n'est pas le crime, c'est l'innocence de la religion, jointe à l'innocence de la vie. « Eh ! que pourrait-on leur reprocher avec justice, s'écriait autrefois Tertullien? Ils s'interdisent même un regard indiscret, un désir illégitime. On les dit ennemis de César : ils prient pour lui dans les temples : ils sont les seuls à le faire. On les dit ennemis de la patrie ? Plus que tous autres ils versent leur sang sur un champ de bataille. On les dit ennemis des lois : dans tout ce qu'elles ont de compatible avec celles de la conscience, nous défions, dans toute l'étendue de l'empire, de trouver un seul chrétien qui ne les observe pas et qui soit détenu dans les prisons pour les avoir transgressées ! »

2e subd. — **Il est l'image de la mort glorieuse de J. C.**

Quoi de plus grand, pour un chrétien, que d'être conforme à J. C. mourant et de partager par le martyre la gloire de sa croix qui n'est plus un signe d'opprobre depuis qu'elle a été arrosée du sang de l'Homme-Dieu? Le martyre nous fait participer à cette gloire.

Voilà un des motifs qui portèrent notre saint à le souffrir courageusement.

Malheur à nous ! lâches chrétiens, qui ne recherchons que nos commodités et qui avons horreur de tout ce qui porte l'empreinte de la croix.

3e subd. — **Il est le témoignage éclatant de la vérité de la religion.**

« Je crois volontiers des témoins qui se font égorger, » dit Pascal. Les martyrs furent ces témoins qui attestèrent hautement devant les bourreaux la vérité du christianisme et qui la scellèrent de leur sang. Cette proclamation, appuyée du sacrifice de sa vie est une des plus puissantes preuves qu'on puisse donner en faveur d'un fait. C'est surtout en cela qu'est l'excellence du martyre, parce que c'est en cela qu'il a été si profitable à la religion.

Notre saint, après avoir rendu à J. C. un témoignage public par tous les actes de sa vie, le confirma à la fin par l'effusion de son sang. Gloire à ce héros qui s'est ainsi aidé à affermir l'édifice fondé par les Apôtres !

4e subd. — **Il est un titre de gloire.**

Que dit-on de la mort de ces héros qui ont péri avec bravoure dans les combats et qui ont versé leur sang pour le salut de la patrie ? La regarde-t-on comme un opprobre? Non, mais comme un triomphe. On leur élève de superbes mausolées qui, immortalisant leur nom, transmettent à la postérité les actes de leur vaillance. C'est ainsi que le monde applaudit à des actes éphémères qui quelquefois ont eu la vanité et l'ambition pour objet.

Mais n'y a-t-il pas une gloire plus pure, plus sainte, plus durable, plus méritoire dans la mort de ceux qui ont versé leur sang pour la défense de leur foi ? Qu'on ne me vante pas avec tant d'éclat la mort de ces conquérants auxquels le monde s'empresse de prodiguer un encens que souvent la religion leur refuse ; précieuse et mille fois plus précieuse est la mort de ces héros du christianisme qui ont enduré les plus horribles supplices pour la défense de la loi de J. C. La croix de Pierre et d'André, le glaive de Paul, le couteau de Barthélemy, le gril de Laurent, les flèches de Sébastien, les torches ardentes d'Agattos, l'épée d'Agnès, précieux instruments d'immolation de ces saintes victimes, doivent m'être plus chers et d'un plus grand prix que tout ce qu'on estime au monde.

Ce fut aussi, M. F., ce qui anima S. N., non-seulement à rechercher les croix, mais à les porter avec courage comme le Sauveur.

5e subd. — **Il est la semence de nouveaux chrétiens.**

Dans la nature la mort détruit tout et ne produit rien. Elle dépeuple les Etats, ravage les familles et ne rend jamais ce qu'elle absorbe. Il n'en est pas ainsi du martyre. En consumant sa victime dans les flammes ou en l'ensevelissant dans les eaux il a une puissance de reproduction surprenante. Le sang d'un martyr versé sur la terre va porter le feu de l'amour de J. C. dans le cœur des païens, il va renverser leurs temples, briser leurs idoles. Le glaive du persécuteur, dit un S. Père, abat la tête du martyr, mais cette tête inanimée prêche efficacement l'Evangile de J. C., la vertu et l'efficacité de la croix. Notre Saint n'ayant pas été appelé pour faire des disciples à J. C. en qualité d'apôtre, lui en donna une multitude en qualité de martyr. Son sang fut aussi une semence sainte.....

IIe POINT.

HÉROISME DE S. N... DANS SON MARTYRE.

1re subdivision. — **Son désir du martyr.**

Vous représenterai-je d'abord S. N. formant le glorieux dessein de devenir martyr de J. C. De quel zèle ne se sent-il pas animé quand il voit des chrétiens arrêtés, chargés de fer, conduits aux tribunaux et condamnés à mort? Ne pouvant encore souffrir comme eux, il souffre avec eux. Il les encourage sur les échafauds, il les visite dans les prisons. Plein de cette noble liberté qu'inspire la religion, il se déclare même librement chrétien. Le martyre lui paraît mille fois plus précieux que la vie, l'échafaud plus honorable qu'un trône et l'amour sacré des souffrances dévorant son cœur lui fait prononcer ces paroles brûlantes : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ et volabo et requiescam?* (Ps. LIV. 7.)

2e subd. — **Sa constance dans sa foi.**

S. N... est déféré au tyran; déjà même il est chargé de fers et cité au tribunal de son juge. Ah ! c'est là que la constance de sa foi va triompher avec éclat. Ayant confessé J. C. dans son cœur, il ne rougira pas de le confesser devant les hommes. Sa foi, M. F., n'est pas une foi faible et languissante comme la nôtre, c'est une foi qui peut transporter les montagnes, changer les éléments et renverser les lois de la nature. C'est pourquoi à la face du tyran et de cette multitude d'idolâtres qui l'environnent, à la vue des horreurs de son supplice, sourd à ses promesses aussi bien qu'à ses menaces, il déclare avec une intrépidité chrétienne qu'il est prêt de souffrir et de mourir pour la gloire et pour la défense de son Sauveur et de son Dieu.

Arrêtons-nous ici, M. F., et confondons-nous. Cette foi, que nous admirons dans S. N..., ne devrait-elle pas être la nôtre?

3e subd. — **Sa patience dans les tourments.**

On commande au saint martyr de sacrifier aux idoles, mais il le refuse hardiment disant qu'il ne reconnaît qu'un Dieu qui est dans le ciel, que les idoles auxquelles on veut qu'il offre de l'encens ne sont que de vains simulacres de métal ou de pierre. Le juge alors déclare qu'il a outragé les dieux de l'empire et qu'il va être condamné selon les édits de l'empereur. Aussitôt on le dépouille, on le bat de verges si cruellement, qu'en peu de temps, il ne reste plus sur son corps aucune partie entière. Déjà le sang ruisselle de tous côtés sur la face des bourreaux : « Les nerfs et les os étant découverts, dit S. Cyprien, en parlant des martyrs de son temps, et la peau étant toute déchirée, ce n'était plus ses membres mais ses plaies que l'on tourmentait : *Rupta compage viscerum, torquebantur in servo Dei jam non membra sed vulnera* (Ep. 8).

Cependant notre saint, glorieux de confesser par tant de bouches la vérité, se réjouit avec l'Apôtre de voir qu'il n'y a aucun endroit de son corps où la passion de son Maître crucifié ne soit imprimée (Galat. VI. 17). Mais ce n'est point assez : le tyran ordonne qu'on ajoute à ces premiers supplices, en répandant sur ses plaies du sel et du vinaigre. C'est ainsi qu'il devient conforme à son modèle qui d'abord fut flagellé et laissé couvert de plaies : *His plagatus sum* (Zach. XIII. 6) et auquel on ajoute : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* (Ps. LXVIII. 37). C'est ce que peut dire notre saint : ils ont déchiré ma peau, ils ont déchiré mes nerfs, ils ont ouvert mes entrailles : *His plagatus sum;* mais, après cette cruauté, ils ont frotté ma chair écorchée avec des substances âcres pour aigrir la douleur de mes plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.*

Cependant leur brutalité n'est pas assouvie (*décrire ici le genre de martyre qu'eut à endurer le saint*).....

Que dirai-je encore? L'héroïsme de notre saint martyr ne s'est-il pas montré dans tout son éclat?...

Mais, nous, avons-nous cette constance dans les souffrances? Hélas ! nous les fuyons au contraire.

Grand saint, qui avez montré tant d'héroïsme dans les tourments, obtenez-nous d'imiter votre courage, afin que, grands comme vous par notre foi, nous le soyons aussi par nos œuvres devant Dieu.

POUR LA FÊTE D'UN PONTIFE.

TEXTE.

Sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati.

JOAN. XVII. 19.

Dieu opère, quand il le veut, le grand ouvrage de la sanctification des âmes indépendamment de ses ministres; quelquefois même, il fait tout sans eux, dit S. Augustin. Tel est cependant l'ordre qu'a prescrit sa sagesse Il sauve les hommes par les hommes même, et c'est aux saints qu'il confie d'ordinaire le glorieux ministère de la sanctification des pécheurs : *sanctifico*....

Il établit ses ministres comme des nuées bienfaisantes pour répandre sur les fidèles les rosées de la grâce, comme des lumières pour les éclairer, comme un sel pour les préserver de la corruption, comme des guides pour les conduire, des médiateurs pour les réconcilier.

Eglise sainte, qui, dans les heureux décrets de la divine providence, deviez être confiée au saint pontife dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, quelle ne dut pas être votre allégresse quand vous vîtes venir vers vous ce digne pasteur qui fut véritablement une nuée bienfaisante toujours remplie des rosées de la grâce, un soleil lumineux fait pour dissiper les ténèbres, un sel précieux qui ne devait jamais être affadi, un guide éclairé qui devait conduire les fidèles dans la voie de la justice, un ministre de sainteté et pour lui-même et pour vos enfants : *Ego sanctifico meipsum.*

Se sanctifier et sanctifier les autres, tel est le suprême devoir du pontife. Ces deux pensées formeront tout le plan de ce discours.

Ier POINT.

CE QUE S. N... A FAIT POUR SE SANCTIFIER LUI-MÊME.

Si notre bonheur consiste à ressembler à Dieu, parce que nous en devons être les plus vives images, c'est la sainteté seule qui peut former en nous les traits de cette auguste ressemblance. Mais que nous sommes loin de cet admirable état et qu'il faut de combats pour s'y maintenir. Le glorieux pontife dont nous célébrons la fête employa quatre moyens pour y parvenir : 1° *la pénitence;* 2° *l'aumône;* 3° *la retraite;* 4° *une humble docilité.*

1re SUBDIVISION. — Il purifie son corps par la pénitence.

Approchons, M. F., du berceau de ce bienheureux enfant; ses premières actions sont des prodiges. Il pratique déjà le jeûne, que les Pères appellent le réparateur de la justice et le gardien fidèle de l'innocence, il se prive du lait matériel pour mieux goûter la douceur du lait mytérieux, et c'est Dieu lui-même, comme dit un Père, qui lui sert de nourriture. C'est ainsi que cet admirable enfant est pénitent avant d'être raisonnable, il est vertueux avant de connaître la vertu.

Quis putas puer iste erit? Jugez de sa vie par son enfance. Il redouble en effet d'austérités avec ses forces : travaux, veilles, rigueurs, abstinences, il met tout en usage pour étouffer en lui l'ennemi domestique.....

Que ce premier âge de sa vie soit pour nous une école qui nous instruise et nous confonde !

2e SUBD. — Il sacrifie ses biens par l'aumône.

Les richesses ne sont pas un mal puisque Dieu les accorde quelquefois aux justes; mais elles deviennent un bien ou un mal par l'usage qu'en fait celui qui les possède.

Notre saint en connut tout le danger, et que ne pouvons-nous assez admirer le saint usage qu'il en fit afin de l'imiter!

Libre possesseur de l'opulent héritage de ses pères, il n'aime à être riche que pour être libéral; il regarde les pauvres comme ses frères et il ne se réserve de tous ses biens que la séule consolation de les distribuer. Que ne puis-je étaler ici à vos yeux tant d'actions héroïques que sa vertu nous a dérobées! Je n'ai garde de tirer le voile sous lequel il les a cachées; je le révère. Je me contente de vous dire que la pauvreté publique ne fut jamais si empressée à se produire qu'il le fut lui-même à la prévenir; la pauvreté honteuse ne fut jamais si ingénieuse à se cacher que sa charité à la découvrir. Quelle indigence échappa à ses yeux, quel malheureux à ses secours! Ici je l'avoue, M. F., je sens tout le poids de mon sujet; toutes les œuvres de charité se présentent à mon esprit. Pauvres par accident, pauvres par état, jeunes filles délaissées, veuves sans appui, malheureux des villes et des campagnes, orphelins, malades, il étendit sur tous la main de sa charité.....

Puisse ce grand exemple d'amour du prochain amollir vos cœurs, M. F., et les rendre plus compatissants aux malheurs d'autrui.

3e SUBD. — Il veille sur son cœur par la retraite.

Le monde, il faut l'avouer, est un séjour fatal à l'innocence. Les mœurs y sont corrompues par le relâchement. Les vérités diminuées par l'erreur, les vertus affaiblies par le mauvais exemple. Pour nous soustraire à ces dangers, il faut ou vaincre par notre vertu ou fuir le monde.

Ce fut la pensée de notre Saint. Effrayé du péril il demande au Ciel les ailes de la colombe pour fuir au loin et déjà je le vois à travers les rochers chercher avec empressement sur les montagnes un asile sûr pour sa vertu. Mais arrêtez, élu de Dieu, vous fuyez les hommes, et le Ciel vous a choisi pour leur annoncer ses justices et ses miséricordes! Descendez dans la plaine, sa voix vous appelle et c'est pour être l'ange de l'église de N... qui est sans pasteur.

4e SUBD. — Il soumet son esprit à une humble docilité.

Il quitte sa solitude à la voix de Dieu, qui se fait entendre d'une manière manifeste ; mais quelle surprise pour lui quand il s'entend proclamer évêque ! Que de frayeurs, que de troubles, que de larmes ! Il prétexte qu'il n'est qu'un pécheur. Mais son humilité résiste en vain, il doit se résigner aux ordres du Ciel. On lui impose les mains, on répand sur sa tête l'onction sainte et on le fait monter sur le trône de l'Eglise. Se voyant vaincu il s'incline devant les autels du Seigneur et se prépare maintenant à la sanctification du peuple qui lui est confié, c'est la *deuxième réflexion.*

IIe POINT.

CE QUE S. N... A FAIT POUR SANCTIFIER LES AUTRES.

Ce n'est pas assez pour un pasteur de marcher fidèlement dans la voie de la justice, il faut encore qu'il y conduise ceux dont le Ciel lui a confié la garde. Dépositaire des vérités du Sauveur, gardien de son sang, économe de ses trésors, distributeur de ses grâces, coopérateur de ses mystères, il ne doit point avoir d'autre ardeur que celle d'établir dans l'Eglise la vertu et la sainteté. Trois sortes d'ennemis à combattre pour parvenir à ce but : 1° *le libertinage;* 2° *l'idolâtrie;* 3° *l'hérésie.* C'est contre ces trois ennemis que notre saint pontife livra les plus rudes assauts.

1re SUBDIVISION. — Il combattit le libertinage par ses bons exemples.

Les plus grands ennemis de l'Eglise sont les pécheurs. Elle les regarde encore comme ses enfants, elle les pleure comme des amis tendres, tandis qu'ils l'outragent et la déshonorent par leur vie scandaleuse ! Le pasteur, animé du désir de faire régner la sainteté, doit donc se rendre lui-même la règle vivante de son troupeau. A l'exemple du Sauveur, son modèle, il doit agir et enseigner : *Cœpit Jesus facere et docere.*

Saint N..., ce nouveau vase d'élection par la grâce, tout brûlant d'ardeur et de zèle, se rend terrible au péché pour sauver le pécheur; et, pour mieux condamner le vice, il commence par faire parler sa vertu. Son exemple fraye le chemin à sa doctrine; s'il prêche aux pécheurs la pénitence, il en est lui-même un modèle accompli. Il s'était mortifié comme fidèle, quoiqu'il fût innocent; mais quelles austérités ne s'impose-t-il pas comme évêque pour une multitude de coupables! Il se regarde comme une victime publique, et, en cette qualité, il s'immole sans cesse par le glaive de la pénitence.

Mais si, après avoir donné aux pécheurs le beau spectacle de ses vertus, il ne peut triompher par là de leur dureté, alors il se dérobe à leurs yeux, et, se renfermant dans le temple, il donne à la prière pendant la nuit le temps que la charité lui a ravi pendant le jour. Il pleure les plaies qu'il ne peut guérir, il lève les mains, comme Moïse, vers le Ciel pour en obtenir des bénédictions et le sauver.

2e SUBD. — Il renversa l'idolâtrie par son courage.

L'idolâtrie, cette déplorable erreur qui a tenu les hommes si longtemps captifs, avait encore des temples parmi les peuples confiés à notre saint pontife. Avec une profonde douleur il voit encore une multitude aveugle se prosterner à terre et adorer l'ouvrage de la main des hommes. Il gémit, et son zèle, semblable à celui de l'Apôtre s'enflamme d'une divine ardeur : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem* (Act. xvii. 16). Tantôt il lève les yeux au Ciel; tantôt il les jette sur ce malheureux peuple, ému de compassion sur son aveuglement déplorable. Sont-ce là, dit-il, ô Dieu vivant, sont-ce là les dieux qu'on vous oppose? Puis, animé d'un zèle qui n'eut point d'égal, il harangue ce peuple, comme S. Pierre le fit à Jérusalem, il parcourt les pays voisins, s'enfonce dans les contrées les plus solitaires, évangélisant jusqu'au plus lointain hameau. Sa parole ardente et lumineuse devient une torche en feu qui dévore les temples et leurs vaines idoles. En quelques années tout est changé et il ne reste plus de traces du culte des faux dieux.

3e SUBD. — Il terrassa l'hérésie par sa doctrine.

Les hérésies et les schismes eurent leur tour. Née dans les combats et les persécutions, il semble que c'est dans sa nature que l'Eglise n'en soit jamais exempte.

Dieu, qui destinait notre saint pontife a être le restaurateur de sa loi, lui en avait développé les secrets admirables. Les livres saints furent sa plus chère étude et ce fut cette science sacrée qui le rendit si redoutable aux ennemis de l'Eglise. Il agit avec autant de vigueur que les Pères de l'Eglise contre les erreurs de leur temps; il parla comme S. Grégoire de Nazianze à ses collègues dans l'épiscopat. Il eut l'éloquence des Ambroise et des Léon. Il se roidit contre tous les obstacles comme les plus généreux défenseurs de la foi. Il triompha partout de l'hérésie et du schisme, et peu satisfait d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Eglise, il mit encore le peuple de Dieu à couvert de la séduction des faux prophètes.

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

POUR UN APOTRE.

ÉCRITURE.

Annuntiabunt gloriam meam gentibus et adducent omnes fratres vestros de cunctis gentibus donum Domino, ad montem sanctum meum Jerusalem (Is. LXVI. 19).

Spiritus meus erit in medio vestrum, nolite timere (Agg. II. 6).

Misit Jesus præcipiens eis : Ite ad oves quæ perierunt domus Israel (Matth. X. 6).

Nolite possidere neque aurum, neque argentum (Id. ibid. 9).

Vocavit ad se quos voluit, et dedit illis potestatem curandi infirmitates (Marc. III. 15).

Vocavit Jesus discipulos et elegit duodecim ex ipsis, quos et apostolos nominavit (Luc. VI. 13).

Euntes docete omnes gentes. Prædicate Evangelium omni creaturæ, baptizantes eos, docentes servare omnia quæcumque mandavi vobis (Matth. XXVIII. 19).

Loquebantur verbum Dei cum fiducia, et virtute magna reddebant testimonium resurrectionis Jesu Christi (Act. IV. 31).

SS. PÈRES.

Vocavit Christus discipulos suos et elegit duodecim ex ipsis quos ad propagandum auxilium salutis humanæ per terrarum orbem satores fidei destinavit. Simul adverte cœleste consilium : non sapientes aliquos, non divites, non nobiles, sed piscatores et publicanos quos dirigeret, elegit ; ne traduxisse sapientia, ne redemisse divitiis, ne potentiæ nobilitatisque auctoritate traxisse aliquos ad suam gratiam videretur ; ut veritatis ratio, non disputationis gratia prævaleret (S. Ambr. *in Luc.* L. 5).

Apostoli cum secuti sunt Salvatorem non quasi irrationabiliter quemlibet vocantem hominem sunt secuti, sed cum tantæ virtutes, tantaque signa præcesserint Christum, illa antequam crederent, vidisse non dubium est. Certe fulgor ipse, et majestas divinitatis occultæ quæ etiam in humana facie relucebat, ex primo ad se videntes trahere poterat aspectu (S. Hieron. *in Hom. in Matth.*).

Habebant reges in medio sui duodecim homines idiotas, quos vinculis, flagellis, carceribus, ut silerent, comminabantur ; sed sicut radii solares vinciri nequeunt, sic lingua eorum ligari non poterat. Quod ita fiebat, quia non ipsi erant qui loquebantur, sed virtus Spiritus Sancti (S. Chrysost. *Hom.* 33 *in Matth.*).

Res utique magna, virum circum stagna versari solitum, circa pelles, et telonii mensam, sedentibus tyrannis et satrapis, astantibus satellitibus, strictis gladiis, cum omnes denique pro tyrannis starent, solum ingressum, ligatum, prono capite non potuisse vel os aperire. Etenim nec loquendi, nec dogmata defendendi locum illis dabant ; sed tanquam communis orbis pestes suppliciis deputabant : hi omnes, aiebant, contra decreta Cæsaris faciunt, regem alium dicentes esse Jesum (Id., *ibid.*).

Quamvis ut factiosi et novatores ubique terrarum accusarentur ; hanc tamen suspicionem repulerunt, et contrariam sibi conciliarunt, quasi servatores, curatores ac benefici apud omnes celebrati (Id. *ibid.*).

Quare sunt fundamenta Apostoli et prophetæ? Quia eorum auctoritas portat infirmitatem nostram. Quare sunt portæ? Quia per ipsos intramus ad regnum Dei. Prædicant enim nobis ; et cum per ipsos intramus, per Christum intramus, ipse est enim janua (S. August. *in Expos. sup. Psalm.* 86).

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

POUR UN MARTYR.

ÉCRITURE.

Si coram hominibus tormenta passi sunt, spes illorum immortalite plena est (Sap. III. 4).

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum (Matth. V. 10).

Qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus (Id. X. 38).

Qui amat animam suam, perdet illam, et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet illam (Id. ibid. 38).

Injicient vobis manus suas et persequentur trahentes ad reges et præsides propter nomen meum (Luc. XXI. 12).

Quod in præsenti momentaneum est, et leve tribulationi nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis (II Cor. IV. 17).

Patior, sed non confundor ; scio enim cui credidi ; et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem (II Tim. I. 12).

Vidi animas interfectorum propter verbum Dei et propter testimonium quod habebant. Stabant ante thronum in conspectu Agni, et palmæ in manibus eorum (Apoc. VII. 9).

SS. PÈRES.

Hoc baptisma scilicet martyrium in gratia majus, in pietate sublimius, in honore pretiosius (S. Cypr. *in quadr. Ep.*).

Morte martyrum religio defensa, cumulata fides ; Ecclesia roborata est ; vicerunt mortui, victi persecutores sunt, itaque quorum vitam nescimus, horum mortem celebramus. Unde et David prophetice gloriatus in suo mentis excessu : *Pretiosa*, inquit, *in conspectu Domini mors Sanctorum ejus*, mortem maluit præferre quam vitam, ipsa mors martyrium præmium vitæ est (S. Ambr. *L. de Resurr. fid.*).

Nunquid non est mirabile in oculis hominum quod mentem fragilis hominis ita Deus inflammat ut præ amoris magnitudine, quo intus erga eum æstuat, etiam propriæ vitæ obliviscatur, in tantum, ut ad gravissimos quoslibet cruciatus velut insensibilis fiat, et sine sui cura libenter omnia pro nomine ejus sustineat? (S. Ephr. *Or. in* 40 *Mart.*)

Nullus athleta generosus in stadio balnea quærit, aut mensam cibis et vino redundantem. Hoc non est athletæ, sed delicati. Athleta namque pugnat, in pulvere, oleo, solis ardore, sudore longuo tribulatione et angustia. Hoc est certaminis tempus et pugnæ, igitur et vulnerum doloris et cruoris (S. Chrysost. *Hom.* 67 *ad pop.*).

Martyrum sanguis ad multiplicationem Ecclesiæ proficit (S. August. *in Ps.* 20.).

Mori a persequente, martyrium est in aperto opere ; ferre vero contumelias et odientem diligere, martyrium est in occulta cogitatione (S. Greg. *in Hom.*)

Martyr quisque esse potest sine voluntate, sed non contra voluntatem (S. Bern. *Serm. in Nativ. Dom.*).

Martyrum fiducia, fortitudo, et tolerantia ex ulceribus et vulneribus Christi (Id. *in Cant.*).

Martyrium sine charitate implere impossibile est (Id. *ibid.*)

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

POUR UN PONTIFE.

ÉCRITURE.

Vocavit eum Dominus, et ait : Vidi afflictionem populi mei ; veni et mittam te, ut educas populum meum (Exod. III. 7, 9).

Quis sum ego, ut vadam et educam filios Israel? Qui (Dominus) dixit ei : Ego ero tecum (Id. ibid. II).

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet (I Reg. II, 35).

Non recedet memoria ejus et nomen ejus requiretur a generatione in generationem (Eccli. XXXIX. 13).

Erogavit pecunias multas ; justitiam et fidem conservavit genti suæ ; et exquisivit omni modo exaltare populum suum (I Mach. XIV. 34).

Si perdiderit unam ex ovibus (pastor) vadit ad illam donec inveniat eam ; et cum invenerit, imponit in humeros suos gaudens (Luc. XV. 5).

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis (Joan. X. 11).

SS. PÈRES.

O potestas ineffabilis, quæ in nobis digna est habitare per impositionem manuum sacrorum sacerdotum ! O quam magnam in se continet profunditatum formidabile admirabile sacerdotium ! (S. Ephr. *de Sacerd.*)

Vita illius laudanda est qui venerationi habet sacerdotes Christi et non detrahit gradui per quem factus est christianus (S. Hieron. *Ep.* 1 *ad Heliod.*)

Sicut gallina ex amore pullorum sic infirmatur, ut, etsi pulli non sequantur, matrem ex alis demissis, et voce rauca, intelligas ; ita pastor, qui sincere salutem animarum desiderat, in omni actione sua tale desiderium prodit, volens congregare et fovere animas quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas (S. August. *Tr.* 11 *in Joan.*).

Quia castitatis pollebat vigore, quia abstinentiæ gloriabatur angustiis, quia blandimentis erat præditus lenitatis, omnium civium in Deum provocavit affectum ; quia pontificis administratione fulgebat, plures e discipulis reliquit sui sacerdotii successores (S. Maxim. *Hom.* 59 *de S. Euseb. Vercell.*).

Qui gubernaculum fidei viriliter tenens, anchoram spei tranquilla jam in statione composuit, et plenam cœlestibus divitiis et æternis mercibus navem optato in littore collocavit ; qui contra omnes adversarios scutum timoris Dei tandiu infatigabiliter tenuit, donec ad victoriam perveniret (Id. *ibid.*).

Quantis hic, cæcis a via veritatis errantibus, et de summa jam profundum rupe pendentibus, amissum reddidit visum et illum quo Christus videretur, reparavit intuitum ! Quantorum animas viventes in corpore jam defunctas et delictorum mole obrutas ac sepultas, ad emendationem tanquam ad lucem vocando, Deo resuscitavit? (Id. *ibid.*)

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. Fecit quod monuit, ostendit quod jussit. Ostensa nobis est de contemptu mortis via quam sequamur ; apposita est forma cui imprimamur. Primum vobis est exteriora nostra misericorditer ovibus ejus impendere ; postremum vero, si necesse sit, etiam mortem nostram pro eisdem ovibus ministrare (S. Greg. *Hom.* 14 *in Evang.*).

MÉLANGES. | EXEMPLES. | EXEMPLES.

POUR UN APOTRE.

I. MINISTÈRE DES APOTRES.

Le ministère des apôtres consistait : 1° à enseigner toutes les nations : *Prêchez l'Evangile à toute créature ; ce que je vous dis à l'oreille, publiez-le sur les toits ;* 2° à gouverner le troupeau de J. C. en qualité de pasteur. Ce divin Sauveur n'avait pas chargé S. Pierre seul de cette fonction lorsqu'il lui avait dit : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis* ; 3° à exercer aussi l'autorité de juges et de législateurs. J. C. leur déclare que tout ce qu'ils *auront lié ou délié sur la terre sera lié ou délié dans le ciel* (Matth. XVIII. 5).

II. MIRACLES DES APOTRES.

Le boiteux guéri sous les yeux du peuple à la porte du temple, la résurrection de Tabithe, les dons du Saint-Esprit communiqués par l'imposition des mains des apôtres ; l'efficacité de l'ombre de S. Pierre sont des prodiges opérés en présence de la multitude et qui contribuèrent à la fondation de l'Eglise. S. Paul attribue ses succès aux miracles qu'il a faits (Rom. XV. 18, 19. — I Cor. II. 4). Il les donne pour preuve de son apostolat (II Cor. XII. 12. — Eph. I. 19). Dans le Talmud de Jérusalem, qui est le plus ancien, les Juifs conviennent qu'il se faisait des miracles au nom de J. C. Celse et Julien traitent de *magiciens* les disciples de J. C. Cette accusation prouve du moins que ces disciples faisaient profession d'opérer des miracles et que c'était une opinion constante. Mais jamais les *magiciens* n'ont fait des miracles pour tirer les hommes de l'erreur et du vice, pour enseigner la vérité et la vertu. C'est la réponse de nos apologistes.

III. VERTUS DES APOTRES.

La sincérité, la candeur, le désintéressement, la charité, la patience, le courage des envoyés de J. C. ont éclaté dans toutes leurs démarches ; ils ont retracé le tableau des vertus de leur Maître. On a vu beaucoup de philosophes s'ériger en réformateurs des vices et des erreurs de l'humanité ; mais aucun n'avait montré les vertus, la sagesse, la charité, le courage, la sainteté des apôtres.

IV. MARTYRE DES APOTRES.

Les apôtres ont tous souffert le martyre pour confirmer leurs prédications. Celui de S. Pierre et de S. Paul est attesté par leurs disciples et par leur tombeau ; celui de S. Jacques le Majeur et de S. Etienne est rapporté dans les *Actes des Apôtres ;* celui de S. Jacques le Mineur est rapporté par Josephe (*Antiq. Jud. L.* XX. *C.* 8) ; celui de S. Siméon, âgé de six vingts ans, et de plusieurs autres parents de J. C. est attesté par Hégesippe, auteur presque contemporain (Eusèbe, *Hist. eccl. L.* III. *C.* 32). S. Clément de Rome, témoin oculaire, après avoir parlé du martyre de S. Pierre et de S. Paul, dit qu'ils ont été suivis par une grande multitude d'élus, qui ont bravé comme eux les outrages et les tourments (*Ep.* I). S. Polycarpe dit que S. Paul et les autres apôtres sont tous dans le Seigneur avec lequel ils ont souffert : *cum quo et passi sunt* (*Ep. ad Philipp.*). S. Clément d'Alexandrie dit de même que les apôtres sont morts comme J. C. pour les Eglises qu'ils avaient fondées (*Strom. S.* IV. *C.* 9). Ce divin Maître le leur avait prédit (Luc. XXI. 16). Sa parole a été accomplie.

V. IMMENSES DIFFICULTÉS QU'ONT EUES A SURMONTER LES APOTRES.

Le christianisme a trouvé les peuples livrés à une foule de préjugés et en proie aux passions les plus révoltantes. Quoique chaque nation eût un point de contact qui lui fût commun avec toute les autres, chaque pays avait cependant sa physionomie particulière, plus ou moins tranchée par de nombreuses nuances. Un vice, qui prédominait dans une contrée, n'était que légèrement connu dans une autre qui avait à son tour ses habitudes. Jugez maintenant des difficultés que les apôtres eurent à vaincre. Chacun peut aisément se former une idée des peines qu'ils durent éprouver en pénétrant dans des contrées où régnait une profonde antipathie contre la morale sévère du christianisme. La plupart d'entre eux n'obtinrent d'abord que des outrages pour prix de leur zèle. S'ils avaient annoncé une morale facile, s'ils avaient cherché à attirer les nations par l'appât du gain ; si, comme Mahomet, ils avaient laissé la carrière ouverte aux vices ou aux inclinations les plus chères à la nature, nul doute qu'on ne les eut entendus avec plaisir ; mais ils combattirent avec force les habitudes déréglées, ils arrachèrent du sein des vieillards les dieux de leurs pères. Ils firent la guerre aux passions dominantes, et alors leur ministère souleva nécessairement toutes ces passions contre eux. Que l'on comprenne donc bien ce que c'était que de réformer le moral d'un peuple, et l'on saura apprécier la grandeur de leur entreprise et l'étendue de leur succès. (*Hist. des bienfaits du Christian.*).

POUR UN MARTYR.

I. MARTYRS ILLUSTRES. Les 12 apôtres, S. J. Baptiste, les SS. Innocents, S. Etienne, S. Laurent, S. Clément, S. Ignace, S. Polycarpe, S. Vincent, S. Jean et S. Paul, S. Cosme et S. Damien, S. Gervais et S. Protais, S. Herménegilde, S. Grég. de Nicom. S. Procès et S. Martinien, S. Janvier, S. Eustache, S. Chrysante et S. Darie, S. Vital et S. Agricola, S. Chrysogone, S. Athénodore, S. Sévérien, S. Artémius, S. Maxime, S. Théodore, S. Morne, S. Anthime, S. Victor, S. Boniface, S. Hippolyte, S. Edmond, S. Denis, S. Sébastien, S. Babylas, S. Pothin, S. Iréuée, S. Martial, S. Maurice, les quarante martyrs, S. Saturnin.

II. MARTYRES ILLUSTRES. Sainte Agathe, sainte Agnès, sainte Dorothée, sainte Appollonie, sainte Rufine et sainte Seconde, sainte Christine, sainte Marguerite, sainte Thècle, sainte Cécile, sainte Catherine, sainte Bibiane, sainte Luce, sainte Léocadie, sainte Barbe, sainte Julienne, sainte Théodore, sainte Sophie, sainte Evène, sainte Théodule, sainte Pélagie, sainte Venefride, sainte Anastasie, sainte Symphorose, sainte Ursule.

III. JEUNES MARTYRS. Les sept frères Machabées, S. Simon, S. Vita, S. Celse, S. Marin, S. Conon, S. Christophore, S. Symphorien, sainte Prisce, sainte Basilisse, sainte Agnès.

EXEMPLES.

S. POLYCARPE. Ce saint évêque de Smyrne, disciple de S. Jean l'Evangéliste, le maître de toutes les Eglises d'Asie, voyant que le peuple idolâtre animé contre lui, criait sans cesse : « Qu'on extermine les chrétiens, qu'on cherche Polycarpe leur chef, » crut qu'il fallait se dérober à une telle fureur. Et alors nuit et jour il vaquait à l'oraison et il y puisait les forces du martyre. Découvert et pris par les bourreaux, il obtint d'eux la permission de prier, et après cette fervente oraison qui dura deux heures, au grand étonnement des ennemis même du nom chrétien, il monta sur le bûcher. Pendant que les flammes consumaient son corps, sa belle âme allait s'unir à celui qu'il avait tant aimé sur la terre (*Act. des Mart.*).

S. IGNACE D'ANTIOCHE. Ayant été condamné aux bêtes, ce saint écrivit aux Romains avant d'arriver au lieu de son martyre. Sa lettre respire une vive passion pour les souffrances. « Permettez, mes enfants, leur dit-il, que je sois moulu par les bêtes, afin que je devienne le froment de J. C. Je ne cherche autre chose que celui qui est mort pour moi. L'unique objet de mon amour est celui qui a été crucifié pour moi, et l'amour que je lui porte fait que je désire d'être crucifié pour lui (*Ep. ad Rom.*).

S. MARC ET S. MARCELLIN. Ces deux martyrs ayant les mains et les pieds cloués, disaient au tyran qui les avait fait mettre en cet état : « Nous n'avons jamais goûté de plus grandes délices que depuis que nous sommes ici pour l'amour de J. C. » (*Act. Mart.*).

RÉPONSE D'UN SOLDAT CHRÉTIEN. Mahomet II, empereur des Turcs, pressant un soldat chrétien d'embrasser la religion de Mahomet, le menaça de la mort, s'il refusait de le faire. « Quoi, lui répondit ce généreux soldat, en lui montrant sa poitrine toute couverte de blessures ; quoi ! j'aurai reçu mille plaies pour l'empereur de la terre, et je craindrais de mourir pour celui du ciel ! (*Beaux exemples*).

SAINTE JULITE. La persécution qui désola l'Eglise sous Dioclétien obligea Julite à quitter Icone pour se retirer à Séleucie avec Cyr son fils, qui n'avait encore que trois ans, sans rien emporter de ses grandes richesses. Mais elle trouva la persécution aussi violente à Séleucie qu'à Icone. Elle quitta donc encore Séleucie pour se réfugier à Tharse, mais on l'arrêta le même jour. Le gouverneur ordonna qu'on lui ôtât son enfant, et la fit frapper avec des nerfs de bœuf. Il se fit donner le petit Cyr. Mais celui-ci ne quitta pas le regard de sa mère et à mesure qu'elle s'écriait : « Je suis chrétienne, » il redisait aussitôt en repoussant de sa petite main le gouverneur qui voulait le caresser : « Je suis chrétien. Ce qui excita tellement sa rage que sans égard pour un âge qui trouve de la pitié dans les âmes les plus insensibles, il prit ce tendre enfant par un pied et le jeta contre terre. Le petit martyr, en tombant, donna de la tête contre les marches du tribunal qu'il arrosa de son sang, et sa cervelle se répandit jusque sur le parquet où il vint expirer.

Le juge parut honteux et épouvanté de son crime ; mais sa fureur ne devint que plus grande à l'égard de la mère. Il la fit étendre, la menaçant de la faire écorcher toute vive ; il lui fit verser de la poix fondue sur les pieds, pendant qu'un des bourreaux lui criait : « Julite, sacrifiez ! » Mais elle criait encore plus haut : « Je ne sacrifie point au démon, j'adore J. C. » Le gouverneur la condamna à avoir la tête tranchée. Elle mit aussitôt les genoux en terre et fit à Dieu cette prière : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu ! de ce que vous avez bien voulu donner à mon fils une place dans votre royaume ; ayez encore la bonté d'y recevoir votre servante, quelque indigne qu'elle en soit, afin qu'elle vous bénisse à jamais. » Le bourreau lui abattit la tête dans le moment que sa bouche prononçait *amen*. Son corps fut jeté au même endroit où l'on avait jeté son fils (*Act. des Martyrs*).

POUR UN PONTIFE.

S. Grégoire, né à Césarée, après une jeunesse passée dans l'innocence et cultivée par une étude assidue des sciences humaines et divines, se retira dans la solitude. Or, le saint évêque d'Amasée, ne voulant pas laisser cette lumière sous le boisseau, songeait à élever Grégoire au sacerdoce. Mais le moyen d'en venir à bout ? Les deux saints étaient également agités, l'un du désir d'élever à la charge pastorale un si digne sujet, l'autre d'éviter un tel fardeau. Enfin, après bien des difficultés, il fallut subir le joug ; on prend Grégoire, on le sacre, on le prépose à un peuple infini tout composé d'idolâtres, à l'exception de dix-sept chrétiens seulement. Voilà le riche diocèse qu'on lui donne à gouverner ; il quitte la solitude, il va à sa résidence, et par la grandeur de ses miracles et la sainteté de sa vie, il gagne tout à J. C.

Tels ont été les sentiments des saints pontifes ; tels ont été les fruits qu'ils ont produits ; telles ont été leurs vertus, leur humilité, leur oraison, leur zèle pour la gloire de Dieu (*Retraite des Ordinands*).

S. MARTIN. S. Martin, évêque de Tours, vaquait sans cesse à la prière, les yeux et les mains élevés au ciel. L'ardeur de sa dévotion était si grande en célébrant les saints mystères qu'on vit plusieurs fois sa tête couronnée de flammes (*En sa vie*).

S. AUGUSTIN. Valère, évêque d'Hippone, l'ayant élevé au sacerdoce, exigea qu'il en exerçât les fonctions et que surtout il s'appliquât à la prédication. S. Augustin qui n'avait reçu le sacerdoce qu'avec une extrême répugnance, lui répondit : « Avant tout je supplie votre religieuse prudence de considérer qu'il n'y a rien en cette vie de plus désirable devant les hommes que la dignité d'évêque, de prêtre et de diacre, quand on veut en faire les fonctions par manière d'acquit, ni de plus damnable devant Dieu que de les mal remplir, ni de plus heureux que de s'en acquitter dignement.

On m'a fait violence, on m'ordonne de prendre en main le gouvernail du vaisseau, moi qui ne sais pas seulement manier l'aviron. Je crois que mes péchés m'ont attiré cet engagement dans un ministère que j'ai toujours jugé très-dangereux pour le salut.

De là venaient ces larmes que je répandais lors de mon ordination, et que je ne pus cacher aux assistants, qui, ne sachant pas la véritable cause de ma désolation, tâchaient de me consoler par d'autres endroits... Ainsi je vous conjure par la bonté, mais aussi par la sévérité de J. C. d'avoir pitié de moi, de m'accorder le temps que je vous ai demandé pour me disposer aux emplois dont vous voulez me charger. »

Quels sentiments d'humilité ! Mais quel détachement qu'l esprit de pauvreté n'admirerons-nous pas dans S. Augustin, déjà ancien évêque, qui, selon Possidius, ne se trouva pas en état de faire même un testament, n'ayant aucun bien sur la terre ! (*en sa Vie.*)

MORTIFICATION DE QUELQUES SS. PONTIFES. S. Jacques se priva pour toujours de viande et de vin. S. Ignace jeûnait tous les jours. S. Flavien à qui l'on avait accordé pendant son martyre quelques restes de table, s'en privait pour les donner aux autres. L'abstinence de S. Paulin était si grande qu'il ne se servait que des légumes et une fois par jour, sur le soir ; il trouvait le pain de seigle trop délicat pour lui ; il mangeait dans une écuelle de bois pour se ressouvenir qu'il n'était qu'un vaisseau d'argile selon Adam. S. Basile était si exténué par ses travaux et ses veilles qu'au dire de S. Grégoire de Nazianze, il n'était qu'un squelette... (*Ret. des Ordin.*).

CHARITÉ DE QUELQUES SS. PONTIFES. S. Ambroise vendit jusqu'aux vases sacrés pour assister les pauvres ; on connaît les saintes industries de S. Jean l'Aumônier, de S. Martin de Tours, de S. Thomas de Villeneuve, de S. Charles Borromée, de S. François de Sales, de Don Barthélemy des Martyrs, de Belzunce, de Mgr Daviau, de Mgr de Quelen, de Mgr de Chéverus, de Mgr Flaget...

MGR AFFRE ARCHEVÊQUE DE PARIS. Tout le monde connaît son admirable dévouement qui lui coûta la vie. Quelques-uns lui ayant représenté le danger qu'il allait courir, il répondit : « c'est mon devoir de donner ma vie. » Et on l'entendait souvent se répéter à lui-même : *Bonus autem pastor animam suam dat pro ovibus suis*. Sa dernière parole fut sublime de charité : « Je meurs, mais je suis heureux si mon sang est le dernier qui soit versé. »

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.
POUR LA FÊTE D'UN SAINT PRÊTRE. (FLÉCHIER.)	**POUR LA FÊTE D'UN SAINT SOLITAIRE OU D'UN SAINT RELIGIEUX.** (DE MAC-CARTHY. — UN CONTEMPORAIN.)	**POUR LA FÊTE D'UN JUSTE.** (DE LA RUE.)
Ier POINT. DISPOSITIONS DE S. N... AU SACERDOCE.	**Ier POINT.** SA MORT AU MONDE.	**Ier POINT.** MOYENS QUE S. N... EMPLOYA POUR PARVENIR A LA SAINTETÉ.
IIe POINT. LES OCCUPATIONS DE SON SACERDOCE.	**IIe POINT.** SA VIE EN J. C.	**IIe POINT.** FRUITS QU'IL RETIRA DE SA SAINTETÉ.
Ier POINT. — SUBDIVISIONS. DISPOSITIONS DE S. N... AU SACERDOCE.	Ier POINT. — SUBDIVISIONS. SA MORT AU MONDE.	Ier POINT. — SUBDIVISIONS. MOYENS QUE S. N... EMPLOYA POUR PARVENIR A LA SAINTETÉ.
1 — Il rompt avec le monde dès sa jeunesse; 2 — Il porte toutes les vertus à leur perfection; 3 — Il s'attache à Dieu par une éminente piété.	1 — Il fuit le monde; 2 — Il embrasse la pauvreté; 3 — Il fait ses délices des mortifications.	1 — Il joignit la patience à l'innocence; 2 — Il joignit la charité agissante à la contemplation; 3 — Il allia la patience au zèle.
IIe POINT. — SUBDIVISIONS. LES OCCUPATIONS DE SON SACERDOCE.	IIe POINT. — SUBDIVISIONS. SA VIE EN J. C.	IIe POINT. — SUBDIVISIONS. FRUITS QU'IL RETIRA DE SA SAINTETÉ.
1 — A l'autel; 2 — Au saint Tribunal; 3 — A la chaire de vérité.	1 — Par l'oraison; 2 — Par la pratique des vertus d'un saint religieux; 3 — Par l'amour divin.	1 — Consolations ineffables; 2 — Succès dans ses entreprises; 3 — Commencement de glorification.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

POUR LA FÊTE D'UN SAINT PRÊTRE.

TEXTE.

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum et animam meam faciet.

I Reg. II. 35.

C'est ainsi que Dieu consolait son peuple en lui annonçant que bientôt il lui donnerait un ministre selon son cœur et qu'il réparerait l'honneur de son sacerdoce que le malheureux Héli et ses enfants avaient profané.

Ce fut également en un temps où l'ignorance, l'avarice et l'oisiveté désolaient la maison de Dieu, que naquit, pour le bien et pour la gloire de l'Eglise, le saint prêtre dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Dieu l'avait préparé et destiné d'avance pour rallumer le feu presque éteint du sanctuaire par la ferveur de sa piété et par la charité de son zèle. Et, en effet, par la seule autorité de sa vertu et la force de son exemple, sans dignités ni prééminence ecclésiastique, il parvint à rétablir l'ordre et la sainteté au milieu de tous les ministres des autels.

Deux choses sont nécessaires à ceux qui désirent être revêtus de la sublime dignité du sacerdoce de la loi nouvelle : la première c'est d'y entrer par l'inspiration de J. C. ; la seconde, c'est d'y travailler pour J. C.

Ce sont ces deux choses essentielles et inséparables : la *vocation* et le *ministère* qu'eut toujours en vue S. N... Le zèle de sa perfection, le zèle de la perfection de ses frères ; la recherche des dons de Dieu et la distribution de ces mêmes dons ont fait le partage de sa vie. Nous nous attacherons donc à considérer : 1° *ses dispositions au sacerdoce;* 2° *les occupations de son sacerdoce.*

Ier POINT.

SES DISPOSITIONS AU SACERDOCE.

1re subdivision. — Il rompt avec le monde dès sa jeunesse.

Grandeurs, richesses, plaisirs, amitiés humaines, que vous avez de dangers pour le salut, que les passions qui vous accompagnent conduisent d'hommes au précipice !

S. N... ne fut pas de ce nombre. Etre désabusé du monde et en avoir le cœur détaché ne fut pour lui qu'une même chose, et la prompte séparation qui suivit son détachement montra combien il était sincère. Il ne fut point de ceux qui s'imaginent que la jeunesse ne peut s'allier avec la vertu, et qui la regardent comme un âge que par une condescendance nécessaire Dieu abandonne aux passions. Imbu des plus saines maximes, il regarda sa jeunesse comme la meilleure partie de son sacrifice, et il aurait cru tomber dans le crime de ceux à qui l'Ecriture reproche de faire des rapines dans l'holocauste, si, en consacrant sa vie à Dieu, il ne lui en eût réservé la fleur pour ne lui laisser que les restes du vice et de la convoitise. Pénétré de cette pensée, il n'eut pas plutôt pris sa résolution de quitter le monde, qu'il en vint à l'exécution, voulant désormais, comme S. Paul, ne plus écouter la chair ni le sang. En vain un père, qui le regardait comme l'appui de sa famille, lui représente qu'il se doit lui-même à la conservation de son nom; en vain une mère éplorée lui tend les bras pour le retenir; en vain des amis séducteurs lui allèguent des raisons spécieuses pour lui persuader de laisser mûrir un dessein qu'une trop grande jeunesse rendrait suspect de légèreté ; en vain par ces sortes d'épreuves qu'on pourrait beaucoup mieux nommer de dangereuses tentations, on sollicite sa constance ; insensible aux reproches du sang, inébranlable à la tendresse et aux prières de ses amis, au dessus de toute tentation, il abandonne tout sans regret pour suivre la voie de Dieu qui l'appelle.

2e subd. — Il porte toutes les vertus à leur perfection.

Il ne lui suffit pas d'avoir une dévotion commune, il veut acquérir la parfaite. Son humilité est sans égale; jamais on ne vit un cœur moins susceptible d'ambition. Si on lui parle d'honneurs, de dignités, il prie non pas qu'on épargne son humilité, mais qu'on ait pitié de sa faiblesse. Il ne veut pas que le monde sache qu'on l'a cru digne des élévations, et pas même qu'il s'en est estimé indigne. Quelle fut sa continence ? Ne retrancha-t-il pas par la grâce de J. C. et par sa mortification continuelle jusqu'aux moindres désirs? On eût dit qu'il n'avait point de corps ou qu'il avait changé de condition et de nature.

Quel ne fut pas son zèle pour la foi ? Au seul récit des travaux de l'apostolat, considérant l'abondance de la moisson et la disette des ouvriers évangéliques, brûlant du désir de verser son sang dans la prédication de la foi, il ne peut être arrêté que par un ordre visible de Dieu qui le destinait à d'autres combats pour sa gloire. Tant de vertus furent les degrés par lesquels il s'éleva au sacerdoce. Encore fallut-il un ordre formel de son évêque pour l'y résoudre...

3e subd. — Il s'attache à Dieu par une éminente piété.

Une des plus grandes dispositions au sacerdoce c'est la piété. Il est juste, dit S. Basile, que ceux qui sont destinés aux autels de J. C., apprennent à l'aimer et s'examinent s'ils méritent d'en être aimés, parce que toutes leurs actions étant marquées de la charité qu'il a eue pour nous, ou des gages que nous devons avoir pour lui, il est juste que celui qui en est l'interprète la ressente avec abondance. Pénétré de cette vérité, quelque capable que fût son esprit de toutes sortes de connaissances, S. N. s'applique particulièrement à celles qui pouvaient nourrir sa piété. Il corrigea par la sainte simplicité des Ecritures l'orgueil que donnent les sciences humaines, et tira même du fond de ses études la matière de ses oraisons et l'exercice de ses vertus. On le vit tantôt au fond d'une chapelle, baigné de larmes, porter secrètement aux pieds de J. C. crucifié les premières tendresses de son amour et les premiers essais de sa pénitence; tantôt au milieu d'une multitude de pauvres leur enseigner les principes de la foi ; tantôt dans les hôpitaux consoler les malades par ses tendres paroles et les assister de ce peu de forces que ses mortifications et ses jeûnes lui avaient laissées.

Lassé des stériles spéculations de la science il résolut de ne plus savoir que J. C. et ne put supporter d'autres lumières que celles qu'il recevait dans son oraison...

IIe POINT.

LES OCCUPATIONS DE SON SACERDOCE.

1re subdivision. — A l'autel.

La première et la plus sainte action du ministère sacerdotal c'est d'offrir le corps et le sang du Fils de Dieu, et de présenter au Père Eternel ce sacrifice adorable en s'immolant soi-même dans le cours de cette oblation. Oh ! ministère redoutable et sacré ! La personne qui le remplit est humaine et corruptible, mais la dignité est divine, incorruptible, inviolable.

Or, M. F., quel saint s'est jamais acquitté avec plus d'attention, plus d'humilité, plus de foi, plus de ferveur du ministère eucharistique que celui dont nous révérons la mémoire ? Il ne vivait que pour s'unir à J. C. Son âme eût séché de langueur s'il eût manqué un jour de cette nourriture céleste. Le saint sacrifice qu'il offrait était pour lui une disposition toujours nouvelle à celui qui devait suivre le lendemain. La familiarité augmentait le respect et la coutume ne ralentissait pas la dévotion. Le désir consommait la jouissance et la jouissance rallumait le désir. Il emportait J. C. avec lui, ou se laissait avec J. C. et dans cette charité réciproque s'accomplissait ce qui est dit dans l'Evangile : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in eo* (Joan. IX).

2e subd. — Au saint tribunal.

Comme entre les œuvres de la pénitence il n'y en a point qui satisfasse plus à Dieu que l'aveu sincère des péchés que l'on a commis et cette soumission intérieure qu'on rend au jugement d'un mortel comme au jugement de Dieu même, il n'y a point d'occupation plus sacerdotale que celle de réconcilier les pécheurs et d'exercer sur eux les miséricordes et les justices du Seigneur en leur remettant leurs péchés et leur imposant les satisfactions et les peines qu'ils ont méritées.

C'est à ce ministère que notre Saint se dévoue. Il se sent tout à coup brûlé du zèle de la maison de Dieu et du désir du salut des âmes. Je ne sais quel attrait de grâce et de charité rassemble autour de lui tous ceux qui veulent entrer dans les voies de Dieu. Il les attend avec bonté, il les instruit avec affection, il les écoute avec patience, assidu et infatigable dans les exercices de ce pénible et difficile ministère.

Ce fut par l'esprit de charité qu'il attira les plus rebelles à la pénitence. A ses pieds la peine de l'aveu devenait légère, la crainte et la honte se dissipaient; un secret sentiment de la miséricorde de Dieu produisait dans le cœur une confiance respectueuse. Ce tribunal était un asile ouvert à ceux qui fuyaient le monde. Comme on trouvait un père et un ami dans son juge, on respectait ses conseils et l'on aimait jusqu'à ses corrections et ses réprimandes.

3e subd. — A la chaire de vérité.

Comme rien n'entretient davantage les peuples dans les pratiques de la pénitence et dans l'usage des sacrements que la parole de Dieu que prêchent les prêtres qui sont les gardiens et les dépositaires de la science et de la doctrine selon le prophète, il établit des exhortations, des entretiens, des colloques pieux et s'acquitta saintement de cet emploi, Dieu le remplissant de sa vérité et mettant en lui la parole de la réconciliation, comme parle l'Apôtre.

Combien de fois réveilla-t-il la foi mourante des assistants, par la force de ses discours animés de l'esprit de Dieu et renvoya-t-il avec des sentiments de componction et de pénitence ceux qu'une simple curiosité avaient amenés dans ces assemblées ? Combien de fois pénétré lui-même des vérités évangéliques qu'il annonçait fut-il obligé de céder aux émotions de son cœur et au torrent de larmes qu'il répandait ? O véritable apôtre ! ô saint prêtre ! puissions-nous être attendris par le récit des actes d'une si admirable vie !

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

POUR LA FÊTE D'UN SAINT SOLITAIRE

OU D'UN SAINT RELIGIEUX.

TEXTE.

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus.

MATTH. XIX. 21.

Le glorieux Saint que nous vénérons en ce jour, M. F., comprit et pratiqua littéralement cette maxime du Sauveur. Il fut un prodige de renoncement, de pénitence, d'amour des croix et des souffrances. Son nom seul effraie la sensualité et la mollesse, réveille les plus sublimes idées de la perfection évangélique et semble être le nom de l'austérité même. Il fut un de ceux qui firent fleurir le désert, comme parle l'Écriture. Il opéra les merveilles qui illustrèrent les solitudes de l'Égypte et de la Syrie. Il a été anachorète, cénobite.... (ou bien) il a eu comme les Pacôme et les Benoît, la gloire de former une multitude presque innombrable de disciples ; il est devenu le chef et le père de plusieurs grandes familles de religieux qui ont rempli le monde jusqu'à nos jours....

Tout ce que j'ai à dire dans ce discours concernant ce saint si mortifié, serait triste et amer pour des âmes sensuelles et mondaines, mais vous qui vous portez avec courage le joug du Seigneur et qui savez vous soumettre à ses croix, vous n'y trouverez que des motifs de consolation, d'encouragement et d'une émulation toute céleste! Votre zèle va s'enflammer d'une nouvelle ardeur, votre âme s'embraser tout entière de l'amour des biens éternels, tandis que parcourant, avec vous, les principaux traits de la vie de ce grandSaint, j'essaierai de vous le montrer dans les situations les plus frappantes qui sont : 1° *sa mort au monde ;* 2° *sa vie en J. C.*

Ier POINT.

SA MORT AU MONDE.

1re SUBDIVISION. — Il fuit le monde.

Si quelqu'un aime le monde, dit S. Jean, *l'amour du Père n'est point en lui.* Et S. Jacques ajoute : *Quiconque voudra être ami de ce monde se rendra ennemi de Dieu.* Pénétré de ces vérités, S. N. se détacha du monde dès sa plus tendre jeunesse; il avait toutes les qualités pour y paraître avec éclat : d'une noble extraction, d'un esprit brillant, d'une humeur douce et facile, d'un entretien agréable, en un mot doué de tout ce que le monde aime. Néanmoins il renonce à tous ces avantages; il fait aussitôt divorce avec lui, se sépare de ce qu'il a de plus cher, et va s'ensevelir dans une grotte pour y vivre à jamais inconnu aux hommes, et connu de Dieu seul.

Si nous pouvions entrer dans son cœur et y découvrir les causes de cette prompte séparation, nous verrions que son dessein a été d'éviter les occasions de péché, qui sont aussi dangereuses quelles sont communes dans le monde, et encore le désir d'écouter la voix de Dieu, qui se fait mieux entendre dans la solitude : *Non in commotione Dominus.*

Heureux, M. F., ceux qui, pour les mêmes motifs, imiteront effectivement la retraite de ce saint!...

2e SUBD. — Il embrasse la pauvreté.

Notre Saint n'imita point ce jeune homme riche de l'Evangile qui, invité par le Sauveur à vendre tous ses biens et à les distribuer aux pauvres, se retira tristement et préféra les trésors de boue à l'amitié du Fils de Dieu. Il fut bien plus généreux et plus docile à la grâce, malgré les obstacles que sa condition et ses premiers penchants mettaient à la vocation d'en haut. Il montra de bonne heure une charité compatissante et libérale envers les malheureux; il n'en rencontrait aucun qu'il ne s'empressât de lui donner quelque soulagement ou quelque aumône. Ce tendre amour pour les pauvres fut comme le germe et le principe de l'amour qu'il eut ensuite pour la pauvreté elle-même et de la perfection à laquelle il porta cette vertu.

Il fit, en effet, de rapides progrès dans cette carrière. Comme S. Martin, il se dépouilla pour vêtir ceux qui sont nus; comme S. Antoine, il vendit tout ce qu'il possédait et le distribua aux pauvres; puis, se mêlant à eux, il portait les mêmes vêtements qu'eux et partageait leur grossière nourriture. Qui peut dire les douceurs qu'il goûtait en cet état, portant les livrées de J. C. confondu avec les membres vivants de ce Dieu anéanti, et s'entretenant avec les anges du ciel au milieu de ce qu'il y a sur la terre de plus vil aux yeux des hommes?

3e SUBD. — Il fait ses délices des mortifications.

Mollesse coupable, vous qui faites vos délices d'une volupté grossière et délicate, injuste ennemie de la croix de J. C. ; vous qui n'encensez d'autre divinité que la chair, voyez S. N... crucifier la sienne avec ses convoitises; voyez-le entourer son corps de la haire et du cilice, la déchirer par des flagellations meurtrières, l'affaiblir par de longues veilles, l'exténuer par des jeûnes fréquents, et faire ainsi de l'insatiable amateur du plaisir un docile esclave de la pénitence! Luxe fastueux, vous pour qui l'on file l'or et la soie, vous qui n'habitez que sous des lambris dorés ; et toi dangereuse opulence, sous la main de qui tout se convertit en or, toi qui entasses trésor sur trésor, richesse sur richesse, voyez et soyez confondus. Considérez S. N. couvert d'une laine grossière, hérissée de pointes incommodes, revêtu d'un habit dont la compatissante libéralité de Martin oserait à peine couvrir la triste nudité d'un Lazare, renfermé dans une étroite cellule qui n'a pour toute décoration qu'une croix édifiante, dépouillé de toute possession et du désir de posséder, ne possédant que Dieu, mais souverainement riche du Dieu qu'il possède; voyez-le, enfin, pleurer des péchés qu'il n'a pas commis, disputer de simplicité avec les enfants, et de sagesse avec les parfaits.

IIe POINT.

SA VIE EN J. C.

1re SUBDIVISION. — Par l'oraison.

La prière est la gloire, la force et la grandeur du fidèle. C'est elle qui nous détache de la terre, qui nous enlève dans le ciel, qui nous fait mépriser les choses périssables et qui nous inspire le désir de celles qui sont sans fin : *Oratio inquisitio supernorum, invisibilium desiderium,* dit S. Damascène. C'est elle qui faisant son dernier effort, et qui, employant toute sa puissance et toute son industrie, transforme pour ainsi dire le chrétien en Dieu, continue le même Père : *Oratio est transformatio hominis in Deum.*

Toute l'occupation de notre Saint dans la solitude était l'oraison. Il passait les jours et les nuits dans cet exercice, il nourrissait son esprit de cet aliment céleste.

Toutes les créatures lui fournissaient des sujets pour s'entretenir avec Dieu. Il découvrait ses perfections infinies dans leurs qualités différentes; il admirait son immensité dans la vaste étendue des cieux, qui servent de bornes à la nature; il adorait son éclat et sa pompe dans celle du soleil; il contemplait sa puissance dans les éléments, dans le réveil de la nature, dans les immenses productions de la terre, dans la variété des êtres qui l'habitent. La vue de la créature lui montrait aussitôt son Créateur ; c'est ainsi que Dieu était à toute heure présent à ses regards, et qu'il était continuellement le sujet de ses profondes méditations.

2e SUBD. — Par la pratique des vertus d'un saint religieux.

1° HUMILITÉ. Ce saint religieux, l'un des plus grands ornements du désert, se regarde comme le plus vil et le plus méprisable. Si, pour arrêter l'excès de sa pénitence, on lui montre qu'il va au delà des bornes, qu'il ruine son tempérament, qu'il se rend homicide de lui-même, toute sa réponse est qu'il se connaît et qu'on ne le connaît pas; que dans les pratiques les plus austères il n'y a rien de trop pour un sensuel comme lui et pour un esclave du péché. Que partout on exalte ses mérites devant Dieu, il ferme l'oreille à tous ces éloges, et, se renfermant en lui-même, il ne s'occupe qu'à pleurer sa pauvreté et sa misère.

2° PURETÉ. C'est surtout au désert que le tentateur semble se complaire à user de ses artifices. Témoin ses efforts auprès du Sauveur et de plusieurs grands saints. Là il représente tous les souvenirs du passé, toutes les séductions d'un monde frivole Il fascine, il trompe par des suggestions perfides; il essaye surtout de persuader que ce qu'on ignore du monde est plus doux, plus enivrant que ce qu'on en connaît : *Dulcius putat omne quod nescit,* dit S. Jérôme (*Ep.* 47). Notre Saint est insensible : la tentation le rend plus fort dans le combat, et il triomphe avec éclat; c'est un nouvel Antoine qui met tous les démons en fuite en les raillant...

3° OBÉISSANCE. Il comprend aussitôt cette maxime de la vie solitaire : qu'il suffit de se réserver une partie de son propre esprit pour le recouvrer tout entier et s'y arrêter; dès lors son obéissance est en tout prompte, parfaite et sans bornes. Il sait que c'est le péché du premier homme qui a imprimé au fond de nos cœurs une liberté indomptée et un immense amour d'indépendance; c'est pourquoi l'obéissance est pour lui la vertu qui détruira le péché jusqu'à la racine, et il la pratique avec joie.

3e SUBD. — Par l'amour divin.

Voici ce que dit S. Basile sur l'amour divin : « Sitôt que quelque rayon de cette première beauté commence à paraître sur nous, notre esprit, transporté par une ravissante douceur, perd aussitôt la mémoire de toutes ses autres occupations. Nous aimons tellement cet amour bienheureux et céleste, que nous ne pouvons plus sentir d'autres flammes » : *Cœlestem illum ac plane beatum amantes amorem* (*in Ps.* XLIV).

Comme notre Saint est atteint de cet amour céleste! Il en est blessé. On ne peut le tirer de sa chère cellule, parce qu'il embrasse son Dieu en paix et en solitude. L'heure de manger arrive, il a une nourriture plus agréable, goûtant les douceurs de la charité. La nuit l'invite au repos; il trouve son véritable repos dans les chastes embrassements de son Dieu. Comme chacun parle de ce qu'il aime et que lui n'aime que ce saint amour, aussi ne parle-t-il jamais d'autre chose. Il avait gravé profondément dans son âme cette belle sentence du saint Apôtre : *Omnia vestra in charitate fiant* (I Cor. XVI. 14).

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

POUR LA FÊTE D'UN JUSTE.

TEXTE.

Erat vir ille simplex et rectus, ac timens Deum, et recedens a malo.

JOB. I. 1.

Parmi les saints, les uns sont appelés à des travaux éclatants. Dieu semble avoir remis en leurs mains le sort de l'Eglise. Il les a choisis pour en faire, selon l'expression de l'Ecriture, comme un mur d'airain autour d'Israël, contre lequel viennent se briser l'audace impuissante et la science fastueuse des hérétiques.

Les autres sont destinés à servir le Dieu de paix dans le silence et dans la retraite. Là, seuls avec Dieu seul, cachés à l'ombre de la croix de J. C., contents de pleurer sur les ruines de la cité sainte, et de lever des mains pures vers le ciel pour faire tomber ses grâces sur la terre, ils traînent une vie douloureuse et pénitente dans une heureuse obscurité, d'autant plus admirables qu'ils savent mieux dérober leurs vertus à l'admiration publique.

Ainsi fut notre saint : *Erat vir ille simplex et rectus...* Il vécut sans éclat, il se sanctifia dans le silence, mais il n'en fut pas moins grand devant Dieu, parce que l'Eglise ne tire pas moins de gloire des saints qui lui donnent d'admirables exemples que de ceux qui la défendent par d'héroïques combats.

Nous considérerons dans cet auguste patron, M. F., 1° *les moyens qu'il employa pour parvenir à la sainteté;* 2° *Les fruits qu'il retira de sa sainteté.*

Ier POINT.

MOYENS QUE S. N... EMPLOYA POUR PARVENIR A LA SAINTETÉ.

1re SUBDIVISION. — Il joignit la pénitence à l'innocence.

La pénitence semble d'abord ne convenir qu'à ceux qui ont vécu dans le péché ou à ceux qui ne sont pas encore affermis dans la vertu. Ceux-là doivent gémir dans le souvenir de leurs fautes; ceux-ci dans le sentiment de leur faiblesse. Cependant, il est vrai de dire que la pénitence est proprement la vertu des saints. Ceux qui sont à J. C. ont crucifié leur chair, dit l'Apôtre : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt* (Gal. v. 24). Choisis pour être les images d'un Dieu glorifié, ils se forment sur le modèle d'un Dieu souffrant. L'âme fidèle suit l'Epoux jusque sur la montagne de Myrrhe; elle marche sur les traces sanglantes de l'Agneau immolé, se place auprès de lui sur l'autel des holocaustes, et boit le calice du Sauveur sans avoir jamais bu, sans presque même avoir été tenté de boire dans la coupe de Babylone.

Né dans l'obscurité, malgré la noblesse de son origine, S. N..., avec le secours que lui ménage la Providence, fait de rapides progrès dans les sciences, et plus encore dans la connaissance de la religion. Il comprend bientôt qu'il n'est point fait pour le bruit du siècle, que la vie cachée, la vie de la mortification et de la pénitence doit être celle de son choix. Ce n'est point un pénitent qui va repasser ses mauvaises années dans l'amertume de son cœur. S. N... est un juste qui, donnant son cœur à Dieu dès le point du jour, marche constamment dans les voies de la justice. Il est la victime agréable à Dieu par le glaive qui l'immole et par l'odeur qu'elle répand, pour qui la pénitence n'ayant jamais été un remède, ne semble pas même devoir être un préservatif. Représentez-vous un homme qui, dès les premiers pas dans la voie de la pénitence, devance ceux qui l'ont précédé. Figurez-vous un homme qui, accablé d'infirmités, fruit de ses macérations, tient comme en respect toutes les douleurs qui accablent son corps; qui, dans cet état où notre vertu nous abandonne, se sent un nouveau désir, une nouvelle avidité des souffrances; un martyr de la pénitence qui embrasse toutes les croix. Tel fut S. N...

2e SUBD. — Il joignit la charité agissante à une haute contemplation.

Je n'examine pas ici quels avantages la vie contemplative et la vie active ont réciproquement l'une sur l'autre. Celle-là a ses attraits et peut avoir ses dangers; celle-ci a ses travaux et peut avoir ses défauts. Là, on ne s'occupe que de Dieu; ici, on quitte Dieu pour Dieu même. Marie est heureuse dans son repos, Marthe est louable dans ses fonctions; après tout, les vocations sont différentes. Tel, dit S. Bernard, doit être un homme de désirs, comme Daniel, et tel, comme Noé, doit conduire l'arche; et, soit que la grâce nous appelle à une vie cachée ou à un ministère éclatant, celui-là est constamment le plus saint qui, dans son état, est le plus fidèle.

Il me suffit donc de vous dire que les douceurs de la contemplation ne détournèrent jamais S. N... de l'assiduité au travail; que l'assiduité au travail ne lui ravit jamais les douceurs de la contemplation; que, toujours agissant, toujours recueilli, chargé de ministères pénibles, occupé de la seule chose nécessaire, conversant avec les hommes, uni étroitement avec Dieu, infatigable pour les intérêts de sa gloire, pénétré de sa sainteté et de ses grandeurs, dans la plaine avec Israël, sur la montagne avec Moïse, il embrasse toutes les vocations, il en remplit tous les devoirs, et réunit parfaitement tout ce qui nous paraît être incompatible.

3e SUBD. — Il allie la patience au zèle.

Je ne veux point relever la vertu de notre Saint aux dépens de la justice et de la charité, mais je veux vous montrer seulement que, plus sa patience fut éprouvée, plus son zèle fut généreux; qu'occupé, comme Néhémie, à rebâtir les murs de Jérusalem, plus on essaya de l'intimider, plus il s'appliqua, comme lui, à ce grand ouvrage. Les contradictions les plus opiniâtres, les hostilités les plus marquées se tournent contre lui; mais rien ne l'ébranle. Nul mouvement d'impatience ne trouble jamais la paix et la tranquillité de son âme. Il respectait dans la personne de ceux qui le persécutaient, disait-il, le bras miséricordieux de son Dieu, qui ne s'appesantissait sur lui que pour le punir de ses infidélités. Mais vous, mon Dieu, dont les desseins sont toujours adorables, vous ne permettiez que votre serviteur fût ainsi éprouvé que pour nous apprendre jusqu'où votre grâce l'avait élevé.

IIe POINT.

FRUITS QU'IL RETIRA DE SA SAINTETÉ.

Dieu, qui ne doit rien à ses créatures, se doit pour ainsi dire beaucoup à lui-même à l'égard des saints. Peu content de contempler la beauté de son ouvrage, il honore en eux sa miséricorde et ses dons trop précieux pour être jamais stériles. Sa grâce est non-seulement la semence de la gloire qu'il leur a préparée dans le ciel, elle est encore le gage de toutes les faveurs qu'il veut leur accorder sur la terre. Ces faveurs furent : 1° *des consolations ineffables;* 2° *le succès dans ses entreprises;* 3° *un commencement de glorification.*

1re SUBDIVISION. — Consolations ineffables.

Il semble d'abord qu'une vertu qui sème dans les pleurs ne doit recueillir que dans la tristesse; mais il n'en est point ainsi. L'Ecriture nous apprend qu'il est une voix de réjouissance qui retentit dans le tabernacle des saints, un pain céleste qui se recueille dans les horreurs de la solitude, une douce rosée qui fait fleurir les épines du désert, un parfum exquis qui est mêlé avec la myrrhe, un vin délicieux qu'on boit dans le cellier de l'Epoux, un sel qui adoucit les eaux de Jéricho, une onction sainte qui dédommage sensiblement de toutes les rigueurs de la pénitence.

Ainsi l'ont éprouvé tant de saints qui, effrayés d'abord comme nous des pratiques de la pénitence, ont enfin goûté au pied de la croix les plus ravissantes douceurs. Ainsi l'éprouva S. N... Eh! que ne puis-je vous le faire voir embaumé de ces parfums célestes, enivré de ce vin sacré, nourri de ce lait délicieux, comblé de ces chastes délices, qu'il n'a lui-même si bien décrites qu'après les avoir encore mieux éprouvées? Il me suffit de vous dire qu'accablé d'austérités, il sent couler au fond de son âme un fleuve de bénédictions et de paix qui l'inonde, qui le rafraîchit, qui le désaltère; que plus il s'étudie à affliger sa chair, plus Dieu lui fait part de ses ineffables douceurs.

Et de là, M. F., cette sérénité, cette candeur qui rendent comme sensibles les joies secrètes qu'il ressent...

2e SUBD. — Succès dans ses entreprises.

Qui eût cru, M. F., qu'au milieu de tant d'agitations et de troubles, combattu de toute part dans ses projets, sans appui, il eût pu mener à une fin si heureuse sa sainte entreprise?...

Déjà revêtu de l'habit de pénitence, il jette les premiers fondements de ce grand édifice... Déjà, comme un nouvel Élie, il porte le feu dans sa bouche; déjà les grands desseins de la Providence se manifestent, le grain de sénevé devient un grand arbre; riches et pauvres, grands et petits accourent se former sur ses exemples.

3e SUBD. — Un commencement de glorification.

Une grande renommée, de pompeux éloges, l'admiration des peuples, des sceptres, des couronnes, des trophées et des triomphes, voilà, réuni dans un seul point de vue, tout ce que la gloire humaine a de plus éblouissant. Eh bien! cette gloire humaine, si recherchée, si poursuivie de tous ici-bas, et vainement pour la plupart, les saints, qui ont mis tous leurs efforts à la fuir, l'ont rencontrée malgré eux dans les solitudes, dans les profondeurs du sanctuaire, dans les réduits du pauvre, sous les haillons. Voyez les Pères du désert! ils se plaignent que les multitudes viennent les troubler dans leurs solitudes; ils se sont cachés dans les forêts, dans les creux des rochers, et leur renommée, n'en devenant que plus fameuse, on parle d'eux dans les capitales des empires et dans les palais des rois.

Il en fut ainsi de notre Saint. Il vivait dans l'obscurité, il fuyait les honneurs, il faisait tous ses efforts pour se soustraire à la gloire; mais sa haute vertu étonna le monde, et les hommes se tournèrent vers celui qui, inspiré d'en haut, vivait au milieu d'eux dans une si admirable sainteté, pour être leur modèle. D'une commune voix, ils le proclamèrent l'élu de Dieu et s'attachèrent à ses pas comme à ceux d'un envoyé céleste.

C'est ainsi que Dieu permet que la sainteté ait déjà un commencement de récompense en ce monde.

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

POUR UN PRÊTRE.

ÉCRITURE.

Labia enim sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus; quia angelus Domini exercituum est (Malach. II. 7).

Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam (Matth. XXIV. 15).

Ubi ego sum, illic et minister meus erit. Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus (Joan. XII. 26).

Attende tibi et doctrinæ; insta in illis; hoc enim facient, et teipsum salvum facies et eos qui te audiunt (Id. IV. 16).

Qui bene ministraverint, gradum bonum sibi acquirent, et multam fiduciam in fide quæ est in Christo Jesu (I Tim. III. 13).

Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur; maxime qui laborant in verbo et doctrina (Id. V. 17).

SS. PÈRES.

Sacerdotium est summa bonorum omnium, quæ in hominibus consistunt (S. Ignat. *Ep. ad Smyrn.*).

Sacerdos quasi communis quidam omnium Pater est; dignum est igitur, ut omnium curam agat, omnibusque provideat, sicut et Deus, cujus fungitur vice (S. Chrysost. *Hom.* 6. *in* II *Tim.*).

Eum quippe qui regendos alios suscipit, tanta decet gloria virtutis excellere ut instar solis, cæteros veluti stellarum iniculos, in suo fulgore obscuret. Debet hujusmodi vitam habere immaculatam, atque compositam, ut omnes in illum, et in ejus vitam veluti in exemplar aliquod excellens, intueantur (Id. *Hom.* 10 *in* II *Tim.*)

Cum igitur nihil excellentius in hoc sæculo sacerdotibus, et cum dignitatem eorum oculis demonstramus, ut digne noscamus, quid fuimus, et quid sumus professione, actione potius quam nomine demonstremus, ut actio respondeat homini et nomen cum operibus incidat (S. Ambr. *C.* 3 *de Sac. dign.*).

Sacerdotis est scire legem Domini et ad interrogationem respondere de lege (S. Hier. *in Agg.*).

O sacerdotes, si anima cujuslibet justi sedes est Dei, multo magis sedes et templum Dei vos esse debetis mundum et immaculatum! (S. August. *in C.* 2 *Is.*).

Cunctos qui sacri altaris suggestu eminent, tantum excellere oportet merito quantum gradu et dignitate. Nihil enim in mundo haberi potest indignius quam si quis ad honorum fastigia sublimatus, meritis sit infimus (Salvian. L. 2 *ad Eccl. Cathol.*).

Sit sacerdos in cogitatione mundus, actione præcipuus, discretus in silentio, utilis in verbis, benignus in omnes, omnia considerans, humilitate bonorum socius, justitiæ zelo erga improbos severus (S. Greg. *in Pastor. P.* 2).

Attende tibi, et vide, cujus ministerium tibi traditum est per impositionem manuum episcopi (*Imit. Chr. L.* 4. *C.* 5).

Sacerdos, sacris vestibus indutus, Christi vices gerit ut Deum pro se et pro omni populo suppliciter exoret (Id. *ibid.*).

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

POUR UN SOLITAIRE OU UN S. RELIGIEUX.

ÉCRITURE.

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo (Id. XIX. 21).

Nemo est qui reliquerit domum aut agros propter me, qui non accipiat centies tantum in tempore hoc et in sæculo futuro vitam æternam (Marc. X. 29).

Nolite quærere quid manducetis aut quid bibatis, quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis (Luc. XII. 29).

Mihi mundus crucifixus est et ego mundo (Galat. VI. 14).

Omnis disciplina in præsenti quidem videtur non esse gaudii sed mœroris; postea autem fructum pacatissimum exercitatis per eam reddet justitiæ (Hebr. XII. 11).

Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo (I Joan. II. 15).

SS. PÈRES.

Lubrica spes est inter fomenta peccati salvare se posse sperare; incerta est victoria inter hostilia arma pugnare, et impossibilis liberatio est flammis circumdari nec ardere (S. Cypr. *in Ep.*).

Attendamus nobis ipsis ne forte dum angustam et arduam viam nos pergere asserimus, latam et spaciosam viam teneamus, nosque ipsos seducamus. Augustam tibi viam indicabit ventris afflictio, panis inedia, salubre et purgativum ignominiæ poculum, subsannationes, illusiones, ludibria, abscissiones propriarum voluntatum, offensarum tolerantia, contemptus nostri, murmurationum toleratio, vim sibi in tolerando contumelias inferre, injurias fortiter perpeti, detrahentibus non indignari, contemnentibus te non succensere, condemnantibus humilitatem exhibere. *Beati qui prædictam vitam pergunt, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (S. J. Climac. *Gr.* 2).

Una ibi voluptas, una jucunditas, unæ deliciæ, unum desiderium, una spes omnibus inest. Ibi veluti quadam ex regula et libra cuncta sunt diligentissime ordinata, nulla ibi inæqualitas; cæterum ordo summus et moderatio et convenientia, et ineffabilis concordiæ servandæ diligentia, jugisque, ac perpetua lætitiæ materia (S. Chrysol. *in apol. vit. Mon. L.* 3).

Vetus est B. Antonii, admirabilisque sententia, monachum, qui post cœnobiale propositum fastigia nititur sublimioris perfectionis attingere minime debere ab uno universa genera virtutum expetere. Alius enim scientiæ floribus exornatur, alius discretionis ratione robustus communitur; alter patientiæ gravitate fundatur, alius humilitatis, alius continentiæ virtute præfertur, alius simplicitatis gratia decoratur. Hic magnanimitatis, ille misericordiæ, iste vigilantium hic taciturnitatis, ille laboris studio supereminet cæteros; et idcirco monachum spiritualia mella condere cupientem, velut apem prudentissimam, debere unamquamque virtutem ab iis qui eam familiarius possident decerpere et in sui pectoris vase diligenter recondere (Cassian. L. 5. C. 4).

Testantur adhuc vestigia derelicta quod vere viri sancti et perfecti fuerunt qui tam strenue militantes, mundum suppeditaverunt (*Imit. Chr. L.* 1. *C.* 18).

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

POUR UN JUSTE.

ÉCRITURE.

Erat vir simplex et rectus ac timens Deum et recedens a malo (Job. I. 1, 8).

Custodivit animam suam et memor fuit Domini in toto corde suo (Tob. I. 13).

Qui confidunt in Domino intelligent veritatem (Sap. III. 9).

Turris fortissima nomen Domini; ad ipsum currit justus et exaltabitur (Prov. XVIII. 10).

Dico vobis : nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum et Pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum (Matth. V. 20).

Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum (Id. XVIII. 3).

Contendite intrare per angustam portam; quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt (Luc. XIII. 24).

Cum metu et tremore vestram salutem operamini (Philip. II. 12).

Ecce vere Israelita in quo dolus non est (Joan I. 47).

Qui perspexerit in legem perfectam libertatis et permanserit in ea, non auditor obliviosus factus, sed factor operis; hic beatus in facto suo erit (Jac. I. 25).

SS. PÈRES.

Si vis perfectus esse, tu, qui perfectum te esse pollicitus es, quid aliud quam perfectam secutus es vitam? Perfectus autem servus Christi nihil præter Christum habet, perfectus non est, cum se perfecte Deo sit pollicitus, aut mentitus est. Os autem quod mentitur, occidit animam; igitur, ut concludam, si perfectus, cur paterna bona desideras? Si perfectus non es, Dominum fefelisti (S. August. *de Perfect. Just.*).

Credendum est vitas præstantissimorum virorum exquisitissime præscriptas esse ut vita nostra imitatione ad virtutem et bonum rectius deducatur (S. Greg. Nyss. *L. de Vit. Moys.*).

Vitæ beatorum hominum litteris traditæ sunt veluti imagines quædam vivæ, divinæ reipublicæ ad bonum operum imitationem propositæ. Unde quemadmodum pictores, quando imaginem ex imagine pingunt, identidem ad exemplar respicientes, characterem ad suum opificium inde transferre conantur; ita oportet eum qui studet seipsum omnibus virtutum partibus perfectum reddere, Sanctorum vitas velut simulacra quædam viva et efficacia respicere, illorumque bona opera per imitationem sua facere (S. Basil. *Opusc.* 49).

Plerumque hi, quos jam perfectos homines æstimant adhuc in oculis summi opificis aliquid habent imperfectionis (S. Greg. *L.* 4. *Dialog.*).

Verus amor gradu uno contentus non est, ad altiora semper nititur, et ad perfectiora indesinenter concupiscit attingere. Quas habet, non magni facit virtutes, proficiendi accensus desiderio (S. Laur. Just. *de Casto Connub.* C. 2).

Domine, hoc opus est perfecti viri, nunquam ab intentione cælestium animum relaxare, et inter multas curas, quasi sine cura transire, non more torpentis, sed prærogativa quadam liberæ mentis nulli creaturæ inordinata affectione adhærendo (*Imit. Chr. L.* 7. E. 26).

EXEMPLES.

POUR UN PRÊTRE.

I. FONCTION DU SAINT MINISTÈRE.

Office. Il suffisait au P. Suarez de prendre en main son bréviaire pour être plongé aussitôt dans un profond recueillement.

— Un saint religieux disait au commencement de chaque psaume : *Pater cœlestis da mihi spiritum.*

S. Bonaventure s'imaginait, en récitant l'office, être parmi les anges et faire chœur avec eux.

Un très-digne prêtre ne commençait point l'office sans avoir renoncé aux vices capitaux et à la dissipation, et sans avoir produit un acte de contrition et d'amour de Dieu. Il l'offrait pour une fin spéciale, renouvelait son intention à la fin de chaque psaume, en prononçant : *Gloria Patri*, et disait intérieurement : *Je vous aime!* à tous ces mots : *Dominus Deus, Jesus.* Après la récitation de l'office il remerciait Dieu des grâces qu'il avait reçues, demandait pardon des fautes qu'il y avait faites, et finissait par ces paroles : *Psallam spiritu, psallam et mente.*

Prédication. S. Vincent de Paul voulait que les missionnaires, et même les ecclésiastiques de ses conférences, prêchassent solidement, mais simplement. « Pour entrer dans les sentiments de notre divin Sauveur, disait-il, nous ne devons pas chercher notre propre gloire, mais celle de notre Père céleste; en parlant dans le dessein de l'imiter, il parlera par notre bouche, et nous servirons d'instrument à cette miséricorde qui pénètre les cœurs les plus endurcis et convertit les esprits les plus rebelles. »

Sainte Messe. S. Ignace de Loyola offrait l'auguste sacrifice avec une telle dévotion, qu'on le voyait souvent alors fondre en larmes.

S. Vincent de Paul disait la messe avec une si grande modestie, avec tant de gravité et une telle tendresse de piété que les assistants en étaient sensiblement touchés.

« Je me prépare au saint sacrifice de la Messe, disait M. d'Orléans de la Mothe, évêque d'Amiens, comme je me préparerais à paraître au tribunal de J. C. »

II. ZÈLE INDUSTRIEUX DE SS. PRÊTRES.

Tandis que l'œil des persécuteurs était sans cesse ouvert sur les prêtres catholiques pour les empêcher d'entendre les confessions et de porter aux mourants le saint Viatique, un curé du diocèse du Mans vint un jour trouver son vicaire et lui dit avec douleur : « Ce malheureux boulanger mourra sans sacrements; il m'a fait demander, et les gens apostés par l'intrus m'empêchent d'aborder. — Non, monsieur le curé, répondit le vicaire, ce brave homme ne mourra pas sans sacrements. » Sur ces mots, le vicaire s'habille en garçon boulanger, prend sur ses épaules un lourd sac de farine, passe à travers les émissaires de l'intrus, et ne revient qu'en racontant avec quelle piété, quelle reconnaissance le malade a reçu les sacrements qu'il lui a portés.

III. CHARITÉ DES PRÊTRES.

Le *Moniteur* du 1er janvier 1850 et celui de 1855, renferment un rapport du ministre de l'agriculture sur les récompenses honorifiques décernées à ceux qui, pendant le choléra, se sont distingués par leur dévouement. Nous extrayons de ces rapports les passages suivants : « Partout le clergé a été admirable de zèle et de charité. Au milieu de tant de souffrances et de si poignantes misères, sa sublime mission de chaque jour s'était immensément agrandie; il a su s'élever à la hauteur de cette nouvelle tâche et son assistance, ses consolations n'ont manqué à aucun malheur. . . . . .

. . . . . .

Quant aux membres du clergé qui se sont fait remarquer par leur noble conduite parmi tant de noms dignes de la reconnaissance du pays, je n'aurais pas manqué de les comprendre au premier rang de nos propositions, mais il m'a paru que je devais m'imposer une réserve que sans doute vous approuverez.... L'abnégation, le dévouement envers les malades, rentrent dans les obligations de leur sacerdoce, et par un sentiment de modestie qui les honore davantage, ils ne croient pas s'être distingués en se montrant fidèles à leur sainte mission. Mais si j'ai renoncé à les comprendre dans mes présentations, mon devoir envers le pays et envers vous-même est de les signaler à la reconnaissance de leurs concitoyens, à la vôtre. . . . . .

. . . . . .

Le choléra a Cambrai. On lit dans la *Liberté*, journal du Nord : « Médecins des âmes par vocation, partout dans nos campagnes nos prêtres se sont improvisés gardes-malades, aides-médecins, pharmaciens de charité. Jour et nuit au milieu des malades, des mourants et des morts, partout ils ont mis à la disposition de tous leur repos, leur bourse, leur santé, leur vie, et cela sans prétention, comme une chose toute simple et toute naturelle. . . . . .

. . . . . .

EXEMPLES.

POUR UN SOLITAIRE OU UN S. RELIGIEUX.

I. SOLITAIRES.

Les solitaires, ces hommes si édifiants qui peuplaient les déserts, marchent à la suite des martyrs; mais au lieu d'un supplice de quelques heures, de quelques jours ou de quelques mois, ils portaient leur croix pendant cinquante ou soixante années. Quelle gloire pour le christianisme d'avoir produit des justes si parfaits et en si grand nombre! Ne dirait-on pas qu'ils étaient d'une autre nature que celle des autres hommes? Ensevelis tout vivants dans des cavernes et d'affreuses solitudes, ils ne trouvaient leurs délices que dans la contemplation des grandeurs et des bienfaits de Dieu. Ils ne s'occupaient que de le prier, que de purifier leur âme en mortifiant leur corps par les plus rigoureuses austérités. Après s'être retirés du monde pour n'avoir de communication qu'avec Dieu, ils évitaient encore avec soin tout ce qui pouvait les amuser et les distraire, comme les beaux paysages et les demeures dont leurs sens pouvaient être flattés. Ils avaient sans cesse devant les yeux le but auquel ils devaient atteindre, savoir un parfait détachement des richesses, des honneurs, des plaisirs. Ils combattaient l'avarice par leur extrême pauvreté et par leur exactitude à distribuer aux pauvres ce qui leur restait chaque jour du prix de leur travail en sus de leurs besoins. Ces aumônes étaient si abondantes que S. Augustin nous apprend, dans un de ses ouvrages, qu'on en chargeait des vaisseaux (*Beautés du christianisme*).

I. SOLITAIRES ET FONDATEURS DE LA VIE MONASTIQUE.

Une des institutions les plus importantes sur lesquelles l'Eglise catholique s'est appuyée pour opérer le bien dans le monde, c'est celle des différents ordres religieux. Le prophète Elie fuyant autrefois la corruption d'Israël, paraît avoir servi de modèle aux nombreux anachorètes qui s'arrachèrent au sein des villes, pour passer leurs jours dans la solitude, en communication avec Dieu. J. C. lui-même s'est souvent dérobé au monde pour aller prier au désert; S. Jean-Baptiste habitait des lieux peu fréquentés et se nourrissait de miel sauvage et de sauterelles. Les Thérapeutes s'établirent en Egypte, près du lac Mœris, et plus tard les Paul, les Antoine, les Pacôme, les Hilarion, avec leurs disciples peuplèrent les solitudes de la Thébaïde.

III. SOLITAIRES LES PLUS CÉLÈBRES.

Entre les plus illustres habitants des déserts nous comptons : S. Paul, ermite, S. Antoine, S. Macaire, S. Amon, S. Pacôme, S. Hilarion, S. Jean, prophète, S. Julien-Sabas et S. Arsène (*Voy.* leurs Vies).

Les trois Solitaires. J'ai vu, disait S. Jean Climaque, trois solitaires qui avaient reçu ensemble une même injure. Le premier s'en était piqué et troublé; cependant, parce qu'il craignait Dieu, il s'était modéré et retenu. Le second s'était réjoui pour soi-même du mauvais traitement qu'il avait reçu, espérant la récompense de Dieu. Le troisième, se représentant seulement l'offense de Dieu, en versait des larmes.

Ainsi on pouvait voir dans ces trois serviteurs de Dieu, trois différents mouvements, l'un de crainte, l'autre d'espérance et le troisième de pur amour.

Le premier est bon, louable et saint, mais moins parfait. Le second est plus élevé, mais encore un peu intéressé. Le troisième est parfait, parce que Dieu seul et son saint amour en sont le motif (S. J. Climaque, *Echelle*).

Un moine. On lit encore, dans S. Jean Climaque, qu'un moine qui avait un grand amour pour l'humilité avait écrit sur les murs de sa cellule, dans le dessein de triompher des tentations de vanité dont il était souvent assiégé, ces paroles remarquables : *Charité parfaite. Amour de la prière. Mortification universelle. Douceur inaltérable. Patience invincible. Chasteté angélique. Humilité très-profonde. Confiance filiale. Exactitude entière. Résignation admirable.* Quand le démon venait à le tenter de vanité, il disait : « allons à la preuve, » et s'approchant du mur, il lisait ce qui était écrit, faisant ces réflexions : « Ai je une charité parfaite, moi qui parle mal des autres? l'amour de la prière, moi qui ne fais aucune prière sans beaucoup de distractions? une mortification universelle, moi qui cherche continuellement à me satisfaire? une douceur inaltérable, moi qui montre si souvent à mes frères un visage sévère? une patience invincible, moi... » (Ibid.)

S. Arsène. Ce solitaire était d'une haute naissance et fut instruit dans toutes les sciences humaines. L'empereur Théodose avait pour lui tant d'estime qu'il le choisit pour lever des fonts baptismaux ses deux fils Arcadius et Honorius et veiller à leur éducation. A l'âge de 40 ans, il quitta le monde pour aller s'ensevelir dans le désert de Scété. Il ne se distingua entre les solitaires que par ses vertus. Quand la nature le forçait au sommeil : « Viens donc, disait-il à son corps, méchant serviteur. » Après en avoir pris un peu, il se relevait promptement. Il vécut ainsi jusqu'à sa quatre-vingt-onzième année) *Vies des SS. du désert*).

EXEMPLES.

POUR UN JUSTE.

S. Bernard. Ce saint avait coutume de se dire souvent pendant le jour : *Si tu devais mourir aujourd'hui, ferais-tu cela?* et quand il commençait quelque bonne action ou quelque œuvre d'obligation, il se demandait : *Si tu devais mourir après cette action, comment la ferais-tu?* et ainsi, par le souvenir de la mort, il se maintenait dans une continuelle ferveur (*Le dogme et la morale*).

S. Vincent de Paul. Ce saint disait : « Celui qui veut s'avancer dans la perfection doit apporter un soin tout particulier à ne point se laisser dominer par ses passions qui détruisent d'une main l'édifice qu'il élève de l'autre. Afin d'en être bien maître, il faut commencer à leur résister de bonne heure, parce que, quand elles se sont fortifiées et bien enracinées, il n'y a presque plus de remède. »

Un saint anachorète. Ce saint se trouvant avec un de ses disciples dans une forêt de cyprès, lui commanda d'en arracher quatre, les lui désignant du doigt l'un après l'autre. Le premier sortait de terre, il l'arracha d'une main avec la plus grande facilité. Le second commençait à jeter des racines, il l'arracha pareillement d'une seule main, mais ce ne fut pas sans peine; il fut obligé de mettre les deux mains et d'employer à différentes reprises toutes ses forces pour avoir le troisième qui était déjà comme un petit arbre. Venant enfin au quatrième qui était un arbre fait, ce fut inutilement qu'il s'épuisa en efforts et en industrie. Le saint vieillard prit de là occasion d'instruire son disciple sur la nécessité de combattre ses passions dès leur naissance. « Mon fils, lui dit-il, avec un peu de vigilance et quelques mortifications on vient à bout de réprimer ses passions et d'en triompher quand elles ne font que naître; mais lorsqu'elles ont jeté dans l'âme de profondes racines, rien n'est plus difficile, la chose est même impossible sans un miracle du Dieu tout-puissant (*Heureuse année*).

S. Basile. Ce saint visitant les monastères qui étaient dans son diocèse, demanda à l'abbé d'un de ces monastères si, parmi ses moines il s'en trouvait quelqu'un en qui on aperçut plus clairement qu'il était du nombre des prédestinés. L'abbé lui en présenta un dont la simplicité était admirable. Le saint ordonna à ce moine d'aller chercher de l'eau; dès qu'il en eut apporté : « Asseyez-vous, lui dit-il, cette eau est pour vous laver les pieds; » il consentit sans faire la moindre résistance, de voir le grand Basile exercer à son égard cette œuvre d'humilité. « Voilà, dit ensuite le saint, un homme qui est véritablement mort à sa volonté et à son propre jugement, c'est avec raison qu'on le regarde comme un prédestiné. » Le lendemain, voyant que ce religieux entrait dans la sacristie, il le fit approcher de l'autel et l'ordonna prêtre; ce fut un saint prêtre (*Anecdot. chrét.*).

S. Bonaventure. Ce saint disait que celui qui veut vivre constamment uni à Dieu voie toujours des yeux de son cœur J. C. mourant sur la croix. On tire des plaies du Sauveur la force nécessaire pour souffrir non-seulement avec patience, mais encore avec joie.

S. François de Sales. « Le Calvaire est la montagne de J. C., disait ce grand saint; l'amour qui ne naît pas de la Passion est faible. »

S. François Xavier. Etant à Lisbonne ce saint s'affligeait de voir que tout lui réussissait. Il aurait craint d'être mal avec Dieu s'il n'avait été favorisé souvent de quelque croix. Lorsqu'il avait l'avantage de souffrir de quelque manière, il avait coutume de dire : « Encore plus, Seigneur, encore plus. »

Le saint prêtre Bernard. Ce saint prêtre avait pour son prochain un tendre amour qui le pénétrait d'un grand zèle pour son salut. Quand il voyait venir à lui quelqu'un à qui il devait parler, il suppliait intérieurement le Seigneur de lui faire connaître ce qu'il devait lui dire pour sa sanctification et il lui parlait ensuite de Dieu avec une si grande effusion de cœur, qu'il fallait être bien endurci pour n'en être pas vivement touché.

Bonheur d'un moribond. Un homme couvert d'ulcères s'était retiré dans une forêt loin des regards de ses semblables, qui tous fuyaient sa vue. Sa chair tombait par lambeaux, et il faisait retentir les bois de saints cantiques. Un voyageur fut attiré par le son de sa voix. Il s'étonna d'entendre des sons si doux, dans un état si cruel; il témoigna sa surprise. Voici la réponse qui lui fut faite : « Je sens s'écrouler cette muraille de boue qui me sépare de Dieu, et je chante le cantique de ma délivrance (Mérault, les *Apologistes*).

Un saint religieux. Au moment de mourir, ce saint disait à ses frères : « Il m'arrive maintenant ce qui arrive à ceux qui vont faire des emplettes. Avec quelques pièces d'argent ils achètent beaucoup. Je vais être mis en possession du royaume des cieux pour des souffrances bien légères. (*Heureuse année*).

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.
POUR LA FÊTE D'UNE VIERGE. (LE P. SENAULT.)	**POUR LA FÊTE D'UNE VIERGE ET MARTYRE.** (LE P. DE MONTARGON.)	**POUR LA FÊTE D'UNE SAINTE FEMME.** (UN CONTEMPORAIN.)
Ier POINT. EXCELLENCE DE LA VIRGINITÉ.	**Ier POINT.** VICTOIRE DE SAINTE N... SUR LES SÉDUCTIONS DU MONDE.	**Ier POINT.** SAINTE N... FUT LE MODÈLE DES ÉPOUSES.
IIe POINT. MOYENS QU'EMPLOYA SAINTE N... POUR SE SANCTIFIER DANS CET ÉTAT.	**IIe POINT.** VICTOIRE DE SAINTE N... SUR LES PERSÉCUTIONS DU MONDE.	**IIe POINT.** SAINTE N .. FUT LE MODÈLE DES MÈRES.
		IIIe POINT. SAINTE N... FUT LE MODÈLE DES VEUVES.
Ier POINT. — SUBDIVISIONS. **EXCELLENCE DE LA VIRGINITÉ.** 1 — C'est un état aimé et béni de Dieu; 2 — C'est un état favorable à la pratique de toute vertu.	Ier POINT. — SUBDIVISIONS. **VICTOIRE DE SAINTE N... SUR LES SÉDUCTIONS DU MONDE.** 1 — Sur les plaisirs; 2 — Sur les engagements.	Ier POINT. — SUBDIVISIONS. **SAINTE N. FUT LE MODÈLE DES ÉPOUSES.** 1 — Attachement respectueux; 2 — Attachement constant; 3 — Attachement chrétien.
IIe POINT. — SUBDIVISIONS. **MOYENS QU'EMPLOYA SAINTE N... POUR SE SANCTIFIER DANS LA VIRGINITÉ.** 1 — Elle vécut dans la solitude; 2 — Elle s'adonna à l'oraison; 3 — Elle était consumée par les feux de l'amour de Dieu.	IIe POINT. — SUBDIVISIONS. **VICTOIRE DE SAINTE N... SUR LES PERSÉCUTIONS DU MONDE.** 1 — Témoignage qu'elle rend à sa foi; 2 — Tourments qu'elle endure pour cette foi.	IIe POINT. — SUBDIVISIONS. **SAINTE N... FUT LE MODÈLE DES MÈRES.** 1 — Ses soins envers ses enfants; 2 — Elle s'offrait en holocauste à Dieu pour leur salut.
		IIIe POINT. — SUBDIVISIONS. **SAINTE N... FUT LE MODÈLE DES VEUVES.** 1 — Elle s'appliqua à méditer les conseils que saint Paul donne aux veuves chrétiennes; 2 — Elle consomma, dans cet état, sa sainteté.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

POUR LA FÊTE D'UNE VIERGE.

TEXTE.

Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.

Coloss. III. 3.

Ce que S. Paul a dit en général des chrétiens pour montrer l'excellence de leur vie, nous pouvons le dire de sainte N.... Sa vie fut cachée et n'eut, pour ainsi dire, que Dieu pour témoin : *Vita vestra abscondita est.* Il y a une sainteté de solitude et de retraite qui consiste à vivre en Dieu seul. Le prophète, en effet, n'invite pas seulement les astres qui brillent à louer Dieu, mais encore la nuit et les ténèbres : *Benedicite lux et tenebræ Domino* (Dan. III. 72). Ce n'est pas moins aimer Dieu de se cacher pour l'amour de lui que de paraître pour sa gloire. Fuyez donc, innocente colombe, dans l'obscurité des antres, retirez-vous dans les plaies du Sauveur pour mettre votre cœur à l'abri : *In foraminibus petræ, in caverna maceriæ* (Cant. II. 14).

C'est là que n'étant pas divertie par les objets de la terre, elle a toujours ses affections et ses regards tournés vers le ciel.

Ce qui porta notre Sainte vers la vie cachée ce fut son grand amour de la virginité. Elle avait compris, dès ses premières années, que c'était l'état où elle devait se sanctifier. Pour notre édification, M. F., à l'occasion de cette fête, considérons : 1° *l'excellence de l'état de virginité;* 2° *les moyens qu'employa sainte N... pour se sanctifier dans cet état privilégié.*

Ier POINT.

EXCELLENCE DE LA VIRGINITÉ.

1re subdivision. — C'est un état aimé et béni de Dieu.

En divers endroits de l'Écriture, il est parlé de l'amour singulier que Dieu a pour les vierges, des faveurs particulières dont il daigne les honorer. S. Jean nous les représente comme des compagnes fidèles de l'Agneau qui approchent le plus près de son trône, et qui le suivent partout où il va : *Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit* (Apoc. XIV. 4). Dans un autre endroit, elles sont appelées les amies, les sœurs, les épouses de J. C. *Amica mea, soror mea, sponsa* (Cant. IV. 8); noms glorieux qui montrent combien elles sont chères au Seigneur, et combien il se plaît à répandre sur elles ses faveurs les plus précieuses ; car une épouse est tout ce qu'est son époux ; s'il est roi, elle est reine, s'il est puissant, elle est puissante...

Jugeons-en, M. F., par l'amitié que J. C. témoigne au disciple bien-aimé, de préférence aux autres apôtres. Quand l'Écriture nous parle de S. Jean, c'est principalement sous le nom de disciple bien-aimé : *Discipulus quem diligebat Jesus.* Et comment l'aimait-il ? Jusqu'à le laisser reposer sur sa poitrine ! comme pour lui laisser découvrir tous les secrets de son cœur et mesurer toute l'étendue de son amour pour lui. Quel excès de tendresse ! et pourquoi cette préférence ? C'est, disent les SS. Pères, que J. C. voulait distinguer la pureté, et toutes ces faveurs étaient la récompense de la virginité que cet apôtre avait toujours gardée.

Je ne vous rappelle pas, M. F., l'exemple de la Reine des vierges ; on sait les grâces sans nombre que Dieu lui a faites. Vous êtes remplie de grâces, lui dit l'ange, et en cela vous l'emportez sur toutes les femmes qui seront à jamais bénies : *Benedicta tu in mulieribus.* Marie était vierge ; c'était assez pour engager Dieu à la choisir pour Mère de son Fils, et l'enrichir de toutes les grâces. L'état de virginité est si cher au Tout-Puissant, qu'il n'ose lui rien refuser ; et fallût-il des miracles pour conserver une vierge, il lui en accorderait plutôt que de la laisser tomber.

2e subd. — C'est un état favorable à la pratique de toute vertu.

Voici comment S. Paul expose cet avantage de la virginité : *Mulier innupta, et virgo cogitat quæ Domini sunt ut sit sancta corpore et Spiritu. Porro hoc ad utilitatem dico... quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi* (I Cor. VII. 34, 35). Or, M. F., si la prière est plus facile à une vierge, elle a, par ce moyen même, plus de facilité pour l'acquisition des autres vertus. Aussi, est-ce dans ce sens que S. Jean nous dit : *Sequuntur Agnum quocumque ierit* (Apoc. XIV. 4), dans les humiliations et les souffrances, dans les voyages, dans les jeûnes, etc. Elles sont aux pieds de Jésus, comme Marie, sœur de Lazare ; elles pleurent sur la mort de Jésus dans les âmes ; elles sont libérales quand les nécessités du prochain le demandent, elles sont douces, patientes, résignées, elles encouragent par leur exemple.

Les vierges, disent les SS. Pères, trouvent, dans leur état, les plus grandes facilités pour les vertus les plus relevées. Leur cœur est comme une table neuve sur laquelle l'image de J. C. est empreinte avec toutes ses beautés. Dans elles, tout est temple, tout est prêtre, tout est victime. Si leur corps est une hostie pure et sans tache qu'elles offrent sans cesse à Dieu, l'amour dont brûle leur cœur est le feu sacré qui les consume. Le monde, qui n'a point rempli leur esprit de ses fausses maximes, ni leur cœur de ses plaisirs, leur laisse toute facilité de se donner à la vertu et d'en faire leurs saintes délices. Comme l'épouse des cantiques, après avoir cherché leur époux par les bonnes œuvres, après l'avoir désiré par leurs gémissements et leurs prières, elles peuvent se reposer à son ombre et goûter en paix les fruits de leur fervente piété : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi* (Eccli. II. 3).

C'est là qu'une épouse de J. C. chante ce saint cantique que des vierges seules peuvent chanter en témoignant à leur époux un amour plus chaste et plus ardent. Tandis que bien d'autres gémissent sous les chaînes de l'engagement conjugal, ou périssent, comme les Égyptiens, dans les flots tumultueux de la mer orageuse du monde, elles, placées à l'autre bord, et à l'abri de la tempête, chantent le cantique de la délivrance. Le monde, disent-elles, avait tendu ses filets ; mais, Seigneur, vous les avez brisés, et nous sommes sauvées : *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus* (Ps. CXXIII. 7.)

IIe POINT.

MOYENS QU'EMPLOYA SAINTE N... POUR SE SANCTIFIER DANS LA VIRGINITÉ.

1re subdivision. — Elle vécut dans la solitude.

Le Fils de Dieu cache ceux qu'il aime aux yeux des hommes, les sépare des compagnies et les tire dans la solitude pour les entretenir avec plus de liberté : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus* (Osee, II. 14). Ce fut en ce lieu que notre colombe se retira dès son enfance ; car elle a eu cet avantage qu'elle a plutôt ignoré le monde qu'elle ne l'a quitté. Ce fut là qu'elle but à longs traits le divin amour. S. Bernard remarque que, quand J. C. appelle l'âme dans les ouvertures de la pierre : *in foraminibus petræ,* il commence à lui parler comme un époux qui ne veut point d'autres témoins que son épouse, et qu'il cherche un lieu secret où il puisse lui donner des marques certaines de son amour : *Amat,* dit-il, et *pergit amatoria loqui* (*In Cant. Serm.* 61). Il flatte sa bien-aimée, il l'appelle sa colombe : *Columbam blandiendo vocat et conspectum postulat et colloquium* (ibid.). Il se dérobe aux yeux du monde, et la conviant à se rendre au désert, il lui apprend qu'il veut jouir de ses chastes délices dans un lieu solitaire : *Publicum erubescit, decernitque frui deliciis suis in loco sequestri* (ibid.).

Représentez-vous donc quelles douceurs goûta Sainte N. dans sa solitude, quelles grâces elle y reçut, quelles ardeurs elle y conçut, tandis que son divin Époux la comblait de ses faveurs...

2e subd. — Elle s'adonna à l'oraison.

Depuis qu'elle se fut vouée à Dieu, l'oraison fut l'occupation de son âme. Toutes choses l'élevaient vers le Seigneur : les astres et les fleurs lui découvraient sa beauté ; les montagnes et les vallées, la révolution des jours et des nuits, les combats des éléments, lui montraient sa puissance ; la lumière, qui est toujours pure, lui faisait admirer sa sainteté. Ainsi, quoi qu'elle fît, elle n'interrompait jamais sa prière, et toujours occupée des perfections de son divin Époux, elle méditait en agissant, et agissait en méditant. Sa bouche et son cœur s'accordaient en ce saint exercice ; car, tandis que celle-là chantait les louanges de Dieu, celui-ci s'entretenait avec le divin Époux et lui envoyait ses chastes flammes.

La prière n'était pas seulement son occupation, mais elle était encore sa puissance. Toutes les fois qu'elle avait besoin de quelque grâce extraordinaire, elle l'obtenait du Ciel par l'oraison. Combien de fois n'a-t-elle pas combattu ses ennemis avec ces armes ? Combien de triomphes n'a-t-elle pas remportés par ce secours ?

3e subd. — Elle était consumée par les feux de l'amour divin.

Son gémissement était son langage, ses plaintes faisaient sa consolation ; elle se lamentait sur l'absence de son Époux divin ; elle se plaignait de la longueur de son exil, et demandait avec une sainte impatience, qu'il l'abrégeât pour abréger son martyre. Elle s'inquiétait de ce que l'amour de soi-même faisait tort à l'amour de son époux, de ce que son cœur était divisé sans qu'elle le voulût, de ce que la concupiscence entreprenait sur les droits de la charité et de ce qu'Adam, qui n'était pas encore mort en son âme, exerçait sa tyrannie dans l'empire de J. C. ; elle murmurait de ce que le Démon régnait encore dans le monde, qu'il avait plus de suite que son légitime souverain, et qu'il recevait des hommages et des sacrifices de tous les peuples de la terre. Enfin, l'excès de son amour ne lui permettait pas de parler à son Époux sans se plaindre, et elle croyait que le gémissement devait être le langage de tous les chrétiens sur cette terre d'exil.

Que si vous me demandez où elle avait appris ce langage, je vous dirai, avec S. Augustin, qu'elle l'avait appris du Saint-Esprit : *Nec parva res est quod Spiritus sanctus docet nos gemere* (Tr. in Joan.).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

POUR LA FÊTE D'UNE VIERGE ET MARTYRE.

TEXTE.

Ecce Sponsus venit, exite obviam ei.

MATTH. XXV. 6.

L'Evangile de ce jour nous représente des âmes choisies, des vierges sages e prudentes qui, non contentes d'attendre, comme les serviteurs les plus fidèles, l'arrivée de l'Epoux se lèvent avec une amoureuse impatience au milieu de la nuit, sortent la lampe à la main et découvrant la route de cet époux céleste, pendant que leurs compagnes mettent follement leur confiance dans les appuis du siècle, courent au-devant de lui avec une promptitude que rien n'arrête, ambitieuses d'enlever les premières ses plus chères faveurs : *Ecce Sponsus...*

A ce portrait de vierges prudentes qui nous est tracé par J. C. même, vous reconnaissez sans doute, M. F., l'illustre vierge dont la solennité nous assemble. Nous verrons sainte N... dans toute la suite de ce discours, s'avancer avec un courage héroïque au-devant de ce divin Epoux; guidée par les lumières de la foi, soutenue par l'onction d'un amour plus fort que la mort, elle marchera sans crainte dans la voie des souffrances à la suite de son Sauveur et de son roi; elle courra avec empressement dans cette route teinte du sang de l'Agneau. En vain le monde essaye de la gagner par ses promesses ou de l'intimider par ses menaces; la fuite des plaisirs, l'amour de la croix, voilà les sentiers par où cette vierge prudente et courageuse va au-devant de J. C.

Considérons donc en ce jour notre héroïne dans sa double victoire : 1° *Victoire sur les séductions du monde;* 2° *Victoire sur les persécutions du monde.*

Ier POINT.

VICTOIRE DE SAINTE N... SUR LES SÉDUCTIONS DU MONDE.

Sainte N... comprit de bonne heure combien l'innocence est précieuse aux yeux de Dieu et combien il est facile de la perdre; dès lors elle s'arme de courage pour triompher des dangers du monde et d'elle-même.

Les dangers du monde sont ceux des plaisirs; les dangers qui auraient pu venir d'elle-même sont ceux des engagements. Or, elle sut fuir les premiers ou y résister, et mépriser les seconds. Montrons-le.

1re SUBDIVISION. — Sur les plaisirs.

Il est commandé à tous ceux qui se glorifient d'être les enfants de Dieu de haïr le monde. Notre sainte suivit ce précepte dès son enfance. Elle sut joindre dès lors aux qualités de son rang les vertus de la religion. Epouse de Jésus-Christ, il ne lui manqua aucune des qualités qui forment le vrai chrétien. Si on remarqua en elle tous les attraits que le monde peut désirer, on y admira aussi tout ce qui peut attirer les complaisances de son Dieu. Je ne parle point ici, M. F., de ce naturel heureux ennemi de la vanité, porté au bien, qui peut offrir le moindre danger; je n'envisage dans sainte N... que cette charité ardente, cette humilité profonde, cet assemblage heureux des plus éclatantes vertus. Loin d'elle toute curiosité indiscrète. Elle ferme les yeux à tout ce qui peut tenter l'innocence, et plutôt que de porter une main criminelle sur le fruit defendu, elle en détourne tous ses regards. Elle ne s'amuse point à disputer avec le serpent, elle fuit tous les lieux où il habite. Bien loin de chercher dans les délices de la table des armes à la chair contre l'esprit, elle éteint ses passions à force d'affaiblir la nature par la pénitence, et se mettant pour ainsi dire aux prises avec cette espèce de démons qui ne se chasse que par la prière et par le jeûne, elle ne se lasse point de ce pieux exercice jusqu'à ce qu'elle ait emporté la victoire.

Soyez ici confondus, ô vous qui ne suivez volontiers que la route où les plaisirs semblent se réunir avec plus d'art et de délicatesse; vous qui, épris du monde et de ses charmes, vous trouvez à toutes ses fêtes, assistez à tous ses spectacles; comment osez-vous vous promettre, dit le Seigneur, de conserver votre innocence au milieu des voies d'iniquité où vous marchez? Sainte N... était vierge; mais elle savait que si elle ne tenait point ses sens assujettis par la mortification, les attraits du plaisir y répandraient bientôt leur poison mortel. Sainte N... était vierge, et c'était pour conserver son innocence qu'elle fut toujours attentive sur les mouvements de son cœur et qu'elle ne lui permit jamais de s'échapper sur aucun objet dangereux. Ainsi cette vierge prudente suit l'Agneau partout où il va. Monde séducteur, n'attends rien de ce cœur consacré à Jésus-Christ.

2e SUBD. — Sur les engagements.

Alliance divine qui nous fait enfants de Dieu, aimable innocence, ornement précieux d'une âme qui se conserve en grâce avec son Dieu, union intime avec Jésus-Christ, principe de notre gloire, de nos mérites, de nos vertus et de notre espérance éternelle, voilà, M. F., le langage des apôtres et de nos docteurs, langage sacré que nous avons oublié. C'est de quoi notre illustre Vierge était vivement persuadée, aussi est-ce par la force inébranlable de ces vérités solidement réfléchies qu'elle a renoncé aux engagements du siècle. Ecoutez, filles chrétiennes, dit-elle : On m'appelle, il est vrai, à une grande alliance, le monde n'a rien de plus brillant que la place qu'on me propose, mais une âme destinée pour le ciel ne trouve rien sur la terre qui ne soit indigne d'elle. Jésus-Christ a bien voulu me prévenir dès l'enfance; il me demanda mon cœur, il m'offrit le sien; avec des gages si précieux, puis-je entendre parler de m'attacher à un mortel !

En effet, loin de moi, s'écrie-t-elle, profanes désirs de la chair et du sang; loin de moi, présents séducteurs, louanges affectées, promesses flatteuses, dangereuse amorce de la cupidité pour quiconque vous écoute et indices trop certains d'une vertu mourante quand on vous recherche, votre voix me sera toujours en horreur ! Et toi, malheureuse beauté, objet de tant de vœux insensés, et pour moi source fatale de tant d'inquiétudes, puisse la mortification chrétienne effacer en moi ce qui peut être un piége; car mes soupirs, ma tendresse, toutes les affections de mon cœur, tout est à Jésus-Christ.

IIe POINT.

VICTOIRE DE SAINTE N... SUR LES PERSÉCUTIONS DU MONDE.

C'est ici que paraît avec éclat toute la vertu de sainte N...; c'est ici qu'appuyée, soutenue de sa foi, elle combat avec courage les derniers efforts de l'idolâtrie.

1re SUBDIVISION. — Témoignage qu'elle rend à sa foi.

Je ne parle point ici de ce témoignage non suspect qu'elle rend à la foi, par l'héroïsme de ses vertus; je ne parle pas de cette pénitence rigoureuse, continue, inouïe, de cette humilité patiente, de cette charité généreuse..... Ce n'est plus dans le secret de la retraite que sa vertu doit maintenant s'exercer, un théâtre plus brillant s'ouvre à son courage. La voilà citée à comparaître devant le tribunal du proconsul. Ici, M. F., figurez-vous ce que je ne puis bien vous rendre, le cœur de sainte N... et ses discours. Son cœur est ferme et inébranlable. Quelle noble hardiesse dans son langage ! Elle confesse hautement qu'il n'y a qu'un Dieu. Que sont vos dieux? s'écrie-t-elle; vains simulacres d'or et de pierre, œuvres de l'imposture; dieux coupables, leurs lois autorisent le crime et leurs exemples le justifient. Pour moi, je ne reconnais que le Dieu, maître souverain du ciel et de la terre. Faites de moi ce qu'il vous plaira, jamais je n'offrirai l'encens à vos idoles. On l'exhorte, on emploie les promesses les plus séduisantes, elle n'y répond que par un seul mot : « Je suis chrétienne. » On la menace; on lui montre les instruments de mort, les prisons pleines de martyrs, les amphithéâtres ruisselants de leur sang; elle n'en est pas plus ébranlée : « Je suis chrétienne, je donne volontiers mon sang pour Jésus-Christ; frappez, car il me tarde d'aller rejoindre mon céleste Epoux... »

2e SUBD. — Tourments qu'elle endure pour sa foi.

C'en est fait, la scène change. La douceur et les flatteries disparaissent. Plus de ménagements; une cruauté véritable va prendre la place d'une humanité feinte. Comme son divin Epoux au Prétoire, elle est livrée aux mépris, aux outrages, aux brutalités. Victime généreuse, elle offre à Dieu les prémices de son sacrifice. Plus les tourments seront terribles, moins son grand cœur sera capable de succomber. Les persécutions des tyrans sont les délices de ceux qui se sont immolés eux-mêmes par les rigueurs de la pénitence.

Dans les circonstances qui accompagnent la mort de sainte N..., quel nouveau courage ! quel héroïsme ! Elle est saisie et dépouillée, déjà son tendre corps n'est plus qu'une plaie... Je vois une main barbare qui approche d'elle les peignes de fer, qui s'arme de fouets, de verges, de tenailles rougies. Je vois un brasier ardent; l'un approche le plomb fondu, l'autre la poix et la résine, et un autre les lames tranchantes. O atrocité ! Que vous a donc fait cet ange du Seigneur ! est-il besoin de tous ces instruments cruels, de tous ces genres de supplice pour une jeune fille dont tout le crime est de s'être dite chrétienne? Sa constance n'est point ébranlée à la vue de ces divers appareils de mort. Le théâtre de ses tourments lui paraît un théâtre de gloire. Elle se livre à ses bourreaux comme à des libérateurs qui vont lui ouvrir la porte du ciel; elle s'étend sur le bûcher comme sur un lit nuptial, et, levant les yeux au ciel, elle invoque son bien-aimé, elle appelle Jésus-Christ pour qu'il la regarde et soit touché de sa tendresse, de son amour sans bornes, de son dévouement, et dans cette attitude sublime, elle prie pour la conversion des païens témoins de son martyre et pour le pardon de ses cruels bourreaux qui vont lui ôter la vie.

Voilà nos martyrs, M. F., voilà la grandeur et l'héroïsme de sainte N... Oh ! qu'elle est digne de notre admiration !

Chrétiens, serez-vous moins forts et moins courageux? Voyez, celle-ci est victorieuse des tourments pendant que vous vous laissez surprendre aux voluptés; elle monte au ciel par les flammes, et vous n'y voulez pas monter par les délices; elle y va par le combat, et vous n'y voulez pas aller par la paix ! O lâcheté ! ô coupable indifférence ! Dieu lui dit : Mourez pour moi, et elle lui obéit; Dieu vous dit : Vivez pour moi, et vous lui désobéissez. Ne puis-je pas vous dire, avec S. Grégoire le Grand, que, puisque vous ne voulez pas dompter votre chair pendant le repos de l'Eglise, vous ne l'auriez pas sacrifiée pendant ses persécutions : *Qui ergo in pace carnis desideria subigere noluimus, quomodo in bello pro Domino ipsam carnem daremus?* (*Hom. 2. in Ev.*).

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

POUR LA FÊTE D'UNE SAINTE FEMME.

TEXTE.

Mulierem fortem quis inveniet?

PROV. XXXI. 10.

Voici, M. F., l'admirable portrait que nous trace l'Ecriture de la femme forte. « Elle est d'un prix qui l'emporte sur toutes les pierreries. Le cœur de son époux se confie en elle, et il voit les richesses s'accroître dans sa maison. Elle lui apportera le bien et non le mal tous les jours de sa vie. Elle a ouvert sa main au pauvre, elle a tendu ses deux mains à l'indigent. Elle est revêtue de force et son dernier jour sera plein de joie. Ses fils se sont levés et l'ont appelée bienheureuse ; son époux s'est levé et l'a comblée de louanges. Plusieurs d'entre les femmes ont brillé par leur vertu, mais pour elle, elle les a toutes surpassées. C'est pourquoi donnez-lui le fruit de ses mains et qu'elle en soit couronnée. » Qui ne reconnaît à ces traits la glorieuse sainte que nous vénérons en ce jour? Depuis que Jésus a voulu naître d'une femme et que la Vierge a élevé l'infirmité de son sexe par ses vertus et ses mérites, la femme forte s'est montrée dans tous les rangs de la société chrétienne. C'est la jeune vierge qui, aidée de la grâce, se consacre à son céleste Epoux dès son enfance; c'est la glorieuse martyre qui a versé son sang pour J. C., c'est la vertueuse reine qui de son trône verse à pleines mains ses bienfaits sur le pauvre au nom du Dieu des petits et des humbles, c'est la mère attentive et soigneuse qui élève ses enfants dans la crainte du Seigneur, qui sanctifie son époux par ses bons exemples, c'est la sainte veuve qui consacre à son Dieu tout ce qui lui reste de vie et se voue à toutes les œuvres de charité.

Suivons aujourd'hui les pas d'une de ces héroïnes. Considérons-la dans les différents états de sa vie et nous trouverons que partout elle est notre digne modèle.

Ier POINT.

SAINTE N... FUT LE MODÈLE DES ÉPOUSES.

Les devoirs des Epoux sont résumés dans ces paroles de S. Paul : *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam* (Eph. v). Leur union doit être basée sur un *amour respectueux, fidèle, constant et chrétien*. Sainte N... fut fidèle à ses devoirs durant la vie de son époux.

1re SUBDIVISION. — **Attachement respectueux.**

Vir imago et gloria Dei est, mulier autem gloria viri est (I Cor. XI. 7). *Mulieres viris subditæ sint, sicut Domino ; quoniam vir caput est mulieris, sicut Christus caput est Ecclesiæ, sed sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis in omnibus* (Eph. v. 22, 24). Pénétrée de ces maximes, fidèle à ces prescriptions de l'Apôtre, sainte N... s'appliqua à honorer l'époux que le Seigneur et le vœu de ses parents lui avaient choisi. Elle fit tous ses efforts pour mériter aussitôt sa confiance par sa douceur, par sa complaisance, par ses soins empressés. Elle imita la femme forte que le Saint-Esprit a louée par la bouche du Sage. Ennemie de la mollesse et de l'oisiveté-elle fit régner dans sa maison, avec le travail, l'ordre et l'économie qui procurèrent à sa famille l'abondance et la paix.

2e SUBD. — **Attachement constant.**

Les SS. PP. exigent qu'une épouse conserve le même respect, non seulement quand un époux la traite avec douceur, mais encore quand il est indifférent et d'un caractère difficile. Si vous êtes attachée à votre époux, dit S. Chrysostome, n'objectez pas ce qu'il doit faire, pratiquez la première ce qu'exige de vous le divin législateur. Telle fut en toute circonstance la conduite de notre sainte. D'une patience inaltérable, d'une soumission à toute épreuve, dans le bonheur et dans les épreuves, dans les contradictions comme dans la sainte paix du foyer, elle fut toujours d'une humeur égale, suivant cette parole du Sauveur : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (Luc. XXI. 19).

3e SUBD. — **Attachement chrétien.**

La femme chrétienne et vertueuse, dit S. Paul, est la sanctification de son époux : *Sanctificatus est vir fidelis per mulierem infidelem* (I Cor. VII. 14). C'est ce que furent ces illustres princesses, dont nous lisons les admirables vertus : les Clotilde, les Marguerite, les Elisabeth, qui ont sanctifié les empires en sanctifiant les princes dont elles étaient tout ensemble et les épouses et les apôtres. C'est ce que fut en particulier sainte N... Elle opéra dans sa famille les mêmes merveilles que ces grandes saintes dans leurs royaumes. Elle estima avec raison que le plus solide témoignage qu'elle pût donner à son époux d'un véritable amour était de le retirer du mal et de le porter à Dieu. Elle employa à cela toute son étude, y rapporta tous ses vœux, tous ses conseils, tous ses soins. Elle s'anima à persévérer dans ce saint exercice par le beau mot de S. Jérôme à Læta. Elle était fille d'un père idolâtre, mais que son épouse avait enfin réduit, par sa vigilance et sa patience, à embrasser la foi. Or, il fallait bien que cela fût ainsi, dit ce Père : « un aussi grand zèle que celui de votre mère pour le salut de son mari ne devait point avoir d'autre effet. »

IIe POINT.

SAINTE N... FUT LE MODÈLE DES MÈRES.

1re SUBDIVISION. — **Ses soins envers ses enfants.**

Elle travaillait continuellement à former leur esprit. Aussitôt que leur langue pouvait bégayer, elle leur apprenait le saint nom de Dieu. Dès qu'ils avaient l'usage de la raison, elle s'efforçait d'imprimer dans leur âme l'amour du Sauveur Jésus. Semblable à sainte Monique, mère d'Augustin, qui se donnait bien plus de peine à lui procurer la vie éternelle qu'à lui conserver la temporelle : *Mater carnis meæ salutem meam sempiternam charius paturiebat corde casto* (S. August. *Confess. C.* 2).

Apprenez, mères, d'un exemple si frappant, à ne pas négliger le salut de vos enfants, à leur inspirer la dévotion avec le lait, à leur donner de l'estime et de l'amour pour Jésus-Christ, à les consacrer à son service dès les premières années.

2e SUBD. — **Elle s'offrait en holocauste à Dieu pour leur salut.**

L'Ecriture remarque que Job offrait des sacrifices pour ses enfants. Elle nous montre cet homme de Dieu, vrai modèle des pères, s'empressant chaque jour de présenter des offrandes en leur faveur à la majesté divine, dans la crainte que, dans la fougue de la jeunesse où ils étaient et dans l'abondance où ils vivaient, ils ne commissent quelque offense envers le Seigneur : *Sanctificabat illos... offerebat holocausta pro singulis ne forte peccaverint* (Job. I. 5).

Cette piété était grande, en vérité, mais notre sainte la porta à un degré plus sublime. Ce patriarche prenait les victimes dans ses troupeaux, et il n'arrosait les autels du Dieu vivant que du sang des agneaux et des boucs; pour sainte N..., elle prenait la victime dans sa personne, elle offrait à Dieu une partie d'elle-même, elle arrosait ses autels du plus pur sang de son cœur, qui jaillissait en larmes de ses yeux, ainsi que S. Augustin le dit de sa sainte mère : *Et de sanguine cordis matris meæ, per lacrymas ejus diebus ac noctibus pro me sacrificabatur* (*Confess. L.* 5, *C.* 7). Mère tendre, mère dévouée, mère de l'âme de ses enfants plus que de leur corps, mère de leur salut, elle sacrifiait jour et nuit le sang de son cœur par ses larmes. Elle demandait au Seigneur leur avancement dans sa sagesse, leur douce soumission à sa loi, leur persévérance dans son service. Elle priait en pleurant afin que, jeunes Samuels, ils vécussent au foyer domestique comme dans un temple, afin que, fidèles à leur vocation, ils devinssent des images de Jésus-Christ partout où la divine Providence daignerait les placer. Elle demandait leur innocence pour tous les jours de leur vie, et, avec de longs gémissements, elle demandait encore leur résurrection spirituelle, s'il leur arrivait, hélas! de mourir, disant à Jésus qu'il avait ressuscité tous les pécheurs par sa croix.

IIIe POINT.

SAINTE N... FUT LE MODÈLE DES VEUVES.

1re SUBDIVISION. — **Elle s'appliqua à méditer les conseils que saint Paul donne aux veuves chrétiennes.**

1. S. Paul ordonne aux veuves : 1° d'être irréprébensibles dans leur conduite; 2° de n'être point oisives, de s'adonner à l'éducation de leurs enfants si elles en ont, d'être attentives à maintenir la paix et la tranquillité dans leurs familles, d'exercer l'hospitalité et toutes les œuvres de miséricorde envers le prochain; 3° d'être recueillies, solitaires ; d'éviter les assemblées profanes pour converser plus paisiblement avec Dieu; 4° d'apprendre à se taire sur le prochain et de n'aimer qu'à s'entretenir avec Dieu; 5° de s'abstenir de tout ce qui peut flatter les sens et nourrir le goût des frivolités, comme les parures, les commodités de la vie, les repas.

2. Nous apprenons dans les *Actes des Apôtres* et dans l'*Histoire ecclésiastique* qu'il y a eu de tout temps dans l'Eglise des femmes vertueuses et de saintes veuves qui, étant aussi distinguées par leur naissance que par leurs vertus, se sont entièrement dévouées aux exercices de la charité chrétienne.

Notre sainte, après que Dieu eut appelé à lui son époux, ne songea plus qu'à vivre dans la retraite afin de s'avancer davantage dans la voie de la perfection. Pour lors elle s'appliqua à méditer les conseils que S. Paul donne aux veuves et à suivre l'exemple de ces saintes femmes qui, dans cet état, ont porté si loin la sainteté.

2e SUBD. — **Elle consomma dans cet état sa sainteté.**

Elle mourut entièrement au monde pour pouvoir vaquer aux exercices spirituels. Elle réduisit ses sens à la plus complète servitude : jeûnes, cilices, veilles, vêtements de bure, lit de cendre, aliments rares et grossiers, voilà la part qu'elle fit désormais à son corps. Oubli du monde, quoiqu'elle s'en fût sevrée, oubli des satisfactions du passé, quoiqu'elle n'en eût éprouvé que de légitimes, prières, élévations de la contemplation, noces spirituelles avec l'époux céleste, voilà à quoi désormais elle appliquait tout son esprit...

Grande Sainte, que ces beaux exemples de votre vie, que nous rappelons en ce jour devant cette assemblée, soient désormais gravés dans les esprits de toutes les vertueuses chrétiennes qui m'écoutent !...

POUR UNE VIERGE.

ÉCRITURE.

Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det... adii Dominum et deprecatus sum illum (Sap. VIII. 21).

Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum nec dimittam (Cant. III. 1).

Quid Domini bonum est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines? (Zach. IX. 17.)

Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus paratum est (Matth. XIX. 11).

Virgines accipientes lampades suas exierunt obviam sponso et sponsæ (Id. XXV. 1).

Venit sponsus et quæ paratæ erant intraverunt cum eo ad nuptias (Id. ibid. 10).

Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt ut sit sancta corpore et spiritu (I Cor. VII. 34).

Virgines sequuntur Agnum quocumque ierit ; sine macula enim sunt ante thronum Dei (Apoc. XIV. 4).

SS. PÈRES.

Et hi profecto qui continentiam servant, Angeli sunt, qui viventes in carne corruptibili mortalium vitam illustrando tuentur, sunt autem Angeli non ex infimo, quovis ordine, sed certe illustrissimi ac nobilissimi. Illi enim carneis nexibus liberi integritatem suam in cœlis servant, et loco, et natura inviolabiles, et apud summum regem omnium Deum constituti ; at vero illi in terra carnis illecebris et voluptatibus diu reluctantes, ac diaboli tentamenta perpetua exercitatione vincentes, incorruptionem angelicæ puritati parem, virtute præcipua ante Creatoris oculos custodierunt (S. Basil. *Apud Platum, L. 2. C. 4*).

O castitas quæ cor possidentes te lætificas, et animæ ad cœlestia alas adjungis ! O castitas, quæ passiones minuis et animum a perturbationibus liberas ! O castitas, quæ justos illuminas, et diabolo tenebras offundis ! O castitas currus spiritualis, possessorem suum in sublime evehens ! O castitas, quæ rosæ instar in medio animæ et corporis, flores, universamque domum odoris fragrantia reples ! (S. Ephrem. *Serm. 1 de Castit.*)

Hæc regula est perfectæ consummatæque castitatis ut ita animata, sicut inanimata intueamur, atque ita rationalibus, sicut brutis corporibus afficiamur. Initium quidem castitatis est cogitationibus sordidis non acquiescere... Finis, mortificare corpus... Felix revera est qui ad omnem colorem corporis, atque aspectum, perfecte insensibilis effectus est. Magnus ille est qui nulla ex tactu passione movetur ; major vero qui nullo aspectu vulneratus est, atque cogitatione supernæ pulchritudinis ignem spectaculum vincit (S. J. Climac. *Grad.* 15).

Nonne tres pueri virginitatem colentes igne superiores evasere per virginitatem corporibus ab igne inexpugnabilibus factis ? Nonne Danielis corpori virginitate solidato ferarum dentes infigi non potuerunt? Nonne cum videndus esset Deus ab israelitis, castum corpus habere præcipit? Nonne etiam sacerdotes se ipsos castos servabant, et ita adita intrabant, offerebantque hostias? Nonne lex magnum votum castitatem appellavit? (S. Petr. Dam. *L. 4 Or. Fid. C.* 25.)

POUR UNE VIERGE ET MARTYRE.

ÉCRITURE.

Factum est Dominus firmamentum meum, liberavit me quia complacui ei ; secundum munditiam manuum mearum reddet mihi (II Reg. XXII. 19).

Mihi adhærere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam (Ps. LXXII. 28).

Incorruptio facit esse proximum Deo (Sap. VI. 20).

O quam pulchra est casta generatio cum claritate ; immortalis est enim memoria illius, quoniam et apud Deum nota est et apud homines ! (Id. IV. 1.)

Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia ; ut non glorietur omnes caro in conspectu ejus (I Cor. I. 29).

Hi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt? Et unde venerunt? Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna et laverunt stolas suas et dealbaverunt eas in sanguine Agni. Ideo sunt ante thronum Dei (Apoc. VII. 14, 15).

Virgines enim sunt... Sequuntur Agnum quocumque ierit (Id. XIV. 4).

SS. PÈRES.

Nihil melius est quam mala pati propter Christum. Non tam beatum existimo Paulum quod raptus sit in tertium cœlum quam eum censeo beatum propter vincula. Mihi est optabilius male pati pro Christo quam honorari pro Christo. Hæc est gloria quæ omnia exuperat (S. Chrysost. *Hom. in Ep. ad. Eph.*).

Natalis est sanctæ N., mirentur viri, stupeant nuptæ, imitentur innuptæ. Sed quid dignum ea loqui possumus cujus ne nomen quidem vacuum laudis est? Nomen virginis titulus est pudoris. Appellabo martyrem, prædicavi satis. Prolixa laudatio est quæ non quæritur, sed tenetur. Nemo est laudabilior quam qui ab omnibus laudari potest (S. Ambr. *L. 1 de Virgin. C.* 2).

Fuitne in illo corpusculo vulneri locus? Et quæ non habuit quo ferrum reciperet, habuit quo ferrum vinceret (Id. *ibid.*).

Non sic ad thalamum nupta properaret, ut ad supplicii locum, læta successu, gradu festina, virgo processit. Flere omnes, ipsa sine fletu. Mirari plerique quod tam facile vitæ suæ prodiga, quam nondum hauserat, jam quasi perfuncta donaret... Quanto terrore egit carnifex ut timeretur, quantis blanditiis ut suaderet quantorum vota ut sibi ad nuptias perveniret ! At illa : Et hæc sponsi injuria est, inquit, exspectare placituram. Qui me sibi prior elegit, accipiet ; quid, percursor, moraris? Pereat corpus quod amari potest oculis, quibus nolo ! Stetit, oravit, cervicem flexit. Cerneres trepidare carnificem cum addicta fuisset, tremere percussoris dexteram, pallere ora alieno timentis periculo, cum puella non timeret suo. Habetis igitur in una hostia duplex martyrium, pudoris et religionis. Et virgo permansit et martyrium obtinuit (Id. *ibid.*).

Christi nisi morte commoriar, resurrectione non vivam, ergo illum amemus quem amare debitum est ; illum osculemur quem osculari castitas est ; illi copulemur, cui nupsisse virginitas est ; illi subjiciamus, sub quo jacere supra mundum stare est ; propter illum dejiciamur, cui cadere resurrectio est ; illi commoriamur, in quo vita est (S. Paulin. *Ep. 4 ad Sever. de Fide.*).

POUR UNE SAINTE FEMME.

ÉCRITURE.

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri (Judith. XV. 10).

Benedicta es a Domino ; scit enim omnis populus mulierem te esse virtutis (Ruth. III. 11).

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus? (Prov. XXXI. 1).

Date ei de fructu manuum suarum ; et laudent eam in portis opera ejus (Id. ibid. 12).

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.

Fallax gratia, et vana est pulchritudo ; mulier timens Dominum ipsa laudabitur (Id. ibid. 30).

Non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die (Luc. II. 37).

Mulier salvabitur per filiorum generationem, si permanserit in fide et dilectione et sanctificatione cum sobrietate (I Tim. 11, 15).

SS. PÈRES.

Maxima sunt fundamenta virtutum, silendi patientia, loquendi opportunitas et divitiarum contemptus (S. Ambr. *Sup. Beati immaculati*).

Bona viduitas quæ toties apostolico judicio prædicatur. Hæc enim magistra fidei, magistra est castitatis (Id. *L. de Vid.*).

Quanto infirmius est vas, tanto major est gratia, tanto illustrius est trophæum, tanto insignior est victoria, non ob imbecillitatem sexus athletarum, sed quod per ea, quibus vicerat inimicus, nunc etiam vincatur (S. Chrysost. *Serm.* 67).

Fuit illi corpus imbecillum et obnoxius sexus injuriæ ; verumtamen omnium horum imbecillitatem adveniens gratia occultavit.

Quamvis ignes, quamvis ferrum, quamvis bestias, quamvis aliud quidvis minentur hostes, omnia nullo negotio contemnit ; quod utique Beata ista etiam fecit (Id. *ibid.*).

Nihil facit nomen adeo immortale ut natura virtutis, id ostendunt apostolorum reliquiæ, ostendit memoria eorum qui recte ex virtute vixerunt (Id. *in Ps.* 48).

Gaude innocentia, et exulta ; gaude, inquam, quia ubique illæsa es, ubique secura ; si tentaris, proficis ; si humiliaris, erigeris ; si pugnas, vincis ; si occideris, coronaris (Id. *in Serm.*).

Intus est custodia quæ servat exterius membra ; qui ergo statum mentis perdidit, foris in inconstantia motionis fluit, atque exteriori mobilitate indicat, quod nulla interius radice subsistat (S. Greg. *Past. L. 3. C.* 24).

Serva corpus tuum et membra ea dignitate qua decet, ne, si ea quolibet levitatis studio injuriose tractaveris, quanto potiore præmio coronaberis, si ea digne tractasses, tanto majori subjicieris, si iis indigne abusus fueris. Oculi tui, oculi Christi sunt. Non igitur licet tibi oculos Christi ad aliquas vanitates conspiciendas dirigere, quia Christus est veritas, cui omnis falsitas contraria est. Os tuum, os Christi est. Non debes, non dico ad detractiones, non dico ad mendacia, sed nec ad otiosos sermones aperire, quod ad solas laudes Dei, et ædificationem proximi debes patulam habere (S. Anselm. *in Meditat. C.* 5).

EXEMPLES.

POUR UNE VIERGE.

Lettre de S. Jérôme. S. Jérôme, écrivant à Léta, belle fille de sainte Paule, lui donne des conseils sur la manière dont elle doit élever Paule sa fille : « Vous devez, lui dit-il, l'élever dans le temple, comme Samuel, et dans la solitude comme Jean-Baptiste, pour que rien de profane et d'impur ne frappe ses oreilles. Ecartez de sa personne toutes les femmes animées de l'esprit du monde; choisissez-lui des compagnes, afin qu'elle soit excitée par l'émulation, l'accoutumant à ne point s'attrister des progrès d'autrui, mais à s'en réjouir et à les admirer, tandis qu'elle se reproche sa négligence. Ayez soin qu'e le n'apprenne jamais ce qu'elle voudrait ensuite ne pas savoir; surveillez ses impressions; ne la laissez sortir qu'avec ses parents, et qu'elle imite la sainte Vierge, qui *trembla à la vue d'un ange, parce qu'il lui apparaissait sous la figure d'un homme.* »

Claire de Montefalco. Quand on demandait à la bienheureuse Claire de Montefalco pourquoi elle ne regardait jamais en face la personne à qui elle parlait, elle répondait : « A quoi sert de regarder le visage de la personne à qui on parle, puisqu'on ne parle qu'avec la langue? Les yeux de David n'auraient pas versé tant de larmes, s'il eût été mortifié dans ses regards. » (*Heureuse année*).

Sainte Catherine de Boulogne. Cette sainte désirait qu'on la traitât toujours durement et qu'on lui commandât les choses les plus difficiles; elle avait appris, par sa propre expérience, disait-elle, qu'il est très-utile d'obéir dans les choses bonnes et faciles, mais qu'il n'est rien qui remplisse davantage en peu de temps, l'âme de vertus, rien qui l'unisse plus étroitement à Dieu, que d'obéir avec joie à une supérieure qui ordonne d'un ton sec, ce qui coûte beaucoup à la nature.

La B. Germaine Cousin, *bergère*. Cette pieuse fille de Pibrac, qui vient d'être canonisée, et qui mourut à 22 ans, se fit remarquer par les plus éminentes vertus. Citons un passage de sa vie : « Germaine, unie à J. C. par la pénitence et la mortification, ressentait un amour ardent pour le Sauveur, et elle trouvait une grande consolation à se rendre chaque jour à l'église, afin d'y assister au saint sacrifice, quoiqu'elle en fût à une assez longue distance, et que ses infirmités lui rendissent le trajet plus difficile. Pleine de confiance en Dieu, elle lui remettait alors la garde de son troupeau, près duquel elle laissait sa quenouille ou sa houlette; et jamais, tandis qu'elle se livrait ainsi à l'attrait de sa piété, en récompense sans doute de son ardente foi, il n'arriva que ce troupeau causât ou éprouvât aucun dommage.

A l'assistance journalière au saint sacrifice, Germaine joignait la fréquentation des sacrements; elle s'approchait de la sainte table tous les dimanches et aux principales fêtes. Sa dévotion à la sainte Vierge était remarquable, et elle montrait la plus grande fidélité à l'honorer, surtout par la récitation de l'*Angelus*. Cette vie si régulière et si pieuse, devint le sujet des railleries des libertins; mais la servante de Dieu ne fut point troublée des épithètes injurieuses qu'ils lui donnèrent, et elle continua de le servir avec la même fidélité. Quoique pauvre, elle trouvait les moyens de soulager les indigents en se privant d'une partie de ses aliments pour les leur donner. On dit qu'un jour qu'elle emportait dans son tablier quelques morceaux de pain pour les distribuer et satisfaire ainsi son ardente charité envers le prochain, sa marâtre, qui l'accusait de voler le pain de la maison, et qui lui était toujours très-hostile, courut après elle avec fureur et un bâton à la main pour la frapper. Des passants veulent arrêter sa violence; on ouvre le tablier de la jeune bergère, et l'on n'y trouve que trois bouquets de fleurs, dans une saison où il n'y en avait pas de cette espèce Cet événement rendit Germaine l'objet de la vénération de ceux qui en avaient été les témoins ou qui le connurent (*Vie de la B. Germaine Cousin*).

Sainte Madeleine de Pazzi. Ayant été indignement outragée dans sa dernière maladie, cette sainte donna des marques spéciales de son amitié à la personne de la part de qui elle avait reçu cette injure et elle se réjouissait d'avoir eu, avant sa mort, cette belle occasion de souffrir. Elle disait quelquefois : « Je ne désire pas de mourir bientôt, parce qu'on ne peut pas souffrir lorsqu'on est dans le ciel; je désire de vivre longtemps pour l'amour de mon époux.

Elle se distingua par l'ardent amour qu'elle avait pour les souffrances. Quelques rudes que fussent les épreuves auxquelles Dieu mît sa patience; elles ne purent jamais la lasser, et plus elle souffrait, plus elle désirait de souffrir. Dans une de ses plus grandes douleurs, on lui demanda d'où pouvait lui venir tant de patience. Voyez, répondit la sainte en montrant un crucifix, au pied de son lit, voyez ce que l'amour infini de Dieu a fait pour mon salut; c'est là ce qui me soutient et me console; pourrait-on se plaindre de ce que l'on souffre quand on a sous les yeux les souffrances d'un Dieu crucifié : (*En sa vie*). . . .

EXEMPLES.

POUR UNE VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Cécile. Sainte Cécile était née à Rome et issue d'une famille illustre. Elle eut le bonheur d'être instruite dès sa tendre jeunesse dans les maximes de la religion chrétienne, et s'appliqua avec un zèle d'autant plus louable à en pratiquer les devoirs que les obstacles qu'elle rencontra auraient pu l'en éloigner. Pénétrée du néant des grandeurs de ce monde périssable, elle ferma son cœur à l'attrait du plaisir, et ne chercha que des biens stables qui devaient la rendre heureuse pour toujours. Pour plaire davantage à Dieu, elle fit vœu de rester vierge et de mener une vie sainte et chrétienne. Ses parents ne pensèrent pas ainsi et la promirent en mariage à un jeune seigneur nommé Valérien, qui joignait de grandes richesses à une naissance illustre; mais Valérien était païen. Cécile pria Dieu de ne point permettre que le vœu qu'elle avait fait de rester vierge, fût jamais violé par elle, et Dieu l'exauça. Elle fit comprendre à Valérien, que c'était une insigne folie d'adorer des dieux qui n'existaient point, et qu'il fallait renoncer au culte de ces êtres imaginaires pour reconnaître le vrai Dieu. Valérien renonça donc aux erreurs de l'idolâtrie, reçut le baptême et devint un fervent chrétien. Cécile convertit aussi son frère Tiburce, ainsi qu'un des employés de la cour, nommé Maxime. Ces conversions frappantes firent de l'éclat : Valérien, Tiburce et Maxime furent dénoncés et mis à mort pour avoir osé adorer J. C. au mépris des divinités de l'empire. Cécile, qui était l'instrument dont s'était servie la Providence pour opérer ces conversions, fut aussi dénoncée et reçut la palme du martyre quelques jours après ses trois glorieux compagnons (*Histoires morales*).

Sainte Agnès. Cette sainte n'avait pas plus de douze ans quand elle répandit son sang pour la cause de J. C. Intrépide sous les mains sanglantes des bourreaux tranquille sous le poids énorme des fers dont elle était accablée, Agnès présente tout son corps à l'épée tranchante d'un soldat furieux; elle était prête à mourir, elle qui savait à peine ce que c'était que vivre. Tout est en pleurs autour d'elle; seule elle brave les bourreaux, leur montrant bien qu'un héroïsme si fort au-dessus de la nature, ne peut venir que de l'auteur même de la nature.

Mais comme les païens, dit S. Ambroise, ne connaissaient pas de moyen plus capable de faire apostasier les vierges chrétiennes que de leur ôter leur innocence, un juge menaça donc Agnès de l'envoyer dans un lieu de débauche, où cette chasteté qu'elle prisait tant serait exposée aux insultes d'une jeunesse libertine. « Je ne crains rien, lui répondit-elle : J. C. est trop jaloux de la pureté de ses épouses pour permettre que cette vertu leur soit ravie; il en est lui-même le gardien et le protecteur. Vous pouvez répandre mon sang; mais pour mon corps, qui est consacré à J. C., jamais vous ne serez maître de le profaner. »

Le triomphe devait couronner ce mâle courage. Et, en effet, rejetée brutalement sous la hache impatiente du bourreau, cette tendre colombe, pendant que sa blonde chevelure ensanglantait la poussière, prenait son vol vers les régions célestes où l'appelait son Epoux (*Fleur angélique*).

Un monastère et les Normands. En 870 les Normands ou Danois firent de terribles ravages en Angleterre. Ils entrèrent en Northumbre, prirent York et ravagèrent toute la province. Le bruit de leurs cruautés et de leurs brutales passions s'étant répandu partout, les monastères de filles furent dans les plus effroyables alarmes. Ebba, abbesse du monastère de Cottingkan, assembla ses religieuses et leur dit : « Mes filles, si vous voulez me croire, je sais un moyen assuré de nous mettre à couvert de l'insolence de ces barbares. » Elles promirent de la suivre et de l'imiter en tout. Alors l'abbesse prenant un rasoir se coupa le nez et la lèvre d'en haut jusqu'aux dents; toutes les religieuses en firent autant, et les Normands étant entrés et voyant ces filles si défigurées et si hideuses, en eurent horreur; dans leur fureur, ils mirent le feu au monastère et toutes les religieuses y furent consumées, victimes glorieuses qui remportèrent ainsi la double couronne de la virginité et du martyre (*Hist. ecclesiast. an* 870).

Quel courage héroïque dans ces vierges! Quel amour, quel zèle pour la pureté! Quelle grâce, quelle gloire d'aller ainsi se présenter au céleste époux!

Mme Elisabeth de France. Mme Elisabeth, sœur de Louis XVI fut condamnée à mort le 10 mai 1794 avec vingt-quatre autres victimes, prises comme au hasard dans la foule des détenus. On la fit monter à son tour sur le théâtre du martyre. En cet instant son fichu se dérange et tombe aux pieds du bourreau. Ses mains retenues par d'infâmes liens ne pouvaient réparer ce désordre; c'est à l'homme dont le bras est levé pour lui donner la mort, qu'elle s'adresse d'une voix suppliante : *Au nom de la pudeur*, lui dit-elle, *couvrez-moi le sein*. Telles furent ses dernières paroles; et son âme, trésor d'innocence et de pureté alla rejoindre celle de son frère (*Vie de Madame Elisabeth*).

EXEMPLES.

POUR UNE SAINTE FEMME.

Sainte Mélanie. Sainte Mélanie, petite fille de Marcelin, qui fut consul avec Probus en 341, était la plus noble des dames romaines. Elle fut encore plus illustre par sa piété. Se trouvant libre par la mort de son mari, elle désira passer en Egypte pour aller visiter les saints solitaires du désert de Nitrie, dont elle avait entendu raconter tant de merveilles. Elle alla voir en particulier Pampo, fameux dans ces cantons Comme elle fut témoin de sa pauvreté, elle lui fit présent de trois cents livres romaines en vaisselle d'argent, qui reviennent à quatre cent cinquante marcs. Le saint travaillait à un tissu de feuilles de palmier; et sans se détourner de son ouvrage, il dit à haute voix : Dieu vous donne la récompense. Puis il dit à son économe : Prenez cela, et distribuez-le à tous les frères qui sont en Lydie et dans les îles; car ces monastères sont dans le besoin. Mélanie demeurait debout, attendant que le saint lui donnât sa bénédiction, ou du moins, lui dît un mot de louange pour un si grand présent. Comme il ne lui disait rien, elle dit : Mon père, afin que vous le sachiez, il y a trois cents livres d'argent. Lui, sans faire le moindre signe, ni regarder même les étuis de cette argenterie, répondit : Ma fille, celui pour l'amour duquel vous l'avez donné n'a pas besoin que vous lui en disiez la quantité; il pèse les collines et les montagnes dans sa balance. Si vous me le donniez, vous auriez raison de m'en dire le poids; mais si vous l'offrez à Dieu, qui n'a pas méprisé deux oboles, taisez-vous.

S. Pampo mourut âgé de 70 ans, en faisant une corbeille, qu'il laissa à Pallade, son disciple, n'ayant autre chose à lui donner (*Hist. Ecclés., an* 472).

Sainte Ludwine. Cette sainte fut accablée de grandes infirmités pendant 38 ans; cependant on ne la vit jamais de mauvaise humeur; elle était toujours contente, parce qu'elle ne perdait pas de vue les souffrances de J. C. Pour y penser sans cesse, elle ne détournait presque pas les yeux de dessus l'image de son Sauveur attaché à la croix (*Heureuse année*).

La veuve d'Alexandrie. L'Eglise d'Alexandrie nourrissait plusieurs veuves. Une dame alla prier S. Athanase de lui en donner une pour la nourrir chez elle et pour soulager l'Eglise. Le saint ayant loué extrêmement son dessein, commanda qu'on lui en choisît une d'un esprit doux et d'une grande piété. Elle la mena chez elle et l'y garda pendant quelques temps, la servant et la traitant avec toutes sortes d'attentions et de soins. Mais parce que cette pauvre femme ne cessait de la louer et de la remercier à tous moments de ses bontés, elle alla trouver le saint évêque, et se plaignit de ce que, lui ayant demandé une femme qui lui donnât lieu de s'exercer et de mériter en la servant, il n'en avait rien fait.

S. Athanase ne comprit pas d'abord ce qu'elle voulait dire, et s'imagina qu'on avait manqué à ses ordres; mais s'étant bien informé et sachant qu'on avait choisi une femme pleine de piété, il comprit ce que la dame voulait dire par ses plaintes, et lui répondit qu'elle y mettrait ordre. Il commanda donc qu'on en choisît une d'un esprit aigre, d'une humeur difficile et incompatible. En effet on choisit une femme sèche, chagrine, colère, acariâtre, querelleuse; il la fit mettre entre les mains de cette pieuse dame qui la conduisit aussitôt chez elle et s'attacha à la servir avec encore plus d'humilité et de soin que l'autre.

Elle n'en reçut que de l'ingratitude, des plaintes et de mauvais traitements. Cette méchante *veuve* la contrariait continuellement en tout, et portait même quelquefois sa colère jusqu'à mettre les mains sur elle. La sainte femme trouva donc comme au delà de ce qu'elle avait demandé. Elle alla remercier S. Athanase de lui avoir donné une femme qui lui avait si bien appris la patience et qui lui fournissait tous les jours tant d'occasion de mériter. Dans bien des moments elle sentait tout le poids du fardeau; cependant elle continua toujours ses bons offices qui contribuèrent à lui donner une sainte mort (*Morale en action*).

La Mère et le Fils. Une dame d'une naissance distinguée n'avait qu'un fils. On vint lui annoncer qu'il avait été tué et que le meurtrier s'était refugié par hasard dans son propre palais. Considérant alors que la sainte Vierge avait pardonné aux bourreaux de Jésus, elle voulut aussi pardonner à l'assassin de son fils pour l'amour de Marie, mère des douleurs. Non-seulement elle lui pardonna, mais elle lui fournit encore un cheval, de l'argent, des habits, afin qu'il pût s'échapper. Après cette action son fils lui apparut et lui dit qu'il était sauvé; que Marie, pour récompenser la conduite généreuse qu'elle avait tenue envers son ennemi, l'avait délivré du purgatoire, où il aurait dû sans cela, rester longtemps pour expier ses fautes, et qu'il allait jouir de la gloire du paradis (*P. Thauss. de SS. Mar. dol. L.* 11. *C.* 26).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

POUR LA FÊTE D'UN SAINT PATRON,

OU D'UNE SAINTE PATRONNE.

TEXTE.

Quos justificavit illos et glorificavit.

Rom. VIII. 13.

Le culte que nous rendons aux saints est légitime et n'a rien de commun avec l'idolâtrie. Dans l'ordre civil, nous honorons le prince, ses ministres et les magistrats, sans rendre à ceux-ci les mêmes honneurs qu'au souverain. Dans l'ordre de la religion, nous honorons Dieu, notre créateur, nous honorons les anges qui sont ses ministres et les saints qu'il a glorifiés dans le ciel, sans toutefois rendre ni aux anges ni aux saints le même culte qu'à Dieu. Nous honorons, nous adorons, nous servons le Roi des rois, le souverain Seigneur de toutes choses, d'un culte de *latrie*, culte qui ne convient qu'à Dieu, à qui est dû *honneur et gloire dans les siècles des siècles* (I Tim. I. 17). Nous honorons les anges et les saints, mais nous ne les honorons que d'un culte inférieur et subordonné, d'un culte qui, sans être purement relatif se rapporte à Dieu, comme à celui qui est la source de tout don, de toute grâce, de toute sainteté. Nous honorons les saints, mais nous ne les adorons pas, à prendre ce terme dans le sens qui exprime le culte suprême; nous ne les servons point, nous ne servons que Dieu seul; et c'est parce que nous ne servons que Dieu seul que nous n'honorons les saints que conformément à l'ordre établi de Dieu, n'ôtant à Dieu aucune des perfections qui sont propres à son essence infinie, et n'attribuant aux créatures aucune des qualités ou des opérations qui ne peuvent convenir qu'à Dieu.

Je veux dans cette instruction établir les preuves : 1° *De la légitimité du culte des saints et vous montrer;* 2° *La nécessité et la possibilité de leur imitation.*

Ier POINT.

LÉGITIMITÉ DU CULTE DES SAINTS.

1re subdivision. — **Ce culte est fondé sur l'Écriture.**

Le Seigneur dit au peuple d'Israël : « Je vais envoyer mon ange, afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde pendant le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans la terre que je vous ai préparée. Respectez-le : *Observa eum;* écoutez sa voix, et gardez-vous bien de le mépriser, parce qu'il ne vous pardonnera point lorsque vous aurez péché; il vous parlera en mon nom. » (Exod. XXIII. 20.....) Jacob demanda à l'ange contre lequel il avait lutté, sa bénédiction, ajoutant qu'il ne le quitterait point qu'il ne l'eût béni : *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi* (Gen. XXXII. 26.) Le même patriarche bénissant les enfants de Joseph, dit : *Angelus qui eruit me de cunctis malis, benedicat pueris istis* (Id. XLVIII. 16.) Un ange disait à Tobie : *Quando orabas cum lacrymis, obtuli orationem tuam Domino* (Tob. XII. 12.) Dans le 15e ch. du 2e liv. des Mach. Onias et Jérémie, apparaissent à Judas Machabée. Le guerrier voit ces deux grands saints lever leurs mains au ciel et prier pour le peuple : *Manus protendentes, orare pro omni populo Judæorum* (II Mach. XV. 12, 14). Nous lisons dans l'Apocalypse : « Il vint un ange qui se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or; et on lui donna une grande quantité de parfums composés des prières de tous les saints, pour les offrir sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu. Et la fumée des parfums, composés des prières des saints, s'élevant de la main de l'ange, monta devant Dieu. » (Apoc. VIII. 3, 4). Or, si les anges intercèdent pour nous, pourquoi n'en serait-il pas de même de tous les saints? N. S. n'a-t-il pas dit que les saints sont comme les anges dans le ciel : *Sicut angeli in cœlis?* (Matth. Marc. XII. 25).

2e subd. — **Il est fondé sur la pratique et la croyance constante de l'Église.**

Le dogme catholique concernant le culte des saints est fondé sur la tradition apostolique, dont nous avons pour garant le témoignage des Pères et la croyance générale et constante de l'Eglise. Or, suivons les siècles en remontant au berceau du christianisme.

S. Justin, qui vivait aux temps dits apostoliques, écrivait ces paroles dans son Apologétique : « Nous honorons et nous adorons le Père et le Fils qui vient de lui, et l'armée des bons anges qui ont été faits à sa ressemblance et lui sont soumis. » (*Apol.* 1). Nous lisons dans la lettre de l'Eglise de Smyrne, sur le martyre de S. Polycarpe, lettre qui nous a été conservée par Eusèbe, que les chrétiens ayant pu sauver quelques ossements du corps de ce saint évêque, les mirent en dépôt dans un lieu convenable, pour s'y assembler, autant que possible, tous les ans, afin de célébrer le jour de sa mort avec une sainte allégresse : *Quo etiam in loco nobis, si fieri poterit, convenientibus, concedit Deus natalem ejus martyrii diem cum hilaritate et gaudio celebrare* (Eusèbe, *Hist. Eccl.* 54.) Tertullien, qui appartient au deuxième et au troisième siècle, fait mention de ces fêtes établies dans l'Eglise en l'honneur des saints et appelées *Natalitia*, jour de la mort des saints, parce que ce jour-là même ils sont nés pour le ciel : *Oblationes pro defunctis, pro natalitiis annua die facimus* (L. de Coron. C. 33.) S. Cyprien, mort en 258, atteste que les chrétiens offraient le sacrifice en l'honneur des martyrs toutes les fois qu'ils célébraient le jour de leur mort par une commémoraison anniversaire : *Sacrificia pro eis semper, ut meministis, quoties martyrum passiones et dies anniversaria commemoratione celebramus* (Ep. 34). S. Irénée, évêque de Lyon, dès 177, nous montre dans la sainte Vierge l'avocate du genre humain (*L. Contr. hæres. C.* 19). Il est donc vrai de dire que l'usage où est l'Eglise d'invoquer les saints remonte au delà du quatrième siècle, et qu'il n'a pu venir que des apôtres et de J. C.

Les protestants, ardents adversaires du culte des saints, conviennent que depuis le quatrième siècle jusqu'à nous, les SS. Pères, dans leurs écrits, et l'Eglise, dans sa pratique, n'ont cessé d'honorer les saints. Nous ne croyons donc pas utile de citer ici les passages des SS. PP. postérieurs à cette époque. (*Voy.* d'ailleurs les colonnes de citations des SS. PP. aux titres Sainteté, — Saints. T. II. p. 33 et Toussaint, *ibid.* p. 247.)

Concluons avec le concile de Trente qu'il est bon et utile d'invoquer les anges et les saints, comme le fait l'Eglise : *Bonum atque utile esse suppliciter eos invocare* (*Concil. Trid. Sess.* 25.....)

3e subd. — **Il est fondé sur la raison.**

Le culte des saints a ses racines mêmes dans le cœur de l'homme et dans les lois les plus imprescriptibles de notre nature..... (*Voy.* pour le développ. de cette subdiv. le 1er point du 3e plan du sujet Toussaint. T. II. p. 250.)

IIe POINT.

IMITATION DES SAINTS.

Tout le fonds de la piété chrétienne, dit S. Augustin, consiste à pratiquer ce que nous solennisons : *Summa religionis est imitari quod colimus.* Accoutumés qu'ils sont à invoquer, à vénérer les saints, la plupart des chrétiens les supposent d'une condition différente, d'une nature privilégiée. Essayez de les exciter par les exemples de ces hommes divins, ils vous diront, en s'excusant : « C'étaient des saints. » Voudraient-ils conclure par là qu'ils sont dispensés de se sanctifier eux-mêmes? J'en tire, moi, deux conséquences toutes contraires : la *première, qu'ils doivent être saints comme eux;* la *seconde, qu'ils le peuvent comme eux.*

1re subdivision. — **Nous devons être saints.**

I. Nous le devons, comme hommes, M. F., comme créatures d'un Dieu la sainteté même, qui en nous faisant à sa ressemblance, nous a dit à tous : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (Lev. XI. 44). Obligation rigoureuse, avouée par la raison elle-même, qui veut que chaque être tende incessamment à toute la perfection dont sa nature est susceptible; obligation reconnue par la véritable philosophie, qui n'est que l'étude de nos faiblesses pour les guérir, la recherche de la vérité et de la vertu pour les embrasser avec amour.

II. Nous le devons surtout comme chrétiens. Qu'est-ce qu'un chrétien? Une créature nouvelle en J. C., un être régénéré, perfectionné, appelé à une vocation sainte, spiritualisé en quelque sorte, qui n'a plus rien des infirmités de la nature, dont le cœur détaché de la terre est par avance au ciel, où il emporte avec soi tout l'homme. Ce n'est pas assez pour lui qu'il ait la perfection d'un homme, il faut qu'il soit parfait comme son Dieu : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* De là, M. F., dans les premiers siècles de l'Eglise on usait indifféremment, pour désigner les fidèles, du nom de saints ou chrétiens : *Vocatis sanctis, qui sunt Romæ, Ephesi, in universa Achaia;* ainsi s'exprime S. Paul dans ses admirables épîtres.

2e subd. — **Nous pouvons être des saints.**

La sainteté ne consiste pas dans des actions héroïques, elle repose tout entière dans la fidèle observation des préceptes évangéliques. Or, ces préceptes, nous pouvons les observer comme les saints.

I. Nous avons les mêmes secours qu'eux, qui sont : la grâce toujours accordée à la bonne volonté; Dieu, fidèle dans ses promesses, qui n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent avec confiance; les richesses des mêmes sacrements, de la même parole... Nous avons même des secours qui leur ont manqué : — des lumières plus abondantes que nous pouvons puiser dans les écrits d'un S. Ignace, d'un S. Fr. de Sales, — du pieux auteur de l'*Imitation de J. C.;* — des intercesseurs plus nombreux; tranquilles désormais sur leur propre salut, mais tendrement inquiets sur le nôtre, les saints élèvent en notre faveur une voix suppliante et nous savons que leurs prières sont entendues; — de plus nombreux exemples : regardez, elle est grande la multitude des saints : *Vidi turbam,* ce sont des hommes comme nous qui ont gravi la sainte montagne.

II. Serions-nous rebutés par la grandeur des obstacles? Mais d'où viendraient-ils ces obstacles? Du monde? Les saints ont eu à s'en défendre comme nous. Des devoirs de l'état? Ils se sont sanctifiés dans toutes les conditions, hors celles qui sont incompatibles avec le salut.

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

POUR LA FÊTE D'UN SAINT PATRON,

OU D'UNE SAINTE PATRONNE.

TEXTE.

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Ps. LVII. 37.

Dieu s'admire lui-même dans ses saints et repose sur eux ses regards de complaisance. Après avoir fait le monde, il se contente d'approuver, de reconnaître que tout est bien : *Vidit Deus quod esset bonum* (Gen. 1); mais s'il s'agit d'une âme juste qu'il a travaillée et perfectionnée par sa grâce, entendez comme il parle : *Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra?* (Job. 1. 8.) Paroles magnifiques qu'il nous adresse encore à nous-mêmes, M. F., en nous montrant du haut du ciel cette multitude de justes couronnés, dont l'Eglise célèbre chaque année les vertus et les grandeurs.

Les saints sont donc admirables puisque c'est en eux que Dieu même veut être admiré ; et c'est sous ce rapport que nous les présenterons à ces hommes prévenus aux yeux desquels la sainteté est synonyme de faiblesse et de petitesse d'esprit : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

Nous nous proposons dans cette instruction de montrer que les saints sont dignes de l'admiration du sage et par leurs vertus et par leur mission providentielle sur la terre.

Ier POINT.

GRANDEUR DES SAINTS.

1re subdivision. — Leur nombre.

C'est une des belles prérogatives de l'Eglise catholique, M. F., et le caractère singulier qui la distingue éminemment des autres sociétés chrétiennes, que d'être féconde en hommes parfaits. N'est-ce pas une chose admirable que cette tradition de vertus, cette chaîne d'hommes justes qui se donnent la main de génération en génération, en sorte qu'il n'y ait point de terre si stérile, de siècle si barbare qui n'ait vu fleurir ses élus, point d'action où la religion ne puisse nous proposer un grand exemple, point de jour de l'année où elle ne nous offre un modèle dans ce calendrier chargé de noms vénérables, dont chacun rappelle au moins une vertu.

2e subd. — Leurs vertus diverses.

A cette multitude presque infinie de saints, joignez la diversité de leurs vertus. Tous ne se sont pas sanctifiés dans la même profession, ne se sont pas signalés par les mêmes travaux. Chacun d'eux a son caractère particulier. La grâce, infinie dans ses opérations, a produit cette aimable et brillante variété qui réjouit l'Eglise et contribue au bonheur de la société. Parmi ces plantes, ornement du jardin de l'Epoux céleste, les unes, timides et solitaires, ont aimé les déserts et les montagnes, comme plus voisines des influences du ciel; d'autres ont fleuri dans les vallées du monde, dont elles ont purifié l'air par la douceur de leurs parfums. Chaque âge, chaque condition, chaque vertu a eu ses héros et même ses héroïnes. L'un a fait monter la sainteté sur le trône, parmi les séductions des cours et les enivrements si naturels à la grandeur. C'est un David, injuste une fois, et dans tout le cours de son long règne, modèle de repentir, de douceur et de clémence. C'est un saint Louis, cachant le cilice sous la pourpre, rendant la justice à ses peuples sous le chêne de Vincennes, comme au temps des patriarches.

D'autres, simples bergers, se sont sanctifiés sous le chaume et dans les soins innocents de la vie champêtre. C'est une Geneviève, ange de la France, fille aînée de l'Eglise, qui protége de sa houlette le royaume des lis. Celui-là a conservé dans la licence des camps l'intégrité des mœurs et des mains pures de concussions et de rapines. C'est un Maurice, soldat et chrétien magnanime, qui, fidèle à son Dieu comme à son prince, et ne pouvant plus vivre sans trahir l'un ou l'autre, lion dans les combats, se laisse égorger comme un agneau, plutôt que de refuser sa vie à J. C. ou de la défendre contre César. Celui-ci, pontife du Seigneur et pasteur des peuples, rompt au pauvre le pain de chaque jour et à tous le pain de la doctrine céleste. C'est un François de Sales, courant les déserts avec des peines infinies pour ramener au bercail la brebis perdue; un Charles Borromée, soulageant les pestiférés de Milan et s'offrant lui-même pour victime pour le salut de ses frères. Là, vous voyez le docteur qui éclaire le monde par ses savantes veilles; ici, la vierge qui se dévoue aux travaux de la pénitence. Dans la solitude, c'est Elie, c'est Jean-Baptiste, c'est Paul, c'est Thérèse, foudroyant du fond de leurs retraites la délicatesse et les vanités du siècle. Dans le monde, c'est le père de famille paisible et religieux, un Tobie, qui laisse à son fils pour première richesse la crainte du Seigneur; c'est la femme forte, la mère tendre, l'épouse fidèle, la veuve vraiment désolée, une Monique qui demande au ciel la conversion d'Augustin, et qui reçoit l'assurance que le fils de ses larmes ne périra point.

3e subd. — Leur héroïsme.

Qu'entendez-vous par héroïsme, si ce n'est la force d'âme; et quelles âmes d'une trempe plus forte que celle des saints? Je sais bien que le monde ne s'accommode pas de leur simplicité. Il faut au monde des vertus fastueuses qui se recommandent d'elles-mêmes à l'admiration publique, des vies illustres qui occupent la renommée, des actions d'éclat qui portent avec elles leur récompense. Vous admirez tout cela comme le dernier effort de l'héroïsme. Mais se vaincre soi-même, être roi de son propre cœur, pardonner aux hommes leurs injustices, à la fortune ses disgrâces, mépriser les honneurs que l'ambition recherche, aimer la vérité au point de lui sacrifier sa tête, ne s'écarter jamais d'une égalité d'âme, d'une modération constante parmi les accidents divers dont cette vie est agitée, vivre et mourir sans bruit et passer sur la terre en faisant le bien, même à ses ennemis, à ses persécuteurs, comment donc nommerez-vous cette sorte de courage? Or, M. F., tels ont été les saints.

4e subd. — Leur vraie science, leurs bienfaits.

I. Il y en a qui ont accusé les saints d'ignorance. Il est possible que plusieurs n'aient pas été de grands philosophes, du moins à la manière que nous l'entendons. Je veux bien croire qu'ils n'avaient pas tous notre science, mais ils possédaient la véritable, qui est de connaître, d'aimer et servir Dieu. Les saints étaient ignorants! Ah! disons plutôt qu'ils ignoraient nos vices, et notre orgueil, et notre cupidité, et nos folies. Toutefois, je ne sache pas que la sagesse humaine toute seule ait encore produit des hommes qui aient fait oublier l'éloquence de Chrysostome, le génie d'Augustin, la prodigieuse érudition de Jérôme, la douce et facile abondance d'Ambroise, à la lumière desquels tant d'autres flambeaux se sont allumés.

II. Il y en a qui ont reproché aux saints d'avoir été des hommes inutiles au monde, des esprits chagrins et misanthropes. Il est vrai que quelques-uns ont fui le monde et recherché les déserts; mais ils craignaient que l'amour des richesses ne corrompît leur cœur. Si leurs âmes ardentes avaient besoin de contemplation assidue, pourquoi leur refuseriez-vous le bonheur de la solitude? Au reste, c'est bien à tort que l'on ne voudrait voir dans les saints que des moines et des solitaires. La plupart d'entre eux ont traversé le monde, en ont rempli tous les devoirs sans compromettre leur vertu. Ce sont eux qui ont été les vrais bienfaiteurs de l'humanité. Ces hommes avaient un admirable instinct pour placer une consolation divine partout où soupirait une douleur humaine. Remettez-vous sous les yeux toutes les institutions charitables, c'est à des saints que vous les devez.

IIe POINT.

MISSION PROVIDENTIELLE DES SAINTS.

Les saints que l'Eglise a produits dans les différents âges avec une inépuisable fécondité, s'étant inspirés des mêmes doctrines, ayant puisé leur force à la même source, *uns dans le même Christ*, selon l'expression de l'Apôtre, se ressemblent tous, en ce sens que tous portent l'empreinte du modèle sur lequel leur âme s'est moulée. Mais cette identité radicale des vertus chrétiennes n'exclut point la variété de leurs développements. Nous voyons, au contraire, les transformations sociales se réfléter en quelque sorte dans les annales de la sainteté.

1re subdivision. — Primitive église.

Lorsque le christianisme parut, un mal profond, invétéré, le sensualisme, travaillait la société humaine. Pour réveiller le sens moral dans une société descendue si bas, il fallait une réaction violente de l'esprit. Le christianisme ne faillit point à sa tâche. Aux excès de la débauche, de l'orgueil et de la cruauté, aux scandales des voluptés impies, il opposa les prodiges de la pénitence, l'excès de l'abnégation et de l'humanité, le luxe des douleurs expiatoires. Ce fut le temps des *Martyrs*.

Après, la lutte fut portée du cirque dans les académies. Sur ce nouveau terrain parurent les défenseurs de l'Eglise, les Athanase, les Eusèbe, les Basile, les Grégoire, les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin. Ce fut le temps des *Docteurs*.

2e subd. — Moyen âge.

A cette époque les saints furent des hommes d'action. Il s'agissait d'édifier la société nouvelle. D'intrépides missionnaires, S. Denis, le moine Augustin, S. Patrik, S. Colomban, S. Boniface, attaquent les superstitions des barbares... S. Benoît fonde son institut qui a pour but de convertir les peuples et de défricher le sol.

Le génie actif et organisateur se manifesta dans toute sa puissance chez les saints du moyen âge. S. Grégoire, S. Etienne, Charlemagne, Alfred le Grand, S. Bernard, S. Dominique, S. François d'Assise nous le montrent par leurs grandes œuvres.

3e subd. — Temps modernes.

En ces temps les saints furent la digue opposée au protestantisme par leur doctrine, leurs exemples et leur charité. Voyez S. Ignace, S. Charles Borromée, S. François de Sales, S. Vincent de Paul.

POUR LA FÊTE D'UN SAINT PATRON.

(Mgr DEPÉRY, ÉVÊQUE DE GAP.)

TEXTE.

Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.

EXOD. XXV 40.

Ce que le Seigneur dit autrefois à Moïse en lui montrant l'Arche sainte, il nous le répète aujourd'hui à nous-mêmes en nous présentant S. N... pour modèle. En effet, quel autre pourrait fixer plus utilement nos regards! A combien de titres il se présente à notre admiration! En vous retraçant, aujourd'hui, ses vertus, j'aurai à vous le montrer dès sa tendre enfance, blessé des flèches de l'amour de Dieu, se retirer dans les déserts pour y chercher, comme l'Epouse des cantiques, celui qui seul peut rendre heureux. C'est là qu'il jette les fondements de sa sainteté : *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* C'est ensuite au milieu des fidèles qu'il en achève la construction. Les mortifications, son zèle pour la gloire de Dieu, sa charité envers le prochain vous apprendront comment il a aimé et comment vous devez aimer Dieu de tout *votre cœur*, de toute *votre âme*, de toutes *vos forces*. C'est sous ces trois rapports que je vais vous le proposer comme modèle.

Ier POINT.

S. N... AIMA DIEU DE TOUT SON COEUR.

1re SUBDIVISION. — Il se donne à Dieu dès son enfance.

S. N... l'avait bien compris, cet oracle divin, qui, tout en nous enseignant qu'il est trois principales vertus dont la pratique nous sauve, nous enseigne aussi qu'il en est une entre autres infiniment plus parfaite, qui est la *charité*.

Quel cœur plus prompt à suivre les attraits de la grâce que celui de notre auguste patron! Le premier usage qu'il en fit, fut de se donner à Dieu, et le souffle corrupteur du monde profane ne souilla jamais une vertu si pure. Comme Samuel, des bras d'une vertueuse mère, il passe entre les mains des prêtres et des lévites. Il met tellement à profit leurs leçons, qu'en peu de temps on ne sait laquelle on doit le plus admirer, ou de sa science, ou de sa sainteté. Ce prodige de vertu ne peut demeurer inconnu, et déjà le premier pasteur de la contrée songe à l'attacher à l'Eglise, et les peuples le demandent pour ministre des autels.

2e SUBD. — Il se retire dans la solitude.

Son attrait le porte vers la solitude; il parcourt les monastères, il s'avance dans les lieux retirés, cherchant des exemples et des modèles de perfection; il converse avec les religieux, il entend de leur bouche les récits des actions des plus grands saints, de leurs combats, de leurs victoires, de leurs consolations. C'est alors que son cœur, déjà embrasé de l'amour divin, se remplit de l'esprit d'abnégation évangélique, et que tout à coup, inspiré par cette ardeur divine qui le dévore, il se jette avec ces saints solitaires dans la voie de la pénitence, suit leurs traces, et s'immole par tous les sacrifices.

Dès ce moment, N... est mort au monde. Richesses, parents, amis, il quitte tout pour s'attacher à la croix de J. C. Pour n'être point tenté de regarder en arrière, il met entre lui et ce qu'il a quitté, des montagnes hérissées de glaces, entrecoupées de précipices, que le soleil n'éclairera jamais, dont le silence n'est troublé que par la violence des orages...

Voilà, M. F., voilà comment S. N... aime Dieu de *tout son cœur*, en quittant tout pour lui, pour ne vivre que de lui. Mesurons-nous sur ce grand modèle. Hélas! loin de lui ressembler, sommes-nous seulement chrétiens...

IIe POINT.

S. N... AIMA DIEU DE TOUTE SON AME.

1re SUBDIVISION. — Par la prière.

L'âme de S. N. est tellement pénétrée de l'amour de Dieu, qu'aucun autre sentiment ne peut s'y insinuer; il ne pense qu'à Dieu, il ne soupire que pour Dieu, il ne voit que Dieu, il n'entend que Dieu. Les mouvements rapides de son cœur l'emportent sans cesse vers lui. Il passe les jours à converser avec lui dans la prière, à chanter des louanges...

Il prie, et sa prière inspire à quelques-uns de ses frères la généreuse résolution de le suivre dans le désert. Il prie, et sa prière calme les vents et les tempêtes qui menacent le vaisseau de l'Eglise: il prie, et sa prière guérit les malades; il prie, et sa prière, comme celle d'Élisée, multiplie les productions de la terre.

C'est ainsi, M. F., que Dieu a toujours écouté les vœux de ceux qui le craignent et qui l'aiment, en leur permettant d'user de ses biens avec une sorte d'empire. C'est à eux qu'il a été dit : *Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.*

Que les hommes du monde sont éloignés de ces sentiments! Converser avec Dieu leur paraît une rêverie. Le seul mot de prière leur donne un ennui qu'ils ne peuvent vaincre...

2e SUBD. — Par la pénitence.

Continuellement absorbé dans la méditation, N. a toujours les yeux fixés sur l'image de Jésus crucifié. Ce sang précieux, qu'il voit couler de ses veines déchirées, devient pour lui un fleuve de flammes qui l'embrase d'une ardeur invincible de se consumer pour lui. Des veilles continuelles, des jeûnes sans relâche, des cilices cruels, la terre nue, des larmes répandues, son propre sang arrosant la terre, voilà le spectacle journalier qu'offre sa cellule.

Voyez, au contraire, comment les austérités, les mortifications attristent et effrayent les lâches chrétiens. Où en êtes-vous, M. F., avec ce parfait modèle, montrez-moi vos pénitences; jusques à quand oublierez-vous que ce n'est que l'innocence conservée ou recouvrée par la pénitence, qui nous donne droit aux récompenses éternelles?

3e SUBD. — Par l'humilité.

Humilité, vertu des saints! En la nommant j'ai nommé N... Tout exténué qu'il est en son corps, par les jeûnes et par les veilles, il est encore plus mortifié en esprit. Avec une pureté angélique, au milieu de ses austérités, il se compte encore comme un serviteur inutile, il s'estime le moindre de tous ses frères, et son humilité eût caché à la terre toutes les belles vertus qui font l'admiration du ciel, si Dieu n'eût justifié ses oracles : *Humilem spiritu suscipiet gloria.* En effet, le voilà qui, dans son humilité même, brille d'un éclat que, seul, il n'aperçoit pas. Il se croyait le dernier de son ordre, et en moins de deux ans on lui en fait, malgré lui, parcourir toutes les charges...

Ne croyez point, M. F., que l'humilité soit une vertu uniquement réservée au cloître. J. C. a exclu du ciel ceux qui ne se feraient pas petits comme des enfants : ce n'est qu'aux humbles qu'il est ouvert, parce qu'il est le prix de la grâce : *Humilibus autem dat gratiam.*

IIIe POINT.

S. N... AIMA DIEU DE TOUTES SES FORCES.

1re SUBDIVISION. — Par son zèle pour la gloire de Dieu.

Aimer Dieu de toutes ses forces, c'est l'aimer d'un amour de zèle et de générosité qui nous porte avec ardeur à travailler à la gloire de Dieu et au salut du prochain. C'est ainsi que S. N,.. l'aime toute sa vie. Voyez-le, sentinelle vigilante, les yeux fixés sur le vaisseau de la religion, mis en danger par un schisme désolant. Il se jette au milieu des vents et des tempêtes qui l'agitent, sans craindre les menaces ni la haine des puissances imposantes qui les dirigent. Par son exemple, il entraîne tous les ordres religieux dans le parti du légitime successeur de saint Pierre...

Il connaît tous les droits de la religion : il sait qu'elle est destinée sur la terre à préparer et à recueillir les élus dispersés aux quatre vents, qu'ainsi elle a droit de traverser les siècles et les royaumes appuyée sur ses lois divines, sur sa discipline, sur ses ministres, qui sont les ambassadeurs de J. C., sur ses priviléges que les princes de la terre lui accordent, plutôt par justice que par grâce...

Avez-vous, M. F., ce zèle pour la gloire de Dieu et l'honneur de l'Eglise? Hélas! loin de la défendre, nous nous tenons à l'écart, victimes d'un honteux respect humain...

2e SUBD. — Par sa charité pour le prochain.

Il parcourt son diocèse, comme un envoyé céleste, annonçant les maximes consolantes de l'Evangile, apaisant les querelles, séchant les larmes, fortifiant les faibles, guérissant les malades. Son cœur est tout charité, et sa main, comme celle de la Providence, ne s'ouvre que pour verser des bienfaits sur les malheureux. Voyez quelle généreuse hospitalité il accorde à tous ceux qui traversent sa ville épiscopale... Un fléau du ciel vient-il détruire toutes les espérances des habitants de la contrée, N... les voit, les yeux abattus, déplorer l'inutilité de leurs travaux, regarder en gémissant leurs enfants et leurs épouses. S. N... ne peut tenir à ce tableau de deuil, il ordonne d'abondantes distributions de blé, et, nouveau Joseph, il sauve deux fois ce pays des horreurs de la famine.

O grand saint! nous vous en supplions, dans ce jour de votre fête; c'est un jour où les pères ne refusent rien à leurs enfants; inspirez-nous ces sentiments de charité envers les pauvres, votre zèle pour la gloire de Dieu, votre ardeur pour la prière et la pénitence, votre renoncement aux faux biens de la terre, et vos aspirations vers ceux du ciel.

O grand saint! nous avons encore un vœu à vous adresser : du ciel où vous régnez, jetez un œil propice sur cette contrée, sur cette paroisse qui vous honore d'un culte particulier. Bénissez vos enfants; que la paix, la foi, la piété, les unissent tous par les liens de la plus tendre charité. Obtenez du Prince des pasteurs une bénédiction abondante sur le ministère du digne prêtre du Seigneur, qui continue en ces lieux votre œuvre avec un zèle et un succès si admirables, afin qu'un jour, oailles et pasteur, aient le bonheur d'aller prendre leur part des récompenses célestes dont vous êtes déjà en possession. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE D'UN SAINT PATRON,

OU POUR LA TRANSLATION DE SES RELIQUES.

(Mgr DEPÉRY, ÉVÊQUE DE GAP.)

TEXTE.

Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo; nomen eorum permaneat in æternum... permanens ad filios illorum sanctorum virorum gloria.

ECCLI. XLVI. 14, 15.

Tel est, M. F., le vœu que fait pour la gloire des saints du peuple d'Israël et pour le salut de ce même peuple, un auteur inspiré de Dieu. Après avoir loué dignement ces grands hommes par lesquels le Seigneur a fait éclater sa magnificence et sa bonté, ces hommes, riches en vertus et en piété, qui ont illustré des provinces par l'éclat de leur sublime sainteté, et dont les corps ensevelis en paix sont pour les peuples qui les possèdent un gage assuré de la protection du Très-Haut, il s'écrie : *Sit memoria illorum.....*

Ne sont-ce pas aussi là, M. F., les sentiments et les expressions de votre piété au milieu de cette pompe triomphale par laquelle vous honorez les cendres de votre glorieux patron ? ... Ah ! n'en doutons pas, ils refleuriront un jour ces ossements sacrés.... et les honneurs qu'ils reçoivent aujourd'hui sont le gage de l'immortalité bienheureuse dont ils seront alors revêtus.

Pour accroître de plus en plus votre culte envers votre saint Patron, je veux en ce jour, avec la grâce de Dieu, vous tracer l'histoire de ses vertus et de sa vie, afin de vous porter à copier de plus en plus les traits d'un si beau modèle. 1° *Traits principaux de la vie et des vertus de votre saint Patron ;* 2° *Récompense accordée à ces vertus ;* Tel est tout le plan de ce discours.

Ier POINT.

TRAITS PRINCIPAUX DE LA VIE ET DES VERTUS DE S. N...

Quatre traits principaux forment le portrait de S. N. : 1° *son renoncement au monde, à ses plaisirs, à ses richesses ;* 2° *ses longues pénitences ;* 3° *sa profonde humilité ;* 4° *son goût pour la prière.*

1re SUBDIVISION. — Son renoncement au monde.

L'Evangile nous enseigne que rien n'est plus opposé que J. C. et le monde. N... comprit, dès son enfance, cet oracle de la vérité éternelle. Issu d'une famille illustre, comblé des dons de la fortune, des grâces de l'esprit et du corps, à peine est-il sorti de l'enfance, que les faveurs et la considération s'attachent à son mérite ; mais le jeune saint ne s'en laisse point éblouir ; il se rappelle que le royaume des cieux n'est pas en ce monde, que les disciples de J. C. ne doivent point s'attacher aux richesses que le législateur divin a frappées d'anathème. Aussi, son unique désir est de quitter le monde et de rechercher la solitude. Il va au désert...

2e SUBD. — Ses austérités.

Retiré au fond de sa cellule, N... a toujours les yeux sur l'image de Jésus crucifié. La vue d'un Dieu mis en croix arme ce saint pénitent contre son propre corps ; il s'efforce de retracer en lui l'image du Sauveur souffrant ; il regrette un moment de repos accordé à la faiblesse de la nature. Des veilles continuelles, des jeûnes sans relâche, tempérés seulement par un peu de pain, qu'il ne prend que dans la dernière nécessité, un cilice affreux qui transperce ses chairs et fait de son corps une plaie, la terre toujours baignée de ses larmes et de son sang, voilà sa vie jusqu'à l'âge le plus avancé.

Au milieu des travaux d'une pénitence si rigoureuse, N... avait un visage toujours serein ; il ne connaissait qu'une chose : l'amour de Dieu : *Qui amat, amat, et aliud novit nihil.* (S. August. *Serm.* 13).

Où en sommes-nous, M. F., avec ce modèle, où sont nos pénitences, à nous pécheurs. Il avait été innocent toute sa vie, et il vivait dans la pénitence ; et nous, qui avons mille fois offensé Dieu !...

3e SUBD. — Son humilité.

En, vous faisant considérer ses austérités, je ne vous ai montré que l'extérieur du temple dans lequel il offrait à Dieu le sacrifice de ses larmes et de son propre sang. Il voulut poser cet édifice sur les fondements profonds de l'humilité, sachant bien, comme l'a enseigné S. Chrysostome, qu'une fois solidement établie sur cette base, toutes les autres vertus, qui sont filles de l'humilité, viendraient se ranger dans ce temple à la suite de leur mère (S. Chrysost. L. 2 *de Comp. cordis*) ; ou, comme dit S. Grégoire, que celui qui, sans l'humilité, veut faire un amas de vertus, ressemble à un insensé qui expose de la poussière au vent qui souffle (S. Greg. *Hom.* 7 *in Joan.*).

Tout exténué qu'il est en son corps par la pénitence, il est encore plus mortifié dans son esprit....

4e SUBD. — Son goût pour la prière.

Il passait les jours à converser avec Dieu dans la prière, et à chanter ses louanges. Combien de fois le soleil, à son lever, ne l'a-t-il pas trouvé prosterné à l'endroit où il l'avait laissé la veille. Absorbé en Dieu pendant la célébration du sacrifice de l'agneau sans tache, son maintien avait quelque chose de surnaturel.

D'où lui vint ce goût pour la prière ? Eh ! n'avait-il pas appris que notre divin Maître en avait fait ses délices pendant sa vie mortelle ! Ne savait-il pas combien elle est recommandée dans les Ecritures (citer ici des textes à ce sujet). [*Voy.* PRIÈRE, t. 1er, p. 237, colonne de l'Ecriture sainte]. Ne savait-il pas que S. Augustin appelle la prière la clef du ciel ? (*Hom.* 40, *ex diversis.*) [*Voy.* t. II, p. 237, colon. des SS. PP., des passages.] A l'exemple de ce saint patron, prions, M. F., dans notre travail, en l'offrant à Dieu, en expiation de nos fautes.

IIe POINT.

RÉCOMPENSES ACCORDÉES A S. N... POUR SES DIVERS SACRIFICES.

C'est un ordre établi par la justice de Dieu, que ceux qui ont part à la croix de J. C., ont aussi part à sa gloire. C'est ainsi : 1° *que celui qui renonce aux plaisirs grossiers de ce monde, éprouve des joies spirituelles ;* 2° *que celui qui abandonne tout pour Dieu reçoit au centuple, selon sa promesse ;* 3° *que celui qui s'humilie sera exalté ;* 4° *que celui qui prie sera exaucé.* Nous allons voir ces quatre oracles se vérifier dans S. N...

1re SUBDIVISION. — Dieu récompense dans S. N... son renoncement au monde.

Le bonheur a été promis par celui de qui il émane, aux sages qui, comme S. N..., conserveraient leur innocence : *Beati mundo corde.*

Un parallèle que je vais établir entre l'homme du monde et S. N..., vous convaincra que celui-ci, dans la pénitence, jouit d'un bonheur qu'il semble avoir dérobé au ciel, tandis que le second, au sein du plaisir, est en proie à toutes sortes de misères.

D'abord, établissons ce principe, avant de faire ce tableau, qu'il n'est point ici-bas de bonheur parfait, que les sources où l'homme va le chercher sont toutes empoisonnées.

TABLEAU. 1° L'*homme de plaisir.* Que recueille-t-il ? le remords, le déshonneur, quelquefois la mort. Entendez notre saint, au contraire : Je suis, dans ma solitude, à l'abri des vents et des tempêtes du siècle ; je vis tranquille au port entre les bras de Dieu....

2° *L'homme de société mondaine.* Il se plaint des servitudes de la société, de ses censures amères, de ses banquets, où il y a toujours du danger pour la charité ou la tempérance. Voyez S. N. dans sa solitude : là est le calme, la paix, la tempérance, etc.

3° *Un guerrier, un magistrat, un homme de négoce, un laboureur.* Les voilà riches ; mais sont-ils heureux ? Non...

Notre saint, au contraire, a ses richesses dans les cieux, et il compte avec certitude sur elles ; il sait qu'il les possédera...

2e SUBD. — Dieu récompense ses mortifications.

Il est heureux dans ses austérités, selon cette parole de Tertullien : *Pœnitentia est hominis rei felicitas* (De Virg.). Le cilice, les jeûnes, les disciplines, font ses délices ; ses larmes purifient son cœur, la croix lui rend douces les eaux amères du désert ; il a compris cette parole du Maître : *Beati qui lugent.*

3e SUBD. — Dieu récompense son humilité.

En effet, plus notre saint se cache, plus sa vertu éclate ; plus il cherche à rester inconnu, plus la puissance que Dieu lui confie se manifeste ; l'humilité est pour lui le prélude de la gloire : *Gloriam præcedit humilitas.* (Prov. XV. 33). Son mérite ne reste pas concentré dans le cloître, la renommée le porte jusque dans les contrées les plus lointaines, et notre saint devient un oracle de son siècle. Le Dieu qui veut qu'on s'humilie sous sa main puissante, afin de nous élever quand le temps de la vérité sera venu (I Petr. v. 6), prête à S. N. la puissance pour guérir les malades, chasser les démons, renouveler enfin toutes les merveilles opérées par les Apôtres.

3e SUBD. — Dieu récompense sa foi dans la prière.

Sa prière, aussi bien que son humilité, enfante des miracles. Celle de Moïse sauve le peuple d'Israël, dans le combat livré aux Amalécites (Exod. XVII. 11). La prière tire Daniel de la fosse aux lions (Dan. III). La prière sauve les enfants de la fournaise (I Reg. I. 13), sauve Ninive (Jon. III. 9), ouvre les portes de la prison de S. Pierre (Act. XII. 15). S. N... prie, et sa prière opère aussi des merveilles ; elle lui ouvre les trésors des riches de la terre pour bâtir des monastères, des églises, des hôpitaux ; elle attire autour de lui de grands personnages qu'elle sanctifie ; elle obtient la conversion des pécheurs, les guérisons des malades. Il priait encore, quand son âme fut portée par les anges au sein de la bienheureuse éternité, où il ne cesse de s'intéresser pour ses ouailles et ses enfants.

Quelle différence entre la gloire d'un héros chrétien qui survit à la mort et la gloire des grands du monde qui finit au tom beau. Accourez en ce jour, chrétiens, auprès de l'autel de votre saint patron. Adressez-lui vos vœux, demandez-lui son appui, il vous prendra sous sa puissante protection auprès de Dieu...

SUJETS
DE CIRCONSTANCE

1° SERMONS . . . . . de la page 121 à la page 162.
2° EXHORTATIONS ET ALLOCUTIONS. — 163 — 211.

PREMIER PLAN.

POUR UNE VÊTURE OU PRISE D'HABIT.

(Mgr DEPÉRY, ÉVÊQUE DE GAP.)

Ier POINT.

BONHEUR DE LA VIE RELIGIEUSE.

IIe POINT.

MOYENS DE S'Y SANCTIFIER.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

BONHEUR DE LA VIE RELIGIEUSE.

1 — On y trouve l'exemption des embarras du monde;
2 — On y trouve l'éloignement des dangers du salut;
3 — On y trouve l'assurance de la persévérance.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

MOYENS DE S'Y SANCTIFIER.

1 — La confiance aux supérieurs;
2 — La prière;
3 — L'humilité et la pauvreté;
4 — L'obéissance.

DEUXIÈME PLAN.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

(LE CARD. GIRAUD.)

IER POINT.

TROIS SACRIFICES EXIGÉS POUR CONTRACTER ALLIANCE AVEC J. C.

IIE POINT.

AVANTAGES DE LA VIE RELIGIEUSE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

TROIS SACRIFICES EXIGÉS POUR CONTRACTER ALLIANCE AVEC J. C.

1 — Séparation; — Pauvreté;
2 — Privation; — Chasteté;
3 — Abnégation; — Obéissance.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

AVANTAGES DE LA VIE RELIGIEUSE.

1 — Avantages temporels;
2 — Avantages spirituels;
3 — Avantages éternels.

TROISIÈME PLAN.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

(UN CONTEMPORAIN.)

IER POINT.

SACRIFICES DE LA VIE RELIGIEUSE.

IIE POINT.

AVANTAGES ACCORDÉS A CES SACRIFICES.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

SACRIFICES DE LA VIE RELIGIEUSE.

1 — Renoncement au monde;
2 — Rupture des liens les plus chers et les plus sacrés;
3 — Abnégation absolue.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

PRÉCIEUX AVANTAGES QUE DIEU DONNE EN RETOUR.

1 — Paix du cœur;
2 — Joie spirituelle;
3 — Union divine.

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

POUR UNE VÊTURE OU PRISE D'HABIT.

TEXTE.

Induxi vos in terram Carmeli ut comederetis fructum ejus et optima illius.

JEREM. II. 7.

Voilà, ma très-chère Sœur, que le Seigneur vous dit aujourd'hui, comme autrefois à son peuple : Je vous ai fait monter de la terre d'Égypte, je vous ai heureusement conduite dans le désert, pour vous introduire dans la terre abondante et délicieuse du Carmel.

Depuis longtemps, c'était le vœu le plus ardent de votre cœur, et combien de fois vous avez hâté par vos désirs cette heureuse époque, trop lente à votre empressement de vous retirer du monde. Depuis longtemps vous désiriez le repos de la maison du Seigneur, la douce consolation d'une retraite religieuse, l'inestimable avantage de venir vous cacher dans le secret des tabernacles, mettre dans cette arche de sûreté votre salut à l'abri des tempêtes du monde, suivre J. C. sur le Calvaire et vous attacher à sa croix sur la terre pour partager son triomphe dans le ciel. Sans toucher encore absolument à ce moment désiré, je vous félicite d'entrer dans cette sainte retraite.

Permettez donc, ma chère Sœur que j'étale à vos yeux : 1° *tout le bonheur* que Dieu vous prépare dans cette terre promise : *induxi vos in terram Carmeli*; 2° Souffrez ensuite que je vous indique *les moyens de recueillir les fruits* qu'il vous présente : *Ut comederetis fructum ejus*; c'est tout mon dessein.

Ier POINT.

BONHEUR DE LA VIE RELIGIEUSE.

Qu'est-ce que cette maison? C'est un asile saint où Dieu rassemble ses élus pour leur parler au cœur et les combler de grâces, pour leur faciliter leur sanctification : 1° *par l'exemption des embarras du monde;* 2° *par l'éloignement des dangers du salut;* 3° *par l'assurance de la persévérance dans une vie de sainteté.*

1re SUBDIVISION. — On y trouve l'exemption des embarras du monde.

Ne semble-t-il pas que c'est à vous, ma chère Sœur, que le Seigneur a adressé ces touchantes paroles : *Attraxi te miserans?* J'ai eu pitié de vous, je vous ai arrachée des voies corrompues du monde en vous inspirant de l'horreur pour ses vanités et de l'amour pour la retraite. Oui, c'est Dieu qui vous appelle dans cette maison. Elle est l'image de l'arche de Noé. Elle vous préservera de ce déluge de corruption qui inonde aujourd'hui le monde. Les sollicitudes, l'intérêt, l'ambition, qui semblent s'être partagé l'empire de l'univers, n'osent franchir ces remparts de l'innocence qui vous séparent du siècle. Respirant un air de calme et de vertu avec l'air de la solitude, vous coulerez ici des jours tranquilles, exempts d'afflictions.

Vous serez *invisible* à toutes les créatures, à l'abri des orages qui troublent chaque jour les mondains. Vous ne serez occupée que de votre salut. Vous serez exempte de tous les chagrins cuisants, supérieure à tous les accidents de la vie, affranchie du soin des choses terrestres, parce que vous avez tout quitté.

Mais qu'avez-vous quitté, ma chère Sœur, que vous deviez regretter? Vos parents et vos amis? J. C. assure que celui qui aime ses parents plus que lui n'est point digne de lui. Des biens? leur possession est un pesant fardeau, leur attachement est un crime. Des plaisirs? ils ne laissent que le regret de s'y être livré. Mais voyez de cet heureux port du salut où la Providence vous place, voyez passer devant vous la figure du monde comme une ombre!...

2e SUBD. — On y trouve l'éloignement des dangers du salut.

Tout vous assure ici la facilité du salut. C'est Dieu qui vous ordonne, comme à Abraham, de quitter votre pays; comme à Jacob, de vous arracher à votre famille. Comme à eux, il vous frayera les routes inconnues et difficiles qui aboutissent à la fin heureuse qu'il vous réserve.

La solitude et la retraite vous interdisent la présence de tous les objets qui surprennent l'esprit et le cœur. C'est un asile où vous conserverez sans tache la pureté et l'innocence que vous voulez consacrer à Dieu. Ceux qui sont au milieu des eaux sont continuellement exposés à la tempête et au naufrage; il en est de même de ceux qui vivent au milieu du siècle. Environnés de tous côtés par le péché, il entre en eux par tous les sens : par les yeux, dans les vaines pompes du monde; par les oreilles, dans les conversations peu chrétiennes. Or, comment habiter Sodome et Babylone, sans être souillé de leurs impuretés!

Les plaisirs, l'ambition, la vanité, l'envie, voilà les divinités du monde. Dans le cloître, la mortification, le désintéressement, l'humilité, l'union confondent tous les cœurs dans l'amour de Dieu...

3e SUBD. — On y trouve l'assurance de la persévérance.

Eh! comment, ma chère Sœur, pourriez-vous jamais prévariquer? Comment pourriez-vous jamais regarder en arrière et regretter la nourriture grossière de l'Egypte? Votre piété, votre constance, au contraire, croîtront de jour en jour par le bon exemple de vos compagnes, soutenu de l'autorité, des avis, des conseils de celles qui ont vieilli dans le service de Dieu par la pratique d'une règle sainte, par la mortification et les sacrements, par la sainteté du lieu que vous habitez, par la bienséance de l'habit que vous allez prendre. Tout, en un mot, m'assure que cette maison, que vous avez choisie, sera votre lieu de repos pour l'éternité.

IIe POINT.

MOYENS DE S'Y SANCTIFIER.

Pour vous enseigner les moyens de jouir des nombreux avantages que vous offre cette maison, je n'ai, ma chère Sœur, qu'à vous indiquer les moyens de persévérer dans votre vocation. Ces moyens sont : 1° *une grande confiance en vos supérieurs;* 2° *la prière;* 3° *l'humilité;* 4° *l'obeissance.*

1re SUBDIVISION. — La confiance aux supérieurs.

Les lieux les plus saints ne sont pas impénétrables à l'esprit de ténèbres. Il y a des piéges tendus jusque sur le Thabor : *Rete expansum super Thabor.* Aussi, que de moyens n'emploiera pas contre vous l'esprit tentateur, quoique retirée dans cette pieuse solitude? D'abord, se transformant en ange de lumière, il vous suggérera des doutes et des craintes sur votre vocation. Alors, vous serez alarmée, vous serez dans le trouble, et vous vous direz à vous-même : Suis-je bien appelée à cet état?

La confiance en vos supérieurs vous délivrera de ces incertitudes effrayantes. Le suffrage de ces vierges ferventes qui vont devenir vos compagnes, la décision de ceux qui sont chargés de la garde de cette maison, vous seront un témoignage certain de votre vocation. Allez, ma fille, vous sera-t-il dit, les portes du sanctuaire vous sont ouvertes; entrez avec confiance dans cette terre du Carmel, fixez-y votre demeure : c'est là que le Seigneur vous appelle; et s'il est pour vous, qui sera contre vous? Or, ma chère Sœur, après une déclaration si formelle sortie de la bouche de vos supérieurs et de vos supérieures, les organes de Dieu, les interprètes de sa volonté, les garants du choix que vous faites, qu'aurez-vous à craindre des artifices de l'esprit de ténèbres?

2e SUBD. — La prière.

C'est la prière qui vous servira d'armes et de casque de salut dans vos combats. C'est la prière qui retrempera votre courage. C'est elle qui vous mettra à l'abri de l'ennui, du dégoût, de la lassitude, de la tiédeur qui mettent souvent la fidélité à de terribles épreuves. Elle sera la nuée miraculeuse qui vous conduira dans le désert, la baguette qui fera jaillir les eaux abondantes et délicieuses de la grâce, la manne qui vous soutiendra et vous fortifiera dans la route. C'est la prière qui vous donnera cette gaieté franche, fille d'une bonne conscience, que vous remarquez dans vos compagnes, et qui est la marque certaine qu'on trouve le joug du Seigneur doux et léger. C'est la prière encore qui fera de vous la femme forte de l'Ecriture et qui, au milieu de toutes les misères de la vie, vous donnera le courage de répéter souvent et de mettre en pratique cette devise des filles de sainte Thérèse : *Ou souffrir, ou mourir.*

3e SUBD. — L'humilité et la pauvreté.

La vertu d'humilité que vous pratiquerez dans cette maison vous rapprochera et vous rendra digne de votre divin Epoux. Il fut pauvre, il naquit dans une crèche, il n'eut pas où reposer sa tête, il mourut sur une croix. Dans votre humble et modeste cellule, vous aimerez donc à retrouver la maison de Nazareth où le Roi du ciel resta caché pendant trente ans, travaillant de ses mains. Vous serez pauvre, vous aurez moins que le nécessaire, encore il ne vous appartiendra pas en propre; eh bien! soyez pauvre de cœur et d'affection, et vous serez riches en mérites.

4e SUBD. — L'obéissance.

L'obéissance, que le monde appelle esclavage, est la véritable liberté des enfants de Dieu. En quoi consiste, en effet, cette obéissance? A être fidèle à Dieu, à ne regarder en tout que Dieu, et à ne servir que lui seul. Mais servir Dieu, c'est régner : *Cui servire regnare est,* c'est unir notre volonté à la sienne, c'est lui laisser le soin de nous dès que nous nous dépouillons de nous-mêmes. Obéir à Dieu, c'est travailler à fixer notre inconstance naturelle par la soumission aux règles qu'on embrasse et, par conséquent, refuser tout à l'inégalité de l'humeur, à la bizarrerie du goût, à l'inutilité, à l'inaction où l'on vit dans le monde; en un mot, obéir à Dieu, c'est, comme les enfants d'Israël, marcher le jour et la nuit dans le désert de la vie, à la clarté de la nuée lumineuse, placée par la main de Dieu à la tête du camp pour nous conduire à la terre de promission. Tels sont, ma chère Sœur, les avantages de l'obéissance religieuse.

Mais c'est assez; je ne fais que retarder votre sainte impatience de vous dépouiller des pompes du siècle pour vous revêtir des livrées du céleste Epoux; vous avez hâte de dire au Seigneur : *Gaudens gaudebo Domino quia induit me vestimentis salutis quasi Sponsam ornatam monilibus suis* (Is. LXI. 10).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

TEXTE.

Sponsabo te in sempiternum, et scies quia ego Dominus.

OSÉE. II. 19.

« Comment ma bouche pourra-t-elle suffire à raconter la gloire et les richesses de cette alliance que l'Eglise accorde, que le sacrifice confirme, que la bénédiction consacre, que les anges proclament dans les cieux, que le Père céleste ratifie d'en haut? » (Tertull. *ad Uxorem*). Ainsi s'exprimait Tertullien au sujet de ce sacrement qui unit les époux mortels par un lien sacré et indissoluble, et que l'apôtre S. Paul appelle grand en J. C. et dans l'Eglise. Or, s'il relève en des termes si magnifiques une alliance terrestre qu'aurait-il dit, ma chère Sœur, et que ne puis-je pas dire moi-même de cette alliance, bien plus sublime et bien plus glorieuse que vous allez contracter avec J. C.!

C'est à la face du ciel et de la terre, parmi les prières et les bénédictions des âmes fidèles, pendant l'immolation de la sainte victime que se célèbrent ces noces spirituelles et ce contrat inviolable que l'agneau scelle de son sang. Un voile noir, symbole de la mort et de la sépulture du Sauveur, annonce à l'épouse sa mort au monde et sa vie cachée et ensevelie en J. C. Les fruits de cette alliance sont *esprit et vie*, l'édification de l'Eglise, la bonne odeur des vertus, tous les fruits de grâce et de salut.

Une alliance terrestre suppose toujours des avantages réciproques, des concessions mutuelles; d'une part la dot de l'épouse; de l'autre, les biens que lui assure l'époux. Il en est tout autrement ici. L'épouse céleste ne reconnaît pour biens véritables que ceux qu'il a légués à ses disciples par son testament de mort: la pauvreté, l'abnégation, les souffrances. Pour que l'épouse trouve grâce devant ses yeux il exige qu'elle ne lui apporte que le parfait dénûment. Portez donc, épouse, dans cette alliance, un cœur vide de tout ce qui n'est pas Dieu: en deux mots *dépouillez-vous, sacrifiez-vous, oubliez-vous*, c'est toute la dot qu'on vous demande pour l'alliance la plus auguste et la plus sublime, *sujet de la première réflexion* De son côté l'Epoux s'engage à vous *rendre dans l'autre vie et déjà dans celle-ci le centuple* promis à ceux qui quittent tout pour le suivre, *deuxième réflexion.*

Ier POINT.

TROIS SACRIFICES EXIGÉS POUR CONTRACTER ALLIANCE AVEC J. C.

1re SUBDIVISION. — Séparation.

Ce sacrifice, ma chère Sœur, consiste à vous détacher du monde et de toutes les choses du monde pour vivre retirée avec votre époux dans le secret de la solitude.

La voilà cette colombe qui se hâte de rentrer dans l'arche de peur de contracter quelque souillure en posant le pied sur une terre inondée d'un déluge d'iniquités! Le Seigneur lui a dit à l'oreille, comme au père des croyants : *Egredere de terra tua.* Epouse de J. C., poursuit S. Ambroise, ne cherchez pas votre époux où il n'est pas. Or, J. C. n'est pas dans le monde : *Christus non est circumforaneus.* J. C. est la paix, et dans le monde règne la discorde; J. C. est la justice, et dans le monde triomphe l'iniquité; J. C. est la charité, et le monde ne se plaît que dans les haines... Sortez donc : *Egredere de terra tua.*

PAUVRETÉ. Je sais que c'est pour la pauvreté, mais heureux celui qui n'a plus d'autre trésor que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été enrichi! L'amour de la pauvreté fait des rois, l'attache aux biens de cette vie ne fait que des esclaves. O pauvreté, pauvreté, notre douce amie, notre chère compagne! O trésor infini qui se communique sans s'épuiser! Fermez donc les yeux à l'éclat trompeur de ces richesses dont la possession nous change, dont l'amour nous corrompt, dont la perte nous tourmente. Sortez de ce nouveau piége que l'esprit de mensonge dresse sous vos pas; *Egredere.*

LIENS DU SANG. Mais voici bien une séparation plus sensible parce qu'elle touche aux penchants les plus doux et les plus légitimes que la nature ait mis au fond des cœurs. Qui ne sait combien sont forts les nœuds qui nous unissent à une famille chérie? Qui ne connaît les douceurs de l'amitié, le charme de la société domestique et les touchants souvenirs attachés au toit paternel, berceau de notre enfance, demeure de nos aïeux? Quoi! ne puis-je quitter le monde sans renoncer à ce que j'ai de plus cher au monde? Faut-il ouvrir une plaie douloureuse après tant de sacrifices? Nœuds du sang, nœuds de l'amitié, nœuds d'engagements, nœuds de bienséance, nœuds d'emplois, nœuds d'affaires, que de chaînes à briser à la fois! Oui, ma chère Sœur, mais qu'importe, si l'on est heureux d'en être délivré? Souvenez-vous que vous n'êtes pas née pour vos parents, ni pour vous, mais pour ce Dieu à qui vous avez commencé d'appartenir. Sortez donc du sein de votre famille, oubliez la maison de votre père : *Egredere de cognatione tua et de domo patris tui.* Ce dépouillement n'est point suffisant, voici un autre sacrifice.

2e SUBD. — Privation.

Je dis, en second lieu, un sacrifice de privation par lequel vous refusez à vos sens l'usage des plaisirs, même légitimes, pour consacrer votre corps à J. C. par le vœu de la sainte virginité, vœu sublime qui acquiert spécialement aux âmes religieuses le titre d'épouses de l'Agneau. Vivez donc désormais, ma chère Sœur, comme si vous étiez affranchie de l'esclavage des sens. Que votre âme prenne l'essor et se détache de cette maison de boue qui de toutes parts menace ruine. Réformez cette chair d'humiliation et de péché à l'image du corps glorieux de J. C. ressuscité; qu'elle devienne impassible, spirituelle, j'ai presque dit angélisée : *Angelisata caro* (Tertull.) Vous marcherez sur les traces de Marie qui, la première, a levé l'étendard de la virginité. Vierge comme elle, non-seulement de corps, mais surtout d'esprit; humble de cœur, grave dans vos discours, modeste dans toutes vos démarches, appliquée à un travail assidu, vous refuserez à vos sens les consolations les plus innocentes pour mieux jouir des délices de l'esprit.

3e SUBD. — Abnégation.

Dieu, dit S. Bernard, a établi une loi proportionnée à la dignité de l'alliance des vierges de J. C. Pour un époux mortel on est obligé de quitter son père et sa mère; mais il a ordonné que pour l'Epoux céleste on se quitterait soi-même. N'est-il pas juste que nous fassions hommage de tout à celui de qui nous avons tout reçu? Malheur donc à qui se réserve soi-même, après avoir fait don de tout le reste! C'est la parole de l'Evangile : *Abneget semetipsum.*

Mais, ma chère Sœur, comment renoncerez-vous à vous-même? En obéissant aux supérieurs pour obéir à la règle, et à la règle pour obéir à l'Evangile...

IIe POINT.

AVANTAGES DE LA VIE RELIGIEUSE.

L'Epoux céleste qui veut être aimé et servi en Dieu, sait aussi, quand il lui plaît, récompenser en Dieu : *Scies quia ego Dominus.*

1re SUBDIVISION. — Avantages temporels.

Je dis que l'âme qui s'est vouée à Dieu recevra le centuple dans les avantages même temporels. La promesse de J. C. est formelle : *Centuplum accipiet.* Ce mot se trouve clairement expliqué dans ce passage d'un autre évangéliste : *Amen dico vobis, nemo est qui reliquit domum, aut parentes, aut fratres, aut uxorem, aut filios, propter regnum Dei et non recipiat multo plura in hoc tempore et in sæculo venturo vitam æternam* (Luc. XVIII. 29, 30).

En effet, ma Sœur, qu'avez-vous donné au Seigneur, qu'il ne vous rende avec usure? Pour lui vous avez quitté le monde et il vous ouvre un asile dans le secret de son sanctuaire. Qu'y trouvez-vous? des plantes qu'un fleuve de paix et de grâce arrose, où fleurissent les plus odorantes vertus; un silence semblable à celui de la céleste Jérusalem; la joie du paradis terrestre avec la pénitence du premier homme; votre demeure transformée en un temple; Dieu qui préside à l'assemblée des justes; l'Esprit-Saint qui verse la plénitude de ses dons et de ses lumières; la bonne odeur de J. C. répandue partout; une paix douce et constante; tous les cœurs et tous les esprits qui n'en font qu'un. Là brille un ciel nouveau sur une nouvelle terre... « Bienheureuses cellules, s'écrie S. Chrysostome, qui ne le cèdent point aux demeures célestes puisqu'elles sont embellies par la visite des anges et du roi même des anges! »

2e SUBD. — Avantages spirituels.

Je dis en second lieu que vous recevrez le centuple dans les trésors de la grâce. Jusqu'ici nous nous sommes pour ainsi dire arrêtés sur le seuil du temple; que serait-ce s'il nous était permis de pénétrer dans le secret du sanctuaire. Il faudrait la bouche d'un ange et le cœur d'un séraphin pour dire et les délices d'une oraison sublime et ces états divers où l'âme se purifie, s'éclaire, se transforme en Dieu, et cette échelle mystérieuse où elle monte, par degrés et de vertus en vertus, jusqu'à la splendeur du jour parfait, et cette union intime où se consomme l'alliance de l'âme avec J. C.

Arrêtons-nous aux priviléges attachés à la profession des vierges. S. Cyprien les appelle les fleurs du jardin de l'Eglise; Tertullien ne craint pas de les associer à la famille des anges; S. Ambroise fait découler la virginité, comme de sa source, de Dieu dans J. C., de J. C. dans Marie, et de Marie dans toutes les âmes pures.....

3e SUBD. — Avantages éternels.

Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit. Venez voir mourir la vierge fidèle après l'avoir vue se consumer peu à peu dans les saintes ardeurs de la charité. Son âme à demi échappée de son corps se rend presque visible sur son visage. Déjà elle entend les concerts des Séraphins... Cependant le ciel s'ouvre, entendez la voix de l'Epoux qui l'appelle : *Veni, sponsa mea, veni coronaberis.* Alors il lui donne le baiser de paix; elle reçoit un nom nouveau; il orne sa tête de l'auréole des vierges; il lui met au doigt l'anneau royal et à la bouche ce cantique mystérieux : à J. C. et pour toujours, à J. C. dans le temps, à J. C. dans l'éternité!

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

TEXTE.

Mihi adhærere Deo bonum est.

Ps. LXXII. 27.

Tel est le cri qui s'échappait du cœur de David lorsque, dégoûté des vanités d'ici-bas, ce saint roi reportait sa pensée vers son Dieu. Alors, dans l'ardeur de ses transports il s'écriait : Seigneur, mon âme ne rencontre partout que vide et déceptions, je ne trouve de bonheur qu'à m'attacher à vous : *Mihi adhærere Deo bonum est.*

Vous aussi, vous avez bien lieu en ce jour de vous écrier comme David : tout mon bonheur est de m'attacher à mon Dieu ; car vous vous donnez à lui sans réserve, vous vous consacrez à son service d'une manière toute spéciale, de sorte que vous pouvez dire avec les apôtres : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te* Oui, mes Sœurs, en vertu de vos vœux, vous allez vous constituer dans la nécessité d'être à Dieu. Nécessité bienheureuse ! car si vous faites au Seigneur de généreux sacrifices, il vous en dédommage abondamment par les dons inappréciables qu'il vous fait même dès cette vie.

Ainsi : 1° *Grandeur du sacrifice que vous faites à Dieu ;* 2° *précieux avantages qu'il vous donne en retour ;* telles sont les deux considérations qui vont nous occuper pendant quelques instants.

Ier POINT.

GRANDEUR DU SACRIFICE QUE VOUS FAITES A DIEU.

1re subdivision. — Renoncement au monde.

En entrant en religion, mes Sœurs, vous ne renoncez pas seulement, comme vous l'avez déjà fait en recevant le baptême, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ; vous ne renoncez pas seulement aux maximes corrompues du monde, à ses usages criminels ; mais vous rompez tout commerce avec lui ; vous vous engagez à regarder avec dédain ses établissements, même les plus honorables, ses possessions les plus légitimes, sa gloire la plus juste, ses plaisirs les plus innocents. Vous foulez aux pieds tout ce qu'il estime et tout ce qu'il aime. Les richesses, les honneurs, les plaisirs, vous les laissez aux partisans insensés du monde, à ces personnes frivoles qui ne vivent que de vanités et qui ne se repaissent que de fumée. Oui chacune de vous doit pouvoir dire avec le grand Apôtre qu'elle est morte au monde et que le monde est crucifié pour elle : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo.*

Or que de choses retranchées d'abord par cette seule séparation du monde ! que de privations imposées aux sens, à l'imagination, au cœur.

2e subd. — Rupture des liens les plus chers et les plus sacrés.

Le renoncement au monde n'est pas le sacrifice le plus coûteux à la nature, et vous concevez qu'une âme touchée de la grâce puisse s'y déterminer sans peine. Mais vous avez à rompre des liens bien autrement chers au cœur, et c'est ici le second degré de votre renoncement.

Le divin Maître qui vous appelle vous dit : « Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi il n'est pas digne de moi. » J. C. va plus loin, et il ajoute cette parole plus sévère encore : « Je ne suis point venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive ; je séparerai le fils de son père, la mère de sa fille. » Déchirante épreuve ! Difficile victoire !

Que n'ont pas souffert les saints eux-mêmes dans ces luttes terribles de la nature et de la grâce ! Combien de vocations, vraies et surnaturelles d'ailleurs, sont venues échouer contre ce fatal écueil de la sensibilité du cœur ! L'héroïque Thérèse avoue qu'elle s'entit ses entrailles se déchirer au moment où il lui fallut s'arracher des bras de son père ; et toute la vertu de Françoise de Chantal suffit à peine pour la soutenir dans un semblable combat. Elles sont donc bien vives et bien profondes ces affections liées à nos sentiments les plus purs, ces affections nées avec nous, fortifiées par des témoignages de mutuelle tendresse et identifiées pour ainsi dire avec notre état ! Il vous faut cependant, mes Sœurs, les briser ces liens si chers au cœur, et, avec le secours de Dieu, vous allez dans quelques instants sortir victorieusement de ce combat de la nature et de la grâce. Oui, vous les étoufferez ces cris du sang, et cette victoire sera, selon moi, d'un bien grand mérite devant Dieu.

3e subd. — Abnégation absolue.

Nous sommes bien loin d'avoir mesuré votre sacrifice dans toute son étendue. La religieuse qui veut être à la hauteur de sa sublime vocation ne se contente pas de dire adieu au monde et de briser les liens les plus doux de la nature. Après ces premiers triomphes, bien éclatants déjà, il lui en reste un bien plus étonnant encore à remporter. Celui qui vous choisit aujourd'hui pour ses épouses bien-aimées vous dit : « Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » Voilà, mes Sœurs, le dernier degré de l'abnégation, degré si sublime que, sans les divins enseignements de l'Evangile, nous ne comprendrions même pas quel peut être le sens d'un tel langage !

Vous renoncez à votre liberté, à votre jugement, à vos talents, à vos vertus mêmes dont vous devez détourner humblement vos regards. Que vous restera-t-il, ou plutôt quelle partie restera-t-il de vous-mêmes qui ne soit sacrifiée, anéantie ? Rien, absolument rien ; c'est un véritable holocauste, car la victime tout entière est à Dieu. Oh ! mes Sœurs, que vos familles sont heureuses de donner ainsi en vos personnes leur gage à la religion !

Mais courage, car si vous faites à Dieu le sacrifice le plus entier et le plus absolu qu'une créature puisse faire à son créateur, comme nous venons de le voir, vous en serez aussi largement récompensées ici-bas. C'est ce qui me reste à vous montrer.

IIe POINT.

PRÉCIEUX AVANTAGES QUE DIEU VOUS DONNE EN RETOUR.

Je ne crois pas avoir besoin de vous avertir, mes sœurs, que les magnifiques récompenses dont j'ai à vous parler ne sont pas pour toute personne qui embrasse un saint état, car ce ne sont pas les lieux qui sanctifient, et Dieu n'accorde point ses grâces aux lâches. Oui, les avantages de la vie religieuse ne sont que pour les âmes ferventes, généreuses, détachées, fortes. Je dis qu'une âme de ce caractère éprouvera, dans la religion, les plus admirables effets de la libéralité d'un Dieu qui ne sait pas se laisser vaincre en générosité par sa créature. Que ne puis-je tracer ici, avec étendue, le tableau du bonheur attaché à la vie religieuse.....

1re subdivision. — Paix du cœur.

Le premier fruit que vous retirerez de votre sacrifice, c'est la paix du cœur. Il ne s'agit point ici de cette tranquillité extérieure que rien ne trouble dans cette maison fermée au bruit et au tumulte du monde, d'où sont bannies les haines, les jalousies, les dissensions... Mais je veux parler de cette paix intime qui a son siége au fond de l'âme, qui y répand une ineffable douceur de cette paix qui est le fruit de l'assujettissement le plus entier à l'ordre, qui résulte de la victoire la plus complète sur ses passions, du témoignage d'une bonne conscience, de la sainte amitié de Dieu.

Voilà, mes Sœurs, ce que j'appelle la paix véritable, la paix du cœur. Or elle est votre part, vous en jouissez avec bonheur, et serait-elle le fruit de vos sacrifices vous seriez déjà grandement récompensées. Oh ! assurément, car on peut dire d'elle ce que Salomon disait de la sagesse : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* Oui, paix céleste, en vous sont tous les biens, de sorte que vous pouvez nous tenir lieu de tout, et rien ne peut vous suppléer dignement !

2e subd. — Joie spirituelle.

A cette paix si douce, dont nous venons de parler, se joint dans l'âme religieuse et fidèle un autre sentiment plus doux encore : *la joie spirituelle.*

Et comment cette âme, sanctuaire de la paix, ne se réjouirait-elle pas ? Sa qualité d'épouse de J. C. fait qu'elle entend son Dieu lui adresser souvent ces paroles consolantes : « Vous êtes ma fille bien-aimée en qui j'ai mis mes complaisances. » L'âme religieuse, bien fidèle à ses devoirs, trouve au dedans d'elle-même un paradis de délices où elle se plaît à se renfermer avec son Dieu.

Pendant que les passions s'agitent au dehors sur le théâtre du monde, elle, étrangère à toute cette agitation, marche d'un pas égal et tranquille, s'avance de vertu en vertu vers le sommet de la sainte montagne, et là elle découvre toujours de plus près le terme si ardemment désiré ; déjà elle commence dans l'ivresse du bonheur et de l'amour à essayer le cantique d'allégresse immortelle.

3e subd. — Union divine.

Je passe à la troisième récompense de votre renoncement : *l'union divine.* Oh ! Seigneur, c'est ici surtout que j'éprouve le besoin de recourir à vous pour que vous mettiez sur mes lèvres des paroles de flamme afin de donner au moins une idée de votre amour.

Dieu, mes Sœurs, est notre premier principe et notre dernière fin. Plus nous nous rapprochons de lui par la conformité de notre volonté avec la sienne, plus aussi notre bonheur est parfait. Voyez le poisson hors de l'eau, il palpite, il languit et ne tarde pas à mourir. Ainsi notre âme, hors de Dieu, éprouve un indéfinissable malaise et perd bientôt la vie de la grâce, parce qu'elle n'est plus dans son élément. Cette union, je le sais, ne peut être parfaite ici-bas. Cependant l'âme d'une religieuse détachée de tout, en approche autant que possible ; elle entre dès cette vie en une ineffable union avec Celui dont elle doit jouir pleinement un jour.

ANC. ET NOUV. TESTAMENT. | SS. PÈRES. | MOTIFS ET MOYENS.

ANCIEN TESTAMENT.

Egredere de domo tua et de cognatione tua et veni in terram quam monstravero tibi (Gen. XII. 1).

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi (Id. XV. 5).

Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini, omnibus diebus vitæ meæ (Ps. XXVI. 4).

Audi, filia, et vide, inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum Patris tui (Id. XL. IV. 15).

Vovete et reddite Domino Deo vestro (Id. LXXV. 12).

Melior est dies una in atriis tuis super millia, elegi abjectus esse in domo Domini mei magis quam habitare in tabernaculis peccatorum (Id. LXXXIII. 11).

Obaudite divini fructus et quasi rosa plantata super rivos aquarum sanctificate. Quasi Libanus odorem suavitatis habete. Florete flores, quasi lilium et date odorem et procidete in gratiam et collaudate canticum et benedicite Dominum in operibus suis (Eccli. XXXIX. 18, 19).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Intrate per angustam portam, quia lata porta et spaciosa via est quæ ducit ad perditionem et multi sunt qui intrant per eam (Matth. VII. 13).

Jugum enim meum suave est et onus meum leve (Id. XI. 30).

Si quis vult post me venire abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me (Id. XVI. 24).

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo, et veni, sequere me (Id. XIX. 21).

Omnis qui reliquerit domum vel fratres, aut sorores, aut filios, aut agros, propter nomem meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit (Id. ibid.).

Non veni pacem mittere sed gladium. Veni enim separare hominem adversus patrem suum et filiam adversus matrem suam... Qui amat patrem aut matrem plus quam me non est me dignus, et qui amat filium at filiam super me, non est me dignus (Id. X. 34, 35, 37).

Non vos me elegistis, sed ego elegi vos... ut fructum afferatis (Joan. XV. 16).

ÉPITRES.

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus (I Cor. I. 9).

Videte vocationem vestram (Id. I. 26).

Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo (Coloss. III. 3).

Jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei superædificati super fundamentum apostolorum, et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu (Eph. II. 19).

Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus (II Tim. II. 4).

Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis (I Petr. II. 9).

Jam incipio esse Christi discipulus, nihil eorum quæ sunt in mundo desiderans (S. Ignat. Mart. *in Ep. ad Rom.*).

Lubrica spes est quæ inter fomenta peccati salvare se posse sperat, incerta est victoria inter hostilia arma pugnare, et impossibilis liberatio est flammis circumdari nec ardere (S. Cypr. *apud Lanciz.*).

Una ibi voluptas, una jucunditas, unæ deliciæ, unum desiderium, una spes omnibus inest ibi veluti quidam ex regula et libra cuncta sunt diligentissime ordinata, nulla ibi inæqualitas; cæterum ordo summus et moderatio, et convenientia, et ineffabilis concordiæ servandæ diligentia, jugisque ac perpetua lætitiæ materia (S. Chrys. *in Apol. vit. Mon.*).

Sicut e summo montis vertice prospectantibus omnia pusilla videntur, sic religiosi, animo in cœlis habitantes, omnia terrena quasi parva et vilia despiciunt (Id. *Hom.* 15 *ad pop.*).

Libera servitus ubi non necessitas, sed charitas servit. (S. August. *in Ps.* 99).

Hanc vitam, hunc ordinem, hoc institutum religiosorum si laudare velim neque digne valeo (Id. *de Mor. Eccl. C.* 91).

Proponuntur concilia in lege evangelica, non ut novum onus imponatur, sed ut juvemur ad onus mandatorum melius ferendum (Id. *Serm.* 9 *de Verb. Dom.*).

Quod faciunt angeli in cœlis, hoc monachi faciunt in terris (S. Hieron. *in Ps.* 115).

Non Hierosolymis fuisse, sed Hierosolymis bene vixisse laudandum est (Id. *in Ep. ad Paul.*).

Prima virtus monachi est contemnere hominum judicia et recordari Apostoli dicentis : *Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem* (Id. *in Ep.* 16 *ad Pammach.*).

Religionem et professionem tuam habitu et incessu demonstra ut sit ingressu tuo simplicitas, in motu puritas, in gestu gravitas, in incessu honestas (S. Isid. *in Synonym.*).

Cum aliquis omne quod habet, omne quod vivit, omne quod sapit, omnipotenti Deo vovit, holocaustum est (S. Gregor. *Hom.* 20 *in Ezech.*).

Centuplam fratrum, patrumque recipiet quantitatem quisque matris unius vel matris vel filii pro Christi nomine, charitate contempta, in omnium qui Christo serviunt, dilectionem sincerissimam transit, pro uno scilicet tot inveniens patres fratresque ferventiores ac præstantiores sibi charitate devinctos (Cassian. *Coll. ult.* C. *ultim.*).

Attendamus nobisipsis, ne forte dum angustam et arduam viam nos pergere asserimus, latam et spaciosam viam teneamus, nosque ipsos seducamus (S. Climac. *Grad.* 2 *et* 23).

Cogita frequenter ad quid venisti et cur sæculum reliquisti? Nonne ut Deo servires et spiritualis homo fieres? (S. Bern. *de Bon. relig.*)

Vita boni religiosi omnibus virtutibus pollere debet ut sit talis qualis videtur hominibus exterius (S. Thom. *Quæst.* 10 C. 19).

Nemo procul dubio explicare valet quanto repleatur gaudio, quanta potiatur pace, quibus spiritualibus reficiatur deliciis et quot divinis quotidie illustretur splendoribus, qui deliberato animo et cœlesti inspiratione affectus renuntiat sæculo, secedit in claustro et militat Deo (S. Laur. Just. *in L. de Obed.*).

O sacer status religiosi famulatus qui hominem angelis reddit æqualem Deo placabilem, dæmonibus terribilem, et cunctis fidelibus commendabilem (*Imit. Christi. L.* 3 *C.* 10).

MOTIVA

(ad religiosum statum amplectendum).

Quia religiosus :

I. Cadit rarius. Tum quia non habet tot exempla et occasiones peccandi; tum quia gravitatem et fœditatem peccatorum per frequentes meditationes et examina melius cognoscit (S. Bern. *ex Serm. in Dedic.*) — Magna pars peccatorum tollitur, si peccaturis testis assistat (Seneca, *in Ep.*).

II. Vivit purius. Partim quia per professionem, velut alteram baptismum a præteritis peccatis mundatur, partim quia sacram. frequent., libror. lect. magistr. direct. in virtutis studio perfectius stabilitur (Lohner, *in Bibl. Man. conc.*).

III. Surgit velocius. Religio tutior est, si ibi quis ruat, aptior est ad surgendum, quia cum majori bono se reperit (S. Cathar. Sen. *in Dialog.*).

IV. Incedit cautius. Avicula semel capta laqueo, mox elapsa, et cervus in rete decidens et effugiens, iisdem iterum difficulter capitur, nam cuique est experientia cautelæ (S. Chrysost. *Hom.* 15 *ad pop.*).

V. Irroratur frequentius. Is qui monasticum sequitur institutum, ab omni mundi strepitu sejunctus, piisque adhortationibus fratrum, sanctisque exemplis pertractus ad bonum semper incitatur (B. Ægidius, *Ex ann.* Wading.).

VI. Quiescit securius. Liber dimittitur qui, calcatis desideriis, ab appetitione rerum temporalium securitate mentis exoneratur (S. Greg. *L.* 2 *Mor. C.* 12).

VII. Moritur confidentius. O vita secura, ubi pura conscientia! O, inquam, vita secura, ubi absque formidine mors exspectatur, imo et exoptatur cum dulcedine, et excipitur cum devotione (S. Bern. *Serm. de ultim. Solit.*).

VIII. Remuneratur copiosius. Animam suam justi in vano non accipiunt qui intentione continua ad ejus utilitatem referunt, quidquid corporaliter operantur quatenus et transeunte opere, operis causa non transeat, quæ vitæ præmia post mortem parcat (S. Greg. *L.* 7 *Moral. C.* 33).

MEDIA

ad religiosum statum digne amplectendum.

I. Ardens desiderium perfectionis. Non sufficit nobis velle justitiam nisi et justitiæ patiamur famem (S. Hieron. *Apud. Rodrig. p.* 1. *T.* 1).

II. Obliviscі præteritorum et ad anteriora se convertere. Felix est qui quotidie proficit, qui non considerat quid heri fecerit, sed quid hodie faciat ut proficiat (S. Hieron. *in Ps.* 83).

III. Ita se gerere ac si eo primum die ad religionem venisset. Vide qualis fueris primo die quando existi de sæculo et receptus fuisti in claustro et talis permane semper (Ab. Agatho; Rodrig. *Perf. chr.*).

S. Bernard. semper velut novitium unius diei se tractabat (Surius, *In ej. Vit.*).

IV. Sese interrogare. Bernarde, ad quid venisti? (S. Bern. *de Bon. in ej. Vit.*)

Esto vigilans et diligens in Dei servitio et cogita frequenter ad quid venisti, et cur sæculum reliquisti? Nonne ut Deo servires et spiritualis homo fieres (*Imit. Chr. L.* 1. *C.* 25).

V. Assuefacere se virtutibus. Tibi primum importabile videbitur aliquid, processu temporis si assuescas judicabis non adeo grave, paulo post et leve senties; paulo post nec senties; paulo post etiam delectabit (S. Bern. *L.* 1. *de Consider. C.* 1).

VI. Res parvas æstimare et non contemnere. *Qui spernit modica paulatim decidet* (Eccli. XIX. 1). A minimis incipiunt qui in maxima proruunt. Nemo repente fit summus (S. Bern. *de Vit. et mor. inst.*).

VII. Alta aspicere. *Æmulamini charismata meliora* (I Cor. XXII. 31).

VIII. Aliorum exempla respicere. S. Antonius dicere solitus religiosum debere api similem esse et in unoquoque illud studiosius contemplari quod in ipso præstantius affulserit (Rodrig. *Perf. chr.*).

IX. Considerare quantopere Deus et sancti nostram perfectionem desiderent. Si hominibus lætum et gloriosum est filios habere consimiles quanto magis in Deo Patre lætitia est cum quis sic spiritualiter nascitur ut actione ejus et laudibus divina generositas prædicetur? (S. Cypr. *in C.* v *Matth.*).

EXEMPLES.

I. MANIÈRE DE VIVRE DES SOLITAIRES.

Le pain et l'eau composaient toute la nourriture des anciens solitaires ; seulement, dans les grandes solennités, ils ajoutaient quelques prunes et quelques olives ; ils s'assemblaient le soir et la nuit pour prier ; après avoir récité douze psaumes ils faisaient une lecture de l'Ancien Testament et une autre du Nouveau. Après chaque psaume, ils priaient debout les bras étendus, se prosternaient et se relevaient bientôt de peur de s'endormir.

On ne voyait dans leurs cellules, d'autres meubles qu'une natte, sur laquelle ils s'étendaient pour dormir, et pour oreiller, un paquet de grosses feuilles de la plante nommée *papyrus*. Ils travaillaient et priaient sans cesse dans leurs cellules. Ils ne voulaient rien recevoir de personne pour leur subsistance ; au contraire leur travail les mettait en état d'exercer l'hospitalité envers ceux qui venaient les visiter et d'envoyer de grandes aumônes dans les lieux les plus stériles de la Libye, et même dans les villes pour secourir les prisonniers (Cassien, *Inst. Mon.*).

II. LA THÉBAÏDE (IIIe ET IVe SIÈCLE).

S. Antoine. A l'âge de vingt ans, Antoine, entrant un jour dans une église au moment où on lisait ces paroles de l'Evangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, puis venez et suivez-moi, » prit pour lui ce conseil du Sauveur. Aussitôt qu'il fut sorti de cette église, il distribua les terres de son patrimoine, se dépouilla de tout et se retira d'abord dans une cellule près de son village pour s'y adonner tout entier à une vie de piété et de travail. Il travaillait de ses mains et disait : « Que celui qui ne travaille pas ne doit point manger. »

A trente ans il se retira dans le désert de la Thébaïde. Là plusieurs disciples se joignirent à lui. A ceux qui semblaient regretter leurs trésors et leurs plaisirs, il disait : « Quel avantage trouvons-nous dans la possession de biens que nous ne pouvons emporter avec nous ? Travaillons plutôt à acquérir ceux qui nous suivent après la mort tels que : *la prudence, la justice, la tempérance, la force, l'intelligence des vérités célestes, la foi en J. C., la charité, la douceur, l'amour des pauvres*. Puis il ajoutait : Méditons sans cesse cette parole : *Je meurs tous les jours*, et vivons comme devant mourir chaque jour.

S. Athanase, qui a écrit la vie de S. Antoine et de ses disciples, en parle avec admiration : « Leurs monastères, dit-il, sont comme autant de temples où la vie se passe à lire, à prier, à veiller, où l'on met toute son espérance dans les biens à venir, où l'on est uni par une charité admirable, où l'on ne travaille que pour l'entretien des pauvres. C'est comme une vaste région séparée du reste du monde, où la justice et la piété font leur séjour (*Vie des Saints*).

III. MONASTÈRE DE CLAIRVAUX.

On voyait à Clairvaux des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, se glorifiaient de la pauvreté évangélique qu'ils avaient embrassée, se livraient aux travaux les plus pénibles et supportaient avec une admirable patience la faim, la soif, les persécutions et les outrages. Malgré leur multitude, les moines ne cessaient point d'être solitaires parce que la loi du silence maintenait chacun d'eux dans la solitude de l'esprit et du cœur.

S. Bernard. Non content de sauver les autres, il commença par ses frères. Il les gagna tous, ne laissant que le plus jeune pour la consolation du père déjà avancé en âge. Il parlait avec tant d'efficacité, qu'on ne pouvait lui résister, en sorte que les mères cachaient leurs enfants, les femmes retenaient leurs maris, les amis détournaient leurs amis de ses entretiens. Ceux qu'il avait rassemblés n'étaient qu'un cœur et qu'une âme.

Dans la solitude saint Bernard goûtait les douceurs de la contemplation et de l'amour divin ; il craignait tellement d'en être détourné qu'il ne donnait aucune liberté à ses sens. Tout absorbé en Dieu, il voyait sans voir et entendait sans entendre. Pour se rammer de plus en plus dans l'amour divin et la pratique des plus grandes austérités, il se disait souvent à lui-même : Bernard, qu'es-tu venu faire ici ? Tous ses compagnons admiraient et suivaient son exemple ; ce monastère était une image du ciel sur la terre. Par ses soins ses religieux s'élevèrent à un si haut degré de perfection qu'ils soufraient non-seulement sans murmure, mais même avec joie ce qui auparavant leur aurait paru insupportable (*Hist. de l'Eglise*).

MÉLANGES.

DICTA.

S. Grégoire de Nazianze. De religiosis ordinibus dicit : Omnes sunt terrestre cœlum ; omnes sunt gregis Domini primitiæ, columnæ et coronæ fidei, pretiosæ margaritæ, templi illius lapides, cujus fundamentum et lapis angularis est Christus *Orat. ult. in Jul.*).

L'abbé Pambon. Religiosum debere esse similem corpori mortuo quod neque sensum, nec voluntatem habet, aut qualis baculus in manu sensu qui eo ad arbitrium utitur (*In vit. PP.*).

Un saint solitaire. Fuit quidam magnus inter prævidentes ; hic affirmabat, dicens : quia virtutem quam vidi stare super baptisma, vidi etiam super vestimentum Monachi, quando accepit habitum spiritualem (Id.).

Cassien. Dicere solebat neminem posse esse verum religiosum nisi surdus, mutus, et cæcus fuerit ; hanc esse victoriam quæ vincit mundum (Engelgr. *De Com. Conf.*).

Maxime. Quidam dicebat religiosum vocationi suæ satisfacturum si tria sanctorum servaverit, scilicet : 1° *Spernere mundum* ; 2° *Spernere semetipsum* ; 3° *Spernere sperni* (Engelgrave, *de Com. Conf.*).

Autre. Alius dicebat tria religiosum ad monasterium afferre debere : 1° *Dorsum asinum*, ut omnia portet ; 2° *Os porcinum*, ut omnia quæ apponuntur manducet, 3° *Cor columbinum*, quod nullam amaritudinem habeat (Id. *ibid.*).

Perfection du religieux. Unitas spiritus cum Deo homini sursum cor habenti, proficientis in Deum voluntatis est perfectio, cum jam non modo vult quod vult Deus, sed sic est non tantum affectus, sed in affectu perfectus, ut non possit velle nisi quod Deus vult ; velle enim quod Deus vult hoc est jam similem esse Deo, non posse autem velle nisi quod Deus vult, hoc est jam esse quod Deus est, cui velle, et esse idipsum est (S. Bern. *Serm. ad F.*).

ASCETICA.

Septem fere sunt quæ ab asceta specialiter de statu religioso sunt notanda :

1° Ut bene cognoscat quænam requirantur ad statum religiosum, nimirum sequentia : 1° *Tria vota* ; 2° *Regula particularis, sive institutum* ; 3° *Approbatio Ecclesiæ* (Beyerlinck. *V. Relig.*).

2° Ut cognoscat varios modos vocationis qui tres sunt : 1° ex Deo ; 2° per hominem ; 3° ex necessitate (S. Bern. *in Sent. Cass.*).

3° Ut solidum sciat modum inquirendi vocationem qui consistit : 1° *In revelatione non exspectanda* ; 2° *In beneplacito Dei semper in hoc quærendo* (In Manual. Sodal. *C.* 13).

4° Ut solidum sciat modum exsequendi vocationem qui consistit : 1° In magna æstimatione beneficii vocationis ; 2° In bona intentione amplectendi statum religiosum ; 3° In exsecutione prompta actus vocationis, in constantia portandi jugum religionis semel susceptum (S. Basil. *Instit.* — S. J. Climac. *Gr. I.* — S. Bern. *Serm. de ingrat.*).

5° Ut sciat in quo consistat verus spiritus seu perfectio religiosi status his versiculis expressus.

Omne tulit punctum patitur qui semper, agitque
Quæ vult, quovemodo vult Deus et quia vult.

6° Ut sciat apta et efficacia media perveniendi ad perfectionem quæ sunt : 1° *Grande desiderium* ; 2° *Cooperatio*.

7° Ut bonam habeat voluntatem ad luctandum contra tentationes.

AXIOMATA.

I. Servire Deo regnare est (*Man. ordin.* S. Leo).

II Pauca scribere, pauca legere, et multa facere, officium est veri religiosi (*Anonym.*).

III. Summa religiosi perfectio est communia quæque religionis officia perfecte obire (Hugo, Rot. *In Vin Reg.*).

IV. Non habitus et tonsura sed vita religiosa facit monachum (*Im. chr. L.* 1, *C.* 18.).

V. Monachus extra monasterium et piscis extra fluvium, uterque tendit ad interitum.

VI. Martyrii genus est, delicias habere et deliciis non uti (S. Agnes, *Revel. S. Brigit.*).

VII. Vita boni religiosi et ejus qui vult esse strictus amicus Dei, est longum martyrium (S. Theres. *In Itin. perf. C.* 12).

VIII. Vere vita boni monachi crux est et dux paradisi (*Imit. Ch. L.* 3, *C.* 36).

IX. O gratia et jucunda Dei servitus qua homo veraciter efficitur liber et sanctus (Id. *ibid. C.* 10).

ESPRIT DES SAINTS.

S. Antoine. *Abrégé de la perfection religieuse.*

« Conservez-vous toujours dans la crainte de Dieu ; souvenez-vous que c'est lui qui mortifie et qui vivifie ; haïssez le monde et tout ce qui est du monde ; haïssez aussi le repos du corps. — N'oubliez jamais ce que vous lui avez promis, car il vous en demandera compte ; souffrez volontairement la faim, la soif, la nudité ; — veillez, priez, pleurez, soupirez, gémissez dans votre cœur, examinez-vous sans cesse pour connaître si vous êtes digne de Dieu. — Mépriser la chair afin de sauver votre âme » (*Tiré des Œuvr. de S. Antoine*).

S. Macaire d'Egypte. Un jeune frère vint le supplier de l'instruire des devoirs de la vie solitaire, le saint lui dit : « Allez à un sépulcre et dites aux morts que vous y trouverez beaucoup d'injures » il y alla, et non-seulement il leur dit des injures, mais encore il leur fit des outrages jusqu'à leur jeter des pierres, après quoi il revint au saint qui lui demanda si les morts ne lui avaient rien dit : Ils n'ont pas dit un mot, répondit-il. Retournez-y demain lui répliqua le saint, et donnez-leur des bénédictions et des louanges ; à quoi il obéit. Il revint ensuite vers S. Macaire et lui dit que les morts lui avaient aussi peu répondu que la première fois. « Prenez exemple sur eux, lui dit le saint vieillard ; considérez qu'ils n'ont été touchés ni de vos injures, ni de vos louanges et tâchez de mourir comme eux, en sorte que, quelques mauvais traitements qu'on vous fasse vous ne vous irritiez jamais, et quelque marque d'estime ou de louange qu'on vous donne vous ne vous enfliez pas de vanité. C'est ainsi que vous pourrez vous sanctifier » (*Parab. et Max. Spirit. de S. Macaire d'Egypte*).

S. Paulin de Nole. « Un athlète, qui s'est dépouillé, n'est pas pour cela victorieux ; il est seulement en état de mieux combattre » (*Tiré de ses Lettres*).

S. Isidore de Péluse. « La vie monastique est le royaume de Dieu. On n'y souffre aucune affection vicieuse, on n'y goûte que les choses célestes et les vertus » (*Maximes de ce saint*).

S. Eucher. « Oh ! que les solitudes les plus reculées et les plus inaccessibles sont agréables et délicieuses aux personnes qui désirent Dieu et qui ont quelque ardeur de le posséder ! » (*Traité parænétique*).

S. Benoît. L'obéissance est le premier degré de l'humilité. Elle est propre à ceux qui préfèrent J. C. à toutes choses (*Règle* de ce saint.)

S. Basile. « Quel plus grand bonheur peut-il arriver à un homme mortel que d'imiter sur la terre la vie des anges, que d'offrir à Dieu des prières ferventes dès le lever du soleil, que de passer les jours dans le travail des mains en sa présence, en chantant ses louanges, en préservant son âme de toute langueur et de toute tristesse ! » (*Ep.* 1.)

S. Grég. de Naz. « Voici jusqu'où doit aller la patience du moine. Si on le déchire par des médisances, il surmontera les médisances en ne se mettant point en peine. S'il souffre persécution, il la souffrira avec patience. Si on lui dit des injures, il répondra par des prières. Si on l'accable de calomnies, il priera pour ses calomniateurs. Si on le frappe sur la joue droite, il présentera la gauche et en présenterait encore une troisième s'il l'avait. Si on blesse sa réputation par des discours outrageants, il se souviendra que J. C. a été traité de la même manière » (*Orat.* xxviii).

S. Jérôme. « O désert que les fleurs de J. C. remplissent d'un émail si agréable ! O solitude qui produit des pierres précieuses, dont nous voyons dans l'Apocalypse que la ville du grand roi est bâtie ! O pays inhabité, où Dieu habite plus qu'en nul autre ! » (*Ep. ad Heliod.*)

S. Jean Climaque. Le solitaire est celui qui représente parfaitement dans un corps matériel et corrompu l'ordre et l'état des esprits incorporels. Le véritable solitaire est comme un ange terrestre (*Grad.* 1, xxvii).

S. Bernard. « La profession religieuse a mérité ce privilége d'être appelée un second baptême à cause que l'on y renonce parfaitement au monde et que l'on y pratique la vie spirituelle d'une manière excellente et particulière » (*De præcept. et disp.*).

S. François de Sales. Les personnes qui entrent en religion ne doivent rechercher que Dieu et la mortification de leurs humeurs, passions et inclinations, car si elles cherchent autre chose, elles n'y trouveront jamais la consolation qu'elles prétendent. Mais il faut avoir un courage invincible pour ne point nous lasser avec nous-mêmes, parce que nous aurons toujours quelque chose à faire et à retrancher (*Entret.* xx).

Sainte Thérèse. « Celui qui se donne à vous sans réserve ô mon Sauveur ! marche en assurance dans le chemin royal du salut » (*Œuvr.* passim).

AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

Origène	— Hom. 14, in Num.
S. Hilaire	— In Matth.
S. Basile	— Inst. Monast.
	— In Regul. Jul.
	— In Const. Mon.
S. Greg. de Naz.	— Orat. Basil.
	— Orat. in jur.
S. Ambroise	— Ep. 82 ad Vercel.
S. Jérôme	— Ep. ad Heliod.
	— Ad Pammach.
S. J. Chrysost.	— L. de Sacerdot.
	— In C. 2 Matth.
	— In C. 21 *ibid.*
	— In C 23 *ibid.*
S. Augustin	— De mor. Eccles.
	— De instit. mon.
	— Ep. 83 ad Læt.
	— In Ps. 41, 99, 132.
Cassien	— Collat. L. 5, C. 4.
	— C. ult. Coll. ult.
S. Leon	— Serm. de jejun.
S. Grégoire	— L. 8, Moral. C. 25.
	— L. 5, Reg.
	— Præf. Dialog.
S. Jean Clim.	— Grad.
S. Bernard	— De Bono religioso.
	— Serm. I in Cant.
	— Hom. in Matth.
	— Serm. de Ascens.
	— Serm. 7 de Miseric.
	— De Conv. ad cler.
	— Serm. 1 de Sanct.
	— Serm. *Ecce nos rel. omnia.*
	— In Ps. *Qui habitat.*
S. Thomas	— Opusc. 19.
S. Laurent Jus.	— De discipl. monast.
	— De Mon. Convers. C. 18.
	— De obed.
	— De Mon. perf.

ASCÉTIQUES.

S. J. Chrysost.	— L. 3 Cont vitup. vit. monast.
Alb. le Gr.	— In defens. Mendic.
S. Bonavent.	— Opusc. T. 4.
Gerson	— De perf. stat. relig.
Thom. a Kemp.	— Imit. Chr. L. 4.
	— Serm. 2 ad frat.
Bellarmin	— L. 2 controv.
Suarez	— De relig.
Platus	— De bono stat. rel.
Lancisius	— Opusc. 1.
Beyerlinck	— Theatr. vit. hum.
Engelgrave	— In cœlo Emp. de Comm. conf.
Rodriguez	— Traité de la perf. chr.
	— Traité des vœux.
Rancé	— Devoirs monast.
S. Jure	— L'hom. relig.
M. l'abb. Grimes	— Espr. des Saints.

PRÉDICATEURS.

Fléchier
Bossuet
Bourdaloue
La Rue
Massillon
Cheminais
Segaud
Le Card. Giraud.

PREMIER PLAN.

POUR L'OUVERTURE D'UNE MISSION OU RETRAITE.

MÉDITATION DES VÉRITÉS ÉTERNELLES.

(DE MAC-CARTHY. — UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

BESOIN PRESSANT ET INDISPENSABLE DE RÉFLÉCHIR SUR NOS INTÉRÊTS ÉTERNELS.

IIe POINT.

AUCUNE OCCASION PLUS FAVORABLE POUR CETTE MÉDITATION.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

BESOIN PRESSANT ET INDISPENSABLE DE RÉFLÉCHIR SUR NOS INTÉRÊTS ÉTERNELS.

1 — Pour ceux qui ont perdu la foi;
2 — Pour ceux qui croient sans pratiquer;
3 — Pour ceux qui croie nt et prati

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

AUCUNE OCCASION PLUS FAVORABLE POUR CETTE MÉDITATION.

1 — Recueillement intérieur;
2 — Instruction extérieure;
3 — Secours d'une grâce spéciale.

DEUXIÈME PLAN.

POUR L'OUVERTURE D'UNE RETRAITE OU MISSION.

MOTIFS ET DISPOSITIONS.

(UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

MOTIFS ET FIN DE LA MISSION.

IIe POINT.

DISPOSITIONS A Y APPORTER.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

MOTIFS ET FIN DE LA MISSION.

1 — La conversion des pécheurs;
2 — L'ordre et la paix des consciences.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

DISPOSITIONS A Y APPORTER.

1 — Dispositions intérieures;
2 — Dispositions extérieures.

TROISIÈME PLAN.

POUR LA CLOTURE D'UNE MISSION OU RETRAITE.

PERSÉVÉRANCE.

(LE R. P. CAUSSETTE, *sup. des miss. de Toulouse.*)
Prêché à N.-D. des Victoires en 1833.

Ier POINT.

MOTIFS DE PERSÉVÉRANCE.

IIe POINT.

MOYENS DE PERSÉVÉRANCE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

MOTIFS DE PERSÉVÉRANCE.

1 — Immutabilité de Dieu;
2 — Récompenses éternelles;
3 — Longanimité de Dieu;
4 — Consolation dans la persévérance;
5 — Persévérance en vue du prochain;
6 — Précepte de la persévérance;
7 — La persévérance, gage de salut.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

MOYENS DE PERSÉVÉRANCE.

1 — La prière;
2 — Les bonnes compagnies;
3 — La fréquente communion;
4 — La dévotion à la mère de Dieu.

EXEMPLES.

I. MANIÈRE DE VIVRE DES SOLITAIRES.

Le pain et l'eau composaient toute la nourriture des anciens solitaires ; seulement, dans les grandes solennités, ils ajoutaient quelques prunes et quelques olives : ils s'assemblaient le soir et la nuit pour prier ; après avoir recité douze psaumes ils faisaient une lecture de l'Ancien Testament et une autre du Nouveau. Après chaque psaume, ils priaient debout les bras étendus, se prosternaient et se relevaient bientôt de peur de s'endormir.

On ne voyait dans leurs cellules, d'autres meubles qu'une natte, sur laquelle ils s'étendaient pour dormir, et pour oreiller, un paquet de grosses feuilles de la plante nommée *papyrus*. Ils travaillaient et priaient sans cesse dans leurs cellules. Ils ne voulaient rien recevoir de personne pour leur subsistance ; au contraire leur travail les mettait en état d'exercer l'hospitalité envers ceux qui venaient les visiter et d'envoyer de grandes aumônes dans les lieux les plus stériles de la Libye, et même dans les villes pour secourir les prisonniers (Cassien, *Inst. Mon.*).

II. LA THÉBAÏDE (IIIe ET IVe SIÈCLE).

S. ANTOINE. A l'âge de vingt ans, Antoine, entrant un jour dans une église au moment où on lisait ces paroles de l'Evangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, puis venez et suivez-moi. » prit pour lui ce conseil du Sauveur. Aussitôt qu'il fut sorti de cette église, il distribua les terres de son patrimoine, se dépouilla de tout et se retira d'abord dans une cellule près de son village pour s'y adonner tout entier à une vie de piété et de travail. Il travaillait de ses mains et disait : « Que celui qui ne travaille pas ne doit point manger. »

A trente ans il se retira dans le désert de la Thébaïde. Là plusieurs disciples se joignirent à lui. A ceux qui semblaient regretter leurs trésors et leurs plaisirs, il disait : « Quel avantage trouvons-nous dans la possession de biens que nous ne pouvons emporter avec nous ? Travaillons plutôt à acquérir ceux qui nous suivent après la mort tels que : *la prudence, la justice, la tempérance, la force, l'intelligence des vérités célestes, la foi en J. C., la charité, la douceur, l'amour des pauvres.* Puis il ajoutait : Méditons sans cesse cette parole : *Je meurs tous les jours*, et vivons comme devant mourir chaque jour.

S. Athanase, qui a écrit la vie de S. Antoine et de ses disciples, en parle avec admiration : « Leurs monastères, dit-il, sont comme autant de temples où la vie se passe à lire, à prier, à veiller, où l'on met toute son espérance dans les biens à venir, où l'on est uni par une charité admirable, où l'on ne travaille que pour l'entretien des pauvres. C'est comme une vaste région séparée du reste du monde, où la justice et la piété font leur séjour (*Vie des Saints*).

III. MONASTÈRE DE CLAIRVAUX.

On voyait à Clairvaux des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, se glorifiaient de la pauvreté évangélique qu'ils avaient embrassée, se livraient aux travaux les plus pénibles et supportaient avec une admirable patience la faim, la soif, les persécutions et les outrages. Malgré leur multitude, les moines ne cessaient point d'être solitaires parce que la loi du silence maintenait chacun d'eux dans la solitude de l'esprit et du cœur.

S. BERNARD. Non content de sauver les autres, il commença par ses frères. Il les gagna tous, ne laissant que le plus jeune pour la consolation du père déjà avancé en âge. Il parlait avec tant d'efficacité, qu'on ne pouvait lui résister, en sorte que les mères cachaient leurs enfants, les femmes retenaient leurs maris, les amis détournaient leurs amis de ses entretiens. Ceux qu'il avait rassemblés n'étaient qu'un cœur et qu'une âme.

Dans la solitude saint Bernard goûtait les douceurs de la contemplation et de l'amour divin ; il craignait tellement d'en être détourné qu'il ne donnait aucune liberté à ses sens. Tout absorbé en Dieu, il voyait sans voir et entendait sans entendre. Pour se ranimer de plus en plus dans l'amour divin et la pratique des plus grandes austérités, il se disait souvent à lui-même : Bernard, qu'es-tu venu faire ici ? Tous ses compagnons admiraient et suivaient son exemple ; ce monastère était une image du ciel sur la terre. Par ses soins ses religieux s'élevèrent à un si haut degré de perfection qu'ils souffraient non-seulement sans murmure, mais même avec joie ce qui auparavant leur aurait paru insupportable (*Hist. de l'Eglise*).

MÉLANGES.

DICTA.

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE. De religiosis ordinibus dicit : Omnes sunt terrestre cœlum; omnes sunt gregis Domini primitiæ, columnæ et coronæ fidei, pretiosæ margaritæ, templi illius lapides, cujus fundamentum et lapis angularis est Christus (*Orat. ult. in Jul.*).

L'abbé PAMBOS, Religiosum debere esse similem corpori mortuo quod neque sensum, nec voluntatem habet; aut qualis baculus in manu senis qui eo ad arbitrium utitur (*In vit. PP.*).

UN SAINT SOLITAIRE. Fuit quidam magnus inter prævidentes; hic affirmabat, dicens : quia virtutem quam vidi stare super baptisma, vidi etiam super vestimentum Monachi, quando accepit habitum spiritualem (Id.).

CASSIEN. Dicere solebat neminem posse esse verum religiosum nisi surdus, mutus, et cæcus fuerit; hanc esse victoriam quæ vincit mundum (Engelgr. *De Com. Conf.*).

MAXIME. Quidam dicebat religiosum vocationi suæ satisfacturum si tria sanctorum servaverit, scilicet : 1° *Spernere mundum*; 2° *Spernere neminem*; 3° *Spernere sperni* (Engelgrave, *de Com. Conf.*).

AUTRE. Alius dicebat tria religiosum ad monasterium afferre debere : 1° *Dorsum asinum*, ut omnia portet; 2° *Os porcinum*, ut omnia quæ apponuntur manducet, 3° *Cor columbinum*, quod nullam amaritudinem habeat (Id. *ibid.*).

PERFECTION DU RELIGIEUX. Unitas spiritus cum Deo homini sursum cor habenti, proficientis in Deum voluntatis est perfectio, cum jam non modo vult quod vult Deus, sed sic est non tantum affectus, sed in affectu perfectus, ut non possit velle nisi quod Deus vult; velle enim quod Deus vult hoc est jam similem esse Deo, non posse autem velle nisi quod Deus vult, hoc est jam esse quod Deus est, cui velle, et esse idipsum est (S. Bern. *Serm. ad F.*).

ASCETICA.

Septem fere sunt quæ ab asceta specialiter de statu religioso sunt notanda :

1° Ut bene cognoscat quænam requirantur ad statum religiosum, nimirum sequentia : 1° *Tria vota*; 2° *Regula particularis, sive institutum*; 3° *Approbatio Ecclesiæ* (Beyerlinck. *V. Relig.*).

2° Ut cognoscat varios modos vocationis qui tres sunt : 1° ex Deo ; 2° per hominem ; 3° ex necessitate (S. Bern. *in Sent. Cass.*).

3° Ut solidum sciat modum inquirendi vocationem qui consistit : 1° *In revelatione non exspectanda*; 2° *In beneplacito Dei semper in hoc quærendo* (In Manual. Sodal. *C.* 13).

4° Ut solidum sciat modum exsequendi vocationem qui consistit : 1° In magna æstimatione beneficii vocationis; 2° In bona intentione amplectendi statum religiosum; 3° In executione prompta actus vocationis, in constantia portandi jugum religionis semel susceptum (S. Basil. *Instit.* — S. J. Climac. *Gr. I.* — S. Bern. *Serm. de ingrat.*).

5° Ut sciat in quo consistat verus spiritus seu perfectio religiosi status his versiculis expressus.

Omne tulit punctum patitur qui semper, agitque
Quæ vult, quovemodo vult Deus et quia vult.

6° Ut sciat apta et efficacia media perveniendi ad perfectionem quæ sunt : 1° *Grande desiderium*; 2° *Cooperatio*.

7° Ut bonam habeat voluntatem ad luctandum contra tentationes.

AXIOMATA.

I. Servire Deo regnare est (*Man. ordin.* S. Leo).

II Pauca scribere, pauca legere, et multa facere, officium est veri religiosi (*Anonym.*).

III. Summa religiosi perfectio est communia quæque religionis officia perfecte obire (Hugo, Rot. *In Vin Reg.*).

IV. Non habitus et tonsura sed vita religiosa facit monachum (*Im. chr. L.* 1, *C.* 18..

V. Monachus extra monasterium et piscis extra fluvium, uterque tendit ad interitum.

VI. Martyrii genus est, delicias habere et deliciis non uti (S. Agnes, *Revel. S. Brigit.*).

VII. Vita boni religiosi et ejus qui vult esse strictus amicus Dei, est longum martyrium (S. Theres. *In Itin. perf. C.* 12).

VIII. Vere vita boni monachi crux est et dux paradisi (*Imit. Ch. L.* 3, *C.* 36 .

IX. O grata et jucunda Dei servitus qua homo veraciter efficitur liber et sanctus (Id. *ibid. C.* 10).

ESPRIT DES SAINTS.

S. ANTOINE. *Abrégé de la perfection religieuse.*

« Conservez-vous toujours dans la crainte de Dieu ; souvenez-vous que c'est lui qui mortifie et qui vivifie ; haïssez le monde et tout ce qui est du monde ; haïssez aussi le repos du corps. — N'oubliez jamais ce que vous lui avez promis, car il vous en demandera compte, souffrez volontairement la faim, la soif, la nudité ; — veillez, priez, pleurez, soupirez, gémissez dans votre cœur, examinez-vous sans cesse pour connaître si vous êtes digne de Dieu. — Méprisez la chair afin de sauver votre âme » (*Tiré des Œuvr. de S. Antoine*).

S. MACAIRE D'EGYPTE. Un jeune frère vint le supplier de l'instruire des devoirs de la vie solitaire, le saint lui dit : « Allez à un sépulcre et dites aux morts que vous y trouverez beaucoup d'injures » il y alla, et non-seulement il leur dit des injures, mais encore il leur fit des outrages jusqu'à leur jeter des pierres, après quoi il revint au saint qui lui demanda si les morts ne lui avaient rien dit : Ils n'ont pas dit un mot, répondit-il. Retournez-y demain lui répliqua le saint, et donnez-leur des bénédictions et des louanges ; à quoi il obéit. Il revint ensuite vers S. Macaire et lui dit que les morts lui avaient aussi peu répondu que la première fois. « Prenez exemple sur eux, lui dit le saint vieillard ; considérez qu'ils n'ont été touchés ni de vos injures, ni de vos louanges et tâchez de mourir comme eux, en sorte que, quelques mauvais traitements qu'on vous fasse vous ne vous irritiez jamais, et quelque marque d'estime ou de louange qu'on vous donne vous ne vous enfliez pas de vanité. C'est ainsi que vous pourrez vous sanctifier » (*Parab. et Max. Spirit. de S. Macaire d'Egypte*).

S. PAULIN DE NOLE. « Un athlète, qui s'est dépouillé, n'est pas pour cela victorieux ; il est seulement en état de mieux combattre » (*Tiré de ses Lettres*).

S. ISIDORE DE PÉLUSE. « La vie monastique est le royaume de Dieu. On n'y souffre aucune affection vicieuse, on n'y goûte que les choses célestes et les vertus » (*Maximes de ce saint*).

S. EUCHER. « Oh ! que les solitudes les plus reculées et les plus inaccessibles sont agréables et délicieuses aux personnes qui désirent Dieu et qui ont quelque ardeur de le posséder ! » (*Traité parænétique*).

S. BENOIT. L'obéissance est le premier degré de l'humilité. Elle est propre à ceux qui préfèrent J. C. à toutes choses (*Règle* de ce saint.)

S. BASILE. « Quel plus grand bonheur peut-il arriver à un homme mortel que d'imiter sur la terre la vie des anges, que d'offrir à Dieu des prières ferventes dès le lever du soleil, que de passer les jours dans le travail des mains en sa présence, en chantant ses louanges, en préservant son âme de toute langueur et de toute tristesse ! » (*Ep.* 1.)

S. GREG. DE NAZ. « Voici jusqu'où doit aller la patience du moine. Si on le déchire par des médisances, il surmontera les médisances en ne se mettant point en peine. S'il souffre persécution, il la souffrira avec patience. Si on lui dit des injures, il répondra par des prières. Si on l'accable de calomnies, il priera pour ses calomniateurs. Si on le frappe sur la joue droite, il présentera la gauche et en présenterait encore une troisième s'il l'avait. Si on blesse sa réputation par des discours outrageants, il se souviendra que J. C. a été traité de la même manière » (*Orat.* XXVIII).

S. JERÔME. « O désert que les fleurs de J. C. remplissent d'un émail si agréable ! O solitude qui produit des pierres précieuses, dont nous voyons dans l'Apocalypse que la ville du grand roi est bâtie ! O pays inhabité, où Dieu habite plus qu'en nul autre ! » (*Ep. ad Heliod*.)

S. JEAN CLIMAQUE. Le solitaire est celui qui représente parfaitement dans un corps matériel et corrompu l'ordre et l'état des esprits incorporels. Le véritable solitaire est comme un ange terrestre (*Grad.* 1, XXVIII).

S. BERNARD. « La profession religieuse a mérité ce privilége d'être appelée un second baptême à cause que l'on y renonce parfaitement au monde et que l'on y pratique la vie spirituelle d'une manière excellente et particulière » (*De præcept. et disp.*).

S. FRANÇOIS DE SALES. Les personnes qui entrent en religion ne doivent rechercher que Dieu et la mortification de leurs humeurs, passions et inclinations, car si elles cherchent autre chose, elles n'y trouveront jamais la consolation qu'elles prétendent. Mais il faut avoir un courage invincible pour ne point nous lasser avec nous-mêmes, parce que nous aurons toujours quelque chose à faire et à retrancher (*Entret.* XX).

SAINTE THÉRÈSE. « Celui qui se donne à vous sans réserve ô mon Sauveur ! marche en assurance dans le chemin royal du salut » (*Œuvr.* passim).

AUTEURS A CONSULTER.

SS. PÈRES.

ORIGÈNE	— Hom. 14, in Num.
S. HILAIRE	— In Matth.
S. BASILE	— Inst. Monast.
	— In Regul. Jul.
	— In Const. Mon.
S. GRÉG. DE NAZ.	— Orat. Basil.
	— Orat. in jur.
S. AMBROISE	— Ep. 82 ad Vercel.
S. JERÔME	— Ep. ad Heliod.
	— Ad Pammach.
S. J. CHRYSOST.	— L. de Sacerdot.
	— In C. 2 Matth.
	— In C. 21 *ibid.*
	— In C. 23 *ibid.*
S. AUGUSTIN	— De mor. Eccles.
	— De instit. mon.
	— Ep. 83 ad Læt.
	— In Ps. 41, 99, 132.
CASSIEN	— Collat. L. 5, C. 4.
	— C. ult. Coll. ult.
S. LEON	— Serm. de jejun.
S. GREGOIRE	— L. 8, Moral. C. 25.
	— L. 5, Reg.
	— Præf. Dialog.
S. JEAN CLIM.	— Grad.
S. BERNARD	— De Bono religioso.
	— Serm. I in Cant.
	— Hom. in Matth.
	— Serm. de Ascens.
	— Serm. 7 de Miseric.
	— De Conv. ad cler.
	— Serm. 1 de Sanct.
	— Serm. *Ecce nos rel. omnia.*
	— In Ps. *Qui habitat.*
S. THOMAS	— Opusc. 19.
S. LAURENT JUS.	— De discipl. monast.
	— De Mon. Convers. C. 18.
	— De obed.
	— De Mon. perf.

ASCÉTIQUES.

S. J. CHRYSOST.	— L. 3 Cont vitup. vit. monast.
ALB. LE GR.	— In defens. Mendic.
S. BONAVENT.	— Opusc. T. 4.
GERSON	— De perf. stat. relig.
THOM. A KEMP.	— Imit. Chr. L. 4.
	— Serm. 2 ad frat.
BELLARMIN	— L. 2 controv.
SUAREZ	— De relig.
PLATUS	— De bono stat. rel.
LANCISCUS	— Opusc. 1.
BEYERLINCK	— Theatr. vit. hum.
ENGELGRAVE	— In cœlo Emp. de Comm. conf.
RODRIGUEZ	— Traité de la perf. chr.
	— Traité des vœux.
RANCÉ	— Devoirs monast.
S. JURE	— L'hom. relig.
M. l'abb. GRIMES	— Espr. des Saints.

PRÉDICATEURS.

FLECHIER
BOSSUET
BOURDALOUE
LA RUE
MASSILLON
CHEMINAIS
SEGAUD
Le Card. GIRAUD.

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

POUR L'OUVERTURE D'UNE RETRAITE.

OU MISSION.

TEXTE.

Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.

OSÉE. II. 14.

Cette solitude dont parle ici le prophète est cette solitude de l'âme où, selon S. Bernard, l'air est plus pur, le ciel plus ouvert, la lumière plus vive, la grâce plus voisine et plus abondante; c'est cette solitude où Dieu est plus sensible au cœur, et le cœur plus disposé aux émotions de la foi et aux attendrissements de la piété; c'est ce bain fortifiant, ce salutaire rafraîchissement où se retrempent les âmes, c'est cette école céleste où tous les enfants de Dieu viennent se former à l'exercice des vertus. O mission! ô retraite! c'est bien là votre caractère!

Empressons-nous, chrétiens, voici les jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (II Cor. VI. 2)... Quittons un moment le monde, laissons pour quelques jours les soucis, les agitations de la terre; sortons de Babylone, allons au désert comme le Sauveur, entrons au cénacle comme les apôtres. C'est l'heure de nous réveiller de notre sommeil de mort : *Hora est jam nos de somno surgere* (Rom. XIII. 11). Méditons, durant ces jours bénis, sur les grandes vérités de la foi et mettons à profit le temps qui nous est donné pour préparer notre salut.

Ier POINT.

MOTIFS ET FIN DE LA MISSION.

1re SUBDIVISION. — **La conversion des pécheurs.**

Nos discours, M. F., s'adressent particulièrement, en cette circonstance exceptionnelle, aux brebis perdues de la maison d'Israël, parce que la grâce de la mission est la grâce propre des pécheurs, la grâce par laquelle surtout ils peuvent être sauvés. Sans doute, le juste se fait un devoir d'en recueillir les fruits, afin que sa justice abonde davantage; mais, du reste, il est toujours dans la maison de son Père; il s'enivre des délices de sa table; il est admis à la jouissance de ses biens; la grâce est pour lui de tous les jours et de tous les moments. Il puise à pleines mains dans le trésor des indulgences; sa vie entière est une retraite perpétuelle.

Mais la mission (la voix de l'Eglise, le sentiment des chrétiens et l'expérience des siècles le proclame), c'est le temps des grands repentirs et des grandes miséricordes; c'est le temps des conversions difficiles, inespérées, réputées impossibles; le temps des miracles, où les aveugles voient, où les sourds entendent, où les lépreux sont guéris, où les morts ressuscitent. C'est là que Dieu attend pour le terrasser, comme Paul sur le chemin de Damas, ce superbe ennemi qui ne respire que haine et mépris pour toute croyance et pour tout culte religieux; c'est là que le Père de famille attend un fils ingrat, longtemps égaré, et enfin repentant, pour sceller son pardon dans de douces larmes et de tendres étreintes; c'est là que le Sauveur attend Madeleine, qui, prosternée à ses pieds qu'elle arrose de pleurs, entendra cette parole que le cœur n'oublie plus quand il l'a une fois entendue, tant sa douceur est incomparable : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum* (Luc. VII. 47).

2e SUBD. — **L'ordre et la paix des consciences.**

I. Quelle qu'ait été notre éducation, quelle que soit la rectitude de notre âme, quel que soit notre attrait pour le bien, il est difficile que, vivant au milieu du monde, nous ne soyons gagnés par ses séductions.

La foi s'affaiblit au milieu des préoccupations journalières. Les soucis terrestres absorbent toutes nos pensées. Qui s'occupe de Dieu? qui étudie la religion? qui médite les vérités éternelles? Le savant consacre ses veilles à des recherches; le riche court après les honneurs; l'homme de négoce poursuit l'or avec avidité. Tous s'agitent, mais pour des intérêts matériels.

La mission rappelle l'homme à lui-même. C'est dans le silence, en face des autels, dans le recueillement de la solitude, que Dieu parle à l'âme, que les vérités chrétiennes nous apparaissent dans toute leur grandeur et leurs conséquences.

Le péché, la mort, le jugement, l'éternité, quelles pensées! qui s'arrêtera devant elles sans frémir!...

Eh bien! ce sont ces vérités terribles que les ministres de Dieu vont faire retentir à vos oreilles, dans ce saint temps, afin que vous mettiez ordre à vos consciences, afin que, vous remettant à la pratique de la vertu, vous retrouviez la paix de l'âme.

II. Trois catégories parmi ceux qui m'écoutent : 1° *les pécheurs;* 2° *les tièdes;* 3° *les fervents.* Or, pour chacun d'eux, la mission sera un temps de grâce, un temps favorable ou pour mettre ordre à leur conscience ou pour accroître leur sanctification.

1° PÉCHEURS. Il y a dix ans, il y a vingt ans que vous ne vous êtes pas approchés des tribunaux de la pénitence. C'est être bien coupables, et avoir beaucoup trop abusé de la longanimité du Seigneur. Voici l'heure d'une miséricorde encore plus grande. Venez déposer le fardeau de vos péchés et vous délivrer de ces longs remords qui vous dévorent; venez rendre la paix à vos consciences si tourmentées.

2° TIÈDES. Vous allez à pas lents, vous regardez derrière vous, vous voulez être à Dieu et au monde, à J. C. et à Bélial. Il y a en vous-mêmes une voix qui vous dit que ce partage est criminel. Cette voix vous parlera plus haut encore dans ces jours de sainteté, et vous romprez hardiment les liens de Satan pour être tout entiers à Dieu.

3° FERVENTS. Quoique votre conscience soit pure, vous trouverez cependant encore à l'épurer, dans la retraite, par des retours sur vous-mêmes, par des résolutions plus efficaces, par une union plus étroite avec Dieu...

IIe POINT.

DISPOSITIONS A APPORTER A LA MISSION.

Il est nécessaire que vous connaissiez les dispositions que vous avez à prendre pour réussir dans cette mission, et pour en tirer tout le fruit que nous attendons par la miséricorde de Dieu.

On en distingue de deux sortes : 1° *les dispositions intérieures;* 2° *les dispositions extérieures.*

1re SUBDIVISION. — **Dispositions intérieures.**

Je réduis à trois les dispositions intérieures : 1° *le recours à Dieu;* 2° *un esprit docile aux vérités qui vous sont exposées;* 3° *une volonté efficace pour l'action.*

1° RECOURS A DIEU. Il faut, avant tout, demander à Dieu qu'il nous conduise. Il faut que ce soit le Seigneur qui mène l'âme et qui lui parle : *Ducam eam in solitudinem et ibi loquar ad cor ejus.* Ce ne doit donc être aucun motif humain qui nous engage à ces exercices; ce ne doit être ni la coutume, ni l'entraînement. Il faut des vues dignes d'un enfant de Dieu.

Qu'est-ce que des forces humaines qui ne sont qu'impuissance et faiblesse? qu'est-ce que tout le fond d'une créature qui n'est que misère, faiblesse et dissipation? C'est donc à vous, Seigneur, que nous nous adressons, puisque vous avez promis de conduire dans la solitude ceux que vous avez attirés à vous : *Ecce ego lactabo eam... et loquar ad cor.*

2° DOCILITÉ. Je vous dirai, comme Tobie à son fils, qui était sur le point d'entreprendre un long voyage : *Perge nunc et inquire tibi aliquem fidelem virum qui eat tecum. Ne croyez pas vous suffire à vous-même,* disait S. Jérôme à Rustique, *et ne vous mettez pas en chemin sans un guide.* Nous avons donc besoin d'un guide durant cette mission. Ce guide, c'est le ministre de Dieu.

Vous aurez à marcher sur ses pas comme les multitudes de la Judée suivaient le Sauveur; à l'entendre avec recueillement quand il annonce la parole de Dieu, à vous jeter à ses pieds auprès du tribunal sacré pour lui demander la guérison de vos maux, à suivre avec docilité les avis qu'il vous donne.

Ceux qui viendraient suivre cette mission avec des sentiments hostiles, avec des projets de critiquer la parole sainte, de discuter et de repousser par le sophisme la vérité qui se montre à eux au grand jour; ceux-là, M. F., ne feraient que se rendre plus coupables; ceux-là ne feraient que tomber dans un plus grand aveuglement, car Dieu abandonne l'intelligence rebelle et ingrate.

3° VOLONTÉ EFFICACE. Il faut vouloir le bien pour l'effectuer. C'est votre faiblesse, c'est votre inconstance qui vous fait céder au péché. Voulez-vous vous convertir? voulez-vous vous réconcilier avec Dieu? voulez-vous vous sauver? Si vous ne le voulez pas sérieusement, pourquoi venez-vous méditer sur les écarts de votre vie au pied des autels? O volonté humaine! tu es puissante. Adressons-nous avec l'Eglise à l'adorable Trinité, pour demander à chacune des personnes en particulier ce qu'elle demande pour tous les fidèles : *Da posse quod jubes, Pater; da scire, Fili, quod doces; fac corde toto Spiritus, nos velle quod probas bonum.*

2e SUBD. — **Dispositions extérieures.**

1° ASSIDUITÉ AUX EXERCICES. Disposez vos jours et vos heures de telle sorte que les moments des réunions soient pour vous sacrés. D'une seule instruction peut dépendre votre conversion ou votre persévérance. Faites en cette circonstance ce que vous faites à l'occasion d'un événement grave, d'une entreprise importante : vous quittez tout alors pour aller où la nécessité vous appelle. Est-ce trop de donner, dans sa vie, quelques jours, quelques semaines à préparer son éternité?

2° RECUEILLEMENT. Plus de bruit, ni sur le chemin, ni sur les places; plus de chants, sinon ceux de la mission; plus de querelles domestiques, plus d'agitation occasionnée par les affaires. Assez jusqu'ici. Suspendez pour un temps toutes ces vaines choses du monde. La retraite ou mission, c'est un repos : *Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum.* Voilà l'invitation que nous fait le Sauveur.

Recueillement dans la prière, dans les paroles, dans l'attitude, dans l'église comme dans nos maisons, parce que le Seigneur le veut pour établir sa demeure en nous : *Non in commotione Dominus* (III Reg. XIX. 11).

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

MÉDITATION DES VÉRITÉS ÉTERNELLES.

TEXTE.

Desolatione desolata est terra quia nullus est qui recogitet corde.

JEREM. XII. 11.

Pour peu que je promène mes regards autour de moi, j'aperçois de tous côtés une foule d'hommes qui s'agitent, se remuent, s'épuisent de travaux. Où va l'homme? que cherche-t-il avec tant d'angoisse? Dieu, son salut, son repos éternel? Non, mais l'or, la gloire, les jouissances de ce monde. Aveuglement! déplorable illusion!

Voyageurs d'un jour sur cette terre où tout change, où tout passe, où tout disparaît, nous passons avec la vitesse du rapide coursier, avec la légèreté du navire qui sillonne les flots sans laisser aucune trace après lui, ou comme le torrent qui se précipite avec impétuosité de la vallée et se hâte d'aller confondre ses ondes inconnues aux flots de l'immense Océan. Nous allons à pas précipités et nous ne demandons pas notre route, nous descendons dans la vie et nous ne contemplons pas les plages immenses, les abîmes sans fond de l'avenir, de cet avenir sombre et inconnu qui est là devant nous.

Voulez-vous donc toujours ainsi vous avancer un voile sur la tête, oublier l'éternité, perdre de vue vos suprêmes destinées? Non, M. F., vous voulez aujourd'hui vous arrêter quelques moments à méditer sur ce qu'il y a de plus grave dans votre situation. C'est dans ce but que s'ouvre cette mission...

Ce que je me propose dans cette première instruction, c'est de vous montrer : 1° *Le besoin pressant et indispensable où vous êtes de réfléchir sur vos intérêts éternels*; 2° *qu'aucune occasion plus favorable ne s'est jamais présentée pour vous dans cette fin.*

Ier POINT.

BESOIN PRESSANT ET INDISPENSABLE DE RÉFLÉCHIR SUR VOS INTÉRÊTS ÉTERNELS.

Il ne peut y avoir parmi mes auditeurs que trois sortes de personnes : 1° *celles qui ont perdu la foi*; 2° *celles qui croient sans pratiquer*; 3° *celles qui croient et pratiquent.*

Or, je dis que, pour ces trois sortes de personnes, rien de plus pressant et de plus indispensable que de réfléchir sérieusement sur les intérêts de leur âme et sur leurs destinées éternelles.

1re SUBDIVISION. — **A ceux qui ont perdu la foi.**

L'incrédule n'existait pas autrefois dans les assemblées chrétiennes. Il y avait des pécheurs, c'est-à-dire des prévaricateurs dans leurs mœurs; mais des impies, des hommes sans croyance, des hommes qui eussent renié leur Dieu dans leur âme, oh! non, M. F.; ces créatures, si profondément perverties, n'appartenaient pas à la société chrétienne. Hélas! les temps sont changés, et l'ivraie a pris d'énormes proportions dans le champ du père de famille.

Soit donc : soyez incrédule; eh bien, nul plus que vous n'a besoin de réfléchir en ce jour.

Etre incrédule, c'est tout rejeter en matière de religion : Dieu, l'Eglise, le culte. Or, combien il vous importe de savoir si vous avez tort ou raison; car calculez les conséquences de votre système.

Oserez-vous rejeter la religion comme une fable sans avoir examiné ses preuves? Sur quelle autorité vous fondez-vous? Vous n'avez pour vous que des libertins frivoles, des écrivains légers, de prétendus philosophes.

Considérez donc en ce jour votre situation. Si la religion chrétienne, que vous rejetez, est vraie, vous êtes perdu sans ressource. Il vous importe donc de l'examiner, car vous ne pouvez avoir tout au plus que des doutes sur les vérités qu'elle proclame, et l'homme sage et prudent ne s'appuie pas sur un doute dans des choses de si haute importance.

Voici donc pour vous le temps favorable, voici le moment de réfléchir sur les vérités de la foi, de les étudier, de les approfondir, et enfin de vous prononcer.

2e SUBD. — **A ceux qui croient sans pratiquer.**

Chrétiens en spéculation, païens dans la pratique, croyants en parole, impies dans leurs œuvres, le monde est plein de ces hommes. Ils savent que le monde est condamné, et ils suivent ses maximes. Ils disent avec vous que la voie du ciel est étroite, et ils vont avec la multitude. Ils entendent répéter cette parole de l'Apôtre : *Ab omni specie mala abstinete vos* (I Thess. v. 22), et ils aiment les assemblées profanes, les occasions dangereuses. Ils croient, ils condamnent et blâment le mal quand il fait scandale; mais informez-vous de leurs actions : ils paraissent rarement dans nos temples, ils donnent à leur maison l'exemple de l'indifférence religieuse; s'ils ne sont point incrédules, ils ne veulent que d'une certaine religion mondaine et de bienséance, qui consiste, pour eux, à croire, et non à pratiquer.

Que dire d'eux, sinon que leur crime égale leur inconséquence, et qu'ils font presque plus d'outrage à Dieu que les incrédules eux-mêmes?

O vous, qui vous reconnaissez à ces traits, venez, dans cette mission, apprendre à trembler sur l'état de votre âme!

3e SUBD. — **A ceux qui croient et pratiquent.**

Heureux ceux compris dans cette dernière classe, s'ils étaient entièrement fidèles et affranchis pour jamais du joug de leurs passions! Mais, hélas! combien qui succombent et passent leur vie dans les alternatives de pénitence et de rechutes! Oh! que ces âmes ont un pénible combat à soutenir! Qu'elles ont besoin de réfléchir plus sérieusement qu'elles ne l'ont fait jusqu'ici sur leur misère, et de mieux se pénétrer des sentiments de la foi pour demeurer inébranlables!

C'est surtout pour ces chrétiens faibles et de bonne volonté que la mission peut être un moyen décisif de salut.

Enfin, il est parmi nous des justes qui paraissent affermis dans le bien et que je ne dois pas oublier ici.

Ecoutez-moi donc, ô vous, la portion chérie du troupeau! ô vous, âmes d'élite, qui marchez dans les voies de Dieu avec transport, qui donnez partout le signal du bien et l'exemple de la vertu! la retraite vous sera aussi profitable, parce que vous y apprendrez à vous affermir encore dans la voie de la grâce.

IIe POINT.

AUCUNE OCCASION PLUS FAVORABLE POUR CETTE MÉDITATION.

1re SUBDIVISION. — **Recueillement intérieur.**

Le prophète Jérémie attribue les maux qui désolent la terre au défaut de recueillement : *Desolatione desolata est terra...*

Dieu se fait un sanctuaire intime au fond de l'âme; si nous y entrons pour nous y entretenir avec lui, nous conserverons l'amour de la vertu et le mépris du vice; si nous fuyons sa présence en nous bannissant de ce temple intérieur pour nous répandre dans les créatures, nous oublions que nos âmes sont filles du Très-Haut, sœurs des anges; que le corps est notre prison, la terre notre lieu d'exil. Loin d'entretenir en nous ces nobles pensées, nous nous abaissons et nous attachons à la terre. O puissance du recueillement! ainsi se sont convertis les Madeleine, les Pélagie, les Augustin. Qui ne serait enlevé aux pensées, aux affections terrestres par la vue des saints autels substitués aux spectacles de la terre!

2e SUBD. — **Instruction extérieure.**

Une retraite offre, en second lieu, le genre d'instruction le plus propre à imprimer fortement dans l'âme les vérités de la foi.

On n'enseigne pas dans les missions et retraites d'autre doctrine que celle qui est annoncée dans les chaires chrétiennes, mais le langage des missions a une efficacité particulière. L'ordonnance des sujets est en rapport avec les besoins. C'est ici comme un drame terrible qui est mis sur la scène, et les personnages de ce drame, c'est vous-même. A l'ouverture, on vous met en face de vos fins dernières, en face de la mort, du jugement de Dieu, de l'éternité, de l'enfer et du ciel... Peut-il y avoir une situation plus saisissante? des questions à méditer plus graves? Après, on vous montre le péché qui, avec ses maux infinis, est l'obstacle qui nous empêche d'atteindre notre fin véritable. De cette vue du péché naissent alors en vous des sentiments de componction et de repentir. Alors, dans le regret qui la presse, l'âme s'humilie, se confond, a recours à Dieu, et pense à se rapprocher de lui par un prompt retour.

Ce ne sont là néanmoins que les premières démarches; et ce serait peu de revenir à Dieu, ou ce serait n'y revenir qu'imparfaitement, si ce n'était dans le dessein de s'adonner à la pratique des vertus. C'est pourquoi, dans les instructions de la fin de la mission, on vous propose J. C. pour guide, pour modèle, pour consolateur et pour rémunérateur. Vous le voyez, l'instruction que vous allez recevoir dans le cours de cette mission est spéciale; elle est uniquement pour les grands besoins de votre âme.

3e SUBD. — **Secours d'une grâce spéciale.**

Une mission, ce n'est pas une simple grâce, c'est la grâce des grâces, ou, pour mieux dire, c'est l'assemblage et le concours de toutes les grâces à la fois.

Grâce de la prière, mais d'une prière commune, que nous répandons ici, avec amour, au pied des autels.

Grâce de la parole divine, mais d'une parole, comme je viens de le dire, toute appropriée à vos besoins, toute relative à vos devoirs, et qui n'en sera alors que plus efficace.

Grâce d'édification, d'autant plus encourageante pour la vertu qu'elle est réciproque, qu'elle nous est offerte par nos proches, nos amis, par ceux qu'a nourris et élevés la même foi.

Grâce de consolation. En est-il de plus douce au monde qu'une immense réunion des habitants de toute une cité?

Grâce d'union et d'amour. Or, participant ainsi aux mêmes richesses spirituelles, nous comprendrons plus particulièrement notre confraternité; nous nous aimerons en J. C. d'une charité plus vive.

Grâce de sainteté. C'est le but de la mission. Nous ne venons pas au milieu de vous pour traiter de vos intérêts terrestres, pour donner des leçons de science profane; c'est pour le salut de vos âmes que nous sommes devant vous. La grâce par excellence d'une mission, celle qui les couronne toutes, c'est celle de la sainteté.

ANC. ET NOUV. TESTAMENT.

ANCIEN TESTAMENT.

Si moratus fueris, reputabitur tibi in peccatum (Deut. XXIII. 21).

Dixi nunc capi, hæc mutatio dexteræ Excelsi (Id. LXXVI. 11).

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Et isti non cognoverunt vias meas ; ut juravi in ira mea. Si introibunt in requiem meam (Id. XCIV. 8, 11).

Vocavi et renuistis ; extendi manum meam et non fuit qui aspiceret. Despexistis omne consilium meum et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo, cum vobis, id quod timebatis, advenerit (Prov. I. 24).

Tunc invocabunt me, et ego non exaudiam ; mane consurgent, et non invenient me ; eo quod exosam habuerint disciplinam et timorem Domini non susceperint, nec acquieverint consilio meo, et detraxerint universæ correctioni meæ (Id. ibid. 28).

De propitiato peccato noli esse sine metu, neque adjicias peccatum super peccatum. Et ne dicas : Miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur. Misericordia enim et ira ab illo cito proximant, et in peccatores respicit ira illius. Non tardes converti ad Dominum et ne differas de die in diem ; subito enim veniet ira illius et in tempore vindictæ disperdet te (Eccli. V. 5, 6, 7, 8. 9).

Fugite de medio Babylonis (Jerem. LI. 6).

Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus (Osee, II. 14).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Hæc oportuit facere et illa non omittere (Matth. XXIII. 23).

Pœnitentiam agite ; appropinquavit enim regnum cœlorum (Id. III. 10).

Nisi pœnitentiam egeritis omnes similiter peribitis (Luc. XIII. 3).

Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ... jam enim securis ad radicem arborum posita est (Id. III. 8, 9).

ÉPITRES.

An divitias bonitatis ejus et patientiæ, et longanimitatis contemnis ? Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit ? Secundum autem duritiam tuam et impœnitens cor thesaurizas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii ? (Rom. II. 4).

Abjiciamus ergo opera tenebrarum et induamur arma lucis (Id. XIII. 12).

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis (II Cor. VI. 2).

Surge qui dormis, et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus (Ep. V. 14).

Renovamini spiritu mentis vestræ et induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis (Id. IV. 23).

Memor esto itaque unde excideris et age pœnitentiam, et prima opera fac ; sin autem venio tibi et movebo candelabrum tuum de loco suo (Apoc. II. 5).

SS. PÈRES.

Solitudo, mors vitiorum, purgatorium sordidorum (S. Basil. *De Laud. solit. vit.*).

Sine me, quæso, inquis, utar carne ad perfruendas res turpes, voluter in cœno voluptatum, sanguine imbuam manus, diripiam aliena ; pejerabo, mentiar, et tunc pœnitentiam, ubi abstinuero a malis, agam. At si bona res est peccatum, tuere, ac tene hoc usque in finem ; sin vero ei, qui illud perpetrat, innoxium est, quid rebus perniciosis adhærescis ? Num putas Deum non videre quæ aguntur ? (Id. *Orat.* 3 de *Pœnit.*).

Tu homo sæpe inter ista omnia considera, si justum est ut per totam vitam tuam vitiis et peccatis servias et ad acquirendam vitam jam semivivus assurgas. Numquid tibi hoc fieri vis a servo tuo ut quandiu fortis ac juvenis fuerit, inimicis tuis serviat, et cum ad senectam venerit, tunc ad tuum servitium redire velit ? Quod ergo non vis pati a servo tuo, non est justum, ut facias Domino tuo. Cum tamen multos noverimus, cum sani essent, et frequenter dixisse, pœnitentiam se toto corde desiderare, sed tamen quia illa statim agere noluerunt, sine ipsius remedio de hoc sæculo recesserunt (S. Cæsar. Arelat. *Hom.* 6).

Fuge sæculi mare et naufragium non timebis ; in mari furentibus ventis etsi non omnium naufragium, omnium tamen periculum est (S. Ambros. *L. 4 in Cap.* IV *Luc.*).

Ingredere tu et omnis domus tua in arcam, hoc est, dicit Dominus justo, intra tu in teipsum, intra in tuam mentem, ibi salus est, foris diluvium, foris periculum (Id. *L.* 3 *Offic.* C. 1).

Nescio quid plus lucis in eremo aspicio ; libet sarcina corporis abjecta, ad puram ætheris evolare fulgorem (S. Hieron. *Ep. ad Heliod.*).

Medicus, non vulneri, sed curæ proficit, et saluti ; nec putredini, nec morbis, sed soli congaudet ille sanitati. Ita et Deus qui pro magnitudine vulneris, adhibuit magnitudinem vigoremque medicinæ, et nec peccato, sed homini largitus est gratiam, nec ad multiplicanda sed ad delenda delicta, imbrem suæ pietatis effudit. Nemo sic de ægritudine gratuletur ut velit in vulnere permanere (S. Chrysol. *Serm.* 113).

De mundano pelvere etiam religiosa corda sordescunt (S. Leo, *Serm. 4 Quadr.*).

Ubi in aula mentis possit homo divinæ vacare sapientiæ ubi omni strepitu terrenarum silente curarum, in meditationibus sanctis et deliciis lætetur æternis (Id. *De jejun. decim. mens.*).

Sunt multi quos peccare non pudet. O incredibilis insania ! de vulnere ipso non erubescis. Nonne vulnus fetidum et putridum est ? Confuge ergo ad medicum, age pœnitentiam, dic : *Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper. Tibi soli peccavi*, quia tu solus sine peccato (S. August. *in Ps.* L).

Quid prodest solitudo corporis, si solitudo defuerit mentis ? (S. Greg. 3 *Moral. C.* 22).

Cum Esau de venatu rediisset et cognovisset quod Jacob benedictionem quam ipse exspectabat, accepisset, vehementer doluit et flevit ; sed licet ubertim fleret, tamen locum pœnitentiæ tunc non invenit. Sic et vos, præcavete ne cum post mortem debetis recipere benedictionem, reprobemini, et locum pœnitentiæ tunc non inveniatis, si modo primatum vestræ dignitatis propter brevem aliquam delectationem perdideritis. Tarde enim in illo sæculo quæritur pœnitentiam cum jam fratres nostros benedictionem quam sperabamus, accepisse cognovimus, et nos sine benedictione relictos esse. Nunc enim tempus est pœnitentiæ non tunc (S. Anselm. *apud Mansi. Tr.* 81. *Disc.* 5).

ÉCRITURE SAINTE.

POUR L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

Verumtamen vias meas in conspectu ejus arguam et ipse erit Salvator meus (Tob. XIII. 15).

Quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris compungimini (Ps. IV. 5).

Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper (Id. L. 4).

Meditatus sum nocte cum corde meo et excitabar, et scopebam spiritum meum (Id. LXXVI. 7.)

Per agrum pigri hominis transivi, per vineam viri stulti (seipsum cognoscere et scrutari negligentis) et ecce totum repleverant urticæ et operuerunt superficiem ejus spinæ, et materia lapidum destructa erat (Prov. XXIV. 30).

Super speculam Domini ego sum stans jugiter per diem et super custodiam meam, stans totis noctibus (Is. XXI. 8).

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ (Id. XXXVIII. 15).

POUR LA CONTRITION.

Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum Deus non despices (Ps. L. 19).

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ (Is. XXXVIII. 15).

Postquam convertisti me egi pœnitentiam, confusus sum et erubui (Jerem. XXXI).

Cui comparabo te, vel cui assimilabo te, Filia Jerusalem ? Cui exæquabo te, et consolabor te, virgo Filia Sion ? Magna enim velut mare contritio tua ; quis medebitur tibi ? (Thren. II. 13).

Sanabo contritiones eorum, diligam eos, quia aversus est furor meus ab eis (Osee. XIV. 5).

Convertimini ad me in fletu et planctu, et scindite corda vestra (Joel. II. 13).

Publicanus, a longe stans, nolebat nec oculos ad cœlum levare ; sed percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori. Dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam ab illo (Luc. XVIII. 13, 14).

POUR LE RECUEILLEMENT DURANT LA MISSION.

Vas quod non habuerit operculum, nec ligaturam desuper immundum erit (Num. XIX. 15).

Et lætati sunt quia siluerunt, et deduxit eos in portum (Ps. CVI. 30).

Qui custodit os suum, custodit animam suam ; qui autem inconsideratus est ad loquendum, sentiet mala (Prov. XIII. 3).

Qui diligit cordis munditiam, propter gratiam labiorum suorum, habebit amicum regem (Id. XXI. 10).

Ubi sunt verba plurima, ibi frequenter egestas (Id. XIV. 23).

Vidisti hominem velocem ad loquendum ? Stultitia magis speranda est quam illius correptio (Id. XXIX. 20).

Honor et gloria in sermone sensati ; lingua autem imprudentis subversio illius (Eccle. V. 15).

Beatus vir, qui non est lapsus verbo ex ore suo (Eccli. XIV. 1).

Est tacens, qui invenitur sapiens ; est odibilis, qui procax est ad loquendum (Id. XX. 6).

Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei (Thren. III. 26).

POUR LA CLOTURE D'UNE MISSION.

OU RETRAITE.

PERSÉVÉRANCE.

TEXTE.

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.
MATTH. X. 22.

Je dois, M. F., terminer les saints exercices de la mission par le sujet si important de la persévérance. Ce dernier entretien sera simple comme un adieu, il sera confus et entrecoupé peut-être comme un cri de séparation. N'importe, s'il n'y a pas la trace de l'intelligence, j'ose bien espérer au moins que celle du cœur s'y trouvera. Je suivrai le chemin ordinaire : 1° *les motifs*; 2° *les moyens de la persévérance*; tel sera l'ordre de cette instruction.

Ier POINT.

MOTIFS DE PERSÉVÉRANCE.

1re SUBDIVISION. — **Immutabilité de Dieu.**

Dans sa bienfaisance à notre égard, Dieu n'a jamais changé dans son amour. Depuis l'éternité, en quelque sorte, il est à nous ; car nous existons toujours dans sa pensée, et il nous affectionne sans cesse. Son amour, par conséquent, traverse les siècles et ne subit jamais la moindre vicissitude.

Eh bien! M. F., puisque Dieu ne se lasse pas de nous aimer, pourrait-il se faire que nous fussions assez coupables pour repousser cet amour? Et pourquoi donc voudriez-vous l'abandonner désormais, vous qui lui avez fait de si solennelles promesses? Si Dieu avait cessé d'être le même, je concevrais le changement en vous; mais écoutez ce qu'il vous dit : *Ego Dominus, et non mutor.*

2e SUBD. — **Récompenses éternelles.**

S'il devait y avoir un terme dans la récompense que Dieu nous propose, je concevrais un terme dans l'affection que nous lui donnons. Mais il n'y aura jamais de relation possible, vous dit un saint, entre ce que vous souffrez et ce qu'il vous donnera; il n'y aura jamais de comparaison à établir entre ce que vous faites et ce qu'il se propose de vous départir en récompense. Or pourriez-vous donc vous lasser? Oh! de grâce, quand les moments deviendront périlleux, franchissez donc les limites de la vie ; de grâce, entr'ouvrez devant vous les portes de l'éternité et voyez ce que Dieu vous prépare.

3e SUBD. — **Longanimité de Dieu.**

Vous rappellerai-je la longanimité et la patience de Dieu? Il vous a si longtemps attendus quand vous n'étiez pas à lui ; il a courageusement enduré le sacrifice et supporté son holocauste avec patience ; et vous, parce qu'il y aura quelques tentations sur votre chemin, vous vous lasseriez!...

4e SUBD. — **Grande consolation qu'on trouve dans la persévérance.**

Servir Dieu et persévérer dans son amour, ce n'est pas seulement remplir un devoir, mais satisfaire à un besoin du cœur et se procurer une grande consolation.

Lorsque Dieu y était, la famille était dans la joie; lorsque Dieu y était, l'intimité conjugale n'était jamais troublée ; lorsque Dieu y était, les relations entre les parents et les enfants réalisaient, au sein du foyer, quelque chose de la paix et du calme bienheureux du ciel. Et, ensuite, qui pourrait raconter la douce paix que nous goûtions dans le fond de l'âme?

Mais si vous y êtes infidèles, toutes ces sources vont tarir ; si vous n'êtes plus à Dieu, toutes ces consolations, vous ne les sentirez plus.

5e SUBD. — **Nécessité de la persévérance en vue du prochain.**

La persévérance, je vous la demande non-seulement pour Dieu, non-seulement pour vous-mêmes, mais encore pour votre prochain.

C'est par les justes que nous serons sauvés, dit l'Ecriture. La persévérance, c'est la justice, le bon exemple, donc le salut d'autrui.

6e SUBD. — **Précepte de la persévérance.**

La persévérance, d'ailleurs, est un précepte formel. Ecoutez les paroles de l'Evangile. Ayant guéri un paralytique, le Sauveur lui dit avant qu'il s'éloigne : *Jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat* (Joan. v. 14). Il dit qu'on raillera et qu'on trouvera insensé celui qui, ayant jeté les fondements d'un édifice, ne prend point ses mesures pour pouvoir l'achever : *Omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare* (Luc. XIV. 29, 30). Il dit expressément : *Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei* (Luc. IX. 62). De plus, et comme conclusion à cette doctrine, la persévérance est proclamée le sceau du salut : *Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (Matth. XXIV. 13).

7e SUBD. — **La persévérance est le gage du salut.**

Nous venons de l'attester par cette parole : *Qui perseveraverit...* le Sauveur recommande à son apôtre bien-aimé de dire à l'évêque de Smyrne : *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ* (Apoc. II. 10). Ailleurs, le même apôtre dit encore : *Vos quod audistis ab initio, in vobis permaneat. Si in vobis permanserit quod audistis ab initio et vos in Filio et Patre manebitis. Et hæc est repromissio quam ipse pollicitus est nobis, vitam æternam* (I Joan. II. 24, 25).

C'est de la fin que dépend le sort et le discernement des hommes dans l'autre vie. Cette fin, si nous voulons qu'elle soit bonne, doit avoir des précédents qui lui soient conformes. Ce que l'on appelle persévérance finale, c'est-à-dire persévérance qui assure le salut, n'est autre chose que le dernier acte faisant suite à une série d'actes de justice qui ont précédé. Tous ces actes, disent les docteurs, sont comme autant de parties de cette persévérance totale qui nous sauve, et concourent, par conséquent, à former le dernier, qui nous garantit le salut. D'où il suit qu'on n'arrive à la persévérance finale que par la persévérance quotidienne, que par la persévérance commencée, qui est celle de la vie ; car sans commencement il n'y a point de fin. La persévérance, M. F., est donc le moyen assuré du salut. Voyez maintenant combien il vous importe de continuer à vivre saintement.

IIe POINT.

MOYENS DE PERSÉVÉRANCE.

La persévérance n'est autre chose que la conservation de la vie spirituelle en nous. Or, le Seigneur a voulu établir entre l'ordre spirituel et l'ordre matériel les harmonies, les affinités les plus étroites. De telle sorte que les mêmes moyens qui nous sont nécessaires pour la conservation de la vie matérielle nous sont aussi nécessaires pour la conservation de la vie spirituelle.

1re SUBDIVISION. — **La prière.**

Le premier moyen nécessaire à la conservation de la vie matérielle, c'est la parole. Si l'homme ne savait pas dire ce qu'il souffre, s'il ne savait se plaindre ni communiquer ses impressions, il ne pourrait vivre longtemps, parce qu'il serait privé des secours auxquels naturellement il peut recourir en des circonstances périlleuses.

Eh bien ! il y a une parole, spirituelle aussi, qui est nécessaire à la conservation de cette vie, et cette parole, c'est la prière. Oui, la prière, pour dire à Dieu ce que l'on souffre; la prière, pour porter vers le Ciel le cri de ses détresses; la prière, pour exprimer ses inquiétudes, ses douleurs, et, par conséquent, tous les besoins de son âme; la prière, pour relier notre existence à celle de Dieu, pour suspendre notre vie à la vie divine.

2e SUBD. — **Les bonnes compagnies.**

Un second moyen pour conserver la vie matérielle, c'est la société. Si nous étions seuls, en effet, notre vie tout entière ne pourrait se développer ; nous avons besoin du contact de la société pour arriver à une maturité complète sous le rapport matériel comme sous le rapport intellectuel.

Eh bien! dans l'ordre spirituel aussi, pour vivre, il faut une société, il faut des sources où s'alimenter, il faut une intimité pieuse qui restaure, il faut des compagnies qui aident, il faut des méditations qui édifient. Heureux, M. F., si nous savions habiter toujours un milieu favorable à notre sentiment religieux! (Citer l'exemple des hirondelles qui s'appuient entre elles en volant.)

Eh bien! serrons-nous les uns à côté des autres, cherchons la commisération de ceux qui savent compatir.

3e SUBD. — **La fréquente communion.**

Le troisième moyen pour conserver la vie matérielle, c'est la nourriture.

Eh bien! dans l'ordre spirituel, il en est de même. Une nourriture a été établie, et, si vous avez le malheur de vous en séparer vous comprendrez que vos forces diminuent.

Si la nourriture était loin; si, comme la Sunamite, il fallait vous exiler parce qu'il n'y a pas d'eau près de la maison, je comprendrais la négligence. Mais les tables ne manquent pas dans la société sainte à laquelle vous appartenez, mais la maison de Dieu est près de la vôtre. Hélas! M. F., comment vivrions-nous de la vie de Dieu, quand nous nous éloignons de la table où l'on mange le pain des anges et où l'on boit le vin qui fait germer les vierges!

4e SUBD. — **Dévotion à la mère de Dieu.**

Enfin, il est une quatrième condition d'existence pour la vie matérielle : c'est la maternité. Sans une mère tendre et dévouée, l'enfant mourrait. Dans l'ordre spirituel il en est ainsi. Vous qui êtes enfants encore dans la vie des élus, si vous n'avez pas soin d'intéresser à vous cette maternité, vous ne vivrez pas. Le Seigneur a voulu qu'il en fût ainsi, afin de vous rendre sa Mère plus vénérable. Dieu, qui est Père et qui a des devoirs de justice, serait obligé de frapper ; mais vous, ô Marie! qui êtes Mère, vous ne frapperez jamais!

PREMIER PLAN.

POUR L'OUVERTURE DU JUBILÉ.

(BOURDALOUE.)

Ier POINT.

DE LA GRACE DU JUBILÉ.

IIe POINT.

DES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR AVOIR PART A L'INDULGENCE DU JUBILÉ.

IIIe POINT.

DES FRUITS DU JUBILÉ.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

DE LA GRACE DU JUBILÉ.

1 — Indulgence du Jubilé;
2 — Excellence de cette indulgence.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

DES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR AVOIR PART A L'INDULGENCE DU JUBILÉ.

1 — Être en état de grâce;
2 — Accomplir les œuvres prescrites par la Bulle.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

DES FRUITS DU JUBILÉ.

1 — Le Jubilé est l'engagement le plus naturel au renouvellement de vie;
2 — Le Jubilé est le moyen le plus efficace de ce renouvellement de vie;
3 — Le Jubilé est l'occasion la plus avantageuse pour ce renouvellement de vie.

DEUXIÈME PLAN.

POUR L'OUVERTURE DU JUBILÉ.

(UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

PRINCIPES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE RELATIVEMENT AUX INDULGENCES.

IIe POINT.

CONDITIONS POUR GAGNER LE JUBILÉ.

IIIe POINT.

APPEL UNIVERSEL A LA GRACE DU JUBILÉ.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

PRINCIPES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE RELATIVEMENT AUX INDULGENCES.

1 — De la satisfaction;
2 — Du trésor des indulgences;
3 — De la concession des indulgences;
4 — De l'indulgence du Jubilé.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

CONDITIONS POUR GAGNER LE JUBILÉ.

1 — Elles n'ont rien d'austère ni de difficile;
2 — Énumération de ces conditions.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

APPEL UNIVERSEL A LA GRACE DU JUBILÉ.

1 — Aux justes;
2 — Aux tièdes et aux indifférents;
3 — Aux pécheurs.

TROISIÈME PLAN.

POUR LA CLOTURE DU JUBILÉ.

(RICHARD, *L'avocat.* — *Voy.* LES SUJETS *Persévérance* ET *Mission.*)

Ier POINT.

MOTIFS DE PERSÉVÉRANCE.

IIe POINT.

MOYENS DE PERSÉVÉRANCE.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

MOTIFS DE PERSÉVÉRANCE.

1 — Inutilité de la grâce du Jubilé sans la persévérance;
2 — Cette grâce du Jubilé tournera à votre condamnation sans la persévérance.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

MOYENS DE PERSÉVÉRANCE.

1 — Vigilance sur soi et hors de soi;
2 — Bonnes œuvres.

EXAMEN DE CONSCIENCE.

SS. PÈRES.

Ecce habes codicem ubi scribas quotidianum expensum. Habeto codicem conscientiam tuam, et scribe quotidiana peccata. Quando accubueris super stratum tuum, profer in medium codicem conscientiam tuam, et reminiscere peccata tua. Dicite in corde tuo : Expendimus diem, o anima, quid boni fecimus, aut quid mali operati sumus? et si quid boni fecisti, gratias age Deo; si quid mali, de cætero ne facias (S. Chrys. *in Ps.* L.).

Nihil est quod sic quisque debeat cogitare nisi ut in seipsum oculos conjiciat, se discat, se discutiat, se inspiciat, se quærat et se inveniat, et quod displicet, necet, et quod placet optet et plantet (Id. *Ibid.*).

Reproborum esse proprium solet, semper prava agere et nunquam quæ egerint retractare; omne enim quod faciunt, cæca mente pertranseunt; factumque suum, nisi cum puniti fuerint, agnoscunt. At contra electorum est actus suos quotidiæ ab ipso cogitationis fonte discutere, et omne quod turbidum profluit ab intimis exsiccare (S. Greg. 35 *Moral.*).

Scrutemur juxta prophetam vias nostras et studia nostra, et in eo se quisque judicet profecisse, non cum invenerit, quod reprehendat, sed cum, quod invenerit, reprehendet (S. Bern. *Serm.* 58 *in Cant.*).

Mane propone, vespere discute mores tuos; qualis hodie fuisti in verbo, opere et cogitatione quia in his sæpius forte Deum offendisti et proximum (*Imit. Chr. L.* 1. *C.* 19. 55. § 4).

MOTIVA.

I. Utilitas. Abbas Pimenius olim dixit : hæc sola hominis justitia est ut semper semetipsum reprehendat, et tunc justificabitur cum *sua peccata* condemnat. Tum ad *virtutes* acquirendas, pro quibus cudendis examen officina vocatur; tum ad *notitiam sui*, quæ omnium scientiarum altissima est et utilissima, comparandam (Rosweid, *p.* 519).

II. Jucunditas. S. Dorothæus advertit, illud potissimum ut turbemur in causa est quod cedulo nosmetipsos non accusamus (S. Doroth. *Serm.* 1).

MEDIA

ad examen hoc diligenter faciendum.

1° Ponderare cogitationes, desideria, verba, actus, omissiones; 2° revolvere omnia præcepta Decalogi, Ecclesiæ, peccata capitalia; 3° recogitare diem, annum, loca, proximum, obligationes, status; 4° lumen a Deo petere; 5° dolere de peccatis commissis; 6° tandem propositum emendationis concipere.

EXEMPLA SACRA.

David. Meditatus sum nocte cum corde meo (Ps. LXX. 6).

Ezechias. Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ (Is. XXXVIII. 15).

Les solitaires. Olim antiqui monachi libellum cingulo appensum habebant, in quo omnes suas cogitationes annotabant ut eas noctu facilius cognoscerent et suo pastori referrent (S. J. Clim *Grad* 4).

S. Ignace. Singulis horis animum colligere consueverat (Ribad. *in ej. Vit.*).

Sic S. Fr. Xaver., S. Fr. Borgias, J. Berchman, J. Ortunus.

EXEMPLA PROFANA.

Phocylides, Stobæo teste, primus omnium videtur docuisse quomodo quotidie seipsum quisque ad conscientiæ tribunal citare debeat (Drexel. *in Trimegist.*).

Ciceron. Pythagoreorum more exercendæ memoriæ gratia, quid quoque die dixerim, audiverim, egerim, commemoro vespere (*De Senectute*).

Sextius. Consummato die, cum ad nocturnam quietem se recipiebat, semper animum suum quærebat : Quod hodie malum tuum sanasti? cui vitio obtulisti? qua parte melior es? (Senec. *L.* 3 *de Ira*).

SenequE. Initium salutis est notitia peccati. Egregie mihi hoc dixisse videtur Epicurus; nam qui peccare se nescit, corrigi non vult (*Ep.* 28 *ad Lucil.*).

Cum sublatum e conspectu lumen est et conticuit uxor, moris jam mei conscia, totam diem mecum scrutor, facta ac dicta mea remetior. Nihil mihi abscondo, nihil transeo. Quare enim quicquam ex erroribus meis timeam cum possim mihi ipsi dicere : Vide ne istud amplius facias; nunc tibi ignosco (Id. *de Ira. L.* 3).

CONTRITION.

SS. PÈRES.

Tanto amplius peccati rubigo consumitur, quanto peccatoris cor magno charitatis igne concrematur (S. Grég. *Hom.* 33).

Absolvi vis? ama; charitas, quæ est virtualis contritio, cooperit multitudinem peccatorum; negationis crimine quid pejus? et tamen Petrus amore solo valuit hoc delere, probante Domino, cum dicit : *Petre, amas me?* (S. P. Chrysol. *Serm.* 94).

Dominus nescit deserere quem contrito corde senserit supplicare (Cassiod. *Super Ps.*).

Quo uberius culpa fletur, eo altius cognitio veritatis attingitur (S. Greg. *L.* 27 *Moral.*).

Intus habeo victimam quam immolem; intus habeo thus quod imponam; intus habeo sacrificium quo flectam Deum meum : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus* (S. August. *in Ps.* XLI).

Contritio est unguentum sua fragrantia totam domum ecclesiæ replens (S. Bern. *in Cant. Serm.* 10).

Pungeris bene si compungeris (Id. *Ibid.*)

Contritio apostema pungit, confessio aperit et saniem emittit, satisfactio cataplasmata apponit; per hanc igitur punctionem conteritur cor humanum et tunc peccati delectatio totaliter effunditur (Id. *in Sentent.*).

Contritio expellit peccatum de anima, in peccatum autem tria sunt mala, macula, offensa, reatus. Per peccatum anima sordidatur, Deus irritatur; debitum æternæ mortis meretur; in contritione autem contra maculam est expiatio, contra offensam est propitiatio, contra reatum afflictio (S. Bonav. *Serm.* 2 *in Dom. infr. Oct. Epiph.*).

Dolor cordis triplex, acer, acrior, acerrimus. Acer quia Creatorem offendisti, cujus leges cum cœlestia terrestria conservent, in tanta Republica Dei, tu solus peregrinus es, imperatoriæ majestatis dexteram contemnens. Acrior, quia cum Creatore Patrem etiam ad iram provocasti; qui tibi min.strat siderum cursus et fructuum ubertatem. Acerrimus qui pertranseat animam, quod beneficium contempseris ejus qui dolorem crucis sustinuit, ne dolorem amplius sustineres inferni (Hugo a S. Vict. *ap. Mansi. Disc.* 13).

MOTIVA.

I. Quia magno pretio habetur apud Deum cor veraciter pœnitens. Contritio est ferventissimus charitatis et amoris actus. Faciat anima quidquid poterit et noverit in debitorum suorum satisfactionem, instituat, et multiplicet jejunia, eleemosynas, peregrinationes, extases, animarum conversiones, opera omnia misericordiæ... quasi nihil despiciet Deus in comparatione vel unius contritionis actus; sicuti minimus gratiæ sanctificantis gradus abunde sufficit ad integram etiam abolendam peccatorum infinitatem, ita et solus veræ contritionis gradus vel unicus sufficiet ad eumdem præstandum effectum (Mansi. *Disc.* 22).

II. Quia Deus patienter exspectat contritionem nostram. Considera quomodo te sustinuit Deus et exspectavit cum multa patientia, quomodo pro offensis multa bona dedit; offensus rogat ut redeas ad illum; et considera tuam duritiam, pertinaciam, ingratitudinem et pravitatem. Quam male respondisti tam bono Patri! (S. Thom. Villan. *in Dom. Pass.*).

MEDIA.

I. Gratia divina sedulo implorata. Nam contritio est donum Dei specialissimum, nostras excedens vires (S. Ambr. *in Ps.* CVIII).

II. Peccati magnitudo demonstrata. Nam compunctionis gratia menti non infunditur nisi prius ipsa ei peccati magnitudo demonstretur (S. Greg. *L.* 5. *in* II *Reg. C.* XXI).

ASCETICA.

I. In quo proprie consistat contritio. Vera contritio ex amore debet procedere, non ex timore aut amore sui. Unde S. August. : Oportet pœnitentem non solum Deum timere judicem, sed et justum diligere (S. Thom. Vill. *in Dom. pass.*).

II. Unde oriatur contritio. Contritio est amoris sancti soboles. Ideo nasci debet ex consideratione Majestatis divinæ offensæ.

III. Unde oriatur difficultas contritionis. Ut habeatur contritio vera tantum debet peccatum displicere rationi quod nullo commodo vel incommodo velit consensisse in ipsum. Porro in illo est difficultas contritionis (S. Bonav. *in* 4 *Dist. art.* 2).

Versiculi circa contritionem et attritionem :

Oderunt peccare boni, virtutis amore.
Oderunt peccare mali, formidine pœnæ.

RECUEILLEMENT.

SS. PÈRES.

Quando stamus ad orationem, fratres dilectissimi, vigilare et incumbere ad preces toto corde debemus. Cogitatio omnis sæcularis et carnalis abscidat, nec quicquam tunc animus quam id solum cogitet quod precatur (S. Cypr. *L. de Orat. Dom.*).

Ingreditur mors per ostium tuum, si falsa loquaris, si turpiter, si procaciter, postremo si ubi non oportet loquaris (S. Ambr. *L.* 2 *de Virg.*).

Silendi patientia, opportunitas loquendi et contemptus divitiarum sunt maxima virtutum fundamenta (Id. *in Offic.*).

Quæ murum silentii non habet, patet inimici jaculis civitas mentis (S. Gregor. *Moral. L.* 6).

Recte scit dicere qui ordinate scit tacere (Id. *Ibid.* 3).

Dum strepitus humani cessant alloqui, construitur in te per silentium templum Spiritus sancti. Templum quippe Dei per silentium crescit, quia cum mens humana per exteriora verba se non diffundit, in sublime fastigium spiritualis ædificii structura consurgit, tantoque succrescens in altiora sustollitur quanto per custodiam silentii externi sese fundere prohibetur. Custos enim justitiæ silentium (S. P. Damian. *Ep.* 130).

Mens quæ non habet murum silentii, de facili penetratur jaculis inimici, et ideo dicit Augustinus, murum debet esse os hominis nisi ad tria, scilicet ad laudem Dei et accusationem sui et utilitatem proximi (S. Bonav. *in Reg. nov. C.* 25).

MOTIVA.

I. Utilitas. Quæ multiplex : 1° ad perfectionem assequendam (Cassian. *col.* 14); 2° ad orationem fructuosius instituendam (S. Basil. *Instit. mon.*); 3° ad artem loquendi addiscendam (Hugo a S. Vict. *in tit. Mon.*).

II. Stultitia mentis evagationis et eloquii et irreverentia. Si dum oras mens tua distrahitur, sive per oculos, sive per aures, sive per cogitationes; scito hoc inimici Dei esse opus (S. Ephrem, de *Panop. spirit.*).

MEDIA.

I. Christi exemplum ob oculos habere. Verbum æternum sub silentio se premit (Guerric. *de Annunt.*).

II. Orationis studium. Sicut silentium est causa sanctæ contemplationis, ita hæc vicissim est causa silentii (Rodriguez, *de Perf. tr.* 2).

III. Imaginatio præsentiæ Dei. Quam supplex et humilis qui intentus est animo Majestatis gloriæ in præsentia angelorum! (S. Bern. *Serm. de* 4 *mod. orandi*).

IV. Sensuum custodia; constantia in tentationibus repellendis, affectuum moderatio.

EXEMPLA.

Solitaires. Quidam frater interrogavit senem, usquequo servandum est silentium? Respondit senex : usquequo interrogeris; in omni enim loco, si taciturnus fueris, requiem possidebis (*Vita SS. PP.*).

S. François d'Assise. Cum oraturus ecclesiam ingrediebatur dicere solebat : Manete hic, cogitationes meæ, donec egrediar (March. *in Hort. past.*).

S. Thomas d'Aquin. Tam studiose servabat silentium ut ea de causa bos mutus a commilitonibus diceretur (Surius, *in Vita*).

AXIOMATA.

Homo sapiens tacebit usque ad tempus (Eccli. XX. 7).
Silentium cultus justitiæ; et bonum est exspectare (Is. XXXII. 17).
In multiloquio non deerit peccatum (Prov. X. 19).
Non in commotione Dominus (III Reg. XIX. 11).
Tempus tacendi, tempus loquendi (Eccl. III. 7).
Aut dic aliquid melius silentio, aut sile (*vetus iambus*).
Expers periculi est præmium silentii (*vetus iambus*).
Silentium rebus egendis omnia est;
Utilior haud est ulla res silentio (*iambus vetus*).
Nobile lingua bonum, si fari in tempore novit;
Nobile lingua malum, si fari in tempore nescit (Barbonius).
Alium silere cum voles, prius sile (Seneca, *in Hyppolit.*).
Duorum sapientium tacebit prius (Drexel, *in Phaet.*).
Lædi et silere, summa fortitudinis est (Id. *in Rosis select.*).
Dixisse me pœnituit aliquando, tacuisse nunquam (Xenocrates, *apud Valer. Max.*).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

POUR L'OUVERTURE DU JUBILÉ.

TEXTE.

Sanctificabis annum quinquagesimum et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ... Revertetur homo ad possessionem suam et unusquisque ad familiam pristinam, quia Jubilæus est.

LEVIT. XXV. 10.

La cinquantième année était, chez la nation juive, une année jubilaire, c'est-à-dire une année d'allégresse, une année réparatrice qui replaçait dans leur ancien état tous ceux des enfants d'Israël qui avaient été visités par l'infortune. Pour le peuple chrétien le Jubilé promet des biens d'un ordre supérieur. Par les grâces et les bienfaits qu'il nous accorde, il nous rend la liberté des enfants de Dieu, les biens de la grâce, l'espérance de rentrer dans la vraie patrie et dans l'héritage céleste dont le péché nous avait exclus.

Bénissons le Seigneur, M. F., rendons-lui de vives actions de grâces pour l'insigne faveur qu'il daigne nous faire aujourd'hui, et surtout hâtons-nous d'en profiter.

Je me propose, dans ce discours, de vous exposer *les principes* de l'Eglise concernant les indulgences; de vous indiquer *les dispositions* requises pour les obtenir; en deux mots c'est vous dire ce *que vous devez connaître et pratiquer* concernant le Jubilé.

Ier POINT.

PRINCIPES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE RELATIVEMENT AUX INDULGENCES.

Nous suivrons dans cet exposé la célèbre Bulle *Unigenitus Dei Filius*, du pape Clément VI, qui est en quelque sorte la Charte du Jubilé pour les chrétiens, comme le chapitre vingt-cinquième du Lévitique l'était pour les Juifs, et qui doit être comptée parmi les plus magnifiques monuments de l'Eglise enseignante.

1re SUBDIVISION. — **De la satisfaction.**

Le péché entraîne avec lui deux conséquences : la souillure de l'âme, devenue indigne de l'héritage céleste, et la dette contractée par cette âme envers la souveraine justice de Dieu, ou, pour nous servir des termes consacrés par l'Ecole, on distingue dans le péché la *coulpe* et la *peine*.

En quelque temps que le pécheur se repente de son iniquité, s'il confesse sa faute avec componction, à l'instant l'absolution du prêtre, mêlant en quelque sorte aux larmes de cette âme pénitente une goutte du sang de Jésus-Christ, efface, détruit, anéantit la souillure dont elle était couverte, lui rend sa vie et sa beauté premières. Mais si cette âme, par la sentence du prêtre, est remise en possession du fonds et des fruits de son premier héritage, elle n'est pas pour cela déchargée de toutes ses dettes et de ses obligations.

C'est, si vous voulez, un roi rentré dans ses Etats, remonté sur son trône, mais sur qui les malheurs du passé ont fait peser de lourdes charges à acquitter. Et si le pécheur réconcilié, par le seul fait de sa reconciliation, n'a plus à redouter la peine éternelle, la justice de Dieu attend de lui d'autres satisfactions, et elle les exigera dans ce monde ou dans l'autre (*Voyez* Exemples, ci-après, de ces satisfactions).

2e SUBD. — **Du trésor des indulgences.**

Il existe dans l'Eglise un riche trésor de satisfactions surabondantes. Toutes les actions, toutes les vertus, toutes les souffrances des hommes constitués dans la grâce ont deux propriétés et renferment deux valeurs distinctes, celle du mérite et celle de la satisfaction. Le mérite obtient toujours sa récompense personnelle par une augmentation de gloire dans les cieux; ce que chacun aura semé, il le moissonnera jusqu'au dernier épi. La satisfaction, au contraire, ne profite à celui dont elle provient que jusqu'à la solution de sa dette, et sa dette personnelle une fois acquittée, toute la valeur satisfactoire de ses œuvres ne saurait plus lui être utile. Sera-t-elle perdue pour cela? Non. Elle entrera dans le trésor commun de l'Eglise, trésor immense, infini.

La sainte théologie va vous révéler de quelles valeurs il se compose. Ce sont, avant tout, les satisfactions surabondantes du Fils de Dieu, « lequel étant innocent, et ayant répandu sur la croix, non point cette goutte unique de sang qui eût suffi pour la rédemption de tout le genre humain, mais des flots entiers, dont l'effusion miséricordieuse ne saurait être inutile et superflue, a acquis à l'Eglise militante un trésor inconsomptible » (Bulle *Unigen. Dei Filius*).

A ce fonds, déjà intarissable, viennent se joindre toutes les satisfactions de la bienheureuse Mère de Dieu, qui, n'ayant jamais péché, n'avait point à satisfaire pour elle-même; et enfin toutes les satisfactions surabondantes d'un grand nombre d'élus qui ont souffert et expié sur la terre bien au delà de la mesure de leurs propres besoins (*Ibid.*). Toutes ces valeurs réunies forment ce fonds commun qu'on appelle le Trésor de l'Eglise.

3e SUBD. — **De la concession des indulgences.**

Les biens de la communauté doivent être distribués aux particuliers par l'autorité de celui qui préside la communauté. Le chef de la communauté chrétienne, c'est le Souverain Pontife. A lui donc il appartient d'appliquer les valeurs satisfactoires dont il a la dispensation et de les faire profiter à ceux qui en ont besoin moyennant les conditions dont il est le juge; à lui, en qualité d'économe de l'Eglise, de couvrir les dettes de ses enfants nécessiteux mais repentants, avec les richesses surabondantes des autres membres de la communion sainte.

4e SUBD. — **De l'indulgence du jubilé.**

L'indulgence du jubilé est une de ces indulgences plénières tirées de ce fonds inépuisable qui sert à la rémission de la peine temporelle imposée à nos péchés. Cette indulgence est précieuse, parce que nulle n'est plus *authentique*, plus *autorisée*, plus *universelle*.....

IIe POINT.

CONDITIONS POUR GAGNER LE JUBILÉ.

1re SUBDIVISION. — **Elles n'ont rien d'austère ni de difficile.**

Admirez comme la religion se montre ici pour vous bonne, compatissante, magnifique! Que vous demande-t-elle pour effacer toute une vie de péchés, pour acquitter tant de dettes anciennes et nouvelles qui se sont accumulées sur votre tête comme un trésor de colère, sans cesse grossi par des iniquités ajoutées à des iniquités? Vous demande-t-elle de vous réduire à la pauvreté de Jésus-Christ, de vous dépouiller de ces biens dont l'amour désordonné fût si souvent pour vous une occasion de tentation et de chute? Vous prescrit-elle de passer vos jours et vos nuits dans de longues veilles, dans une continuelle méditation de la loi de Dieu et de ses jugements pour réparer tant d'omissions et de négligences que vous avez à vous reprocher à l'égard du grand devoir de l'adoration et de la prière? Vous impose-t-elle des pratiques austères, de rudes macérations, que n'auraient que trop méritées tant de sensualités, de recherches, de raffinements de délicatesse, pour ne pas dire tant de grossières intempérances et de honteuses voluptés? Vous ordonne-t-elle d'aller dans les déserts et les solitudes pleurer votre âme perdue, votre Dieu offensé, votre éternité livrée et vendue à la première passion qui l'a marchandée; dans ces antres et ces rochers de la Thébaïde qu'effrayaient, tout affreux et sauvages qu'ils sont eux-mêmes, les austérités des Pacôme et des Hilarion, qui n'avaient pourtant, comme vous, que le même ciel à conquérir, et qui avaient de moins que vous à expier les péchés qui en interdisent l'accès?

2e SUBD. — **Énumération de ces conditions.**

Quand la religion vous demanderait tous les sacrifices dont je viens de vous parler, vous devriez les lui faire avec joie, pour retrouver votre âme misérablement engagée dans les voies de la perdition éternelle! Mais non, elle ne met pas votre volonté à cette épreuve; elle vous dit : Faites quelque *aumône*, une aumône à votre choix, à la discrétion de votre cœur, *et voici que tout va devenir pur en vous* (Luc. XI. 41). Elle vous dit : Faites quelques visites à Jésus-Christ dans son temple, adressez-lui quelques prières, et *votre prière pénétrera les cieux* (Eccli. XXXV. 21), et en redescendra avec la grâce, et Jésus-Christ visitera votre âme; il la purifiera de ses souillures et l'embellira de vertus. Elle vous dit : Imposez-vous pour quelques jours un *jeûne* facile, une abstinence légère, et non-seulement la peine éternelle vous est remise, mais la grâce de la peine temporelle elle-même vous est octroyée par surcroît. Elle vous dit : *Confessez vos péchés*, repentez-vous du mal que vous avez fait; enfant prodigue, revenez dans la maison de votre père, jetez-vous à ses pieds; il vous recevra dans ses bras; il vous fera asseoir à sa table; il ne veut tirer d'autre vengeance de votre infidélité que de vous traiter avec plus d'amour et de distinction que le fils demeuré fidèle.

IIIe POINT.

APPEL UNIVERSEL A LA GRACE DU JUBILÉ.

1re SUBDIVISION. — **Aux justes.**

Le juste est toujours dans la maison de son père; il s'enivre des délices de sa table, il est admis à la jouissance de tous ses biens; la grâce est pour lui de tous jours et de tous les moments. Il puise à pleines mains dans le trésor des indulgences, sa vie est un jubilé perpétuel. Toutefois qu'il vienne encore à celui-ci afin qu'il nous soit à tous d'un pieux exemple, afin que sa justice abonde davantage : *Qui justus est justificetur adhuc* (Apoc. XXII. 11).

2e SUBD. — **Aux tièdes, aux indifférents.**

Venez vous éclairer au flambeau de la Foi, vous qui doutez; venez enflammer vos cœurs aux ardeurs de la Charité, vous qui êtes froids et insensibles.

3e SUBD. — **Aux pécheurs.**

Le Jubilé est particulièrement la grâce des pécheurs. C'est le temps des grands repentirs et des grandes miséricordes, c'est le temps des conversions inespérées, c'est le temps des résurrections.....

Accourez à ces solennités de la pénitence, M. F., tout vous y invite; la voix du chef de l'Eglise, celle de vos pasteurs, celle de vos consciences, celle de vos familles, celle de l'Eglise souffrante...

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

POUR L'OUVERTURE DU JUBILÉ.

TEXTE.

Exhortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Ait enim : Tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te. Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

II Cor. VI. 2.

C'est ainsi que l'Apôtre parlait aux premiers chrétiens de la grâce générale de leur conversion, et je me sers aujourd'hui de ses paroles pour vous exhorter vous-mêmes, M. F., à recevoir efficacement et utilement la grâce particulière que l'Eglise vous présente, en vous accordant la plus authentique de toutes les indulgences, qui est celle du Jubilé.

Je puis vous dire, comme le docteur des nations le disait aux Corinthiens, que voici maintenant le temps favorable, que voici les jours de salut où le Père des miséricordes se dispose à répandre sur nous les bénédictions les plus abondantes; c'est pour cela qu'il ordonne à ses ministres de vous annoncer ce Jubilé, et de vous l'annoncer à tous, puisque tous, justes et pécheurs, y peuvent et y doivent participer.

J'emploierai cette instruction à vous entretenir : 1° *de la grâce du Jubilé ;* 2° *de ce qui est nécessaire pour avoir part à la grâce du Jubilé ;* 3° *de ce que doit opérer en nous la grâce du Jubilé.*

Ier POINT.

DE LA GRACE DU JUBILÉ.

1re subdivision. — Indulgence du Jubilé.

Qu'est-ce que l'indulgence du Jubilé? C'est proprement la rémission de la peine temporelle qui reste à subir au pécheur après que son péché lui est pardonné.

Il faut distinguer deux choses dans le péché, la coulpe et la peine. La coulpe ne peut être remise que par le sacrement de pénitence ou par la contrition parfaite; mais, par une grâce spéciale, Dieu remet la peine en vertu de l'indulgence du Jubilé.

En vain les hérétiques prétendent que Dieu ne remet jamais la coulpe ou l'offense sans remettre la peine, et que J. C. ayant pleinement satisfait pour nous, toute autre satisfaction serait inutile et diminuerait même le mérite du sacrifice de la croix; car, 1° il ne faut que l'exemple de Moïse et de David pour nous convaincre que Dieu, en pardonnant même le péché, se réserve encore le droit de punir temporellement le pécheur; 2° il est évident, par le témoignage de S. Paul, que nos satisfactions doivent être jointes à celles de J. C. : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.*

2e subd. — Excellence de l'indulgence du Jubilé.

On peut demander par où l'indulgence du Jubilé diffère des autres indulgences, et surtout de ces indulgences qu'on appelle plénières, puisqu'on ne peut, ce semble, rien ajouter à leur plénitude. Il est vrai qu'on n'y peut rien ajouter quant à la rémission de la peine due au péché, en quoi j'ai dit que consistait l'essentiel de l'indulgence, mais il y a du reste dans le Jubilé trois circonstances qui lui sont propres et qui le distinguent des indulgences communes, car c'est une indulgence : 1° *plus solennelle ;* 2° *plus priviligiée.* Ecoutez-moi et instruisez-vous.

1° Cette indulgence est plus solennelle, pourquoi? Parce qu'elle est universelle, qu'elle s'étend à tout le monde chrétien; parce qu'on y observe des cérémonies plus augustes et plus saintes; parce que la publication, la célébration, la clôture de cette indulgence se font avec un appareil plus capable d'exciter les cœurs et de leur inspirer des sentiments de piété; parce que la dévotion est alors plus fervente et plus unanime; tout y concourt, et tous les fidèles réunis s'assemblent devant les autels et, de concert, viennent solliciter le ciel et présenter à Dieu leurs prières.

2° Cette indulgence est plus privilégiée, pourquoi? Parce qu'elle est accompagnée de plusieurs grâces que l'Eglise, comme une charitable mère, veut bien accorder à ses enfants; mais qu'elle ne leur accorde que pour ce saint temps et qu'en faveur du Jubilé. Tel est, par exemple, la faculté qu'elle donne à chaque fidèle de se faire absoudre de toutes sortes de crimes sans restriction et sans réserve, se faire relever de toute sorte de censures; de se faire dispenser, au moins par échange, de certains vœux à l'accomplissement desquels il est survenu des obstacles; grâces, encore une fois, dépendantes du Jubilé et spécialement attachées à ces jours de bénédictions et de salut.

Recevons-la donc cette indulgence avec respect, avec reconnaissance et actions de grâces, avec toute l'obéissance de la foi. Remarquez-le : avec respect, comme chrétiens; avec reconnaissance et actions de grâces, comme pécheurs; avec toute l'obéissance de la foi, comme catholiques.

IIe POINT.

DES DISPOSITIONS QUI SONT NÉCESSAIRES POUR AVOIR PART A L'INDULGENCE DU JUBILÉ.

1° *Etre en état de grâce*, voilà la disposition habituelle; 2° *accomplir les œuvres prescrites par la Bulle*, voilà la disposition actuelle.

1re subdivision. — Être en état de grâce.

L'indulgence est une faveur qui ne s'accorde qu'aux justes et aux amis de Dieu. L'Eglise invite les pécheurs à y participer mais elle n'y admet que les pécheurs convertis et réconciliés; elle en exclut les endurcis et les impénitents. Si vous êtes de ce nombre, ce n'est point pour vous qu'elle ouvre ses trésors.

2e subd. — Accomplir les œuvres prescrites par la Bulle.

Ces œuvres, au nombre de six, sont : 1° *la confession ;* 2° *l'aumône ;* 3° *le jeûne ;* 4° *la visite des églises ;* 5° *les prières ordonnées ;* 6° *la communion.*

1° Confession. Il faut commencer ces œuvres par la confession, afin que tout le reste, étant fait en état de grâce, en soit plus méritoire, plus satisfactoire, plus saint, plus digne de Dieu; et faire cette confession avec le même soin, la même ferveur que si c'était la dernière de la vie, puisque l'effet du Jubilé doit être de nous mettre en état d'aller jouir sans délai de la possession de Dieu, si la mort tout à coup nous enlevait.

2° Aumône. Nous devons faire des aumônes pour répandre sur les membres vivants de J. C. les tributs que la pénitence impose à la charité.

3° Jeune. Jeûner, si la Bulle l'ordonne et, quand elle ne l'ordonnerait pas, jeûner pour être plus en disposition de fléchir Dieu.

4° Visite des églises. On devra visiter, pendant ce saint temps, les églises assignées pour honorer les martyrs dont les reliques y sont en dépôt.

5° Prières. Prier avec toute l'Eglise et conformément aux intentions du Vicaire de J. C. L'union des fidèles avec leur Chef est un des plus efficaces et des plus excellents moyens pour obtenir de Dieu miséricorde.

6° Communion. Enfin nous devrons conclure par la communion, en vertu de laquelle J. C. lui-même vient dans nous, demeure en nous, demande grâce pour nous. Quel sujet n'avons-nous pas de l'espérer, aidés d'un si puissant intercesseur!

IIIe POINT.

DES FRUITS DU JUBILÉ.

Que doit opérer en nous la grâce du Jubilé? Le renouvellement intérieur de nos personnes; renouvellement qui ne doit consister ni en de vains projets, ni en des idées vagues, mais dans une réformation entière de nos mœurs. Sans cela le Jubilé n'est qu'une pure cérémonie; et que sera-ce en effet autre chose pour tant de chrétiens? On les verra tels après le Jubilé qu'ils étaient auparavant....

Mais tous les temps ne sont-ils pas bons pour travailler à ce renouvellement de nous-mêmes? Oui, mais le temps du Jubilé y est spécialement propre....

1re subdivision. — Le Jubilé est l'engagement le plus naturel au renouvellement de vie.

Comment puis-je, en effet, sans cela reconnaître le don de Dieu, et comment puis-je l'honorer dans ma personne si je ne suis intérieurement et parfaitement renouvelé selon Dieu? Dieu, en m'accordant la grâce du Jubilé, me remet en quelque façon tous les intérêts de sa justice, et répand sur moi, sans réserve, tous les trésors de sa miséricorde; n'est-il pas juste que je réponde à ce bienfait inestimable par un redoublement de zèle et qu'en reconnaissance de ce que Dieu a fait pour moi, je commence à le servir avec un cœur nouveau?

2e subd. — Le Jubilé est le moyen le plus efficace de ce renouvellement de vie.

Par la plénitude des grâces qu'il renferme le Jubilé ôte le principal et unique obstacle à ce renouvellement. Ce qui nous empêche de nous élever à Dieu et de marcher dans la pratique de cette vie nouvelle dont parle S. Paul, c'est le poids du péché qui nous accable; or, nous en sommes pleinement déchargés par le Jubilé; c'est donc alors que nous avons droit de dire : *Deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum, curramus ad propositum nobis certamem* (Hebr. XII. 1).

3e subd. — Le Jubilé est l'occasion la plus avantageuse pour ce renouvellement de vie.

En effet, si dans le dessein que nous avons de retourner à Dieu, nous étions encore retenus par les considérations du monde; si, par respect humain, nous avions encore de la peine à nous déclarer, non-seulement le Jubilé nous y invite, mais il nous en facilite l'exécution. A combien de pécheurs et de pécheresses, à combien de mondains et de mondaines ce saint temps n'a-t-il pas été, pour user de ce terme, l'époque de leur conversion, jusqu'à leur avoir attiré l'estime et les éloges du monde même?

Ne différons donc pas davantage une affaire si importante!...

ANC. ET NOUV. TESTAMENT. | SS. PÈRES. | NOTIONS.

ANCIEN TESTAMENT.

Numerabis quoque tibi septem hebdomadas annorum ; id est, septies septem, quæ simul faciunt annos quadraginta novem, et clanges buccina mense septimo, decima die mensis, propitiationis tempore in universa terra vestra.

Sanctificabisque annum quinquagesimum et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ ; ipse enim est Jubilæus.

Revertetur homo ad possessionem suam, et unusquisque rediet ad familiam pristinam, quia Jubilæus est et quinquagesimus annus (Levit. xxv. 8-11).

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam (Ps. L. 1).

Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me (Id. ibid. 3).

Asperges me hyssopo et mundabor, lavabis me et super nivem dealbabor (Id. ibid. 9).

Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum et sicut onus grave, gravatæ sunt super me (Id. xxxvii. 5).

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra (Id. xciv. 11).

Dissolve colligationem impietatis, solve vincula colli tui, captiva filia Sion (Is. lviii. 16).

Diem pro anno dedi tibi (Ezech. iv. 6).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Dabo tibi claves regni cœlorum, et quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis, et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis (Matth. xvi. 19).

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum (Luc. vii. 47).

Pater, peccavi in cœlum et coram te... (Id. xv. 21).

Nec ego te condemnabo ; vade, et jam noli amplius peccare (Joan. viii. 11).

Domine jam fœtet... Lazare, veni foras... Solvite eum et sinite abire (Id. xi. 39, 43, 44).

ÉPITRES.

Dispensatio mihi credita est (I Cor. ix. 17).

Ait enim : Tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te. Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis (II Cor. vi. 2).

Cui aliquid donastis et ego ; nam et ego quod donavi si quid donavi propter vos in persona Christi (Id. ii. 10).

Pro Christo legatione fungimur... reconciliamini Deo (Id. v. 20).

Mihi data est gratia in gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi (Eph. iii. 8).

Deus autem qui dives est in misericordia, propter nimiam charitatem suam, qua dilexit nos, cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo... ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ (Id. ii. 4, 5, 7).

Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi (Coloss. i. 24).

Qui libellum supplicantium a martyribus acceperunt, adjuvari ad Dominum in delictis suis possunt (S. Cypr. *L.* 3. *Ep.* 14).

Potest in acceptum referri quidquid pro pœnitentibus petierint martyres et fecerint sacerdotes (Id. *Serm. de Lapsis*).

Coimus in cœtum et congregationem ut ad Deum quasi manufacta, precationibus misericordiam ambiamus orantes : hæc Deo grata vis est (Tertull. *Apol.* C. 29).

Quid tam gratum, tamque jucundum quam peccatoribus prædicare indulgentiam (S. Ambr. *Comm. in Timoth.*).

Benignus est Deus, nec ullus poterit homo illius benignitatem satis prædicare ; imo etiam si omnes omnium hominum linguæ simul coacervarentur, nec sic quidem partem aliquam benignitatis illius enarrare possent (S. Cyril. Hieros. *Catech.* 2).

Ecce misericordia quando vides justos et injustos eumdem solem intueri, eamdem lucem capere, eosdem fontes bibere, eadem pluvia saginari, iisdem fructibus terræ repleri, similiter aerem illum ducere, habere æqualiter mundi bona. noli putare injustum esse Deum qui dat ista æqualiter justis et injustis ; misericordiæ tempus est, nondum judicii ; nisi enim primo Deus per misericordiam parceret, non inveniret quos per judicium coronaret.

Est ergo misericordiæ tempus, quando pœnitentia Dei ad pœnitentiam adducit peccantes (S. Aug. *in Ps.* C.).

Beata misericordia quæ sola commercium nostræ salutis agnovit ! Sola enim misericordia ad Deum dirigit hominem, sola ad Deum deducit hominem, sola Deum deducit ad hominem. Hæc est sola mediatrix, aversos consolans, hæc disjunctos copulat, hæc sola Deum humilians, nos sublimat (Id. *Serm.* 6 *ad FF.*).

O grandis misericordia ! o infinita ! tu sola potuisti trahere Deum de cœlo ad terram et nos de exilio ad regnum erigere (Id. *ibid.*).

Misericordiam Dei nostri quæ *non vult mortem peccatoris, sed tantum ut convertatur et vivat*, non ideo quisquam tardet amplecti, quia quod meruit, non recepit ; neque enim quidquid differtur aufertur, aut condemnationem evasit, qui indulgentiam non quæsivit (S. Leo. *Serm.* 32. *de Quadr.*).

Surgam et ibo ad patrem meum. Jacebat qui dixit : *Surgam*, intellexit lapsum, sensit ruinam ; jacere se turpis luxuriæ respexit in lubrico, et ideo exclamat : *Surgam et ibo ad patrem.* Qua spe ? qua fiducia ? Illa qua pater est. Ego perdidi quod erat filii ; ille quod patris est non amisit. Apud patrem non intercedit extraneus ; intus est in patris pectore ipse qui intervenit et exorat affectus. Urgentur patris viscera iterum genitura filium per veniam. Ibo ad patrem reus. Sed pater, viso filio, cooperit mox reatum, dissimulat judicem qui magis vult implere genitorem, et sententiam cito mutat in veniam qui redire cupit filium, non perire (S. Chrysol. *Serm. in Fil. prod.*).

CONCILE DE TRENTE.

Sancta synodus declarat falsum omnino esse et a verbo Dei alienum culpam a Domino nunquam remitti quin universa etiam pœna condonetur (*Sess.* 14. C. 8).

Potestas conferendi indulgentias a Christo Ecclesiæ concessa est ; atque hujusmodi potestate antiquissimis temporibus usa est (*Sess.* 25 *in Decr. indulg.*).

Sacrosancta synodus indulgentiarum usum populo maxime salutarem retinendum esse docet ac præcipit, eosque anathemate damnat qui inutiles asserunt aut eas concedendi in Ecclesia potestatem esse negant (Id. *ibid.*).

I. DU JUBILÉ DANS LA LOI ANCIENNE.

Le mot *Jubilé* n'a pas toujours été pris dans la même acception. Les Juifs l'employaient, d'après l'ordre de Dieu, pour désigner une année de grâces et de repos ; les chrétiens y attachent un sens purement spirituel.

Dieu dit à Moïse, dans le Lévitique : *Sanctificabis annum quinquagesimum et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ ; ipse enim est Jubilæus...* (Lévit. xxv. 10 *et seq.*). D'après ces paroles, tout devait retourner à son état primitif. Cette année était annoncée solennellement au son des trompettes. On laissait alors les terres sans les cultiver ; tous les biens qui avaient été aliénés ou vendus revenaient à leurs premiers maîtres ; les esclaves devenaient libres ; toutes les dettes étaient remises et les travaux de l'agriculture interrompus, les productions de la terre abandonnées aux pauvres.

L'institution du jubilé avait pour but de rappeler aux Israélites le souvenir de la servitude de l'Egypte sous le joug de laquelle avaient gémi leurs pères, d'empêcher que les pauvres ne fussent opprimés et retenus dans un perpétuel esclavage.

II. DU JUBILÉ CHEZ LES CHRÉTIENS.

L'Eglise de J. C., la tendre épouse du Dieu des miséricordes, la Mère de tous les chrétiens, a voulu aussi, d'après l'inspiration du Saint-Esprit, accorder, en quelques époques solennelles, à tous ceux qui veulent s'en rendre dignes, des faveurs particulières, une divine amnistie, des grâces de privilége, affranchissant de toute la peine réservée aux péchés dont la *coulpe* a déjà été remise par le sacrement de pénitence, gratifiant, en un mot, tous ceux qui le désirent sincèrement, d'une *indulgence plénière attachée à certaines œuvres prescrites, et accompagnée de privilèges singuliers.*

III. DU JUBILÉ ORDINAIRE ET EXTRAORDINAIRE.

Les catholiques distinguent deux espèces de Jubilé : l'un *ordinaire* et l'autre *extraordinaire*. Le premier se célèbre à Rome l'année de sa publication, et, l'année suivante, il est étendu ; par une Bulle expresse, à tous les diocèses du monde catholique ; mais sa durée y est plus restreinte qu'à Rome. Il se célèbre tous les vingt-cinq ans.

Le Jubilé extraordinaire est celui qui s'accorde dans des circonstances spéciales, pour un besoin particulier ; il peut ainsi être commun à tout l'univers catholique, ou seulement à une nation déterminée. Il dure de quinze jours à deux mois.

IV. DES INDULGENCES.

L'indulgence peut se définir : la rémission de toute la peine temporelle due aux péchés actuels, déjà remis quant à la coulpe, accordée hors le sacrement de pénitence par celui qui a le pouvoir de dispenser le trésor spirituel de l'Eglise, moyennant certaines œuvres prescrites, et accompagnées de privilèges singuliers.

Elle se divise en *plénière* et *partielle*. L'indulgence plénière remet toute la peine temporelle due au péché ; l'indulgence partielle n'en remet qu'une partie plus ou moins grande (*Voy.* Mgr Bouvier, *Traité des indulg.*).

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

POUR LA CLOTURE DU JUBILÉ.

SUR LA PERSÉVÉRANCE.

(Voir les sujets MISSION et PERSÉVÉRANCE.)

TEXTE.

Esto vigilans et confirma cætera quæ moritura erant... in mente habe qualiter acceperis et audieris et serva.

APOC. III. 2, 3.

Vous voici, M. F., aux derniers jours du Jubilé. Ces jours de propitiation et de grâce, de rédemption et de salut, d'affranchissement et d'amnistie vont bientôt finir; mais n'y-t-il pas quelque lieu de craindre que votre piété et vos vertus ne finissent et n'expirent avec eux?

L'esclave est tiré de son ancienne servitude, mais ne se rengagera-t-il pas dans une nouvelle? Le pénitent a goûté le don céleste, mais ses rechutes ne lui feront-elles pas faire pénitence de sa pénitence même? Comme Loth et sa famille vous êtes sortis de Sodome, mais comme la femme de ce même Loth, soit par une volage témérité, soit par un reste d'attachement, ne vous arrivera-t-il pas de tourner la tête en arrière pour voir se qui s'y passe?

Méditons aujourd'hui : 1° *sur les motifs de persévérance*; 2° *sur les moyens de persévérance.*

Ier POINT.

MOTIFS DE PERSÉVÉRANCE.

1re SUBDIVISION. — Inutilité de la grâce du Jubilé sans la persévérance.

Si vous ne concevez la grâce du Jubilé, ce que vous aurez fait ne vous servira de rien.

Les vertus des païens, dit S. Augustin, ont été perdues pour le salut. Ils ont marché hors de la bonne voie; l'aveuglement, l'idolâtrie, la corruption de l'esprit et du cœur en ont ravi tout le mérite. Que dans le christianisme il y ait d'éclatantes vertus dont on ne sera jamais récompensé, je ne m'en étonne pas non plus, on les a faites pour surprendre l'approbation et les louanges des hommes; on n'a pas marché droit dans la bonne voie, on n'en sera pas récompensé.

Mais que de vertus chrétiennes, revêtues de toutes les conditions nécessaires, pratiquées avec une grande simplicité et droiture d'âme soient cependant, quand on ne les conserve pas, des vertus stériles pour l'autre vie et dépouillées de ces fruits qui mûrissent pour la bienheureuse éternité, c'est ce qui m'effraie et me fait craindre les impénétrables jugements de Dieu. Rien cependant n'est plus vrai; pourquoi? parce que bien qu'on ait marché dans la bonne voie à la différence du païen, bien qu'on ait marché droit à la différence de l'orgueilleux et de l'hypocrite, on s'est lassé d'y marcher, et que la couronne n'est promise qu'à ceux qui persévèrent.

Réfléchissez sur cette vérité, M. F., Grâces au Seigneur, il vous a fait miséricorde dans ce saint temps de Jubilé. Vous vous êtes avancés à grands pas, dans ces jours de salut, vers le ciel; et les *portes éternelles* sont comme prêtes à s'ouvrir pour vous y recevoir. Mais s'il vous arrive malheureusement de retourner au péché, tout ce que vous aurez fait, tout ce que vous avez reçu, vos veilles, vos jeûnes, vos prières, vos aumônes, tout sera perdu pour vous, et votre salut est compromis. Les anges s'étaient réjouis de votre conversion, les démons se réjouiront de votre perte. Pensez-y : *In mente habe.*

2e SUBD. — Cette grâce du Jubilé tournera à votre condamnation sans la persévérance.

Il y a dans la médecine des remèdes indifférents qui, s'ils ne sont salutaires, ne sont pas nuisibles; mais il y en a qui produisent l'un ou l'autre de ces effets; ou ils redonnent la santé, ou ils achèvent de la détruire.

Les grâces de Dieu sont à peu près de même. Ne sanctifient-elles pas un chrétien qui viole la foi qu'il a promise au Seigneur? elles contribuent à le damner plus qu'il ne l'eût été s'il ne les avait pas reçues. Ne font-elles pas son bonheur et sa perfection? elles sont occasion de sa réprobation et de son plus grand malheur. Qui le dit? Jésus-Christ même : *Væ tibi, Corozain, væ tibi Betsaida, quia si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent..... et tu Capharnaum* (Matth. XI, 21, 23).

Peut-on sans frémir entendre ces paroles et les lire? Si après avoir fait mon Jubilé j'ai le malheur de retomber dans mes premiers péchés, Dieu, qui aura retiré ses grâces, se servira d'elles contre moi comme d'autant de témoignages et de preuves de mon ingratitude.

Il les comptera ses grâces, il les exposera devant mes yeux pour me confondre

Reproches d'infidélité et de parjure. Je t'avais donné ma parole, tu m'avais donné la tienne, je *t'avais épousée dans la foi*, et, malheureuse, tu m'as méprisée; tu as couru après d'infâmes corrupteurs : *Fornicata es cum amatoribus multis.*

Reproches d'ingratitude. Si j'en avais fait autant pour un idolâtre que pour toi, il en aurait eu plus de reconnaissance. Compte tant de bienfaits que ta malice a tournés contre moi pour me déshonorer, tant de bons mouvements que tu as rendus inutiles, tant de sacrements que tu as profanés; étaient-ce là les fruits que j'en devais attendre? Combien ai-je fait de pas pour te sauver, et combien en as-tu faits pour te perdre? Etaient-ce là le prix de mon sang, le fruit de tant de jubilés et d'indulgences?

IIe POINT.

MOYENS DE PERSÉVÉRANCE.

Vigilans esto et confirma cætera quæ moritura erant. Veillez sur vous et sur ce qui est hors de vous, 1er *moyen* de conserver la grâce du Jubilé; rassurez, fortifiez par vos bonnes œuvres ce qu'il y a en vous de chancelant, de faible et en état de périr, 2e *moyen* de persévérer dans cette grâce.

1re SUBDIVISION. — Vigilance sur soi et hors de soi.

1° VIGILANCE SUR SOI. Veillez sur vous; sondez bien votre cœur, examinez-en les vraies dispositions, éprouvez sa fidélité, craignez sa malice, défiez-vous de sa légèreté, réprimez ses saillies, fixez son inconstance : *Vigilans esto.* Combien de fois vous a-t-il trompés, ce cœur fourbe? combien de fois vous a-t-il échappé, ce cœur changeant?

Tout doit vous être suspect, car sur quoi pourriez-vous vous assurer? serait-ce sur votre état passé? J'en atteste vos consciences. Vous aviez commencé à marcher dans les voies du Seigneur, et peu de temps après vous avez repris celles du monde. On vous croyait fermes dans vos résolutions, et elles se sont évanouies. On était édifié de votre piété, et par la vie toute profane que vous avez menée, vous avez été à vos frères une pierre d'achoppement. Veillez donc sur vous : *Vigilans esto.*

Peut-être que l'état présent où vous vous trouvez exigerait moins de sollicitude et de vigilance. Vous êtes bien avec Dieu; ces jours de Jubilé ont été pour vous des jours de paix et de réconciliation. Le père de famille vous a fait asseoir à sa table; mais si cela est, apprenez que cette nouvelle grâce exige de vous de nouveaux soins; que, la portant dans des vases d'argile, il est de votre intérêt de marcher avec beaucoup de circonspection.

2° HORS DE SOI. Il faut que ceux qui ont reçu la grâce du Jubilé veillent sur tout ce qui les environne; sur les piéges au milieu desquels ils marchent, sur les occasions qui peuvent les engager de nouveau dans le péché, sur tous les ennemis du dehors dont la fatale malice ne cherche qu'à les corrompre.

N'attendez pas ici que je vous fasse le portrait du monde. Vous en connaissez vous-même la malice; vous vous en plaignez souvent et semblez envier le bonheur de ceux qui l'ont quitté. Souvenez-vous seulement que c'est au milieu de ce monde que vous vivez, que c'est son air contagieux que vous respirez..... « A-t-on jamais dormi en repos auprès des serpents, qui, quand ils ne mordraient pas, ne laissent pas cependant de se faire craindre, dit S. Jérôme? Il est plus doux de se mettre hors d'état de périr que de n'avoir pas péri dans le danger. Le calme est dans l'un, et l'on a besoin de toute sa vertu dans l'autre; dans l'un on se réjouit, et dans l'autre on tâche de se sauver.»

Que veux-je dire? Seulement que pour conserver la grâce il faut veiller sans cesse, et qu'il est incomparablement plus sûr de fuir les occasions du péché que de s'y engager mal à propos quand on en sortirait avec toute son innocence.

2e SUBD. — Bonnes œuvres.

A cette vigilance chrétienne ajoutez la pratique des bonnes œuvres, pour rassurer, affermir, fortifier ce qui est en vous de chancelant et en danger de mourir : *Confirma cætera quæ moritura erant*, et si vous m'en demandez la raison, en voici une que j'ai trouvée dans S. Léon.

Ce qui vous a autrefois fait perdre la grâce de Dieu a été une maudite langueur, une négligence et un je ne sais quel engourdissement dans la pratique de vos devoirs, et il n'en faudra pas davantage pour vous la faire perdre si vous ne l'excitez par de saintes actions et par une exacte fidélité à marcher dans les voies nouvelles où vous êtes.

Mais quelles doivent être ces bonnes œuvres que je dis nécessaires pour vous affermir dans le bienheureux état où je suppose que vous êtes? Ce sont des *œuvres pleines* non-seulement aux yeux des hommes, mais encore à ceux de Dieu; des œuvres qui enrichissent le juste et le soutiennent tout ensemble.

Oh! qu'ils marchent avec assurance dans la voie du salut ces vrais justes, ces hommes féconds en bonnes œuvres, et *enracinés dans la charité*, ces hommes choisis qui, ayant reçu la grâce et ne voulant pas la recevoir en vain la font fructifier dans leurs cœurs par les œuvres.

Puissiez-vous leur ressembler, vous qui, dans le Jubilé, jouissez des plus doux fruits des abondantes bénédictions du Seigneur! Souvenez-vous pour cet effet de ce que vous avez reçu, de ce que vous avez entendu, de ce que vous savez promis : *In mente habe qualiter acceperis et audieris.*

Quelles grâces! quelles exhortations! et quel engagement!

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.
PARTICIPATION A L'APOSTOLAT. (LE T. R. P. LACORDAIRE.)	**ZÈLE POUR L'ŒUVRE.** (LE CARD. DE BONALD. — M. L'ABBÉ BAUTAIN. — M. L'ABBÉ HUMPHRY.)	**CARACTÈRES DE L'ŒUVRE.** (LE CARD. GIRAUD.)
I^ER POINT. L'APOSTOLAT EST LE MOYEN EFFICACE DONT DIEU SE SERT POUR ATTIRER LES HOMMES A LUI.	**I^ER POINT.** ŒUVRE PROFONDÉMENT CHRÉTIENNE.	**I.** ŒUVRE GRANDE ET ÉMINEMMENT CATHOLIQUE PAR SON UNIVERSALITÉ.
II^E POINT. COMMENT NOUS POUVONS PARTICIPER A CET APOSTOLAT.	**II^E POINT.** ŒUVRE FÉCONDE EN RÉSULTATS.	**II.** ŒUVRE FACILE.
	III^E POINT. DEVOIR POUR TOUS DE LA SOUTENIR.	**III.** ŒUVRE FÉCONDE EN RÉSULTATS ET RICHE EN ESPÉRANCES.
I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **L'APOSTOLAT EST LE MOYEN EFFICACE DONT DIEU SE SERT POUR ATTIRER LES HOMMES A LUI.** 1 — Faiblesse apparente de ce moyen; 2 — Force unique de l'apostolat.	I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **ŒUVRE PROFONDÉMENT CHRÉTIENNE.** 1 — Elle est universelle; 2 — Elle a pour but le salut des peuples; 3 — Elle a pour but l'unité; 4 — Elle produit la civilisation.	**IV.** ŒUVRE TRÈS-MÉRITOIRE.
II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **COMMENT NOUS POUVONS PARTICIPER A CET APOSTOLAT.** 1 — Par la prière; 2 — Par l'aumône.	II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **ŒUVRE FÉCONDE EN RÉSULTATS.** 1 — Faiblesse de ses moyens; 2 — Résultats.	**V.** ŒUVRE LA PLUS OPPORTUNE ET LA PLUS ACTUELLE.
	III^e POINT. **DEVOIRS POUR TOUS DE SOUTENIR CETTE ŒUVRE.**	

MOTIVA ET MEDIA.

MOTIVA

Ad misericordiam Dei sperandam.

I. Misericordia est Gloria Dei. *Vivo ego, et implebitur gloria Domini universa terra* (Num.).

II. Mors Christi misericordiam exigit et commendat. Quomodo te damnabit pœnitentem qui propter hoc moritur, ne damneris? Quomodo te abjiciet redeuntem qui de cœlo venit quærere te? (S. Thom. Villan. *Tr. de Adv.*)

Quid magis ad spem veniæ mentes erigere potuit, et verisimilius ostendere valuit Deum velle misereri hominibus, quam quod Pater misericordiarum proprio Filio suo, ut eis parceret, non pepercit? (S. Bernardin. Senens. *Serm. in Quinq.*)

III. Misericordia Dei semper et ubique parata est. Clama, dic : *Miserere mei ;* non labia movendo, sed mente vocem emittens; nam silentes audit Deus. Jeremias in luto erat et Deum attraxit; Daniel in leonum lacu Deum placavit. Verum, inquies, hi Deo grati et accepti erant, ego autem innumeris sum sceleribus contaminatus : verum latro in cruce talis erat et tamen licet in profunditate putei hujus constitutus esset, non tamen in cruce prohibitus est quin Paradisum assecutus fuerit (S. Basil. *in hom. ad Bapt.*).

IV. Deus patienter exspectat. Deus non ad executionem sententiæ currit, non festinat irasci, sustinet, dissimulat, exspectat. Non quidem pius Deus irascitur per singulos dies. Unde : *Misereris omnium, Domine, quoniam omnia potes et dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam* (Sap. xi. 24). Et revera illud dicere possumus : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti* (Thren. iii).

V. Ultro invitat. Redemptor tuus in cruce clamat : O anima mea dilecta, brachiis in cruce expansis benignissime te exspecto, ulcisci dissimulo, a multis periculis libero; revertere, cum gaudenter te suscipio, omnem offensam remitto, gratiam liberaliter tibi dono et datam multiplico, multiplicatam conservabo, conservatamque in æternum remunerabo : ideo : *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te, miserans tui* (Jerem. xxxi).

O quam frequenter ad cordis pulsat ostium, ut ingrediatur ad te, tecum maneat, in te conquiescat, suarumque te participem faciat esse deliciarum (S. Laur. Just. *de Obed. C.* 5).

VI. Etiam indignos non respuit. Admiranda est benignitas Salvatoris quod talibus vitam et largitur et conservat, aliaque multiplicia dona perfectissima largitate præstare non cessat, qui non solum vita ipsa indignissimi sunt, sed etiam omni alio bono præsertim cum ipsis bonis quæ a Creatore accepisse illos manifestum est, non solum execrabiliter abutuntur, sed etiam Creatorem benegnissimum nequissime impugnant (S. Bernardin. Senen. *T.* iii *Serm. de Soc.*).

VII. Terminum non habet misericordia Dei. Si fieri potest ut multitudo miserationum Dei numeretur et magnitudo misericordiæ mensura ulla comprehendatur, collata cum magnitudine peccatorum, adhibeatur sane si libet, desperatio. Si autem hæc et magnitudine non possunt et numero definiri (misericordia autem Dei et miserationes, neque magnitudine ulla possunt, neque numero circumscribi) sine dubio non est; cur desperatio adhibenda sit, sed agnoscenda misericordia Dei et commissa peccata detestanda quorum condonatio posita est in sanguine Christi (S. Basil. *in Reg. brev.*).

MEDIA

Ad fiduciam erga misericordiam Dei concipiendam.

I. Exempla misericordiæ ob oculos ponere. Perpendo Petrum, considero latronem, aspicio Zachæum; intueor Mariam et nihil aliud video nisi ante oculos nostros posita spei et pœnitentiæ exempla; ubique exempla suæ misericordiæ apponit (S. Greg. *Hom.* 25 *in Evang.*).

Quis desperet ultra pro magnitudine cujuslibet criminis, quandoquidem Saulum audiat adhuc spirantem minarum et cædis in discipulos Domini, subito factum vas electionis? (S. Bern. *Serm. de convers. S. Pauli.*)

II. Pronitatem Dei ad miserandum considerare. Vides, quam longa sit patientia in Deo, quam velox misericordia? *Longanimis,* ait sanctus, *et multum misericors.* Libenter igitur ad te confugio, Domine Jesu, qui diutius pateris et velociter misereris, *quia tu es Deus et non homo,* sicut propheta dicit, qui servat iram, abscondit malitiam, vindictam inquirit (S. Petr. Dam. *Serm. de S. Mart.*).

Solet apud homines multiplicata injuriæ illatæ conditio esse causa, de cætero continendi veniam; non sic autem Dominus Deus, sed veniam multiplicasse causa est novæ condonationis. Unde ait Moyses : *Sicut propitius fuisti egredientibus de Ægypto* (Oleaster, *in C.* 14 *Num.*).

ASCETICA.

I. Cur Deus vocari voluerit misericordiarum Pater. Recte non Pater judiciorum et ultionis Deus dicitur, sed pater misericordiarum, non modo quod pater videatur misereri potius quam indignari, sed eo magis quod miserandi causam et originem sumat ex proprio; judicandi, vel ulciscendi, ex nostro (S. Bern. 5 *Serm. in Vigil. Nativ.*).

II. In quo misericordia Dei præcipue eluceat. Hoc Hugo card. ostendit, dum super verba Pauli : *An divitias bonitatis ejus...,* ita scribit : Notatur copiositas, et abundantia bonitatis in largitione beneficiorum, quæ fit peccatoribus licet indignis. Hæc bonitas attenditur in octo : 1° in hoc quod dat eis, licet sint ejus capitales inimici; 2° quod interius incitat ad bonum; 3° quod a malis refrenat peccatores per flagella vel ægritudines; 4° in hoc quod a casu conservat; 5° in quantum peccatoribus offert gratiam; 6° in hoc quod exterius vocat per prædicationem; 7° in hoc quod exempla benefaciendi et se convertendi ad ipsum, ostendit in sanctis viris, quia in omni regione sunt aliqui boni; 8° apparet bonitas Dei in hoc quod delectationes temporales amaritudinibus respergit (Hugo card. *in C.* 2 *Rom.*)

III. Varios modos quibus misericordia divina ad pœnitentiam vocat peccatores. Effectus misericordiæ divinæ est quia peccatorem multipliciter revocare conatur : videlicet corripiendo, flagellando, blandiendo, promittendo, vocando prædicationis vel locutionis verbo, incitando, reclamando et inspirando interno consilio, increpando aliquo terribili signo (Bellovac. *Spec. mor. L.* 1. *p.* 4. *dist.* 10).

Fusius vero enumeravit S. Bernardus inquiens : Septem in me video misericordias Domini quas et vos ibi facillime invenire potestis in vobis semetipsis : 1° Quia non potest explicari sermone quam benigna sit, quam gratuita illa misericordia. Ego peccabam et tu dissimulabas; non continebam a sceleribus et abstinebas a verberibus; prolongabam ego multiplicando iniquitatem, et tu, Domine, pietatem tuam; 2° quod a multis peccatis adhuc in sæculum positum custodivit me : Quis enim non videat quod sicut in multa cecidi sic et in alia poteram cecidisse peccata, nisi me omnipotens pietas conservasset? 3° quod visitavit cor meum et immutavit ut fieret mihi amara quæ mala dulcia prius erant; 4° quod pœnitentem misericorditer suscipit ut in eorum numero inveniretur de quibus dicitur : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates* (Ps. xxxi); 5° per quam mihi continendi deinceps emendatus præstitit virtutem ut non recidivum paterer et esset *novissimus error pejor priore;* 6° gratia est pomerendi et hæc significatur in annulo fidei qui ponitur in manibus, id est in operibus applicatur, quod fit non propria nostra virtute, sed Dei gratia; 7° manus bonæ conversationis (S. Bern. *Serm.* 48 *in Cant.*).

IV. Scopuli in quo impingere solent homines misericordia Dei abutentes. Quod S. Augustinus indicavit dicens : Et spes et desperatio timenda est in peccatis. Audi vocem desperantis. Jam inquit damnandus sum, quare non facio quidquid volo? Audi et vocem sperantis : misericordia Domini magna est; quando me convertero dimittet mihi omnia. Utrumque metuendum est, utrumque periculosum. Væ a desperatione! væ a perversa spe! utrique huic periculo quomodo occurrit misericordia Dei? Audi Scripturam pro desperante : *Nolo mortem impii, tantum ut convertatur et vivat;* Audi et pro ultra sperante : *Non tardes converti ad Dominum, neque differas de die in diem; subito enim veniet ira ejus et in tempore vindictæ disperdet te* (S. August. *in Ps.* cxiv).

V. Hominis cooperatio necessaria est ut misericordiam a Deo consequatur. Dei misericordia etiamsi tanta sit ut nulla oratione explicari possit, tamen partes nostras etiam desiderat. Latro ille salutem est consecutus ac tota peccata dissolvit, nimirum non per misericordiam solum sed etiam per suam fidem. Quid enim ait : *Memento mei,* inquit, *dum veneris in regnum tuum* (S. Chrysost. *Hom.* 2 *in Matth.*).

VI. Nunquam desperandum est de misericordia Dei. Nulli diffidendum est ne deficiant miserationes Dei; fons misericordiæ non siccatur nisi tu prius fueris exsiccatus (S. Anton. Paduan. *in Dom.* 4 *Quadr.*).

VII. Quando Deus corripit, duriusque tractat homines, hic est effectus misericordiæ. Medicus non laudandus est tantum cum ægrum in hortos et prata deducit, sed cum jejunium jubet manere, dum fame torquet, dum lecto affigit, cum secat, et urit, cum acerba porrigit medicamenta. Annon igitur absurdum est illum tot malis illatis medicum vocari Deum si quid tale præstiterit? (S. Chrysost. *in Hom.* 60).

VIII. Quando misericordia Dei ob oculos versari debet. Notandum est quod ante perpetrationem culpæ nunquam misericordia Dei debet cogitari, sed justitia et judicium ejus, furor et indignatio illius, hæc pensari, hæc ante oculos merito reduci, hæc sæpe numero cum magno horrore retractari debent. Quando quis tentatur, non debet dicere : *Misericordia Domini magna est,* sed potius; *horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Quando appetitus luxuriæ quemcumque pulsat non cogitet tunc : *Quacumque die peccator ingemuerit, omnia peccata oblivioni tradentur;* sed potius : *maledictus omnis qui peccat in spe* (S. Anselm. *de Simil. C.* 115).

EXEMPLES.

Telle est la foi de l'Eglise catholique que Dieu, en se réconciliant avec le pécheur renonce gratuitement au droit de le punir éternellement; mais il échange, il commue ce droit en peines temporelles qu'il réclame pour satisfaire à sa justice :

Adam et Eve obtiennent bien le pardon de leur faute, mais ils restent soumis à l'ignorance, à la concupiscence, aux misères de la vie, à la nécessité de la mort.

David a la certitude du pardon de son péché, il ne mourra pas de la mort éternelle, mais il faudra que ce roi passe sa vie dans la plus amère douleur.

C'est pour racheter ces peines temporelles que les saints entreprennent les plus grandes mortifications.

S. Pierre verse pendant le reste de sa vie tant de larmes que ses joues en ont gardé les traces.

Sainte Madeleine satisfait à Dieu par la pénitence la plus affreuse, pour des péchés dont elle avait reçu l'assurance du pardon.

Les peines canoniques. Pour vous faire une idée des peines temporelles à subir pour le péché, représentez-vous dans la primitive Eglise les peines canoniques imposées aux pénitents. Pour quelques-unes de ces fautes que nous avons commises tant de fois, l'on passait de longs jours, de longues années au pain et à l'eau, on couchait sur la dure, on se couvrait de cendres, on livrait son corps à une rude discipline et aux austérités les plus grandes. Eh quoi ! chrétiens, parce que ces temps de foi et de ferveur sont passés, que nous vivons dans des temps de relâchement, que nous ne nous soumettons plus à ces peines expiatoires, croyez-vous que le péché ne mérite plus la même punition?

Indulgence accordée par S. Paul. Un homme dont on ignore le nom, mais qui était de Corinthe, s'étant rendu coupable d'un grand crime, S. Paul le frappa d'excommunication et le bannit de l'Eglise. Mais ce malheureux reconnut et détesta son crime et il en fit pendant un an une pénitence si sincère et si austère qu'il était à craindre qu'il ne tombât dans le désespoir ou que du moins il ne perdît la vie. Alors S. Paul, en considération de la prière des Corinthiens, de son repentir et de sa faiblesse, usa envers lui d'indulgence, et en vertu du pouvoir de délier qu'il avait reçu de J. C., il lui remit une partie de la pénitence qu'il lui avait imposée (*Hist. de l'Eglise*).

Indulgences accordées a la considération des martyrs. Sous la persécution de l'empereur Dèce, un grand nombre de chrétiens eurent le malheur de trahir la foi; l'Eglise les condamna à une pénitence rigoureuse, et ils ne pouvaient être admis à la participation des saints mystères qu'après l'avoir accomplie dans toute son étendue. Mais ces chrétiens ne pouvant, sans une vive douleur, se voir dans une espèce d'excommunication, s'adressaient aux martyrs et aux confesseurs de la foi retenus dans les chaînes ou condamnés aux mines, et les priaient d'intercéder pour eux. Ils en recevaient des lettres de recommandation, et les évêques, pour honorer la constance des martyrs à souffrir pour J. C., remettaient à ceux pour lesquels il daignaient s'intéresser une partie de la pénitence canonique (*Ibid.*).

Jubilé de 1825. A ceux qui prétendent que le Jubilé n'a pas été institué pour d'autre fin que pour remplir le trésor du souverain pontife, présentons cette lettre du cardinal Wiseman :

« J'ai pu juger par mes propres yeux cet esprit de spéculation dont on accuse Rome. J'ai vu le vénérable Léon XII ouvrir et fermer le Jubilé; et ce que je puis affirmer c'est qu'au lieu d'avoir recueilli des trésors, on avait épuisé les fonds des institutions de charité et contracté des dettes onéreuses pour fournir l'hospitalité aux pèlerins qui encombraient toute la ville... Si vous aviez vu les confessionnaux assiégés, les restitutions opérées et les places publiques remplies d'une foule avide de la parole de Dieu, car les églises ne suffisaient plus, vous vous demanderiez alors si le caractère du Jubilé est l'indulgence pour le crime sans repentir, l'encouragement à la persévérance dans le péché. »

La pécheresse de l'Evangile. *Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum*; et Jésus ajouta encore : *Fides tua te salvam fecit; vade in pace* (Luc. vii. 50). Voilà une indulgence plénière accordée par J. C. lui-même à la foi, au repentir et à l'amour. Et les fruits qui en naissent sont la paix du cœur, la joie de la conscience, la satisfaction de la passion vaincue, le bonheur de la vertu reconquise et les espérances du ciel retrouvées : *Vade in pace.*

Que la foi et le repentir vous conduisent ainsi aux pieds de Jésus, M. F., et si vous voulez que beaucoup de péchés vous soient remis, aimez beaucoup; aimez Dieu par-dessus toutes choses; aimez vos frères comme vous-mêmes (Mgr Sibour, archev. de Paris, *Mandem. de* 1851).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

ZÈLE POUR L'ŒUVRE

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

TEXTE.

Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.

II JOAN. III. 18.

Le monde nous dit quelquefois : aimez ; mais s'il nous fait une loi de l'amour, il dénature ce noble sentiment en l'appliquant à des objets indignes de notre amour. Mais voici d'autres paroles : *Non diligamus verbo* ; voici d'autres exemples dont le plus éclatant se trouve dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi : *Sed opere et veritate.*

Cette admirable création est un monument de notre amour et de notre fraternité. C'est parce que nous avons de l'amour réel, que nous avons voulu venir au secours de créatures humaines en qui la diversité d'origine, de couleur, de nationalité, de langue ne nous a pas empêché de voir des frères et des amis ; et nous sommes rassemblés en ce jour pour rendre grâce à Dieu des bénédictions qu'il a répandues sur cette Œuvre, et puiser une nouvelle ardeur pour favoriser son extension et ses saintes conquêtes.

Je me propose de vous montrer : 1° *que cette Œuvre est profondément chrétienne ;* 2° *qu'elle est féconde en résultats ;* 3° *que c'est un devoir pour tous de la soutenir.*

Ier POINT.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI EST PROFONDÉMENT CHRÉTIENNE.

1re SUBDIVISION. — **Elle est universelle.**

L'Œuvre de la Propagation de la Foi est l'œuvre la plus profondément chrétienne qui ait été fondée de nos jours, car elle est universelle, car elle n'a commencé à prendre de la force et de l'extension que quand elle a eu conscience de son universalité. Tant qu'elle s'est bornée à quelques diocèses, elle est restée obscure et faible, peu efficace, et ce n'est que quand elle s'est déclarée faite pour le monde entier et devant marcher à sa conquête qu'alors Dieu lui a donné toute la vie dont elle a besoin, toute la force qui lui est nécessaire, tous les secours qui lui sont indispensables. En effet, la Foi est universelle, elle ne reconnaît de limite ni dans l'espace ni dans le temps ; elle possède l'éternelle vérité et reste vérité ; elle n'est point soumise aux accidents ni aux variations du monde, il faut qu'elle aille éclairer de sa lumière tous les peuples, et sa course ne sera finie ici-bas que quand le monde manquera à sa conquête, que quand elle l'aura parcouru dans son immensité.

2e SUBD. — **Elle a pour but le salut des peuples.**

L'Œuvre de l'association s'emploie à répandre la vie, la vie éternelle, la vie véritable, à la suite des missionnaires du Dieu vivant, à les soutenir, à les encourager. C'est par la parole de Jésus-Christ que l'infidèle connaît la vraie, l'éternelle loi, non pas cette loi humaine qui n'exprime jamais qu'un côté de la justice, qui ne représente jamais que des intérêts momentanés, mais cette loi qui ressort des rapports de Dieu avec sa créature, qui exprime tout l'amour de Dieu pour l'homme. De là le vrai bonheur qui ne se trouve que là où le cœur est vraiment donné à Jésus-Christ, car ce n'est qu'à la source de l'éternité que la soif de l'homme peut s'étancher, que sa faim peut véritablement être rassasiée.

3e SUBD. — **Elle a pour but l'unité.**

Jésus-Christ demande que nous soyons unis entre nous comme il est uni avec son Père, c'est-à-dre par l'amour le plus profond, le plus indissoluble, voilà ce que le christianisme cherche par toute la terre. Or voilà particulièrement le but sublime, immense de la Propagation de la Foi ; c'est le but même du christianisme, c'est la continuation de la mission de Jésus-Christ sur la terre : *Sint unum, o Pater, sicut unum sumus.* « Un seul baptême, une seule foi ; un seul Seigneur, une seule bergerie, un seul pasteur. »

4e SUBD. — **Elle produit la civilisation.**

Cette Œuvre sainte apporte aussi aux nations les lumières de la science, les forces et les ressources de la civilisation, la véritable loi, la vraie liberté, le vrai bonheur. En effet, où trouvons-nous la véritable civilisation? Là où se fixe, où s'établit la parole de Jésus-Christ. Là seulement les mœurs s'adoucissent, se redressent, s'épurent ; là seulement les hommes s'aiment véritablement, non plus par les sympathies de la chair, mais par des liens plus larges, plus profonds, par les liens de l'éternel amour.

IIe POINT.

CETTE ŒUVRE EST FÉCONDE EN RÉSULTATS.

Avant de vous parler de ses immenses résultats, disons un mot de la faiblesse de ses moyens.

1re SUBDIVISION. — **Faiblesse de ses moyens.**

C'est le sort de toutes les œuvres destinées à prendre de vastes développements, et, bénies par le Ciel, de recevoir sur la terre une humble naissance et des conditions d'existence méprisée ou incomprise.

Trois éléments d'une prodigieuse simplicité se trouvent dans l'œuvre de la Propagation de la Foi : 1° *l'aumône du pauvre ;* 2° *la prière ;* 3° *l'approbation du Saint-Siége.*

2e SUBD. — **Résultats.**

Considérez les immenses résultats de l'œuvre de la Propagation de la Foi ; il n'y a pas trente ans que ses émissaires, le bâton de l'apostolat à la main, ont commencé leur course, et déjà ils ont cerné de postes avancés l'Afrique entière et parcouru l'Asie. L'Amérique n'a plus de déserts dont la voix de ses apôtres n'ait éveillé les échos. Toutes les îles de l'Océanie ont été visitées. De toutes ces conquêtes, dont une seule suffirait à la gloire d'un homme ambitieux, nous n'avons rien perdu, rien cédé. La Propagation a été victorieuse de tous les obstacles.

Mais c'est la destinée de toute œuvre qui prend naissance dans l'Eglise, de rencontrer comme sa mère, sur son passage, des contradictions malveillantes et de lâches persécutions. Que n'a-t-on pas entrepris pour la détruire ; l'hérésie n'a-t-elle pas fait marcher sur les pas de ses prêtres ses ministres des deux sexes pour entraver son action? La calomnie n'a-t-elle pas répandu sur sa robe virginale son fiel et son poison? Des bourreaux ne se sont-ils pas levés sur des terres inhospitalières pour verser le sang des martyrs? Mais qu'en est-il résulté? La foi a-t-elle été pour cela en péril? ne voit-on pas, au contraire, qu'elle gagne tous les jours dans les âmes de la multitude et y excite une activité nouvelle?

Suivez, M. F., votre obole hebdomadaire au sillon de lumière et de bienfaits qu'elle trace après elle. Remontez avec elle les fleuves, passez les détroits, traversez les montagnes. Ici elle agrandit les temples, qui ne suffisent plus à la foule avide d'entendre la parole sainte ; là elle en élève de nouveaux. L'enceinte sacrée se remplit d'auditeurs, et chaque réunion est marquée par quelque victoire éclatante de la vérité. Ailleurs elle réunit dans des écoles les enfants qui fussent devenus la proie de la dépravation et les imitateurs des habitudes féroces de leurs parents. Elle leur donne tous les jours des leçons de vertu et de piété filiale.

Attachez-vous aux traces glorieuses du missionnaire de la Propagation de la Foi. Ce n'est pas seulement des transformations spirituelles qu'il opère dans les âmes, ce ne sont pas seulement des idoles qu'il brise ; il travaille encore dans un autre ordre de choses, il descend jusqu'à la civilisation matérielle ; mais toujours il travaille pour le bien de la société, et la gloire du Seigneur est, après tout, le but de ses entreprises. Plaçant l'image protectrice du Sauveur dans chaque cabane, il apprend aux habitants de ces contrées sauvages qu'il n'y a point de véritable civilisation sans religion.

Il fait plus encore, il ouvre la porte des cieux à une multitude de jeunes enfants jetés comme des immondices sur toutes les places et dans toutes les rues des villes de la Chine. Par lui, ces innocentes créatures, régénérées dans les eaux du baptême, quittent la vie avec allégresse et vont se réunir à ces légions d'anges qui peuplent la sainte Jérusalem.

Maintenant, M. F., toutes les fois que votre main charitable s'ouvrira pour donner un secours en faveur de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi,* ne craignez pas de répéter ces paroles d'Isaïe, dont vous pourrez, avec une humble confiance, vous appliquer le sens : *Ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem* (Is. LXI. 1).

IIIe POINT.

DEVOIRS POUR TOUS DE SOUTENIR CETTE OEUVRE.

En étalant à vos yeux, M. F., tous les avantages, les résultats et le mérite de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nous ne devons pas vous dissimuler la responsabilité qu'elle fait aujourd'hui peser sur vous. Votre sainte association a dilaté dans le monde le royaume de Jésus-Christ ; elle a reculé les limites de l'Eglise catholique, elle a fait d'heureuses conquêtes sur l'idolâtrie, sur le schisme et l'hérésie ; il n'y a point d'exagération à dire qu'elle tient dans ses mains les destinées de vastes provinces et le sort éternel d'une multitude innombrable d'hommes. Elle peut les laisser dans les ténèbres ou faire lever sur eux le soleil de justice. Elle est l'arbitre de la ruine ou de la résurrection d'une partie du monde. Eh bien supposez que, votre zèle venant à se refroidir et vos largesses à diminuer, l'Œuvre finisse par s'éteindre. Effacez par la pensée cette œuvre du nombre des œuvres qui font la gloire de la religion. Pourquoi un cri de détresse se fait-il entendre à la fois de l'Orient et de l'Occident, des bords du Gange et des rives de l'Ohio? Pourquoi ces Eglises que vous avez fondées et ces Eglises plus anciennes que vous soutenez semblent-elles se débattre dans les dernières angoisses de l'agonie? C'est que la vie qui, de votre sainte Association, circulait jusqu'aux extrémités du monde, se retire partout....

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

PARTICIPATION A L'APOSTOLAT.

TEXTE.

Deus omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire.
I Tim. 2, 4.

Il n'y a donc eu aucune exception dans le plan divin de la Providence, par rapport à la rédemption des hommes. Ce n'est pas pour un temps, ni pour une classe qu'il est venu; il est venu pour tous les temps, pour tous les lieux, pour toutes les conditions.

Et si le salut ne s'accomplit pas pour tous, ce n'est pas la faute de Dieu ni des moyens qu'il a employés, mais c'est la faute de la liberté humaine, soit des individus, soit des nations.

Je ne veux pas examiner dans le passé, c'est-à-dire dans les écrits qui ont précédé la venue du Christ, quels ont été les moyens efficaces dont il s'est servi pour attirer tous les hommes à la vérité et à la charité. C'est un sujet d'une haute importance, mais qui n'est pas celui que je veux traiter devant vous. Je veux examiner quels sont les moyens que le Christ, pour les temps postérieurs, a déterminés et choisis afin de communiquer à tous, sans exception, les bénéfices de sa parole, de sa vie et de sa mort.

Je me demanderai *quel est le moyen qu'il a employé à cet effet*, et en second lieu, *comment nous devons et nous pouvons y contribuer tous sans exception*. C'est l'objet et le partage de ce discours.

Ier POINT.

L'APOSTOLAT EST LE MOYEN EFFICACE DONT DIEU SE SERT POUR ATTIRER LES HOMMES A LUI.

1re subdivision. — **Faiblesse apparente de ce moyen.**

Certes, M. F., c'était déjà quelque chose de grand et d'inouï que de confier une si grande œuvre à un moyen si faible en apparence; car, qu'est-ce que c'est que quelques hommes, si dévoués qu'on les suppose? qu'est-ce que c'est que quelques hommes à qui l'on dit : *Allez et enseignez?* Mais ils mourront demain matin! Il suffira du premier despote à qui la vérité déplaira pour arrêter le développement du christianisme et du salut du genre humain.

C'est vrai, et surtout si nous nous demandons quelle est l'arme que N. S. a donnée à ses premiers apôtres et à ceux qui doivent le suivre.

Car ce n'est pas tout d'envoyer; il faut armer ceux que l'on envoie. Des hommes ne sont rien que par la puissance dont ils sont dépositaires. Envoyer quelqu'un sans lui donner puissance, c'est un acte d'inanité, c'est un acte qui ne peut rien produire. Eh bien! quelles armes leur a-t-il données? celles de l'esprit? Au contraire, il les a tous placés dans l'égalité de l'esprit, de la science et de la parole, avec tout le reste de l'humanité. Leur a-t-il donné celles des guerriers? Au contraire, au moment de sa Passion, enveloppé d'ennemis, il dit à un de ses disciples qui tira le glaive par un excès de dévouement : *Pierre, remets ton épée dans le fourreau, car quiconque se servira de l'epée périra par l'épée.*

Ainsi, ni la puissance des armes, ni la puissance de l'esprit, ni celle de la parole, rien de tout cela n'est donné aux apôtres. Il leur est seulement dit : *Allez et enseignez.*

Et, chose extraordinaire! la puissance du miracle, qui leur est d'abord donnée dans la Judée, lorsque, le Christ étant encore vivant, ils sont simplement envoyés aux brebis d'Israël, cette puissance leur est comme retirée du moment où le Christ va n'être plus présent. A ce moment où la mission est sans bornes, il ne leur dit plus : *Allez, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons;* mais seulement : *Euntes, docete omnes gentes.*

2e subd. — **Force unique de l'apostolat.**

Dans la dernière parole qui a suivi celle-là : *Euntes, docete omnes gentes*, J. C. ajoute : « Et voilà que tous les jours je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Vous ne me verrez plus, vous ne m'entendrez plus d'une manière visible; vous ne me retrouverez plus guérissant, ressuscitant, chassant les démons; mais je serai avec vous, devant vous, je marcherai et porterai ma croix en face de votre parole. Voilà votre puissance. Le miracle, apôtres, qui sera votre puissance, ce sera vous-mêmes. Partout où vous passerez, si vous avez la charité de véritables apôtres, on reconnaîtra que ce n'est pas l'humanité qui habite en vous et qui vous conduit, mais qu'il y a quelque autre chose qui ne peut être que la Divinité.

Et en effet, M. F., je dis que l'apostolat, ainsi abandonné, est le grand miracle perpétuellement visible de l'Eglise.

3e subd. — **De l'apostolat au dix-neuvième siècle.**

Mais maintenant, connaissant le passé, à notre heure, au dix-neuvième siècle, à ce moment où je vous parle au nom de cette magnifique institution de la *Propagation de la foi*, à ce moment, l'apostolat est-il un songe dans notre tête? Non; jamais, au contraire, la puissance apostolique n'a été plus développée qu'elle ne l'est dans cet âge. Ce ne sont pas seulement les vastes régions d'Amérique qui sont évangélisées et qui trouvent des apôtres; mais jusque dans les îles les plus reculées, jusque dans ces îlots qui n'avaient pas de nom, qui en ont à peine encore; sur ces plages tant de fois désolées du Japon, de la Chine, de la Corée; dans tous les points, sur tous les promontoires, dans toutes les vallées, dans toutes les profondeurs de l'Asie, il y a des apôtres en ce moment. Ils marchent, ils parlent, ils souffrent, ils ont faim, ils ont soif; ils répondent à des présidents qui les interrogent, ils meurent sur des échafauds.

Oui, l'apostolat vit aujourd'hui. L'Eglise est apostolique au dix-neuvième siècle comme elle l'était aux premiers siècles, et seule elle mérite encore, dans toutes les Eglises, dans toutes les sectes, dans toutes les religions, dans tous les royaumes, seule elle mérite le titre d'apostolique tout aussi clairement et plus clairement encore que le titre de catholique.

IIe POINT.

COMMENT NOUS POUVONS PARTICIPER A CE SAINT APOSTOLAT.

Est-ce à quelques hommes choisis et rares qu'a été dite cette parole : « Allez, enseignez? » L'apostolat est-il une particularité dans l'Eglise catholique, ou est-il une universalité? Est-ce à ses disciples seulement que le Christ a dit : « Allez, enseignez! » Non; tout ce qui se fait dans l'Eglise, l'Eglise entière en est solidaire. C'est son Eglise qui est apostolique, et ce titre, qui convient à son Eglise, convient *par solidarité de communion*, pour me servir du mot du Symbole de Nicée, convient à chaque fidèle en particulier. Donc, si nous sommes apostoliques, nous devons contribuer à l'apostolat. Nous devons tous, par quelque manière que ce soit, dire que ce n'est pas un vain titre que nous avons porté et que nous portons. Et comment le pouvons-nous?

1re subdivision. — **Par la prière.**

Nous pouvons participer à l'apostolat en bien des manières. Nous le pouvons par la prière, en demandant à Dieu de se susciter des apôtres. Vous le pouvez par l'éducation de vos fils; vous le pouvez en demandant à Dieu, comme le faisaient, dans les temps de ferveur chrétienne, depuis les princes jusqu'aux habitants des cabanes, en demandant qu'il suscite de votre sang quelque apôtre, quelque saint prêtre qui reçoive cette mission d'aller mourir, même en vivant, pour la propagation de la foi. Et si ce sentiment est devenu plus rare, si, dans tant de familles, on ne consent pas même à donner au sacerdoce ordinaire un tribut, s'il en est ainsi, c'est que notre foi s'est refroidie, que nous ne comprenons plus le principe de l'apostolicité qui nous a été donné.

2e subd. — **Par l'aumône.**

Mais il y a une apostolicité plus simple, qui coûte bien moins que le sacrifice. Nous la devons à cette admirable institution de la Propagation de la foi. Cette merveille, cette bénédiction a été réservée à notre âge pour nous consoler et nous encourager. Aujourd'hui, à la différence des temps anciens où tout se faisait par les princes et les grands de la terre, où c'étaient les princes qui fondaient les monastères, qui envoyaient des missionnaires; aujourd'hui, c'est nous tous qui, en donnant notre obole, pouvons envoyer des apôtres, comme les rois d'Espagne, de Portugal et les rois chrétiens en envoyaient aux nations que leurs vaisseaux avaient conquises. Nous, aujourd'hui, en déposant notre aumône, nous pouvons contribuer à la régénération, au développement du sacerdoce apostolique. Les plus humbles, les plus petits, vos servantes!... Et il n'y a rien de grand comme ce nom de servantes : c'est le nom que Marie a pris quand l'Incarnation lui a été annoncée? *Ecce ancilla Domini.* Eh bien! vos servantes, elles épargnent sur leurs gages pour donner ce sou de la semaine au sang des apôtres et des martyrs. Et ainsi ce trésor dont on ne peut pas suivre les filons, tant ils sont obscurs, comme est obscur tout ce qui est grand dans la nature, ce trésor va sans cesse en augmentant par les économies et les sueurs du pauvre des champs, de la ville, de l'ouvrier, en un mot, de tout ce qui souffre et accomplit ici-bas le grand ministère et le grand apostolat de la pénitence chrétienne.

Et vous qui êtes dans l'aisance, vous qui ne pouvez pas vous rendre de témoignage, du moins pour la plupart, de ne pas faire de dépenses inutiles, êtes-vous de l'association de la Propagation de la foi; si même vous en êtes tous, pouvez-vous vous rendre ce témoignage que vous faites pour elle tout ce qu'il est possible de faire. L'Anglais, à lui tout seul, consacre vingt-cinq millions par an à ses missions non apostoliques, et tout le reste de la chrétienté n'a pu même encore atteindre, dans la catholicité, le chiffre de quatre millions. Vous voyez que nous sommes, par conséquent, bien au-dessous de ce que nous pourrions être.

Eh bien! je ne dirai pas cet or, mais cette monnaie de cuivre, cela suffit pour acquitter en grande partie votre dette envers l'apostolat. Quand on songe à ce que peut faire un sou! Combien d'âmes peuvent être rachetées par lui! Quelle douleur, quand nous le verrons mieux au sein de la lumière, quelle douleur d'avoir mangé tant de sous non-seulement d'une manière inutile, mais souvent au moins d'une manière légère, si ce n'est d'une manière plus ou moins coupable! Si, à chaque sou que nous jetons, pour ainsi dire, par terre pour un caprice, nous disions ceci : C'est le prix d'une âme!

ANC. ET NOUV. TESTAMENT.

ANCIEN TESTAMENT.

Civitas Dei, luce splendida fulgebis ; nationes ex longinquo ad te venient, et munera deferentes, adorabunt in te Dominum (Tob. XIII. 11).

Relinquent gentes idola sua et venient ; et gaudebunt adorantes regem Israel (Id. XIV. 8).

Dabo tibi gentes in hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ (Ps. II. 8).

Et dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum.

Coram illo procident Æthiopes ; et inimici ejus terram lingent.

Reges Tharsis et insulæ munera offerent ; reges Arabum et Saba dona adducent.

Et adorabunt eum omnes reges terræ ; omnes gentes servient ei (Id. LXXI. 9-12).

Leva in circuitu oculos tuos et vide ; omnes isti congregati sunt, venerunt tibi.

Et istos quis enutrivit ? ego destituta et sola, et isti ubi erant ? (Is. XLIX. 8-13).

Sanctificabo nomen meum magnum quod pollutum est inter gentes... ut sciant gentes quia ego Dominus (Ezech. XXXVI. 23).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum (Matth. X. 16).

Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti ; docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.

Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi (Id. XXVIII. 19, 20).

Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ (Marc. XVI. 15).

ÉPITRES.

Vocavit nos Deus non solum ex Judæis, sed etiam ex gentibus (Rom. IX. 24).

Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona ! (Id. X. 15).

Qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris (II Cor. XI. 26).

In itineribus sæpe, periculis fluminum... periculis ex gentibus..... (Id. XI. 26-28).

Unus Dominus, una fides, unum baptisma, unus Deus et Pater omnium (Eph. IV. 5).

Gratias agentes Deo Patri... Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ (Coloss. I. 12, 13).

Deus omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire (I Tim. II. 4).

De tenebris vocavit nos in admirabile lumen suum (I Petr. II. 9).

Vita manifestata est, et vidimus vitam æternam quæ erat apud Patrem, et apparuit nobis (I Joan. I. 2).

SS. PÈRES.

Vocavit Christus discipulos suos et elegit duodecim ex ipsis, quos ad propagandum auxilium salutis humanæ per terrarum orbem satores fidei destinaret (S. Ambr. *in Luc. L.* 5).

Simul adverte cœleste consilium : non sapientes aliquos, non divites, non nobiles, sed piscatores et publicanos quos dirigeret, elegit ; ne traduxisse prudentia, ne redemisse divitiis, ne potentiæ nobilitat isque auctoritate traxisse aliquos ad suam gratiam videretur, ut veritatis ratio, non disputationis gratia prævaleret (Id. *ibid.*).

Cum vos persecuti fuerint in civitate ista, fugite in aliam. Quod Deus jusserit, id omnino faciendum est. Ideoque et ipsum Verbum propter nos homo factum, non indignum putavit, cum quæreretur, quemadmodum et nos, abscondere se, et cum persecutionem pateretur, fugere et insidias declinare (S. Athan. *in Apol. de Fuga sua*).

Crux prædicatur et totus ad credendum mundus accurrit ; mors ignominiosa nuntiatur et omnes convolant. Quis ita sibi terrarum orbem tam brevi tempore subjugavit ? Nam et reges contra Evangelium præliati sunt, et tyranni bella gesserunt, et populi omnes insurrexerunt. Unde igitur hæc tanta, tamque admirabilis virtus ? Magus scilicet an seductor fuit Christus ?... Christus non fuit magus neque seductor, se qui e contrario horum exstitit emendator et vere divina virtus, nec ulli omnino superabilis ; idcirco et ipse cuncta vicit atque perdomuit, et tantam potuit inspirare virtutem quantam ipse rerum testatur effectus. Homo etenim ignobilis, abjectus et circumforaneus, in tantum virtute progressus est ut et Persas et Parthos, et Medos, et Indos, et Scythas, et Ethiopes, et Sauromatas, et Saracenos et omne prorsus humanum genus sub jugum mitteret veritatis (S. Chrysost. *Hom. de Laud. B. Pauli*).

Nec loquendi, nec dogmata defendendi locum dabant apostolis, sed tauquam communes orbis pestes suppliciis deputabant (Id. *Hom.* 33 *in Matth.*).

Cum discipulos ad prædicandum Veritas mittit, quid aliud in mundo facit nisi grana seminis spargit ? Et pauca grana mittit in semine ut multarum messium fruges recipiat ex nostra fide (S. Gregor. *Hom.* 29 *in Ev.*).

Signa autem eos qui crediturі sunt hæc sequentur : *In nomine meo dæmonia ejicient, linguis loquentur novis*... Numquidnam, fratres mei, quia ista signa non facitis, minime creditis ? Sed hæc necessaria in exordio Ecclesiæ fuerunt. Ut enim ad fidem cresceret multitudo credentium, miraculis fuerat nutrienda (Id. *ibid.*).

Verum alia præterea pericula impendent occultiora longeque majora... Primum igitur periculum est divinæ Providentiæ ac benignitatis diffidere, cum præsertim, Deo auctore, ejusque unius causa, huc contenderim, eo consilio, ut huic genti prædicarem sanctissimam illius legem, atque unicum Filium Jesum Christum, nostræ salutis auctorem. Itaque cum ipse pro sua benignitate hanc nobis mentem injecerit, nunc de ejus ope ac præsidio, propter pericula quæ se offerunt, dubitare, majus utique ac certius periculum esset, quam quidquid nobis periculi ejus hostes possunt intendere. Etenim neque diaboli, neque eorum satellites atque administri, quidquam nobis nocere queunt, nisi permissu præpotentis Dei. Qui si nobis præsidio sit, quam facile omnia pericula propulsabit ! (S. Franc. Xaver. *Epist.* 15, *C.* 4.)

HISTORIQUE.

I. FONDATION ET BUT DE L'ŒUVRE.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi a pour but de répandre la connaissance de notre sainte religion chez les nations infidèles dans les deux mondes.

Fondée à Lyon le 3 mai 1822, elle a pris, depuis cette époque, un accroissement considérable ; non-seulement elle s'est répandue dans toute la France, mais elle s'est établie encore en Belgique, en Savoie, en Angleterre, en Irlande, en Ecosse, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Espagne ; elle s'est même organisée à Malte, à Smyrne, à Constantinople et jusqu'aux Indes orientales et en Amérique.

II. APPROBATION ET BIENFAITS DE L'ŒUVRE.

Les évêques de presque tous les pays catholiques de l'Europe se sont empressés de l'autoriser dans leurs diocèses, où leur zèle la soutient ; les Souverains Pontifes l'ont comblée des marques d'une paternelle affection ; ils ont ouvert pour elle le trésor des indulgences qu'ils ont ensuite étendues à tous les fidèles associés dans quelque lieu du monde qu'ils résident. Enfin, par des lettres encycliques S. S. Grégoire XVI l'a recommandée à la sollicitude des pasteurs et à la piété des chrétiens répandus sur toute la surface du globe.

III. CONDITIONS POUR CONCOURIR A CETTE ŒUVRE.

Il n'y en a que deux : 1° appliquer, une fois pour toutes, à cette intention, le *Pater* et l'*Ave*, de sa prière du matin ou du soir, en y joignant chaque fois cette invocation : *S. François Xavier, priez pour nous.* 2° Donner en aumône, pour les missions, un sou par semaine.

IV. COLLECTE DES AUMONES.

Pour la plus facile perception des aumônes, un souscripteur par dix est chargé de les recueillir. Il en verse le montant entre les mains d'un autre membre de l'Œuvre qui a dix collectes semblables à recevoir, c'est-à-dire cent souscriptions ; et celui-ci verse à son tour sa recette entre les mains d'un troisième chargé de réunir dix recettes de même valeur, c'est-à-dire mille souscriptions.

Ce mode de perception n'autorise aucune réunion entre les souscripteurs. On reçoit avec reconnaissance les dons faits par des personnes étrangères à l'Œuvre ou par des membres de l'Œuvre en sus de leurs rétributions.

V. CONSEILS.

Deux conseils, l'un à Lyon l'autre à Paris, composés d'ecclésiastiques et de laïques, distribuent les aumônes entre les diverses missions ; les fonctions des membres de ces conseils sont gratuites.

VI. PUBLICATIONS.

La *Propagation de la Foi* étant devenue un centre naturel pour les missions des deux mondes, c'est par son organe que se publie tout ce qui les concerne. Une correspondance suivie est établie avec les diverses missions, et les relations des travaux apostoliques des missionnaires, adressées directement aux conseils de l'Œuvre, sont rédigées en recueil et publiées à Lyon. Ce recueil intitulé : *Annales de la Propagation de la foi*, forme la continuation des *Lettres édifiantes*.

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

CARACTÈRES DE L'ŒUVRE

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

TEXTE.

Dabo tibi gentes hereditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ.

Ps. II. 8.

L'Association de la Propagation de la Foi est depuis longtemps implantée dans cette paroisse, elle y a pris des racines profondes. Elle est connue dans la maison du riche comme dans la chaumière du pauvre. Son pieux trésor se grossit chaque année des dons de l'opulence comme du modeste tribut du lévite, de la veuve, de la vierge chrétienne, de la jeunesse des écoles, du laboureur et de l'ouvrier. Je veux donc en ce jour élever la voix pour applaudir à votre zèle, pour vous remercier au nom de l'Eglise, des fruits qu'il a portés, pour vous encourager à maintenir, à perpétuer cette situation florissante.

Comment embrasser, dans une rapide instruction, un sujet si vaste, ou comment traiter avec intérêt une matière que tant d'éloquentes exhortations de nos vénérables confrères semblent avoir épuisée? Nous nous bornerons, M. F., à signaler les principaux *caractères* de l'Association comme autant de motifs propres à lui gagner tous les suffrages, et, à défaut d'autres moyens de persuasion, ce simple exposé trouvera un sûr attrait dans la *préparation de vos cœurs.*

I.

ŒUVRE GRANDE ET ÉMINEMMENT CATHOLIQUE PAR SON UNIVERSALITÉ.

Cette œuvre embrasse tous les lieux et tous les peuples; elle comprend tous les enfants de la grande famille humaine comme but ou comme instrument. Il s'agit de consoler la foi partout où elle souffre, de l'assister partout où elle combat, de faire briller son flambeau partout où sa lumière n'a pas encore pénétré; il s'agit de hâter l'accomplissement des promesses, d'amener à Jésus-Christ toutes les nations qui *lui ont été données pour héritage* (Ps. II. 8), d'étendre à tous nos frères en Adam ces bienfaits de la Rédemption dont nous avons été miséricordieusement prévenus, de ne faire enfin de la multitude des peuples de toute langue et de toute tribu *qu'un seul et même troupeau sous un seul et même pasteur* (Joan. X. 16), et, pour mener à fin cette sainte entreprise, de s'unir, de se coaliser, de mettre en commun ses vœux, ses prières, ses offrandes, ses dévouements, et de marcher ainsi, comme un seul homme, avec la force que donne le nombre et la certitude du succès que garantit l'unité. Que peut-on lui comparer qui approche de cette grandeur pour l'importance de l'objet, la pureté des motifs, la puissance des moyens d'exécution et la dignité du but proposé?

II.

ŒUVRE FACILE.

Avouons, pour être juste et vrai que, dans cette société de zèle et de dévouement, la part des travaux et des sacrifices, et, si on peut le dire, la mise de fonds n'est pas égale pour tous les actionnaires; car tandis que le zélé missionnaire s'en va chercher des âmes aux extrémités de la terre, à travers les périls des mers et des fleuves, et les périls de l'abandon et de la solitude, et les périls des bêtes des forêts et des hommes qui les surpassent quelquefois en férocité (II Cor. VI. 26), que vous demande-t-on, à vous, simples affiliés dans cette sainte confédération? On vous demande, quoi? de marcher sur la trace de ces héros, de courir avec eux les chances des naufrages, de la dent du tigre, de la morsure des reptiles, de la proscription, des supplices, de la mort? Non, on vous laisse goûter librement la douceur de l'air natal et la paix du foyer.

On vous demande, quoi? de longues oraisons, des jeûnes austères, des aumônes égales à la multitude de vos péchés? Non, on ne met pas même votre bonne volonté à cette épreuve. On vous demande, chaque jour, une prière et la plus courte et la plus simple des prières : un *Pater* et un *Ave*, avec une pieuse invocation au glorieux apôtre des Indes, et l'on vous permet encore d'appliquer, une fois pour toutes, à cette intention, cette prière quotidienne que tout chrétien fidèle adresse, matin et soir, au Dieu qui l'a créé et qui le conserve. On vous demande chaque semaine cette pièce de monnaie que le pauvre ne refuse pas à plus pauvre que lui. Et il fallait qu'il en fût ainsi, par cela même que l'Œuvre est universelle. Appelant le concours de tous, elle devait être à la portée de tous.

III.

ŒUVRE FÉCONDE EN RÉSULTATS ET RICHE EN ESPÉRANCES.

1° Que de succès, que de triomphes ont déjà couronné cette Œuvre. Il y a peu d'années que la première semence en fut jetée dans la première Eglise des Gaules, terre engraissée du sang des martyrs. Ses commencements furent faibles, comme c'est la destinée de tout ce qui porte en soi des conditions de force et de grandeur et des promesses d'avenir. Ce grain de senevé a grandi sur un sol aimé du ciel; il a grandi et il couvre maintenant toute la terre de son ombre bienfaisante. Ce n'est plus l'œuvre d'une Eglise particulière, mais l'Œuvre catholique par excellence, adoptée, proclamée, préconisée comme telle par l'auguste chef de la chrétienté et qui compte des associés dévoués partout où Rome compte des enfants. Flamme céleste, attisée au souffle de Dieu, qui est lumière et charité, le zèle de l'Association a couru rapidement dans tous les diocèses de France. De là, comme de son foyer, il a gagné la Suisse, la Belgique, l'Allemagne, les deux péninsules, la Grande-Bretagne, les contrées infidèles comme les contrées catholiques, et ne s'arrêtera que lorsque la terre manquera à son activité. Par une confraternité touchante, l'Orient embrasse l'Occident; le Septentrion et le Midi entrelacent leurs mains; les populations qui reçoivent la grâce veulent aussi la donner selon leur mesure, et l'obole de Constantinople, de Smyrne, de l'Algérie vient tomber dans ce trésor, d'où s'épanchent sur elles des flots de charité.

2° Voilà pour les progrès de l'association. Mais qui dira les fruits merveilleux qu'elle a fait éclore?

Poussés par la faveur de l'Association plus que par l'influence des vents et des étoiles, les voyez-vous ces généreux messagers de la parole, la croix d'une main et de l'autre l'Evangile, voler à tous les aspects du ciel, sur toutes les routes de la terre, sur tous les sentiers des mers, étonnées de se voir traversées tant de fois dans d'autres vues que celles du lucre ou de la domination, ou de cette vaine inquiétude qui travaille les hommes? Les voyez-vous égalant, à force d'activité, leur petit nombre à la multitude des besoins, regagner pied à pied tout le terrain perdu dans les dernières tourmentes; ici, relevant les autels en ruine, rouvrant les sources de l'instruction, rassemblant les congrégations dispersées; là, guérissant les plaies du schisme; ailleurs, confondant l'hérésie dans les conférences publiques.

Mais bientôt leur sainte ambition ne se borne plus à faire revivre la beauté des anciens jours dans les limites posées par leurs pères. C'est la gloire de l'Association d'avoir reculé les frontières de cet empire, où s'était exercé jusqu'à nos jours le zèle apostolique. Par ses soins, les stations évangéliques se multiplient, les siéges s'élèvent comme par enchantement. Des îles perdues dans les déserts de l'immense océan entendent la bonne nouvelle; le Dieu inconnu est annoncé à des archipels nouveaux, de vastes continents, restés jusqu'alors inaccessibles aux tentatives des missionnaires voient tomber devant leurs pas triomphants des barrières désormais impuissantes. Vos souvenirs vous représentent ici tous les prodiges des terres australes, de l'Océanie, de l'Amérique du nord, si fidèlement racontés dans nos Annales. Non, jamais peut-être à aucune autre époque, grâces immortelles en soient rendues à la sainte bannière noblement déployée dans la généreuse cité de Lyon, jamais les missions étrangères ne prirent un essor plus élevé, n'embrassèrent un horizon plus étendu, ne réalisèrent des espérances plus magnifiques.

IV.

ŒUVRE TRÈS-MÉRITOIRE.

Chaque vertu a son auréole, M. F., chaque victoire sa couronne, chaque œuvre son mérite propre et particulier. Il y a le mérite de l'aumône, le mérite de la patience, le mérite du jeûne, le mérite de la prière. Le glorieux et singulier privilége de l'Association est de conférer à ses membres toutes les spécialités de mérites, comme le but de son institution est d'embrasser toutes les diversités de services et de dévouements. Du moment que vous prenez rang dans ses lignes, votre prière, votre aumône vous donnent droit à tous les fruits, à tous les mérites, à toutes les gloires de l'Œuvre elle-même, mérites des apôtres, mérites des confesseurs, mérites des martyrs; vous catéchisez, vous prêchez, vous baptisez par toutes ces bouches et toutes ces mains, instruments de votre zèle; vous triomphez par tous ces courages que soutient votre charité. Vous avez part à tout ce qu'ils entreprennent, à tout ce qu'ils accomplissent, à tout ce qu'ils souffrent pour l'honneur de Dieu et le salut des hommes. O miracle de la communion des saints, de la réversibilité des mérites, source de consolations et d'espérances qui rend toutes choses communes entre les frères!

V.

ŒUVRE LA PLUS OPPORTUNE ET LA PLUS ACTUELLE.

Des symptômes providentiels se manifestent dans les dispositions et les tendances des peuples. L'Orient se réveille... le cimeterre du Turc s'émousse, ses lois s'humanisent... L'Afrique est assiégée au nord par nos établissements de l'Algérie, et au midi par les missions du Cap.

Mêmes espérances aux extrémités de l'Asie. Les côtes de la Pêcherie et du Coromandel se réjouissent d'avoir retrouvé leurs premiers apôtres.

Tout ce vaste empire de l'Inde, que la conquête entame, que la lumière sillonne dans tous les sens ne peut se maintenir longtemps dans l'immobilité.

La Chine a ouvert ses portes, le royaume Anamite a été arrosé du sang des martyrs. O sainte Eglise du Japon, les jours de ton épreuve seront abrégés! L'Océanie sera bientôt toute chrétienne.....

PREMIER PLAN.

PRÉPARATION AU SAINT-ESPRIT.

(LE CARD. GIRAUD.)

CETTE PRÉPARATION DOIT SE FAIRE :

Ier POINT.

PAR LA RETRAITE.

IIe POINT.

PAR LA PRIÈRE.

IIIe POINT.

PAR DE SAINTS DÉSIRS.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

LA RETRAITE.

1 — Faire de sa demeure un cénacle;
2 — Deux sortes de retraites.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

LA PRIÈRE.

1 — Prière proportionnée à l'excellence des dons du Saint-Esprit;
2 — Fruits de la réception du Saint-Esprit.

IIIe POINT — SUBDIVISIONS.

SAINTS DÉSIRS.

1 — Aspirations;
2 — Conclusion.

DEUXIÈME PLAN.

SUR LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

ET LA MANIÈRE DE LE RECEVOIR.

(Mgr DEPÉRY, ÉVÊQUE DE GAP.)

Ier POINT.

OPÉRATIONS DU SAINT-ESPRIT DANS LES AMES QUI LE REÇOIVENT.

IIe POINT.

DISPOSITIONS POUR BIEN RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

OPÉRATIONS DU SAINT-ESPRIT DANS LES AMES QUI LE REÇOIVENT.

1 — Il leur donne une nouvelle vie;
2 — Il leur donne une plénitude et surabondance de vie;
3 — Il conserve en elles la grâce;
4 — Il leur communique ses dons.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

DISPOSITIONS POUR BIEN RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT.

1 — Le détachement intérieur;
2 — La prière;
3 — L'action.

TROISIÈME PLAN.

EXHORTATION AVANT LA CONFIRMATION.

(Mgr DEPÉRY, ÉVÊQUE DE GAP.)

I.

MANIFESTATION DES DONS DU SAINT-ESPRIT.

II.

INVOCATION.

AUTRE EXHORTATION.

I.

HISTORIQUE.

II.

OPÉRATIONS ÉTONNANTES DU SAINT-ESPRIT.

III.

DONS DU SAINT-ESPRIT.

IV.

GRACES DU SACREMENT DE CONFIRMATION.

TÉMOIGNAGES EN FAVEUR DES MISSIONS.

Montesquieu. Le Paraguay, dit Montesquieu, peut nous fournir un exemple de ces institutions singulières, faites pour élever les peuples à la vertu. On a voulu en faire un crime à la Société de Jésus. Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait montré, dans ces contrées, l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a guéri une des plus grandes plaies qu'ait encore conçues le genre humain. Un sentiment exquis, pour tout ce qu'elle appelle honneur, et son zèle pour la religion, lui ont fait entreprendre de grandes choses; elle y a réussi.

Buffon. Les Missions, dit Buffon, ont formé plus d'hommes dans les nations barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. Le Paraguay n'a été conquis que de cette façon. La douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la vertu, constamment pratiquée par les missionnaires, ont touché les sauvages et vaincu leur férocité. Ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits; ils se sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'*avoir civilisé ces nations* et jeté les fondements d'un empire *sans autres armes que celles de la vertu.*

Raynal. En bâtissant San-Salvador, écrit-il, Thomas de Souza donna un centre à la colonie; mais la gloire de la faire jouir de quelque calme était réservée aux jésuites qui l'accompagnaient. Ces hommes intrépides à qui la religion ou l'ambition (ambition bien sainte) firent toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires qui, en haine du nom portugais, étaient massacrés, se trouvaient aussitôt remplacés par d'autres, *qui n'avaient dans la bouche que les tendres noms de paix et de charité.* Cette magnanimité confondait les barbares, qui n'avaient jamais su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paraissaient les rechercher que pour les rendre heureux. *Leur penchant pour les missionnaires devint une passion....* Ils ne pouvaient plus s'en séparer. Quands ils retournaient chez eux c'était pour inviter leur famille et leurs amis *à partager leur bonheur.*

Si quelqu'un doute de ces heureux effets de la bienfaisance, de l'humanité et surtout de la religion, sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les jésuites ont faits, avec ceux que les armes et les vaisseaux de l'Espagne et du Portugal n'ont pu faire. Tandis que des milliers de soldats changeaient deux empires policés en désert de sauvages errants, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés.

Robertson. C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion romaine la destruction des Américains, et ont accusé les ecclésiastiques espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocents, comme des idolâtres et des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires, quoique simples et sans lettres, étaient des hommes pieux; ils épousèrent de bonne heure la cause des Indiens, et défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforcèrent de les noircir les conquérants qui le représentaient comme incapable de se former jamais à la vie sociale et de comprendre les principes de la religion, et comme une espèce imparfaite d'hommes que la nature avait marqués du sceau de la servitude.

Ce que j'ai dit du zèle constant des missionnaires espagnols, pour la défense et la protection du troupeau commis à leurs soins, les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions; ils furent des ministres de paix pour les Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains durent tous les règlements qui tendaient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, dans les établissements espagnols, comme leurs défenseurs naturels, et c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils sont encore exposés. (*Hist. de l'Amérique*, t. IV. L. 8).

Vie des missionnaires dans l'Amérique. Rien n'était plus apostolique que la vie qu'ils menaient. Tous leurs moments étaient comptés par quelque action héroïque, par des conversations ou des souffrances qu'ils regardaient comme de vrais dédommagements, lorsque leurs travaux n'avaient pas produit tout le fruit dont ils s'étaient flattés. Ils se levaient à quatre heures du matin et vaquaient aussitôt à la prière, ensuite chacun allait où son devoir l'appelait. Les uns visitaient les malades, les autres suivaient, dans les campagnes, ceux qui travaillaient à cultiver la terre, d'autres se transportaient dans les bourgades voisines, qui étaient destituées de pasteurs. Ces courses étaient toujours fructueuses, car, par ce moyen, il ne mourait point d'enfants sans baptême, et ils étaient toujours à côté des adultes, soit pour les instruire, soit pour les administrer en cas de mort (*Hist. de la Nouvelle-France*).

BIENFAITS DE L'APOSTOLAT.

Le christianisme a trouvé les peuples livrés à une foule de préjugés et en proie aux passions les plus révoltantes. Quoique chaque nation eut un point de contact qui leur fût commun avec toutes les autres, chaque pays avait cependant sa physionomie particulière, plus ou moins tranchée par de nombreuses nuances. Un vice qui prédominait dans une contrée n'était que légèrement connu dans une autre, qui avait à son tour ses habitudes. Jugez maintenant de la difficulté que les apôtres et les missionnaires, de toutes les époques, eurent à vaincre!

Pour mieux apprécier ces bienfaits, je vais vous donner quelques détails sur les divers peuples qui ont successivement été éclairés par les lumières de l'Evangile.

Arabes. Avares et pillards, ils brûlaient vifs les enfants du sexe féminin.

Ethiopiens. Ils adoraient Isis, Pan et Hercule; ils offraient des sacrifices humains.

Perses. Ils contractaient des mariages incestueux.

Arméniens. Ils étaient cruels et connus pour leur férocité et n'aimaient que la guerre.

Bretons. Ils étaient superstitieux et offraient des victimes humaines à leurs idoles creuses.

Ecossais. Ils étaient extrêmement vindicatifs, étaient portés au vol et au pillage.

Irlandais. Ils étaient profondément ignorants et grossiers.

Goths. Ovide dit qu'ils étaient affreux et terribles.

Vandales. Les litanies des cinquième et sixième siècles portent : *A Vandalis libera nos, Domine.*

Huns. Ils rendaient un culte à leurs glaives, étaient féroces, menteurs et très-barbares.

Hérules. Ils tuaient les vieillards et les infirmes pour s'en débarrasser.

Hessois, Grisons, etc. Ils immolaient des victimes humaines à Teutatès.

Saxons. Ils sacrifiaient des victimes humaines.

Danois, Suédois, Norwégiens. Ils exposaient leurs enfants; ils vantaient le rapt et le pillage.

Slaves, Russes. Ils étaient très-féroces et immolaient des victimes humaines.

Quades. Ils adoraient leurs épées.

Hongrois. Ils se nourrissaient de chair crue et buvaient du sang.

Prussiens. Ils adoraient le soleil, la lune, la tempête, la foudre, les serpents.

Gaulois. Tout le monde connaît le culte des Druides.

Francs. On connaît le caractère farouche de Clovis.

Résumons-nous maintenant, et examinons la gloire qui rejaillit sur la doctrine de l'Evangile, qui a subjugué les divers peuples dont je viens de vous parler. Chacun peut aisément se former une idée des peines que durent se donner les premiers missionnaires qui pénétrèrent dans les pays où régnaient de si profondes antipathies contre la morale sévère du christianisme (*Hist. des Bienfaits du Christian.*).

On peut juger, par ce qui précède, des obstacles qu'éprouvent nos missionnaires pour la conversion des Chinois, des Anamites, des Japonais, des Hindous, des Cafres, des insulaires, des Indiens, etc., etc., car, la aussi, chaque peuple est dominé par quelque penchant entièrement opposé aux lois de l'Evangile.

ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE.

Entre tous les bienfaits du christianisme à l'égard des individus comme des sociétés mêmes, l'un des plus importants a été de protéger la faiblesse de l'enfance, de la réintégrer dans ses droits et dans sa dignité.

Mais il se trouve des contrées où cet Evangile de paix et d'amour n'a pas encore triomphé, et là, comme autrefois à Rome et à Athènes, le profond mépris de l'enfance se traduit au dehors par l'exposition, la vente, le meurtre. La Chine surtout se fait douloureusement remarquer par son insouciance et sa barbarie à l'égard de l'enfance. Dans ce pays de barbarie et cruelle immoralité, l'usage, sinon la loi même, donne à tout chef de famille droit de mort sur l'enfant nouveau-né, et les pauvres ne profitent que trop de ce droit affreux pour la gêne d'une nombreuse famille. Au témoignage d'écrivains dignes de foi et des missionnaires, les sages-femmes étouffent les enfants dans un bassin d'eau chaude, ou bien on les jette dans la rivière, ou on s'en défait en les exposant dans les rues. Il passe tous les matins dans les rues, et surtout à Pékin, des tombereaux sur lesquels on charge ces enfants ainsi exposés pendant la nuit, et on va les jeter dans une fosse, ou on ne les recouvre point de terre, dans l'espérance que les Mahométans en viendront tirer quelques-uns. Mais avant que les tombereaux soient arrivés, très-souvent les chiens, et surtout les porcs, qui remplissent les rues dans les villes de la Chine, mangent ces enfants tout vivants.

Il s'agit d'arracher à la mort le plus grand nombre possible d'enfants nés de parents idolâtres, et, puisqu'on les vend au profit de l'avarice et de la débauche, d'en acheter le plus possible au profit de la religion, pour Dieu, pour la gloire de son nom, et de faire de ceux qui vivront des instruments de salut à l'égard de leurs propres frères. Tel est le but de l'Œuvre de la Sainte-Enfance (*Chaire catholique, juillet* 1843).

ORATEURS CONTEMPORAINS.

Je termine par un trait qui m'a toujours profondément touché et qui est bien digne de vous être rapporté ici, où nous parlons de choses lointaines et des effets merveilleux que produit cette parole : *Ite, docete omnes gentes;* allez et enseignez toutes les nations.

Un prêtre confessait, à l'heure de la mort, un vieil officier, il témoignait une si grande douleur de ses fautes, et un sentiment si profond de joie, quoiqu'il eût mal vécu toute sa vie, que le prêtre étonné lui demanda si, en cherchant dans sa conscience, il ne se rappelait pas d'avoir fait en sa vie quelque action remarquable. L'officier mourant se tut un moment, puis il dit : « Non, je ne me rappelle qu'une bonne action dans ma vie. J'étais en Amérique, je me promenais, je rencontrai, sur le bord d'un ruisseau, une femme sauvage qui tenait un petit enfant dans ses bras. Je m'arrêtai : Je ne sais comment il me vint cette singulière pensée, mais je lui dis : — Femme, veux-tu que ton enfant soit chrétien? Elle me répondit : Oui! Je le baptisai. — C'est la seule bonne action que j'ai faite dans ma vie. »

Eh bien! M. F., ces larmes, cette charité, cet amour de Dieu, c'était ce baptême qui lui était rendu à l'heure de la mort; car il est écrit qu'une bonne action ne tombe pas à terre et que J. C. tiendra compte d'un verre d'eau donné en son nom au dernier de ses frères (Le R. P. Lacordaire, *Discours sur la Prop. de la foi. le 4 mai* 1850).

Insuccès de la propagande protestante. La propagande protestante dispose de ressources immenses, égales aux revenus publics d'un royaume. Elle marche à ses fins, couverte de la protection des pavillons de presque toutes les nations de l'Europe; elle trouve des points d'appui et des centres d'opérations sur toutes les places commerciales de l'univers. Qu'a-t-elle fait avec ce puissant levier qui suffirait à remuer le monde? Qu'ont fait ses émissaires, largement dotés par la munificence de leurs comités d'évangélisation? ils ont jeté à profusion des cargaisons de Bibles, sur tous les rivages; ils ont réussi à force de présents, de caresses, puis de rigueurs, à réunir passagèrement quelques adeptes; ils ont bravement poussé leurs reconnaissances à tous les rayons qui leur assuraient un abri sous le canon de leurs forts et de leurs navires. Mais au delà de cette portée qu'ont-ils tenté, qu'ont-ils osé, quels établissements ont-ils fondés qui ne *se soient dissipés comme une poussière emportée à tous les vents* (Ps. I. 5), le lendemain du jour où ils ont tourné leurs pas vers d'autres bords? Où sont leurs souffrances, leurs combats? Qu'ils nous montrent les cicatrices de leur confession, les plages rougies de leur sang, les actes et les dyptiques sacrés de leurs martyrs!

Je me trompe, ils ont eu des succès, succès négatifs, succès déplorables, en ce sens qu'ils ont réussi quelquefois à retarder, à rendre plus difficile, impossible peut-être, la conversion des malheureux peuples auxquels ils ont parlé les premiers, qu'ils ont prévenus contre le culte véritable, qu'ils ont entretenus des préjugés de leur secte et des tristes divisions qui les séparent du centre de l'unité (Le card. Giraud, *sur la Prop. de la foi*).

Abandon du missionnaire. L'Apôtre quitte : 1° *sa patrie*; 2° *sa terre natale*; 3° *sa famille*; 4° *ses amis*; 5° *sa langue.*

1° La patrie. Il y a pour chaque pays une nuance de soleil, de lumière, de chaleur, d'air, qui ne se produit dans aucun autre, et qui est devenu, par la respiration, depuis notre enfance, une partie de notre propre substance, qui est devenue notre air, notre lumière, notre chaleur, qui est tellement habituée à nous, à laquelle nous sommes tellement habitués, que, partout ailleurs, nous disons *que les cieux sont méchants et inflexibles*, selon l'expression poétique des anciens quand ils partaient pour l'exil.

2° Terre natale. Vous qui n'avez pas connu l'exil, vous ne vous imaginez pas ce que peut être l'absence d'un arbre, d'un village, d'une certaine manière d'ombre qui nous a couvert tous les jours de l'été.

3° Famille. Avoir perdu son père, sa mère, sentir le poids triste et chagrin des années qui s'abat pesamment sur nous et qui ne nous apporte plus les consolations d'un regard ami ou d'un serrement de main, dont on sent l'efficacité sincère, c'est, M. F., un sort si dur qu'il n'est question, dans toute l'Ecriture, que des veuves et des orphelins. Mais que sera-ce lorsque même les tombeaux seront absents?...

4° Amitié. Le Poussin, après avoir demeuré trente années à Rome, au milieu de la familiarité des grands et des honneurs qui lui arrivaient de tous les points de la terre civilisée, écrivait à un de ses amis, en mourant, cette lettre qui est restée dans l'histoire : « Je meurs, après trente ans de séjour, dans cette ville où je n'ai pas d'amis et où on n'en trouve pas. » Il y a des amis à Rome comme ailleurs, mais c'était l'exil qui lui avait ravi ses amis.

5° Langue. La langue, la parole de la patrie, cette parole que nous parlons si aisément et avec laquelle nous traduisons nos sentiments avec une facilité qui nous plaît, cette langue est ravie à l'Apôtre. Il faudra qu'il étudie péniblement un langage barbare, qu'il ne parlera jamais bien; il ne sera jamais éloquent; il faudra qu'il prêche la vérité, sûr d'avance que la gloire et la puissance de l'éloquence lui sont ravies (Le R. P. Lacordaire, *Discours sur la Propagation de la Foi*).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

SUR LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

ET SUR LA MANIÈRE DE LE RECEVOIR.

TEXTE.

Si quis diligit me, sermonem meum servabit et Pater meus diliget eum et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.

JOAN. XIV. 23.

Nous voyons par cette réponse que les adorables personnes de la très-sainte Trinité ne se communiquent et ne se donnent qu'à ceux qui par leur foi, leur amour et leur attachement à Dieu se rendent dignes de le recevoir dans leur âme : *Si quis diligit me...*

Que vous êtes heureux, vous tous, mes chers enfants, qui vous pressez autour de ce vénérable pontife pour recevoir l'onction sainte. Vous faites tous vos efforts pour mériter une faveur aussi singulière. Vous faites en ce moment sa joie et vous serez un jour sa couronne. Il brûle de la soif de votre salut, il brave les fatigues du voyage pour vous apporter les dons précieux de l'Esprit-Saint. Il vous aime tant qu'il veut contribuer à votre sanctification selon tout son pouvoir. Accourez tous avez empressement autour de sa houlette pastorale et recueillez-vous au moment solennel où il vous impose les mains...

Tout le but que je me propose et tout le fruit que je souhaite que vous retiriez de cette instruction est de vous apprendre ce que c'est que de recevoir le Saint-Esprit et dans quelles dispositions nous devons être pour le recevoir dignement. C'est pourquoi toute l'économie de cet entretien consistera à vous faire voir : 1° *Ce que le Saint-Esprit fait en faveur d'une âme qui le reçoit saintement;* 2° *Ce que doit faire une âme pour se disposer à le recevoir.*

Esprit-Saint, source inépuisable de toute lumière, nous reconnaissons l'extrême besoin que nous avons de votre secours, ne nous le refusez pas, nous vous le demandons humblement. Eclairez tous ceux qui m'entendent, embrasez-les du feu de votre divin amour afin que leur intelligence s'ouvre aux vérités de la foi et que leur cœur s'y attache avec la plus vive ardeur.

Ier POINT.

OPÉRATIONS DU SAINT-ESPRIT DANS LES AMES QUI LE REÇOIVENT.

1re SUBDIVISION. — Il leur donne une nouvelle vie.

Que veut nous apprendre J. C. par ces paroles : *Spiritus est qui vivificat, caro autem non prodest quidquam ?* Il veut nous apprendre qu'on peut s'unir à Dieu de deux manières, par une union de chair à chair ou d'esprit à esprit.

Or, M. F., cette première union, par laquelle la chair de la créature s'unit à la chair de J. C. ne produit rien : *Caro non prodest quidquam,* témoin Judas, qui, loin d'avoir été vivifié de cette sorte, n'en retira que la mort et la réprobation. Pour l'union d'esprit à esprit, la vie en est au contraire une suite nécessaire. Celui qui par la communion a reçu non-seulement la chair, mais encore l'esprit de J. C., celui-là est certainement animé et vivifié de ce divin esprit, quoiqu'il ne le voie pas, qu'il ne le sente pas : *Spiritus est qui vivificat.*

C'est pour cette raison que S. Thomas expliquant cette vérité dit que le Saint-Esprit fait autant dans notre âme que notre âme fait dans notre corps. Or, M. F., c'est notre âme qui anime notre corps, c'est elle qui lui donne le principe de sentiment et de mouvement; c'est donc aussi le Saint-Esprit qui aussitôt qu'il est uni à nos âmes les vivifie et leur donne des sentiments et des mouvements pour aller au ciel. O divin Esprit, vous êtes donc à mon âme ce que mon âme est à mon corps ! O divine charité consumez-nous, donnez-nous une vie nouvelle.

L'homme, dit S. Augustin, dans qui le Saint-Esprit descend, est embrasé de ses ardeurs. Ce n'est plus la nature qui agit en lui. C'est le Saint-Esprit, ce n'est plus l'homme qui parle, qui fait de bonnes œuvres, c'est le Saint-Esprit. Nous ne pouvons en avoir une preuve plus sensible que celle de ce qui se passa en la personne des apôtres. Avant la descente du Saint-Esprit c'étaient des hommes faibles et timides, mais dès qu'ils furent animés et vivifiés par le Saint-Esprit, ils devinrent forts et hardis. Ils allaient hardiment dans les synagogues, dans les capitales du monde prêcher J. C. crucifié... C'était le Saint-Esprit qui opérait en eux toutes ces grandes œuvres.

2e SUBD. — Il leur donne une plénitude et une surabondance de vie.

Allons plus avant. Non-seulement le Saint-Esprit s'unissant à une âme lui donne une nouvelle vie, mais il lui donne encore une plénitude et une abondance de vie : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* Vie de la grâce en ce monde, mais vie de la gloire en l'autre, dit S. Augustin, vie méritée et procurée par J. C., mais vie plus abondante par l'application que le Saint-Esprit nous fait des mérites de J. C. Il est certain que nous avons été rachetés par le précieux sang de J. C., mais il est certain aussi que cette grâce nous est appliquée par l'infusion du Saint-Esprit. Oui, M. F., nous avons été lavés, sanctifiés, justifiés au nom de J. C. par l'Esprit de notre Dieu. Cette plénitude de grâce que nous accorde le Saint-Esprit lui est attribuée comme étant un effet de l'amour du Père et du Fils, parce que le Saint-Esprit est le terme de l'amour des deux premières personnes divines.

3e SUBD. — Il conserve en elle la grâce.

Un dernier effet de la descente du Saint-Esprit dans une âme est non-seulement d'être le principe et l'auteur de la grâce, mais d'en être encore le conservateur et de mettre le sceau à la persévérance. Il est dit, en effet, des apôtres, que non-seulement ils furent tous remplis du Saint-Esprit, mais qu'il reposa sur chacun d'eux : *Sedit supra singulos eorum.*

Oui, M. F., l'esprit de Dieu qui est un esprit doux, paisible, constant et contraire à l'esprit du monde repose en nous, et si par malheur pour nous il en sort, c'est que c'est nous qui l'en chassons. C'est nous qui l'obligeons de sortir de notre cœur, car il se fait un plaisir de faire en nous sa demeure : *Ad eum veniemus et apud eum mansionem faciemus.*

4e SUBD. — Il leur communique ses dons.

Par les dons précieux du Saint-Esprit, nous n'entendons autre chose sinon des grâces intérieures par lesquelles le Saint-Esprit qui habite en nous, nous dispose à obéir promptement et avec courage à ses saintes inspirations, surtout dans les occasions les plus importantes et les plus difficiles de la vie.

Le 1er de ces dons c'est celui de la *sagesse* qui nous porte à juger sainement de tout ce qui regarde Dieu ; le 2e est celui d'*intelligence* qui nous aide à connaître, selon notre état, les vérités de la foi; le 3e est celui de *conseil,* qui nous aide à choisir le meilleur parti dans toutes les difficultés de la vie; le 4e est celui de la *force* qui nous donne le courage de vaincre les tentations et de confesser J. C. même au péril de notre vie; le 5e est celui de la *science* qui nous fait connaître, même dans l'ordre naturel, ce qu'il y a d'utile pour notre salut; le 6e est le don de *piété,* qui est parmi les autres un des plus estimables, parce qu'il nous fait embrasser avec ferveur tout ce qui peut contribuer à rendre à Dieu le culte qui lui est dû ; le 7e est celui de la *crainte de Dieu,* de cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse et qui nous détourne du péché, parce que Dieu l'a en horreur aussi bien que celui qui le commet.

Voilà les présents que fait le Saint-Esprit à ceux dont il visite les âmes...

IIe POINT.

DISPOSITIONS QU'IL FAUT POUR BIEN RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT.

1re SUBDIVISION. — Le détachement intérieur.

La 1re disposition pour bien recevoir le Saint-Esprit doit être un détachement intérieur de toutes les choses du monde et une résolution de combattre en nous toutes les passions qui assiégent l'humanité ; une résignation à souffrir volontairement tout ce qui nous viendra de la part de Dieu même, en nous privant de tout ce qui nous est le plus cher. C'est Notre-Seigneur qui nous en donne le premier l'exemple en la personne des apôtres quand il leur dit : Il vous est avantageux que je m'en aille..... *Expedit vobis ut ego vadam ; si enim non abiero, Spiritus Sanctus non veniet ad vos ; sin autem abiero mittam illum ad vos* ; etc. Voulant leur dire par là, dit S. Chrysostome, qu'ils ne recevraient point ce divin Esprit tant qu'ils jouiraient des douceurs sensibles de la vue de sa sainte humanité.

2e SUBD. — La prière.

La 2e disposition que doit apporter un chrétien à la réception du Saint-Esprit, c'est celle des apôtres, je veux dire, avec S. Augustin, l'ardeur des désirs, la persévérance dans la prière. Oui, ô Esprit divin, vous êtes un bien assez grand pour que nous vous désirions avec ardeur puisque rien n'est capable de nous consoler et de nous réjouir sans vous.

C'est, en effet, à des désirs purs de tout attachement profane que Dieu accorde son divin Esprit. Ecoutez comme le Sauveur nous en parle par avance dans cette conversation qu'il eût avec la Samaritaine : *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere ; tu forsitan petiisses ab eo et dedisset tibi aquam vivam* (Joan. IV. 10).

Demandons-le donc avec constance et nous serons exaucés. Dans nos tentations prions avec ardeur le Saint-Esprit de venir en nous et adressons-lui souvent cette prière de l'Église : *Veni Sancte Spiritus.*

3e SUBD. — L'action.

Enfin il ne suffit pas pour recevoir le Saint-Esprit de le prier, de le désirer, de le demander, il faut encore agir, et l'un des plus grands obstacles qui empêche qu'il ne descende dans le cœur d'une infinité de chrétiens, c'est la lâcheté. C'est pour cette raison que l'Ecriture sainte le compare à tout ce qu'il y a de plus vif et de plus actif quand il descendit sur les apôtres; c'est-à-dire au feu et au vent qui sont deux éléments des plus actifs.

Prenez-vous les intérêts de Dieu, pratiquez-vous sa loi avec empressement, en ce cas vous recevrez le Saint-Esprit, mais si vous vous endormez dans la torpeur et l'indifférence vous n'êtes point dignes de lui, il s'éloigne et vous délaisse. O Esprit divin, embrasez nos cœurs des flammes de votre brûlant amour !

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

PRÉPARATION AU SAINT-ESPRIT.

TEXTE.

Parate viam Domini, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri.

Is. XL. 3.

Dieu qui visitait les patriarches par ses anges, son peuple par les prophètes, et, en dernier lieu, par son propre Fils, a voulu continuer, par le ministère des apôtres et des évêques leurs successeurs, ces démarches miséricordieuses d'un amour qui le porte sans cesse à se rapprocher des hommes. C'est vous dire, M. F., qu'il va venir bénir cette partie de son troupeau par les mains du premier pasteur de ce diocèse. Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui a visité son peuple, et qui a placé, dans ses visites aimables, l'économie de son salut et le bienfait de sa rédemption : *Benedictus Dominus Deus Israël, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ* (Luc. I. 48).

Le pontife, comme un ambassadeur céleste, apporte les riches dons du Saint-Esprit à ces petits enfants, que le tendre Jésus a appelés autour de lui, il y a quelques jours, et qu'il a fait participer au banquet des anges. Portion choisie du troupeau, douce espérance de l'Eglise, heureux enfants, vêtus de blanc comme les anges et comme eux pleins de candeur et d'innocence, qui pourrait ne pas envier votre bonheur!

Mais, M. F., bien que ces dons du Saint-Esprit ne soient distribués qu'à quelques-uns, toute la communauté des fidèles doit se préparer à les recevoir, les uns par les sacrements, les autres par les désirs et les aspirations de la foi.

C'est de cette préparation que je veux vous parler en vous invitant à suivre en ceci l'exemple des apôtres. Il est dit, dans le récit de leurs actes, qu'ils s'y préparèrent : 1° *par la retraite*; 2° *par la prière*; 3° *par de saints désirs*. Ce sont les moyens que nous devons employer nous-mêmes.

Ier POINT.

LA RETRAITE.

1re SUBDIVISION. — Faire de sa demeure un cénacle.

Avant de quitter la terre, Jésus avait dit à ses apôtres : *Sedete in civitate donec induamini virtute ex alto* (Luc. XXIV. 49). Dociles à cet ordre, ils redescendent paisiblement de la montagne d'où ils avaient vu le Sauveur s'élever avec majesté vers le Ciel, et se retirent avec les soixante et douze disciples dans le Cénacle, qui leur rappelait tant de miracles de puissance et de bonté. Certes, s'ils eussent écouté les conseils de l'empressement humain, éblouis qu'ils étaient encore du grand spectacle dont ils venaient d'être les heureux témoins, ils eussent parcouru la ville de Jérusalem en proclamant à haute voix la divinité de leur Maître, et leur zèle impatient se fût partagé la terre pour la gagner à J. C. Non, ils savent que l'heure n'est pas encore venue; ils savent, de plus, que l'Esprit de Dieu ne *se communique point à l'homme dans le trouble*, mais dans la paix : *Non in commotione Dominus* (III Reg. XIX. 11).

Ils entrent donc dans une profonde retraite; entrons-y comme eux, M. F., si nous voulons recevoir le Saint-Esprit dans nos cœurs; que chacun de nous s'applique, durant ces jours préparatoires, à faire de sa maison comme un sanctuaire et un autre Cénacle d'où soient sévèrement bannis le bruit du monde, le mouvement des affaires, et toutes ces agitations tumultueuses qui tourmentent si vainement la vie : *Homo frustra conturbatur* (Ps. XXXVIII. 7.)

2e SUBD. — Deux sortes de retraites.

Il y a deux sortes de retraites, M. F. : une retraite extérieure qui consiste dans la séparation d'avec le monde; une retraite intérieure qui se forme au dedans de nous par la pratique du recueillement et le sentiment de la divinité présente. La première n'est bonne et méritoire qu'autant qu'elle est unie à la seconde; la seconde, peut avoir toute sa grâce et sa perfection, indépendamment de la première, et c'est principalement à celle-là que je vous invite à donner tous vos soins. Vous ne pouvez, je le sais, passer toutes vos heures dans le temple saint, à l'ombre du tabernacle, dans le secret de la face de Dieu; mais ne pouvez-vous l'appeler, le chercher, le trouver habituellement dans le sanctuaire de votre cœur? Ne pouvez-vous, avec l'aide de la grâce, former dans votre âme, par la pureté d'intention, le détachement et la sainte liberté des enfants de Dieu, une heureuse solitude, inaccessible au trouble et aux inquiétudes du siècle?

IIe POINT.

LA PRIÈRE.

1re SUBDIVISION. — Prière proportionnée à l'excellence des dons du Saint-Esprit.

A la retraite, joignez la prière, à l'exemple des apôtres : *Erant omnes perseverantes unanimiter in oratione* (Act. I. 14). On voit assez à cette unanimité, à cette persévérance, qu'il n'est pas ici question d'une prière ordinaire, mais d'une prière proportionnée à l'excellence du don qu'ils attendaient.

Eh! quel don plus riche, plus excellent, plus parfait, que celui de cet Esprit-Saint, égal au Père et au Fils, qui devait les consoler de l'absence de leur Maître? Si nous devons prier pour obtenir la grâce, combien plus pour attirer en nous l'Esprit sanctificateur à qui sont attribuées toutes les opérations de la grâce, et *par qui la charité de Dieu même est répandue dans nos cœurs?* (Rom. V. 5.)

L'Esprit que vous attendez est *un Esprit de sagesse* qui, en faisant goûter la vertu et les choses de Dieu, vous détachera du monde et de ses fausses joies : un *Esprit d'intelligence qui vous donnera ce sens nouveau, ce sens intérieur* (I Joan. V. 20), plus subtil et plus exquis que les autres, qui nous fait connaître et sentir les mystères de Dieu; *un Esprit de conseil* qui vous éclairera dans vos doutes et vous dirigera dans vos voies; *un Esprit de force* qui vous affermira contre les tentations et tous les genres d'épreuves; *un Esprit de science qui, dans sa lumière, vous fera voir toute vérité* (Ps. XXXV. 10); *un Esprit de piété* qui vous rendra le joug du Seigneur *doux, et son fardeau léger*; *un Esprit de crainte*, mais d'un crainte fidèle, qui sera pour vous le commencement et la perfection de *la sagesse* (Ps. CX. 10).

2e SUBD. — Fruits de la réception du Saint-Esprit.

L'Esprti que vous attendez est accompagné des fruits les plus rares et les plus excellents : fruits divins, fruits délicieux, mûris aux rayons du soleil de justice; la plante qui les arrose est *ce fleuve jaillissant qui réjouit la cité de Dieu*. Ces fruits si doux, *c'est la charité, c'est la joie, c'est la paix, la bonté, la mansuétude, la foi, la modestie, la chasteté* (Gal. V. 22, 23); c'est tout ce que les vertus offrent de plus délicat, de plus aimable et de plus pur.

Que de motifs pour nous, M. F., de prier, non pas avec cette langueur qui paralyse si souvent nos prières, mais avec cette ardeur, cette unanimité, cette persévérance dont les apôtres assemblés au cénacle nous donnent un si bel exemple! Prions donc, M. F., prions dans l'attente de l'Esprit qui doit venir!

IIIe POINT.

LES SAINTS DÉSIRS.

Quand je parle de prier, j'entends surtout cette prière du cœur, cette prière de désir, ces aspirations saintes, ces élans de l'âme qui n'ont pas besoin de longues formules, ni de la multitude des paroles. On peut parler à Dieu, dit S. Augustin, sans le prier : cette grande affaire se traite avec plus de succès par des gémissements que par des discours, par des larmes que par un long circuit de paroles : *Plus gemitibus quam sermonibus, plus fletu quam affatu*. C'est bien aussi de la sorte que priaient les apôtres dans leur bienheureuse retraite. Leur historien ne dit rien autre chose, si ce n'est qu'ils priaient; mais ce silence même nous donne assez à entendre quelle était la nature de leur prière; c'était une prière du cœur...

Eh! qui pourrait dire leurs saints désirs, leurs vœux embrasés, leurs oraisons toutes de feu, et avec quelle ardeur leur âme impatiente se portait au devant de l'Esprit qui leur était annoncé? Imitons ces exemples....

1re SUBDIVISION. — Aspirations.

Appelons en nous le Saint-Esprit, selon l'étendue de nos forces et la mesure de notre grâce; adressons-lui souvent avec l'Eglise, cette prière qu'elle emprunte aux Ecritures : Venez, Esprit-Saint, remplissez le cœur de vos fidèles, et allumez-y le feu de votre amour; envoyez votre souffle, et tout sera recréé, et vous renouvellerez la face de la terre. » Jamais la terre, peut-être, n'eut un plus grand besoin de ce renouvellement.

Aux premiers jours de la création, *quand les ténèbres couvraient encore la face de l'abîme, vous étiez porté sur les eaux* (Gen. I. 2), et votre toute-puissante vertu mettait de l'ordre dans l'univers; quand vous descendîtes sur les apôtres, des ténèbres, plus épaisses encore, enveloppaient le monde perdu dans l'ignorance; mais vos rayons célestes dissipèrent ces ombres... Aujourd'hui, nous sommes aveugles au milieu même de la lumière... Le cœur de l'homme n'est pas moins dépravé que son esprit...

Venez, ô Esprit créateur, renouveler cette société qui va se dissoudre. Vous êtes l'Esprit de vérité; venez la faire connaître à ceux qui l'ignorent, la réconcilier avec ceux qui la combattent, la répandre plus abondamment dans le cœur de ceux qui l'aiment. Vous êtes l'Esprit d'amour; apportez-nous la concorde et la paix; unissez-nous tous dans une mutuelle charité; mais surtout embrasez-nous de l'amour divin : *Veni, Sancte Spiritus... Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ* (Ps. CIII. 30).

2e SUBD. — Conclusion.

Après vous être ainsi disposés par la *retraite*, par la *prière*, et par de *saints désirs*, vous sentirez, M. F., se renouveler en vous les miracles qui s'opérèrent dans les apôtres à la venue du Saint-Esprit. Un vent impétueux ne se fera pas entendre, mais le souffle de la grâce remuera doucement tout votre être. Le Saint-Esprit ne descendra plus visiblement sur vos têtes, sous la forme d'une langue de feu; ces prodiges ne sont plus nécessaires à la vérité chrétienne, assez prouvée pour ceux qui veulent ouvrir les yeux à sa lumière; mais un feu véritable, allumé par Dieu même, brûlera votre cœur, épurera toutes vos affections, animera toutes vos œuvres: et vous prêcherez désormais J. C., par la sainteté de votre vie, la pureté de vos mœurs et la persuasion de vos exemples...

ANC. ET NOUV. TESTAMENT.

ANCIEN TESTAMENT.

Spiritus Dei ferebatur super aquas (Gen. I. 2).

Redde mihi lætitiam salutaris tui et Spiritu principali confirma me (Ps. L. 14).

Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis (Id. LXVII. 29).

Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ (Id. CIII. 30).

O quam suavis est Dominus, Spiritus tuus (Sap. XII. 1).

Dabo eis cor novum et Spiritum novum tribuam in visceribus eorum; et auferam cor lapideum de carne eorum et dabo eis cor carneum ut in præceptis meis ambulent et præcepta mea custodiant, faciantque ea, ut sint mihi in populum et ego sim eis in Deum (Ezech. XI. 19).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Spiritus sanctus docebit vos in illa hora quid oporteat vos dicere (Luc. XII. 12).

Vidi Spiritum descendentem quasi columbam de cœlo et mansit super eum (Joan. I. 32).

Super quem videris Spiritum descendentem et manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu Sancto (Id. I. 33).

Ego rogabo Patrem et alium Paracletum dabit vobis ut maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere (Id. XIV. 16).

Hoc cum dixisset, insufflavit et dixit eis : Accipite Spiritum Sanctum (Id. XX. 22).

Tunc imponebant manus super illos et accipiebant Spiritum Sanctum (Act. VIII. 17).

ÉPITRES.

Quod si Spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis, habitat in vobis, vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis (Rom. III. 11).

Ipse Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus Filii Dei (Id. VIII. 16).

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis (Id. V. 5).

Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei (I Cor. II. 10).

Divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus (Id. XII. 4).

Nescitis quia templum Dei estis vos, et Spiritus Dei habitat in vobis (Id. III. 16).

Signati estis Spiritu promissionis Sancto qui est pignus hæreditatis nostræ (Eph. I. 14).

Nemo potest dicere Dominus Jesus nisi in Spiritu Sancto (Id. XII. 3).

Qui autem confirmat nos vobiscum in Christo, et qui unxit nos Deus, qui et signavit nos, et dedit pignus Spiritus in cordibus nostris (II Cor. I. 21).

Ubi Spiritus Domini, ibi libertas (Id. III. 13).

Bonum depositum custodi per Spiritum Sanctum qui habitat in nobis (II Tim. I. 14).

Sicut modo geniti infantes rationabiles sine dolo lac concupiscite, ut in eo crescatis in salutem (I Petr. II. 2).

Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus Sanctus, et hi tres unum sunt (I Joan. V. 7).

SS. PÈRES.

Cum regeneratus quis fuerit per aquam, postmodum septiformis Spiritus gratia ab episcopo confirmetur, quia aliter perfectus christianus esse nequaquam poterit (S. Clem. *Ep. 4 ad Julium Jul.*).

Ungi quoque necesse est eum qui baptizatus est, ut accepto Chrismate, id est, unctione, esse unctus Dei et habere in Chrismate, in se gratiam Christi possit (S. Cypr. *Ep.* 12 *ad Joan.*).

Caro ungitur, ut anima consecretur; caro signatur, ut anima muniatur; caro manuum impositione adumbratur, ut anima Spiritu illuminetur (Tertull. *L. de Carn. Resur.*).

Nescit tarda molimina Spiritus Sancti gratia (S. Ambr. *in C. I Luc.*).

Recedente Spiritu Sancto a tabernaculo mentis, evacuatur homo dulcedine, et impletur omni amaritudine; nullusque ei locus in cœlo est, quia alienum se fecit a bonitate (Id. *de Sacr. Ep. in Ep. ad Burdig.*).

Spiritus Domini ferebatur super aquas, seu, ut in hebræo habetur, incubabat, sive confovebat, in similitudinem volucris ova calore animantis. Ex quo intelligimus, non de spiritu mundi dici, ut nonnulli arbitrantur, sed de Spiritu Sancto qui et ipse vivificator omnium a principio dicitur (S. Hieron. *in trad. in Gen.*).

Quod est anima corpori hominis, hoc est Spiritus Sanctus corpori Christi, quod est Ecclesia; hoc agit Spiritus in tota Ecclesia, quod agit anima in omnibus membris unius corporis (S. August. *Serm.* 2 *in Fer. Pent.*).

Ideo omnis Christianus sanctificatur ut intelligat se non solum sacerdotalis et regiæ dignitatis esse consortem sed etiam contra diabolum fieri luctatorem (Id. *in Sentent.*).

An nescis, etiam Ecclesiarum hunc esse morem ut baptizatis manus imponatur, et ita invocetur Spiritus Sanctus, ubi scriptum sit in Actibus apostolorum? Etiam si Scripturæ auctoritas non subesset totius orbis in hanc partem consensus instar præcepti obtineret. Nam et multa alia quæ per traditionem in Ecclesiis observantur, auctoritatem sibi scriptæ legis usurpant (S. Hieron. *Contr. Lucifer.*).

In linguis igneis apparuit Spiritus quia omnes quos repleverit, ardentes pariter et loquentes facit. Linguas igneas doctores habent, quia dum Deum amandum prædicant, corda audientium inflammant. Nam et otiosus sermo doctoris est, si prædere non valet incendium amoris (S. Greg. *Hom.* 30 *in Evang.*).

In terra datur Spiritus ut diligatur proximus, e cœlo datur Spiritus ut diligatur Deus; sicut ergo una est charitas et duo præcepta, ita unus Spiritus et duo dona Id. (*Hom.* 23).

Postquam Dominus noster verus rex et sacerdos æternus a Deo Patre cœlesti mystico unguento est delibutus jam non soli pontifices et reges, sed omnis Ecclesia unctione Chrismatis consecratur, pro eo quod est membrum æterni sacerdotis et regis. Ergo qui genus regale et sacerdotale sumus, ideo post lavacrum ungimur; uti Christi nomine censeamur (S. Isidor. Hispal. *L.* 2 *de Eccl. off.*).

Spiritus Sanctus in columba et igne apparuit, quia omne cor, quod ejus gratia tangitur, et mansuetudinis lenitate tranquillum et zelo justitiæ fit accensum (V. Beda, *Hom.* 9 *in Luc.*).

Baptismi gratiam omni homini vel omni sexui tradidit auctoritas antiquorum; Confirmationis autem insigne, sola pontificalis persona suæ vindicat dignitati (S. Petr. Dam. *Lib.* 1 *de Dedic. Eccl.*).

DONS DU SAINT-ESPRIT.

Les dons du Saint-Esprit sont des habitudes surnaturelles, qui ornent et perfectionnent notre âme, et la portent à suivre l'instinct du Saint-Esprit et à agir selon ses mouvements.

Nous comptons sept dons du Saint-Esprit : *la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété et la crainte, de Dieu.*

1° LA SAGESSE est un don qui nous détache des choses du monde et nous les fait regarder comme de la boue : *Omnia arbitror ut stercora* (Philip. III. 8); qui nous fait juger sainement des choses de Dieu et l'aimer uniquement (S. August. *L. Quæst. quæst.* 66).

2° L'ENTENDEMENT est un don qui nous fait comprendre et pénétrer les vérités de la religion, que Dieu a cachées aux sages du siècle et réservées aux petits; ce qui fait dire à S. Augustin que l'entendement est le fruit de la foi : *Fidei fructus intellectus* (*Tr. in Joan.*).

3° LE CONSEIL est un don qui nous fait juger, dans les affaires difficiles et d'importance pour le salut, ce qui est plus propre à procurer la gloire de Dieu et plus convenable à notre salut; au lieu que le conseil des hommes nous fait chercher nos intérêts temporels, et non ceux de J. C. : *Quæ sua sunt quærunt; non quæ sunt Jesu Christi* (Philip. II. 21).

4° LA FORCE est un don qui nous fait mettre notre confiance en Dieu, nous fait surmonter les difficultés qui s'opposent à l'accomplissement des œuvres que nous entreprenons pour Dieu, et nous fait mépriser les dangers qui pourraient nous en détourner.

5° LA SCIENCE est un don qui nous fait connaître ce que nous devons croire, et nous fait voir le chemin qu'il faut tenir et les dangers qu'il faut éviter pour arriver à notre dernière fin, qui est Dieu; car, comme l'enseigne S. Thomas, le don de science ne s'arrête pas seulement à considérer les vérités que nous devons croire; il s'étend aussi aux actions, en tant que la connaissance de la vérité doit les régler, afin qu'elles soient agréables à Dieu; d'où vient qu'il est dit que la science des saints conduit le juste par des voies droites : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum ei, Det dedit illi scientiam sanctorum* (Sap. X. 10).

6° LA PIÉTÉ est un don qui fait que nous nous portons avec promptitude, avec facilité et avec plaisir à tout ce qui est du culte et du service de Dieu et de l'honneur des saints; qui nous fait compatir aux misères du prochain et nous les fait soulager; d'où vient que S. Augustin dit que la piété est le culte de Dieu : *Pietas cultus Dei est* (*Ep.* 140. *C.* 18).

S. Jacques nous dit que la vraie piété se porte à exercer les œuvres de miséricorde envers les orphelins et les veuves, dans leurs afflictions (I. 27). L'Apôtre parle de ce don quand il dit que *Dieu envoie dans nos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie : mon Père! mon Père!* (Gal. IV. 6.)

7° LA CRAINTE DE DIEU est un don qui nous inspire pour Dieu un respect mêlé d'amour, et qui nous fait appréhender de lui déplaire. Ce don nous rend aussi attentifs à observer la loi de Dieu. C'est pourquoi David appelle heureux ceux qui craignent Dieu, car ils marchent dans ses voies (Ps. CXXVI. 1). Ce prophète demanda à Dieu qu'il perçât sa chair de cette crainte, afin qu'elle réprimât ces désirs charnels qui tendaient à lui faire mépriser la loi du Seigneur : *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui* (Ps. CXVIII. 120).

(Confér. d'Angers, *Sur le Sacr. de Confirm. Conf.* 4.)

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

EXHORTATION AVANT LA CONFIRMATION.

TEXTE.

Emittes Spiritum tuum et creabuntur.

Ps. CIII. 30.

L'Esprit-Saint, M. F., est l'âme et la vie de l'univers, tout est plein de sa force, tout retentit de sa puissance, tout célèbre sa gloire : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc, quod continet omnia scientiam habet vocis* (Sap. I. 7). C'est en répandant son Esprit au-dehors de lui-même que Dieu a créé tout ce qui existe : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur.* C'est par lui qu'il conserve et qu'il renouvelle la face de la terre : *Et renovabit faciem terræ* (Ps. CIII. 30). La foi nous enseigne que l'Esprit-Saint est la troisième personne de la très-sainte Trinité, qu'il est égal au Père et au Fils en puissance, en gloire, en majesté. Elle nous enseigne qu'il a parlé à nos pères par la bouche des prophètes, qu'il a été promis par J. C. à ceux qui seraient baptisés en son nom, qu'il est descendu sur les apôtres d'une manière visible et que, toujours présent dans son Eglise, il doit descendre sur chacun de nous par le sacrement de la Confirmation.

I.

MANIFESTATION DES DONS DU SAINT-ESPRIT.

Depuis l'établissement de l'Eglise, cet Esprit divin s'est montré à nous dans tous les temps de la manière la plus sensible. C'est lui qui a fait triompher la foi de J. C. de toutes les puissances de l'enfer, et, dans cela, il a manifesté le don de la *sagesse.* C'est lui qui a animé et soutenu le courage des martyrs, et en cela il a manifesté le don de la *force.* C'est lui qui a suscité cette multitude de saints pontifes qui nous ont expliqué ses oracles, et en cela il a manifesté le don de la *science.* C'est lui qui a appelé dans la solitude ces légions de saints anachorètes qui se sont retirés du monde pour se consacrer à la prière et à la pénitence, et en cela il a manifesté le don de *conseil.* C'est lui qui a fait fructifier chez les nations étrangères la semence de l'Evangile, et en cela il a manifesté le don de l'*intelligence.* C'est lui qui allume dans les cœurs le feu sacré de l'amour divin, et en cela il manifeste le don de *piété.* C'est lui enfin qui, en nous révélant les biens immenses que Dieu prépare à ceux qui lui sont fidèles, nous dévoile en même temps le jugement terrible qui menace les méchants, et en cela il nous manifeste le don de la *crainte* du Seigneur.

Tels sont, mes chers enfants, les dons qu'il vient vous communiquer en ce jour...

II.

INVOCATION.

Mes enfants, dans ce moment solennel où le sacrement s'accomplit, où le Saint-Esprit descendra réellement sur vous, comme il descendit autrefois sur les apôtres, quoiqu'il ne se rende pas visible, adorez sa puissance, rendez grâces pour ses bienfaits, vouez-lui votre cœur pour toujours, jurez de lui être à jamais fidèles, de ne jamais le repousser, de ne jamais le contrister et de suivre toujours ses saintes inspirations. Voilà l'acte de foi, d'amour et de dévouement que vous devez au Saint-Esprit, implorez son assistance perpétuelle par l'intercession de la très-sainte Vierge, cette reine de l'innocence et de la pureté, dans le sein de laquelle il opéra par sa puissance l'auguste mystère de l'Incarnation.

Invoquez votre bon ange et votre saint patron, comme témoins de vos promesses, et ne sortez de ce saint temple qu'avec la généreuse résolution de mourir plutôt mille fois que de trahir l'Esprit-Saint, plutôt que d'oublier un instant le caractère sacré et ineffaçable qui vous a rendus parfaits chrétiens.

Dieu tout-puissant, envoyez votre Esprit-Saint dans ces temples que nous allons vous consacrer. Disposez-les par votre grâce à lui servir de demeure : *Emitte Spiritum tuum, ut eorum corda Spiritus Sanctus in eis superveniens, templum gloriæ suæ inhabitando perficiat* (Pontif.). Et après avoir dissipé, par les rayons de votre divin Esprit les ténèbres qui les environnaient, daignez leur faire goûter dans l'amour de la vérité, les consolations célestes qu'il répand sur tous ceux qui lui sont soumis : *Da nobis in eodem Spiritu recta sapere et de ejus semper consolatione gaudere* (Orat. Eccles.) ; nous vous en conjurons au nom de sa gloire et au nom de J. C. votre Fils et notre Sauveur. Ainsi soit-il.

AUTRE EXHORTATION.

TEXTE.

Signati estis Spiritu promissionis sancto, qui est pignus hæreditatis nostræ.

EPH. X. 13.

Les promesses de Jésus-Christ vont s'accomplir en vous, mes chers enfants. L'Esprit-Saint va descendre dans votre âme et la combler de ses dons, vous allez recevoir le sceau de votre adoption et la grâce de l'héritage céleste : *Signati estis...*

Chrétiens par le baptême, il vous manquait la force de confesser J. C. au péril de votre vie. Il vous manquait le caractère que le sacrement de confirmation nous imprime en nous donnant le Saint-Esprit et qui nous rend parfaits chrétiens.

Le baptême vous a rendu l'innocence, mais ce trésor précieux que vous portez dans des vases fragiles était exposé à tant de dangers qu'il était digne de la miséricorde divine de vous en garantir en vous donnant les moyens les plus puissants pour le conserver. Dieu vous a donc revêtu de la robe d'innocence, et par-dessus cette robe éclatante il vous revêt aujourd'hui de la cuirasse du Saint-Esprit. Tel est le mystère de notre régénération, ainsi que l'apôtre S. Paul nous l'enseigne : *Secundum suam misericordiam salvos nos fecit Deus, per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus Sancti quem effudit in nos abunde per Jesum Christum salvatorem nostrum* (Tit. III. 5). Or, voilà, mes chers enfants, ce que Dieu opère aujourd'hui en vous.

I.

HISTORIQUE.

La venue de l'Esprit-Saint avait été annoncée depuis longtemps par les prophètes. (Isaie XLIX. 3), (Joel II. 28), (Aggée. II. 6), Zacharie XII. 10), avaient fait entendre à nos pères ces paroles consolantes du Seigneur : *Je répandrai mon Esprit sur la terre, sur la postérité de David, sur le peuple que j'ai choisi et que j'ai racheté, et il sera toujours avec lui.* J. C. renouvela ces grandes promesses, mais il ne les accomplit qu'après qu'il eut reçu dans le ciel la couronne de ses victoires. Il ne voulut livrer le monde à l'empire de l'Esprit-Saint qu'après l'avoir rendu digne d'être son temple. Il ne s'entoura pas alors de cet appareil redoutable, au milieu duquel la loi fut donnée sur le mont Sinaï; fondateur d'une loi de grâce, d'une loi qui devait être écrite, non sur des pierres mais sur des cœurs, il ne s'entoura que de l'appareil de son amour. L'Esprit-Saint qui s'était manifesté sous la forme d'une colombe, lorsqu'il descendit sur lui après son baptême, descendit sur les apôtres en forme de langues de feu. Principe de lumière et d'amour, il choisit l'emblème de sa puissance pour se manifester.

II.

OPÉRATIONS ÉTONNANTES DU SAINT-ESPRIT.

Quel changement prodigieux s'opère tout à coup dans les apôtres ! ils n'étaient que des hommes simples et voilà qu'ils deviennent aussitôt savants et éclairés ; ils parlent toutes les langues, ils connaissent toute la profondeur de la sagesse ; ils sont instruits de tous les secrets de la science de Dieu. Leur foi auparavant était faible et timide, ils n'avaient pu veiller une heure avec leur Maître la veille de sa mort; ils avaient pris la fuite lorsque les satellites s'emparèrent de sa personne ; mais dès que l'Esprit-Saint est descendu sur eux, leur foi est inébranlable, un courage surnaturel les anime.... Tout cède à leur puissance, le démon fuit devant eux, la nature obéit à leur voix. L'Esprit-Saint est avec eux, il les entraîne, il dispose, il agite, il remue les cœurs même dans lesquels il n'habite point encore. A peine le son de la trompette évangélique s'est-il fait entendre que déjà tous les peuples de la terre sont prosternés aux pieds de la croix : *Fides vestra annuntiatur in universo mundo.*

Tels sont, mes chers Enfants, les miracles de l'Esprit-Saint que vous allez recevoir dans l'auguste sacrement de la confirmation.

III.

DONS DU SAINT-ESPRIT.

Quels trésors, mes chers Enfants, pourraient être comparés à ceux que vous allez recevoir ? Les dons de l'Esprit-Saint sont : l'Esprit de sagesse et d'intelligence : *Spiritus sapientiæ et intellectus ;* l'Esprit de conseil et de force : *Spiritus consilii et fortitudinis ;* l'Esprit de science et de piété : *Spiritus scientiæ et pietatis ;* enfin l'Esprit de la crainte du Seigneur : *Spiritus timoris Domini.* Or cet esprit vous est donné en ce jour sans mesure : *Non enim ad mensuram dat Deus Spiritum* (Joan. III. 34). Dieu le répandra sur vous comme un torrent : *Velut torrens inundans* (Is. XXX. 28). Il ne met point de bornes à sa libéralité parce qu'il n'en met point à son amour.

IV.

GRACE DU SACREMENT DE CONFIRMATION.

L'Eglise nous enseigne, mes chers Enfants, que la grâce du sacrement de confirmation nous est donnée en augmentation de celle du baptême pour nous fortifier contre les tentations, pour éclairer notre esprit, pour nous donner le courage de confesser la foi et de combattre ses ennemis : *In virtute ejus contra Satanæ tentationes muniamur ut gratia ejus ad melius capienda fidei mysteria illuminemur ad confessionem Christi fiduciam, et contra vitia robur accipiamus* (Concil. Magnat.).

Jeunes chrétiens, vous êtes entre les bras de l'Eglise, comme des enfants entre les bras de leurs nourrices, vous êtes l'objet de son amour, comme de ses espérances. C'est sur votre innocence, sur les vertus dont elle a déposé le germe dans vos cœurs, sur cette semence précieuse que l'Esprit-Saint va féconder que repose sa consolation, sa gloire et votre bonheur. Bientôt, peut-être, le vent impétueux des passions viendra vous agiter. Jeunes voyageurs, de combien de dangers je vous vois environnés ! Ah ! ne perdez jamais de vue que vous avez reçu le sceau des forts, que vous êtes devenus en ce jour les temples du Saint-Esprit : *Quoniam membra vestra templum sunt Spiritus Sancti ?* (I Cor. VI. 19.)

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.
EXTRÊME-ONCTION. (RITUELS.)	**INSTRUCTION SUR LES DERNIERS SACREMENTS.** (LE R. P. ***.)	**SUR LE BON USAGE DES MALADIES.** (UN CONTEMPORAIN.)
I^ER POINT. EFFETS DU SACREMENT DE L'EXTRÊME-ONCTION.	**I^ER POINT.** PRÉCIEUX AVANTAGES ATTACHÉS A LA RÉCEPTION DES DERNIERS SACREMENTS.	**I^ER POINT.** DIEU SE SERT DE NOS MALADIES POUR PURIFIER NOTRE VIE.
II^E POINT. DISPOSITIONS POUR RECEVOIR SAINTEMENT L'EXTRÊME-ONCTION.	**II^E POINT.** PRÉPARATION A CES SACREMENTS.	**II^E POINT.** LES MALADIES SERVENT A SANCTIFIER NOTRE MORT.
I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **EFFETS DU SACREMENT DE L'EXTRÊME-ONCTION.** 1 — Elle efface les péchés; 2 — Elle efface les restes du péché; 3 — Elle fortifie le malade; 4 — Elle procure la santé du corps.	I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **PRÉCIEUX AVANTAGES ATTACHÉS A LA RÉCEPTION DES DERNIERS SACREMENTS.** 1 — Ils sont un consolant présage de prédestination; 2 — Ils sont un excellent moyen de prédestination; 3 — Ils sont souvent le dernier sceau de la prédestination.	I^er POINT. — SUBDIVISIONS. **DIEU SE SERT DE NOS MALADIES POUR PURIFIER NOTRE VIE.** 1 — Elles ôtent la matière du péché; 2 — Elles sont un noble exercice pour notre vertu.
II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **DISPOSITIONS POUR RECEVOIR SAINTEMENT L'EXTRÊME-ONCTION.** 1 — Être en état de grâce; 2 — Avoir une foi ferme; 3 — Avoir une charité ardente.	II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **PRÉPARATION A CES SACREMENTS.** 1 — Par des désirs ardents; 2 — Par une vie pure et régulière; 3 — Par l'empressement à les réclamer.	II^e POINT. — SUBDIVISIONS. **LES MALADIES SERVENT A SANCTIFIER NOTRE MORT.** 1 — Elles nous défendent contre les surprises de la mort; 2 — Elles nous procurent tous les moyens de salut; 3 — Ce que l'Église fait pour les malades; Conclusion.

MOTIVA, MEDIA ET ASCETICA.

MOTIVA

ad Confirmationem recipiendam.

I. Necessitas. Si enim is qui militiam adire debeat, ante omnia, opus habet ut bene armetur, quanto magis spiritualem militiam, a cujus felici exitu salus æterna pendet, auspicaturus, curare debet, ut per hoc sacramentum spirituale armaturam accipiat.

II. Utilitas. Si enim ideo quisque cibum et alia similia media adhibet, quia augmentum corporis efficiunt; quidni magna alacritate hoc sacramentum quis suscipiat, ut quoad animam perfici et crescere queat?

III. Jucunditas. Si enim merito jucundissimum accidit pupillo, si bonum et fidelem tutorem se nactum fuisse intelligat, quanto magis gaudere debebit qui per Confirmationis sacramentum se Spiritum Sanctum in tutorem et protectorem accepisse meminerit?

ad Spiritum Sanctum amandum et invocandum.

I. Unio Spiritus Sancti cum Ecclesia. Teste S. August., quod est anima corpori hominis, hoc est Spiritus Sanctus corpori Christi quod est Ecclesia, atque etiam cuivis particulari membro Ecclesiæ; merito igitur ipsum perinde ut animam nostram diligere, custodire ac conservare debemus (S. Aug. *Ser.* 2. *Fer.* 2 *Pent.*).

II. Spiritus Sanctus est auctor pietatis. Si pietas, teste S. Paulo, *ad omnia utilis est promissionem habens vitæ quæ nunc est et in futuro;* quanto magis ipse pietatis auctor Sanctus Spiritus hanc utilitatem in supremo gradu continebit?

MEDIA

ad eumdem finem.

I. Cognitio sui. Hæc enim efficiet ut fragilitatem ac infirmitatem suam cognoscens ultro desideret hoc sacramentum, utpote per quod vires suas non modice roborari novit.

II. Æstimatio hujus Sacramenti. Quam concipiet si meminerit, quemadmodum Sauli olim cum unctione cor immutatum, ita sibi quoque per Spiritus Sancti unctionem in hoc sacramento peragendam, cor aliud datum iri. Nam ut Urbanus Papa loquitur: cum Spiritus Sanctus infunditur, cor fidele ad prudentiam et constantiam dilatatur (Urban. *de Conf. dist.*).

III. Ardens desiderium christianæ perfectionis. Si enim religiosi simili desiderio accensi statum religiosum tam ardenter eligunt et amplectuntur, cur non et christianus, si religionem ingredi non possit, saltem hoc sacramentum vel statum perfectionis cupide amplectatur?

IV. Odium dæmonis. Per hoc enim instigabitur quis ad fortiter ei resistendum atque adeo etiam ad hoc sacramentum velut armaturam spiritualem arripiendum.

ad Spiritum Sanctum recipiendum.

I. Peccati fuga. Non *in quibuslibet mentibus adest operatio Spiritus Sancti, sed in iis qui nihil habent obliquum, nihil obtortum* (S. Chrysost. *(in Isaiam)*.

II. Carnalium delectationum odium. *Non permanebit Spiritus meus in homine quia caro est* (Gen. VI. 3).

III. Pœnitentiæ susceptio. *Pœnitentiam agite.... et accipietis donum Spiritus Sancti* (Act. II. 37).

IV. Orationis frequentatio. Apostoli accepturi Spiritum Sanctum *erant perseverantes in oratione unanimiter* (Act. I. 14).

V. Pacis et concordiæ studium. Spiritus Sanctus nunquam nos vivificabit nisi pace uniti fuerimus (S. August. *Serm. ad FF. in Eremo*).

VI. Quietis amor. Apostolos Spiritum Sanctum accepturos sedere voluit Deus (*Act.* 1).

VII. Bonorum operum et virtutum exercitium. Sicut lucernæ lumen oleo fovetur, ita Spiritus Sanctus, velut animæ lumen et ignis, nonnisi bonis operibus custoditur (Beyerlink. *Fer.* 2 *Pent.*).

ASCETICA.

I. Recipiendo sacramentum Confirmationis Christianus efficitur: 1° luctator contra hostes; 2° protegitur illius juvenilis ætas; 3° cooperare debet gratiæ hujus sacramenti.

II. Ob tres causas Spiritus Sanctus missus est: 1° Ob charitatem Dei; 2° ob merita Christi; 3° ob nostram miseriam et necessitatem.

III. Quatuor *fines* missionis Spiritus Sancti: 1° Ut Christo succederet in officio protectoris, advocati et consolatoris; 2° ut in officio magisterii succederet; 3° ut interne testimonium daret de Christo, quis esset? 4° ut hujus mundi vitia reprehendat corrigat cumque de illis convincat.

IV. Modus disponendi se ad recipiendum hunc divinissimum hospitem optimus erit si cor ab omni amore creato evacuetur. Unde S. Bernardus: Quomodo agnoscere potero Spiritus Sancti præsentiam? Non oculis quia colore caret, non auditu quia sonus non est; non olfactu quia sine odore est. Cognoscam ergo illum mutatione cordis mei, cum e terreno illud cœleste factum video, e carneo spirituale (S. Bern. *Serm.* 6. *de Asc.*).

EXEMPLES.

N. S. J. C. Baptizante Christum S. Joanne, descendit Spiritus Sanctus de cœlo quasi columba et mansit super eum (Joan. I. 32).

Les Apôtres. Et cum complerentur dies Pentecostes... (*Act.* II. I. *et seq.*).

Confirmation. Cum audissent Apostoli qui erant Jerosolymis, quod recepisset Samaria verbum Dei, miserunt ad eos Petrum et Joannem. Qui cum venissent oraverunt pro ipsis ut acciperent Spiritum Sanctum... (*Id.* VIII. 14, 15).

S. Paul a Ephèse. Cum Paulus Ephesi aliquos discipulos reperisset, quæsivit ab eis an Spiritum Sanctum accepissent.... cumque post baptismum manus illis imposuisset venit Spiritus Sanctus super eos et loquebantur linguis et prophetabant (*Id.* XIX. 1, 2, 6).

Martyrs. Lactantius Firmanus refert multos christianos propterea a tyrannis graviter excruciatos esse quod illis præsentibus (utpote qui uncti erant, dæmones ex idolis, responsa non darent (Lactant. Firm. *Lib. de Ver. Sap.*).

Novat. Quod Novatus ab exorcistis catholicis ad veram fidem perductus et baptizatus, postea tormentorum metu iterum defecerit, potissimam scriptores causam aiunt fuisse quod Confirmationis sacramentum, cum potuisset, non susceperit (Euseb. *L.* 6 *Hist. Eccl. C.* 38).

S. Fr. Xavier. Apostolico plane Spiritu divinitus accensus, inter alias Spiritus Sancti gratias etiam hanc acceperat ut duodenis interdum, aut pluribus personis diversissima quærentibus eodem tempore responderet. Sed et singulis horis canonicis hymnum: *Veni, Sancte Spiritus*, pro attentionis gratia impetranda præmittere solebat (*In Ep. indic.* 1555).

Le P. Alvarez. Cum videret S. Theresiam privata amicitia quibusdam personis adhærere, et per hoc eam non mediocriter ab interiori et arctiori cum Deo familiaritate impediri scirct, ad hoc impedimentum removendum suavit illi ut per aliquot dies hoc negotium serio Deo commendaret, dicens in eum finem hymnum: *Veni, Creator Spiritus;* ut lucem impetraret qua posset discernere quod melius est. Id quod hac ratione feliciter ab ea effectum est (*Vita B. Balthasar. Alvarez*).

Sainte Eulalie. La persécution de Dioclétien étant allumée contre les chrétiens, le cœur d'Eulalie, âgée seulement de douze ans, brûle déjà du désir du martyre; et ne pouvant contenir cette noble ardeur, elle veut elle-même aller se présenter au tyran. Sa mère, sage et pleine de tendresse pour sa fille, la conduit à la campagne, et par cette retraite prudente, la soustrait au péril où son courage allait l'exposer. Elle se dérobe enfin à la vigilance de sa mère et, durant la nuit, elle se met en marche sans connaître aucun chemin; mais elle n'est pas seule, une troupe d'anges l'accompagne; elle fit tant de diligence qu'elle avait déjà fait plusieurs lieues avant le soleil levé. Elle arriva enfin à Mérida; aussitôt elle court au palais et se présente sans pâlir au tribunal du juge. « De grâce, seigneur, lui dit-elle, pourquoi persécutez-vous des innocents, et voulez-vous forcer des fidèles à se prosterner devant les faux dieux? Vous cherchez des chrétiens, je vous déclare que je suis chrétienne, et ennemie de toutes vos idoles de pierre et de bois. »

Un discours si peu attendu excita l'étonnement et la fureur du magistrat qui, ne pouvant rien obtenir de la sainte par des promesses, allait ordonner d'en venir aux plus grands supplices; mais Eulalie le prévient, et cédant tout à coup à l'impression de l'esprit divin qui la fait agir, elle renverse l'autel, brise l'idole, foule aux pieds les offrandes profanes et jette le désordre et la confusion parmi les ministres et les bourreaux. Le juge en fureur la fait saisir; on la dépouille, on la déchire, on la met tout en sang. « O Jésus, mon céleste époux, s'écrie-t-elle, on écrit votre nom sacré sur mon corps avec le fer, on grave sur lui vos victoires en caractères sanglants. » Aucune larme ne coule de ses yeux, aucun soupir ne sort de son cœur, une joie sainte éclate sur son visage. Le tyran, de plus en plus animé, ayant employé inutilement le fer, a recours au feu; il fait aussi allumer des torches autour d'Eulalie; la flamme l'environne de tous côtés; la jeune martyre voyant qu'on lui ôtait ses habits, avait, dès le commencement, dénoué ses cheveux, et les laissant flotter, s'en était couverte pour rassurer sa pudeur; mais la flamme étant montée et consumant ses cheveux, la sainte crut qu'elle ne devait pas vivre; elle ouvre la bouche et, respirant pour la dernière fois, elle attire le feu dans ses entrailles et finit sa vie dans les tourbillons des flammes dont elle était entourée. En même temps on vit sortir une colombe plus blanche que la neige et prendre son essor vers le ciel; c'était l'âme d'Eulalie qui s'envolait pour se réunir à jamais au céleste époux (*Actes des Martyrs*, an 304).

DICTA.

Themistocles de Cretensium duce Theutide Orontho dicebat Atheniensibus: Non timete Teuthidem, quia licet habeat gladium ad jugulandum, non tamen habet cor evaginandum. Idem de Christianis baptizatis, sed nondum confirmatis, dici potest (Job. *Conc.* 6 *in fest. SS. Simon. et Judæ*).

Ecclesiæ navim instruxerat Christus, gubernatores apostolos dederat, fideles in milites, sacramenta pro armis, virtutes pro telis, crucem pro malis; solus ergo ventus deerat qui deduceret in terram rectam, hic datus est (Besseus, *In Dom. Pentec.*).

Tria semper expiationum genera fuerunt: *Ventus, aqua, ignis;* eadem pro mundo adhibita per Spiritum Sanctum (*Id. ibid.*).

EXEMPLES.

Constance Chlore. Ce prince appréciait et protégeait le christianisme, il usa cependant quelque temps de dissimulation et déclara publiquement que tous les chrétiens de son palais eussent à offrir des sacrifices à Jupiter et aux autres divinités du paganisme, s'ils voulaient conserver leurs charges et ses bonnes grâces. Il s'en trouva qui, préférant leur fortune à leur intérêt éternel, s'empressèrent d'obéir à cet ordre, qui n'avait été donné qu'afin de les éprouver; mais, pour prix de leur obéissance, ils n'obtinrent que le mépris du prince, qui, très-indigné de leur lâcheté, les éloigna pour toujours de sa personne. Un de ses confidents lui ayant demandé la raison de cette conduite, Constance lui fit cette sage réponse: « Les hommes qui sacrifient leur religion à leur intérêt, sont capables de manquer à tous leurs devoirs, et je ne pouvais espérer que ceux dont la disgrâce vous a surpris me fussent plus fidèles qu'ils ne l'ont été à leur Dieu. » Peu content d'avoir puni et humilié les apostats, le prince crut devoir encore récompenser avec éclat les chrétiens qui, s'élevant au-dessus des vues temporelles, avaient persévéré dans la profession ouverte du christianisme; et pour bien convaincre ses courtisans qu'il ne comptait que sur la fidélité de ceux qui étaient fidèles à leur religion, il investit ces chrétiens généreux et incorruptibles de toutes les fonctions publiques (*Hist. Ecclés.*).

Julien l'apostat et le Jeune Confirmé. L'empereur Julien, voulant rendre son apostasie solennelle, fit préparer dans un temple un grand sacrifice aux idoles; mais au moment de commencer la cérémonie, le feu de l'autel s'éteignit tout à coup; les couteaux des prêtres des faux dieux ne purent couper les chairs des victimes et le sacrificateur effrayé s'écria: « Il y a ici quelque Galiléen qui a été nouvellement ou lavé d'eau ou oint de baume. » Alors un jeune page chrétien qui venait de recevoir le sacrement de Confirmation, élevant la voix, lui dit: « C'est moi qui ai fait le signe de la croix et invoqué le nom de Jésus pour attirer cette honte à vos idoles. » L'empereur qui avait été chrétien et qui était bien instruit du pouvoir de J. C, fut saisi de frayeur. Il appréhenda les effets de la vengeance divine, et sortit du temple, couvert de confusion sans proférer une seule parole. Le courageux soldat de J. C. alla rapporter aux chrétiens ce qui venait d'arriver, et ils reconnurent combien ceux en qui habite la vertu de J. C. par le sacrement de Confirmation, quand on le reçoit dans des dispositions saintes, sont redoutables au démon (*Hist. Ecclés.*):

Un soldat chrétien. Mahomet II, empereur des Turcs, pressant un soldat chrétien d'embrasser la religion de Mahomet, le menaça de la mort s'il refusait de le faire. « Quoi! lui répondit ce généreux soldat, en lui montrant sa poitrine toute couverte de blessures; quoi! j'aurais reçu mille plaies pour l'empereur de la terre, et je craindrais de mourir pour celui du ciel? » (*Beaux Exemples*).

Un officier, distingué par sa naissance et par ses richesses, était près d'obtenir un grade élevé qui était vacant; mais on l'accuse d'être chrétien, et sa religion l'excluait des charges et des honneurs. Le gouverneur lui donna quelques heures pour considérer à loisir ce qu'il avait à faire. Pendant cet intervalle, l'évêque l'aborde, il le prend par la main, le mène à l'église et le fait entrer dans le sanctuaire. Là, au pied des autels, il lui montre l'épée qu'il portait au côté; il lui présente en même temps le livre des saints Evangiles, lui disant de choisir ce qu'il préférait. L'officier, sans hésiter, étendit la main droite et prit le livre sacré. « Attachez-vous donc à Dieu, lui dit l'évêque, il vous fortifiera et vous accordera ce que vous avez choisi; allez en paix. » Au sortir de l'église, l'officier se présenta au gouverneur, et ayant généreusement confessé la foi de J. C., il fut condamné à mort et expira dans les tourments (Merault, *les Apologistes, p.* 371).

Admirable réponse. Voltaire ayant un jour à sa table grand nombre de convives, des hommes même marquants par leur nom et par leur rang, dit à la fin du dîner: « Ce qui me fait grand plaisir, c'est qu'entre nous tous, il n'y en a pas un qui croie au christianisme. » Quelques impies décidés s'empressèrent de se déclarer; d'autres applaudirent en souriant; quelques-uns, peu malheureusement, avaient l'air embarrassé. Un brave officier, élève la voix et dit en s'adressant à Voltaire: « Vous voudrez bien, Monsieur, ne pas me comprendre au nombre des apostats; je ne me pique pas d'assez d'esprit pour abandonner la religion de mes pères » (*Anecdotes chrétiennes*).

Le peuple irlandais. Pour obtenir une réconciliation, disait O'Connel, je suis prêt à tout, excepté à immoler la religion de ma patrie et de mes pères. » Le peuple alors répondait: « Nous aimons notre liberté civile, mais nous aimons encore plus notre religion. Si, pour obtenir notre liberté civile, il faut mourir, nous sommes prêts à faire l'abandon de notre vie, mais non de notre foi. Mieux vaut être catholiques et esclaves que protestants et libres. Le martyre n'est pas chose nouvelle pour nous. Trois cents ans de tortures sont déjà passés sur nos têtes. Que nos chaînes s'appesantissent encore plutôt que de consentir à la plus petite altération de la discipline de notre Eglise » (*Dict. d'anecdotes*).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

INSTRUCTION

SUR LES DERNIERS SACREMENTS.

TEXTE.

Dicite, filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

MATTH. XXI. 5.

Ces paroles de tendresse et de bonté, douces et consolantes dans tous les âges de la vie le sont bien davantage encore pour le chrétien qui, se sentant proche de sa fin, veut se munir des sacrements de l'Eglise pour passer heureusement du temps à l'éternité. O miséricorde infinie de notre Dieu! Je vois le Roi de gloire entrer dans la cabane du pauvre, pour le visiter et le préparer à l'entrée du palais des cieux! Ce n'est plus Habacuc envoyé vers Daniel jusque dans l'horreur d'une caverne, c'est le Sauveur lui-même, le maître du temps et de l'éternité. Il fait pour chacun de nous à notre dernière heure ce qu'il fit pour le Centurion qui le pria de guérir son serviteur : *Ego veniam et curabo eum.*

Les infidèles et les hérétiques meurent sans crucifix, sans sacrements, sans communion, sans onction. Voyez au contraire la tendresse de l'Eglise catholique, elle nous accompagne depuis le berceau jusqu'au tombeau, depuis le baptême jusqu'à l'Extrême-Onction.

Je regarde les sacrement, à la mort, comme une des plus précieuses marques d'amour que nous puissions recevoir de Jésus-Christ et de l'Eglise; les SS. PP. en parlent comme d'un mystère de consommation de sa miséricorde, et en effet d'ordinaire c'est la consommation de sa miséricorde ; il peut arriver cependant, et c'est ce qui doit nous faire trembler, qu'ils soient pour quelques-uns la consommation de sa justice. C'est pourquoi je veux aujourd'hui vous instruire sur ce point de la religion dont il est trop tard de s'instruire à la mort. Je vous parlerai d'abord 1° *Des précieux avantages attachés à la réception des derniers sacrements à la mort ;* 2° *de la préparation pendant la vie à ces sacrements.*

Ier POINT.

PRÉCIEUX AVANTAGES ATTACHÉS A LA RÉCEPTION DES DERNIERS SACREMENTS.

Les sacrements sont toujours une grande grâce par eux-mêmes, car ils sont toujours la porte et le principe du salut; mais il faut avouer que cette grâce devient infiniment considérable par la circonstance du temps où elle est conférée, puisque c'est alors une grâce non-seulement extérieure, accompagnée de la grâce intérieure, mais une grâce de préférence, de distinction, et souvent la dernière grâce.

Oui, M. F., comprenez-le bien, les sacrements, à la mort, sont en même temps : 1° *un consolant présage de prédestination;* 2° *un excellent moyen de prédestination ;* 3° *souvent le dernier sceau de la prédestination.* L'exposé de vérités si importantes me garantissent d'avance toute votre attention.

1re SUBDIVISION. — Ils sont un consolant présage de prédestination.

Ce consolant présage est fondé sur l'opinion de tous les chrétiens qui, d'ordinaire, espèrent bien du salut des mourants qui les ont reçus et qui entrent dans une incertitude affligeante sur le sort de ceux qui meurent sans les recevoir. En effet, nous sommes tous consolés quand une personne qui nous est chère a eu le temps de se fortifier par ces sacrements, et, au contraire, nous éprouvons une si profonde douleur quand il en est autrement, qu'on ne peut guère nous empêcher de trembler. Mais sur quoi est fondée à son tour cette opinion universelle de tous les fidèles? Sur le sentiment et la pratique de l'Eglise. Cette mère tendre a toujours cru que ses enfants ne doivent point sortir de son sein sans porter avec eux, devant le Père céleste, la marque spéciale de leur adoption; elle a toujours cru qu'il est très-consolant de sortir de ce monde après avoir reçu le Salut du monde, d'aller à son juge après avoir reçu son Sauveur.

2e SUBD. — Ils sont un excellent moyen de prédestination.

En nous donnant la grâce et une augmentation de grâce, ils nous préparent à notre félicité éternelle, et ils nous mettent en état de faire avec succès le grand voyage de l'éternité. Mais pour ce voyage, que faut-il? 1° *la lumière du jour pour nous éclairer ;* 2° *un guide pour nous conduire ;* 3° *des forces pour remplir notre carrière et ne pas succomber.* Or, nous trouvons tous ces avantages à la fois dans les derniers sacrements.

1° LUMIÈRE. *Ambulate dum lucem habetis*, dit J. C. Or, quelle lumière ne répand pas le soleil de justice quand il vient, avec tous ses rayons, se présenter aux yeux du monarque mourant dans le Saint-Viatique? Comme alors les yeux de l'âme s'ouvrent et voient les vérités de la foi, il arrive alors au malade, M. F., quelque chose de semblable à ce qui arriva aux disciples d'Emmaüs. Tant qu'ils marchèrent avec le Sauveur, ils ne firent que l'entendre, ne comprenant rien à ce qu'il disait, parce qu'un voile était sur leurs yeux ; mais dès qu'ils eurent mangé avec lui, dès qu'ils eurent participé à la manducation de son corps, leurs yeux furent pleinement ouverts ; les vérités, qui leur paraissaient d'abord si obscures, leur parurent si claires, si lumineuses, qu'ils en étaient eux-mêmes surpris. Voilà ce qui arrive au malade quand il a eu le bonheur de recevoir les derniers sacrements. Une soudaine lumière, après avoir éclairé son esprit, enflamme subitement son cœur.

2° GUIDE. Selon les termes de l'Ecriture, nous marchons dans un chemin ténébreux vers la région des morts ; or, dans cette voie, il nous faut un guide. Où le trouverons-nous? Dans Dieu lui-même, qui fera marcher devant nous une colonne lumineuse ; car il entrera dans notre cœur, et il sera pour nous la *voie*, la *vérité* et la *vie*, et il nous conduira jusqu'aux parvis éternels.

3° FORCES. Mais pour arriver au terme où nous aspirons, nous avons besoin de forces. Contre la mort, les forts de Moab sont la faiblesse même : *Fortes Moab obtinuit tremor.* Hélas! en quel triste état nous réduit l'agonie! Notre corps est près de sa ruine ; notre âme, en proie aux souffrances, perd son énergie et s'affaisse. Tout autour de nous nous abandonne, et le prince des ténèbres, disent les saints Pères, se hâte d'accourir autour de la couche du mourant pour tenter un dernier assaut.

Or, la force qui donnera la dernière et la plus heureuse des victoires, où la trouver alors? Dans les derniers sacrements de l'Eglise, dans ce pain adorable que l'Ecriture appelle le pain des forts. Levez-vous, dira alors le Sauveur au malade, comme il fut dit autrefois au prophète Elie ; levez-vous, mangez, et hâtez-vous ; ne perdez point un instant, car peut-être qu'un moment plus tard il n'en sera plus temps ; levez-vous, et mangez. Fortifié de ce pain, vous marcherez avec une nouvelle ardeur vers la montagne d'Horeb. Alors votre foi se réveillera, votre charité s'enflammera, et, tout surpris de votre soudaine transformation, vous vous écrierez, avec l'Apôtre : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

3e SUBD. — Ils sont souvent le dernier sceau de la prédestination.

Je veux dire que très-souvent c'est la dernière grâce, la grâce décisive du salut, la grâce de la persévérance, l'union concertée de la grâce avec la mort, comme la définit S. Augustin; grâce de consommation qui couronne toutes les autres, ainsi que l'enseignent les saints docteurs.

Or, cela étant ainsi, voyez avec quel empressement nous devons désirer cette grâce des derniers sacrements!...

IIe POINT.

PRÉPARATION A CES SACREMENTS.

1re SUBDIVISION. — Par des désirs ardents.

Pourvu que je voie Joseph, disait Jacob, en se consolant des malheurs de sa vieillesse, c'est assez; je mourrai content : *Vadam et videbo illum antequam moriar.* Ainsi doit dire, et avec plus de raison, un chrétien : Pourvu qu'il me soit donné de recevoir une dernière fois mon Sauveur quand j'aurai à quitter ce monde, c'en est assez; je me consolerai de perdre tout ce que je possède en ce monde.

Nous devons, M. F., demander souvent d'avoir à la fin ce bonheur. Pour cela, adressons souvent à Dieu cette prière que je voudrais voir gravée à l'entrée de tous nos temples : *Dominus, spes mea a juventute mea;* Seigneur, qui m'avez donné le goût des sacrements dès ma plus tendre jeunesse, ne souffrez pas que mon ardeur se ralentisse à mesure que je vais vers la vieillesse : *Ne projicias me in tempore senectutis;* quand mes forces m'abandonneront, ne me délaissez pas : *Cum defecerit virtus mea ne derelinquas me;* quand les hommes se retireront de moi, vous, ô mon Dieu, ne vous éloignez pas : *Deus, ne elongeris a me.*

2e SUBD. — Par une vie pure et régulière.

Nous devons nous préparer aux derniers sacrements par une vie pure et réglée, par des prières redoublées, par la pratique des vertus, par la fuite du péché, et par mille autres moyens que la charité inspire, que la religion prescrit aux hommes de bonne volonté, mais en particulier et surtout par l'usage du sacrement même qu'on attend à la mort. On peut promettre hardiment à un chrétien qui fait ses délices avec J. C., que ce même J. C. fera un jour ses délices de se donner à lui, et que les sacrements, à la mort, seront la récompense de ces mêmes sacrements tant de fois reçus pendant la vie.

Oui, tendres adorateurs de J. C. dans son tabernacle ; oui, âmes pieuses et vraiment chrétiennes, continuez à être fidèles à J. C., et ce bon Maître, ce divin Epoux vous sera fidèle à ce dernier moment.

3e SUBD. — Par l'empressement à les réclamer.

Prenez tous, M. F., dès ce jour, une résolution sainte : celle de vous hâter d'avoir recours aux derniers sacrements. Le temps appartient au Seigneur. Ni le jour, ni l'heure, ni le moment de notre mort ne nous sont connus. Combien qui, par une négligence et une lenteur bien coupables, ont laissé passer l'heure où l'Epoux devait les visiter.

CONCLUSION. Demander au Seigneur la grâce de recevoir les derniers sacrements à l'heure de la mort; lui demander ensuite que surtout ils nous soient profitables et qu'ils nous soient *un présage, un moyen et un dernier sceau de prédestination.* Hélas! ne s'en trouvera-t-il pas pour qui ils seront des gages de réprobation!... Pécheurs scandaleux, impénitents, qu'osez-vous espérer?

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

EXTRÊME-ONCTION.

TEXTE.

Infirmatur quis in vobis? inducat presbyteros Ecclesiæ, et orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini; et oratio fidei salvabit infirmum, et alleviabit eum Dominus; et si in peccatis sit remittentur ei.

JACOB. V. 14, 15.

L'Extrême-Onction est un sacrement, qui, par l'onction de l'huile sainte et la prière du prêtre, pourvoit au soulagement spirituel et corporel du chrétien dangereusement malade.

La plupart des chrétiens, M. F., ignorent la vertu de ce sacrement, et de quelle importance il est pour eux de le recevoir lorsqu'ils sont malades. Plusieurs le regardent comme un signe d'effroi et le redoutent comme un arrêt de mort. Aussi que de précautions pour le leur proposer lors même qu'ils sont à l'extrémité et que la vie va pour jamais leur échapper! Ils diffèrent, ils soulèvent mille prétextes, ils protestent d'une amélioration dans leur état, ils rassurent leurs proches, à bon droit alarmés, sur leur fin prochaine, d'où il arrive que trop souvent, hélas! le ministre de Dieu n'est introduit auprès du malade que lorsqu'il a perdu l'usage de ses sens, que lorsqu'il n'a plus conscience de ce qui se passe autour de lui, et qu'il ne peut plus avoir les dispositions requises pour recevoir ce sacrement avec fruit.

Pour qu'il n'en soit point ainsi de vous, M. F., je veux aujourd'hui : 1° *vous faire comprendre les heureux effets de ce sacrement;* 2° *vous indiquer les dispositions requises pour bien le recevoir.*

Ier POINT.

EFFETS DU SACREMENT DE L'EXTRÊME-ONCTION.

Ces effets, nous les trouvons clairement exposés dans le Concile de Trente interprétant les paroles de S. Jacques, que nous avons citées en commençant.

« Les effets de ce Sacrement, dit le saint Concile, sont la grâce du Saint-Esprit qui, par son onction, *ôte les péchés qui seraient à expier, et les restes du péché;* soulage l'âme du malade *et la fortifie*, en excitant en lui une grande confiance en la miséricorde de Dieu; lui donne la force pour supporter plus facilement les peines et les incommodités de la maladie, pour résister aux tentations du démon et aux embûches qu'il nous dresse à la fin de notre vie, et *lui rend quelquefois la santé du corps*, lorsque cela est expédient pour le salut de l'âme. » (*Sess. 2. C. 2. de Extr. Unct.*).

1re SUBDIVISION. — L'Extrême-Onction efface les péchés.

Ce sacrement efface les péchés qui resteraient à expier au malade. C'est ce que signifient ces paroles de S. Jacques : *Si in peccatis sit, remittentur ei.*

L'Eglise n'a pas décidé positivement si les péchés que ce Sacrement remet sont les péchés mortels aussi bien que les véniels, mais puisque S. Jacques a parlé en général des péchés du malade, il faut croire que ce sont tous les péchés, même mortels, oubliés ou inconnus, et dont le malade se trouve coupable sans avoir pu les confesser. S'il reçoit l'Extrême-Onction avec douleur de ses péchés, sans mettre obstacle à la grâce du Sacrement, il obtiendra la rémission de ses péchés mortels, non-seulement en tant que le péché mortel est incompatible avec la grâce sanctifiante, mais comme effet propre de ce Sacrement, institué dans ce but par N. S. J. C.

De plus, les paroles de la forme : *Quidquid deliquisti*, signifient la rémission des péchés par tous les sens. S. Charles Borromée l'enseigne ainsi dans son instruction sur le Sacrement de l'Extrême-Onction. Aussi le Concile de Trente appelle-t-il ce Sacrement : le *complément*, la *perfection* et la *consommation* de celui de la Pénitence, dont le propre est de remettre les péchés.

Cet effet, à lui seul, M. F., envisagé selon la foi, devrait suffire pour exciter l'empressement d'un malade à demander un tel Sacrement. Quel peut être le suprême désir d'un agonisant? sinon celui d'être sans péché, d'en être purifié avant de quitter la terre, pour qu'il puisse comparaître avec confiance devant celui qui *juge les justices* même. Oh! qui comprendra l'indifférence, disons mieux, la coupable négligence de ceux qui, à ces heures dernières, où les plus courts instants sont d'un si haut prix qu'ils valent des siècles, diffèrent de s'approprier un si riche trésor de salut!

2e SUBD. — Elle efface les restes du péché.

Par ces *restes du péché*, on entend une certaine pente au mal, un éloignement pour le bien, la langueur et la faiblesse de l'âme, la difficulté de se porter à Dieu, et même les habitudes vicieuses auxquelles l'Extrême-Onction remédie, non en les ôtant tout à fait, mais en donnant des secours particuliers et plus abondants pour résister à leur penchant dans le temps le plus périlleux, qui est la fin de la vie.

Quelques théologiens entendent aussi par *les restes du péché* la peine temporelle qui lui est due, peine que ce Sacrement remet, du moins en partie, selon les dispositions où se trouvent ceux qui le reçoivent.

3e SUBD. — Elle fortifie le malade.

Ce Sacrement fortifie les malades contre les horreurs de la mort, il leur donne la grâce de supporter la douleur avec patience, de lutter avec énergie contre les assauts du démon, qui, à cette heure, redouble d'efforts. C'est ce qu'expriment ces paroles : *Alleviabit eum Dominus.* Heureux fruits de ce Sacrement, M. F.! Voilà que le monde nous délaisse. Richesses, dignités, renommée, adieu! Parenté, alliances, famille, tout s'évanouit autour du moribond. La grande lutte arrive, celle de l'agonie, car voilà qu'elle monte et commence ses étouffements. Que lui faut-il à cet instant suprême? la force, la grandeur, le courage; et il lui faut ces sublimes vertus à un plus haut degré qu'en toute autre circonstance de sa vie. Or, c'est ce que lui apporte l'Extrême-Onction. Elle ranime sa foi, en lui montrant le terme de son pèlerinage, la fin de ses maux et de ses angoisses, car il y a longtemps qu'il soupirait vers la céleste Sion : *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!* Elle accroît son espérance en lui montrant comme très-prochains ces biens célestes dont enfin il va être mis en possession. Elle enflamme son cœur d'un amour où il n'y a plus rien de terrestre. Son Dieu, J. C., son Sauveur, pour jamais, pour l'éternité entière; tels sont ses élans et ses soupirs. Oh! Seigneur, faites que nous soyons tous fortifiés par ce précieux Sacrement à notre heure dernière, afin que, loin d'éprouver des terreurs devant la mort, nous soyons dans l'allégresse, semblables à ces martyrs qu'un rayon de votre gloire visitait la nuit dans leur prison et qui le lendemain étaient de plus en plus intrépides dans le combat.

4e SUBD. — Elle procure la santé du corps.

Enfin, M. F., ce Sacrement procure la santé du corps, si cela est expédient pour le salut de l'âme. S. Jacques l'indique dans ces paroles : *Oratio fidei salvabit infirmum;* et le Concile de Trente l'enseigne expressément quand il dit que par ce moyen le malade reçoit quelquefois la santé du corps : *Sanitatem corporis interdum consequitur.* La guérison du corps n'étant pas toujours profitable à l'âme, cet effet n'est pas toujours produit par ceux qui reçoivent ce Sacrement. Il arrive aussi que l'Extrême-Onction, sans guérir absolument le corps, opère sur lui un effet salutaire qui est de diminuer la violence du mal, de telle sorte que l'âme puisse mieux se porter vers Dieu et se disposer à paraître devant lui.

Vous devez donc, M. F., regarder ce Sacrement comme un remède salutaire que J. C., dans sa miséricordieuse bonté, vous a préparé et réservé pour une circonstance où tous les secours humains seront pour vous impuissants.

IIe POINT.

DISPOSITIONS POUR RECEVOIR SAINTEMENT L'EXTRÊME-ONCTION.

Les principales dispositions pour recevoir l'Extrême-Onction avec fruit, sont : 1° *d'être en état de grâce;* 2° *d'avoir une foi ferme;* 3° *une charité ardente;* 4° *la contrition;* 5° *la résignation à la volonté de Dieu.*

1re SUBDIVISION. — Être en état de grâce.

Ce Sacrement ne peut être administré qu'après que le malade a été confessé et absout, si on a pu le faire; et si cela n'a point été possible, après avoir tâché de lui faire concevoir intérieurement un vif regret de ses péchés, qui, joint à ce Sacrement, opérera en lui les mêmes effets que le Sacrement de Pénitence, dont l'Extrême-Onction est la consommation.

2e SUBD. — Avoir une foi ferme.

S. Jacques parle de cette condition en ces termes : *Oratio fidei salvabit infirmum.* N. S. J. C. l'a toujours exigée de ceux qui lui demandaient d'être guéris. Elle doit donc être absolument nécessaire en ce moment où tous les actes de la vie chrétienne sont confirmés par une profession expresse et où le malade demande surtout cette suprême guérison de l'âme, qui lui est absolument nécessaire pour être admis au festin de l'Epoux avec la robe nuptiale.

3e SUBD. — Avoir une charité ardente.

C'est la charité des élus de Dieu, c'est un amour brûlant pour notre Dieu, qui nous fasse désirer de le voir et d'être uni à lui pour jamais, l'amour de S. Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.*

4e SUBD. — Avoir la contrition.

Quoique le malade se soit confessé, il est à propos d'exciter encore en lui la contrition, avant de lui administrer ce Sacrement, et de porter surtout ses regrets sur les péchés commis par les divers sens, à chaque onction qui est faite.

5e SUBD. — Être résigné à la volonté de Dieu.

Cette résignation à la volonté de Dieu doit être complète, soit que les souffrances se prolongent, soit que la santé revienne, soit que la mort s'en suive. La vie entière est une longue douleur, M. F.; or, nous la supportons. Quelle ne doit donc pas être notre résignation à endurer les angoisses de l'agonie!...

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

EXTRÊME-ONCTION.

—

ÉCRITURE.

Exeuntes prædicabant ut pœnitentiam agerent et dæmonia multa ejiciebant, et ungebant oleo multos ægros et sanabant. (Marc. VI. 12, 13.)

Infirmatur quis in vobis? inducat præsbyteros Ecclesiæ, et orent super eum unguentes eum oleo in nomine Domini ; et oratio fidei salvabit infirmum et alleviabit eum Dominus ; et si in peccatis sit, remittentur ei (Jac. V. 14. 15).

SS. PÈRES.

Plures sunt in Evangelio remissiones peccatorum, scilicet : baptismo, martyrio, eleemosyna, condonatione offensarum proximo, conversione cordis et abundantia charitatis. Est adhuc et septima, licet dura et laboriosa per pœnitentiam remissio peccatorum, cum lavat peccator in lacrymis stratum suum et fiunt lacrymæ suæ panes die ac nocte, et cum non erubescit sacerdoti Domini indicare peccatum suum, et quærere medicinam secundum eum qui ait : dixi : *pronuntiabo adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem cordis mei.* In quo impletur et illud quod Apostolus dicit : *Si quis autem infirmatur, vocet presbyteros Ecclesiæ et imponat ei manus, ungentes eum oleo in nomine Domini.* (Origen. *Hom.* 2 *in Levit.*)

Quoties aliqua infirmitas supervenerit, corpus et sanguinem Christi ille qui ægrotat accipiat ; et inde *corpusculum suum ungat,* ut illud quod scriptum est impleatur in eo : *Infirmatur aliquis ; inducat presbyteros, et orent super eum, ungentes eum oleo, et oratio fidei salvabit infirmum, et alleviabit eum Dominus, et si in peccatis sit dimittentur ei.* Videte, fratres, quia qui in infirmitate ad Ecclesiam cucurrerit, et corporis sanitatem recipere et peccatorum indulgentiam merebitur obtinere (S. Agust. *Serm.* 215 *de Temp.*).

Tu vero, si qua tibi pars corporis dolet, et vere credis hæc verba *Dominus Sabaoth*, et alias hujusmodi appellationes quas Deo, qui secundum naturam est, divina Scriptura tribuit, vim habere putas pellendi malum illud, pro teipso preces fundens hæc verba pronuntia ; sic enim rectius quam illi facies, neque impuris spiritibus, sed Deo gloriam tribues. Commemorabo etiam divinitus inspiratam Scripturam quæ ait : *Infirmatur quis in vobis, inducat...* (S. Cyrill. Alex. L. 6, *de Adorat. in spirit. et verit.*)

Quæ apostolus Jacobus in sua canonica narrat non dissentiunt ab his Marci : *Et ungebant oleo multos ;* scribit enim : *Infirmatur quis in vobis?...* Oleum inter alia et laborum molestias mitigat, et lumen fovet et hilaritatem conciliat.... Oleum igitur quod in sacra unctione adhibetur et Dei misericordiam, et morbi sanationem, et cordis illuminationem denotat. Dici tamen potest orationem hæc omnia efficere ; oleum autem eorum omnium quæ fiunt, externum tantum symbolum esse (Victor Antiochen. *in C.* VI *Marc.*).

Patet ex Jacobi et Marci verbis, traditum ab ipsis apostolis hunc sanctæ Ecclesiæ morem ut energumeni, vel alii quilibet ægroti ungantur oleo pontificali benedictione consecrato (V. Beda, *in C.* VI *Marc.*).

ÉCRITURE. — SS. PÈRES.

BON USAGE DES MALADIES.

—

ÉCRITURE.

Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, postea acceleraverunt (Ps. XV).

Infirmitas gravis sobriam facit animam (Eccl. XXXI. 2).

Fili, in tua infirmitate ne despicias temetipsum, sed ora Dominum, et ipse curabit te (Id. XXXVIII).

Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei ; ut glorificetur Filius Dei per eam (Joan. XI. 4).

Scimus quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam æternam in cœlis (II Cor. V. 1).

Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi (Id. XII. 9).

Propter quod placeo mihi in infirmitatibus. Cum enim infirmor tunc potens sum (Id. *ibid.* 10).

SS. PÈRES.

Morbi sæpe peccatorum flagella sunt, quibus nihil aliud agitur nisi ut vitam in melius commutemus. Quare qui ejusmodi sunt, hi omissis medicorum auxiliis, invectas sibi acerbitates ferre silentio debent, quandocumque se peccasse animadverterint, atque illum imitari, qui dixit : *Iram Domini portabo, quoniam peccavi,* nec non vitæ suæ prava studia emendare et dignos pœnitentiæ fructus edere (S. Basil. *in Reg. inter.*).

Infirmitas corporis, sobrietas mentis est ; infirmitas virtutum officina est (S. Ambr. *de Off.*).

Tussi laboras, pulmone deficis, cibum stomachus respuit, phthisi decoqueris, vinum fastidis, dysenteria sauciaris, multimodo morborum genere afficeris? Sed et hæc si oculum habes, si recordatus es, Dei tota sunt, disciplinam ne abjicias, fili (S. August. *de Vis. infirm. C.* 3.)

Divina dispensatione agitur ut prolixiora vitia ægritudo prolixior exurat. (S. Gregor. *Hom in Evang.*)

Admonendi sunt ægri ut considerent quanti sit muneris ægritudo corporalis, quæ et admissa peccata diluit, et ea, quæ admitti poterant, compescit (Id. *S. Past. Adm.* 3).

Podagræ doloribus torqueor, qui et mihi, et vobis non dispariliter nocivi, dum apud nos vehementer excrescunt, nos decrescere a vita fecerunt. Inter quos quid aliud debemus nisi semper delicta nostra ad memoriam revocare, atque omnipotenti Deo gratias agere? Quoniam qui ex carnis blandimento multa peccavimus ex carnis afflictione purgamur. Curandum igitur nobis est, et in fletibus tota mentis conversione vigilandum ut ne tormento ad tormenta transeamus (Id. *Ep.* 23).

Quid igitur times tollere crucem per quam itur ad regnum? In cruce salus, in cruce vita, in cruce protectio ab hostibus, in cruce infusio supernæ suavitatis, in cruce robur mentis, in cruce gaudium spiritus, in cruce summa virtutis, in cruce perfectio sanctitatis. Non est salus animæ, nec spes æternæ vitæ, nisi in cruce. Tolle ergo crucem tuam et sequere Jesum, et ibis in vitam æternam (*Imit. Chr. L.* 3. *C.* 12).

Fili, non te frangant labores quos assumpsisti propter me, nec tribulationes te dejiciant usquequaque, sed mea promissio te in omni eventu roboret et consoletur. Ego sufficiens sum ad reddendum supra omnem modum et mensuram (Id. *ibid.* 47).

MOTIVA ET MEDIA.

EXTRÊME-ONCTION.

—

MOTIVA

ad Unctionem Extremam libenter suscipiendam.

I. Necéssitas. Cum enim in ultimo agone pugna pugnanda sit, a qua tota pendet æternitas, merito omnia media quæ ad felicitatem illius successum præcipue conducunt, adhibentur ; quale utique censeri debet hoc sacramentum utpote a Christo ipso pro hoc fine summa cum charitate et sollicitudine institutum (Lhoner, *Bibl. Man. Conc.*).

II. Utilitas. Cum enim per hoc sacramentum singulare robur animæ conferatur, reliquiæ peccatorum tollantur, et sanitas etiam corporalis, si infirmo expedit conferatur ; merito permagni æstimandum est, summaque cum alacritate ac desiderio expetendum (*Ibid.*).

III. Dignitas. Si enim Davidem et alios olim magnopere honoratos credimus, dum oleo in reges inuncti sunt ; quanto majorem sibi honorem exhibitum creditis, qui per hoc oleum sacrum se in regem et possessorem regni cœlestis unctum et ordinatum credet? (*Ibid.*).

MEDIA

ad eumdem finem.

I. Consideratio charitatis, qua hoc sacramentum a Christo institutum est. Hæc enim efficiet ut non facile negligamus quod cum tanta sollicitudine, sapientia ac dilectione in nostram salutem ac commodum ab eodem ordinatum est.

II. Consideratio circumstantiarum, quæ mortis articulum et ultimum agonem difficilem faciunt, videlicet infirmitatis corporalis quæ ipsum etiam animum non parum debilitat, cum juxta S. Augustinum illic rapiatur tota intentio mentis, ubi est vis doloris ; timoris naturalis, quo ipsam corporis et animæ dissolutionem et secuturum judicium pœnasque horremus ; et tandem gravissimæ impugnationis a dæmonibus sustinendæ ; hæc enim omnia efficient ut medium hoc ad tollendas illas difficultates singulariter destinatum magna alacritate arripiamus (S. August. *Serm.* 48 *ad FF. in Erem.*).

III. Consideratio fructuum quos affert religiosa hujus sacramenti perceptio, maxime sanitatis corporalis et allevationis spiritualis quæ fit per reliquias peccatorum sublatas et spem æternæ felicitatis obtinendæ ingeneratam (Lohner, *Bibl. Man. Concionat.*).

ASCETICA.

Tria præcipua sunt quæ circa hoc sacramentum ab asceta specialiter notanda sunt : 1° *ut bene cognoscat finem ;* 2° *ut bene cognoscat naturam ;* 3° *ut hujus sacramenti dignam concipiat æstimationem.*

I. Finis. Sicut Christus auxilia maxima in sacramentis aliis præparavi quibus christiani conservare se integros, dum viverent, possint ; ita Extremæ Unctionis sacramento finem vitæ tanquam firmissimo quodam præsidio munivit (*Concil. Trident. Sess.* 14).

II. Natura. Instituta est sacra hæc Unctio infirmorum, tanquam vere et proprie sacramentum Novi Testamenti a Christo Domino nostro apud Marcum quidem insinuatum, per Jacobum autem apostolum Domini fratrem fidelibus commendatum ac promulgatum : *infirmatur quis in vobis?* (*Ibid.*).

III. Æstimatio. Res vero et effectus hujus sacramenti illis verbis explicatur : *Et oratio fidei salvabit infirmum, et alleviabit eum Dominus, et si in peccatis sit dimittentur ei.* Res etiam hæc est gratia Spiritus Sancti, cujus unctio delicta si quæ sint adhuc expianda, ac peccati reliquias abstergit, et ægroti animam alleviat ac confirmat, magnam in eo divinæ misericordiæ fiduciam excitando, qua infirmus sublevatus morbi incommoda melius fert (*Ibid.*).

DÉVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

INSTRUCTION

SUR LE BON USAGE DES MALADIES.

TEXTE.

Omnes qui habebant infirmos variis languoribus ducebant illos ad eum.

Luc. IV. 40.

C'est une douce consolation pour ceux qui souffrent dans leurs membres de penser que le Sauveur Jésus voit leurs maux, qu'il en a pitié, et que souvent il les guérit comme il faisait lorsqu'on les plaçait sur ses pas durant ses courses évangéliques : *At ille singulis manus imponens, curabat eos* (Luc. IV. 40). D'un autre côté, ils comprendront, s'ils veulent réfléchir que l'affliction est dans les justes et dans ceux que Dieu veut rappeler à la religion, un don de sa miséricorde, souvent la consommation et le sceau de la divine prédestination, comme dit S. Grégoire.

Recevons donc, M. F., celles que Dieu nous envoie dans cet esprit et croyons qu'il s'en sert : 1° *Pour purifier notre vie et* 2° *pour sanctifier notre mort.*

C'est dans le développement de ces deux pensées que consistera ce discours.

Ier POINT.

DIEU SE SERT DES MALADIES POUR PURIFIER NOTRE VIE.

Dieu n'est point la cause directe, positive, immédiate des afflictions. Il avait mis l'homme en possession d'un bonheur parfait; mais l'homme, devenu lui-même son premier ennemi, introduisit le péché dans le monde, et par le péché, les peines et les douleurs. Depuis le crime de notre premier père, les iniquités se multipliant, les misères se multiplièrent aussi. La vie des hommes fut raccourcie, les corps affaiblis, les aliments même devinrent une source de corruption, et les maladies inondèrent la face de la terre; il y en eut de toutes les espèces et en si grand nombre, que depuis six mille ans qu'on en étudie avec soin le détail, on n'est encore parvenu à en savoir ni la nature, ni le nombre : maladies populaires, maladies contagieuses qui, de tout temps, ravagent les villes et les provinces; maladies des climats, maladies de saison, maladies d'état, de profession, de famille, de succession; maladies d'accident, de tempérament; maladies produites par des excès, maladies, enfin, de toutes sortes. Or, quelles que soient toutes ces afflictions, il est certain, dit S. Augustin, qu'entre les mains de Dieu elles sont des armes de justice, et qu'il les fait servir à notre sanctification, soit comme des épreuves de vertu, soit comme des expiations de péché : 1° *en retranchant la matière du péché;* 2° *en donnant un noble exercice à notre vertu.*

1re subdivision. — Elles ôtent la matière du péché.

Quand nous sommes malades, M. F., songeons que cette affliction ne va pas d'ordinaire jusqu'à la mort, mais qu'elle peut devenir un principe de vie. En effet, que fait Dieu par ce mal qui nous frappe? Il travaille à nous purifier du péché; il humilie nos corps, mais pour mieux purifier nos âmes, pour les guérir de ces maux spirituels et invisibles, qui sont cent fois pires. C'est par la maladie qu'il dompte nos passions, qu'il abaisse notre orgueil, qu'il tempère notre ambition, qu'il détruit notre vanité, notre cupidité, qu'il éteint à sa source même la flamme de la volupté.

Le péché n'entrera jamais dans le ciel; s'il n'est détruit sur la terre, il n'aura en partage que l'enfer. Or, qui le détruira? la pénitence qui va, selon S. Paul, jusqu'à l'expiation, jusqu'à l'extirpation du péché. Mais cette pénitence, vous ne la faites pas, homme du monde, et voilà que, par la maladie, Dieu vous met dans la nécessité de l'accomplir! L'abus que vous avez fait de vos forces, vous l'expierez par une caducité avancée; l'orgueil et le faste de la vie, par une infirmité accablante; les débauches, par des affections honteuses; les raffinements de la délicatesse, par des dégoûts affreux; votre attachement pour le monde, par l'oubli, le refroidissement, le mépris même. Et seront employés pour cela l'intempérie des saisons, l'aigreur des aliments, l'importunité des remèdes, la fuite des amis; et encore, ce qui est le plus commun, la négligence de vos serviteurs, l'indifférence cruelle d'une famille qui ne vous plaint point lorsque vous êtes le plus à plaindre.

Il y a plus, Dieu arme, ce semble, toutes les créatures contre vous; mais toutes ces créatures ne sont que pour servir à son amour. S'il vous punit aujourd'hui, c'est pour n'avoir point à vous punir pendant l'éternité. O douce compensation! pour une éternité de supplices quelques moments de tribulation!

2e subd. — Elles sont un noble exercice pour notre vertu.

Quelle leçon de modestie et de dépendance vous fait une chute imprévue, une fièvre maligne, un assemblage de douleurs les plus vives, une langueur accablante qui jette un relâchement universel dans toutes les puissances de votre âme et de votre corps! On parle, on pense, on juge tout autrement qu'on ne faisait étant en bonne santé et dans la prospérité. La grâce survenant, on est transformé du tout au tout; on ne se reconnaît plus, le corps gémit sous le poids de la douleur, l'esprit s'abat sous le poids de l'adversité. Mais ce qui est plus à remarquer que tout cela, c'est que le cœur gémit lui-même sous le poids de ses péchés, les passions se ralentissent, la cupidité n'est plus si vive ni si animée; on n'a plus de goût pour le plaisir, puisqu'on a perdu le goût même de la vie, dont on voit si sensiblement l'inconstance et la vanité; des dégoûts secrets répandent l'amertume sur la plus flatteuse opulence; privé de la santé, on en vient jusqu'à envier la condition des pauvres, qui, avec moins de richesses, ont d'ordinaire plus de santé.

C'est alors, enfin, que vous vous dissipez, flatteuses illusions, charmes imposteurs, qui enchantez si doucement les sens. C'est alors que s'amortit cette sensualité païenne qui mettait le salut en danger. Mais tandis que les passions languissent, la religion se ranime, la foi endormie se réveille. Si l'homme se laisse abattre, le chrétien se relève et se fortifie. Sentant le vide des consolations humaines, l'on reconnaît qu'il ne s'en trouve point et qu'il ne faut en chercher qu'auprès de Dieu. C'est alors, heureux affligés, que vous serez convaincus de l'importante affaire du salut et de l'obligation d'y travailler incessamment pendant que vous le pouvez.

IIe POINT.

LES MALADIES SERVENT A SANCTIFIER NOTRE MORT.

1re subdivision. — Elles nous défendent contre les surprises de la mort.

Dieu nous fait tirer de grands avantages de nos maladies. Il s'en sert : 1° pour nous annoncer notre fin dernière, pour réveiller les consciences les plus endormies. Il nous fait entendre alors je ne sais quelle voix secrète qui nous dit intérieurement : *Préparez-vous!* Il s'en sert : 2° pour adoucir la mort même, pour faciliter notre résignation, pour fortifier notre soumission. En effet, quoi de plus propre à nous adoucir la mort même, que certaines maladies dont la violence égale la langueur, qui épuisent les forces et la patience même? On ne meurt pas, mais il serait moins difficile de mourir une fois que de vivre de la sorte.

Or, adoucir ainsi la mort à des créatures qui la trouvent naturellement si amère, n'est-ce pas leur rendre un important service. Par là, Dieu nous garantit des surprises de la mort par le temps du salut qu'il nous donne.

2e subd. — Elles nous procurent tous les moyens de salut.

Les heureux sont souvent les plus délaissés dans leurs adversités et dans leurs maladies. Des rois s'en sont plaints. Mais Dieu n'abandonne pas ceux qui souffrent. Il viendra à vous quand tous se seront retirés d'autour de vous. Il est le Dieu de toute consolation, il vous consolera; il est le Dieu des forts, il vous soutiendra. Il se montrera à vous, la couronne à la main, pour animer votre courage; il se présentera à vos yeux baignés de larmes, sur sa croix, comme sur un trône de grâce; il vous donnera un asile dans ses plaies, vous irez jusqu'à son cœur, et, à la vue d'un Dieu crucifié, il n'y aura rien, dit S. Augustin, de si amer, dans vos tribulations et vos peines, que la mort de J. C. n'adoucisse. Voilà ce que J. C. fait par lui-même pour ses enfants.

3e subd. — Ce que l'Église fait pour les malades.

A peine paraissons-nous au monde, que l'Eglise nous ouvre les entrailles de sa charité. Elle est avec nous pour nous secourir toute notre vie, mais c'est surtout à la mort qu'elle nous comble de biens. Loin d'abandonner, comme Agar, ses chers enfants quand ils meurent : *Non videbo morientem puerum,* elle accourt au contraire auprès d'eux pour les encourager, les fortifier et les consoler. Tantôt elle leur envoie de sages ministres pour les réconcilier au Seigneur par le sacrement de pénitence; tantôt elle leur fait présenter le pain des forts pour les conduire heureusement jusqu'à la sainte montagne; tantôt elle achève de les purifier par de saintes onctions; tantôt elle applique le crucifix sur leurs lèvres mourantes; tantôt elle réclame la Mère de Dieu, invoque les patriarches, les prophètes, les apôtres, tous les anges, tous les saints, les conjurant d'accompagner cette âme chrétienne jusque dans le sein de Dieu. Or, quels plus précieux moyens de salut?

Conclusion. Ainsi Dieu donne du temps aux malades. Il les avertit de bonne heure par des coups favorables, quoique durs à la nature; il leur laisse tous les moyens de salut qui ont été refusés à tant de pécheurs enlevés inopinément au sortir de leurs débauches, et souvent, hélas! il arrive que cet heureux malade n'en profite pas. Il s'entoure de visiteurs inutiles; des parents cruels, des héritiers avides, des amis trompeurs lui font perdre ces derniers moments si précieux. O Dieu! qui lui rendra ces heures perdues : *Quis eruet animam suam de manu inferi?*

Mais le malade est quelquefois plus cruel à lui-même que ses plus cruels ennemis. Sa foi est plus infirme que son corps, et le voilà tout occupé à déplorer les malheureux restes d'une vie qui s'éteint, à penser au soulagement de son corps plus qu'au salut de son âme. O incompréhensible sécurité! aveuglement étrange! au moins empressons-nous de sanctifier notre mort, si notre vie n'a point été sans tache!...

PREMIER PLAN.	DEUXIÈME PLAN.	TROISIÈME PLAN.

SUR LES DÉSORDRES DU CARNAVAL.

(UN CONTEMPORAIN.)

Ier POINT.

LES DIVERTISSEMENTS DU CARNAVAL SONT CONDAMNABLES.

IIe POINT.

MOTIFS POUR CONDAMNER CES DIVERTISSEMENTS.

IIIe POINT.

CONDUITE DES FIDÈLES EN CE TEMPS DE DÉSORDRES.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

LES DIVERTISSEMENTS DU CARNAVAL SONT CONDAMNABLES.

EN EFFET ILS CONSISTENT D'ORDINAIRE EN :

1 — Un appel à une folle joie;
2 — Des déguisements ignobles;
3 — Des danses insensées;
4 — Des excès de table.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

MOTIFS POUR CONDAMNER CES DIVERTISSEMENTS.

1 — La dignité de chrétien;
2 — La circonstance;
3 — La raison.

IIIe POINT. — SUBDIVISIONS.

CONDUITE DES FIDÈLES EN CE TEMPS DE DÉSORDRES.

1 — Fuir les amusements profanes;
2 — Ne se permettre que des plaisirs honnêtes.

DES CABARETS.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

Ier POINT.

DANGERS DE LA FRÉQUENTATION DES CABARETS.

IIe POINT.

RÉFUTATION DES PRÉTEXTES QU'ON ALLÈGUE POUR FRÉQUENTER LES CABARETS.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

DANGERS DE LA FRÉQUENTATION DES CABARETS.

1 — Perte de la religion;
2 — Ruine des mœurs;
3 — Mal sans remède de la famille.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

RÉFUTATION DES PRÉTEXTES QU'ON ALLÈGUE POUR FRÉQUENTER LES CABARETS.

1 — La coutume;
2 — Les affaires;
3 — La nécessité;
4 — Le besoin de délassements.

TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE.

(BOURDALOUE.)

Ier POINT.

NOUS DEVONS RETRANCHER DE NOS TABLES CE QUI EST DÉRÉGLÉ.

IIe POINT.

NOUS DEVONS SANCTIFIER NOS REPAS.

Ier POINT. — SUBDIVISIONS.

NOUS DEVONS RETRANCHER DE NOS TABLES CE QUI EST DÉRÉGLÉ.

1 — Nous devons retrancher l'attachement;
2 — Nous devons retrancher l'excès;
3 — Nous devons retrancher la délicatesse.

IIe POINT. — SUBDIVISIONS.

NOUS DEVONS SANCTIFIER NOS REPAS.

1 — Par la bénédiction et l'action de grâces;
2 — Par la présence de Dieu;
3 — Par l'aumône.

MAXIMES DES SAINTS. | EXEMPLES. | EXEMPLES.

DERNIERS SACREMENTS.

I. Le sacrement de l'Extrême-Onction consomme la vie chrétienne. C'est un puissant renfort dont Dieu a muni la fin de notre vie, dit le saint concile de Trente.

II. Un digne pasteur des âmes exhortait souvent ses paroissiens à réfléchir sur les *effets admirables que le sacrement* de l'Extrême-Onction produisait dans les malades qui le recevaient bien dévotement, et sur les *dispositions* qu'on devait y apporter.

Ce sacrement, disait-il, *sert de préparation* à la vie éternelle. Il met le comble à la perfection du chrétien. Il *fortifie* contre les tentations de l'ennemi du salut. Il *efface* les taches dont le péché souille l'âme. Il *remet* de plus la peine temporelle due aux péchés qui ont été effacés. Lorsque le prêtre viendra pour vous administrer ce sacrement, désirez de recevoir la paix qu'il vous donne. Baisez avec religion le crucifix qu'il vous présentera et unissez vos souffrances à celles de J. C. Demandez à Dieu ce que le ministre du Seigneur demande pour vous. Suppliez les anges et les saints de vous secourir. Formez du fond de votre cœur un acte de contrition dont la charité soit le motif. Dans le temps qu'on mettra de l'huile sainte sur les différents organes de nos sens, gémissez intérieurement *sur les péchés qui se sont introduits par ces sens* dans votre cœur, comme par autant de canaux et d'instruments.

III. Faisons quelquefois ce que faisait tous les jours avant de se coucher un religieux qui parvint à une éminente vertu, le P. Wolffrang Gravenegq. Il se figurait qu'il était près d'expirer, prenait en main un crucifix et l'appliquait d'abord au front pour purifier son esprit et son cœur. Il portait ensuite la croix sur les cinq sens extérieurs en prononçant sur chacun d'eux la formule qui lui est propre : *Que le Seigneur, par cette sainte croix et par sa très-grande miséricorde, me pardonne les péchés que j'ai commis par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.*

S. François d'Assise. Après avoir reçu les derniers sacrements, il s'écria : « Qui êtes-vous, Seigneur? qui êtes-vous, ô Dieu, plein de douceur et de bonté, et qui suis-je, vil ver de terre? Je suis indigne d'être votre esclave! »

S. Philippe de Néri. Lorsque S. Philippe de Néri vit entrer dans sa chambre le prêtre qui allait lui administrer le Saint-Viatique, il s'adressa à J. C., et s'écria : « voici mon amour! voici mon amour! »

Sainte Melchtide. Avant de recevoir le saint Viatique, cette sainte dit à J. C. : « O Seigneur! je souhaite de vous recevoir avec la même ardeur que si j'avais tout le désir et tout l'amour que le cœur humain ait jamais conçu. Agréez l'amour que j'ai pour vous; non-seulement l'amour qui est actuellement en moi, mais encore celui que je désire avoir. »

Sainte Gertrude. Dès que cette sainte eut reçu le corps adorable de J. C. en Viatique, transportée de joie et d'amour, elle dit : « Qu'ai-je à regretter et à désirer? Je vous possède en moi-même, vous qui êtes tout, et qui me tenez lieu de tout, je vous tiens. O Jésus! mon Dieu, et je me lie à vous de tout l'amour de mon cœur. Je ne vous dis point comme Jacob : *Si vous ne me bénissez, je ne vous quitterai point*; je vous dis : Quand vous me donneriez mille bénédictions, je suis bien résolue de ne vous jamais abandonner. »

Sainte Catherine de Sienne. Les dernières paroles de sainte Catherine de Sienne furent celles-ci : « J'entends, ô mon Dieu, votre voix qui m'appelle; je m'en vais, je vais à vous. Ce n'est pas avec mes mérites, mais avec votre miséricorde. Je l'implore par les mérites de votre précieux sang. » (*Heureuse année.*)

Avis d'un saint religieux. Suivons les avis qu'un excellent religieux donnait aux personnes qu'il dirigeait dans les voies du salut. Dès que vous serez malade : 1° Pensez que cette maladie sera peut-être la dernière de votre vie; 2° acceptez ensuite la mort pour reconnaître le souverain domaine de Dieu, en esprit de pénitence pour tant de péchés que vous avez commis, et afin d'accomplir la volonté de Dieu; 3° montrez le désir que vous avez de mourir muni de tous les sacrements; 4° faites dire plusieurs messes dans l'intention d'obtenir une bonne mort; 5° mettez ordre à vos affaires temporelles; 6° ayez souvent à la bouche et toujours dans le cœur les noms de Jésus, de Marie et de Joseph; 7° prenez de l'eau bénite plusieurs fois par jour et baisez avec amour le crucifix (*Ibid.*).

DERNIERS SACREMENTS.

Le maréchal de Villars. Ayant été blessé à la bataille de Malplaquet, il se trouva si mal qu'il fut question de lui administrer les derniers sacrements. On lui proposa de faire cette cérémonie en secret : « Non, non, dit-il; puisque l'armée n'a pu voir Villars mourir en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en chrétien » (*Vie du maréchal de Villars*).

Le comte de Hapsbourg. Un jour Rodolphe, comte de Hapsbourg, rencontra un prêtre qui portait à pied les derniers sacrements à un malade, dans de très-mauvais chemins; il descendit aussitôt de cheval, y fit monter le prêtre, et, tenant la bride, il le conduisit ainsi nu-tête, jusqu'à la maison du malade et le ramena de même à l'église (*Hist. de la maison d'Autriche*).

Beaux sentiments de La Harpe. Pendant tout le cours de la longue maladie qui le conduisit au tombeau, La Harpe montra le plus grand courage et la piété la plus sincère; il se fit lire plusieurs fois les prières des agonisants. M. de Fontanes se présenta un jour au milieu de cette triste cérémonie : « Mon ami, lui dit le mourant, en lui tendant une main desséchée, je remercie le ciel de m'avoir laissé l'esprit assez libre pour sentir combien cela est consolant et beau. » C'est à la fois le dernier regard du chrétien et de l'homme de lettres (de Châteaubriand, *Mélanges*).

Beaux sentiments d'un mourant. Dans un hospice temporaire, un jeune médecin, poussé sans doute par le désir de donner des secours plus prompts à un malade, écartait et le prêtre et la table préparée pour l'administration de l'Extrême-Onction; le malade rappela le prêtre et se plaignit au médecin : « Les remèdes de l'âme, lui dit-il, me sont bien plus urgents que ceux du corps; vous ne me guérirez sans doute pas; il faut que je pense à l'autre vie (*Gazette du clergé* du 21 avril 1832).

Monseigneur Flaget. A son arrivée à la Havane, Mgr Flaget tomba malade; la fièvre jaune se déclara et fit de si rapides progrès qu'en peu de jours il fut réduit aux dernières extrémités.

Il demanda et reçut les sacrements. Une crise heureuse se déclara, et il fut bientôt hors de danger. Ses amis ayant voulu l'en féliciter, il répondit : « J'espérais bien mourir, mais puisque Dieu ne m'a pas jugé digne de cette faveur, il faut bien me résigner à la vie. C'est l'administration des derniers sacrements qui m'a rappelée à l'existence. Je fus si vivement ému que j'attribue à cette impression la crise que l'on voulut bien appeler heureuse » (*Essai sur la vie de Mgr Flaget*).

Catherine de Harlay. Issue d'une famille recommandable par son ancienneté et ses vertus, Catherine reçut une éducation vraiment chrétienne dont elle fut redevable à une mère digne de ce nom. Elle porta et conserva dans le mariage toutes les vertus qu'on avait admirées en elle dès l'enfance. A peine deux ans s'étaient écoulés depuis son union avec M. de la Meilleraie qu'elle fut attaquée tout à coup d'une fièvre violente. Sa maladie devenant grave, elle demanda aussitôt le Saint-Viatique. Par respect pour l'auguste et adorable sacrement qu'elle allait recevoir, elle voulut que sa chambre fût ornée de ce qu'elle avait de plus précieux. Sa faiblesse était extrême, néanmoins elle ordonna qu'on la levât, afin de recevoir à genoux son Sauveur. Au moment où elle aperçut son Sauveur elle s'écria : « Je vous adore, ô pain de vie, froment des élus, délices des anges et des hommes; je vous offre et vous consacre mon corps, mon cœur, mon âme avec toutes ses puissances, disposez de moi selon votre sainte volonté. » Le danger étant devenu plus pressant, elle demanda avec instance le sacrement des mourants.

Sentant sa fin approcher, elle désira rendre le dernier soupir étendue à terre. Son confesseur, dans la crainte de s'opposer à l'inspiration de l'Esprit-Saint, n'osa lui refuser ce qu'elle sollicitait avec tant d'instances. On la mit sur la terre, et ce ne fut qu'avec peine qu'elle consentit à avoir la tête appuyée sur un matelas. Dans cette position, elle demanda un crucifix et en fit placer un autre devant elle; ensuite elle prononça d'une voix forte et animée ces paroles : « O mon Sauveur, quelle différence entre votre mort et la mienne. On vous accablait d'outrages et moi je n'entends que des paroles de paix et de consolation! Quelque faibles que soient mes souffrances, recevez-les en expiation de mes péchés. En prononçant ces paroles elle serra sur ses lèvres l'image de son Sauveur, et expira dans la vingtième année de son âge (*Mois de Marie*).

BON USAGE DES MALADIES.

Sainte Madeleine de Pazzi. Ayant été indignement outragée pendant sa dernière maladie, cette sainte donna des marques spéciales de son amitié à la personne de la part de qui elle avait reçu cette injure, et elle se réjouissait d'avoir eu avant sa mort cette belle occasion de souffrir. Elle disait quelquefois : « Je ne désire pas de mourir bientôt, parce qu'on ne peut souffrir lorsqu'on est dans le ciel; je désire de vivre longtemps pour l'amour de mon Epoux. »

Elle se distingua par l'ardent amour qu'elle avait pour les souffrances. Quelque rudes que fussent les épreuves auxquelles Dieu mit sa patience, elles ne purent jamais la lasser; et plus elle souffrait, plus elle désirait souffrir.

Dans le temps qu'une maladie violente lui faisait éprouver les plus vives douleurs, une de ses sœurs lui demanda d'où pouvait lui venir cette patience et cette force qui faisait qu'elle ne se plaignait jamais et qu'elle ne parlait jamais de ses maux. « Voyez, répondit la sainte, en lui montrant le crucifix qui était au pied de son lit, voyez ce que l'amour infini de Dieu a fait pour mon salut; c'est là ce qui me soutient; c'est là ce qui me console. Pourrait-on se plaindre de ce que l'on souffre quand on a sous les yeux les souffrances d'un Dieu crucifié! » (*Anecdot. chrét.*).

S. Vincent de Paul. Ce saint eut de bonne heure de grandes infirmités qui ne lui permettaient de reposer ni la nuit ni le jour. Il les supportait avec une patience admirable. Son front était toujours aussi serein, son visage aussi affable que s'il eût joui d'une parfaite santé. On n'entendit jamais sortir de sa bouche aucune plainte. Il ne cessait de remercier le Seigneur, regardant ses infirmités comme des faveurs singulières. Tout ce qu'il faisait, quand les douleurs étaient très-vives, c'était de regarder son crucifix et de s'animer par de saintes aspirations à la patience. « Je souffre bien peu, disait-il, en comparaison de ce que j'ai mérité de souffrir et de ce que J. C. a souffert pour notre amour. »

Un missionnaire ayant vu un jour les jambes du saint extrêmement enflées et remplies d'ulcères, lui dit, touché de compassion : « Les douleurs que vous endurez doivent vous être bien insupportables. » Il lui répondit à l'instant même : « Comment appelez-vous insupportable l'œuvre de Dieu et sa disposition à faire souffrir un misérable pécheur? Que Dieu vous pardonne ce que vous avez dit; ce n'est pas ainsi qu'on doit parler à l'école de J. C. N'est-il pas juste que le coupable souffre et soit châtié? Le Seigneur n'a-t-il pas droit de faire de nous ce qui lui plaît? (*Heureuse année*). »

S. Ignace de Loyola. Sa constance dans la maladie fut admirable, il endura sans aucune plainte les plus douloureuses opérations (Lohner, *Biblioth. Man.*).

S. François de Borgia. Il s'étudiait, pour ainsi dire, à se rendre ses maladies plus douloureuses, afin d'en tirer, par ce moyen, une source de mérites (*En sa Vie*).

Sainte Claire. Elle fut affligée pendant vingt-huit ans des plus cruelles maladies et les supporta avec patience avec la grâce de J. C. (Surius, *in Vit.*).

AXIOMATA.

1 Virtus in infirmitate perficitur (II Cor. XII. 9).
2 Corporis morbus, animæ salus.
3 Non quid feras, sed quemadmodum feras, interest.
4 Speremus quod volumus; sed quod acciderit, feramus (Drexol., *in Ros. select.*).
5 Cuivis dolori remedium est patientia (S. Greg.).
6 Bene facere et mala pati, christianum est (Philo Carpat.).
7 Doctrina viri per patientiam noscitur (Prov. XIX).
8 Nil crus sentit in nervo cum animus fuerit in cœlo (Drexel. *in Ros.*).
9 Sapientiæ comes patientia (Epictet.).
10 Si veram cupias addiscere philosophiam :
Plurima sustineas, pluribus abstineas.
Patientia vincit omnia (Id.).
11 Valetudo adversa hortatrix valida est parcimoniæ.
Dehortatrix libidinum et magistra modestiæ (Petrarch. *L.* 2 *Dialog.*).

DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME PLAN.

SUR LES DANGERS DES CABARETS.

TEXTE.

Non in comessationibus et ebrietatibus... sed induimini Dominum Jesum Christum.

Rom. XIII. 13.

Je veux aujourd'hui, M. F., vous signaler un abus qui va toujours croissant et se multipliant, au grand préjudice du bon ordre et de l'avantage spirituel et temporel de la paroisse, un désordre qui remplit souvent d'amertume notre cœur de pasteur et paralyse tous nos efforts; une pierre d'achoppement placée sur la voie publique qui attend les passants imprévoyants et inexpérimentés pour leur être une occasion de chute et de scandale; une peste plus redoutable que tous les fléaux, qui menace d'emporter non-seulement le dimanche, mais toute religion, toute pudeur, tout ce qu'il y a dans une âme, je ne dis pas seulement de sentiments chrétiens, mais de dignité humaine, sans parler de la ruine inévitable de la santé, de la raison, de l'honneur, de la fortune; le Cabaret enfin, puisqu'il faut le nommer; car tel est le gouffre où viennent s'engloutir tous ces biens à la fois.

Qu'on ne se méprenne pas cependant sur la portée des paroles de juste réprobation et de blâme sévère que nous aurons à faire entendre. Nous sommes loin de comprendre dans la censure dont méritent d'être flétris les cabarets, ces secourables hôtelleries, ingénieuses inventions de la charité et de la civilisation chrétiennes, où le voyageur et l'étranger retrouvent en partie le bien-être et les agréments du toit domestique et qui ont remplacé chez les nations modernes les formes de l'antique hospitalité.

Ier POINT.

DANGERS DE LA FRÉQUENTATION DES CABARETS.

1re subdivision. — Perte de la religion.

Pour ce qui regarde la religion, qui pourra dire tous les ravages que cause la malheureuse fréquentation des cabarets? Désertion des sacrements, abandon de la prière, éloignement des divins offices, oubli des vérités du salut! Faut-il s'en étonner? Tandis que le ministre de Dieu immole dans le saint temple l'hostie sans tache de propitiation, il est un autre autel où une jeunesse insensée porte ses vœux, il est un autre Dieu auquel elle court sacrifier, il est d'autres mystères qu'elle a hâte de célébrer, mystères de honte et d'ignominie, renouvelés des saturnales du paganisme; autel souillé: c'est la table de l'intempérance et de la débauche; divinité immonde, qui ne se peut apaiser que par les grossières libations de l'ivresse. Oserais-je la nommer après S. Paul, qui a dit de ces êtres dégradés : *Quorum deus venter est* (Philip. III. 19). Tandis que le pasteur fait descendre du haut de la chaire sacrée les enseignements de la sagesse, il est une autre chaire dont ils vont interroger et recueillir les oracles, chaire de pestilence, école de libertinage et d'impiété! Là, le blasphème au lieu de la prière; là, les chants dissolus à la place des saints cantiques; là, circulent avec les coupes les propos licencieux, les bouffonneries obscènes, les facéties impies, les médisances et les calomnies sacriléges.

Or, comment voulez-vous que tout principe et tout sentiment de foi et de crainte de Dieu ne soient pas étouffés jusqu'en leur dernier germe, dans ces conventicules de licence où les choses saintes sont sans cesse tournées en dérision, les pratiques du culte conspuées, le ministère ecclésiastique baffoué, aux grands applaudissements et au milieu des trépignements de joie d'une foule en délire?

2e subd. — Ruine des mœurs.

Du mépris de la religion, fondement et sanction de la morale, au mépris de la morale elle-même, il n'y a qu'un pas. Si vous voulez voir des jeunes gens sans pudeur, en qui s'est flétrie cette fleur d'innocence et de candeur aimable qui inspire tant d'intérêt pour ce bel âge; des vieillards sans dignité, et déshonorant par l'abjection du vice cette couronne de cheveux blancs qui les consacre au respect des hommes; des fils indisciplinés et irrévérencieux envers les auteurs de leurs jours; des pères durs et sans entrailles, des serviteurs fourbes et infidèles, c'est au cabaret qu'il les faut aller chercher.

3e subd. — Mal sans remède de la famille.

Nous arrivons ici aux troubles de famille, aux désordres de fortune, aux scandales publics, suites inévitables de la fréquentation des cabarets. Mais, dans un sujet si vaste, nous ne pouvons que saisir en courant les traits les plus saillants. Entrez dans cette maison : qu'y voyez-vous? Des enfants manquant de tout et mourant de misère... Qu'importe! le père est dans ce moment même à la taverne du coin, gorgé de vins et de viandes. Qu'y voyez-vous encore? Une femme pleurant l'absence prolongée d'un époux. Mais ces larmes feront bientôt place à la terreur. Prêtez l'oreille : n'entendez-vous pas dans le lointain comme un bruit qui s'approche? C'est un bruit de blasphèmes qui annonce le retour du maître. La porte s'ouvre; il entre comme une tempête. C'est un tonnerre d'imprécations, un orage de malédictions. Tout tremble en sa présence, tout fuit et cherche un abri devant sa colère. Quittez cette scène de désolation et venez dans la maison la plus voisine. Parlez; qu'y voyez-vous? O nature, frémissez! ô religion, voilez-vous de deuil! Des frères altérés de leur propre sang, se portant l'un à l'autre des défis homicides; un fils dénaturé traînant par ses cheveux blancs, sur la poussière, un père infortuné; le sein d'une mère, oserons-nous achever? le sein d'une mère foulé aux pieds par le monstre qu'elle a nourri. Cabaret, voilà tes œuvres! cabaret, voilà tes victimes!

Cependant le patrimoine se fond dans des mains follement spoliatrices; il faut vendre le champ paternel, le toit des aïeux, pour solder les dettes de la débauche. Mais attendez : l'infamie ne tardera pas à se joindre à la ruine. Le scandale ne se renferme pas toujours dans le sanctuaire de la famille. Transportez-vous sur la place publique. Quel est cet homme qu'entraînent les agents de la justice, les mains chargées de chaînes? C'est un habitué de cabaret qui vient d'être surpris en flagrant délit de vol.

IIe POINT.

RÉFUTATION DES PRÉTEXTES QU'ON ALLÈGUE POUR FRÉQUENTER LES CABARETS.

Le cabaret, foyer de toutes les mauvaises passions, ne peut dans aucun cas s'autoriser du moindre motif honnête.

1re subdivision. — La coutume.

Sous quel prétexte prétendriez-vous justifier la fréquentation de ces lieux de scandale? Sur la coutume? Mais c'est précisément contre cette coutume que nous nous élevons; c'est cette coutume que nous venons flétrir comme également pernicieuse et immorale. Puis, cette coutume, aujourd'hui presque générale, a-t-elle du moins pour elle le faible titre de la consécration du temps? Remontez d'une ou de deux générations dans le passé; interrogez les anciens, respectables débris qui restent au milieu de vous comme les témoins d'un autre âge. Ils vous répondront, celui-là, que dans ses premières années c'est à peine s'il existait un seul de ces établissements, de nos jours si nombreux dans nos villes, où une folle jeunesse use à jouer, à boire et à fumer les heures qui pèsent à son oisiveté; celui-ci, qu'il a vu s'ouvrir le premier cabaret de son village, et que de cette époque fatale date la décadence de la religion, des bonnes mœurs, de l'aisance des familles dans cette paroisse. Autorisez-vous de la coutume, à la bonne heure, quand elle est sainte et louable; mais n'invoquez pas son témoignage à l'appui de ses propres excès. Et où en serait, grand Dieu! toute l'économie des devoirs, si les mauvaises coutumes pouvaient prescrire contre votre loi?

2e subd. — Les affaires.

Direz-vous que le cabaret n'est pas moins le rendez-vous des affaires que celui des plaisirs, et que là se traitent et se concluent, dans les marchés publics, les échanges, les ventes et les achats?

Mais ces contrats ne peuvent-ils être scellés que dans des flots de vin? en seraient-ils moins valables et moins sacrés s'ils recevaient leur consécration au foyer de la famille, en la présence de Dieu, sous la garantie de votre parole? L'expérience, du reste, témoigne ici contre vous; elle atteste que si des fraudes sont commises touchant la valeur ou la qualité des marchandises, si la bonne foi est surprise dans les embûches, c'est dans ces conventions proposées et acceptées entre les coupes et les tables, sous l'influence des fumées grossières qui s'exhalent de ces tavernes impures.

3e subd. — La nécessité.

Objecterez-vous encore que vous ne hantez le cabaret que pour le besoin, pour une nécessité réelle? que la distance qui sépare nos hameaux de l'église paroissiale ne vous permet pas, quand vous vous rendez, le dimanche, au service divin, de retourner au logis pour y prendre votre refection dans l'intervalle des saints offices? S'il en est ainsi, nous dirons : Entrez-y, mais en fuyant, comme les Hébreux au sortir de la terre d'Egypte... Mais ce qui serait mieux, n'avez-vous pas dans le bourg des proches, des amis, des maisons honnêtes qui vous offriront de grand cœur l'hospitalité de quelques instants? Est-il absolument nécessaire que vous alliez dissiper au cabaret, avec vos modiques épargnes, les saintes impressions que vous avez recueillies de la prière et du sacrifice?

4e subd. — Le besoin de délassements.

Direz-vous enfin qu'il vous faut des délassements après les longs et rudes travaux dont vous portez le poids pendant toute une semaine.

Soit; mais alors la fête en serait-elle moins douce à votre cœur parce qu'elle sera commune à votre femme et à vos enfants? parce que vous la partagerez avec ce que vous avez de plus cher au monde? Seriez-vous de ces hommes sans affection, qui ne sauraient trouver de goût aux mets et aux breuvages s'ils ne leur sont offerts sous un toit étranger, s'ils ne sont apprêtés et servis par des mains mercenaires? De bonne foi, les plaisirs d'une aimable assemblée de famille, d'une couronne riante d'enfants et de frères entourant votre table, ne valent-ils pas bien les plaisirs du cabaret?

DÉVELOPPEMENT DU PREMIER PLAN.

SUR LES DÉSORDRES DU CARNAVAL.

(Voy. aussi, pour ce sujet, p. 89, 1re partie du *Panorama*.)

TEXTE.

Væ vobis qui saturati estis... væ vobis qui ridetis.

Luc. VI. 25.

Tel est l'arrêt que le Fils de Dieu a porté contre ceux qui ne cherchent en ce monde que les folles joies, les plaisirs coupables, les divertissements profanes, contre ceux qui veulent trouver leur consolation en cette vie : *Væ vobis quia habetis consolationem vestram* (Id. *ibid.*).

Je rappelle, à cette heure, ce redoutable anathème, parce que nous voici venus aux jours de la joie du monde : *Mundus autem gaudebit*, aux jours des pompes et des œuvres de Satan. Pourra-t-il s'en trouver parmi vous, M. F., qui quittant, pour ce malheureux temps, la bannière de J. C., iront se ranger sous celle de Bélial? Enfants chéris de la plus tendre des mères, de l'Eglise qui vous a régénérés et recueillis dans son sein, oserez-vous maintenant vous tourner contre elle, mépriser ses conseils, fouler aux pieds l'Evangile et arborer, au milieu de cette paroisse, l'étendard du scandale? Non, j'augure mieux de votre foi et de votre religion, j'augure mieux de la noblesse de vos sentiments, car n'est-ce point s'avilir que de descendre à ces dégradantes folies auxquelles se livrent, en ce jour, les enfants du péché?

Ce que je me propose donc, dans cette instruction, c'est d'augmenter de plus en plus l'horreur que vous avez déjà pour les excès auxquels plusieurs se livrent durant les jours où nous entrons. Pour cela je vous montrerai ; 1° *combien ces divertissements sont coupables;* 2° *quelle doit être votre conduite pour demeurer les amis de Dieu.*

Ier POINT.

LES DIVERTISSEMENTS DU CARNAVAL SONT CONDAMNABLES.

S. Grégoire, pape, a dit que les divertissements du monde permis et innocents sont rares, que ceux qui sont honnêtes sont en petit nombre, et que, pour le dire en un mot, la plupart sont condamnables. C'est bien ce que nous pouvons dire de ceux de ces malheureux jours. En quoi consistent-ils : 1° *en des appels à une folle joie;* 2° *en des déguisements ignobles;* 3° *en des danses insensées;* 4° *en des excès de table qui dégénèrent en orgies.*

1re subdivision. — Appels à une folle joie.

Que fait le monde à cette heure? Oubliant que le temps de la pénitence est proche, que les jours de salut vont venir, que le Sauveur, de ses autels comme d'un trône, appelle à lui les fidèles, il ne s'occupe que de vanités et d'extravagances. Il prépare des banquets, il annonce des fêtes, il suspend les affaires, il provoque des réunions bruyantes, il promet des spectacles, des ris, des jeux. Appelant à lui les jeunes générations, elles si frémissantes, si avides de plaisirs; venez, leur crie-t-elle, voici le temps de l'allégresse. Accourez tous et empressez-vous, prenez cette coupe que je vous présente et livrez-vous aux plus vifs transports. Loin d'ici les paroles austères, les pensées de deuil, les pratiques rebutantes; à d'autres temps les lugubres souvenirs de la mort et de l'éternité! Jeunes hommes, hâtez-vous de jouir de la vie, car elle s'évanouit comme une vapeur du matin, vous tous qui le pouvez par l'âge, par la liberté, par la fortune, livrez-vous au plaisir, voici ses jours : *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur.* Ainsi parle le monde, en ces quelques jours de folie. Or dites, M. F., ce langage n'est-ce pas celui du mal? Cette provocation aux divertissements, aux banquets, aux réunions dangereuses n'est-elle point toute païenne, et peut-elle convenir aux enfants de l'Evangile?

2e subd. — Déguisements.

Aux temps du paganisme il y avait des jours consacrés aux plus révoltantes licences. Les peuples livrés alors aux passions les plus brutales, oubliant leur céleste origine et leur fin dormaient dans les ténèbres, comme dit l'Ecriture, et ne se réveillaient, pour ainsi dire, que dans la frénésie et les débordements de la plus honteuse sensualité. Eh bien! voilà, M. F., les déplorables époques que veulent rappeler ceux qui en ces jours se donnent en spectacle sous des déguisements ignobles; ils veulent aussi consacrer des jours à la licence, dresser des autels aux viles passions, immoler à la chair et aux sens, comme le dit l'Apôtre.

Entendez leurs discours, sous ce masque qui les couvre et protége leur infamie, ils sont obcènes, lascifs, scandaleux; voyez leur maintien, il n'est plus de l'homme, c'est celui d'un être avili et dégradé; voyez-les à table, là plus de frein, là ils appellent, ils chantent, ils crient jusqu'à ce que l'ivresse ait paralysé leur langue.

D'où sont ces natures qui se complaisent ainsi chaque année à contrister l'humanité? Qui les veut pour parents, pour amis, pour concitoyens. Oh! Eglise notre mère! les voudrez-vous encore pour enfants? et vous, ô mon Dieu! les tiendrez-vous encore pour des chrétiens!

3e subd. — Danses.

Aux déguisements succèdent les danses furibondes. Chacun vient là étaler son impudeur, jouir à plaisir des hauts faits de la journée; provoquer les applaudissements par ses bizarreries, ses singularités bouffonnes qui toutes n'ont qu'un but, la séduction. Oh! malheur à ceux qui après une journée d'extravagances vont continuer leur ivresse dans ces saltations nocturnes, au milieu du bruit, d'une agitation fiévreuse, dans une atmosphère brûlante où tout est fait pour surexciter les sens!

4e subd. — Excès de table.

L'intempérance est le mal proprement dit de ces jours de péché; la bonne chère servie avec profusion amène l'ivresse, l'ivresse faisant perdre toute retenue, donne cours aux chants licencieux, aux propos graveleux, aux libertés coupables; puis les danses, les mascarades, l'orgie; et voilà le cercle d'immondes plaisirs que l'on parcourt en ces fêtes de scandale! Quelle ignominie! Voilà bien le règne des sens et la déification de la matière : *Quorum Deus venter est.* Oui leur dieu c'est leur sensualité, leur gourmandise, leur voracité, leur mollesse, leur volupté. Ils sont devenus semblables aux êtres dépourvus de raison : *Sicut equus et mulus quibus non est intellectus.*

IIe POINT.

RAISONS SPÉCIALES QUI CONDAMNENT CES DÉSORDRES.

1re subdivision. — Dignité du chrétien.

Se livrer à ces abominations, c'est renier son baptême et violer ses plus solennels serments. N'avez-vous pas, lorsque l'Eglise a daigné vous admettre parmi ses enfants, promis de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres? Ces œuvres de Satan, ce sont ces desordres que nous stigmatisons à cette heure.

2e subd. — La circonstance.

Quels jours choisit-on pour se livrer à ces bacchanales? La veille du saint temps de pénitence; la veille d'un jour où l'on devra se couvrir de cendre et crier à Dieu : Pardonnez à votre peuple : *Parce, Domine!* Quelle dérision! Pour se disposer aux austérités du jeûne et de la pénitence, on se gorgera de viandes et de vin; pour se disposer au repentir de ses iniquités, on se livrera à l'iniquité même. Oh! tremblez, car une telle conduite ne peut qu'attirer sur vous de formidables châtiments!

3e subd. — La raison.

Cette conduite, que nous blâmons, est déjà blâmée du public, avant de l'être du haut de cette chaire. Répondez-moi, M. F., n'est-il pas vrai que ces folies, que ces dévergondages vous déplaisent, que vous en gémissez en secret, que vous admonestez vivement ceux qui s'y livrent, quand vous avez quelque autorité sur eux? Et, d'ailleurs, que voit-on dans ces phalanges de Bélial, des esprits graves, des hommes sensés, des cœurs bien nés, des natures d'élite? Non, tout au contraire, tous ceux-là en ont pitié et se voilent, pour ainsi dire, la face par respect pour la dignité humaine, mais des bouffons grossiers, des libertins effrontés, de jeunes têtes extravagantes, des cœurs bas qui n'ont plus que l'ambition du mépris.

IIIe POINT.

CONDUITE A TENIR EN CE TEMPS DE DÉSORDRES.

1re subdivision. — Fuir les amusements profanes.

La vie sera peut-être alors triste, mais n'oubliez pas ces paroles du Sauveur : *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini; sed tristitia vestra vertetur in gaudium.* En effet toutes ces folles joies finiront et elles seront suivies de cruels châtiments, tandis que vos peines passagères se changeront en une félicité parfaite.

2e subd. — Ne se permettre que des divertissements honnêtes.

Il y a toutefois des amusements, des récréations honnêtes, sans excès et sans danger, voilà ceux qui vous sont accordés. Les premiers chrétiens avaient eux-mêmes leurs jours et leurs heures de réjouissance, mais d'une réjouissance chrétienne, c'est-à-dire sage, mesurée, innocente et conforme à leur profession. Arrêtez-vous là et l'Evangile n'y trouvera rien à redire.

3e subd. — Ce qui constitue un plaisir honnête.

Vos plaisirs, vos divertissements seront honnêtes s'ils se passent en *famille*, dans l'union et la paix; ils seront honnêtes s'ils ont lieu entre des personnes *de même sexe* afin d'éloigner tout ombre de danger; ils seront honnêtes s'ils sont pris avec *mesure*, sans perte de temps, sans folles dépenses, sans dangers pour la santé; ils seront honnêtes s'ils sont pris avec un esprit *de piété* : *Gaudete in Domino.* Mais réjouissez-vous surtout, M. F., de cette joie intérieure et spirituelle dont Dieu remplit une âme qui ne cherche que lui, qui n'aspire que vers lui, qui ne veut se reposer qu'en lui; de cette joie qui est au-dessus de tous les sens, que l'homme terrestre et charnel ne peut comprendre et que vous trouverez non dans les jeux et les spectacles du monde, mais dans le silence de la solitude et dans le repos d'une vie sainte et surtout au pied des tabernacles du Sauveur où je vous convie pendant cette dévotion des Quarante Heures. Ainsi soit-il!

ANC. ET NOUV. TESTAMENT.

CONTRE LES DÉSORDRES DU CARNAVAL.

ANCIEN TESTAMENT.

Non sequeris turbam ad faciendum malum (Exod. XXII. 2).

Sedit populus manducare et bibere et surrexerunt ludere (Id. XXXII. 6).

Nunquam cum ludentibus miscui me. (Tob. III. 17).

Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum, et in via peccatorum non stetit et in cathedra pestilentiæ non sedit (Ps. I. 1).

Ibunt in adinventionibus suis (Ps. LXXX).

Usquequo facies peccatorum sumitis (Id. LXXXI. 2).

Irretivit eum multis sermonibus, et blanditiis labiorum protraxit illum. Statim eum sequitur quasi bos ductus ad victimam, et quasi agnus lasciviens et ignorans quod ad vincula stultus trahatur, donec transfigat jecur ejus (Prov. VII. 22. 23).

Tempus flendi.., tempus plangendi (Eccle. III. 4).

Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustra deciperis? (Id. II. 2.)

Cum saltatrice ne assiduus sis (Eccli. IX. 4).

In medio laqueorum ingredieris, et super dolentium arma ambulabis (Id. IX. 20).

Et nunc revelabo sultitiam ejus in oculis amatorum ejus, et vir non eruet eam de manu mea. Et cessare faciam omne gaudium ejus, solemnitatem ejus (Osee. II. 10).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem (Matth. VII. 13).

Væ vobis qui saturati estis... væ vobis qui ridetis nunc! (Luc. VI. 25).

Cum immundus spiritus exierit ab homine perambulat per loca inaquosa..... et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus (Id. XI. 24).

Ecce ascendimus Jerosolymam et confirmabuntur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis; tradetur enim gentibus et illudetur et flagellabitur et conspuetur (Luc. XVIII. 33).

ÉPITRES.

Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum, in immunditiam (Rom. I. 24).

Tradidit illos Deus in passiones ignominiæ (Id. ibid. 26).

Abjiciamus ergo opera tenebrarum et induamur arma lucis, sicut in die honeste ambulemus, non in commessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione, sed induimini Dominum Jesum Christum (Id. XIII. 12).

Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum, et nolite conformari huic sæculo (Id. XII. 1).

Videte, fratres, quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes sed ut sapientes, redimentes tempus quoniam dies mali sunt (Eph. V. 15).

Gaudete in Domino (Philipp. IV. 4).

Descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quoniam modicum tempus habet (Apoc. XII. 12).

ANC. ET NOUV. TESTAMENT.

CABARETS

SEU GULA ET EBRIETAS.

ANCIEN TESTAMENT.

Qui suavis est in vini devorationibus, in suis munitionibus relinquit contumeliam (Prov. I. 11).

Qui diligit epulas, in egestate erit, qui amat vinum et pinguia non ditabitur (Id. XXI. 17).

Luxuriosa res vinum et tumultuosa ebrietas; quicumque his delectatur, non erit sapiens (Id. XX. 1).

Cui væ! cujus patri væ? Cui rixæ? cui foveæ? cui sine causa vulnera? cui suffusio oculorum? nonne his qui commorantur in vino et student calicibus epotandis? Id. XXIII. 29).

Vinum et mulieres apostatare faciunt sapientes et arguent sensatos (Eccli. XIX. 2).

Operarius ebriosus non locupletabitur, et qui spernit modica paulatim decidet (Id. ibid. 1).

Mulier ebriosa, via magna; et contumelia et turpitudo ejus non tegetur (Id. ibid. II).

In multis escis erit infirmitas, aviditas appropinquabit usque ad choleram (Id. XXXVII. 33).

Diligentes in vino noli provocare, multos enim exterminavit vinum (Id. XXI. 30).

Amaritudo animæ vinum multum potatum (Id. ibid. 39).

Ebrietatis animositas, imprudentis offensio, minorans virtutem et faciens vulnera (Id. ibid. 40).

Vinum multum potatum irritationem, et iram, et ruinas multas facit (Id. ibid. 38).

In calore eorum ponam potus eorum, et inebriabo eos, ut sopiantur, et dormiant somnum sempiternum et non consurgant, dicit Dominus (Jerem. LI. 39).

Expergiscimini, ebrii, et flete, et ululate omnes qui bibitis vinum in dulcedine; quoniam periit ab ore vestro (Joel. I. 5).

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Væ vobis qui saturati estis! (Luc. VI. 25.)

Attendite vobis ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate et curis hujus vitæ, et superveniat in vos repentina dies illa (Id. XXI. 34).

Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam... (Joan.)

ÉPITRES.

Non in comessationibus et ebrietatibus... sed induimini Dominum Jesum Christum (Rom. XIII. 13).

Neque fornicarii, neque adulteri... neque ebriosi regnum Dei possidebunt (I Cor. VI. 9).

Nolite inebriari vino in quo est luxuria, sed replemini Spiritu Sancto (Eph. III. 18).

Hi sunt in epulis maculæ, convivantes sine timore, semetipsos pascentes, nubes, sine aqua, quæ a ventis circumferuntur, arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ, fluctus feri maris, despumantes suas confusiones, sidera errantia, quibus procella tenebrarum servata est in æternum (Jud. 12).

SS. PÈRES.

CONTRE LES DÉSORDRES DU CARNAVAL.

Athleta ante certamen exercetur, jejunator ad jejunandum temperantia præparatur, ne velut ulciscens veniat dies judicii (S. Basil. *Homil. 1 De Laud. jejun.*).

Non est per temulentiam aditus ad jejunium ; nec ad justitiam iter per fraudem, nec ad sobrietatem per lasciviam, nec per malitiam ad virtutem. Crapula et ebrietas ad lasciviam inducunt, ad jejunium frugalitas (Id. *ibid.*).

Nullus servus, hero suo reconciliari cupiens, hostem illius patronum habet. Ebrietas inimica est Deo. Itaque si cupis per confessionem reverti ad Deum, fuge temulentiam, ne magis etiam abs te Deum alienes (Id. *ibid.*).

Rogas ad jucunditatem? cogis ad mortem. Invitas ad prandium? efferre vis ad sepulchrum. Cibos promittis? tormenta irrogas. Vina prætendis? veneno suffundis (S. Ambr. *L. de Elia, C.* 14).

Si medici pharmaca dare volentes jubent interea temperanter agere, ne minus pharmaca operentur, multo magis jejunium suscepturos tenuitate victos mentem expurgare et leviorem reddere oportet (S. Chrysost. *Hom. 1 in Gen.*).

Quis est adeo doloris expers ut non doleat cum in ea quæ ad diabolum pertinent plus studii conferri cernat? Atqui nulla spes veniæ nobis, vel excusationis reliqua esset, si vel æquale studium conferretur; cum autem etiam longe superet, quis nobis defensionis locus relinquitur?

Quotidie nos invitant spectacula, nec ullus pigritatur, nullus est qui cunctetur, nullus est qui negotiorum occupationes obtendat, sed tanquam expediti et omni cura soluti occurrunt omnes, non canitiem senex revertetur, non ardorem naturæ ac libidinis juvenis suspectum habet (Id. *t.* V, *sect.* 48).

Ubi citharæ et chori ac plausus manuum ibi virorum tenebræ et mulierum perditio, angelorum tristitia et diaboli festum (S. Ephr. *de Abstin.*).

Spectacula etiam juxta nostram professionem opera sunt diaboli. Quomodo, o christiane, spectacula post baptismum sequeris, qui opus diaboli esse confiteris? Renuntiasti semel diabolo, semel et spectaculis ejus ; ac proinde necesse est, prudens et sciens, dum ad spectaculum remeas, ad diabolum te redire agnoscas (Salvian. *L.* 6 *de Provid.*).

Nullus palmam spiritualis certaminis apprehendit qui non in semetipso prius per afflictam veneris concupiscentiam carnis incentiva devicerit (S. Greg. *L.* 10 *Moral.*).

De ventris ingluvie inepta lætitia, scurrilitas, immunditia, multiloquium, hebetudo sensus circa intelligentiam propagantur (Id. *ibid. L.* 31).

Est tempus hoc tempus descendendi de peccato in peccatum, et perducens ad infernum, ut ideo dicitur: *Tenent tympanum et citharam et ducunt in bonis dies suos et in puncto ad infernum descendunt* (S. Vincent. Ferr. *Serm.* 3 *in Quinquag.*).

Vide retia inextricabilia quæ dæmon inimicus noster hoc tempore nobis tendit ; vide fossas peccatorum in quas tot homines cæco quidem modo præcipites agit; vide immunerabilium animorum prædam, quam hoc tempore sibi surripit. Quid plura? Vide, inquam, quantum hodie Satanas triumphet, quomodo in hoc populo tuo regnet et tyrannizet; idque non solum quoad plebeios toto anno vitæ vanitatis deditos, verum etiam persæpe quoad illos qui alio anni tempore bonam habent animæ suæ custodiam, et mundo sapientes esse existimantur (S. Carol, Borr. *Act. Mediol. p.* 1151.)

DEVELOPPEMENT DU TROISIÈME PLAN.

TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE.

TEXTE.

Sive manducatis, sive bibitis, omnia in gloriam Dei facite.

I Cor. x. 31.

Nos corps de même que nos âmes, M. F., reçoivent de nos vertus le fond de sainteté et de perfection qui leur est propre. Il n'y a, en effet, point de vertu dans l'homme, soit morale soit chrétienne, qui ne puisse contribuer à l'un et à l'autre. Mais entre les vertus, il y en a toutefois une qui sert spécialement à tous les deux par une différence essentielle; c'est-à-dire une vertu qui ne réside dans l'âme que pour sanctifier le corps et dont la fonction principale est de gouverner le corps, est de régler les appétits du corps, est de pourvoir à l'entretien du corps et d'assujétir le corps à l'esprit, pour assujétir ensuite plus aisément l'esprit à Dieu. Or, cette vertu, c'est la tempérance. Les philosophes l'ont mise au nombre des vertus morales; mais les Pères de l'Eglise et les théologiens nous l'ont proposée comme une vertu surnaturelle dans le christianisme, et l'Evangile nous en fait un devoir absolument indispensable et un moyen de salut. Il est donc important, M. F., de vous la faire connaître.

Ce sujet, me direz-vous, ne convient guère à la dignité de la chaire; mais moi je réponds, ne convenait-il pas à S. Paul comme le montrent les paroles de mon texte : *Sive manducatis?...* Par cela même qu'on vous en parle peu souvent je ne dois pas l'omettre afin que vous ne manquiez pas d'instruction sur un point où tous les jours on se laisse aller à tant de désordres.

Je veux vous montrer comment N. S. J. C., dans le mystère de la multiplication des pains, nous enseigne : 1° *A retrancher de nos repas ce qui est déréglé;* 2° *à les sanctifier.*

Ier POINT.

NOUS DEVONS RETRANCHER DE NOS TABLES CE QUI EST DÉFECTUEUX ET DÉRÉGLÉ.

S. Grégoire, pape, parlant des devoirs de la tempérance chrétienne, remarque surtout trois désordres qu'elle doit retrancher en ce qui regarde la subsistance et la nourriture du corps : 1° Elle doit nous en ôter l'affection, dit-il, c'est-à-dire un certain *attachement* servile qui rend l'homme en quelque sorte esclave de son corps; 2° elle doit en modérer l'*excès*, qui souvent en fait user hors du besoin et de la nécessité; 3° elle en doit bannir la *délicatesse*, si contraire à l'obligation que le christianisme nous impose de crucifier notre chair avec ses passions et ses désirs corrompus : *Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (Gal. v. 24).

1re subdivision. — Nous devons retrancher l'attachement.

M. F., disait S. Paul aux Philippiens, il y en a parmi vous dont je vous ai déjà parlé avec douleur, qui vivent en apostats de la croix de J. C. Hommes livrés à leurs sens, idolâtres de leurs sens, ils ne doivent attendre d'autre fin qu'une damnation éternelle. Pourquoi? Parce qu'ils se font une divinité de leur corps : *Quorum Deus venter est* (Philip. iii. 19).

Or, ce que cet apôtre remontrait en des termes si forts aux premiers chrétiens, n'ai-je pas le droit de vous le dire à vous-mêmes? Car ne savons-nous pas qu'il n'y en a que trop de ce caractère dans le siècle où nous sommes, qui ne semblent vivre que pour leur corps; qui, pour une partie de bonne chère, abandonnent, aux plus saints jours, tous les exercices de piété.

2e subd. — Nous devons retrancher l'excès.

De l'attachement suit un autre désordre : c'est l'*excès*. Ce désordre est un des plus pernicieux, et il doit être combattu avec toute l'ardeur de mon zèle. La nature se contente du nécessaire et s'en tient précisément à ce qui lui suffit; mais la convoitise de l'homme ne sait point ainsi se renfermer dans le besoin.

C'est à ces excès où descend quelquefois l'homme dans les plaisirs de la table que s'appliquent ces paroles du Psalmiste : *Homo cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis* (Ps. xlviii. 13); et ces autres de Salomon : *Dixi in corde meo : Nihil habet homo jumento amplius* (Eccle. iii. 19).

3e subd. — Nous devons bannir la délicatesse.

Rien de plus pernicieux à l'homme, ni de plus dangereux pour le salut de son âme, que ce qui sert aux délices de son corps. Ainsi nous l'apprend 1° *l'Esprit de Dieu;* ainsi l'ont estimé 2° tous *les saints;* ainsi 3° *l'expérience et la raison* nous l'enseignent aussi bien que le christianisme.

1° Où est la sagesse : *Sapientia ubi invenitur et quis est locus intelligentiæ? Nec invenitur in terra suaviter viventium* (Job. xxviii. 13), et comment pourrait-on réputer sage celui qui entretient délicatement un esclave et lui donne des forces pour se révolter? Or, cet esclave, c'est le corps. Si vous lui accordez tout ce qu'il veut, il s'élèvera contre les ordres de Dieu, il se rendra le maître et vous perdra.

2° Aussi les saints se sont-ils toujours armés de la pénitence pour le réduire et le tenir dans la servitude. Jean-Baptiste était le précurseur de J. C.; Dieu l'avait prévenu de ses grâces les plus puissantes. De tous les hommes, en fut-il un qui dût, ce semble, moins craindre les révoltes de la chair? Et cependant quelle vie menait-il dans le désert? *Venit Joannes, neque manducans, neque bibens* (Matth. xi. 18).

3° Où trouvez-vous surtout la corruption, la dépravation? Ne la cherchez pas dans ces familles sobres et laborieuses, où l'on refuse à la chair tout ce qui peut la flatter, où on la dompte par la fatigue, le souci, la peine, la frugalité. Mais entrez dans la maison de l'indolent, du voluptueux, de l'intempérant; voilà où règne le vice, où sont contentées les passions : *Incrassatus, impinguatus, dilatatus recalcitravit* (Deut. xxxii. 15).

Ah! chrétiens, ne tombez jamais dans cette mollesse des sens. fuyez l'intempérance; corrigez, dans la réfection du corps, les désordres qui peuvent s'y glisser. Souvenez-vous de votre âme, et que toujours elle soit reine et maîtresse dans vous-mêmes.

IIe POINT.

NOUS DEVONS SANCTIFIER NOS REPAS.

Il y a trois moyens pour parvenir à cette sanctification : 1° *l'action de grâces;* 2° *la pensée de la présence de Dieu;* 3° *l'aumône.*

1re subdivision. — Bénédiction et action de grâces.

Saint Paul a dit : *Sanctificatur enim cibus per verbum Dei* (I Tim. iv. 4). Cette parole, selon l'explication des Pères, n'est rien autre chose que l'action de grâces et la bénédiction.

Mais pourquoi bénir les viandes? demande S. Chrysostome; est-ce qu'elles sont impures d'elles-mêmes? Non, répond ce saint docteur, mais c'est nous qui les prenons, qui sommes impurs. S. Augustin s'exprime de même : *Non ego immunditiam obsonii vereor, sed immunditiam cupiditatis timeo.* Or, en les sanctifiant par la prière, c'est, dit le même docteur, les recevoir avec respect, avec gratitude, avec amour, et par là même purifier son âme. C'est ainsi que faisaient les premiers chrétiens, au rapport de Philon. Leur table était sanctifiée aussi bien que leur sacrifice, et l'on y louait Dieu, on l'y glorifiait avec la même religion et la même piété que dans le temple. Imitons-les, M. F.

Les disciples d'Emmaüs reconnurent le Sauveur à la fraction du pain, parce que l'Homme-Dieu, selon sa coutume, bénit le pain avant de le manger. Or, c'est à ce signe, dit S. Ambroise, que le Sauveur a aussi toujours reconnu et qu'il reconnaît encore ses vrais disciples. Ne pourrions-nous pas dire que c'est à ce signe qu'il ne nous reconnaît plus? car ce saint usage n'est-il pas presque aboli dans le monde?

2e subd. — Présence de Dieu.

Ne vous trompez pas, chrétiens; quand vous vaquez à vos repas, vous êtes devant Dieu, et vous y êtes, si j'ose ainsi dire, plus que jamais. Ce Père commun fait envers vous comme vous envers vos enfants. Vous les observez en tout temps; mais s'il y a une occasion où ils soient plus en danger, c'est alors que vous redoublez de vigilance. Dieu vous suit partout; mais parce que dans ces réjouissances mondaines il vous est plus ordinaire de vous échapper, que c'est là que vous donnez une plus libre carrière à votre esprit pour se dissiper, à votre langue pour parler, à vos sens pour se contenter, c'est pour cela même aussi qu'il ne vous perd point de vue. Or, le moyen de ne se pas contenir dans une modération sage lorsqu'on est actuellement frappé de cette pensée : *Dieu me voit.*

Les païens consacraient leurs tables aux dieux, dit Arnobe, afin de s'imposer par là l'obligation d'en approcher avec plus de circonspection. Quelle leçon pour nous, chrétiens! Mais parce que nous oublions notre Dieu, tout présent qu'il est, qu'arrive-t-il souvent? Jugeons-en par l'exemple de Balthazar. Si Dieu n'éclate pas ouvertement contre nous, comme il fit contre ce monarque, ses jugements secrets n'en sont pas moins redoutables ni moins funestes.

3e subd. — Aumône.

N. S., après avoir nourri la multitude, fit recueillir les restes : *Colligite quæ superaverunt fragmenta* (Marc. viii. 8). N'est-ce pas pour nous faire comprendre que les pauvres doivent être nourris du superflu de nos tables?

Je pourrais vous proposer ici l'exemple d'un S. Louis, qui, tous les jours, nourrissait dans son palais un certain nombre de pauvres. Si vous ne voulez, comme lui, les faire asseoir à votre table, nourrissez-les dans les hôpitaux, dans leurs familles et à vos portes : *Colligite fragmenta.*

Vous savez la fin du mauvais riche, M. F.; mais quel fut son plus grand crime? D'être aussi impitoyable pour les pauvres qu'indulgent pour lui-même. Or, pour cela, il est condamné, rejeté de Dieu et précipité dans les flammes éternelles. Daigne le Ciel vous préserver d'une si affreuse destinée. Je suis trop grand, disait un païen, pour m'asservir à mon corps. Et moi, doit dire un chrétien, je suis appelé à une fin trop noble pour la sacrifier aux appétits déréglés de ma chair. Dites de même et agissez conformément à ce principe salutaire.

INSTRUCTION

POUR LE TEMPS DE L'AVENT.

(BOURDALOUE.)

TEXTE.

Dicite, filiæ Sion : Ecce Salvator tuus venit.

Is. XLII. 11.

Le dessein de l'Eglise, dans l'institution de l'Avent, a été d'honorer le Verbe incarné dans le chaste sein de la Vierge, et de nous disposer ainsi à la glorieuse nativité de cet Homme-Dieu. Nous ne pouvons donc mieux nous occuper, pendant tout ce saint temps, que du grand mystère de l'Incarnation. Quoique le Fils de Dieu se soit comme anéanti dans ce mystère, nous le devons néanmoins considérer comme un mystère de gloire pour Dieu même, selon qu'il nous est marqué dans ce cantique sacré que chantèrent les anges à la naissance de J. C. : *Gloria in excelsis Deo.*

En effet, c'est en se revêtant d'une nature semblable à la nôtre, et en se faisant homme que le Verbe divin est venu sur la terre : 1° *découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu ; 2° combattre parmi les hommes et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu ; 3° allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.* Appliquons-nous à méditer et à bien pénétrer ces trois vérités, ce sera pour nous un fonds inépuisable de réflexions et de sentiments les plus propres à nous édifier.

Ier POINT.

J. C. VIENT DÉCOUVRIR AUX HOMMES LA GLOIRE DE DIEU.

Que le Verbe éternel, en s'incarnant, soit venu découvrir aux hommes la gloire de Dieu, c'est l'expresse doctrine de l'évangéliste S. Jean : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis ; et vidimus gloriam ejus* (Joan. I. 14). Qu'est-ce que la gloire de Dieu, dont il est ici question? Cette gloire n'est autre chose ici que les perfections de Dieu. Or n'est-ce pas ce que nous découvre admirablement et sensiblement le Fils de Dieu dans son adorable Incarnation?

1re SUBDIVISION. — Il vient leur montrer d'abord la miséricorde de Dieu.

Et d'abord la miséricorde de Dieu pouvait-elle se produire avec plus d'éclat que dans ce mystère? Pouvait-elle nous donner une idée de ce qu'elle est, comparable à celle-ci? O prodige! s'écrie Zénon de Vérone, un Dieu réduit à la petitesse d'un enfant; et cela, par qui? par amour pour son image, et pour des créatures formées de sa main. Reconnaissons l'excellence de notre religion dans les grandes vues qu'elle nous donne du Maître que nous adorons et de sa bonté sans mesure.

2e SUBD. — Il vient nous manifester la sagesse de Dieu.

Que la prudence aveugle du siècle en juge comme il lui plaira. On peut dire, il est vrai, qu'un Homme-Dieu est le chef-d'œuvre d'une sagesse toute divine, parce que c'est ainsi que Dieu a pris le moyen le plus convenable de réparer sa propre gloire et d'opérer le salut des hommes. Il avait été offensé, ce Dieu de majesté; il lui fallait une satisfaction digne de lui, et nul autre qu'un Dieu ne pouvait dignement satisfaire à un Dieu. L'homme s'était perdu; Dieu voulait le sauver en le délivrant de la mort éternelle; et, comme il n'y avait qu'un Dieu qui, par ses mérites infinis, pût le délivrer de cette mort, il n'y avait conséquemment qu'un Dieu qui pût le sauver. Il fallait que ce Sauveur fût tout ensemble vrai Dieu et vrai homme. S'il eût seulement été Dieu, il n'eût pu souffrir; s'il eût été seulement homme, ses humiliations ni ses souffrances n'eussent pas été des réparations suffisantes. Mais, étant Dieu et homme, comme homme il a pu s'abaisser, et comme Dieu il a donné à ses abaissements une valeur inestimable et sans mesure. Ainsi, dans ces jours de grâce et de salut, nous n'avons point d'autre sentiment plus ordinaire à prendre que de nous écrier avec l'Apôtre : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!* (Rom. XI. 33.)

3e SUBD. — Il vient faire remarquer la puissance de Dieu.

Quel pouvoir ne demandait pas dans Dieu l'accomplissement de ce grand ouvrage? Quel effort et quel miracle de la droite du Très-Haut? Un Dieu-Homme, conçu par une mère vierge, c'est-à-dire dans la même personne, dans le même J. C. la divinité jointe avec notre humanité, l'immortalité avec notre infirmité, la grandeur avec notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être avec le néant, et, dans la même mère, la maternité avec la virginité! Voilà proprement l'œuvre de Dieu.

4e SUBD. — Il vient montrer la justice de Dieu.

Sur ce point S. Chrysostome va jusqu'à dire que le sein de la Vierge est un lieu de justice plus manifeste que l'enfer même. La preuve en est incontestable. C'est que dans l'enfer ce ne sont que des hommes réprouvés qui se trouvent soumis à cette justice, tandis que dans le sein de Marie, c'est un Homme-Dieu qui commence à en devenir la victime et lui être immolé. Or, qu'est-ce qu'une justice à laquelle il faut une telle hostie et un tel hommage? C'est ce qui a fait dire au roi-prophète : *Notum fecit Dominus salutare suum ; in conspectu gentium revelavit justitiam suam* (Ps. XCVII. 2).

CONCLUSION. Après une telle manifestation de la gloire de Dieu, n'est-il pas étrange qu'il soit si peu connu dans le monde? Ouvrons les yeux de la foi, et, dans le cours de cet Avent, admirons les merveilles du Seigneur.

IIe POINT.

J. C. VIENT COMBATTRE LES ENNEMIS DE LA GLOIRE DE DIEU.

Pour mieux établir parmi les hommes la gloire de Dieu, J. C. vient détruire les ennemis qui la combattaient. Dieu avait trois grands ennemis de sa gloire : le *démon*, le *péché* et les *biens de la terre* ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre. Le démon avait usurpé un empire absolu sur les âmes; le péché, dit S. Paul, régnait depuis Adam jusqu'à Moïse et depuis Moïse jusqu'à J. C.; l'amour déréglé des biens de la terre dominait presque dans tous les cœurs; or voilà les trois ennemis que le Fils de Dieu est venu attaquer et sur lesquels il a remporté de signalés avantages pour la gloire de son Père.

1re SUBDIVISION. — J. C. vient combattre le démon.

Cela est si vrai que le démon n'attend pas même le jour où ce Messie devait naître pour lui céder la place. Si nous en croyons les auteurs païens eux-mêmes, peu de temps avant la naissance de J. C., on vit tomber les idoles des faux dieux où l'esprit de mensonge se faisait adorer. Tous les oracles se turent, hors ceux qui annonçaient la venue de ce Dieu-Homme; et plus d'une fois les puissances infernales furent forcées d'avouer que leur règne était fini. En quoi s'accomplit par avance cette parole de l'Evangile : *Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* (Joan. XII. 31).

2e SUBD. — J. C. vient détruire le péché.

J. C. vient détruire le péché parce que, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il vient satisfaire pour les péchés des hommes et présenter à Dieu le sacrifice de notre salut. Que lui manque-t-il dès maintenant pour être la victime de ce sacrifice et une victime parfaite?

La victime doit être humiliée; et quelle humiliation qu'un Dieu réduit à l'état d'un enfant et à l'état même d'un esclave! La victime doit être dépouillée; et est-il un dépouillement semblable à celui d'un Dieu qui ne doit avoir en naissant pour retraite qu'une étable, et pour berceau qu'une crèche? La victime doit mourir; mais naître comme bientôt il naîtra et comme il s'y prépare, dans la souffrance et la douleur, exposé à toutes les injures de l'air, n'est-ce pas une espèce de mort?

3e SUBD. — Il vient attaquer l'amour déréglé des biens de la terre.

J. C. vient attaquer cet ennemi en deux manières : l'une, à l'égard des élus, l'autre, à l'égard des réprouvés. Dans les justes et les âmes fidèles il triomphera de cette affection désordonnée aux richesses du monde, aux honneurs, aux plaisirs, en la leur arrachant du cœur; et dans les mondains et les impies, il la combattra au moins en la condamnant, en la frappant d'anathème, en la rendant moins excusable et plus criminelle devant Dieu.

CONCLUSION. Avons-nous voué haine au démon et au péché? Sommes-nous détachés des biens de ce monde? Que le fruit de cet Avent soit de devenir semblables à J. C...

IIIe POINT.

J. C. VIENT ALLUMER DANS LES COEURS UN ZÈLE ARDENT POUR LA GLOIRE DE DIEU.

Comment cela : 1° *par la haute estime qu'il nous donne de cette gloire ; 2° par l'intérêt propre et essentiel qu'il nous fait trouver dans cette gloire.*

1re SUBDIVISION. — Estime qu'il nous donne de cette gloire.

Quand nous nous appliquons à considérer le mystère de l'incarnation divine, et que voyant J. C. dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions que c'est pour réparer la gloire de Dieu, qu'un Dieu est descendu du trône de sa majesté et qu'il n'a pas cru que ce fût une condition trop onéreuse de s'avilir de la sorte et de s'anéantir, pour peu que nous comprenions ces principes, voici les conséquences qui se présentent d'elles-mêmes et que nous sommes obligés d'en tirer. Que la gloire de Dieu est donc un bien au-dessus de tous les biens, puisqu'il n'y a point, hors Dieu, d'autre bien à quoi le Fils de Dieu n'ait renoncé pour le rétablissement de cette gloire.

2e SUBD. — Intérêt qu'il nous y fait trouver.

La gloire de Dieu, dans l'incarnation du Verbe divin, consiste à sauver les hommes et à opérer l'ouvrage de notre rédemption; tellement que, dans ce mystère, Dieu glorifié et l'homme sauvé c'est proprement une même chose. Combien donc devons-nous prendre part à une gloire où nous sommes si intéressés!

A parler en général, plus nous contribuons volontairement et par zèle à la gloire de Dieu, plus nous avançons auprès de Dieu et plus nous méritons ses récompenses.

CONCLUSION. Par où pouvons-nous glorifier Dieu? Par les moyens que le Sauveur est venu le glorifier, ainsi que nous venons de le voir. En faisant connaître ses perfections, en combattant ses ennemis, en enflammant les cœurs de zèle pour sa gloire. Ayons ces sentiments.

SS. PÈRES. | MÉLANGES. | MÉLANGES.

CABARETS

SEU GULA ET EBRIETAS.

Quid infelicius ebrietatis dominatu? Ventri ultra capacitatem infundere, sensui rationem adimere, non loqui, non meminisse, non stare, et mortem quamdam naturæ incolumi imperare? (S. Hilar. in Ps. CXXV.)

Audite ebrietas quid agat. Audite quantum facinoris conciliat temulentia. Ebrietas decipit quem Sodoma non decepit; uritur enim flammis mulierum quem sulphurea flamma non urit (Origen. *in Gen.*).

Ebrietas dæmon est voluntarius animis nostris inditus. Ebrietas malitiæ mater est, virtutis inimica, fortem virum reddit ignavum, ex temperante facit lascivum; justitiam ignorat, prudentiam extinguit, sicut enim aqua igni est adversa, ita vinum immodicum rationi. Quid, quæso, sint ebrii aliud quam gentium idola? *Oculos habent et non vident* (S. Basil. *Hom. 4 in Ebriet.*)

Plurimos gula sua occidit, nullum frugalitas. Innumeris vina nocuerunt, nulli parcimonia. Plerique inter epulas fudere animas et mensas proprio repleverunt sanguine (S. Ambr. *de Cain. et Abel*).

Malæ dominæ servitur gulæ quæ semper expetit, nunquam expletur. Quid enim insatiabilius ventre? Hodie suscipit, cras exigit, cum impletus fuerit, disputatur de continentia; cum digesserit vale de virtutibus dicitur (Id. *Serm. de Jejun.*).

Sit vilis et vespertinus cibus, olera et legumina, interdumque pisciculos pro summis deliciis ducas. Qui Christum desiderat et illo pane vescitur, non quærit magnopere quam pretiosis de cibis stercus efficiat (S. Hieron. *in Ep. ad Faculam*).

Vinum et adolescentia duplex est incendium voluptatis. Quid oleum flammæ adjicimus? Quid ardenti corpusculo fomenta ignium ministramus (Id. *Ep.* 22 ad *Eustach.*).

Quod necessitatem in edendo excedit, id non alimentum, sed pestis est, satietas morborum omnium origo (S. Chrysost. *Hom.* 21).

Sicut omnes carnales cupiditates per abstinentiam resecantur, ita omnes animæ virtutes edacitatis vitio destruntur (S. Isid. *de Sum. Bono L.* 2. *C.* 42).

Si hanc vitiorum reginam deviceris, ubique locorum tranquilla animi pace perfrueris; ab eadem victus, ad mortem usque semper de salute periclitabere (S. J. Clim. *Grad.* 3).

Nullus palmam spiritualis certaminis apprehendit qui non in semetipso prius per afflictam veneris concupiscentiam carnis incentiva devicerit (S. Greg. *L.* 10 *Moral*).

Qui corporis sui carnes delicate nutrit, concupiscentias malas pascit (S. Ephr. *Tr. de Tim. Dei*).

Ebrietas mater litium, furoris generatrix, petulantiæ magistra; hanc qui habet homo non est; hanc qui habet peccatum non facit, sed est ipse peccatum; hæc enim est rabies voluntaria, invitatus hostis, illecebra honestatis et pudoris injuria (Petr. Raven. *in Serm.*).

Per hanc natura corrumpitur, libidinis nutriuntur incendia, subvertitur ratio, scelera panduntur, homicidia fiunt, proferuntur stultiloquia, detractiones et verba scurrilia: hebetatur mens, maturitas relaxatur, lætitia inepta dissolvit, immunditia polluit. (S. Laur. Justin. *de Spirit. anim. interitu*).

BACCHANALIA.

EXEMPLA.

Sainte Gertrude. S. Gertrudis quia viderat Christum triduo bachanalium ad similitudinem languentis supra pectus suum recumbere, per totum illud tempus nihil aliud investigabat quam ut orationibus, silentio, et cæteris afflictionibus pro emendatione mundanorum hominum insudaret (*In ej. Vita*).

Sainte Marie Madelaine de Pazzi. Sæpe noctu se proripiebat e lecto et ibat ad SS. Sacramentum, ibique prostrata in terra amare deflebat Dei offensas, et petebat salutem animarum, præsertim bacchanalium tempore, quo Deus magis offenditur, quo et augebat pœnitentia et preces pro peccatoribus, aliasque moniales ad hoc excitabat (*In ej. Vita*).

Sainte Catherine de Sienne. Toto durante bacchanalium tempore, pro majori parte noctis in profunda oratione absorpta erat (Mansi, *Disc.* 13).

MOTIVA

ad bacchanalia fugienda.

I. Bacchanalia sunt contra finem ab Ecclesia intentum. Nam in Dominica Septuagesimæ, in qua mundani bacchanalibus celebrandis se accingere solent, sancta mater Ecclesia longe contrarium nos docet, dum ita canit: *Circumdederunt me gemitus mortis* (Mansi. *Tr.* 9. *Disc.* 1).

II. De stultitia christianorum bacchanalia celebrantium. Quid de sapienti viro quodam diceres, qui se lavare et mundare volens, prius manus et faciem ac totum corpus atramento totaliter defœdaret, utique rationis et judicii deliquium pati assereres! Et revera bacchanalia nos recto rationis usu destituunt (Id. *Ibid.*).

III. Diabolicum invention est. Non est hoc eorum qui ad æternum regnum vocati sunt, quique sunt in cœlesti illa civitate conscripti, non est spiritualia arma gestantium, quod certe proprium est diabolo militantium; ille enim est ille qui etiam in artem jocos ludosque digessit ut per hæc ad se traheret milites Christi virtutisque eorum nervos redderet molliores. propterea in urbibus etiam theatra construxit et illos risuum ac turpium voluptatum incentores paravit ut per illorum lucem universas prorsus urbes communi peste corrumperet (S. Chrysost. *Hom.* 6 *in Matth.*).

MEDIA

ad illa eliminanda.

I. Exempla bona abstinentium. Exempla bonorum magnam in se efficaciam habeant ut eos qui totaliter depravati non sunt ad ea imitanda invitent; ac proinde eo ipso quo exercitia spiritualia hisce diebus tractabuntur a bonis, hoc saltem obtenturi sint ut non omnino mali ad eadem sectanda facile se induci permittant (S. Carol. Borr. *Act. Mediol.*).

II. Hortatio ad illa fugienda. Si quæ sunt viscera pietatis in nobis, si qua est in nobis contemplatio humanitatis, si qua nos habet fraternæ salutis affectio, abstrahamus eos qui sic ad perditionem currunt, rapiuntur ad mortem, trahuntur ad tartara, festini sunt ad gehennam (S. Chrysol. *Serm.* 155).

III. Oratio seria. Deprecanda est misericordia Dei ut donet intellectum ad ista damnanda, et effectum ad fugienda, et misericordiam ad dignoscenda (S. August. *in Ps.* L).

IV. Passionis Dominicæ consideratio. Certum est quia ubi mors Christi animo circumfertur, non potest regnare peccatum; est enim tanta vis crucis Christi ut, si illa ante oculos ponatur, nulla concupiscentia, nulla libido, nullus furor, sed continuo ad ejus præsentiam totus ille peccati et carnis fugatur exercitus (Origen. *in C.* 6 *ad Rom.*).

V. Cœlestium gaudiorum consideratio. Quocumque pergis, virgines sequuntur, atque laudibus post te canentes, cursitant, hymnosque dulces personant (*Ex. hymno Virginum*).

ASCETICA.

1° *Quid de spectaculis et comœdiis ludicris sentiendum sit?* Quod nihil magis damnosum moribus sit; nam facilius per voluptatem vitia subrepunt (Seneca, *Ep.* 7. Petrarcha, *C. de Remed.*, S. Clem. *Pædag.*).

2° *Quid de larvis?* Abominabiles sunt quia sunt impugnatrices honestatis et pudicitiæ.

3° *Quid de choreis?* Ubi intuta verecundia, illecebra suspecta est, ubi comes deliciarum est extrema saltatio (S. Ambr. *L.* 3 *de Virg.*). Nemo saltat sobrius nisi qui insanit (Anonym.). Tripudia, choreæ et id genus tenebrosa et nocturna conventicula, plerumque vitia et peccata aliquo in loco dominantia puta jurgia, irrisiones, invidias, carnales vanosque amores, ad se attrahunt (S. Fr. Salesius, *in Introd. p.* 3. *C.* 33).

GULA ET EBRIETAS.

EXEMPLA.

Anne, mère de Samuel. Vinum et omne quod inebriare potest, non bibi (I Reg. I. 15).

Salomon. Cogitavi in corde meo abstrahere a vino carnem meam, ut animum meum transferrem ad sapientiam devitaremque stultitiam (Eccle. II. 2, 3).

S. Jean-Baptiste. Vinum et siceram non bibet (Luc. I. 15).

Moines de la Palestine. Palestinæ monachos ne ægris quidem sibi vinum indulgent (S. Hieron. *Ep.* 22 *ad Eustach.*).

S. Ignace. Nulli unquam ferculo arrisit (Maff. *in Vita*).

J. Berchmans. Tribus cum vitiis pugnandum esse dicebat: cum *acedia, superbia, gula* (In ej. Vit.).

Pères du desert. Les hommes les plus mortifiés sont ceux qui ont poussé le plus loin leur carrière. Les anciens Pères du désert qui ont jeté un si vif éclat par la vie sainte et pénitente qu'ils ont menée, en sont des preuves frappantes; S. Paul, premier ermite, qui ne buvait que de l'eau et ne mangeait qu'un petit pain tous les jours vécut jusqu'à l'âge de 113 ans; S. Paphnuce, S. Sabas et S. Jean d'Egypte parvinrent à près de 100 ans; S. Antoine, dont la vie était si austère, ne mourut qu'a 105 ans; S. Jean le Silencieux, S. Théodose, ermite en Perse, atteignirent également 104, 105 ans. Les Esséniens qui vivaient très-sobrement et qui se livraient à des jeûnes rigoureux, étaient remarquables par leur longue vie (*Vie des Pères du desert*).

MOTIVA

ad Gulam vel Ebrietatem refrenandam.

Vitium illud est: : 1° periculosissimum et turpissimum; 2° nocentissimum corpori et animæ; 3° idolatricum: 4° inquietum et turbulentum; 5° scandalosum; 6° quasi incurabile; 7° egestatis generator; 8° vitæ abbreviator.

MEDIA.

1° Oratio; 2° spiritualium rerum studium: 3° abstinentia a conviviis; 4° morum ebriorum consideratio; 5° subtractio aliqua paulatim de potu; 6° nulla comestio extra tempus; 7° Passionis Christi memoria; 8° Scripturæ sanctæ lectio; 9° brevitas et vanitas illius voluptatis; 10° infernalis cibi memoria.

AXIOMATA.

Gula.

1 Ex magna cœna stomacho fit maxima pœna.
Ut sis nocte levis, sit tibi cœna brevis.
2 Pone gulæ metas ut sit tibi longior ætas.
Esse cupis sanus? sit tibi parca manus (*Schola Salern.*).
3 Plenus venter non studet libenter.
4 Qui multum vult comedere, comedat parum (Tympius, *in Quæst. sympos. vicibus*).
5 Multa tibi multos coacervant fercula morbos;
Ferre solent paucas fercula pauca cruces (*Florileg. p.* 1).
6 Natura paucis contenta est... (*Ibid.*).

Ebrietas.

1 Anima sicca sapientissima (Heraclitus).
2 Qui multum bibit, parum sapit.
3 Quoties quis ebrius, totius puer est (*Florileg. p.* 1).
4 Si nocent vini potatio vespertina,
Hanc mane repetas iterum, et fiet medicina;
5 Multum temetum fit acerbum in corpore acetum,
Vinum dumque premit, mens cruciata gemit (Id. *Ibid.*).
6 Bacchus et argentum mutant mores sapientum (Buchlerus, *v.* Ebriet.).
7 Post vinum verba, post imbrem nascitur herba.
8 Bis sex, credatis, species sunt ebrietatis:
Ebrius est primus sapiens, est alter opimus;
Ternus grande vorat, quartus sua crimina plorat;
Quintus luxuriat, sextusque per omnia jurat,
Septimus accendit, bis quartus singula vendit,
Nonus nil celat, quod habet suo corde revelat,
Somnia denus amat, undenus turpia clamat,
Et cum sit plenus, vomitum faciet duodenus (Id. *Ibid.*).
9 Quo tibi potarum plus estui ventre salutum;
Hoc minus et potis hisce salutis habes (Id. *Ibid.*).
10 Plures poculis accumbunt quam spiculis,
Lancibus quam lanceis; quibus cœna pœna,
Pulpa culpa, spicula pocula, vagina lagena, prælia
Prandia stratagemata tragemata (Anonyme).

INSTRUCTION

SUR LES QUATRE-TEMPS.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Benedicam Dominum in omni tempore.

Ps. XXXIII. 2

Le Seigneur est le maître des temps. Le jour est à lui, dit le prophète, et la nuit lui appartient. Il a formé l'aurore et le soleil; le printemps et l'été sont sortis de ses mains. C'est lui qui a réglé la succession des jours, qui fait rouler les saisons dans le mouvement qui emporte les astres...

Or, si les temps appartiennent à Dieu, il est bien juste, M. F., que nous lui en consacrions l'usage. User de la vie sans bénir la main qui nous la donne, c'est se ravaler au-dessous de la brute qui se montre du moins reconnaissante et sensible à la main qui la nourrit. Et toutefois, telle est la malice et la corruption de notre nature, que nous nous accoutumons aux bienfaits de Dieu sans lui en rendre grâces, et qu'ils finissent par s'avilir à nos yeux, comme dit S. Augustin : *Assiduitate viluerunt.*

Aussi l'Eglise qui entend si bien le culte de Dieu, a-t-elle pris soin de nous intimer le grand devoir de la reconnaissance et de l'action de grâces, en instituant un certain nombre de jours d'observance religieuse, au renouvellement de chacune des saisons de l'année. C'est donc de cette institution des Quatre-Temps que je veux aujourd'hui vous entretenir, et je saisis avec d'autant plus d'empressement l'occasion de traiter ce sujet qu'il me paraît plus urgent de justifier les pratiques de l'Eglise, d'en exposer les motifs, d'en montrer la sagesse dans un temps où ces mêmes pratiques sont si méconnues.

1° *Ce qu'on entend par Quatre-Temps;* 2° *quelle est leur origine;* 3° *ce que nous devons observer dans ces jours consacrés par la religion;* 4° *quels sont les motifs de l'Eglise dans l'institution des Quatre-Temps;* tel est le sujet de ce court entretien.

I.

CE QU'ON ENTEND PAR QUATRE-TEMPS.

On donne le nom de Quatre-Temps à trois jours spécialement consacrés à la prière et à la pénitence, à savoir : le mercredi, le vendredi et le samedi, parce qu'ils se représentent quatre fois l'année, au retour de chaque saison, sur la fin de décembre, de mars, de juin et de septembre.

II.

ORIGINE DES QUATRE-TEMPS.

Cette institution remonte à la plus haute antiquité; il serait difficile d'en assigner l'époque précise. Ce qu'il y a de très-vraisemblable, c'est que les Quatre-Temps furent établis comme une expiation des folies et des désordres de ces orgies scandaleuses, connues sous le nom de bacchanales, que les païens renouvelaient quatre fois l'année.

Le pape S. Léon nous assure, dans un de ses sermons, que les jeûnes des Quatre-Temps sont de tradition apostolique : *Jejunium ex apostolica traditione subsequitur.* Le pape S. Gélase, qui fleurit peu de temps après S. Léon, en fait également mention dans son *Sacramentaire,* non pas comme d'un usage nouvellement reçu, mais comme d'une coutume immémoriale. L'un et l'autre nous indiquent avec précision le jeûne du printemps, qui s'observait au commencement du Carême; celui de l'été, à la Pentecôte; celui de l'automne, au mois de septembre, et celui de l'hiver, avant la fête de la Nativité du Sauveur. Il est consolant, M. F., autant qu'il est glorieux pour les catholiques fidèles, de retrouver ainsi la source de leurs traditions et de leurs pratiques saintes aux sources mêmes du christianisme.

III.

OBLIGATIONS QUE NOUS IMPOSENT LES QUATRE-TEMPS.

L'abstinence et le jeûne sont les deux principales obligations que nous imposent les Quatre-Temps. La première, qui consiste à s'abstenir de l'usage des viandes, regarde indistinctement les fidèles de tout âge; la seconde n'atteint que les adultes parvenus à leur vingt et unième année. Cette double obligation est très-grave; y manquer *sciemment et sans une cause légitime* est sans doute une faute mortelle.

Je dis *sciemment;* et remarquez, je vous prie, M. F., que l'ignorance ou l'oubli du précepte n'en excuse pas toujours l'infraction.

Je dis ensuite, *sans une cause légitime.* Quant à ce qui regarde les excuses qu'on allègue pour se dipenser de la loi de l'abstinence ou du jeûne, il est essentiel d'observer que les motifs de la dispense doivent être plus graves pour l'obligation des Quatre-Temps que pour celle du Carême. Ce que je dis ici des Quatre-Temps doit s'entendre à plus forte raison des jours de Vigile; car les motifs qu'on juge suffisants pour supprimer une partie plus ou moins notable d'un jeûne de quarante jours, ne suffisent certainement pas pour la dispense d'un jeûne de trois jours.

D'après ces considérations, M. F., les jours des Quatre-Temps dont l'Eglise nous prescrit l'observance sont bien moins des jours de pénitence que des jours de péché. Si vous exceptez les ministres du Seigneur, les vierges du cloître, ses ferventes épouses, et un petit nombre de justes restés fidèles aux traditions de leurs pères, qui est-ce qui garde le jeûne prescrit dans ces saints jours? On peut dire, sans exagération, qu'il n'est pas de devoirs sur lesquels le commun des chrétiens se fasse une conscience plus fausse et des illusions plus déplorables. Ces jours saints coulent, sous les yeux de la multitude indifférente, comme des jours ordinaires; les mêmes mets, la même abondance couvre les tables, les mêmes repas attendent aux mêmes heures les convives impénitents.

IV.

MOTIFS DE L'ÉGLISE DANS L'INSTITUTION DES QUATRE-TEMPS.

Les Quatre-Temps ont été institués, ainsi que le dit S. Léon, pour consacrer à Dieu, par la pénitence et la mortification, les quatre saisons de l'année pour obtenir de Dieu sa bénédiction sur les fruits de la terre, et pour obtenir du Seigneur de saints prêtres.

1re SUBDIVISION. — Bénédiction des fruits de la terre.

Oui, M. F., c'est la prière qui prépare la terre; ce sont les larmes de la pénitence, plus encore que les sueurs du laboureur qui l'amollissent et la disposent à nous livrer ses trésors. Ce sont les vœux ardents qui percent la nue et la font retomber sur nos guérêts en gouttes de rosée; ce sont les saintes ferveurs de la charité qui attirent les bienfaisantes chaleurs du soleil, dont la douce influence hâte la maturité de nos moissons et de nos raisins. Les misères, la détresse, la disette et les calamités de toute espèce ne viennent qu'à la suite du péché. La justice, la piété, dit le sage, élèvent les nations et les rend florissantes. C'est le péché, l'oubli de Dieu, l'irréligion, qui fait les peuples malheureux : *Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.*

Est-il étonnant que le Ciel nous refuse ses influences et la terre ses richesses, que l'ordre des saisons se renverse, quand nous négligeons d'invoquer le Maître du ciel et de la terre, le suprême régulateur des saisons et des jours? Est-il étonnant que l'ordre physique se trouble quand l'ordre moral est dérangé et que nous brisons cet abîme de dépendance qui lie la créature à son Créateur? Voulez-vous donc que le Seigneur vous bénisse? bénissez-le, rapportez-lui fidèlement la gloire de ses dons; expiez par l'abstinence et la mortification le mauvais usage que vous en avez fait; sanctifiez les jours qui vous sont assignés pour lui payer le tribut de votre soumission et de votre reconnaissance, demandez avant tout son royaume et tous les autres biens vous seront donnés par surcroît.

2e SUBD. — Ordinations de dignes et saints prêtres.

A ce premier motif de consacrer à Dieu par la pénitence les quatre saisons de l'année et d'attirer sa bénédiction sur les fruits de la terre, est venue se joindre une seconde intention. Lorsqu'il a été d'usage de faire dans ce temps-là l'ordination des ministres de l'Eglise, et c'est un règlement qui date au moins du cinquième siècle, puisqu'il en est parlé dans la 9e lettre du pape Gelase, on a jugé qu'il était convenable que tous les fidèles demandassent par la prière et par le jeûne les lumières du Saint-Esprit pour cette importante action, afin d'imiter ainsi la conduite des apôtres, qui observaient ces pratiques saintes avant d'imposer les mains à leurs disciples : *Tum jejunantes et orantes, imponentesque eis manus dimiserunt illos* (Act. XIII. 3). Ce n'est donc plus seulement pour des intérêts temporels et périssables que l'Eglise nous demande des prières plus assidues et plus ferventes; c'est pour nos intérêts les plus chers, pour les intérêts de nos âmes, puisque notre salut dépend en grande partie du choix des ministres qui doivent nous diriger dans les voies du Ciel.

Priez-donc, M. F., le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers pour la recueillir. Demandez-lui des ministres nombreux pour consoler tant d'Eglises veuves, pour partager la sollicitude de tant de pasteurs qui succombent sous le poids des travaux. Demandez au Seigneur qu'il envoie des ouvriers à sa vigne chérie : il l'a plantée lui-même de ses mains, il l'a arrosée et fécondée de son sang. O Dieu puissant, regardez du haut du Ciel et voyez, visitez cette vigne de votre héritage; que votre esprit de force et de sagesse repose sur l'homme de votre droite que vous avez donné pour protecteur à votre épouse, afin que son noble cœur se tourne vers les besoins et les souffrances de l'Eglise.

Mais il ne suffit pas, M. F., que vous demandiez au Père de famille des ouvriers nombreux; demandez surtout des ministres dignes de la sainteté de leur ministère et du caractère sacré dont ils vont être revêtus; des ministres instruits et éclairés, dont les lèvres gardent la science et dans la bouche desquels les fidèles puissent trouver la loi, dans la crainte qu'ils ne ressemblent à des aveugles qui conduisent d'autres aveugles et qu'ils ne tombent ainsi tous ensemble dans un abîme éternel; des ministres fervents qui fortifient la piété par la doctrine et la doctrine par la piété, qui soutiennent et autorisent leurs enseignements par leurs exemples et qui marchent à votre tête dans la carrière qu'ils ouvrent devant vous.

INSTRUCTION

POUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME.

CONDUITE DE L'AME CHRÉTIENNE DURANT CE TEMPS.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Nunc, dicit Dominus, convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio et in fletu et in planctu; et scindite corda vestra et non vestimenta vestra.

JOEL. II. 12, 13.

Chaque année, depuis dix-huit siècles, lorsque approchent les jours de la Sainte Quarantaine, les évêques se lèvent; ils montent sur leurs siéges vénérables et, *donnant à leur voix l'éclat de la trompette*, ils publient ce commandement, toujours ancien et toujours nouveau, que répètent les échos de toutes les Eglises du monde : *Quatre-Temps, Vigiles, jeûneras et le Carême entièrement !*

A cette solennelle convocation du peuple chrétien aux travaux de la pénitence, toute la terre autrefois prenait le deuil; l'Eglise se couvrait de cendres, les vieillards et les jeunes hommes jeûnaient.... Aujourd'hui le mot seul d'abstinence, de jeûne, de Carême, fait pâlir nos faibles courages. Si nous opposons ces glorieux souvenirs du passé aux tristesses du temps présent, ce n'est pas que nous ayons l'intention de revenir sur des concessions qu'un long usage a en quelque sorte autorisées et de vous imposer un joug que vous n'êtes plus accoutumés à porter. Mais nous ne devons pas vous laisser ignorer, pour la décharge de notre conscience, comme pour la direction de la vôtre, que la pénitence demeure toujours nécessaire au pécheur pour sa réconciliation avec Dieu, au juste pour sa sanctification et sa ressemblance avec J. C. C'est pourquoi j'ai pour but, dans cette instruction de vous proposer un plan de conduite qui rende le Carême profitable à l'âme chrétienne. Le voici en peu de mots.

I.

LE CARÊME EST UN TEMPS DE RETRAITE ET DE SÉPARATION.

C'est le désert qu'il faut traverser avant d'arriver à la terre promise. L'âme fidèle qui veut le parcourir avec fruit, commence à se recueillir, dès qu'elle le voit approcher. Une fois entrée dans la sainte carrière, elle ne se contente pas de rompre avec les fêtes et les divertissements profanes, les dissipations du jeu, des banquets et des soirées mondaines; elle se retranche toute visite oiseuse, toute conversation frivole. Elle s'interdit tout rapport extérieur qui n'est pas commandé par les nécessités de l'état. Elle se crée au dedans d'elle-même une vie de silence et de solitude : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus* (Osee. II. 14).

II.

LE CARÊME EST UN TEMPS DE MÉDITATION ET DE PRIÈRE.

L'âme fidèle entre dans la retraite, mais c'est pour y entretenir un commerce plus libre, plus fréquent, plus habituel avec Dieu. Le temple saint la voit à chaque aurore humblement prosternée en présence de l'autel où se célèbre le divin sacrifice, et chaque soir l'y retrouve encore, au moment où le soleil de justice, sortant de ses ténèbres augustes, vient s'offrir sur un trône de clémence aux adorations de son peuple. Le texte de ses méditations ferventes lui est naturellement fourni par les mystères douloureux qui s'accomplirent sur le Calvaire et dont le carême, dans l'esprit même de son institution, renouvelle et perpétue la mémoire. Elle embrasse avec amour les pieux exercices qui, par de vives représentations, nous rendent plus sensible le souvenir de la rédemption des hommes : adoration de la croix; pèlerinage de la voie sacrée; offices et cérémonies de l'Eglise en deuil, si propres à exciter et à nourrir la componction du cœur, et qui produisent en nous des impressions de plus en plus fortes et tendres, à mesure qu'approche le dénouement du drame sanglant commencé au jardin des Olives et consommé sur le Golgotha !

III.

LE CARÊME EST LE TEMPS PAR EXCELLENCE DE LA PRÉDICATION.

Aux autres époques de l'année, la parole de Dieu est rare. Dans le carême toutes les trompettes évangéliques sonnent à la fois. Toutes les chaires sont occupées. Chaque prêtre, chaque pasteur se multiplie en quelque sorte pour rompre le pain de la docrine aux enfants de Dieu. Il ne faut pas demander si cette âme fervente que nous vous présentons pour modèle de la conduite à tenir durant le carême, se montre avide de recueillir sa part de la rosée céleste, distribuée avec tant d'abondance; si elle se montre jalouse de ne perdre aucune de ces instructions, si bien liées qu'on ne peut en négliger une seule sans compromettre le fruit de toutes les autres. C'est peu pour elle d'être assidue; elle l'écoute avec respect, avec foi, avec docilité; elle ne juge pas la parole qui la juge elle-même; elle la reçoit, non comme la parole d'un homme, mais comme la parole de Dieu; elle y puise avec joie des trésors de grâces et de lumière et s'en revient heureuse de l'avoir entendue et de la conserver : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (Luc. XI. 28).

IV.

LE CARÊME EST LE TEMPS DU JEUNE ET DE L'ABSTINENCE.

L'âme fidèle n'est pas moins attentive à écarter les conseils de la mollesse. Si elle croit avoir des raisons de dispense, elle les pèse non au poids de la nature, toujours portée au relâchement, mais dans la balance du sanctuaire. Elle n'exagère pas sa faiblesse, lorsqu'elle consulte avec simplicité. Elle n'exagère pas non plus ses forces, parce qu'elle n'ignore pas que jeûner quand la santé s'y refuse, c'est sacrifier l'esprit au corps de la pénitence; que la satisfaction la plus agréable à Dieu ne consiste pas tant dans l'immolation des victimes que dans l'offrande d'un cœur contrit et humilié. Mais si elle se voit dans la nécessité d'accorder quelques ménagements à la nature, elle saura bien racheter l'indulgence par une garde plus sévère de ses sens et de ses passions et trouver dans la mortification de l'esprit le supplément et la compensation des austérités corporelles.

V.

LE CARÊME EST LE TEMPS DE LA CONFESSION ET DE LA COMMUNION.

Le carême est la préparation à la Pâque. On ne meurt par la penitence que pour ressusciter avec J. C.; mais on ne ressuscite pas avec J. C., si l'on ne mange le pain vivant, gage de l'immortalité. Plusieurs se font à cet égard une illusion déplorable. Ils soutiennent assez courageusement les combats du jeûne et de l'abstinence, et ils se mettent peu en peine de *goûter le fruit de vie qui est le fruit du vainqueur : Vincenti dabo edere de ligno vitæ* (Apoc. II. 7). Il n'en est pas ainsi de cette âme chrétienne, notre modèle, qui s'est montrée à nous si versée dans l'intelligence de l'esprit et des intentions du carême. Elle sait que dans la traversée de ce désert, si nous voulons guérir nos blessures, il ne nous suffit pas de contempler le serpent d'airain, J. C. élevé sur la croix pour nos péchés, mais que nous devons encore, sous peine de mourir de défaillance, manger la manne descendue du ciel. La communion pascale est toujours devant ses yeux, comme le but de la course, au bout de la carrière. C'est là que tendent toutes ses pensées, toutes ses ardeurs, tous ses efforts pour se purifier de ses souillures. Aussi, pour se plonger dans la piscine salutaire, n'attend-elle pas, comme tant de chrétiens tièdes et lâches, le moment où elle va se fermer, où va disparaître l'ange qui en agite les eaux. Dès que s'ouvrent les fontaines sacrées, elle a hâte de s'y laver, et elle ne connaît pas de meilleure préparation à la communion de la Pâque, que la communion elle-même fréquemment renouvelée et toujours plus fervente.

VI.

LE CARÊME EST LE TEMPS DE L'AUMONE.

C'est l'époque de la moisson pour le pauvre. Il sème ailleurs dans les larmes, il récolte ici dans la joie. L'Eglise nous éprouve par des privations passagères; elle nous fait sentir le besoin durant quelques jours, pour exciter en nous une sensibilité généreuse en faveur de ceux de nos frères qui souffrent la faim tous les jours de l'année. Si elle retranche sur notre luxe, sur les superfluités de nos tables, ce n'est pas pour que la cupidité en grossisse ses trésors, mais pour que la charité profite des épargnes de la pénitence. Hélas! ses pressantes exhortations n'eurent jamais plus d'à-propos que dans les circonstances présentes ! A sa voix maternelle qui plaide incessamment la cause du malheur, se joint le cri d'un peuple d'infortunés qui manque d'ouvrage et de pain. La main du Seigneur, qu'il faut toujours bénir même lorsqu'elle nous châtie, nous a dispensé, comme parle le Prophète, les aliments de première nécessité dans une *mesure étroite : Panem arctum et aquam brevem* (Is. XXX. 20). Quand la Providence du ciel semble se retirer de nous, c'est pour donner à la providence de la terre l'occasion de se reproduire. Cette providence quelle est-elle? Ce n'est pas un homme, ni quelques hommes, ni quelques familles, faibles ressources, pour une détresse immense ! C'est le concours de tous au soulagement de tous, c'est l'assurance mutuelle de la vie de chacun par chacun; c'est la société chrétienne et humaine, s'assistant, s'entr'aidant, se sauvant elle-même, chacun dans la mesure de ses facultés.

CONCLUSION. Sanctifiez de la sorte le carême, M. F., vivez de de foi, de recueillement, de prière; vivez du pain de la parole et du pain de l'Eucharistie, et du pain des larmes et de la pénitence, aliments des fortes vertus; vivez et donnez la vie par de pieuses largesses, et vous observerez la loi dans son esprit et dans sa vérité; et ces jours, trop souvent stériles, seront efficacement pour vous un temps de *propitiation*, des *jours de salut* et vous amasserez une provision de grâces; vous vous ferez un trésor de mérites dont la surabondance refluera sur toute la suite de l'année; et au grand jour des solennités pascales, qui couronnent les solennités expiatoires, vous sentirez dans tout votre être un rajeunissement de forces et de vie, pareil à ce réveil de la nature qui, à la même époque de l'année, ramène la sérénité dans le ciel et la fécondité sur la terre !

INSTRUCTION.

SUR LA COMMUNION PASCALE.

(CHAIRE CATHOLIQUE.)

TEXTE.

Erat autem proximum Pascha, dies festus Judæorum.

JOAN. VI. 4.

Le grand jour de Pâques est proche, M. F., Voici l'époque de l'accomplissement d'un devoir sacré. Efforçons-nous de donner à notre divin Rédempteur les marques de reconnaissance qui lui sont dues pour les nombreux bienfaits que nous en avons reçus. Disposons-nous à la communion pascale puisqu'il nous ordonne de manger sa chair pour nous souvenir de lui : *Hoc facite in meam commemorationem.* Lui refuserez-vous ce témoignage de gratitude? ou par une ingratitude plus grande encore, vous approcherez-vous de la Table sainte sans vous y être suffisamment disposés? Voilà, M. F., le grand objet de ma crainte et le motif qui m'engage à vous montrer aujourd'hui : 1° *quelles sont les obligations que nous impose le devoir pascal;* 2° *quelles sont les dispositions nécessaires à l'accomplissement de ce devoir.*

Ier POINT.

OBLIGATIONS QUE NOUS IMPOSE LE DEVOIR PASCAL.

On appelle devoir pascal l'obligation que l'Eglise impose à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe : *omnis utriusque sexus,* qui ont atteint l'âge de raison, de se confesser au moins une fois l'an : *saltem semel in anno,* et de communier à Pâques : *Ad minus in Pascha.*

1re SUBDIVISION. — La confession.

Il faut pour obéir aux prescriptions de l'Eglise vous approcher, au moins une fois l'an, du Sacrement de Pénitence. Or, que prétend l'Eglise en vous faisant ce commandement? Vous obliger, chrétiens, à rentrer en vous-mêmes, à régler votre conscience, à rompre vos attaches criminelles pour en contracter de saintes et d'innocentes avec Dieu ; voilà la fin de ce commandement, fin bien louable et bien digne d'exciter votre zèle sans doute! Mais l'Eglise souhaite que nous nous confessions plus souvent ; car l'expérience fait voir que ceux qui ne se confessent que rarement ne se soutiennent pas longtemps dans la pratique de la piété.

L'époque précise de la confession annuelle n'a pas été déterminée ; mais le précepte formel que l'Eglise enjoint de communier à Pâques fait assez comprendre que son esprit est que la confession serve de préparation à la communion pascale. Ainsi, un pécheur qui est dans de mauvaises habitudes, qui croupit depuis longtemps dans l'état de péché, et à qui la quinzaine de Pâques ne suffit pas pour se préparer dignement à cette communion, doit avoir soin de se confesser auparavant, au moins dès le commencement du carême, pour se réconcilier avec Dieu. C'est l'intention de l'Eglise et des raisons pour laquelle elle a ordonné quarante jours de jeûne avant Pâques (S. Thom. *Opusc. de S. Sacr. C.* 16). Dès le commencement de cette sainte quarantaine, elle nous a imposé la loi de l'abstinence, elle nous a recommandé le silence et la retraite, elle a ordonné à ses ministres de faire entendre plus souvent leur voix au peuple, elle a pressé plus vivement les pécheurs de paraître à ses saints tribunaux ; elle a interdit la célébration des noces à ses enfants, pour les occuper de la mort de son divin Epoux ; elle n'a cessé, par la tristesse de son chant et de ses cérémonies, à exhorter à la pénitence ; pourquoi? pour affaiblir nos passions, pour élever nos esprits, pour préparer nos cœurs à la célébration de la Pâque, et pour leur faire désirer ce moment où l'Agneau qui efface les péchés du monde viendrait à nous. Elle a donc pensé que la mortification des sens et des passions serait un moyen d'exciter en nous le désir de la communion, comme elle excite le désir du ciel.

Pénétrez-vous bien, M. F., de l'esprit de cette sainte Eglise, suivez fidèlement les pratiques qu'elle nous inspire dans ce saint temps, et nous aurons la douce consolation de voir, à la quinzaine de Pâques, beaucoup de vrais pénitents.

2e SUBD. — La communion.

L'Eglise ajoute, au précepte de se confesser au moins une fois l'an, l'obligation de communier à Pâques : *Ad minus in Pascha.* A la naissance du christianisme, tous les fidèles qui assistaient au Saint-Sacrifice y communiaient ; dans la suite, le nombre des fidèles croissant, il fut ordonné qu'ils communieraient tous les dimanches. La charité s'étant ensuite refroidie, et peu de personnes se trouvant assez bien disposées pour participer si souvent à nos saints et redoutables mystères, il fut arrêté que, pour le moins, on communierait trois fois l'année ; c'est-à-dire aux trois grandes fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de Noël. Mais les jours étant devenus encore plus mauvais, la coutume, dit le célèbre Pierre de Blois, s'est introduite que les fidèles s'assembleraient une fois l'an pour communier (*Serm.* 16) ; et l'Eglise, voulant arrêter la négligence de plusieurs de ses enfants, en a fait une loi. Elle ordonne à tous les fidèles de communier au moins à Pâques, sous peine d'être privés de l'entrée de l'Eglise pendant leur vie et de la sépulture ordinaire des chrétiens après leur mort ; voilà jusqu'où la charité de J. C. le presse de se donner à vous ; elle est si vive, si ardente qu'elle se changera en courroux, si vous n'y répondez.

Mais l'on se tromperait grossièrement sur l'intention de l'Eglise, si l'on croyait qu'il suffit d'approcher des Sacrements au temps de Pâques ; elle veut qu'on le fasse dignement. Quoique le commandement de communier à Pâques soit très-pressant, il vaudrait mieux néanmoins ne point communier du tout que de communier indignement. C'est pourquoi le Concile de Latran dit que : *Si le confesseur le juge expédient, il remettra son pénitent à un autre temps* que celui de la quinzaine, *pour l'absoudre et l'admettre à la table sainte.*

IIe POINT.

DISPOSITIONS NÉCESSAIRES A L'ACCOMPLISSEMENT DE CE DEVOIR.

Les principales dispositions que nous devons apporter à la communion pascale sont : 1° *le désir du cœur ;* 2° *la pureté de la conscience ;* 3° *la reconnaissance.*

1re SUBDIVISION. — Le désir du cœur.

Pour nous faire comprendre l'importance du soin que nous devons mettre à nous préparer à la réception de l'Eucharistie, il suffit de savoir que celui qui est dans l'auguste Sacrement de nos autels, c'est J. C., le Fils unique de Dieu fait homme. C'est un Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, un Dieu dont la gloire et la majesté remplissent tout l'univers.

Si vous saviez, M. F., que votre roi se propose de vous visiter, de vous combler d'honneurs et de biens à son arrivée, avec quel soin ne vous prépareriez-vous pas à le recevoir ; avec quel empressement, lorsque vous sauriez qu'il approche, ne vous porteriez-vous pas à sa rencontre? Avec quelle humilité ne paraîtriez-vous pas en sa présence? Eh bien, ce que vous feriez pour un prince temporel, pourquoi ne le faites-vous pas pour le Roi du ciel et de la terre? Purifiez donc votre cœur de toute souillure, ornez votre âme de la grâce sanctifiante et des dons du Saint-Esprit ; chassez de votre cœur tout ce qui pourrait blesser la vue d'un hôte si saint; allez au-devant de lui par des désirs qui répondent aux siens ; et quand vous l'entendez qui vous dit : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* (Luc. XII. 15) ; répondez avec le Psalmiste : *Desiderat anima mea ad te, Deus* (Ps. XLI. 2).

Ce désir, M. F., est la première disposition que nous devons apporter à la communion pascale ; la seconde est la pureté de conscience, ou, comme parle l'Apôtre, le dépouillement du vieil homme.

2e SUBD. — La pureté de la conscience.

Rappelez-vous, dit à ce sujet S. Chrysostome, ce qui se pratiquait dans l'ancienne loi à l'égard des pains de proposition ; les seuls prêtres pouvaient en manger, encore ne le pouvaient-ils qu'autant qu'ils n'avaient contracté aucune souillure. Lorsque Abimelech, suivant l'esprit de la loi, les distribua à David et à ceux de sa suite, il s'informa auparavant, avec grand soin, s'ils étaient purs. S'il fallait s'être abstenu de toute action impure, pour manger de ces pains, si les prêtres observaient cette ordonnance de la loi à la rigueur, quelle doit être l'abstinence de ceux qui veulent participer à la table sainte de la nouvelle alliance? Le sacrifice qui s'offre à l'autel, ajoute ce saint docteur, est un sacrifice auquel les anges n'assistent qu'en tremblant ; vous n'y assistez pas seulement, mais vous y participez, vous recevez dans vos entrailles la victime qui y est immolée ; oseriez-vous la recevoir dans des mains souillées de crimes et sur des lèvres salies de paroles trop libres? *Quomodo Christi assistes tribunali, scelestis manibus et labiis ipsum corpus impetens?*

3e SUBD. — La reconnaissance.

Il nous reste à vous parler d'une dernière disposition nécessaire au moment de la communion pascale principalement, une reconnaissance vive et qui se manifeste par la louange et par les cantiques. Voici, vous dit la foi au moment où le prêtre vous présente la sainte hostie, voici votre roi, il vient à vous, non dans l'appareil de sa gloire, elle vous éblouirait ; non avec le bruit des tonnerres, il vous intimiderait ; non sur son tribunal pour vous juger, la crainte vous en éloignerait ; mais il vient à vous avec une simplicité qui rassure, avec une humilité qui étonne, sous des apparences qui invitent les plus timides. Il vient non-seulement à vous, mais pour vous ; il vient vous guérir de vos infirmités spirituelles et pour vous enrichir de tous les dons de sa grâce. Soyez béni, devez-vous vous écrier en ce moment si précieux, soyez béni vous qui venez au nom du Seigneur ; je célébrerai votre gloire, ô Dieu qui êtes mon roi! Je bénirai votre nom dans le siècle présent et dans les siècles à venir ; je ne cesserai de dire : ô que le Seigneur est grand! qu'il est digne d'être loué! Que toutes vos œuvres vous louent, Seigneur, et que vos saints vous bénissent! Voilà, M. F., dans quelles dispositions nous devons nous approcher de la table sainte.

INSTRUCTION

SUR LES ROGATIONS.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Petite et accipietis.

JOAN. XVI. 24.

Admirable langage qui montre assez qu'ici c'est le Maître qui parle! Quel homme, quel sage, quel roi, quel conquérant, si puissant qu'on le suppose, osa jamais parler de la sorte? *Petite et accipietis.* Reconnaissons à cette parole la puissance suprême à qui il n'en coûte pas plus pour donner qu'il ne lui en coûte pour produire.

Venez donc, M. F., puisez à pleines mains dans ce trésor toujours plein et toujours ouvert. Demandez-lui la grâce, la vertu, ces trésors de l'âme; demandez-lui, même par surcroît, les avantages de la vie présente, la force, la santé, l'abondance. Oui, M. F., les biens du temps comme ceux de l'éternité, les richesses de la nature comme celles de la grâce, peuvent être l'objet de nos prières; oui, ce Dieu bon qui verse sur nous la rosée du ciel, permet encore que nous lui demandions la graisse de la terre; et c'est dans cette confiance que l'Église consacre des prières publiques et des processions solennelles pour attirer la bénédiction sur les récoltes, à cette époque de l'année qui inspire des craintes d'autant plus vives qu'elle fait naître de plus riantes espérances.

Tel est le but des Rogations, dont je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui.

I.

CE QU'ON ENTEND PAR ROGATIONS.

Le mot de Rogations signifie la même chose que prières et supplications. On entend par ce mot les trois jours qui précèdent immédiatement la fête de l'Ascension, durant lesquels l'Église prescrit l'abstinence aux fidèles et les convie à des prières extraordinaires et à de solennelles processions. On les nomme encore, dans le style liturgique, *Petites Litanies*, par opposition aux *Grandes Litanies* que l'Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les églises, avait de temps immémorial affectées à la fête de S. Marc. Ces trois jours sont pris dans le temps pascal, à la veille de l'entrée triomphante du Sauveur dans le Ciel; soit que la religion ait appréhendé qu'au milieu des réjouissances et des solennités de Pâques nous ne perdissions le souvenir et les habitudes de pénitence, soit qu'elle ait voulu nous rappeler, par ce rapprochement, que pour nous asseoir sur le trône sublime où J. C., notre précurseur, est allé nous préparer une place, nous devons y monter comme lui par la voie des privations et des sacrifices.

II.

ORIGINE DES ROGATIONS.

Quelques écrivains ecclésiastiques font remonter l'usage des Rogations jusqu'au siècle de S. Augustin et croient en avoir reconnu les vestiges dans un discours adressé la veille de l'Ascension, par cet illustre évêque, à son peuple d'Hippone. Mais le plus grand nombre, sur le témoignage de S. Grégoire de Tours, attribue à S. Mamert, archevêque de Vienne, l'honneur de cette pieuse institution. Des fléaux nombreux désolaient depuis longtemps le Dauphiné; le saint Pontife, pour en délivrer son troupeau, indique des prières publiques, accompagnées de jeûnes et d'œuvres expiatoires; les peuples accourent de toute part à ces solennités de la pénitence, et bientôt cessèrent les plaies dont ils étaient frappés. Cet exemple fut imité dans le reste des Gaules. La pratique des Rogations s'introduisit rapidement en Espagne, en Angleterre, en Italie et jusqu'à Rome même. Nous apprenons de S. Césaire d'Arles qu'elle était, de son temps, universellement reçue dans tout le monde chrétien.

III.

OBLIGATIONS QUE NOUS IMPOSENT LES ROGATIONS.

Dans les premiers temps on joignait le jeûne à l'abstinence durant ces trois jours. Le jeûne fut supprimé depuis, par égard pour les joies saintes du temps pascal, et il n'est resté que l'obligation de l'abstinence et de la prière. Ces obligations étant communes avec celles des Quatre-Temps, dont je vous ai parlé au sujet des Quatre-Temps, je veux ici vous appliquer aux traits distinctifs des Rogations, je veux dire aux processions en usage en ces circonstances.

PROCESSIONS. On a blâmé l'usage des processions. Des esprits chagrins ne veulent voir dans ces cérémonies saintes que des usages renouvelés du paganisme.

Avec des yeux chrétiens, nous reconnaîtrons dans les processions de l'Église des motifs plus élevés et des intentions plus dignes d'elle.

Quand l'Église, déployant ses bannières, franchit le seuil de ses temples et nous invite à marcher à sa suite hors de l'enceinte des villes, sous la voûte du ciel, à travers les campagnes couvertes de richesses, quel est son esprit et sa pensée?

Est-ce un attrait d'innocence, un goût de paix et de solitude, est-ce un regret des anciens jours qu'elle veut nous inspirer? Est-ce un tribut de louanges qu'elle réclame pour le Créateur, en présence de ses œuvres? Est-ce une image des combats de la foi, des épreuves de la vertu qu'elle expose à nos regards? Oui, M. F., c'est tout cela; ce sera même, si vous le voulez, un spectacle pour le peuple, pour ceux de ces enfants qu'elle chérit davantage, parce qu'ils sont plus conformes à la simplicité de son Évangile. La religion n'est-elle pas une fête perpétuelle pour le cœur du juste?

Mais combien d'autres considérations ou instructives ou édifiantes peuvent nourrir, M. F., votre foi et votre piété quand vous accompagnez les processions où vous invite l'Église. L'âme fidèle, versée dans l'étude des Écritures, peut s'y représenter la marche des Israélites dans le désert, au milieu des miracles accordés à la prière, la manne tombant du ciel, l'eau jaillissant du rocher, figures naturelles et sensibles de ces trésors de fécondité que le concert de nos vœux et de nos louanges fait descendre sur nos champs fertilisés. Elle croit voir l'arche d'alliance, transférée avec honneur de Cariathiarim dans la cité de David. Elle voit l'Église elle-même, traversant les siècles et marchant d'un pas ferme et toujours égal vers le terme de l'éternité.

C'est dans cet esprit que nos pères et nos modèles dans la foi assistaient aux processions de l'Église. Comme tous avaient besoin de la Providence, nul ne se croyait dispensé de prendre part aux prières publiques; les hommes de peine et de labeur, les laboureurs, les artisans, les ouvriers, ne regardaient pas comme perdues les heures qu'ils employaient à demander au Ciel des bénédictions pour leurs sueurs; les infirmes eux-mêmes se traînaient à la suite des processions ou se faisaient porter sur leur passage, espérant y trouver du soulagement à leurs maux.

Qu'il y a loin de cette foi vive et de cette piété fervente qui animaient ces saintes cérémonies dans les premiers temps, à la triste langueur de notre foi endormie et de notre piété mourante! C'était sous le sac et la cendre, les yeux remplis de larmes, le front humilié, la voix entrecoupée de gémissements et de sanglots, que les grands avec le peuple, les riches avec les pauvres, les pères avec les enfants accompagnaient autrefois ces processions expiatoires. Spectacle vraiment digne des regards des anges que celui où toute une population assemblée comme une grande famille sous les yeux d'un père commun, marchait au chant des cantiques, entre le ciel et la terre, pour obtenir les faveurs d'en haut. Aujourd'hui que voyons-nous?...

IV.

MOTIFS DE L'ÉGLISE DANS L'INSTITUTION DES ROGATIONS.

L'homme plante et arrose, mais Dieu seul peut faire naître, croître et mûrir. Les fruits de la terre sont exposés aux vents brûlants comme aux bises glaciales, aux inondations comme aux grêles, aux insectes destructeurs, aux incendies. A des époques néfastes, et surtout en notre temps, nous avons vu les produits les plus utiles frappés de maladie comme la vie humaine, et le fléau de la famine nous menacer de ses ravages. Qui nous préservera, en étendant ses bénédictions sur les substances nécessaires à notre nourriture, Dieu seul, M. F., le maître du temps, des saisons, des neiges, de la grêle, des rosées et des pluies bienfaisantes.

C'est pour cela que l'Église, dans sa sagesse, a mis les fruits de la terre sous la protection du Seigneur. Voilà le motif pour lequel elle a institué les Rogations. Elle veut que durant ces trois jours de prière nous venions faire hommage au Seigneur de tous nos biens, et lui demander humblement le pain de chaque jour que nous avons confié à la terre, ou pour mieux dire à sa providence paternelle.

C'est pourquoi, M. F., sanctifions ces jours. Si nous ne joignons point le jeûne à l'abstinence, ainsi que le pratiquaient nos pères, du moins gardons fidèlement l'abstinence, comme une faible compensation des châtiments que méritent nos péchés. Assistons aux processions publiques; n'imitons pas ces lâches chrétiens qui n'osent se mêler dans les rangs des fidèles adorateurs et rougissent de se confondre avec le peuple saint dans nos cérémonies religieuses; ni ces chrétiens indévots, qui n'honorent Dieu que des lèvres, qui suivent, il est vrai, les processions, mais sans recueillement, sans ferveur, sans aucun désir de glorifier le Seigneur et d'apaiser sa justice. Montrons-nous-y, le cœur pénétré d'une foi vive et d'une charité tendre. Ne nous absentons point sans une excuse légitime. Unissons nos voix et nos cœurs pour rendre gloire à Dieu et obtenir de sa miséricorde toutes les grâces dont nous avons besoin. Demandons-lui sa bénédiction sur nos champs et aussi la grâce d'en faire un saint usage, afin que nous puissions chanter avec le roi-prophète : *Venientes autem venient cum exsultatione portantes manipulos suos.* (*Ps.* CXXV. 6).

INSTRUCTION SUR LES VÊPRES.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Cantate Deo, psallite Domino.

Ps. LXVII. 33.

Je me propose, M. F., de traiter aujourd'hui devant vous un sujet d'autant plus intéressant qu'il fait une partie notable de l'office divin et touche à l'accomplissement de l'un des premiers préceptes de la loi de Dieu, la sanctification du dimanche, que d'ailleurs l'indévotion et le relâchement affectent d'en diminuer l'importance, et qu'enfin c'est pour la première fois peut-être, qu'il vous aura été présenté avec quelque développement. Je veux parler de l'office du soir connu sous le nom de Vêpres. 1° *Les motifs qui vous engagent à y assister;* 2° *la frivolité des prétextes que vous alléguez pour justifier votre négligence à l'égard de ce saint exercice;* c'est tout le sujet de ce court entretien.

Ier POINT.

MOTIFS QUI NOUS ENGAGENT A ASSISTER AUX VÊPRES.

1re SUBDIVISION. — Antiquité de cet office.

Un des motifs qui donnent à l'office des Vêpres une supériorité incontestable sur les autres exercices de piété que nous pouvons faire pour sanctifier le saint jour du dimanche, c'est d'abord leur antiquité. Sans en chercher l'origine dans l'ancienne loi et dans la liturgie du peuple de Dieu, où, indépendamment du sacrifice du matin, nous voyons qu'il est fait souvent mention du *sacrifice du soir*, il est vrai de dire que l'usage de chanter en chœur les louanges de Dieu, remonte aux premiers temps du christianisme. S. Paul recommande aux fidèles de s'exciter et de s'édifier les uns les autres par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, et de les chanter de le ur cœur à l'honneur de Dieu (Eph. v. 19). Il est écrit qu'après la dernière cène, J. C. lui-même dit une hymne à ses apôtres. Aussi, S. Augustin assure que le chant de l'office divin n'a été établi par aucune loi ecclésiastique, mais d'après les exemples de J. C. et de ses apôtres. S. Jérôme, S. Ambroise, S. Grégoire, se sont fait une gloire et une pieuse émulation d'y ajouter des hymnes, des antiennes, des proses nouvelles sur le modèle des anciennes; mais ils ne sont pas les premiers auteurs de l'office divin; le fond existait avant eux; ils n'ont fait que le cultiver et l'enrichir des productions de leur génie.

Ces offices, qui paraissent longs et fastidieux à notre foi dégénérée, que sont-ils, si nous les comparons à ceux des premiers siècles? On les chantait dès l'aurore, on les chantait quand le soleil avait atteint le milieu de sa course, on les chantait encore quand il était prêt de s'éteindre, et on les prolongeait pendant la nuit. Ah! du moins, conservons avec un soin religieux le peu qui nous reste de la prière publique, déjà réduite à de si faibles proportions.

2e SUBD. — Choix des prières qui le composent.

Les Vêpres ne se recommandent pas seulement aux empressements de notre piété par leur vénérable antiquité, mais, et bien plus encore, par le choix des prières qui les composent : prières admirables, puisées aux sources pures de la parole de Dieu, toutes tirées des Saintes Ecritures, et comme tissues du Saint-Esprit lui-même. Jamais bouche humaine ne parla un langage plus élevé, plus touchant, plus digne de la grandeur, de la bonté de Dieu, mieux approprié aux besoins infinis de l'homme et à ses misères sans nombre. Ce sont les plus grandes vérités de la foi, les plus beaux préceptes de la morale, les plus éclatants prodiges de la droite de Dieu qui viennent successivement se représenter à nos yeux sous les formes les plus riches et les plus variées, dans toute la pompe et les magnificences d'un style qui n'a pas de modèle, comme il restera toujours au-dessus de toute imitation. Quelles sont les odes de Pindare ou d'Horace qui approchent pour la majesté des expressions, pour le sublime des pensées et des sentiments, de ces chants prophétiques? Quand nos lyriques modernes se sont montrés supérieurs aux anciens, J. B. Rousseau, dans ses plus belles odes, Racine, dans ses chœurs immortels, d'où leur est venue l'inspiration, où ont-ils pris le feu et les ailes du génie, si ce n'est dans l'étude et la méditation des livres saints?

Et pour nous renfermer dans ce qui tient de plus près à notre sujet, qu'y a-t-il de comparable au choix et à l'ensemble des cinq psaumes dont nos Vêpres se composent, se succédant sur des tons variés, s'enchaînant l'un à l'autre par un chant de gloire à l'adorable Trinité? D'abord, c'est le Seigneur qui dit au Seigneur : Asseyez-vous à ma droite : *Ex utero ante luciferum genui te.* A ce début magnifique où Dieu parle lui-même et raconte la génération du Verbe, son sacerdoce éternel, ses humiliations suivies de son règne glorieux, succèdent, sur un mode plus doux, les actions de grâces que l'homme adresse au Seigneur pour les bienfaits dont il comble son peuple. *Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, in concilio justorum et congregatione.* Vient ensuite l'éloge du juste et les mille bénédictions dont le prophète le couronne : *Beatus vir qui timet Dominum in mandatis ejus volet nimis.* Suit une invitation à tous les enfants de Dieu de louer le nom du Seigneur : *Laudate, pueri Dominum, laudate nomen Domini.* Arrive enfin, pour couronner ces sublimes élévations sur les grandeurs et les perfections de Dieu, le récit animé des merveilles qui signalèrent le passage des Hébreux de l'Egypte dans la terre promise, merveilles qui se renouvellent dans notre translation des ténèbres de l'infidélité à la lumière admirable du royaume de J. C. Laissons parler le prophète....

Et puisque j'ai cité quelques traits de chacun des psaumes dont se compose l'office du soir, pourrions-nous ne pas accorder une attention plus religieuse encore et un intérêt plus tendre à ce *Magnificat*, qui termine la chaîne des chants sacrés, à ce cantique de reconnaissance et d'amour, où une Vierge devenue féconde, ravie dans l'extase du bonheur, se plaît à répandre la surabondance de joie dont son âme est enivrée : *Magnificat anima mea Dominum, et exsultavit Spiritus meus in Deo salutari meo.*

IIe POINT.

PRÉTEXTE QU'ON ALLÈGUE POUR SE DISPENSER D'ASSISTER A CET OFFICE.

1re SUBDIVISION. — Ignorance de la langue.

Vous direz, peut-être, que ces considérations sont fort belles et fort concluantes pour ceux qui entendent la langue sainte, mais qu'il n'est pas d'exercice plus ennuyeux et plus insipide que de prier dans une langue inconnue.

Il est bien vrai, M. F., que ceux qui peuvent suivre le sens des psaumes en en récitant la lettre, ont un grand avantage sur le commun des fidèles; aussi sont-ils inexcusables lorsqu'ils s'absentent de ces saints offices. Mais cette raison ne suffit pas pour justifier votre éloignement. A défaut de l'intelligence de la langue, vous avez le secours des traductions; cette traduction est placée en regard du texte. Avec un peu d'application et de bonne volonté, il vous sera facile d'attacher aux paroles que vous récitez, le sens qu'elles expriment; un long usage en gravera la signification dans votre mémoire, et vous aurez assez de connaissance générale du texte sacré pour fixer votre attention et pour chanter même avec goût et avec onction les cantiques du Seigneur.

Mais est-il besoin de savoir la langue de Rome, et d'entendre le sens de ces prières divines pour en être touché, attendri, transporté, pour les réciter avec fruit? Est-ce qu'elle n'est pas rendue sensible, intelligible, par la solennité des chants, par la pompe et la majesté que l'Eglise déploie dans ses cérémonies? Ne se fait-il pas alors comme une sorte de révélation, comme une illumination soudaine qui vous donne l'intelligence de toute vérité?

De plus, M. F., ainsi que l'a remarqué un écrivain célèbre, il y a un charme secret à prier Dieu dans une langue inconnue. Comme les besoins de l'homme sont immenses, et que, le plus souvent, il ignore ce qui lui est le plus utile, il semble alors qu'il demande ce que Dieu sait lui être le plus nécessaire, et qu'il s'en remet avec un abandon plus généreux aux soins de la divine Providence : c'est ce qui donne un intérêt tout particulier à la prière des enfants. N'y a-t-il pas aussi, M. F., un mérite de foi et d'obéissance à s'en rapporter à la sagesse de l'Eglise, à prier selon ses intentions, et dans la langue qu'elle a adoptée pour sa liturgie?

On ignore ce que l'on demande à Dieu; mais l'Eglise le sait: elle saura bien recueillir ces prières incertaines, leur donner une expression déterminée, et, de tous ces vœux réunis, composer une offrande qui touchera le cœur de Dieu.

2e SUBD. — Les Vêpres sont l'affaire des prêtres.

On dit encore : les Vêpres sont l'affaire des prêtres et non des fidèles.

Je sais que les Vêpres font une partie essentielle de l'office divin, que les ministres engagés dans les saints ordres récitent chaque jour, au nom de l'Eglise, et au nom de tout le peuple chrétien, afin que la prière ne cesse point sur la terre. Mais les Vêpres du dimanche, les Vêpres solennelles, ne sont pas seulement instituées pour les prêtres, elles le sont aussi pour vous. Est-ce donc pour appeler les prêtres que les cloches s'ébranlent et frappent l'air de longs retentissements? Les oraisons que le célébrant récite n'indiquent-elles pas que vous êtes présents à ce sacrifice du soir? N'est-ce pas au peuple comme au clergé qu'est donné l'encens? Que signifie ce symbole, si les prières des fidèles ne s'unissent pas à celles des ministres pour monter vers le ciel comme un encens pur?

Mais je veux, M. F., que les Vêpres ne soient que pour les prêtres; n'êtes-vous pas aussi, dans un sens plus étendu, les prêtres du Seigneur? N'êtes-vous pas la nation sainte, comme a dit l'Apôtre : *Gens sancta, regale sacerdotium?*

Assistez donc régulièrement, M. F., aux Vêpres du dimanche...

INSTRUCTION

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

OU POUR LES DIMANCHES D'APRÈS PAQUES.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Renovamni spiritu mentis vestræ et induite novum hominem.

EPH. IV. 23.

La fête de la résurrection de J. C. que nous venons de célébrer, ne se termine pas avec le jour de Pâques, elle répand sa lumière sur tous les jours qui suivent. Ce n'est donc point nous distraire de la pensée de l'Eglise et de l'esprit du temps pascal où nous sommes entrés, que de nous occuper aujourd'hui même de ce fait glorieux qui nous offre à la fois le triple intérêt d'un *miracle*, d'un *mystère* et d'une *espérance*.

Je dis d'un *miracle*, car il a toujours été présenté aux Juifs et aux Gentils, comme la preuve la plus victorieuse de la vérité de la religion chrétienne ; je dis d'un *mystère* et presque d'un sacrement, puisque la résurrection du Sauveur est le signe et la figure expressive de notre propre résurrection à la vie de la grâce, enfin d'une *espérance* immortelle, J. C. n'ayant repris une nouvelle vie que pour nous donner une garantie de notre avenir éternel.

Comme le développement de ces diverses propositions nous mènerait trop loin, nous nous arrêterons à celle dont nous pouvons tirer des résultats plus pratiques et des consequences plus morales; je veux dire à la résurrection de J. C. considérée comme le *modèle* et le divin exemplaire de notre conversion de la vie du péché à la vie de la grâce.

Or, M. F., en envisageant sous ce rapport la résurrection de J. C. j'y découvre trois caractères : 1° celui de vérité : *surrexit vere;* 2° celui de manifestation; *apparuit;* 3° enfin celui de persévérance et de continuité : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.*

Tels sont les trois caractères que nous devons exprimer, réaliser dans notre conversion, si nous entendons bien le mystère de Jésus ressuscité.

I.

PREMIER CARACTÈRE DE NOTRE CONVERSION : VÉRITÉ : *SURREXIT VERE.*

1re SUBDIVISION. — Résurrection de J. C.

Le Sauveur n'est point sorti du tombeau comme l'ombre de Samuel évoquée par Saül, qui apparaît un instant à la voix de la pythonisse et se replonge soudain dans la nuit du sépulcre. Sa résurrection est aussi véritable que sa mort ; elle n'est pas seulement véritable, elle est parfaite. Le fils de la veuve de Naïm ressuscite, pour ainsi dire, graduellement ; il ne reprend que peu à peu la plénitude de la vie ; il commence par s'asseoir sur son lit de mort. Lazare sort du tombeau ; mais ses pieds et ses mains sont encore liés ; il est encore enveloppé du suaire. La résurrection de J. C. s'opère, s'il est permis de parler ainsi, d'un seul jet; il s'éveille, il brise les portes de son tombeau, il ressuscite comme la lumière se lève, sans conserver aucun reste, aucune empreinte des ombres de la mort et des horreurs de la sépulture.

2e SUBD. — Résurrection spirituelle des chrétiens.

Chrétiens, vous avez été morts aussi par le péché, et d'une mort mille fois plus déplorable que celle qui sépare l'âme d'avec le corps, puisque celle-ci a séparé votre âme d'avec Dieu, son principe, sa fin et sa véritable vie. Vous aussi vous avez été ensevelis, et le tombeau le plus affreux n'est pas cette fosse de six pieds qui enferme nos cendres ; mais ces passions honteuses et ces vices d'ignominie qui enveloppent notre âme d'un deuil lugubre et font pleurer sur elle les anges de paix. Touchés de la grâce qui a fait luire sa lumière dans nos ténèbres, vous avez essayé de renaître, vous avez prié, vous avez demandé grâce. Mais hélas ! dans le nombre des pécheurs que nous croyons réconciliés, en est-il beaucoup qui soient ressuscités véritablement? Combien de conversions fausses, douteuses, imparfaites ! Combien se croient purifiés et lavés qui n'ont fait que se souiller davantage. Combien se croient ressuscités, dont on peut dire ce que l'Apocalypse disait de cet évêque de Sardes : « Vous paraissez être vivant et vous êtes mort ! »

Non, M. F., se convertir véritablement, ce n'est pas seulement, aux approches de la Pâque, rompre pour un temps avec les plaisirs, s'imposer quelques jeûnes, quelques privations tardives, se composer un extérieur plus décent et plus modeste, assister par bienséance aux offices divins et à la prédication de la parole sainte, s'attendrir au récit des souffrances de J. C. ; se convertir, ce n'est pas précisément confesser ses péchés, ni même s'asseoir à la table eucharistique ; toutes ces œuvres peuvent avoir quelque mérite, elles peuvent être des indices de conversion, mais elles ne sont pas la conversion elle-même. Voulez-vous donc savoir ce que c'est qu'une conversion sincère, une résurrection véritable? C'est un changement, un renouvellement qui ne va pas seulement jusqu'au retranchement de quelques superfluités, mais qui touche à la division de l'âme, qui porte un feu sacré jusqu'à la moelle des os. Voulez-vous le mieux savoir encore? Je ne vous dirai point d'entrer dans la grotte de S. Jérôme, dans les antres de Scété et les déserts de la Thébaïde ; cet appareil de pénitence effrayerait votre délicatesse. Mais je vous dirai : Etudiez la vie des saints pénitents, non pas dans ce qu'elle a de crucifiant pour la nature, mais dans les exemples qu'elle nous offre de la vivacité des regrets et de la ferveur du repentir. Considérez un David dont le cœur est brisé après son péché ; un saint Paul qui s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? une Madeleine qui pleure, un Augustin qui se lamente jusqu'à la mort. O mon Dieu, où sont aujourd'hui les pécheurs qui se convertissent ainsi !

II.

DEUXIÈME CARACTÈRE DE NOTRE CONVERSION : MANIFESTATION PUBLIQUE : *APPARUIT.*

1re SUBDIVISION. — Manifestation de J. C. ressuscité.

Oui, M. F., le Seigneur n'est pas seulement ressuscité ; il a voulu le paraître ; et sans cette manifestation publique, sa résurrection aurait été inutile au monde, dès qu'elle n'aurait pas eu de témoins. Il se montre dans tous les lieux, dans toutes les circonstances où sa présence peut devenir nécessaire pour confirmer le fait de sa résurrection ; il se manifeste à toutes les personnes qui peuvent en rendre un témoignage plus authentique; il apparaît à S. Pierre, à S. Jacques, aux deux disciples, aux onze apôtres, à plus de cinq cents frères assemblés au moment de son ascension ; on le voit au cénacle, au jardin, sur le chemin d'Emmaüs, au lac de Génézareth, sur la montagne.

2e SUBD. — Manifestation d'une sincère conversion.

Que l'exemple du Sauveur est grand pour un pécheur réconcilié ; il se montrera pénitent, converti, ressuscité dans toutes les occasions où sa foi lui demandera un témoignage. S'il a eu la faiblesse ou l'impiété de violer ouvertement l'abstinence des saints jours, il réparera ce scandale par une scrupuleuse observance de cette loi respectable, et la profession déclarée de sa soumission filiale aux ordonnances de l'Eglise ; s'il a paru dans le temple avec un extérieur dissipé, on l'y verra désormais recueilli et saintement anéanti en la présence de la Majesté terrible ; s'il a eu le malheur d'applaudir à des propos irréligieux, il prendra désormais hautement la défense de l'Evangile. Adorer Dieu dans le secret de son cœur est louable sans doute ; mais cette adoration muette ne l'engage à rien devant le monde. Il faut donc qu'il affermisse ses pas dans la voie sainte en y marchant à découvert. Qu'il appelle l'honneur au secours de sa religion ; il le doit à Dieu que ses scandales ont déshonoré ; il faut qu'il fasse ses œuvres de pénitence et de piété devant les hommes, non pas pour chercher leurs regards, mais pour montrer qu'il ne les craint pas et que le Maître qu'il sert est assez grand pour qu'il ne rougisse pas de lui appartenir. Enfin, il le doit à son prochain qu'il a perverti par ses conseils, ou égaré par ses leçons, ou entraîné par ses exemples, ou encouragé au mal par de perfides adulations.

Si votre conversion, M. F., manque de ce caractère, elle est suspecte et vous paraissez vous-mêmes vous défier de sa solidité, puisque vous ne pensez pas qu'elle puisse soutenir l'appareil de la publicité et résister à l'épreuve du grand jour.

III.

TROISIÈME CARACTÈRE DE NOTRE CONVERSION : PERSÉVÉRANCE : *JAM NON MORITUR.*

1re SUBDIVISION. — J. C. est ressuscité pour ne plus mourir.

Le Sauveur n'est pas ressuscité pour un temps, comme ces morts rappelés à la vie par sa puissance, et qui semblaient n'avoir revu la lumière que pour payer une seconde fois le même tribut à la nature. Il est ressuscité pour ne plus mourir. Il a repris une vie immortelle, incorruptible, glorieuse. Quand nous disons que nous lui faisons souffrir dans nos cœurs, par nos péchés, une seconde mort, nous n'entendons parler que de notre malice qui porte jusque-là ses excès, et non de son impassibilité qui n'en reçoit aucune atteinte.

2e SUBD. — Notre conversion doit être soutenue et persévérante.

Pour ce qui est de la gloire de la vie nouvelle de J. C., nous ne pouvons la représenter que dans le ciel, où nous serons glorifiés avec lui et tout investis de sa propre lumière; mais en ce qui touche la perpétuité de sa résurrection, nous pouvons et nous devons la réaliser sur la terre par des résolutions fidèles et une conversion soutenue et persévérante. Nous devons vaincre le péché comme il a vaincu la mort, et ce monstre une fois abattu ne doit plus se relever du coup qui l'a terrassé, non plus que la mort n'a pu guérir la blessure profonde qu'elle a reçue de J. C. quand ce puissant vainqueur brisa les portes du tombeau.

Reconnaîtrons-nous, M. F., à ces grands traits nos conversions passagères et provisoires, nos conversions pour un temps et selon le temps, ces conversions d'une année qui n'attendent pour se démentir que l'instant où le cercle des jours ramènera l'époque des spectacles, des jeux, des dissipations criminelles? Ah! M. F., n'appelons pas ce jeu sacrilége une conversion ; ne profanons pas à ce point une expression si chrétienne ; nommons-le plutôt une déplorable subversion de toutes les règles.

DISCOURS SUR LA PRÉSENCE RÉELLE.

(Suite.)

IIe POINT.

EFFICACITÉ DE LA PRÉSENCE RÉELLE AU TT. SS. SACREMENT.

Quelle est l'efficacité de la présence réelle? C'est ce que nous allons montrer.

Il faut à toute chose une efficacité. Ce qui n'est pas efficace n'est rien et on ne lui doit rien ; car qu'est-ce que l'efficacité? C'est une action qui résulte de quelque chose ou de quelqu'un, et qui est un bénéfice. Là où il n'y a pas d'action et pas de bénéfice, il n'y a rien, ou du moins, s'il y a quelque chose, cela ne nous touche pas et ne nous regarde pas.

Il faut donc, M. F., qu'il y ait au sacrement de l'Eucharistie, non pas comme sacrifice, non pas comme communion, mais comme présence réelle, il faut qu'il y ait une efficacité, ou, en dehors du sacrifice et de la communion, il n'y a pas de raison pour que nous venions, que nous adorions, que nous nous prosternions.

Quelle est donc, en dehors du sacrifice et de la communion, l'efficacité de la présence réelle?

1re subdivision. — Cette efficacité n'est ni dans la parole ni dans la vue de Dieu.

1° Parole. Le Fils de Dieu, je l'ai déjà dit, ne parle pas dans nos tabernacles? Pourquoi n'y parle-t-il pas? Parce qu'il a parlé et qu'il a tout dit, et que nous ayant dit tout ce qu'il voulait, il n'a plus rien à nous communiquer. Si donc vous voulez connaître la parole de Dieu, n'allez pas à ses tabernacles, ils n'ont plus rien à vous dire ; allez à l'Evangile. Rentrez dans vos maisons, prenez cet Evangile, mettez-vous à genoux et baisez-le ; ouvrez-le ensuite à la première page venue, lisez-en non pas une page, non pas trois lignes, lisez-en un mot, et pesez-le comme de l'or dans la balance de votre cœur.

L'Evangile est le grand livre ; il est ouvert, toute créature peut le lire ; il est affiché sur toutes les places, sur tous les murs des villes chrétiennes. L'Evangile, c'est la parole de J. C. Si vous n'entendez pas cette parole, si vous n'y croyez pas, pourquoi est-ce que J. C. vous parlerait à la porte de son tabernacle?

2° Vision. Dieu non plus ne se fait pas voir dans ce tabernacle. Allez-y, ouvrez le saint ciboire ; regardez, chrétiens et incrédules! en apparence, c'est du pain. Oui, c'est du pain, et Dieu ne se montre pas à vous. Pourquoi? Mais c'est qu'il vous a montré tout ce qu'il pouvait vous montrer, c'est que vous pouviez le voir dans les places de Jérusalem, vous pouviez le voir sur le lieu de sa Passion. Il est présent dans son histoire, qui est accomplie pour jamais. Il ne se répète pas, parce que à quoi bon se répéter si, le voyant au Calvaire, au prétoire, et partout où il a passé, vous ne le reconnaissez pas?

D'ailleurs, ouvrez ces portes, entrez dans ces rues, vous y rencontrerez quelques pauvres. Regardez ces pauvres en haillons : c'est le Christ. Si vous ne reconnaissez pas le Christ dans sa figure vivante, c'est en vain qu'il viendrait se montrer à vous sous une autre forme : vous ne le reconnaîtrez pas davantage.

2e subd. — Cette efficacité est dans l'attente, la communication de la lumière et de la force.

1° Attente. Que fait le Seigneur Jésus dans sa présence réelle au sacrement de l'Eucharistie? Ce qu'il fait? Autrefois vous l'avez attendu, maintenant il vous attend ; autrefois il vous a parlé, maintenant il veut que vous lui parliez ; autrefois il s'est montré à vous, maintenant il veut que vous vous montriez à lui. L'humanité a été partagée en deux heures : dans la première heure, l'homme attendait Dieu ; dans la seconde heure, c'est Dieu qui attend l'homme. Il me semble que, de la part d'un Dieu, c'est faire quelque chose. Vous attendre à la porte de votre maison ou de cette maison que vous lui avez bâtie, attendre que vous veniez, vous solliciter et vous dire : « Mon fils, viens, je t'attends ! » Si vous appelez cela ne rien faire de la part d'un Dieu, je ne comprends plus ce que c'est que faire et ne pas faire.

Chrétiens, Dieu vous attend, silencieux, passif, obscur, méconnu, ignoré. Il vous attend ; mais enfin, quand vous serez venu, est-ce qu'il ne fera rien?

2° Lumière. Quand vous serez venus à lui, M. F., il fera quelque chose. Il ne parle plus au genre humain tout entier dans les rues et les bourgs de la Judée ; mais il parle ici à voix basse à l'homme qui vient le trouver. Il a parlé en commandant aux éléments et au monde, qui lui ont obéi ; maintenant qu'il vous attend, il vous parlera doucement, comme cette voix douce et imperceptible que Job entendait dans les déserts de l'Arabie, et qu'Elie, le prophète, retrouva dans les montagnes des mêmes déserts quelques siècles après. Tout caché qu'il est, il est encore la lumière et la parole, mais avec cette différence que c'est une lumière douce, une parole presque inarticulée, et que celui-là seul entend qui vient la chercher. C'est un colloque incessant avec toutes les âmes, car nous avons deux grands besoins de l'âme. Nous avons d'abord un besoin général de la vérité, qui est commun à tous ; mais pour chacun de nous il y a une vérité. Il y a la vérité d'Adam et celle de Caïn ; il y a la vérité de Judas, et il y a la vérité de Pierre le fidèle et de S. Jean. A Pierre, J. C. disait : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » A S. Jean, il disait : « Toi, demeure jusqu'à ce je que vienne. » A Judas : « Celui-ci me trahira. » Il n'y a aucun de nous qui n'ait ainsi sa vérité à lui, et sa vérité à lui tout seul ; sa vérité qui correspond à sa prédestination particulière, à toutes les traditions de sa vie, à tous ses événements. Vous êtes pécheurs ; il y a une vertu que vous ne comprenez pas, il y a une chose que vous ne pouvez pas dépasser, il y a quelque chose qui fait que vous avez besoin d'une certaine parole et d'une certaine vérité, pour vous tirer de votre état de péché ou pour vous confondre.

C'est ce que vous allez chercher dans la confidence et dans l'amitié. Vous ne dites pas à un ami, si éloquent qu'il soit : « Faites-moi un discours, soyez éloquent. » Non, vous le tirez à part et vous lui dites tout bas : « Mon ami, je souffre, je suis dans telle situation, voilà mon âme. » L'ami alors ne songera pas à être éloquent ; il ne vous dira pas cette parole publique que vous entendez de mes lèvres à cette heure ; il vous dira la parole que vous entendez au confessionnal. C'est la petite parole du Christ, c'est le cri inconnu, mystérieux, de la parole de Dieu à chacun ; c'est une parole plus grande que la parole publique.

Misérables orateurs! que sommes-nous dans la parole publique comparée à la parole de l'amitié, de la confidence! Nous ne sommes rien. C'est la parole secrète, unique, de Dieu à une âme unique qui consomme le mystère du christianisme et en fait toute la force. C'est cette parole que vous allez chercher dans l'amitié et au confessionnal. Oh! J. C. vous dira mieux en personne cette parole ; il vous attend pour vous dire quelque chose qui, de toute éternité, n'était destiné qu'à vous.

C'est cette parole qui a fait tous les saints, c'est cette petite parole qui donne la lumière et qui fait comprendre la doctrine venue d'en haut.

3° Force. En second lieu, il vous donnera la force. J. C. est la force du monde. Il est, il était, il est encore aujourd'hui cette pierre sur laquelle tout repose, et personne ne prévaudra contre elle. Tout le monde vient s'y briser. Mais vous n'avez pas besoin de cette force générale ; il ne s'agit pas du sort des empires. Vous avez besoin d'un peu de force efficace pour seconder vos bonnes pensées. L'Evangile est la consolation du monde entier ; mais quel est celui qui n'a pas besoin d'une consolation particulière et toute expresse qui lui a été prédestinée? Cette force, cette consolation, c'est dans les tabernacles de J. C. que vous la puiserez. Venez, âmes souffrantes et faibles, la demander à votre Sauveur. Il vous y invite par ces douces paroles : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.*

Conclusion. Je me résume. De même que votre premier devoir est de donner gloire à Dieu, votre second devoir est de visiter N. S. et de le faire tous les jours. La pratique des saints, c'est la visite au Saint-Sacrement, indépendamment de la messe et de la communion. Tout saint vient au moins une fois par jour visiter N. S. Et le premier pasteur de ce diocèse, en nous convoquant pour une visite plus solennelle et plus générale, ne veut que ranimer en nous tous le besoin de cette visite particulière. En nous convoquant en foule, il nous convoque aussi chacun en particulier, afin que, excités les uns par les autres, nous comprenions ce grand devoir de ne pas laisser Dieu solitaire sur son autel.

Adoration perpétuelle. Enfin, cette solennité perpétuelle qui vient d'être inaugurée, dont nous achevons par cette parole l'inauguration, elle correspond aussi à un grand besoin de notre époque. Notre époque, je ne dirai pas qu'elle est pire que d'autres, que la foi y est moindre qu'elle n'a été ; je crois le contraire. Mais c'est une époque dure, où l'on est incertain de l'issue, où l'on ne sait pas si c'est le bien ou le mal qui triomphera. Nous sommes tous dans l'inquiétude sur le plan que la divine Providence se prépare à accomplir. Eh bien! pendant que l'enfer, sous toutes ses formes, rassemble ses légions et prépare des événements que nous ne pouvons pas prévoir, il faut que l'Eglise de Dieu rassemble aussi ses bataillons ; il faut que nous placions avec plus d'honneur et de puissance N. S. sur ses autels, au sein de cette capitale ; et pendant que Rome, la capitale du monde chrétien, depuis de longues années a inauguré cette dévotion des Quarante Heures perpétuelles pour consacrer le mystère de la présence réelle du Fils de Dieu dans l'Eucharistie, nous, nous faisons avec Rome une sainte conjuration, afin que le Fils de Dieu bénisse toutes les contrées qui l'adorent et satisfasse à tous les besoins des hommes.

Vous répondrez à cette convocation de votre premier pasteur, qui est celle de Dieu même, dont il vous manifeste la volonté, et nous verrons pendant de longs siècles, quoi qu'il arrive et quelque sort qui nous soit destiné, ces murs debout, protégés par le cœur et la présence de Dieu, qui répandra sur les générations à venir et sur la vôtre l'abondance de ses bénédictions.

VIE DE N. S. J. C. DANS UN TABERNACLE.

(M. L'ABBÉ DEPLACE. — M. L'ABBÉ CH. BRETON.)

TEXTE.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.

MATTH. XXVIII. 20.

C'est la gloire de l'Eglise catholique d'avoir reçu cette promesse et d'en voir l'accomplissement depuis dix-huit siècles. Lorsque son divin fondateur est monté au ciel, il lui a promis, dans la personne de ses apôtres, de ne point la laisser veuve et orpheline ici-bas. J. C. n'a point failli à sa parole, il est avec son Eglise par son esprit qui l'inspire et qui par elle rend ses oracles. Il est en elle par son action. Dépositaire des sacrements qu'il a institués, c'est J. C. qui dispense la vie divine dont ils sont les canaux, ou plutôt c'est J. C. qui par elle, applique à la terre les mérites de sa mort. Mais est-ce là, chrétiens, toute la présence et toute la vie de Dieu dans l'Eglise catholique? Ne le pensez point. J. C. y est encore d'une autre manière bien plus élevée et plus parfaite; il y est spécialement dans la vérité de sa personne et de sa double nature. Nos temples le possèdent comme le ciel, sous d'autres formes il est vrai, avec moins d'éclat, sans doute, mais avec non moins de vérité; il y est, il y meurt, il y renaît sans cesse pour recommencer sa vie et reproduire sa mort.

C'est ce mystère de la présence réelle de J, C. dans le temple que je me propose de vous développer aujourd'hui. Je vous parlerai d'abord : 1° *De la perpétuité de la vie de J. C. dans nos tabernacles;* 2° *de l'amour sans bornes qu'il nous témoigne dans le Saint Sacrement de nos autels.*

Ier POINT.

PERPÉTUITÉ DE LA VIE DE J. C. DANS NOS TABERNACLES.

1re subdivision. — **Dieu aime à s'approcher des hommes.**

Lorsqu'on étudie la foi divine dans les saintes Ecritures, on remarque qu'il y a dans Dieu comme un besoin de s'approcher de l'homme et d'entrer, dès cette vie, en société avec sa créature intelligente. Il y a, dit excellemment Tertullien, une inclination de ce grand Etre pour nous, qui l'entraîne vers nous. Aussi l'homme est à peine sorti des mains divines, que déjà Dieu ne peut plus se détacher de son image et qu'il vient converser avec lui dans le jardin des délices. L'homme pèche, Dieu se retire. Mais bientôt l'amour l'emporte sur la justice. Dieu revient à l'homme par le pardon et lui promet de se faire un jour le compagnon de son exil, et de partager ici-bas avec lui le travail du pèlerinage. Ce jour arrive trop lentement au gré de son amour; dans son impatience, il nous visite par ses anges; il se met sous les emblèmes du culte qu'il nous révèle; car ne semblerait-il pas que, par ces apparitions du Seigneur au sein de la loi ancienne, que par ces symboles de la Synagogue, Dieu se soit plu en quelque sorte à devancer les siècles et à faire comme un essai de son incarnation? Enfin, la mesure des jours est remplie; le Verbe, qui est dans la Trinité la révélation que Dieu se fait à lui-même, veut être sur la terre la révélation de Dieu à l'homme, il s'incarne dans les entrailles virginales de Marie; il se fait homme, et la génération qui a vécu avec lui peut dire avec S. Jean : Nous l'avons entendu et vu; nos yeux l'ont contemplé et nos mains ont touché l'arbre de vie.

2e subd. — **Institution de l'Eucharistie.**

Mais par la nature même de sa mission, le Fils de Dieu ne peut rester éternellement sur la terre, et c'est l'excès même de son amour qui va le séparer sans retour de l'humanité. Eh quoi donc! chrétiens, est-ce que le mystère des communications divines va s'arrêter tout d'un coup, ou bien le Fils de Dieu n'aura-t-il paru sur la terre que pour emporter avec soi toutes nos joies dans les cieux et ne laisser ici-bas qu'un regret plus inconsolable de son absence? Ne le pensez pas. Il a dit que ses délices étaient d'être avec les enfants des hommes; il l'a dit, et c'est par l'effet qu'il va prouver la vérité de sa parole. Il institue le Sacrement Eucharistique, et, grâce à cette divine institution, il peut remonter dans les cieux, il peut aller s'asseoir à la droite de son Père et faire la béatitude des anges qui l'appellent. Il saura bien faire des heureux dans le Ciel, sans pour cela se condamner à faire des orphelins sur la terre. C'est qu'il a trouvé dans ce Sacrement le secret de se multiplier lui-même sans rien perdre jamais de son indivisible unité. A la voix et par la puissance de ses prêtres, il recommence son existence; que dis-je? il reproduit indéfiniment son existence; il se donne ici autant d'existences qu'il y a de tabernacles et de créatures humaines auxquelles il est impatient de se donner et de s'unir. Ce ne sont plus maintenant des symboles sacrés mais vides, c'est J. C. lui-même, présent et vivant. Il est là, il est sur cet autel, présent à l'homme comme ici-bas un être humain est présent à un autre. En effet, il a dit qu'il serait avec nous jusqu'à la consommation des siècles, et il n'a pas failli à sa parole, et l'Eucharistie a accompli sa promesse en la dépassant.

3e subd. — **La vie eucharistique de J. C. est une extension de l'Incarnation.**

1° Par l'Incarnation, en effet, J. C. était dans le monde, mais il n'appartenait qu'à une seule contrée; il vivait parmi les hommes, mais il ne se communiquait qu'à une seule génération et à un seul peuple. Par l'Eucharistie, il reçoit l'immensité et l'immortalité sur la terre. Heureuse sans doute la contrée qui garde l'empreinte divine de ses pas; heureux le siècle qui l'a donné au monde; heureux le peuple qui fut le contemporain de son avénement, le spectateur de ses œuvres et de sa vie; mais nous, chrétiens, nous n'avons rien à envier ni à la Judée, saintement fière d'être la patrie d'un Dieu, ni au peuple évangélisé de ses lèvres, ni à ses apôtres nourris de ses pensées, de ses confidences intimes. J. C. est avec nous comme il était avec eux, et sa vie est devenue le bien propre, le patrimoine universel de l'humanité, et chaque temple n'est-il pas un autre Bethléem, chaque autel une autre crèche où chaque jour J. C. renouvelle le mystère de sa naissance, et chaque tabernacle n'est-il donc pas un autre Nazareth, une autre Judée, un autre Calvaire où se renouvelle tous les jours aussi sa triple vie, la vie cachée de sa jeunesse, la vie publique de son enseignement et la vie souffrante de son martyre? Grâce à l'Eucharistie, les mystères de l'Homme-Dieu se trouvent résumés dans un seul mystère qui se perpétue, qui s'accomplit dans chaque génération; et, chose admirable! le chrétien retrouve dans son tabernacle tout ce qu'il a lu dans l'Evangile, ou plutôt, pour lui le tabernacle n'est autre chose que l'Evangile, mais l'Evangile animé, l'Evangile vivant, l'Evangile en action.

2° Mais l'Eucharistie n'est pas seulement la consolation des fidèles, c'est encore la gloire, c'est la grandeur, c'est la dignité de la religion. Et ici relevez votre esprit, ranimez votre foi. Un Dieu présent dans le tabernacle, de là la gloire des temples catholiques. Le passé n'a rien vu de plus grand que les temples de la Synagogue, et cependant quelle distance du sanctuaire de Salomon au sanctuaire catholique! Il est vrai que la majesté du Seigneur paraissait dans son enceinte, mais c'était à de rares intervalles et de loin. Mais ici ce ne sont plus des emblèmes; ce temple, c'est l'habitation de J. C., c'est véritablement la maison de Dieu : *Domus Dei.*

IIe POINT.

AMOUR QUE J. C. NOUS TÉMOIGNE DANS L'EUCHARISTIE.

1re subdivision. — **Amour ardent.**

Voyez quand un homme va mourir, il lègue à ses enfants, avec sa dernière bénédiction et son suprême adieu, le peu de bien de ce monde qu'il possède; mais quand le Sauveur du monde va monter au Calvaire, ce n'est pas un peu de poussière qu'il nous laisse, mais il se donne lui-même. Il nous laisse par son testament sa chair en nourriture et son sang en breuvage, il veut toujours vivre avec nous, être uni à nous de l'union la plus étroite, la plus intime et la plus inséparable. N'est-ce pas là, je vous le demande, l'amour le plus tendre, le plus vif, le plus ardent?

Ah! oui, c'est bien le même Dieu qui s'écriait déjà par la bouche du prophète : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* C'est ce même Dieu qui, du fond des tabernacles, nous adresse ces touchantes paroles : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* C'est le même Dieu qui, pour nous montrer combien il voulait que fût intime notre union avec lui, disait à ses apôtres dans cet admirable discours de la dernière Cène, dont je vous ai déjà cité quelques mots : *Ego sum vitis, vos palmites. Manete in me et ego in vobis. Qui manet in me, hic fert fructum multum.*

M. F., c'est par la sainte Communion que nous sommes unis à cette vigne mystérieuse. Demandons au bon Sauveur Jésus de nous en approcher souvent et d'y embraser sans cesse nos cœurs du plus ardent amour, afin qu'ils soient conformes au sien.

2e subd. — **Amour généreux.**

Il y a, M. F., dans le monde, des dévouements sublimes qui font couler les larmes et qui iront encore exciter les frémissements d'admiration de la plus lointaine postérité. C'est un père, c'est une mère qui se dévouent pour leur enfant en péril; c'est un roi qui s'immole pour son peuple. Mais, remarquez-le bien, chrétiens, ces magnanimes exemples d'héroïsme et de générosité sont aussi rares qu'ils sont admirables.

L'amour de J. C. est au-dessus de tout ce que nous pouvons lui comparer. Il nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous, jusqu'à donner pour nous son sang et sa vie; et c'est là le sublime de l'héroïsme et la plus grande marque d'amour. Sur le champ de bataille, au jour d'une mêlée sanglante, le soldat tombe en s'écriant : Prends mon sang, ô patrie! je suis heureux et fier de l'immoler à ta gloire, je meurs content, parce que je meurs pour toi! Eh bien! M. F., c'est ce qu'a fait notre divin Sauveur; il s'est immolé pour nous après avoir pris notre nature, et il ne s'est pas contenté de le faire une fois. Nous ayant donné sa vie sur le Calvaire, il nous la donne encore mystiquement tous les jours dans le plus auguste des sacrifices; tous les jours il renouvelle sur nos autels cette éclatante manifestation de sa tendresse, il y répète d'une manière non sanglante le sacrifice de la croix. Sans doute cet excès de générosité nous confond, mais nous sommes forcés de convenir que c'est là la dernière mesure de l'infinie bonté. Le Fils de Dieu est mort parce qu'il nous a aimés : *Sic Deus dilexit mundum.*

INSTRUCTION SUR LES CIMETIÈRES.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt.

DAN. XII. 2.

Je viens aujourd'hui, M. F., appeler votre attention sur le respect dû à la cendre des morts, et le soin religieux que vous devez prendre de la demeure où ils reposent, dans l'attente de la résurrection future.

Pourrions-nous oublier ces chers défunts dont les âmes immortelles *sont dans les mains du Dieu vivant* (Sap. III. 1), mais dont l'enveloppe terrestre demeure confiée à la garde de notre piété fraternelle, jusqu'au jour où l'esprit de vie, soufflant sur ces ossements arides, les fera refleurir et les revêtira de gloire et d'immortalité?

Mon plan sera simple; je vous ferai d'abord : 1° l'histoire de nos cimetières; 2° je vous parlerai ensuite *de nos graves devoirs envers cette demeure sacrée des morts.*

Ier POINT.

ORIGINE ET HISTOIRE DES CIMETIÈRES.

1re SUBDIVISION. — Respect des païens pour leurs tombeaux.

Il n'entre pas dans notre dessein, M. F., de rechercher ici curieusement les diverses formes par lesquelles s'est manifesté, chez tous les peuples et dans tous les temps, le sentiment si moral et si éminemment religieux du respect pour la dépouille des morts.

Nous nous bornons à constater ce fait, qu'en ce qui touche le respect dû aux morts, il n'y a point de *Juif* ni de *Gentils*, ni de *Grec* ni de *Barbare*.

2e SUBD. — Respect des Hébreux.

Pourquoi irions-nous demander aux nations infidèles des exemples de cette piété envers la cendre des morts, quand nos Livres saints et nos annales chrétiennes nous en offrent de si touchants et de si purs?

Qui ne sait avec quelle religieuse prévoyance Abraham, le père des croyants, acheta, dans une terre étrangère, le *droit du sépulcre* (Gen. XXIII. 19), et choisit lui-même la caverne de Mambré, pour qu'elle servit de tombeau à Sara, son épouse, se promettant d'y reposer un jour près d'elle, entouré de ses enfants? Qui ne sait le prix qu'attachèrent ses descendants à être réunis dans ce tombeau de famille! Ce fut l'espoir d'Isaac qui y trouva la sépulture par les soins de ses fils; ce fut le vœu de Jacob et la dernière prière de Joseph, mourant sur la terre d'Egypte, voulant, disaient-ils, dans leur langage plein de foi et avec une pensée pleine d'avenir, que leurs os fussent transportés en Chanaan, pour *y dormir avec leurs pères* (Gen. L. 25).

Etant entrés en possession de la terre qui leur avait été donnée pour héritage, les Juifs restèrent fidèles à ces traditions patriarcales. Ils creusaient leurs tombeaux dans le roc, dans les antres des rochers, les plaçaient dans les jardins, sous le palmier du désert, dans des lieux solitaires et écartés qui promettaient à leur douleur plus de recueillement et plus de liberté à leurs larmes; témoin les tombes de leurs rois, retrouvées sur la montagne du temple, et le monument de Lazare, pratiqué dans une caverne, et ce sépulcre glorieux où la mort reconnut un vainqueur, et fut elle-même ensevelie à jamais dans son court triomphe.

3e SUBD. — Honneurs que l'Église rend aux morts.

Si les enfants d'Abraham portaient tant de respect à leurs morts, parce que le sceau de l'alliance était imprimé dans leur cœur, de quels égards, de quels soins pieux la religion du Christ, plus sainte encore et plus tendre, ne devait-elle pas entourer cette portion de la nature humaine adoptée, réhabilitée et presque divinisée par le céleste médiateur: ces membres, qui étaient devenus par la baptême, les membres de J. C.; ce corps, que tant d'onctions divines avaient consacré, où l'Esprit-Saint avait habité par sa grâce, comme dans un sanctuaire, et où la communication du pain vivant et la participation au calice du salut avait déposé des arrhes de résurrection et un gage de vie éternelle?

PREMIERS CHRÉTIENS. Les premiers chrétiens ne brûlèrent point leurs morts comme les Gentils, aimant mieux, selon la coutume des Juifs, rendre à la terre ce qui appartenait à cette mère commune des hommes. C'était dans ses entrailles, au sein des catacombes, où ils s'assemblaient pour le sacrifice, qu'ils rendaient à leurs frères les derniers devoirs, mêlant ainsi les mystères de la mort aux sacrés mystères de la résurrection et de la vie. Mais quelle était vive, la foi qui veillait sur ces dépôts précieux! Quelles étaient ferventes, les prières murmurées dans ces sombres retraites!

NOS CIMETIÈRES. Dès que l'Eglise put respirer de ses longues souffrances, un de ses premiers soins fut d'assurer aux morts un repos honorable, une demeure paisible, uniquement destinée à recevoir leurs dépouilles terrestres et religieusement séparées de tout usage étranger ou profane.

IIe POINT.

DE NOS GRAVES DEVOIRS ENVERS LES TOMBEAUX.

1re SUBDIVISION. — Vénération et tendre piété.

Que cette origine des cimetières est sainte! que cette histoire est touchante! que de motifs se réunissent pour nous rendre chers et sacrés ces asiles de la mort, placés à l'entrée des villes ou à la porte de nos temples pour nous demander des suffrages et nous *faire ressouvenir de notre poussière!*

Là dorment leur sommeil, couchées les unes sur les autres, des générations meilleures que la nôtre, les bienfaiteurs des pauvres et des églises, les fondateurs de vos hospices, de vos écoles, de vos monastères, les créateurs de toutes ces institutions charitables, de tous ces établissements d'utilité publique dont vous recueillez les fruits, sans songer à la main à qui vous en êtes redevables, sans que votre mémoire ait conservé les noms de ces hommes généreux; cette succession de pasteurs vigilants et dévoués, qui ont instruit, consolé, exhorté d'âge en âge les générations éteintes, et qui vous ont initiés vous-mêmes à la science des devoirs et à la connaissance de la foi. Là reposent des frères, des amis, un père, une mère, des enfants à qui vous avez promis, dans les étreintes déchirantes des derniers adieux, un souvenir éternel; là, surtout, sont des chrétiens marqués du sceau de l'adoption, des enfants de l'Eglise, des membres de J. C., dont *Dieu garde les os.* (Ps. XXXIII. 21), comme parle le prophète, pour les ressusciter au dernier jour. Là, sont de véritables reliques; car, qui peut douter que, dans ce grand nombre de fidèles dont les corps ont été déposés dans vos cimetières, plusieurs ne soient déjà en possession de la gloire?

Reliques précieuses, dépouilles vénérables, auxquelles il ne manque, pour avoir droit au même culte que les reliques exposées sur nos autels, que la déclaration de l'Eglise touchant la sainteté des justes auxquels elles appartiennent! Ah! l'on peut bien vous adresser, quand vous portez vos pas dans ces lieux funèbres, la parole que Dieu fit entendre à Moïse, du milieu du buisson ardent : *Solve calceamentum de pedibus tuis; locus enim in quo stas, terra sancta est* (Exod. III. 5). C'est la poussière des saints que vos pieds foulent; c'est une poussière qui n'attend, pour se ranimer, pour se lever vivante et immortelle, que le premier son de la trompette; toute cette terre que vous avez sous les yeux a vécu; toute cette terre doit revivre.

2e SUBD. — Vigilance et soins.

Mais ce respect religieux que nous vous demandons pour vos cimetières, ne se borne pas, M. F., à un simple sentiment de vénération; il vous commande des soins pour leur entretien, pour leur sûreté, une vigilance assidue pour écarter de ces lieux consacrés tout ce qui pourrait en troubler le silence, en profaner la sainteté. Ne craignez pas que nous venions importuner votre charité par des exigences onéreuses. Tout le luxe que nous réclamons pour cette maison des morts, est une clôture qui la protége contre l'insulte des animaux immondes. Tous les ornements que nous lui désirons, c'est une simple croix, s'élevant comme l'espérance, sur les ruines de l'humanité. Tout ce que nous vous demandons au nom de la religion et des plus saints devoirs de la nature, c'est qu'un lieu si respectable ne soit pas un passage pour les affaires, un rendez-vous pour les jeux ou les conversations bruyantes, une occasion de trouble pour le service divin et de dissipation pour une jeunesse sans pudeur; qu'il ne soit accessible qu'aux cérémonies funèbres et aux pieux fidèles qui viendront prier et pleurer sur des tombes chéries.

3e SUBD. — Œuvre de la sépulture des morts.

La religion compte au nombre de ses œuvres les plus méritoires, la sépulture donnée aux morts. Ce fut la gloire de Tobie, captif à Ninive. Dans les siècles de foi, les familles chrétiennes ne voulaient céder à personne le soin de remplir ces tristes et derniers devoirs. Des compagnies de frères s'étaient formées, qui se vouaient à cette œuvre de charité envers les infortunés qui n'avaient point laissé de parents ou d'amis sur la terre.

Eh bien! M. F., l'entretien de vos cimetières fait partie de ce charitable office. Veillez donc à les réparer, à les défendre, à les faire respecter. Elevez autour de leur enceinte, non ces faibles barrières de roseaux que le vent disperse, mais, autant qu'il vous sera possible, une ligne de fortes murailles solidement assises. Ayez soin, comme vous en useriez pour votre propre maison, de prévenir de nouvelles dégradations. Que ni votre bonne volonté, ni le concours de votre bras, ne manquent à une pareille œuvre!

ALLOCUTION

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CIMETIÈRE.

TEXTE.

Scio quia Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum.

JOB. XIX. 25.

La religion qui nous a reçus dans ses bras quand nous sommes venus au monde et qui, comme une mère tendre, s'est penchée sur notre berceau pour nous bénir, accourt à nous avec plus d'empressement encore quand nous quittons la terre et vient nous accompagner jusqu'à notre dernière demeure pour y bénir notre tombeau. C'est elle qui m'ordonne de venir en ce jour sanctifier par des prières et des cérémonies prescrites cette terre qui va devenir pour nous tous un jour notre lieu de repos. Si elle veille par-dessus tout sur vos âmes, elle n'a point pour cela oublié les corps qui concourent à leur sanctification. Si les infidèles honoraient et honorent encore ces ruines de l'humanité, parce qu'une âme immortelle les a animées; si les enfants d'Abraham leur portaient tant de respect, ainsi que l'atteste l'Ecriture, parce que le sceau de l'alliance était imprimé dans leur chair, de quels égards, de quels soins pieux la religion du Christ, plus sainte encore et plus tendre, ne devait-elle pas entourer cette portion de la nature humaine adoptée, réhabilitée et presque divinisée par le céleste Médiateur; ces membres qui étaient devenus, par le baptême, les membres de J. C.; ces corps, que tant d'onctions divines avaient consacrés, où l'Esprit-Saint avait habité par sa grâce, comme dans un sanctuaire, et où la communication du pain vivant et la participation au calice du salut avaient déposé des arrhes de résurrection et un gage de vie éternelle? Aussi comme elle a béni et consacré vos temples! comme elle a béni vos champs et vos maisons! elle veut encore bénir la dernière demeure de tous afin que vos corps y reposent en paix jusqu'au jour du grand réveil et des grandes espérances. Mais, M. F., avant de procéder à cette grave cérémonie permettez-moi d'en faire ressortir les hauts et profonds enseignements qu'elle nous présente.

Qu'est-ce que cette terre qui désormais s'appellera le cimetière? Quels sont les pensées que sa vue doit faire naître dans notre âme? 1° *Des pensées de tristesse et de désolation sur la ruine de nos corps;* 2° *des pensées d'espérance sur leur résurrection et notre immortalité;* 3° *des sentiments de vénération pour ce lieu qui gardera nos restes jusqu'à la fin des temps.*

I.

PENSÉES DE TRISTESSE ET DE DÉSOLATION.

Enceinte désormais sacrée! terre bénite, et par nos prières, et par l'attouchement de nos corps qui ont été les temples du Saint-Esprit, c'est donc toi qui seras, durant des siècles, notre couche et notre maison; car, hélas! les maisons de pierre que vos mains ont bâties et que nous habitons, ne nous appartiennent pas, mais à la mort. C'est elle qui en est le légitime propriétaire, qui les transmet de génération en génération, selon son bon plaisir. Quand son heure est venue, elle entre et nous en chasse, nous revêt d'un linceul, et nous condamne à aller nous ensevelir pour le plus long des sommeils, dans les entrailles de la terre. Voici donc, M. F., le lieu de notre refuge, quand nous serons expulsés de nos biens, de la société des hommes et de la vie. Voici notre rendez-vous à tous; à toi, enfant, qui viens de naître et qui souris à la vie avec bonheur; à toi, jeune homme, qui ne veux compter tes jours que par tes plaisirs; à toi, homme avide d'or et d'honneurs; à vous, que les cheveux blancs couronnent, et à moi aussi, prêtre du Seigneur; car, tous, nous sommes les enfants d'un père prévaricateur, et à tous, il a été dit : *Pulvis es et in pulverem reverteris.* C'est donc là que tout viendra aboutir! et les soucis, et les agitations, et les affaires! C'est donc là le terme des projets, des entreprises, des succès, des gloires, des renommées! O beauté enchanteresse qui fascinait nos yeux, ô jeunesse, riant âge des rêves, ô force, ô vigueur indomptable, ô fortune sans cesse poursuivie, c'est ainsi que vous n'êtes qu'un peu de poussière, et que le tombeau est l'abîme où vous vous évanouissez pour toujours! *Vanitas vanitatum!*

Je ne vois ici ni trônes, ni palais, ni aucune des magnificences par lesquelles les hommes se séparent de leurs semblables en leur vivant. Une fosse! voilà la part du riche et du pauvre, car ici l'égalité est parfaite.

Un cimetière, c'est l'école de la sagesse, c'est l'enseignement de la plus profonde philosophie. Oh! il n'est point nécessaire qu'il y ait ici un docteur; point de parole, point de chaire : la terre nue et entr'ouverte, un cercueil que le fossoyeur y descend. Regardez et voyez.

La terre a été appelée la vallée des larmes : *In hac lacrymarum valle;* il n'est que trop vrai, hélas, car nous passons une partie de notre pèlerinage à pleurer. Mais il y a certains lieux sur cette terre qui ont le triste privilége d'être plus spécialement la vallée des larmes, ce sont les cimetières. C'est là que les générations et les familles viennent successivement se lamenter en apportant leurs morts. Que de scènes d'angoisse désolent ces lieux! que de gémissements! que de cris lugubres y éclatent avec une suprême douleur! O mon père, ô ma mère!.. hélas! ils nous quittent pour toujours : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me.*

Que ces larmes que nous aurons à verser tous un jour ici sur ce sol, nous le rendent sacré dès cette heure; car, hélas! elles seront répandues sur notre propre chair et notre sang. O mon Dieu et mon bon Sauveur, daignez adoucir nos angoisses en ces jours de nos malheurs, et soyez alors notre père, notre époux, notre frère, lorsque cette terre nous prendra ceux à qui nous donnons ces doux noms!

II.

PENSÉES D'ESPÉRANCE.

Mais, courage, nature humaine tombée en ruines; car dans le tombeau gît l'espérance et la vie! Relève-toi et chante l'hymne de l'immortalité. Nous savons que notre limon sera une seconde fois animé d'un souffle de vie, et c'est alors que se vérifiera cette parole de l'Ecriture : *Fecit Deus hominem inexterminabilem* (Sap. II. 23). Notre chair, toute corruptible qu'elle est, ne descendra dans la poussière du tombeau, que pour en sortir un jour incorruptible : *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem* (I Cor. XV. 53). Voilà l'enseignement de la foi. Voilà le cri d'espérance de Job : *Scio quia Redemptor meus vivit et in novissimo die de terra surrecturus sum... Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (Job. XIX. 25, 27). Telle est la croyance des prophètes : *Vivent mortui* (Is. XXVI. 16). *Multi de his qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt* (Dan. XII. 2). *De manu mortis liberabo eos* (Osee, XIII. 14). Ce que S. Paul exprime d'une manière formelle : *Omnes quidem resurgemus* (I Cor. XV. 51, 52). O douce espérance! O avenir souhaité? oui, nous ressusciterons; oui, un jour, le Seigneur ordonnera à ses anges de réveiller les générations éteintes, et elles se lèveront de la poussière pour ne plus jamais mourir; car il ne sera point dit que le corps de l'homme, le plus beau et le plus accompli des objets sensibles, soit presque le moins durable de tous. Il a été le temple du Seigneur; est-il, en effet, sur la terre, un sanctuaire que Dieu préfère à un corps chaste, domicile d'une âme vertueuse et sainte? Que sont, à ses yeux, des édifices de bois et de pierre auprès de ce temple vivant, qui lui-même offre l'encens, adore et prie?

Le nom de cimetière, qui est resté à nos lieux de sépulture, est à lui-même un nom d'espérance et de résurrection; car, dans notre langue, il s'interprète par *dortoir*. « Parole d'heureux présage, s'écrie un grand orateur contemporain, touchante dénomination, qui place le tombeau sous la protection de l'espérance, et qui ôte à la mort son horreur, en nous la faisant envisager comme un sommeil un peu plus long que le sommeil de la nuit, mais qui doit être suivi d'un réveil éternel! Et de là encore, sans doute, la coutume qui avait prévalu, dans les premiers siècles, de disposer tellement les corps dans leur couche funèbre, qu'ils eussent le visage tourné vers l'Orient comme pour attendre le retour de la lumière et saluer les premiers rayons de ce jour nouveau qui n'aura pas de crépuscule? »

O ancêtres qui nous fûtes si chers, vous dont nous possédons les héritages acquis par vos sueurs! O épouses chéries, ô enfants qui étiez notre espoir, ô amis dévoués, qui nous aidiez dans les obstacles de la vie, ô nos mères, que nous avons tant pleurées, oui, vous revivrez et nous vous reverrons un jour transportés de la plus vive allégresse, parce que ce sera pour ne plus mourir. Ainsi l'a annoncé le prophète : *Ecce ego aperiam tumulos vestros et educam vos de sepulcris vestris* (Ezech. XXXVI. 12).

III.

CULTE DES TOMBEAUX.

Mais après que cette terre aura été bénite par les prières de l'Eglise, des obligations graves vous seront imposées. Ce champ ne sera plus un lieu ordinaire; semblable au temple qui nous avoisine, il sera, lui aussi, séparé : *Segregate;* il n'est plus pour les usages profanes, ce sera le temple des morts, et il devra être pour vous un lieu saint et vénéré. Loin d'ici, désormais, tout mouvement tumultueux, tout rassemblement bruyant qui troublerait la paix des morts et le recueillement de la maison de la prière et du sacrifice! Le cimetière ne doit point être une voie publique. C'est en recommandant le respect dû aux morts que vous ferez respecter les vivants. La religion des tombeaux est la meilleure garantie de l'honneur des familles, de la vie et de la fortune des citoyens, et l'on peut apprécier la valeur morale d'un peuple sur la mesure des honneurs qu'il accorde aux générations qui ne sont plus.

En passant désormais près de cette enceinte sacrée, portez vers elle un regard plein de vénération; saluez avec respect la croix qui en protége les tombes, et récitez, soit des lèvres, soit du cœur, la prière que fait l'Eglise pour le soulagement des défunts. Puis, encore, songez à vous-même, pensez à la place qui vous y est réservée et qui vous y attend. Oh! ces réflexions sérieuses vous feront rentrer en vous-mêmes; elles vous montreront le néant des choses de la terre, elles vous détacheront de ses biens et de ses plaisirs, et vous porteront à travailler efficacement à la seule chose nécessaire, qui est le salut.

Maintenant, ministres du Seigneur, procédons à la pieuse cérémonie. Que le Dieu qui a béni le tombeau d'Abraham, à Mambré, et ceux des patriarches, et ceux des martyrs dans les catacombes, et ceux des justes dans tous les temps, bénisse ce lieu destiné désormais à la sépulture des chrétiens de cette paroisse, afin qu'ils y reposent en paix jusqu'au jour du réveil général des nations. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

POUR UNE BÉNÉDICTION DE PRESBYTÈRE.

(LE CARDINAL GIRAUD. — UN CONTEMPORAIN.)

TEXTE.

Omnis ædificatio constructa in Christo Jesu, crescit in templum sanctum in Domino.

EPH. II. 21.

L'Eglise a des prières pour la bénédiction des demeures des hommes. Elle veut que nous soyons saints jusque dans les lieux que nous habitons, elle en éloigne les puissances des ténèbres, elle les purifie et appelle à leur garde les anges nos amis et nos protecteurs. En ce jour elle vous convoque auprès de celle de votre pasteur qu'elle a surtout droit de bénir, parce que celle-ci doit être sainte entre toutes. Le Presbytère! que de pensées, que de sentiments la vue de cette maison sainte réveille dans les âmes. C'est de quoi je veux vous entretenir quelques moments avant de procéder à la cérémonie.

I.

ORIGINE DES PRESBYTÈRES.

Si nous remontons à l'origine de l'organisation du service ecclésiastique sur les diverses parties du territoire comprises dans la circonscription diocésaine, si nous assistons à la première création de chaque paroisse, nous voyons toujours s'élever, à côté du temple de Dieu, l'humble demeure de son prêtre. La communauté chrétienne ou municipale, car c'était tout un, se formait alors avec plus de simplicité qu'aujourd'hui. Des populations fidèles construisaient au centre de leurs habitations, ordinairement sur la tombe d'un martyr ou d'un saint anachorète, la maison de prière et du sacrifice. A l'entrée de cette maison du Dieu vivant, elle plaçait la maison des morts ; tout près de l'une et de l'autre, la maison du pasteur, de l'homme de Dieu et de l'homme du peuple, trois édifices sacrés, rapprochés et confondus ensemble dans d'ineffables harmonies, qui s'appelaient et se répondaient l'un l'autre par un échange habituel de grâces et de besoins, de prières et de bénédictions. Joignez-y la maison d'école, maison des enfants ; la maison de charité, maison des pauvres ; quelquefois le monastère, asile ouvert aux souffrances de l'âme, car l'Eglise a toujours pris sous sa protection tout ce qui est misère, faiblesse et infirmité ; et avec la maison du magistrat et du juge civil, la communauté religieuse et séculière était fondée. C'est avec ces éléments si simples que nos communes se sont primitivement constituées. Un appareil si peu compliqué leur a suffi pour traverser une longue suite de siècles ; et telles sont les pierres qu'il faudra toujours poser quand il s'agira de fonder un édifice quelconque de civilisation, soit que le pouvoir veuille assurer la conquête par les colonies, soit que l'industrie agglomère les hommes autour d'un foyer commun si l'on veut donner à ces nouveaux établissements de la vie et de la durée.

II.

CE QUE C'EST QUE LE PRESBYTÈRE.

Qu'est-ce que le presbytère? Des plumes brillantes, habiles à saisir et à peindre le côté poétique des objets, en ont donné plus d'une fois des descriptions pleines de charmes. Essayons, dans un langage plus simple, de vous en faire concevoir une idée plus vraie, plus chrétienne, plus conforme à la sainteté de sa destination et à la gravité du ministère pastoral. La vérité, toujours belle par elle-même, n'a pas besoin, pour plaire à des cœurs tels que les vôtres, de se parer des couleurs de l'imagination. Le presbytère, dans l'acception littérale du mot, s'entend quelquefois d'une assemblée de prêtres vivant en communauté, ou réunis passagèrement pour vaquer ensemble à de studieux loisirs ou aux exercices de la piété.

Ce mot désigne la maison du pasteur secondaire, chargé, sous l'autorité et la direction du premier pasteur, de la conduite d'une portion du troupeau de J. C. C'est la maison du père de famille préposé à l'administration des biens spirituels de la congrégation paroissiale ; c'est la maison du gardien de vos âmes, du gardien de votre Eglise et des trésors sacrés qu'elle renferme, du gardien des cendres de vos pères ; ou plutôt, c'est la véritable *maison commune* incessamment ouverte pour toutes sortes de besoins, à tous les enfants du village ou de la cité. Là, jour et nuit, veille, étudie, intercède et satisfait pour vous, par ses supplications et par ses larmes, un homme qui ne s'appartient plus à lui-même, qui est voué tout entier à vos services et à vos usages, dont les affections ne sont distraites ni partagées par aucun devoir, par aucun sentiment étranger à ses fonctions saintes. Là, le mourant, aux prises avec l'agonie, est toujours sûr de trouver un père, un ami, un sauveur prêt à braver, à toutes les heures du jour, comme dans toutes les saisons de l'année, les pluies, les neiges, les soleils brûlants, les torrents, les précipices, pour le réconcilier avec le ciel et l'assister dans le dernier combat. Là, le malade, le convalescent ne frappe jamais en vain pour se procurer le bouillon fortifiant qui réchauffe ses entrailles, la coupe de vin généreux qui réjouit son cœur. Là, le pauvre ne se présente jamais sans que le digne pasteur ne lui fasse les honneurs de sa propre médiocrité en partageant avec lui le morceau de pain octroyé à sa subsistance.

Là, plus d'une fois, le voyageur égaré a trouvé un asile ; l'étranger, surpris par la nuit et l'orage, le seul foyer où il put ranimer ses membres glacés ; et, dans les temps de discordes civiles, le proscrit de toute opinion, d'heureuses ténèbres qui, le dérobant aux recherches de ses ennemis, sauvèrent sa tête de l'échafaud. Là, des frères, des héritiers avides, divisés par les intérêts, ont toujours sous la main, quand ils veulent accepter sa médiation, un arbitre éclairé, un conciliateur impartial qui, en accordant leurs différends, leur épargne les malheurs d'un procès ruineux, et le malheur plus grand encore de vivre et de mourir dans la haine de leur propre sang.

Là, l'affligé, l'orphelin, une famille en deuil, viennent chercher des conseils, des consolations qui ne leur sont jamais refusés, et obtiennent souvent, par les actives démarches du charitable pasteur, un appui, une protection qui les met sur la voie d'une meilleure fortune. Là encore se traitent et se discutent, avec l'élite des paroissiens, les affaires qui intéressent le temporel de l'Eglise, la gestion et l'emploi de ses deniers, le bon ordre des écoles et la sage dispensation des secours de la charité.

Là aussi se tiennent souvent ces conférences ecclésiastiques où sont agitées et résolues les plus graves questions de la morale et de la science sacrée, et qui n'ont encore d'autre objet que l'intérêt de vos âmes ; vos modestes pasteurs ne voulant pas être savants pour la gloire ou le plaisir de l'être, mais uniquement pour vous rendre plus sages et plus heureux.

Que vous dirons-nous encore, M. F.? Nous ne finirions pas si nous voulions énumérer toutes les choses touchantes, secourables, pieuses que renferme l'idée du presbytère.

Doit-on s'étonner après cela que l'Eglise ait compris cet asile de paix, de prière, d'étude, d'hospitalité au nombre des lieux consacrés ; qu'elle ne l'ait pas distingué dans sa sollicitude du temple lui-même, qu'elle ait voulu ne faire, en quelque sorte, de ces deux constructions qu'un seul et même édifice, en appuyant le toit de la maison du prêtre au toit de la maison de Dieu et qu'aujourd'hui elle nous ordonne de venir le bénir ?

III.

VŒUX A L'ÉGARD DU NOUVEAU PRESBYTÈRE.

En inaugurant en ce jour par les cérémonies de la religion la nouvelle demeure de votre pasteur, nous demanderons au Seigneur qu'il la comble de ses bénédictions. Bénédictions pour son ministre et bénédictions pour ses fidèles ; bénédictions *temporelles* et surtout bénédictions *spirituelles*.

BÉNÉDICTIONS TEMPORELLES. Que cette habitation sainte soit la sauvegarde de toutes celles qui l'entourent ; que ni le feu du ciel, ni le débordement des eaux, ni les secousses violentes, ni les orages ne parviennent jamais à l'ébranler ; qu'elle ait été bâtie, comme ce qui l'est de la main de Dieu, sur une roche solide : *Posuit fundamentum supra petram* (Luc. VI. 48). Que les années, loin d'user ses murs et ses fondements, et de préparer sa ruine dans les âges futurs, ne fassent que la consolider et la rendre ferme et inébranlable comme autrefois la citadelle de Sion....

BÉNÉDICTIONS SPIRITUELLES. Mais que surtout l'esprit de Dieu la visite ; qu'elle soit comme un second temple où les anges viennent aussi se complaire ; qu'elle soit par excellence une maison de prière comme la demeure des anciens prophètes, comme le palais de David et des pieux rois de Juda, ou comme ces solitudes vénérées du désert où vivaient les Antoine et les Pacôme, car celui qu'elle doit habiter est plus par son ministère que le prophète antique, que le roi de Juda et le solitaire de la Thébaïde. Qu'elle soit comme l'asile de la science, comme il est arrivé pour celles des Basile, des Chrysostome, des Ambroise et des Augustin, car le prêtre, son nouvel hôte, doit être toujours un docteur. Qu'il s'exhale de ce lieu béni une odeur de vertu sans exemple, qui, se répandant au dehors, porte l'édification jusque dans les régions voisines. *Vertus sacerdotales :* abnégation, humilité, pureté, obéissance, piété, amour de l'Eglise, zèle pour le salut des âmes ; *vertus chrétiennes :* foi, espérance, charité ; mais charité sans bornes, envers la veuve, l'orphelin, le voyageur, le malade, le persécuté, l'infortuné, le pécheur ; *vertus sociales :* bonté, affabilité, douceur, justice, prudence, grandeur d'âme, noblesse de sentiments, droiture, honnêteté, sentiment du bien le plus parfait, d'amélioration morale, même matérielle, pour les administrés, portant à des encouragements de toute nature pour la marche de l'esprit humain, pour le perfectionnement de l'état social de l'homme pendant les jours tristes de son pèlerinage, afin qu'il puisse mieux atteindre ses destinées éternelles. Qu'enfin une longue suite de pasteurs s'y succède d'âge en âge, saints comme Samuel, zélés comme les apôtres, courageux comme les martyrs, tendres comme un François de Sales et puissants en charité et en œuvres comme un Vincent de Paul. Que le ciel bénisse ces vœux que nous formons tous ici de concert !

CLOCHES.

ALLOCUTION

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHE.

(Mgr PIE, ÉVÊQUE DE POITIERS, EN 1853.)

TEXTE.

Ego vox clamantis : Dirigite viam Domini.

JOAN. I. 23.

Il est dit dans les saintes Ecritures, M. F., et il est certain que Dieu nous a parlé de plusieurs manières. Il a placé dans la création des témoignages irrécusables ; mille voix retentissent sans cesse qui nous parlent de lui, voix du ciel, voix de la terre ; les astres lumineux qui roulent au firmament ; les teintes azurées d'un ciel pur ; les nuages vomissant de leurs flancs déchirés les tempêtes ; les feuilles des arbres, le calice des fleurs ; les leçons du ministre du Seigneur, la voix du prêtre, la voix du remords, la voix de la bonne conscience. Ainsi, voix de la nature, voix de la grâce, voix qui retentit au-dessus de nous ; voix autour de nous ; voix du dehors, voix du dedans ; toutes ces voix ont un langage pour l'âme attentive, l'âme pure, l'âme délicate.

L'univers n'est qu'une vaste harmonie, un délicieux concert, une grande sonnerie. Pas une parole, pas un être qui ne crie, qui ne rende un son et ne dise : Dieu ! Dieu!

Les cieux ont une voix qui proclame sa grandeur : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Vous l'entendez cette voix, vous, M. F., qui lui prêtez l'oreille et lui donnez vos cœurs : *Vox clamantis : Parate viam Domini.*

En dehors de ces voix du ciel, de la terre, de la nature, de la grâce, de la conscience, il est une autre voix que la religion a créée et qui est tout occupée de nous parler de Dieu : c'est la voix de la *cloche catholique.*

BÉNÉDICTION D'UNE CLOCHE. Vous pourriez nous demander que signifient tous ces mystères qui s'accomplissent dans les saintes églises à la bénédiction d'une cloche ; ces rites, ces onctions, ces cérémonies multipliés ? et encore ce concours de peuple, cette convocation du clergé, cette profusion de fins voiles et de tissus ornés de fleurs et de feuillages, ces vapeurs de l'encens, ces chants sacrés, ces longues prières ces aspersions, ces ablutions, ces impositions de noms de saints? Ah! M. F., c'est que la cloche a, elle aussi, un ministère sacré ; la cloche est un prédicateur, un ministre de Dieu qui parle toujours de lui et dans toutes les circonstances de notre vie.

I.

LA CLOCHE SE MÊLE A TOUTES NOS ACTIONS.

1° NAISSANCE. Si j'entre dans un palais ou dans une chaumière, n'importe, un homme m'accueille avec transport ; il m'annonce la bonne nouvelle qui réjouit son cœur : un petit enfant nous a été donné : *parvulus datus est nobis.* La joie du père, devenu père selon la nature, est à son comble; mais bientôt l'enfant de l'homme va prendre une seconde naissance; un second mystère s'accomplit. Pendant que les gouttes, les perles de l'eau baptismale tombent sur cette tête chérie, la cloche s'ébranle ; elle va porter dans le cœur de la mère le sentiment de la vérité de cette parole de J. C. : « Celle qui a donné au monde un fils ne se souviendra plus de ses douleurs ; elle a donné un enfant à Dieu, un héritier à la gloire éternelle : *Vox clamantis : Parate viam Domini.* »

2° PREMIÈRE COMMUNION. Mais bientôt cet enfant a grandi ; plus d'une fois déjà la cloche l'a appelé dans le lieu saint où il doit être instruit, nourri du pain de la vérité, préparé à une nourriture plus exquise. La cloche se fait entendre et annonce un jour de fête. Ce n'est pas la fête de tous les fidèles, c'est une fête particulière, la fête de quelques-uns ; la cloche a retenti le soir ; l'enfant agenouillé, attendri, aux pieds de son père et de sa mère, demande leur bénédiction qui reliera, par des anneaux plus serrés, les liens si doux de leur cœur. Elle retentit le matin, et l'enfant qui a dormi, bercé de rêves, d'heureux rêves, au bruit de ce signal de l'aurore annonçant le plus heureux de ses jours, tressaille d'allégresse ; la cloche fait savoir à tous que le Dieu du ciel a quitté le tabernacle pour devenir le pain de sa créature : *Vox clamantis.*

3° MARIAGE. Qu'elles ont coulé vite ces heureuses années de l'adolescence, pendant lesquelles le père était fier de son fils qui venait se placer à côté de lui, et qui rentrait chaque année dans la maison paternelle, couronné des lauriers de la science ! La mère voyait avec orgueil sa fille dont elle se parait comme de son plus riche ornement et qui était l'objet de ses plus belles espérances. Mais il est écrit : L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse : elle quittera l'aile maternelle. Craintes, joies, tristesses inséparables de ce grand acte, la cloche rend tous ces sentiments qui se pressent au cœur du père et de la mère. Qu'ils sont heureux quand ils peuvent se dire : Ce n'est pas nous, c'est la divine Providence qui, par les événements ordinaires qu'elle a conduits, a accompli les destinées de cette nouvelle existence.

4° FIN DE LA VIE. Du banquet nuptial au soir de la vie l'espace est court ; la cloche, pendant cette intervalle, retentira souvent; trois fois le jour, elle se fera entendre pour nous avertir de prier celui dont le nom est adorable du couchant à l'aurore : *Ab ortu solis usque ad occasum laudabile nomen Domini.* Une fois chaque semaine ses joyeuses volées retentiront plus souvent, appelant au pied des autels, au sacrifice de la sainte victime, au pied de la chaire de vérité, tous les membres de cette grande famille qu'on appelle la paroisse.

Mais voilà que la cloche jette un son nouveau, un son lugubre. Elle annonce qu'un de nos frères est étendu sur son lit de douleurs ; l'huile sainte coule sur les membres du moribond ; tous s'associent aux prières de l'Eglise qui berce ce dernier sommeil ; et bientôt le glas funèbre nous avertira que ce frère s'est endormi dans le Seigneur et qu'il faut unir nos supplications, afin que son âme aille bientôt se reposer dans le sein de Dieu : *Vox clamantis : Parate viam Domini.*

II.

LA CLOCHE APPELLE TOUS LES HOMMES A DIEU.

Vous le voyez, la cloche se mêle à toutes nos actions, à toute notre vie, et elle ne parle pas seulement au vrai fidèle, mais même à celui qui a résolu de ne pas penser à Dieu. La création, M. F., la nature, vous disais-je tout à l'heure, rend un son, une voix pour appeler à Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Mais la plupart des hommes, au milieu de leurs affaires, de leurs plaisirs, cherchent obstinément à s'étourdir, à s'assourdir pour ne pas entendre cette voix ; et si elle est pour le vrai fidèle la voix de Dieu, trop souvent c'est la voix qui crie au désert et qui n'est pas écoutée.

Eh bien! a dit la religion, l'homme veut fermer son oreille pour ne pas entendre les harmonies de la nature et de sa conscience : ô homme ! tu as endormi les sentinelles vigilantes que Dieu a placées dans le ciel, sur la terre et dans ton cœur ; eh bien ! moi, dit-elle, je prendrai une voix qui retentira dans les cités, dans les campagnes, qui parlera aux transfuges de la foi, à ceux qui, renfermés dans leur athéisme pratique, ne veulent pas connaître les joies suaves que je prépare ; à ceux qui, dans leur indifférence calculée, se tiennent éloignés de Dieu ; cette voix, c'est celle de la cloche, la cloche objet d'amour pour ceux qui ont l'âme religieuse, objet de haine pour tous ceux qui veulent vivre sans Dieu.

AUTRE ALLOCUTION.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

Ce qui, au point de vue où nous nous plaçons, constitue la cloche, ce n'est point le métal dont elle se compose, la forme qu'elle revêt dans son moule ; ce n'est pas même le bruit dont elle frappe l'air ; ce sont ses harmonies avec la religion, les arts, la patrie, la nature, la société ; ses rapports avec le ciel et la terre, le monde et le temps, les choses de la vie et les choses de la mort, avec les joies et les douleurs de l'homme. Ce qui constitue la cloche, ce sont ses relations divines, humaines, sympathiques, morales, poétiques ; ce sont les idées qu'elle réveille, les émotions qu'elle fait naître, les services auxquels elle est vouée ; c'est l'écho et le retentissement qu'elle a dans les cœurs, et, si on ose le dire, c'est son intention, son motif, c'est son âme et sa vie. La cloche ainsi entendue est toute d'inspiration catholique. Grande et sublime idée ! Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix du Midi et du Septentrion, voix des peuples et voix de Dieu, voix de la vie et voix de la mort, voix du danger et du secours, voix de la prière et de l'action de grâces ! Dites-nous auquel de nos sentiments la cloche ne s'adresse, auquel de nos devoirs publics ou privés elle ne s'associe, quels actes importants de notre vie elle ne consacre... (*Voy.* Œuv. du card. Giraud).

I.

RAPPORTS DIRECTS DE LA CLOCHE AVEC LE SERVICE DIVIN.

Mais le triomphe de la cloche et sa plus belle gloire est dans son application immédiate au service divin et à la solennisation de nos fêtes. Son ministère ne se borne pas à convoquer le peuple aux assemblées saintes; elle est elle-même une prière, un chant de louange et d'action de grâces. Eh ! qui n'admirerait ici la haute intelligence des motifs et des effets, des rapprochements et des contrastes que révèle l'Eglise dans les cérémonies de son culte, ce sentiment élevé du sublime qui lui fait imprimer à ses symboles le sceau de son génie et le caractère de sa propre grandeur? Pour publier les bienfaits et la louange de Dieu avec une pompe et une magnificence plus dignes de sa majesté souveraine, elle a emprunté deux voix et comme deux organes dont la puissance égale l'étendue : l'orgue et la cloche. L'orgue, voix du dedans, qui déroule ses flots d'harmonie sous les voûtes sonores des basiliques ; la cloche, voix du dehors, qui ébranle au loin la terre du tonnerre de ses mugissements. La cloche, expression de la prière publique dans les temples consacrés à la religion ; l'orgue, voix des anges et des saints, qui descend sur la multitude recueillie pour soupirer à son oreille les joies et les gloires du ciel....

Mais, par-dessus tout, que les sentiments de vos cœurs accompagnent les vibrations de la cloche ; soyez à son égard comme à l'égard des psaumes du roi-prophète dont S. Augustin a dit : *Si orat psalmus, orate; si gemit, gemite; si gratulatur, gaudete ; si timet, timete* (*in Ps.* XXX). (*Voy.* ce discours dans les *Œuvres* du Card. Giraud.)

II.

LA CLOCHE S'ASSOCIE A TOUTES NOS ACTIONS.

Naissances, mariages, sépultures, victoires, traités de paix, anniversaires de douleur ou de gloire, elle mêle les pompes de sa grande voix à toutes les fêtes de la famille, de la patrie, de la religion. Sentinelle attentive à tous les accidents qui peuvent mettre en péril la sûreté publique, que l'ennemi se montre, que l'incendie éclate, que les fleuves débordent, elle pousse le cri de détresse pour appeler toutes les forces sur un point menacé.

CLOCHES.

AVANTAGES

ET BIENFAITS DES CLOCHES.

(LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.)

TEXTE.

Laudate Dominum in cymbalis bene sonantibus.

PS. CL. 5.

L'Eglise ne se contente pas, M. C. F., d'éclairer nos intelligences par les bienfaits de son enseignement; elle nous instruit encore, elle nous mène à Dieu par les cérémonies de son culte et la pompe de ses solennités.

Mère attentive et vigilante, elle fait contribuer à son action sur les âmes ce que les hommes consacrent aux usages les plus ordinaires de la vie. En spiritualisant la matière, elle lui prête le langage des intelligences et lui impose une sorte d'apostolat.

De là, la vertu puissante du culte catholique; de là les vives impressions produites par tout ce qui concourt à l'éclat de nos cérémonies, depuis les vases d'or et les riches décorations du sanctuaire jusqu'à cette voix solennelle qui publie du sommet de nos églises la louange de Dieu et convoque au pied des autels tous les membres de la grande famille.

Et, pour ne parler aujourd'hui que de la cloche, qui ne sait combien sa mystérieuse parole a de puissance; combien sont vifs et populaires les sentiments qu'elle sait réveiller dans les cœurs?

Nous bénirions Dieu, dans toute l'effusion de notre cœur, si, après avoir éclairé votre foi sur l'usage des cloches, nous pouvions vous faire apprécier et aimer davantage ces voix amies, qui vous racontent si merveilleusement toutes les phases de l'existence chrétienne, toutes les sollicitudes maternelles de la religion.

I.

VOIX RELIGIEUSE DES CLOCHES.

Il est impossible de rendre le malaise, l'indéfinissable sentiment de désolation qui règne au sein de la campagne ou de la cité que n'émeut plus cette voix puissante; il semble que les relations entre Dieu et l'homme s'y sont brisées, et que la terre ne correspond plus avec le ciel.

C'est que la cloche est le plus pathétique, le plus grandiose, le plus magnifique de tous les instruments; on peut tout lui demander, parce qu'il peut tout exprimer. Plus on écoute ses harmonies, et mieux on conçoit qu'entre l'être dépendant et faible et la Majesté souveraine, cette grande voix de nos sanctuaires peut seule rapprocher les distances, et devient l'unique interprète assez fort pour transmettre jusqu'au trône de Dieu nos joies et nos tristesses, nos prières et nos repentirs.

II.

SENS MYSTIQUES DES CLOCHES.

De pieux auteurs ont attaché divers sens mystiques et spirituels à l'usage des cloches. Les uns les regardent comme la figure des apôtres et des hommes évangéliques, dont il est écrit que *le son de leur voix s'est fait entendre par toute la terre* (Ps. XVIII. 15); les autres y ont vu l'image de l'Eglise même, consacrant cet airain sonore comme une bouche de prophète qui s'en va publier sur les toits le symbole de notre croyance et convoque, en criant sur la montagne, les peuples aux saintes assemblées; d'autres, enfin, ont découvert, dans les cloches de chaque sanctuaire en particulier, l'emblème du pasteur chargé de presser, de conjurer à *temps*, à *contre-temps* (Tim. IV. 2.) et de *forcer* en quelque sorte les fidèles, selon le témoignage de l'Ecriture, à *entrer dans la salle du festin* (Luc. XIV. 24).

III.

ELLES ONT REMPLACÉ LES TROMPETTES D'ARGENT DES ISRAÉLITES.

Les cloches ont remplacé les trompettes d'argent dont il est parlé dans le chap. X des Nombres. Elles étaient, par l'ordre formel du Seigneur, confiées aux enfants d'Aaron, à l'effet de convoquer le peuple d'Israël pour lui indiquer l'heure du sacrifice, et, par leurs sons plus ou moins prolongés, ces trompettes marquaient les différents mouvements que l'armée devait opérer pendant son séjour dans le désert. C'est la raison pour laquelle, autrefois, la fonction de sonner les cloches ne pouvait être remplie que par des lévites.

IV.

LA CLOCHE N'EST ÉTRANGÈRE A AUCUNE DE NOS GRANDES ÉMOTIONS.

Du berceau à la tombe, elle se mêle à la vie humaine pour en consacrer les joies, pour en pleurer les douleurs, pour en rappeler les devoirs; on dirait la voix de l'ange tutélaire que la foi nous montre à côté de chaque homme, guidant ses pas, inspirant son cœur, souriant à ses innocents plaisirs, sympathisant avec ses souffrances, gémissant sur ses erreurs.

La cloche ne reste étrangère à aucune des grandes émotions du chrétien. A notre entrée dans la vie, elle nous salue d'une voix maternelle, et annonce par ses joyeux carillons un nouveau-né à la famille, un citoyen à la patrie, un élu pour le ciel.

Fêtes des cités, fêtes des peuples, fêtes de la patrie, que deviendrait votre allégresse sans la voix solennelle qui semble tomber des cieux pour confondre les âmes dans un même enthousiasme, dans l'exaltation des mêmes transports? Qui précipite les bras armés aux frontières menacées? qui annonce au jour du danger la fin des alarmes de la patrie, si ce n'est l'airain sonore qui proclame la victoire? La cloche, du haut des flèches aériennes, est comme une sentinelle dont le regard vigilant protége nos champs et nos cités. Si les torrents dévastateurs franchissent leurs rivages, si des toits de nos maisons jaillit la flamme de l'incendie, n'est-ce pas la cloche d'alarme qui réunit et qui sauve? C'est toujours par la cloche, c'est par son intermédiaire imposant que la terre chrétienne fait monter vers le ciel ou ses gémissements, ou sa reconnaissance.

Ainsi, M. F., c'est la cloche qui symbolise la communauté de biens spirituels; sa voix proclame dans les airs cette majestueuse union de foi, d'espérance et de charité que l'Eglise seule a reçu mission de réaliser parmi les hommes.

Eclatez, voix imposantes et harmonieuses! portez jusqu'à la région des étoiles nos hymnes saintes et nos chants de prières! dites au firmament nos hommages, publiez la grandeur du *Dieu dont il raconte la gloire* (Ps. XVIII. 1), et confondez ainsi dans une même pensée et la terre et les cieux : *c'est la foi d'Israël et l'ordonnance du Dieu de Jacob!* (Ps. LXXX.)

V.

ELLE EST NOTRE AMIE AU DELA DU TOMBEAU.

Ajoutons que cette communauté de sentiments et de pensées, d'affection et de bienveillance qui s'opère au son de la cloche, se continue au delà du tombeau. Un chrétien arrive à ses derniers moments, on accourt en grande hâte auprès du ministre sacré. Airain pieux, hâtez-vous de gémir et de prier dans les airs jusqu'à ce que les fidèles viennent avec vous prier et gémir dans les temples! Qu'il est beau, qu'il est touchant ce concert de vœux et de prières! *Partez* maintenant, *âme chrétienne*, l'Eglise a intercédé, le sang d'un Dieu vous a purifiée!

Grâce à la cloche, le plus obscur, le plus ignoré des hommes, l'étranger, l'exilé expirant loin du sol de la patrie, le pauvre délaissé à qui nulle main amie n'a fermé les yeux, peut espérer à son dernier moment qu'un regret l'accompagnera à la tombe, qu'une larme ne sera pas refusée à sa dépouille mortelle, et qu'une prière suivra son âme devant le tribunal de Dieu.

VI.

ELLE RÉVEILLE LES PLUS PIEUX SENTIMENTS.

Nous n'avons pas encore énuméré tous les bienfaits de la cloche. Qui pourrait dire toutes les pensées criminelles qu'elle a étouffées, les penchants mauvais qu'elle a réprimés? Je vois la plume échapper de la main de l'impie, et j'entends sa conscience, où Dieu tonne, compter avec effroi les tintements lugubres de la mort. Que de fois, au milieu de ses désordres, elle a retenti à l'oreille du pécheur comme une menace prophétique, comme un avertissement salutaire! Que de fois elle a réveillé son âme d'un engourdissement mortel en lui rappelant les joies pieuses de l'enfance, les dernières recommandations d'une mère, toutes les émotions nobles et pures de la vie!

VII.

SERVICES DE LA CLOCHE AU VILLAGE.

Mais c'est surtout au village que les services rendus par la cloche se font mieux sentir. Et que serait, sans la cloche et son influence civilisatrice, la vie de l'habitant des campagnes, courbé sous le poids de durs travaux? une vie de privations sans dédommagements, de peines sans compensation. La cloche est pour lui un motif de foi et de prières, d'espérance et de résignation, en même temps qu'elle devient son régulateur et son guide. Placée entre le ciel et la terre, elle annonce les premières clartés du jour, appelle l'homme au travail, et l'engage à louer le Dieu qui va verser aux vallées et aux collines, ou l'onde rafraîchissante des nuées, ou les feux vivifiants du soleil. Trois fois le jour, elle l'invite à bénir, par l'entremise de la Reine des anges, celui qui donne aux fruits leur maturité, aux champs leur parure.

En appelant le pauvre aux leçons du pasteur, en le conviant au banquet eucharistique et aux solennités de la religion, la cloche adoucit les peines de sa condition, rend moins amer le pain de la misère et lui procure, par la pompe de nos cérémonies, les seules jouissances qu'une sauvage incrédulité a cependant essayé plus d'une fois de lui ravir. Elle lui annonce qu'il est un lieu auguste, un palais où il peut se présenter avec toute la simplicité que commande le malheur; que là, il peut prendre place à côté du riche; qu'une table est dressée à laquelle il peut s'asseoir; que le maître qui l'invite ne fait acception de personne...

ALLOCUTION

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CROIX.

(UN CONTEMPORAIN. — *Tribune sacrée.*)

(*Voy.* pour des matériaux le sujet INVENTION DE LA CROIX, ci-dessus, page 9.)

TEXTE.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.

I Cor. II. 2.

A la vue de cette croix que vos mains viennent d'élever, M. F., en face de ce Christ dont les bras étendus nous protégent, en présence de toute cette multitude dont les mains, les yeux et les cœurs sont attachés sur cette image auguste, je ne trouve plus d'autres paroles que celles du grand Apôtre pour exprimer tous mes sentiments de pieux enthousiasme, pour m'associer à vos saints transports; oui, je me fais gloire et honneur de ne savoir qu'une chose : c'est Jésus, et Jésus crucifié.

Considérez ce symbole vénérable qui nous présente le spectacle étonnant d'un condamné à mort, d'un supplicié, d'un crucifié qui, tant de siècles après son trépas, trouve d'innombrables adorateurs qui aiment en lui jusqu'à ces clous dont il est percé, jusqu'au diadème d'épines dont il est couronné, jusqu'aux opprobres dont il est rassasié. Considérez ce spectacle étrange d'un Juif obscur qui, cloué entre deux scélérats, meurt du supplice des esclaves, maudit et déshonoré, et qui, après dix-huit cents ans, voit encore s'élever des mouuments à sa gloire; considérez ces merveilles, M. F., et vous demanderez avec moi la science de Jésus et de Jésus crucifié.

Cette science, chrétiens, cette connaissance de la croix, je la réduis à deux points : 1° *La croix offre à l'esprit la meilleure preuve de la religion;* 2° *la croix offre à nos cœurs la plus douce consolation.*

Ier POINT.

LA CROIX OFFRE A L'ESPRIT LA MEILLEURE PREUVE DE LA RELIGION.

Vous savez ce qu'était la croix avant J. C.; vous savez quelles ignominies et quelles douleurs elle exposait à la vue des peuples quand elle s'élevait portant un grand coupable, isolé entre la terre et le ciel, triste objet d'horreur et de pitié. Voyez ce qu'elle est devenue depuis que J. C. a voulu l'adopter pour son lit funèbre : elle est le plus bel ornement de la chaumière, la plus riche parure de la mère de famille, la plus digne récompense du mérite, le plus éclatant témoignage de la bravoure, le symbole dominateur des hameaux et des cités, le plus noble fleuron de la couronne des rois; elle protége nos campagnes, elle défend la cendre de nos morts; elle a pris le premier rang sur les autres emblèmes de notre culte, elle est montée jusque sur nos tabernacles, et de là, fait courber tous les fronts et fléchir tous les genoux. Voilà l'œuvre sublime de la puissance de Dieu.

Et vous dirai-je, M. F., par quels degrés s'est opérée cette immense révolution, quels en furent les héros? Quand la croix parut pour renverser tous les cultes, les faux dieux régnaient seuls, adorés par les peuples, célébrés par les poëtes, assis dans les temples où les beaux-arts avaient déployé toute leur pompe séduisante; les faux dieux régnaient inséparablement unis au gouvernement des peuples, regardés comme leurs législateurs, leurs défenseurs et leurs pères. Pour renverser cet échafaudage de grandeur, pour faire crouler cet Olympe dont les empereurs romains étaient les pontifes et que des millions de glaives protégeaient, le vrai Dieu ne voulut employer qu'un vil instrument de mort : une croix. J. C. paraît; sa morale se réduit à ces deux mots : « Portez votre croix et me suivez. » Il dit, et quelques artisans de Galilée, quelques pauvres pêcheurs, Pierre, André, Paul se dispersent dans le monde, annoncent un nouveau culte, et répondent aux savants comme aux ignorants : « Nous ne savons qu'une chose, c'est la croix de notre Maître. » Cette croix, Pierre et André y montent après J. C. Mais ces hommes qu'on a crucifiés comme des esclaves, égorgés comme des scélérats, ces hommes ont changé le monde par la vertu de la croix. Au lieu de ces divinités commodes qui consacraient le vol, l'ivresse, la débauche, le monde a embrassé cette croix dont la devise sera toujours : Haine de soi-même et crucifiement de toutes les inclinations mauvaises, charité et dévouement pour tous les hommes, devenus frères au pied de la croix.

Qui de nous, M. F., ne verrait ici le doigt de Dieu? Oui, cette croix que nous venons bénir est la preuve permanente de la divinité de la religion; cette croix nous rappelle à la fois et celle qui fut élevée sur le Calvaire, au milieu des cris d'un peuple en délire, et celle qui, aujourd'hui, domine Rome et lui conserve le titre de reine du monde; cette croix nous rappelle à la fois et celle qui fut proscrite par le fer et le feu, et celle aussi qui reste debout sur les tombeaux de ses démolisseurs vaincus, et va poursuivant ses conquêtes pacifiques au sein des nations encore idolâtres.

La croix est une preuve invincible que la religion catholique, apostolique et romaine est la seule vraie, la seule divine. Les sectes protestantes ont abattu les croix, les ont renversées du faîte de leurs temples, les ont bannies de leur sanctuaire; le vaisseau de Pierre est le seul qui n'ait point déshonoré ce pavillon, abjuré cet étendard; seule notre Eglise demeure donc fille légitime, parce que seule elle n'a point rougi des insignes de J. C.

Pour nous, M. F., conservons religieusement le souvenir de cette croix auguste qui, sur le Calvaire, fut chargée du prix de notre rançon et reconquit nos droits à l'éternité. C'est pour perpétuer le souvenir des bienfaits de la croix que nous venons de l'arborer comme un trophée glorieux.

Quand nous passerons auprès d'elle, rappelons-nous ses triomphes merveilleux. Saisis alors de respect, nous ne rougirons jamais de découvrir nos fronts et d'incliner nos têtes devant ce monument si simple, et pourtant si auguste de la perpétuité de notre foi. A nos petits-enfants, comme aux prétendus sages du siècle, nous montrerons cette croix avec un pieux orgueil, et nous leur demanderons avec confiance : Quelle autre main que celle du Tout-Puissant a pu substituer à l'idolâtrie si fière de quarante siècles l'étrange culte d'un condamné à mort? Quel autre bras que celui de Dieu a pu renverser la philosophie hautaine par la folie de la croix, et le glaive des empereurs par la faiblesse de cette croix toujours ensanglantée et toujours victorieuse, souvent brisée et jamais détruite?

C'est ainsi, M. F., que la croix se présente à nos esprits comme la preuve palpable de la divinité de la religion catholique.

IIe POINT.

LA CROIX OFFRE A NOS CŒURS LA PLUS DOUCE CONSOLATION.

Chose étrange, M. F.! il semble qu'on ne devrait trouver au pied de la croix que du sang et des larmes, et elle est la source des plus douces consolations.

A la vue du Sauveur du monde expirant entre deux scélérats pour racheter l'univers, à la vue de cette sublime mère de la douleur, on pleure, et il y a dans ces larmes un bonheur qui n'est pas de la terre; le culte de la croix devient alors facile, on s'y livre avec amour, et la prière devient un délassement. Ah! ne me dites plus que vous ne trouverez pas un moment à consacrer à Dieu! Vous passez près de la croix, pouvez-vous ne pas prier? Ne dites plus que la fatigue et la chaleur accablant et vos mains et vos esprits, vous empêchent d'élever à Dieu une pensée de votre cœur; vos fronts inclinés vers la terre ne peuvent se relever sans rencontrer cette croix, pouvez-vous ne pas exprimer un sentiment de résignation? Ne me dites plus que, le soir, vos corps épuisés et vos esprits abattus ne soupirent qu'après le repos; vous passez, au retour du travail, en face de cette croix, pouvez-vous lui refuser un regard?

La croix plantée sur le bord d'un chemin, M. F., rappelle mille souvenirs consolants. Elle annonce une population chrétienne qui rend à Dieu ce qui est à Dieu. Elle prédit au voyageur une charité hospitalière, au pauvre une compassion efficace; le malade du hameau peut diriger jusqu'à son ombrage ses pas chancelants, il y trouvera et le modèle et le médecin des âmes souffrantes.

Salut, ô croix de notre Sauveur! dominez nos campagnes comme un témoignage éternel de la victoire de la religion sur l'impiété comme un symbole pacifique de l'empire de J. C; restez auprès de ce chemin comme l'ami du passant, le guide du voyageur, le compagnon de nos travaux. Salut, ô croix de notre Sauveur! demeurez auprès de nos habitations pour nous rappeler à de religieux souvenirs, et que, sous votre ombre tutélaire, nous nous aimions comme les enfants d'une même famille. Ainsi soit-il.

TRAITS.

LA VUE DE LA CROIX. Un missionnaire étant entré un jour dans une case isolée, vit un nègre d'environ quarante ans, assis sur un banc. Le missionnaire lui ayant demandé ce qu'il faisait : « Oh! Père, je suis malade; voyez! » Et il lui montrait ses mains et ses bras déjà paralysés. « Je ne puis plus travailler. Voyez, Père, combien je souffre! » Le missionnaire l'exhorta à souffrir ses maux avec patience et courage, à les offrir souvent à Dieu pour l'expiation de ses péchés. « Ah! Père, s'écria-t-il en fixant ses regards sur une croix de bois attachée au feuillage de sa case, pour qui souffrirai-je, si ce n'est pour l'amour de N. S. J. C. ? Oui, Père, j'ai offensé le bon Dieu qui m'a tant aimé, mais j'espère qu'il m'accordera mon pardon. »

La croix de ce bon nègre était simple et grossièrement travaillée, mais elle disait beaucoup à son esprit et à son cœur, et sa vue remplissait son âme de consolation, d'espérance et d'amour (*Trésor des Noirs*).

LES PÈLERINS DE ROME. Les pèlerins qui vont à Rome ne manquent pas d'aller prier à Sainte-Marie Majeure, au pied du berceau du Fils de la Vierge; à Saint-Jean de Latran, devant la table sur laquelle il célébra la Cène; puis ils vont à Sainte-Praxède, devant la colonne où fut attaché le Sauveur durant sa flagellation, et là ils montent à deux genoux les degrés du prétoire que monta J. C. durant sa Passion; de là ils vont encore à Sainte-Croix y adorer le bois sacré de la vraie croix qui y est conservé avec le plus grand soin. Qui ne voit dans ces pieuses stations la consolation et l'espérance du petit et du pauvre en ce monde? Il va visiter une crèche, la table de la Cène, la colonne de la flagellation, la croix du Calvaire, lui qui n'a aussi qu'une chaumière, qu'un peu de pain, que des douleurs et des crucifiements dans son chemin d'épines (*Rome chrétienne*).

ALLOCUTION

POUR LA PLANTATION D'UNE CROIX DE MISSION.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

(Voy. pour des matériaux le sujet INVENTION DE LA CROIX, ci-dessus, page 9.)

TEXTE.

Cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum.

JOAN. XII. 32.

Le Seigneur a régné. Que tous les cœurs tressaillent d'allégresse et d'amour. Monument de sa victoire, la croix vient de s'élever à nos yeux enchantés. Jour remarquable entre tous les jours, précieuse solennité! La voilà cette croix victorieuse du monde, ce signe auguste que vous avez porté en triomphe sur vos épaules, fières de se ployer sous un si noble poids. Vos yeux l'ont vu cet admirable spectacle, cette pompe religieuse de prêtres, de vierges, de magistrats, se prolonger dans vos rues, se déployer dans vos places publiques, au milieu des larmes, de l'attendrissement, des bénédictions de tous les fidèles, les vieillards retrouvant des forces pour suivre le cortége du Dieu vivant, les enfants bégayant le nom de Jésus dans les bras de leurs mères, tous les cœurs émus, toutes les âmes ouvertes au bonheur, le ciel plus pur et plus serein en signe de sa réconciliation avec la terre. Vous les avez entendus ces chants solennels de l'Eglise, cette musique guerrière, ces cantiques répétés avec un accent si pur et si vrai, avec l'accent de l'âme, ces cris de *Vive Jésus, Vive sa croix!* que les échos redisent de loin en loin comme pour avertir toutes les campagnes voisines de prendre part à notre joie.

I.

O! M. F., qu'elle est belle cette religion qui fait goûter des plaisirs si purs et si doux, qui, en parlant aux yeux, parle en même temps au cœur; qui suspend toutes les douleurs, charme toutes les peines, console toutes les infortunes, électrise les âmes avec une croix de bois et un pauvre missionnaire qui parle de Dieu et de ses miséricordes! Que ces solennités sont différentes des folies et des extravagances de l'impiété!

II.

Mais en reposant vos yeux sur une scène si touchante, n'oubliez pas les engagements sacrés qu'il vous faut contracter aujourd'hui à la face du ciel et de la terre. C'est du haut de cette Croix que J. C., votre Maître et le mien, a pardonné à ses ennemis, a prié pour ses persécuteurs; c'est aussi au pied de cette Croix que vous allez promettre d'abjurer toutes les haines, tout sentiment d'aigreur et d'amertume; c'est au pied de cette Croix que vous aller jurer de vous maintenir dans cette paix précieuse que vous avez recouvrée avec le Seigneur, avec vos frères, avec vous-mêmes, et de vous confondre tous dans les mêmes sentiments d'amitié fraternelle et de charité chrétienne. Non, plus de distinctions, de rivalités odieuses, plus de divisions entre des cœurs également faits pour s'estimer et se chérir; qu'un même sentiment vous pénètre et vous domine, qu'un même cri sorte de vos bouches et de vos cœurs : Nous pardonnons, nous pardonnons!

III.

Hélas! M. F., nous vous quittons, notre ministère finit auprès de vous. Vous dire qu'il en coûte à notre cœur, ce serait nous défier de la correspondance du vôtre; mais ces regrets, quelque vifs qu'ils soient, combien ils sont adoucis par la joie que nous éprouvons à laisser au milieu de vous l'étendard du salut! Non, nous ne vous aurons point quittés; vous pourrez toujours nous entendre, nous vous parlerons, nous vous exhorterons toujours par cette Croix où J. C. lui-même, le Grand Missionnaire, remplit l'office de prédicateur, de conseiller fidèle, de tendre consolateur; tant que ce signe sera élevé au milieu de vous, nous ne désespérerons jamais de la conversion des pécheurs, de la persévérance des justes.

Cette Croix est exposée à tous les regards pour vous avertir de veiller sans cesse, de marcher en la présence du Seigneur qui éclaire tous nos pas et toutes nos démarches. Elle étend ses bras secourables pour répandre la paix dans vos maisons et dans vos familles, la bénédiction dans vos champs et dans vos héritages. Elle est placée à la porte de votre ville, afin que vous ne puissiez y entrer ni en sortir sans rencontrer sur votre passage l'image de votre Dieu, sans lire sur ce bois sacré l'abrégé de votre foi et de vos devoirs. Que d'autres cités s'honorent de posséder de superbes monuments, de riches galeries, de somptueux palais; vaine magnificence qui peut bien nourrir l'orgueil, exciter la curiosité, mais qui ne dit rien au cœur, qui ne sèche pas les larmes, qui ne rend les hommes ni meilleurs ni plus heureux. Pour nous, mettons notre gloire et notre confiance dans cette Croix qui a sauvé le monde et qui sauvera la France. Voilà votre monument et votre plus ferme rempart.

Venez à cette Croix; que l'étranger, édifié de vos exemples, apprenne à la respecter. Maîtres, veillez à ce qu'elle soit honorée par vos serviteurs. Pères de famille, inspirez-en l'amour et la vénération à vos enfants, et lorsqu'un jour ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites à la vue des témoignages éclatants de la protection du Seigneur : Quelle est donc cette dévotion singulière qui s'attache à cette croix : *Quæ est ista religio?* Que signifie ce monument exposé à la vénération des fidèles? *Quid sibi volunt lapides isti?*... Vous leur répondrez, M. F. : Dans une année chère à notre souvenir, des missionnaires sont venus de la part du Ciel, qui, en nous réconciliant avec une religion douce et bienfaisante, nous ont réconciliés avec nous-mêmes, et en nous rendant à la vertu, nous ont rendu le bonheur. Or, pour éterniser la mémoire de cette époque heureuse, ils ont élevé cette Croix, qui renferme à elle seule tout le christianisme, l'abrégé de notre morale et tout l'ensemble de la foi. Ainsi le bien se perpétuera de génération en génération, toutes les bouches rendront gloire à Dieu et répéteront d'âge en âge ce cri qui réjouit le Ciel, qui fait trembler l'enfer, qui sanctifie et console la terre : *Vive Jésus, Vive sa Croix!*

AUTRE ALLOCUTION

POUR PLANTATION DE CROIX EN GÉNÉRAL.

(UN CONTEMPORAIN.)

Le voilà ce signe auguste du salut du monde, qui étend ses bras à l'Orient et à l'Occident pour nous indiquer que le Sauveur des hommes appelle toutes les nations à la connaissance de son nom et à la pratique de son culte. Il s'élève en haut, parce qu'il a à nous montrer le Ciel, notre patrie. Il est orné des instruments de la Passion, pour nous rappeler les souffrances que nos péchés ont coûtées à notre divin Rédempteur. Voici maintenant pour nous un autre Calvaire, voici un lieu béni et à jamais mémorable et pour vous et pour vos enfants et pour les générations futures.

Mais quelle signification aura chaque jour pour nous ce symbole? Celle qu'il a dans tous les pays chrétiens.

1° Cette Croix sera le signe de la foi de tout un peuple. Elle sera pour nous tous comme les monuments qu'élevaient le peuple de Dieu lorsqu'il venait d'être témoin d'un prodige. Elle sera un des monuments de votre croyance en la rédemption des hommes, de votre attachement à la religion chrétienne, à cette foi de vos pères que vous avez gardée intacte et que vous voulez transmettre de même à vos enfants; elle sera un monument de votre amour pour J. C., et de votre tendre dévotion pour le mystère de ses cruelles souffrances. Elle sera encore le signe de votre force, de votre fermeté dans les luttes, les combats, les contradictions et les martyres de tout genre que vous pourriez avoir à endurer pour la pureté de votre foi.

2° Elle sera le signe de la charité.

Quand, dans vos troubles et vos discordes, vos yeux se tourneront de ce côté, le calme rentrera dans vos âmes. Vous vous souviendrez de la parole d'amour et de pardon qui en descendit sur le Golgotha : *Pater, Dimitte, illis, non enim sciunt quid faciunt* (Luc. XXIII. 34). Alors vos haines tomberont, vos clameurs cesseront, la paix rentrera au foyer, elle sera dans toutes les demeures, au-dedans, au-dehors, il n'y aura plus ici qu'un bercail et qu'un pasteur : *Fiet unum ovile et unus pastor.*

3° Elle sera le signe protecteur de la cité.

Il est raconté dans les Ecritures (Exod. XII) que dans une nuit de châtiment l'ange exterminateur eut pour mission de traverser la terre d'Egypte et d'y frapper de mort les premiers-nés de chaque famille. Une seule chose pouvait l'empêcher de jeter la mort sur le seuil des maisons, c'était la vue du sang de l'agneau pascal qui les aurait marquées : *Erit autem sanguis vobis in signum in ædibus in quibus eritis; et videbo sanguinem, et transibo vos; nec erit in vobis plaga disperdens quando percussero terram Ægypti* (Exod. XII. 13.)

Il est aussi, désormais, dans cette cité un signe qui arrêtera le courroux de l'ange et qui l'empêchera d'ouvrir sa main pour répandre la malédiction. Ce signe, c'est cette croix. Elle fit trembler les démons au haut du Calvaire, en ce jour même où la puissance leur avait été donnée : *Hæc est enim potestas tenebrarum.* Quand elle fut élevée vers les cieux et que le Fils de l'homme put dire : *Cum exaltatus fuero omnia traham ad meipsum*, sa puissance mystérieuse commença à éclater. La multitude la regardait avec effroi, le Centurion et ses soldats se frappaient la poitrine, le voile du temple se déchira, le soleil s'éclipsa, la terre trembla d'horreur, et les sépulcres rendirent plusieurs de leurs victimes. O Croix! O Jésus, notre Sauveur!

C'est par ce signe que Constantin remporta la victoire, c'est par ce signe que les apôtres renversèrent l'idolâtrie et convertirent le monde, et vous ne voudrez pas qu'il vous protége efficacement. Loin d'ici désormais les fléaux, les calamités, les désastres, parce que l'arbre de vie nous protége. Nous nous reposons à son ombre bienfaisante. Nous saluerons cette Croix avec respect et piété, nous nous agenouillerons à ses pieds en faisant monter vers les cieux nos ferventes prières. Nous reproduirons son image sainte sur nos personnes, nous ornerons nos cœurs des vertus dont elle est le symbole. Qu'elle demeure à jamais au milieu de nous, qu'elle protége nos enfants et nos derniers neveux, et qu'elle soit pour nous tous le gage assuré du salut éternel : *Vive Jésus, Vive sa Croix*, dans les siècles des siècles!

INSTRUCTION

SUR L'ÉRECTION D'UN CHEMIN DE LA CROIX.

(*Ex diversis.*)

(*Voy.* pour des matériaux le sujet INVENTION DE LA CROIX, ci-dessus page 9.)

TEXTE.

Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.
I PETR. IV. 1.

C'est ce jour béni entre tous, qui a été choisi pour l'érection d'un *Chemin de la Croix* dans cette paroisse. Venez entendre raconter, M. F., l'excellence et les avantages de cette tendre dévotion. Elle est faite pour tous les âges, pour tous les états de l'âme, pour toutes les situations de la vie. Elle convient aux enfants dont le cœur tendre et sensible s'ouvre si aisément aux pieuses impressions que fait naître la vue de l'innocente victime souffrant et mourant pour nos péchés; aux vieillards qui ont tant à pleurer pour les fautes de leur longue vie; aux hommes mûrs de tous les rangs qui prient si peu, aux vierges et aux mères chrétiennes à qui la douce et sainte compassion des souffrances du Sauveur semble avoir été léguée par les femmes de Jérusalem; aux ignorants, qui possèdent, grâce à cette pieuse pratique, une formule abrégée des vérités de la foi et des préceptes de la morale; aux savants qui peuvent s'y élever aux considérations les plus sublimes; à l'affligé dont elle console la douleur par le spectacle d'une douleur plus extrême et non méritée; à l'heureux du siècle qui ne peut se pardonner les délices d'une vie molle et sensuelle quand il voit les amertumes qu'elles ont coûtés à l'Homme-Dieu; au juste, qu'elle enflamme par l'émulation d'une vertu plus parfaite; au tiède qu'elle réveille d'un assoupissement et d'une langueur voisine de la mort; au pécheur qu'elle excite à la détestation de ses voies par le motif le plus propre à créer un homme nouveau; au pénitent, à qui un charitable Ananie ne peut prescrire, comme remède et comme préservatif, une satisfaction plus méritoire que la pratique du chemin de la croix. Enfin, disons-le par un seul mot, cette dévotion est chère à toute âme catholique par cela seul que nous l'avons reçue de l'Eglise.

Puisque vous aurez le bonheur de la pratiquer désormais, je vous dirai, pour vous y porter avec ferveur, que les avantages que vous en retirerez sont nombreux. Cette dévotion sera pour vous : 1° *Une école où vous apprendrez la religion;* 2° *une pratique qui vous portera à la pénitence et avancera votre sanctification;* 3° *une source intarissable de consolations dans vos afflictions;* 4° *et un trésor de biens spirituels.*

I.

ÉCOLE OU NOUS APPRENONS LES VÉRITÉS DE LA RELIGION.

Cette dévotion nous montre d'abord Dieu et ses perfections; ensuite Dieu et ses mystères (*Voy.* le sujet *Chemin de la Croix*, au IIIe point, 2e subd. *Cette dévotion est pleine d'instructions* p. 181). Nous y voyons en outre le baptême, la pénitence et tous les sacrements; car ce sang qui ruisselle de toutes les plaies de Jésus-Christ est aussi le même dont la vertu nous est appliquée par les canaux de la divine grâce, pour nous guérir, nous relever, pour entretenir et fortifier en nous la vie céleste! Puis, en regard des mystères et des perfections de Dieu, nous voyons les mystères et les faiblesses de l'homme. On en a fait la remarque avant nous; toute l'histoire de notre chute se retrouve avec ses circonstances dans les scènes de notre réparation, et cet accord si surprenant n'est pas un fait des moins dignes de fixer l'attention d'un esprit grave, car le hasard ne rencontre point ainsi.

Là, comme dans le premier tableau de l'humanité déchue, se voient un jardin, un homme, une femme, un arbre mystérieux; un nouvel Adam remplissant ce qui manque à la pénitence du premier; une nouvelle Eve, véritable *Mère des vivants*, qui n'est plus condamnée, comme la première, à n'enfanter que des morts; le bois vainqueur à son tour de l'enfer, qui avait vaincu par le bois. Jésus dépouillé de ses vêtements, c'est notre premier père, déchu de ses honneurs, chassé ignominieusement du *paradis de volupté*, et s'apercevant avec honte de sa nudité, dès qu'elle n'est plus voilée par son innocence. Jésus tombant jusqu'à trois fois sous sa croix pesante, c'est l'homme humilié sous le joug de la triple concupiscence des yeux, de la chair et de l'orgueil; ce sont les trois grandes blessures qu'il a reçues de sa chute, et dans son entendement qu'obscurcit l'ignorance, et dans sa volonté que déprave la convoitise, et dans son corps dévoué aux misères de la vie et aux horreurs de la mort. La couronne d'épines que porte Jésus, et ce lambeau de pourpre qui le couvre moins qu'il ne le signale à la moquerie de la multitude, c'est la dérision dont Dieu punit cette prétention insensée qu'avait affectée le premier Adam d'être semblable au Très-Haut.

Que vous dirons-nous, M. F.? *Cherchez vous-même et vous trouverez*, et des scènes de la Passion bien étudiées, bien méditées, vous verrez sortir une foule d'autres aperçus, de rapprochements, d'applications non moins sensibles. Le christianisme tout entier, le ciel et la terre, Dieu et l'homme et le médiateur qui les unit, tout est là. Le livre du peuple est trouvé, et même le livre du sage, s'il veut apprendre ce qu'il lui importe le plus de savoir et de croire : c'est la croix de Jésus-Christ et la voie sainte qui nous en représente les mystères; ce sont des épines, des clous, du bois et du sang?

II.

PRATIQUE QUI NOUS PORTE A LA PÉNITENCE ET AIDE NOTRE SANCTIFICATION.

1. PÉNITENCE. Ecole des plus graves et des plus hauts enseignements, la voie de la Croix est surtout l'école des devoirs, le cours le plus complet de toutes les vertus évangéliques, avec ce singulier avantage qu'ici le maître qui nous instruit est en même temps notre modèle et que nous ne recevons pas de sa bouche une leçon qu'il ne sanctionne et ne persuade par l'autorité de son exemple. Quel goût, quel sentiment, quel attrait de justice, quel regret amer de l'innocence perdue ne fait pas naître dans l'âme infidèle la contemplation de ces scènes déchirantes? C'est alors que le pécheur dont le cœur s'est enfin ramolli à la vue d'un sang si précieux s'écrie : Malheureux que je suis, c'est moi qui ai mis ce calice amer dans les mains de mon Sauveur! O blessures, ô épines, ô clous, ô croix, ô douleur immense, en vous voyant je suis forcé de dire : voilà mon ouvrage. Et alors son âme se brise, et il crie à son Dieu qui pardonne : Grâce, car je veux être à vous. C'est ainsi que la dévotion du chemin de la croix excite le repentir et procure des conversions.

2. SANCTIFICATION. L'amour est la source de la sanctification, parce qu'il est la source de toutes les vertus. Or, n'est-ce pas au Calvaire qu'est son foyer le plus ardent et que les saints ont puisé ces sentiments généreux qui les ont élevés si fort au-dessus d'eux-mêmes et leur ont fait produire ces actes d'héroïque vertu que nous admirons dans leur vie? Quel cœur ne serait blessé des blessures du Sauveur? Comment ne pas aimer un Dieu qui nous a donné de si grandes preuves d'amour? Et une fois embrasés de ce feu divin de la charité, qui pourra nous arrêter dans notre course?

III.

SOURCE INTARISSABLE DE CONSOLATIONS DANS NOS AFFLICTIONS.

Les saintes tristesses de l'Evangile n'ont pas ce sentiment amer que portent avec soi les tristesses du monde. A ceux qui s'étonneraient de nous voir placer des trésors de consolations dans des scènes plaines de douleurs, nous n'avons qu'une chose à dire : vous ne connaissez pas l'onction que Jésus a attachée à sa croix; vous ne savez pas qu'en bénissant les larmes, il leur a donné une douceur que n'égalent pas les rires dissolus et les joies profanes. Vous donc qu'éprouve la souffrance, marchez à la suite de Jésus-Christ dans la voie de sa croix : *Venite ad me omnes qui laboratis...* (Matth. XI. 28). Lui qui dans ses amertumes n'a pas eu de consolations pour lui-même, en a d'infinies pour chacune de nos blessures. Vous avez des peines, mon cher frère, et des peines cruelles, nombreuses, mais : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (Thren. I. 12).

IV.

TRÉSORS DE BIENS SPIRITUELS.

Les Souverains Pontifes considerant les fruits abondants de salut que l'exercice du Chemin de la Croix devait produire ont ouvert par cette dévotion les trésors de grâces dont ils sont les dispensateurs. Par l'effet de leur libéralité, nos Stations particulières sont favorisées d'autant d'indulgences que celles même de Jérusalem. Elles sont très-nombreuses parce que plusieurs papes ont fait des concessions particulières. Aussi cette dévotion se trouve-t-elle enrichie d'une manière étonnante. En outre, ces indulgences, les unes plenières, les autres partielles, sont applicables aux vivants et aux morts. Voyez, M. F., quels immenses avantages vous pouvez retirer de ce pieux exercice! Depuis qu'il est établi, presque toutes les églises se sont empressées de l'accepter, depuis la basilique des cités jusqu'à l'oratoire du hameau.

Si les motifs que nous venons de vous présenter ont fait sur vous quelque impression, M. F., vous embrasserez avec amour une dévotion que tant de titres recommandent à votre estime et aux empressements de votre zèle. Vous la pratiquerez, cette voie sacrée, si vénérable par l'antiquité et la sainteté de son origine, si grande par les souvenirs de gloire qu'elle réveille, si précieuse par les grâces qui l'accompagnent et les privilèges dont elle est enrichie. Vous la fréquenterez dans la compagnie de Jésus-Christ, de sa divine Mère, de ses fervents disciples, avec tant d'illustres et saints personnages qui y sont entrés avant vous. Vous la suivrez dans le secret pour votre consolation, et en public pour l'édification de vos frères; dans les temps ordinaires et dans les circonstances plus solennelles où le peuple fidèle s'y presse sous la conduite du pasteur; à toutes les époques de l'année, mais plus spécialement dans le saint temps du carême, avec lequel ce pieux exercice s'harmonise si heureusement par les sentiments de pénitence qu'il inspire. Vous la suivrez pour les besoins de l'Eglise qui combat et pour le soulagement de l'Eglise qui souffre. Votre église n'est plus désormais de celles qui sont privées des Stations, vous avez le précieux avantage de les voir appendus aux murs sacrés, ces tableaux qui sont l'histoire frappante et détaillée de toute la passion; venez avec empressement vous agenouiller, prier et pleurer devant ces figures sacrées, et vous y trouverez le salut de vos âmes. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

SUR LA DÉVOTION DU CHEMIN DE LA CROIX.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

(*Voy.* pour des matériaux le sujet INVENTION DE LA CROIX, ci-dessus, page 9.)

TEXTE.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

LUC. IX. 23.

Je me propose aujourd'hui, M. F., de vous parler de la dévotion connue sous le nom de *Chemin de la Croix* : *Via crucis*. Je veux vous en montrer l'excellence et les avantages et par conséquent vous en recommander la pratique. Que de choses à dire sur cet immense sujet! Cette dévotion est une des plus riches en enseignements, en consolations, en fruits de grâces et de vertus, en toutes sortes de bénédictions spirituelles. Elle est récente dans ses formes, mais aussi ancienne que le christianisme si on l'étudie dans ses motifs ; elle est à la portée des âmes simples, sans rester au-dessous des esprits cultivés ; elle convient à tous les âges de l'âme, à toutes les situations de la vie. Ce que je veux vous montrer en particulier dans cette instruction c'est que cette dévotion est 1° *vénérable par l'antiquité et la sainteté de son origine ;* 2° *grande par les souvenirs de gloire qu'elle réveille ;* 3° *précieuse par les grâces qui l'accompagnent et les privilèges dont elle est enrichie.*

Ier POINT.

DÉVOTION VÉNÉRABLE PAR L'ANTIQUITÉ ET LA SAINTETÉ DE SON ORIGINE.

1re SUBDIVISION. — **Cette origine est au Calvaire.**

Pour trouver l'origine de la dévotion de ce *Chemin de la Croix* que nous vous exhortons à suivre, M. F., nous devons remonter la chaîne des temps et poursuivre, sans nous arrêter, notre marche jusqu'au Calvaire. C'est au pied de cette colline à jamais illustrée par la mort d'un Dieu que nous le voyons commencer. Notre adorable Sauveur est le premier qui y soit entré, ou plutôt c'est lui qui l'a ouvert, qui l'a tracé, en y laissant l'empreinte de ses pieds ensanglantés. Mais, en en acceptant pour lui-même toutes les rigueurs, il en a aplani les difficultés à ceux qui doivent y marcher à sa suite. Hélas! il ne nous demande à nous, pécheurs, que de l'arroser de larmes; pour lui, il l'a baigné de son sang. Sur cette longue route qui se déploie de la maison de Pilate jusqu'au sommet du Golgotha, il n'est pas une station qui ne lui ait coûté un douloureux effort.

2e SUBD. — **Des premiers qui ont suivi la voie de la Croix.**

Après Jésus, ou plutôt avec lui et le suivant d'aussi près que peuvent le lui permettre ses forces abattues par la douleur, nous voyons s'avancer Marie, sa sainte Mère. Vient ensuite le disciple que *Jésus aimait,* et que pour cette raison même, il voulut avoir pour témoin et pour compagnon de cette marche laborieuse. N'oublions pas ensuite le pieux Centenier, à qui le chemin de la croix ouvrit le chemin du ciel; et vous, femmes éplorées de Sion, qui accompagnâtes de vos gémissements le convoi lugubre du Fils de l'homme, et dont la charité compatissante sera célébrée comme la généreuse *prodigalité de Madeleine* (Marc. XIV. 9). Cette dévotion, M. F., peut donc se glorifier à bon droit d'une haute antiquité et d'une sainte origine.

3e SUBD. — **Premiers chrétiens.**

Peut-on douter que les fervents disciples de la Croix, ces fils que le Calvaire venait d'engendrer à la foi chrétienne, ne se soient fait, dès les premiers temps qui suivirent la mort de Jésus-Christ, une douce habitude d'aller méditer sur les traces encore sanglantes de leur Maître, de recueillir, pour ainsi dire, à chacune de ses stations, cette *vertu divine qui sortait de lui et guérissait tous les maux* (Luc. VI. 19). Les noms des monuments élevés sur la place même où les mystères se sont accomplis et qu'ils ont conservés jusqu'à ce jour attestent que la piété chrétienne était dès le commencement en possession de les fréquenter.

IIe POINT.

DÉVOTION GRANDE PAR LES SOUVENIRS DE FOI QU'ELLE RÉVEILLE.

1re SUBDIVISION. — **La noblesse de Rome : sainte Hélène.**

Après les temps de persécution où la foi proscrite n'osait se produire qu'avec une timide circonspection, la dévotion envers les Lieux-Saints ne tarda pas à profiter de la paix et de la liberté rendues à l'Eglise par l'avénement du grand Constantin au trône des Césars. Sur la trace de ces fidèles obscurs ou opprimés, visitant en secret et dans l'ombre du mystère la terre consacrée par les souffrances de l'Homme-Dieu, voyez accourir tout ce que Rome possède de plus grand : la noblesse: le génie, la science, la vertu ; un Jérôme, prodige de savoir et de pénitence; d'illustres dames romaines : une Paule, une Eustochie, plus grandes par leur foi que par le sang des Scipions qui coule dans leurs veines ; les majestés mêmes de l'empire : une Hélène, plus fière d'avoir retrouvé le *bois* vénérable qui reçut les derniers soupirs de son Dieu que du titre d'Auguste, que le Sénat vient de lui décerner.

2e SUBD. — **Les croisades.**

Voyez ces hommes intrépides et pleins de foi qui vont délivrer la Cité sainte d'une odieuse oppression. Après les premiers moments donnés à l'exaltation du triomphe, quel spectacle va nous offrir leur foi! Toute une armée à genoux, le front prosterné, pleure en voyant le Calvaire. Son roi, le noble Godefroi, marche à sa tête, nu-pieds; il ne veut pas qu'une couronne d'or ceigne son front, là où le Roi des rois a été couronné d'épines.

3e SUBD. — **Les pèlerinages.**

Grâce à ce magnanime élan, la dévotion des Saints-Lieux se communique bientôt comme une flamme rapide à tous les points du monde chrétien. Durant des siècles, toutes les routes de Jérusalem, la terre et la mer, se couvrent de flots de pèlerins, avides de contempler l'immortel Tombeau reconquis sur l'infidèle.

Et encore, tant est puissante la majesté des souvenirs, voyez de nos jours les hommes d'élite tourner leurs regards vers Jérusalem ; ils vont s'incliner devant la croix du Saint-Sépulcre comme le simple peuple, et la plus belle page de leurs brillants itinéraires est due à l'inspiration qu'a suscitée en eux leur passage par la Voie Sacrée.

IIIe POINT.

DÉVOTION PRÉCIEUSE PAR LES GRACES ET PRIVILÉGES DONT ELLE EST ENRICHIE.

1re SUBDIVISION. — **Indulgences, calvaires.**

Le zèle du saint pèlerinage en Terre-Sainte s'étant ralenti par suite du refroidissement de la piété et par la crainte des difficultés et des périls semés sur une longue route, à travers des contrées inhospitalières, le cœur des Souverains Pontifes s'est ému à la pensée que le plus grand nombre des fidèles seraient désormais privés des grâces singulières attachées à la visite des Saints-Lieux, s'ils n'étendaient ces faveurs au delà des limites où jusqu'alors elles avaient été renfermées. Ils ont donc appliqué au Chemin de la Croix, qui est la voie figurative qu'a suivie Jésus-Christ, les mêmes priviléges dont leurs pieux prédécesseurs avaient enrichi la voie réelle du Calvaire. Ils ont fait plus ; pour ôter toute excuse à la tiédeur, tout prétexte à l'indifférence, ils ont permis que cette voie sainte fût érigée dans toutes les églises, les oratoires publics; ouvrant, pour ainsi dire, cette fontaine de grâces à la porte de chacune de nos maisons, afin que tous puissent librement y puiser les eaux de la vie éternelle.

2e SUBD. — **Cette dévotion est pleine d'instructions.**

(*Voy.* ci-dessus, p. 180, § 1er.)

Suivez le Chemin de la Croix et voyez avec quelle majesté d'ensemble et quelle précision de détails toute l'économie de la religion va se développer à vos regards? Dieu d'abord et ses adorables perfections; sa grandeur, qui nous apparaît jusque dans ses infirmités ; sa puissance qui se montre plus admirable dans la régénération de l'homme que dans sa création ; sa sagesse qui concilie si merveilleusement les droits de la justice et de la miséricorde ; sa sainteté si jalouse, qui frappe l'innocent parce qu'il le voit revêtu des apparences du crime ; sa justice si rigoureuse, qui *n'épargne pas même son propre Fils ;* sa bonté incompréhensible, qui livre ce Fils unique à la mort pour nous sauver ; Dieu et ses mystères ; la Trinité, que rappelle à chaque station la doxologie qui les termine; l'Incarnation, car ce Jésus que vous voyez portant sa croix est le même Sauveur qu'une Vierge a conçu et enfanté ; la Rédemption, car c'est ici que notre rançon est payée; l'Eucharistie, car ce corps qu'il livre aux outrages des soldats, c'est la même chair qu'il vient, dans son dernier repas, de donner à son Eglise.

3e SUBD. — **Cette dévotion convertit et sanctifie.**

En effet, le but principal de cette dévotion est moins de nous rendre savants que de nous rendre bons, moins de parler à l'esprit que de sanctifier et convertir les âmes. Pécheurs, qui voulez sortir de vos tristes voies, nous n'avons pas de meilleur conseil à vous donner que d'entrer dans celle de la croix de votre Sauveur! Quel goût, quel sentiment, quel attrait de justice, quel regret amer de l'innocence perdue ne fait pas naître dans l'âme infidèle la contemplation de ces scènes déchirantes? Comment ne pas haïr le péché quand on voit qu'il a été la cause et l'instrument de tant de souffrances?

4e SUBD. — **Cette dévotion console les âmes affligées.**

Ce n'est pas le spectacle du bonheur qu'il faut présenter aux âmes affligées si l'on veut adoucir leurs peines. Telle est la mystérieuse organisation de notre cœur que, s'il est souffrant et malheureux, il ne peut se distraire de ses maux que par la compassion d'une plus grande misère. Et si cette misère est immense, nos douleurs n'iront-elles pas s'abîmer comme une goutte d'eau dans cet océan d'amertume? Or, voyez au Calvaire la souffrance de Jésus-Christ votre Sauveur. Marchez avec lui à sa suite et vous serez consolés? *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* (Matth. XI. 28).

SERMON

POUR LA CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE.

(M. L'ABBÉ COMBALOT, 1850).

(Voir aussi le sujet TEMPLES, 2e part., p. 57, du *Panorama des Prédicateurs.*)

TEXTE.

Gloria et divitiæ in domo ejus.

Ps. CXI. 3.

Où se trouve cette gloire, où peut-on, M. F., rencontrer ces richesses divines dont veut nous parler ici le Saint-Esprit? Elles sont dans la maison de J. C. Cette maison, c'est son temple, ce temple ce sont nos églises catholiques.

Voilà le sujet que je viens traiter aujourd'hui devant vous. Vous êtes appelés à concourir à la construction d'un temple catholique; eh bien! M. F., je veux vous faire comprendre, si Dieu m'en fait la grâce, qu'il est impossible de concourir à une œuvre plus excellente et plus parfaite en soi.

C'est l'œuvre la plus excellente pour deux raisons : 1° *parce qu'il n'en est pas de plus glorieuse à Dieu;* première réflexion; 2° *parce qu'il n'en est pas de plus nécessaire et de plus utile à l'homme;* deuxième réflexion.

Bienheureuse vierge Marie, tabernacle du Dieu vivant, vous qui êtes le temple le plus beau que la main de Dieu ait bâti, laissez tomber sur mon cœur un rayon de la lumière céleste, afin que je puisse répandre sur mes frères les richesses cachées dans le temple de J. C. *Ave, Maria.*

Ier POINT.

BATIR UN TEMPLE CATHOLIQUE C'EST CONCOURIR A L'OEUVRE LA PLUS GLORIEUSE A DIEU.

1re SUBDIVISION. — Parce que par le temple catholique Dieu sanctifie l'univers et l'homme.

1° L'UNIVERS. Dieu s'était bâti deux temples : l'*univers* et l'*homme*. L'univers est un temple qui manifeste la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Eh bien, M. F., ce premier temple a été profané par de criminels outrages, il a été souillé par de grandes apostasies. Adam tombe, et dans sa chute il entraîne la création tout entière; et depuis cette chute universelle, aux entrailles de la terre a coulé le mal, de telle sorte dit S. Paul : *Omnis creatura ingemiscit et parturit. Omnis creatura exspectat revelationem et resurrectionem Dei.*

Le paganisme, à son tour, a profané ce temple. Y eut-il jamais profanation plus grande, plus universelle que celle du paganisme? Bossuet l'a dit dans son magnifique langage : « L'univers, qui était le temple de Dieu, devint un temple d'idoles, et tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. » Notre siècle a vu une pareille profanation. Toutes les œuvres de l'homme que sont-elles devenues? L'idolâtrie et la matière. Voyez autour de vous comme tout est matérialisme, sensualisme, panthéisme, c'est un paganisme nouveau. Eh bien, cela ne peut durer, il faut que Dieu purifie le monde. Comment le purifie-t-il? Par le temple catholique.

En effet, c'est dans ce temple que le Verbe fait chair lave cet univers dans son sang et le purifie de toutes les souillures qui l'ont profané. Ecoutez la pensée d'Origène : « Lorsque l'autel du Calvaire fut élevé au sommet du Golgotha, le sang de la victime immolée sur cet autel purifia l'univers souillé de crimes. »

L'Eglise, entrant pleinement dans la pensée d'Origène, déclare formellement que le sang de J. C. a purifié l'univers : *Terra, pontus, astra, mundus, Christi lavantur sanguine.* Mais d'autres profanations se succèdent et il faudra qu'il y ait du sang versé perpétuellement sur ce monde. Eh bien! transportez-vous dans nos temples chrétiens, c'est là que toujours le sang de J. C. lavera l'univers, et nous pouvons écrire sur le frontispice de nos tabernacles cette parole : *Terra, pontus, astra, mundus, Christi lavantur sanguine.*

2° L'HOMME. L'homme à son tour était devenu un temple. Voyez Adam au sortir des mains de Dieu, quel temple magnifique! L'univers ne sait pas que Dieu existe, mais l'homme connaît Dieu, il est son pontife dans cet univers.

Voyez-le, son entendement, c'est la voûte presque infinie de ce temple; sa mémoire, le passé, le présent, l'avenir qui s'y reflètent, est comme la nef qui conduit au sanctuaire. Ce sanctuaire, c'est le cœur de l'homme; dans ce sanctuaire il y a un autel, sur cet autel une victime, un feu sacré, l'amour qui ne doit jamais s'éteindre.

Eh bien! l'homme a profané son temple, il a renversé son autel, il a chassé Dieu de son cœur, il a déifié toutes ses passions..... Or, M. F., c'est par le temple catholique que vous serez purifiés, c'est par les sacrements qu'on y administre que vous serez régénérés, c'est par la prière que vous viendrez y répandre que vous obtiendrez la grâce du pardon et de la réédification.....

2e SUBD. — Parce que Dieu y montre les merveilles de sa puissance et de sa bonté.

1° PUISSANCE. Tous les prodiges de la puissance infinie de Dieu se révèlent dans le temple catholique. Qu'y a-t-il de plus étonnant que l'action du saint sacrifice? Où est-ce que Dieu manifeste sa puissance à l'égal de ce qui se passe sur l'autel, quand le prêtre tenant dans ses mains l'hostie, élément qui va être consacré par sa parole, élève la substance de ce pain pour la changer en la substance même du corps de J. C. ?

Si la voix d'un thaumaturge rappelait devant vous un cadavre à la vie vous seriez étonnés et stupéfaits. Eh bien, chaque jour dans le temple du Seigneur il se passe quelque chose de plus étonnant encore; la voix d'un prêtre, d'un missionnaire y arrache un homme à ses vices, à ses passions, un homme qui avait voué son âme à Satan; d'une parole il rend la vie à son âme et il le ressuscite.

2° BONTÉ. Dieu est infiniment bon. La création de l'univers est la manifestation, l'épanchement de la bonté divine, mais ce n'est toutefois que l'ombre de cette bonté infinie. C'est dans son temple, par la communication de l'Eucharistie, que Dieu s'épanche infiniment sur nous, et nous donne un témoignage infini d'amour. Si J. C. vous donnait tout l'univers, s'il vous donnait la possession d'un monde à vous seul, ce ne serait rien; mais se donner lui-même, que peut-il faire de plus?

IIe POINT.

BATIR UNE ÉGLISE C'EST FAIRE CE QU'IL Y A DE PLUS UTILE A L'HOMME.

Le temple catholique produit trois merveilles, envisagé dans ses rapports avec l'homme : 1° *il le civilise;* 2° *il le sanctifie;* 3° *il lui ouvre les portes du temple éternel.*

1re SUBDIVISION. — Le temple catholique civilise l'homme.

Il n'y a que trois éléments de civilisation dans le monde : 1° *la vérité;* 2° *la charité;* 3° *la vertu.* Or, ces trois éléments sont tous dans le temple de J. C.

1° VÉRITÉ. On ne peut civiliser l'homme avec l'erreur, car elle n'enfante que le mal. Or, la vérité ne se trouve que dans l'Eglise catholique, et il y a dans cette Eglise trois chaires d'où descend cette vérité incorruptible : la chaire pontificale, la chaire épiscopale unie au centre de la vérité, et la chaire paroissiale unie à l'épiscopat. Maintenant entrez dans une église c'est la chaire paroissiale, par conséquent l'élément civilisateur par excellence.

2° CHARITÉ. On ne peut civiliser le monde que par la charité. Or, je déclare, avec une conviction profonde, que la charité ne se trouve que dans le temple catholique. L'égoïsme faisait le fond du paganisme, il fait le fond de toutes les hérésies, de toutes les sectes. J. C., lui seul nous a apporté la charité et cette charité est prêchée à toute heure dans ses temples par ses ministres.

3° VERTU. Le crime ne peut civiliser puisque sa prospérité c'est la ruine. Eh bien! comment s'engendre la vertu? Elle est une chose surnaturelle, elle est impuissante à notre force native, nous la trouvons dans la confession, par les sacrements, par la grâce de J. C., dans l'Eucharistie, toutes choses que vous ne rencontrez que dans le temple de J. C.

On ne peut civiliser le monde qu'avec trois choses : *la vérité, la charité et la vertu,* et ces trois choses se trouvent, la 1re dans la chaire catholique, la 2e à l'autel et la 3e au tribunal de la réconciliation, c'est-à-dire toutes trois dans le temple catholique.

2e SUBD. — Le temple catholique sanctifie l'homme.

Voyez comme tout concourt, dans le temple de Dieu, à former les saints! L'histoire de J. C., écrite dans son Evangile, les vertus de la bienheureuse vierge Marie, la morale de l'Evangile, voilà ce que nous prêchons tous les jours; est-il rien de plus saint que ces choses?

Qu'y a-t-il de plus sanctifiant que les sacrements? (*Développer en parcourant un à un les sacrements.*)

3e SUBD. — Le temple catholique ouvre le temple éternel.

J'ai ajouté qu'il ouvrait le tabernacle de la vie. En effet, le temple catholique est le vestibule du temple éternel, ce n'est pas autre chose. C'est comme un aqueduc divin, si j'osais me servir de cette expression, qui va prendre l'eau éternelle aux fontaines de l'éternelle foi, qui descend sur la terre, l'épanche dans vos âmes, et comme cette eau veut remonter à son niveau, elle vous élève et vous porte au pied du trône de J. C. voilà le temple catholique.

Eh bien! M. F., bâtissons des temples, travaillons à bâtir des églises.

APPROPRIATION A LA CIRCONSTANCE. Je viens implorer votre zèle, votre piété active pour doter une paroisse considérable d'une église... C'est une paroisse fervente mais pauvre... Celle qu'elle possédait est en ruines et il lui est impossible, laissée à ses modiques ressources, de la relever.....

Bâtir une église, M. F., c'est l'œuvre la plus glorieuse à Dieu, c'est l'œuvre la plus utile à l'homme, c'est l'œuvre de civilisation, de sanctification, de glorification par excellence. Hâtez-vous donc, répondez à l'appel de ce peuple, à celui de son zélé pasteur; pasteur sans église, pasteur sans chapelle, pasteur sans autel, qui vous implore par ma voix; faites cette aumône pour la gloire de Dieu, pour le salut de vos frères, pour le vôtre propre. L'aumône rachète les péchés, disent nos saints livres, ici vous la faites non-seulement aux hommes, non-seulement à tout un peuple, mais comme à Dieu même auquel vous dédiez et édifiez, de vos propres mains, un temple.....

ALLOCUTION

POUR LA BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE D'UNE ÉGLISE.

(Mgr BUISSAS, ÉVÊQUE DE LIMOGES, 3 juillet 1853.)

TEXTE.

Et ipse fundavit eam Altissimus.

Ps. LXXXVI. 5.

Nous sommes ici réunis aujourd'hui, M. F., (pour relever de saintes ruines, *si c'est une reconstruction, sinon on dira*) pour perpétuer la gloire de l'Eglise catholique dans la fondation d'un nouveau temple et ajouter un nouveau fleuron à sa couronne. Quelle preuve plus éloquente, M. F., de la perpétuité de cette même Eglise et des destinées éternelles qui lui furent promises par son chef divin! Le fer des persécutions, les assauts de l'incrédulité, les divisions du schisme et de l'hérésie, les révoltes orgueilleuses de la raison et du scepticisme, l'enfer, en un mot, détachant toutes ses puissances, rien n'a pu prévaloir contre elle, et elle ne cesse de renaître à toute heure, aussi forte et aussi jeune que le jour où elle descendit du ciel pour la première fois; les orages des révolutions passent sur elle sans imprimer même une ride à son front.

I.

Le temple qui va s'élever, M. F., et dont nous allons poser la première pierre au nom de l'Eglise, au nom de cette cité, n'aura pas une signification moins glorieuse.

1° Au point de vue particulier qui le signale d'abord à votre foi, il sera la preuve vivante d'une sorte de renaissance de la piété et de la foi de nos pères; il témoignera du zèle religieux des habitants de cette paroisse et proclamera hautement le dévouement habile, l'activité intelligente de notre premier magistrat; il dira le concours généreux de tous les membres de la municipalité et l'empressement des fidèles de toute la contrée à répondre à l'appel de la religion et de la charité. Voilà, M. F., la première signification de ce temple.

2° Il en est une autre plus élevée encore et plus simple. Le temple, en général, est tellement lié à l'action de l'Eglise de J. C. au sein de l'humanité, qu'il est comme la forme matérielle de cette société des âmes, et c'est évidemment pour cela qu'il en porte le nom et qu'on dira l'église de saint N..., comme on dit dans un sens purement spirituel l'Eglise de J. C. Oui, le temple avec ses étroites limites tracées sur le sol, avec ses fondements, matériaux grossiers jetés dans des profondeurs souterraines, ses murailles composées de pierres travaillées et choisies, son faîte, couronné d'honneur et de gloire, le temple est une vivante image de l'Eglise catholique, de ses origines lointaines, de ses glorieuses destinées. C'est d'abord la famille des patriarches avec son dépôt des saintes traditions révélées à l'origine du monde; c'est le peuple Juif avec sa religion de figures et de sanglants sacrifices; et quand la pierre angulaire, qui est J. C., est enfin placée, l'édifice s'élève et s'agrandit de siècle en siècle dans d'immenses proportions. Enfin, comme le temple est un édifice construit par la piété et l'amour des fidèles chrétiens à la gloire de J. C., l'Eglise est une sorte de temple immense, édifice spirituel construit par J. C., au sein de l'humanité, pour servir d'asile aux croyants fidèles de tous les âges. Cette Eglise s'élève au milieu des erreurs et des vices de la terre, comme autrefois l'arche du déluge, portant les traditions célestes et la race élue, s'élevait de plus en plus vers le ciel, en planant sur les vastes iniquités du genre humain.

II.

C'est donc ici, c'est dans ce temple que vous viendrez, fidèles de la paroisse, participer aux grâces et aux trésors de l'Eglise. Vos enfants y recevront, avec le baptême, le caractère sacré du chrétien et viendront plus tard au banquet de l'Eucharistie prendre la nourriture des forts. Le sacrement de mariage y perpétuera par ses bénédictions ces unions saintes qui donnent à l'Eglise de pieux fidèles et à la patrie de généreux citoyens. Après une vie pleine d'œuvres, de labeurs et de mérites, vous viendrez vous reposer et dormir à l'ombre de ces murs pour y attendre le dernier réveil, et d'autres vous succéderont dans vos mérites comme dans votre foi. Un jour, dans des siècles peut-être, ce temple fragile, comme tout ce qui est sorti de la main de l'homme, s'écroulera dans ses ruines, sous le poids du temps; mais la religion en sortira toujours également jeune, comme ce qui vient de Dieu; vos descendants lui élèveront, comme l'ont fait vos pères, comme vous le faites aujourd'hui vous-mêmes d'autres temples nouveaux et glorieux, et cette cité qui la verra à jamais fleurir dans son sein, sera toujours fidèle à sa foi catholique et aux enseignements qu'elle reçut de ses premiers apôtres et de la longue chaîne de ses pasteurs.

Et vous, Messieurs, dont la présence rehausse l'éclat de cette solennité, magistrats dévoués, vous savez quelle doit être l'alliance de la société, dont vous proclamez et faites respecter les lois, avec la religion qui les inspire et qui les consacre. Vous savez que la pierre fondamentale de ce temple est l'image de J. C., véritable pierre angulaire qui seule, comme nous le disions tout à l'heure, soutient l'édifice religieux et social. Vous l'avez noblement compris, Messieurs, et nous sommes heureux et reconnaissants que vous soyez venus le témoigner par votre honorable concours.

AUTRE ALLOCUTION

POUR LA CONSÉCRATION D'UNE ÉGLISE.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Angustus est mihi locus, fac spatium mihi ut habitem.

Is. XLIX. 20.

La fille de Sion au jour de son deuil et de sa stérilité, se plaignait tendrement au Seigneur du triste abandon où il la laissait gémir, lorsque Dieu, touché de ses larmes, daigna lui adresser par son prophète des paroles heureuses : Voici, dit-il, que votre image est écrite sur ma main droite; vos murs abattus sont toujours présents à mes yeux; mais enfin les architectes sont venus; le marteau destructeur qui vous avait frappé s'est brisé lui-même dans la main de l'impie : *Venerunt structores tui destruentes et dissipantes te, a te exibunt.* Portez vos regards autour de vous et voyez : les pierres dispersées se sont réunies, vos déserts et vos solitudes refleurissent, la terre de votre ruine est trop étroite pour vos nouvelles tribus, et les enfants de votre vieillesse ne cessent de vous crier : *Angustus est mihi locus, fac spatium ut habitem.*

Je viens donc en ce jour, M. F., répéter au milieu de vous cette parole prophétique : O Eglise, élevez-vous, agrandissez-vous, parce que vos enfants se multiplient et que de nombreuses générations accourent s'abriter dans votre enceinte! Déjà vos épargnes pieuses, le trésor de votre pauvreté, le trésor de la Providence ont bâti cette maison du Seigneur, déjà notre religion va la consacrer par les mains de son Pontife vénéré : que nous reste-t il, sinon de vous inviter à entrer dans l'esprit de cette pieuse et sainte cérémonie?

I.

1° Autrefois Salomon célébra la dédicace du temple par l'immolation de victimes sans nombre, sacrifice convenable à un peuple grossier, qui ne voyait que par les yeux et n'entendait que par les sens. A des chrétiens pourvus des yeux illuminés de la foi, il faut aussi des victimes, mais des victimes spirituelles. Venez donc, M. F., adorons le Seigneur dans son temple nouveau; qu'un feu divin descendu du ciel, dévore l'holocauste, c'est-à-dire toutes nos vieilles passions

Venez, sacrifiez-lui, M. F., en ce jour, tout le vieil homme, tout ce qu'il y a de coupable en vous; immolez-lui l'hostie de louange, le parfum des oraisons, l'encens de vos prières et de vos cantiques; précieux sacrifice des lèvres : *Vitulos labiorum.*

2° Et maintenant que les cœurs s'élèvent en haut : *Sursum corda!* Que nos pieux désirs aillent chercher Dieu et l'invitent à descendre dans son tabernacle! Ecrions-nous avec le Sage : Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement la terre : *Ergone putandum quod vere Deus habitet super terram?* Si le ciel et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cet édifice terrestre que nos faibles mains ont bâti! Mais enfin vous avez choisi et sanctifié ce lieu pour la maison de la prière et du sacrifice (Paralip. III).

Que le juste comme le pécheur y trouvent toujours une égale miséricorde.

II.

Mais il est temps de nous élever à de plus hauts mystères. Et comment honorerions-nous ce sanctuaire extérieur et visible, sans nous rappeler ce temple spirituel que nous portons au dedans de nous-mêmes, où J. C. habite par sa grâce?

Comment oublierons-nous cette belle parole de S. Bernard : qu'en célébrant la dédicace d'une église, nous célébrons notre fête, notre propre solennité; que les temples ne sont saints qu'à cause de nos corps, nos corps qu'à cause de nos âmes, nos âmes à cause de l'Esprit-Saint qui habite en nous! Ne sommes-nous pas nous-mêmes la maison de Dieu, et le Seigneur a-t-il sur la terre une demeure plus agréable que le cœur du juste? Là aussi est un autel où s'accomplissent les mystères. Là aussi est un trône où Dieu règne et nous fait régner : *Regnum Dei intra vos est.* Là aussi est écrite la loi sainte; non sur des tables de pierre, mais sur les tables animées du cœur : *In tabulis animata cordis.*

Ah! chrétiens, Dieu n'a pas toujours demandé pour son culte de vastes basiliques : l'autel de gazon suffisait au sacrifice d'Abel, l'arche, au sacrifice d'Israël errant dans le désert; les catacombes, au sacrifice des premiers chrétiens, mais il a toujours dit aux âmes fidèles : *Inhabitabo in illis* (II Cor. VII). Ce n'est donc pas assez de respecter ce temple matériel, si nous ne respectons en même temps le temple invisible de notre âme.

Ames timides qui craignez de trop donner à Dieu, âmes étroites et resserrées par l'amour de vous-mêmes et par l'amour des créatures, élargissez-vous et faites place à J. C.; âmes pleines du monde et de ses illusions, qui faites entrer dans vos desseins tout l'univers, comment voulez-vous que le Seigneur habite au milieu des projets de la cupidité, des calculs de l'avarice, du mouvement de toutes les passions? Ah! J. C. souffre violence en vous; il gémit sous le poids de ces sollicitudes entassées, il n'en peut plus, il respire à peine, il vous crie : Eh quoi! mon cœur se dilate, il s'ouvre pour vous, vous n'y êtes point à l'étroit : *Cor nostrum patet ad vos!* et le vôtre est serré pour moi. Ah! dilatez-vous donc aussi : *dilatamini et vos!*

BÉNÉDICTION D'UNE STATUE OU IMAGE DE LA SAINTE VIERGE.

ALLOCUTION

A L'OCCASION D'UNE BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE LA Ste VIERGE.

(LE CARDINAL DUPONT, ARCHEVÊQUE DE BOURGES.)

Nous vous avons conviés, M. F., à cette solennité, comme à une fête que vous-même avez préparée. Ce jour où s'accomplit ce que vous avez promis dans un élan de foi et d'amour, n'est-il pas, à la lettre, le jour de votre solennité, et pourriez-vous ne pas le saluer de ce nom avec transport, vous qui avez été les organes d'une pensée si sainte, et qui vous êtes montrés, pour en procurer l'exécution, des hommes de zèle et de bonne volonté, et par vos propres sacrifices, et par votre empressement à recueillir les offrandes des fidèles, vous qui, chargés de l'administration de la cité, avez si bien compris qu'elle devait concourir à une œuvre éminemment chrétienne et populaire; vous, dont les soins et les instances ont provoqué les libéralités du gouvernement en faveur de cet intéressant objet, et obtenu, à cet égard un succès égal au dévouement qui vous anime; vous enfin qui avez contribué dans ce but avec un si noble élan, grands et petits, citoyens de toute classe et de toute fortune, tous également jaloux de donner en cette circonstance un témoignage éclatant de votre dévotion envers Marie, vous prendrez donc tous part à la joie commune, et ce sera pour vous un bonheur de venir aujourd'hui avec nous, placer dans son temple, l'*image* de celle qui est notre refuge, notre avocate et notre libératrice.

Que la montagne de Sion tressaille d'allégresse: elle reçoit de ce précieux dépôt un nouveau lustre. La voilà, cette *image* de Marie, notre mère, objet d'une si vive attente. Nos espérances n'ont point été déçues; l'art s'est inspiré de la religion, pour justifier ce que nous nous promettions; c'est un chef-d'œuvre destiné à raconter aux générations futures les bienfaits de la Reine du ciel, et la reconnaissance éclatante de cette paroisse envers sa bienfaitrice. Bénissons le Seigneur d'un si heureux résultat, et faisons éclater en sa présence une religieuse allégresse.

Nous aimerons, M, F., à contempler sur ce marbre, les traits de la Mère des miséricordes, remplissant l'office de médiatrice auprès du souverain médiateur, et s'interposant entre eux et son divin Fils, pour suspendre les effets de sa colère et puiser dans le trésor de ses grâces.

Nous aimerons à nous prosterner devant cette statue, qui ne sera pas pour nous un vain simulacre, une lettre morte, mais qui parlera à nos yeux et à nos cœurs un langage propre à exciter notre foi et notre confiance, parce que nous trouverons là une touchante représentation de ce que Marie fait pour nous dans le ciel. Nous verrons, dans cette image, comme un signe de salut élevé au milieu de nous pour nous rappeler que cette bonne mère intercède sans cesse en notre faveur, et que nous pouvons tout espérer d'elle, si nous implorons dans la sincérité de notre âme, son assistance tutelaire. Nous nous empresserons de venir désormais visiter Marie dans son sanctuaire, de déposer à ses pieds le tribut d'une dévotion toute filiale et solliciter ses bienfaits.

Ce n'est pas en vain que nous l'avons établie notre gardienne; elle continuera d'écarter de nous les fléaux; elle amortira les coups dus à nos péchés; elle nous couvrira de sa protection comme d'un bouclier à l'épreuve de tous les traits, et nous trouverons toujours, à l'ombre de ses ailes un refuge assuré.

Prosterné devant l'image de Marie, nous invoquerons avec confiance cette mère de miséricorde; nous appellerons sur vous, M. F., les regards de sa bonté, la priant, avec instance, de vous combler des témoignages les plus sensibles d'une protection toute spéciale.

Qu'elle embrase vos âmes d'un feu sacré, qu'elle y détruise le levain des haines et des dissensions qui n'a que trop fermenté; qu'elle vous fasse briser les liens honteux du péché et vous dirige dans les voies de la vérité, de la justice et de la paix; enfin, qu'elle nous obtienne à tous la grâce de chercher sans cesse la face de notre Dieu, dans l'accomplissement de tous les devoirs de la religion, et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, afin que le pasteur et le troupeau, réunis dans le ciel comme sur la terre, au pied de leur aimable Souveraine, puissent chanter éternellement les miséricordes du Dieu trois fois saint, et bénir à jamais celle dont il s'est servi pour sauver son peuple.

INAUGURATION D'UN TABLEAU REPRÉSENTANT LA VIERGE MARIE, A BORD DU VAISSEAU AMIRAL *la Ville de Paris*, EN TÊTE DE L'ESCADRE DE LA MER NOIRE, LE 19 MARS 1854.

ALLOCUTION EN CETTE CIRCONSTANCE.

(M. L'ABBÉ CREPS, *aumônier du vaisseau amiral.*)

AMIRAL, OFFICIERS ET MARINS DE L'ESCADRE,

Lorsque le Sauveur du monde adressait, du haut de la croix, au disciple bien-aimé, en lui montrant sa sainte Mère, ces paroles mémorables : *Mon fils, voilà votre mère*, il jetait les fondements du culte de Marie, et en faisait pressentir toutes les douceurs et les innombrables avantages. A partir de ce jour, les enfants de la nouvelle alliance, qui ont acquis, par J. C., le droit d'appeler Dieu leur père, se sont fait un devoir et une gloire d'appeler Marie leur mère. Partout où l'Evangile a porté ses clartés, partout où il a élevé ses autels, l'auguste figure de Marie apparaît comme un signe de grâce, de consolation et de force; les catacombes, ainsi que les basiliques, les temples les plus splendides, comme les sanctuaires les plus modestes, témoignent des sentiments de vénération, de confiance et d'amour, que toutes les générations qui se sont succédé ont invariablement professé pour la Vierge et Marie.

Des villes, des provinces, des royaumes même, la proclament leur patronne et leur souveraine, et l'on voit des armées formidables marcher sous sa bannière et se servir de son nom comme d'une puissante armure. Où réside donc le secret de cette étonnante popularité? Dans la qualité de Mère de Dieu, qui donne à Marie une puissance de supplication infaillible et inépuisable, qu'elle exerce sans réserve envers toutes les infortunes qui la réclament. Oui, par sa qualité de Mère de Dieu, Marie est la dispensatrice facile des faveurs les plus marquées de son divin Fils et de ses miséricordes les plus touchantes. Et voilà ce qui explique l'universelle faveur dont, à travers tous les siècles, le nom de Marie a constamment joui. Oh! combien serait longue l'énumération des bienfaits de Marie! Aussi longue que l'histoire des misères qui accablent notre pauvre humanité, et qui pourrait compter les œuvres de miséricorde, de dévouement et de sacrifice qu'elle a inspirées ou que son nom protége?

Que trouverez-vous dans le cœur de l'ardent et intrépide missionnaire, et dans celui si noble de la sœur de charité, qui consume sa vie dans les hôpitaux, sinon un amour immense de J. C et du prochain, entouré, protégé, alimenté par la dévotion à Marie? N'est-ce pas au pied de l'autel de Marie que nos mères, nous serrant dans leurs bras, et mettant tout leur cœur dans leurs regards suppliants, ont éprouvé pour nous des tressaillements d'une tendresse ineffable? Et quand la tempête gronde, que les vents mugissent, que les flots s'amoncellent sur la grève, n'est-ce pas à l'autel de Marie, ou même devant sa simple image, protectrice du foyer domestique, que nos mères, nos sœurs, vos épouses et vos enfants, vont puiser confiance et force en demandant protection pour des jours chéris? Enfin, Marie n'est-elle pas pour tous, l'arche d'alliance, l'étoile de la mer, le refuge du pécheur, la consolatrice des affligés?

Braves marins de l'escadre, mettez votre courage et vos connaissances militaires sous la protection de celle qui est forte comme une armée rangée en bataille. Que cette image de Marie soit pour vous un labarum nouveau par lequel vous vaincrez : *In hoc signo vinces*, un bouclier impénétrable, un étendard de victoire!

ALLOCUTION.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE BANNIÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

(UN CONTEMPORAIN.)

ENFANTS DE MARIE,

D'après l'ordre de Dieu, le peuple d'Israël marchant à la conquête de la terre promise, avait ses étendards qui marchaient devant lui; il doit en être de même du peuple chrétien. Son étendard, à lui, c'est la croix qui l'a sauvé, c'est ensuite l'image de sa souveraine, la Reine des cieux.

Filles chrétiennes, voilà cette bannière que vous avez consacrée à Marie, votre Mère. Sanctifiée par les prières de l'Eglise, vouée aux autels, dédiée à celle qu'elle représente, recevez-la comme des mains de votre protectrice, et qu'elle flotte désormais dans vos rangs comme un signe de joie et de confiance.

Voyez ce qui se passe dans les armées des princes de la terre! leurs étendards y sont portés à leur tête en triomphe; ils dirigent la marche, enhardissent le soldat, le guident à l'assaut, relèvent son courage s'il se ralentit, le rallient s'il se rompt, l'enthousiasment s'il est vainqueur. Si ce signe a tant de puissance, que ne fera pas celui de la Reine des cieux? Comme désormais il sera porté avec honneur dans vos marches religieuses! comme il ranimera votre ferveur aux jours de nos solennités! comme il vous rendra invincibles dans vos combats, vierges chrétiennes! dans ces combats de l'âme contre elle-même, des sens contre l'esprit, du monde contre J. C.! c'est par lui que vous vaincrez : *In hoc signo vinces!* Vous tournerez vos regards vers cette bannière sainte, dans vos épreuves, dans vos douleurs, dans votre découragement, et la force reviendra à votre cœur; vous regarderez l'étoile, vous invoquerez Marie, et tout aussitôt vous verrez apparaître le port : *Respice stellam, voca Mariam.* Vous aurez triomphé, parce que vous aurez eu recours à celle qui n'a jamais délaissé ceux qui l'ont invoquée...

BÉNÉDICTION DE DRAPEAUX DE RÉGIMENT, DE LA GARDE NATIONALE, ETC.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 10 MAI 1852, AU CHAMP DE MARS, POUR LA DISTRIBUTION DES DRAPEAUX A L'ARMÉE FRANÇAISE.

(Mgr SIBOUR, ARCHEVÊQUE DE PARIS.)

SOLDATS,

Le Dieu de paix, dont nous sommes les ministres, est aussi le Dieu des armées. Voilà pourquoi notre place, la place de la religion, est marquée dans cette fête guerrière.

Il y eut toujours une religion des combats. Chez le peuple juif, c'est Dieu qui dirigeait les batailles, qui formait les grands capitaines, qui inspirait aux prophètes les accents les plus belliqueux. Les Romains plaçaient les dieux à côté des aigles, en tête des légions.

Constantin remporta ses grandes victoires sous l'étendard de la croix. Nos preux chevaliers, avant d'aller combattre les infidèles, se faisaient armer et bénir par l'Eglise. Je ne parle pas de ce drapeau de l'ancienne monarchie que nos rois allaient recevoir des mains de la religion, avant leurs expéditions guerrières, sur l'autel de S. Denis; le souvenir en est venu naturellement à tous les esprits. Chose étonnante! l'Eglise qui prêche à tous la paix, l'Eglise, dont la milice sainte ne sait verser que son sang, et a même horreur du sang ennemi, l'Eglise a toujours eu des bénédictions abondantes pour le soldat, pour ses armes et pour ses drapeaux.

L'explication de ce mystère n'est pas difficile, et c'est tout le sens de cette grande solennité militaire à la fois et religieuse.

La paix est le dessein de Dieu. C'est le but vers lequel marchent les sociétés humaines, quand elles suivent, dans leur cours régulier, les principes de la justice et les inspirations d'en haut. La guerre n'est légitime qu'à la condition de conquérir la paix. Les armées sont dans la main de Dieu comme de puissants instruments de pacification et d'ordre public.

Le droit a besoin de force pour se faire respecter ici-bas; mais, à son tour, la force a besoin du droit pour demeurer elle-même dans l'ordre providentiel. La paix est donc toujours le but; la guerre quelquefois le moyen; moyen terrible, mais nécessaire, hélas! par l'effet des passions qui agitent le monde. Voilà pourquoi Dieu l'approuve, pourquoi les prophètes l'appellent sainte : *Sanctificate bellum*, pourquoi l'Eglise a pour elle des paroles de bénédiction, d'encouragement et presque d'amour; pourquoi aujourd'hui, comme si souvent dans le passé, le soldat et le prêtre se sont rencontrés et se sont tendus la main.

Le soldat et le prêtre, placés l'un et l'autre sous les lois austères de la discipline, ayant au cœur les mêmes principes de conduite, qui sont l'amour du devoir par-dessus toutes choses, et l'esprit de devouement jusqu'au sacrifice de sa vie, travaillent ensemble, quoique diversement, à procurer par l'apaisement des passions, le *triomphe de la justice dans les sociétés humaines*.

Que de services rendus à la paix publique par cette glorieuse armée qui vient aujourd'hui incliner son front devant la majesté suprême!

Et maintenant, salut, glorieux étendards, symboles de tant de victoires! Notre âme de pontife, qui n'est jamais restée étrangère à aucun des sentiments du patriotisme, s'émeut en vous revoyant. La gloire, en ce moment, efface à nos yeux les anciens malheurs de la patrie.

O Dieu! maître souverain de la guerre et de la paix, qui dissipez les complots, qui calmez les tempêtes, qui brisez, quand vous le voulez, le glaive tiré pour le combat : *Qui conteris bella;* venez bénir vous-même ces étendards, imprimez-y des signes éclatants de votre puissance et de votre sainteté. Qu'en les voyant, le courage s'anime, s'élève et monte jusqu'à son céleste principe : *De cœlo fortitudo est.*

Ne les rendez terribles qu'aux ennemis du repos public, et à ces nations, s'il s'en trouve encore, qui, jalouses de notre gloire et de notre prospérité, tenteraient de les troubler : *Ad dissipandas gentes quæ bella volunt.* Qu'ils soient, pour nos vaillants soldats, une sauvegarde et un gage assuré de la victoire : *Victoriæ certæ fiducia.*

Qu'ils renferment dans leurs plis glorieux la paix et la guerre pour la sécurité des bons et la terreur des méchants, et qu'à leur ombre la France respire et soit, pour le bonheur du monde, la plus grande et la plus heureuse des nations!

BÉNÉDICTION

D'UN DRAPEAU DE LA GARDE NATIONALE.

(S. É. LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.)

MESSIEURS,

Vous avez compris que la religion et la patrie étaient sœurs, et que leur union, cimentée par les bénédictions divines, serait la plus ferme garantie de la paix et de nos gloires.

Oui, Messieurs, ce noble étendard consacré par les prières de la foi, en se déployant sur votre bataillon, marchera devant vous comme un symbole de protection et d'ordre. Et nous sommes heureux, en le bénissant, de proclamer à la face du beau ciel qui nous éclaire, que la garde nationale de... saura conserver intact et défendre au besoin l'honneur de son drapeau.

Deux grandes choses sont confiées à la garde de votre patriotisme, Messieurs, l'autorité et la liberté. La religion seule peut conserver au monde ces deux principes fondamentaux de toutes les sociétés humaines. Quand le respect pour l'autorité baisse dans une nation, c'est un symptôme de décadence et comme un avant-coureur d'une ruine prochaine. Aussi, vous en serez les appuis intelligents et dévoués; ce respect vous sera facile; vos magistrats et les chefs de votre milice sont votre ouvrage; ils marchent à votre tête, parce que vous l'avez voulu; ils sont les élus de votre estime et de votre affection.

Les craintes pour l'avenir de notre pays sont grandes. Nous le disons cependant, si la France périt, ce sera sa faute. Un peuple qui possède dans son sein une garde nationale et une armée comme les nôtres, ce peuple a en lui un principe de salut certain, une force invincible. Malheur à lui s'il la méconnaît, ou si, la connaissant, il tient sa vertu captive et son zèle impuissant!

Vous êtes aussi, Messieurs, les gardiens de nos libertés. Que cette parole ne vous étonne pas dans ma bouche. L'histoire de dix-huit siècles est là pour attester que l'Eglise est la protectrice de la liberté, comme la sauvegarde du pouvoir. Si la reconnaissance des peuples et la faveur des princes la comblèrent quelquefois d'honneurs et de richesses, elle ne regrette pas ces priviléges dangereux, faits plutôt pour embarrasser sa marche ou compromettre sa noble indépendance. Aujourd'hui, elle ne réclame pour elle que ce qu'elle réclame pour les autres, une liberté vraie, sincère, sans arrière pensée, sans entraves. Accorder une liberté et enchaîner les autres, ce serait une inconséquence, j'allais dire un crime digne des Romains de 1849. Cette liberté sauvage, nous pouvons, comme Pie IX, en devenir les martyrs, les prédicateurs, jamais.

Puissions-nous voir, Messieurs, tous les hommes liés dans un intérêt commun, se donner une main fraternelle! Si nous n'y prenons garde, il n'y aura bientôt plus que deux partis sur la terre : le parti de l'ordre et celui de la destruction. Oublions nos anciens dissentiments : aimons-nous les uns les autres. N'avons-nous pas tous notre fardeau à porter? Est-ce que l'amour ne fait pas trouver légères les charges les plus pesantes? et le cœur du frère qui aime son frère n'est-il pas un paradis dans ce monde?

Aimez-vous les uns les autres, nous vous en conjurons, au nom de J. C., au nom de l'Eglise, au nom de la France, notre commune patrie. Assez de larmes ont mouillé ses yeux, assez de sang a coulé de ses veines; il est temps de fermer ses blessures, il est temps que l'amour de Dieu et l'amour du prochain se confondent et ne fassent plus qu'un seul et même amour dont les flots mystérieux inonderont notre âme et formeront autour d'elle un océan de gloire et de bonheur.

ALLOCUTION

A L'OCCASION D'UNE CÉRÉMONIE FUNÈBRE POUR DES GUERRIERS.

(M. L'ABBÉ SUCHET, VICAIRE GÉNÉRAL D'ALGER.)

Pour les héros de Sidi-Brahim, en 1847.

C'est là... c'est là qu'ils succombèrent! Voilà cette terre qui a bu leur sang. Ils succombèrent sous le nombre! Comme à Waterloo, où la France avait dit par la bouche d'un de ses fils : *Je meurs et je ne me rends pas*, de même, longtemps après, des Français en face d'un autre ennemi, ont prouvé que les enfants de la France savent toujours préférer la mort à une honteuse captivité. Le nombre les accablait, ils ne pouvaient vaincre, ils ont triomphé par la mort. Mais ils moururent loin de la patrie, sans recevoir les derniers adieux d'une mère, d'une sœur, d'un ami, d'une épouse, peut-être! Qui nous dira les secrets de la mort! qui nous dira ce qui se passe dans l'âme du héros chrétien à ce moment suprême, alors que, dégagée des illusions du monde qui lui échappe, à la porte de son éternité, elle va paraître devant Dieu qui l'attend? Le sentiment religieux, qui ne s'éteint jamais dans un noble cœur, se réveille alors avec toute son énergie. Le doux et pieux souvenir d'une mère, d'une sœur, qui a tant prié, excite en lui le repentir qui ouvre le ciel. Ils moururent comme vous savez tous mourir, comme vous seriez morts à leur place, comme meurent des soldats français.

Une vertu s'en élève qui nous crie d'aimer la France; ils sont là, voilà leurs ossements dispersés devant vous.

Déjà leurs frères d'armes sont venus leur rendre les honneurs militaires, et déposer ici, avec leurs regrets, des palmes, des couronnes; mais il manquait à ces nobles dépouilles, de derniers et plus sublimes honneurs, les honneurs de la religion qui sait imprimer sur toutes les œuvres des hommes le cachet de l'éternité. C'est ce devoir sacré que nous remplissons...

DISCOURS

POUR L'INAUGURATION D'UN CHEMIN DE FER.

(S. É. LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.)

MESSIEURS,

Il est dans l'homme un principe vivifiant d'activité et d'énergie que la main libérale du Créateur y déposa pour devenir une source féconde de prospérité publique et privée.

A certaines époques fixées par l'impartiale histoire, le puissant effort de la science recula les bornes anciennes et s'élança vers de glorieuses conquêtes. Ce n'est pas à vous qu'il serait nécessaire de rappeler sous quelles influences reparurent jamais dans notre Europe les prodiges des arts. Au foyer sacré de la religion se ralluma le feu du génie, et l'on en vit jaillir ces immortels chefs-d'œuvre que nous admirons encore debout sur tous les points de la vieille Europe : éloquent témoignage de la puissance d'un dévouement et d'un art que l'on s'est plu à appeler l'art chrétien, l'art religieux. Gloire donc à nos pères !

Mais gloire aussi, nous le voulons sincèrement, nous le proclamons avec bonheur, gloire à ces découvertes modernes, à ces grandes entreprises où le génie de l'homme, venant dérober à la nature des forces merveilleuses, franchit en un instant les espaces, simplifie les procédés, multiplie les relations et les produits, et semble créer une vie nouvelle pour les peuples étonnés !

Ainsi, deux ans ne se sont pas encore écoulés depuis le jour où une main auguste posa, au milieu d'un immense concours, la première pierre de ces grandes constructions. Alors, comme aujourd'hui, de graves et douces pensées agitèrent notre âme ; alors le génie de l'homme promettait, aujourd'hui il donne ; alors la religion bénissait les espérances, aujourd'hui c'est à une œuvre accomplie qu'elle vient imprimer le sceau d'une salutaire consécration.

Non, non, la religion n'est pas l'ennemie de pareils progrès ; elle honore et bénit ceux qui les enfantent, ceux qui les propagent. Elle applaudit à tout ce qui contribue au bonheur de ses enfants. Toutes les illustrations, elle les consacre ; et, de même qu'elle suspend aux voûtes de ses temples les trophées de nos guerriers, juste et solennel hommage rendu au Dieu des batailles, de même elle s'associe aux joies, aux transports de la cité reconnaissante, pour entourer de sa pompe et de ses vœux les infatigables triomphes de ceux qui percent les montagnes, rapprochent les distances, suspendent au milieu des airs de hardis passages, et, à l'aide du plus merveilleux moteur, domptent les deux plus grands obstacles que rencontrent les désirs impatients de l'homme, la terre et l'eau.

Vous l'avez compris, Messieurs, vous qu'honore à nos yeux, comme aux yeux de cette religieuse population, la pensée de cette auguste cérémonie, vous avez compris qu'à Dieu d'abord appartenait toute gloire, que de lui seul venait toute force et toute puissance, qu'à lui devait être rapporté le succès d'efforts persévérants. Car créer pour l'homme, c'est, Messieurs, avoir reconquis par le travail un des bienfaits du Créateur ; et la science, l'industrie, l'art, le génie n'enfanteraient nulle merveille si Dieu ne l'avait préparée, enfantée dès l'origine parmi les œuvres de ses mains.

Vers le tout-puissant Auteur de la nature doivent donc monter fidèlement nos hommages et notre amour quand nous célébrons les triomphes de l'homme. Ainsi toute justice est-elle accomplie et toute vérité reconnue ; ainsi les bénédictions du Ciel viennent-elles, en retour, féconder les entreprises et les travaux d'ici-bas.

Béni soit le jour où fut conçue la bienfaisante pensée de cette œuvre si grande ! bénis soient les bras et les cœurs qui surent l'accomplir ! Oui, Messieurs, la création d'un chemin de fer et l'emploi des locomotives sont un bienfait pour la contrée toute entière. En mettant en commun les richesses de l'industrie et les trésors du sol, jusqu'ici méconnus, les populations apprendront à se connaître et à s'aimer, et deviendront une grande famille, unie par les mêmes intérêts comme elle l'est déjà par les mêmes croyances.

Puisse le Dieu des sciences et des arts bénir et féconder lui-même ce rapport nouveau et rapide avec un pays que semblait séparer de nous un vaste désert ! puissent de longs jours de prospérité ne jamais démentir les douces espérances de cette heure première !

Tels sont les vœux que nous formons avec toute l'énergie de notre amour pour ceux que le Seigneur nous a donnés pour enfants ; heureux de prêter notre ministère à une entreprise si belle, et de consacrer, en ce moment solennel, l'offrande faite par le génie de toute la gloire, de tout l'avenir promis à ses travaux !

AUTRE DISCOURS.

(Mgr L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.)

MESSIEURS,

S'il est un spectacle digne de fixer les regards du ciel et de la terre, c'est bien, sans doute, celui qu'offrent les sociétés humaines, lorsqu'elles viennent faire hommage des conquêtes de la pensée et des découvertes de la science au Dieu de qui émanent toutes les grandes conceptions, et demander pour leurs œuvres, à la religion, ces bénédictions puissantes qui les élèvent à la dignité d'une grande chose sacrée.

Non, jamais le génie de l'homme ne se montre plus fort et plus grand qu'alors qu'il s'incline devant l'éternel foyer d'où lui vient la lumière ; et jamais ses ouvrages ne se produisent avec un caractère plus imposant et plus solennel qu'au moment où ils appellent l'intervention d'une puissance supérieure qui leur donne un dernier sceau et une dernière consécration. Et la raison en est simple autant que profonde ; car, d'une part, Dieu est le suprême révélateur ; nous croyons inventer quelque chose, et c'est son souffle qui nous inspire ; ce que nous appelons nos créations sont des rayonnements de sa lumière dans notre intelligence ; et, de l'autre, les œuvres de l'homme, même les plus admirables, portent toujours avec elles quelque chose de cette imperfection et de cette infirmité inhérentes à notre nature, et qui demande à être purifié, protégé, sauvegardé par une influence divine.

Notre siècle l'a bien compris, et on lui doit cette justice qu'à aucune époque les sociétés publiques n'ont manifesté un empressement plus spontané à consacrer l'inauguration de leurs monuments par un hommage à la Divinité et un acte de foi à sa providence. De même qu'à l'origine du monde, Dieu conduisit devant le premier homme, comme devant le roi de la création, les animaux de la terre pour qu'il leur fît reconnaître son empire en leur imposant un nom, l'homme, à son tour, amène aux pieds de Dieu, frémissantes, mais soumises, comme un tribut de ses facultés exercées et perfectionnées, les forces de la nature qu'il a su dompter et assouplir à ses usages.

S'il est en nous une conviction profonde, c'est que toutes les grandes découvertes qui déplacent les bornes anciennes et changent les relations connues entre les hommes ont pour cause première l'action bienfaisante de la Providence, laquelle, à des époques marquées par sa sagesse, fait faire un pas à l'humanité vers le terme que lui assignent ses desseins éternels. Aussi voyons-nous presque toujours leur origine se perdre comme dans un nuage mystérieux ; en sorte que si l'on demande à l'histoire le nom du premier inventeur, l'histoire hésite et se tait. C'est le secret de Dieu. Or, la religion, fille du ciel, qu'a-t-elle à redouter du ciel ? Peut-elle admettre que son Auteur se contredira lui-même en l'exposant à des épreuves plus fortes que sa constitution divine ? Sans doute, l'action de la vapeur, appliquée à nos chars et à nos navires, transportera et plus vite et plus loin le mal comme le bien, le mensonge comme la vérité ; sans doute, comme les découvertes de l'imprimerie et du Nouveau Monde, elle élargira le champ de bataille où luttent éternellement le rationalisme et la foi ; mais la victoire n'est pas douteuse, car Dieu même y a engagé sa parole, et *la vérité de Dieu demeure à jamais*. La lumière arrive à nos yeux par les mêmes milieux que traversent les tonnerres et les orages. En accélérant la marche de ce qu'on appelle les idées nouvelles, on prête aussi des idées à l'Evangile. La course de l'apôtre ne sera pas moins rapide que celle du libre penseur, et il se trouvera peut-être enfin que ces puissantes machines où le savant ne voyait qu'une heureuse découverte du génie, l'économiste qu'une source nouvelle de prospérité matérielle pour la fortune publique, et le philosophe qui a le malheur de n'être pas chrétien la perspective du triomphe prochain de la raison pure sur les ruines des vieilles croyances, auront été un instrument dans les mains de Dieu pour étendre le royaume de J. C. et unir tous les peuples dans une fraternité universelle par la communion d'une même foi et d'une même charité.

Et maintenant, partez, messagers agiles ! Allez, sous la protection de Dieu et sous l'œil de la Providence, transporter aux quatre vents du ciel les hommes, les marchandises, les idées ; faites refluer les trésors de la pensée et les richesses du sol des provinces à la capitale et de la capitale aux provinces, en glissant sur ces voies rapides, pareilles aux veines et aux artères qui font courir la vie des extrémités au cœur et du cœur aux dernières fibres de l'organisme. Qu'aucun obstacle n'arrête votre essor ! qu'aucun accident funeste n'attriste votre passage ! N'empruntez à la foudre, que recèlent les flancs de vos chaudières, que l'impétuosité de ses ailes de feu ; franchissez les montagnes, les vallées, les fleuves ; étendez vos rameaux de l'une à l'autre mer ; ne reculez pas même devant le grand abîme ; en changeant vos appareils, ouvrez-vous un chemin sur l'océan pour unir les continents, pour rapprocher, par les intérêts, par les besoins, par l'amour fraternel, par tous les attraits de la civilisation chrétienne, les membres dispersés de la grande famille humaine, et annoncer à tous la bonne nouvelle qui fut entendue, il y a dix-huit siècles, sur le berceau du Sauveur du monde : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

ALLOCUTION

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN PONT.

(LE CARD. DONNET, ARCH. DE BORDEAUX.)

MESSIEURS,

On ne conteste plus au christianisme d'avoir sauvé les sciences du naufrage, d'avoir bâti des palais à l'infortune, d'avoir élevé des monuments à la prospérité du pays. Amie du progrès, la religion applaudit à toutes les grandes pensées qui ont pour but le bien-être et la gloire de ses enfants; mais elle ne veut pas que nous nous proclamions les seuls créateurs d'une fortune que nous avait préparée de longue main son génie bienfaisant. Elle consent à ce que nous courions à de nouvelles conquêtes; mais elle nous demande de ne pas oublier la main généreuse qui a dirigé et affermi nos premiers pas dans la carrière.

En contemplant donc, Messieurs, ce hardi passage que vous venez, en quelque sorte, de suspendre au milieu des airs; en admirant sa solidité, son élégance; en pensant aux obstacles sans nombre et de tout genre qu'il a fallu vaincre, pouvons-nous ne pas nous rappeler que c'est un de nos saints qui apprit à la France à dompter l'impétuosité du plus rapide de ses fleuves, et que c'est le pape Innocent IV qui, en reconnaissance d'une généreuse hospitalité, dota la ville de Lyon du pont qui passe encore pour une de ses merveilles.

C'est ce que vous avez compris, Messieurs, lorsque, au nom des membres de la compagnie que vous représentez si dignement, vous avez appelé la religion à consacrer, par notre ministère, l'entreprise hardie et providentielle que vous venez d'accomplir avec tant de promptitude et de bonheur? Vous avez voulu qu'une main plus puissante que la vôtre vînt donner force et durée à votre œuvre. Cette profession solennelle de christianisme vous honore autant qu'elle nous console. Elle a toutes les sympathies de la population si éminemment religieuse qui couvre nos deux rivages. Vous protestez par là de votre attachement à l'héritage de foi que vous ont transmis vos pères.

Puisse, Messieurs, le Dieu qui aime tout ce qui réunit et rapproche ses enfants, donner à votre dévouement la récompense à laquelle il acquiert en ce moment de nouveaux droits par l'abandon que vous venez de faire, en faveur des pauvres, du riche produit de cette première journée. Alors, Messieurs, de nouveaux intérêts se feront jour, et on aura foi dans l'avenir; on s'y abandonnera avec confiance, on n'aura pas cru en vain à la prospérité du commerce et à l'amélioration prochaine du bien-être des populations de nos contrées.

ALLOCUTION

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN CANAL.

(LE MÊME.)

MESSIEURS,

Le Dieu qui ouvre la main pour combler toute créature de ses bénédictions; qui donne au jour son éclat, à la nuit son repos; celui qui revêt le lis des vallées de sa noble parure; qui fait naître et mûrir les fruits de nos campagnes; qui répand avec amour sur la terre *des flots de lait et de miel*, et dispense sans mesure *la moelle du froment et le sang de la vigne*, suivant l'expression de nos prophètes; le Dieu qui, pour féconder nos champs, envoie la rosée du matin et la brise du soir; ce Dieu aime à voir sa vivante image, l'homme voyageur, s'associer aux œuvres de sa providence par les travaux courageux et persévérants de l'industrie.

De même que l'aigle, pour appeler ses petits à l'essai de leurs forces, vole devant eux, les provoque, puis les couvre de la protection de ses ailes, les prend et les soutient; ainsi le Père qui est aux cieux vous conduit-il, Messieurs, dans ce désert et au milieu de ces plages stériles.

En applaudissant à vos pensées généreuses, il encouragea vos efforts et vous convia à conquérir tous les trésors de la fécondité. Vous comprîtes les vues de son amour, et vous armant d'une confiance et d'une constance presque surnaturelles, vous sûtes imposer à ces solitudes ingrates le devoir de la fertilité. Des eaux coulaient inutiles, et la terre en avait soif; la Providence divine vous provoquait à diriger leur cours, à leur creuser vous-même un lit nouveau, à leur arracher le tribut de rafraîchissement et de vie qu'elles pouvaient donner.

O Dieu bon! ami de tous les hommes parce que tous sont créés à votre image et rachetés au prix de votre sang, soyez beni! A vous toute gloire! à vous tous les fruits de l'avenir! En nous servant de vos dons, nous saurons toujours les reconnaître, et dans l'eau qui désaltère, dans le soleil qui réchauffe et qui vivifie, dans la terre qui s'entr'ouvre pour livrer passage aux moissons, nous adorerons, Seigneur, votre puissance assidue et votre inépuisable bonté.

A vous donc, mon Dieu, toutes les actions de grâces de vos enfants! à vous notre amour, notre inébranlable confiance!

Mais je n'oublie pas, Messieurs, et la Providence n'oubliera jamais votre intelligente et généreuse coopération. Soyez donc bénie au nom du Seigneur, société paternelle du travail, seconde providence de ces contrées, soyez bénie et prospérez!

Croissez, multipliez vos richesses avec vos bienfaits; nous le demandons ardemment à l'Auteur de tous les biens. Notre pensée, notre cœur vous suivent avec amour; la religion vous couvre de ses ailes : vous vaincrez par ce signe.

Qu'une croix modeste, plantée dans ces lieux, annonce aux générations futures que *vous n'avez pas travaillé en vain et que le Seigneur a bâti avec vous.*

ALLOCUTION

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE FONTAINE.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

Pourquoi ce concours, cet appareil inusité et ces manifestations diverses qui donnent à cette réunion l'aspect d'une fête à la fois municipale, populaire et religieuse?

Ah! c'est qu'il s'agit d'inaugurer, de bénir un monument dont la commémoration se perpétuera. Votre noble cité, assise au sein d'un sol fertile, riche des trésors de l'agriculture, prospère par l'industrie, dotée de nombreux établissements d'instruction et de charité,... manquait toutefois d'un des éléments les plus essentiels à la santé, à la vie même de l'homme. Une eau abondante et salubre se faisait regretter parmi tant de richesses prodiguées à cette terre de bénédiction.

Maintenant, quel sera le Moïse qui frappera l'aride rocher et en fera sortir des torrents d'eau vive? qui, dans la disette d'eau qu'elle éprouve, enrichira votre ville d'une source abondante, découverte plus précieuse mille fois que ne le serait celle d'une mine d'or?

Votre premier magistrat en conçoit la pensée. Les obstacles paraissent insurmontables; mais une volonté forte est toujours une garantie de succès. Votre honorable maire trouve tout aussitôt un concours efficace dans la faveur publique, dans celle des représentants de la cité, dans le talent et l'expérience d'un habile ingénieur. Rien désormais ne résistera à la puissance combinée d'une conception énergique et du savoir appelé à la réaliser. Faut-il creuser des canaux, niveler les terrains, percer un sol rebelle, soutenir une argile inconstante, les études sont faites, les plans dressés, les forces et les résistances calculées. On renouvellera, s'il le faut, ces *travaux de Romains* qui ont donné leur nom à toute entreprise imposante par la grandeur et les difficultés vaincues, et les eaux prisonnières, étonnées de couler par des routes inconnues, forcées d'obéir à des lois nouvelles, épancheront leurs trésors dans vos rues et vos places publiques rafraîchies, circuleront dans vos maisons pour le service de vos tables, alimenteront vos usines, conjureront l'incendie, animeront enfin et vivifieront votre cité.

Honneur donc à vos zélés et intelligents administrateurs, qui, après avoir conçu un projet si hardi, mais si profitable à la chose publique, n'ont pas reculé devant les hasards de son exécution, et n'ont épargné, pour atteindre le but, ni études, ni sacrifices! honneur à la cité qui a su les comprendre, et qui a constamment secondé et soutenu leurs efforts! honneur à l'administration supérieure, qui leur a toujours prêté son concours bienveillant et généreux! honneur à la main savante qui a dirigé avec tant d'habileté et de bonheur cette belle et difficile opération! Mais surtout gloire à Dieu, *le Maître souverain des sciences*, comme parle l'Esprit-Saint, *par qui sont déposées dans l'esprit de l'homme les grandes et fécondes pensées, comme un germe préparé pour se développer et mûrir;* qui non-seulement a créé la lumière, et les sources et les vapeurs, mais qui nous révèle encore le secret de les faire servir à nos usages!

Nous devons à la sainteté de notre caractère, comme à la ferveur de votre foi, de ne pas clore ce discours sans avoir tiré de la circonstance même qui en a fourni le texte quelques applications morales, quelques inductions pratiques, propres à l'édification de la piété et de la vertu chrétiennes. Que ces bassins, que ces courants, que ces jets abondants d'une eau vivifiante et limpide, qui vont réjouir, fertiliser, embellir votre cité, rappellent à votre pensée, rendent plus chères à votre amour les eaux de la divine grâce dont le saint réservoir est dans vos églises, tout auprès de ce monument, comme pour réveiller en vous, par ce rapprochement, un souvenir plus présent et plus sensible! Oui, mes fidèles paroissiens, celui qui aura bu de l'eau de cette fontaine qui est devant nous, toute pure et saine qu'elle puisse être, aura encore soif; mais celui qui boira aux sources de J. C. sera éternellement désaltéré! O Dieu! donnez-nous surtout de cette eau merveilleuse, afin que nous n'ayons plus soif que de vous seul!

SERMON

POUR LA PREMIÈRE MESSE D'UN JEUNE PRÊTRE.

(M. L'ABBÉ CHARLES BRETON)

Ancien chapelain de Sainte-Geneviève, docteur de l'Université de Louvain.

(Voir encore le titre SACERDOCE, dans le *Panorama*, T. I, p. 219.)

TEXTE.

Introibo ad altare Dei.

Ps. XLII. 4.

Qu'elle est grande, qu'elle est auguste, qu'elle est touchante, M. F., la cérémonie qui nous réunit ici au pied des autels! Un jeune prêtre, les mains encore tout humides de l'onction sacerdotale, associé depuis peu de jours à la tribu sainte et qui vient pour la première fois remplir, au milieu de ses concitoyens et de ses amis, les sublimes fonctions de son ministère; un vénérable pasteur, qui recueille aujourd'hui les fruits de ses fatigues et de ses bons enseignements, toujours soutenus de la vie la plus pure et la plus irréprochable; une honnête et pieuse famille transportée d'une sainte allégresse à la vue des miséricordes que le Seigneur a fait éclater en son serviteur; enfin, toute une paroisse heureuse et fière de compter parmi ses enfants un prêtre de plus, et qui vient ici lui témoigner par sa présence la part qu'elle prend à son bonheur et les respectueuses sympathies dont elle est animée à son égard : voilà le spectacle sur lequel mes yeux tombent en ce moment et qui réjouit mon cœur.

Ah! c'est qu'il y a dans les choses religieuses, dans les pensées de la foi, mille fois plus de bonheur, de suave contentement, de douces émotions que dans les fêtes du monde et dans ses frivoles plaisirs!

Pour moi, appelé en ce beau jour par une longue et douce amitié, par une amitié qui m'honore, appelé, dis-je, par ces liens d'attachement qui m'ont toujours uni à notre nouveau prêtre, à vous adresser quelques mots d'édification, quel autre sujet pouvais-je choisir, M. F., que de vous parler de la haute dignité à laquelle vient d'être élevé celui qui fait l'objet de cette fête? Je vous dirai donc un mot des grandeurs du sacerdoce catholique.

Le prêtre est l'homme de Dieu, voilà son excellence; et à ce titre nous devons le respecter; ce sera ma première réflexion. *Le prêtre est l'homme du peuple:* voilà son utilité; et à ce titre nous devons l'aimer; ce sera ma deuxième réflexion.

Et ne pensez pas, M. F., qu'en venant vous parler de la grandeur du prêtre, je m'abaisse à mendier pour nous-mêmes de misérables suffrages. J'ai l'honneur de m'adresser à des chrétiens, à des enfants de la foi, et je veux leur dire sans aucune arrière pensée de vanité ou d'amour-propre, ce que c'est qu'un prêtre aux yeux de la foi.

Daigne le Dieu du ciel bénir cette instruction; c'est ce que nous allons lui demander par l'entremise de la Reine du clergé. *Ave, Maria.*

Ier POINT.

LE PRÊTRE EST L'HOMME DE DIEU.

I. Qu'est-ce que le prêtre? C'est d'abord l'homme de Dieu; il est comme la chaîne mystérieuse qui relie la terre au ciel; il est comme le canal qui répand sur le monde les grâces et les bénédictions d'en haut. Sans le prêtre, les hommes déshérités des célestes espérances, errants, fugitifs et exilés sur la terre de ce monde, sans nouvelles de leur Père qui est dans les cieux, ne traîneraient qu'une existence deshonorée et flétrie. C'est lui qui leur parle de Dieu, qui leur annonce ses miséricordes, leur promet des récompenses s'ils sont fidèles, ou les menace de ses châtiments s'ils avaient le malheur d'être prévaricateurs et coupables.

II. Le prêtre est l'ambassadeur de J. C., son lieutenant sur la terre, ou plutôt il est lui-même un autre J. C., selon la parole profonde d'un Père de l'Eglise : *Sacerdos alter Christus.* Car il a puissance sur le propre corps du Sauveur; et quand il monte au saint autel pour célébrer les sacrés mystères, il représente N. S. J. C. lui-même, qui parle par sa bouche, qui agit par ses mains, qui opère par son ministère. Voulez-vous donc comprendre la haute dignité du prêtre, la haute dignité de l'homme de Dieu? Voyez-le au saint sacrifice. Au milieu d'une assemblée pieuse et recueillie, réunie dans le temple pour rendre hommage et gloire au Dieu de l'univers, le prêtre s'avance comme le médiateur qui va porter au Ciel les vœux et les prières de la terre. Nouveau Moïse, il est sur l'autel comme sur une montagne mystérieuse, et il vient prier Dieu de bénir son peuple, d'écarter de ses champs les foudres et la grêle, de faire jaunir ses moissons, de faire croître ses troupeaux; mais surtout et par-dessus tout, de sauver les âmes.

Bientôt le moment auguste approche. Le prêtre, qui jusque-là avait prié au nom de l'Eglise, prie maintenant avec les propres paroles du Seigneur Jésus même. Ce n'est plus lui qui parle, c'est le grand Dieu dont il tient la place. Il prend du pain, il prend du vin, il prononce dessus les paroles de la consécration. Il appelle J. C. à l'autel et le divin Sauveur, fidèle et soumis à la parole du prêtre, ouvre le ciel comme d'un coup de flamboyante épée. Il vient, en quelque sorte, s'incarner entre les mains de son ministre, y recevoir une nouvelle naissance; et quand le peuple, prosterné dans la plus profonde adoration, se relève, il n'y a plus de pain sur l'autel, il n'y a plus de vin, c'est le corps et le sang de J. C. qui s'y trouvent réellement et substantiellement présents. Le Prêtre éternel a obéi au prêtre du temps, le Créateur s'est incliné devant la créature, l'Homme-Dieu a obéi à un faible mortel. Quel prodige! quelle glorieuse destinée! quelle sublime dignité pour celui qui en est revêtu! C'est que, M. F., les paroles du Sauveur n'ont pas été vaines. Il a dit à ses apôtres, qui ont été après lui les premiers prêtres, et qui représentaient tous ceux qui devaient se succéder dans la chaîne des siècles : « Toute puissance vous est donnée au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. »

III. Ainsi, M. F., aux termes de l'institution du sacerdoce, le prêtre est le vrai représentant de J. C., le successeur de sa mission divine, le continuateur de son œuvre sainte, qui est le salut des hommes. Et voilà le secret de sa dignité, voilà la raison du profond respect, de la haute estime que de tout temps on a eu pour les ministres du Très-Haut. Car, chrétiens, sachez-le bien, alors même qu'ils ne seraient pas toujours ce qu'ils doivent être et que l'humaine faiblesse se décélerait quelquefois dans leur conduite, vous leur devez néanmoins le respect, car vous devez toujours honorer sinon l'homme du moins son caractère.

IIe POINT.

LE PRÊTRE EST L'HOMME DU PEUPLE.

Sa vie tout entière est une vie de sacrifices de dévouement à ses frères et dans l'ordre *spirituel* et dans l'ordre *temporel*.

I. ORDRE SPIRITUEL. C'est lui qui, accueillant l'enfant à son entrée dans la vie, verse sur sa tête l'eau sainte du baptême qui le lave de la tache originelle et en fait l'héritier de Dieu. C'est lui qui, se faisant petit avec les enfants, leur apprend à balbutier le nom du bon Dieu, ouvre leurs jeunes intelligences à la connaissance des vérités de la foi, prépare les cœurs à la pratique du bien et sème dans leur âme, avec les vertus qui font le chrétien, les principes qui font l'honnête homme et le bon citoyen. C'est lui, c'est le prêtre qui reçoit au pied des autels les serments des jeunes époux et leur confère le sacrement qui perpétue les générations en les rendant fortes et honorables. C'est lui qui est le dispensateur du mystère eucharistique et qui distribue le pain de vie à tant de pauvres âmes fatiguées du monde, ennuyées de la terre et qui n'ont de bonheur et de repos que sur le cœur de Jésus. C'est lui qui accueille avec bonté le pécheur au saint tribunal et qui le décharge du fardeau qui l'écrase. C'est lui qui soutient le moribond contre les horreurs du trépas, le fortifie par les Onctions saintes et ouvre le Ciel au-dessus de sa tête. Et quand l'homme a rendu le dernier soupir, il le conduit encore à sa dernière demeure, il l'accompagne au champ du repos, implorant pour lui la miséricorde du Seigneur et le lieu de rafraîchissement et de paix.

II. ORDRE TEMPOREL. Ces bienfaits du prêtre, dans l'ordre religieux, sont plus précieux, surtout pour des âmes fidèles et chrétiennes; mais le prêtre a encore dans la société une autre influence bienfaisante, qui, s'adressant à tous, croyants ou incroyants, force même le respect et l'admiration de ses ennemis.

Par exemple, qui a civilisé le monde barbare, enchaîné les mœurs féroces de nos pères pour les faire plier sous le joug de l'Evangile? Le prêtre. A travers les ténèbres du moyen âge, qui a conservé les sciences et les lettres? Qui les a recueillies quand elles fuyaient éplorées devant la hache des barbares? Le prêtre. Dans les temps d'épidémie, quand le fléau ravage tout sur son passage, quand la désolation est au fond de tous les cœurs et que chacun se sauve du lieu du désastre, qui reste là pour soigner les victimes, les consoler, leur prodiguer tous les secours de l'humanité et de la religion? Le prêtre. Quand la guerre dévaste les provinces, qui va implorer la clémence du vainqueur en faveur des vaincus, qui s'efforce de sauvegarder les droits de la pudeur de la femme, les droits de l'innocence de la jeune fille? Le prêtre. Au milieu de la misère publique, quand les petits enfants meurent de faim, quand les pauvres mères, sèches et affamées, manquent de travail, quand les pères de famille sont réduits au désespoir, à la porte de qui vont-ils frapper de préférence? A la porte du prêtre.

Mais il faut mettre fin à ce discours.

Mon frère bien-aimé, il y a longtemps que dans vos veilles solitaires vous avez réfléchi à la grandeur du sacerdoce catholique. Vous avez pesé dans les balances du sanctuaire la sublimité de l'état où vous ne vous êtes engagé que par vocation de Dieu.

Allez donc maintenant avec confiance remplir cette nouvelle carrière où vous voici désormais entré. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on soit, on est toujours mille fois indigne du sacerdoce; c'est un poids d'honneur trop écrasant pour des épaules d'homme. Mais si l'innocence de la vie, si la pureté des mœurs, si l'amour du travail, joint à des connaissances exactes et à un zèle ardent, si tout cela peut rassurer, vous avez le droit d'avoir confiance, car vous possédez, par la grâce de Dieu, toutes ces bonnes qualités.

Jouissez donc en ce jour de votre bonheur; jouissez-en avec votre pieuse famille; jouissez-en avec vos concitoyens et vos amis; montez au saint autel pour offrir la victime de propitiation; et quand vous tiendrez dans vos mains le calice du salut, suppliez le divin Sauveur qu'il laisse tomber sur ce peuple, qui doit vous être si cher, quelques gouttes de son sang précieux qui purifie et qui sanctifie les âmes. Ainsi soit-il.

DISCOURS

A L'OCCASION D'UNE ENTRÉE EN PAROISSE.

(LE CARDINAL DUPONT, ARCHEVÊQUE DE BOURGES.)

TEXTE.

Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.

II Cor. XII. 15.

Je ne vous dissimulerai pas, M. C. F., que je n'ai pu m'éloigner d'un troupeau qui m'était si justement cher, sans éprouver les plus vifs regrets. Ces regrets n'ont rien d'offensant pour vous; il vous donnent la mesure de la sollicitude pastorale du prêtre, ils vous font connaître à l'avance tout ce que vous êtes assurés de trouver en lui. Comptez dès aujourd'hui que notre dévouement ne vous manquera pas plus que notre tendresse.

Envoyé au milieu de vous par la volonté du premier pasteur de ce diocèse, j'ai obéi promptement à sa voix comme à celle de Dieu même dont il est l'organe, confiant dans cette parole de J. C. à ses apôtres : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, et posui vos ut eatis et fructum afferatis* (Joan. xv. 16).

Je suis venu, je suis entré dans cette paroisse qui m'était destinée, en la bénissant, en appelant sur elle tous les dons du Père des miséricordes et des faveurs. J'ai demandé que pasteur et troupeau vécussent ensemble dans la paix du Seigneur : *pax vobis*, qu'ils fussent l'un à l'autre un mutuel appui pour marcher dans les voies difficiles du salut; que le ministre du Seigneur fût pour vous un nouveau Moïse qui vous fît traverser à pied sec la mer Rouge et parcourir sans danger les sentiers scabreux du désert, et que vous-même vous fussiez Israël toujours docile à sa voix pour atteindre enfin la terre promise. Que le Seigneur m'ait entendu et qu'il m'ait exaucé.

I.

GRATITUDE. En ce jour où il m'est donné de vous ouvrir mon âme, mes chers paroissiens, je ne puis m'empêcher de vous dire combien a été vive mon émotion en apprenant les vœux que vous avez faits pour moi, et en voyant l'empressement et les sentiments de joie que vous avez montrés quand j'ai paru au milieu de vous. Vous avez vu en moi un ami et un père; vous m'avez accueilli comme un des vôtres. Ces démonstrations flatteuses n'ont pas peu contribué à relever mon courage, à me faire apprécier les bonnes dispositions de vos âmes et à me donner l'espérance que je pourrai cultiver avec succès la nouvelle vigne que le Seigneur daigne me confier. Grâces en soient rendues à sa providence! elle voit mon cœur, elle voit vos intentions, elle sait qu'elles sont pures; qu'elle vous rende au centuple les douces joies, les saintes consolations que vous avez fait éprouver en ce jour à votre nouveau pasteur!

REGRETS TOUCHANT LE PRÉDÉCESSEUR. Mais avant d'aller plus loin, en ce jour où je viens pour la première fois remplir mon ministère dans une paroisse fécondée par les sueurs de tant de saints prêtres, j'éprouve le besoin d'épancher mon cœur et de vous dire combien la perte que vous venez de faire dans la personne de mon vénéré prédécesseur nous a été à tous douloureuse. Sa mort a été un sujet de deuil pour le diocèse. Ses confrères, pour lesquels il était un exemple de zèle et de sainteté, l'ont regretté comme leur meilleur ami. Vous avez été profondément éprouvés dans cette cruelle circonstance. Sa longue carrière au milieu de vous vous avait laissé le temps d'apprécier sa grande âme, son immense savoir, son admirable talent, son noble cœur, et tout cet ensemble de vertus qui faisaient de lui l'ornement du sacerdoce.

II.

CE QUE SERA LE NOUVEAU PASTEUR.

Nous sentons, M. F., ce que vous êtes en droit d'attendre après la longue succession de dignes ministres du Seigneur qui vous ont été accordés, et surtout après celui que nous sommes appelé à remplacer. Hélas! nous venons à vous dépourvu des vertus et des lumières qui distinguèrent si éminemment nos illustres prédécesseurs. Nous ne possédons pas non plus les talents nécessaires selon le monde pour accomplir de grandes choses, mais nous avons confiance en celui qui nous envoie. Il sait, ce Dieu qui *sonde les reins et les cœurs* (Ps. VII. 10), que nous ne nous sommes point appelé nous-même. Aussi, nous sera-t-il permis de répéter avec S. Léon : *Celui de qui vient le fardeau sera mon soutien et mon assistance, et, pour qu'un homme aussi faible ne succombe pas sous le poids d'une aussi grande charge, le même qui m'a conféré la dignité me conférera également la force* (S. Leo. *Serm. de Anniv. Assumpt. suæ*). Au lieu de dons plus brillants que nous ne pourrions vous offrir, nous vous apporterons une affection vive et sincère, nous vous consacrerons entièrement le peu que nous avons reçu et tout ce que nous sommes; et peut-être cet ardent amour de père, ce renoncement à tout intérêt propre pour les nouveaux enfants que Dieu nous donne, nous obtiendra-t-il les grâces nécessaires pour satisfaire à leurs besoins.

Un cœur de prêtre n'est-il pas un cœur de charité? Et le Prêtre par excellence, le divin Rédempteur, n'était-il pas l'amour éternel habitant parmi les hommes? Et, comme dit S. Jean : *N'avons-nous pas tous reçu de sa plénitude?* (Joan. I. 16.) La mission qu'il nous a donnée dans la personne de ses apôtres n'est-elle pas une mission toute d'amour? N'est-ce pas au nom de l'amour qu'il leur recommande l'observation de ses préceptes? *Si vous m'aimez*, leur dit-il, *gardez mes commandements* (Joan. XIV. 15) Et quels commandements? Le commandement que je vous donne *est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.* Aussi le disciple chéri de Jésus, celui qui, la veille de sa mort, avait reposé sur son cœur, et qui depuis gouverna si longtemps l'Eglise d'Ephèse, n'avait plus, vers la fin de ses jours, d'autre parole à faire entendre à l'heureuse famille dont il était le père, que celle-ci : Mes petits-enfants, aimez-vous les uns les autres : *Filioli, diligite alterutrum* (S. Hieron. *in Gal.* 6).

Et nous aussi, M. C. F., nous vous la répéterons, sous toutes les formes, cette parole, et nous désirons vivement vous en faire sentir les consolants effets dans tout le cours de notre ministère. Votre pasteur est redevable à tous, et il tâchera de se faire tout à tous : *Omnibus omnia factus sum* (I Cor. IX. 22).

Nous nous ferons tout à tous, afin de vous sauver tous, s'il est possible (*ibid.*). Le ministère qui nous a été confié est un ministère de réconciliation. Nous l'avons reçu du souverain Pasteur, de celui qui est venu sur la terre donner la paix au monde. Nous n'ignorons pas de quel esprit nous sommes, et nous vous communiquerons les dons de Dieu avec cette mansuétude évangélique qui caractérise les envoyés du Seigneur.

A nos yeux, comme à ceux de l'Apôtre, il n'y a ni Juif ni Gentil; vous êtes tous les membres d'une même famille. Nous ne pouvons voir en vous autre chose que ce que vous êtes en J. C. Aussi notre voix sera-t-elle une voix amie, écoutée de tous, nous l'espérons, avec une religieuse docilité; car nous ne ferons jamais entendre que le langage de l'Evangile, nous ne vous parlerons que des devoirs de la vie chrétienne. L'unique influence dont nous soyons jaloux, c'est celle qui vous portera à vous aimer les uns les autres, de cet amour dont notre Sauveur nous a offert un si parfait modèle (Joan. XVI. 12).

III.

CE QU'IL ATTEND DES PAROISSIENS.

Nous ne saurions en douter, M. F., en venant au milieu de vous, nous n'avons pas à craindre un ministère infructueux. La bénédiction accompagnera nos pas (Rom. XV. 29), et développera de plus en plus la grâce de J. C. dans vos âmes.

Notre confiance, après l'avoir placée dans la légitimité de notre mission, que nous n'avons ni ambitionnée ni recherchée, nous la plaçons dans la conscience de votre dévouement à la cause catholique, de votre amour pour l'Eglise, de votre attachement à vos pasteurs.

Nous la plaçons surtout *dans les choses glorieuses qui nous ont été dites* de votre pieuse fidélité à garder le saint dépôt de doctrine et de traditions que vous avez reçues de vos pères. Combien notre cœur s'est réjoui et édifié d'apprendre que cette paroisse où la vérité chrétienne avait jeté, dès les temps les plus reculés, de si profondes racines, se couvre encore des mêmes fruits qui lui valurent, à toutes les époques, une si pure renommée de ferveur catholique; que la charité, compagne inépuisable de la vraie foi, y multiplie sous toutes les formes, avec une inépuisable fécondité, tous les moyens propres à éclairer l'ignorance, à guérir les vices, à soulager les misères de la triste humanité; que les progrès du temps, pas plus que les vicissitudes politiques, n'ont refroidi en vous ce zèle évangélique, n'ont altéré cette constitution morale, ce tempérament chrétien, santé des âmes et véritable force d'un peuple, et qu'enfin nous retrouverions parmi vous, au milieu des perfectionnements et des prospérités de la vie matérielle, cette simplicité de mœurs, ce culte du foyer domestique, ces coutumes hospitalières, ces habitudes religieuses, ce respect des choses divines et du ministère sacré qui embellissent toujours les paroisses profondément catholiques.

Aussi, M. F., avec quelle édification nous jouirons du spectacle de votre religion et de votre piété!

Nous applaudirons à votre pieuse émulation pour l'ornement du lieu saint et la décoration des autels, la tenue des écoles, le maintien des œuvres de charité. Nous vous exhorterons, avec l'Apôtre, à bannir *d'entre vous toute malice et à faire triompher dans vos cœurs l'amour de J. C.* (Eph. IV. 31). Nous vous recommanderons l'amour de Dieu, son royaume, sa justice, qu'il faut chercher avant tout le reste (Matth. VI. 33); l'amour de l'ordre, le respect des lois, *qui rend*, dit le Sage, *les nations heureuses et florissantes* (Prov. XIV.); l'obéissance aux magistrats, dont le caractère honorable et les dispositions bienveillantes pour le culte saint vous remplissent de confiance.

Que nous reste-t-il, M. F., sinon à appeler sur les prémices de ce ministère pastoral au milieu de vous les bénédictions du Tout-Puissant, de qui vient toute grâce (Zach. I. 17); à ouvrir cette carrière pastorale sous les auspices de la glorieuse Vierge Marie et du saint patron de la paroisse? . . . . . .

DISCOURS

A L'OCCASION D'UNE ENTRÉE EN PAROISSE.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Pax vobis.

JOAN. XX. 19.

C'est le premier vœu qu'exprima J. C., lorsqu'il apparut après sa résurrection au milieu de ses disciples; et telles sont aussi les premières paroles qui doivent se trouver sur les lèvres d'un pasteur quand il a le bonheur de se voir pour la première fois entouré de son troupeau. Si le Sauveur avait connu un don plus parfait, une grâce plus excellente, sans doute il en aurait fait part à ses fidèles apôtres; et nous-mêmes, M. C. F., si nous connaissions un bien plus désirable, nous nous hâterions d'en faire l'objet des vœux que nous aimons à vous adresser; mais le juste appréciateur de toutes choses, le Dieu dont la puissance égale la bonté, et qui n'a qu'à ouvrir la main pour remplir toute créature de bénédiction, après avoir interrogé son amour en présence de ses disciples assemblés, se contente de leur souhaiter la paix; et comme sa parole est efficace et opère au même instant ce qu'elle exprime, en leur souhaitant la paix il la leur donne : *pax vobis*.

I.

LE MINISTÈRE DU PRÊTRE EST UN MINISTÈRE DE PAIX.

Le ministère que je viens remplir auprès de vous est un ministère de conciliation et de paix. Le Dieu que nous vous annonçons veut être appelé *le Dieu, le Prince de la paix* (Is. IX. 6.); l'Evangile que nous vous prêchons, c'est *l'Evangile de la paix*. Toute l'économie de notre rédemption, après la gloire qu'elle rend au Très-Haut, n'a d'autre but que le rétablissement et le règne de la paix; de la paix avec Dieu, par l'abolition du péché; de la paix avec nos frères, par l'oubli des offenses et l'union des cœurs; de la paix avec nous-mêmes, par le témoignage que nous rend une conscience pure; et le ciel lui-même, avec toutes ses gloires et toutes ses merveilles, n'est le séjour du bonheur suprême que parce qu'il est le siége d'une paix éternelle.

II.

SOUHAIT DE PAIX A TOUS LES PAROISSIENS.

Que la paix soit donc avec vous tous : *Pax vobis!* Par quel vœu puis-je mieux répondre à tous les vœux dont vous venez d'accueillir mon arrivée au milieu de vous? Comment puis-je mieux reconnaître les empressements de votre zèle et de votre piété, ces témoignages de votre affection qui pénètrent mon cœur, ce mouvement religieux et spontané qui vous a portés, avec un concours unanime, devant celui que le ciel vous envoie? Les longs discours, les expressions étudiées ne vont pas à une émotion profonde. C'est avec des larmes d'attendrissement, et non avec de faibles paroles, que je devrais répondre aux touchantes manifestations de votre joie pieuse, et je suis heureux de trouver dans l'Evangile une parole simple, mais expressive, qui vient au secours de mon impuissance à rendre toute l'abondance de mes sentiments.

III.

AUX MAGISTRATS.

Que la paix soit avec vous, en échange de celle dont vous faites jouir vos heureux subordonnés par la douceur et la sagesse de votre administration, magistrats que cette cité voit avec joie chargés de la défense de leurs intérêts et placés à la tête de leurs affaires. Jouissez de ces plaisirs de l'âme, de cette satisfaction secrète et délicieuse d'avoir bien fait, qui est le premier fruit de l'accomplissement des devoirs et le gage des couronnes que réserve le juste Rémunérateur aux hommes en place qui font asseoir à leurs côtés sa bonté et sa justice, et ne se sont servi du pouvoir et de l'élévation que pour l'honneur de Dieu, la gloire de l'Etat et la félicité des peuples. Vous nous verrez toujours, et ce n'est point une assurance vaine, et notre bouche parle ici de l'abondance du cœur, vous nous verrez toujours disposé à vous donner tous les témoignages d'honneur et de confiance dus à vos fonctions et à votre caractère; à joindre notre main droite à la vôtre pour nous aider mutuellement dans la poursuite du bien, objet commun de nos désirs; et nos actions, comme nos paroles, ne tendront jamais qu'à entretenir cette harmonie, à conserver cette paix et cette intelligence qui doivent régner entre des hommes dont le seul but, quoique par des routes différentes, est de rendre leurs frères plus heureux en les rendant meilleurs.

IV.

AUX FAMILLES.

Que la paix soit avec vous, familles chrétiennes, où se transmettent des pères aux enfants, et de génération en génération, des traditions héréditaires de foi, d'honneur et de piété. Liez les temps anciens aux temps nouveaux, en prolongeant cette chaîne glorieuse de vertus domestiques, d'habitudes graves et religieuses, de mœurs patriarcales qui fleurirent sous le toit de vos ancêtres; qu'une soumission de dévouement et d'amour y réponde à une autorité pleine de douceur; qu'une confiance mutuelle y unisse les époux; qu'un père chéri et respecté y soit comme un prêtre qui offre au nom de tous, le matin et le soir, le sacrifice de louanges; qu'une mère tendre, une épouse fidèle, en soit comme l'Evangéliste et l'Apôtre, et ressemble, comme parle le prophète, à cette vigne féconde qui embrasse de nombreux rejetons de ses branches tutélaires; que des enfants, pleins de candeur et d'innocence, y croissent, sous les yeux de Dieu et sous les vôtres, en âge, en grâce, en sagesse, et entourent avec joie vos foyers et vos tables; que des serviteurs, inspirés *par la conscience, et non par la crainte* (Rom. XIII. 5), y apprennent de leurs maîtres de la terre à honorer le Maître du ciel; et qu'ainsi descendent et reposent à jamais sur vous et sur les enfants de vos enfants les miséricordes promises, les bénédictions accordées à Abraham, à Isaac, à Jacob, à tous les justes dont vous aurez imité la foi. *Pax vobis!*

V.

AUX PAUVRES.

Que la paix soit avec vous, pauvres de J. C., famille souffrante des infortunés, portion du troupeau toujours la plus nombreuse et la plus digne aussi de nos égards et de nos respects! Ah! c'est à vous surtout que l'Evangile promet des consolations; c'est à vous que notre ministère réserve des bénédictions privilégiées. Avant qu'une religion d'amour eût été annoncée au hommes, le monde n'avait pour vous que de l'indifférence ou du mépris; les sages n'écrivant que pour les sages ou pour les heureux, vous oubliaient dans leurs projets de perfectionnement, dans leurs plans d'amélioration sociale; mais une voix s'est fait entendre qui a dit : *Heureux les pauvres!* et les pauvres sont devenus dans l'Eglise de Dieu des objets vénérables et sacrés comme les vases qui servent à ses sacrifices; que dis-je? comme les vivantes images d'un Dieu pauvre et humilié; et vos haillons ont paru, aux yeux de la foi, plus riches que la pourpre; et vos larmes qui tombaient, sans l'amollir, sur une terre ingrate, sont recueillies par les anges pour être échangées au ciel en ces perles précieuses dont se composera votre couronne. Ah! combien nous souhaiterions qu'il nous fût donné d'égaler les secours aux besoins, de fermer toutes vos plaies, d'adoucir toutes vos amertumes! Mais si la disproportion des ressources aux nécessités ne nous permet pas toujours de les soulager, nous compatirons du moins à vos peines, nous vous exhorterons à porter votre croix à la suite de J. C.; nous vous dirons que le sort du juste qui souffre est préférable mille fois à celui du méchant qui prospère; *que la joie est fausse, le rire trompeur*; que les richesses craignent la rouille et les voleurs, mais qu'il est un trésor qu'aucune puissance ne peut nous ravir et dont notre volonté seule peut nous dépouiller, la paix d'une conscience pure : *Pax vobis!*

VI.

CE QUE LE PASTEUR ATTEND DES PAROISSIENS.

Pour nous, M. C. F., nous n'ambitionnons pas d'autre bien que celui que nous vous souhaitons à vous-mêmes, et vous nous donnerez *votre paix*, comme nous vous donnons la nôtre. Vous nous la donnerez par votre confiance, qui fera notre force; par votre attachement, qui fera notre joie. Vous nous rendrez facile l'accomplissement de nos devoirs par votre exactitude à remplir les vôtres (*Voy.* ci-dessus, p. 189).

VII.

BÉNÉDICTION ET INVOCATION.

O Dieu! qui m'avez envoyé pour bénir votre peuple, bénissez vous-même, du haut des cieux, et ce peuple chéri, et le pasteur à qui vous avez remis le soin de le conduire. Eh! qu'aurait de vertu ma bénédition, si vous n'y joigniez la vôtre, si vous ne purifiiez de votre feu ma main, mon cœur et mes lèvres, pour les rendre dignes de servir d'instruments à vos miséricordes? Bénissez et le pasteur et le troupeau; *faites, par votre grâce, que je conserve en votre nom tous ceux que vous m'avez donnés, et que pas un d'eux ne périsse* (Joan. XVII. 11). Bénissez-nous, Sauveur adorable, du secret de ce tabernacle où votre amour vous tient toujours immolé *et toujours vivant, pour intercéder en notre faveur* (Hebr. VII. 25). Bénissez-nous, Vierge sainte, à cause de cette église que vous aimez et qui se glorifie de vous avoir pour patronne. Bénissez-nous, saints protecteurs de cette paroisse. Jetez sur ce ministre de Dieu un regard de compassion et de bienveillance; couvrez son dénûment de la surabondance de vos mérites, afin qu'animé par vos exemples et soutenu par vos suffrages, il suive de loin vos traces glorieuses, et puisse un jour, avec son troupeau, être présenté par vos mains au Prince des pasteurs! Ainsi soit-il.

DISCOURS DU CURÉ INSTALLÉ.

(Mgr PARISIS, ÉVÊQUE D'ARRAS.)

TEXTE.

Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.

II Cor. XII. 15.

Il y a bien longtemps, M. C. F., c'était à la cinquante-septième année de l'ère chrétienne, que l'apôtre S. Paul adressait ces paroles de dévouement évangélique à la ville de Corinthe, si puissante par ses ports, si riche par son commerce, si fameuse par ses charmes.

Quoique les chrétiens y fussent bien nouveaux encore, cependant par suite de la faiblesse humaine et de l'influence des mœurs publiques, des abus s'étaient introduits parmi eux, et c'est dans une des épîtres qu'il leur écrivait à cette occasion que S. Paul, en leur annonçant sa venue prochaine, leur disait : « Ce ne sont pas vos biens que je viens chercher, c'est vous-mêmes : *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos;* et, quant à moi, je donnerai de bon cœur ce qui m'appartient, et je me donnerai moi-même pour le bien de vos âmes : *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* »

I.

PERPÉTUITÉ DU DÉVOUEMENT ÉVANGÉLIQUE.

Pendant le long intervalle de temps qui s'est écoulé depuis que cette lettre allait de Philippes à Corinthe, ces mêmes paroles ont été, par la grâce de N. S. J. C., répétées bien des fois dans toutes les parties du monde ; et, ce qui est bien plus merveilleux, elles ont été sans cesse, sans aucune interruption, pratiquées et réalisées par la charité chrétienne.

Toujours, depuis cette lointaine époque, il y a eu dans le monde ce qu'avant la venue du Dieu libérateur, le monde avait à peine connu ; il y a eu des hommes qui, sans aucun intérêt humain quelconque, sans qu'il pût leur en revenir ni gain, ni honneur, ni jouissance naturelle, ont aimé leur prochain d'un amour intime, généreux et tout à fait désintéressé, qui se sont occupés de lui faire du bien pour le bien seul, qui ont travaillé à son bonheur, uniquement pour qu'il fût heureux en ce monde et en l'autre, et qui, bien loin de rien demander, de rien rechercher, de rien recevoir en retour de leurs travaux et de leur dévouement, ont tout quitté, tout donné, tout sacrifié, leur fortune et leurs affections, leur repos et leur santé, tous leurs talents, toutes leurs forces, leur vie tout entière, uniquement pour servir les autres. *Impendam et superimpendar....*

Or, M. F., cette longue série de dévouements de toute sorte, qui a bien pu changer de forme et de place, mais qui n'a jamais été interrompue, qui s'est perpétuée sans altération aucune, depuis S. Paul, le grand apôtre, jusqu'à S. Vincent de Paul, le héros de la charité, depuis les premières agapes des premiers chrétiens, jusqu'aux dernières communautés de nos plus humbles sœurs, elle s'est continuée aussi chez nous dans cette belle Eglise de France, dans notre diocèse et dans cette paroisse, avec une fécondité et une vigueur que pourraient nous envier les plus beaux âges de l'Eglise.

Voyez, M. F., tant de prêtres livrés, sous des titres divers, au service des âmes ; tant de religieux, tant de religieuses voués à l'éducation de l'enfance, tant d'autres vierges chrétiennes consacrées au service de toutes les misères ; et sous leurs mais bénies et fécondes, tant d'œuvres ! écoles chrétiennes, colléges religieux, maternités, orphelinats, sociétés protectrices de la jeunesse, secours donnés à tous les âges ; tant d'œuvres, toutes répondant à quelques-uns des besoins de l'humanité, toutes vivifiant par l'esprit de foi ce siècle de doute et de matière, toutes ayant partout, pour les diriger, des âmes oublieuses d'elles-mêmes et en perpétuel sacrifice pour leurs frères en J. C.

Voilà, chrétiens, un léger aperçu des richesses spirituelles de l'Eglise de France, de notre diocèse et aussi de cette paroisse.

II.

1° Application de ce dévouement au prédécesseur. Et pour ne parler que de cette église particulière, recevez ici nos hommages, noble pasteur dont la foi vive a fondé, soutenu, encouragé tant d'institutions précieuses dans ces lieux, sur cette même terre que vous aviez, pour ainsi dire, trouvée nue et dépouillée à votre venue.

Missions, retraites, congrégations pieuses, sociétés charitables, écoles, œuvres de toute nature et pour la gloire de Dieu, l'ornement des autels, l'adoration du très-saint Sacrement ; et pour le prochain, visite des malades, assistance des indigents, protection des orphelins ; il n'y a pas jusqu'aux voûtes de cette église, préparée par vos soins, qui ne proclament que, vous aussi, vous avez donné votre vie entière, votre longue vie pour le salut des âmes : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.*

2° Application de ce même dévouement a lui-même. Et maintenant que nous, par d'impérieuses et providentielles circonstances, nous sommes appelé à entrer dans ces mêmes travaux pour les conserver, pour les continuer, et, s'il plaît à Dieu, pour les accroître, combien nous avons besoin de nous pénétrer de ces mêmes résolutions, de ces mêmes devoirs : *Impendam et superimpendar ipse.*

Oui, et nous aussi, maintenant que nous sommes devenu votre pasteur, M. C. F., nous voulons vous donner tout ce qui est à nous, tout ce qui dépend de nous, tout ce qui est en nous, et nous-même tout entier.

Hélas ! laissez-nous dire une fois, une seule fois, ce sera la dernière, que déjà nous avons donné ce que nous avions de plus cher au monde. O chère église de N... qui deviez être notre unique épouse ! O peuple fidèle, si fervent et si dévoué ! O âmes craignant Dieu, qui fûtes la consolation du pasteur ! non, nous ne vous oublierons jamais ! Et comment se peut-il donc faire que nous ayons consenti à nous séparer de vous au moment où vous veniez réjouir notre cœur par de si abondantes consolations ?

Ah ! M. F., Dieu seul connaît bien le fond de toute chose ; seul, il a vu l'ensemble des motifs souverains qui, dans cette grave circonstance, ont vaincu notre cœur et soumis notre volonté. Mais ce qui est sûr et ce que personne ne peut ignorer, c'est que c'est pour vous, M. F., que nous avons fait cet immense sacrifice ; et nous ne vous le rappelons en ce moment que pour vous bien faire sentir, dès aujourd'hui, qu'il n'en est aucun autre que nous ne soyons disposé désormais à faire pour vous.

3° Dévouement entier. Nous vous appartenons tout entier, nous, *nos biens, notre temps, nos travaux, notre amour.*

Nos biens. Nous en possédons peu, et nous pouvons dire avec vérité, comme le prophète, que c'est du sein de la poussière que Dieu nous a tiré pour nous placer parmi les pasteurs de son peuple ; mais de ce peu que nous avons, nous ne devons conserver pour notre usage que le pain de chaque jour, et ce qui pourra rester ensuite sera loin de répondre aux innombrables besoins d'un si grand troupeau. Il nous faudra souvent faire appel aux âmes charitables, et grâce à Dieu, nous savons déjà que nous serons compris.

Notre temps. Tous nos soins seront à vous, et nous voulons que le dernier de nos frères puisse venir à nous quand il lui plaira et nous entretenir selon ses vrais besoins.

Nos travaux. Ils seront, nous le comprenons déjà, fort considérables. Nous leur consacrerons tout ce que Dieu nous a donné d'intelligence et de force, et, après le secours d'en haut, que nous implorons, que nous implorerons toujours, c'est sur vous que nous compterons, chers et dévoués paroissiens.

Nos travaux ce sont les vôtres ; nous vous y associerons, car ils vous intéressent tous et ils n'auront jamais d'autre objet que le salut de vos âmes, que le maintien de nos saintes institutions, que la magnificence et la dignité du culte, que la vigilance envers vos enfants, que le soin des malades et la charité envers ceux qui souffrent.

III.

APPEL A LA BIENVEILLANCE ET A UN CONCOURS GÉNÉREUX.

Aux magistrats. Nous comptons sur votre bienveillance et, au besoin, sur votre concours, magistrats de cette cité, à la tête desquels nous avons le bonheur de retrouver des hommes dignes en tout point de l'estime et de la confiance publique. Oui, nous comptons sur cette fermeté inflexible et loyale sous laquelle nous avons comme senti battre un cœur si honnête et si délicat ; nous comptons sur ces esprits distingués, qui, à l'intelligence des besoins matériels d'une ville importante, réunissent la haute appréciation de ses intérêts moraux.

Oui, tous vous vous unirez à nous, Messieurs, pour porter secours à cette société si menacée et si souffrante ; car sur beaucoup de points notre cause sera commune.

Aux paroissiens. Enfin, M. C. F., vous avez des droits à notre amour ; car, dès ce moment, vous êtes notre famille en J. C., nos enfants, nos chers enfants spirituels. Et vous l'avez compris vous-mêmes, oui nous sommes votre père et vous devez pouvoir compter sur nous absolument comme l'on compte sur un père.

Oh ! oui, nous vous aimerons, et nous sentons que nous vous aimons déjà ; mais ce que nous aimons en vous ce sont vos âmes. Ce sont elles que nous sommes venu chercher ; ce sont elles que nous voulons soigner, guérir, sauver ; c'est pour elles que nous allons nous sacrifier : *impendam.*

Oui, nous voulons votre bonheur, même en ce monde ; mais nous le voulons par ce qui en est la condition première, par la joie, par la paix, par le bon état de vos âmes.

O mon Dieu ! vous lisez dans le fond de mon cœur, vous voyez bien que je n'ai consenti à venir ici que pour vous faire régner sur les âmes, parce que seul vous êtes leur salut !

Eh bien, Seigneur, je vous offre en ce moment, pour toutes les âmes que vous me confiez, non-seulement mes travaux et mes sollicitudes, mais toutes les peines et toutes les épreuves, et, s'il y a lieu, toutes les tribulations et toutes les amertumes qu'il vous plaira de me ménager dans le cours de cette nouvelle carrière apostolique. Je les accepte volontiers pour elles : que je sois pour elles une victime de propitiation ; frappez sur moi, Seigneur, mais sauvez ces âmes : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.*

DISCOURS D'ADIEU

A UNE PAROISSE.

(LE CARD. DUPONT.)

TEXTE.

Vos scitis qualiter vobiscum per omne tempus fuerim.

ACT. XX. 18.

Notre tendresse pastorale, M. C. F., ne devait plus avoir d'autre objet que vous. C'était bien là le sentiment intime de notre cœur. Nous espérions travailler jusqu'à la fin à la sanctification de vos âmes, et cette espérance si légitime, nous l'avions plus d'une fois manifestée en même temps que notre répugnance extrême à aller jamais porter ailleurs nos soins et nos sollicitudes. Et cependant il faut que nous nous séparions de vous, il faut que nous allions nous dévouer à un autre apostolat. Nous n'avons pu refuser d'obéir. Mais que nous étions loin de nous attendre à rien de semblable! Aujourd'hui notre Evêque vient de rompre nos liens pour nous en donner d'autres; notre sacrifice est donc consommé. C'est pour la dernière fois que vous entendez la voix de celui qui fut votre pasteur. Notre cœur a besoin de s'épancher, il trouvera dans cette effusion une consolation réelle.

I.

RETOUR SUR LE MINISTÈRE ACCOMPLI.

Quelque bien, nous l'espérons, aura marqué notre passage parmi vous. Mais ce bien, nous sommes loin de nous en glorifier, nous le rapportons à Dieu, qui en est l'unique auteur. Bénie soit à jamais, à ce sujet, sa souveraine miséricorde qui se plaît à faire servir à l'exécution de ses desseins les instruments les plus faibles! Nous sentons encore bien mieux notre insuffisance.

Vous savez, M. C. F., ce que nous avons été pour vous du moment où nous avons pris l'administration de cette belle paroisse. Notre conduite a toujours été la même. Nous nous sommes identifiés avec tous vos intérêts; nous voulions pardessus tout le salut de vos âmes : *Vos scitis, a prima die qua ingressus sum, qualiter vobiscum per omne tempus fuerim* (Act. xx. 10). Vous le savez, les difficultés que pouvaient présenter les circonstances, nous ont-elles jamais arrêté? Nous n'ignorions pas que le bien ne s'opère jamais sans obstacle, et nous étions assuré que nos intentions finiraient toujours par être comprises, et que notre persévérance obtiendrait les résultats les plus heureux. Nons sommes-nous trompé? *Vos scitis*, vous le savez.

Vous nous rendrez justice, M. F. : des paroles de paix ont toujours été dans notre bouche, et ces paroles étaient l'expression fidèle des sentiments de notre cœur. Nous n'avons été au milieu de vous que le ministre de l'Evangile. Etranger à tout ce qui ne se rattachait pas à nos saintes fonctions, nous aurions voulu éteindre toutes les haines, faire cesser toutes les divisions, neutraliser toutes les susceptibilités.

Vous savez aussi s'il fut un seul de vos intérêts qui nous trouva indifférents. Que n'était-il en notre pouvoir de vous donner à tous des marques particulières de notre affection! Si nous n'avons pu consoler toutes les douleurs, pourvoir à tous les besoins, soulager toutes les misères, vous avez vu du moins notre empressement, nos efforts, nos sacrifices dans toutes les circonstances où des malheurs ont pesé sur nous. Oui, vous le savez, et Dieu nous est témoin que nous ne nous sommes point épargné ni dans l'œuvre de la prédication, ni dans le zèle pour l'ornement des autels, ni dans l'embellissement du culte, ni dans la vigilance à l'égard de vos enfants, ni dans la répression des écarts de la jeunesse, ni dans l'apaisement des dissensions, ni dans la visite des malades, ni dans l'aumône, qu'il nous était possible de faire à l'égard des pauvres, ni dans tous les genres de sollicitude pastorale. Les preuves de notre dévouement ne vous ont jamais manqué. Que n'ont-elles été plus efficaces! Nous n'avons eu alors qu'un seul regret : c'était de n'en pouvoir davantage. Vous le savez bien : *Vos scitis*.

II.

TÉMOIGNAGES DE GRATITUDE.

Nous ne saurions trop vous dire combien nous sommes touché des nombreux témoignages d'attachement que vous nous avez donnés durant les années passées au milieu de vous et surtout dans ces derniers jours, qui, pour nous, ont été à la fois si pénibles et si consolants. Le souvenir ne s'en effacera point de notre cœur; il y vivra à jamais. Recevez-en l'assurance avec nos adieux, ô vos tous, nos bien-aimés paroissiens, dont nous n'aurions jamais voulu nous séparer....

Nous nous éloignons lorsque nous n'avions plus en quelque sorte qu'à recueillir. Notre cœur s'ouvrait avec confiance à cette pensée, et il nous semblait que nous devions jouir des fruits de notre sollicitude. Mais les vues de la Providence étaient différentes. Voici qu'elles nous appellent ailleurs, et il ne nous reste plus qu'à plier notre tente pour aller chercher le nouvel héritage que le Seigneur nous destine. Les espérances que nous avons lieu de concevoir en entendant dire tant de bien des contrées qui vont s'ouvrir à notre zèle ne sauraient affaiblir les regrets que nous cause cette séparation, regrets auxquels vous avez de si justes droits.

III.

CONFIANCE AU SUCCESSEUR.

Nous cédons la place au pasteur que vous réserve la Providence. Vous trouverez en lui les talents et les vertus qui nous ont manqué. Il fera tout ce que nous aurions voulu faire. Il réparera les fautes que nous avons pu commettre, et rendra de plus en plus prospère l'état de la paroisse. Sans doute, vous apprécierez son mérite, et vous le lui prouverez en lui procurant la plus douce des consolations, celle de vous voir fidèlement répondre à ses soins. Notre éloignement doit donc tourner à votre profit; il en résultera pour vous un bien réel. Le pasteur qui va vous venir l'emportera de beaucoup sur celui qui vous est enlevé. Toutefois, il ne pourra avoir un plus grand désir du bien, ni un cœur plus dévoué. Allez à lui avec confiance, donnez-lui toute l'estime et toute l'affection que vous avez bien voulu nous donner, accueillez-le avec amour; c'est désormais votre bon père, celui qui marchera devant vous pour vous montrer la voie des collines saintes, le sentier de la vraie patrie.

IV.

ADIEUX.

AUX ENFANTS. Jeunes enfants, les bien-aimés de N. S. J. C. et aussi les nôtres. Je vous ai reçus à la porte du temple; à votre naissance, j'ai versé l'onde sainte sur vos fronts. Je vous ai vus sur les genoux de vos pieuses mères apprenant à balbutier le doux nom de Jésus. Je vous ai visités dans les écoles, je vous ai initiés à l'enseignement de la foi. Mon bonheur était de vous voir, de vous interroger, de vous diriger vers le bien, de vous parler de votre candeur et de votre innocence. Aujourd'hui, pour la dernière fois, je vous répète ce que je vous ai dit souvent : Conservez soigneusement toutes les vertus de votre âge : la douceur, la modestie, la piété, la candeur, la simplicité, l'amour de Dieu, l'obéissance. Un autre pasteur achèvera ce que j'ai commencé; j'ai semé, j'ai arrosé pour lui, il achèvera la culture; mais soyez-lui bien dévoués, aimez-le ce bon père que Dieu vous envoie, allez avec empressement recevoir ses leçons et suivez ses pas dans le chemin de toutes les vertus.

Que Dieu vous garde et vous aime! Adieu...

Pour vous, plus avancés en âge, à qui ma main a distribué pour la première fois le pain des anges, que vos vertus, que vos bonnes dispositions m'avaient procuré de consolations et d'espérances! Je me sépare de vous, mais avec l'âme émue! Oh! souvenez-vous du grand jour! Souvenez-vous de vos promesses!... et priez quelquefois pour le pasteur qui présida à la plus belle fête de votre vie et qui n'épargna rien pour faire de vous des enfants de Dieu....

A LA JEUNESSE. Adieu, jeunesse chrétienne; vous pour qui j'ai si souvent prié, parce que vous êtes dans l'âge du péril; vous qui excitiez si vivement mon intérêt, vous pour qui mon zèle semblait s'accroître. Mais ce n'est point un adieu que je dois vous adresser : qui pourrait vous quitter sans crime, vous qui avez tant besoin de guide dans votre route pleine de dangers; je vous confie dès ce jour au saint prêtre que Dieu vous envoie. Soyez dociles à ses leçons et écoutez-le avec le plus religieux respect quand il vous parlera de la vertu qui fera de vous des saints.

AUX PÈRES ET MÈRES. Je portais avec vous une part du fardeau. Vos enfants étaient aussi les miens devant le Seigneur. En vous quittant, je vous dirai ces dernières poroles : Souvenez-vous de la grandeur de la mission dont Dieu vous a chargés, veillez sur vos enfants, l'espoir de la société; soyez leur exemple, et qu'en marchant sur vos traces, ils suivent les voies du salut.

AUX VIEILLARDS. Adieu, et peut-être pour jamais, à vous anciens de la paroisse, amis vénérables, hommes de bon conseil, chrétiens fervents, exemple de piété pour les jeunes générations! Que vos années s'écoulent douces et surtout pleines devant Dieu....

Adieu à tous, car vous m'êtes tous chers, nous avons tous prié ensemble, vécu ensemble, gémi ensemble, chanté ensemble les louanges de Dieu....

O Dieu! Père tendre et clément, daignez, en ce dernier moment, à cette heure de la séparation, bénir le pasteur et le troupeau! Couvrez-les de votre amour et de votre miséricorde; sanctifiez-les et sauvez-les tous.

Anges tutélaires de cette paroisse, continuez à veiller avec un tendre intérêt sur cette grande famille confiée à votre garde. Saints patrons, nous réclamons en leur faveur votre assistance. Mais surtout, nous nous adressons à vous, ô Marie! notre tendre mère!

Nous vous demandons à notre tour vos pieux suffrages. Oh! ne nous refusez pas ce témoignage de votre intérêt...

ALLOCUTION

AUX FIDÈLES A L'OUVERTURE D'UNE MISSION, JUBILÉ, RETRAITE, STATION DE CARÊME, ETC.

(*Voy.* les sujets MISSION, JUBILÉ, ci-dessus pages 127 et 133.)

(LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.)

TEXTE.

Oportet me evangelizare regnum Dei, quia ideo missus sum.

Luc. v. 43.

Que le Seigneur daigne bénir la parole que nous venons vous apporter, bons et religieux habitants de N... Cette parole n'est point la nôtre, c'est celle de Jésus-Christ évangélisant la Judée, c'est celle des apôtres parcourant le monde pour le rendre chrétien; c'est cette parole d'en haut faite pour éclairer, pour toucher, pour convertir, pour consoler, pour réconcilier les cœurs, pour rendre la paix aux esprits divisés, pour préparer aux familles et aux peuples un bonheur inconnu sans elle.

Nous viendrons, en paraissant plusieurs fois le jour dans cette chaire, vous apporter le bienfait de cet Evangile qui a changé le monde, et qui, après tant de défections et de malheurs, semble vouloir reprendre sur nous son aimable empire, par le nombre de ses pacifiques conquêtes et la multitude de ses consolants triomphes.

I.

MATIÈRE DE NOS PRÉDICATIONS.

Oui, l'Evangile, M. C. F., voilà le livre que nous vous apportons; le Livre des savants et des simples, des riches et des pauvres, qui peut servir à tous de préservatif, et contre le pouvoir qui abuse et contre l'indépendance qui se révolte, et contre la science qui s'enfle, et contre l'inexpérience qui expose, et contre l'orgueil qui monte sans cesse, et contre la cupidité qui aveugle, et contre la misère qui tente, et contre les passions qui troublent l'homme et la société.

Nous vous l'expliquerons, ce livre divin, d'après les enseignements de l'Eglise notre mère. Nous le porterons non-seulement dans la chaire sacrée du haut de laquelle nous vous parlerons, mais nous voudrions pouvoir le porter nous-mêmes jusque dans les écoles où la jeunesse se forme aux sciences humaines, dans les cloîtres, où l'on aime ses perfections; dans l'atelier de l'artisan, sous la tente du soldat, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les villes, dans les campagnes, dans toutes les chaumières.

L'Evangile, voilà le livre que nous opposerons à ce déluge de livres corrupteurs qui nous inondent, contre lesquels la religion ne saurait avoir trop d'anathèmes, les dépositaires de l'autorité trop de vigilance et de sévérité, les peuples trop d'éloignement et trop d'horreur. La lumière vive et pure dissipera les préjugés et les ténèbres qu'on essaie de répandre sur ses dogmes, ses préceptes et jusque sur ses bienfaits; sa morale douce et consolante pénétrera de son onction les cœurs prévenus; et le Dieu sauveur, étendant sur nous son règne pacifique, nous couvrira de sa protection; à son ombre tutélaire, nous goûterons les fruits de la douce paix.

II.

APPEL A TOUS LES FIDÈLES.

C'est vous qui aurez les premiers moments de notre journée, avant l'heure de vos travaux ordinaires, artisans, serviteurs, chefs de maison, mères de famille; vous aussi, pauvres de J. C., la portion du troupeau la plus chère à notre cœur, parce qu'elle est la plus malheureuse. Ah! que votre condition est grande et noble aux yeux de la religion! Si votre vie est quelquefois éprouvée par des privations et des peines, vous viendrez apprendre auprès de nous à en adoucir les rigueurs, à la sanctifier par la fidélité aux devoirs de la piété chrétienne, à vous en faire un degré pour vous élever à une vie meilleure et éternelle.

Vous tous que les talents, les emplois ou la fortune distinguent entre vos concitoyens, votre titre le plus beau n'est-il pas celui de chrétien? Venez en méditer avec nous la grandeur et les devoirs, et apprendre à le porter avec honneur au milieu d'un monde qui ne refuse pas toute justice à qui sait la mériter.

Jeunes gens, venez aussi; on peut à votre âge être un instant déserteur, mais jamais ennemi de la vérité. Vous trouverez dans l'humble soumission à nos croyances et dans la généreuse pratique des devoirs qu'elles imposent, une douce paix que le doute, les systèmes, les passions, n'ont jamais su donner.

Vous viendrez régler vos comptes avec le Père céleste, vous dont l'honorable négoce et l'active industrie ont porté au loin le nom. N'auriez-vous pas quelques lumières, quelques consolations à demander à la foi de vos pères? Ne voudriez-vous plus des œuvres saintes qu'elle inspire? Venez apprendre l'art bien supérieur à tous les autres, celui de connaître Dieu, de le servir avec fidélité, de l'aimer sans partage.

Combien d'entre vous, M. C. F., mécontents de la voie funeste où ils marchent, se sont dit en soupirant, dans le secret de leur cœur : Ah! s'il se rencontrait quelque circonstance extraordinaire, quelque occasion heureuse qui aidât ma faiblesse, je viendrais à mes devoirs religieux, j'abandonnerais cette vie d'indifférence ou de honteuses dissolutions, contre laquelle ma conscience crie, et qui ne m'a pas donné le bonheur!

Eh bien! la voici, M. C. F., cette circonstance heureuse, cette occasion favorable où tout va seconder le désir secret de votre âme! Ah! c'est peut-être le dernier jour des miséricordes. Dieu vous tend la main; il vous offrira votre pardon; il vous conjurera, par ma voix de père et d'ami, de ne pas le repousser. Ne nous fuyez pas; ne comblez pas la mesure par un désespoir plus injurieux au Seigneur que tous vos égarements, ou par un respect humain plus honteux que toutes vos faiblesses.....

ADIEUX A UN MISSIONNAIRE

APRÈS LA PRÉDICATION DE LA STATION.

(LE MÊME.)

Avant de laisser descendre de chaire l'infatigable apôtre qui vient d'être pour vous, M. C. F., l'instrument de tant de miséricordes, permettez que je sois l'interprète des sentiments qui surabondent dans votre cœur comme dans le mien.

Homme de Dieu, bon père, dont la parole brûlante a fait tant de bien à vos enfants, c'est sur vous le premier que nous appelons les bénédictions d'en haut. Vous venez de dire que l'éloquence est fille de la passion : une double passion a dévoré votre cœur, l'amour de Dieu, l'amour de vos frères, et vous avez été éloquent. Non-seulement vous avez réjoui notre cœur, mais vous nous avez rendu, par les succès bénis de votre ministère, le plus heureux des pasteurs.

Cet étonnant concours, ce ministère spécial de la mission évangélique; ces saints frémissements, ces sympathies, ces larmes; ces magistrats, ces vieillards, ces hommes aux nobles antécédents, toutes ces sommités intellectuelles accourues pour vous entendre; cette génération si pleine d'espérances, sa présence si grave, si attentive; nos frères, séparés eux-mêmes, à qui vous avez parlé avec tant d'amour, parce que vous saviez que nous les aimions, et qui n'ont pas pu ne pas s'écrier, en vous entendant : La vérité est là; l'ignorance, la superstition, le fanatisme, le mensonge ne sauraient ainsi parler le langage de la vérité, de la conviction et de l'amour; enfin, tout ce qui porte ici de l'élévation dans les idées, de la dignité dans les mœurs, de la conscience dans les études, rend un éclatant témoignage à la puissance divine de la foi, à ce besoin religieux qui nous presse et nous travaille.

Le temps qui si rapidement s'écoule, M. F., emporte les hommes et la parole qu'ils firent entendre; mais la vérité demeure.

Et quand on a médité, comme vous venez de le faire, l'histoire du catholicisme, depuis son origine jusqu'à nos jours; quand on a étudié cette action divine qui, toujours présente, défend et conserve le dépôt des enseignements révélés à travers le bouleversement des âges; après ces heures silencieusement écoulées dans cette enceinte, on se surprend à ne plus vouloir répudier les titres qui nous font membres d'une société, seule dépositaire de ce qui nous reste de puissance et de vie. On demeure convaincu qu'en Dieu seul les hommes sont un; hors de là, et sans une même foi, ils sont division, trouble, désordre, individualisme, solitude, ténèbres, chaos, agonie, mort.

Quand on a médité avec vous les vérités graves de la foi, la nécessité du salut, la pensée de la mort, du jugement de Dieu, de l'éternité, des châtiments et des récompenses dans une autre vie; quand on a réfléchi mûrement avec vous sur les maux du péché et en cette vie et en l'autre, puis sur l'infinie miséricorde de Dieu qui daigne avoir pitié de l'homme, qui envoie le Verbe éternel à son aide..... on se sent ébranlé, on demande à amender sa vie et à la rendre conforme à cet enseignement divin.

Vous nous avez fait aimer Jésus-Christ, digne apôtre de son nom; vous nous l'avez montré appelant à lui tous les hommes, ouvrant ses bras aux pécheurs, poursuivant à travers les lieux inaccessibles la brebis égarée et la rapportant avec joie sur ses épaules; vous nous avez fait voir dans ses sacrements des sources intarissables de grâce et à votre voix si persuasive tous sont accourus vers la piscine du salut, pour s'y laver de leurs péchés.

Oh! que Dieu soit mille fois béni de ce renouvellement opéré par vos soins dans cette paroisse; qu'il bénisse partout vos pas et rende en tous lieux votre ministère fructueux comme il l'a été au milieu de nous!

Mais, mes chers paroissiens, vous saurez conserver précieusement dans vos âmes ces fruits abondants de salut. Votre religion sera désormais non plus un sentiment vague et stérile, mais une religion d'action, de pratique, de dévouement. Vous vous souviendrez de ces jours de salut à jamais mémorables, de ces résolutions fermes prises au pied des autels, et vous y serez à jamais fidèles.

Père céleste, de qui vient tout don et toute grâce, bénissez à cette heure et l'apôtre, et le pasteur, et le troupeau! Que tout ce qui s'est fait soit pour votre gloire et le salut des âmes de tous vos fidèles. Ainsi soit-il.

CONFRÉRIES.

DISCOURS

SUR LES AVANTAGES DES CONFRÉRIES.

TEXTE.

Væ soli, quia cum ceciderit, non habet sublevantem se.

ECCL. IV. 10.

Les Confréries et les dévotions approuvées par l'Eglise sont de puissants secours accordés à notre faiblesse pour nous porter à la pratique du bien et nous y faire persévérer. Respectables par l'autorité qui les consacre, saintes par les objets auxquels elles se rapportent, non moins que par la fin qu'elles se proposent, qui est l'honneur de Dieu et la sanctification de nos âmes, riches d'indulgences, qui rachètent la multitude de nos dettes et couvrent l'imperfection et l'insuffisance de nos œuvres, elles méritent toute l'estime du vrai fidèle.

L'impiété les condamne comme de vaines superstitions ; le monde les dédaigne comme des pratiques puériles, indignes de la majesté de la foi ; mais le chrétien qui sait que l'Eglise n'autorise rien qui ne soit saint et louable, et qu'il n'est rien de petit dans notre grande religion, ne voit, dans ces dérisions et dans ces mépris, qu'un motif de plus de les chérir et de les honorer.

Je veux en ce jour, M. F., vous montrer : 1° *les avantages spirituels* que nos âmes retirent des confréries des dévotions établies dans la paroisse ; 2° vous parler des *diverses dévotions* autorisées par l'Eglise ; 3° de l'obligation où sont les agrégés d'*en observer les règlements*.

Ier POINT.

AVANTAGES SPIRITUELS DES CONFRÉRIES ET DÉVOTIONS.

1re SUBDIVISION. — Elles sont des moyens d'émulation utiles aux fidèles.

Si nous étions de pures intelligences, nous n'aurions pas besoin d'encouragements pour nous élever à Dieu et nous enflammer d'un saint zèle pour la vertu ; la loi toute seule réglerait nos mœurs.

Si même nous avions la foi et la ferveur des siècles évangéliques, si nous étions encore, pour ainsi parler, dans cette atmosphère de grâces et de vertus où vivaient les premiers fidèles, rapprochés qu'ils étaient des lieux et des temps que remplissaient encore de leurs suaves émanations et de leurs célestes influences les souvenirs récents de la vie du Sauveur, de ses œuvres, de ses miracles, de la venue de son Esprit, de la sainteté de ses disciples, nous pourrions plus facilement nous passer de ces secours que la religion prête à notre faiblesse comme des moyens d'encouragement et de persévérance. Mais il n'en est point ainsi, M. F., dans nos temps de refroidissement et de langueur : la foi s'éteint, la piété s'affaiblit, les mœurs dépérissent. Au lieu que les premiers chrétiens devenaient des hommes tout spirituels par leur détachement de la terre et leur intime et constante union avec Dieu, nous devenons nous, chaque jour, plus terrestres et plus appesantis, *l'esprit de Dieu se retirant de nouveau de l'homme parce qu'il est chair*, et ne pouvant plus demeurer dans une société qui se matérialise. Il faut donc présenter de nouveaux attraits à la piété, pour qu'elle se ranime ; à la foi, pour qu'elle se réveille, à la vertu, pour qu'elle reprenne sur les cœurs son aimable empire ; et voilà pourquoi, sans doute, l'Eglise a multiplié, dans ces derniers temps, ces dévotions et associations pieuses qu'elle jugeait moins nécessaires alors que le feu de la charité se conservait et s'alimentait de lui-même, *et que la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme.*

2e SUBD. — Elles sont des sources de bien pour une paroisse.

Tout ce qui tend à nous rapprocher dans des pensées de paix et d'amour nous améliore et nous perfectionne. *L'homme isolé tombe et il n'est personne qui le relève* (Eccl. IV. 10.) Admis au contraire, dans une société de frères, il marche soutenu et comme porté par le mouvement unanime de ses compagnons qui poursuivent la même carrière. L'âme grandit et s'inspire par l'association, chaque membre emprunte de son union avec le corps toute la forme du corps lui-même. *Le faisceau se rompt difficilement* (Eccl. IV. 12), a dit le Sage, et ce n'est pas sans raison qu'il a prononcé l'*anathème contre celui qui est seul*. Que de fruits ne peut pas produire dans une paroisse une confrérie bien réglée ? Elle y fermente comme un levain précieux qui peut sanctifier toute la masse. Elle préserve l'innocence, elle maintient la jeunesse dans les habitudes vertueuses, elle fait pratiquer le zèle, la charité. Par elle, la piété est honorée, les Sacrements sont fréquentés, les jours du Seigneur dignement sanctifiés. Elle édifie l'assemblée des fidèles ; les autels lui doivent leur décoration et leur parure ; elle ajoute à l'éclat des cérémonies saintes par la mélodie de ses chants, le bel ordre de ses lignes et la gravité de sa démarche sous sa bannière déployée. Elle est le lien des cœurs, l'ornement de l'Eglise, l'exemple du troupeau, la joie du pasteur, *un spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes.*

IIe POINT.

DES CONFRÉRIES ET DÉVOTIONS AUTORISÉES PAR L'ÉGLISE.

1re SUBDIVISION. — Confréries.

Admirez, M. F., comme l'Eglise s'est montrée saintement prodigue de ces encouragements spirituels, et non moins saintement ingénieuse à en diversifier les formes pour satisfaire toutes les préférences et s'accommoder à tous les attraits de la piété. Quelle unité dans la fin qu'elle se propose, la gloire de Dieu et la réforme de nos mœurs ! et quelle merveilleuse variété dans les moyens qu'elle emploie pour atteindre ce but ! Quand on considère avec les yeux de la foi cette multitude presqu'infinie d'édifiantes confréries, de dévotions douces et tendres, proposées à l'émulation des fidèles, ne croit-on pas reconnaître ce riche et précieux tissu *varié de mille couleurs et ornements divers*, dont le prophète avait vu la reine, c'est-à-dire l'Eglise, parée au jour de sa gloire ? Nous n'en rappellerons que les plus connues et les plus chères à la piété catholique.

C'est la confrérie du *Très-saint SS. Sacrement* de l'autel, qui donne des adorateurs au plus auguste de nos mystères, associe les hommes aux anges dans la garde invisible que les esprits bienheureux font autour du tabernacle du *Dieu caché*, du Dieu trop souvent solitaire. C'est la confrérie du *Sacré-Cœur*, qui va puiser l'amour divin à sa source même, le console par ses empressements de la froideur et de l'oubli des hommes, répare, par ses amendes honorables, sa gloire offensée. C'est la confrérie du *Scapulaire*, tout embaumée des parfums du Carmel, avec la majesté de ses souvenirs, les merveilles de ses traditions, la richesse de ses indulgences, la multitude de ses miracles et la sûreté de ses promesses. C'est la confrérie du *Saint-Rosaire*, dont les pieux exercices, suite et complément de l'office divin, contribuent à la sanctification des dimanches et des jours de fête, en prolongeant le temps de la prière en donnant à la louange de Marie, au culte de l'innocence, les heures de la dissipation et des amusements frivoles. C'est la confrérie du *Rosaire vivant*, qui veut former à Marie un diadème royal de pierres précieuses, mais vives et animées, je veux parler des cœurs de ses dévots serviteurs. C'est la confrérie de la *Bonne mort*, qui nous instruit si bien à régler notre vie et qui, par l'apprentissage journalier qu'elle nous fait du dernier combat, nous garantit la victoire au bout de la carrière.

2e SUBD. — Dévotions.

Que n'aurions-nous pas encore à vous dire, M. F., des diverses dévotions autorisées et recommandées par l'Eglise, si nous pouvions parcourir dans tous ses détails un sujet si étendu ?

Dévotion des *Quarante-heures*, qu'accompagnent tant de grâces, qui prévient tant de chutes ! Dévotion de la *Croix* et du *Chemin de la Croix*, exercice le plus salutaire, peut-être le plus abondant en fruits de salut. Dévotion du *Mois de Marie*, qui lie, par de gracieuses harmonies, le mois le plus riant de l'année avec ce que le Ciel possède de plus aimable, de plus indulgent, de plus accessible à notre faiblesse, et ce que la terre présente de plus innocent et de plus pur ; doux appât offert à la jeunesse chrétienne pour la détourner des joies dissolues et des chants profanes, par l'attrait de pompes saintes et de mélodieux cantiques.

Nous venons de placer sous vos yeux, M. F., les trésors de grâces et de sanctification que l'Eglise met à la disposition de ses enfants.

Empressez-vous de faire un choix, M. F., parmi ces diverses associations pieuses, exercez-vous à ces dévotions saintes, c'est là en vérité acheter sans or et sans échange le lait et le miel des consolations divines, et enfin le salut.

IIIe POINT.

OBLIGATION POUR LES AGRÉGÉS D'OBSERVER LES RÈGLES ET STATUTS DES CONFRÉRIES.

Nous vous rappellerons que ces pieuses institutions ne vous seront profitables qu'autant que vous en garderez la lettre et que vous en posséderez l'esprit ; qu'en vain vous en conserveriez avec soin dans vos archives les titres authentiques, si vous n'en suivez les exercices, si vous n'en remplissez les devoirs, si vous ne les empêchez de tomber et périr faute de vigilance et de fidélité ; qu'inutilement vous vous promettriez d'en recueillir les fruits, si le zèle ne les anime, si la piété ne les féconde ; et qu'enfin le mérite n'est pas à inscrire son nom sur les tablettes d'une confrérie, mais à honorer ses engagements par l'innocence des mœurs et l'édification des vertus. Pour vous, âmes pieuses, portion chérie du troupeau, vous fidèles, non-seulement à la loi mais aux maximes de J. C., encouragez et répandez par votre exemple ces dévotions saintes. Que les mères qui ont à cœur le salut de leur famille y vouent leurs enfants et les habituent aux saintes pratiques qui sont prescrites. Ne formons tous qu'un cœur et qu'une âme dans l'amour de J. C. et de son Eglise, en notre qualité de pieux associés.

CATÉCHISME.

DISCOURS

SUR L'IMPORTANCE DU CATÉCHISME.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Qui docet filium, similem reliquit sibi post se.

ECCLI. XXX. 4.

Je veux aujourd'hui, M. F., vous parler avec quelques détails de l'excellence et des avantages, non de la parole de Dieu en général, ni de la prédication solennelle que vous entendez plus rarement, mais de ce lait des faibles, de cette nourriture des enfants, de ce pain de chaque jour, de cette parole pastorale et paternelle, de cet enseignement élémentaire, le mois apprécié peut-être, et sans contredit le plus utile, du Catéchisme enfin, abrégé de toute doctrine, sommaire de toute sagesse, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toute instruction religieuse et morale. Nous considérerons le catéchisme : 1° *comme résumé de la doctrine chrétienne;* 2° *comme enseignement le plus approprié aux besoins de l'homme.*

Ier POINT.

LE CATÉCHISME EST LE RÉSUMÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

1re SUBDIVISION. — **Aucun livre plus admirable ni plus précieux.**

Parce que le catéchisme est mis d'abord dans les mains du premier âge, on ne suppose pas qu'il puisse se placer convenablement sous la main d'un âge plus avancé. Préjugé aveugle et injuste s'il en fut jamais, car aucun livre ne mérite mieux l'attention, les hommages, l'admiration, non pas seulement du fervent chrétien, mais de tout homme raisonnable et sage, sans en excepter l'Evangile lui-même, puisque le catéchisme n'est autre chose que le sublime abrégé de ses dogmes et de sa morale, rédigé dans une suite méthodique et mis à la portée des plus humbles intelligences. Quel ouvrage, en effet, sorti de la main des hommes, embrasse, sous un plus mince volume, dans un ordre plus logique, avec des formules plus simples et dans un ensemble plus harmonieux, plus de vérités sur Dieu, sur l'homme, sur la société et les rapports qui lient entre eux ces trois grands objets des recherches et des méditations philosophiques? Qu'on rassemble en un faisceau les écrits des plus profonds penseurs anciens et modernes, qu'on extraie de leurs conceptions ce qu'elles nous offrent de plus élevé sur la nature de Dieu, sur le principe et la destination de l'homme, et qu'on nous dise si, de tous ces frangments réunis, l'on parviendra à former un tout plus fini, plus substantiel, un corps de doctrine plus complet et plus achevé que celui que nous présente le Catéchisme?

2e SUBD. — **Comment il est le résumé de la doctrine chrétienne.**

C'est dans le catéchisme que nous apprenons qu'il n'y a qu'un Dieu; que ce Dieu est un pur esprit, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, que ce Dieu unique en substance complète son être dans la Trinité des personnes avec son Verbe et son Esprit; qu'il est heureux en lui-même et par lui-même, de toute éternité, dans la contemplation de sa propre grandeur, et qu'il a manifesté dans le temps ses attributs dans une pensée d'amour, non moins que dans les intérêts de sa gloire. Par rapport à l'homme, le catéchisme nous enseigne qu'il a été créé dans la justice, libre, intelligent et sensible, animé d'un souffle divin et immortel, puis déchu de cet état d'innocence et de bonheur par l'abus de sa liberté, qu'il a été condamné aux souffrances, au travail, à la mort. C'est alors qu'il nous montre le médiateur, Dieu et homme, venu sur la terre pour rapprocher ces deux extrêmes... Ensuite il nous parle de la loi sainte donnée par J. C., de son Eglise, *colonne de la vérité*, de la prière, des sacrements canaux de la grâce, du sacrifice de nos autels, du ministère sacerdotal qui continue celui de J. C. et des Apôtres. Voilà le Catéchisme! c'est-à-dire voilà le résumé de toute la doctrine chrétienne.

IIe POINT.

ENSEIGNEMENT LE PLUS APPROPRIÉ AUX BESOINS DE L'HOMME.

Nous n'avons encore parlé que du catéchisme considéré en lui-même, en tant que résumé de la doctrine chrétienne. Si maintenant nous l'envisageons comme enseignement, qu'elle plus ample matière ne fournit-il pas, sous ce nouveau point de vue, à l'admiration du sage et à la reconnaissance des peuples?

1re SUBDIVISION. — **Enseignement moralisateur et civilisateur.**

C'est le catéchisme à la main que le prêtre enseigne aux pauvres la résignation, aux favoris de la fortune la modération et la compatissance; qu'il forme des enfants dociles et respectueux envers les auteurs de leurs jours, des maîtres humains, des serviteurs fidèles, des sujets paisibles et soumis aux magistrats, parce qu'ils savent que tout *pouvoir vient d'en haut;* des citoyens éclairés et religieux qui *rendent à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César.*

Mais essayez de supprimer cet essentiel et premier enseignement, seulement durant une période de vingt-cinq ans. Ayez seulement une génération sans la parole du Catéchisme, c'est-à-dire sans idée d'un Dieu créateur, sauveur, rémunérateur et vengeur; une génération sans conscience et sans foi, sans autre loi que vos lois, sans autre juge que vos juges; voyez quelles passions vont se ruer et quels abîmes elles vont creuser : c'en est fait dès lors de la morale et de la civilisation.

2e SUBD. — **Enseignement populaire et libéral.**

Les anciens cultes renfermaient les mystères dans les temples et les tenaient en quelque sorte sous le sceau, comme choses interdites aux regards et à l'oreille du vulgaire. Hors un petit nombre d'initiés, tout le reste était réputé profane. La foule s'arrêtait à la porte de l'édifice sacré, ce qui explique les proportions exiguës de son enceinte, et ne pouvait pénétrer jusqu'au sanctuaire.

Les philosophes, tant anciens que modernes, se sont réservé aussi le monopole de la vérité. Pythagore, Socrate, Platon, donnaient leurs leçons à un cercle de disciples choisis, avec défense de les divulguer. Un de nos plus célèbres sophistes disait : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » Tel est le mépris qu'une superstition jalouse ou une sagesse égoïste faisait du peuple, des pauvres et des petits.

Le Christianisme a procédé plus largement; il n'a pas deux enseignements : l'un public, pour le profane vulgaire; l'autre secret, pour les adeptes privilégiés. Depuis que son divin fondateur a dit : *Sinite parvulos venire ad me et nolite prohibere eos* (Matth. XIX. 14), toute une grande révolution s'est faite et la face de la terre a été renouvelée.

3e SUBD. — **Enseignement plein d'autorité.**

L'homme qui enseigne en son nom ne peut donner à ses leçons que l'autorité de l'homme. Un professeur d'athénée, dans sa chaire de littérature, de philosophie, d'histoire, de législation; un auteur, dans ses livres; un publiciste, du haut de la tribune qu'il s'est élevée dans ses publications périodiques, livre à ses auditeurs, au public, à ses lecteurs, sa pensée, ses conceptions, ses raisonnements et quelquefois ses rêves, il n'en est pas ainsi de l'enseignement du Catéchisme. Chaque prêtre ou lévite catéchisant, peut dire avec vérité à son auditoire, à l'exemple du divin Maître : *Mea doctrina, non est mea, sed ejus qui misit me* (Joan. VII. 16). Ici ce n'est plus un homme qui parle en son nom, c'est un écho qui ne fait que répéter les accents d'une voix souveraine. C'est un ambassadeur qui transmet les instructions qu'il a reçues de son prince, et si vous lui demandez ses lettres de créance, il vous répondra : Je parle, mais avec moi parlent tous les temps, tous les lieux, tous les hommes qu'embrasse l'orbe immense de l'unité catholique; mais avec moi parlent tous les Pères, tous les Docteurs, tous les Conciles, toutes les traditions. Ou plutôt, ce n'est point le prêtre qui parle; ici l'homme s'efface et disparaît. C'est Dieu lui-même qui instruit et exhorte par sa bouche : *Tanquam Deo exhortante per nos* (II Cor. V. 20).

4e SUBD. — **Enseignement universel.**

C'est une des éminentes prérogatives de l'Eglise de marquer toutes ses œuvres du caractère de sa catholicité. Son enseignement porte aussi ce signe. Sur tous les points du globe, dans toutes les langues parlées par les hommes, elle distribue la vérité à tous ceux qui la demandent. Elle dit à tous : *Si quis sitit, veniat ad me* (Joan. VII. 37). A l'exemple de la bonté divine, qui place auprès de chaque homme un ange pour le garder, elle députe à chaque langue, à chaque peuplade, à chaque tribu un docteur pour l'instruire.

5e SUBD. — **Enseignement perpétuel.**

Depuis que cette parole a été prononcée : *Prædicate evangelium omni creaturæ quæ sub cœlo est* (Marc. XVI. 15), le flot de la prédication évangélique a roulé sans interruption sur toutes les faces de l'humanité. A dater de cette époque, c'est toujours de la bouche du prêtre que les jeunes générations ont recueilli les paroles de vie, de vérité et d'amour; c'est à son ministère que les peuples ont dû leur première éducation religieuse et morale, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps, alors que *cesseront les langues, les prophéties et la science* (I Cor. XIII. 8), pour faire place à la vérité, vue sans nuage et possédée dans sa plénitude.

6e SUBD. — **Saints et grands docteurs catéchistes.**

Ce n'est pas une des moindres preuves de l'excellence de l'enseignement du Catéchisme que cette succession de grands hommes et de saints docteurs, consacrant leur voix et leur plume à ce modeste enseignement.

Ces exemples sont si nombreux qu'on ne sait lesquels on doit choisir et citer de préférence, ou ces fondateurs des grands ordres monastiques : un S. Dominique et un S. François d'Assise; ou ces hommes apostoliques : un S. Vincent Ferrier, un François Xavier, Jean-François Regis, parcourant les rues et les places publiques, une clochette à la main, pour appeler le peuple à l'explication de la doctrine; ou ce chancelier de l'Université, le docte et pieux Gerson, quittant les conseils des rois et ceux de l'Eglise pour se faire humble répétiteur de l'alphabet de la foi; ou un François de Sales, catéchisant les villages du Chablais; ou un Fénelon, ramenant par le même enseignement au giron de l'Eglise les peuples égarés des Cévennes; ou un Bossuet, rédigeant un catéchisme pour son diocèse avec la même plume qui a écrit tant de hauts chefs-d'œuvre.

ALLIANCE

DES LETTRES DIVINES ET DES LETTRES HUMAINES.

(Mgr DUPANLOUP.)

Discours de réception à l'Académie française en Novembre 1854.

Je n'ai jamais pensé que les lettres ne fussent qu'une vaine parure, un ornement de convention pour les sociétés humaines. Les lettres ont une gravité, une grandeur, une utilité supérieure qui leur sont propres, et que l'Eglise n'a jamais méconnues.

Dans leur expression la plus élevée et la plus brillante, les lettres sont la splendeur du *vrai*, du *beau*, du *bien*, qui sont choses divines. Voilà pourquoi ce n'est pas seulement par une figure de langage qu'on dit le *sanctuaire des lettres*.

Je veux, en ce moment, vous dire quelque chose sur ce grand esprit des lettres humaines, sur le côté divin de leur nature et de leur mission, et sur la *haute estime que l'Eglise en a toujours faite*.

Ier POINT.

HAUTE ESTIME DE L'ÉGLISE POUR LES LETTRES HUMAINES.

L'Eglise cultive avant tout les lettres divines; mais elle a des lois qui défendent l'entrée de son sanctuaire à ceux qui sont étrangers aux lettres humaines. Elle a même de hautes révélations qui lui font découvrir dans les lettres humaines un rayon de splendeur divine.

1re SUBDIVISION. — Preuve historique.

Sauf, peut-être, à la première origine du christianisme où il importait que tout fût miraculeux et divin et où il ne plut pas au Maître de l'œuvre que la plume des écrivains, ni la langue des orateurs et des philosophes, non plus que le glaive des Césars fussent pour rien dans le travail évangélique, toujours l'Eglise a recherché, aimé, honoré les lettres humaines. Et alors encore, la vérité m'oblige-t-elle à dire que si nos apôtres et nos premiers pères ont foulé aux pieds, comme indignes d'eux, la vaine pompe et les grâces frivoles de l'éloquence profane, s'ils n'ont point emprunté leurs moyens de conviction aux raisonnements subtils de la philosophie, ils ont toutefois annoncé l'Evangile avec une force et une magnificence de langage incomparable. S. Paul, dit Fénelon, *surpassa tout l'art des orateurs profanes*.

Bossuet, comme Fénelon, s'est plu à remarquer que S. Paul, contempteur si éloquent des vains raisonnements de la philosophie, n'en a pas moins raisonné avec une force admirable et été, dans le fond, *un excellent philosophe, aussi bien qu'un puissant orateur*.

Allons plus loin encore : « Il serait aisé, dit le grand archevêque de Cambrai, de montrer en détail, les livres à la main, que nous n'avons point de prédicateur en notre siècle qui soit *aussi figuré dans ses sermons les plus préparés, que J. C. l'a été dans ses prédications populaires*. Voilà ce que Fénelon répondait à ceux qui prétendaient que la prédication chrétienne n'a rien à demander à l'éloquence, à la poésie, aux lettres.

Et n'est-ce pas de la sorte que l'ont compris tous les siècles chrétiens? Si nous passons aux âges proprement dits de l'éloquence sacrée, alors se présente à nous, en témoignage de l'*immortelle alliance* des lettres divines et humaines, la glorieuse élite des grands docteurs du christianisme : S. Jean Chrysostome, la bouche d'or de l'Orient; S. Augustin, ce grand maître du pathétique et du sublime; S. Basile et S. Grégoire de Nazianze, et l'austère S. Jérôme, et S. Léon, et S. Grégoire le Grand, ces deux belles lumières de la chaire apostolique, et S. Ambroise si doux à entendre que M. de Châteaubriand l'a proclamé le Fénelon de l'Eglise latine.

Toutes ces grandes âmes, tous ces nobles et saints personnages ont été, dans le monde chrétien, les hérauts de cette belle alliance dont je parlais tout à l'heure.

Fidèle à toutes ses traditions, l'Eglise n'a jamais délaissé celle-là. Toujours elle a commandé à ses ministres l'étude des lettres humaines. Elle a fait plus, et Dieu lui réservait la gloire de devenir, elle-même, l'institutrice des nations, d'enseigner la grammaire et la rhétorique, le grec et le latin aux peuples barbares, en même temps qu'elle les élevait par l'Evangile, et de former ainsi ces grandes nations modernes, si éclairées, si polies, si savantes, les reines du monde civilisé.

2e SUBD. — Motifs de cette estime.

Qu'on ne cherche pas, dans l'adoption des lettres par l'Eglise, un de ces calculs de politique familiers aux dominateurs de la terre. Ses vues sont plus hautes et plus justes. Le motif de son estime, c'est que, par le sens profond qui lui est propre, de découvrir le divin partout où il est, elle y a aperçu un reflet de Dieu même; c'est que dans cette haute et vive lumière, d'où lui viennent les enseignements surnaturels qu'elle nous offre, les lettres humaines lui apparaissent comme un rejaillissement et une manifestation de la pensée, de la parole, de la beauté, de la vérité divine elle-même dans l'ordre naturel, au sein de l'humanité.

En effet, il n'y a pas une avenue de l'intelligence humaine aux extrémités de laquelle ne se montre la splendeur de Dieu, qui l'illumine tout entière, et y fait rayonner aux yeux du poëte, de l'orateur, du philosophe digne de ce nom, le vrai, le beau, le bien, dans leur état naturel ou surnaturel, allumant ainsi dans ces âmes privilégiées cette flamme céleste à laquelle rien ne ressemble dans le reste de la nature, et qui se nomme : le *feu sacré;* nom populaire et glorieux du génie inspiré de Dieu.

Et tout cela n'a pas d'autre principe, sinon qu'il y a du divin dans l'homme; sinon que le Créateur, en faisant l'homme, l'a fait à son image et s'est plu à produire magnifiquement en lui les grands traits de sa perfection et de sa gloire, à savoir : l'intelligence et l'amour. L'homme était son chef-d'œuvre et, lorsqu'il le dota d'une si belle nature, il y joignit toutes les riches facultés, tous les nobles attributs qui en découlent : l'esprit, le talent, le génie, le bon sens, le bon goût, les grâces du langage, l'inspiration poétique, tous ces dons merveilleux qui sont ce que j'ai appelé le reflet et comme la gloire de Dieu dans l'homme et dans les lettres humaines.

Aussi je ne m'étonne pas de voir l'épithète de *divine* attachée si souvent par les grands philosophes et par les Pères de l'Eglise eux-mêmes à la poésie, à l'éloquence et même à la grammaire : *Grammaticæ pene divinam vim*, disait S. Augustin, c'est-à-dire aux lettres dans tout ce qu'elles ont de plus élevé comme de plus humble.

IIe POINT.

SECRET DE LA GRANDEUR DES LETTRES HUMAINES.

1re SUBDIVISION. — De leur mission dans les temps anciens.

Les lettres ont une mission divine sur la terre. Il ne faut pas croire que la main de Dieu soit étrangère à ces phases brillantes de la vie des peuples et que ces grands siècles littéraires n'entrent pour rien dans l'ordre et les desseins de la Providence sur l'humanité. Reconnaissons-le; alors même que la nuit païenne couvrait la terre, ils firent briller d'admirables clartés : la philosophie, les lettres, l'éloquence, la poésie dans ce qu'elles eurent de vérité et de beauté. Voyez les généreux efforts qui furent faits alors pour percer la nuit, pour découvrir, par de là l'horizon, quelque chose des clartés divines... Pour ressaisir le fil brisé des traditions anciennes, et retrouver la lumière que Dieu y faisait encore briller, comme un dernier et secourable reflet de sa vérité *afin de ne pas se laisser lui-même sans témoignage* (Act. XIV. 16), au milieu des nations et de montrer que la nature tombée n'était pas éternellement déshéritée des dons de son amour.

Oui, c'est par l'ordre exprès de cette Providence miséricordieuse, qu'il fut donné au génie de l'homme de répandre ces lueurs si belles, qui suffirent alors à revêtir d'un éclat immortel les œuvres de l'esprit humain.

Non, les vers que citait S. Paul à l'Aréopage n'étaient pas des vers païens, pas plus que ces rayonnantes clartés que Virgile fait jaillir des livres sibyllins, ces astres nouveaux qu'il entrevoit : *Solemque suum, sua sidera norunt*, et ces tristesses de la terre : *lacrymæ rerum* qui jetaient dans son âme des aspirations indéfinissables vers un monde meilleur, et faisaient ressentir dans ses vers comme un tressaillement sublime de la nature émue de ses longues douleurs, comme une vaste et puissante inquiétude de la terre et des cieux, en travail du Libérateur désiré!

Et que dire de Platon contemplant de loin l'idéal du Juste et le voyant sur une croix?

Non, ce n'est pas sans un dessein providentiel, je dirai presque sans une inspiration d'en haut, que la langue de Platon et celle de Virgile ont rencontré de tels accents et produit tant de chefs-d'œuvre, lorsque Dieu avait décidé que ces deux langues seraient celles de son Eglise!

2e SUBD. — Temps modernes.

Ce qui se vit au commencement des siècles chrétiens devint la tradition des âges suivants. S. Paul avait cité Aratus et Ménandre : *Corrumpunt mores bonos colloquia mala* (I Cor. XV. 33. Ménandre). *Ipsius enim et genus sumus* (Act. XVII. 28. Aratus). S. Justin et S. Augustin citent Platon; S. Thomas et tout le moyen-âge donnent la main à Aristote.

Et, cela devant être, s'en étonner ce serait ne rien comprendre à la grandeur et à la largeur de christianisme. Il est la lumière du monde; lorsqu'il se lève, toutes les ombres se dissipent, et le Dieu de l'Evangile se nomme le Dieu du jour : *Lux mundi;* et voilà pourquoi appelant à lui tous les astres qui avaient, par ses ordres, jeté quelque clarté dans les ténèbres avant lui, il leur assigne leur place et leur gloire dans le firmament nouveau; et tous, comme au jour de la première création, revenant à leur foyer originel, répondirent successivement, nous voici : *Adsumus*.

DÉVIATION DES LETTRES. Les choses divines périclitent toujours aux mains des hommes. Oui, les lettres peuvent se tourner contre la vérité, la beauté, la bonté éternelle. Mais alors c'est une grande douleur dans l'humanité!.....

ALLOCUTION

POUR LE DIMANCHE QUI PRÉCÈDE LA RENTRÉE DES ÉCOLES.

(UN CONTEMPORAIN.)

TEXTE.

Filii tibi sunt? erudi illos.

ECCLI. VII. 25.

L'enfance est à l'Eglise, à l'Etat, à la société, ce que le printemps est à l'année, ce que les fleurs sont aux richesses et aux pompes de la nature, ce que l'espérance est aux sentiments qui agitent le cœur de l'homme. Pour les pasteurs, les enfants sont les plantes les plus précieuses de ce champ de l'Eglise dont la culture leur est confiée, *la couronne de joie : Gaudium meum et corona mea* (Philip. IX. 1), de leur ministère, leur plus douce et souvent leur unique consolation dans les amertumes dont ils sont abreuvés. L'Ecriture ne parle jamais qu'avec amour de ce bel âge; c'est à l'enfance qu'elle emprunte ses images, ses comparaisons les plus touchantes. Elle nous montre la candeur de Joseph, la piété du jeune Tobie, le courage de David. Le Sauveur va jusqu'à combler les petits enfants de sa tendresse, il leur impose les mains, il les appelle, il les prend par la main en disant à ses apôtres : *Sinite parvulos venire ad me, talium est enim regnum cœlorum.*

Parents chrétiens, vos enfants ne sont-ils pas votre plus cher trésor, l'objet de vos plus tendres affections, de vos plus vives sollicitudes? Vous inviter en ce jour à veiller à leur éducation, vous occuper des besoins de leur intelligence, à leur faire donner les soins que réclame leur instruction, d'où dépend leur bonheur et le vôtre, d'où dépend l'avenir de la religion, c'est vous entretenir d'un sujet qui vous intéresse au plus haut degré.

I.

AUX PARENTS.

1° L'INSTRUCTION EST UN RICHE HÉRITAGE. Pères et mères ce serait le vœu de la religion comme de la nature que vous fussiez vous-mêmes les maîtres et les précepteurs de vos enfants. C'était par cette tradition domestique, par cet enseignement héréditaire que les oracles de la religion, les préceptes de la morale, les faits importants de l'histoire, et même la connaissance des arts utiles se transmettaient autrefois de génération en génération dans les familles patriarcales. Aujourd'hui que le temps vous manque, et souvent aussi les lumières, pour l'accomplissement de ce grand devoir la société vient à votre aide. Une pensée bienveillante ouvre à vos enfants les sources du savoir et de la sagesse. Profitez de ce bienfait, en les envoyant aux écoles. Vous ne pouvez, pour la plupart, leur laisser les biens de la fortune. Assurez-leur, pour héritage, le trésor de l'instruction ; trésor d'autant plus précieux que ce n'est qu'en le possédant qu'ils pourront un jour soutenir une concurrence honorable avec leur égaux, quelle que soit la carrière qu'ils embrassent, dans une société où l'émulation du talent devient de plus en plus le ressort le plus puissant de l'activité humaine et le gage le plus certain des succès.

L'instruction, surtout dans l'époque où nous sommes, est une des premières nécessités de la vie. Que peut, dans la société, l'homme qui n'a point fréquenté l'école? Il n'est plus une seule carrière où il ne soit exigé de savoir lire, compter et écrire. Voudrez-vous que vos enfants soient un jour étrangers au monde qu'ils habitent, à la société avec laquelle ils doivent vivre. Quel motif avouable pourrait vous dispenser de confier vos enfants aux maîtres? Le moyen vous est offert de faire de vos enfants de bons citoyens, des hommes intelligents et utiles, et, ce qui est mieux encore, de bons chrétiens ; ce moyen c'est l'école, puisque c'est là qu'ils seront instruits sur tous leurs devoirs ; pourquoi donc ne vous empresseriez-vous pas d'en profiter?

2° L'ÉCOLE FAÇONNE DE BONNE HEURE L'ENFANT A LA VERTU. C'est là qu'il continue la première éducation du foyer domestique. C'est là qu'il apprend à connaître Dieu et sa loi. Là on lui enseigne tout ce qui est juste, tout ce qui est bon, tout ce qui est louable. Si on s'occupe de ces connaissances qui font l'homme instruit, on n'a garde de négliger celles qui font l'homme vertueux. Tel est du moins, M. F., l'enseignement tel que le veut l'Eglise et tel que le désirent les familles honnêtes et chrétiennes ; tel est aussi, grâces en soient rendues à Dieu, celui que reçoivent nos chers enfants dans les écoles de cette paroisse ; car ce qu'ils ont surtout sous les yeux c'est l'exemple d'une conduite irréprochable de la part de leurs maîtres, enseignement autrement efficace, pour le bien, que celui des leçons.

Que de semences de vertu jetées ainsi dans ces âmes encore neuves y pousseront des racines profondes! Et comment n'en verrait-on pas éclore les fruits salutaires? Aussi qu'en résulte-t-il? Beaucoup plus de respect pour l'autorité paternelle, plus d'union dans les familles, plus de probité dans le commerce de la vie, plus d'amour de l'ordre et de la justice, plus de fidélité à tous les devoirs.

Je sais que l'éducation ne sera pas également heureuse pour tous, qu'il se rencontre des caractères faibles, des esprits indociles, des cœurs dépravés ; je sais que des passions emportées, que des circonstances périlleuses pourront faire avorter les espérances du premier âge ; mais, en général, beaucoup resteront fidèles à toutes les vertus qu'on aura su leur inspirer ; beaucoup d'autres le seront à ces sentiments d'honneur et de probité qui font l'honnête homme ; et quant à ceux qui pourront s'écarter bien loin dans les routes du vice, il leur restera une ressource, celle du remords et du repentir, ressource que connaît bien peu celui qui, dans ses premières années, n'a pas connu la vertu.

Pour ceux qui méprisant l'école, la désertent ou y vont sans en tirer aucun profit, qu'en dirons-nous? Qu'ils se privent d'un puissant moyen pour préparer leur avenir dans les diverses carrières sociales, et que, plus encore, vivant dans l'ignorance des principes essentiels et des devoirs prescrits par la religion et la morale, ils passeront leur vie dans l'abjection, et, le plus souvent, dans le crime.

La plupart des malheureux qui tombent sous le poids de la justice humaine ont été, dans leur bas âge, des déserteurs de l'école ; ou, s'ils l'ont fréquentée, ils en ont été le scandale par leur indiscipline précoce et leur obstination à vouloir demeurer dans une perverse ignorance.

Parents honnêtes et chrétiens, qu'il y ait une double école pour vos enfants au lieu d'une seule, celle de la *famille* et celle du *maître*. C'est au foyer que commence l'éducation de l'enfant. Qu'après les avoir instruits selon la mesure de votre temps et de vos forces, vous leur donniez des maîtres, des suppléants de votre insuffisance, pour étendre, perfectionner, compléter leur instruction, vous remplissez en cela le devoir d'un bon père, d'une bonne mère de famille. Mais il ne faut pas oublier que, s'il vous est permis d'alléger votre fardeau en le partageant, vous n'en êtes pas pour cela déchargés, et que vous restez toujours les premiers maîtres, les premiers éducateurs de vos enfants. C'est le vœu sacré de la nature, c'est la loi de la religion, c'est l'ordre de la Providence, c'est la volonté de Dieu, aussi juste qu'aimable.

Oui, c'est d'abord sur les genoux d'une mère que le petit enfant doit apprendre à bégayer sa première prière, à louer le Dieu créateur, à bénir le Dieu sauveur, à aimer le Jésus de la crèche, le Jésus du Calvaire, le Jésus du tabernacle ; c'est de la bouche d'un père qu'il doit recueillir les premières leçons de sagesse ; puis confiez-le aux maîtres, qui continueront ce que vous avez si bien commencé ; voilà l'ordre établi, voilà la marche sûre si vous voulez faire de vos enfants des hommes vertueux qui vous ressemblent et vous surpassent encore dans le bien, et de bon chrétiens.

II.

AUX INSTITUTEURS ET INSTITUTRICES.

Voici une nouvelle année scolaire qui s'ouvre pour vous, dignes maîtres, à la direction desquels est confiée la jeunesse de cette paroisse. Ai-je à ranimer votre zèle, à rectifier vos principes, à vous rappeler les règles de conduite du guide de l'enfance? Non, votre zèle est connu, vos principes sont sûrs, votre vie est celle qu'exige votre honorable profession. Ce que je veux seulement dire en quelques mots c'est de montrer *le mérite* d'un bon instituteur, afin que vous vous attachiez de plus en plus à l'exercice de cette noble carrière pour en cueillir un jour les fruits de la main de Dieu.

Quel n'est pas, M. F., le mérite du bon instituteur et quel bien ne peut-il pas opérer dans une paroisse? Il instruit par ses leçons, il édifie par ses exemples: il assiste le pasteur dans les cérémonies saintes, le seconde dans la direction de la psalmodie et du chant sacré, dans les soins et la décoration du sanctuaire. Il accoutume la jeunesse à porter le joug du Seigneur, lui enseigne la *crainte de Dieu, commencement de la sagesse* (Ps. CX. 10), et le respect dû à la maison de prière et du sacrifice. Il prépare le bonheur des familles, les triomphes de la religion, le repos des sociétés, en formant pour l'Etat des citoyens honnêtes, pour l'Eglise des enfants soumis et fidèles et des élus pour l'éternité. Il a droit à cette *double couronne* que le grand Apôtre décerne à ceux *qui s'emploient au travail de la parole et de l'instruction* (I Tim. V. 17). Le monde le considère, mais la religion lui garde une plus belle et plus riche récompense. C'est par là foi qu'on arrive au ciel, *mais la foi venant de l'ouïe* (Rom. X. 17), c'est par l'enseignement qu'elle se communique aux hommes. Or, l'Esprit-Saint qui promet aux justes *instruits de la loi, une gloire égale à la clarté du firmament*, nous déclare que les maîtres qui *leur auront enseigné la justice brilleront éternellement* au ciel d'un éclat plus vif, comme *les étoiles qui l'illuminent* et le décorent (Dan. XII. 3). Noble profession dont les récompenses éclatantes sont ainsi signalées d'avance dans nos saints livres !

III.

AUX ENFANTS.

Pour vous, enfants, vous qui êtes si chers au Seigneur qu'il vous a confiés à une triple garde : celle des parents, celle des pasteurs et celle des maîtres, si vous voulez qu'il vous bénisse, honorez ces trois protecteurs de votre jeunesse. Pour ne vous parler aujourd'hui que de vos maîtres, nous vous dirons, honorez ces hommes de dévouement à qui sa grâce a inspiré le zèle de votre instruction. Respectez-les comme des pères, écoutez-les comme des docteurs, aimez-les comme des bienfaiteurs. N'estimez, ne recherchez les connaissances humaines que comme un moyen de devenir meilleurs, et n'appréciez votre avancement dans la science que par les progrès qu'elle vous aura fait faire dans la vertu.

DISCOURS

POUR LA FÊTE D'UN LYCÉE, COLLÉGE, PENSIONNAT, ETC.

(M. LÉPINE, VICAIRE GÉNÉRAL DE GAP.)

MESSIEURS,

Le grand but que se propose l'éducation publique est bien, si je ne me trompe, de développer dans chaque individu toute la perfection morale et intellectuelle dont il est susceptible. Rendre l'enfant heureux en le rendant meilleur, le rendre utile à ses semblables et à lui-même en l'instruisant, le préparer, par la vie commune du *Lycée*, aux exigences, aux luttes et aux devoirs de la vie publique, tel est l'objet de ce beau mais difficile ministère que remplissent, auprès de la jeunesse, ces maîtres qui l'entourent de leur dévouement et de leur amour.

Rendre l'enfant meilleur, voilà donc le premier et le plus essentiel objet de l'éducation. Or, disons-le de suite, et bien haut, la seule base possible d'une bonne éducation morale, c'est la religion. Réunissez, accumulez tous les enseignements, toutes les sciences, toutes les sollicitudes, tous les soins, pour accomplir cette œuvre sainte qu'on appelle l'éducation d'un enfant. Si vous n'y faites concourir la puissance de l'idée religieuse, tout s'écroulera : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.*

I.

L'ÉDUCATION DOIT ÊTRE RELIGIEUSE.

Oui, Messieurs, chez tous les esprits d'élite, dans toutes les intelligences d'ordre, cette vérité demeure incontestable, que l'éducation, à quelque degré qu'elle s'élève, sous quelque forme qu'elle se produise, à qui que ce soit qu'on en confie la direction, ne peut être bonne et solidement utile qu'à la condition d'être *sincèrement et fortement religieuse*.

I. PREUVE DE FAIT. *Anciens.* Les anciens avaient bien reconnu cette vérité. Chez eux, la religion accueillait l'enfant presque au berceau, l'accompagnait dans les écoles publiques et ne le quittait que lorsque son esprit était assez éclairé pour braver les piéges du sophisme, son cœur assez formé pour résister aux attraits du vice et aux dangers de la corruption, et c'est là sans doute le secret de ces quelques vertus païennes que nous admirons encore aujourd'hui au milieu du débordement des sociétés antiques.

Modernes. Chez nous, Messieurs, tant que l'éducation eut la religion pour base, quelle ne fut pas la prospérité et la gloire de notre patrie? Partout, le respect des lois, l'empire des mœurs, l'harmonie dans les différentes parties du royaume, l'état social le plus fortement organisé, les productions immortelles de cent génies sublimes, la France, en un mot, régnant sur l'Europe par la hauteur de son intelligence comme par la puissance de ses armes. Tels furent, pendant un grand nombre de siècles, les précieux bienfaits d'une éducation sincèrement religieuse.

Mais à ces jours radieux succédèrent des jours d'orage. La religion ayant perdu de son empire dans la société, on vit tout aussitôt la nouvelle génération emportée dans une voie pernicieuse. Plus de soumission, plus de frein, plus de discipline : insubordination dans le collége, dans la famille, et par contre-coup dans l'Etat; et alors la patrie se trouva en danger.

Aussi, un immense cri d'alarme a-t-il été poussé de tous les points du territoire, et toutes les mains se sont-elles levées pour saisir la branche de salut, pour l'avenir des jeunes générations, dans une éducation solidement religieuse. On a compris, cette fois, par les faits, que la société devait à l'enfant, avant toute autre connaissance, la connaissance de Dieu et l'amour du bien; et qu'elle la lui devait, 1° *pour lui-même;* 2° *pour elle, ensuite.*

II. PREUVE MORALE. 1° *Pour lui-même*, afin qu'il ne s'engageât pas sans boussole dans cette vaste obscurité de la vie, afin qu'il ne demeurât pas sans consolations, sans secours durant ces naufrages auxquels sont communément réservées les plus chères espérances du cœur, et que, frappé dans ses biens, dans son esprit, dans son âme, dans son corps, un indestructible appui restât à son âme immortelle, et la sauvât du désespoir. Cet appui, Messieurs, c'est Dieu; il n'en est point d'autre. Où l'homme le prendra-t-il, s'il ne le connaît pas; où trouvera-t-il son unique refuge, s'il n'a, dès la jeunesse, dès l'enfance, contracté l'habitude salutaire d'y porter, avec la soumission d'un égal amour, l'offrande de sa joie et de ses pleurs. Il souffrira en vain, tout sera funeste dans sa vie, ce peu de bonheur amer qu'il arrachera parfois à la morne âpreté de son destin, ces fruits rares et chétifs qui pendent aux buissons de la mauvaise vie, mauvais comme elle, tromperont la soif de son cœur et chargeront son âme d'un aliment empoisonné;

2° *Pour elle-même.* Cette connaissance, la société la doit encore pour elle-même; car un jour, Messieurs, face à face avec les graves et austères devoirs de la vie, vous serez appelés à secourir vos frères, à diriger une famille; vous devrez le bon exemple à vos inférieurs, la soumission aux lois, le respect aux supériorités; il faudra que l'humanité règle vos entreprises, que la chasteté gouverne vos sens, qu'une rigide probité vous guide dans les affaires; que la religion reçoive publiquement vos hommages. Il faudra tout cela, si vous ne voulez produire autour de vous une effrayante démoralisation. Voilà l'homme tel que la société a droit de le demander à l'éducation du collége.

II.

AVANTAGES DE L'ÉDUCATION RELIGIEUSE.

1° PAR RAPPORT A L'INTELLIGENCE. Mais, Messieurs, que l'on ne croie pas que les avantages d'une éducation religieuse se bornent à donner au jeune homme ces vertus privées, principes des vertus publiques qui font l'honnête homme, le bon citoyen, le chrétien fervent; non, l'enseignement religieux est encore le plus propre de tous à former et à développer l'intelligence. Les facultés de l'âme, chez l'enfant, se bornent aux simples perceptions, aux combinaisons les plus élémentaires des idées, à l'exercice du sentiment si vif, si pur, si naïf en lui. On peut dire qu'il ne pense pas encore. Or, quoi de plus propre à ouvrir en lui les sources de la pensée, que ces grandes idées de Dieu, de l'âme, de l'éternité, de la Providence; idées dont la mystérieuse puissance agrandit son intelligence, élève son âme, fortifie son cœur, et semble le rapprocher du foyer divin, source des lumières et du génie! Plus tard, la religion imposera à la conscience de l'élève, le travail et la docilité, comme des devoirs; elle conservera l'activité de sa mémoire, la pénétration de son intelligence, la rectitude de son jugement, en préservant ces nobles facultés des déréglements et des écarts, qui en flétriraient la pureté, en fausseraient la rectitude, en énerveraient la vigueur; et par là, vous le comprenez, elle concourt puissamment à rendre plus sûr et plus complet le succès de ses études.

2° PAR RAPPORT AUX LETTRES, etc. Aussi, voyez, Messieurs, comme sous cette féconde influence de la religion, se sont développés les lettres, les sciences et les arts, cette réhabilitation intellectuelle de l'humanité tombée dans l'ignorance et enveloppée d'épaisses ténèbres; c'est bien elle qui, dans les siècles de barbarie, l'a encouragée, secondée, et cela, non-seulement par ses doctrines, mais encore par ses exemples et sa coopération la plus active.

Nous ne saurions donc trop le dire, Messieurs, tout don parfait descend du Dieu des lumières : *Omne donum perfectum descendens a Patre luminum.* Oui, tout, dans un ordre comme dans l'autre, tout est donné d'en haut, disait, il y a peu de temps, avec la double autorité du talent et du caractère, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, commentant, dans le sanctuaire même de la science, cette grande parole de l'Apôtre : « Tout découle, vers l'homme, de cette sublime et resplendissante source des lumières; car s'il y a plusieurs lumières diverses dans leur rayonnement, toutes s'allument au même foyer divin, que les fils de l'Évangile nomment le Verbe éternel. » (Mgr Dupanloup, *Discours de récept. à l'Académie française*, novembre 1854. *Voy.* ce discours, ci-dessus p. 196.)

III.

CONCLUSIONS PRATIQUES.

PORTRAIT DE L'ÉLÈVE RELIGIEUX. Maintenant, Messieurs, si je ne craignais d'abuser de votre bienveillante attention, descendant des principes généraux à des conclusions pratiques, je vous montrerais l'élève religieux unissant dans une étroite alliance, la double étude de la science divine et de la science humaine, désirant, recherchant, demandant les qualités qui font le cœur droit avant celles qui rendent l'esprit brillant et varié, apportant aux exercices religieux le même zèle que dans les exercices classiques, appliqué à tous ses devoirs, les remplissant tous sans vaine ostentation, comme aussi sans respect humain. Je n'ajouterai pas, Messieurs, que ce jeune homme est heureux; vous le comprenez sans peine : le bonheur ne fut jamais que dans la satisfaction des devoirs accomplis...

IV.

CONSEILS.

Jeunes élèves, pour atteindre ce but, que vous poursuivez tous, il vous faudra sans doute de courageux efforts; car, à tous les âges, mais surtout dans la jeunesse, le sentier de la vertu est pénible et malaisé à gravir; il vous faudra, dans cette voie laborieuse et glissante, la direction et l'appui que réclament votre inexpérience, votre légèreté, votre faiblesse. Cette direction, la religion vous la donnera; non pas une religiosité sentimentale, vague, indéfinie et sans action, mais bien cette religion nettement formulée, douce et forte à la fois, telle enfin qu'elle s'est révélée dans les instructions solides de votre digne Aumônier, et dans le bon exemple de vos Maîtres...

Faites ainsi, jeunes amis, n'oubliez jamais que le flambeau de la science n'est utile que lorsqu'il éclaire la vertu. Soyez pieux avant tout, car la piété a tout à la fois les *promesses de la vie présente et celles de la vie future.* Soyez pieux, et ce Dieu qui aimait de prédilection l'enfance, vous aimera, vous bénira. Travaillez, non pas seulement pour ces couronnes éphémères dont parle l'Apôtre, et qu'un seul instant détruit; mais travaillez pour cette couronne immortelle, seule digne de votre ambition, que l'éternité même ne flétrira pas.

DISTRIBUTION DE PRIX.

ALLOCUTION

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX.

(M. THÉRY, *recteur d'Académie. Discours et allocutions pour distribution de prix.*)

JEUNES ÉLÈVES.

Ces couronnes qui sont devant vous, la pompe de cette journée, l'émotion de vos jeunes cœurs, la joie des uns, le regret des autres, leurs résolutions pour l'avenir me semblent des instructions plus éloquentes que tout autre discours. Aussi, jeunes amis, c'est de ces idées qui vous occupent tout entiers que j'ai tiré quelques réflexions : il m'est doux de les exposer ici entre les objets de nos soins et les juges de vos travaux.

L'*intérêt* de cette solennité, son objet, son importance, voilà le sujet dont je veux vous entretenir pendant quelques instants bien courts afin de ne pas trop retarder un triomphe si légitimement désiré par plusieurs d'entre vous.

I.

OBJET.

Une distribution de prix n'est point un objet de vaine curiosité ; un intérêt plus grand se rattache à cette solennité littéraire. Ce ne sont pas seulement vos familles, jeunes élèves, qui viennent, pleines de joie, prendre part à vos succès ; la société tout entière, dont vous êtes l'espoir, vient tous les ans, à pareil jour, reconnaître le dépôt qu'elle a confié à des maîtres ; marquer entre vous ceux qui, mûris par les ans et le travail, méritent de prendre rang dans son sein ; encourager ceux qui, dans un âge plus tendre, montrent par leur aptitude et leurs efforts, qu'ils seront dignes un jour d'y occuper une place.

Cette solennité est donc une sorte d'épreuve ; elle est a la fois la récompense de vos efforts et le gage de votre bonheur à venir; elle est le témoignage que, durant toute cette année scolaire qui vient de finir, vous avez su développer votre esprit, former votre goût, cultiver votre talent, et que, par-dessus tout, vous avez su jeter dans vos âmes les germes des plus précieuses vertus par une heureuse habitude du travail, par l'amour de l'ordre et par la pratique des devoirs sacrés de la religion.

Ces couronnes, dont l'aspect vous animait de loin dans la carrière, et qui bientôt, déposées sur les fronts des vainqueurs, feront battre les cœurs de vos mères, ces couronnes seront la preuve du brillant succès de ceux qui les auront obtenues, et aussi de l'application de ceux qui ont été sur le point de les conquérir. Mais cette solennité a encore un autre but, c'est de vous faire recueillir en vous-mêmes et de vous porter à vous demander si, durant l'année qui vient de s'écouler, vous avez mis en œuvre toutes les forces que la nature vous avait données, si vous avez marché, autant qu'il était en vous, dans la voie de la science et de la vérité, si chaque partie du temps qui fuit si vite a laissé une trace durable dans votre âme ; enfin, si tous les jours vous vous êtes sentis mieux préparés à devenir des hommes, de bons citoyens et de vertueux chrétiens.

Ainsi, on peut dire d'une distribution de prix, qu'elle est une attestation publique du mérite, une récompense du travail, un encouragement pour les talents, et un puissant stimulant pour l'avenir.

II.

APPLICATION AUX ÉLÈVES PRÉSENTS.

Après avoir indiqué l'objet de cette cérémonie, je ne puis me refuser le plaisir de vous en faire une juste application, en vous rendant ici, jeunes élèves, un favorable témoignage, en vous louant de votre respect pour vos maîtres, de votre amour pour l'ordre, de votre soumission à la discipline, de votre tenue modeste, de votre goût soutenu pour l'étude, et des satisfactions bien douces que vous avez procurées à ceux qui sont chargés de votre direction. Conservez ces bonnes dispositions, mes chers amis. Soyez animés, non de cet esprit inquiet et turbulent qui ne porte qu'à la dissipation et au mal, mais de cet esprit sage et déjà grave qui fait de l'enfant comme un ange béni de Dieu, un modèle parmi ses condisciples, un fils bien né et chéri de ses proches, et une espérance pour ceux de ses concitoyens qui comptent sur l'avenir. Que le souvenir des vœux dont vous êtes l'objet en ce jour, vous affermisse dans les sentiers si difficiles de la vie. Mais que, surtout, la crainte de Dieu soit votre guide, et l'amour de la religion votre plus constante vertu, car elle les consacre toutes.

AUTRE ALLOCUTION

POUR UNE ÉCOLE PAROISSIALE OU UN PENSIONNAT.

SUR LES AVANTAGES DE L'ÉCOLE.

(LE MÊME.)

JEUNES ÈLÈVES,

Le grand capitaine qui sauva la France à Denain, le maréchal de Villars, disait : « Il y a deux époques de ma vie que je n'oublierai jamais : le jour où j'ai gagné ma première bataille et surtout celui où j'ai remporté le prix de ma classe. » Ainsi, de tous les lauriers qui ombrageaient son front victorieux, c'était à ceux de son enfance que le vieux guerrier semblait attacher le plus de valeur. Son cœur battait encore au souvenir de ses premiers succès, et il rapportait l'origine de son illustration à cette ardeur généreuse, dont il avait senti les premiers élans dans le temps de ses études.

Vous voici à votre tour, jeunes amis, en présence de ces couronnes qui furent si chères au vieux guerrier dont je viens de parler. Vous êtes impatients de les posséder et d'en ceindre vos fronts. Permettez-moi toutefois de retarder de quelques instants votre joie pour jeter avec vous, avec vos parents qui sont près de vous, avec cette honorable assemblée, un coup-d'œil rapide, mais instructif, sur les avantages que vous avez pu retirer pour votre avenir, des leçons que vous avez reçues dans cette enceinte sous la direction de vos maîtres. Ce sera rappeler à vos parents combien votre temps a été bien employé, combien les sacrifices qu'ils se sont imposés pour votre éducation ont été bien payés, et à vous combien vous avez été favorisés d'avoir pu recueillir de si riches trésors pour votre avenir.

I.

L'école, Messieurs, a un double avantage, celui d'orner l'esprit d'une foule de connaissances agréables et utiles, et de former le cœur par l'étude de la religion et des règles de la morale.

Pour nous en convaincre, il suffira de jeter les yeux sur les diverses connaissances dont la jeunesse vient puiser les éléments dans nos écoles. *La langue, l'histoire, la géographie, les mathématiques, le style*, telles sont les bases principales de l'enseignement.

LANGUE. Or, quel avantage immense l'enfant ne tire-t-il pas de la connaissance de la langue de son pays ? Cette étude agrandit le cercle de ses idées, ouvre son esprit, l'exerce à la méthode, lui indique l'importance de toute règle, le forme aux combinaisons les plus difficiles . . . . . .

HISTOIRE. Voyons maintenant les avantages de l'histoire. Messagère du passé, l'histoire a offert à l'enfant le tableau des actions des hommes qui nous ont devancés. Or, bien que les couleurs varient selon les lieux et les époques, le sujet du tableau étant toujours le même, et représentant toujours les hommes avec leurs passions, l'étude des temps passés est, pour ainsi dire, l'étude de nos jours. Ainsi, il acquerra une expérience anticipée qui ne lui coûtera aucun sacrifice, et instruit par de grands exemples, il mettra à profit les fautes de ses devanciers et la vue des écueils où ils ont échoué lui enseignera à éviter leur naufrage.

GÉOGRAPHIE. Mais en vain l'histoire lui ferait-elle le récit exact des événements antérieurs, ses leçons seraient bientôt effacées de son souvenir si une autre science, sa compagne fidèle, ne venait les graver plus profondément dans son esprit, et rendre présentes à ses yeux les différentes scènes que l'histoire lui a racontées. Une carte à la main, la géographie lui montre les lieux illustrés par quelque fait important. Il parcourt les champs de bataille fameux, les villes célèbres... Il remarque la position respective des peuples, il calcule les distances, il examine les différences des climats, il connaît les progrès de l'industrie, il étudie les différentes branches de commerce, qui sont comme le patrimoine de chaque peuple, de chaque province, de chaque ville...

MATHÉMATIQUES. Les sciences qu'on appelle exactes rectifient son jugement en l'accoutumant à ne s'appuyer que sur des bases solides. Appliquées aux phénomènes de la nature, elles lui expliquent, à l'aide du raisonnement et du calcul, des effets jusqu'alors inconnus, ou attribués par l'ignorance à des causes surnaturelles. Elles lui indiquent les opérations les plus simples comme les plus compliquées, à l'aide desquelles il aura aussitôt résolu tous les problèmes.

(*Parcourir ainsi les autres branches de l'enseignement : le* STYLE, *le* COMMERCE, *etc.*).

II.

Les cœurs, jeunes élèves, ont aussi eu leurs leçons et leurs préceptes dans l'étude de l'histoire sainte, dans la récitation et la méditation des pages saintes de l'Evangile, dans celle du catéchisme, dans les bons principes sortis de la bouche de vos maîtres, et surtout encore dans le bon exemple qu'ils ne cessent de vous donner.... Gloire à Dieu de cette bonne direction donnée à vos jeunes années ! Il ne vous restera, désormais, pour être de bons citoyens et de vertueux chrétiens, qu'à persévérer dans les principes dans lesquels vous avez été nourris jusqu'ici ; vous n'aurez plus, à l'avenir, pour vous faire une place honorable dans le monde, qu'à faire usage de vos talents et de vos connaissances variées ; vous n'aurez plus, pour conquérir les récompenses célestes, dont ces couronnes qu'on va vous donner ne sont pas même une image, qu'à suivre la voie dans laquelle on vous a placés, et à y marcher jusqu'à la fin.

ALLOCUTION

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX DANS UN ÉTABLISSEMENT DIRIGÉ PAR DES RELIGIEUSES.

(Mgr DEPÉRY, ÉVÊQUE DE GAP.)

Prononcée en août 1853.

JEUNES ÉLÈVES,

En ouvrant cette imposante solennité, qui se terminera par la distribution de couronnes dues à l'application et au succès, je veux, en quelques paroles, résumer les admirables leçons de vertu que chaque jour vous recevez dans cet établissement dirigé, sous tous les rapports, avec tant de distinction.

Ce sont des *conseils* que déjà vous avez entendu sortir de la bouche de vos pieuses maîtresses, mais qui ont tant d'importance, que, mis en pratique, ils auront une grande portée sur toute votre vie.

I.

ASSIDUITÉ AU TRAVAIL.

Pour vous conserver dans la pratique des vertus que vos pieuses maîtresses ont fait naître et cultivées dans votre cœur, il vous est absolument nécessaire de fuir l'oisiveté et de vous employer fidèlement au travail de votre condition. *Ecoutez-moi, mes enfants,* dit le Sage, *ne méprisez pas mes avertissements, et vous trouverez à la fin combien ils vous seront profitables; soyez prompts et diligents en toutes vos actions, et par ce moyen vous éviterez toutes sortes de maladies* (Eccli. XXVII. 31). Il parle des maladies tant de l'âme que du corps. L'oisiveté affaiblit le corps par le défaut d'exercice, et elle ne fait pas moins de ravages dans l'âme, puisqu'elle est la mère de tous les vices. Pour la santé de l'un et de l'autre, je vous recommande donc de vous accoutumer, dès votre enfance, au travail.

Ce que vous voyez ici, chères élèves, vous dit assez haut que le travail assidu, qu'une économie sage, animés par la soumission et la prière, sont la condition de la prospérité.

II.

AMOUR DE LA VERTU.

Dans cette pieuse maison et dans le monde aussi, Mesdemoiselles, vous avez sous les yeux des femmes qui, pénétrées des grandes et importantes vérités de la religion, en font la règle constante de leur conduite. Eprises des charmes de la vertu, elles regardent les grâces du corps comme une fleur que le moindre vent flétrit; les hommes comme un songe agréable dont il ne reste rien au réveil; les richesses comme un dépôt dont on doit rendre un compte exact, et comme un écueil où les plus prudents se perdent; les plaisirs des sens comme une amorce qui, sous une douceur passagère, cache une amertume permanente; les qualités les plus heureuses de l'esprit comme l'instrument de notre perte ou de notre félicité, selon le bon ou le mauvais usage que nous en faisons. Ces femmes vertueuses se renferment dans le soin de leur ménage pour y faire régner la paix, l'ordre et la subordination.

Dans le monde où vous allez rentrer, vous rencontrerez souvent des gens qui font l'éloge de la vertu et qui ne sont rien moins que vertueux; leur commerce est d'autant plus dangereux qu'ils ne se font connaître que lorsqu'ils ont gagné la confiance des personnes qu'ils veulent corrompre; ils sapent peu à peu les bons fondements, ils montrent la vertu par les endroits les plus rebutants, ils éloignent de la vue ce qu'il y a d'odieux et de bas dans le vice, ils séduisent par des images vives, agréables, touchantes.

Parmi les personnes que je viens de vous dépeindre dans ces deux tableaux, les premières seules méritent votre amitié; car la véritable amitié doit être fondée sur la vertu, doit tendre à la vertu, et doit être conduite par la vertu.

III.

CHOIX DANS LES AMITIÉS.

Vous fuirez toute amitié qui ne servirait pas à vous rendre meilleures. Telle est celle des personnes qui ne rechercheront dans la vôtre que leur utilité, qui ne vous avertiraient pas de votre bien et de votre salut; mais surtout ayez en horreur l'amitié de celles qui vous solliciteraient au péché ou qui vous entretiendraient dans vos défauts.

Au contraire, mes enfants, recherchez l'amitié de vos compagnes que vous reconnaîtrez portées au bien et dans lesquelles vous remarquerez quelques bonnes qualités que vous pourrez imiter, qui vous encourageront à la vertu par leurs exemples et leurs bons discours, qui vous aideront par leurs conseils, qui ne vous flatteront pas dans vos mauvaises habitudes, mais qui vous en avertiront librement et charitablement, suivant cette belle parole du Sage : *que les blessures d'un ami valent mieux que les caresses d'un ennemi* (Prov. II.).

IV.

DOCILITÉ.

A ces premières recommandations, mes chers enfants, j'en ajoute d'autres qui ne contribueront pas moins à votre bonheur si vous les mettez en pratique. La jeunesse est aveugle et sujette à beaucoup de fautes; incapable de se conduire elle-même, elle a besoin d'être conduite par d'autres plus clairvoyants et de se soumettre à cette conduite. Cette soumission se nomme *docilité;* c'est une vertu qui fait aimer, recevoir volontiers, rechercher et mettre en pratique les enseignements, les conseils, les réprimandes et les exhortations au bien. On peut l'appeler l'ornement de la jeunesse, l'instrument de la bonne éducation, la mère de toutes les vertus dans les jeunes personnes, la source de tous les biens, la cause de notre salut.

V.

OBÉISSANCE.

L'obéissance est la fille de la docilité; c'est une vertu nécessaire à la jeunesse, vertu fondamentale, sans laquelle on ne peut parvenir à une solide piété; ce qui fait dire au Sage : *que l'esprit du juste méditera l'obéissance* (Prov. XV. 28). Outre qu'elle est nécessaire à votre âge, elle lui est encore toute propre et comme naturelle; un enfant rebelle est une espèce de monstre. Un ancien auteur, faisant un dénombrement des désordres qui se trouvent dans le monde, met au troisième rang un enfant sans obéissance.

Vous aimerez donc cette vertu si convenable à votre sexe, et d'ailleurs si puissante pour vous rendre véritablement vertueuses tout le reste de votre vie.

VI.

CHASTETÉ ET MODESTIE.

« La chasteté, dit S. Cyprien, est la fleur et l'ornement des mœurs, l'honneur du corps, le fondement de la sainteté, un préjugé de toutes sortes de vertus » (*L. de Bono pudicitiæ*). De même que Dieu donne aux arbres des feuilles pour défendre leurs fruits contre les ardeurs du soleil et les injures de l'air, de même aussi il a donné à la chasteté la pudeur et la modestie comme un abri tutélaire pour la défendre contre le souffle du monde. S. Bernard vous fait de cette vertu un tableau si plein de charmes, que vous voudrez le copier dans votre personne et le garder précieusement dans votre cœur. « Qu'y a-t-il de plus aimable, dit-il, qu'une personne pudique? Combien la pudeur est-elle un bel et riche ornement dans la vie et sur le visage d'une vierge? C'est un présage certain d'une bonne espérance dans un enfant et un signe assuré d'un esprit né pour le bien. Il n'y a point de signe plus manifeste d'une simplicité de colombe, ni de témoignage plus certain d'une grande innocence » (*Serm. ult. in Cant.*)

Après la pudeur, la *modestie* est encore absolument nécessaire à la chasteté. La modestie retranche tout ce qui peut être mal réglé dans l'extérieur d'une jeune personne, dans ses yeux, dans son marcher, dans ses gestes, dans ses habits, dans ses paroles.

Etudiez-vous donc à ce qu'il ne paraisse jamais rien d'immodeste et de dissipé dans vos regards, dans vos allures, dans vos actions.

VII.

PIÉTÉ.

Pour arriver au terme heureux où la vertu est récompensée, vous devez prendre pour compagne fidèle la piété, qui, le long du chemin épineux de la vie, vous donnera les conseils de la prudence et de la sagesse. Sauvegarde vigilante, elle écartera de vous les mauvaises compagnies, les piéges tendus à votre innocence, en vous environnant de la prière. C'est elle qui choisira vos livres, votre société, vos jeux, vos divertissements.

VIII.

AUX PARENTS.

Tendres mères, religieux parents, nous remettons entre vos mains, pendant quelques semaines, le dépôt précieux que vous nous aviez confié. Ces enfants, pures comme une glace dont le moindre souffle n'a pas terni le poli, voient s'ouvrir devant elles la brillante et périlleuse époque des vacances; mettez-les sous l'égide de votre amour; que votre main attentive et prompte écarte d'elles tout ce qui pourrait porter atteinte à leur innocence.

ALLOCUTION

POUR LA RENTRÉE DES ÉCOLES.

(LE R. P. BLANC, MISSIONNAIRE.)

TEXTE.

Filii tibi sunt? Erudi illos et cura illos a pueritia illorum.

ECCLI. VII. 25.

S'il est une chose qui intéresse à la fois la religion, la société, la famille et le bonheur des particuliers, c'est l'éducation des enfants.

Pour rendre un peuple heureux et bon, il faut l'instruire, car il y a des connaissances qui sont nécessaires, d'autres qui sont utiles et toutes procurent à ceux qui les possèdent des jouissances bien douces et bien légitimes ; mais il n'est pas moins vrai que la science ne suffit pas, car des hommes instruits peuvent encore être mauvais, et si on s'attachait à éclairer l'esprit sans cultiver le cœur, la science pour un grand nombre serait un présent funeste. Pour qu'un homme puisse se rendre utile à la religion, à la société, à la famille, il faut qu'il joigne à un esprit éclairé un cœur formé à la vertu.

Puissé-je aujourd'hui, instituteurs et institutrices, dans ces quelques réflexions, vous convaincre de la *nécessité où vous êtes d'être vertueux et vous affermir dans la pratique du bien,* pour correspondre dignement au noble emploi que la Providence vous a préparé afin que vous y fassiez tout le bien que la religion et la société ont droit d'attendre de vous.

I.

IMPORTANCE DES FONCTIONS DE L'INSTITUTEUR.

1° AU POINT DE VUE RELIGIEUX. Avez-vous jamais réfléchi, mes chers amis, sur la grandeur de l'emploi auquel la Providence vous a destinés? Pour le comprendre, envisagez cet emploi *au point de vue religieux et moral.*

Au moment où des parents vous confient ce qu'ils ont de plus cher au monde, leurs enfants, pour recevoir de vous une éducation qu'ils sont dans l'impossibilité de leur donner; dès ce moment, la religion est là pour vous imposer des devoirs, pour vous dire que ces enfants sont sous votre main et sous votre œil, et pour devenir, à l'aide de vos leçons et de vos exemples, des chrétiens à convictions profondes et à pratiques constantes, des chrétiens qui sachent toujours, au mépris du respect humain, faire ce qu'ils croient, et marcher ainsi d'un pas ferme vers la bienheureuse immortalité.

2° AU POINT DE VUE MORAL. La société, à son tour, la société dont les fondements reposent sur la justice observée par tous, sur les droits personnels qui doivent être reconnus et respectés de chacun, la société vous demande de lui former des citoyens honnêtes, dévoués au bien public, des citoyens en qui se trouvent la probité, le respect des lois et l'amour de l'ordre.

L'intérêt des parents exige que vous implantiez dans ces jeunes cœurs toutes les vertus domestiques qui font le charme de la vie et le bonheur de la famille.

Enfin, l'intérêt personnel de chaque enfant demande que vous lui prépariez de loin son avenir de telle sorte que, selon la mesure de son talent et l'opportunité des circonstances, il puisse servir la religion, la société, sa famille et lui-même.

II.

DEVOIRS QUI EN RÉSULTENT.

Il est grand, comme vous le voyez, l'emploi dont vous avez été investis; mais, loin de vouloir flatter votre orgueil et de vous donner des prétentions qui ne peuvent se trouver que dans des âmes communes et ignorantes, si je vous parle de l'importance de vos fonctions, ce n'est que pour vous engager à remplir scrupuleusement les devoirs nombreux qu'elles vous imposent. Que vous seriez à plaindre si vous regardiez votre noble tâche avec dédain, et si vous ne l'accomplissiez qu'à regret et avec répugnance! Non, vous ne ferez pas de votre état une industrie, une spéculation. La science, comme la vertu, est au-dessus de toute valeur matérielle. Non, ce modeste salaire qui doit subvenir à vos besoins ne sera pas le mobile qui vous portera à remplir vos devoirs! L'esprit d'intérêt peut faire exercer un art, mais il ne deviendra jamais le principe du dévouement et des sacrifices continuels que demandent vos fonctions. Vous avez une âme trop grande pour calculer vos devoirs, vos soins et vos travaux sur le mobile qui seul fait agir les mercenaires. Ce qui enflammera votre zèle, ce qui le soutiendra au milieu de nombreuses difficultés, ce qui vous encouragera sans cesse à faire du bien à des cœurs qui ne sont pas encore assez développés pour le reconnaître, ce sera le désir de préparer le bonheur des familles, le repos de la société, le triomphe de la religion, en formant des enfants soumis, des citoyens honnêtes, des chrétiens pieux. Ce qui vous soutiendra dans cette carrière féconde en travaux, en sollicitude, en dégoûts, ce sera l'espérance de partager avec nous cette double couronne que l'Apôtre décerne à ceux qui s'emploient au travail de la parole et de l'instruction : *Duplici honore digni habeantur qui laborant in verbo et doctrina.*

III.

LA RELIGION DOIT FAIRE LA BASE DE L'ENSEIGNEMENT DE L'INSTITUTEUR.

Que la religion soit toujours la base de votre enseignement; que les enfants qui vous sont confiés puissent remarquer que dans le cours de leur éducation la religion préside habituellement à tout; que ses mystères, ses préceptes, ses cérémonies, ses pratiques sont traités par vous avec ce respect et ce recueillement qui viennent du cœur. Que ces enfants puissent s'apercevoir que vous avez sur la religion des convictions profondes, de bonnes habitudes; qu'ils vous voient en tout fidèles observateurs des lois saintes de l'Evangile.

IV.

IL DOIT SURTOUT LA PRATIQUER LUI-MÊME.

Mais, pour exercer cette influence religieuse sur les cœurs des jeunes enfants, il faut, avant tout, vous familiariser vous-mêmes avec les vérités chrétiennes, en nourrir votre esprit et votre cœur; il faut acquérir des vertus solides et vous attacher de plus en plus à vos devoirs religieux. S'il en est autrement, si vous devenez indifférents à l'égard de la religion, si vous cessez d'envisager votre état comme une espèce de sacerdoce, vous aurez tout compromis, vos devoirs les plus sacrés, la confiance des familles, les espérances de la société et l'avenir éternel des pauvres enfants qui sont sous votre garde. Oh! veillez sur ce point, chers amis, de peur que vous ne deveniez la pierre de scandale; et vous savez ce qu'il est dit dans l'Evangile de celui qui scandalise un des plus petits...

V.

IL DOIT PROPORTIONNER LA RÉCOMPENSE AU MÉRITE ET LE CHATIMENT A LA FAUTE.

Quelle sagesse encore ne vous est pas nécessaire pour proportionnier toujours la récompense au mérite et le châtiment à la faute; pour encourager avec une impartialité inexorable la diligence, la vertu, le travail partout où ils se trouvent, et pour flétrir l'insubordination, la négligence, le vice partout où ils se rencontrent! Car, croyez-le bien, la conscience des enfants se formera sur l'appréciation que vous ferez de leurs actes; ils regarderont comme bien, comme vertu ce qui sera encouragé par vous, comme ils tiendront pour mal ce qui leur attirera vos reproches. Une action leur paraîtra d'autant meilleure que la récompense en sera plus grande, et ils jugeront de la malice d'un acte par le châtiment qui lui sera infligé.

VI.

IL DOIT SURTOUT DONNER LE BON EXEMPLE.

Entendez bien ceci surtout, mes chers amis; tous vos préceptes de morale ne feront sur la jeunesse qu'une impression légère s'ils ne sont soutenus par l'exemple. Un modèle d'écriture, une lettre morte peut indiquer à leur main la direction qu'elle doit prendre et les traits qu'elle doit former; mais il leur faut un modèle vivant et en action pour diriger leur cœur vers le bien. Il est nécessaire qu'ils sachent que votre vie est une vie de travail et d'étude, que vos moments libres ne se perdent point dans une oisiveté coupable, pour comprendre le prix du temps et devenir des enfants laborieux. Il faut qu'ils soient convaincus que vous savez vous préserver de ces liaisons, de ces amitiés, de ces divertissements qui gâtent l'esprit et le cœur, pour apprendre à se préserver eux-mêmes de ces écueils si dangereux à leur âge, où le besoin de la distraction se fait sentir d'une manière si vive. Comment leur défendre la compagnie de ces jeunes gens dont le langage et les actions sont une école d'immoralité, si vous aviez l'imprudence de vous déconsidérer en faisant de ces libertins les compagnons de vos plaisirs? Il faut nécessairement qu'une auréole de vertu environne toute votre conduite pour donner à vos leçons toute la force de l'exemple.

VII.

CONCLUSION.

Pénétrez-vous de cette grande pensée que votre but, dans l'éducation des enfants, doit être de travailler pour l'avenir, avenir de la religion, de la patrie, des familles, des enfants eux-mêmes.... Que ce but est noble et sublime!

Que de bien vous pouvez donc faire, mes chers amis, que de vertus vous pouvez faire pratiquer, que d'âmes vous pouvez conserver innocentes, si vous avez le bonheur d'être animé de l'esprit de votre état et de l'exercer toujours dans des vues chrétiennes! Les espérances que la religion et les familles fondent sur vous ne seront point trompées; votre piété, votre nouvelle ardeur à bien remplir vos fonctions, vos honorables services, les nombreux et admirables résultats que vous avez obtenus dans les années écoulées sont pour tous une garantie d'autres succès pour l'avenir.

EXHORTATION

A LA PRIÈRE, A LA PÉNITENCE ET A LA CONFIANCE EN DIEU,

A L'OCCASION DE FLÉAUX TELS QUE SÉCHERESSE, INONDATIONS, PLUIES DÉSASTREUSES, GRÊLE, DISETTE, SAISONS MAUVAISES, ETC.

(LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.)

TEXTE.

Benedicam Dominum in omni tempore.

PS. XXXIII. 1.

L'histoire de tous les peuples nous enseigne que, si la justice fait fleurir les empires et les couronne de gloire et de bonheur, l'iniquité n'a jamais traîné à sa suite que d'effroyables tempêtes. La prière du juste a toujours été puissante sur le cœur de Dieu, parce que c'est l'Esprit-Saint qui forme en lui, selon la parole de S. Paul, ces *gémissements inénarrables*, qui ne manquent jamais d'ouvrir les sources d'où descendent le salut et la vie.

Moïse fit jaillir l'eau du rocher, tomber la manne des cieux, traversa la mer à pied sec, par la puissance de ses supplications. Judith arracha sa nation à toutes les horreurs que le cruel Holopherne se préparait à lui faire subir. D'autres, avec la prière, *arrêtèrent la violence du feu, mirent des armées en déroute, ressuscitèrent des morts*. Voyez Pierre dire à son Maître : *Ordonnez que je marche sur les flots*, et les eaux aussitôt s'affermirent sous ses pas.

I.

PRIÈRE ET PÉNITENCE.

Prions, M. F., et Dieu dissipera comme la fumée les nuages gros de tempêtes et tous les fléaux dévastateurs qui pourraient menacer nos campagnes.

Il fut jadis une nation aimée du Seigneur entre toutes les autres ; il la conduisit dans de fertiles contrées, la combla de tous les biens. Mais elle oublia son libérateur, elle transgressa ses commandements, et le ciel aussitôt, devenu d'airain, refusa à la terre ses rosées fécondes. Le prophète Joël, interprète de la douleur commune, fit entendre ces tristes accents : *Les laboureurs sont aux abois ; de toutes parts retentissent des cris lamentables ; plus d'orge, plus de blé ; la moisson des champs a péri* (Joël. I. 11).

Alors le peuple se couvrit de cilices et de cendre, ses prêtres pleurèrent entre le vestibule et l'autel ; et quand Dieu eut pardonné, ce même prophète s'écria, dans les transports de sa reconnaissance : *Terre, cesse de craindre, tressaille de joie ; les prairies vont reprendre leur éclat, les arbres porteront leurs fruits, les figuiers et la vigne prodigueront leurs richesses ; vos granges regorgeront de blé et vos celliers d'huile et de vin* (Id. II. 21, 22, 24).

Comme les enfants d'Israël, trop souvent, M. F., nous avons marché vite et loin dans les voies de l'erreur et du péché ; nous nous sommes fatigués dans ce chemin difficile : *Qui est le Tout-Puissant*, avons-nous dit, *pour nous contraindre à lui obéir ?* (Job. XXI. 15) ; et, rejetant sa loi sainte, nous avons fait servir tous les jours, sans en excepter le dimanche, à l'ardeur de notre cupidité, à de dangereuses et coupables dissipations.

Longtemps, bien longtemps le Seigneur s'est tu ; mais enfin sa patience lassée a donné cours à sa juste indignation, et la destruction a parcouru les deux mondes sous toutes les formes. Et à la suite de tous ces maux apparaît un mal plus terrible encore, parce qu'il est devenu plus général, ce bouleversement des saisons qui a amené d'insuffisantes récoltes et répandu partout la désolation.

II.

RÉFORME DES MŒURS.

La justice de Dieu s'appesantit sur nous, M. F. Pensons-nous à la désarmer ? A la vue de tant de fléaux qui se succèdent sans interruption, avons-nous commencé la réforme de nos mœurs, versé quelques larmes sur nos infidélités ?

Hélas ! on va demander aux savants de la terre des garanties contre les éventualités des misères futures ; on livre aux méditations de la sagesse humaine l'étude des causes qui ont amené ces subites et effroyables inondations ; on cherche dans l'application de nouvelles théories des résultats plus heureux ; on essaye de nouveaux moyens de féconder la terre, d'en augmenter, d'en varier les produits ; mais, courbés vers cette terre, objet exclusif de nos espérances et de nos affections, nous ne savons plus prendre notre essor vers le ciel, ni nous élever jusqu'à celui qui, dans sa puissante main, tient renfermés les orages et les tempêtes.

Nous demandons trop à l'homme et pas assez à Dieu, et l'homme impuissant ne sait plus que nous répondre. L'immense étendue de son domaine ne renferme pas les vents favorables, les rosées fertilisantes, les rayons vivificateurs.

Il peut, il est vrai, en construisant des voies nouvelles, en animant la vapeur, rapprocher les distances ; mais il ne peut mettre à ses ordres et sous sa loi la sérénité de l'air, le froid glacial des hivers, les chaleurs brûlantes de l'été.

III.

CONFIANCE EN DIEU.

Les saisons mauvaises sont la voix de Dieu qui nous appelle à un retour général, solennel à la religion de nos pères. Comme autrefois sur Jérusalem coupable, Jésus verse encore sur nous des larmes de tristesse et d'amour : *Si en ce jour du moins*, nous dit-il, *vous connaissiez ce qui peut vous apporter le bonheur et la paix !* Ah ! sachez, M. F., comprendre ces larmes et ce vœu d'un Dieu ; répondez à tant d'amour par un sincère repentir et de ferventes supplications.

AUTRE EXHORTATION

AD EUMDEM FINEM.

(LE CARDINAL DUPONT, ARCHEVÊQUE DE BOURGES.)

Flagellum inundans cum transierit, eritis ei in conculcatione.

IS. XXVIII. 18.

Rien de ce qui vous touche, M. F., n'est étranger à notre sollicitude. Nous nous associons à toutes vos craintes comme à toutes vos espérances.

C'est ce sentiment tout paternel qui me porte aujourd'hui à vous adresser de salutaires exhortations. La sécheresse se prolonge ; vos campagnes souffrent (*ou bien* les pluies deviennent désastreuses et commencent leurs ravages, — la grêle a porté la dévastation dans vos champs, — les inondations portent la désolation dans nos campagnes, — la saison s'annonce mauvaise, — les fruits de la terre sont en péril, — la disette semble menacer nos contrées, etc.). Hélas ! elle ne s'est que trop littéralement accomplie, la terrible menace du Prophète : *Flagellum inundans cum transierit, eritis ei in conculcatione* (Is. XXVIII. 18). Mais reconnaîtrez-vous du moins le bras qui vous frappe ? vos mains et vos cœurs se dirigeront-ils vers celui qui est le maître des saisons, de la vie et de la mort ? l'avertissement salutaire de sa justice sera-t-il perdu pour la plupart d'entre nous ? Tâchons de le mettre à profit.

I.

CAUSE DE NOS MAUX.

Si Dieu nous châtie, c'est parce que les désordres se multiplient, que l'iniquité abonde, qu'elle déborde de toutes parts ; c'est parce que les voies de toute chair sont corrompues, que l'incrédulité, l'irréligion, la haine, la vengeance, le vice font autour de nous d'horribles ravages. Voilà, M. F., voilà, n'en doutez pas, la cause de tous nos maux. Les éléments sont les ministres de la justice divine. La foi nous montre dans l'oubli des devoirs du christianisme la source de tous les malheurs qui fondent sur l'humanité. Mais ici Dieu punit en père ; c'est pour ramener à lui ses enfants égarés.

Si vous dites qu'il n'en est rien parce que ses coups tombent aussi bien sur les justes que sur les pécheurs, Tertullien vous répond comme aux païens (Apol. 41), que Dieu attend, pour séparer les bons des méchants, le jour de son éternité ; que jusque-là il frappe indistinctement les uns et les autres dans des vues de justice et de miséricorde, car il veut épurer la vertu des uns, faire expier aux autres leurs désordres. Ne soyons pas mauvais parce que Dieu est bon, et sachons profiter des calamités qu'il nous envoie. Ne refusons pas de voir dans ses rigueurs les admirables desseins de sa sagesse et la manifestation éclatante de sa justice : *Et hoc a Domino Deo exivit ut mirabile faceret consilium et magnificaret justitiam* (Is. XXXVIII. 29). Malheur, sans doute, malheur à nous, parce que nous avons péché ! *Væ nobis, quia peccavimus* (Thren. V. 16) ; mais mille fois malheur si nous nous roidissions contre le châtiment, si nous bravions par notre insensibilité et notre mépris le courroux du Ciel !

II.

CONFIANCE EN DIEU.

Le Seigneur veut que nous le cherchions avec un cœur contrit et humilié, et qu'en nous prosternant devant sa face nous obtenions, avec la cessation de ses rigueurs, une nouvelle effusion de ses grâces. C'est pourquoi, dans cette situation fâcheuse où nous nous trouvons, tournons nos regards vers lui avec confiance, pour le conjurer d'ouvrir en notre faveur les trésors de sa bonté et d'épancher sur nous les dons de sa miséricorde.

N'est-il pas de notre devoir de recourir au souverain Maître qui dispose de tout, auquel obéissent les éléments, qui châtie et qui pardonne, qui afflige et qui console. Venez, pendant cette neuvaine, dans son temple, lui adresser vos humbles supplications. Venez l'invoquer avec ferveur, le conjurer avec larmes de détourner les fléaux de sa colère et de vous faire ressentir les doux effets de sa clémence. Venez prier avec votre pasteur, qui se placera entre le vestibule et l'autel pour faire monter vers le trône de la miséricorde le cri de détresse : *Parce, Domine, parce populo tuo.* Touché de nos prières, il commandera au fléau de cesser ses ravages, il ordonnera à la nature de réparer ses pertes, et nous montrera, pour nous consoler, un avenir plein de riches espérances.

INSTRUCTION

A L'OCCASION D'UNE ÉPIDÉMIE.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Auxilium meum a Domino qui fecit cœlum et terram.

Ps. CXX 2.

Quel est, M. F., ce fléau inconnu dont on ne sait guère d'où il vient, ni où il va, ni comment il arrive; qui dérobe aux plus habiles les secrets de sa nature et trompe les plus vigilants par les irrégularités de sa marche et les surprises de son action dévorante; dont on ne saurait dire s'il est dans l'air, s'il vient de la terre ou des eaux, ni quel élément lui sert de guide; si les vents nous l'apportent sur leurs ailes, ou si le germe n'en est pas déposé dans notre sein, et qui nous laissant raisonner, conjecturer et nous contredire sur ses causes et sur ses remèdes, sur ses caractères et sur ses effets, saisit tout d'un coup la vie dans sa force pour la jeter dans les ombres du trépas? *Quomodo sedet sola civitas plena populo?* (Thren. I. 1). Qui pourrait rendre raison de ces mystères?

Ier POINT.

TOUT FLÉAU EST UN CHATIMENT ET UN AVERTISSEMENT.

1re SUBDIVISION. — **Châtiment.**

C'est la pensée qu'exprimait S. Jérôme quand il écrivait à cette illustre romaine, plongée dans une amère réflexion : Interrogez votre conscience pour connaître si l'infortune vous visite en punition de quelque péché ou si c'est votre justice et votre vertu que le ciel veut éprouver par de salutaires rigueurs : *Si peccatrix emendaris, si justa probaris.* Question importante qu'en présence du fléau qui nous menace chacun de nous doit se faire à soi-même, en entrant dans une sévère discussion avec son propre cœur; question d'autant plus redoutable qu'il s'agit moins ici de trouver des justes que des pénitents. Où sont-ils en effet, les justes, qu'ils se lèvent, qu'ils viennent dire : Je suis innocent des maux qui nous affligent. La multitude des pécheurs couvre aujourd'hui toute la terre, voilà la vérité qu'il faut reconnaître, à moins qu'on aime mieux admettre pour unique arbitre de nos destinées je ne sais quelle aveugle fatalité qui nous verse les biens et les maux sans dessein et sans règle.

O chrétiens, écoutez l'enseignement des Ecritures sur les calamités publiques. Le châtiment répond au péché comme un écho terrible, disent-elles : *Peccata nostra responderunt nobis* (Is. LIX. 12).

Le Seigneur, quand il nous frappe, ne veut pas notre mort, mais notre conversion : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua et vivat. Convertimini, convertimini a viis pessimis, et quare moriemini, Domus Israel?* (Ezech. XXXIII. 11.) Ce que le Seigneur veut dans nos malheurs, c'est que nous nous tournions vers lui en criant *Peccavimus, iniquitatem fecimus, et declinavimus a mandatis tuis* (Dan. IX. 5) : *Ne memineris iniquitatum nostrarum...* (Ps. LXXVIII. 8, 9). *Parce, Domine, parce populo tuo...* (Joel. II. 17).

L'histoire des calamités publiques de l'ancien peuple est une éclatante manifestation de cette vérité. Toute chair ayant corrompu sa voie, le Seigneur la châtie par le déluge; il punit l'obstination de Pharaon par les dix plaies de l'Egypte. A cause du double péché de David, une horrible peste ravage ses Etats. La captivité de Babylone fut la punition de l'idolâtrie du peuple de Dieu. Et, d'un autre côté, nous voyons la colère de Dieu s'apaiser aussitôt que le peuple, revenu à lui, se prosterne, se couvre de cendre et pleure sur ses fautes. C'est ainsi qu'il rend Jérusalem aux captifs convertis, qu'il pardonne à Ninive assise sur la cendre, à David repentant, à S. Pierre qui l'a renié lorsqu'il verse des larmes, à Madeleine qui vient se jeter à ses pieds, et que le long des siècles chrétiens, les fléaux cessent lorsque les peuples s'humilient et accourent invoquer sa clémence au pied de ses autels.

2e SUBD. — **Un avertissement.**

1° Profitons des grandes leçons que nous donnent ces graves circonstances et sachons en tirer les instructions qui peuvent nous être salutaires. Puisse cet ennemi invisible dont la surprise est si prompte, les traits si subtils, l'attaque si meurtrière et presque toujours si décisive, nous apprendre le peu de fond que nous devons faire sur une vie qu'un atome d'air peut dissoudre; reporter nos pensées vers ce redoutable tribunal du souverain juge, où quelques heures d'une agonie déchirante peuvent nous conduire; toucher les mauvaises consciences d'un désir sincère et efficace de régler leurs comptes avec la miséricorde divine, pour n'avoir pas à les régler avec sa justice, et nous persuader enfin de veiller sans cesse pour n'être pas surpris par une ruine imprévue et inopinée!

2° Puisse ce mal mystérieux, qui garde si obstinément son secret devant les études les plus dévouées et les investigations les plus opiniâtres de la science, faire comprendre à ceux qui se croient et se disent sages, parce qu'ils ne veulent admettre pour certain que ce qui est visible, palpable, sensible, qu'il est est un ordre de vérités plus élevé que celui qui peut être appréhendé par les sens ou saisi par la seule raison, et que si toute la nature est pleine de mystères, s'il s'en trouve même dans ce que nous avons, hélas! de plus réel, de plus sensible et de plus intime, à savoir dans nos misères et nos douleurs, il ne faut pas trop s'étonner ni se plaindre qu'il s'en présente dans la religion?

3° Puisse enfin cette épidémie cruelle, dont les premiers ravages se font sentir dans la foule plus nombreuse de nos frères indigents, disposer les cœurs à la commisération et ouvrir les mains à la miséricorde; nous inspirer de donner, de donner encore, de donner toujours, non avec mesure, mais avec abondance, non selon les calculs de la prudence humaine, mais selon l'étendue des besoins et les inspirations de la foi. L'aumône a toujours porté bonheur aux hommes miséricordieux; elle rachète les péchés, elle peut aussi racheter la vie.

4° La mort, dans cette grande moisson que lui prépare le fléau destructeur, rassemble confusément dans son vaste filet le riche et l'indigent, les heureux et les malheureux, les puissants et les faibles de la terre. Puisse dans cette effrayante communauté de périls et de fortune, dans cette triste égalité de partage, la charité, la divine charité, rapprocher aussi les cœurs des hommes, les lier et les mêler ensemble dans une douce correspondance de sentiments, et ne faire de nous tous qu'une famille de frères?

5° Oui, M. F., si le Seigneur nous frappe, c'est pour nous châtier et en même temps pour nous avertir; c'est pour nous réveiller de notre sommeil léthargique, c'est pour nous rappeler à nos devoirs sacrés, c'est pour nous retirer de l'abîme, c'est pour nous sauver de l'enfer. Oh! que cette fois sa voix est formidable, elle ressemble au son lugubre et éclatant des trompettes du jugement. Oh! que sa colère est grande! elle verse à pleines mains les coupes de fiel. Oh! que le poids de son bras est accablant! car il écrase et il tue, et partout c'est la mort! Hâtons-nous d'accourir dans ses temples et de crier vers le trône de sa miséricorde en disant : *Adjuva nos, Deus salutaris noster, et propter gloriam nominis tui, Domine, libera nos* (Ps. LXXVIII. 2).

Hâtons-nous, car nous sommes vers la dernière heure, et les ravages désastreux du fléau ne s'arrêteront que lorsque auront retenti efficacement dans nos cœurs ces paroles : *Convertimini, convertimini a viis vestris pessimis, et quare moriemini domus Israël?* (Ezech. XXXIII. 11.)

IIe POINT.

LA PRIÈRE EST LE PRÉSERVATIF PAR EXCELLENCE.

Le Seigneur nous entendra-t-il? nos prières feront-elles des miracles? changeront-elles l'ordre de la nature? Pourquoi non, chrétiens de peu de foi, philosophes de peu de sagesse? Si la nature a des prescriptions immuables, la prière n'a-t-elle pas ses priviléges inviolables? Quand le ciel envoie un fléau à la terre, le fléau doit marcher, c'est la loi de sa nature; mais, si en lui donnant la mission de nous éprouver ou de nous punir, le Maître lui dit : Tu t'arrêteras devant les gémissements des cœurs contrits et humiliés; le fléau doit s'arrêter, c'est la prérogative de la prière. Or, M. F., le même Dieu qui a réglé les éléments et déterminé les lois par lesquelles subsiste cet univers, n'a-t-il pas dit aussi : *Quodcumque petieritis a Patre in nomine meo, hoc faciam* (Joan. XIV. 13). N'a-t-il pas mis lui-même la prière dans le cœur de l'homme : *Apud me oratio Deo vitæ meæ* (Ps. LI. 9), comme une force, comme une puissance? L'aurait-il cruellement trompé en lui inspirant cette confiance dans une arme inutile dont les traits ne portent pas? Et pourquoi l'homme, en présence d'un danger, prierait-il naturellement et comme par instinct, s'il n'y avait une loi générale aussi, primitive, éternelle, qui subordonne les autres lois à la prière?

Ne négligeons pas, M. F., l'emploi des moyens préservatifs qui nous sont conseillés par les hommes de la science et dont nous avons nous-même recommandé l'usage; mais songeons que la prière est le plus infaillible des préservatifs, et de tous les remèdes le plus efficace; la prière est le cordon sanitaire qu'il nous faut établir autour de nos villes, de nos campagnes et de nos foyers. La prière purifiera vos maisons, désinfectera l'air chargé des vapeurs pestilentielles de nos crimes et des tempêtes de la colère de Dieu, mieux encore que tous les spécifiques inventés et combinés par l'art des hommes; elle assainira vos âmes, et c'est là encore une fois, que résident les principes et le germe du mal, bien plus encore que dans les dispositions des organes ou les influences des éléments. Criez à Dieu, comme vos pères dans de semblables calamités; criez comme un Charles Borromée, comme un Belzunce au temps désastreux de la peste de Marseille; souvenez-vous de leur piété, dont ils vous ont laissé des monuments si touchants. En considération de leurs mérites et de la foi de leurs enfants, *qui sait si le Seigneur ne se laissera pas fléchir?* (Joel. II. 14.) *La prière humble et fervente pénètre les cieux* (Eccli. XXXV. 21), et elle en redescend avec la miséricorde.

EXHORTATION

A L'OCCASION D'UNE ÉPIDÉMIE.

(Mgr DUPONT, ARCHEVÊQUE D'AVIGNON.)

TEXTE.

Formido mortis cecidit super me.

Ps. LIV. 4.

C'est pour moi un devoir, M. F., de vous adresser, dans la conjoncture actuelle, de paternels avis, qui, je l'espère, ne seront pas infructueux. Un cruel fléau s'est approché de nous, il a manifesté sur divers points sa présence par des accidents plus ou moins nombreux; l'effroi s'est répandu parmi les populations, et la crainte de la mort est tombée sur nous, selon l'expression du prophète : *Formido mortis cecidit super me*. Mais ne nous laissons pas dominer par une frayeur pusillanime, et sachons mettre à profit de salutaires avertissements.

I.

DIEU NOUS ÉPROUVE POUR NOUS RAMENER A LUI.

Il veut que nous nous jetions dans ses bras; nous y trouverons un refuge assuré; car il est le Dieu qui sauve, *le Dieu qui sauve, le Dieu qui délivre des portes mêmes de la mort* (Ps. LXVII. 22). Allons donc à lui avec un cœur contrit et humilié; il ne repoussera pas son peuple, il écoutera le cri de notre prière; il ne permettra pas que nous périssions, et nous pourrons dire avec le prophète que c'est par un effet singulier *de la miséricorde du Seigneur que nous avons échappé au mal qui semblait devoir nous atteindre* (Thren. III. 22). Tournez vos pensées vers le ciel et placez-vous sous la garde du Très-Haut.

II.

CONSTANCE ET CONFIANCE.

Songeriez-vous à fuir? Mais la fuite vous soustrairait-elle au mal que vous redoutez? La vitesse des coursiers, la rapidité de la marche ne garantissent pas toujours. Combien ont emporté avec eux le germe fatal que la fatigue du voyage a souvent contribué à développer, et, frappés sur la route même, ont succombé, dénués des secours qu'ils auraient trouvés dans leur propre habitation. Ah! plutôt ne vous livrez pas au trouble et à l'agitation. Appliquez-vous à vous procurer le calme d'une bonne conscience, et vous vous reposerez avec sécurité dans la protection de celui dont l'œil vigilant ne s'endort jamais. Gardez-vous cependant de négliger l'emploi des moyens qu'une sage prévoyance signale comme préservatifs; mais attendez-en le succès de Celui à qui seul il appartient d'ouvrir et de fermer l'abîme.

III.

RETOUR VERS DIEU.

Ah! qu'au moins, dans de pareilles circonstances, nous n'ayons pas à gémir sur votre dureté et votre insensibilité. Que vos sentiments chrétiens, que votre résignation et votre ferveur nous remplissent de consolation! Loin de vous un déplorable endurcissement; n'imitez pas ces rebelles que le châtiment ne fait qu'irriter et qui, se roidissant contre la main qui veut les ramener, profèrent de nouveaux blasphèmes. Ah! plutôt, faites sur vous-mêmes un salutaire retour et hâtez-vous de purifier vos consciences par la réception des sacrements et la pratique des bonnes œuvres. Appliquons-nous tous à l'accomplissement de nos devoirs, de telle sorte que nous vivions désormais en toutes choses dans la sobriété, la justice et la piété, pour nous concilier les divines miséricordes. Enfin, M. F., ce sont les paroles de S. Cyprien à ses ouailles, en présence d'un fléau désastreux, et ces paroles renferment une haute leçon que vous n'entendrez pas avec moins de fruit que le peuple de Carthage : Préparons-nous par une grande pureté de cœur, par une foi ferme, par une vertu solide à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de nous, et sans craindre la mort, ne pensons qu'à l'immortalité : *Fratres dilectissimi, mente integra, fide firma, virtute robusta, parati ad omnem voluntatem Dei simus, pavore mortis excluso, immortalitatem quæ sequetur cogitemus* (De Mortalitate, C. 4).

AUTRE EXHORTATION

SUR LA BONNE CONSCIENCE.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

A quel expédient aurons-nous recours pour conjurer le fléau qui nous menace? Je viens vous proposer un moyen que, soit comme préservatif, soit comme remède, vous regarderez comme l'unique qui jusqu'à ce jour ait paru sûr et infaillible. Ce préservatif, ce remède, c'est la *bonne conscience*.

I.

LA BONNE CONSCIENCE EST UN PRÉSERVATIF.

S'il est un principe unanimement reconnu en médecine, c'est qu'une des causes les plus influentes de l'épidémie qui sévit c'est la peur. Or, rien ne donne du cœur comme une conscience nette, qui a réglé ses comptes avec Dieu et avec elle-même, qui se possède et se sent invulnérable dans sa paix? Que peut craindre celui qui ne se craint pas lui-même, qui n'a pas au-dedans de soi un remords qui l'accuse, qui le condamne, qui l'assigne à ce tribunal suprême où il sera jugé selon ses œuvres?

II.

ELLE EST UN REMÈDE.

Si la bonne conscience cesse de vous protéger comme préservatif, elle opérera comme remède. De l'aveu de la science, un des réactifs les plus puissants contre les efforts d'une maladie qui nous travaille, c'est l'énergie, la résistance de la volonté, la force morale qui se roidit contre le danger. Or, qui mieux qu'une bonne conscience peut donner à l'âme cet ascendant sur les faiblesses du corps.

A quelle hauteur de sentiments une conscience pure n'a-t-elle pas élevé les âmes de guerriers tels que Judas Machabée, S. Louis, le chevalier Bayard et Turenne; et encore ces grands magistrats tels qu'un Séguier, un Mathieu Molé, un de Harlay. Or, ce que nous disons de la vertu guerrière et de la vertu civile, on peut le dire de tous les devoirs, de toutes les situations difficiles de la vie qui demandent du caractère, de la résolution, de l'énergie. Le triomphe, sans doute, est le prix de la force d'âme; mais le principe de cette force est dans la bonne conscience.

III.

ELLE EST UNE GARANTIE CERTAINE DE SALUT.

Il est vrai, M. F., que même avec ce courage qu'inspire le sentiment d'une vie irréprochable, vous pouvez être vaincus dans la lutte et laisser la vie sous la cruelle étreinte du fléau. La mort, comme l'a dit le grand Bossuet, triomphe à la fin par un dernier coup des efforts mêmes que nous faisons pour la surmonter. Mais enfin la bonne conscience vous offre des chances de salut que vous demanderiez en vain à tout autre remède, et après tout, si vous venez à succomber dans cet heureux état d'une âme en paix avec son Dieu et avec elle-même, que perdez-vous? Vous ne perdez rien, et vous gagnez tout. J'appelle rien ce corps d'argile qui, un peu plus tôt ou un peu plus tard, doit se réduire à une poignée de cendre. Et en échange de cette perte légère, vous gagnez tout, car vous gagnez votre âme, une âme immortelle, la meilleure portion de vous-mêmes, désormais à l'abri des vicissitudes, des dangers, des amertumes, des tentations, d'une vie d'épreuves et de combats; vous gagnez le ciel, c'est-à-dire un bonheur sans mesure.

IV.

COMMENT SE PROCURER UNE BONNE CONSCIENCE.

Rien n'est plus facile. Que faire pour cela? Aller trouver le prêtre, ou plutôt le Dieu sauveur qu'il représente, lui découvrir la plaie de son âme, pour qu'il y verse le vin de la force et l'huile de la douceur évangélique; entendre la sentence du pardon, cette parole : *Allez en paix*, qui fait couler tant de joie dans le cœur du pénitent sincère; conserver avec un soin jaloux et porter toujours avec soi et en soi comme un trésor cette sentence de bénédiction et de grâce; craindre de l'exposer à de nouveaux dangers, de la perdre par de nouvelles infidélités; marcher en la présence de Dieu avec cette précaution que met à éviter toute occasion de chute un homme qui porterait dans ses mains un vase de cristal rempli d'une précieuse liqueur, à travers des sentiers difficiles, hérissés de rochers et bordés de précipices. Voilà le vrai talisman qui vous préservera des atteintes du fléau; voilà le bouclier contre lequel viendront s'émousser ses traits. Faites cela, M. F., et vous vivrez : *Hoc fac et vives* (Luc. X. 28).

Car si Dieu multiplie de nos jours les maux sur la terre, ce n'est pas qu'il veuille notre mort; il veut, au contraire, par ces avertissements répétés, que nous vivions véritablement en nous convertissant à lui. Eh! qu'attendriez-vous, M. F., pour faire une bonne fois vers votre Dieu un sérieux retour? Attendre! on se l'explique jusqu'à un certain point dans les temps ordinaires, par la probabilité d'un lendemain, quoique plusieurs payent chaque jour de leur âme cette coupable présomption. Mais attendre quand sévit la maladie, c'est-à-dire quand la mort n'attend plus, quand elle vient comme un voleur, quand elle ne nous laisse pas même le temps de voir briller le glaive, de voir arriver le coup qui nous frappe et nous tue, ce n'est plus seulement présomption, témérité; ce n'est plus risquer son salut sur un coup de dé, dont les chances sont douteuses; c'est un jeu sûr pour se perdre, c'est un parti désespéré de périr pour l'éternité.

EXHORTATION.

A L'OCCASION D'UN BAPTÊME.

(INSTRUCTIONS SYNODALES DU DIOCÈSE DE GAP.)

PARRAIN ET MARRAINE,

Cet enfant que vous avez présenté à l'Eglise était, il n'y a qu'un moment, coupable du péché originel, privé des dons de la grâce de Dieu; et, dans cet état, il n'avait plus aucun droit à l'héritage du royaume céleste. Maintenant tout est changé dans son âme; l'eau sainte qui a coulé sur son front et les paroles sacrées qui ont été prononcés viennent de lui appliquer les mérites du Sauveur, mort sur la croix pour tous les hommes. L'application des divins mérites a régénéré cet enfant en J. C., lui a donné la vie spirituelle de la grâce, et il est appelé à régner éternellement dans les cieux.

Bénissons tous ensemble le Seigneur de ce changement admirable et demandons-lui qu'il affermisse les dons de sa grâce dans le cœur de cet enfant; que la foi chrétienne, figurée par le flambeau qui vient de lui être remis entre les mains, soit toujours vive et pure dans son esprit; que l'innocence de la vie, figurée par le vêtement blanc qui lui a été donné, soit conservée dans son cœur; que la sagesse divine, figurée par le sel bénit qu'il a goûté, le dirige toute sa vie dans la voie du salut, et que la qualité d'enfant de Dieu qu'il vient d'acquérir, soit toujours le plus beau de ses titres et le plus cher de ses souvenirs.

I.

Mais apprenez en même temps, Parrain et Marraine, l'étendue des obligations que vous avez contractées. En vous chargeant de répondre pour cet enfant, vous avez renoncé pour lui au démon, à ses pompes et à ses œuvres; vous avez promis solennellement, en son nom, qu'il conserverait jusqu'à la mort une foi vive à toutes les vérités que l'Eglise catholique enseigne et qu'il remplirait fidèlement tous les devoirs attachés au titre auguste de chrétien; ce sera donc à vous de le faire souvenir de ces grandes promesses et de veiller à ce qu'il les remplisse toute sa vie. Ayez soin que cet enfant, dont vous avez répondu à Dieu et à l'Eglise, soit instruit de bonne heure dans la foi de cette Eglise catholique, apostolique et romaine; environnez-le toujours de vos avis, de vos prières et de vos bons exemples; mais redoublez-les surtout au moment de sa première Communion, de sa Confirmation, et dans le choix qu'il fera d'un état de vie.

II.

Le titre de parrain et de marraine vous avertit suffisamment que vous êtes comme le père et la mère de cet enfant dans l'ordre de la religion; et que cette qualité est si grave et si importante aux yeux de l'Eglise, que vous contractez, par cela même, une alliance spirituelle avec l'enfant et son père et sa mère; alliance qui vous interdit à jamais le mariage avec ces personnes; en sorte que si vous veniez à épouser l'une des trois personnes, sans dispense légitime, ce mariage serait nul devant Dieu. Comprenez-donc la haute responsabilité que vous venez de prendre; ayez à l'égard de la foi et de l'innocence de cet enfant une sollicitude vraiment maternelle; ayez tout le zèle et la tendresse d'un père pour lui conserver le trésor de la grâce dont il vient d'être enrichi.

L'Eglise a un dernier avertissement à vous donner, qui devra vous faire comprendre toute l'étendue de sa tendresse. Cet enfant vient de devenir le sien par le baptême; elle l'a engendré à Dieu pour le ciel, et, dans l'ordre spirituel, elle en est la véritable mère. En cette qualité, elle vous a d'abord recommandé le soin de son âme, et elle vous conjure maintenant, par ce même motif, de ne le confier, si sa propre mère ne peut le nourrir, qu'à une nourrice catholique, dont la vie soit chrétienne et les mœurs pures. La sollicitude de l'Eglise va encore plus loin : elle défend de coucher ce petit enfant avec de grandes personnes, même avec sa mère ou sa nourrice, avant qu'il ait atteint l'âge d'un an révolu. Elle ordonne également d'user de toutes les précautions pour le préserver des dangers et des accidents jusqu'à ce qu'il soit en âge de s'en garantir lui-même. En cela, vous admirerez le cœur et la charité de l'Eglise, notre mère, et vous conserverez à Dieu, sain et sauf, pur et innocent, cet enfant que la religion remet avec confiance entre les mains de votre tendresse et de votre piété.

AUTRE EXHORTATION

POUR LE SAINT VIATIQUE.

I.

AVANT LA COMMUNION.

Voici, mon cher Frère (*ou* ma chère Sœur), le Dieu de toute consolation qui vient vous visiter lui-même dans son Sacrement. Ce Sacrement auguste exige une foi vive de la part de ceux qui se préparent à le recevoir. Voilà pourquoi l'Eglise vous demande une profession publique de votre foi, avant de vous présenter par nos mains le corps adorable du Sauveur. Dites-lui donc avec nous, de cœur, si vous ne le pouvez de bouche :

« O Seigneur Jésus! je vous reconnais, je vous adore, sous ces faibles apparences, comme mon Dieu et mon Sauveur. Je crois en vous; j'espère en vous; je vous aime de tout mon cœur; je regrette de ne vous avoir pas aimé toute ma vie autant que je le devais; je me donne à vous sans réserve et sans partage. Venez vous rendre le maître absolu de mon cœur; je veux vous appartenir entièrement et pour l'éternité. »

II.

APRÈS LA COMMUNION.

Mon très-cher Frère (*ou* ma très-chère Sœur), vous avez bien sujet de remercier N. S. J. C. de la faveur qu'il vous a faite de se donner à vous et de demeurer avec vous; dites-lui de tout votre cœur : « O mon Dieu et mon Sauveur, que puis-je vous rendre pour tous les biens que vous m'avez communiqués? Je vous rends mille grâces du don ineffable qu'il vous a plu de me faire. Je vous aime de tout mon cœur. Je m'offre à vous pour faire et pour souffrir tout ce qu'il vous plaira. Il n'y a rien sur la terre que je ne sois prêt à quitter pour vous obéir. Je m'abandonne entièrement à vous. J'adore toutes les dispositions que vous ferez de moi dans le temps et dans l'éternité. J'espère en votre infinie miséricorde. Faites, je vous en conjure, que je me rende fidèle à vos grâces, afin que, ni pendant la vie, ni après la mort, je ne sois jamais séparé de vous. »

Courage, je vous laisse non-seulement la paix, mais le Dieu de la paix. Employez bien ce temps précieux pendant lequel vous avez J. C. au-dedans de vous; profitez bien de sa divine présence dans votre cœur et dites-lui avec les deux disciples : *Demeurez avec moi, Seigneur, sans vous en séparer jamais.*

AUTRE EXHORTATION

POUR L'EXTRÊME-ONCTION.

Mon très-cher Frère (*ou* ma très-chère Sœur), N. S. J. C. ne vous abandonne pas dans votre infirmité, il a constitué un secours admirable pour les malades, et voici le Sacrement de l'Extrême-Onction que nous allons vous administrer comme un puissant remède pour l'âme et pour le corps. Cette onction soulagera vos douleurs et vous rendra même la santé, si la Providence divine le juge nécessaire pour votre salut et pour sa plus grande gloire. Ce Sacrement a la vertu d'effacer ce qui reste des péchés de votre vie passée, et de vous fortifier contre les tentations de l'ennemi, qui sont d'ordinaire plus violentes dans l'état où vous êtes.

Tâchez de vous unir aux saintes dispositions de J. C., notre divin Sauveur, lorsqu'il était au jardin des Oliviers. Acceptez la mort avec la même résignation qu'il accepta la sienne, et dites comme lui : *Mon Père, que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne.*

Unissez-vous aussi au regret qu'il eut alors des péchés de tous les hommes; efforcez-vous de concevoir toute la douleur possible de ceux que vous avez commis, et en même temps que nous ferons les onctions saintes sur vos yeux, sur votre bouche et sur tous vos autres sens, détestez de tout votre cœur tous les péchés que vous avez commis, par le mauvais usage de toutes les parties de votre corps.

Ayez une grande confiance en la miséricorde infinie de Dieu et aux mérites de N. S. J. C.; espérez qu'il vous pardonnera vos fautes, et aimez beaucoup un Dieu si bienfaisant et si aimable.

Soyez bien soumis à toutes ses divines volontés. Remettez-vous entre ses mains pour toutes choses, soit pour la vie, soit pour la mort, vous assurant que tout ce qui viendra de la main d'un si bon Père, sera toujours le meilleur et le plus expédient pour votre salut.

AUTRE EXHORTATION

POUR L'EXTRÊME-ONCTION.

Le Sacrement que nous allons vous administrer, mon cher Frère (ou ma chère Sœur), est plein de la force de Dieu et de toutes ses consolations : il renferme une grâce spéciale que J. C. y a attachée pour le bien de votre âme; et ce Dieu sauveur vous y manifeste encore toute la tendresse qu'il montrait envers les malades aux jours de sa vie mortelle. Vous savez que ce Sacrement est établi pour effacer jusqu'aux restes du péché, pour nous fortifier contre les assauts du démon, pour nous donner la patience et le courage au milieu des douleurs et des ennuis de la maladie, et même pour nous rendre à la santé lorsqu'elle est utile pour notre salut.

Recevez donc avec ferveur et reconnaissance ce gage précieux de l'amour de votre Dieu, et pendant que nous allons faire sur vous les onctions saintes, demandez de nouveau pardon au Seigneur des fautes que vous avez commises.

EXHORTATION POUR UN MARIAGE.

(DE MAC-CARTHY.)

I.

ÉPOUX CHRÉTIENS,

Ce n'est pas la moins auguste des fonctions d'un ministère divin que celle que nous exerçons en bénissant l'union légitime des époux. Dieu lui-même donne, dans le jardin d'Eden, la première des bénédictions nuptiales aux premiers auteurs du genre humain. C'est à ce temps d'innocence et de bonheur, c'est à l'origine même des choses que remonte l'institution et la sainteté du mariage; son unité et son indissolubilité furent les premières de toutes les lois. Le divin fondateur du christianisme, non content de rétablir ces lois dans leur vigueur et leur pureté primitive, daigna, pour imprimer au mariage un caractère encore plus saint, l'élever à la dignité de Sacrement. Oh! comme la religion ennoblit les destinées de l'homme et embellit, en les sanctifiant, toutes les époques de sa vie! A peine né, il devient par le baptême enfant de Dieu; époux, il représente J. C. dans la famille, tandis que l'épouse, par sa soumission et sa tendresse, est une figure touchante de l'Eglise; père, il devient l'image du Dieu créateur et père de tout ce qui respire; mourant, il bénit sa postérité, et après lui avoir ouvert l'entrée d'une vie mortelle, il lui montre, en descendant avec les espérances de la foi dans la tombe, le chemin de la véritable immortalité.

II.

Mon frère et ma sœur en J. C., vous venez à cette heure vous jurer mutuellement, sous les yeux du souverain Etre, une inviolable fidélité, et vous unir par des liens honorables que la religion va consacrer et que la mort seule pourra rompre. Elevés l'un et l'autre dans les maximes de la foi et de la piété chrétienne, vous connaissez le prix des grâces attachées au Sacrement que vous allez recevoir; et vous vous êtes préparés à cette religieuse cérémonie, comme à une action sainte qui doit influer sur le bonheur du reste de vos jours et sur votre destinée éternelle. Vous savez, et c'est dans ce moment solennel qu'il convient de rappeler ces graves pensées, vous savez que les biens et les maux sont dans les mains de Dieu seul; qu'il dispose à son gré de tous les événements, et qu'il ne faut attendre que de lui et les vraies joies et les vertus bien préférables aux délices, et les consolations si nécessaires à notre faiblesse, qui soutiennent l'âme au milieu des peines inévitables de la vie. Si l'on voit tous les jours, hélas! tant d'espérances trompées, tant de cruels mécomptes, c'est souvent parce que les alliances, d'ailleurs les mieux assorties, et qui réunissaient le plus ces avantages humains et naturels, n'ont pas été formées sous des auspices assez saints, que le Ciel ne les a pas vues d'un œil favorable, et que le Sacrement peut-être profané en même temps que reçu, au lieu de leur imprimer le sceau de la grâce, les a marquées du funeste caractère de l'anathème.

Il n'en sera pas ainsi, mon Dieu, de l'alliance qui va unir ces deux jeunes cœurs. La religion y préside; elle va dicter elle-même et sceller leurs engagements; vous les ratifierez, Seigneur; mais daignez de plus exaucer tous les vœux qu'ils vous adressent en ce moment, et ceux que forment à vos pieds, dans une circonstance si touchante, les auteurs de leurs jours, leurs proches, leurs amis et enfin votre ministre.

APRÈS LE MARIAGE.

C'en est fait, mon cher frère et ma chère sœur en J. C., vos destinées sont unies pour toujours. Après vous en avoir félicités l'un et l'autre avec tout l'intérêt que la sincère amitié, que la charité chrétienne m'inspirent, je vous invite à considérer un instant les obligations que votre nouvel état vous impose.

Vous ne devez avoir désormais qu'un cœur et qu'une âme. Après le devoir d'aimer et de servir Dieu, qui tient le premier rang entre les devoirs, et auquel tous les autres sont subordonnés, il n'en est point de plus sacré pour vous que de vous aimer et de vous assister mutuellement. Un amour plus respectueux distinguera l'épouse; une tendre condescendance fera chérir l'autorité de l'époux. S'il plaît au Ciel d'accorder à votre union la fécondité, vous regarderez, comme votre affaire la plus importante, de donner à vos enfants une éducation chrétienne et de veiller avec sollicitude sur le dépôt de leur innocence. Le présent que vous leur auriez fait d'une vie mortelle ne serait qu'un don funeste si vous ne leur appreniez à mériter une vie et un bonheur qui ne finiront point. Après vos enfants, vos serviteurs réclameront aussi vos soins. Vous n'oublierez pas que vous répondez de leurs âmes, immortelles comme les vôtres et rachetées au même prix.

Je vais monter à l'autel. Puissiez-vous tous deux obtenir, par l'efficace du divin sacrifice, les secours qui vous sont nécessaires pour user saintement des bienfaits du Ciel et vous rendre toujours plus dignes de sa protection et de ses faveurs!

AUTRE EXHORTATION.

(Mgr DEPÉRY, ÉVÊQUE DE GAP.)

I.

Mon cher frère et ma chère sœur en J. C., Dieu lui-même, dès l'origine du monde, a institué le mariage pour unir les époux par des liens aussi sacrés qu'indissolubles. Si les hommes, ayant corrompu leurs voies, ont oublié, dans la suite, l'excellence de cette union; si elle a été déshonorée par les dissolutions des païens; si, parmi les juifs, elle ne s'est pas maintenue dans toute sa perfection, J. C. l'a rétablie dans son état primitif; et non-seulement il a déclaré cette alliance une et indissoluble, comme elle l'était par son institution, mais encore il l'a élevée à la dignité de Sacrement.

Le mariage des chrétiens est donc une société sainte que le Sauveur des hommes a consacrée par sa grâce et que l'Apôtre appelle un grand Sacrement; *grand*, à cause du mystère dont il est le symbole : il représente l'union de J. C. avec son Eglise; *grand* par les grâces précieuses dont il est la source; *grand* par les devoirs sacrés qu'il impose. Telles sont les vérités qui doivent en ce moment occuper votre esprit, animer votre foi, exciter votre piété.

II.

Mais ce sont principalement les *devoirs* que ce Sacrement va vous imposer qui exigent de votre part les plus sérieuses réflexions.

Nous sommes les enfants des saints, disait autrefois le jeune Tobie à son épouse, et nous ne devons pas vivre dans le mariage comme les nations qui ne connaissent point le Seigneur. Tel doit être, avec encore plus de justice, le langage des époux chrétiens. Saints par leur qualités d'enfants de Dieu, qu'ils ont reçue au Baptême, ils ne doivent s'engager au mariage que par des vues saintes; ils doivent y vivre saintement, selon le Seigneur, et non suivant les maximes d'un monde pervers. Ils doivent rendre leur union honorable par la pureté de leurs mœurs, par une mutuelle et inviolable fidélité. Ils doivent enfin, s'il plaît au Ciel de répandre la fécondité sur leur alliance, donner à leurs enfants une éducation chrétienne et les former à la vertu autant par leurs exemples que par leurs instructions.

Ces obligations vous sont *communes*, époux chrétiens, apprenez maintenant celles qui vous sont *particulières*. Epoux, aimez votre épouse comme J. C. a aimé son Eglise; chérissez-la comme une portion de vous-même; le Ciel vous a donné l'empire sur elle, mais qu'une tendre amitié dirige toujours l'usage de votre autorité.

Et vous, épouse, soyez soumise à votre époux, comme l'Eglise est soumise à J. C. Que votre douceur soit celle de la colombe, que votre modestie, qu'une aimable pudeur lui réponde constamment de votre cœur. Songez que la vertu est infiniment plus précieuse que tous les avantages extérieurs. La femme qui craint le Seigneur, dit le Sage, mérite seule des éloges; elle fera la joie de son époux et elle lui fera passer dans la paix toutes les années de sa vie.

AUTRE EXHORTATION.

Ce n'était point assez que Dieu lui-même bénît le mariage en l'instituant, lorsqu'il donna une compagne à notre premier père. Bien que par cette bénédiction le mariage fût saint dans son origine, Notre-Seigneur a voulu qu'il fût accompagné de grâces d'un ordre plus élevé. Il en a fait un Sacrement de son Eglise, auquel il a attaché des bénédictions particulières pour sanctifier l'union des époux.

Comment donc arrive-t-il qu'une alliance contractée sous de si saints auspices, accompagnée de bénédictions si abondantes, soit néanmoins si souvent troublée? N'en cherchons point d'autre cause que le manque de dispositions ou le peu de fidélité à conserver la grâce que Dieu confère par ce Sacrement.

Vous donc, mon cher frère, aidé de cette grâce puissante, aimez votre épouse comme J. C. a aimé son Eglise. Traitez-la comme un autre vous-même, agissant avec douceur et tendresse, la conduisant toujours par persuasion plutôt que par autorité et jamais par humeur.

Et vous, ma chère sœur, aimez et honorez votre époux, comme l'Eglise aime et honore J. C. Appliquez-vous à mériter sa confiance par votre douceur, par vos soins empressés. Imitez la femme forte que l'Esprit-Saint a louée par la bouche du Sage...

PETIT DISCOURS

POUR UNE ABJURATION.

(DE MAC-CARTHY.)

Cher frère (*ou* chère sœur), quel doux et consolant ministère je viens exercer à votre égard! et que je m'estime heureux qu'il ait plu au Seigneur de me choisir pour être auprès de vous l'instrument et l'organe de ses grandes miséricordes! Vous étiez, non par votre faute, ni par le choix de votre volonté, mais par un malheur attaché à votre origine, éloignés du royaume de Dieu. Vous connaissiez J. C.; mais vous ne connaissiez pas l'Eglise, son épouse, la seule dispensatrice de ses trésors, et l'unique mère de ses légitimes enfants. Une antique barrière s'élevait entre vous et la cité où il a établi sa demeure, où se garde le dépôt de ses lois et de la saine doctrine, où s'offre le sacrifice de propitiation pour les péchés du monde, où l'Esprit sanctificateur communique ses dons et où coule le fleuve des grâces et des consolations divines. Le moment est venu où cette barrière va enfin tomber; les portes de la véritable Jérusalem s'ouvrent pour vous recevoir; vous êtes sur le seuil sacré de la maison du Dieu vivant; et vous voyez devant vous l'autel où bientôt vous serez admis à la participation des plus adorables mystères. Partout ailleurs le culte divin n'est qu'une ombre et un simulacre, le ministère une représentation vide, la croyance une erreur, l'espérance une illusion et le nom chrétien un vain titre séparé de tous les droits qui nous le rendent si cher et si précieux. Ici seulement sont la substance des choses, la divinité présente, la réalité du sacrifice et des sacrements de la loi nouvelle, la légitimité et la puissance du sacerdoce, l'intégrité de la foi, la solidité des promesses, l'efficacité de la prière et les gages assurés d'une immortelle vie.

Entrez en possession de tous ces biens, ô vous qui avez vu luire un rayon de la lumière céleste au milieu des ténèbres dont vous étiez environnés; qui, marchant à cette clarté et cherchant la vérité avec persévérance, êtes parvenus à la connaître tout entière et qui allez sortir enfin pour jamais de la région des ombres de la mort, pour passer dans celle que le soleil de justice éclaire, échauffe et vivifie.

I.

O mon Dieu! que votre prédilection est marquée pour certaines âmes, et que nous avons à bénir, à admirer les prodiges de votre miséricorde sur les uns, tandis que nous avons tant à gémir et à trembler pour les autres! Pourquoi, Seigneur, si toutefois il est permis de vous interroger sur le plus profond de vos secrets, pourquoi, dans ce siècle d'aveuglement et d'infidélité, pendant que des enfants de l'Eglise rejettent la doctrine de vérité qu'ils avaient sucée avec le lait, se détournent de la lumière qui les éclaira dès le berceau et renoncent au salut qu'ils avaient pour ainsi dire dans les mains, pourquoi des personnes nées au sein de l'erreur et nourries de ses maximes conçoivent-elles tout à coup la pensée de revenir à l'antique foi depuis si lontemps abandonnée par leurs pères, et sont-elles enflammées d'une ardeur qui les élève au-dessus de toutes les considérations humaines, leur fait braver les préjugés d'une secte et ceux d'un monde impie, rompre les liens de la chair et du sang, sacrifier tant d'intérêts chers à la nature, pour acheter à ce prix le bonheur d'être comptées au nombre des brebis de votre bercail et des héritiers de votre royaume? Qui a pu leur mériter une grâce si puissante? Dirons-nous qu'elle était due à des esprits droits, à des cœurs généreux tels que les leurs? Non, grand Dieu! ce serait parler un langage trop humain. Nous savons que vos faveurs sont gratuites; que si vous les accordez quelquefois à titre de récompense, ce que vous récompensez dans vos créatures, ce sont encore vos propres dons, et que la raison première de vos bienfaits ne se trouve que dans votre bonté même.

II.

Quelle reconnaissance ne devez-vous donc pas à votre Dieu, vous qu'il a daigné choisir et attirer à lui par un effet de son amour? Toutes les grâces temporelles, tous les dons de la nature ne sont rien au prix d'une telle faveur. Hélas! que vous eussent servi les dignités, les emplois, les talents de l'esprit, la probité elle-même, la délicatesse, l'honneur et les autres vertus humaines, si le Seigneur vous eût laissé vivre et mourir dans sa disgrâce? Mais admirons les industries de sa bonté, les ressources de sa sagesse! il a employé ces avantages périssables comme des moyens pour vous conduire aux seuls biens qui demeurent éternellement. Il vous a placé dans une condition élevée pour vous faire mieux connaître le vide et le faux des grandeurs humaines. Il vous a ensuite ménagé, par de salutaires afflictions et d'utiles revers, le loisir qui manque dans la prospérité pour méditer sur les grands intérêts de l'avenir. Il vous a fait trouver le remède de l'erreur dans l'intempérance même de la lecture, où l'on trouve si souvent l'écueil de la foi; il vous a donné l'amour du vrai avec un sens exquis pour le discerner. La grâce divine a fait le reste, ou plutôt elle a tout fait; et lorsque vous êtes venu réclamer mon ministère, je n'ai trouvé ni ténèbres à dissiper, ni doutes à résoudre, mais des désirs ardents à satisfaire et une tendre affection pour l'Epouse de J. C., affection qui n'aspirait plus qu'aux embrassements de cette mère vénérée et chérie.

III.

Venez donc, et que votre réconciliation avec elle ne soit plus retardée. Protestez hautement de votre soumission à ses lois, de votre respect pour ses légitimes pasteurs, de votre fidélité inviolable à croire ce qu'elle enseigne, à pratiquer ce qu'elle commande, à régler votre vie entière d'après l'esprit de ses maximes. Consolez l'Eglise de Dieu, qui vous reçoit aujourd'hui dans son sein. Elle pleure tous les jours l'apostasie de ses enfants, le mépris qu'ils font de ses dogmes et de ses plus saintes ordonnances, leur haine, leurs fureurs, leurs scandales. Hélas! nous ne pouvons vous le dissimuler; vous trouverez dans cette vénérable société fondée par les apôtres, où vous entrez aujourd'hui, un petit nombre de modèles à suivre et beaucoup de mauvais exemples à éviter. Les temps prédits sont arrivés; le relâchement a prévalu, la charité s'est refroidie, et, à l'exception d'un petit nombre de vrais justes, les enfants de lumière ne se distinguent presque plus des enfants de ténèbres.

O divin Sauveur! il n'en sera pas ainsi de ceux que votre Epouse va enfanter en ce moment. Elle ne se glorifiera pas en vain de ces nouveaux signes de sa fécondité, qui honorent sa vieillesse et qui ne tourneront jamais à sa honte.

Ce n'est pas une joie trompeuse que celle qu'elle éprouve en recueillant ces débris du grand naufrage qui lui coûta tant de larmes il y a trois siècles et lui arracha une si grande partie de ses entrailles! Non, j'ose en répondre, ces âmes franches et généreuses, qu'une profonde conviction et une piété sincère ramènent à ses pieds et dans ses bras, aimeraient mieux perdre mille fois la vie que de manquer aux serments qu'elles vont faire, que de désavouer par leurs œuvres le titre sacré de catholiques qu'elles vont recevoir, de rougir de leur foi, ou d'abuser des grâces dont le ciel se prépare à les combler. On les verra répandre en tous lieux la bonne odeur de J. C., inspirer par leur ferveur une noble émulation aux plus zélés d'entre les anciens fidèles, et ramener au bercail, par la double persuasion des discours et des exemples, une partie des brebis qui suivent encore la voix des pasteurs étrangers.

Voilà ce que l'Eglise attend de vous, ô famille déjà respectable par vos vertus, et qui allez acquérir de nouveaux droits à notre estime par la religieuse et honorable démarche que vous allez faire, par votre réunion à la grande famille catholique.

IV.

Mais j'enchaîne trop longtemps l'impatience où vous êtes de prononcer vos saints engagements. Dieu est ici présent pour les recevoir, les anges se sont hâtés pour en être les témoins, tout le ciel est attentif pour les recueillir, et le prêtre n'attend plus que le moment où vous les aurez proférés pour vous affranchir, au nom et par l'autorité de l'Eglise, des liens qui vous tiennent encore séparés d'elle.

Lisez donc cette antique formule de foi qui remonte aux premiers âges du christianisme et qui a été approuvée par tant de conciles; déclarez votre adhésion à la doctrine de Nicée, à celle de Trente, et unissez-vous extérieurement, comme déjà vous êtes unis d'esprit et de cœur, à la seule autorité invariable et infaillible qu'il y ait jamais eu sur la terre.

AUTRE ALLOCUTION

Voulez-vous, mon cher frère (*ou* ma chère sœur), connaître et sentir de plus en plus le prix de la grâce que vous recevez aujourd'hui, considérez, avec les yeux de la foi, la condition déplorable d'où la main bienfaisante du Seigneur vous retire, et l'heureux état dans lequel elle va vous placer. Engagé par votre naissance dans les ténèbres de l'hérésie, vous étiez comme une brebis sans pasteur, comme une branche séparée de l'arbre qui périt faute de nourriture; comme un voyageur égaré qui prolonge ses courses et ses fatigues, sans jamais arriver au terme qu'il s'était proposé. Parlons sans figure : livré à votre propre esprit, vous manquiez d'une lumière sûre pour vous guider dans les voies de la justice et du salut. Aucune autorité digne de votre soumission n'était capable de fixer vos incertitudes et de vous prescrire ce que vous deviez croire et pratiquer; enfin, votre âme, couverte de blessures mortelles, était dépourvue de médecins et de remèdes qui seuls pouvaient la guérir : mais en rentrant dans l'Eglise, vous allez participer à tous les biens dont elle est dépositaire, et recevoir d'elle tous les secours nécessaires à vos besoins. Elle est la colonne et l'organe de la vérité, l'arche mystérieuse où il faut un abri, si l'on ne veut pas être submergé par le déluge des erreurs et des opinions humaines. Elle est la sainte cité où Dieu regne, le temple où il est adoré, la maison qu'il habite, l'épouse et le corps mystique de son Fils bien-aimé. Vous trouverez dans sa doctrine et dans son autorité la règle infaillible de votre foi et de vos mœurs; dans la vertu de ses sacrements, la santé et les forces que le péché vous avait ravies; dans l'efficace de ses prières, les grâces abondantes qui ne sont accordées qu'à ses gémissements.

(*Ici le prêtre, adressant la parole aux fidèles, qui sont présents, ajoutera*) :

Et vous, chrétiens, que la piété rassemble ici pour prendre part à la joie de l'Eglise et au bonheur d'un de vos frères, attendrissez-vous en même temps sur le sort de tant d'autres que l'hérésie nous a ravis et qui persévèrent obstinément dans leur séparation; demandez à Dieu de dissiper leurs ténèbres, de vaincre leur résistance, de les ramener dans la maison paternelle, et de leur rendre l'héritage céleste dont ils se sont volontairement exclus. Mais, si vous désirez sincèrement leur conversion, souvenez-vous que vos scandales leur ont servi de prétexte et que leur schisme en a été la punition. Otez-leur donc cette injuste et malheureuse excuse; ne leur donnez que de bons exemples, et que la sainteté de vos mœurs les prévienne en faveur de la pureté de votre foi. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION A DES PRISONNIERS.

(Mgr LYONNET, ÉVÊQUE DE SAINT-FLOUR.)

Novembre 1853.

(Nous sommes heureux, disait le journal de la *haute-Auvergne,* dans un de ses numéros de novembre 1853, d'ouvrir nos colonnes à la noble et touchante allocution que notre auguste pontife vient de proférer dans la prison cellulaire de Saint-Flour. Tous les captifs étaient dans l'enthousiasme).

TEXTE.

Melius est ire ad domum luctus quam in domum convivii.

ECCLE. VII. 3.

Que ces paroles sont vraies, M. F., qu'elles sont fondées, si on les examine de près! J'en fais pour ma part en ce moment la plus douce expérience. Il se passe en moi quelque chose d'inaccoutumé, de délicieux; je ne saurais me défendre d'un sentiment de joie et de bonheur. D'où vient, M. F., une pareille impression? Ah! c'est que je me trouve auprès de frères malheureux et affligés. Ma parole, j'en suis sûr, sera écoutée avec plaisir, elle fera du bien à leur âme, elle sera comme un baume sur les plaies de leur cœur.

I.

Mais que leur dirai-je, à ces frères bien-aimés, qui puisse leur être agréable? Je voudrais bien pouvoir leur annoncer que l'heure de leur délivrance a sonné, que leurs liens vont être brisés, qu'ils seront bientôt rendus aux affections du foyer domestique. Hélas! notre pouvoir, malheureusement, ne s'étend point jusque-là. Fille du ciel dont le *royaume n'est pas de ce monde,* la religion est comme une étrangère sur la terre; elle n'entreprend jamais sur les puissances du siècle; elle ne se mêle point aux débats de la justice humaine; elle laisse à la société civile ses licteurs, ses voies coërcitives, ses mesures de répression contre les injustes attaques dont elle a été de tout temps l'objet.

Notre mission est plus grande, M. F.; la religion abandonne le corps aux puissances terrestres. elle s'occupe principalement des âmes; ce sont elles qu'elle vient réhabiliter, régénérer et sanctifier. Que d'hommes la bonté divine attendait dans une maison semblable à la vôtre! Il suffirait de lire, pour en être émerveillé, les prodiges qu'elle a opérés à différentes époques, par le ministère des saints prêtres, dans une foule de maisons centrales. Témoin les retours nombreux qui se firent à Rochefort dans la retraite que prêcha avec tant de zèle l'apôtre des prisons, l'abbé Laroque, et que vient de clôturer avec un empressement digne de sa foi le cardinal-archevêque de Bordeaux, Mgr Donnet; témoin les conversions éclatantes que les nobles enfants de saint Ignace ont opérées naguère aux bagnes de Brest et de Toulon.

Silvio Pellico, ce jeune homme à l'imagination ardente, dont la politique avait faussé les idées, ne retrouva-t-il pas sous les plombs de Venise le chemin qu'il avait perdu? Il revint à de meilleures pensées, à de meilleurs sentiments. Il en a consigné plusieurs dans les opuscules qu'il a écrits sur ses *Prisons* et *les Devoirs des hommes.*

Et le philosophe Andriane, qu'était-il avant d'arriver au Spitzberg? Où était sa foi? quelles étaient ses croyances? Celles d'un bien grand nombre de jeunes gens qui, abandonnés à eux-mêmes et à leurs passions, ferment leur cœur à toute pensée religieuse. Dans les longues heures de cette retraite forcée, il rentra en lui-même, il comprit l'inanité des choses de ce monde, revint à Dieu et à toutes les inspirations d'une âme généreuse.

II.

Que de fois vous avez entendu dans votre retraite la même voix, la voix de Dieu! Elle vous a parlé si souvent par la bouche de votre vénérable aumônier, ce vieil ami du prisonnier. Elle s'insinue dans votre cœur par la simple vue et par le langage de paix et tout de charité de ces pieuses filles, ces anges des prisons, ces religieuses dévouées qui sont pour vous d'autres mères. Qui n'admirerait leur courage, leur héroïque vertu? Elles se font prisonnières pour alléger vos fers, pour rappeler vos âmes à la pensée de Dieu et d'une autre vie, pour vous prodiguer, en un mot, toutes sortes de soins et de consolations.

Mais Dieu, M. F., ne se contente pas de vous consoler par l'organe de ses ministres, de ses pieuses servantes; il vient lui-même vous visiter dans votre affliction; c'est surtout dans la solitude, le silence du recueillement, dans les retraites obscures qu'il se plaît à parler au cœur, à opérer des prodiges dans les âmes. Il ne saurait vous oublier, ce tendre Père qui est dans les cieux; il se fait le compagnon de vos infortunes, car il est dit dans nos Livres saints qu'il descend avec le prisonnier dans la fosse, et qu'il ne l'abandonne point dans sa captivité : *Descendit cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum.*

AUTRE ALLOCUTION

POUR BÉNÉDICTION D'UNE CHAPELLE DE PRISON.

(DE MAC-CARTHY.)

Que dirons-nous de la bonté du Dieu des chrétiens qui, non content de résider au milieu de nous, dans cette multitude d'édifices sacrés qui remplissent nos villes et où le peuple fidèle accourt pour l'honorer tous les jours, non content de sanctifier par sa présence nos bourgades et nos moindres hameaux, où sa maison quelquefois est couverte de chaume comme celle du pauvre et du laboureur qui l'invoque, ne veut pas même qu'il y ait un seul asile des misères et des infirmités humaines où il n'habite avec les malheureux? Que dis-je, ô Sauveur adorable! ces lieux redoutés eux-mêmes, où la justice des hommes exerce ses rigueurs ne vous seront pas étrangers; on ne pourra vous bannir des prisons mêmes et des cachots. Votre amour y vient chercher les plus infortunés des mortels, ceux qui sont à la fois malheureux et coupables; ils vous auront toujours au milieu d'eux; voilà leur demeure et voici la vôtre.

I.

Celui que presse et déchire le remords viendra ici calmer ses noirs chagrins en versant des larmes de repentir à vos pieds; celui que le glaive des lois est prêt à frapper viendra ici se réfugier dans votre sein et croira entendre de votre bouche un arrêt de miséricorde éternelle. Celui qui n'a plus d'autre perspective sur la terre que les fers et d'interminables douleurs viendra ici puiser auprès de vous d'immortelles espérances et contempler, dans un avenir un peu plus éloigné, une heureuse délivrance et des joies infinies qu'il peut encore mériter. En leur promettant un bonheur futur, vous n'oubliez pas leur présente détresse; vous appelez, du fond de ce sanctuaire, à leur secours tous vos serviteurs fidèles, tous ceux qui aspirent à vos récompenses. Venez, leur criez-vous sans cesse, me visiter dans la prison : *In carcere eram et venistis ad me* (Matth. xxv. 36). Je souffre dans chacun de ces hommes qui m'environnent, venez me soulager dans leur personne; tout ce que vous ferez pour eux, c'est pour moi que vous l'aurez fait : *Mihi fecistis* (ibid.).

Que je vous reconnais bien à ces traits, ô Amour incarné, qui disiez de vous-même : *Je suis envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés, prêcher la rédemption aux captifs et rendre l'espérance aux âmes que le désespoir a flétries!* (Luc. iv. 18, 19.)

II.

Voilà, M. F., le divin modèle, sur lequel se sont formées toutes ces âmes miséricordieuses qui ont été, dans la suite des siècles, la gloire du christianisme et de l'humanité : un Paulin de Nôle, ce grand évêque, qui, après avoir distribué tous ses biens en aumônes, n'hésita pas à se vendre lui-même comme esclave pour arracher d'autres captifs à leurs fers; un Vincent de Paul, qui, après avoir refusé la pourpre, n'ambitionna d'autre titre que celui d'aumônier général des galères de France, c'est-à-dire de ministre et de serviteur de tous les forçats du royaume.

Vous avez dignement secondé les vues généreuses et bienfaisantes de l'autorité paternelle qui nous gouverne, vous, sages et vertueux administrateurs de cette maison, qui, touchés du sort de ces hommes vraiment malheureux, puisqu'ils ont des fautes à expier, leur avez préparé avec tant de soin cette spacieuse demeure, où ils jouiront du moins, dans leur infortune, de la lumière du ciel, et respireront librement l'air qui entretient la vie. L'humanité et la religion applaudissent à ce bienfait, et vos noms sans doute seront souvent bénis dans ce sanctuaire par ceux qui vous devront l'adoucissement de leur captivité.

III.

Et vous, ô captifs, qui êtes l'objet de notre compassion la plus vive, de notre charité la plus vraie, ne laissez pas abattre vos courages, et ne vous livrez pas à une douleur sans mesure; songez à l'amour que vous porte le Dieu qui va s'immoler ici pour vous. Oh! si vos cœurs s'ouvraient à sa grâce, quelles consolations il y répandrait, quelles douceurs ineffables et célestes il mêlerait à vos privations, à vos souffrances et aux ennuis d'une longue captivité! Voyez quel tendre intérêt il inspire pour vous à ces hommes pieux qui, pour lui plaire, sont devenus vos pères adoptifs, vos nourriciers, vos serviteurs dévoués et infatigables; à ces dames chrétiennes qui, nées parmi les grands et les riches, préfèrent, à l'éclat et aux plaisirs du monde, le soin de pourvoir à vos nécessités et de consoler vos peines. La société qui vous châtie ne vous a pas rejetés; elle n'est pas insensible à vos maux et à vos larmes; et le Ciel surtout est encore votre ami, car un pasteur chéri de Dieu vient ici chaque jour exercer parmi vous son saint ministère et vous ouvrir les voies du salut.

SERMON

SUR L'INDULGENCE DE PORTIONCULE.

(BOURDALOUE.)

TEXTE.

Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum.

Ps. XXXIII. 7.

Si jamais cette parole du prophète s'est accomplie, n'est-ce pas, M. F., à l'égard du glorieux patriarche S. François d'Assise, et dans la concession de l'indulgence dont nous célébrons aujourd'hui la solennité? Il pria ce pauvre évangélique, dans cette fameuse apparition où le Sauveur du monde, accompagné de sa divine Mère, se fit voir à lui, et sans réserve lui promit, comme à Salomon, de tout accorder à sa prière. Le saint ne demanda ni la grandeur ni la fortune humaine; il oublia même, ce semble, ses propres intérêts et ne pensa qu'à ceux des fidèles pour qui il obtint une rémission entière et une pleine indulgence, toutes les fois qu'avec les dispositions requises, et à certain jour marqué, ils visiteraient cette église de Portioncule, dédiée à la Reine du ciel, et d'où il adressait à Dieu sa demande.

Une prière si sainte ne pouvait être rejetée. Marie la seconda, J. C. l'écouta. S. François eut la consolation d'avoir procuré aux plus grands pécheurs une des grâces les plus précieuses. Ainsi, M. C. F., pour vous proposer d'abord le dessein de ce discours, nous avons à considérer, d'une part, S. François qui prie; d'autre part, la Mère de Dieu qui intercède, et enfin J. C. qui accorde. Ce n'est point assez, je veux faire trois propositions plus expresses et qui diviseront et embrasseront tout ce discours : 1° *Motifs pour lesquels la prière de S. François est exaucée;* 2° *motifs pour lesquels Marie intercède pour S. François;* 3° *don inestimable de l'indulgence de Portioncule* accordée alors par N.-S. J. C.

Ier POINT.

MOTIFS POUR LESQUELS LA PRIÈRE DE SAINT FRANÇOIS EST EXAUCÉE.

S. François, prosterné dans le sanctuaire comme un autre Salomon, adressa à Dieu la même demande que ce monarque. *Orantes in loco iste, exaudi eos in cœlo, et dimitte peccata servorum* (III Reg. VIII.). Il fut digne d'être exaucé, parce qu'il était saint; car la foi nous apprend que rien n'est plus puissant auprès de Dieu que la sainteté. Mais je ne m'en tiens pas à cet unique motif: je prétends que S. François mérita d'être exaucé par trois admirables qualités qui lui ont été personnelles et lui ont gagné le cœur de Dieu : 1° parce que c'était un *pauvre volontaire;* 2° parce que c'était *un pauvre crucifié;* 3° parce que c'était un *pauvre désintéressé.*

1re SUBDIVISION. — Parce que c'était un pauvre volontaire.

C'est un pauvre volontaire, un pauvre évangélique qui s'adresse à Dieu. Ah! chrétiens, en faut-il davantage pour lui faire trouver grâce, et pour lui rendre Dieu favorable? Dieu qui, selon le texte sacré, n'attend pas que les pauvres le prient, qui se plaît à écouter jusqu'à leurs simples désirs : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* (Ps. IX.), qui entend même la simple préparation de leur cœur : *Preparationem cordis eorum audivit auris tua* (ibid.), et qui fait tout cela, dit S. Chrysostome, pour honorer la pauvreté; comment n'y aurait-il pas égard dans un homme tel que François?

2e SUBD. — Parce que c'est un pauvre crucifié.

S. François a porté les stigmates du Sauveur, non-seulement sur son corps, mais encore dans son cœur; dans son corps, ce qu'ils figuraient, je veux dire la mortification de J. C. En effet, l'austérité de sa vie, ses jeûnes continuels, le sac et le cilice dont il se couvrit, la règle mortifiante qu'il établit, tout cela montre que cet homme séraphique était crucifié au monde.

Ah! chrétiens, voilà le fond essentiel du mérite de S. François, la croix de J. C.; il s'en est chargé; il l'a portée toute sa vie, et pour ce motif; *Dominus exaudivit eum.*

3e SUBD. — C'est un pauvre désintéressé et zélé.

Voici quelque chose de plus qu'un pauvre volontaire et crucifié, c'est un pauvre désintéressé et zélé tout ensemble : désintéressé pour lui-même et zélé pour le prochain, voilà ce qui fait le comble de son mérite. Car, pour qui demande-t-il? pour sa personne, pour celle de ses disciples, pour la conservation de son ordre? Non; il prie pour les pécheurs dont il souhaite ardemment le salut, et pour qui il voudrait, comme S. Paul, être anathème, pour les justes qu'il aime avec tendresse, pour l'Église, dont il conjure le ciel de sanctifier tous les membres.

Tirons de là une conclusion. Voulez-vous savoir pourquoi vos prières ont si peu de pouvoir auprès de Dieu, c'est que vous n'avez aucune des qualités que nous avons remarquées dans S. François...

IIe POINT.

MOTIFS POUR LESQUELS LA MÈRE DE DIEU INTERCÈDE POUR SAINT FRANÇOIS.

Deux grands motifs engagèrent la Mère de Dieu à intercéder pour François d'Assise et lui obtenir l'indulgence qu'il demandait : 1° *la piété maternelle;* 2° *l'intérêt propre.*

1re SUBDIVISION. — Motif de piété maternelle.

S. François, vous le savez, avait fait une profession solennelle et authentique d'appartenir spécialement à Marie; il lui avait voué son ordre; il s'était retiré, à cet effet, à Portioncule, demeure consacrée à la Reine des cieux. Or, M. F., la Mère de la famille spirituelle du saint, ne devait-elle pas s'intéresser à ce saint et à son ordre? Puisque Portioncule était le berceau où elle nourrissait et élevait une si nombreuse multitude d'enfants en J. C.; sa piété ne la portait-elle pas à y faire descendre toutes les grâces et toutes les bénédictions divines?

2e SUBD. — Motif d'intérêt propre.

De quoi s'agissait-il dans la concession de cette indulgence que demandait S. François? De sanctifier une église depuis longtemps érigée sous le nom de Marie, et sous le glorieux titre de Notre-Dame des Anges; de ranimer et de rendre plus solennel le culte que la Reine du ciel y avait reçu. Mais pour y attirer les peuples, de quoi se servira-t-il? de la curiosité, de la pompe, de la variété des ornements? Non; on n'y verra briller, ni l'or ni l'argent; mais si les vœux de François sont accomplis, cette maison abandonnée sera désormais un lieu d'indulgence et de rémission. Marie, donc, y était intéressée, et en priant pour S. François, elle priait en quelque sorte pour elle-même, puisqu'il s'agissait du rétablissement d'un temple bâti sous l'invocation de son nom.

Heureux, chrétiens, si nous avons le même zèle pour le culte de cette sainte Mère, et la même confiance en sa miséricorde!

IIIe POINT.

DON INESTIMABLE DE L'INDULGENCE DE PORTIONCULE.

Je n'entreprends pas de pénétrer les mystères de la grâce; je ne m'arrêterai point à exalter le mérite et la grandeur d'une indulgence plénière, en vous montrant qu'un pécheur, eût-il commis tous les attentats que peut imaginer une créature rebelle, se trouve tout à coup, dès qu'il a gagné cette indulgence, pleinement quitte devant Dieu, et paraît aussi pur à ses yeux que s'il sortait des eaux du baptême. Ce que je veux vous faire remarquer à cette heure, ce sont les prérogatives particulières de l'indulgence de Pontioncule, afin que vous en conceviez la plus haute estime, et que vous vous appliquiez à la gagner.

1re SUBDIVISION. — Elle fut accordée immédiatement par J. C.

Voilà le premier avantage de l'indulgence dont je parle; ce fut J. C. en personne qui l'accorda à S. François; mais, du reste, et c'est ce que je vous prie d'observer, en obligeant François d'en communiquer avec le Souverain Pontife, et de se soumettre là-dessus à son discernement et à ses lumières. Marque indubitable qu'il n'y eut rien, ni dans la concession, ni dans la publication de cette indulgence, que de solide, que de bien fondé, que de conforme à l'esprit de Dieu. C'est ainsi que J. C. agissait, vivant parmi les hommes; c'est ainsi qu'après avoir guéri les malades, il leur recommandait de se présenter aux prêtres : *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* (Luc. XVII.).

2e SUBD. — Elle a été attestée par des miracles.

N'attendez pas de moi que j'entre ici dans un détail de faits que l'histoire vous apprendra. Ce que je vous dirai seulement, c'est que Dieu accorda à François des gages certains pour confirmer la grâce qu'il avait obtenue. On raconte en particulier, que l'évêque d'Assise, sur le point de publier l'indulgence de Portioncule au milieu d'une nombreuse assemblée, voulant la limiter au nombre de dix années, ne put jamais prononcer une parole, et se sentit forcé de déclarer solennellement qu'elle était perpétuelle. Quand on nous fait le récit de tant d'autres événements miraculeux, adorons la vertu divine qui opère de telles œuvres, et rendons à la vérité reconnue et si solennellement prouvée, l'humble et le juste hommage de notre soumission.

3e SUBD. — Elle s'est répandue généralement et a opéré de grands fruits de salut.

Mais ce dont nous devons surtout bénir le Seigneur, M. F., c'est des admirables progrès et des fruits de grâce qu'a produits dans les âmes la sainte indulgence de Portioncule. Elle s'est répandue dans toutes les parties du monde; et qui peut dire les salutaires et heureux changements qu'elle y a opérés? Les peuples l'ont reçue avec respect, l'ont recherchée avec ardeur, s'en sont servis pour la réformation et la sanctification de leurs mœurs. Combien de pécheurs ont profité de ce don de Dieu, non-seulement pour acquitter leurs dettes passées, mais pour se mettre en garde et se fortifier dans l'avenir! Combien de chrétiens, lâches et tièdes, se sont tout à coup sentis animés, excités, transportés, ont formé le dessein d'une vie toute nouvelle, après avoir recueilli ce précieux trésor? Combien de justes ont puisé dans cette source divine et intarissable, les plus pures lumières pour les éclairer, les plus hauts sentiments pour les élever! Mais aussi, chrétiens, combien d'autres ont perdu et perdent encore un talent qui leur devrait être si cher, et que le père de famille leur met dans les mains pour le faire valoir! C'est avec cette dernière réflexion que je vous renvoie.

Qu'il n'en soit point ainsi de vous tous qui m'écoutez. Qu'elle vous ait été accordée, cette indulgence abondante, pleine et entière, pour la sanctification de vos âmes et votre salut éternel!

INSTRUCTION SUR L'EAU BÉNITE.

(DE DIVERS RITUELS.)

TEXTE.

Asperges me, Domine, hyssopo et mundabor, lavabis me et super nivem dealbabor.

Ps. L. 8.

Dieu ayant promis de pardonner au pécheur à cause de son repentir, nous devons, M. F., nous efforcer de purifier notre conscience par les sentiments d'une douleur amère et profonde. Pour cela, il importe avant tout de se reconnaître coupable, de sentir le besoin que l'on a d'être régénéré et d'en faire l'aveu à Dieu. Voilà un commencement de pénitence.

Que demande encore l'Eglise? qu'aux sentiments intérieurs nous joignions des signes visibles afin d'exciter en nous de plus vifs regrets d'avoir péché, afin que nous soyons d'un bon exemple pour le prochain, afin que nous concevions un désir fort d'un renouvellement durable. C'est pour cela que, outre la pratique des sacrements, elle exige de nous des prières publiques au pied des autels, des génuflexions, des prostrations, des chants pieux, des pèlerinages, en un mot tous les actes du culte extérieur.

Un de ces signes extérieurs de purification particulièrement en usage dans l'Eglise, c'est l'*eau bénite*. Je me propose de vous faire aujourd'hui une instruction sur ce sujet afin de vous montrer combien ce moyen d'ablution pour nos âmes mérite notre respect et doit être employé, dans un grand nombre de circonstances de notre vie, avec de vifs sentiments de foi et de piété. Nous considérerons :

I.

ANTIQUE COUTUME DE LA BÉNÉDICTION DE L'EAU.

C'est une coutume très-ancienne dans l'Eglise catholique de bénir, par des prières, des exorcismes et des cérémonies, de l'eau dont elle fait une aspersion sur les fidèles et sur les choses qui sont à leur usage. Par cette bénédiction, l'Eglise demande à Dieu de purifier du péché ceux qui s'en serviront; d'écarter d'eux les embûches de l'ennemi du salut et les fléaux de ce monde. Dans les *Constitutions apostoliques*, rédigées sur la fin du IVe siècle, l'*eau bénite* est appelée un moyen d'expier le péché, et de mettre en fuite le démon. Tertullien parle de l'eau sanctifiée par l'invocation de Dieu. S. Basile met la bénédiction de l'eau au nombre des traditions apostoliques.

S. Epiphane en fait également mention. Le pape S. Vigile, au VIe siècle, veut qu'on arrose d'eau bénite les nouveaux temples, et S. Grégoire le Grand veut que l'on réconcilie, par le même moyen, les temples des idoles pour y célébrer la messe, sans qu'il soit besoin de les ruiner. Les prières que l'Eglise fait pour la bénédiction de l'*eau* sont, sans nul doute, de l'antiquité la plus reculée. Les Constitutions apostoliques rapportent la formule de cette bénédiction : *Sanctifica, Domine, hanc aquam, tribue ei juvandi et depellendi morbum, fugandi dæmones, expellendi insidias.* Les Sacramentaires de S. Gélase et de S. Grégoire contiennent les exorcismes et les bénédictions que nous pratiquons. Charlemagne, dans ses Capitulaires, ordonne que chaque dimanche le prêtre avant la messe fasse l'eau bénite dans un vase propre : *Aquam benedictam faciat in vase mundo,* pour que les fidèles, en entrant dans l'Eglise, s'en aspergent.

II.

ANTIQUITÉ DE L'USAGE DE L'EAU BÉNITE.

L'usage de faire sur soi-même une aspersion d'eau bénite, en entrant dans l'église, a été observé dans les premiers siècles. Eusèbe dit que Paulin fit placer, à l'entrée de l'église de Tyr, une fontaine, *symbole d'expiation sacrée* (*Hist. eccl.* L. X. C. 4). S. Jean Chrysostome reprend ceux qui, en entrant dans l'Eglise lavent leurs mains et non leurs cœurs (*Hom.* 71 *in Joan*). Synésius parle d'une eau lustrale placée à l'entrée des temples et dit que c'est pour les expiations de la ville (*Ep.* 121). Le P. Lebrun (*Expl. des cérém.*, T. I. P. 76), a prouvé, par le témoignage des anciens Pères, que l'usage de l'eau bénite est de tradition apostolique. Il a toujours été conservé chez les Orientaux quoique séparés de l'Eglise romaine depuis plusieurs siècles.

III.

SYMBOLES DE L'EAU BÉNITE.

1° Le Saint-Esprit s'étant reposé sur les eaux à la création du monde, et étant souvent signifié dans les Saintes Ecritures par l'eau, et surtout par une eau pure, selon ce qui est dit dans le prophète Ezéchiel : *Effundam super vos aquam mundam et mundabimini abomnibus inquinamentis vestris* (Ezéch. XXVI. 1. 25), l'eau bénite nous marque principalement cet Esprit-Saint et la sainteté qui nous est communiquée par son opération.

2° L'eau bénite est aussi l'emblème de notre baptême. Elle nous rappelle les eaux de la piscine de salut où nous avons été régénérés en J. C., où la faute originelle a été lavée, où nous avons été incorporés à l'Eglise, faits enfants de Dieu et héritiers royaume du ciel. O souvenir sacré et qui ne doit jamais s'échapperde notre pensée ! Eau sainte de mon baptême, qui m'a rendu plus blanc que la neige, qui d'un enfant de *colère* a fait de moi un enfant d'*amour !*

3° L'eau bénite est encore un symbole de pureté. Elle nous rappelle que quand nous devons nous présenter à Dieu, nous devons nous purifier, par les larmes de la pénitence, des souillures du péché.

On mêle le sel à l'eau en la bénissant, parce que le sel est le symbole de la prudence et de la discrétion; et l'Eglise veut par là nous apprendre que l'esprit de Dieu, en nous sanctifiant, produit en nous la pureté de la colombe et la prudence du serpent.

IV.

EFFETS OU VERTUS DE L'EAU BÉNITE.

Les effets de l'eau bénite sont indiqués dans les prières que l'Eglise fait en la bénissant. Elle demande : 1° *que cette eau nous purifie ;* 2° *qu'elle nous attire l'esprit de prière;* 3° *qu'elle éloigne les démons ;* 4° *qu'elle purifie l'air.*

1° PURIFICATION. Un chrétien qui se persuaderait que l'eau bénite seule peut le purifier serait dans l'erreur. L'Eglise, en faisant l'aspersion de l'eau bénite, met à la bouche des fidèles ces paroles du psaume : *Asperges me...* C'est nous dire que nous devons attendre la purification de notre âme de Dieu et non de l'eau. Cette eau est un signe de purification, c'est un moyen que nous devons employer à exciter la contrition de nos fautes dans nos âmes, c'est dans ce sens que l'Eglise demande qu'elle nous lave de nos fautes journalières.

Plusieurs théologiens ont soutenu que l'eau bénite pouvait effacer les péchés véniels.

2° ESPRIT DE PRIÈRE. Le second effet de l'eau bénite est d'attirer sur nous l'esprit de prière, d'écarter tout ce qui pourrait y être un obstacle et de nous faire écouter favorablement de Dieu comme membre de son Eglise. C'est pour cette raison qu'on en use, surtout avant la messe paroissiale, afin d'avertir les fidèles du besoin qu'ils ont non-seulement de se purifier, mais aussi de se remplir de l'esprit de Dieu pour assister et participer au saint Sacrifice.

3° FUITE DES DÉMONS. Le troisième effet est d'éloigner les démons, de les chasser et d'empêcher qu'ils ne nuisent aux corps et aux âmes. C'est pour cela qu'on l'emploie dans les exorcismes et qu'il est très-utile de s'en servir pour résister aux tentations.

V.

CIRCONSTANCES OU L'ON DOIT SE SERVIR DE L'EAU BÉNITE.

1° LEVER. Nous devons particulièrement faire usage de l'eau bénite le matin en nous levant et le soir en nous couchant. C'est alors que nous devons, M. F., invoquer le Seigneur par les paroles du Psalmiste citées tout à l'heure. C'est une nouvelle journée qui commence, c'est une nuit qui nous couvre de ses ténèbres, armons-nous à l'aurore de ce jour de cette arme de salut, de ce signe de grâce, afin que ce jour nous le passions dans la pratique de la vertu, afin que cette nuit nous soit comptée comme un repos utile et sanctificateur.

2° PRIÈRE. La prière fervente est comme un parfum qui monte vers les cieux. Préparons-nous à cette ardeur de l'oraison par le recueillement, par le signe de la croix, par l'aspersion de l'eau bénite. Pouvons-nous être assez purs quand nous avons à ouvrir un saint colloque avec Dieu?...

3° TENTATIONS. Que d'obstacles dans l'exercice des pratiques chrétiennes pour l'homme affaibli par le péché ! Que de tentations du côté du monde, des plaisirs, des vanités, des richesses, des puissances terrestres; du côté de nous-mêmes, des sens, de l'esprit, des désirs insatiables de notre nature et encore du côté du démon ! Un signe puissant contre les démons, d'après les SS. PP., c'est l'eau bénite. Aussi est-ce l'usage partout de la répandre dans les lieux où l'on a à craindre la malignité de l'esprit de ténèbres.....

4° CALAMITÉS, MALADIES, TOMBEAUX. L'eau bénite a toujours été employée, M. F., dans les calamités, dans les maladies et sur les tombeaux. Elle est considérée alors comme un signe de grâce et de miséricorde qui joint à nos prières, à notre repentir, à nos demandes empressées, calment le courroux du Seigneur. Présentez-la à vos malades en même temps que le crucifix afin qu'elle excite dans leur cœur les plus vifs sentiments de foi et d'amour pour J. C., leur rédempteur, afin qu'elle aide à leur conversion ou contribue à leur pleine sanctification.

VI.

MANIÈRE DE SE SERVIR DE L'EAU BÉNITE.

1° AVEC FOI. Cette eau, M. F., n'opère que selon la foi de celui qui en use, jointe aux prières de l'Eglise. Vous devez donc la prendre comme un objet béni ayant les vertus que lui assigne l'Eglise dans ses oraisons. Vous devez la regarder comme un symbole de purification et vous l'appliquer dans l'intention de vous rendre plus parfaits devant Dieu. L'esprit de foi doit être en nous pour tout ce qui vient de Dieu.

2° AVEC CONPONCTION. Nous ne pouvons obtenir le pardon de nos fautes sans la douleur à laquelle cette eau nous excite. Disons surtout en la prenant : *Cor mundum crea in me Deus et Spiritum rectum innova in visceribus meis* (Ps. 4).

ALLOCUTION

POUR LA VEILLE DU JOUR DE L'AN.

(UN CONTEMPORAIN.)

(Voir, pour le même sujet, la CIRCONCISION, 3e pl., 2e v. du *Panorama des Prédicateurs*.)

TEXTE.

Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali.

GEN. XLVII. 9.

Lorsque Jacob parut dans sa vieillesse à la cour d'Egypte et que le roi Pharaon, voyant ses cheveux blancs, lui eut demandé quel était le nombre des années de sa vie, le patriarche répondit : *Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente ans ; ils ont été courts et mauvais, et n'ont point égalé les jours du pèlerinage de mes pères.* C'était donc avec un sentiment de tristesse que Jacob songeait à ses anciennes années et la plainte touchante qu'il a faite de leur brièveté commence, dans l'histoire des hommes, la longue suite de gémissements qui attestent que les jours de la terre sont courts et mauvais.

I.

PASSÉ. — REGRETS.

Je ne parlerai donc pas avec un sentiment de joie de l'année qui s'avance ce soir ; car si la vie est courte et mauvaise, que sera-ce de cette portion de la vie qu'on appelle une année ? Il n'y a que deux choses qui donnent du prix au temps : le *bonheur* et la *vertu*. Or, retranchons de l'année qui va finir les heures que le sommeil dérobe aux jouissances comme aux peines, celles qui s'en vont sans avoir été remplies et dont on ignore à la fin de la journée ce qu'on a fait, celles que le travail a rendues pénibles, celles plus nombreuses encore que l'ennui a dévorées, celles où le chagrin nous a fait confesser que l'existence était une chose amère, que reste-t-il pour le *bonheur ?* Retranchons-en les heures où nous n'avons point pensé à Dieu, celles où nous avons oublié de lui faire hommage de nos actions, où notre cœur a préféré l'esclavage des passions au joug aimable du Seigneur, que reste-t-il pour la *vertu ?*

J'ai pleuré celle qui s'achève, je salue maintenant celle qui s'avance.

II.

AVENIR. — VŒUX.

Je veux imiter Jacob qui, après avoir gémi en présence de Pharaon sur les temps anciens, lui souhaite, en se retirant, toutes sortes de bonheur, comme le marquent les Ecritures. Je ne séparerai point le passé de l'avenir, les gémissements du patriarche Jacob de ses bénédictions. Ah ! si, comme cet admirable vieillard, j'étais parvenu au terme d'une longue et sainte carrière, si je sentais sur mon front des cheveux blancs dignes d'attirer les regards du Ciel, si mes lèvres étaient assez pures pour attirer sur vous tous les bénédictions d'en haut, j'étendrais ma main sur vous et je dirais comme ce patriarche : que le Dieu devant qui ont marché mes pères Abraham et Isaac, que le Dieu qui m'a nourri depuis ma jeunesse, que l'Ange qui a veillé sur moi dans mes dangers, bénisse tout ce peuple. Je les dirai cependant, ces paroles saintes, qui appellent la protection de Dieu sur les hommes, mais au nom du Seigneur et non en mon propre nom, car que suis-je devant vous, mon Dieu : *Quis sum, Domine ?*

Que vous souhaiterai-je, M. F., en ce jour des vœux, parmi les hommes. Ce que je vous souhaite, c'est ce que le bon pasteur doit désirer pour son troupeau, ce qui se trouve au commencement et à la fin des épîtres de S. Paul : *la paix de J. C.* C'est le seul bien de ce monde, le seul, M. F., et il ne faut pour l'obtenir ni richesse, ni puissance, ni talent ; il n'est pas besoin de passer les mers pour le demander à des rivages inconnus ; il suffit d'être bons, doux, humbles, charitables ; il suffit d'être vertueux et chrétiens.

Je vous souhaite donc la paix de J. C. Je ne vous la laisse pas, je ne vous la donne pas comme J. C. la donnait à ses apôtres, mais je vous la souhaite avec un inexprimable désir que J. C. vous la donne. Ah ! croissez, durant l'année qui va s'ouvrir, croissez dans la paix du Seigneur, qu'elle s'augmente en vous chaque jour par un attachement de plus en plus marqué à tous vos devoirs : devoirs domestiques, devoirs sociaux et devoirs religieux. Que cette paix de J. C. soit pour vous la paix de la bonne conscience, persévérez-y et durant cette année et durant toutes celles de votre vie, jusqu'au jour béni où le Seigneur vous appellera à lui pour vous couronner.

AUTRE ALLOCUTION.

(UN CONTEMPORAIN.)

S'il est, M. F., une époque remarquable par l'abondance des sentiments qu'elle réveille et par la sagesse et le sérieux des réflexions qu'elle fait naître, c'est bien sans doute le moment où une année finit et où une nouvelle année commence. Et d'abord, si, tournant nos regards, nous reportons notre pensée vers celle qui nous échappe et vient de s'évanouir, qui n'est d'abord frappé de sa brièveté et de sa fuite rapide?

Quoi! elle est déjà close sans retour, cette année qui venait à peine de s'ouvrir, et ce ruisseau des jours s'est précipité si vite dans l'océan de l'éternité! Oui, M. F., et toutefois la vie entière ne se compose que d'un petit nombre de ces années fugitives; encore vingt, trente premiers jours de l'an pour les santés les plus florissantes et les jeunesses les plus vives, et puis viendra le dernier jour et de l'année et de la vie. Serait-ce donc la peine de naître, si, dans ce court passage, nous ne voyions briller l'aurore d'une vie immortelle? Ah! du moins, efforçons-nous d'attacher quelques bonnes œuvres aux ailes rapides du temps, de peur que nous ne laissions après nous d'autres traces de notre existence que celles de nos faiblesses et de nos erreurs.

I.

RETOUR SUR L'ANNÉE ÉCOULÉE.

Une année ! Mais dans cette année si courte, que d'événements se pressent, que de changements s'opèrent, que de renouvellements se succèdent ! Ne parlons point des événements de la politique humaine, vaine pâture des esprits oisifs et inquiets auxquels une âme chrétienne est étrangère, ne parlons que de ces événements qui nous touchent de plus près, de ces événements de famille, si l'on peut ainsi parler, et une paroisse, en effet, n'est-elle pas une famille liée par une communauté d'intérêts et d'affections ? Une année ! Et dans ce court espace, que de maisons où le deuil est entré avec la mort ! Que d'enfants devenus orphelins, que de mariages heureux changés en de tristes veuvages ! Que de parents inconsolables de la perte des plus chers objets de leur tendresse ! Est-il une seule famille où le cours d'une année n'ait apporté quelques joies ou quelques douleurs ?

Une année ! Et dans cet espace si court, quels trésors de grâces et de bénédictions le Ciel n'a-t-il pas versés sur vous ? Vos enfants, réconciliés, se sont approchés pour la première fois de la sainte table et ont reçu dans leurs jeunes cœurs, avec le pain céleste, la semence féconde des vertus ; le retour des solennités de la Pâque a consolé les justes et appelé les pécheurs à la pénitence...

Une année ! Hélas ! et dans ce court espace, que d'abus de grâces, que de chutes déplorables qui mériteraient d'être expiées par des larmes éternelles ! Tandis que les justes se sont perfectionnés, que de pécheurs ont achevé de s'aveugler et de s'endurcir ! Tandis que le pécheur s'est converti, que de justes ont fait naufrage dans l'innocence ! O année ! je me plaignais tout-à-l'heure de ta brièveté ; que tu me parais longue maintenant que je te mesure sur le nombre et la grandeur de nos prévarications !

Louons-donc le Seigneur de ses bienfaits, mais gémissons en même temps de nos infidélités.

II.

SOUHAITS.

L'année nouvelle est à nous ! Si nous la voyons commencer, la verrons-nous finir ? Ah ! pardonnez, M. F., je me laisse entraîner au mouvement des pensées que la circonstance fait naître dans mon esprit. Je dois vous adresser des vœux et je ne vous entretiens que de réflexions que vous trouverez sérieuses, tristes peut-être. Mais l'homme, voyageur d'un moment sur une terre étrangère, peut-il former d'autre vœu que de se reposer dans la patrie ? J'en formerai cependant, mais que la religion ne désavouera point. Non, M. F., je ne vous souhaiterai point les richesses qui donnent encore plus de besoins qu'elles n'en peuvent satisfaire, ni les honneurs qui sont bien plus un fardeau qu'un ornement, ni les plaisirs qui n'ont rien de commun avec le bonheur ; mais une honnête médiocrité également éloignée de l'opulence qui enfle les cœurs, corrompt les âmes, et de la misère qui trop souvent les avilit et les déprave ; ou plutôt je ne vous souhaiterai d'autres richesses que celles de la grâce, d'autre gloire que celle qui vient de Dieu et qui retourne à sa source, d'autres plaisirs que ceux de la vertu et les triomphes de cette fête éternelle dont jouit une bonne conscience...

On dit communément qu'une année est bonne si les opérations du commerce ont prospéré, si les spéculations de l'industrie ont été heureuses, si la vigne a donné ses fruits avec abondance, si les moissons ont comblé les vœux du laboureur. Voilà, dit-on, une bonne année, dans le langage humain et terrestre. Mais de même que J. C. ne donnait pas sa paix à ses disciples comme le monde la donne, je ne vous souhaiterai pas non plus une bonne année comme le monde la souhaite. Une année bonne aux yeux de la foi est une année pleine devant Dieu par l'abondance des mérites, le saint usage du temps et l'exercice des bonnes œuvres. L'année sera donc assez bonne si les cœurs divisés se réconcilient, si la paix de J. C. règne dans vos maisons, si la piété des pères attire la bénédiction de Dieu sur les enfants, si le superflu du riche supplée à l'insuffisance du pauvre. Voilà la bonne année que je vous souhaite et que je vous invite à vous souhaiter ! Puisse-t-elle vous conduire à cette année bienheureuse où nous recueillerons dans la foi ce que nous aurons semé dans les larmes. Ainsi soit-il.

PREMIÈRE COMMUNION. . . . . page 214.
RETRAITE POUR HOMMES. . . . . — 232.
OEUVRES. . . . . — 240.

INDICATION DES SUJETS A TRAITER DURANT LA RETRAITE.

MÉDITATIONS.

(*Voy.* PANORAMA DES PRÉDICATEURS.)

	Pages.
1er JOUR. Nécessité de la retraite, 3e vol.	215
2e JOUR. Salut, 1er vol.	225
3e JOUR. Mort, 1er vol.	97
4e JOUR. Jugement, 1er vol., p. 9 et 2e vol.	51
5e JOUR. Enfer, 1er vol.	15
6e JOUR. Paradis, 2e vol.	161
7e JOUR. Bonne Communion, 1er vol.	199

INSTRUCTIONS.

(*Voy.* ci-après dans cette 3e partie.)

	Pages.
Avantages de la retraite	214 et 215
Influence de la première communion sur le bonheur	216
Vertus du jeune âge	217
Nécessité de servir Dieu dès la jeunesse	218
Pratiques de la vie chrétienne	219
Dévotion à la sainte Vierge, aux saints Anges et aux saints Patrons	220
Communion. — (Avant la première)	221-222
— (Après la première)	223
Renovation des vœux du baptême	224-225
Persévérance ou Deuxième communion	226
Mission de la jeunesse chrétienne	227
Exemples et Paraboles	229-231

EXAMENS.

(*Voy.* un Examen de conscience.)

DEVOIRS

Envers Dieu.

Envers les Parents;

Envers les Maîtres;

Envers les Camarades;

Envers Soi-même;

Envers les Sacrements;

Résolutions.

EXPLICATION DES CÉRÉMONIES.

EXPLICATION

1° De la Confession;

2° De l'Habillement et de la Bénédiction des Parents;

3° De la Procession;

4° De la Messe et de l'Offrande;

5° De l'Amende honorable et de la Consécration au Saint-Sacrement;

6° De la Rénovation des vœux du Baptême;

7° De la Consécration à la sainte Vierge et des Résolutions.

CANTIQUES.

(Les cantiques on les choisit soi-même)

LECTURES.

	Pages.	Col.
La semaine de la première communion.	228	1re
Le bonheur de communier	*ib.*	*ib.*
Le temple de Salomon	231	2e
Communion sacrilége	228	1re
Un grand coupable	231	1re
Le jeune Albini	228	2e
L'orphelin indocile	231	1re
Marie Laporte	228	2e
Thérèse des Bois-Auger	*id.*	3e
Raphaël Emmerson	229	1re
Le voyageur malheureux	231	2e
Saint Louis de Gonzague	229	1re
La succession manquée	231	3e

(*Voy.* ci-après, pages 228-231, aux titres *Exemples* et *Paraboles*.)

AUTRES SUJETS D'INSTRUCTIONS.

	Vol.	Pages.
1er JOUR. — Sanctification	II.	— 33
— —	III.	— 101, 113
2e JOUR. — Péché mortel	I.	— 175
3e JOUR. — Chasteté	II.	— 69
4e JOUR. — Confession	I.	— 181
5e JOUR. — Motifs de contrition	I.	— 27
6e JOUR. — Sacrilége	I.	— 199
7e JOUR. — Communion	III.	— 221 et s.
Salut	I.	— 225
Pensée de la mort	III.	— 232
—	I.	— 97
Jugement	II.	— 51
—	I.	— 9
Enfer	I.	— 15
Eternité	II.	— 147
Ciel	II.	— 247
Communion	III.	— 221
Amour de Dieu	II.	— 75
Blasphème	II.	— 21
Respect humain	II.	— 15
Amour du travail	III.	— 235
Fuite des occasions	II.	— 93
Prière	I.	— 237
Communion	III.	— 221 et s.

AUTRES EXEMPLES ET PARABOLES.

	Pages	Col.
Amour filial	230	2e
Travail	*id.*	3e
Saint Antoine	*id.*	*id.*
Sobriété	*id.*	*id.*
Sainte Monique	*id.*	*id.*
Chasteté	*id.*	*id.*
Saint Louis de Gonzague	*id.*	*id.*
Saint Stanislas de Kostka	230	3e
L'Orphelin indocile	231	1re
La vie présente	*id.*	*id.*
Le pénitent du pape	*id.*	*id.*
Le voyageur malheureux	*id.*	*id.*
L'Enfant Prodigue	*id.*	3e
Le Mauvais Riche	*id.*	*id.*
Les Saints	231	3e
Saint Thomas de Villeneuve	230	1re
Les Quarante Martyrs	*id.*	*id.*
Une première faute	*id.*	*id.*
Vigilance des parents	*id.*	2e
Vertus du jeune âge	*id.*	*id.*
Origène	*id.*	*id.*
Marguerite, fille de Thomas Morus	230	2e
Catherine Lepolew	*id.*	*id.*
Mort de Napoléon Ier	229	1re
La duchesse d'Angoulême	*id.*	2e
Le vieillard Siméon	*id.*	*id.*
Les deux alliances	*id.*	*id.*
Sainte Thérèse	*id.*	3e
Les Saints	229	3e
Première communion aux colonies	228	*id.*
Bénédiction des parents	229	2e
Renouvellement des vœux du baptême.	*id.*	*id.*
Consécration à la sainte Vierge	*id.*	*id.*

D'après les *Maîtres de la vie spirituelle* et les meilleurs *Manuels de première communion*, nous indiquons dans ce tableau *six sortes d'Exercices* pour la Retraite préparatoire à la première communion, à savoir : 1° *des Méditations*; 2° *des Instructions*; 3° *des Examens de conscience*; 4° *des Explications sur les cérémonies spéciales de la première communion*; 5° *des Lectures*; 6° enfin *des chants de Cantiques*. Chacun pourra suivre cet ordre selon les circonstances et les localités. Nous ne donnons ci-après que les instructions qui nous ont paru les plus applicables à la circonstance et que nous n'avons pas traitées ailleurs. Pour ceux qui voudraient en donner d'autres non indiquées ici, ils n'auront qu'à consulter la *Table générale des matières* qui est à la fin de ce volume, ils y trouveront des sujets conformes à leur goût et aux besoins des enfants de leur paroisse.

OUVERTURE DE LA RETRAITE.

POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION.

AVANTAGES DE LA RETRAITE. — DISPOSITIONS.

(M. L'ABBÉ LEVASSEUR, *Prêtre de la Miséricorde.— Chaire catholique.*)

TEXTE.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

MATTH. III. 3.

Ce sont les paroles que le précurseur de N. S. prononçait au milieu d'une multitude empressée, en lui signalant l'avénement prochain du Sauveur ; ce sont celles aussi que je prononce en ce moment devant vous, mes chers Enfants, pour préparer l'avénement de J. C. dans vos jeunes cœurs pour la première communion. *Parate viam Domini...*

Vous avez déjà compris, mes chers Enfants, de quelle importance il est pour vous de vous recueillir pendant quelques jours, afin de vous bien disposer au grand acte de la première communion. Il est d'un grand intérêt pour vous de bien fixer vos pensées sur ce grand objet, de bien voir, dès le moment que vous entrez dans cette carrière de salut, tout ce que vous pouvez en attendre et tout ce qu'elle demande de vous. Que pouvez-vous attendre de cette retraite? de grands fruits de salut. Qu'est-ce qu'elle demande de vous? des dispositions spéciales : 1° *Moyens de salut réunis dans cette retraite ;* 2° *dispositions spéciales que vous devez y apporter*, voilà le sujet de cet entretien.

Ier POINT.

MOYENS DE SALUT RÉUNIS DANS CETTE RETRAITE.

1re SUBDIVISION. — Vous y trouverez une lumière qui éclairera votre esprit.

David s'écriait : « Votre parole, ô mon Dieu, est pour moi un flambeau qui éclaire et dirige mes pas. » Ce qui est vrai surtout pour la retraite, où la parole de Dieu ne nous est pas annoncée à des intervalles éloignés, mais plusieurs fois chaque jour, en sorte que, malgré notre légèreté naturelle, il nous est presque impossible de perdre la trace d'une instruction avant que l'instruction suivante vienne en confirmer l'impression dans notre cœur. Nous concevons alors toutes la misère des choses d'ici-bas, tout le néant des choses de la vie ; notre esprit s'éclaire, notre âme s'épure de tout ce qui pourrait altérer la voie dans laquelle nous devons marcher.

2e SUBD. — Vous y trouverez une force qui soutiendra votre cœur.

Quel est celui qui, en réfléchissant sur son état, en se rendant compte de ses dispositions intimes et secrètes, n'éprouve pas toute sa faiblesse? Combien d'entre vous ont dit à l'oreille d'un père, d'une mère, d'un maître, quand ils vous commandaient de vous corriger : « Je n'en ai pas la force, je ne puis en venir à bout. »

Le grand mal qui nous accable, c'est notre faiblesse ; toutes les âmes sont amollies, il n'y a plus d'énergie pour remplir les devoirs sacrés de la religion. Où trouverez-vous donc cette *force* dont vous avez besoin pour réformer tout ce qui déplaît à Dieu au dedans de votre cœur et réparer le passé? Dans la retraite, car c'est dans la retraite que nous vous ferons passer en revue les plus graves, les plus importantes vérités de la foi, que nous vous offrirons comme sujet de méditation ce qui est le plus propre à déterminer le cœur à de grands efforts, à de généreuses résolutions, à un entier sacrifice.

3e SUBD. — Vous vous y disposerez à la contrition.

Mes enfants, vous êtes bien jeunes, vous ne faites pour ainsi dire que d'entrer dans la vie, et cependant combien d'infidélités déjà à la loi de Dieu, combien de fautes dont vous avez été coupables, et dont cependant vous n'avez pas une seule fois gémi ! Comment donc comprendrez-vous tous les regrets que vous devez en concevoir? Comment formerez-vous dans votre cœur cette disposition qui devra vous animer quand vous vous présenterez aux pieds du prêtre pour recevoir la grâce de votre réconciliation? C'est par la retraite ; c'est elle qui vous préparera au grand jour où vous demanderez la sentence du pardon.

4e SUBD. — Cette retraite consommera votre préparation.

Que chacun de vous se demande : « Suis-je prêt? Ne me manque-t-il plus rien pour me présenter avec confiance au pied du saint autel? » A la veille d'un si grand jour, malgré tous les soins qui ont été pris, tous les efforts que vous avez dû faire, combien il vous en reste encore à accomplir pour rendre votre cœur moins indigne de Dieu ! et cependant vous n'avez plus que quelques jours. Demandez donc à Dieu que cette retraite consomme cette préparation parfaite que vous devez apporter au pied du saint autel.

5e SUBD. — Cette retraite se rattache à votre éternité.

Cette retraite n'a pas seulement pour objet votre première communion : elle se doit rattacher à votre éternité, parce qu'elle doit être pour vous le fondement d'une vie toute chrétienne. Ce n'est pas seulement pour quelques jours, pour quelques mois, pour quelques années, c'est pour toute la vie que vous devez prendre, pendant ces jours de salut, de saintes et énergiques résolutions, c'est-à-dire que vous préparez pendant ces jours votre place au ciel. De quelle importance cette œuvre ne doit-elle pas être à vos yeux, puisqu'elle suffit pour vous ouvrir la sainte voie? Combien d'enfants auxquels j'ai vu faire une retraite de première communion avec toute la ferveur dont ils étaient capables, et qui, par cela seul ont été si solidement établis dans la piété que tous les efforts du monde n'ont jamais pu les ébranler? Ces âmes se sont affermies à mesure qu'elles avançaient dans la vie, jusqu'à ce qu'enfin la dernière heure ayant sonné pour elles, le Seigneur leur ait donné la récompense qu'il promet à ses serviteurs fidèles. Qu'il en soit ainsi de vous.

IIe POINT.

DISPOSITIONS A APPORTER POUR BIEN FAIRE CETTE RETRAITE.

J'en indique trois principales : 1° *Une attention sérieuse ;* 2° *un examen sévère de son cœur ;* 3° *une grande docilité à la grâce.*

1re SUBDIVISION. — Une attention sérieuse.

La première de toutes les dispositions, celle qui doit précéder toutes les autres, c'est d'abord *une attention sérieuse.* Je ne parle pas de l'attention extérieure, mais de cette attention d'esprit et de cœur qui se fixe sérieusement dans la retraite et hors de la retraite, dans l'église et dans vos familles ; que votre attitude religieuse fasse voir à tous ceux devant qui vous passez que vous êtes en retraite. Que la pensée de Dieu soit toujours présente à votre esprit et à votre cœur. Si vous ne vous laissez pas un instant distraire ; si le monde ou le démon vient, en quelque sorte, frapper à la porte de votre cœur, et que vous lui répondiez, comme une personne trop occupée : « Je n'y suis pas, » eh bien ! tout sera gagné.

2e SUBD. — Un examen sévère de son cœur.

Cependant ce n'est là qu'une première disposition ; il faut ensuite un examen sévère de votre cœur. Jusqu'ici vous vous êtes examinés, oui sans doute, mais de quelle manière? C'est légèrement et superficiellement que vous vous êtes rendu compte de vos fautes ; vous n'êtes pas descendus jusqu'au fond de votre âme ; c'est ce que vous devez faire pendant la retraite. Examinez bien, non pas seulement vos actions, vos paroles, vos démarches ; mais vos pensées, vos inclinations, vos désirs.

3e SUBD. — Une grande docilité à la grâce.

Une troisième disposition, c'est la docilité à la grâce. Qu'importe l'attention qu'on apporterait aux vérités saintes? qu'importe encore l'examen qu'on ferait de soi-même, quelque sérieux, quelque profond qu'il soit, si d'ailleurs on ne répond pas à Dieu par l'excès de docilité qu'il demande.

EXEMPLE. A ce sujet, je vous propose un bien admirable exemple que je recueille dans un livre saint, c'est l'exemple d'un enfant de votre âge. On raconte qu'un jeune enfant était élevé à l'ombre du sanctuaire et sous les yeux du grand-prêtre de la loi. Pendant une nuit, cet enfant était plongé dans son sommeil ordinaire, lorsque tout à coup il fut éveillé en se sentant appelé distinctement par son nom : « Samuel ! Samuel ! » L'enfant se lève et court au lit du grand-prêtre : « Mon père, me voici, dit-il, vous m'avez appelé. » Non, mon fils, répond le grand-prêtre, retournez à votre lit. Par trois fois la voix se fait entendre, par trois fois l'enfant se lève et court au grand-prêtre. A cette dernière, le grand-prêtre répond : « Ce n'est pas moi qui vous ai appelé, mon fils, retournez à votre repos, mais si la même voix se fait entendre, sachez que c'est celle du Seigneur ; prosternez-vous alors, et dites-lui avec une docilité entière : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. » L'enfant obéit, et le Seigneur lui parla.

Voilà l'admirable docilité que chacun de vous doit apporter à la grâce de la retraite.

AUTRE EXEMPLE. S. Vincent de Paul avait converti un gentilhomme, et celui-ci, un jour, cherchant à s'examiner lui-même, pour voir si quelque chose encore sur la terre l'empêchait d'être tout entier à Dieu, passait en revue tous les biens de la vie. Il méprisait les plaisirs comme la boue, ne faisant aucun cas des honneurs, et tenait les richesses comme profondément viles ; il lui semblait donc que tous les obstacles étaient aplanis. Cependant l'histoire raconte qu'en abaissant ses regards à son côté, il vit briller le pommeau de son épée, de cette épée qu'il avait portée au milieu des combats pour la gloire de sa patrie. A cette vue, il sent au dedans de lui-même une sorte de frémissement. Eh bien ! cette âme généreuse, capable de tous les sacrifices se décide aussitôt ; il tire son épée, la brise et la foule aux pieds en s'écriant : « Non, il ne sera pas dit que quelque chose m'empêche d'être à Dieu tout entier. » Voilà l'exemple qu'il faut suivre, mes chers enfants. S'il y a encore quelque chose qui mette pour vous obstacle à la grâce, brisez-le ; détruisez en vous tout ce qui peut entraver l'œuvre de Dieu dans le secret de votre cœur. Priez avec ardeur pendant les jours de la retraite ; demandez à l'Esprit-Saint de vous remplir de sa grâce, et dites avec la même énergie que ce gentilhomme : « Non, il ne sera pas dit que quelque chose m'empêche d'être à Dieu tout entier. »

OUVERTURE DE LA RETRAITE.

NÉCESSITÉ DE LA RETRAITE.

(M. L'ABBÉ DUQUESNAY, *ancien Doyen de Sainte-Geneviève et curé de Saint-Laurent, à Paris. — Chaire Catholique.*)

TEXTE.

Lauda et exultare, filia Sion, quia ecce ego venio et habitabo in medio tui.

ZACH. II. 10.

Mes chers enfants, ce ne sont plus des promesses éloignées; depuis longtemps on vous dit : Encore quelques mois, encore quelques semaines... Aujourd'hui je viens vous dire : Cinq jours encore, et ce sera le jour de la première communion. Ah! je sens que mes lèvres tremblent; elles frémissent de joie, car une parole bien douce, plus douce qu'un rayon de miel, plus harmonieuse qu'un concert, vient de tomber des nues. Ces quelques jours qui nous restent seront des jours bénis entre tous les jours, ils seront des jours de salut.

Mais les grâces du Seigneur sont ou des faveurs ou des châtiments; elles donnent ou la mort ou la vie. C'est donc un solennel instant que celui où s'ouvre une retraite de première communion; solennel pour l'âme que Dieu y convie, car lorsque Dieu fait entendre sa parole à une âme, c'est toujours pour accomplir sur elle quelque grand dessein.

Pour vous porter plus efficacement à correspondre à ces grâces abondantes que le Seigneur va répandre sur vous en ces jours qui vont suivre je vais vous montrer : 1° *La nécessité de la retraite;* 2° *la nécessité de bien la faire.*

Ier POINT.

NÉCESSITÉ DE LA RETRAITE.

1re SUBDIVISION. — Pour ceux qui se préparent à la première communion.

Une bonne retraite n'est pas seulement une chose utile, avantageuse, mais elle est indispensable; car, pour communier dignement, il faut des dispositions préliminaires dont quelques-unes sont tellement nécessaires que, communier sans les avoir, c'est commettre un sacrilége; il en est dont l'absence ne va pas jusqu'à constituer un sacrilége, mais le mérite et le fruit d'une communion, sans elles, diminuerait sensiblement.

Une disposition indispensable, c'est assurément l'état de grâce, l'exemption de péchés mortels.

1° Beaucoup d'entre vous disent : « J'ai accusé tous mes péchés dans une confession générale, et, depuis, je n'ai pas souvenance d'en avoir commis de nouveaux. » Avant de répondre aux enfants qui parlent ainsi, permettez-moi de demander si cela est bien vrai pour vous tous. Il y en a peut-être ici qui n'ont pas encore eu le courage d'avouer à leurs confesseurs telle ou telle faute, et d'autres qui ont omis des fautes graves, par suite de la légéreté qu'ils ont apportée dans leur examen de conscience. Enfin, il y en a peut-être qui, depuis leur dernière confession, sont retombés dans les mêmes fautes. Pauvres enfants pécheurs! la *retraite* est l'unique moyen que vous ayez; mais aussi, je le dis avec assurance, ce moyen étant infaillible, priez le bon Dieu de tout votre cœur pendant ces trois jours; écoutez avec attention nos instructions; faites votre retraite comme si vous deviez mourir un instant après. Mais si vous négligez un seul des exercices de la retraite, je ne réponds plus de rien, je ne sais plus que dire et que penser de votre première communion.

2° Quant à vous qui avez déclaré tous vos péchés dans la confession générale, cela est rassurant, et nous vous en adressons avec bonheur des félicitations; soyez bénis à cause de votre sincérité; mais, dites-moi, avez-vous reçu la grâce de l'absolution? Non, vous êtes renvoyés pour cela à quelques jours; tous vos péchés vous sont encore imputables. Votre justification est commencée, mais l'acte suprême n'a pas eu lieu; vous êtes encore pécheurs, mais dans quelques jours il faut que tout soit achevé; quelles ressources vous reste-t-il? la *retraite;* c'est-elle qui vous donnera la contrition qui vous manque; elle va vous disposer merveilleusement à la grâce et à l'absolution.

Que diriez-vous d'un homme qui, sachant que son roi doit venir le visiter, enlèverait de sa maison les objets propres à exciter les goûts du prince et ne se mettrait pas en peine d'orner les appartements qu'il devra habiter? Cet homme commettrait une irrévérence grossière et ne mériterait, de la part du souverain, aucun retour de faveur et de grâces. Eh bien! appliquez-vous cette parabole : Que penseriez-vous d'un enfant qui, averti que, non pas un prince, non pas un roi, mais Dieu, J. C. lui-même, doit venir dans son âme, s'unir à elle, la combler des richesses de sa grâce, se contenterait de s'humilier pour ses péchés véniels, sans se mettre en peine d'embellir le sanctuaire de son âme par des dispositions de ferveur, de recueillement, par le vif désir de s'unir à J. C.? Je suis assez sûr de vous pour croire qu'il n'y en a pas un ici qui ne dise que cet enfant ferait une première communion tiède et de nul effet; mais, dites-moi, avez-vous bien ces dispositions de recueillement et de dévotion?

2e SUBD. — Pour ceux qui renouvellent leur première communion.

1° Laissez-nous épancher votre cœur au milieu de vous; laissez-nous vous dire, au nom de la religion dont nous sommes les ministres, combien cette tendre mère est heureuse de vous voir, elle qui, en vous laissant partir l'année dernière, ressentit une si vive sollicitude. Oui, mes enfants, la religion est heureuse de vous voir, et nous nous réjouissons avec elle, nous vous félicitons de votre retour, mais prenez garde; que la joie ne vous empêche pas d'apercevoir en vous des changements tels que la religion elle-même aurait de la peine à vous reconnaître.

2° Calmez nos inquiétudes, dites-nous que nos craintes ne sont pas fondées. Oh! quel besoin n'avez-vous pas de vous rapprocher de Dieu pour reconquérir votre innocence perdue. Mais si, pour le plus grand nombre, le naufrage n'a pas été si déplorable, du moins vous avouerez que vous êtes malades, que votre âme est affaiblie par des dispositions habituelles au péché ou par cette effrayante facilité avec laquelle vous vous laissez aller à commettre tous les jours une multitude de fautes contre la charité, contre l'humilié, contre la modestie, contre la pureté. Venez donc aussi à la retraite, vous, pauvres âmes languissantes, pour refaire vos consciences, pour dissiper vos illusions et vous arrêter sur cette pente fatale qui vous entraînerait à la mort spirituelle.

IIe POINT.

NÉCESSITÉ DE BIEN FAIRE LA RETRAITE.

1re SUBDIVISION. — Tous les moyens de salut sont réunis dans la retraite.

(*Voy.* la 1re partie de l'instruction qui précède.)

2e SUBD. — De la grâce d'une bonne retraite.

Pendant les quelques jours de la retraite, la parole de Dieu, semblable aux anciennes machines de guerre, battra votre âme en brèche comme elles battaient une muraille, et nous vous la répéterons à satiété; nous vous obligerons à dire sans cesse : « Où en suis-je de l'affaire de mon salut? Si le grand juge m'appelait dans ce moment, quelle serait ma sentence? » Et après cette réflexion et les avertissements que vous entendrez dans l'intérieur de votre conscience, l'œuvre de votre conversion se fera sans violence, sans effort, avec douceur, car à l'énergie et à la grâce de la retraite se joint une incomparable suavité. N'est-ce pas déjà une bien bonne et douce joie que de se trouver ensemble aux pieds de Dieu, de le prier ensemble, de méditer ensemble sur les grandes vérités de la religion, sur les témoignages d'amour et de tendresse qu'a donnés J. C.? Interrogez nos saints, nos admirables pénitents; interrogez les enfants qui vous ont précédés dans la retraite et qui s'y sont convertis, ils vous diront qu'à mesure qu'ils avançaient dans la retraite, à mesure qu'ils apportaient à Dieu ce que Dieu leur demandait, ils s'avançaient aussi dans le calme, dans la paix, dans le bonheur, et puis, au jour de la communion sainte, c'était une extase, un ravissement!... c'est vraiment les joies du ciel sur la terre.

Heureux l'enfant à qui Dieu accorde, une seule fois dans la vie, la grâce d'une bonne retraite, car une bonne retraite est presque déjà la première communion.

3e SUBD. — Malheur d'une retraite négligée.

Mais une retraite négligée et perdue est un malheur qu'il est très-difficile de réparer. Il faut vous y attendre, le démon va redoubler d'efforts; ne soyez pas surpris si pendant ces jours vous éprouvez plus de tentations; par exemple, il dira à cet enfant : « Tu veux te convertir, changer de vie? Quoi! tu vas renoncer à ces jouissances si douces, à ces amitiés si tendres, à cette vie si commode? Mais, ce prédicateur, ce missionnaire exagère, il veut t'effrayer. » Il me semble voir les esprits infernaux rôder dans ce temple, s'attacher à vous, vous fatiguer d'importunes sollicitations. Eh bien! moi, ministre de la parole de Dieu, je veux déjouer les ruses de l'ennemi. Enfants, écoutez l'ami dévoué de vos intérêts éternels : N'est-ce rien qu'une première communion sacrilége, qu'une retraite perdue? Et cette grâce de la retraite, l'aurez-vous dans un an? Vous êtes ici en grand nombre, eh bien! l'année prochaine, et avant six mois, il y en aura de morts! Enfant pécheur, tremble de tous tes membres, ce sera peut-être toi qui te disposes à résister! Et si Dieu t'accorde une seconde retraite, ta confession sera-t-elle plus facile? J'affirme que non; au contraire, les habitudes seront plus fortes, plus invétérées. Enfant malheureux, ne vois-tu pas que, de quelque côté que tu te retournes, tu es enfermé dans un cercle de fer; les impossibilités s'accumulent sur ta tête; le ciel se ferme, les portes de l'enfer sont béantes devant toi. Ah! prends garde, et pendant qu'il en est temps encore, sauve ton âme : *Salva animam tuam.* Ah! grand Dieu! écartez ces lugubres pensées; envoyez-moi plutôt la divine espérance. Revenons, Enfants, à ces pensées qui, tout à l'heure vous faisaient tant de bien. Je n'hésite donc pas, et je proclame ouverte, au nom de Notre Seigneur et de la sainte Vierge, cette chère retraite de la première communion. Jour de miséricorde et d'amour, salut! Vous êtes la magnifique aurore de dimanche, vous êtes un des beaux jours de la vie; vous êtes le jour précurseur du grand jour de l'éternité; jour de ferveur, de paix, de bonheur, de saint ravissement pour l'âme, ah! soyez mille fois béni!...

LA PREMIÈRE COMMUNION BIEN FAITE

ASSURE LE BONHEUR EN CETTE VIE ET LE SALUT EN L'AUTRE.

(UN CONTEMPORAIN.)

TEXTE.

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo.

JOAN. VI. 55.

Cette vie en elle-même n'est rien. C'est, dit l'Ecriture : *Une vapeur légère qui se dissipe en un moment* (Jac. IV. 15). Une génération vient et passe, une autre lui succède et passe aussi. Les hommes ne font que paraître en ce monde. Leur durée n'est que d'un jour. Le flot du matin le jette sur le rivage, et le flot du soir les reprend. Ne comptez point sur votre jeune âge ; la mort se glisse jusque dans le berceau. Vous êtes aujourd'hui plein de santé, de force, et demain peut-être vous serez porté à votre dernière demeure.

Cette vie si courte, si frêle, mes chers Enfants, ne laisse pas d'être d'un prix immense ; car une vie éternelle la suit, heureuse ou misérable, selon l'usage qu'on a fait du temps. Regardez-vous donc ici-bas comme dans un état d'épreuve. Un grand combat vous est proposé. Vous avez des passions, il faut les soumettre, les assujétir à la loi de Dieu ; les objets extérieurs, vos propres penchants, le monde et le prince du monde vous tentent ; il faut résister à la tentation ; la chair et le sang convoitent contre l'esprit, il faut vaincre la chair et le sang. Il le faut, mes Enfants, pour rendre à Dieu ce que vous lui devez, ce qu'il exige de vous : *Connaître Dieu, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir le ciel*, voilà l'unique fin de l'homme ; tout le reste est crime, folie, vanité.

Cette fin de la destinée humaine vous devez y tendre, mes chers Enfants, dès votre jeune âge pour ne point la manquer. Or, il a été dit par de grands saints, et cela est devenu comme une maxime universellement admise que la première communion a une influence très-grande sur cette fin. C'est ce que je veux vous montrer aujourd'hui dans le développement de ces deux propositions si graves : 1° *Une première communion bien faite assure le bonheur de l'âme chrétienne en cette vie ; 2° elle est ensuite pour elle un gage précieux de salut.*

Ier POINT.

UNE PREMIÈRE COMMUNION BIEN FAITE ASSURE LE BONHEUR DÉJA DANS CETTE VIE.

1re SUBDIVISION. — Faux biens qui promettent vainement le bonheur.

La plupart des hommes se perdent, mes chers enfants, parce que ne pensant jamais ou presque jamais à la fin pour laquelle Dieu les a mis sur la terre, ils ne voient que cette terre, ne s'occupent que d'elle, y arrêtent tous leurs désirs, et, fascinés par les faux biens qui les séduisent et qui passent, s'endorment dans une illusion lamentable dont ils ne se réveillent qu'à la mort. Ces faux biens sont tout ce qui flatte l'orgueil, les sens, les passions ; tout ce que le monde admire et convoite.

1° LES RICHESSES. Les richesses, mes Enfants, excitent les passions, donnent les moyens de les satisfaire, préoccupent de mille soins, de mille pensées vaines, et conduisent souvent à la perdition. *Oh ! qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux !* disait N. S. (Matth. XIX. 23). Ne désirez point les richesses, mes chers Enfants, et ne les recherchez pas comme moyen de bonheur ; elles affaiblissent l'âme, l'enivrent et l'appesantissent comme d'un lourd sommeil. N. S. J. C. a été pauvre pour nous apprendre le prix de la pauvreté.

2° LA GLOIRE. Mes chers Enfants, que la folie de l'orgueilleux est prodigieuse ! Il oublie l'éternité, il oublie le ciel pour un vain bruit, qu'encore, le plus souvent, il n'obtient pas, et qu'il n'entend, lorsqu'il l'obtient, que dans un moment à peine saisissable. Oh ! non, ces pauvres ambitieux ne trouvent pas de bonheur en suant à la peine, à la poursuite de ce fantôme insaisissable qu'on appelle la gloire !

3° LA SCIENCE. Il y a deux sciences, mes Enfants, la science vraie et la science fausse. Dieu est le principe de l'une, c'est celle que vous enseigne l'Evangile ; l'autre vient du prince des ténèbres, et c'est celle qui a perdu le premier homme. On ne trouve pas de bonheur dans la fausse science, parce qu'elle est toujours incomplète et pleine d'erreurs. Quoi que fasse le savant, il faudra toujours qu'il ignore une infinité de choses, et voilà son tourment.

4° LES PLAISIRS. A voir l'usage que font de la vie la plupart des hommes, il semblerait qu'ils ne l'ont reçue que pour la dissiper dans de criminelles joies ou de frivoles amusements. Les spectacles, les bals, le jeu, les fêtes, tout ce qui les distrait de Dieu et de leurs devoirs, tout ce qui tend un voile entre eux et l'avenir, voilà ce qu'ils recherchent ardemment. Mais que trouvent-ils ? une déception qui les désenchante, un remords qui les tourmente, un trouble qui les agite. Interrogez-les. Non, vous disent-ils, point de bonheur dans ces plaisirs qui nous séduisaient !

2e SUBD. — Biens réels dont une bonne première communion est le principe.

Ces biens sont : 1° *la paix ; 2° le germe de toutes les vertus.*

1° LA PAIX. Le vrai bonheur est celui qui satisfait le cœur, y fait régner la paix et s'accorde parfaitement avec l'ordre dans lequel nous devons vivre.

Le sacrement de pénitence que vous allez recevoir, mes chers Enfants, ne remet pas seulement les péchés, il rétablit encore dans l'âme l'amour dominant de Dieu, et c'est pourquoi elle se sent alors attirée vers le bien et pleine de force contre la tentation ; c'est pourquoi elle éprouve cette paix délicieuse, image de l'éternelle paix dont jouissent les saints dans l'immuable possession de celui qu'ils ont uniquement aimé. Oui, le calme d'une conscience pure, où règne l'amour de J. C., est la joie même du ciel, tempérée pour quelque temps par la tristesse de l'exil. L'âme ne veut plus rien de la terre ; le regard fixé sur son immortelle patrie, elle gémit de la longueur de son pèlerinage (Ps. CXIX. 5), elle aspire à sa délivrance, et elle dit : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je volerai, et je me reposerai* (Ibid. LIV. 7).

Cette paix, vous commencez à l'éprouver, mes chers Enfants. N'est-il pas vrai que depuis le moment où, dociles à la voix de la religion, vous êtes devenus plus laborieux, plus soumis, vous trouvez dans vos parents et dans vos maîtres plus de satisfaction et de cordialité ?

N'est-il pas vrai qu'ils vous envisagent avec plus de complaisance ? et comme ils sont plus heureux par vos vertus naissantes, vous l'êtes aussi davantage par leur amitié. Depuis que la piété vous a rendus plus retenus, plus prévenants, plus doux, n'est-il pas vrai que vous trouvez dans vos égaux plus de condescendance et d'affection véritable ?

La paix au dedans, la paix au dehors, tel est le partage de l'enfant pieux qui a dignement participé au banquet des anges. Or, quel bien que cette paix intérieure ! quelle source de vrai bonheur ! Que Dieu vous l'accorde à tous et pour toujours !

2° LE GERME DE TOUTES LES VERTUS. C'est durant cette retraite et dans le jour de grâces qui le couronnera que vous avez à poser les bases du grand édifice de votre sanctification. Cet édifice se compose de mérites, et ces mérites sont l'effet de la grâce divine et le fruit des vertus.

Le Sauveur a dit : *Je suis venu pour que mes fidèles serviteurs puisent en moi la vie et une grande abondance de vie* (Joan, X. 10). Le divin Jésus, qui va venir en vous, mes chers Enfants, y vient pour la même fin, pour vous animer d'une nouvelle vie. C'est au banquet de l'Eucharistie que vous la puiserez forte et abondante. Là est véritablement le germe de toutes les vertus ; là vous trouverez l'*humilité* dans celui qui s'est fait petit et *humble de cœur ;* là vous trouverez l'*obéissance* dans celui *qui était soumis à Marie et à Joseph* et qui *s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix ;* là vous trouverez la *chasteté* dans ce *vin qui fait germer les vierges ;* là vous trouverez la *charité* dans celui qui l'a portée si loin qu'il a voulu *donner son sang* pour le rachat des hommes ; là vous trouverez la *prudence*, la *sagesse*, la *force*, la *candeur*, en un mot toutes les *vertus chrétiennes*, car J. C. les communique à tous ceux qui puisent la vie en lui.

IIe POINT.

UNE PREMIÈRE COMMUNION BIEN FAITE EST UN GAGE DE SALUT.

1re SUBDIVISION. — Graces que Dieu accorde.

Les grâces que Dieu accorde à l'enfant qui est venu à lui avec abandon, avec un cœur pur, sont des grâces spéciales, et dont l'effet est de l'attacher de plus en plus à la pratique de tous ses devoirs. C'est une lumière qui éclaire son intelligence et lui fait promptement discerner l'erreur, le danger et même l'ombre du péché ; c'est une force qui soutiendra son cœur, non un seul jour, mais des jours et des années, pourvu qu'il y corresponde fidèlement. Oui, Dieu sera avec vous, mes chers Enfants ; il vous suivra dans vos familles, dans vos études, dans votre carrière ; il vous inspirera le bien et la vertu, et vous gardera comme un bon père, puisque vous avez été ses enfants dévoués. Or, ces grâces ne sont-elles pas des garanties de salut ?

2e SUBD. — Engagements et serments solennels.

Que se passe-t-il entre vous et Dieu, en ces jours sacrés où vous venez pieusement l'adorer aux pieds des autels ? Ce que vous faites en ces jours de préparation, et à l'heure de la prière, et à celle du sacrifice, et à la fin de chacune de nos instructions, ce sont de bons propos, des promesses, des engagements, des serments à votre Sauveur Jésus, qui est là, dans ce tabernacle, à vous entendre et à recevoir ces promesses. Vous jurez de l'aimer, de lui être fidèle, toute votre vie. Vous lui demandez d'être dignes de lui au jour où vous vous approcherez de sa table sainte. Plus encore, la première communion se termine par un serment solennel et public d'être fidèles à Dieu jusqu'à la fin. Ces engagements, mes chers Enfants, sont des garanties de salut. Oh ! il vous en coûtera de les enfreindre. Vous ne pourrez les oublier, vous les garderez dans votre cœur, et ils vous préserveront du péché à jamais. Qu'il en soit ainsi pour tous !

INSTRUCTION

SUR LES VERTUS DU JEUNE AGE.

(UN CONTEMPORAIN.)

TEXTE.

Fili, quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper.

ECCLI. III. 22.

Le premier homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu ; l'homme nouveau, l'homme régénéré, doit à l'aide de la grâce se réformer à l'image et à la ressemblance de J. C.

Ce qui nous rendra conformes à cette image de notre Sauveur, mes chers Enfants, c'est la vertu. Le vice dénature l'homme, l'avilit et l'assimile à l'être qui n'a *pas d'intelligence ;* la pratique de tout ce qui est *beau*, de tout ce qui est *grand*, de tout ce qui est *bien*, l'élève au contraire à l'égal de l'ange et le rapproche de son parfait modèle N. S. J. C. C'est à cette pratique que je veux vous exciter aujourd'hui, mes chers Enfants, en vous traçant le tableau des vertus qui doivent particulièrement orner votre jeunesse, car quoique toute vertu soit pour tous les âges, il y en a cependant de spéciales à quelques-uns. Celles de la jeunesse sont fondamentales parce qu'elles préparent à celles des âges à venir et qu'elles sont en même temps celles de toute la vie.

Demandons à N. S. J. C. qu'il nous donne le courage de courir avec confiance au saint combat qui nous est proposé, celui de la vertu contre le vice, qu'il nous soutienne contre le démon, contre la chair et contre nous-mêmes, qu'il fasse de nous des héros chrétiens semblables aux jeunes martyrs des premiers siècles et à ces inébranlables confesseurs de tous les temps, fermes dans leurs devoirs, constants dans leur conduite et vrais modèles dans la pratique de toutes les vertus.

Les vertus qui doivent parer le jeune âge sont : 1° *l'obéissance ;* 2° *la douceur ;* 3° *l'amour du travail ;* 4° *la modération dans les délassements ;* 5° *la sobriété ;* 6° *la chasteté ;* 7° *la charité et le zèle pour les œuvres de miséricorde.*

I.

OBÉISSANCE.

1° PRÉCEPTE. Pécher, mes chers Enfants, c'est désobéir, et la sainteté parfaite n'est qu'une parfaite obéissance. L'éternel refus d'obéir a précipité les anges rebelles dans la réprobation éternelle. Un crime pareil, mais non égal, perdit le premier homme et ses descendants. Qu'a fait, à cause de cela, N. S. J. C. ? Pour effacer ce péché et détruire ses funestes effets, *il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix* (Philip. II. 8) ; il est entré dans le monde en disant : *Je viens, ô Dieu ! pour faire votre volonté* (Hebr. x. 9). Et il ajoute dans son Evangile : *Je fais toujours ce qui plaît à mon Père* (Joan. VII. 29).

Obéissez à Dieu, mes chers Enfants, en obéissant à ceux qu'il a chargés du soin de vous conduire, à vos supérieurs et à vos parents : *Le disciple n'est pas au-dessus du maître*, dit J. C. (Matth. x. 24). Pendant les premières années de sa vie mortelle, retiré à Nazareth avec Marie et Joseph, l'enfant Jésus *leur était soumis* (Luc. II. 51).

Honorez ceux à qui vous devez le jour et qui ont sur vous l'autorité du Père céleste *de qui toute paternité tire son nom* (Eph. III. 15). Les bénédictions de la terre, comme celles du ciel, sont promises aux enfants respectueux et dociles (Exod. XX. 12) ; mais le fils ingrat, le fils rebelle sera éternellement le fils de la malédiction.

2° NÉCESSITÉ. Personne ici-bas n'est exempt d'obéissance, et celui qui paraît le plus élevé a encore quelqu'un au-dessus de soi. Il doit en être ainsi, car sans cela il n'existerait aucun ordre dans le monde. L'indépendance, fille de l'orgueil, rompt tous les liens de la vie humaine et fait de la société une grande ruine. Point de famille, si les enfants n'obéissent à leurs pères et mères ; point d'école, s'ils ne se soumettent à l'autorité du maître ; point d'Etat, si les sujets n'obéissent au souverain ; point de paroisse, si les fidèles n'obéissent à leurs pasteurs ; point d'Eglise, si les pasteurs n'obéissent au pasteur suprême, qui, tenant la place de J. C sur la terre et revêtu de sa puissance, obéit lui-même à Dieu, dont l'Esprit le guide et l'éclaire.

II.

DOUCEUR.

La douceur est une des aimables vertus de la jeunesse. J. C. nous la recommande par son exemple lorsqu'il dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Pour bien pratiquer cette vertu, vous devez, mes chers Enfants, 1° avoir peu de familiarité et beaucoup de charité ; car *la charité*, dit saint Paul, *est tendre, patiente, et n'est point jalouse* (I Cor. XIII. 4) ; 2° supporter avec courage les contradictions et vous réjouir dans les souffrances : *Celui qui ne reçoit pas ma croix et qui ne me suit point*, dit J. C., *n'est pas digne de moi* (Matth. x. 38).

N. S. a été injurié, mes chers Enfants, outragé, souffleté, couvert de crachats, moqué comme un insensé, mis à mort comme un malfaiteur, lui, le Fils de Dieu, le Saint des saints, la Sagesse éternelle du Père. Or que fit-il alors? *Il se tut et n'ouvrit point la bouche. Muet comme l'agneau que l'on conduit pour être égorgé* (Ps. XXXVIII. 10-15; Is. LIII. 7), il ne proféra aucune plainte et pria pour ses bourreaux (Luc. XXIII. 34).

Comment, après cela, se pourrait-il, chers Enfants, que de misérables pécheurs, tels que nous, osions, quand nous nous croyons offensés, nous abandonner à la colère ?

III.

AMOUR DU TRAVAIL.

Une vertu de tous les âges et à laquelle l'enfant doit s'appliquer dès son bas âge, c'est l'amour du travail.

1° PRÉCEPTE. *L'homme naît pour le travail* (Job. v. 7) ; il lui fut dit après sa chute : *Tu te nourriras de pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré* (Gen. III. 19). Soit donc qu'on vous prescrive le travail des mains ou l'étude, songez qu'en travaillant vous acquittez la dette du péché et que vous rachetez votre âme.

2° OFFRANDE DU TRAVAIL A DIEU. La plupart des hommes ne travaillent que pour gagner leur vie ou pour augmenter leur fortune. Ils sont si aveugles qu'ils ne savent pas mettre à profit pour le salut les nécessités de leur condition et ses peines inévitables.

Pour vous, chers Enfants, dans tout le cours de votre vie, offrez à Dieu vos travaux, unissez-les à ceux de J. C. Pour être assurés d'en recueillir le fruit, dirigez-les vers une fin qui ne soit pas de la terre.

IV.

MODÉRATION DANS LES DÉLASSEMENTS.

Reposez-vous aux heures marquées, et comme vous avez offert à Dieu votre travail, offrez-lui aussi votre délassement. Il y a des jeux de votre âge ; ne craignez point de vous y livrer lorsqu'on vous le permet ; gardez seulement une douce modestie, sans affectation ni contrainte. La vraie piété n'est point sauvage ; elle est aimable et dilate le cœur. Elle n'a ni singularités, ni caprices ; mais elle conserve *la charité, la joie et la paix, qui sont les fruits de l'Esprit-Saint* (Galat. v. 22).

V.

SOBRIÉTÉ.

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, dit S. Paul, *soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu* (I Cor. x. 31). Ce corps que la nourriture répare est *son temple*, le *temple de l'Esprit-Saint* (Ibid. III. 16 ; VI. 19), qui ne doit servir qu'à des œuvres saintes. Respectez donc en vous le temple de Dieu, mes chers Enfants ; que la sobriété le maintienne dans la dignité et l'honneur, car le Père céleste n'habite point dans un lieu souillé, et malheur à qui profane la demeure du Très-Haut !

VI.

CHASTETÉ.

Oh ! chers Enfants, que vous avez besoin de vous prémunir contre les séductions qu'un monde pervers ne cessera de mettre en œuvre pour vous perdre ! La vie entière du chrétien n'est qu'un combat contre le monde ; mais que cela ne vous trouble point, mes chers Enfants, car J. C. a dit : *Prenez courage, j'ai vaincu le monde* (Joan. XVI. 33). Il s'efforcera de corrompre l'aimable pureté de vos mœurs et de vous ravir ce doux trésor de l'innocence que vous portez, hélas ! dans un vase si fragile. Fuyez donc, fuyez comme l'enfer même où elle conduit la compagnie des enfants du siècle, d'autant plus à craindre qu'ils emprunteront pour vous séduire le langage de l'affection. Ils feindront de vous plaindre d'être astreints à un genre de vie si tristement sévère, et, vantant malignement leurs plaisirs, leurs spectacles, leurs fêtes, ils vous inviteront à les partager, bien sûrs, si vous cédez une fois à leurs sollicitations, de vous entraîner à tous les excès où ils se plongent eux-mêmes.

VII.

CHARITÉ. — ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

Ecoutez, mes chers Enfants, ces admirables paroles de N. S. J. C. : *Le monde dit : Aimez celui qui vous aime, et haïssez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père, qui est dans les cieux, qui fait luire le soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes* (Matth. v. 43, 45).

Que tous les hommes vous soient donc chers, mes Enfants, mais encore plus les affligés, ceux qui pleurent et que nul ne console : *Soyez l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux* (Job. XXIX. 15), la providence du délaissé. Heureux celui qui pense au pauvre et à l'indigent ; le Seigneur le délivrera au jour mauvais (Ps. XL. 1), car *l'aumône résiste au péché* (Eccle. III. 33) et *sauve de la mort* (Tob. XII. 9).

Il n'est personne qui ne puisse exercer quelque œuvre de miséricorde. Un service rendu, un bon conseil, une bonne parole, voilà l'aumône du pauvre. Que si vous n'avez rien, désirez de donner, et ce désir vous sera compté comme le don même.

NÉCESSITÉ

DE SERVIR DIEU DÈS LA JEUNESSE.

(LE P. A. J. C. FREY DE NEUVILLE.)

TEXTE.

Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.
PROV. XX. 6.

Méditez en ce jour, mes chers Enfants, ces paroles terribles. Deux maîtres bien opposés se disputent l'empire de votre cœur : Dieu et le monde; J. C. et Bélial; la vertu et le péché. Voyez lequel vous semble mériter vos vœux. Mais souvenez-vous que, dans le cours ordinaire des choses, l'engagement que vous allez prendre durera toujours et que les derniers moments seront probablement à celui qui aura les premiers : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* Les péchés de la jeunesse entrent bien avant dans l'âme, le poison coule et s'insinue rapidement; mais qu'il faut de remèdes violents pour purifier ce qu'il a infecté!... Je veux aujourd'hui, mes chers Enfants, vous montrer : 1° *La nécessité de servir Dieu dès la jeunesse*; 2° *vous indiquer les moyens de vous soutenir au service de Dieu dans la jeunesse.*

Ier POINT.

NÉCESSITÉ DE SERVIR DIEU DÈS LA JEUNESSE.

Vous entendez quelquefois le monde, proférer ces maximes scandaleuses : qu'il est un âge pour le monde, pour le plaisir, pour les passions, comme un âge pour Dieu, pour la piété, pour le salut; que libre, maître de lui-même, arbitre de son cœur, l'homme, dans les premières années, doit céder aux deux penchants qui l'entraînent, voler aux plaisirs qui l'appellent, profiter des beaux jours, se plonger dans les délices; qu'elles passeront trop rapidement, ces années charmantes; que la vieillesse importune viendra nous rappeler, malgré nous, à des réflexions plus sérieuses, et qu'il sera assez temps de penser à l'éternité, lorsque nous serons sur le bord du tombeau. Morale insensée dans ses principes, mes chers Enfants; morale souverainement funeste dans ses effets : pourquoi? 1° parce qu'elle outrage Dieu; 2° parce qu'elle nous expose à d'affreux malheurs; 3° parce qu'elle nous cause des pertes irréparables.

1re SUBDIVISION. — Ne pas servir Dieu dès sa jeunesse c'est l'outrager.

1° PRIVILÉGE POUR AUCUN AGE. Lorsque J. C. ordonnait de marcher dans la voie étroite, de se faire violence, de porter sa croix, de le suivre, il parlait à tous, sans distinction d'état et de condition, de rang et de fortune, de sexe et d'âge : il parlait aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, aux jeunes comme aux vieux : *Dicebat autem ad omnes.* Pourquoi, si l'âge a des privilèges particuliers qui l'exceptent de la loi commune, pourquoi l'Apôtre écrivait-il à son disciple Timothée : *Juvenes similiter exhortare ut sobrii sint* (Tit. II. 6). A ses yeux, la jeunesse n'excuse ni les débauches, ni le blasphème, ni l'emportement, ni les excès de l'intempérance : *Juvenes exhortare.*

O jeunesse folle et insensée! Dieu n'est-il donc pas le Dieu de tous les temps! Homme ingrat et perfide, votre vie tout entière est-elle trop pour un Dieu si grand, pour un Dieu de qui vous la tenez, et tout ce qui vous appartient?

J. C., en naissant, ouvre ses yeux aux larmes, pour apaiser déjà la colère de son Père irrité; il appelle, par ses soupirs inquiets et par ses vœux empressés, l'heure qui commencera ses douleurs : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur!* (Luc. XII. 50.) C'est dans la fleur de sa jeunesse, c'est dans le printemps de ses jours qu'il meurt pour vous, et, à cet âge, vous dédaigneriez de vivre pour lui!

2° OUTRAGE. S'arrêter librement à cette détermination fixe et méditée, d'abandonner Dieu pendant la jeunesse, et de ne revenir à lui que dans la vieillesse, peut-on pousser plus loin le mépris et l'outrage? Car, qu'est-ce à dire? Pendant que je me sentirai du feu et de la force, je veux me livrer au plaisir, et je ne chercherai Dieu que dans le déclin de l'âge? Je ne puis me dispenser d'être à Dieu tôt ou tard, mais je veux y être le plus tard qu'il me sera possible. — J'aime le monde et les plaisirs du monde, j'aime le péché et les plaisirs criminels du péché; je ne renoncerai au monde que lorsque le monde me renoncera. Or, raisonner ainsi, mes chers Enfants, n'est-ce pas conserver toujours de l'attache au péché? n'est-ce pas se jouer de Dieu; n'est-ce pas s'abuser, se tromper soi-même? Eh! que deviendriez-vous, mes chers Enfants, si Dieu ne voulait plus être le Dieu de votre vieillesse, comme vous ne voulez pas qu'il soit le Dieu de votre jeunesse?...

2e SUBD. — Ne pas servir Dieu dès sa jeunesse c'est exposer son avenir.

1° JEUNESSE. Lorsque la jeunesse prend la funeste résolution de se plonger dans la licence, elle ne se détermine pas toujours pour cela à se précipiter dans l'enfer. On compte réparer par la régularité d'un âge plus avancé le dérèglement des premières années. Mais le fil de votre vie est-il donc entre vos mains, ou connaissez-vous le nombre des jours que vous avez à couler sur la terre? Que savez-vous si, condamné à mourir presque en naissant, Dieu n'a point marqué la fin de votre vie près de son commencement? Hélas! que de jeunes gens n'avons-nous pas déjà entendus s'écrier, avec le roi de Juda : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi!* (Is. XXXVIII. 10). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun siècle ne fut plus fécond que le nôtre en événements tragiques, en morts subites et imprévues. Ce qu'il y a de certain, c'est que, d'après le passé, il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'atteindre à la vieillesse. Ce que je sais, c'est que d'après les paroles de l'Esprit-Saint, il n'est que trop ordinaire à l'impie de ne pas atteindre la moitié de sa carrière. *Non dimidiabunt dies suos* (Ps. LIV. 24); que l'arbre stérile sera coupé avant qu'il tombe de lui-même : *Ut quid terram occupat?* (Luc. XIII. 7).

Et quel sera votre sort, infortuné jeune homme, si, tel que Balthazar, vous voyez tout à coup, dans la fureur de vos joies profanes et licencieuses, une main redoutable tracer l'arrêt de votre mort?

2° AGE MUR. Cependant je le veux, à travers les hasards et les périls qui menacent la jeunesse, vous arriverez à un âge plus mûr. La fin de la jeunesse sera-t-elle le commencement d'une vie chrétienne? On imitera l'infidèle Israélite, qui voulait toujours pour l'avenir et qui ne voulait jamais pour le présent : *Exspecta, reexspecta* (Is. XXVIII. 10). Pauvre jeune homme, s'écrie S. Chrysostome, vous vous endormez aux pieds de l'idole qui vous charme; elle ne vous réveillera qu'après vous avoir enlevé toutes vos forces...

3° VIEILLESSE. Enfin, vous compterez sur la vieillesse pour faire votre salut. Sachez, mes chers Enfants, que l'enfer n'est presque peuplé que de faux pénitents, et que l'Esprit de vérité a prononcé ce foudroyant oracle que j'ai cité en commençant : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* (Prov. XX. 6)...

3e SUBD. — Ne pas servir Dieu dès sa jeunesse c'est faire déjà pour le présent des pertes irréparables.

1° PERTE DE L'INNOCENCE. Vous qui la connaissez encore, que vous êtes heureux, si vous connaissez toute l'étendue de votre bonheur! Aimez votre état; hélas! en est-on une fois déchu, on n'y revient jamais. Après avoir péché, on peut se repentir, s'approcher du tribunal de la pénitence, obtenir le pardon et entendre cette douce parole : *Vade in pace;* mais, toutefois, êtes-vous absolument certain de votre grâce? Le péché est certain, la pénitence est souvent incertaine.

Quelles inquiétudes, quels remords suivent toujours le péché! Heureux et mille fois heureux celui qui a gardé son innocence; il a la vraie paix, la vraie certitude d'être en grâce avec Dieu : *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum* (Ps. I. 1).

2° PERTE DU TEMPS. Celui qui ne sert pas Dieu dès sa jeunesse perd un temps infiniment précieux et de nombreux mérites. Pensez-vous que Dieu ne vous accorde ces belles années que pour courir comme un insensé, de folies en folies?...

IIe POINT.

MOYENS POUR SE SOUTENIR AU SERVICE DE DIEU.

1re SUBDIVISION. — Défiance de sa faiblesse.

Ne nous flattons pas, mes chers Enfants, d'une force et d'une vigueur que nous avons perdues par le premier péché, pour faire le bien et pratiquer la vertu. Souvenez-vous que nous portons le trésor de la grâce dans des vases d'argile, dont la fragilité doit nous faire trembler; que chaque homme trouve dans son propre fond, des périls qu'il peut vaincre, mais qu'il ne peut fuir...

O jeunesse imprudente, que vous avez d'écueils à éviter! Si vous ouvrez une fois la carrière à vos passions, n'espérez pas de pouvoir les retenir. Si vous voulez n'avoir rien à craindre, craignez tout, et n'oubliez pas que vous ne serez vertueux qu'autant que vous vous défierez de vous-même.

2e SUBD. — Sages précautions à prendre.

Aimez la retraite, aimez le travail; ne voyez le monde que par la nécessité de votre devoir, de votre état, de votre profession. Fuyez ces assemblées profanes où tout l'art est mis en usage pour exciter des passions que nul art ne peut amortir; fuyez ces conversations enjouées et trop libres où l'on apprend ce que l'on ne devrait jamais savoir, et ce que l'on a tant de peine à oublier; ces divertissements que produit l'oisivete et qui produisent la passion; on y prend au moins une très-grande dissipation d'esprit, un éloignement des choses de Dieu, une froideur pour la prière, un amour pour le monde, un oubli du salut qui gâte et amollit la piété la plus solide. En êtes-vous jamais revenu tel que vous y êtes allés?

Ne permettez pas, ô mon Dieu! que ces chers enfants s'engagent jamais dans ces routes funestes où je vois courir une folle jeunesse. Promettez-le en ce jour, mes chers Enfants, et dites à votre Dieu : que le monde cesse de m'étaler ses charmes trompeurs et de me vanter ses délices coupables, je veux n'aimer que vous, ô mon Seigneur et mon Maître; je suis à vous et je veux être à vous : *Quid enim mihi est in cœlo et a te quid volui super terram?* (Ps. LXXII. 25.)

FIDÉLITÉ AUX PRATIQUES JOURNALIÈRES

DE LA VIE CHRÉTIENNE.

(UN CONTEMPORAIN.)

TEXTE.

Ambula coram me et esto perfectus.

GEN. XVII. 1.

La vie chrétienne consiste, mes chers Enfants, non dans des œuvres rares et extraordinaires, mais dans l'*exact accomplissement des devoirs de chaque jour.* C'est ainsi que l'Enfant Jésus, *occupé sans cesse de ce que son Père voulait de lui, croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes* (Luc. II. 49, 52).

Marchez en ma présence et vous serez parfaits. Vous marcherez en la présence de Dieu, si vous avez Dieu en vue, dans tout ce que vous faites, et que votre pensée, votre cœur s'élèvent constamment vers lui. Vous serez parfaits, mes Enfants, si vous imitez la vie de J. C.; si, lui offrant toutes vos actions, vous les unissez aux siennes, en esprit de foi, d'obéissance et d'amour.

Oui, mes chers Enfants, il faut être saint; il le faut ou se perdre à jamais. Quand le Fils de Dieu viendra juger la terre, le genre humain se divisera en deux parts; à sa droite les saints; à sa gauche les réprouvés : il n'y aura point de milieu; et c'est là-dessus qu'on doit se décider.

Demandons en ce jour à N. S. J. C. qu'il nous sanctifie par sa grâce, qu'il nous affermisse dans son amour et nous rende doux et faciles les devoirs qui nous sont imposés par sa loi. C'est de ces devoirs de la vie chrétienne que j'ai à vous entretenir. Je vais les exposer un à un afin de bien les graver dans vos cœurs pour que toute votre vie vous y soyez fidèles.

Ces devoirs sont : 1° *La prière;* 2° *l'assistance à l'office divin;* 3° *le saint sacrifice de la messe;* 4° *la fréquentation des sacrements;* 5° *les bonnes œuvres.*

I.

PRIÈRE.

La prière est une des principales obligations du chrétien. *Il faut toujours prier,* dit N. S. J. C. (Luc. XVIII. 1). *Tout ce que vous demanderez en mon nom, mon Père vous le donnera* (Joan. X. 30). *La prière de l'humble pénètre les cieux* (Eccle. XXXV. 21). *Priez donc, priez sans cesse,* ajoute S. Paul (I Thess. V. 16).

La prière, mes chers Enfants, est le fondement des vertus, le lien du ciel et de la terre, l'acte de la volonté qui se tourne vers son Dieu; elle est comme le battement du cœur qui annonce la vie et l'entretient. Celui qui ne prie plus est mort. C'est pourquoi je vous le dis avec N. S. : *Il faut toujours prier;* et avec S. Paul : *Priez sans cesse.* Priez le matin dès votre réveil et pendant le jour, afin d'attirer la bénédiction de Dieu sur tout ce que vous faites, et le soir avant le repos de la nuit, car la nuit aussi appartient au Seigneur (Ps. LXXIII. 16), et le sommeil lui doit être offert.

Il y en a qui *honorent* Dieu des *lèvres* (Marc. VII. 6), qui l'invoquent, mais sans foi, sans désir, sans amour, avec un esprit distrait et rempli de pensées étrangères. Ceux-là ne prient pas, car il n'y a de prière que celle de l'âme. *Pour vous, quand vous prierez,* dit N. S. à ses apôtres, *entrez dans votre chambre, fermez-en la porte,* c'est-à-dire recueillez-vous profondément en vous-même, et *priez votre Père dans le secret, et votre Père, qui vous voit dans le secret, vous le rendra* (Matth. VI. 6). Parlez-lui avec confiance, *comme un ami parle à son ami* (Exod. XXIII. 11). Vous avez des besoins, dites-les-lui; des peines, versez-les dans son cœur. Qui vous aime autant que Dieu, et qui peut, comme lui, vous consoler?

II.

OFFICE DIVIN.

Je vous recommande pour toute votre vie, car c'est un devoir rigoureux, l'assistance aux *offices divins,* c'est-à-dire à la prière publique et commune, qui est aussi la plus efficace d'après ces paroles : *Lorsque vous êtes rassemblés deux ou trois en mon nom, je suis au milieu de vous* (Matth. XVIII. 20). Là est annoncée la parole de Dieu par ceux à qui il a été dit : *Allez, et enseignez toutes les nations* (ibid. XXVIII. 19). Là surtout vous prenez part au redoutable sacrifice qui s'accomplit invisiblement sur l'autel.

III.

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Chaque fois que vous entendez la sainte messe, mes chers Enfants, savez-vous ce qui se passe sous vos yeux?

Le monde était perdu; Dieu avait prononcé l'arrêt de mort sur tous les hommes. Alors le Fils de Dieu, le Fils éternel du Père, sa Sagesse, son Verbe, résolut de s'unir à leur nature, de se faire homme comme eux pour les sauver. Une victime d'un prix infini était due à Dieu. Le Verbe dit : *Me voici!* (Ps. CXXXIX. 8). Toutes les douleurs de l'âme et du corps, toutes les transes du trépas, le Sauveur Jésus voulut les souffrir. Du haut de la croix son sang coula sur le genre humain, et le grand sacrifice fut consommé.

Ce sacrifice, mes Enfants, comme l'avaient prédit les prophètes, se renouvelé chaque jour d'une manière non sanglante, se perpétuera jusqu'à la fin des siècles. *Depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, une offrande pure est offerte au Seigneur* (Malach. I. 11); et cette offrande, c'est son corps, son sang, son humanité tout entière unie au Verbe, et réellement présente sous les apparences du pain et du vin. Quand le prêtre monte à l'autel, revêtu de sa puissance, associé à son sacerdoce, il fait l'office du Pontife Suprême, *selon l'ordre de Melchisédech* (Hebr. V. 10). Médiateur comme lui et en lui, il interpose entre l'homme coupable et l'éternelle justice l'hostie de propitiation, l'Agneau immolé sur le Calvaire, afin d'appliquer et de répandre le fruit de sa rédemption. Il prononce les paroles sacrées, et à l'instant même les symboles ont disparu, le pain et le vin ont été changés en son corps et en son sang; il est là, comme sur la croix, en état de victime. Dieu regarde et s'apaise; les anges adorent en tremblant, et une vertu secrète ranime, dans toute la création, les sources de la vie.

Que la puissance de Dieu est merveilleuse, que sa bonté est ravissante! Mon esprit s'abîme, ô Sauveur Jésus, dans ce mystère de miséricorde et de tendresse. Il étonne, il confond ma faible intelligence, et néanmoins je crois sans hésiter, je crois *l'amour que vous avez pour nous* (I Joan. IV. 16). Ce ne serait point l'amour d'un Dieu, si la créature pouvait en mesurer l'étendue et en concevoir les prodiges. O Jésus! ô notre rédempteur! avec quel recueillement, quel respect profond ne devons-nous pas assister au divin sacrifice! Bannissez alors, bannissez de notre esprit tout ce qui pourrait le distraire, et faites que nous vous adorions comme les anges, avec un cœur humble et pur, dans l'oubli absolu de tout ce qui n'est pas vous.

IV.

FRÉQUENTATION DES SACREMENTS.

1° PÉNITENCE. Que font la plupart des hommes, sinon de fermer l'oreille à la voix de Dieu, de lutter contre sa miséricorde, et chercher des prétextes pour se perdre? Quelques-uns se rient hautement de leur Sauveur et de leur Juge; d'autres disent : Il ne faut pas croire tout ce que croit le peuple. A quoi bon se confesser?

Que devez-vous répondre, mes Enfants, à ceux qui tiennent ce langage impie? Rien; laissez répondre leur propre conscience. Ce sont leurs lèvres qui parlent ainsi, mais la vérité crie intérieurement au fond de ces cœurs rebelles. Elle les trouble le jour et les trouble encore la nuit. Ils ont *Moïse et les prophètes* (Luc. XVI. 29); ils ont l'Église, divinement inspirée, et son témoignage universel pendant dix-huit siècles; et qui écouteront-ils, s'ils ne l'écoutent point?

Tout homme est pécheur, et pour que ses péchés lui soient remis, il est nécessaire qu'il se confesse à ceux qui ont reçu de Dieu le pouvoir de retenir et de remettre les péchés. Voilà aussi votre loi, mes chers Enfants; voilà votre joug quand vous aurez péché. Prenez-en la résolution dès ce jour. L'orgueil, la honte voudront en vain vous retenir, vous les surmonterez avec courage. Par quel effroyable sentiment la créature rougirait-elle de s'humilier devant Dieu, et le pécheur de dire à son Dieu : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous?* (Luc. XV. 21.) Et quand cet humble aveu coûterait encore davantage à la nature humaine, qu'est-ce que cette salutaire confusion d'un moment près de l'éternel opprobre de l'enfer? Vous l'aimerez la confession, mes chers Enfants, la regardant comme *la planche de salut après le naufrage,* et remerciant Dieu d'avoir institué ce sacrement de sa miséricorde.

2° EUCHARISTIE. La fréquente réception du sacrement d'Eucharistie est tout ensemble, mes chers Enfants, la sauvegarde la plus sûre de la pureté de la vie et la meilleure préparation à la mort. Il ne reste qu'un seul désir à ceux qui possèdent J. C., celui de le posséder encore, et ce désir qui croît sans cesse, augmente aussi sans cesse leur horreur pour le péché, qui seul peut les séparer de lui; tandis que les enfants du siècle *traînent avec douleur jusqu'au tombeau une longue chaîne d'espérances trompées* (Bossuet). Ceux dont toute l'espérance est dans le ciel ne sont ni tentés par les biens de la terre, ni troublés par ce qu'on y appelle les maux, leur âme est ailleurs, et c'est pourquoi ils traversent en paix *la vallée de larmes,* guidés par la lumière de J. C., qui leur montre dans le lointain la patrie véritable. Que si quelquefois en eux la nature épuisée s'affaisse, s'ils paraissent succomber à la fatigue et qu'ils disent au Sauveur Jésus : *Laissez-moi me rafraîchir un peu avant que je m'en aille, et je ne serai plus* (Ps. XXVIII. 14), alors il s'assied près d'eux et les repose sur son sein, de même que s'y reposa le disciple bien-aimé à la dernière Cène; et ce repos est l'image et comme les saintes prémices du repos éternel qui les attend. Vous aurez ce bonheur demain, mes chers Enfants; gardez-en un souvenir tel qu'il vous fasse aspirer sans cesse après cette source d'eau vive.

V.

OEUVRES DE MISÉRICORDE.

(*Voy.* ce qui est dit à ce sujet, pag. 217 et 227 de ce 3e volume, et pag. 42 du 2e volume.)

INSTRUCTION

SUR LA DÉVOTION DE LA SAINTE VIERGE, AUX SAINTS ANGES ET AUX SAINTS PATRONS.

(Voy. aussi, pour ce même sujet, t. II, p. 241)

(UN CONTEMPORAIN.)

TEXTE.

Ecce mater mea et fratres mei.

MARC. III. 34.

Parmi les secours que Dieu a voulu nous préparer, mes chers Enfants, pour nous aider à vaincre le monde et le prince du monde, il en est un qui exige de vous une attention particulière. Je veux parler de celui que nous pouvons retirer des puissances du ciel, parmi lesquelles la *B. V. Marie, Reine* du ciel et de la terre, les *SS. Anges* et *les SS. Patrons*. Une tendre dévotion envers ces grands protecteurs nous assurera leur appui et nous sera une garantie de salut. Je vais vous montrer les motifs sur lesquels elle se fonde afin, non pas de la faire naître en vous, car elle est déjà dans le cœur de tous, mais de la nourrir et de la fortifier de plus en plus, afin qu'elle soit un des sentiments vifs et des pratiques persévérantes de tout votre vie.

I.

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

1° MOTIFS. Ces motifs sont ses sublimes *prérogatives*. Elle est la Vierge céleste que J. C. nous a donné pour mère (Joan. XIX. 27); elle possède la plénitude des grâces (Luc. I. 28). Comme la première Eve introduisit le péché et la mort dans le monde, la seconde Eve, *bénie* à jamais entre les femmes (Luc. I. 28), y a introduit la vie *en écrasant la tête du serpent* (Gen. III. 15), premier auteur du péché. Conçue dans l'innocence, elle est *la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur du peuple saint* (Judith. XV. 10), l'Epouse du Saint-Esprit, la Mère du pur amour (Eccli. XXIV. 24). Dieu s'est plu à orner de ses dons celle de qui son Fils devait naître, la plus élevée, la plus parfaite de toutes les créatures; aucune ne peut lui être comparée. Les anges l'admirent avec ravissement et se prosternent devant elle; les prophètes l'ont vue de loin, ils ont vu sa puissance et sa beauté. *Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore quand elle s'élève*, se sont-ils écrié, *éclatante comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? La voilà qui monte du désert, inondée de délices et appuyée sur son bien-aimé* (Cant. VI. 9; VIII. 5). Belle comme la *colombe* (ibid. IV. 1) qui se repose sur le bord des eaux, *il n'y a point de tache en elle* (ibid. IV. 7). *Elle est le lin des champs et la fleur des vallées* (ibid. II. 1). *Son nom est comme l'huile répandue, et c'est pourquoi les jeunes filles l'ont aimée* (ibid. I. 2).

Elle est la reine des patriarches et des prophètes, des apôtres et des martyrs, des confesseurs et des vierges, des anges et des archanges; elle est la reine des cieux et de la terre; elle est *l'étoile des mers*. Toute puissance, dit S. Anselme, lui a été donnée au ciel et sur la terre, et rien ne lui est impossible (*De Laud. Virg.*).

Sur de pareils motifs, quel culte devons-nous lui rendre? 1° celui de *l'amour;* 2° de *l'invocation;* 3° de *l'imitation;* 4° de *la confiance.*

2° CARACTÈRES DE CETTE DÉVOTION. 1° *Amour*. Aimez la bienheureuse Vierge Marie, votre tendre mère, mes chers Enfants; aimez-la, s'il se peut, comme J. C. l'a aimée; aimez-la comme l'ont aimée et vénérée les apôtres, les premiers chrétiens; comme l'ont aimée les saints de tous les siècles, et en particulier un S. Irénée, un S. Ephrem, un S. Basile, un S. Epiphane, un S. Augustin, un S. Germain de Constantinople, un S. Jean Damascène, un S. Anselme, un S. Bernard, un S. Louis de Gonzague. *Toutes les générations la proclameront bienheureuse, parce que Dieu a fait en elle de grandes choses* (Luc. I. 49); proclamez-la à votre tour votre reine, votre mère, votre salut, votre refuge, votre espérance, votre avenir. Oh! oui, votre avenir! Heureux qui se reposera en elle de sa vocation, de sa carrière, de sa destinée! Heureux qui lui vouera son cœur et les élans les plus purs de son amour!

2° *Invocation*. Quiconque invoque Marie ne périra point, a dit S. Bernard. Le Sauveur Jésus peut-il ne pas exaucer les supplications de sa divine Mère? Demandez, chers Enfants, demandez tout à celle à qui J. C. ne refuse rien. C'est elle qui conserve les vertus, les mérites, les grâces en ceux qui ont recours à sa protection, dit encore S. Bernard (*Spec. Mar. C.* 7). Refuge assuré des pécheurs, consolatrice des affligés, son cœur s'ouvre à toutes les misères. Etes-vous tenté, dites-lui : O ma Mère, secourez-moi! Etes-vous dans la tristesse, pleurez à ses pieds, et elle essuiera vos larmes, et votre âme retrouvera la paix. Ne cessez jamais, mes chers Enfants, de l'invoquer dans vos besoins.

3° *Imitation*. Conjurez-la surtout de vous rendre *humbles* et *purs* comme elle.

Elevée à la plus haute gloire qu'aucune créature pût atteindre, au moment même où cette gloire lui est annoncée, elle-même s'abaisse devant Dieu et *le bénit de ce qu'il daigne regarder la bassesse de sa servante* (Luc. I. 48). Voilà comment elle nous apprend l'humilité. Le messager divin lui révèle *qu'elle concevra et qu'elle enfantera un Fils* (ibid. 31); et elle se trouble à cette pensée, et sa virginité lui est plus chère que l'honneur inénarrable de donner le jour au Sauveur des hommes, et elle ne se rassure qu'après ces paroles de l'ange : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre* (ibid. I. 35). C'est ainsi qu'elle nous enseigne la charité.

4° *Confiance*. Mes chers Enfants, que Marie soit toujours l'objet de votre tendresse et de votre confiance! Dans les tentations, dans le péril, dans la tristesse et l'angoisse, appelez-la, prononcez son nom, et le calme succédera bientôt à la tempête. Son pouvoir est plus grand que vous ne sauriez le comprendre. Un seul de ses regards désarme le courroux de son fils, et lorsqu'elle l'intercède, ces grâces coulent comme un fleuve immense.

II.

DÉVOTION AUX SAINTS ANGES.

1° LES ANGES. Il faut, mes Enfants, vous élever au-dessus des sens et comprendre qu'il existe une multitude innombrable de créatures intelligentes, d'une nature plus parfaite que celle de l'homme, invisibles esprits qui sortirent les premiers du sein de Dieu lorsqu'il commença d'épancher au dehors son inépuisable fécondité. Exécuteurs des ordres de Dieu, les anges président, sous lui, au gouvernement de l'univers. Ils lui présentent les prières des hommes (Tob. XII. 12), les défendent des esprits mauvais, veillent sur eux dans les périls, les excitent au bien, leur suggèrent des pensées et des sentiments salutaires, éloignent d'eux les occasions de chute, les protégent, les aident en mille manières, et exercent de la sorte le *ministère qui leur est confié en faveur de ceux qui recevront l'héritage du salut* (Hebr. I. 14).

Distribués en différents ordres, selon la perfection de leur nature et l'étendue de leurs fonctions, sept de ces purs esprits *se tiennent sans cesse devant le trône de Dieu* (Tob. XII. 12), *qui les envoie par toute la terre* (Apoc. V. 6). Ainsi Raphaël est envoyé pour conduire le jeune Tobie et récompenser la foi de son père; Gabriel annonce à Marie le mystère ineffable qui va s'accomplir en elle; Michel, *prince de la synagogue, établi pour les enfants du peuple de Dieu* (Dan. XII. 1), c'est-à-dire pour l'Eglise, combat en sa faveur, comme *il combattit dans le ciel contre le dragon et contre ses anges*, qui furent vaincus par lui (Apoc. XII. 7). Ainsi encore un ange du ciel apparut à J. C., au jardin de l'agonie, pour *fortifier* son humanité défaillante, *alors que son âme était triste jusqu'à la mort* (Marc. XIV. 34).

2° ANGES GARDIENS. Ce n'est pas tout, mes Enfants; Dieu a voulu, dans sa tendre sollicitude pour l'homme, que chacun de vous eût un ange commis à sa garde, tant votre âme a de prix à ses yeux. *Ne méprisez pas le plus petit enfant*, dit-il, *car, je vous le dis, son ange voit toujours la face de mon Père qui est dans le ciel* (Matth. XVIII. 10).

Que peut-il y avoir de plus doux pour vous que cette pensée, mes chers Enfants : J'ai près de moi un être aussi bon que puissant, qui me préserve des embûches du démon et me protége contre sa haine, qui me parle intérieurement, me détourne du mal, m'incline vers le bien, et ne songe qu'à me conduire au bonheur, dont il jouit lui-même?

Aussi à chaque moment, mes Enfants, vous lui devez une reconnaissance nouvelle. Continuellement il veille sur vous, *afin que votre pied ne heurte point contre la pierre* (Matth. XVIII. 10); il ne vous quitte ni le jour ni la nuit, et pendant votre sommeil il est encore près de vous. Vous ne sauriez donc pécher qu'en sa présence, il est le témoin de toutes vos œuvres; et de quelle douleur n'est-il pas saisi, lorsqu'au mépris de ses soins, de ses inspirations, de ses conseils, vous offensez Dieu et perdez cette âme qu'il travaille sans relâche à sauver?

III.

DÉVOTION AUX SAINTS PATRONS.

1° LEUR PROTECTION. N'oubliez pas, mes chers Enfants, que l'Eglise, en vous recevant par le baptême au nombre de ses enfants, vous a choisi, parmi les saints, des protecteurs particuliers dont elle veut que vous portiez les noms, afin de vous rappeler qu'ils doivent être vos modèles. Dieu les écoute lorsqu'ils prient pour vous, et ils prient toutes les fois que vous les priez vous-mêmes. *Leurs prières montent comme la fumée de l'encens sur l'autel qui est devant le trône de Dieu* (Apoc. VIII. 3, 4). Sans cesse ils veillent sur vous; ils sollicitent du Seigneur les secours qui vous sont nécessaires pour accomplir sa loi, pour surmonter vos mauvais penchants, pour résister aux attaques de l'ennemi de votre salut et pour éviter les piéges qu'il vous tend. Vous n'avez point d'amis plus dévoués, et vous n'en avez point de plus fidèles, car leur charité ne s'éteint ni ne s'affaiblit jamais. Ayez donc recours, mes chers Enfants, avec beaucoup d'instances et de foi, à vos saints patrons.

2° LEUR IMITATION. Marchez avec courage sur leurs traces. Que d'exemples de constance et de fidélité ne trouvez-vous pas dans la vie de ces serviteurs de Dieu? Ils n'ont refusé aucuns travaux, ils n'ont cédé à aucunes épreuves (Hebr. XI. 35-38).

EXHORTATION AVANT LA COMMUNION.

(UN CONTEMPORAIN, *Tribune sacrée.*)

TEXTE.

Omnia sunt parata, venite.

MATTH. XXII. 4.

Oui, mes chers Enfants, tout est prêt. Nous ne vous dirons plus, c'est dans quelques mois, dans quelques semaines, dans quelques jours, que vous assisterez au banquet de votre Dieu, que vous ferez l'action la plus grande, la plus sainte, la plus auguste. Ah! ce ne sont plus des promesses que nous vous faisons aujourd'hui, réjouissez-vous, voici enfin le moment du bonheur.

Oui, mes chers Enfants, le voilà arrivé pour vous ce moment heureux où le ciel va s'ouvrir sur vos têtes où Jésus, va descendre dans vos cœurs et vous rendre pour la première fois participants de son corps, de son sang, de son âme, de sa divinité.

Depuis longtemps vous soupiriez après cet heureux jour, vous l'attendiez avec une sainte impatience, vous l'appeliez de toute l'ardeur de votre âme.

I.

DÉSIRS.

Mais si vous l'avez désiré ardemment, ce grand Dieu qui va descendre du ciel, et se dépouiller de toute sa gloire pour se mettre à votre portée, lui aussi il l'a désiré avec plus d'ardeur encore. « Laissez venir à moi ces petits enfants, *Sinite parvulos venire ad me,* laissez-les venir, ne les retenez plus ; que j'aie la consolation, comme autrefois, de les rassembler autour de moi, de leur imposer les mains, de les bénir, de les embrasser. Ah! ne les voyez-vous pas? C'est en vain que j'ai institué le sacrement de mon amour, que je demeure tous les jours sur les autels, pour être avec les hommes, jusqu'à la consommation des siècles ; c'est en vain que je leur dis avec amour : Venez à moi vous tous qui êtes dans la peine et qui succombez sous le poids de la vie, et je charmerai les ennuis de votre exil, et je serai moi-même le consolateur de vos âmes. On ne me connaît plus et les cris de mon amour ne peuvent plus se faire entendre aux cœurs des malheureux mortels. Ils me laissent seul dans mon temple. Personne, ah! personne ne se présente plus à ma table. Laissez du moins, laissez approcher les petits enfants, rangez-les autour de moi. Je veux les voir, parler à leur cœur et leur prouver combien je les aime : *Sinite parvulos venire ad me.* »

II.

EFFUSION.

Ah! je ne vous retiens plus, mes chers Enfants ; allez à votre Dieu. Approchez avec amour du bon Jésus ; il vous attend et tout est prêt pour vous recevoir : *Omnia sunt parata.* Tout est prêt. Les dons mystérieux sont déjà sur l'autel ; déjà vos saints anges se tiennent à vos côtés pour vous conduire à la sainte table ; les envoyés de la cour céleste sont déjà rangés autour du tabernacle pour escorter le grand Dieu. Le ciel est ouvert pour laisser pleuvoir sur vous autant de grâces et de bénédictions que votre cœur peut en contenir. Tous les habitants de la Jérusalem céleste ont les yeux tournés vers ce ravissant spectacle ; ils sont attendris à la vue de l'étonnante merveille qui va s'opérer dans le lieu saint. Venez donc, heureux enfants, venez à votre Dieu, car tout est prêt : *Omnia sunt parata.*

Mais, de votre côté, tout est-il prêt, mes chers Enfants? Vous avez vos habits de fête, vous êtes recueillis et modestes, j'aperçois à vos bras un symbole d'innocence et de pureté : c'est la livrée de Marie. Ces robes blanches et ces voiles me rappellent ces robes d'une inaltérable blancheur dont seront à jamais revêtus ceux qui suivent l'Agneau sans tache dans la cité bienheureuse. Enfin je vous vois tous porter à la main le flambeau, symbole d'une foi vive et d'une ardente charité.

III.

IMPORTANCE DE CETTE ACTION.

Mais, mes chers enfants, sentez-vous bien toute la grandeur, toute l'importance de l'acte que vous allez accomplir? Comprenez-vous l'étendue immense des bontés de votre Dieu sur vous? Comprenez-vous votre bonheur? Est-ce, mes Enfants, avec un cœur plein de reconnaissance et tout brûlant d'amour, que vous soupirez après l'aimable Jésus? Ah! s'il vous demandait, comme autrefois à S. Pierre : « M'aimez-vous? Est-ce de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces que vous m'aimez? » Pourriez-vous répondre comme cet apôtre : « Seigneur, vous savez que je vous aime. »

IV.

CONFESSION PUBLIQUE.

Mais, chers Enfants, quelles que soient la chaleur de vos sentiments et l'ardeur de vos désirs, avant de vous asseoir à la table sainte, il vous reste encore un grand devoir à remplir : la confession publique, qui a commencé le divin sacrifice, vous avertit assez que vous devez vous humilier profondément et devant le grand Dieu que vous allez recevoir, et que vous avez eu le malheur d'offenser, et devant ces bons parents que vous avez trop souvent contristés. Vos fautes ayant été publiques il est juste que vos réparations le soient aussi. Dites donc à Dieu, avec un cœur pénétré de douleur : Je confesse, ô mon Dieu! en présence de cette assemblée sainte, que je suis indigne de vous recevoir. Hélas! si jeune encore, j'ai souillé mon âme de mille offenses, j'en fais ici l'aveu devant l'Eglise du ciel et de la terre : *Confiteor Deo et omnibus sanctis.* Mais, tout coupable que je suis à vos yeux, vous êtes toujours mon Père ; et c'est vous-même qui m'avez appris à vous demander pardon. Me voici à vos pieds comme l'enfant prodigue ; comme lui, j'ai dissipé les grâces sans nombre dont vous m'aviez enrichi ; comme lui aussi j'implore votre clémence, soyez touché de ma misère et de mes larmes ; pardonnez-moi mes offenses et rétablissez-moi dans votre maison sainte, afin que je puisse y manger à votre table le pain des enfants : *Pater, peccavi in cœlum et coram te.* Père juste, Père saint vous fûtes toujours sensible aux aveux et aux louanges sortis de la bouche des enfants : en voici à vos pieds qui vous glorifient tous par l'aveu public de leurs fautes, par la sincérité de leur repentir et par l'abondance de leurs larmes. Pardonnez-leur, ô mon Dieu! nous vous en conjurons par les entrailles de J. C. Ils vous ont offensé, il est vrai ; leurs gémissements et leurs larmes vous le disent assez haut : mais souvenez-vous que la malice a eu bien moins de part à leurs fautes que l'ignorance et la faiblesse de leur âge. Hélas! ces pauvres enfants, quand ils ont péché ils ne savaient guère ce qu'ils faisaient : *Pater, ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt.*

V.

PARDON AUX PARENTS.

Outre votre Père céleste, chers Enfants, vous avez encore sur la terre vos pères et mères ; que ces doux noms vous rappellent de tendresses et de bienfaits! Ces bons pères, en effet, qui vous aiment si tendrement ; qui pourvoient à vos besoins et même à vos plaisirs avec tant de sollicitude ; qui travaillent sans relâche et se consument tous les jours de fatigues et de veilles pour vous ménager une existence heureuse ; ces mères si tendres, à qui vos moindres souffrances arrachent tant de larmes : *Tibi illa flevit* ; ces mères si tendres qui interrompirent souvent leur sommeil pendant la nuit pour vous prodiguer les soins de leur tendresse : *Tibi illa vigilavit.* Eh bien, mes chers Enfants, ces bons pères et mères, vous les avez affligés mille fois ; or, iriez-vous, sans avoir reçu leur bénédiction, recevoir ce même Dieu qui vous apprit à les honorer par ses propres exemples et qui venge tôt ou tard les outrages des enfants pervers envers leurs pères et mères? Ils sont ici présents, ils ont les yeux fixés sur vous ; leurs entrailles sont émues, ils tremblent à la vue de la grande démarche que vous allez faire : pour les rassurer n'auriez-vous rien à leur dire? Je vous le demande, répondez-moi. N'êtes-vous pas bien fâchés de les avoir offensés si souvent et en tant de manières?... N'êtes-vous pas résolus, ne promettez-vous pas de leur donner à l'avenir plus de satisfaction?... Vous les entendez, pères et mères, ces pauvres enfants, solliciter à vos pieds leur grâce et leur pardon : vous voyez qu'ils s'expriment bien mieux par leurs gémissements et leurs larmes que par leurs paroles. Pardonnez-leur, je vous en conjure, oubliez le passé ; rendez-leur toute votre amitié, toute votre tendresse, afin qu'ils ne soient pas indignes des bénédictions que le Seigneur leur prépare... Consolez-vous, mes Enfants, vos pères et mères sont vivement touchés de votre repentir et de vos promesses, et les larmes si douces qui coulent de leurs yeux vous disent assez que vous êtes pardonnés.

VI.

SENTIMENTS DE CONFIANCE ET D'AMOUR.

« Ma chair, a-t-il dit, est véritablement une nourriture et mon sang un breuvage ; celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

Mystère profond! mon Enfant, ne cherchez pas à le pénétrer, à le comprendre. N'écoutez point les sens, ils vous tromperaient, ils n'aperçoivent, ils ne goûtent que du pain ; imposez-leur silence ; faites-les taire devant celui qui est tout puissant pour opérer des prodiges : il parle, et tout se fait ; il commande, et tout obéit. Croyez à sa parole, n'écoutez que la foi. Oui, croyez d'une foi ferme que l'hostie consacrée que vous aurez le bonheur de recevoir contient réellement et substantiellement le corps vivant de J. C. ; ce même corps qui fut formé dans le sein de la plus pure des vierges, par l'opération du Saint-Esprit, ce même corps qui fut immolé sur la croix et renfermé trois jours dans le tombeau ; qui ressuscita glorieux, et qui fait dans le ciel l'admiration et le bonheur des anges. O banquet sacré! ô festin délicieux où J. C. est donné aux hommes avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, pour être leur lumière, leur nourriture et leur vie ; où ils reçoivent les plus douces consolations, les plus rares faveurs, le gage de la vie éternelle et de la glorieuse immortalité!

ALLOCUTIONS AUX DIVERSES STATIONS.

(M. L'ABBÉ MORISOT, *Tribune sacrée*, 1853.)

A la Station *.

TEXTE.

Evangelizo vobis gaudium magnum.

LUC. II. 10.

MES CHERS ENFANTS,

L'heureuse nouvelle qu'un envoyé céleste vint apporter aux bergers de Bethléem je viens aussi vous l'apporter. Le Fils de Dieu, votre Sauveur, a de nouveau quitté le séjour de la gloire; obéissant à la voix de son ministre, il est descendu, il a pris une nouvelle naissance sur nos autels. Oh! ne portez pas envie à ces heureux bergers qui eurent le bonheur de voir et d'adorer leur divin Sauveur, caché sous la forme d'un faible Enfant! Cette faveur vous est aussi réservée. Que dis-je, chers Enfants? Bien plus privilégiés qu'eux, il ne vous est pas seulement donné de le voir et de l'adorer, voilé, il est vrai, sous les espèces eucharistiques; mais, faveur qui n'est pas accordée aux anges eux-mêmes, il vous sera donné de le recevoir, de le posséder dans votre cœur.

Réjouissez-vous donc, Enfants chéris du Seigneur, réjouissez-vous, écriez-vous avec le prophète-roi : Jour heureux! jour trois fois heureux! jour que le Seigneur a fait pour nous combler de ses grâces. Oh! consacrons-le à la joie, aux transports d'une sainte allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea!* Oui, mes chers Enfants, que ce jour soit pour vous le plus beau, le plus heureux jour de votre vie!

Venez donc, oui, venez, mes Enfants, au Dieu qui vous appelle et qui veut se donner tout entier à vous; venez, hâtez vos pas, venez au pied des autels, où, comme dans la crèche de Bethléem votre Sauveur a pris naissance; venez y déposer vos hommages et vos adorations; venez goûter combien le Seigneur est doux.

Et vous, mes frères, vous qui allez être témoin de cette belle solennité, pourrez-vous rester indifférents au sort de ces jeunes enfants?

Oh! vous le savez, c'est l'action la plus sainte, la plus auguste de la religion qu'ils vont accomplir, c'est la démarche la plus importante de leur vie qu'ils vont faire, démarche qui va décider de leur bonheur ou de leur malheur éternel. Oui, encore un moment et leur sort éternel sera décidé. Oh! mes Frères pourriez-vous donc ne pas y prendre intérêt? Ne doivent-ils pas tous vous être chers? Ne vous sont-ils pas pour la plupart unis par les liens du sang et de l'amitié? Ce sont vos enfants, vos frères, vos sœurs; et tous ils vous sont attachés par les liens de la religion et de la société; tous ils sont les enfants du même Dieu, de la même patrie. Oh! pourriez-vous donc ne pas vous intéresser à leur sort, dans ce moment décisif!

Mon Dieu! daignez abaisser un regard propice sur cette portion de votre Eglise; écoutez les prières de tout ce peuple prosterné à vos pieds, en faveur de leurs frères, de ces enfants qui vous aiment et que vous aimez.

Père céleste! bénissez-les, ce sont vos enfants, vous les avez créés. Divin Sauveur, bénissez-les, ce sont aussi vos enfants, vous les avez rachetés. Esprit Saint, bénissez-les, ce sont aussi les vôtres, vous les avez sanctifiés. Esprit-d'amour, venez en eux, embrasez leurs cœurs du feu de votre amour : *Veni, Creator.*

I.

A LA PORTE DE L'ÉGLISE.

Mes chers Enfants, quelle triste pensée s'empare soudain de mon âme, et m'arrête au moment où j'allais vous introduire dans le sanctuaire où réside le Dieu que vous venez adorer! Permettez que je vous ouvre mon cœur.

Les bergers ne furent pas les seuls qui vinrent au berceau du Sauveur enfant. Les rois mages, guidés par une étoile miraculeuse, vinrent aussi de l'Orient lui offrir de riches présents.

Le roi Hérode lui-même s'informa du lieu où il était né, afin, disait-il, de le venir adorer. Mais le perfide cachait dans son cœur de sinistres projets : c'était pour le faire mourir.

Et parmi vous, chers Enfants, n'y a-t-il que de vrais et fidèles adorateurs? O Dieu? guiderais-je au pied des autels, des traîtres et des perfides? Oh! mes Enfants, s'il se trouvait parmi vous quelqu'un dont le cœur fût encore souillé par le péché, qu'il s'arrête, qu'il n'ait pas la témérité de franchir le seuil sacré!

Mais que fais-je, chers Enfants, je trouble votre joie, je jette la crainte et l'inquiétude dans votre âme!...

Non, mes chers Enfants, il n'en sera pas ainsi. Rassurez-vous; oui, les sentiments de piété dont je vous vois pénétrés, ces larmes qui coulent de vos yeux, votre recueillement, votre modestie, et surtout le souvenir des soins que vous avez apportés à vous préparer à cette grande action, sont pour moi un gage certain de la pureté de votre âme!

Mais, qu'entends-je? une voix retentit du fond du sanctuaire... « Laissez, laissez venir à moi ces petits Enfants... »

Venez donc, chers Enfants, venez au pied des saints autels, venez au Dieu qui vous appelle et qui va combler de joie votre jeunesse.

Portes saintes, ouvrez-vous, ce sont les bénis du Seigneur!

II.

AU PIED DE L'AUTEL.

Chers Enfants, encore un instant, et vos vœux seront accomplis, et vous posséderez dans votre cœur Celui que vous aimez.

Et vous, mes Frères, qui allez assister à cette pieuse et touchante cérémonie, pourriez-vous ne la contempler qu'avec un regard de froide indifférence ou de vaine curiosité? Oh! ne réveillera-t-elle en vous aucun souvenir, aucun regret, aucun désir! Ne vous rappellera-t-elle pas une époque de votre vie, époque où, comme ces enfants, vous étiez purs et innocents; où, comme eux aussi, vous étiez heureux? Et, au souvenir d'un bonheur qui n'est plus, au souvenir de vos infidélités, pourrez-vous ne pas avoir le cœur pénétré de douleur et de repentir! Pourrez-vous ne pas désirer de recouvrer, avec l'innocence, la paix et le calme dont vous ne jouissez plus? Que dis-je? Pourrez-vous ne pas en former la sainte résolution? Oh! puisse le Seigneur vous l'inspirer pendant cette pieuse solennité! Puisse le Seigneur vous donner la force de l'exécuter! Et ce jour sera encore au nombre des plus beaux et des plus heureux jours de votre vie.

III.

APRÈS L'ÉVANGILE.

Mais, mes chers Enfants, plus J. C. vous témoigne d'empressement pour vous recevoir, plus vos *dispositions* doivent être saintes; demandons-les au Seigneur, ces dispositions, par l'invocation du Saint-Esprit.

PREMIÈRE DISPOSITION : La *pureté de conscience*. Le Sauveur des hommes, avant d'instituer le sacrement de son amour que vous allez recevoir, après avoir lavé les pieds à ses apôtres, se tournant tout à coup vers eux : « Mes amis, » leur dit-il, « vous êtes purs, mais vous ne l'êtes pas tous; » car il savait que l'un d'eux devait le trahir.

Mes Enfants, comme le Sauveur, je vous ai tous choisis; tous, je vous ai préparés; tous, je vous ai purifiés des souillures du péché; à vous tous, donc, je puis dire, avec le même Sauveur : « Mes Enfants, vous êtes purs : » mais dois-je achever le reste?... Non, je ne crois pas qu'il y ait parmi vous un impur, un Judas!...

DEUXIÈME DISPOSITION : *Une foi vive et sincère*. Si l'humanité du Sauveur, sa pauvreté, son humilité, ses souffrances, obscurcissaient sa divinité, comment, sans une foi plus forte, pourrez-vous le discerner sous les les voiles de l'Eucharistie?...

Au moins, quand il prit naissance dans une étable, les anges l'annoncèrent aux bergers; une étoile mystérieuse le montra aux mages; le jour de son baptême et sur le Thabor, le Père éternel déclara hautement qu'il était son Fils bien-aimé; durant sa vie mortelle, il révéla sa divinité par le miracle au Calvaire même; la terre tremble, le ciel s'obscurcit, les pierres se fendent, les sépulcres s'ouvrent, les morts ressuscitent pour attester à tout l'univers qu'il est Dieu; mais sous les auspices eucharistiques, sa divinité et son humanité même sont ensevelies dans une profonde obscurité. Qui vous découvrira donc, dans ce sacrement, le Dieu que vous cherchez? La foi, mes chers Enfants. Eh! quel témoignage plus certain pouvez-vous avoir de sa présence réelle que sa parole? C'est lui-même qui, tenant le pain et le vin dans ses mains adorables, dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*; or, pouvons-nous douter de la vérité de ces paroles? Ce doute ne serait-il pas un énorme outrage? n'est-ce pas lui qui a tiré le monde du néant, qui a apaisé les vents et les tempêtes, qui a guéri les malades, qui a rendu l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts? N'est-ce pas lui qui a changé l'eau en vin aux noces de Cana? Croyons donc, mes chers Enfants, qu'il peut aussi changer le pain en son corps et le vin en son sang.

TROISIÈME DISPOSITION : *L'humilité*. S. Jean-Baptiste se croyait indigne de délier les souliers du Sauveur, combien vous devez-vous estimer plus indignes de le recevoir... Ce fut en se déclarant indigne de recevoir le Sauveur dans sa maison, que le Centenier mérita d'être exaucé. Vous allez tout à l'heure répéter les paroles de ce modèle d'humilité; prononcez-les avec les mêmes sentiments : dites-lui. *Domine, non sum dignus* (paraphrasez ces paroles).

QUATRIÈME DISPOSITION : *Regret des fautes passées*. Vous avez eu le malheur d'offenser Dieu, n'est-il pas juste qu'en ce jour, à la face des autels, vous lui en fassiez publiquement amende honorable? Dites-lui : *Dater, peccavi* (paraphrasez ces paroles)...

Aux pères et mères. Pères et mères, ces enfants sollicitent aussi à vos pieds leur grâce et leur pardon. Oubliez le passé, rendez-leur toute votre amitié, afin qu'ils soient dignes des bénédictions du Seigneur...

Pécheurs, que ce touchant spectacle vous touche et vous ramène à Dieu... Mais c'est assez; je sens, mes chers Enfants, que je retarde votre bonheur; je vais immoler la victime sainte... Une dernière fois, préparez vos âmes.

* Dans certains diocèses, il est d'usage d'*aller chercher processionnellement* les enfants qui ont été préparés pour leur première communion. Le clergé vient en silence. En arrivant, le célébrant se met à genoux, fait une courte prière, se relève, puis, se tournant du côté des enfants, il *leur adresse une allocution*, dans laquelle il leur annonce le bonheur qu'ils vont avoir de faire leur première communion. Il invite ensuite tous les assistants à unir leurs prières à celles de l'Eglise, pour obtenir aux enfants la grâce de bien faire leur première communion. Il termine par une prière qu'il prononce à haute voix et par l'intonation du *Veni, Creator*.

Avant d'entrer à l'église il adresse encore quelques mots aux enfants; il leur expose brièvement les dispositions dans lesquelles ils doivent être pour pénétrer dans le lieu saint, et surtout pour s'approcher de la sainte table.

Arrivé au pied de l'autel, il adresse quelques paroles chaleureuses à l'assistance. Enfin *après l'Evangile*, il leur parle de la communion. (C'est l'ordre que nous avons suivi ici.)

ALLOCUTION

APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

(L'ABBÉ BONARDEL.)

TEXTE.

Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.

GAL. II. 20.

Maintenant, mes chers Enfants, vous pouvez dire avec S. Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, mais J. C. qui vit en moi*, et avec David : *Le Seigneur est avec moi, rien ne peut me manquer;* ni ses lumières pour me conduire, ni sa force pour me soutenir, ni son amour pour m'embraser. Je l'ai reçu, je le possède avec la plénitude de ses grâces, de ses affections, de sa divinité! O mon âme! bénis un Dieu si bon, si magnifique, si miséricordieux! C'est lui qui a pardonné tes offenses; c'est lui qui a guéri tes infirmités et tes langueurs; il t'a comblée de tous les dons de sa grâce et de sa miséricorde. Mon âme, ne l'oublie jamais : *Noli oblivisci omnes retributiones ejus.*

I.

PRÉCIEUX SOUVENIR.

Non, mes chers Enfants, n'oubliez jamais ce Dieu de bonté, sa magnificence, son amour, ses bienfaits. Célébrez tous les ans le jour de votre première communion comme le plus beau de vos jours, comme la plus solennelle des fêtes. N'oubliez jamais la glorieuse alliance que vous venez de contracter avec J. C. Vous voilà incorporés à lui et faits participants de sa divinité. Quelle dignité! Soutenez-la par la sainteté de votre vie. Conservez toujours purs et sans tache vos âmes et vos corps qu'il vient de consacrer par sa présence. Gardez avec soin le don précieux de la grâce dont vous avez reçu la plénitude. Oh! riche trésor! Mais, mes chers Enfants, vous le portez dans des vases bien fragiles; pour ne pas le perdre, il faut veiller sans cesse sur vous, il faut continuellement vous défier de votre faiblesse.

II.

BON PROPOS.

Résistez fortement par la foi à toutes les tentations du démon, du monde et de la chair. Réprimez vos passions dès leur naissance, et soumettez tous vos penchants à la loi de J. C.; sacrifiez au Seigneur vos premières années; c'est l'hommage dont il se montre jaloux. Faites consister votre bonheur et votre gloire à servir Dieu dès votre enfance; le servir, c'est régner. Persévérez dans l'innocence, la simplicité et la ferveur; c'est le moyen de communier souvent, dignement et avec fruit. Que le corps de J. C. soit désormais votre nourriture quotidienne; du moins, ne laissez jamais écouler plus d'un mois sans vous mettre en état de le recevoir. Que la première communion que vous venez de faire serve de préparation et de modèle à celle que vous ferez dans un mois; celle-ci à celles qui suivront, et toutes ensemble à celle que vous ferez en viatique à la mort, afin que cette dernière communion vous réunisse pour toute l'éternité à votre Dieu.

III.

INVOCATION AU DIVIN SAUVEUR JÉSUS.

Divin Jésus, qui venez de vous unir à ces heureux enfants, fixez à jamais votre demeure dans leurs cœurs où la corruption n'a pas encore défiguré la beauté de votre ouvrage. Préservez-les, par votre présence, de la contagion du monde, et par la vertu de votre sang adorable dont vous les avez marqués, garantissez-les des coups de l'ange exterminateur, de la malice de Satan. Mettez leur innocence à couvert de ses traits; régnez toujours en eux par la force de votre grâce et par la douceur de votre amour. Et puisqu'ils ne forment plus avec vous qu'une même chair par la communion de votre corps, qu'ils ne fassent plus aussi avec vous qu'un même cœur par la charité!

IV.

PROTECTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE; CONSÉCRATION.

Sur le point de se séparer, par la mort, de la plus tendre des mères, J. C., du haut de sa croix, regardant Marie et lui montrant son disciple bien-aimé, lui dit : « Femme, voilà votre fils, c'est lui qui me remplacera auprès de vous : *Ecce filius tuus.* » Puis, s'adressant à Jean et lui montrant Marie : « Voilà votre mère lui dit-il; elle aura pour vous la tendresse, l'affection qu'elle a eue pour moi : *Ecce mater tua.* » Ah! mes chers Enfants, quel gage de son amour le divin Sauveur donne ici à son disciple! quelle récompense de sa chasteté! quel héritage il lui laisse en sortant de ce monde pour retourner à son Père!

Eh bien! mes chers Enfants, ce précieux héritage devient aussi le vôtre. Par la communion que vous venez de faire, vous êtes réellement devenus la chair de J. C., ses membres et ses frères, et par conséquent les enfants de Marie. Vous avez acquis le droit de la regarder comme votre mère, de l'appeler de ce doux nom; et le Sauveur vous dit, comme à S. Jean, en vous montrant Marie : *Ecce mater tua;* et dès ce moment, Marie vous reçoit au nombre de ses enfants; elle conçoit pour vous la tendresse, l'affection qu'elle avait pour J. C. à qui vous êtes substitués : *Ecce filius tuus.*

Oh! reconnaissez toute la gloire, tout le bonheur d'une telle adoption; conservez-en une éternelle reconnaissance et soyez toujours fidèles aux devoirs sacrés qu'elle vous impose.

AUTRE ALLOCUTION.

(M. L'ABBÉ C. BRETON, *doct. de Louvain et missionnaire.*)

TEXTE.

Quid retribuam Domino?

Vos vœux sont accomplis, mes chers Enfants. Louez donc le Seigneur, glorifiez son saint nom, célébrez ses grandeurs et ses miséricordes. Vous possédez en ce moment celui que les cieux des cieux ne peuvent contenir et que les anges adorent prosternés, en se couvrant la tête de leurs ailes frémissantes. Livrez-vous aux sentiments de l'amour et de la reconnaissance. Ouvrez vos cœurs aux bénignes influences de la grâce et goutez combien le Seigneur est doux aux âmes pures et innocentes. Répétez le cantique d'allégresse de la Vierge sacrée : *Magnificat anima mea Dominum.*

I.

OFFRANDE ET RECONNAISSANCE, DEMANDE.

Quel motif a pu déterminer votre Dieu à venir ainsi se donner à vous? Comment a-t-il pu oublier le soin de sa gloire jusqu'à vouloir unir tant de grandeur à tant de misère, tant de puissance à tant de faiblesse? Manquait-il donc, sans vous, quelque chose à sa gloire? Etiez-vous nécessaire à son bonheur? C'est son amour, son amour seul, qui lui a fait franchir la distance infinie qui vous séparait de lui. Ce n'était point assez pour lui d'avoir vécu et d'être mort pour vous, il fallait qu'il vécût en vous, et que nourri de sa chair adorable, votre vie ne pût être désormais que la vie de J. C. lui-même.

Chers Enfants, que rendrez-vous à votre Dieu pour le bienfait le plus signalé de son amour? *Quid retribuam?* Offrez-lui votre cœur; c'est le présent le plus agréable que vous lui puissiez faire. Il vous demande ce cœur, il vous presse de le lui consacrer; oseriez-vous bien repousser sa prière? Il s'est donné tout à vous; vous aussi, donnez-vous donc à lui tout entiers et sans réserve. Priez-le de bénir votre jeunesse, de veiller sur votre innocence, d'éloigner de vous tous les dangers qui pourraient vous entraîner dans une chute déplorable, en un mot, de vous unir indissolublement à lui, à la vie et à la mort, par les doux charmes de son amour.

II.

PRIÈRE POUR LES PARENTS, LES AMIS, LA PAROISSE.

Et puis, après avoir pensé à vous, après avoir prié pour vos propres besoins, mes Enfants, pensez, pensez aussi à tous ceux avec lesquels vous vous trouvez liés par les liens du sang ou de la reconnaissance; car le Seigneur pourrait-il rien vous refuser maintenant que vous le possédez dans vos cœurs? Priez pour vos *parents*, pour vos *amis*, pour toute la *paroisse*. Oui, je dis surtout pour vos parents; priez pour cette bonne mère qui a passé tant de nuits sans sommeil auprès de votre berceau, pour cette bonne mère qui vous est si dévouée, que vous avez peut-être tant de fois contristée par votre légèreté et vos désobéissances, mais qui aujourd'hui, heureuse de votre bonheur, a tout oublié et tout pardonné! Priez pour ce bon père qui travaille tant pour vous et qui est toujours courbé sous le poids de la chaleur et du jour, qui porte à tout moment au front les sueurs de la fatigue et de la peine, pour vous faire vivre. Priez pour ces parents qui, aveuglés par l'amour qu'ils vous portent, et tout occupés de vos intérêts matériels, oublient peut-être le bon Dieu et restent toujours penchés vers la terre sans jamais penser au ciel, au salut, à l'éternité. Demandez au Seigneur qu'il éclaire et purifie leurs affections, et qu'il leur fasse comprendre qu'on peut être un bon père de famille, une bonne mère et en même temps d'excellents chrétiens. Enfin, mes Enfants, priez pour votre pasteur qui vous aime tant, et qui, en ce beau jour, aussi heureux que vous-même, recueille avec délices la douce récompense de ses soins et de ses travaux. Priez pour vos amis, pour tous les fidèles de cette paroisse qui ont pris part à cette touchante cérémonie avec bonheur et qui ont fait des vœux pour vous en ce beau jour, afin que Dieu leur accorde de goûter souvent dans la sainte communion la félicité que vous y avez éprouvée vous-même et qu'il les guide tous dans la voie du salut!

Dieu tout-puissant, écoutez les prières de ces jeunes cœurs. C'est le cri de l'innocence et de la candeur; et vous ne sauriez rester insensible devant le front qui s'incline sous le poids de votre majesté. Ces jeunes enfants vous supplient en ce moment pour toutes les personnes qui leur sont chères. Daignez, du haut de votre trône qu'environnent les chrétiens tremblants, accueillir favorablement leurs vœux et les exaucer! Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

SUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX DU BAPTÊME.

(M. L'ABBÉ COSSART.)

(Voyez le 2e volume, *Panorama des Prédicateurs*, pag. 9, 12, 13 et 14.)

TEXTE.

Salvavit de manu odientium, et redemit eos de manu inimici.

PS. CV. 10, et CVI. 2.

Les enfants d'Israël gémissaient sous le joug de Pharaon en Egypte. Dieu en eut pitié. Il leur ordonna de prendre un agneau par chaque famille, de teindre leurs maisons de son sang et d'en manger la chair avec piété; après quoi son ange exterminateur frapperait de mort leurs ennemis et ceux d'entre eux qui ne seraient pas teints du sang de cet agneau. Par là les Israélites furent affranchis de la dure servitude de Pharaon et mis en liberté. Voilà la figure, voici la réalité.

Par le vice de notre naissance, mes chers Enfants, nous étions les esclaves du démon. Le Dieu de miséricorde a eu pitié de nous. Par le saint baptême, il nous a affranchis de la puissance de Satan et nous a donné la douce liberté des enfants de Dieu. Quelle grâce! Que vient de faire encore pour vous J. C.? Ce divin Agneau vous a purifiés par son sang dans le sacrement de pénitence, et pour gage de votre heureuse délivrance, il vous a nourris aujourd'hui de sa chair divine. Vous voilà donc rétablis dans son alliance. Oh! le beau jour pour vous, mes chers Enfants, et ne devez-vous pas le signaler par un retour de reconnaissance et d'amour? Dieu vient, en se donnant à vous pour la première fois, de renouer l'auguste alliance qu'il avait faite avec vous le jour de votre baptême; ne devez-vous pas la ratifier, en renouvelant vous-même et avec une pleine liberté les engagements que vous avez contractés alors par l'organe de vos parrains et de vos marraines? C'est pour cela, mes chers Enfants, que nous sommes ici rassemblés.

I.

AUX ENFANTS. — LES FONTS BAPTISMAUX.

Mes Frères et vous mes Enfants, jetez les yeux sur ces fonts baptismaux. La voilà cette piscine miraculeuse, cette fontaine sacrée dont les eaux purifièrent votre âme de la tache originelle. Le voilà ce tombeau glorieux où vous fûtes ensevelis avec J. C. pour y laisser les dépouilles de la mort et en sortir vivants de la vie de la grâce. Le voilà ce lit nuptial où l'Eglise votre mère vous enfanta à J. C. et à son royaume éternel. Oui, M. F., c'est ici que le Père céleste vous adopta pour ses enfants et qu'il dit de chacun de vous comme de J. C. à son baptême : *Celui-ci est mon fils bien-aimé.* C'est ici que le sang de J. C. coula sur votre âme pour la purifier du péché originel au moment où l'eau baptismale touchait votre chair. C'est ici que le Saint-Esprit descendit invisiblement sur vous et vous enrichit de la foi, de l'espérance et de la charité. C'est ici qu'un ange de la cour céleste vous fut donné pour gardien....

Ah! mes chers Enfants, quels transports d'admiration, de joie, de reconnaissance et d'amour ne doit pas exciter dans votre âme la vue de ces fonts sacrés, surtout quand vous vous rappelez le déplorable état de votre naissance?

II.

PÉCHÉ ORIGINEL.

Hélas! vous le savez, malheureux descendants d'un père coupable, vous avez hérité de sa faute et de sa disgrâce. Tristes enfants d'Adam, vous étiez nés esclaves du démon, enfants de colère : *filii iræ*, et après une vie de douleurs vous deviez être exclus comme lui de la félicité des cieux. Affreuse destinée!....

III.

AFFRANCHISSEMENT.

Mais grâces immortelles soient à jamais rendues à J. C. notre divin Sauveur, qui nous a délivrés d'une si affreuse condamnation! Oui, mes Enfants, ne l'oubliez jamais, c'est J. C. qui vous a arrachés à la puissance des ténèbres pour vous faire passer à l'admirable lumière de l'Evangile, à tous les droits de cohéritiers de son royaume. Immenses bienfaits!....

IV.

PROMESSES DU BAPTÊME.

Mais en vous rappelant ces bienfaits inestimables du Seigneur envers vous, ces fonts ne vous rappellent-ils pas aussi les engagements sacrés que vous avez contractés avec lui à votre baptême? C'est sur ces fonts, mes Enfants, que vous jurâtes, par la bouche de vos parrains et de vos marraines, et que vous dîtes : *Je renonce à Satan et à tout ce qui lui appartient;* je renonce *au monde* dont il est le roi; *je renonce à toutes ses pompes et à toutes ses œuvres.* C'est sur ces fonts que vous choisîtes le Seigneur pour votre part et pour votre héritage, et que vous promîtes de vous attacher irrévocablement à J. C. Tels furent vos engagements.

V.

LEUR VIOLATION.

Or, je vous demande, mes Enfants, et à vous tous, mes Frères, ici présents, ces promesses solennelles, les avez-vous observées? Etendez la main sur ces fonts redoutables; ils retracent à nos yeux le tribunal même de J. C. où vous comparaîtrez un jour. Jurez que vous avez été fidèles à ces promesses, que vous avez observé ces engagements; que jamais le péché mortel ne souilla votre cœur... Vous n'osez? Le parjure vous épouvanterait-il? Ah! je comprends, et votre triste silence parle assez haut... Vous avez donc été infidèles; vous avez donc violé le grand vœu du chrétien; vous avez donc souillé votre robe d'innocence. Grand Dieu! hélas! où en serions-nous si vous nous jugiez à la rigueur et si vos miséricordes ne surpassaient toutes vos œuvres!

VI.

CONFIANCE.

A cette voix de miséricorde, vos cœurs se rouvrent à la confiance. Non, mes chers Enfants, non, mes Frères, ce ne sera pas en vain. Ce Dieu de bonté vous ouvre encore son sein; il connaît le limon dont vous fûtes pétris. Revenez à lui avec un cœur pénitent, parlez-lui le langage du repentir. Renouvelez ici à ses pieds vos promesses et vos vœux; promettez-lui un entier dévouement et une fidélité éternelle. Dites-lui dans toute la sincérité de votre cœur : O mon Dieu, Père tout-puissant, qui m'avez créé; Sauveur du monde qui m'avez racheté; Esprit-Saint qui m'avez régénéré par l'onction de votre amour, je crois et j'adore profondément l'unité de votre nature et la trinité de vos personnes. Marqué de votre auguste sceau et comblé de vos bienfaits, j'ai cependant été ingrat, mais je le confesse avec confusion et vous demande grâce.

VII.

RÉNOVATION DES VOEUX EN GÉNÉRAL.

Dites-moi, mes Enfants, et vous tous, mes Frères, ne sont-ce pas là vos désirs? Ranimez ici votre attention; voici le moment le plus redoutable de cette auguste cérémonie. Quel plus beau spectacle aux yeux de la foi, s'écrie S. Jean Chrysostome! tout le ciel vous contemple, les anges sont là pour recevoir vos promesses, ils vont les porter au ciel et les écrire dans le livre de vie avec le sang même de J. C. Votre pasteur va en être dépositaire; toute l'Eglise, tous les fidèles ici présents vont en être les témoins. Eh bien! répondez d'une manière franche, claire et précise :

Ne renoncez-vous pas de nouveau et pour toujours à Satan?... — J'y renonce.

Ne renoncez-vous pas à ses œuvres, au péché?... — J'y renonce.

Ne renoncez-vous pas à ses pompes, aux vanités et aux maximes du monde?... — J'y renonce.

Ne promettez-vous pas de prendre J. C. pour votre maître, et son Evangile pour l'unique règle de votre conduite?... — Je le promets.

Vous venez de les entendre, ô mon Dieu, ces vœux et ces promesses sortis de la bouche de ces enfants. Daignez les confirmer par la puissance de votre grâce...

VIII.

RÉNOVATION DES VOEUX EN PARTICULIER.

Ce que vous venez de faire tous en commun, mes chers Enfants, il faut le faire chacun en particulier. Pour cela, nous allons aller ensemble aux fonts baptismaux. Chacun de vous, tenant d'une main son cierge allumé, mettra l'autre sur ces fonts sacrés et dira à haute voix : *Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je choisis J. C. pour mon maître.*

— De là, nous irons au confessionnal. C'est là, mes enfants, dans ce saint tribunal que vous avez recouvré l'innocence de votre baptême. Vous en remercierez le Seigneur de toute votre âme; mettant la main sur le confessionnal, vous renouvellerez la résolution que vous avez prise en recevant l'absolution et vous direz : *Mon Dieu, je renonce pour toujours au péché.*

— Enfin, je vous conduirai au pied de l'autel. Ah! mes chers Enfants, que de grâces vous y avez reçues! C'est sur cet autel que s'est faite la sainte Eucharistie que vous avez reçue ce matin. C'est dans ce tabernacle qu'elle se conserve nuit et jour pour recevoir vos hommages et pour vous combler de bienfaits. Vous adorerez profondément J. C., vous prendrez à ses pieds la résolution de le recevoir souvent, et vous conjurerez le Seigneur de ne pas vous laisser sortir de ce monde sans l'avoir reçu en viatique.

Mon Dieu! accompagnez ces chers enfants dans toutes ces importantes cérémonies; pénétrez leurs cœurs des plus tendres sentiments, et mettez dans leur volonté la ferme résolution d'être fidèles à leurs promesses.

Et vous, M. F., entrez dans les mêmes dispositions que ces enfants. Donnez-vous comme eux tout à Dieu et ne vivez plus que pour le servir et l'aimer. Dieu vous en fasse la grâce! Ainsi soit-il.

DISCOURS

A L'OCCASION DU RENOUVELLEMENT DES VŒUX DU BAPTÊME.

TEXTE.

Salvos nos fecit Deus per lavacrum regenerationis.

TIT. III. 5.

Lorsque Dieu vous accorda la grâce du baptême, mes chers Enfants, vous n'étiez pas en état de connaître la grandeur de ce bienfait, ni de l'en remercier. Il vous a prévenu de l'abondance de ses miséricordes, dans le temps où vous ne pouviez ni les désirer, ni les sentir. Mais aujourd'hui que vous connaissez ce don ineffable; aujourd'hui que pour gage de la grâce baptismale qu'il a bien voulu vous rendre, il s'est donné lui-même à vous, n'est-il pas de votre devoir de lui en rendre de solennelles actions de grâces et de renouveler, par votre propre bouche et par le choix de votre volonté, les vœux que votre parrain et votre marraine lui avaient faits pour vous et en votre nom?

Pensez-y, mes chers Enfants, vous aviez été conçus dans le péché; par le baptême, vous en avez été délivrés. Vous étiez, par votre naissance, les esclaves du démon, par le baptême, le Seigneur vous a adoptés pour ses enfants. Vous aviez reçu de vos parents une vie périssable; par le baptême Dieu vous a communiqué une vie divine. Oh! quel bienfait, quelle grâce! N'exige-t-elle pas de votre part la reconnaissance la plus vive!

Les registres du baptême font foi que vous avez reçu ce sacrement précieux. Mais qu'y avez-vous reçu, comment vous l'a-t-on administré? Que faisiez-vous en ce moment intéressant? Et que devez-vous faire aujourd'hui pour marquer votre reconnaissance d'un tel bienfait? Ecoutez-moi avec attention, mes Enfants, et conjurez le Saint-Esprit qu'il ouvre vos cœurs à des vérités si importantes.

I.

GRACE INESTIMABLE DU BAPTÊME. — CÉRÉMONIAL.

I. AVANT D'ENTRER DANS L'ÉGLISE. Lorsque vous vîntes au monde, vos parents, alarmés sur la faiblesse de votre enfance et sur l'incertitude de votre vie; certains par la foi que vous étiez nés dans le péché et que vous ne pouviez entrer dans le ciel que par le baptême, voulurent s'assurer de votre pardon et pourvoir à votre salut. On courut donc à l'église. Mais les portes en étaient fermées pour vous. Votre parrain et votre marraine engagèrent les ministres de Dieu à écouter la supplique qu'ils lui présentaient en votre nom. Ils se firent vos cautions; ils assurèrent qu'ils vous feraient ratifier un jour ce qu'ils allaient promettre pour vous. Alors le prêtre vous dit (car c'était toujours à vous seul qu'il adressait la parole, et vous répondiez par la bouche de vos parrains et de vos marraines), le prêtre vous dit : *Que demandez-vous? — Je demande le saint baptême. — Mais*, ajouta-t-il, *êtes-vous dans la volonté de vivre et de mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine, et de garder les commandements de Dieu et de l'Eglise?* Vous protestâtes que c'était votre intention. Alors, comme ministre du Dieu vivant, il ordonna impérieusement au démon de se retirer de vous et de faire place dans votre cœur au Saint-Esprit. Il fit sur votre front le signe salutaire de la croix : il le répéta encore sur votre cœur, comme pour vous dire d'aimer J. C. et sa croix. Il mit dans votre bouche le sel bénit, symbole de la sagesse qui devait pour toujours animer vos actions. Enfin, après que vous eûtes récité la profession de la foi, les portes de l'église vous furent ouvertes, et le prêtre vous conduisit à la fontaine sacrée.

II. PRÈS DES FONTS. Là, bien loin de vous dissimuler les engagements que vous alliez prendre, il exigea de vous les serments les plus sacrés. — *Renoncez-vous*, dit-il, *à Satan, à ses pompes et à ses œuvres? — Oui*, avez-vous répondu solennellement par trois fois. Ce ne fut que d'après vos serments qu'il consentit à combler vos vœux en vous *baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* Oh! quel admirable changement s'opéra en vous dans cet heureux moment! A peine l'eau baptismale eut-elle touché votre chair, que votre âme fut délivrée de la puissance du démon, le péché disparut, la justice régna dans votre cœur. A ce moment vous fûtes transférés de la famille d'Adam dans celle de J. C., du corps des pécheurs dans celui du Fils de Dieu; de la puissance des ténèbres dans le royaume de la charité, de la mort éternelle dans la vie éternelle. A ce moment vous devîntes les enfants de Dieu le Père, les frères de Dieu le Fils, les temples vivants de Dieu le Saint-Esprit.

En signe de votre consécration à la foi de J. C., le prêtre fit ensuite sur votre tête l'onction du saint chrême. Puis il vous revêtit de l'habit blanc, symbole de l'innocence que vous veniez d'acquérir. Présentez, vous dit-il, cette robe sainte et sans tache au tribunal du Sauveur, à l'heure de votre mort, si vous voulez vivre éternellement avec lui. Enfin, il vous mit à la main un cierge ardent, pour vous avertir de l'éclat que vous deviez répandre par vos vertus et par vos bonnes œuvres.

II.

RATIFICATION DES VOEUX DU BAPTÊME.

Maintenant que vous en connaissez le prix, ne voulez-vous point ratifier vous-même, vos serments, et n'êtes-vous pas résolus d'y être fidèles, moyennant la grâce de Dieu?... Je le vois, c'est là votre intention. Eh bien, mes Enfants, mettez-vous à genoux et dites de tout votre cœur :

« O mon Dieu? ô mon Père! j'ai donc le bonheur d'être votre enfant! O Jésus! par le baptême, j'ai donc acquis un droit à votre héritage éternel! Oui, *je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, je renonce à tout péché.* Sauveur adorable, gravez dans mon cœur votre amour et votre crainte, afin que je vous sois toujours fidèle. Ainsi soit-il! »

Levez-vous, mes Enfants, et ne faites jamais de retour fâcheux sur les vœux que vous venez de faire. Au contraire, répétez-les souvent. Tous les ans, au jour anniversaire de votre baptême, confessez-vous, entendez la sainte messe, mettez-vous en état d'y communier; ensuite, allez aux fonts baptismaux. Là, repassez devant Dieu vos infidélités, prenez des précautions pour l'avenir; renouvelez vos vœux, comme vous venez de le faire; ne passez même aucun dimanche, aucune fête, aucune communion sans les renouveler, et n'oubliez jamais que si vous êtes engagés à servir Dieu et à renoncer au péché, Dieu, de son côté, s'est engagé à vous donner le ciel. Livrez donc vos cœurs à la joie, car vos noms sont écrits dans le livre de vie.

Mais, pour que cette rénovation de vos vœux fasse plus d'impression sur vos cœurs, nous allons aller ensemble aux fonts baptismaux. Vous mettrez la main sur ces fonts sacrés, en répétant les promesses de votre baptême. De là nous irons au confessionnal où Dieu a bien voulu vous rendre, par le sacrement de la pénitence, la grâce du baptême que le péché vous avait fait perdre, et vous y renouvellerez la promesse que vous y avez faite à Dieu de ne plus retomber dans le péché mortel. Enfin, je vous conduirai au pied de l'autel, d'où J. C. est venu se donner à vous dans la sainte communion. Vous l'adorerez de tout votre cœur, vous le remercierez du don inestimable qu'il vous a fait aujourd'hui, et vous lui promettrez de le visiter et de le recevoir souvent dans le sacrement de son amour.

Mon Dieu, daignez accompagner ces enfants dans toutes ces cérémonies; inspirez-leur les sentiments qui doivent les animer, et rendez-les fidèles à toutes les promesses qu'ils vont faire.

III.

AUX ASSISTANTS.

Pour vous, mes chers Paroissiens, que ferez-vous pendant ces touchantes cérémonies? Rentrez en vous-même; voyez si vous avez conservé la grâce de votre baptême. Que si vous l'avez perdue, ah! livrez-vous à la douleur la plus amère. Hélas! cette robe d'innocence et de justice avec laquelle vous deviez paraître devant Dieu, vous l'avez souillée par le péché! Ce flambeau de la foi animé de la charité que l'on vous avait mis en main, vous l'avez éteint par vos infidélités! Cette beauté si admirable qu'avait votre âme, vous l'avez défigurée; que dis-je? vous en avez fait un objet d'horreur aux yeux de Dieu! Ah! pourriez-vous assez pleurer un tel malheur!

Que la considération d'un état si déplorable vous excite donc à rentrer en grâce avec Dieu par une bonne confession; à laver votre âme dans le sang de l'Agneau et dans un torrent de larmes. N'épargnez ni prières, ni bonnes œuvres, ni véritable pénitence, afin que, si vous n'avez plus l'avantage de l'innocence conservée, vous puissiez jouir de celui de l'innocence réparée. C'est la grâce que je vous souhaite au nom du Père, etc.

IV.

REMISE DES ENFANTS AUX PARENTS APRÈS LA CÉRÉMONIE.

Pères et mères, nous vous remettons maintenant vos enfants. Vous nous les aviez présentés, la première fois, à la porte de l'église pour leur donner le baptême, et nous vous les avions rendus. Vous nous les avez encore envoyés dans cette circonstance. Nous vous les remettons encore : gardez-les avec soin jusqu'au jour du jugement. Ils viennent de recouvrer leur innocence dans ce second baptême; prenez toutes les mesures nécessaires pour la leur conserver. Que sous votre tutelle ils continuent à être vertueux, adressant chaque jour à Dieu avec fidélité leurs hommages et leurs prières, assistant régulièrement aux exercices de la paroisse pour se nourrir de la parole sainte, fréquentant les sacrements avec piété à des époques rapprochées, fuyant les mauvaises compagnies, s'éloignant des divertissements profanes, donnant à tous l'exemple de l'obéissance, de l'amour du travail, de la sobriété, de l'amour filial, du dévouement, de la charité, de la chasteté, de la douceur; disons-le en un seul mot, l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. O pères et mères, reprenez-les, les voilà ces chers enfants : l'œuvre de la grâce, le chef-d'œuvre de la tendresse divine; les voilà ses anges de la terre! conservez-les purs et saints tels que Dieu vient de les faire. Que les anges les portent sur leurs bras, qu'ils les couvrent de leurs ailes!... Que la miséricorde de Dieu les suive tous les jours de leur vie; qu'ils soient l'édification de l'Eglise, l'espérance du pasteur, la consolation de leur famille, et votre joie dans ce monde, pères et mères, et votre gloire et votre couronne dans l'autre.

INSTRUCTION

POUR LA DEUXIÈME COMMUNION DES ENFANTS.

(UN CONTEMPORAIN, *Tribune sacrée.*)

TEXTE.

Filioli, manete in dilectione mea.

JOAN. XV. 9.

Telles sont les paroles affectueuses que Jésus adressa à ses disciples, quelques instants après qu'il leur eut donné son corps à manger et son sang à boire. Il voulut, par ce don ineffable, récompenser en quelque sorte et alimenter leur amour. Mais prévoyant les rudes assauts qu'ils auraient à soutenir, les piéges séduisants qui seraient tendus à leur innocence, cet aimable Sauveur consacra son dernier entretien à les prémunir contre de si pressants dangers. Les ennemis les plus cruels et les plus opiniâtres ne tarderont pas, leur dit-il, à se déchaîner contre vous, jaloux des consolations que vous goûtez à mon service, ils emploieront toutes sortes de moyens pour vous arracher à mon cœur; mais soyez fidèles aux promesses que vous m'avez faites de tout sacrifier à mon amour. Soyez fermes et constants dans la pratique de toutes les vertus dont je vous ai donné l'exemple : *Manete in dilectione mea.*

J. C., mes chers Enfants, vous adresse aujourd'hui par ma bouche les mêmes paroles.

Rendus à vos parents et à vos amis, qu'allez-vous devenir? Ah! n'oubliez jamais ses bienfaits et son amour! *Manete in dilectione mea.*

Je suis effrayé quand je réfléchis sur les dangers qui vous menacent de toutes parts. Afin de vous les faire connaître, je vais les exposer à vos yeux, et, pour vous les faire éviter, je vous indiquerai les moyens les plus sûrs et les plus efficaces. Bénissez, ô mon Dieu! la semence de salut que je vais confier à ces cœurs si bien préparés; que cette courte instruction ranime dans tous ceux qui m'écoutent le plus ardent amour, la plus vive reconnaissance, le zèle le plus ardent pour leur sanctification. *Ave, Maria.*

Ier POINT.

PIÉGES A ÉVITER.

Parmi les piéges innombrables qui sont semés sur vos pas, découvrons les plus sensibles et les plus dangereux. Suivons l'apôtre S. Paul dans le détail qu'il nous fait de ses tribulations et des obstacles qu'il a surmontés. Nous le verrons appréhender surtout : 1° le monde : *periculis ex gentibus;* 2° ses propres penchants : *periculis in solitudine;* 3° ses faux amis : *periculis ex falsis fratribus.*

1re SUBDIVISION. — Dangers du côté du monde.

A peine, mes chers Enfants, serez-vous entrés dans le monde, qu'il cherchera à vous faire renoncer aux bons sentiments qui vous animent. Encore quelques jours et il présentera à vos yeux ses attraits et ses charmes; il cherchera, par ses divertissements et ses plaisirs, à étouffer les reproches amers que pourrait vous faire votre conscience justement alarmée. Il exagérera à vos regards les peines de la vertu, qu'il croit sans douceur, sans consolation. Il tournera votre ferveur en ridicule, votre modestie, votre réserve, votre assiduité aux divers offices et aux instructions, votre attention à remplir tous vos devoirs, seront regardées comme des minuties et des puérilités qui déshonorent; votre dévotion ne sera que faiblesse, votre exactitude que scrupule; voyez, mes chers Enfants, quelles sont les dispositions de votre cœur. Renoncerez-vous à Jésus pour suivre le parti des mondains? Préférerez-vous, à la joie que vous goûtez maintenant, les douceurs empoisonnées que le monde vous présente? Écoutez la voix de Jésus qui, maintenant, parle à vos cœurs avec l'affection du meilleur des pères, du plus tendre des amis, du bienfaiteur le plus magnifique : Je me suis donné tout à vous, vous dit-il.... Ah! pourriez-vous me refuser vos jeunes cœurs?...

2e SUBD. — Dangers du côté de soi-même.

Fussiez-vous continuellement séparés du monde, mes chers Enfants, vous trouveriez toujours en vous des motifs pressants de combats : *Periculis in solitudine.* Nous portons en nous notre plus cruel adversaire, toutes vos passions se réuniront pour vous déclarer une guerre ouverte; l'orgueil vous portera à vous élever au-dessus de vos semblables, il vous fera mépriser les conseils des personnes sages. Le respect humain, ce funeste écueil de la piété, vous fera craindre de remplir vos devoirs de chrétiens à la face de tout le monde, comme s'il était honteux de servir son Dieu. Un soldat se fait gloire d'obéir à son prince et de défendre sa patrie, et le chrétien seul craindra de se montrer obéissant aux volontés de son Dieu!

Ainsi, mes chers Enfants, accablés sous le poids de J. C., de ce joug qui devrait vous être si doux et si léger, vous ne marcherez qu'avec peine dans le chemin de la vertu, vous serez tentés de négliger les devoirs que vous aurez à remplir; les exercices de piété dont vous vous acquittiez avec tant d'ardeur. Dégoûtés de la prière qui avait pour vous tant de charmes, vous ne sentirez de penchants que pour les jeux bruyants et la dissipation. Ah! quels généreux efforts ne devrez-vous pas faire pour surmonter à chaque instant vos inclinations perverses et vous maintenir dans la voix du salut! Quel courage ne devrez-vous pas manifester pour conserver le précieux trésor de votre innocence! Il vous en coûtera quelque peine, il est vrai; mais de quelles consolations ces peines ne seront-elles pas accompagnées?... Promettez donc à Dieu que vous voulez surmonter non-seulement les dangers que je viens de mettre sous vos yeux, mais encore ceux auxquels pourraient vous exposer vos perfides amis : *Periculis ex falsis fratribus.*

3e SUBD. — Dangers du côté des mauvaises compagnies.

Combien de chrétiens, après avoir résisté aux sollicitations du monde et à leurs passions, se sont laissés entraîner par le torrent du mauvais exemple, par les pernicieux conseils d'un faux ami! . . . . . .

IIe POINT.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE.

1° *Veillez sans cesse, priez constamment, fréquentez avec ardeur les sacrements.* Voilà pour vous, mes chers Enfants, des sources inépuisables de grâces.

1re SUBDIVISION. — Vigilance.

Veillez, mes chers Enfants, sur votre imagination pour en retenir les écarts; veillez sur votre esprit pour en comprimer l'indocilité; veillez sur votre cœur afin d'en diriger toutes les affections vers celui qui, pour vous attirer à lui, a bien voulu se donner tout à vous; veillez sur tous vos sens extérieurs et réduisez-les dans une servitude qui, en affligeant votre nature corrompue, remplira votre âme de la joie la plus pure; veillez sur vos regards, afin qu'ils ne reposent jamais sur des objets capables d'alarmer votre pudeur; veillez sur vos discours, afin qu'ils ne blessent jamais la décence. Fermez toujours vos oreilles aux chants obscènes qui versent dans l'âme un poison mortel. Veillez enfin sur toutes vos démarches; fuyez avec horreur toutes les mauvaises compagnies, où vous trouveriez infailliblement la mort la plus redoutable et la plus funeste, la mort à la grâce. Ah! qu'il ne soit jamais dit, mes chers Enfants, que Satan fait plus d'efforts pour vous perdre que vous n'en faites vous-mêmes pour vous sauver. Veillez sur l'aimable innocence qu'il cherche à vous ravir, et, pour rendre ses tentatives inutiles, joignez à la vigilance la plus exacte, la plus fervente prière : *Vigilate et orate.*

2e SUBD. — Prière.

Que ce saint exercice soit l'âme et le soutien de toutes vos actions; priez le matin en vous éveillant, priez avant de prendre le repos, priez dans la journée en vous mettant au travail et en le terminant, priez au commencement et à la fin de vos repas; en un mot, que votre vie soit une prière continuelle. *Il faut toujours prier,* disait J. C. à ses disciples, et ne cesser jamais.

3e SUBD. — Fréquentation des sacrements.

En vain, mes chers Enfants, espérerions-nous marcher constamment dans le chemin de la vertu si nous n'avons la grâce pour guide et pour soutien; mais il ne serait pas moins déraisonnable de compter sur cette grâce, si nous n'allions la puiser dans les sources que Dieu même nous a ouvertes.

Vous avez reçu de votre Dieu le pardon de vos fautes, Jésus vous a communiqué, dans le sacrement de nos autels, les richesses de son amour, et vous ne vous présenteriez plus à ce tribunal où vous avez reçu la robe d'innocence que vous aviez souillée dans le péché! Vous n'iriez plus recevoir au banquet sacré l'Auteur de tant de biens! Non, mon Dieu, on verra ces tendres enfants venir avec un saint empressement au tribunal de la pénitence pour y laver leurs fautes journalières; on les verra s'approcher avec ardeur de la Table sainte, pour y puiser des forces contre les ennemis de leur salut. L'amour conduira leurs pas, et la religion, comme une mère tendre, s'enorgueillira de ses enfants qui grandiront dans la vertu. Elle les montrera comme de nobles modèles, et leur fidélité sera sa gloire et sa consolation. Non, mon Dieu, jamais le monde avec tous ses attraits, jamais les passions avec tous leurs charmes, jamais les faux amis ne leur feront oublier qu'ils ont promis de vous aimer toujours. Conservez, ô mon Dieu, conservez ces heureux fruits de votre grâce; soutenez dans leurs bons sentiments ces jeunes cœurs qui veulent se donner entièrement à vous. Vous êtes, ô mon Dieu, leur unique appui, leur espérance. Mettez, je vous en conjure, la dernière main à l'ouvrage que vous avez commencé.

C'est entre vos mains, ô divine Marie, que je remets ces âmes innocentes, présentez-les vous-même à Jésus; que sous vos auspices ces enfants, que vous aurez adoptés, vivent dans le cœur de votre Fils bien-aimé...

POUR LA RÉNOVATION

DES VŒUX DU BAPTÊME

OU POUR LE DIMANCHE QUI SUIT LA PREMIÈRE COMMUNION OU A TOUTE AUTRE ÉPOQUE.

(M. L'ABBÉ C. BRETON, MISSIONNAIRE.)

TEXTE.

Scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis et verbum Dei manet in vobis et vicistis Malignum. Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.

I JOAN. II. 13.

Ces paroles, que le disciple bien-aimé adressait autrefois aux jeunes chrétiens de son temps, je puis bien, mes chers Enfants, vous en faire une application toute spéciale en ce jour le plus beau, le plus pur, le plus glorieux des jours de votre vie. Oui, *vous êtes forts, vous gardez en vous la parole de Dieu, vous avez vaincu le démon.* Semblables à un jeune Romain à qui, au sortir de l'enfance, on passait au cou sa robe virile, c'est-à-dire la robe de l'âge mûr, vous aussi, en ce jour béni, vous avez été revêtus de la véritable robe virile, la robe nuptiale des convives du Christ, vous avez été initiés à la liberté sainte des enfants de Dieu. Désormais vous ne devez plus être des enfants, vous voilà devenus des hommes; désormais vous aurez votre place dans la société; votre voix dans les conseils de la famille. Mais, ô très-chère jeunesse, si ce jour vous apporte des droits nouveaux, il vous apporte aussi de nouveaux *devoirs.* Dès ce moment, vous avez une destinée à remplir, une *mission* à accomplir. C'est cette mission dont je viens vous parler. Je veux vous apprendre les engagements sacrés que vous avez contractés aujourd'hui envers Dieu, envers vous-mêmes et envers le prochain.

Prions Dieu qu'il bénisse mes faibles efforts... La mission de la jeunesse chrétienne peut se réduire à trois chefs principaux : 1° *Aimer la religion;* 2° *pratiquer la vertu;* 3° *exercer les bonnes œuvres.* Tel est, chers Enfants, le noble but proposé à chacun de vous; telle est l'œuvre sainte à laquelle vous devez vous livrer tout entiers; tels sont les sublimes devoirs que vous avez à remplir : 1° *envers Dieu;* 2° *envers vous-mêmes;* 3° *envers le prochain.* Implorons, avant de commencer, la protection de la Vierge sans tache dont la blanche bannière guidera toujours la jeunesse chrétienne dans les sentiers sacrés de l'honneur et de la vertu : *Ave, Maria!*

Ier POINT.

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE DOIT AIMER LA RELIGION.

1re SUBDIVISION. — Elle doit la défendre avec courage.

Le respect de la religion est une des choses malheureusement les plus rares des temps où nous vivons. A peine un jeune homme se sent-il dégagé des premiers liens de l'enfance, qu'il se croit aussitôt en droit d'abandonner les principes religieux. S'il conserve encore dans son cœur les traces du pieux enseignement que ses parents se sont efforcés de lui inculquer, il n'en est pas pour cela plus fidèle observateur des lois du christianisme. Au fond, il est convaincu; mais la lâcheté, le respect humain ou une sotte indifférence refoulent tous ses bons instincts, tous ses nobles sentiments au fond de son âme, et il n'en manifeste rien au dehors. Ainsi, mépris formel de la religion ou fausse honte du respect humain, ce sont peut-être là, mes amis, les deux plus grands obstacles que vous trouverez sur votre route. Oh! n'imitez point de si funestes exemples; qu'il n'en soit pas de vous comme de tant d'infortunés. Mais quand on attaquera en votre présence cette religion sainte, dans laquelle vous avez été baptisés tous, et qui, en ce jour solennel, met en quelque sorte le sceau à ses bienfaits envers vous, que ce cri d'indignation généreuse s'échappe de vos poitrines : « Loin, loin de nous ceux qui voudraient nous ravir la pureté de notre foi?... »

Souvenez-vous toujours, mes chers Enfants, que la religion est votre première bienfaitrice, et que sans elle, au lieu de jouir en paix des grandeurs et des avantages de la civilisation, vous ne seriez qu'une horde indisciplinée de cannibales et de sauvages!

2e SUBD. — Elle ne doit jamais rougir de sa foi.

Si vous ne devez pas vous rendre complice des furieux qui attaquent nos saintes croyances, vous ne devez pas non plus imiter la conduite des lâches qui la renient. Vous, renier jamais la vérité! vous, rougir de la foi! Et pourquoi, de grâce? Serait-ce à cause de la sublimité de la doctrine que vous professez, de la grandeur des dogmes que vous acceptez? Vous rougiriez! mais, ce serait une insigne lâcheté. Le serviteur du prince rougit-il d'étaler les livrées de ses maîtres? Au jour de la bataille, le général rougit-il de se revêtir des insignes de sa gloire et des trophées de sa valeur?...

3e SUBD. — Elle doit exercer une sorte d'apostolat.

1° DANS LA FAMILLE. Combien de pères, éloignés de la foi, combien de frères incrédules ont été ramenés à la vérité par le zèle discret et généreux d'un fils chrétien, d'une sœur pieuse! Une parole, une lecture, une conversation amenée à propos font quelquefois tomber bien des préjugés, dissipent bien des préventions, éclaircissent bien des doutes.

2° AUPRÈS DES AMIS. Qu'ils vous sachent franchement chrétiens, et vous les aurez à demi-convertis...

3° DANS LA SOCIÉTÉ. O chers Enfants, quelle carrière ouverte à votre zèle! Allez avec l'occasion favorable vers tous ceux qui ont besoin de foi. Souvenez-vous que c'est pour vous qu'il a été écrit : *Mandavit unicuique de proximo suo.* Oui, quand on a la main pleine de vérités, il ne faut pas la fermer, mais il faut l'ouvrir; il faut aimer à partager un si riche trésor avec ceux de ses frères qui en seraient privés.

IIe POINT.

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE DOIT PRATIQUER LA VERTU.

1re SUBDIVISION. — Beau spectacle d'une jeunesse vertueuse.

S'il y a un beau spectacle qui repose, qui ravive et console l'âme, c'est celui de la jeunesse pure et vertueuse qui a conservé toutes ses grâces, sa fraîcheur et sa beauté.

2e SUBD. — Exemples de jeunes héros chrétiens.

L'histoire religieuse, M. F., est toute remplie des nobles et touchantes actions d'une foule de jeunes héros, de jeunes héroïnes qui ont ainsi pratiqué la plus sublime vertu dans l'âge où elle semble le plus difficile. Je ne veux citer que quelques exemples. C'est d'abord dans les premiers siècles du christianisme, dans l'ère des persécutions et des martyrs, c'est ce nombre presque infini de jeunes filles, de nobles vierges qui s'élancèrent avec intrépidité sur les échafauds, au milieu du feu des bûchers, sous la dent des bêtes ou la hache des bourreaux, plutôt que de consentir à perdre la sainte virginité de leur âme et de leur corps, et qui, mourant pour le divin Époux des cieux, entonnaient l'hymne de la délivrance et le chant joyeux de l'immortalité. J'ai nommé sainte Lucie, sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Perpétue, sainte Justine et toute cette noble et illustre cohorte de jeunes martyres qui sont les plus radieux fleurons de la couronne du roi Jésus. C'est, plus tard, cette jeune vierge, patronne de Paris, sainte Geneviève. C'est encore, au moyen âge, mais dans le XIIIe siècle, cette tant douce et chère sainte Elisabeth de Hongrie, ange incomparable de pureté, issue d'un sang royal, assise elle-même à un rang souverain, précipitée ensuite dans les dernières angoisses, toujours calme et radieuse, et expirant à quatre-vingt-quatre ans, sur le grabat d'hôpital qu'elle avait choisi pour son lit de mort.

Enfin, dans des temps plus rapprochés, ce sont ces deux jeunes saints qui, par amour de la pureté, échangèrent les brillantes livrées du monde contre la bure de religieux et qui reçurent à leur mort, arrivée si prématurément, le glorieux témoignage de n'avoir jamais laissé souiller leur âme par l'ombre même du péché mortel. Vous avez reconnu à ces traits S. Louis de Gonzague et S. Stanislas Kostka.

Voilà les magnifiques exemples qui vous ont été donnés, jeunes gens qui m'écoutez, marchez sur leurs glorieuses traces!

IIIe POINT.

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE DOIT EXERCER LES BONNES ŒUVRES.

1re SUBDIVISION. — Sainte pratique des bonnes œuvres.

La jeunesse est essentiellement active. Or, quelles immenses perspectives ouvertes à son zèle, quel puissant essor offert à son activité dans l'apostolat de la charité par les œuvres!...

2e SUBD. — Différentes œuvres de miséricorde.

Et que d'œuvres de miséricorde, mes chers Enfants, offertes à votre zèle! Les modifications de la charité chrétienne sont innombrables, parce que les maux qui assiégent notre pauvre humanité sont infinis. Je ne veux parler que des œuvres de miséricorde qui conviennent plus spécialement à la jeunesse catholique. Ici, c'est la société de S. Vincent de Paul, institution admirable, éclose il y a quelques années dans une modeste chambre d'étudiant de Paris, et qui, pareille au grain de senevé de l'Evangile, étend aujourd'hui ses ramifications dans le monde entier. Là, c'est la société de S. François Xavier qui, en procurant à l'ouvrier des délassements honnêtes, le rappelle aux principes religieux qui font en même temps l'honnête homme et le chrétien fidèle. Ailleurs, c'est l'œuvre si touchante de la Sainte-Famille, laquelle aide et vient au secours des ménages pauvres. Empressez-vous d'entrer dans ces saintes associations.

Chère jeunesse chrétienne, vous avez trois choses dont vous pouvez disposer et que vous devez donner à vos frères malheureux : *votre argent, votre temps et vous-même.* Vous devez leur céder plus ou moins de ces trois choses, selon leurs besoins et vos facultés...

Oh! qu'elle est sainte et belle, votre mission, jeunesse chrétienne, qu'elle est glorieuse, mais aussi quelle terrible responsabilité elle laisse peser sur vous! L'avenir de votre famille sera ce que vous l'aurez fait, ainsi de celui de la paroisse et de la société. Si vous semez l'impiété, vous recueillerez l'opprobre, vous ferez gémir la religion; si vous semez la justice, vous recueillerez l'honneur, la paix, le bonheur et la gloire et pour le temps et pour l'éternité. Ah! qu'il en soit ainsi, c'est le vœu le plus ardent que forme mon cœur.

EXEMPLES.

I. LA SEMAINE DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

Un bon chrétien, qui était obligé de vivre dans le siècle et qui voulait se préserver des dangers qu'il trouvait dans le monde, à cause de ses propres passions, rapportait sa vie entière à la communion. Son confesseur lui permettait de communier tous les dimanches; il s'occupait, pendant la semaine, de ce grand bonheur; il s'y préparait les trois derniers jours de la semaine; les trois jours qui suivaient la communion étaient employés à l'action de grâces.

Le jeudi était pour lui un jour de foi et d'adoration de J. C., réellement présent dans l'Eucharistie. Il disait sans cesse pendant le jour : *Mon Dieu, je crois sur votre parole, augmentez ma foi, je vous adore.* Le vendredi était un jour d'espérance, pendant lequel il s'humiliait beaucoup et demandait pardon : *Mon Dieu, j'espère en vous; vous ne mépriserez pas mon cœur qui est humilié et brisé de douleur.* Le samedi était un jour d'amour et de désir de s'unir à J. C. : *O Jésus, mon bien-aimé, vous venez à moi, je cours à vous.* Le dimanche était un jour de jouissance, de joie, de consolation et de fidélité à se tenir uni d'esprit et de cœur à son Sauveur et à suivre en tout les inspirations de sa grâce : *Je suis en J. C. et J. C. est en moi; qui pourra désormais me séparer de lui?* Le lundi était pour lui un jour d'actions de grâces; il ne cessait point de dire : *Comment pourrai-je vous remercier dignement, ô mon Dieu, du grand don que vous m'avez fait!* Le mardi était un jour d'offrande et de consécration de soi-même à Dieu, *Seigneur, vous vous êtes donné tout entier à moi, je me donne moi-même tout entier à vous.* Le mercredi était un jour de prières pour tous les besoins de son âme : *Que me refuserez-vous, Seigneur, vous qui vous êtes donné à moi?* Le lendemain jeudi, il recommençait cet exercice et s'était toujours avec une nouvelle satisfaction. Il n'en est point de plus agréable à J. C., de plus doux et de plus salutaire (Lasausse, *Explic. du Caléch.*).

II. LE BONHEUR DE COMMUNIER.

S. Ambroise disait : Si J. C. est le pain quotidien, pourquoi le recevez-vous rarement? Vivez de telle sorte que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain céleste.

Rien n'est plus capable d'embraser nos cœurs d'amour pour le souverain bien, que la sainte Communion, disait le vénérable P. Olympe, théatin.

Une sainte disait que, pour se procurer le bonheur de s'unir à J. C. par la communion, elle n'hésiterait pas de passer au travers des flammes, si cela était nécessaire.

Les jours que sainte Catherine de Sienne ne communiait pas, elle était malade, il semblait qu'elle devait mourir dans peu; la sainte Communion lui rendait ses forces épuisées Préparons-nous à la communion par le renoncement à toutes les affections déréglées, par un grand nombre de communions spirituelles, et par la pratique des différentes vertus (*Heureuse année*).

III. COMMUNION ET SACRILÉGE.

S. Jean Damascène disait : Un très-grand crime dans des chrétiens, un crime qui attire sur eux d'affreux châtiments, c'est de recevoir indignement J. C., le Fils de Dieu, dans le sacrement de son amour. Les profanateurs de ce sacrement adorable épuiseront, pendant l'éternité, le calice des vengeances divines.

Un moribond, qui avait eu le malheur de faire des communions sacriléges, crut voir le démon s'approcher de lui, il entendit ces paroles : « Parce que tu as communié indignement, tu recevras aujourd'hui la communion de ma main. » Ce malheureux s'écria alors, plein de désespoir : « La vengeance de Dieu est sur moi. » Il mourut en prononçant ces mots.

N'oublions pas que le diacre disait, avant de donner la communion : « Les choses saintes sont pour les saints. » Que celui qui n'est pas saint, c'est-à-dire exempt de péché et bien préparé, se garde d'approcher de la table sainte pour recevoir le Saint des saints (*Heureuse année*).

MODÈLES A IMITER POUR UNE SAINTE PREMIÈRE COMMUNION.

Le jeune Albini. Ce pieux enfant n'ayant pas encore l'âge requis pour faire sa première communion, se contentait de soupirer sans cesse après l'heureux jour où il pourrait recevoir son Dieu, caché sous les voiles eucharistiques, et il n'oubliait rien pour se préparer à une si sainte action. Il avait une si vive horreur du péché qu'il évitait jusqu'à l'apparence même du mal. Il disait souvent qu'il ne souffrirait pas que le démon entrât dans son cœur avant J. C. Il avait une application constante à s'instruire de tout ce qui concerne le sacrement adorable de nos autels. Il ne cherchait pas seulement à retenir les mots du catéchisme, il s'attachait surtout à en pénétrer le sens. L'innocence de sa vie, le désir extrême qu'il montrait pour la communion et l'application avec laquelle il s'y préparait, engagèrent celui qui était chargé de la direction de sa conscience, à l'admettre à la Table sainte plus tôt qu'on n'y reçoit communément les enfants. On ne pouvait lui annoncer une nouvelle plus agréable. Il remercia son directeur avec les plus vifs transports d'allégresse, et, depuis ce moment, il ne songea plus qu'à redoubler ses soins pour purifier son cœur de plus en plus, et pour y préparer à J. C. une demeure qui fût moins indigne de lui. C'est pour cela qu'avant de communier il voulut faire une retraite, pendant laquelle il fit une confession générale de toute sa vie. A voir le torrent de larmes qu'il répandit, et la vive douleur dont il fut pénétré, on eût dit qu'il n'y avait pas de plus grand pécheur que lui sur la terre. Cependant il n'avait jamais souillé par aucun péché mortel la précieuse robe de son innocence; mais les lumières de la grâce, dont il était éclairé, lui faisaient regarder les moindres fautes comme autant de monstres odieux, et il ne pouvait se consoler d'avoir offensé un Dieu qui voulait bien devenir lui-même sa nourriture.

C'est dans ces sentiments qu'il passa le temps de sa retraite. L'heureux moment apres lequel il soupirait depuis si longtemps arriva enfin, et il eut le bonheur de recevoir son Dieu; mais il serait impossible d'exprimer les vifs sentiments de piété dont il fut animé pendant cette sainte action. Ce n'était que soupirs, que larmes, que transports d'amour et de reconnaissance : » Oui, mon Dieu, s'écriait-il, puisque vous avez eu la bonté de vous donner à moi, je veux me donner entièrement à vous; puisque vous vous êtes uni étroitement à moi, rien ne sera capable désormais de me séparer de vous. Je serais la plus ingrate des créatures, si j'usais de quelque réserve envers un Dieu qui m'a aimé sans mesure. »

Ce ne fut point là une de ces ferveurs passagères qui s'évanouissent avec l'occasion qui les a fait naître. Albini n'oublia jamais cet heureux jour ni les engagements qu'il avait contractés avec Dieu. La communion fut pour lui un aliment salutaire qui le fit croître sensiblement en vertu et en piété. Bien loin que cette nourriture céleste rassasiât sa faim, elle ne servit, au contraire, qu'à la redoubler, et depuis lors il ne manqua jamais de communier de quinze en quinze jours; sachant bien que la divine Eucharistie est aussi nécessaire à notre âme que les aliments terrestres à notre corps et qu'il est impossible de se maintenir constamment dans les voie de l'innocence et de la piété sans l'usage fréquent de cet adorable sacrement (*Les Ecoliers vertueux*).

Marie Laporte. C'était une enfant d'une innocence parfaite qui mourut à Limoges subitement, quelques jours après sa première communion. Voici comment elle accomplit ce grand acte de la vie chrétienne :

Vers le milieu de sa douzième année, elle se prépara à sa première communion. Il fut visible, tout d'abord, que ses facultés, ses préoccupations se concentraient vers cet acte solennel et décisif. Au retour du premier catéchisme, Marie dit à ses parents : « On nous a recommandé de ne manquer aucune réunion, de faire mieux nos prières, d'aimer beaucoup la sainte Vierge, de remplir mieux nos devoirs; je veux faire tout cela; j'en ai pris la résolution devant Dieu. » Et, en effet, elle redoubla d'activité au travail, d'amour pour ses parents, d'exactitude et de recueillement dans ses prières et, tout l'hiver, levée avant le jour, traversant dans le froid et l'ombre, des rues désertes, elle ne perdit pas une des leçons du catéchisme.

Le grand jour venu, elle se trouva prête. Elle avait semé dans la joie, cette douce joie de bien faire, si accessible à tous, si abondante chez les âmes simples, elle moissonna dans l'allégresse, et portant ce bon trésor du cœur, elle s'assit, convive radieuse, au banquet de son Sauveur.

Le serment du soir de la première communion ne fut pas pour Marie, comme il l'est pour tant d'autres, hélas! le serment de l'adieu à l'église, à la prière et aussi à l'innocence.

Elle se hâta d'entrer dans l'association de la *Persévérance*, établie chez les sœurs. Elle fut assidue aux réunions. C'était le gracieux couronnement de ce dimanche qu'elle aimait tant. Prendre, dès le matin, des habits de fête, venir dans cette grande église, si connue et si aimée, y retrouver toujours la même foule parée, recueillie, bienveillante; sentir, sous les bénédictions de Dieu, le commun père, ce profond bonheur d'être frères; contempler des cérémonies imposantes; bercer son âme dans des harmonies grandioses; se savoir dans la réalité de la présence, de la familiarité de Dieu; lui dire ses chagrins, ses secrets, ses espérances; le prier pour un père, pour une mère, pour le pauvre aïeul malade, pour ceux qui ne sont plus; puiser à pleines mains, dans son intarissable munificence de quoi s'acquitter envers des bienfaiteurs; se reposer dans sa bonté et dans la vision de ses félicités éternelles, se reposer de l'angoisse du temps et du poids des jours.... Tout ce bonheur, Marie le goûtait chaque dimanche, à la grand'messe et aux vêpres de sa paroisse (l'abbé Delor).

Thérèse du Bois-Auger. Thérèse du Bois-Auger était d'un caractère vif, auquel se joignait un grand empressement pour les plaisirs. Les avis de son confesseur firent peu à peu prévaloir en elle l'amour de ses devoirs. Aussi, dans la suite, elle répondait aux personnes qui lui demandaient si elle n'avait jamais aimé le monde : « J'ai été mondaine jusqu'à dix ans. » Son guide la prépara pendant une année à la première communion. Plus elle approchait du grand jour, plus elle était pénétrée d'amour et de reconnaissance pour un Dieu qui consentait à l'honorer de sa présence; chaque instant diminuait l'illusion qui l'avait séduite à son entrée dans le monde. Quoique si jeune encore, elle entrevoyait déjà le vide et l'ennui qui suivent ces amusements; elle s'affermissait dans cette façon de penser par ses confessions fréquentes et son assiduité aux exercices qui devaient la disposer au bonheur qu'on lui promettait.

Ses fautes étaient assez légères pour la rassurer; cependant elle ne s'en accusait qu'en répandant un torrent de larmes. Après de si grandes marques de contrition, quelle dût être la vivacité de ses sentiments à la sainte table! La manière dont elle commença dès lors et continua depuis à se comporter, nous fait assez connaître de quelle abondance de grâces Dieu l'enrichit en se donnant à elle. Il descendit dans son cœur, qui désirait, avec l'amour de l'épouse des cantiques, de s'unir à lui; il prenait possession d'une âme qui avait soupiré après cette union, comme le cerf altéré soupire après les sources d'eaux vives où il pourra étancher sa soif. (Le P. de Bussy.)

Autre. Je n'ai pas dormi de la nuit, disait à sa mère un enfant, le jour de sa première communion; j'attendais l'arrivée du jour avec tant d'impatience! (Le même)

Autre. Comment avez-vous dormi, demandait-on à un autre enfant, le matin du grand jour! Dormi! Eh! Monsieur, est-il possible de dormir la nuit qui précède la première communion? (Le même.)

Première communion aux colonies. A la Martinique, en 1840, de nombreux esclaves de diverses habitations, après avoir été suffisamment instruits des vérités de la religion par les soins d'un pieux et zélé missionnaire, se préparèrent à l'action la plus importante de la vie par une retraite de huit jours, qu'ils passèrent dans le recueillement et les exercices de la piété. Leur assiduité, leur extérieur plein de modestie, toute leur bonne conduite, en un mot, prouvaient les grands avantages qu'ils retiraient de ces saints exercices, et leurs efforts pour se rendre dignes du bonheur après lequel ils soupiraient. Déjà la cloche du temple retentit au loin, elle annonce un jour grand et solennel. Dès le matin, nos pieux esclaves se préparent avec soin à recevoir leur Dieu. Ils se communiquent les sentiments dont ils sont pénétrés. Au lever du soleil, ils bénissent le Seigneur par un saint cantique. Ils s'avancent recueillis et en silence vers l'église, qui, en un instant, est remplie par la foule qui les suit.

L'église est décorée, l'autel orné avec goût, la messe chantée solennellement. Le moment heureux est arrivé, nos pieux esclaves se lèvent; le cierge à la main, ils s'approchent de l'autel. Comme leurs visages annoncent bien la confiance et la joie! Le zélé pasteur parle, sa parole pénètre les cœurs. Des larmes coulent, et bientôt nos chers nègres entourent l'autel et reçoivent leur Dieu. Qui pourrait dire ce que ces fervents esclaves éprouvent de consolation, de joie et de bonheur! Voilà assurément un beau jour, un jour vraiment grand et heureux, qui fait époque dans la vie du chrétien et dont il ne devrait jamais perdre le souvenir (*Trésor des Noirs.*)

EXEMPLES.

I. SAINTE MORT DE CEUX QUI ONT BIEN FAIT LEUR PREMIÈRE COMMUNION.

Raphael Emmerson. Comme la fleur qui s'épanouit au matin, se fane le soir, Raphaël Emmerson n'a vécu qu'un moment, et ce moment vaut un siècle. La mort angélique a le mérite de la plus longue vie, vous en jugerez par la lettre suivante :

« Madame, ce cher enfant, cet ami de Dieu, cet aimable Raphaël, n'est plus avec nous. Je viens aujourd'hui de confier à la terre ses restes mortels. Samedi, entre sept et huit heures, il m'a dit adieu et est allé se réunir à son Créateur. Où êtes-vous, mon fils ? Où êtes-vous, mon cher enfant? lui ai je dit mille fois dans l'amertume de ma douleur; où êtes-vous? Mais tout me répond qu'il est avec son Dieu et qu'il n'en a pas été séparé un seul instant.

« Sa maladie avait fait de tels progrès, que depuis trois semaines nous attendions chaque jour la fin de cet ange de la terre. Au milieu de ses souffrances, endurées avec une patience bien au-dessus de son âge, il répétait le jour et la nuit : « Mon Dieu, je vous aime!... Mon Père, demeurez avec moi, parlez moi de Dieu. » Le jour même de sa mort, j'envoyai un prêtre me remplacer un instant auprès de lui. Le petit mourant lui dit aussitôt : « Ah! Monsieur, parlez-moi de Dieu. » Lorsqu'il eût parlé pendant une demi-heure, il s'arrêta : « Encore, encore, s'écria l'enfant, parlez-moi toujours, vous me faites tant de plaisir! »

« Je revins, il me témoigna de nouveau le désir de recevoir N. S.; je me rendis à ses vœux. Quel spectacle il offrit pendant la réception de l'auguste sacrement! Il fit verser des larmes à tous les assistants; moi-même, je fus sur le point de laisser la cérémonie imparfaite; je fondais en pleurs. Ce n'était plus un enfant, mais un petit ange qui semblait déjà jouir de la vue de Dieu. Depuis ce moment, il commença de mourir; le sacrifice était consommé; Dieu avait achevé son ouvrage. Il conserva la parole et une entière présence d'esprit jusqu'à la fin, excepté sept à huit minutes, qu'il cessa de me regarder et de me parler. Je redoublai mes prières, et peu d'instants après je vis mon cher petit enfant sans respiration et sans vie. Oh! quelle mort précieuse! Oh! quelle aimable mort! Si j'entrais à cet égard dans des détails plus circonstanciés, je craindrais d'être taxé d'exagération, tant ce que j'ai vu m'a paru admirable. »

Imitez, ah! imitez l'innocence de ce petit ange, et votre mort, mes chers amis, sera comme la sienne, douce et précieuse devant le Seigneur (Le P. de Bussy).

S. Louis de Gonzague. Ce jeune saint ressentit une grande consolation lorsqu'on lui annonça qu'il allait mourir. Il craignit qu'il n'y eût quelque imperfection dans la complaisance qu'il éprouvait depuis qu'on lui avait donné cette heureuse nouvelle, et il demanda au cardinal Bellarmin, son confesseur, s'il lui était permis de se réjouir de ce qu'il approchait du moment de sa mort. Son sage directeur lui dit de ne point craindre, et que la grande joie qu'il éprouvait était très-bonne, puisqu'elle était conçue par le désir ardent du souverain bien. Oui, vous pouvez vous réjouir de ce que vous allez bientôt voir celui que vous aimez. Le jeune saint se livra alors sans inquiétude à la joie qu'il avait de mourir. Mes chers Enfants, ce saint qui mourut si jeune, avec tant de mérites déjà, et dont on a pu dire avec raison : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*, ce saint avait été un admirable modèle pour tous ceux de son âge lors de sa première communion! (*Heureuse année.*)

Mort de Napoléon. Dans la nuit du 29 au 30 avril, l'empereur demanda l'abbé Vignali. Introduit auprès de Napoléon, le prêtre y remplit tous les devoirs de son ministère. Après s'être humblement confessé, cet empereur, naguère si superbe, reçut le saint Viatique, l'Extrême-Onction et passa toute la nuit en prières, en actes de piété aussi touchants que sincères. Le lendemain, dès le matin, quand le général Montholon parut, il lui dit d'un ton de voix affectueux et plein de satisfaction : « Général, je suis heureux, j'ai rempli tous mes devoirs; je vous souhaite à votre mort le même bonheur. Donnez vos ordres, faites dresser un autel dans la chambre voisine, qu'on y expose le Saint-Sacrement et qu'on dise les prières des Quarante-Heures. » Le 3 mai, il reçut une seconde fois le viatique, et après avoir dit adieu à ses généraux, il prononça ces mots : « Je suis en paix avec le *genre humain*, » et il joignit les mains en disant : « Mon Dieu! » De cinq à six heures du soir il expira (M. Michaud). Quand on rapporta ces détails édifiants sur la mort de Napoléon au cardinal Fesch, son oncle, il répondit : « Rien ne m'étonne, il avait bien fait sa première communion. »

II. HORRIBLE MORT DE CELUI QUI A MAL FAIT SA PREMIÈRE COMMUNION.

Un jour un missionnaire, en Amérique, fut appelé près d'un malade, Français d'origine. Cet homme, déjà sur le déclin de l'âge, vivait, comme bien d'autres, dans l'indifférence pour ses devoirs de religion.

Après une longue entrevue, le prêtre sort et revient bientôt après avec les derniers sacrements; il apporte tout, surtout la consolante Eucharistie, ce gage sacré de la résurrection et de la vie.

A la vue de son Dieu, le malade s'écrie tout à coup d'une voix effrayante : « Voilà, mon juge! » Et il expire dans d'affreuses convulsions.

PIEUX SENTIMENTS APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

I. BÉNÉDICTION DES PARENTS.

La première communion de Madame royale, depuis duchesse d'Angoulême, eut lieu à Versailles et fut accompagnée de circonstances extrêmement touchantes. C'était le 8 avril 1790. Le matin de ce jour solennel, la reine ayant conduit la jeune princesse dans la chambre du roi, lui dit : « Ma fille, jetez-vous aux pieds de votre père, demandez-lui sa bénédiction. » Madame se prosterna, Louis XVI étendit les mains sur elle et lui adressa ces nobles et si remarquables paroles : « C'est du fond de mon cœur, ma fille, que je vous bénis, en demandant au Ciel qu'il vous fasse la grâce de bien apprécier la grande action que vous allez faire. Votre cœur est innocent et pur aux yeux de Dieu; vos vœux doivent lui être agréables. Offrez-les-lui pour votre mère et pour moi. Demandez-lui qu'il me donne les grâces nécessaires pour faire le bonheur de ceux sur lesquels il m'a donné l'empire et que je dois considérer comme mes enfants. Demandez-lui qu'il daigne conserver dans ce royaume la pureté de la religion, et souvenez-vous bien, ma fille, que cette religion est la source du bonheur et notre soutien dans l'adversité de la vie. Ne croyez pas que vous en soyez à l'abri. Vous êtes bien jeune, mais vous avez déjà vu votre père affligé plus d'une fois. Vous ne savez pas, ma fille, à quoi la Providence vous destine, si vous resterez dans ce royaume, ou si vous irez en habiter un autre. Dans quelque lieu que la main de Dieu vous pose souvenez-vous que vous devez édifier par vos exemples, faire le bien toutes les fois que vous en trouverez l'occasion. Mais surtout, mon enfant, soulagez les malheureux de tout votre pouvoir; Dieu ne nous a fait naître dans le rang où nous sommes que pour travailler à leur bonheur et les consoler dans leurs peines. Allez aux autels où vous êtes attendue, et conjurez le Dieu de miséricorde de ne vous laisser oublier jamais les avis d'un père tendre (*Dict. d'Anecdotes chrétien.*)

Rappeler les bénédictions d'Isaac, de Jacob, de Tobie, de Raguel, et montrer qu'elles rendirent heureux ceux qui les reçurent.

II. PIEUX SENTIMENTS APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

Il y avait quarante jours que notre Sauveur était né, lorsque Joseph et Marie l'apportèrent au temple de Jérusalem, suivant la coutume prescrite par la loi. Un saint et vénérable vieillard, nommé Siméon, conduit par l'esprit de Dieu, vint au temple dans le même moment. A la vue de l'enfant rédempteur du monde, il tressaillit d'allégresse. Il sollicita et obtint l'insigne faveur de le recevoir entre ses bras. Au comble de ses vœux, il entonna, en le rendant à sa mère, ce beau cantique : *Seigneur, je n'ai plus rien à désirer; je mourrai maintenant sans regret; mes yeux ont vu le Sauveur du monde, mes bras l'ont porté, je l'ai pressé contre mon cœur.*

Le saint vieillard ne veut plus rien voir après avoir vu J. C.; il aurait cru, en regardant tout autre objet, profaner les regards sanctifiés par la vue du Sauveur. Et vous, mes Enfants, plus heureux que Siméon, que vous reste-t-il à voir ici-bas? Vos yeux n'ont-ils pas contemplé tout ce qu'il est possible de concevoir de plus grand, de plus beau, de plus merveilleux, votre Dieu anéanti pour l'amour de vous? Ce saint vieillard ne désire plus rien pour son cœur; et vous, mes Enfants, plus heureux que Siméon, que vous reste-t-il à désirer? N'avez-vous pas reçu, ne possédez vous pas tout ce qu'il y a de plus riche et de plus délicieux, le pain des anges, le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges, Dieu en personne? Pour quel plus noble objet votre cœur peut-il battre? Certes, celui-là serait bien avare, à qui Dieu ne suffirait pas! Mourir, c'est donc tout ce que désire le saint vieillard, et il a raison. Nous ne sommes sur la terre que pour chercher J. C. Quand donc on l'a trouvé, quand on le possède, le but de la vie est atteint, on n'a plus rien à faire ici-bas (Le P. de Bussy).

III. RENOUVELLEMENT DES VŒUX DU BAPTÊME.

1° Les deux alliances. Je remarque deux alliances que Dieu a contractées avec l'ancien peuple. Dans la première, Moïse assemble le peuple pour lui proposer les conditions sous lesquelles Dieu le recevait en son alliance. Le peuple déclare qu'il les accepte, et Moïse leur déclare de la part de Dieu que comme ils l'avaient choisi pour leur souverain, il les choisissait pour son héritage (Deut. xxvi. 17, 18).

Le deuxième traité d'alliance eut lieu après la captivité de Babylone. Après avoir fait mention du premier et en avoir déploré la violation par leurs pères, les Juifs, revenus de la captivité et ayant Esdras au milieu d'eux, s'écrièrent : Nous jurons d'être désormais à jamais fidèles à notre Dieu... (II Esdr. ix. 38); mes chers Enfants, nous avons fait alliance avec J. C. dans notre baptême, et combien d'entre nous l'ont violée! Protestez en ce jour de votre fidélité inviolable à l'avenir (Bossuet, *Serm. sur les deux alliances*).

2° Josué. Après avoir introduit le peuple dans la terre promise, ce vaillant capitaine réunit toutes les tribus en présence du tabernacle et leur parla ainsi : *Voici ce que dit le Seigneur votre Dieu : C'est moi qui vous ai choisis entre toutes les nations pour être mon peuple privilégié, et ma main n'a cessé de verser sur vous de continuels bienfaits. C'est moi qui vous ai délivres de la tyrannie de Pharaon. En vain les Egyptiens se sont mis à votre poursuite : la mer, en votre présence, vous a ouvert un libre passage, et tous vos ennemis ont été engloutis dans ses abîmes. C'est moi qui vous ai fourni, pendant quarante ans, une nourriture lorsque vous manquiez de pain dans les solitudes du désert. C'est moi enfin qui, vous assurant la victoire sur tous vos ennemis, vous ai introduits dans cette terre fertile et délicieuse où coulent le lait et le miel, où vous vivez au sein de l'abondance, où vous possédez des champs que vous n'avez point labourés, où vous habitez des villes que vous n'avez point bâties.*

Maintenant, ajouta Josué, que vous demande le Seigneur pour prix de tant de bienfaits? Que vous le serviez : *Nunc ergo timete Dominum et servite ei perfecto corde atque verissime.*

Que voulez-vous faire? Choisissez entre le vrai Dieu et les fausses divinités : *Optio vobis datur; eligite hodie quod placet.* Tous alors s'écrièrent : Loin de nous d'abandonner le Seigneur pour servir des dieux étrangers! Nous n'aurons point d'autre maître que lui, nous ne voulons servir que lui seul : *Serviemus Domino, quia ipse est Deus noster.*

Alors Josué prit tous les Israélites à témoin des engagements qu'ils venaient de contracter, écrivit leurs serments dans le livre de la loi et plaça dans le sanctuaire une grande pierre pour servir de monument et de témoignage contre eux, si jamais ils venaient à violer leurs promesses; après quoi il congédia l'assemblée : *Dimisitque populum* (Josué. xxiv. 1-28).

Une cérémonie analogue vient de se reproduire devant vos yeux, mes chers Enfants, Dieu a entendu vos serments. . . . . .

3° Le diacre Murita. (*Voy.* ce trait dans la 2e p., au sujet Baptême, p. 14, au bas de la 2e colonne.)

IV. CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE.

Sainte Thérèse. J'étais fort jeune, dit sainte Thérèse, lorsque ma mère mourut. Toute fondante en larmes, j'allai me prosterner devant une image de la sainte Vierge, que je suppliai de vouloir bien me tenir lieu de mère. Cette action, faite avec une confiance enfantine, me parut dans la suite une des plus précieuses de ma vie. Je n'ai jamais douté que l'intercession de cette puissante protectrice n'ait été le canal des grâces sans nombre dont le Ciel m'a comblée, surtout dans le temps où je courus risque de perdre mon innocence et l'amour de mes devoirs (Le P. de Bussy).

Les saints. La dévotion à la sainte Vierge a toujours fait les délices des plus grands saints. En ouvrant leur vie on ne rencontre pas une page où il ne soit fait mention de leur piété envers leur auguste reine. Parcourez celles des Ambroise, des Cyrille d'Alexandrie, des Jean Damascène, aussi bien que celles des Bernard, des François de Sales, des Alphonse de Liguori et de mille autres saints, partout vous rencontrerez les mêmes sentiments.

Non, dit saint Liguori, jamais cette admirable mère ne se laisse vaincre en amour. Aimons-la autant que nous voudrons, toujours elle nous surpassera en tendresse. Aimons-la comme un Stanislas Kostka, qui ne pouvait parler de son amour pour elle sans que les ardeurs de sa flamme ne se communiquassent à ses auditeurs; aimons-la autant qu'un bienheureux Hermann, que sa tendresse pour Marie avait fait surnommer Joseph; autant qu'un S. Philippe de Néri, qui appelait Marie ses délices; autant qu'un S. Bernard, qui l'appelait la ravisseuse des cœurs; *raptrix cordium*, ou qu'un S. Louis de Gonzague, dont le seul nom de Marie faisait battre le cœur et colorait les joues. Quand nous graverions sur notre poitrine l'aimable nom de Marie, à l'exemple de sainte Radegonde, quand nous épuiserions toutes les inventions de l'amour, jamais nous ne parviendrions à aimer Marie autant qu'elle nous aime (S. Liguori, *Paraphr. du Salve Regina*).

EXEMPLES.

PERSÉVÉRANCE.

S. Thomas de Villeneuve. Voici une vie qui ne s'est jamais démentie un instant. Belle, pure à son aurore, elle fut belle et pure à son déclin.

A l'âge de sept ans, Thomas, pénétré d'une tendre compassion pour les pauvres, inventait déjà divers moyens de les secourir et leur donnait jusqu'à ses habits ; à cette heureuse inclination, il joignait la modestie la plus rare, une grande douceur, une horreur profonde du mensonge et beaucoup d'ardeur pour la prière.

Il se rendit plus estimable par ses vertus que par ses talents. Au lieu de suivre les exemples de ses condisciples, il tâchait de les gagner à Dieu par l'innocence de ses mœurs ou les retenait dans le devoir par le respect que sa piété leur inspirait. Comme la prière et l'étude partageaient tout son temps, il ne lui en restait point pour se livrer à leurs amusements.

Ayant été nommé archevêque de Grenade, il supplia Charles-Quint de révoquer sa nomination. Par ses instances, il obtint ce qu'il demandait. L'année suivante, l'archevêché de Valence étant devenu vacant, il fut nommé, par une méprise, à cet archevêché. Charles-Quint se trouvant alors en Flandre, il fallut que son provincial, pour lui faire accepter sa nomination, le menaçât de l'excommunier. Se rendant à son évêché, il n'avait pour compagnon de voyage qu'un religieux et deux domestiques ; il marchait à pied avec l'habit de son ordre, fort usé, et couvert d'un chapeau qui lui servait depuis vingt-six ans.

Les chanoines de sa cathédrale, frappés de la pauvreté de son extérieur, lui ayant offert une somme d'argent pour l'aider à monter sa maison, il la reçut avec beaucoup de reconnaissance et la fit porter aussitôt aux administrateurs du grand hôpital, pour être employée à la nourriture des pauvres... Il persévéra jusqu'a la fin dans la pratique de toutes les bonnes œuvres (*Beautés du christianisme*).

Les quarante martyrs de Sébaste. Durant la persécution de Licinius, quarante soldats de l'armée de cet empereur n'ayant pas voulu obéir à l'édit qu'il avait fait pour obliger les chrétiens de renoncer à J. C., furent pris et tourmentés en différentes manières ; mais comme le tyran vit qu'il ne pouvait rien gagner sur ces généreux athlètes, il les fit plonger dans un étang glacé, espérant vaincre leur constance par la rigueur de ce tourment. Mais ces saints martyrs, bien loin de succomber à la violence du froid, s'encourageaient les uns les autres et demandaient à Dieu de ne point permettre qu'aucun d'eux manquât de constance. Leurs prières, quelque ferventes qu'elles fussent, ne furent cependant pas absolument exaucées, car un d'eux fit défection. Mais Dieu les consola bientôt, car un des gardes ayant aperçu en l'air trente-neuf couronnes pour ceux qui avaient persévéré, cria hautement qu'il était chrétien, et se jeta dans l'étang pour prendre la place du malheureux apostat.

Cet exemple nous apprend deux choses : la première que, quelque fervents que nous ayons été dans le bien, nous ne devons pas nous tenir pour cela entièrement assurés de notre salut. La deuxième, que si nous ne faisons un bon usage de la grâce, Dieu donnera celles qu'il nous a destinées à d'autres qui en profiteront mieux que nous (*Pensez-y bien*).

Une première faute. Un enfant, par les saintes dispositions avec lesquelles il avait fait sa première communion, avait fait concevoir à ses parents les plus flatteuses espérances. Il les réalisa pendant dix-huit mois. Sa conduite était exempte de reproches, parce que ses confessions étaient fréquentes. Son âme, purifiée, fortifiée par ce bain salutaire, demeurait intacte. Peu à peu la négligence et la dissipation l'éloignèrent des sacrements. Il n'alla plus trouver le père de son âme que tous les deux mois, puis deux fois par an ; enfin il se réduisit à la confession annuelle. Son confesseur l'avertit du danger qu'il courait ; il lui fit remarquer combien il était choquant de diminuer en ferveur à mesure qu'il avançait en âge. Vains conseils ! il n'en fut ni plus exact ni plus circonspect. Sa présomption aboutit là où elle aboutit toujours. Une faute très-grave fut commise. La honte le retint ; les mauvais exemples et les passions firent le reste. Nous l'avons vu, dans une circonstance dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit ; nous l'avons vu malade, couché sur une paille infecte, couvert de haillons, les rides et la décrépitude sur son front de vingt-cinq ans, et n'attribuant qu'à l'abandon successif des sacrements les maux dont il mourait victime (L. P. de Bussy).

I. VIGILANCE DES PARENTS APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

Qu'elle est périlleuse la position d'un enfant innocent au milieu du monde ! Mais qu'elle est affreuse au milieu des mauvaises compagnies ! Témoin ce malheureux enfant dont la mort funeste épouvanta le siècle dernier, comme elle m'épouvante encore aujourd'hui, et comme elle doit épouvanter à jamais tout enfant qui ne craint pas assez les mauvaises compagnies. Elevé par des parents chrétiens, cet enfant fut placé vers l'âge de douze ans et demi dans un collége de la capitale ; il y entra avec son innocence. Pourquoi faut-il qu'il se rencontre dans presque toutes les maisons d'éducation, même les mieux surveillées, quelqu'une de ces pestes vivantes, de ces démons incarnés qui prennent à tâche de corrompre tout ce qu'il y a de plus aimable au monde, un enfant innocent ? Par un malheur trop ordinaire, notre malheureux jeune homme tomba dans la compagnie d'un scélérat livré aux plus honteuses passions. Il alluma dans le jeune cœur le feu criminel dont il était dévoré. Dès lors on ne vit plus en lui qu'un libertin affreux. Mais voila qu'une nuit il se sent saisi d'un mal inconnu ; on accourt, on veut le calmer, un prêtre se penche vers lui et lui demande ce qui le fait souffrir. Le moribond jette sur lui des regards égarés et prononce d'une voix effrayante ces lugubres paroles : « Malheur à celui qui m'a perdu ! — Calmez-vous, mon fils, lui dit le prêtre. — Malheur à celui qui m'a perdu ! — Mon fils, ayez confiance. — Malheur à celui qui m'a perdu ! » A ces mots il expire (Le P. de Bussy).

II. FIDÉLITÉ AUX DEVOIRS.

Belles paroles d'un vénérable vieillard. Un vénérable vieillard se voyant environné d'enfants qui se pressaient autour de lui, leur dit ces paroles qu'ils n'oublièrent jamais : « Mes petits enfants, j'ai toujours remarqué que : 1° le travail du dimanche n'a jamais enrichi ; 2° le bien mal acquis n'a jamais profité ; 3° l'aumône n'a jamais appauvri ; 4° la prière du matin et du soir n'a jamais retardé les travaux ; 5° et qu'un enfant rebelle et libertin n'est jamais heureux (*Petit souvenir de la retraite*).

III. VERTUS DU JEUNE AGE.

1° Amour filial. 1° Origène n'avait pas encore dix-sept ans accomplis, et néanmoins il ne tint pas à lui qu'il ne suivît son père au martyre. Sa mère, dont les remontrances n'avaient pu ralentir son ardeur, le retint malgré lui en cachant ses habits. Contraint par cette pieuse violence de demeurer dans la maison, il écrivit une lettre à son père où il l'exhortait puissamment au martyre : « Prenez garde à vous, mon père, lui dit-il, et que l'état où vous allez laisser ma mère et moi ne vous ébranle pas et ne vous fasse pas changer cette généreuse constance que vous avez fait paraître (*Hist. de l'Église*).

2° Marguerite, fille du célèbre Thomas Morus, lui écrivit pour le persuader d'obéir au roi ; mais elle avait espéré que sa lettre serait interceptée, ce qui arriva, et en conséquence on lui accorda la permission qu'elle sollicitait, d'aller consoler et servir son père dans sa prison. Alors elle l'affermit dans sa courageuse résistance, lui promit de suivre son exemple, s'il en était besoin, et d'être fidèle à sa religion au péril de sa vie. Après la mort de son père, elle racheta sa tête de l'exécuteur et chercha sa consolation dans la foi dont il était mort le martyr, et dans les lettres qu'il avait cultivées avec gloire. (*Vie de Thom. Morus.*)

3° Catherine Lopolow, à l'âge de sept ans, suivit ses parents condamnés à l'exil en Sibérie. Au bout de deux ans, elle prit la résolution d'aller seule à Saint-Pétersbourg pour implorer la clémence de l'empereur de Russie. Vainement ses parents firent leurs efforts pour la détourner d'un projet si difficile et qui paraissait même impossible dans un âge aussi tendre. Pour toute réponse, cette fille leur répétait : « Ne vous mettez pas en peine, Dieu m'aidera. » Après les plus tendres adieux, Catherine se mit donc en route sans autres ressources que les aumônes que les âmes charitables pouvaient lui faire. Voyageant toujours à pied, mal vêtue, mal nourrie, c'est ainsi qu'un enfant de neuf ans est parvenu à traverser un espace immense de huit cents lieues, à travers les montagnes et les déserts. Arrivée heureusement à Saint-Pétersbourg, cette jeune fille, animée et soutenue par le sentiment sacré de la piété filiale, alla demander à loger chez une dame qu'on lui avait indiquée comme l'ange tutélaire et le soutien des infortunés. Cette dame, si digne de louanges, accueillit favorablement cette enfant, et quand elle connut le sujet de son voyage, elle fit tout son possible pour la faire réussir dans son entreprise. Après bien des recherches, on trouva qu'effectivement Lopolow avait été injustement condamné à l'exil, et l'empereur Alexandre ayant été informé de ce qui s'était passé, accorda la grâce à cet infortuné et fit donner en outre une récompense considérable à la jeune et vertueuse Catherine (M. l'abbé Caron. *De l'Education*).

2° Obéissance. Il est très-avantageux d'exécuter les ordres de nos parents et de nos supérieurs, même lorsqu'ils ne paraissent pas être dictés par la prudence humaine. Que fit J. C. pour guérir l'aveugle-né ? Il prit de la boue, dont il lui frotta les yeux et lui dit d'aller se laver dans la piscine de Siloé. Cet aveugle ne pouvait-il pas dire : Quel remède ! il est plus propre à faire perdre la vue qu'à la donner ; mais il ne raisonna pas ainsi, il se hâta de faire ce qui lui avait été commandé, et parce qu'il obéit sans raisonner, il fut guéri (Le P. Alvarez).

3° Travail. S. Antoine, seul au milieu d'un vaste désert, se sentit violemment troublé par la tristesse, par des pensées impures et par des ténèbres intérieures. Il dit alors Dieu : « Seigneur, je désire être sauvé ; mais les pensées qui m'agitent sont un obstacle à mon salut. Que ferai-je dans l'affliction qui me désole ? Comment serai-je sauvé ? » Il se lève aussitôt et va dans sa cellule ; il y voit un homme qui travaillait assis et qui se mettait ensuite à prier, entremêlant ainsi successivement la prière et le travail des mains. Il ne douta point que ce ne fût un ange que Dieu lui envoyait pour lui enseigner ce qu'il avait à faire, et l'ange lui dit dans le moment même : *Faites de même et vous serez sauvé* (*Vie de S. Antoine*).

4° Sobriété. Malgré les précautions de sa gouvernante, sainte Monique, pendant sa jeunesse, prit insensiblement du goût pour le vin, comme elle l'avoua depuis à S. Augustin, son fils. C'était elle qu'on envoyait ordinairement à la cave ; lorsqu'elle avait puisé dans la cuve, elle portait le vase à sa bouche, avant de verser la liqueur dans la bouteille, et en avalait quelques gouttes. Ceci ne venait pas d'un tempérament porté à l'ivrognerie ; c'était l'effet de la légèreté et de cette impétuosité qu'on a coutume de remarquer dans les enfants. Cependant la quantité de vin que prenait la jeune Monique augmentait tous les jours, et l'aversion qu'elle avait naturellement pour cette liqueur diminuait à proportion. Elle en vint jusqu'à aimer le vin et à en boire avec plaisir toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Cette intempérance était fort dangereuse, quoiqu'elle ne fût pas suivie d'excès considérables. Mais Dieu veillait sur sa servante, et il se servit, pour la corriger, d'une querelle qu'elle eut avec une domestique de la maison. Celle-ci, qui suivait ordinairement sa jeune maîtresse à la cave, était instruite de tout ce qui se passait, elle lui en fit de sanglants reproches, et alla même jusqu'à la traiter d'ivrognesse. Monique, vivement piquée, rentra en elle-même et sentit toute la honte du vice dont on l'accusait. Elle travailla si efficacement à se défaire de la mauvaise habitude qu'elle avait contractée, que pendant toute le reste de sa vie on n'en remarqua plus la moindre trace dans sa conduite. Le danger que courut cette sainte doit rendre les jeunes gens extrêmement circonspects, et les porter efficacement à ne jamais se permettre rien de tout ce qui pourrait leur faire prendre des habitudes vicieuses. Ils doivent surtout être d'autant plus attentifs à se préserver de celle que sainte Monique avait contractée pendant son enfance, qu'on ne s'en corrige presque jamais, et qu'après avoir abruti la raison de ceux qui y sont sujets, elle finit par ruiner leur santé et par perdre leur âme (*Anecd. chrét.*).

4° Chasteté. On disait à S. Louis de Gonzague que l'impératrice dont il avait été le page pendant deux ans, venait à Rome, où il était, qu'il devait bien la connaître, il répondit : « Si j'étais avec elle, je la connaîtrais en entendant sa voix, mais non en la voyant, je ne l'ai jamais considérée (*Vie de S. Louis de Gonzague*).

— Stanislas, fils de Jean Kostka, sénateur de Pologne, manifesta dès sa plus tendre enfance un vif amour pour la chasteté. Aussi, afin de la conserver, que ne fit-il pas ? Il donnait tout son temps à l'étude et à la prière, il communiait tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles, et se préparait à la communion par le jeûne ; chaque jour il entendait deux messes et faisait la méditation ; il dormait peu et se levait toujours à minuit pour prier ; il portait souvent le cilice et prenait de fréquentes disciplines ; il ne voyait de compagnie qu'à table, et s'il échappait à quelqu'un des paroles contraires à la pudeur, il se retirait sur-le-champ. Lorsqu'il n'était ni à l'église ni au collége, il se renfermait dans sa chambre pour prier ou pour étudier, excepté quelques instants après les repas. Devenu novice dans l'ordre des jésuites, malgré les résistances de sa famille, il redoubla d'attention et de vigilance. Il se mettait d'autres bornes à ses mortifications que celles que lui prescrivait l'obéissance qu'il devait à son directeur... (*Extr. de sa vie*).

PARABOLES.

Le grand coupable. Il y avait, dans une ville que je ne veux pas vous nommer, un jeune homme d'une très-grande famille, d'une parfaite conduite, de la plus belle espérance. C'était un fils unique connu par son excellent cœur. Il arriva que d'autres jeunes gens de son âge, avec lesquels il n'avait aucune liaison, se compromirent de la manière la plus grave dans une très-mauvaise affaire avec sa propre famille, qui voulut absolument en avoir justice. On leur fit donc leur procès, qui fournit bientôt assez de preuves pour les pouvoir tous condamner à mort. La désolation était universelle dans la ville où ils devaient subir leur triste sort, au milieu de la place publique. Notre charitable jeune homme en fut touché, et ne voyant point d'autre moyen d'obtenir leur grâce, il intervint comme partie principale dans ce procès criminel en se substituant lui-même à cette troupe de malheureux. Les magistrats durent prononcer contre lui un arrêt de mort. Ce fut une consternation générale. Le jour de l'exécution fut fixé au lendemain. Par une disposition de la Providence, au moment où le bourreau arrive sur la place pour préparer l'échafaud, il est frappé lui-même de mort subite en présence de tout le peuple. On s'écrie sur-le-champ de tous côtés que c'est une déclaration manifeste du Ciel et qu'il faut absolument faire grâce au patient, victime volontaire du dévouement le plus héroïque. Tous les cœurs déchirés poussent à la fois le même cri en sa faveur. Mais tout à coup un jeune homme fait entendre sa voix au milieu de la multitude; c'était précisément l'un des complices impliqués dans le même procès criminel, et auquel un si beau sacrifice venait de sauver la vie. Personne ne se présente, dit-il, pour dresser l'échafaud, je ferai moi-même les fonctions de bourreau et je me charge du supplice. Tout le monde frissonna d'horreur en entendant cette atroce proposition. Toutefois le misérable se mit à l'œuvre et la sentence fut exécutée.

Vous frémissez, mes Frères, à la bonne heure! Mais je suppose que vous me comprenez. Ce jeune homme si intéressant, qui vient de mourir en quelque sorte devant vous pour le salut de ses frères, savez-vous qui c'est? C'est J. C. en son état de victime toujours vivante dans le sacrement de l'Eucharistie. Et ce bourreau d'office, ce bourreau volontaire, qui est-il? C'est vous tous, pécheurs sacrilèges qui m'écoutez. J. C., votre rédempteur et le mien, s'était donné pour vous une seconde vie par le testament et le prodige de son amour. Il semblait pour toujours à l'abri d'une nouvelle mort dans ce tabernacle. C'est vous tous, malheureux Judas, c'est vous qui avez renouvelé son supplice après sa résurrection; c'est vous qui, par vos communions en état de péché mortel avez dit, sinon en paroles, au moins par le fait, ce qui est pis encore : Tirez J. C. du fond du sanctuaire où il est caché sous les voiles eucharistiques : livrez-le moi sur cette table sainte; c'est moi qui vais le crucifier de nouveau; c'est moi qui veux élever de mes mains sa croix sur un autre Calvaire; c'est moi qui me charge d'être son bourreau (Le P. Brydaine.)

L'orphelin indocile. Un roi de Perse, qui n'avait point d'enfant héritier de son royaume, trouva dans la rue un petit mendiant orphelin, d'une très-jolie figure. Il le fit conduire à la cour dans le dessein de l'adopter. Lorsque l'enfant fut habillé en fils de roi, il parut charmant et devint les délices de la cour. Le roi étant venu à mourir, on trouva dans son testament qu'il ordonnait que l'enfant serait élevé avec toutes sortes de soins jusqu'a l'âge de quinze ans, que s'il répondait à ces soins et se montrait digne du trône, il l'adoptait et lui donnait son royaume; que si, au contraire, il ne profitait pas de l'éducation qu'il recevrait et s'adonnait aux vices, on le dépouillerait, on le chasserait et on le condamnerait aux mines.

On exécuta le testament. On donna à l'enfant des gouverneurs, des maîtres et on n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à le former, à l'instruire et à le perfectionner. Pendant son enfance, il ne montra jamais que de mauvaises inclinations et du dégoût pour ce qui pouvait lui être utile. Il s'irritait contre ses maîtres, il foulait aux pieds les livres ou les jetait par la fenêtre, il brisait tout ce qui était sous sa main. Quand il fut plus grand, on ne lui laissa pas ignorer le testament du roi; tous les jours on lui représentait d'un côté le sceptre et la couronne, qui lui étaient destinés, et de l'autre l'infamie et le supplice auxquels il était condamné. Ces considérations ne faisaient sur lui aucune impression. A mesure qu'il avançait en âge, il montrait de nouveaux défauts et donnait dans de plus grands vices. La colère, la cruauté, l'avarice, l'excès dans le manger et le boire n'étaient pas les seuls qu'on remarquait en lui, il tenait des discours conformes à ses inclinations, il ne louait que les actions vicieuses; il n'estimait que la débauche, il n'aimait que la crapule.

Enfin, avec de si mauvaises dispositions, il parvint à l'âge de quinze ans. Le conseil s'assembla et il parut. On lut le testament du roi, et d'une voix unanime, il fut déclaré indigne de régner, condamné à être dépouillé et envoyé aux mines pour le reste de ses jours. Ayant ouï son arrêt, il pâlit, il trembla, il versa des larmes, il poussa des soupirs, il demanda grâce; mais l'arrêt fut exécuté.

N'êtes-vous pas cet enfant destiné par votre adoption à régner éternellement, si vous tenez une conduite digne du trône qui vous est promis, et menacé du supplice éternel si vous menez une vie indigne de votre adoption? (*Paraboles* du P. Bonaventure.)

Le temple de Salomon. Le Seigneur avait voulu qu'on lui élevât un temple au milieu de Jérusalem, qui fût digne de son nom et de sa gloire David ayant compris que sa vie était trop courte pour achever ce grand œuvre, n'en fit que les préparatifs. Salomon, sur les conseils de son père, se mit à l'œuvre. Non-seulement il employa toutes les ressources du pays, mais il eut encore recours aux pays circonvoisins. Il écrivit au roi de Tyr de lui envoyer des ouvriers et du bois des cèdres du Liban. Trente mille hommes furent occupés à couper les arbres et à préparer la charpente; quatre-vingt mille à tailler la pierre; soixante-dix mille à porter les fardeaux; trois mille six cents pour conduire les travaux. Tout ce monde travailla pendant sept ans à la construction de ce temple. Il devait être bien beau, mes chers Enfants, ce temple qui demanda tant d'hommes et tant de préparatifs? Oh! oui, il avait quatre parties principales : 1° *le parvis d'Israël*; 2° *le parvis intérieur*; 3° *le Saint*; 4° *le Saint des saints*. La dédicace en fut aussi solennelle que la construction, elle dura huit jours...

Et vous aussi, mes chers Enfants, vous avez un temple à bâtir au Seigneur, un tabernacle à construire au Sauveur Jésus, et pour cela vous n'avez plus que quelques jours...

La vie présente. On demanda un jour à un philosophe ce que c'était que la vie présente, et il répondit : C'est le voyage que fait un criminel après qu'on lui a lu sa sentence, depuis sa prison jusqu'au lieu du dernier supplice. En effet, nous sommes condamnés à mort dès le sein de notre mère, et nous n'en sortons que pour nous rendre au lieu du supplice.

Une chose que nous ignorons encore, c'est le genre de mort auquel nous sommes condamnés, lequel n'est point spécifié dans la sentence et que Dieu tient caché dans le secret de sa providence. Ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que, chargés d'un arrêt de mort pendant ce voyage que nous faisons de la prison au lieu du supplice, nous puissions pécher, rire, folâtrer, former des projets et oublier notre fin (Le même).

Le pénitent du pape. Un homme de grande condition, mais grand pécheur, résolut de se convertir. Il vint pour cela à Rome et voulut avoir la consolation de se confesser au pape. Cela fait, quand il fut question de lui imposer une pénitence, il n'en voulait accepter aucune, parce que aucune n'était de son goût. Jeûner, il n'en avait pas la force; prier, il n'avait pas le temps; coucher sur la dure, sa santé était trop délicate... Que faire donc? Le pape lui mit au doigt un anneau d'or où étaient écrits ces deux mots : *Memento mori*, et lui enjoignit de lire ces deux mots une fois par jour. Le gentilhomme se retira fort content, se félicitant d'une si légère pénitence. Mais celle-ci amena toutes les autres. La pensée de la mort entra si fortement dans son esprit, qu'il en fut entièrement changé (Le même).

Le voyageur malheureux. Un jeune homme traversant une forêt, n'y eut pas marché quelque temps, qu'il fut assailli par un monstre épouvantable qui, sur un corps de lion, portait sept grosses têtes de serpent. L'animal, au sortir de sa caverne, vint droit à lui, avec des yeux étincelants, élevant ses sept têtes, dardant ses sept langues et faisant retentir l'air de ses horribles sifflements. Le jeune homme, qui était fort courageux, ne se déconcerta pas à cette vue. Il n'avait point d'autres armes qu'une hache, qu'il portait pendue à sa ceinture, selon l'usage du pays. Il la saisit, court à la bête, et du premier coup qu'il lui porta il lui abattit quatre têtes d'un second coup il lui en abat deux, et du troisième il eût sans doute abattu la dernière et remporté une signalée victoire, sans le déplorable accident qui lui arriva. Cet accident fut qu'au second coup qu'il donna, la hache lui échappa de la main, sans qu'il pût avoir le temps de la ramasser, car la bête, irritée des six plaies qu'elle avait reçues, se jeta sur lui avec furie, le mordit, le piqua, le déchira et l'emporta avec elle dans sa caverne, où il servit de pâture à elle et à ses petits.

Comprenez-vous bien le sens de cette parabole : 1° ce monstre est le démon et les sept péchés capitaux, qu'il faut combattre avec les armes de la foi; 2° il ne suffit pas d'abattre six têtes à ce monstre; si vous lui en laissez une, vous êtes perdu; il faut persévérer jusqu'a la fin, combattre jusqu'a la mort (Le même).

Les deux chemins. Un voyageur se trouva un jour dans un grand embarras. Deux chemins se présentèrent à lui sans que rien lui indiquât lequel il devait prendre. L'un de ces chemins paraissait facile et gracieux. C'était un tapis de verdure bordé d'arbres qui formaient un agréable ombrage. .... L'autre chemin, au contraire, n'avait rien que de rebutant, sombre, tortueux, embarrassé de ronces; sa vue seule détournait de s'y engager.

Notre voyageur, après avoir délibéré quelque temps, se décida pour celui qui lui promettait une route agréable. Il était près d'y entrer, lorsqu'un inconnu s'avança vers lui avec précipitation en lui criant : Gardez-vous bien de prendre ce chemin, vous vous égareriez infailliblement dans ses détours, et vous tomberiez entre les mains des brigands dont il est infesté. L'autre chemin vous épouvante; il est vrai qu'il est rude et difficile, mais il vous conduira sûrement et sans aucun risque au terme que vous vous proposez.

Que fera notre voyageur? Il se mit à raisonner ainsi. Le rapport de cet homme est vrai ou faux. S'il est faux, et que je prenne le mauvais chemin qu'il indique, tout ce qui peut m'arriver, c'est, après m'être fatigué dans une route incommode, d'être obligé de revenir sur mes pas. Je ne risque rien de plus. Mais si son rapport est vrai, en prenant l'autre chemin je cours évidemment à ma perte. Le parti le plus sûr est donc de suivre l'avis de cet homme. Il le suivit et s'en trouva bien.

Deux chemins se présentent également à l'homme pendant le pèlerinage de cette vie : celui de la vertu et celui du vice. Que devez-vous faire dans cette situation? Imiter le voyageur de notre parabole et raisonner ainsi : Ou la religion me trompe, ou non. Si elle me trompe, en suivant le chemin de la vertu je me gênerai, mais je ne risquerai rien; si elle ne me trompe pas, en suivant le chemin du vice je suis perdu (Le même).

Exemple des saints. Considérez les saints; voyez-les chercher loin des hommes un abri contre leurs passions, se priver de tout, se mortifier en tout, dompter leur chair par des austérités inouïes et ravir le ciel avec une sainte violence. Voyez S. Jérôme, toujours en guerre contre le démon et contre lui-même, fuyant les délices de Rome, dont l'image le poursuit jusque dans sa grotte de Bethléem; comme S. Paul, y sentir encore l'aiguillon de la concupiscence, et, pour l'amortir, charger son corps tout usé d'un fardeau de sable brûlant et étonner le désert des prodiges de sa pénitence. En méditant la vie de ces héros chrétiens, qui aimèrent mieux partager la demeure et la nourriture des bêtes sauvages que de s'exposer à la contagion du siècle, nous pouvons tirer cette instruction que, s'ils ont été pénétrés d'une si vive frayeur à la vue des plaisirs du monde, s'ils les ont redoutés à ce point, c'est donc une chose bien terrible que ces plaisirs, et que la jeunesse, qui a l'expérience de sa faiblesse, doit surtout craindre et fuir (*Guide de la Jeunesse*).

La succession manquée. Géronte, homme riche et fort âgé, sentant que le terme de sa vie approchait, voulut faire son testament. Il n'avait aucun parent. Se souvenant qu'un de ses amis avait laissé une famille nombreuse, il choisit un de ses fils pour le faire son héritier. Il lui écrivit de venir à Paris. C'était un jeune homme sans fortune, du nom de Cléon. Il s'empressa d'accourir. Le vieillard le reçut avec de grandes marques d'affection, et lui confirma ce qu'il lui avait écrit, que son dessein était d'en faire son héritier. Notre jeune homme, après l'avoir entretenu quelque temps et lui avoir témoigné beaucoup de reconnaissance, le quitta pour aller se promener dans la ville qu'il ne connaissait pas. Il revint le soir assez tard et ne vit point Géronte. Le lendemain, il lui fit une visite assez longue, puis il sortit et ne revint que pour dîner. A peine sorti de table, il se remit en course. Il vit beaucoup de curiosités, il alla au spectacle, il alla jouer dans les lieux de réunion, et ne joua pas heureusement. Les jours suivants se passèrent à peu près de la même manière. Mais bientôt ses liaisons s'étant multipliées, le goût des spectacles et la passion du jeu augmentant toujours, ses visites à son bienfaiteur devinrent plus rares de jour en jour Cependant Géronte n'était pas content d'une pareille conduite. On avertit Cléon, qui promit de mieux agir à l'avenir. Mais sa résolution ne dura que quelques jours. Bientôt il courut le monde plus encore et n'eut plus le temps de voir le bon vieillard. Géronte, irrité d'un pareil procédé, et faisant réflexion que d'ailleurs sa succession serait en de mauvaises mains, fit appeler un notaire, et par son testament fit les pauvres ses héritiers et légua tous ses biens à l'hôpital général de Paris. Cléon qui, emporté par les plaisirs, ne paraissait plus chez Géronte, y revint cependant un soir et ce fut pour le voir dans la bière et apprendre qu'il n'avait rien à prétendre à sa succession.

Jugez de son désespoir; bien plus, le lendemain ses nombreux créanciers informés de ce qui arrivait, le firent arrêter et conduire en prison, parce qu'il ne put les satisfaire... Voila ce qui arrivera au chrétien qui perd par sa faute l'héritage éternel. Dieu le dépossède, et le démon, son créancier, le jette dans l'abîme pour jamais (Le même).

L'enfant prodigue. (*Voy.* Luc. VIII, 5 et seqq.) Ces deux fils représentent les enfants de Dieu et les enfants du monde...

Le mauvais riche. (*Voy.* Luc. XVI. 19-31. — Voy. *Panor. des Préd.*, t. I, p. 181.

SERMON SUR LA PENSÉE DE LA MORT.

(Mgr DEPÉRY, ÉVÊQUE DE GAP.)

TEXTE.

Circuibit regionem mortis.

JEREM. XXXI. 40.

Voilà, M. F., voilà notre destinée. Sortis des mains de Dieu, nous ne venons ici-bas que pour quelques jours, et nous devons ensuite reparaître devant lui. La terre est la région de la mort : l'homme ne s'y arrête pas, il ne fait que passer *circuibit*...

Cependant nous oublions cette fin prochaine qui nous attend. C'est pour être utile aux âmes bien disposées comme aux prétendus esprits forts qui la méprisent que je vais à cette heure vous conduire à l'école de la mort, persuadé que son langage, plus éloquent que le mien, apprendra aux premiers la science des saints et rappellera les autres à des pensées de conversion en leur criant de dessus les ruines qui leur servent de trône que la vie la plus longue n'est qu'un souffle, la carrière la plus brillante un néant, les plus belles espérances de douces erreurs, les plaisirs et les amusements des folies dont elle se joue.

Oui, M. F., tout ce qui nous environne nous rappelle la mort; *il faut donc y penser*; première réflexion; *il faut prévoir ses effets pour les prévenir*, deuxième réflexion.

Ier POINT.

IL FAUT PENSER A LA MORT.

Nous devons penser à la mort; tout dans la nature nous y invite : 1° *les révolutions de la nature*; 2° *la fuite du temps*; 3° *la suite des générations*; 4° *l'état de notre corps*.

1re SUBDIVISION. — Les révolutions de la nature.

Quand Dieu nous a placés ici-bas, il a bien prévu que notre cœur s'attacherait à la terre et que nous oublierions nos destinées éternelles, aussi nous a-t-il environné d'êtres qui passent pour nous avertir que nous passerons aussi. Les révolutions de la nature, telles que la *succession des saisons*, le *cours des astres*, la *suite des jours et des nuits*. Les avertissements extraordinaires que Dieu nous donne ne peuvent nous laisser oublier la mort.

Voyez la succession des saisons. Au printemps tout renaît dans la nature, la terre se couvre de verdure et de fleurs... Cet état dure peu, cette saison riante passe; suivent tout aussitôt l'été, l'automne et l'hiver se succédant avec une prodigieuse rapidité. Il y a dans ce tableau des saisons l'image de l'homme, sa naissance, sa jeunesse, sa vigueur et sa fin; or ce tableau Dieu le passe chaque année devant nos yeux avec ces lugubres paroles : *Memento homo quia pulvis*. Voyez le cours du soleil...

2e SUBD. — La fuite du temps.

Le temps aussi, par sa fuite précipitée, nous rappelle le souvenir de la mort. Le *passé où est-il?* le *présent qu'est-il?* l'*avenir viendra-t-il?* Le passé n'est plus, le présent passe, l'avenir est incertain.

Le *passé où est-il?* Il y a vingt, trente ou cinquante ans que vous êtes sur la terre, mais ces années où sont-elles maintenant? Où est votre enfance, où est votre jeunesse? Hélas! il n'en reste qu'un souvenir. Il n'en reste que des actions bonnes ou mauvaises.

Le *présent qu'est-il?* Un instant qui passe et que je ne puis saisir. Je l'ai attendu avec impatience, il paraît, le voilà, mais il est déjà évanoui.

Et l'*avenir viendra-t-il?* Ce qu'il y a de certain c'est que notre carrière est mesurée; Dieu a compté nos jours; il a dit à chacun : *Huc usque venies et non amplius procedes*. Ainsi le passé, le présent et l'avenir nous crient ensemble : *Memento, homo, quia pulvis es*.

3e SUBD. — La suite des générations.

Les générations qui passent nous crient que nous allons les suivre. Combien dorment maintenant sous la terre qui jouaient naguère un rôle baillant sur sa surface et dont le nom tient encore le monde attentif sur leur renommée! Combien d'hommes qui s'agitent dans ce moment sur le globe et qui vont nous ouvrir les barrières de la mort en nous appelant après eux au trépas; nous-mêmes peut-être allons-nous bientôt servir d'avant-coureurs pour porter à tous ceux qui nous entendent les avis salutaires de la mort.

Où sont maintenant ces grands hommes de l'antiquité?... Où sont ces grandes cités de l'ancien monde : Ninive, Babylone, Jérusalem?... Mais regardons autour de nous; voyez comme tout tombe à vos côtés, amis, voisins, parents... (*Continuer l'amplification.*)

4e SUBD. — L'état de notre corps.

La construction de notre corps ne peut nous laisser un seul instant oublier la mort. Il ne se compose que d'un peu de cette boue que nous foulons aux pieds. C'est Dieu qui tient ensemble les parties qui le composent, il n'a qu'à parler et tout se disjoint et tombe : *Pulvis es et in pulverem reverteris*.

IIe POINT.

IL FAUT PRÉVOIR LES EFFETS DE LA MORT POUR LES PRÉVENIR.

1° *La mort dissipe tous nos projets*; 2° *la mort nous sépare de tout*; 3° *la mort nous ouvre les portes de l'éternité*; 4° *la mort réduit notre corps en poussière*, voilà quels sont ses effets.

1re SUBDIVISION. — La mort dissipe tous nos projets : ceux du riche, du commerçant, de l'avare, de la jeunesse.

LE RICHE. Je vois l'opulent de la terre désirer d'accroître encore sa fortune et ses prospérités. La magnificence de ses habitations, l'étendue de ses héritages font sa félicité... Mais la mort est à quelques pas de lui qui se rit de son bonheur éphémère. La voilà qui le frappe, et toute cette pompe est changée en décoration funèbre, tout ce faste rentre dans la poussière : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum*.

LE NÉGOCIANT. Celui-ci a médité de grandes affaires, non pour l'éternité mais pour le temps; il a des débiteurs, il va les poursuivre; il a des fonds, il va les faire produire; il a un commerce immense, il va encore l'accroître, il ne se bornera plus au Continent, cette fois il étendra ses relations jusqu'au Nouveau Monde; mais la mort l'arrête au milieu de ses projets de plus en plus hardis et tous ces projets s'évanouissent : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum*.

L'AVARE. Cet homme possède les richesses que poursuit l'ambitieux, son sort est plus heureux en apparence, mais il ne jouit de rien. Son trésor est son maître, il n'ose y toucher. Il est sourd aux cris de l'indigence, il vit dans des perplexités continuelles, il a faim de l'or et une faim insatiable. Il se promet d'y toucher à l'avenir, mais pour le moment c'est l'idole qu'il vénère. Je jouirai alors de mes richesses, se dit-il, je me dédommagerai plus tard de mes privations par une heureuse aisance. Il n'avait pas compté avec la mort, la voilà qui l'emporte et ne lui laisse qu'un misérable suaire pour couvrir sa nudité : *in illa die peribunt omnes cogitationes eorum*.

JEUNESSE. Ici la scène change : c'est un jeune homme destiné à parcourir sur la terre une carrière brillante; des mains habiles cultivent son enfance, ses heureuses dispositions font naître de grandes espérances; déjà on le désire dans les sociétés, on vante ses talents, son esprit; on lui réserve un établissement heureux, mais la mort moissonne cette fleur au moment où elle va éclore : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum*.

2e SUBD. — La mort nous sépare de tout.

Vous tenez à vos parents, à vos amis, à vos richesses. A la mort, richesses, plaisirs, famille, tout vous est enlevé. Vos biens appartiendront à un avide héritier; notre corps, à la terre; votre âme tombera entre les mains de Dieu. Au moment de la cruelle séparation, vous vous écrierez, comme le malheureux Agag : *Siccine separat amara mors!* (I Reg. xv. 32.)

O terres, si habilement cultivées, ô maison si richement ornée, ô trésors si laborieusement acquis! Hélas! il faut donc vous quitter, et il ne me restera plus qu'un tombeau : *Solum mihi superest sepulcrum*.

O vous, mes amis, ô vous de ma famille et de mon sang, il faut donc vous quitter : *Siccine separat amara mors!*

3e SUBD. — La mort nous ouvre les portes de l'éternité.

Quelle vue, sur le bord du tombeau! O moment terrible! Un Dieu, une éternité. Un Dieu dont nous n'avons jamais connu ni la puissance, ni la colère; une éternité qu'on n'a jamais méditée, une durée sans fin. O malheur, ô trouble, ô désespoir! Quelle situation! Or, rien ne la changera, c'est celle que nous fait la mort, elle nous pousse dans l'abîme et nous y sommes précipités. Fasse le ciel que cette éternité nous soit bonne, que ce soit celle de Dieu et de ses saints!

4e SUBD. — La mort réduit notre corps en poussière.

Et votre corps que deviendra-t-il? Après sa terrible agonie, privé de vie et de sentiment, il sera renfermé dans un cercueil. Là ce front orgueilleux est pour toujours humilié; ces yeux, complices d'un cœur impur, sont éteints; ces pieds coupables de tant de démarches criminelles sont immobiles; ces mains souillées de tant de péchés sont raides; ce cœur, foyer de passions, est glacé. Voilà l'homme, voilà ce qu'il devient. Il n'a plus qu'à descendre dans les profondeurs du tombeau pour y devenir la pâture des vers.

CONCLUSION. J'ai fini. Il ne nous reste plus, M. F., qu'à prendre des résolutions. 1° *Il faut nous persuader que la mort est proche.* Plusieurs, parmi nous, assurément ne verront pas la fin de l'année que nous venons de commencer; 2° *Il faut nous persuader que les suites de la mort sont éternelles et irrévocables*; que la mort décide de notre sort pour toujours, que tel on sera à l'heure de la mort, tel on sera durant toute l'éternité : *Ubi ceciderit arbor, ibi erit.*

CRIME

DE L'IGNORANCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

(UN CONTEMPORAIN, *Tribune sacrée, 3e année.*)

TEXTE.

Illi autem neglexerunt et abierunt, alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam.

MATTH. XII. 5.

La seule et véritable science, c'est la science de la religion, cette science que S. Paul appelle la science de Dieu, science qui élève l'homme au-dessus du niveau de la terre, le fait vivre dans la société des intelligences et le met en rapport direct avec Dieu, souverain maître des anges et des hommes, science utile, nécessaire, parce que, dirigeant l'homme dans les sentiers de la justice et de la vérité, elle lui apprend, par là-même, ce qui peut seul lui assurer un véritable bonheur en deçà et au delà du tombeau.

Le grand Apôtre en sentait vivement la nécessité. Aussi ne cessait-il de demander pour les chrétiens de son temps, ce précieux trésor de science. Pourquoi parcourait-il avec tant de courage et de persévérance la terre et les mers et bravait il les souffrances, les cachots, les supplices, le martyre? N'était-ce pas dans l'unique but de répandre dans tout l'univers la douce et bienfaisante lumière de la science de Dieu?

Mais voilà que notre siècle a, pour ainsi dire, fait divorce avec la science de la religion : il s'est condamné à l'ignorance. Ne prenant en considération que les plaisirs et les affaires, il ne s'occupe que de la vie des sens, de la vie organique, et sur tout ce qui concerne l'âme, cette noble et principale partie de lui-même, qui le croirait? l'homme ambitionne souvent l'inconcevable gloire de vivre dans une complète ignorance.

C'est de cette place funeste que je veux chercher à vous préserver, M. F., si déjà vous n'en êtes pas atteints. Je vais donc vous montrer : 1° *l'étendue de cette ignorance;* 2° *le crime de l'ignorance en religion;* 3° *la nécessité d'étudier la religion.*

Ier POINT.

L'IGNORANCE EN MATIÈRE DE RELIGION EST PLUS UNIVERSELLE QU'ON NE LE CROIT.

L'ignorance, en matière de religion, est plus universelle qu'on ne le croit. A Dieu ne plaise que ce désordre s'applique au plus grand nombre des chrétiens d'aujourd'hui! Mais hélas! il n'est que trop vrai, l'ignorance, en matière de religion, est plus universelle qu'on ne le croirait peut-être, surtout parmi les hommes.

1re SUBDIVISION. — On néglige en général l'étude de la religion.

Combien d'hommes qui, après avoir reçu au sortir de l'enfance, les premiers éléments de la religion de la bouche de leurs pasteurs, s'en tiennent là pendant toute leur vie, ne s'occupent plus de l'enseignement chrétien, comme si cet enseignement était uniquement réservé à l'enfance! Il est facile de le remarquer, la religion est ce qu'on étudie le moins. Elle est un objet d'insouciance, peut-être même de dédain. Une fois parvenu à l'adolescence, on ne s'en occupe plus, on est tout de feu pour le monde, pour les affaires, pour les intérêts, pour les plaisirs, pour tout ce qui est matériel; mais ce qui est éternel, mais la grande science du salut, c'est à peine si on la soupçonne. Aujourd'hui, en effet, semble régner une folie universelle. Toutes les idées sont faussées. On appelle le bien le mal, et le mal le bien. Ce qu'il y a de plus antique, de plus vénérable, de plus certain dans les croyances, est aujourd'hui considéré comme rêverie, comme vieilles idées dont il est permis de rire. On ne croit plus à rien, on doute de tout, ou plutôt on veut demeurer dans un vague indéfinissable et s'enfoncer, sans y songer, dans le chaos ténébreux de l'ignorance. Voulez-vous, M. F., vous convaincre que cette situation maladive, ce déplorable état de notre société est devenu presque universel? Jetez avec moi vos regards sur les deux grandes divisions de l'espèce humaine, qui sont représentées par la richesse et la pauvreté; vous ne tarderez pas à voir que l'ignorance étend partout ses ténèbres. Elle règne à la ville, elle règne à la campagne, elle règne au salon comme dans l'atelier. Prenons la société sur le fait.

2e SUBD. — Preuve de fait.

1° LES RICHES. Après avoir passé ses premières années dans un collége, le jeune homme paraît dans le monde, apportant avec son ardeur juvénile, des penchants impérieux, des passions tyranniques. Alors il n'aspire qu'après les jouissances et n'estime plus d'autre science que celle de se procurer de nouveaux plaisirs. Tout ce qui ne tend pas à ce but, il le méprise. C'est alors que, dans le tourbillon du monde, dans l'ivresse des plaisirs, s'effacent entièrement de son cœur les faibles restes de foi et de conviction religieuse qu'il avait pu conserver, les derniers vestiges des premiers enseignements d'un bon pasteur, ou d'une pieuse mère, qui désormais n'aura plus qu'à gémir sur les égarements de son malheureux fils.

En effet, la foi et les convictions religieuses étant éteintes dans l'âme du jeune homme, son intelligence s'obscurcit bientôt d'épaisses ténèbres. Bientôt ruiné, corps et âme, son cerveau s'énerve, ses forces intellectuelles s'affaiblissent, et il tombe dans une sorte de stupidité...

2° LES PAUVRES. Ce que je dis ici pour ceux qui sont nés dans la richesse ou dans l'aisance, je dois le dire de ceux que la Providence a fait naître dans l'indigence ou la mediocrité. Ceux-ci dorment aussi dans l'ignorance, et dans une ignorance beaucoup plus épaisse encore. Voyez, en effet, à peine l'enfant du peuple a-t-il fait sa première communion, à peine est-il échappé des mains de son pasteur, que le voilà placé dans un atelier où, bientôt perverti par la force des discours et des exemples, il ne tarde pas à oublier totalement les saints principes que le ministre de la religion s'était efforcé de planter dans son cœur. Alors, qu'arrive-t-il? Hélas! le jeune homme grandit, les passions grandissent, cette ivraie étouffe jusqu'au dernier vestige du bon grain qui avait été semé dans le champ de son âme. Alors il se fait une nuit profonde, une nuit désastreuse. La débauche et ses hideuses joies sont l'unique science qu'il cultive. C'en est fait, il n'y a plus de ressource. L'homme animal, dit S. Paul, ne comprend pas ce qui est de Dieu; il tombe dans l'insensibilité et l'abrutissement; il n'y a plus qu'un miracle de la grâce qui puisse réparer tant de ruines.

L'âge mûr, qui semble être le temps de la réflexion et des pensées sages, ne cultive pas plus que la jeunesse l'étude de la religion. J'oserai même dire que la jeunesse a, ici, sur l'âge mûr, une sorte de prééminence, car elle se souvient encore des principes qu'elle a reçus, tandis que l'autre a oublié. Aussi, ne demandez pas à cet homme ce qu'il sait en matière de religion; vous le verriez rougir et se trouver dans la gêne; ne lui parlez pas même de religion, c'est l'ennuyer profondément; il n'éprouve que du dégoût pour tout ce qui lui rappelle Dieu, les principes de la morale et du devoir.

IIe POINT.

L'IGNORANCE EN MATIÈRE DE RELIGION EST UN CRIME.

1re SUBDIVISION. — Crime d'ignorer la religion.

Je n'estime rien de plus absurde, de plus déraisonnable, je dirai même de plus coupable, que l'indolence, la paresse, qui éteint dans l'homme l'intelligence et le sens moral. Comment, en effet, raisonne celui qui, par système, demeure dans une telle ignorance? Ecoutez : « Je ne sais, dit-il, si j'ai une âme, ni ce que c'est que cette âme, en cas que j'en aie une. Tout ce que je connais, c'est que je dois mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter. Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; je sais seulement qu'en sortant de ce monde, ou je tomberai dans le néant, ou entre les mains d'un Dieu que je n'ai pas servi, que j'ai même outragé en voulant le méconnaître et ignorer les rapports de société qui m'unissent à lui. Je ne sais à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état plein d'obscurité et d'incertitude. Et, de tout cela, je conclus que je dois passer tous les jours de ma vie, sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à vivre sans inquiétude et sans crainte, en faisant d'ailleurs tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, en cas que ce que l'on en dit soit véritable. S'il y a véritablement un malheur éternel auquel je sois exposé, peu m'importe; je ne veux pas m'en occuper; je ne veux pas prendre la peine d'y penser; je veux même regarder avec mépris ceux qui s'occupent de cette affaire, les regarder comme de petits esprits; et moi, esprit fort, je veux aller sans prévoyance tenter cet grand événement, et m'acheminer vers le tombeau, dans l'ignorance de ce qui est au delà, dans l'incertitude de ma condition future » (Pascal, *Pensées*).

J'en appelle au sens commun de tous les hommes : l'être humain, qui n'a pas perdu le sentiment de la dignité humaine, peut-il raisonner de la sorte? Et, s'il n'était malheureusement trop vrai, trop constaté que telle est la manière de voir d'une foule d'hommes de notre époque, pourrait-on croire que la raison humaine puisse arriver à ce degré d'avilissement? S'occuper sans cesse de bagatelles et de futilités; trouver toujours du temps quand il s'agit d'affaires mondaines et de plaisirs fugitifs, et, quand il s'agit de l'âme, de l'existence d'une vie future, d'un ciel et d'un enfer, rester obstinément dans une apathique ignorance, juger tous ces grands objets indignes de quelque attention, je vous l'avoue, M. F., cet aveuglement étonne, afflige et fait peur.

O vous qui vivez dans ce funeste état, écoutez donc la voix de la raison et comprenez ceci : L'ignorance, en matière de religion, est un excès monstrueux; c'est l'outrage le plus sensible que vous puissiez faire à la sagesse et à la bonté de Dieu; car n'est-ce pas lui dire : Seigneur, vous m'avez donné l'existence, mais c'est pour vous oublier et vous méconnaître. Langage coupable et impie!

2e SUBD. — Importance de l'étude de la religion.

(*Voy.* pour cette partie, page 109 du Ier vol., *Panorama des Prédicateurs*).

La religion est la source du bonheur matériel et moral de l'homme, de ses espérances futures; or, est-il rien qui soit plus digne de nos méditations? Je sais toutefois qu'il y a parmi vous de bons chrétiens qui connaissent les vérités de la foi et les mettent en pratique, que ceux-là continuent à s'occuper de la religion et de leur avenir; mais, pour vous, qui avez oublié le Seigneur et sa loi, sortez de votre torpeur, il en est temps; venez aux instructions entendre la parole sainte qui éclairera vos âmes, lisez les livres qui traitent des vérités saintes, apprenez ce qui vous importe le plus de connaître, afin que la parole du prophète Osée ne s'applique jamais à vous : *Non est scientia Dei in terra!*

RETOUR A DIEU.

APPEL POUR UNE CONVERSION.

(Mgr PIE, ÉVÊQUE DE POITIERS, 1850.)

TEXTE.

Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum.

OSEE. XIV. 2.

Il n'y aura de salut pour la société et les familles qu'autant qu'elles se réformeront selon les principes chrétiens. C'est pourquoi nous nous considérons comme envoyés vers vous, M. F., pour répéter sans cesse et reproduire sous toutes les formes cette parole des prophètes : *Jerusalem, convertere.*

Il n'y a pas de milieu, M. F., ou périr, ou revenir à Dieu. Choisissez : l'abîme est devant vous; et, derrière vous l'Eglise de J. C. vous rappelle et vous tend les bras en vous disant avec tendresse : *Et quare moriemini, domus. Israël?* (Ezech. XVIII. 32). Reviens vers le Seigneur ton Dieu, il est ton Père, il ne veut point ta mort, mais *que tu te convertisses et que tu vives* (Osee. XXXIII. II).

Ce que je viens faire en ce moment, M. F., c'est un appel à la conversion de vous tous, à votre retour à Dieu. Toute conversion particulière contribue puissamment à la conversion générale. Cependant nous devons l'avouer, parmi les individus, il en est dont la conversion a plus d'autorité et d'importance, tels sont les pères de famille, les jeunes hommes, espoir de l'avenir, parce que leur exemple est d'un effet sans égal dans la société. Je veux vous montrer : 1° que vous devez être tous des apôtres dans vos familles, par vos *convictions et votre conduite*; 2° que vous devez revenir à Dieu *sincèrement, pratiquement, entièrement.*

Ier POINT.

RETOUR A DIEU OSTENSIBLE PAR LES CONVICTIONS ET LA CONDUITE.

J'entends une voix qui s'élève et qui me dit : Est-ce qu'aujourd'hui tous les hommes qui ont quelque valeur et qui sont honnêtes ne proclament pas unanimement que le temps de l'incrédulité est passé, et que la religion est un besoin profond de l'époque? Oui, M. F., cela est vrai. La société a fait un grand pas; à part quelques retardataires, quelques incorrigibles, les esprits ont marché, se sont amendés. Nous entendons partout maintenant les noms de Dieu et de Providence; on parle de morale religieuse. On va plus loin, on se met à l'œuvre, on écrit des livres sur la nécessité d'un retour vers les idées saintes, c'est-à-dire vers les idées religieuses. Que manque-t-il à cette croisade? Deux choses essentielles pour obtenir le succès, à savoir : la *conviction*, et l'*exemple pratique.*

1re SUBDIVISION. — **Convictions.**

Plus d'une fois nous avons eu la satisfaction de nous rencontrer avec des hommes graves et sérieux, vraiment préoccupés du sort de l'humanité, désireux d'être utiles à leurs semblables. Ils avaient compris qu'il fallait trouver une digue à opposer au débordement des passions, et après mille tentatives, ils s'étaient enfin convaincus qu'il fallait demander à la religion son appui. Mais bientôt, nous éprouvions une surprise profonde. Ces hommes si ardents à mettre en jeu tous les ressorts de la foi chrétienne, nous étions forcés de le reconnaître, ils ne possédaient pas cette foi dans leur âme. l'Evangile de J. C. enseigne au pauvre l'amour de sa condition malheureuse, le respect de la propriété à celui qui ne possède pas, à l'enfant la dépendance envers ses parents, à tous les lois de la probité et de l'honneur. En tout cela, l'Evangile de J. C. est excellent, disent-ils; nous tirerons parti de l'Evangile. Mais J. C. est-il le Fils de Dieu? Le christianisme est-il une institution surnaturelle? L'Evangile est-il un livre venu du ciel, ou seulement le dernier effort de la sagesse et de la raison humaine? Que faut-il penser des mystères qu'il propose à croire? Questions inutiles. L'Evangile est excellent, tel qu'il est, pour la plupart des hommes : ne discutons pas sa valeur religieuse, abstenons-nous d'examiner le fond des choses. Ainsi raisonnent ces hommes; ils ont l'Evangile à la main et ne l'ont pas dans le cœur; ils enseignent, mais ils ne croient pas.

2e SUBD. — **Conduite.**

Encore, si l'inconvénient s'arrêtait là. L'incrédulité de l'apôtre est un fait lamentable, mais un fait intérieur qui peut être dissimulé, qui se soupçonne, mais qui ne se démontre pas. Malheureusement, la religion a certaines exigences qui vont rendre manifeste le côté faible de ces instituteurs du peuple.

L'Evangile, auquel on fait ainsi appel pour la réforme des multitudes, prescrit des devoirs dont l'accomplissement est visible et se réfère à des actes publics et solennels. De ces pratiques sensibles, de ces devoirs extérieurs, dépend toute la vertu, toute l'efficacité de la morale évangélique; sans l'accomplissement de ces observances, le christianisme ne garantit plus aucun des fruits qu'on lui demande. Or, que voyons-nous? Nous remarquons que des hommes, du reste zélés pour la réforme de leurs concitoyens, ne se mêlent jamais à eux dans les circonstances religieuses les plus obligatoires. A Dieu ne plaise que je perce le mur qui me dérobe et doit me dérober la vie privée! Mais il est un fait patent : on ne les rencontre dans le temple, ni pour la prière, ni pour la sanctification du dimanche; la prédication évangélique ne peut faire arriver à leurs oreilles aucun de ses enseignements. Inutile de dire qu'ils ne s'approchent pas des tribunaux sacrés. Or, je dis que cette conduite est un scandale pour ses semblables et une voie de perdition pour son âme.

O hommes! ô chefs de familles, ô magistrats, ô vous les initiateurs à tout ce qui se fait de grand dans le monde, quand donc comprendrez-vous que vous êtes aussi des apôtres, mais que l'apostolat, tel que vous l'exercez, c'est-à-dire dénué de la conviction et de l'exemple pratique, est condamné à la stérilité et à l'impuissance! Sachez bien que votre retour à Dieu doit être marqué de ces trois principaux caractères! Il doit être : 1° *sincère*; 2° *pratique*; 3° *entier.*

IIe POINT.

RETOUR A DIEU, SINCÈRE, PRATIQUE, ENTIER.

1re SUBDIVISION. — **Sincère.**

Si, pour affermir le monde ébranlé jusque dans ses fondements, il faut rendre au peuple une foi, une doctrine; si, d'autre part, comme nous l'avons dit, les peuples ne peuvent recouvrer leur foi que par le concours de tous, il faut en conclure que cette foi et cette doctrine doivent être le partage de tous. Il faut, par conséquent, M. F., qui que vous soyez, dès aujourd'hui examiner, étudier, prier afin de croire; croire afin d'avoir le droit d'enseigner ensuite. Or, cela, vous devez tous le faire avec sincérité. Vous devez aller à Dieu de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes forces; car *Dieu sonde les reins et les cœurs*, et il voit si vos dispositions sont pures et droites.

2e SUBD. — **Pratique.**

Mais ce n'est pas assez de croire, il faut agir. Aussi ai-je dit que c'est votre devoir de vous approcher de Dieu *pratiquement.* L'Ecriture nous apprend que le Sauveur des hommes « *commença par agir et qu'il enseigna ensuite* » (Act. I. 1). Imposer à d'autres un fardeau que l'on ne voudrait pas toucher du doigt, c'est ce que J. C. appelait le *pharisaïsme par excellence* (Matth. XXIII. 4).

Or, vous qui êtes animés du noble désir de voir refleurir les principes de la religion et de la morale dans les cœurs desséchés par le doute et la corruption, entendez ce que raconte un ancien philosophe : « J'avais essayé de toutes les doctrines, dit Justin, lorsqu'un jour, promenant mes rêveries au bord de la mer, je vis, en me retournant, un vieillard tout près de moi. Son extérieur, assez remarquable, montrait beaucoup de douceur et de gravité. Nous entrâmes en conversation, et il me dit : Je vois que vous aimez les discours et non pas les œuvres, que vous cherchez la science et non pas la pratique. *Nous, nous parlons peu, mais nous agissons.* » Faisons de même, M. F. On a assez parlé, assez écrit, assez discuté, voici le temps de pratiquer et d'agir.

3e SUBD. — **Entier.**

Enfin, ce n'est pas à moitié, c'est *entièrement et sans réserve* qu'il faut revenir à Dieu. Il est des choses qui ne sont pas susceptibles d'être divisées, partagées. Telle est la religion. Comme Dieu, dont elle est l'expression sur la terre, elle ne peut être scindée, diminuée; c'est la tunique sans couture; elle est tout d'une pièce; vouloir un peu de religion, c'est vouloir l'impossible; en cette matière, c'est tout ou rien.

Je veux bien croire que nous marchions vers Dieu; mais notre marche, pour tendre vers lui, est essentiellement oblique. En droit, et d'après les principes publics, nous n'y allons pas toujours; en fait et d'après l'inspiration privée, la saine raison, la nécessité, les habitudes précédentes, nous n'y allons que peu. Voyez un homme de notre siècle, et jugez si, toute sa vie, il n'est pas tiré en deux sens contraires, et si, par conséquent, sa manière d'aller à J. C. n'est pas perpétuellement oblique. Il est né peut être d'un père incroyant et d'une mère chrétienne; mais presque à coup sûr, d'un père qui ne pratiquait pas et d'une mère qui pratiquait. Pendant le cours de son éducation, on lui a appris la religion; mais après, à son entrée dans le monde, il a vu que l'on prêchait exclusivement le christianisme dans les églises, et qu'on lui opposait la philosophie dans les régions de la science; puis il a rencontré partout des indifférents. Quelle peut être sa religion, en présence de ces contradictions perpétuelles? elle sera incertaine. Or, voilà l'histoire de tous. N'ai-je pas eu raison de dire que nous allions à Dieu obliquement.

Ah! M. F., resterons-nous toujours dans cette situation équivoque? *Jusques à quand*, s'écriait Elie, *ressemblerez-vous à l'homme qui boite des deux côtés? Si le Seigneur est Dieu, ne suivez que lui; si Baal est Dieu, ne suivez que Baal* (II Reg. XVIII. 21). Oui, si vous avez foi à la philosophie, au matérialisme, au rationalisme, venez-en aux effets, replacez sur son trône la déesse *Raison*; mais si, au contraire, J. C. est Dieu à vos yeux, ne disputez point avec le Très-Haut, soumettez-vous à sa loi telle qu'il vous la présente. Ne boitons plus des deux côtés : rien à Baal, tout à J. C. Rentrez tous dans le sentier de la vérité et du bonheur : *Jerusalem, Jerusalem convertere ad Dominum Deum tuum.*

CRIME DU RESPECT HUMAIN.

(LE T. R. P. CAUSSETTE, *Supérieur des Missionnaires de Toulouse*, 1850.)

TEXTE.

Qui timet Dominum nihil trepidabit.

ECCLI. XXXIV. 16.

Ce qui empêche l'homme de se convertir, c'est souvent moins la crainte de changer de vie que la crainte du respect humain. Parmi ceux-là même qui aiment à proclamer avec emphase l'indépendance de leur pensée, combien qui courbent la tête devant cette idole à peu près universelle du respect humain !

A cet égard, nous venons, M. F., vous donner quelques avis de frère, quelques avis d'une charité apostolique qui ne s'est jamais si bien comprise qu'au moment de la séparation; oui, à vous qui êtes retenus peut être, parce qu'il en coûte de se faire un programme de vie entièrement nouveau, vous qui vous inquiétez peut-être de ce qu'en dira le monde demain, vous qui ne craignez pas tant les difficultés de l'amendement que le sourire qu'il peut faire naître sur les lèvres de ceux qui vous regardent chaque jour, ô hommes! je vous en conjure, écoutez bien encore une fois ces paroles, presque les dernières d'un apostolat exercé avec tant de fruit au milieu de vous, et dont le succès serait loin d'être entier s'il pouvait y avoir encore ici une âme qui fût retenue par ce malheureux et si méprisable lien !

Autrefois, vous le savez, M. F., quand le démon persécutait, c'était par le glaive, par les amphithéâtres, par le martyre, et toutefois il fut vaincu. Aujourd'hui c'est la persécution du sourire, des épigrammes; et des courages, qui auraient peut-être résisté aux persécutions anciennes des âmes, ne se sentent pas le courage de la braver et subissent la plus honteuse capitulation en présence d'un si méprisable ennemi.

Eh bien, donc, qu'est-ce que le respect humain? C'est : 1° *un outrage à la dignité humaine;* 2° *un outrage à la volonté de Dieu.* Il me semble que c'est ce que je puis imaginer de plus puissant pour agir et sur vos convictions et sur vos plus respectables instincts.

Ier POINT.

LE RESPECT HUMAIN EST UN OUTRAGE A LA DIGNITÉ HUMAINE.

Il est impossible, si on n'y réfléchit pas avec attention, de bien comprendre tous les abaissements qui sont renfermés dans cet abaissement; il vous suffira de regarder de près cette monstruosité morale, il vous suffira de vous rendre compte de ce péché, j'en suis convaincu, pour vous faire rougir de vous-mêmes.

1re SUBDIVISION. — C'est un esclavage.

De toutes les libertés, la plus respectable, c'est la liberté de conscience, et la liberté de leur conscience, les esclaves du respect humain l'ont vendue au caprice de l'opinion qui les regarde et les contrôle; la liberté de leur conscience, ils l'ont vendue quelquefois à la faveur d'un ami inintelligent qui sourit et n'y comprend rien.

2e SUBD. — C'est une hypocrisie.

Oui, hypocrisie, et celle du mal, si vous voulez. Voilà pourquoi il est plus hideux encore. Lorsque vous voyez un homme frapper sa poitrine à la porte, comme un publicain, et bégayer des prières que vous accusez de manquer de sincérité, vous vous en scandalisez, et vous avez raison. Eh bien ! je connais un homme plus méprisable que celui-là, c'est celui qui croit, qui prierait avec sincérité, et qui ne prie pas et ne frappe pas sa poitrine parce qu'il s'occupe de ce que l'on dira. La première hypocrisie, c'est l'hypocrisie du bien; la seconde, c'est l'hypocrisie du mal.

3e SUBD. — C'est une faiblesse d'esprit.

On a peur de la honte; mais y a-t-il une honte plus digne de mépris que celle de porter de magnanimes convictions au fond de son cœur, de tenir des pensées respectables au fond de son esprit, et de n'oser en rien laisser transpirer? On a peur de la honte; mais y a-t-il quelque chose de plus honteux que d'adorer Dieu au fond de son cœur, et d'en faire cependant une idole secrète dont on rougit? On ne veut point passer pour faible d'esprit dans le monde, et c'est à bon droit; mais y a-t-il une faiblesse plus méprisable que celle de croire et de n'oser pas le faire comprendre? y a-t-il une faiblesse plus méprisable que celle d'avoir un Dieu et de n'oser pas l'adorer? y a-t-il une faiblesse d'esprit plus méprisable que celle d'avoir une conviction et de n'en avoir pas le courage. Encore une fois, je livre ces appréciations à la justice de votre raison et de votre cœur.

Et puis, d'ailleurs, en présence de qui rougit-on ? Bien souvent devant des hommes que l'on n'estime pas; devant des hommes à qui on ne voudrait pas ressembler, devant des hommes que l'on méprise. Or, voilà les idoles devant lesquelles on s'incline; voilà le maître à qui l'on obéit; voilà la chaîne que l'on porte chaque jour !

4e SUBD. — C'est une lâcheté.

Croire et ne pas oser confesser, avoir des opinions et ne pas vouloir en prendre la responsabilité, c'est de toutes les lâchetés, vous en conviendrez, la plus hideuse. La lâcheté, c'est quelque chose de si méprisable pour le monde, qu'on s'est fait des châtiments à part, qu'on a imaginé une justice particulière pour la flétrir. Eh bien, pourquoi cette lâcheté, que nous traitons si ignominieusement dans une sphère profane, osons-nous la permettre si aisément quand il s'agit des choses de Dieu ? La lâcheté, c'est la peur, et la peur, chez nous, vous savez que cela ne se pardonne pas. Quand on porte un drapeau, vous savez qu'on ne doit jamais ni le laisser tomber, ni se le laisser prendre; on doit ou le sauver ou mourir dans ses plis. Ce drapeau, vous le portez aussi; ces convictions, vous les tenez en main, vous êtes chargés de les inaugurer. Vous avez mission, par le seul fait qu'elles règnent au fond des cœurs, de les porter avec honneur dans cette société malheureuse qui ne les a pas. Ce drapeau, vous le laissez outrager et vous ne dites rien; on le mutile entre vos mains, et vous souriez; on vous l'arrache, et vous ne répondez pas; enfin on le flétrit, on le foule aux pieds, et vous avez le courage d'applaudir et d'encourager. De quel nom appellerez-vous cette conduite ?

IIe POINT.

LE RESPECT HUMAIN EST UN OUTRAGE A LA VOLONTÉ DE DIEU.

1re SUBDIVISION. — C'est une insulte.

Le respect humain renferme une insulte particulièrement outrageante contre la perfection souveraine de Dieu. A chaque instant, en effet, il établit le parallèle honteux du président romain; et certes le monde ne vaut pas toujours peut-être Barrabas. Ainsi, Dieu d'un côté et le monde de l'autre, et nous ne balançons même pas dans notre opinion. Combien d'années n'y a-t-il pas que la conscience crie, que nos solennités pascales ne passent pas sans venir réveiller des remords au fond des cœurs? Et cependant nous résistons. Dieu nous appelle, et nous détournons la tête pour ne pas entendre, et nous allons jusqu'à répondre : *Non serviam.*

2e SUBD. — C'est une ingratitude.

Ce Dieu que vous ne servez pas, il avait fait tant de bien à vos jeunes années, il vous avait tant consolé pendant les jours où vous avez eu le bonheur de lui appartenir ! Les années que vous lui avez consacrées sont bien les plus calmes de cette vie si triste que vous venez de traverser. Le souvenir de ces années qui furent à lui vous arrive encore, comme le baume qui rafraîchit à travers la tempête, à travers la brûlante aridité d'où vous sortez. Cependant, c'est ce Dieu que vous reniez, c'est ce Père dont vous ne voulez plus : il fallait le suivre à travers quelques difficultés.

EXEMPLE. J'ai connu dans ma vie un homme qui avait eu, lui aussi, à confesser son père dans des circonstances bien périlleuses. Ce père avait été appelé à une barre dont vous avez souvent entendu parler : c'était être appelé à l'échafaud. Il fallut partir d'une province éloignée : « Eh bien ! dit son jeune fils, je suivrai mon père partout. » Il eut dans son chemin bien des mauvais traitements à subir. Enfin, arrivés tous deux dans la capitale, la porte d'une prison se referme sur le père, et l'enfant, ne pouvant partager sa captivité, s'assit sur le seuil. Et puis, un jour qu'il regardait avec anxiété ceux qui montaient sur le *tombereau* devenu historique, il y aperçut l'auteur de ses jours. L'enfant se mit en marche et tâcha d'arriver jusqu'au pied de l'échafaud, et, lorsque le dernier moment fut venu, on le vit traversant la foule, qui ne pouvait s'empêcher de s'écarter avec une sorte de respect. Cet enfant, alors, se suspendit au cou de son père, s'agenouilla pour recevoir une dernière bénédiction. Bientôt une tête tomba ; un enfant s'éloignait en pleurant de ce lieu sinistre, mais il revenait au foyer avec la noble consolation d'avoir reçu une bénédiction qui a valu une couronne d'honneur à toute sa vie et à toute sa vieillesse surtout, parce que c'est alors que le trait a été connu. Nous pouvons en rendre témoignage.

Mais que sont les paternités les plus tendres, eu égard à celle de notre Dieu? Or chaque jour on outrage notre Père qui est dans les cieux, chaque jour on renouvelle envers le Christ les ignominies du Golgotha, et nous n'y sommes pas !... Oh ! chrétiens dégénérés, où est donc notre courage?

3e SUBD. — C'est un scandale.

Un saint disait que lorsque saint Paul paraîtrait devant le Seigneur, il traînerait après lui toutes les nations conquises. Vous, vous n'aurez pas de néophytes à faire venir, vous n'aurez pas de nations conquises à faire comparaître, mais devant vous on verra paraître les âmes que vous auriez pu sauver et que vous aurez laissées se perdre; devant vous on verra paraître les chrétiens qui auraient pu se sanctifier si vous aviez su leur donner l'impulsion, et qui se sont damnés parce que vous avez été lâches et apostats; enfin, devant vous on verra se lever à la fois non-seulement toutes vos prévarications, mais encore toutes celles que vous auriez pu prévenir et que vous n'aurez pas empêchées.

Demandons le courage que nous n'avons peut-être pas encore; prions Dieu de nous faire comprendre ce que nous n'avons pas encore saisi, et souvenons-nous que, s'il en coûte, on trouve du bonheur pour sa vie et une immense récompense dans l'éternité.

FRIVOLES PRÉTEXTES

DES INDIFFÉRENTS.

(Mgr L'ÉVÊQUE DE BEAUVAIS, 1846.)

TEXTE.

Quærite primum regnum Dei.

MATTH. VI. 33.

Le royaume de Dieu, le salut, la religion, voilà l'unique affaire de l'homme. Tout le reste ne mérite point de captiver son âme, et cependant, M. F., où sont les fidèles adorateurs de Dieu? où sont les chrétiens fermement attachés à notre religion sainte? où sont les observateurs de ses préceptes?

Uniquement créé pour connaître Dieu, l'aimer et le servir, l'homme oublie chaque jour sa fin dernière. Il traverse le monde comme s'il n'y avait rien au-dessus de sa tête. Quand la religion se présente, les riches la renvoient au peuple, le peuple la renvoie à son tour à la femme et à l'enfant. De cet oubli et de ce dédain, il résulte un fait que nous ne saurions dissimuler, c'est que la religion compte parmi nous peu d'hommes qui suivent ses lois avec exactitude, c'est que celui des deux sexes qui doit particulièrement à l'autre l'exemple de la vertu semble négliger chaque jour davantage la pratique des devoirs les plus saints. Presque partout, jusque dans les plus petits villages, Dieu s'est réservé un certain nombre de chrétiens qui n'ont pas fléchi le genou devant l'idole de l'opinion et qui s'honorent eux-mêmes par tous les actes d'une fidélité édifiante; mais, hélas! il faut le dire, ces courageux enfants de la foi sont en bien petit nombre. Pour la plupart, les sacrements sont comme s'ils n'étaient pas; les règles essentielles du culte extérieur et public, ils les violent sans crainte. Dans la voie commune, ils ont tourné le dos à leurs mères, à leurs épouses, à leurs sœurs, et, à ne juger les choses que par les apparences, l'on dirait que le genre humain est scindé en deux parts dont l'une a le privilége de mépriser ce que l'autre croit encore.

Pour combattre ce mal, je veux aujourd'hui vous faire voir : 1° que *pour se soustraire aux obligations de la foi les incrédules* et les *indifférents n'ont aucun motif fondé*, aucun argument péremptoire, aucune raison solide; et 2° *je réfuterai les vains prétextes* qu'ils allèguent pour demeurer éloignés des pratiques de la religion.

Ier POINT.

FAUSSES RAISONS DES INCRÉDULES ET DES INDIFFÉRENTS POUR S'ÉLOIGNER DE LA RELIGION.

1re SUBDIVISION. — **Incrédules.**

A la vue de l'abandon de la religion par un si grand nombre d'hommes, les ministres de la religion ne peuvent retenir leurs gémissements et leurs larmes, et si nous trouvons un soulagement à notre douleur, c'est que les transfuges de la cause sacrée n'ont à donner *aucune raison valable pour justifier leur défection*. Les plus hardis d'entre eux objectent leur *incrédulité*, et prétendent que s'ils ne pratiquent pas, c'est qu'ils ne croient pas.

Mais, nous le leur demandons, ont-ils le droit d'être incrédules? Pour échapper aux obligations de la foi, il ne suffit pas de nier les doctrines qu'elle enseigne; il faut pouvoir les combattre avec succès. Or, possèdent-ils contre la vérité des dogmes ou la sainteté de la morale des objections triomphantes? ont-ils, pour attaquer et ébranler nos convictions des arguments péremptoires, irréfragables?

S'il en est ainsi, qu'ils le fassent connaître, qu'ils montrent ce qu'ils ont trouvé de concluant contre le christianisme. Au lieu de fatiguer le sexe et l'enfance de leurs railleries, au lieu de faire une guerre d'épigrammes, qu'ils commencent une lutte franche et sérieuse.

Les adversaires de la foi ne demanderaient pas mieux que de nous accabler sous les coups d'une puissante logique. Mais comment le feraient-ils? Ils n'ont entre les mains que les tronçons des armes brisées depuis longtemps par les athlètes du christianisme, des objections déjà réfutées, des arguments sans force, des traits nccessairement impuissants contre une religion descendue du ciel. Comment ébranleraient-ils nos convictions? Ils n'ont à présenter que des doutes; la plupart d'entre eux ne sont pas même sûrs de douter; ils croient plus qu'ils ne le veulent et peut-être plus qu'ils ne le pensent. Comment parviendraient-ils à convaincre de faux la doctrine catholique? Ils ne l'ont pas étudiée, ils ne la connaissent pas, et leur incrédulité est une ignorance déplorable, lorsqu'elle n'est pas quelque chose de pire encore. Considérez vous-mêmes, chrétiens, les hommes qui blasphèment nos saintes croyances. Y en a-t-il beaucoup parmi eux qui aient pris la peine de les approfondir? Ils ont reçu dans leur enfance les notions élementaires du christianisme; à l'époque d'une première communion, ils ont appris de mémoire l'abrégé sommaire des vérités révélées. Mais qu'ont-ils ajouté, depuis ce temps, à ces connaissances si incomplètes? Ils ont su acquérir pour leur état, dans la spécialité de leurs occupations, un savoir véritable et que nous sommes loin de contester; mais en fait de science religieuse, où en sont-ils? que possèdent-ils? Quelques objections triviales, recueillies çà et là le long de leur chemin; quelques faits scandaleux, ramassés dans les bas-fonds de l'histoire; quelques vieux lambeaux, dépouille délaissée de la philosophie du dernier siècle; une science faite en courant, un certain vernis de littérature, voilà toutes leurs richesses, voilà la somme de leur érudition et l'étendue de leurs découvertes.

2e SUBD. — **Indifférents.**

Les indifférents, que nous apercevons derrière les incrédules, sont-ils dans une position plus forte et plus facile à défendre? Comme les ennemis de la foi, ils se tiennent habituellement à distance. Ont-ils, pour justifier leur éloignement, des raisons meilleures et plus recevables?

Ne le pensez pas, M. F., leur conduite est, au contraire, une affreuse inconséquence. Ce sont des sujets insurgés contre l'autorité qu'ils reconnaissent, ce sont des enfants résistant capricieusement à la plus tendre des mères et fatiguant son cœur de leurs injustes oublis. Ils ne blasphèment pas, sans doute; loin de là, on les entend assez souvent parler des choses saintes avec respect; on les voit même paraître dans nos temples à l'occasion de nos grandes solennités. Ils ne repoussent pas la religion avec mépris, comme une étrangere; mais ils ne lui permettent pas de prendre place au milieu de leurs pensées et de régler leurs sentiments et leurs actions. Lorsque la fille du Ciel vient frapper à leur porte, ils ne la méconnaissent point, mais ils lui disent : *Nous n'avons pas le temps, et d'ailleurs ce n'est plus la coutume pour les hommes de suivre vos préceptes.* Nous allons réfuter ces divers prétextes des indifférents.

IIe POINT.

RÉFUTATION DES PRÉTEXTES DES INDIFFÉRENTS.

1re SUBDIVISION. — **Nous n'avons pas le temps d'obéir à la religion.**

Vous n'avez pas le temps, mon frère, d'obéir à la religion? Qu'est-ce à dire? Certes, si vous entendez par là que les hommes, étant chargés spécialement chargés des affaires et des travaux importants, peuvent trouver quelquefois dans l'exigence de leurs occupations de justes motifs d'être dispensés de certaines observances, nous en conviendrons volontiers. Si vous entendez encore que le milieu dans lequel vivent forcément la plupart des hommes n'est point favorable au recueillement de la piété, nous l'avouerons aussi. Mais si vous prétendez parler des devoirs ordinaires du christianisme, des devoirs communs à tous les fidèles, des obligations essentielles que l'Eglise impose, alléguer le défaut de temps, est-ce une excuse légitime, n'est-ce pas une véritable dérision? Pour accomplir les lois du christianisme, faut-il un temps si considérable? est-ce qu'il est impossible de concilier ensemble tous les devoirs, et ceux de l'état et ceux de la religion?

Non, chrétiens; le cultivateur peut en même temps labourer son champ et cultiver la terre de son âme; le commerçant, faire honneur à ses engagements et acquitter envers le Ciel la grande dette de la reconnaissance; l'artisan, travailler pour les besoins de la vie présente et travailler aussi pour les intérêts de la vie future; le fonctionnaire, servir la société et servir également son Dieu; le magistrat, rendre la justice et se préparer avec soin aux jugements éternels; le père de famille, ménager à ses enfants une succession convenable et s'assurer à lui-même l'héritage des saints. C'est là ce qu'ont su faire tous les chrétiens qui nous ont précédés dans la carrière.

2e SUBD. — **Ce n'est plus la coutume pour les hommes de pratiquer la religion.**

Voudrait-on se persuader que l'habitude de violer la loi divine donne le droit de le faire licitement et impunément? que la cause de la vérité soit perdue parce qu'elle est trahie par le plus grand nombre? Mais, s'il en est ainsi, les hommes ne sont pas les seuls qui puissent s'affranchir des pratiques religieuses, les femmes sont libres d'en faire autant; car il n'y a pas deux voies ouvertes devant l'humanité, l'une, plus commode et plus douce, pour le sexe le plus fort; l'autre, plus difficile, pour le sexe faible. Or, est-ce à l'abolition de tout culte qu'en veulent venir ces hommes? Non, grâce à Dieu! Loin de former contre la religion des vœux coupables, ils souhaiteraient, au contraire, de l'observer eux-mêmes; mais ils craignent le blâme de la multitude qui ne pratique pas, ils tremblent devant l'opinion, ils sont esclaves d'un malheureux respect humain. Au fond de leurs cœurs, comme au fond de leurs discours, il n'y a ni impiété, ni même indifférence, peut-être, mais une faiblesse qui se cache comme elle peut sous une excuse banale, et que le monde autorise.

O Dieu! cela est-il possible? De simples femmes, des jeunes filles traversent la foule avec une noble fierté, marchent sans crainte à l'accomplissement des saints devoirs, et il y a des hommes qui rougissent de la vertu, des hommes qui font de l'irréligion par poltronnerie!

Telle est cependant la cause principale du mal que nous déplorons.

Nous vous en conjurons, ô chrétiens! revenez à cette religion que vos pères ont tant aimée et si courageusement pratiquée. Vous l'avez outragée beaucoup; mais regardez-la, c'est une reine clémente et miséricordieuse, qui n'a jamais refusé le pardon au repentir; reconnaissez-la, c'est la mere pleine de tendresse qui a veillé sur votre enfance et qui vous aime toujours.....

IL FAUT PENSER

ET TRAVAILLER A SON SALUT.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

(Voyez aussi, Tome I, page 225.)

TEXTE.

Rogamus vos, fratres, et obsecramus in Domino Jesu, ut vestrum negotium agatis.

I THESS. II. 10.

Telle est la touchante exhortation de S. Paul aux fidèles de Thessalonique. Il les presse avec une douceur infinie de travailler, non pas à ce que le monde appelle ses affaires, mais à la grande, à l'unique affaire du salut. Animé du désir de leur bonheur, il semble avoir oublié qu'il est apôtre, et qu'à ce titre il aurait droit de leur commander; il les appelle ses frères, il descend aux humbles supplications de la prière, comme s'il leur demandait une grâce; il se met, pour ainsi dire, à leurs pieds, pour les inviter à opérer le salut de cette âme : *Rogamus vos, fratres.*

Me sera-t-il permis, M. F., d'emprunter aujourd'hui ce langage? et puisque je sens pour vous quelque chose de ce zèle et de cette charité que l'Apôtre éprouvait pour ses frères, ne pourrais-je pas vous adresser la même prière et en attendre le même succès?

Ah! si pour vous faire goûter la vérité que je vous annonce, il ne fallait qu'embrasser vos genoux et vous supplier avec larmes de veiller à des intérêts si chers, Dieu me fait la grâce de sentir assez le prix de vos âmes, pour ne voir dans cette posture humiliée que le triomphe et le devoir le plus doux de mon ministère! Je vous dirais aussi avec l'Apôtre, dans l'effusion de mon cœur : *Rogamus, fratres.*

Mais comment travaillerait-on à son salut, puisqu'on n'y pense même pas? Ce ne sont plus des prières qui peuvent toucher notre indifférence comme dans ces temps évangéliques où la foi, vierge encore, était si facilement émue; ce sont toutes les terreurs de la parole sainte qui doivent ressusciter la foi mourante et presque éteinte de ces derniers temps; c'est le ciel, c'est l'enfer, c'est l'éternité tout entière dont il faut entendre la voix tonnante, pour réveiller de leur sommeil ces hommes endormis qui vivent comme s'il n'y avait rien à espérer ni à craindre après le trépas.

En deux mots : 1° *On ne pense point au salut; il faut y penser;* 2° *On ne travaille point au salut; il faut y travailler;* c'est le partage de ce discours.

Ier POINT.

ON NE PENSE POINT AU SALUT. — IL FAUT Y PENSER.

1re SUBDIVISION. — On marche sans regarder au terme.

Le salut est notre unique affaire, et c'est la seule à laquelle nous ne pensons pas. L'homme entre dans la vie comme un banni dans un lieu d'exil ou comme un voyageur dans une terre étrangère; mais dans ce lieu d'exil, quel est celui qui soupire après la patrie, quel est celui, dans ce voyage, qui pense à la route qu'il doit tenir, au terme où il doit s'arrêter? On marche à grands pas dans la voie des honneurs et de la fortune; on poursuit ses desseins, on presse le succès de ses entreprises, sans savoir à quoi se terminent toutes ces démarches, comme un pilote qui s'instruirait soigneusement de toutes les routes d'une navigation heureuse, sans se mettre en peine de connaître le port. Or, dit S. Augustin, c'est le comble de l'imprudence et de la folie de marcher toujours sans regarder au terme de sa course. *Ambulare quotidie non præmeditato itineris cursu imprudentissimum.*

Ainsi, mes Frères, nous arrivons aux portes de la mort avant d'avoir pensé à réformer notre vie, et tandis que nous resserrons nos espérances dans les bornes étroites du temps, l'éternité ne nous paraît qu'un point dans un lointain immense. O funeste illusion du cœur de l'homme! O déplorable renversement de tout sens humain!

2e SUBD. — Tableau sur l'oubli du salut.

Je monte sur un lieu élevé, et de là je porte mes regards sur vos villes, vos maisons, vos places publiques. Que vois-je? une foule empressée qui s'agite, se pousse et se succède comme les flots. Chaque visage trahit une passion, chaque passion signale sa victime. Je vois des hommes affamés de richesses, avides de plaisirs, insatiables d'honneurs. Je leur demande quel intérêt les conseille, quelle pensée les occupe, j'ai presque dit, à les voir si animés, quel démon les possède? L'un me répond qu'il va terminer une affaire d'où dépend sa fortune; l'autre, qu'il va solliciter les faveurs d'un grand : celui-là cherche les moyens de supplanter un concurrent, de perdre un ennemi, de tromper un ami; celui-ci court satisfaire une passion insensée; tous s'égarent dans la folie de leurs pensées, dans la vanité de leurs désirs, dans l'illusion de leurs espérances. Je m'écrie : Malheureux! et votre salut, votre âme, votre éternité? Ils ne répondent point, à peine m'entendent-ils, on dirait que je leur parle une langue inconnue. O hommes dépourvus de sagesse et aussi peu raisonnables que des enfants, à quoi pensez-vous? Hors le salut, tout n'est que vanité et affliction d'esprit : *Omnis vanitas et afflictio spiritus.*

3e SUBD. — Quid hæc ad æternitatem?

Que vous servirait, en effet, de posséder toutes les sciences, si vous ignoriez la science du salut? Que vous serviraient tous les trésors de la terre, si vous veniez à perdre le bien suprême? Sciences, plaisirs, honneurs, richesses, que fait tout cela pour l'éternité? *Quid hæc ad æternitatem!* Oh! que n'ai-je une voix assez forte pour percer ces voûtes, pour faire entendre au delà de cette enceinte, et jusqu'aux extrémités de l'univers, ces foudroyantes paroles! Elles retentiraient dans vos places publiques, où se débattent les intérêts d'une vie périssable : *Quid hæc ad æternitatem?* Elles retentiraient sur vos théâtres, au milieu de vos festins, de vos danses et de vos fêtes : *Quid hæc,..?*

Elles retentiraient dans vos cercles profanes, dans vos jeux et jusque dans l'intérieur de vos familles, et partout où il y a oubli de Dieu : *Quid hæc ad æternitatem?* Eternité! Qu'est-ce que cela pour l'éternité?

J'irais trouver ce voluptueux, cet ambitieux, cet avare, et je leur dirais : *Attende tibi.* Pensez à vous, non à vos trésors, non à vos plaisirs, non aux vanités terrestres : *Attende tibi, hoc est animæ tuæ.*

4e SUBD. — Comment on oublie son salut.

Voici comment le cœur s'engage dans la voie de l'oubli du salut. On commence par se laisser prendre aux attraits de la créature, ce qui amène l'aveuglement de l'esprit. On marche ensuite dans les ténèbres et on redoute la lumière. On s'étourdit, le cœur s'endurcit, on s'enivre de ce calice d'assoupissement dont parle le Prophète et l'on s'endort. Dieu! que le réveil sera terrible!

IIe POINT.

ON NE TRAVAILLE POINT A SON SALUT. — IL FAUT Y TRAVAILLER.

Le salut est notre principale, notre plus importante affaire, et si l'on y pense, on n'y travaille pas. Les motifs les plus frivoles, des prétextes méprisables auxquels on ne regarderait seulement pas, s'il s'agissait de toute autre affaire, sont présentés comme des excuses légitimes, dès qu'il s'agit de celle-là.

Quels sont, en effet, vos prétextes : 1° *Le salut est difficile;* 2° *nos affaires nous en détournent;* 3° *nous le ferons plus tard.* Ecoutez leur réfutation.

1re SUBDIVISION. — Difficulté du salut.

Le salut est difficile, dites-vous; mais je vous répondrai. Que vous importe, si vous avez en main tous les moyens pour réussir? Le salut est difficile; mais pourquoi donc agissez-vous comme s'il était facile de se sauver? Le salut est difficile, mais prenez-y garde, il est nécessaire; or, pour accomplir les choses nécessaires, il n'y a jamais de difficultés insurmontables!

Voyez dans le monde ce que l'on fait pour se procurer les choses nécessaires. Le faible a alors de la santé, le paresseux de l'activité, le lâche du courage, le simple de l'industrie. Le salut est nécessaire, il faut donc l'obtenir à tout prix. Mais il n'est point si difficile que vous le pensez. Il n'est point trop difficile d'être vertueux, d'être honnête, de servir Dieu et d'accomplir sa loi, qui est en tout si conforme à notre raison.

2e SUBD. — Nombre et importance des affaires.

Forcés dans ce premier retranchement, vous vous rejetez sur le nombre et l'importance des affaires, sur ces mouvements et sur ces agitations de la vie qui ne laissent point de place aux réflexions plus graves, aux prévoyances plus sérieuses de l'éternité? Mais le salut n'est-il pas votre première affaire, la seule affaire qu'à proprement parler vous ayez en ce monde, et pour laquelle vous soyez en ce monde, votre affaire personnelle, votre affaire capitale? Vous avez des affaires? Mais comptez du moins le salut au nombre de ces affaires. Etrange illusion! J. C. nous dit en termes précis : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* Et nous osons lui répondre : J'ai des affaires, l'affaire de mon établissement, de mon agrandissement, de ma maison, de ma fortune!

Vous avez des affaires? Mais le salut ne peut-il se concilier avec ces affaires?

3e SUBD. — Délai.

Peut-être vous promettez-vous un long avenir; peut-être dites-vous avec Augustin, encore captif dans les liens de l'iniquité : Attendez encore un peu, Seigneur, je vais rompre ma chaîne, je vais quitter le monde, je vais céder à votre grâce. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point. De là ces éternels prétextes qu'il faut se hâter de cueillir cette fleur de jeunesse si prompte à se sécher, on arrivera toujours assez tôt au triste hiver de la vieillesse, et que plus d'un pécheur a réparé par une fin chrétienne les erreurs d'une vie dissipée; comme si Dieu, qui a promis de faire grâce au repentir, avait promis le lendemain au pécheur impénitent. Combien se sont trompés sur ce faux espoir qu'ils expieraient dans un âge plus mûr les fautes de la jeunesse!

O chrétiens, qu'il s'échappe à cette heure de vos cœurs ce cri puissant qui peut opérer tout ce qu'il exprime, puisque pour sauver son âme, il suffit de savoir bien dire : *Volo salvare animam meam!* Voici que l'heure sonne, je veux me réveiller de mon sommeil, sortir du péché, servir mon Dieu, assurer mon bonheur éternel : *Volo salvare animam meam!*

CONFESSION.

INSTITUTION

DIVINE ET BIENFAITS DE LA CONFESSION.

(LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.)

(Voyez aussi, page 181 du premier volume du *Panorama*.)

TEXTE.

Accipite Spiritum Sanctum : quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis retenta sunt.

JOAN. XX. 23.

Vous sauver, M. F., tel est notre désir de tous les instants, l'objet de toutes nos démarches; c'est aussi, par-dessus tout, la mission céleste qu'a reçue la religion, au sein de laquelle la divine bonté vous a fait naître : mission qu'elle accomplit sans interruption, depuis dix-huit siècles, pour le bonheur de ses enfants. Mais entre les ministères et moyens puissants de salut qui lui sont confiés, il en est un sur lequel nous avons besoin surtout d'appeler vos sérieuses pensées : ce grand moyen de régénération, par lequel l'homme est transformé et rentre dans la voie, c'est la Confession.

Malheureux, M. F., celui qui méconnaît la nécessité, l'influence salutaire et civilisatrice de la confession catholique ! Bien à plaindre les hommes qui verraient une invention humaine dans cette institution touchante de l'éternelle bonté!

Devant cette loi, l'humanité serait en admiration à cause de la sagesse profonde qu'elle renferme, si elle nous était venue de l'un de ces sages que vénère l'antiquité.

Je viens en ce jour, M. F., avec toute l'autorité de mon ministère et l'ardeur de la *charité qui me presse* (II Cor. v. 14), offrir à ceux d'entre vous qui ont fait naufrage dans la vertu ou dans la foi, cette planche qui les ramène au port.

Tout mon discours portera sur ces deux propositions claires et frappantes : 1° *la Confession est d'institution divine ;* 2° *la Confession est un immense bienfait.*

Ier POINT.

INSTITUTION DIVINE DE LA CONFESSION.

1re SUBDIVISION. — Écriture sainte.

Oui, elle est divine l'institution de la confession catholique. Ecoutons d'abord celui qui a dit : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (Joan. XIV. 6), et qui n'a paru dans le monde que pour guérir toutes nos langueurs; il avait accompli sa mission sur la terre. Au moment de remonter au ciel, il bénit ses apôtres et leur dit : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (Joan. XX. 23).

Vous le voyez, M. F., par ces paroles J. C. communique à ses apôtres le pouvoir de délier les consciences, de rendre aux coupables la liberté des enfants de Dieu, ou de les laisser dans la servitude du péché.

Mais pour que les apôtres et leurs successeurs sachent s'ils doivent remettre ou retenir, lier ou délier, deux seuls moyens ont été mis en leur pouvoir : ou il faudra qu'ils lisent dans les consciences, ou il faudra que les hommes leur en dévoilent les secrets. Or, il est évident que les juges des consciences n'ont pas, plus que les arbitres de nos différends, le privilége de pénétrer le fond des cœurs; il faut donc que les pécheurs eux-mêmes s'accusent de leurs fautes. Cette accusation, c'est la Confession telle qu'elle a été pratiquée et se pratique aujourd'hui dans l'Eglise.

2e SUBD. — Prescription.

Nous sommes en possession de ce dogme. C'est à ceux qui interprètent les paroles du Sauveur au gré de leur raison individuelle et qui ne voient dans la confession qu'une invention humaine de nous dire quel est le pontife, le roi, le législateur, le concile qui, le premier, imposa ce joug au monde catholique. A eux de nous dire dans quel lieu et à quelle époque on commença à s'y soumettre, ou enfin dans quel temps et dans quelle partie du monde se firent entendre les réclamations que devait exciter nécessairement une institution nouvelle, ajoutant ainsi à tant de devoirs celui de tous qui humilie le plus notre orgueil.

Les premières oppositions commencèrent au XVIe siècle. Elles prirent leur source bien plus dans le cœur que dans les convictions; et cependant les faits sont inflexibles, la raison ou les passions ne sauraient en affaiblir l'autorité; seize siècles étaient debout qui criaient aux novateurs : Vous n'êtes que d'aujourd'hui !

3e SUBD. — Témoignages de la tradition de siècle en siècle.

(*Voy.* les textes ou passages des saints Pères sur ce sujet, page 185 du *Panorama*, t. Ier.)

Au milieu du travail des siècles, qui use tous les systèmes et toutes les institutions, la Confession demeure. C'est ainsi que, dès les premiers temps de notre histoire, nous trouvons désignés, comme l'expression d'un constant usage, les confesseurs des rois, des conquérants, des héros et des saints eux-mêmes.

Enfin, dans le XIIe siècle, S. Anselme et S. Bernard appelaient, avec toute la puissance de leur génie et l'ascendant de leurs vertus, les peuples à ce grand moyen de conversion et de salut.

Vous voyez, M. F., par cet exposé de la tradition, que la confession n'a pas été établie dans le concile de Latran, comme l'a quelquefois objecté l'ignorance. Ce concile détermina le temps de la Confession, mais ne l'établit pas.

Le fait dogmatique établi, montrons maintenant ses grands bienfaits.

IIe POINT.

IMMENSES BIENFAITS DE LA CONFESSION.

1re SUBDIVISION. — Elle est la plus sûre gardienne de la morale.

Il ne faut pas que le siècle l'oublie, M. F., la vie de la société découle de la même source que la vie de l'homme considéré isolément. Voilà pourquoi la confession, en rendant à l'homme sa vie morale, travaille à la régénération et au bonheur de l'humanité. Si l'égoïsme s'en va, brisant un à un tous les liens qui devraient unir les hommes ; si la puissance paternelle perd tous les jours de ses charmes et de son autorité ; si les lois demeurent sans force; si les peuples, livrés à je ne sais quelle fièvre morale, s'agitent et se déchirent eux-mêmes dans le désespoir; si les lamentables effets des passions, affranchies de tout frein, menacent le monde d'une ruine effroyable, M. F., l'oubli de la Confession n'en serait-il pas une des causes principales? La Confession prêche toutes les vertus, défend tous les crimes.

2e SUBD. — La philosophie la traite d'institution divine, civilisatrice, réparatrice, salutaire, etc.

Voltaire a dit : « Il n'y a pas d'établissement plus sage que la Confession. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconciliés avec eux-mêmes. La Confession est une institution *divine* qui n'a eu de commencement que dans la miséricorde infinie de son auteur. Et les ennemis de l'Eglise romaine, qui se sont élevés contre une institution si *salutaire*, semblent avoir ôté aux hommes le plus grand frein qu'on pût mettre à leurs crimes. »

« Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile ! disait le philosophe de Genève. Que de restitutions et de réparations la confession ne fait-elle pas faire chez les catholiques ! »

L'auteur de l'*Histoire philosophique et politique de l'Inde* n'a pu refuser des éloges à la Confession. Il affirme, il prouve que la pratique de la Confession dans le Paraguay tient seule lieu des lois pénales et veille à la pureté des mœurs.

Leibnitz écrivait ces paroles remarquables : « On ne peut nier que toute cette institution ne soit l'œuvre de la sagesse de Dieu, et assurément il n'y a rien de plus digne d'éloges dans le christianisme... La Confession rend la paix, l'honneur, la lumière et la liberté morale. »

Comprenez donc, M. F., non en théorie, mais en cherchant à en faire l'heureuse expérience, toute la profondeur de cette institution divine, tout ce qu'elle renferme de richesses pour le cœur et de lumières pour l'esprit.

3e SUBD. — Elle donne la paix avec soi-même.

Dans tous les esprits qui approchent le prêtre, il s'opère une révolution heureuse. Alors se rétablit dans les profondeurs de l'être humain la paix, qui n'est, dit S. Augustin, que la *tranquillité de l'ordre*, image suave du bonheur du ciel. C'est au tribunal sacré que *la miséricorde et la vérité se rencontrent;* que *la justice et la paix*, comme deux sœurs depuis longtemps séparées, *s'embrassent* dans le saint amour.

4e SUBD. — Elle console le mourant.

Demandez aux sages de la terre quel est l'homme qui remplacera le confesseur à côté de la couche funèbre où s'accomplit le dernier sacrifice de l'homme. A cette heure où tout s'évanouit devant lui, quel est le philosophe qui apaisera les remords du coupable et lui donnera l'espérance? Il n'y a alors que le prêtre qui bénit et console.

5e SUBD. — Elle est en harmonie avec notre nature.

Notre nature ne peut supporter l'isolement. La Confession, c'est la confidence marquée d'un sentiment, c'est l'amitié transformée en l'amour de Dieu, c'est Dieu remplissant un besoin dans sa créature, et il a pris ce besoin tel qu'il s'est fait sentir dans tous les âges et chez tous les peuples.

6e SUBD. — Objection.

Mais, dira-t-on, me confesser à un homme ! — Oui, mais à un homme séparé, par une consécration divine, des autres hommes, chargé d'une mission de miséricorde. — Oui, mais cet homme est un père, un ami, un frère, un médecin charitable, un juge débonnaire. — Oui, mais à un homme tenant la place du Dieu qui a pleuré sur Jérusalem. — Oui, car oseriez-vous vous confesser à un ange? Eh quoi ! vous confessez sans peine toutes vos hontes à un médecin pour qu'il guérisse votre corps, et vous trouvez pénible de confesser vos fautes à un prêtre pour le salut de votre âme ! Venez, M. F., venez confesser vos péchés ; nouveaux prodigues, revenez dans la maison de votre père, jetez-vous à ses pieds...

EUCHARISTIE.

L'EUCHARISTIE

EST L'INCARNATION CONTINUÉE ET L'UNITÉ CONSOMMÉE.

(LE T. R. P. DE RAVIGNAN.)

TEXTE.

Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi.

JOAN. VI. 41.

Aujourd'hui, M. F., j'éprouve le besoin de vous entretenir du dogme eucharistique, de la présence vivante et réelle de J. C., dans le sacrifice et le sacrement de nos autels.

Voici d'abord la profession de foi catholique à cet égard :

Nous croyons que dans le très-saint Sacrement de l'Eucharistie sont contenus véritablement, réellement et substantiellement le corps et le sang, et la divinité de N. S. J. C. C'est le concile de Trente qui parle ainsi.

Nous croyons que dans l'Eucharistie il s'opère un admirable changement des substances du pain et du vin, de sorte qu'il n'y a plus que le corps et le sang de J. C., sous les seules apparences extérieures du pain et du vin, c'est ce changement que l'Église a si bien nommé Transubstantiation.

Nous croyons que J. C. est réellement présent sous chacune des deux espèces et sous chacune de leurs parties.

Nous croyons que le Sacrifice de la Messe est proprement et véritablement un sacrifice offert à Dieu.

Nous croyons que, par la vertu des paroles divines prononcées dans la consécration à l'autel, le mystère s'accomplit ; que J. C. est rendu présent ; qu'il est offert comme victime et demeure comme aliment de nos âmes.

Telle est l'Eucharistie; telle est la foi catholique.

En ce moment je voudrais dire quelque chose de la beauté, de la grandeur du dogme eucharistique. L'Eucharistie m'apparaît comme la plus haute réalité de la foi, comme la plus touchante et la plus sublime expression de la divine charité. Par l'Eucharistie, l'incarnation est continuée, présente et renouvelée sans cesse ; rien de plus grand dans la foi. Par l'Eucharistie, l'unité est consommée : l'union de l'âme avec Dieu rendue intime et parfaite : rien de plus élevé, de plus réel dans la charité.

1° *L'Incarnation continuée ;* 2° *l'unité consommée ;* double rapport sous lequel nous allons étudier ce dogme auguste.

Ier POINT.

L'EUCHARISTIE EST L'INCARNATION CONTINUÉE ET LE SACRIFICE DE LA CROIX RENOUVELÉ.

1re SUBDIVISION. — Promesse et réalisation de cette continuation.

1° PROMESSE. Sans doute, l'Incarnation, une fois opérée, ne devait plus recommencer ni se reproduire. Une efficacité infinie demeurait inséparablement attachée à la première entrée de J. C. dans ce monde des infirmités humaines. Cependant le grand fait de l'Incarnation divine fût resté lui-même ainsi à l'état de souvenir éloigné ou historique. La foi, pour s'en nourrir, eût dû constamment habiter le passé, sans avoir pour asile et pour appui aucune réalité vivante.

Aussi le Dieu riche en miséricorde résolut-il, par une nouvelle et sublime merveille, le problème de la présence continue et de la réalité toujours vivante de l'Incarnation divine elle-même. Entendez J. C. vous l'annoncer de sa propre bouche par ces mystérieuses mais touchantes paroles : *Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura plus soif* (Joan. VI. 48-55). Telle est la promesse.

2° RÉALISATION. En voici la réalisation dans les termes aussi de l'Evangile. La veille de sa mort, *Jésus prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le bénit et le rompit, et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi* (Matth. XXVI. 29).

Ce fut ainsi que le Verbe fait homme institua, pour toute la durée des âges, le sacrement de son corps et de son sang en même temps que le sacrifice divin de nos autels. Ce fut ainsi que l'admirable extension de l'incarnation fut à jamais assurée à la terre, et que J. C. demeura réellement et substantiellement vivant parmi les hommes, sous les voiles eucharistiques, dans tous les temples de l'univers catholique à la fois, jusqu'à la consommation des siècles. Telle est donc la merveille de la continuation de l'Incarnation.

CONSÉQUENCE. — EXCELLENCE DE L'EUCHARISTIE.

Aussi, quand on l'a bien compris, tout ici-bas, dans le christianisme, existe pour l'Eucharistie et par elle.

Elle est l'objet le plus auguste de notre foi, l'expression la plus élevée, la plus magnifique du culte entier; car c'est J. C. Dieu et homme, vivant parmi les humains pour les soutenir, pour les consoler et les nourrir par la communication la plus intime de sa vie, même divine et humaine.

La faim, la soif pressent nos âmes ; nous cherchons Dieu, nous aspirons vers ce bien suprême et infini. Dans le vague de nos illusions et de nos rêves, nous ne le trouvons pas. Qu'arrive-t-il par l'Eucharistie ? Dieu même, Dieu humanisé, Dieu accessible et doux, nourriture et pain de vie, toujours présent, toujours offert, toujours donné à nos âmes, y apporte lui-même la lumière, la vie, la vigueur et la santé. L'incarnation vit toujours parmi ceux qui n'en ont pu être autrefois les fortunés témoins.

2e SUBD. — Renouvellement du sacrifice de la croix.

Mais l'Eucharistie, avec la présence réelle et vivante de J. C., ne serait pas l'extension complète de l'incarnation et sa continuité même, sans la réalité, vivante aussi et permanente, du sacrifice de la croix. Dans le sacrifice du Calvaire, la rédemption de tous les hommes s'est accomplie il y a dix-huit siècles. Eh bien, le rachat de l'humanité s'est toujours réalisé, accompli pour nous. Le sacrifice de J. C., son immolation, sa mort, ses réparations immenses, infinies, seront chaque jour, chaque heure, dans tous les lieux, réellement et identiquement présentes, car l'Eucharistie n'est pas seulement le sacrement institué pour être la nourriture de nos âmes, elle est encore le sacrifice permanent et réel de la croix ; non plus sanglant sans doute, non plus exécuté par les bourreaux, mais renouvelé, accompli dans toute sa substance et toute sa vérité par le prêtre sacrificateur, debout devant l'autel; par le prêtre parlant, agissant, offrant la victime sainte, J. C. même au nom de J. C.

Mystère admirable, sublime, non moins que doux et consolant pour la pauvre humanité, car le rachat est toujours renouvelé, toujours appliqué et présent! Mais la foi manque ; l'homme qui vit de l'esprit ici-bas est rare. On assiste à ces bienfaisantes merveilles en spectateur distrait et inattentif, ou plutôt on ferme aveuglément la porte de son âme à ces grâces, abondantes comme les eaux de la mer.

Otez le sacrifice de nos autels, J. C. n'est plus présent et immolé, le temple est vide, l'autel n'est plus qu'un monceau de pierres froides et stériles. Mais non, J. C. est présent, sa vie comme sa mort persévère, la réalité du sacrifice et du sacrement subsiste toujours; la terre est bénie, l'homme sauvé, l'Evangile vivant et réalisé, l'incarnation continuée et agissante.

L'unité est aussi consommée pour nos âmes, *second caractère* que nous allons considérer dans la divine Eucharistie.

IIe POINT.

L'EUCHARISTIE EST L'UNITÉ CONSOMMÉE.

Le nom sacré de l'unité exprime le bien le plus élevé et le plus parfait de l'homme. L'unité, c'est Dieu même dans son amour et sa gloire infinie. Tout ce qui est grand, tout ce qui est heureux doit se rapporter à l'unité comme à sa source et à son type. Le péché a brisé cette unité, il a séparé l'homme de son Dieu.

J. C., venant pour réparer le monde et sauver l'homme, rétablit la divine unité sur la terre. Homme-Dieu, il fut le lien, le médiateur entre l'homme et Dieu.

1re SUBDIVISION. — Expression de cette unité.

C'est particulièrement dans l'Eucharistie que J. C. a établi cette unité. Il l'exprime en ces termes : *Je suis la vigne véritable. Demeurez en moi et moi en vous. Je suis la vigne et vous les branches. Si quelqu'un demeure ainsi en moi, si je demeure en lui, il portera beaucoup de fruits, parce que, sans moi-même, vous ne pourrez rien faire. Mais si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment inutile; il sèchera, et on le ramassera pour le feu. Demeurez donc dans mon amour. Ma loi est aussi que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés.*

Et enfin, quand le Sauveur va terminer tous ces discours divers prononcés après la Cène, il adresse à son Père cette sublime prière : *Père, l'heure est venue, je vous prie pour eux. Père saint, conservez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous.*

2e SUBD. — Unité par la communion.

Pour rapprocher le ciel et la terre, pour renverser le mur qui les séparait, pour ne faire de tous deux qu'une même chose, suivant la parole de S. Paul : *Fecit utraque unum;* pour unir, pour identifier autant que possible l'homme avec Dieu en J. C., réparateur, médiateur, lien unique et tout-puissant, le sacrifice s'accomplit sur nos autels. La victime est immolée ; divine, et toujours vivante, elle est réduite cependant à l'état sacramentel, à une sorte d'anéantissement, et elle demeure sous la forme et la simple apparence du pain, pour nous être donnée en nourriture : pain de vie, dont parlait J. C. en parlant de lui-même. La communion, la participation réelle de la victime, est jointe au sacrifice ; elle est le complément, la perfection. Le peuple fidèle, uni ainsi intimement à la victime divine, un avec elle, vivant d'elle-même, vivant de sa vie, de sa grâce, de sa vérité, consomme l'alliance, ou plutôt l'unité, avec Dieu.

Vivre et se nourrir de la réalité même de la divinité incarnée sur la terre, comprenons, M. F., quel but élevé est présenté aux chrétiens !

CONCLUSION. C'est assez, M. F., je m'arrête et vous laisse à vos pensées. Mais malheur à celui qui s'éloigne de ces communications sacrées pour ne plus s'en rapprocher et s'en nourrir ! Il brise les liens de l'union divine qui le tenaient attaché à J. C. même, et se retranche de l'éternelle et indivisible société de ses membres. Alors la vie se retire de son cœur, comme le sang glacé du mourant se retire de ses veines. Il ne porte plus et n'alimente plus en lui-même le foyer de la divine charité ; et la terre est désolée, divisée, parce que l'homme ne vit pas de Dieu par une participation assidue de ses mystères eucharistiques.

SUR L'EXERCICE DU ZÈLE DES FIDÈLES.

(LE R. P. LARTIGUE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.)

Ce discours peut aussi être prononcé à l'occasion d'une fête patronale, et alors l'exorde commencera en ces termes :

TEXTE.

Accepimus gratiam et apostolatum ad obediendum fidei in omnibus gentibus pro nomine ejus.

ROM. I. 5.

L'essentiel et le fond de toute la religion c'est d'imiter ce que nous honorons; la fête d'un apôtre, d'un martyr, d'un pontife, d'un confesseur doit donc être une exhortation à l'apostolat, au martyre, à la sainteté, et nous devons rivaliser d'émulation pour réduire en actes ce que nous ne faisons que célébrer en ce jour.

C'est donc entrer dans l'esprit de cette fête et aussi satisfaire le vœu de votre piété que d'envisager mon sujet à son point de vue pratique et par rapport à l'exercice du zèle. (Si ce n'est pas à l'occasion d'une fête de saint, on omettra ce qui précède.)

Pour que vous ne pensiez pas, M. F., que l'apostolat laïque au XIXe siècle, n'est qu'une belle spéculation, une flatterie à votre adresse et l'un de ces grands mots vides de sens, comme il s'en débite tant aujourd'hui, je vais vous montrer sur quels motifs solides il se fonde et de quels puissants moyens de propagande il dispose. 1° *trois motifs ;* 2° *trois moyens.*

Ces trois motifs sont : 1° *la fraternité chrétienne;* 2° *les besoins de l'Eglise ;* 3° *le prosélytisme du mal.*

Les trois moyens sont : 1° *la prière;* 2° *l'action;* 3° *l'union.*

Ier POINT.

MOTIFS DE L'APOSTOLAT DES FIDÈLES.

1re SUBDIVISION. — La fraternité chrétienne.

1° FRATERNITÉ. S'il est vrai, M. F., qu'il doive y avoir un apostolat laïque, auxiliaire et supplément du sacerdoce, ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, une nouveauté dans l'Eglise, une chose inventée pour les circonstances et les besoins religieux d'une époque. Non, c'est une vérité reçue et pratiquée de tout temps, un devoir sacré qui a sa source plus haut, dans les rapports de fraternité et d'amour qui unissent les hommes entre eux pour n'en faire qu'une seule et même famille dont Dieu est le père. Si nous sommes frères, nous sommes solidaires, car la fraternité entraîne la solidarité; nous répondons les uns pour les autres; nous avons notre part dans le bien et aussi dans le mal que font nos semblables. Tous, tant que nous sommes, quoiqu'à des degrés divers et dans une mesure plus ou moins large, tous, prêtres et laïques, nous avons charge d'âmes. Le commandement de Dieu là-dessus est positif; il a ordonné à chaque homme en termes exprès de veiller au salut de son prochain, il lui a dit : *Sanguinem ejus de manu tua requiram* (Ezech. III. 18, 20). Et lorsque renchérissant sur ce précepte, déjà écrit à l'Ancien Testament, il y a, dans le Nouveau, ajouté la loi d'amour : *Diliges proximum tuum sicut teipsum,* qu'a-t-il fait que de confirmer et rendre plus étroite encore et plus sacrée pour tous l'obligation du zèle?

2° CHARITÉ. Sans le zèle, sans l'esprit d'apostolat, pas de vraie charité ou du moins de charité complète. Non, vous n'aimez pas votre semblable comme vous le devez, si vous n'avez point son salut à cœur et si vous ne faites rien pour le procurer. En vain vous le rassasiez des restes de vos somptueux banquets; en vain vous couvrez sa nudité des dépouilles de votre luxe; en vain vous préparez à sa vieillesse un asile hospitalier, en vain même lui prodiguerez-vous l'or et l'argent à pleines mains. Si vous ne faites que cela, vous n'avez que peu fait; ce n'est que la moindre partie, la moitié tout au plus de la charité chrétienne.

Voulez-vous donc la pratiquer tout entière selon le précepte divin? Outre le pain du corps, le verre d'eau froide de l'Evangile, l'aumône d'une obole, donnez encore à votre frère le pain de l'âme, l'eau de la vie éternelle, l'aumône de la vérité. Car l'homme ne vit pas seulement de pain matériel, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Si cette obligation est commune à tous, combien n'est-elle pas plus rigoureuse pour vous, pères et mères de famille qui devez engendrer vos enfants, non-seulement selon la chair, mais selon l'esprit; pour vous qui enseignez la jeunesse et qui avez la charge redoutable de former son cœur à la vertu en formant son esprit à la science; pour vous qui avez reçu du ciel, pour le bien général et universel de la société, la grande et noble mission du commerce, de l'industrie et des arts, et qui ne peut être vraiment sociale qu'autant qu'elle est religieuse; pour vous encore qui occupez des dignités, qui avez un grand nom, choses qui donnent tant de crédit et d'influence pour le bien comme pour le mal, et qui n'avez été si haut placés dans l'ordre social, qu'afin que votre lumière luise devant les hommes et qu'en voyant vos œuvres ils glorifient votre Père qui est au ciel.

2e SUBD. — Les besoins de l'Église.

L'indifférence et le doute, voilà les deux grandes hérésies de notre âge... Le blasphème, la violation du dimanche, le mépris de toute autorité, le dévergondage de la littérature, le sensualisme, le paganisme des mœurs, le culte à peu près exclusif des intérêts matériels, tel est en deux mots le résumé de notre situation morale.

Et si nous portons plus loin nos regards jusqu'au delà des mers, que verrons-nous? Combien de nations sont encore assises à l'ombre de la mort... (*Tableau des peuples encore idolâtres*).

Or, je vous le demande, M. F., pour tant de maux à guérir, pour tant de besoins à satisfaire, suffit-il du clergé, réduit à ses propres forces? Quel que soit son dévouement et son zèle, peut-il tout faire, être partout à la fois, occuper tous les postes, soutenir tous les assauts? Non.

Il faut donc, au dessous du premier sacerdoce, un sacerdoce secondaire qui en soit comme le supplément et l'auxiliaire, le sacerdoce des fidèles. A côté de la mission du prêtre, il y a la mission du laïque; je veux dire que le laïque doit venir en aide au prêtre, lui préparer la voie, aplanir les obstacles à son ministère, le seconder dans ses œuvres de zèle. Je veux dire, et c'est le beau mot de Tertullien, que dans cette grande mêlée des intelligences, dans ce duel à mort entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre le rationalisme et la foi, *tout chrétien est soldat* et doit payer de sa *personne.*

3e SUBD. — Le prosélytisme du mal.

Quels motifs d'émulation pour le bien dans tout ce que fait aujourd'hui le prosélytisme du mal! Il forme des associations, il organise des concerts et des danses au profit du vice, il a ses fêtes, ses pompes, ses représentations d'immoralité, ses grands scandales; et le zèle du bien craindrait de se montrer! Le prosélytisme du mal fait gémir ses presses infatigables sous le poids de livres corrupteurs, et la propagande catholique serait vaincue par la propagande protestante! Non, vous n'aurez pas moins de zèle pour le salut de vos frères que d'autres n'en ont pour leur perte. Croisés de la foi, vous ne reculerez pas devant les croisés de l'impiété.....

IIe POINT.

MOYENS POUR L'EXERCICE DE CET APOSTOLAT.

1re SUBDIVISION. — La prière.

La prière, par le Médiateur divin, est le premier moyen, le moyen infaillible. Déjà même avant la venue du Sauveur, la prière était une force invincible, une toute-puissance, tout un apostolat pour le salut des hommes. Abraham prie, et Sodome et Gomorrhe eussent été épargnées s'il s'y fût seulement trouvé dix justes. Moïse prie et tout un peuple dont Dieu avait juré la perte échappe à l'anathème.

S'il en était ainsi sous l'ancienne loi, qu'est-ce maintenant sous la loi de grâce et d'amour où nous pouvons prier avec notre Seigneur J. C.?

Aussi que de conversions, que de grâces obtenues par la prière chrétienne depuis le Calvaire!

Toujours persécutée, l'Eglise, reine pacifique et désarmée, ne sait pas repousser la force par la force; que fait-elle? Elle prie, elle fait prier ses enfants et toujours elle triomphe. Priez aussi, M. F.....

2e SUBD. — L'action.

La prière ne suffit pas, M. F., il faut l'action et une action patente et publique. Le caractère propre du christianisme, et qui met une si grande différence entre lui et la philosophie sa rivale, c'est d'être essentiellement pratique.

Jamais ce caractère du christianisme a-t-il mieux paru que de nos jours? Jamais y eut-il une telle efflorescence d'œuvres de zèle écloses à son soleil vivifiant? Jamais tant de moyens ni de genres d'apostolat pour les laïques eux-mêmes. Et pour en citer quelques-uns des plus en vogue : Quel apostolat que la Conférence de S. Vincent de Paul? Quel apostolat que cette Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie? Quel apostolat que la presse vouée aux intérêts religieux et sociaux? Quel apostolat que les Œuvres de S. Fr. Xavier, de S. Fr. Régis, du Bon-Pasteur, des Bons livres, des Bibliothèques paroissiales, de la Progation de la foi? Que dire de tant d'associations ou de confréries pieuses, où la ferveur se ranime, où la charité s'enflamme et où le zèle se communique et se propage par l'irrésistible et sainte contagion des bons exemples. Je m'arrête, M. F., car il vous est bien plus facile à vous de multiplier les Œuvres du prosélytisme religieux qu'à moi de les énumérer du haut de cette chaire. Or associez-vous à ces Œuvres.

3e SUBD. — L'union.

Prions, M. F., et agissons; et pour prier et pour agir avec plus d'ensemble et de succès, unissons-nous, car l'union fait la force. Rallions-nous pour la lutte, plus nombreux et plus dévoués que jamais, à l'épiscopat qui a été posé dans le monde pour gouverner l'Eglise de Dieu; unissons-nous, enfants de la France, à cet épiscopat français, notre orgueil et notre joie, et par l'épiscopat, au centre de l'unité d'où il tire lui-même toute sa splendeur et sa force; à ce siége apostolique où Pierre est plus vivant que jamais dans la personne de son successeur, et d'où rayonne aujourd'hui tant d'espérances et de gloire.

DISCOURS

EN FAVEUR DE L'ŒUVRE DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS.

(M. L'ABBÉ DUQUESNAY, *chanoine de Paris.*)

TEXTE.

Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia.

EPH. V. 32.

Chargé de parler aujourd'hui en faveur d'une *Œuvre* qui s'adresse particulièrement aux pécheurs et aux pauvres, je le ferai avec la bonté et la miséricorde que Dieu exige du bon pasteur : *Ego sum pastor bonus.* Pour vous, M. F., soyez, de votre côté, d'une grande indulgence pour ceux de nos frères qui nous paraissent plus coupables et plus faibles que nous, ayez pitié d'eux; essayons ensemble de les guérir; travaillons à sauver leurs pauvres âmes; soyons les vrais disciples de celui qui alla à la recherche de la brebis égarée et qui la rapporta sur ses épaules.

Fondée à Paris, en 1826, *Œuvre de S. François Régis* compte déjà plus de trente ans d'existence, et Dieu sait tout le bien qu'elle a opéré. De Paris, elle s'est étendue par toutes nos villes, et, on peut le dire, par toutes les villes principales de l'Europe. Vous comprenez, M. F., qu'en raison de la nature et du nombre de ses travaux, cette œuvre a besoin, pour se soutenir, de sommes considérables et ce n'est guère qu'à la charité chrétienne qu'elle peut devoir son pain de chaque jour. Voilà le but de notre assemblée de charité.

Quand vous m'aurez entendu, vous comprendrez mieux, je l'espère, et l'importance de notre Œuvre, et aussi le besoin que nous avons de votre concours. Pour cela, M. F., nous envisageons l'*Œuvre de S. François Regis* sous son triple rapport : avec la patrie, avec la religion et avec les individus auxquels elle adresse particulièrement des bienfaits.

L'*Œuvre de saint François Régis* est : 1° *une Œuvre éminemment patriotique;* 2° *éminemment religieuse;* 3° *éminemment charitable.* Voilà tout mon plan.

Ier POINT.

L'ŒUVRE DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS EST UNE ŒUVRE ÉMINEMMENT PATRIOTIQUE.

1re SUBDIVISION. — **Elle légitime des unions, coupables jusque-là, impuissantes à fortifier le corps de la patrie.**

La société, l'Etat, la patrie peut être envisagée comme comme composée d'un corps et d'une âme. Le corps de la patrie se constitue par l'agrégation de familles liées entre elles par l'unité de langage, de territoire et de gouvernement. Plus le nombre de familles unies de ce triple lien sera considérable, plus le corps de la patrie sera puissant. Or, l'union coupable ne forme pas la famille. Sans doute il y a bien un lien extérieur comme dans le mariage civil et religieux; il y a bien aussi, si vous le voulez, un certain amour, car enfin ces deux êtres se réunissent librement. Mais, pour qu'il y ait société conjugale, il faut que cette union soit permanente, il faut qu'un pouvoir supérieur intervienne entre ces deux êtres réunis par affection et par sympathie, afin de perpétuer cette union. Sans cela elle ne sera jamais qu'éphémère.

2e SUBD. — **Elle légitime des unions qui tendent à énerver et à anéantir l'âme de la patrie.**

L'âme de la patrie, ce sont les vertus des citoyens, c'est l'amour, le dévouement, l'obéissance et le respect aux lois. Or, ces époux coupables sont les ennemis des bonnes mœurs, ils sont les ennemis des lois ou au moins de cette partie de la législation qui règle les rapports des époux; ils travaillent donc d'une manière souterraine à énerver et à anéantir l'âme de la patrie...

Vous le voyez, M. F., le mariage naturel ne fait rien pour la patrie, il ne l'augmente pas d'une seule famille et il énerve les vertus qui font l'âme de la société. Aussi voyons-nous par l'histoire que les grandes nations ont toujours professé le respect des mœurs... Ainsi donc cette *Œuvre de S. François Régis* est éminemment patriotique, puisqu'elle combat avec efficacité ce principe dissolvant de nos sociétés modernes. Attachez-vous donc à cette œuvre, citoyens dévoués à votre pays, donnez-lui votre obole afin qu'elle prospère.....

IIe POINT.

L'ŒUVRE DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS EST UNE ŒUVRE ÉMINEMMENT RELIGIEUSE.

1re SUBDIVISION. — **État déplorable, sous le rapport religieux, des époux coupables.**

Ces malheureux époux ne recherchent que les jouissances des sens, ils ne peuvent donc pas aimer Dieu qui est tout esprit; leurs cœurs ne peuvent pas être sensibles aux joies toutes spirituelles de la religion. Aussi, le plus ordinairement, sont-ils étrangers à toute idée religieuse. Bien plus, il s'en trouve hélas! parmi eux qui sont à l'égard de Dieu et de la religion dans un état de haine et de rage comprimée. Cela se conçoit, il y a des hommes qui ne peuvent pas commettre le mal tranquillement, en paix et avec sécurité. Alors ils s'efforcent de devenir impies, ils outragent, ils calomnient, ils blasphèment tout ce qui est saint.....

2e SUBD. — **Moyens qu'emploie l'Œuvre pour guérir ces pauvres âmes.**

Il faut que je vous dise en détail tous les moyens que l'*Œuvre de S. François Régis* emploie pour venir au secours de ces pauvres âmes.

D'abord, elle guérit l'ignorance des âmes par une instruction régulière et suivie. Chaque dimanche, autour de l'autel, elle réunit tous ses pauvres; un prêtre célèbre au milieu d'eux le saint sacrifice. Puis, ce même prêtre, heureux apôtre, continuateur de l'œuvre de J. C., ce même prêtre évangélise; il parle au cœur de son auditoire et cela est bien facile. J. C. a toujours été si bon à l'égard des pauvres, et puis les pauvres rencontrent si rarement une âme qui leur soit sympathique, que, dès qu'ils la trouvent, ils s'y abandonnent de suite. Afin de soutenir leur émulation, on distribue des récompenses. M. F., nous avons assisté à cette réunion, et nous n'avons pu retenir nos larmes. C'était deux jeunes époux qui s'avançaient; au nom de la religion, on les félicitait de leur fidélité, on leur donnait des vêtements, de chaudes couvertures pour eux et leurs petits enfants. C'était un vieillard à cheveux blancs, marié la veille, qui, lui aussi, venait recevoir son prix d'assiduité et de vertu. Et puis, après que toutes les récompenses étaient distribuées, il fallait voir tout ce bon peuple accourir, entourer, presser l'homme de charité, demander, pour les petits enfants restés à la maison, de pieuses images et des livres d'instruction religieuse. Et toute cette délicieuse scène se passait dans la maison du Seigneur, sous les regards de J. C.

Nous veillons encore, dans notre Œuvre, à ce que les enfants fréquentent les écoles religieuses. Quelquefois, souvent même, nous leur procurons la grâce du saint baptême; quelquefois même nous la procurons au père et à la mère et, le plus souvent, nous leur faisons faire la première communion. Avant de les unir à la créature, nous les unissons à Dieu. Quelquefois aussi le bon Dieu s'est servi de nous pour ramener dans le sein de l'unité catholique des âmes que le malheur de leur naissance semblait avoir éloigné pour toujours. Enfin, et je n'entre dans tous ces détails que pour vous amener à cette déclaration, c'est que notre *Œuvre de S. François Régis* est une Œuvre fondamentalement chrétienne. Après l'Œuvre de la Propagation de la foi, je ne sache pas qu'il y en ait une autre plus chrétienne que celle-ci.

IIIe POINT.

L'ŒUVRE DE SAINT FRANÇOIS REGIS EST ÉMINEMMENT CHARITABLE.

Notre Œuvre procure à ceux auxquels elle s'adresse deux biens, faute desquels ils ne sauraient être heureux, humainement parlant. Elle leur donne : 1° *des affections;* 2° *la considération publique.*

1re SUBDIVISION. — **L'Œuvre donne aux individus des affections.**

Les époux coupables sont des êtres sans affection. Comment peuvent-ils s'aimer avec pureté, avec sentiment, comme J. C. aime son Eglise? L'amour conjugal, c'est une sainte et délicieuse affection. Quel bien c'est donc leur faire que de créer en eux ce saint amour conjugal. Quelle aumône que celle qui donne de l'amour, de l'estime, de la confiance! Ah! Dieu seul peut faire une pareille aumône! Aussi, M. F., que faisons-nous? Nous amenons les époux coupables au pied des saints autels, et là le miracle s'opère avec la bénédiction du prêtre. La passion de l'amour conjugal éclate alors dans ces âmes; voilà qu'ils s'aiment, qu'ils s'estiment, qu'ils s'honorent. Ils ont confiance l'un dans l'autre; ils s'aiment comme vous vous aimez, époux chrétiens, ils s'aiment comme J. C. aime son Eglise.

2e SUBD. — **L'Œuvre leur donne la considération publique.**

Désormais ils sont unis par des liens légitimes. C'est un époux, c'est une épouse, c'est une famille constituée comme toutes celles de la cité, et l'honneur et la considération leur reviennent.

APPEL EN FAVEUR DE L'ŒUVRE. J'abandonne les autres considérations et je vous demande en ce moment avec instance, M. F., pour nos pauvres, deux choses que vous pouvez accorder : 1° *vos prières;* 2° *votre or.* Vos prières, oui, priez pour nos pauvres, afin qu'ils profitent de ces avances de la grâce; priez aussi pour les administrateurs de l'Œuvre. Votre or, c'est la seconde aumône, et elle nous est indispensable. Cette Œuvre a des besoins considérables pour se soutenir : il y a des frais de correspondance, il y a des droits énormes à payer. Quelquefois, pour marier un homme, ici dans Paris, nous sommes obligés d'aller jusqu'au bout de l'Europe pour chercher un papier.

Vous le comprenez, nos travaux ont été considérables. Aujourd'hui nous n'avons plus rien. A l'heure qu'il est, je ne dis pas des centaines, mais des milliers de pauvres demandent l'aumône que vous allez leur faire. Depuis son existence, l'*Œuvre de S. François Régis* a ramené aux bonnes mœurs, à Paris seulement, plus de trente-huit mille individus et a fait légitimer dix-sept mille enfants. Donnez donc, donnez beaucoup. Oh! Mesdames; comme S. Vincent de Paul, je convoite vos diamants... Donnez cela aux pauvres de J. C... Vos pierres précieuses, vos riches bagues.....

DISCOURS SUR L'ŒUVRE DES ÉGLISES.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

TEXTE.

Zelus domus tuæ comedit me.

PS. LXVIII. 10.

Je veux aujourd'hui, M. F., vous parler du soin de notre église, de son embellissement, de sa restauration, de sa décence, enfin de tout ce qui peut contribuer à la majesté du culte divin.

Je le dirai sans déguisement, si l'on excepte un petit nombre de paroissiens qui se distinguent par le zèle et la sainte jalousie de la maison de Dieu, la plupart des fidèles semblent ne pas apprécier le mérite de cette Œuvre que, pour rendre avec précision ma pensée, j'appellerai l'*Œuvre des églises*.

Ce n'est pas que vous soyez, en général, moins généreusement disposés pour les œuvres de piété et de miséricorde. Vous donnez aux pauvres, vous faites prier pour les morts avec une charité digne de votre foi. Mais, par je ne sais quelle fausse appréciation du mérite des œuvres, vous vous montrez peu sensibles et presque indifférents au triste état d'abandon et de dénûment où gémit notre église. Je vais donc essayer de vous faire comprendre tout le mérite qu'il y a à embellir la maison de Dieu.

I.

L'ŒUVRE DES ÉGLISES A POUR OBJET D'ASSISTER N. S. J. C. DANS SON TABERNACLE.

C'est une œuvre digne de toute louange, que de secourir l'indigent, de couvrir sa nudité, de recueillir l'étranger, de soulager le malade, de visiter le prisonnier, mais, M. F., ne faut-il pas aussi assister N. S. J. C.?

Dans cette vie eucharistique où il s'oublie lui-même et s'efface, Dieu sans éclat, soleil sans rayons, ne voyez-vous pas qu'il est pauvre, qu'il est nu, dépouillé de cette gloire qui fait son vêtement? *Amictus lumine sicut vestimento* (Ps. CIII. 2), et voulez-vous ne laisser à ses mystères d'autres voiles que les ténèbres qui cachent sa majesté? Ne voyez-vous pas qu'il est étranger, qu'il est du ciel et non de ce monde, où il ne *passe que pour faire le bien*? (Act. X. 38.) Et ne voulez-vous pas offrir une demeure spacieuse et parée : *Cœnaculum grande stratum* (Marc. XVI. 15), à ce visiteur auguste qui vient à vous de si loin et *qui descend de si haut* (Luc. I. 78) jusqu'à votre néant? Ne voyez-vous pas qu'il est prisonnier dans ce tabernacle où son amour le tient enchaîné? et ne voulez-vous pas éclairer, embellir l'obscurité de sa solitude et orner du moins de quelques fleurs les liens volontaires de cet aimable et généreux captif de nos âmes? Ne voyez-vous pas enfin qu'il vient à vous dans son infirmité, dans un état d'humiliation et de faiblesse, et que rien n'annoncera sa présence parmi les mortels, si la beauté de son temple, la décoration de son sanctuaire ne publie que, pour s'être abaissé, il n'en est pas moins le Dieu de puissance et de grandeur?

II.

L'ŒUVRE DES ÉGLISES ÉGALE LES PLUS SAINTES VERTUS.

L'émulation pour la beauté de la maison du Seigneur nous fait pratiquer les œuvres qui nous sont les plus chères, elle égale les plus saintes vertus, elle les surpasse même, puisqu'elle renferme en elle seule toute leur gloire et tout leur prix. Ah! si nous comprenions la grandeur de ce Dieu qui nous honore de sa présence, qui nous prévient de sa familiarité, qui se fait Emmanuel!

III.

L'ŒUVRE DES ÉGLISES CONCOURT A L'ÉDIFICATION, A L'INSTRUCTION ET A LA CONSOLATION DES FIDÈLES.

1. EDIFICATION. N'est-il pas vrai que vous vous sentez plus recueillis, plus disposés à prier, plus rapprochés de Dieu, s'il est permis de le dire, devant un autel paré avec une noble simplicité, dans une église convenablement ornée, tenue avec une propreté décente et pourvue de tous les objets propres à inspirer la piété, que dans ces sanctuaires désolés, plus semblables à une maison abandonnée qu'à la maison de Dieu, plus faits pour contrister la foi que pour l'exciter, où les yeux ne s'arrêtent que sur des tableaux déchirés, des images mutilées, des peintures à demi effacées, des murailles noircies et dégradées, une chaire, des autels croulant de vétusté?

2. INSTRUCTION. Une église parée avec décence, entourée de soins et d'honneurs, n'est-elle pas une prédication éloquente qui, en s'emparant de nos sens, touche, élève, remue notre âme, lui suggère une haute idée de Dieu, la remplit du respect de sa présence, et imprime dans notre cœur un vif sentiment de sa crainte et de son amour?

3. CONSOLATION. Je ne veux pas, M. F., vous gagner par la persuasion de la gloire humaine, mais pourtant quelle douce satisfaction pour de zélés paroissiens que de pouvoir se dire : « Jusqu'à nos jours, la maison de Dieu offrait l'aspect de l'indigence, de la désolation et de la ruine; dociles à la voix de Dieu, nous nous sommes animés à l'œuvre; nous avons mis en commun nos sueurs et les tributs levés sur le trésor de notre pauvreté. Le Ciel a béni nos travaux; le voilà cet édifice que nos deniers ont fondé, que nos mains ont construit, que l'étranger admire, que nos voisins nous envient, qui fera chérir notre mémoire par nos derniers neveux, appelés à jouir, de génération en génération, du fruit de nos sacrifices! Sans doute, ô mon Dieu! nous avons à nous faire pardonner bien des fautes, bien des erreurs; mais nous pouvons nous rendre le témoignage, avec le Roi-Prophète, que nous *avons aimé la beauté de votre maison, le lieu très-saint où habite votre gloire* (Ps. XXV. 8), et ce monument de notre foi, s'élevant vers le ciel comme une prière éternelle, fera descendre sur nous la grâce et la miséricorde. »

IV.

L'ŒUVRE DES ÉGLISES EST UNE ŒUVRE PERSONNELLE A CHAQUE FIDÈLE.

L'église n'est pas seulement la maison de Dieu; elle est aussi la vôtre; oui, votre propre maison, autant et plus que celle que vos ancêtres vous ont transmise par héritage. De même que vous avez une maison, dite *commune*, pour y traiter des affaires civiles, de même vous avez une maison sainte pour y traiter des intérêts de la famille spirituelle. L'église de Dieu est tellement la maison du chrétien qu'il n'est point de circonstance solennelle, point d'actes importants de sa vie qui ne soient consacrés dans son enceinte! Là, vous avez pris une nouvelle naissance; là votre enfance a été nourrie du lait de la divine sagesse; là, vos alliances ont été bénies; là..... (*continuer l'énumération*). Ainsi donc, ce que vous faites pour l'entretien des églises, vous le faites pour vous; quand vous ajoutez un ornement à la maison du Seigneur, c'est votre propre demeure que vous embellissez.

V.

MODIQUE OFFRANDE DEMANDÉE POUR L'ŒUVRE.

Au reste, nous ne demandons pas que vous vous imposiez des sacrifices au-dessus de vos forces. Nous connaissons la modicité de vos ressources. Que vous demandons-nous donc? Que vous comptiez l'entretien et la sollicitude de l'église au nombre des premières et des meilleures œuvres; que vous leur réserviez une part dans vos libéralités et vos dispositions charitables. Que vous demandons-nous? Que vous retranchiez quelque parure sur la vanité, pour faire servir ces dépouilles de l'Égypte à l'ornement du temple; que vous contribuiez à cette œuvre excellente du travail de vos mains, quand vous ne pouvez y contribuer de votre or; que les doigts des jeunes vierges et de vos épouses s'exercent à apprêter les tissus, à entretenir dans un état de propreté et de blancheur les voiles consacrés au service de l'autel; que tous ensemble vous fassiez effort pour pourvoir aux nécessités du culte divin, à la décente célébration des saints mystères, à la convenable administration des sacrements, à l'entretien de cette lampe qui annonce la présence de Dieu, qui fournit le feu pour le sacrifice; de cette lampe, symbole de vos cœurs, qui luit et brûle jour et nuit devant l'autel, comme pour vous y représenter et vous y suppléer, comme pour y témoigner de votre regret de ne pouvoir brûler comme elle et vous consumer sans cesse devant la face de Dieu!

VI.

CONCLUSION. — ZÈLE DU TEMPLE SPIRITUEL.

Mais en recommandant, M. F., à votre zèle et à votre piété le soin de vos églises, nous n'aurions rempli qu'imparfaitement le devoir de notre ministère, si nous ne vous exhortions en même temps à ne pas négliger ce sanctuaire invisible qui est aussi, dans un sens plus parfait et plus élevé, le temple de Dieu; j'entends parler de vos âmes, dont les temples matériels tirent en partie leur sainteté. Une église parée et décente est belle sans doute, mais elle charme surtout mes yeux parce que j'y vois la figure d'une âme ornée de toutes les vertus. Qui me donnera la force de vous introduire dans ce sanctuaire auguste, de vous en faire contempler les richesses et les merveilles? Là aussi s'élève un édifice, édifice spirituel, de l'aspect le plus régulier, soutenu, comme sur autant de colonnes, par les vertus de force, de tempérance, de prudence et de justice. La foi en a posé les fondements, la sainte espérance le porte jusqu'aux cieux; la divine charité en couronne le faîte, la pureté en revêt les murs d'une éclatante blancheur; la doctrine, la résignation, la patience en remplissent toute l'enceinte des plus suaves parfums. Ah! M. F., prenez garde que rien de souillé n'approche de ce temple! Vous réaliserez ainsi, et dans un sens plus spirituel qu'il ne l'entendait, le vœu de l'apôtre S. Pierre, qui demandait que l'on *dressât trois tabernacles* sur le Thabor. En fondant vos églises et le tabernacle de Dieu dans vos âmes, vous aurez préparé le tabernacle de vos âmes pendant l'éternité.

DISCOURS

SUR L'AUMONE PAR L'ASSOCIATION.

(LE-CARDINAL GIRAUD, *Tribune sacrée.*)

TEXTE.

Diliges proximum tuum sicut teipsum.

MATTH. XXII. 39.

Après la promulgation de ce sublime précepte que recommandent à la fois la religion et l'humanité, d'où vient que tant d'infortunés manquent de secours ou n'en reçoivent que d'insuffisants? D'où vient que tant de souffrances restent sans soulagement? Nous ne tairons pas la vérité, puisque cette vérité peut être utile. Le mal, c'est que notre charité individualisée, fractionnée et amoindrie par ces moindres proportions, opère isolément, au lieu d'agir avec cette force, cet ensemble, cette intelligence que lui donnerait le concours des volontés et de la centralisation des ressources. Déjà des voix amies du pauvre ont fait entendre, à ce sujet, des paroles généreuses. Quand l'humanité met en lumière des idées sages et élevées, c'est un devoir pour la religion de lui prêter son appui, et nous remplirons ce devoir d'autant plus volontiers que le vœu de l'humanité est ici de tout point conforme à l'esprit de l'Evangile.

Je viens donc, dans cette instruction, vous montrer combien est efficace et avantageuse l'*aumône faite par l'association.*

Ier POINT.

DU PRINCIPE D'ASSOCIATION CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME.

1re SUBDIVISION. — **Puissance de ce principe.**

La puissance du nombre, jointe à l'unité de vues et d'action, à tel objet qu'elle s'applique, est la première des puissances et ne connaît de limites que celles du possible. On s'associe dans un intérêt d'industrie, et les marais se dessèchent, et des champs, jusqu'alors infertiles, se couvrent de moissons et de troupeaux, les routes s'alignent, les canaux se creusent, les vallées se comblent. On s'associe pour l'extension du commerce, et les capitaux s'agglomérant appellent la confiance et centuplent le crédit. Le dirai-je? On s'associe pour le triomphe, pour la propagation d'une idée, d'un principe, d'un système, souvent faux en lui-même et dans ses résultats.

Pourquoi ne s'associerait-on pas pour la bienfaisance, pour la charité, dont le propre caractère est de relier et d'assimiler les hommes? Parce que les enfants du siècle ont exploité avec une sorte de fureur l'idée de l'association, qu'ils en ont quelquefois abusé, il ne faut pas que les enfants de lumière la tiennent pour suspecte. En s'emparant de cette idée féconde, la religion ne fait que reprendre un bien qui lui appartient en propre.

2e SUBD. — **Le principe de l'association est tout évangélique.**

Le Sauveur du monde insiste sans cesse, dans ses instructions, sur la nécessité de l'union entre les frères; il recommande la prière, mais il reconnaît plus de mérite et promet plus de faveurs à celle qui sera faite en commun par plusieurs fidèles assemblés. Quand il établit son Eglise, il a soin de lier toutes les parties de ce grand édifice, en les faisant reposer sur la même pierre.

L'Eglise s'est montrée fidèle au principe qui l'a fondée. Que sont les premiers chrétiens réunis à Jérusalem? Une association d'hommes *saints, où tout est mis en commun* (Act. IV. 32). Sont-elles autre chose que des résultats de l'association, ces grandes œuvres, ces immenses bienfaits du génie catholique, qui commandent l'admiration de ses ennemis eux-mêmes?

IIe POINT.

DU PRINCIPE D'ASSOCIATION APPLIQUÉ A LA BIENFAISANCE.

Appliqué à la dispensation des aumônes, il est aisé de voir combien le principe de l'association serait fertile en résultats favorables à l'humanité souffrante, soit par la répartition mieux entendue des secours, soit par l'augmentation des moyens de l'accroissement des ressources. Tous les deniers que vous destinez au soulagement du malheur, versés dans un trésor commun, qui serait le patrimoine du pauvre, rappelleraient ces heureux temps de la primitive Eglise, où un fonds unique et central, grossi de tous les tributs recueillis dans les diverses Eglises de l'Asie et de la Grèce, pourvoyait aux besoins des pauvres, ou, pour parler le langage admirable de S. Paul, *des saints de Jérusalem* (Philipp. VII).

1re SUBDIVISION. — **Impuissance de l'aumône privée.**

Vous avez des jours réglés où vous distribuez, à votre porte, à tous ceux qui viennent y tendre la main, la part que vous avez assignée à l'assistance du pauvre. Cette prévoyance est louable, cette action est pleine de mérite. Mais le pauvre a faim tous les jours, et vos facultés ne vous permettent pas de l'assister tous les jours. — Vous lui donnez du pain. Mais le pauvre ne *vit pas seulement de pain.* Vous lui donnez une pièce de monnaie. C'est beaucoup sans doute, mais que peut-il faire avec cette obole pour sa propre subsistance, pour celle de sa femme et de ses enfants? — Vous donnez sans exception à toutes les mains qui s'ouvrent pour recevoir. Mais tous les malheureux ne sont point à votre porte. — Vous donnez; mais ne donnez-vous pas quelquefois sans discernement? — Vous donnez indifféremment, mais au préjudice du vrai pauvre dont la part est nécessairement réduite. —Vous donnez, mais ce n'est pas du travail à des bras robustes; mais ce n'est pas un bouillon fortifiant à ce vieillard usé. —Vous donnez, mais ce n'est pas le bois, le sel, le linge, le loyer, les médicaments, toutes choses de première nécessité dont le pauvre ne peut pas plus se passer que le riche.

2e SUBD. — **Grands avantages de l'aumône par l'association.**

Dans cette œuvre d'association charitable, telle que nous la comprenons, ces erreurs ne seraient pas possibles. Là seraient *explorées* avec un soin religieux *toutes les parties faibles et souffrantes de cette terre* de misères et de larmes; là, tous les besoins seraient connus, toutes les détresses comptées, chaque famille indigente inscrite avec un état des membres qui la composent et de ses moyens de subsistance. Là viendraient chaque jour ceux qui peuvent venir recevoir, et mieux encore consommer sur le lieu même, la part de comestibles qui leur serait assignée. De là partiraient des secours de toute nature pour les malades, les infirmes, les pauvres honteux. Là, des ateliers seraient ouverts pour les indigents valides qu'un salaire assuré encouragerait au travail, et qui finiraient par trouver un goût plus savoureux au pain qu'ils auraient gagné à la sueur de leur visage. Là, encore, dans la saison rigoureuse, des chauffoirs publics recevraient par sections les pauvres de la cité, et tandis que leurs membres engourdis se ranimeraient au foyer commun, de sages conseils, de chrétiennes instructions, de pieuses lectures éclaireraient, consoleraient, échaufferaient leurs âmes, les formeraient à des habitudes d'ordre, d'économie, de tempérance, et l'aumône spirituelle se joignant à l'aumône corporelle, ils apprendraient du moins à porter plus légèrement leurs maux, si l'on ne pouvait entièrement les guérir.

IIIe POINT.

RÉFUTATION DES OBJECTIONS CONTRE CE PROCÉDÉ.

Nous n'ignorons pas, M. F., que plus d'une objection s'élève contre le projet d'association que nous venons de vous proposer; mais, après les avoir mûrement pesées, vous jugerez comme nous, peut-être, qu'il n'en est aucune qui puisse balancer les avantages qu'il présente.

1° CONSOLATION DE DISTRIBUER SON AUMÔNE. Et d'abord vous seriez privé de la consolation de distribuer vous-mêmes vos charités. Ce sentiment est touchant et respectable. Mais que devez-vous considérer avant tout, en exerçant la miséricorde? Le soulagement du nécessiteux, et s'il vous est démontré que vous atteignez ce but, n'est-il pas digne de votre charité même de renoncer à une satisfaction qui, toute légitime qu'elle est, n'est pas exempte de ces imperfections que l'amour-propre mêle à nos œuvres les plus saintes? Dieu saura discerner votre aumône, et vous n'en observerez que mieux ce conseil de l'Evangile : *Nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua* (Matth. VI. 3).

2° L'USAGE EST TEL. De père en fils la charité s'est ainsi pratiquée dans nos familles, dites-vous. Nous le savons. Mais si cet usage, louable en lui-même, dégénère en abus, à raison de circonstances nouvelles, devez-vous le laisser subsister uniquement par le motif que vous le trouvez établi? Ce qui est bon dans un temps peut ne plus l'être dans un autre. Il y a aujourd'hui plus de pauvres, et la charité individuelle ne suffit plus.

3° PAUVRE D'ADOPTION. Nous avons nos pauvres d'adoption. Mais tous les malheureux ne sont-ils pas vos pauvres? La Providence n'a-t-elle pas confié à tous le soin de tous : *Mandavit unicuique de proximo suo* (Eccli. XVII. 12).

4° EFFET MORAL DE LA VUE DU PAUVRE. Dans l'œuvre qu'on vous propose, rien ne tend à vous priver des hauts enseignements qui sont le résultat du spectacle de la misère. Les pauvres restent au milieu de vous; seulement vous aurez la satisfaction de les voir mieux secourus et plus consolés.

5° DISSIDENCES D'OPINION SUR CETTE ŒUVRE. Mais si la mesure vous paraît utile, pourquoi lui refuseriez-vous votre concours? n'est-ce pas donner un bon exemple et attirer à ce projet ceux qui hésiteraient encore?

6° CONTRÔLE DE L'ADMINISTRATION. Nous voici au point le plus délicat. Vous ne voulez pas que vos aumônes tombent sous le contrôle de l'administration. Nous approuvons ici votre observation. Mais il ne s'agit pas ici d'une *taxe des pauvres*, et chaque souscripteur aurait, de droit, une influence et une action déterminée dans la gestion des deniers.

7° PROJET INAPPLICABLE DANS UNE PAROISSE. Pourquoi ne l'appliquerait-on pas à tous les lieux? Il ne s'agit que de l'établir sur une échelle proportionnée à l'importance de chaque localité. Ne fait-on pas l'aumône dans les villages comme dans les villes et souvent avec plus de zèle et de générosité?

Nous espérons, M. F., que ce projet ne sera pas un vain rêve, et que vous vous empresserez d'établir parmi vous ces *véritables sociétés d'assurance pour la vie* de tant d'infortunés, vos frères selon l'Evangile...

ŒUVRE DES PAUVRES DE LA PAROISSE.

DISCOURS

A L'OCCASION D'UNE QUÊTE POUR LES PAUVRES DE LA PAROISSE.

(M. L'ABBÉ CERTES, *Tribune sacrée.*)

TEXTE.

Quicunque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum, in nomine discipuli, amen dico vobis non perdet mercedem suam.

MATTH. X. 42.

La charité fut le grand spectacle offert au monde par le christianisme dès les premiers jours de son établissement sur la terre. Ses ennemis, étonnés, furent forcés de convenir qu'il y avait quelque chose de surnaturel et de divin dans une religion qui pouvait unir les hommes d'une manière si parfaite et si nouvelle.

Ce qui les frappait surtout d'admiration, c'était le dévouement inépuisable des chrétiens, leur activité à soulager toutes les infortunes, leurs saintes privations et leurs aumônes; cette charité si désintéressée qui ne s'exerçait pas seulement près de leurs frères, mais qui s'étendait à leurs ennemis et à leurs persécuteurs eux-mêmes.

C'est par ces saintes œuvres, M. F., entreprises au péril de leur vie et à travers la contagion de la mort, que nos pères, par la foi, parvinrent à désarmer leurs bourreaux et à convertir leurs ennemis. Continuons la tradition de leurs admirables exemples. Exerçons la charité autour de nous, que nos mains versent l'aumône avec abondance dans le sein de tous les pauvres de J. C., mais en particulier pour ceux qui habitent près de nous, qui sont nos frères à tant de titres....

C'est pour eux que je parle aujourd'hui, c'est pour nos chers pauvres, pour ceux qui souffrent dans cette paroisse. Pour cela je vous exposerai 1° *les motifs qui doivent nous porter à faire l'aumône;* 2° *je réfuterai ensuite les prétextes par lesquels on cherche à s'en dispenser.*

Ier POINT.

MOTIFS DE FAIRE L'AUMONE.

Parmi les motifs qui doivent nous porter à secourir les pauvres, il en est trois principaux que je vais développer dans ce discours : 1° *un motif d'humanité;* 2° *un motif de religion;* 3° *un motif d'intérêt.*

1re SUBDIVISION. — **Motif d'humanité.**

Il ne faut rien moins que les artifices du raisonnement le plus faux ou l'application de l'esprit aux considérations les plus égoïstes pour résister aux sentiments d'humanité, pour étouffer cet élan instinctif qui nous porte à être utiles à nos semblables. Souffrez donc que j'entre dans quelques détails sur un motif aussi propre à exciter votre compassion.

Suivez-moi dans la demeure du pauvre, sur ce grand théâtre de douleur où l'humanité se montre aux prises avec tous les genres d'infortunes; que verrez-vous? Vous verrez des êtres souffrants, tristement étendus sur un peu de paille, noire et humide, attendant avec anxiété les miettes qui tombent de la table du riche. Que voyez-vous encore? un pauvre ouvrier qui gagnait son pain à la sueur de son front, qui soutenait, par un travail dur et sans relâche, sa nombreuse famille; mais, hélas! la maladie est venue mettre un terme à ses profits; sa femme, surchargée d'enfants, ne peut veiller à la fois au berceau du fils et au chevet du père!

Si ce spectacle ne touche pas votre humanité, tournez vos regards vers les pauvres eux-mêmes et admirez leur dévouement. Voyez comme ils se secourent mutuellement; c'est un vieillard qu'ils ont recueilli, dont ils soignent tour à tour les infirmités; c'est un orphelin, qu'un pauvre ouvrier n'a pas craint d'ajouter à ses enfants; c'est une pauvre femme qui conserve avec une sollicitude scrupuleuse quelques gouttes de son lait pour l'enfant abandonné.

Or, vous riches, vous laisseriez-vous vaincre par le pauvre en générosité et en sacrifices?...

2e SUBD. — **Motif de religion.**

Mais ce n'est pas seulement par un motif d'humanité que nous devons secourir les pauvres. A ce motif s'en joint un autre d'un ordre supérieur, un motif de religion. La religion, en effet, ne se contente pas d'en conseiller la pratique, elle en fait à tous un précepte rigoureux. Il est écrit dans les Livres saints: « Lorsque vous recueillerez vos moissons, vous ne ramasserez pas les épis qui seront tombés; les grains qui tombent à terre, vous les laisserez pour les pauvres; c'est moi le Seigneur qui vous l'ordonne. » Et remarquez que ce précepte se trouve répété à toutes les pages de l'Ancien testament, où il est même représenté en action, de la manière la plus distincte. C'est l'exemple de Ruth et de Noémie; c'est Tobie, pauvre et captif, soulageant ses frères sur la terre de l'exil, partageant son pain avec eux, bénissant le Seigneur, malgré la cécité qui est venue l'assaillir au milieu de ses bonnes œuvres!

Mais c'est surtout dans l'Evangile que l'aumône vous est fortement recommandée. Faut-il vous citer tous les textes et toutes les paroles qui vous en font un précepte? Qui n'a pas lu l'histoire du mauvais riche, de cette pauvre femme qui dépose sa faible aumône dans le tronc placé à l'entrée du temple? Je pourrais multiplier ces citations, mais alors il faudrait citer l'Evangile tout entier, parce que l'Evangile n'est qu'une solennelle manifestation de cette belle parole : *Dieu est charité!* C'est donc un précepte formel et rigoureux que nous impose J. C.

3e SUBD. — **Motif d'intérêt.**

Je veux parler ici de votre intérêt spirituel. Sous ce rapport l'aumône faite avec les sentiments qui en font le prix vous produira des mérites auprès de Dieu, et vous évitera des châtiments infiniment plus affreux et plus terribles. A vous, justes, elle vous permettra d'avancer davantage dans la voie du salut, et à vous, pécheurs, cette charité détruira, jusque dans leur racine, vos mauvais penchants; elle sera la prière la plus éloquente que vous puissiez adresser à Dieu, au milieu de vos fautes, comme elle sera aussi la condition la plus indispensable pour en obtenir le pardon.

Et puis, n'avez-vous aucune injustice à vous reprocher? Je veux que votre conscience ne vous reproche rien, mais l'avez-vous bien sondée.

Donnez beaucoup, si vous avez beaucoup; donnez peu, si vous avez peu; mais donnez toujours, puisque à ce prix vous pouvez acheter le ciel; que dis-je, le ciel! Dieu, lui-même, et ne vous étonnez pas de cette expression que j'emprunte à un Père de l'Eglise; car le ciel n'est pas autre chose que la possession de Dieu!

IIe POINT.

PRÉTEXTES POUR SE DISPENSER DE FAIRE L'AUMONE.

Examinons maintenant, et aussi brièvement que possible, les divers prétextes qui nous détournent de l'aumône.

Nous réduisons à trois ces prétextes que nous résumons par ces mots : 1° *prétexte de l'impuissance;* 2° *prétexte de la précaution;* 3° *prétexte de l'orgueil et de la cupidité.*

1re SUBDIVISION. — **Prétexte de l'impuissance.**

On dit qu'on est pauvre soi-même, qu'on n'a pas de superflu, qu'on a besoin de ses revenus pour élever ses enfants, payer ses domestiques, faire honneur à ses dettes, et garder dans le monde le rang où la Providence nous a placés. Qui ose tenir ce langage? C'est sans doute un artisan, un pauvre ouvrier. Je lui demanderai si l'Evangile le dispense d'être compatissant et charitable envers ceux qui sont encore plus pauvres que lui. Mon frère, lui dirai-je, vous avez peu, donnez peu; mais donnez au moins quelque chose; car enfin, vous est-il si difficile de prendre sur votre salaire la plus petite pièce de monnaie pour l'offrir à celui qui ne possède rien dans le monde? Que penser de ce langage quand on est si habile à satisfaire des appétits déréglés, quand on voit dépenser en un seul jour le produit d'une semaine entière de travail dans des orgies où l'homme oublie qu'il est fait à l'image de Dieu.

Et vous, ô riches, direz-vous que vous n'avez pas de superflu?...

2e SUBD. — **Prétexte de précaution.**

Ce prétexte est aussi contraire à la justice qu'aux sentiments de la nature. Vous voulez, dites-vous, parer aux mauvais jours; mais avez-vous pensé à cette parole du souverain Maître : Soyez sans inquiétude pour le lendemain; voyez les oiseaux du ciel, leurs petits ont-ils jamais manqué de pâture?

Mais encore, je veux que votre prétexte de précaution soit raisonnable, il ne vous dispense pas pour cela de faire l'aumône. En effet, cet or et cet argent que vous avez amassé avec tant de peine, dont vous jouissez avec tant d'inquiétude, l'emporterez-vous avec vous au tombeau!

3e SUBD. — **Prétexte d'orgueil et de cupidité.**

Ce dernier prétexte est le plus odieux et le plus injuste. On convient qu'on a de la fortune, mais on veut surpasser tous les autres, on veut occuper le premier rang.

Eh bien! nous dirons à tous ceux qui veulent sortir de leur condition. Vous voulez faire fortune et vous ne faites pas l'aumône; vous êtes chrétiens et vous ignorez que répandre beaucoup c'est récolter beaucoup, que semer peu, c'est se priver d'une récolte abondante. Mais il vous arrivera comme à beaucoup d'autres que le succès avait rendu arrogants, votre fortune vous la verrez s'écrouler, parce que vous avez été durs et impitoyables envers vos frères et que pour cela Dieu ne l'a pas bénie.

Grand Dieu! vous qui tenez dans vos mains puissantes le cœur du riche et le cœur du pauvre, répandez dans celui-ci la patience et la résignation, mais aussi touchez celui du premier de compassion et de générosité. Qu'il en soit surtout ainsi dans cette paroisse où déjà ceux qui le peuvent ont tant de fois ouvert leurs mains bienfaisantes sur ceux qui ont besoin. Nous vous en demandons toutefois une nouvelle preuve en ce jour, M. F.; qu'elle soit éclatante. Montrez-vous les amis et les pères des petits, montrez-vous la providence de l'orphelin, du malade, de la veuve, du pauvre enfin, et Dieu qui récompense le verre d'eau, comme je l'ai dit en commençant, récompensera au centuple les faibles sacrifices que vous vous serez imposés.

DISCOURS

POUR L'ŒUVRE DE LA VISITE DES MALADES.

(LE T. R. P. LACORDAIRE, 1851.)

TEXTE.

Infirmus eram et visitastis me.

MATTH. XXV. 36.

Il m'a paru, M. F., que ces paroles que je viens de prononcer convenaient à l'*Œuvre* qui nous réunit en ce moment, c'est-à-dire, à l'*Œuvre de la visite des malades*.

Vous savez qu'elles sont tirés de cette fameuse parabole où N. S. rend compte de ce qui se passera au moment où il viendra juger chacun selon ses œuvres. Ces paroles seront la formule de bénédiction et la formule de condamnation; et, parmi les œuvres qui ont mérité que Dieu nous fasse miséricorde, est comptée cette *Œuvre de la visite des malades*.

Je pourrais vous peindre la maladie et les raisons de visiter les malades par les circonstances extérieures qui frappent les sens et que nous connaissons tous; mais je crois qu'il vous sera plus profitable, si nous entrons dans le fond de ce mystère de la maladie, si nous nous demandons : 1° *Ce que c'est que la maladie*; 2° *quelle doit être notre conduite par rapport à la maladie*.

Ier POINT.

QU'EST-CE QUE LA MALADIE?

Qu'est-ce que la maladie? Voilà une question, et peut-être la trouverez-vous parfaitement inutile. Car, hélas! nous ne savons tous que trop, par nous-mêmes et par nos parents, par nos amis, par les pauvres et tout ce qui nous entoure, ce que c'est que la maladie. Mais quand je demande ce que c'est, je ne demande pas ce que c'est matériellement, mais ce que c'est devant Dieu.

Or, sous ce point de vue, je dis que la maladie est une des plus grandes miséricordes de Dieu, parce qu'elle est : 1° *une œuvre de rémission*; 2° *une œuvre d'éducation*; 3° *une œuvre prophétique*.

1re SUBDIVISION. — Elle est une œuvre de rémission.

La maladie est une œuvre de rémission de nos péchés, car Dieu a voulu, et c'est la règle de la plus simple justice, qu'aucune faute, si légère qu'elle fût, ne pût être remise sans expiation, sans qu'elle ait été, selon la balance de la justice de Dieu, vengée et punie. Or, nous ne pouvons acquitter cette dette envers la justice que par l'expiation, et l'expiation n'est autre chose qu'une douleur, que quelque chose qui nous fait de la peine, de même que la jouissance est quelque chose qui nous fait plaisir. Eh bien! la maladie est une des expiations, une des douleurs que Dieu nous envoie; mais elle a cela de profond qu'elle est relative à la nature même de nos fautes, que ce sont nos péchés qui opèrent et produisent en nous la maladie; tandis que tous les autres châtiments, ou du moins un grand nombre des autres châtiments de Dieu, sont produits extérieurement par des circonstances qui ne dépendent pas de nous. Au contraire, le péché opère en nous la maladie. Chaque faute nous frappe, pour ainsi dire, intérieurement, par le stylet de la maladie, dans des organes correspondants qui ont été marqués par Dieu, un coup terrible qui, à la longue, produira son fruit.

2e SUBD. — Elle est une œuvre d'éducation.

1° ELLE ABAT L'ORGUEIL DE LA SANTÉ. En second lieu, la maladie est une grâce d'éducation. Toutes nos fautes viennent de l'orgueil et puis de l'attachement aux choses sensibles, de la sensualité. Or, précisément, la maladie attaque notre orgueil de la manière la plus sensible, et nous révèle le peu que nous pouvons et le peu que nous sommes. Devant la maladie s'éteint l'orgueil de la santé. Chose bizarre! l'amour-propre est si grand en nous que nous avons de l'orgueil de nous bien porter; que, quand nous nous sentons libres, actifs, puissants, commandant à nos actes extérieurs, nous sommes involontairement saisis d'une sorte de satisfaction qui n'est pas autre chose qu'un mouvement de vanité et d'orgueil par lequel, contents de nos forces, sûrs, en quelque sorte, de notre vie pour un temps indéterminé, il semble que nous marchions sans le secours de Dieu, que nous n'ayons pas besoin de lui pour vivre. Eh bien! Dieu, tout à coup, sans que nous sachions comment, nous révèle par la maladie que nous ne vivons pas par nous-mêmes, que nous n'avons pas la vie, que nous ne sommes point la vie; il abat en nous l'orgueil de la santé et de la force.

2° ELLE ABAT L'ORGUEIL DE L'ESPRIT. Ce savant, cet homme si fort de son érudition et de sa capacité, une fièvre, un mal de dents, une légère irritation de la tête le privent de toutes ses facultés; il ne peut plus parler, il ne peut plus écrire, il ne peut plus, en un mot, jouir de son esprit, comme il ne jouit pas, non plus, de son corps. Il sent, par conséquent, le peu qu'est cette vanité qu'il tirait de son esprit.

3° ELLE ABAT LA VANITÉ DE LA BEAUTÉ. Cette vanité qui est si grande parmi nous tous, car tous, chacun dans son genre, soit par la jeunesse, soit même dans la maturité et dans l'âge avancé, nous avons sur nos physionomies une beauté qui est le reflet de notre âme, à laquelle nous tenons d'une manière extrême. La maladie abat cet orgueil de la beauté; elle nous enlève ce coloris qui nous charmait de nous-mêmes devant nous-mêmes, elle creuse des rides sur notre front, elle nous ôte, en un mot, tout ce charme extérieur de la jeunesse sur lequel nous comptons pour briller en ce monde et satisfaire à toute heure notre vanité.

Voilà comment orgueil, beauté, jeunesse, esprit, force, santé, certitude de soi et de ses opérations, la maladie, en un instant, a tout jeté bas...

3° ELLE ABAT LA SENSUALITÉ. Le jeune homme le plus invincible devant Dieu par ses passions, dès qu'il est frappé, n'est plus capable même de sentir et d'apercevoir de loin les illusions du mal. En même temps que la force lui est ôtée, le mal est vaincu en lui. Tout ce qui faisait le désespoir de son âme, ces tentations incessantes, cet esprit qui le transportait loin de Dieu et l'empêchait de penser à opérer son salut, tout cela a été tué par la maladie. Ainsi la maladie éteint nos vices sensuels. En sorte que si nous étions chrétiens, lorsque nous sommes dans la force de nos passions, ce que nous devrions souhaiter, ce serait d'être étendus sur un lit, afin que, étant ainsi enchaînés, nous fussions au moins libres du côté du mal, et que notre esprit, affranchi et surnaturalisé, luttât avec avantage et simplicité contre toutes les forces de la chair, du monde et du démon.

3e SUBD. — Elle est une œuvre prophétique.

1° LA PROPHÉTIE EST UNE GRACE DE DIEU. L'*Imitation* dit : *Relinque curiosa*, car presque toujours l'avenir n'est qu'une curiosité. Quiconque regarde le temps futur n'est qu'un homme curieux, un homme habile, un homme politique; et cependant il y a des choses dans l'avenir qui sont essentielles à connaître et que Dieu nous a fait connaître : ce sont les choses spirituelles, les choses surnaturelles. Quand il nous a prédit les grands événements, il l'a fait lorsqu'ils étaient joints à des événements surnaturels; mais il n'a jamais daigné nous révéler le cours des empires uniquement pour nous donner le plaisir de connaître l'histoire d'avance. Il nous a révélé ce qui nous importe éternellement, les choses du salut, l'avénement de son Fils, les catastrophes qui menaçaient l'Eglise, le jugement...

2° DIEU NOUS A ACCORDÉ CETTE GRACE. Mais nous qui sommes aussi un grand empire, nous qui, devant Dieu, pesons plus que tous les mondes ensemble, parce que notre âme est plus précieuse qu'eux, est-ce que Dieu ne nous aura pas fait de prophétie sur la grande affaire de notre salut, de notre jugement, de notre mort ou de notre vie éternelle? est-ce que lui qui a dit leur sort aux brins d'herbe n'aura pas songé à notre âme? est-ce que, de temps en temps, il n'aura pas semé notre carrière d'avertissements qui nous préparent au grand et capital événement de notre vie? Quel est-il, le grand événement de notre vie? quel est cet événement que nous devons sans cesse avoir devant les yeux? est-ce notre naissance, notre établissement dans le monde? est-ce une industrie, une position qui doit réussir? Non, c'est notre mort; car c'est par notre mort que nous entrons dans le jugement, que nous entrons en Dieu. Or, Dieu a semé dans toute notre existence des prophéties de notre mort.

3° LES MALADIES SONT LES PROPHÉTIES DE NOTRE MORT. Quelles sont les prophéties de la mort? La maladie. La maladie est une prédication qui nous rappelle que nous sommes mortels, une prédication qui nous fait toucher à la mort, une prédication qui nous la fait sentir, qui nous met en quelque sorte aux prises avec elle. Eh bien! que pourrions-nous souhaiter de plus heureux que nous fussions avertis? Quel est celui de nous qui voudrait mourir sans préparation, sans connaître l'heure de sa mort? Est-ce que ceux d'entre nous qui ont la piété de réciter les litanies de ce nom n'ont pas récité souvent ces paroles : « Seigneur, délivrez-nous d'une mort imprévue et subite! » Ce n'est pas le vœu des méchants, ce n'est pas le vœu des hommes matériels; ils demandent de s'éteindre sans se voir mourir; ils ont tellement horreur de ce suprême moment, que le plus grand vœu qu'ils font, c'est de dire : « Ah! si je pouvais mourir sans m'en apercevoir. Même quand je serai dans les bras de la mort, ne troublez pas mon sommeil; que je passe de ce monde en l'autre sans m'en apercevoir. » Et cela seul condamne l'homme qui n'est pas chrétien. Quand on n'ose pas regarder la mort en face, quand on a horreur de se préparer avec dignité à ce grand événement, on peut se regarder comme un soldat qui se bande les yeux au moment de la bataille, qui ne veut voir ni la fumée, ni la marche des escadrons, qui attendra la mort sans connaissance et sans prévision, de peur que ses yeux, s'il la voyait, ne se fermassent et n'ajoutassent à ce qu'il croit être ses horreurs.

Ainsi est l'homme qui n'est pas chrétien, qui n'a pas songé que le plus beau moment de sa vie était de mourir. Donc, nous qui sommes chrétiens, nous devons remercier Dieu de ce que, dans des moments, il nous prophétise notre fin, notre mort par les maladies qu'il nous envoie. Et ainsi, par ces trois choses : grâce d'*expiation*, d'*éducation*, de *prophétie*, la maladie est notre sœur et notre frère le plus vigilant et le plus chéri; c'est une des plus belles choses que Dieu ait faites pour nous.

(*Voy.* à la page suivante la 2e partie de cet admirable sermon.)

DISCOURS

POUR L'ŒUVRE DE LA VISITE DES MALADES.

(Suite.)

IIe POINT.

QUELLE DOIT ÊTRE NOTRE CONDUITE PAR RAPPORT A LA MALADIE?

Nous devons, M. F., considérer la maladie : 1° *par rapport à nous ; 2° par rapport à nos proches et à nos amis; 3° par rapport aux pauvres qui sont l'objet de notre Œuvre.*

1re subdivision. — Ce que nous devons à la maladie quand elle nous visite.

Par rapport à nous, qu'est-ce que nous lui devons à la maladie, quand elle nous fait l'honneur de nous visiter? Nous lui devons : 1° la *résignation*; 2° la *joie ;* 3° la *préparation.*

1° Résignation. Nous lui devons, en premier lieu, la résignation. C'est la moindre chose que nous acceptions l'expiation de nos fautes. Nous avons mal vécu, nous avons péché, Dieu nous frappe, il nous frappe dans notre orgueil et dans nos sens ; le moins que nous lui devions, c'est la résignation, c'est-à-dire une acceptation douloureuse, si vous le voulez, mais enfin une acceptation. C'est là, dès que la maladie nous attaque, c'est là notre premier devoir. Quiconque se révolte contre la maladie est un ingrat ; c'est un chrétien qui ne sait rien de la vie spirituelle, c'est un ingrat et un insensé. Il est homme du monde, peut-être ; il est homme d'esprit, je le veux; mais, à coup sûr, il n'a pas chez lui les premiers éléments du christianisme. S'il croit avoir la foi, il est possible qu'il l'ait ; mais assurément c'est une foi qui n'est pas élevée, qui n'a aucune espèce d'instruction, de force, de spiritualité ; c'est tout simplement une habitude. On est chrétien, on croit, on a peut-être assez de foi pour se sauver, mais on n'est pas pénétré jusqu'au fond de ses entrailles des vérités chrétiennes; on ne sait pas saluer Dieu quand il vient, on ne sait pas se mettre à genoux devant lui.

Mais que serait notre parole, si elle n'arrivait pas à conclure à des choses pratiques? Nous disons donc que nous devons faire acte d'acceptation dès que Dieu nous a touchés. La maladie! c'est Dieu, notre ami qui vient nous visiter et qui s'approche de nous sous une de ses formes les plus miséricordieuses.

2° Joie. En second lieu, nous lui devons la joie, ce n'est pas assez de se *résigner*. Comme la maladie nous apporte une amélioration sensible, si nous savons en profiter, nous devons en éprouver de la joie ; je ne dis pas une joie sensible, telle que nous l'éprouvons pour les choses de la terre qui nous font plaisir ; je ne vous demande pas de ne pas sentir la douleur, d'être contre elle ce que voulaient être les stoïciens et de dire que la douleur n'existe pas ; c'est là du stoïcisme, ce n'est pas du christianisme. La douleur est réelle ; mais la douleur, même sentie, n'empêche pas, dans le plus secret réceptacle de notre âme, de sentir la joie de Dieu. On peut, au milieu des plus vives douleurs, dans un certain fond de son âme, éprouver de la joie, de la joie spirituelle, et c'est ce que nous devons demander à Dieu et tâcher d'obtenir lorsque nous sommes malades.

3° Préparation. Mais surtout, en troisième lieu, la maladie étant une prophétie de notre mort, nous devons nous préparer immédiatement à la mort. Dès que l'homme est attaqué par la maladie, il doit songer que peut-être ce sera la dernière, et agir comme s'il était sûr qu'il ne se relèvera pas de cette maladie, car, encore que cette fois le mal nous pardonnerait, la seconde; la troisième fois, il ne nous pardonnera pas. Ainsi, dès que nous sommes malades, il faut nous préparer, c'est-à-dire examiner notre conscience ; c'est le plus beau moment et le plus favorable pour l'examiner à la lueur de la mort. Quelle différence dans l'examen de soi, de ses années passées, fait devant la vie ou fait devant la mort! Quel est celui de nous qui ne demande pas cette possibilité de se confesser avant la mort?

Voyez les saints : ceux qui ont purifié cent et cent fois leur conscience avec la plus scrupuleuse exactitude, ils n'osaient pas mourir sans s'être confessés dans l'intimité de la mort, sans que la mort fût intervenue entre eux et leur confesseur, en tierce personne.

Ainsi, se préparer à la mort par la confession, le testament, le règlement de ses affaires, dès que la maladie nous a frappés, voilà le premier devoir du chrétien.

Je ne puis pas ne pas vous dire ces choses, car un jour vous verrez combien d'âmes bonnes, qui avaient mille fois fait le projet de se confesser avant de mourir, combien ont échappé aux miséricordes de Dieu, parce que le moment de la maladie arrivé, elles ont cru que cette maladie n'était pas mortelle et qu'elles en reviendraient ; et qui, ainsi, au lieu d'agir avec fermeté, sont allées de flot en flot jusqu'à ce qu'enfin elles aient été submergées dans une tempête qui pourtant n'était qu'apparente.

2e subd. — Ce que nous devons faire quand nos proches ou nos amis sont malades.

C'est ici un des plus grands et des plus solennels devoirs du chrétien. Ce que nous devons à nos proches dans ce moment-là, c'est un devoir trahi tous les jours, un devoir trahi par les amis, même francs ; un devoir qui, n'étant pas rempli, nous rend coupables devant Dieu et devant ces âmes pour qui nous donnerions notre sang, et envers qui nous n'avons pas eu le courage de faire ce que Dieu, ce que J. C., ce que notre foi, ce que la charité, ce que l'amitié même nous commandaient. Et quel est-il, ce devoir du chrétien à l'égard de la maladie de ses proches? C'est de les avertir, c'est, sachant que c'est une prophétie de la mort, de les préparer comme nous-mêmes nous sommes préparés; c'est de ne pas attendre au dernier moment, quand, pour ainsi dire, ils n'ont plus qu'une lueur de sentiment, pour leur apporter ces dernières paroles qui peuvent les sauver encore.

Vous savez quelle est notre société française, vous savez combien le mal et le bien y sont mêlés. Une incrédulité effrayante règne presque partout. Il y a bien peu de familles où vous ne comptiez parmi vos pères, vos frères, vos enfants, de ceux que l'on appelle des incrédules. Eh bien! c'est une illusion : il n'y a pas d'incrédulité, l'incrédulité est une chimère. Quand on connaît les hommes, quand on a eu le bonheur de les toucher de près, on sait que parmi les incrédules il en est à peine un seul qui le soit dans la force du terme. La plupart des hommes ont abandonné leur foi au sortir de leur première jeunesse, entraînés par les plaisirs, puis par les affaires, puis par quelques lectures, puis par toutes sortes de frivolités et d'occupations même sérieuses ; mais la foi, croyez-le, n'est jamais éteinte ou presque jamais. Elle survit, elle attend la main de l'amitié qui, dans une occasion favorable, fasse l'office de J. C. L'amitié, l'amitié véritable, de quoi doit-elle s'occuper, si ce n'est du bonheur de ses amis et de ceux qu'elle aime? Eh bien! nous qui croyons au bonheur éternel, de quoi devons-nous plus nous occuper que de chercher à procurer ce bonheur à nos amis? Ce frère, ce père, cet enfant chéri, ce jeune homme de seize ans qui s'éteint plein de vices et peut-être plein d'ignorance, mais qui a encore une âme bonne et généreuse, un sang béni dès son berceau, que lui faut-il pour vaincre le respect humain? Une bonne parole, sainte, courageuse, comme un chrétien doit savoir la dire.

Dans ces occasions, c'est le respect humain qui retient la plupart des hommes. Ce vieillard a peur, il a peur d'un enfant....

3e subd. — Ce que nous devons aux pauvres, dans leurs maladies.

Je termine en disant nos devoirs par rapport aux pauvres, et c'est là surtout ce qui nous occupe en ce moment, puisque nous sommes réunis pour *l'Œuvre de la visite des pauvres.*

Vous savez que la maladie ajoute à la pauvreté une bien grande douleur ; que c'est dans la maladie que nous avons besoin d'une foule de petites ressources, de délicatesses dont les pauvres manquent absolument, que nous avons besoin d'être entourés, caressés ; d'être, en un mot, environnés de toute espèce de soins, soit *naturels*, soit *spirituels.*

Les pauvres n'ont presque rien de tout cela. Cette mère de famille, le mari l'a quittée pour aller à l'ouvrage, les enfants sont absents ou dans le service militaire, ou dans d'autres conditions ; il n'y a personne ; cependant elle a une foule de besoins. Vous comprenez combien, dans cette situation, le pauvre, qui est déjà si à plaindre, l'est encore davantage. Que faut-il donc? Le visiter. Si vous étiez seul dans votre chambre, malade depuis trois jours, n'ayant personne pour vous soigner, et qu'une main inconnue vînt frapper à votre porte, vous parler, vous apporter des soins et des secours, quel sentiment de tendresse et de reconnaissance n'éprouveriez-vous pas? Voilà ce que vous devez porter au pauvre et pourquoi J. C. a béni la visite des pauvres en disant : *Infirmus eram et visitastis me.*

Nous disons tous les jours qu'en visitant un pauvre c'est J. C. qu'on visite ; mais, de bonne foi, est-ce que nous le croyons? est-ce que si on venait nous dire que J. C. est étendu sur un lit, comme au Calvaire il était cloué sur la croix, si on venait nous dire qu'il va rendre le dernier soupir, est-ce que nous n'irions pas? est-ce que nous ne nous mettrions pas à genoux? est-ce que nous ne baiserions pas ses plaies sacrées? Or, J. C. est là dans chaque pauvre malade, cloué sur un lit de douleur; il nous attend et nous manquons au rendez-vous. Pourquoi? parce que nous ne voulons pas quitter nos aises ni nous donner aucune peine.

Enfin, si nous sommes pauvres nous-mêmes, nous devons du moins aider les autres par un concours de différente nature, par quelque chose. Si peu que ce soit, donnons-le aux personnes qui visitent les pauvres, donnons-le généreusement.

Voilà comment nous devons nous conduire par rapport à nous, à nos proches et aux pauvres dans cette grande et mystérieuse chose qu'on appelle la maladie. Je souhaite que cette instruction dépose en vous quelque semence d'une charité active et productrice, afin que vous puissiez dire avec vérité, dans la certitude d'avoir fait votre devoir, ces paroles que N. S. vient de mettre dans ma bouche : *Infirmus eram et visitastis me.*

DISCOURS

DE CHARITÉ EN FAVEUR D'UN SÉMINAIRE.

(M. L'ABBÉ BOSSUET, *Chaire catholique.*)

TEXTE.

Zelus domus tuæ comedit me.

PS. LVIII. 10.

L'enfance a toujours été chère au cœur de Jésus. L'Eglise, qui marche sur les traces de son divin fondateur, ne cesse de l'environner, à chaque instant, de tous les soins que réclame sa frêle existence. Or, parmi cette génération qui s'élève derrière nous, au milieu de ce jeune peuple, l'amour et les délices de la religion, et quelquefois aussi, il faut bien le dire, son trouble et son effroi, il est quelques âmes choisies, séparées de la foule et comme mises à part, pour lesquelles cette tendre mère se sent au cœur des mouvements plus vifs et une affection plus dévouée. Ce sont de ces bien-aimés de l'Eglise que je veux vous parler en ce moment, M. F., ce sont de ces enfants qui se vouent à son service, qui se destinent à ses autels, mais qui ont une longue épreuve à subir dans le recueillement, dans le vestibule du sanctuaire, si je puis ainsi parler. Je veux vous faire voir combien il y a de mérite à aider ces vocations, à les soutenir durant les longues années de leur préparation au sacerdoce par vos prières et surtout par vos aumônes. En deux mots : 1° *Nécessité de la charité envers les séminaires ;* 2° *fruits immenses de cette charité.*

Ier POINT.

NÉCESSITÉ DE LA CHARITÉ ENVERS LES SÉMINAIRES.

1re SUBDIVISION. — **Nécessité des séminaires.**

Succéder à la gloire, à la science et aux vertus des anciens ministres du Seigneur, certes le travail est grand, la tâche est difficile ! Pour y parvenir, que de longues veilles, que de graves études, que de pénibles labeurs ! Or, qui donnera aux jeunes Lévites la connaissance complète de la vie chrétienne et l'entière plénitude de la vie sacerdotale ! Où trouveront-ils ces grâces qui sont comme autant de fruits précieux détachés de l'arbre de vie ? Et ce dégoût de tout ce qui n'est que mortel, et cet élan vers la céleste patrie, et ces transports de feu qui semblent empruntés à l'ardeur des Séraphins ?

Serait-ce dans notre société actuelle et au sein des familles, telles que l'impiété les a faites ? Ne le pensez pas, M. F. Voyez les Hébreux pendant leurs voyages : la tribu de Levi se tenait à l'écart, loin du peuple et dans une sorte d'isolement qui n'était ni sans grandeur, ni sans majesté. Plus tard, dans le pays de la promesse, ce n'était jamais qu'après de longues préparations et au sortir de la plus profonde solitude, que les envoyés du Seigneur, ces hommes puissants en œuvres et en paroles, se montraient en public, pour y annoncer ses jugements et ses miséricordes ; et parmi nous, dans nos temples modernes, nous croirions pouvoir former des ministres du Dieu trois fois saint, au milieu du bruit des hommes et du tumulte des affaires et des passions ! Quoi donc, nos villes, où sous la main des arts profanes la toile ne s'anime, le marbre ne respire que pour prêter au vice des formes séduisantes, où les chefs-d'œuvre sont des chefs-d'œuvre de scandale, où, pour conserver l'innocence, il faut à chaque pas détourner la tête et se voiler la face, où l'on n'est en sûreté qu'en regardant le ciel, nos villes sont-elles plus privilégiées que cette terre de Juda, placée sous ce beau ciel si souvent entr'ouvert pour montrer aux enfants des hommes la divinité ? que cette contrée, toute de prodiges et de miracles, où chaque montagne, chaque vallée a ses aspirations, ses prophéties et ses symboles ; où chaque site est un temple et chaque rocher un autel ! Ah ! J. C. lui-même, tout Dieu qu'il est, s'est retiré au désert avant d'entreprendre sa céleste mission, et nos prêtres, pour se disposer aux plus redoutables des fonctions, nos prêtres resteraient dans le monde ! Le monde, qui flétrit tout ce qu'il ne corrompt pas ; le monde, qui chaque jour fait si peu de place à Dieu ; le monde, où la religion bannie des lois, bannie des usages, bannie des cœurs, n'existe plus que par ses temples, dans lesquels elle est souvent encore solitaire et délaissée.

Non, M. F., non il n'en saurait être ainsi ; il faut aux jeunes Lévites de pieux asiles où se réfugie leur innocence, ou se prépare et se fortifie leur vertu.

2e SUBD. — **Besoins des séminaires.**

Les séminaires ne sont point à fonder, ils existent. Il s'agit seulement d'entretenir et de perpétuer leur durée. Je vois les maisons, je vois les élèves, je vois les maîtres ; une seule chose est cachée à mes yeux, c'est le fonds qui doit assurer leur existence, car je ne le trouve ni *dans ces établissements ni dans ceux qui l'habitent.*

1° PAUVRETÉ DE CES ÉTABLISSEMENTS. Ces écoles ecclésiastiques sont généralement pauvres et ne possèdent rien ; la date de leur établissement en est la triste preuve. Le génie de la charité n'a pu encore s'étendre et développer, dans toute leur force, sa divine économie et sa politique toute céleste à l'égard de ces maisons saintes. Peu satisfait du présent, il aurait voulu s'élancer dans l'avenir, s'assurer du temps, s'emparer des générations futures, et, par de saintes fondations, préparer longtemps à l'avance des secours pour des besoins encore cachés. Vœux inutiles ! C'est beaucoup pour ces établissements de vivre au jour le jour et de satisfaire à la hâte aux exigences du moment. Rien de fixe ; le bien, au lieu d'être stable, est demeuré précaire et pour ainsi dire viager. Les édifices qu'occupent la tribu sainte ne sont pas même à nous ; elle n'y est que campée et comme sous la tente ; c'est l'image d'Israël au désert. Rien que la manne, rien que l'eau du rocher, rien que les trésors de la Providence !

2° PAUVRETÉ DES ASPIRANTS AU SACERDOCE. La position des aspirants au sacerdoce n'est pas meilleure. Si quelques-uns, en y entrant, apportent avec eux les richesses du siècle, ce n'est que le très-petit nombre. Parmi eux il en est, je le sais, que réclament de hautes familles. Mais la plupart appartiennent à des parents dont l'unique fortune est la vertu. Leur origine simple et modeste n'est relevée que par une vie pure et une humilité profonde. Ils ne connaissent d'autres biens qu'une application constante, qu'un tendre amour pour leur Dieu et un désir ardent pour le salut des âmes. Quel doit être leur sort ? Seront-ils contraints, en même temps qu'ils implorent les dons de la grâce et du génie, de mendier aussi le pain de l'aumône et le verre d'eau de la charité ? Faute de moyens, verront-ils se fermer devant eux les sacrés parvis ! Vous êtes juste, Seigneur ! Leur indigence n'est pas un crime, vous ne les punirez point de ce qu'ils sont malheureux. Pour être pauvres, ils n'en ont pas moins la vocation. Leur innocence n'en fait-elle pas des anges, et leur sainteté d'autres Jésus enfant ? Soyez-donc attentifs, M. F., voici le moment de leur venir en aide. Dilatez vos entrailles, leur adoption n'est pas indigne de votre charité, ce sont les fils de Dieu. Soyez généreux envers eux, faites pour votre part tout ce qui vous est possible, afin qu'il n'y en ait point d'exclu. Celui-là qui n'aurait pas de part aux largesses de la charité ce serait peut-être un jeune Vincent de Paul, un Xavier encore enfant, un Ambroise à peine sorti du berceau . . . . . .

IIe POINT.

FRUITS IMMENSES DE CETTE CHARITÉ.

1re SUBDIVISION. — **De sa fin.**

1° ELLE SE RAPPORTE AUX REPRÉSENTANTS DE J. C. On a quelquefois du zèle pour l'ornement des autels, on met sa piété à embellir et à parer les tabernacles où repose le corps de J. C., on n'y épargne rien de tout ce que l'art peut imaginer de plus riche et de plus grand. Cette dévotion est solide, ancienne et digne de l'esprit chrétien. Mais ces tabernacles, après tout, ces autels, ne sont que des autels, que des tabernacles inanimés ; et pouvez-vous ignorer que les prêtres sont les tabernacles et les autels vivants de ce Dieu de gloire ; que c'est dans leurs mains qu'il s'immole et se sacrifie tout de nouveau ! O excellence du sacerdoce, s'écrie S. Augustin : *O veneranda sacerdotum dignitas !* Quelle honte serait-ce donc, quelle indignité que des ministres revêtus de ce sacerdoce si vénérable fussent négligés et abandonnés !

2° ELLE SE RAPPORTE A LA SANCTIFICATION DE L'ÉGLISE. C'est par la fin et par la convenance ou le rapport des moyens qu'on emploie pour y parvenir qu'il faut juger de l'utilité d'une entreprise. Or, d'après ce principe, parmi les œuvres qui se pratiquent dans le christianisme, une des plus utiles et des plus nécessaires est sans contredit celle dont je vous parle. Quelle en est en effet la fin, quels en sont les moyens ?

La *fin*, c'est la sanctification de l'Eglise, c'est-à-dire arrêter, les désordres, retrancher les scandales, réformer les mœurs, faire observer les lois, rétablir la discipline. La fin est de remédier à la perte d'une infinité d'âmes qui périssent tous les jours par ignorance et par l'oubli de leurs devoirs. La fin est de faire cesser la profanation des choses saintes, l'abus des sacrements, les relâchements de la pénitence. La fin est de relever le culte du Seigneur, d'inspirer au peuple du respect pour nos redoutables mystères. En un mot, imaginez tout ce qu'il y a dans le ministère apostolique de plus parfait et de plus divin, eh bien, c'est ce qu'ont eu en vue des hommes de Dieu, de dignes ministres du Seigneur.

Les *moyens* qu'on veut employer à cette fin si sublime et si sainte, c'est de former de dignes ministres et d'habiles ouvriers dans la vigne du Seigneur. Vous aurez donc participé à cette fin si noble, en aidant de vos dons les maisons où les jeunes Lévites s'exercent et se préparent à la culture de la vigne du Seigneur.

2e SUBD. — **De l'étendue de ses résultats.**

Il ne tient qu'à vous, M. F., que la connaissance de Dieu ne soit répandue au loin. Vous pouvez être, comme les ministres de Dieu que vous aurez contribué à former, la bonne odeur de J. C. : *Christi bonus odor sumus.* Que de pays, que de contrées, que de villages éloignés où Dieu n'est point assez connu et révéré ! Or, voilà que par vos soins on va y pourvoir. L'odeur de votre charité pénétrera dans ces régions incultes et abandonnées. De ce séminaire que vous aurez aidé, sortiront des troupes entières de prédicateurs, de directeurs, de docteurs, qui porteront partout la parole du salut et la bonne odeur de J. C.

DISCOURS

POUR L'ŒUVRE DES BONS LIVRES.

(LE CARDINAL GIRAUD.)

Grâce à la diffusion de l'enseignement dans toutes les classes de la société, tous vos enfants, M. F., commencent à lire et à comprendre ce qui fait l'objet de leurs lectures. Une fois mis en possession de cette faculté de lire, il n'est plus désormais en votre puissance d'en empêcher à leur égard l'exercice. Votre sagesse peut seule déterminer sa sphère d'activité. Si vous leur mettez entre les mains de bons livres, ils les liront dans la simplicité de leur cœur; leur curiosité satisfaite, le peu de loisirs que le travail leur laisse pour la lecture n'éveilleront point en eux la dangereuse tentation de s'en procurer d'autres, et vous aurez la consolation de les voir croître en savoir sans péril pour la vertu. Si, au contraire, ces eaux pures leur manquent, combien n'est-il pas à craindre que, emportés par cette jeune ardeur que leur inspire une connaissance nouvellement acquise, ils n'aillent s'abreuver à des sources corrompues? Ils n'auront pas besoin d'aller à la recherche du mal. Les bons livres se font chercher. Les livres corrupteurs, sans parler de l'attrait qu'ils présentent aux mauvais instincts de notre nature, n'attendent pas même qu'on les désire; ils viennent d'eux-mêmes frapper à votre porte et se placer sous vos yeux et sous votre main.

Je me propose, en ce jour, de vous entretenir de l'urgente nécessité de *l'Œuvre des bons livres*, pour laquelle je viens réclamer le concours de tous les hommes de zèle et de foi et de tous les fervents fidèles de cette paroisse.

I.

MULTIPLICATION DES MAUVAIS LIVRES.

1re SUBDIVISION. — Leur immense diffusion.

Les mauvais livres, multipliés par milliers et par centaines de milliers, ne connaissent plus de limites à leur cours dévastateur. C'est un torrent qui, du haut des montagnes dont il a déchiré les flancs, s'est précipité dans les humbles vallées, inondant les places publiques et couvrant toute la face de la terre de son limon impur. Des procédés de fabrication plus expéditifs et moins dispendieux, un fonds commun largement doté, par une ardente propagande, ont permis au prosélytisme de l'impiété ou de l'hérésie, de livrer ses produits ignobles à vil prix; ou même de les donner pour rien, quand il ne peut les vendre. Le poison a circulé, non plus seulement par les gros livres que les hommes de loisir et d'étude peuvent seuls digérer, mais par ces feuilles légères que tout le monde lit et qu'une presse infatigable jette incessamment, comme leur pain de chaque jour, à toutes les intelligences.

2e SUBD. — Le retour vers les bons principes ne doit pas endormir la vigilance.

A la vérité, l'esprit de l'époque actuelle se porte avec moins de vivacité vers la propagation des maximes crûment impies. Il faut lui rendre cette justice qu'il se montre chaque jour moins engoué de cette philosophie menteuse qui avait imposé longtemps son ton dogmatique, sa parole tranchante, par une vaine ostentation de science et d'amour de l'humanité. Mais si les hauteurs se sont illuminées de rayons plus purs, les régions inférieures sont encore assises dans les ténèbres ou dans les fausses lumières du XVIIIe siècle. Quoiqu'on puisse se promettre des symptômes consolants d'un retour à des voies meilleures, n'allons cependant pas croire, M. F., que la lutte de l'erreur contre la vérité ait cessé ou se soit ralentie pour cela. Elle n'a fait que changer d'allures. La dissémination dans les campagnes d'une foule de petits écrits infectés du venin de l'hérésie ou de l'irréligion, remplis de perfides insinuations ou d'attaques grossières contre l'Eglise romaine ou ses ministres, est un fait malheureusement trop public et trop répété pour qu'il soit ignoré de personne.

II.

L'ŒUVRE DES BONS LIVRES EST UN REMÈDE QUI COMBATTRA CE MAL.

Un seul moyen de préservation nous est laissé, combattre le mal par le bien, le mensonge par la vérité; offrir, à tous ceux qui ont le temps et le goût de lire assez de bons livres pour leur ôter la tentation d'en lire, de mauvais ou de dangereux; de là, la nécessité de *bibliothèques paroissiales*.

1re SUBDIVISION. — Nécessité des bibliothèques paroissiales.

Il est urgent de prendre des mesures de sûreté contre une agression si menaçante. La nature de l'attaque nous indique le genre de défense que nous devons adopter. Repoussons avec les livres les attaques des livres. Que des bibliothèques abondamment pourvues de tout ce que la presse chrétienne et consciencieuse a produit d'ouvrages plus substantiels, plus purs, plus intéressants, en fait de piété et de religion, d'arts et de sciences utiles, soient fondées dans chaque ville, dans chaque bourg, dans chaque village. Qu'elles soient comme autant d'arsenaux, munis de toutes pièces, *comme cette tour de David d'où pendent mille boucliers*, où chacun puisse s'armer du casque du salut et du glaive de la parole pour la défense de son plus précieux patrimoine.

Que pourraient, je vous le demande, tous les propagateurs d'irréligion, de doctrines impies ou hétérodoxes, s'ils venaient se heurter contre des populations ainsi disposées à les recevoir? Ce qui fait le triomphe de l'erreur, c'est qu'elle s'attaque à l'ignorance. Avec les bibliothèques paroissiales, tout homme qui sait lire peut acquérir cette connaissance raisonnable et raisonnée de la Religion qui le met en état, selon le vœu du prince des Apôtres, *de rendre compte de sa foi et de son espérance à quiconque lui en demande témoignage* (I Petr. III. 15).

2e SUBD. — Précieux avantages d'une bibliothèque paroissiale.

Une bibliothèque paroissiale, consultée avec fruit par ceux qui lisent, sera encore profitable à ceux même qui ignorent les premiers éléments des lettres. Il n'est point de famille où les exercices de la lecture soit plus ou moins familiers à quelqu'un de ses membres. Or, voyez quel avantage vous pouvez tirer d'une bibliothèque qui serait à votre disposition. C'est le soir, l'heure de la prière commune a sonné et vous voulez la faire précéder ou suivre d'une lecture édifiante. Grâce à la précieuse collection *des bons livres*, non-seulement vous en aurez plusieurs à votre disposition, mais vous n'aurez plus que l'embarras du choix. Le pieux lecteur ouvre les livres qui lui fournissent tour à tour les sujets de lecture les plus variés, les plus utiles et les plus attrayants. C'est tantôt une solide explication des principales vérités de la foi; tantôt l'histoire de la Religion et de l'Eglise, où se révèle à chaque page le doigt de Dieu; c'est la Vie des Saints, héros du christianisme, nos lumières, nos protecteurs et nos modèles; ce sont des anecdotes morales, les traits les plus touchants des Ecritures inspirées de Dieu. Chacun prête à ces lectures une attention recueillie. Le silence le plus profond règne dans la pieuse assemblée, suspendue à la parole du lecteur. Sous l'impression de ce charme innocent, les longues veillées de l'hiver s'écoulent sans qu'on s'aperçoive de leur durée. On oublie les labeurs de la journée, ou, si c'est une fête, on prolonge avec bonheur le saint repos qui en consacre tous les instants. Spectacle digne des complaisances du ciel! Les petits enfants boivent d'une oreille avide les merveilleuses et naïves histoires d'un Joseph, d'un Tobie, d'un Daniel, qui ne s'effaceront plus de leur mémoire. Les vieillards méditent les oracles de la sagesse éternelle auxquels ils comparent les *proverbes des anciens*, *qu'il ne faut point mépriser* (Imit. Chr. L. 1. C. 5), et les maximes qu'ils ont apprises de leur longue expérience, et tous se sentent exhortés intérieurement à admirer Dieu dans ses ouvrages, à bénir sa Providence, à porter avec résignation et la *malice de chaque jour*, et le poids de toute une vie pleine de misères, en vue de la récompense promise. Accoutumés à une nourriture solide, ils n'auront plus que du dégoût pour les creuses théories du mensonge et du néant. Ils diront avec le prophète : *Vos ennemis, Seigneur, m'ont débité des fables, mais elles n'ont pas la douceur de votre loi* (Ps. CXVIII. 85). Fermes et stables dans leur foi, ils fermeront l'oreille aux discours *trompeurs, et ne se laisseront plus emporter à tout vent de doctrine.* S'ils ne savent pas toujours démêler ce qu'il y a de vicieux et d'erroné dans un sophisme, ils sentiront du moins que la vérité n'est point là, et il leur suffira souvent d'un raisonnement simple, puisé dans leurs lectures, d'une pensée, d'une maxime qu'ils en auront retenue, pour renverser le vain étalage d'une sagesse superbe et battre en ruines tout l'échafaudage d'une science ambitieuse et d'une laborieuse argumentation.

Ainsi, nous aurons des populations à la fois religieuses et éclairées.

III.

POSSIBILITÉ D'ÉTABLIR UNE BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE.

Mais ne nous laissons point ici abuser par nos désirs? Est-il possible que nous puissions établir une bibliothèque dans cette paroisse? Eh, pourquoi non, je vous prie, M. F.? S'il s'agissait de créer en ce genre un établissement de luxe, on concevrait cette impossibilité. Mais l'œuvre des bons livres ne se développera naturellement que dans les proportions de nos ressources. Que faut-il dans notre modeste paroisse? Un petit nombre d'ouvrages, je ne dis pas tous les bons, mais les meilleurs, les plus instructifs, les plus attachants, les plus élémentaires. Cette œuvre, du reste, n'est pas nouvelle et sans exemple. Elle fleurit déjà dans plusieurs paroisses de France.

Ne vous laissez-donc pas décourager par les apparentes difficultés que présente cette nouvelle entreprise. Ne dites point : le projet est beau, mais qui fournira aux frais de l'exécution? La Providence y pourvoira, M. F. : *Deus providebit sibi, fili mi* (Gen. XXII. 8). Chacun d'entre vous voudra coopérer à cette aumône spirituelle pour laquelle je sollicite aujourd'hui le zèle éclairé de tous au profit des ignorances d'un grand nombre. Nous souscrivons nous-même à cette fin, afin de vous encourager et de vous donner l'exemple.

Prenez à cœur, M. F., cette œuvre si bonne, si belle et si digne de votre religion, puisqu'il y va des intérêts de la foi, puisqu'il s'agit de préserver cette foi de toute atteinte dans les âmes. En y coopérant activement, vous aurez bien mérité de la religion, de la paroisse, des générations présentes comme des générations à venir, et vous aurez laissé à vos enfants un beau témoignage de votre piété.

SERMON

SUR L'ŒUVRE DES CONFÉRENCES DE SAINT VINCENT DE PAUL.

(M. L'ABBÉ LEQUESTE.)

TEXTE.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.

Ps. XL. 2.

Dieu soit loué! M. F., ce bonheur, qui autrefois n'était connu que des Juifs, n'est plus maintenant, par suite de l'influence de l'Evangile, ignoré d'aucun peuple. Le sentiment de la piété réelle pour le pauvre a si profondément, si universellement pénétré les entrailles de l'humanité, que l'éprouver et le satisfaire est aujourd'hui pour toute société chrétienne un grand devoir, un devoir impérieux à ce point qu'il trouve sa consécration dans la loi politique, quand, par suite de l'invasion de l'égoïsme, il ne l'a plus dans la conscience individuelle.

Grâce à Dieu, M. F., s'il est des nations chez lesquelles la loi a été obligée de flétrir l'insensibilité individuelle, ce n'est pas la nôtre; et c'est prodige de voir comment, au milieu des révolutions que nous avons subies, se sont conservés vivaces et le besoin que nous avions toujours éprouvé de venir en aide à l'indigence, et le génie que nous avons toujours montré pour soulager la misère.

Puisque l'occasion se présente, constatons dans l'examen de l'*Œuvre des Conférences de S. Vincent de Paul*, ce qui se trouve dans toutes les autres, cette belle gloire de la France chrétienne qui ne reste jamais en dessous de sa tâche quand il s'agit de secourir le malheur, et cette fécondité, cette rectitude de génie qui fait qu'entre tous les moyens, elle choisit, sans se tromper jamais, celui qui est le plus opportun et le plus socialement utile. Voilà, j'espère, ce qui résultera : 1° *Du simple exposé historique de l'Œuvre des conférences*, et 2° de la recherche que nous ferons ensemble *de la raison de son succès et de la portée de son influence sur l'amélioration sociale de notre époque.*

Ier POINT.

EXPOSÉ HISTORIQUE DE L'ŒUVRE DES CONFÉRENCES DE SAINT VINCENT DE PAUL.

1re SUBDIVISION. — Origine de l'Œuvre.

M. F., l'Œuvre pour laquelle nous sommes aujourd'hui rassemblés est, comme vous le savez, une Œuvre sortie de notre siècle.

Elle naquit à Paris, en 1833, et elle naquit d'un concours de circonstances tellement particulier, qu'il est bon de les rappeler à ceux qui les connaissent et de les apprendre à ceux qui les ignorent. Voici donc la *genèse* de l'Œuvre des Conférences de S. Vincent de Paul.

Quelques jeunes gens appartenant par la naissance à tous les coins de la France, mais liés par la similitude des carrières qu'ils se proposaient de parcourir et, plus encore, par cette sympathie étroite qui naît de l'identité des convictions religieuses, avaient pris entre eux la résolution de se réunir à certains jours et à certaines heures.

Dans ces réunions, ils agitaient toutes les questions qui peuvent s'offrir à un esprit grave. S'en fussent-ils tenus là, c'était bien à ces jeunes gens d'avoir préféré à la vie de voluptés et de jouissances matérielles qui les sollicitaient de toutes parts, la vie de labeurs et de solitude.

Mais ce n'était pas assez. Ces jeunes gens étaient des hommes de conviction et d'idée. Or, tout homme qui a une conviction et une idée, est nécessairement un homme d'action.

Cette loi inévitable, nos jeunes gens la subirent donc; cet apostolat, ils en sentirent l'impérieux besoin. Aussi, quand un jour l'un deux, se levant du milieu de ses frères, leur eut exprimé le grand dessein qu'il avait de passer de la théorie à la pratique, et de travailler à l'amélioration sociale autrement que par des mots, toutes ces mains, mues comme par un sentiment électrique, s'unirent dans un muet et solennel assentiment, et au frémissement que tous éprouvèrent, ils conçurent qu'ils pourraient nourrir à l'œuvre, mais que pas un ne battrait en retraite.

2e SUBD. — Petit nombre et jeunesse des fondateurs.

Ici, prenez garde, ne vous épouvantez, ni de leur petit nombre, ni de leur âge, ni de leur pénurie complète d'influence.

Ils sont en *petit nombre*, c'est vrai, mais songez qu'ils se centuplent par l'énergie du cœur et l'héroïsme de l'intention. Songez qu'il est d'expérience constante que toujours les entreprises les plus belles n'ont compté et pu compter, dans le principe, que très-peu de coopérateurs, parce que, M. F., il faut bien le dire, l'abnégation de soi n'est pas la vertu ordinaire de l'humanité.

Ils sont *jeunes* et sans influence personnelle, c'est vrai encore; mais le christianisme, dont ils ne se sont fait, après tout, que les humbles ouvriers, ne les couvre-t-il pas de sa gloire et de sa force, comme il les dirigera par sa vieille prudence et sa sagesse couronnée. Dans de telles conditions, loin d'être un défaut, leur jeunesse est donc, au contraire, un avantage.

3e SUBD. — Faiblesse de leurs moyens.

Quels moyens emploieront-ils? M. F., quand on est chrétien, et que c'est en chrétien qu'on veut agir sur le monde, les moyens d'action sont très-aisés à trouver. Il ne faut, pour se les procurer, ni beaucoup de temps, ni beaucoup de diplomatie, moins encore de méditations creuses. On fait comme S. Pierre et S. Paul, comme S. François d'Assise et S. Dominique, comme S. Vincent de Paul, ces sublimes régénérateurs de sociétés, ou malades, ou expirantes; on pousse vers Dieu un cri puissant de l'âme, et tout de suite on a avec soi un chef et un auxiliaire; on prête une oreille attentive au son que, de toute éternité, rend la vérité catholique, et on a une doctrine toute faite à formuler; on étend la main vers le tabernacle, et on se trouve armé de ce glaive à deux tranchants, dont J. C., et l'Apôtre après lui, nous a révélé la puissance, la charité. Avec ces trois mobiles, indispensables à quiconque veut avoir une influence morale sur ses frères: *Dieu, une doctrine vraie, la charité*, s'il n'y a plus, M. F., qu'à ne jamais désespérer de la société, quelque malade qu'elle soit, la réussite est sûre. Or, voilà où nos jeunes héros, laissez-moi leur donner ce nom, allèrent puiser leurs moyens. Ils prièrent, ils étudièrent la science suréminente de la doctrine catholique, ils aimèrent, et alors, tout équipés pour la grande bataille qu'ils se proposaient d'engager, il ne leur resta plus, avant de prendre champ, que de savoir à quelle plaie sociale ils appliqueraient d'abord leurs soins.

4e SUBD. — Misères qu'ils tentèrent de soulager.

Malheureusement, entre toutes les questions, celle des misères à soulager était de beaucoup la plus facile à résoudre; car en 1833, l'œil n'avait qu'à s'ouvrir sur le monde pour voir tout de suite une plaie, ou hideuse, ou saignante. Des misères, il y en avait beaucoup en ce temps-là.

D'un côté, s'offraient à eux ces milliers d'enfants que l'épidémie effroyable de 1832 avait laissés orphelins.

D'un autre, ces innombrables familles de travailleurs, que la stagnation des affaires jetait dans une indigence complète. Puis, auprès de ces infortunes, c'étaient ces maladies morales qui pullulent toujours dans les grands centres de population; mais qui, alors, à la faveur d'une situation mal assise, pleine de trouble dans le passé et d'agitation dans l'avenir, faisaient de désolants progrès.

Eh bien! en face de ces nécessités extrêmes de leur temps, nos jeunes gens n'hésitèrent pas une seule minute. Toutes ces calamités, ils les embrassèrent dans leur zèle; et, à l'exemple d'un saint qu'ils prenaient comme protecteur et comme modèle, ils se firent à la fois pères des orphelins, nourriciers du pauvre, apôtres de la vérité et de la vertu, et ils prirent ces charges immenses, parce que, se confiant en Dieu et dans leur pays, ils comptaient bien qu'un long temps ne s'écoulerait pas sans que vinssent à eux des coopérateurs nombreux et puissants; ils ne se trompèrent pas, car, de huit qu'ils étaient dans le commencement, je les vois, dès la première année, obligés de se fractionner, afin de répandre leur action sur un plus grand espace. Dès la seconde, ils sortent de l'enceinte de Paris; enfin, M. F., pour aller plus vite dans une énumération que les limites que je me suis posées m'obligent de rendre rapide, en 1839, six ans seulement après l'inauguration, je trouve l'*Œuvre des Conférences* établie dans plus de cent villes de France. En 1842, je la rencontre établie dans la ville éternelle. En 1844, elle prend à la fois possession de la Sardaigne et de l'Angleterre, saluée par d'égales acclamations, à Turin et à Londres. En 1845, ses progrès sont plus grands encore; car, si de Londres elle s'étend à Liverpool et à Manchester, elle franchit les montagnes de l'Ecosse, elle va consoler, dans ses ineffables douleurs, l'héroïque Irlande, et, en même temps qu'elle s'introduise à Bruxelles, ne se fatiguant pas de traverser les mers, elle s'empare de Mexico. Enfin, subissez, quelques minutes encore, une longueur qui m'est imposée par la généreuse activité de l'esprit français, en 1846, *l'Œuvre des Conférences*, tout en s'étendant et se consolidant chez nous, plante sa tente aux deux extrémités de la civilisation, à Constantinople, le siége du despotisme, et aux Etats-Unis, la terre classique de la liberté; de sorte qu'elle est connue, constituée presque partout où a pénétré le christianisme.

5e SUBD. — Résultats de l'Œuvre.

Quant aux résultats obtenus par cette institution, vous prévoyez assez quels ils ont été, sans qu'il soit besoin que j'accumule ici les chiffres. Les œuvres mortes se propagent-elles jamais avec cette célérité et cette diffusion? Non, un tel succès n'appartient qu'à ce qui porte en soi la fécondité de la vie. Partout où elles ont pris racine, les *Conférences* ont trouvé un certificat digne d'elles, non-seulement dans l'empressement plein de bienveillance avec lequel les ont accueillies tous les hommes qui portent à l'humanité un intérêt sincère, mais dans les suffrages que lui ont dévolus à l'envi les pouvoirs les plus considérables dans l'Etat et dans l'Eglise. Elle a été saluée avec effusion à son avénement, par Grégoire XVI, et proclamée grande, belle, digne de la France qui lui a donné le jour, par Pie IX.

Tel est, en abrégé, l'histoire, tels sont les résultats obtenus par l'*Œuvre des Conférences de S. Vincent de Paul* (*Voy.* la deuxième partie de ce sermon à la page suivante).

SERMON

SUR L'ŒUVRE DES CONFÉRENCES DE SAINT VINCENT DE PAUL.

(Suite.)

IIe POINT.

Evidemment, M. F., les succès dont je viens de vous entretenir dépassent de beaucoup trop les réussites habituelles pour qu'ils aient uniquement leur raison dans l'emploi des moyens ordinaires. Aussi, plus vous y réfléchirez, plus vous serez portés à voir avec nous dans cette marche, plus que rapide, de l'*Œuvre*, un concours tout particulier de la Providence...

Toutefois, reconnaissant que, s'il est vrai de dire que les *Conférences* ont puisé et ne cesseront de puiser leur force extraordinaire dans un secours manifestement surnaturel, il est vrai d'ajouter qu'elles portent, dans leur constitution même, les éléments indispensables pour donner vie à l'institution sociale la plus riche en résultats. En effet, qu'a-t-on toujours demandé à une institution sociale pour qu'elle fût déclarée utile et viable? Quatre choses : 1° *Une doctrine sociale vraie et féconde;* 2° *une fin sociale bien arrêtée et sage;* 3° *des moyens en rapport avec le but voulu;* 4° *l'opportunité.* Du moment où une institution réunit ces quatre conditions, la porte lui est ouverte toute grande à l'action; ce n'est de tous côtés qu'une acclamation qui enregistre, prône ses succès et aide à son développement.

Or, je ne crains pas d'annoncer que jamais institution n'a réuni à un plus haut degré que *l'Œuvre des Conférences,* ces quatre qualités que, sur la foi des siècles, je viens d'énoncer comme nécessaires à une institution sociale.

1re subdivision. — Opportunité.

D'abord, et après ce que je disais, il y a quelques moments, il ne peut plus être question, entre nous, de son *opportunité,* car si cet assentiment général des peuples de toute langue et de tout climat, à l'admettre, à l'introniser, montre, plus clair que le jour, que l'*Œuvre des Conférences* est venue en son temps, les résultats que j'ai mentionnés ne fournissent-ils pas avec surabondance la preuve qu'elle est utile, pour ne pas dire plus.

Pour vous donner le mot de son influence dans le présent, et de la portée de sa puissance dans l'avenir, il ne nous reste donc plus qu'à parler de sa *doctrine,* de sa *fin* et de ses *moyens.* Traitons cette triple question en peu de mots.

2e subd. — Doctrine.

Pour ce qui est de la doctrine, vous le savez tous, *l'Œuvre des Conférences de S. Vincent de Paul* est éminemment, essentiellement catholique. Catholique, elle l'est par sa foi, puisqu'elle n'admet aucun enseignement, à moins qu'il n'émane directement de J. C. et de l'Eglise, qu'elle veille, sous ce rapport, avec tant de scrupule, qu'elle ne publie rien, pas même la moindre circulaire, sans l'avoir préalablement soumise à l'examen de l'épiscopat; catholique, elle l'est dans ses pratiques, car ce qu'elle recommande surtout à ses enfants, c'est l'observation exacte, ponctuelle de toutes les lois imposées par l'Eglise catholique; elle l'est enfin dans ses membres qui doivent tous être d'une orthodoxie parfaite.

Les choses étant ainsi, et la doctrine des *Conférences* s'identifiant entièrement avec la doctrine catholique, elle a donc, autant que cette dernière, la vérité, la fécondité sociale. Dès lors, ne confesserez-vous pas éminemment sociale, une doctrine qui, à l'autorité des faits présents, joint l'autorité des faits passés et donne la main de plein droit dans l'histoire, non pas seulement à S. Vincent de Paul, son inspirateur, mais à ces frères de la Merci qui, des deniers de la charité, rachetaient vos pères captifs des Barbaresques, mais aux Hospitaliers qui pansaient leurs plaies, soignaient leurs maladies, mais à ces Bénédictins qui défrichaient vos terres, desséchaient vos marais, plantaient vos forêts, mais à ces évêques qui, d'après Gibbon lui-même, créaient votre nation; mais à quiconque enfin, dans ce flot incessant des siècles, a senti battre dans sa poitrine un cœur vraiment miséricordieux. Cette *Œuvre* a donc le premier élément social, la doctrine.

3e subd. — But social bien arrêté et sage.

Elle n'a pas, à un degré inférieur, le second élément : un but social, bien arrêté et sage. Que veut, en effet, l'Œuvre de S. Vincent? J'ouvre le Manuel à l'usage des *Conférences,* et ici je me contenterai presque de lire, tant la perfection est évidente.

Conformément à la parole de J. C., des apôtres et de l'Eglise : « Aimez-vous les uns les autres, » la fin que se propose la Conférence, c'est le soulagement de l'humanité dans toutes les souffrances qui la peuvent atteindre. Les souffrances *morales,* d'abord, parce qu'elles sont plus graves, impressionnent davantage et engendrent des conséquences bien plus fâcheuses; puis les souffrances *physiques.* « Ainsi donc, que chaque membre comprenne l'immense part de gloire qui lui est faite en ce monde, qu'il soit attentif à recueillir tout cri de douleur, et que, sur-le-champ, il coure là d'où le cri est parti; qu'il s'asseye près du malade, qu'il descende dans la cellule du prisonnier, qu'il donne au pauvre ce qui lui manque : la foi, l'instruction et la nourriture; qu'il veille sur l'orphelin, et qu'il n'oublie pas, si la circonstance se présente, d'étendre ses soins jusqu'au soldat qui, lui aussi, dans son genre, est un autre orphelin. »

M. F., je me borne à vous le demander, est-il possible, en moins de lignes, et avec plus de simplicité, de fixer un but plus socialement utile?

4e subd. — Moyens en rapport avec le but.

Enfin, nous avons à vous parler encore des moyens qu'emploie l'*Œuvre* pour réaliser ses conceptions si sociales.

1° L'Association. Le premier, d'origine toute catholique, qui n'a vraiment toute sa puissance que quand il est employé par et pour le catholicisme, c'est l'*association,* dont je n'ai pas à vous dire l'excellence, tant, dans ces dernières années surtout, elle a été démontrée et sentie. Mais ce n'est pas une association comme il s'en forme tant chaque jour : c'est tout autre chose, c'est, à la lettre, la mise en commun de tout ce qu'un homme peut donner de soi, une fusion des âmes et des forces si intimes, que tous ces membres répandus sur la surface du monde, ne pensent, ne désirent, n'élaborent qu'une seule chose, le soulagement de l'humanité, tel qu'il est conçu, désiré, voulu par les *Conférences.*

2° La prière. Un second moyen, c'est la prière, qui, faite dans de saintes dispositions, communique à la faiblesse humaine un pouvoir tout divin, et, dans toutes circonstances, rend si fort et si dévoué.

3° L'enseignement. Il s'agit ici d'un enseignement divin dans sa source, divin dans sa transmission à travers les âges, qui nous donne tout ce dont nous avons besoin, tout ce que demande une curiosité légitime, et nous le donne avec une certitude invincible, non moins qu'avec une convenance merveilleuse.

4° L'exemple. L'exemple, ce maître souverain qui s'impose sur tout homme, et qui mettant toujours la pratique à côté de la théorie, agit sur le cœur avec un charme invincible, et triomphe, alors même que toute autre influence a échoué.

5° L'aumone. Comme l'association et l'enseignement, l'aumône conserve ici toute sa pureté catholique; elle n'est pas faite avec parcimonie ou jetée avec dédain; elle n'est pas non plus inintelligente, mais toujours mesurée en conscience aux nécessités qui l'appellent; c'est l'aumône du frère qui accourt au-devant de son frère, tout joyeux de pouvoir lui être utile, et en échange du secours qu'il lui procure, d'obtenir de lui une place dans son cœur, un souvenir devant Dieu.

6° Patronage. Un dernier moyen, enfin, c'est ce que la *Conférence* appelle le patronage de l'ouvrier, et la visite du pauvre faite à son domicile, patronage et visite qui lui semblent si considérables que, dans toutes les circulaires, non-seulement je les trouve recommandées, mais recommandées avec une instance qui croît avec les progrès de l'œuvre, qui arrive à ce point de conjurer les patrons et les visiteurs de suivre sans cesse du cœur, le plus souvent possible, de l'œil, à l'atelier, au temple, dans les récréations du foyer domestique, partout enfin, les ouvriers et les enfants qui leur sont confiés, de les conjurer d'aimer à monter souvent jusqu'à la mansarde du pauvre, et là, assis sur son unique siége de bois, d'apprendre de sa bouche même, sa détresse, ses besoins, ses infortunes, et dans les sentiments d'une égalité que la religion seule est capable de rendre sincère et noble, de consoler ses douleurs, de relever son courage, et d'agiter toutes les questions qui lui importent, dans le temps et dans l'éternité.

Moyen admirable et éminemment social, vous le comprenez, M. F.; car quel autre est plus capable de mettre le riche et le pauvre dans des rapports plus pacifiques et meilleurs? Est-il possible que des hommes, mis si souvent et si heureusement en face, n'arrivent pas bientôt à se connaître, à s'estimer, et, par contre-coup, à s'aimer? Quelque enracinés que soient les préjugés dans ces âmes, pourront-ils y vivre? Le riche pourra-t-il mépriser ce pauvre dont il a touché la main, dans l'âme duquel il a lu? Le pauvre pourra-t-il encore bassement jalouser une opulence dont la charité lui fait sa part, une opulence dont il connaît les inquiétudes, les douleurs sourdes? Oui, répétons-le hautement, car c'est l'heure de le crier sur les toits, ce moyen est grand, il est éminemment social.

Conclusion.

Donnez à l'*Œuvre des Conférences* votre coopération la plus active; inscrivez vos noms dans cette milice essentiellement pacifique; aidez-la de votre richesse, de votre influence, de votre concours. Allez, M. F., allez au pauvre et à l'ouvrier; dites-lui tout ce que vous inspirera la charité, et soyez certains que votre parole aura son effet, un effet immense pour son bonheur, ici-bas et là haut.

TABLE DES MATIÈRES

DE CE TROISIÈME VOLUME

I. — FÊTES SECONDAIRES DE N. S.

Invention. — Exaltation de la Croix..... 9
Plaies. — Précieux sang de N. S. J. C. — Passion..... 15
Transfiguration..... 21

II. — FÊTES SECONDAIRES DE LA SAINTE VIERGE.

Compassion de la Ste Vierge..... 27
S. Rosaire. — S. Scapulaire..... 33
Très saint Cœur de Marie..... 39
Mois de Marie..... 45

III. — PANÉGYRIQUES.

SS. Anges..... 53
S. Joseph. — S. Jean Baptiste. — S. Etienne..... 59
S. Pierre. — Primauté de S. Pierre. — Papauté..... 65
S. Paul. — S. Jean. — S. André..... 71
S. Laurent. — S. Antoine. — S. Martin..... 77
S. Louis. — S. Fr. Xavier. — S. Vincent de Paul..... 83
Ste Madeleine. — Ste Geneviève. — Ste Thérèse..... 89
Pour un Apôtre. — Un Martyr. — Un Pontife..... 95
Pour un Prêtre. — Un Solitaire ou Religieux. — Un Juste.. 101
Pour une Vierge. — Une Vierge et Martyre. — Une Ste Femme. 107
Pour un S. Patron ou une Ste Patronne..... 113

IV. — SUJETS DE CIRCONSTANCE.

Vêtures et professions religieuses..... 121
Mission. — Retraite..... 127
Jubilé..... 133
Profagation de la foi..... 139
Confirmation..... 145
Extrême-Onction. — Derniers sacrements. — Maladies..... 151
Carnaval. — Cabarets. — Tempérance..... 157

V. ALLOCUTIONS ET EXHORTATIONS DE CIRCONSTANCE.

Avent..... 163
Carême..... 164
Quatre-Temps..... 165
Rogations..... 166
Communion pascale..... 167
Résurrection spirituelle..... 168
Vêpres..... 169
Adoration perpétuelle et quarante heures..... 170
— — — — 171
— — — — 172
Cimetières. (Instruct. sur les)..... 173
— (Bénédiction d'un)..... 174
Presbytère. (Bénédiction d'un)..... 175
Cloches. (Bénédiction de)..... 176
— — 177
Croix. (Bénédiction d'une)..... 178
— (Plantation d'une Croix. — Croix de mission)..... 179
— (Erection d'un Chemin de la)..... 180
— (Dévotion du Chemin de la)..... 181
Construction d'une église..... 182
Bénédiction et consécration d'une église..... 183
Bénédiction d'une statue ou image, ou bannière de la Ste Vierge 184
Bénédiction de drapeaux (de régiment et de garde nationale). 185
Bénédiction d'un chemin de fer..... 186
Bénédiction d'un pont. — D'un canal. — D'une fontaine... 187
Première messe d'un jeune prêtre..... 188
Entrée en paroisse..... 189
— — 190
Installation d'un curé..... 191
Adieux a une paroisse..... 192
Ouverture d'une station..... 193
Adieux a un missionnaire..... 193
Confréries..... 194
Catéchisme..... 195
Rentrée des classes. (Enseign. second.)..... 196
Rentrée des écoles. (Enseign. prim.)..... 197
Fête d'un séminaire, d'un lycée, d'un collége..... 198
Distribution de prix..... 199
— — 200
Devoirs des instituteurs et des institutrices..... 201
Fléaux (pluies, sécheresses, grêles, inondations, saisons mauvaises, désastres)..... 202
Epidémies. — Malheurs publics..... 203
— — 204
Pour un baptême..... 205
Pour le S. Viatique..... 205
Pour l'Extrême-Onction..... 205
Pour un mariage (avant et après)..... 206
Pour une abjuration..... 207
Pour des prisonniers..... 208
Bénédiction d'une chapelle de prison..... 208
N. D. des Anges ou de Portioncule..... 209
Eau bénite..... 210
Jour de l'an. — Vœux de bonne année..... 211

VI. — PREMIÈRE COMMUNION.

Indication des sujets..... 213
Ouverture de la retraite..... 214
— — 215
Influence de la première communion..... 216
Vertus du jeune age..... 217
Servir Dieu des la jeunesse..... 218
Pratiques de la vie chrétienne..... 219
Dévotion a la Ste Vierge, aux SS. Anges et aux SS. Patrons. 220
Avant la première communion..... 221
— — — 222
Après..... 223
Rénovation des vœux du Baptême..... 224
— — — 225
Persévérance ou deuxième communion..... 226
Mission de la jeunesse chrétienne..... 227
Exemples..... 228
— 229
— 230
Paraboles..... 231

VII. RETRAITE POUR HOMMES.

Pensée de la mort..... 232
Ignorance en religion..... 233
Retour a Dieu..... 234
Respect humain..... 235
Eloignement de la religion..... 236
Indifférence pour le salut..... 237
Confession..... 238
Eucharistie..... 239

VIII. — ŒUVRES.

Apostolat des fidèles ou zèle pour les bonnes œuvres..... 240
Œuvre de S. François Régis..... 241
— des églises..... 242
L'aumône par association..... 243
Sociétés de bienfaisance..... 243
Œuvre des pauvres de la paroisse..... 244
— de la visite des malades..... 245
— — — 246
— des séminaires..... 247
— des bons livres..... 248
— de S. Vincent de Paul..... 249
— — — 250

TABLE DES SUJETS DE CE TROISIÈME VOLUME PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

Abjuration ... 207
Adieux à un missionnaire ... 193
Id. à une paroisse ... 192
Adoration perpétuelle ... 170
Id. ... 171
Id. ... 172
Age (Vertus du jeune) ... 217
An (Jour de l') ... 211
André (S.) ... 71
Anges (SS.) ... 53
Id. (Dévotion aux SS.) ... 220
Id. (N. D. des) ... 209
Antoine (S.) ... 77
Appel (à l'ouverture d'une station) ... 193
Apostolat des fidèles ou zèle pour les bonnes œuvres. 240
Apôtre (fête d'un) ... 95
Association (L'aumône par) ... 243
Aumône (par association) ... 243
Avent ... 163

B

Bannière (Bénédiction de) ... 184
Baptême (Pour un) ... 205
Id. (Rénovation des vœux du) ... 224
Bénédiction d'une bannière ... 184
Id. d'un canal ... 187
Id. d'une chapelle de prison ... 208
Id. d'un chemin de fer ... 186
Id. d'un cimetière ... 174
Id. de cloches ... 176
Id. Id. ... 177
Id. de croix ... 178
Id. de drapeaux ... 185
Id. d'une église ... 183
Id. d'une fontaine ... 187
Id. d'une image de la Vierge ... 184
Id. d'un pont ... 187
Id. d'un presbytère ... 173
Bienfaisance (Société de) ... 243

C

Cabarets ... 157
Calamités ... 202
Canal (Bénédiction d'un) ... 187
Carême ... 164
Carnaval ... 157
Catéchisme ... 195
Chemin de la Croix (Érection d'un) ... 180
Id. (Dévotion du) ... 181
Chapelle de prison (Bénédiction d'une) ... 208
Chemin de fer (Bénédiction d'un) ... 186
Cimetières (Instruction sur les) ... 173
Id. (Bénédiction d'un) ... 174
Classes (Rentrée des) ... 196
Id. (des écoles) ... 197
Cloche (Bénédiction d'une) ... 176
Id. (Instruction sur les) ... 177
Cœur T.-S. Cœur de Marie ... 39
Collége (Fête d'un) ... 198
Communion (Instruction sur la première) ... 213
Id. (Avant la) ... 221
Id. (Après la) ... 223
Id. (Pour la deuxième) ... 226
Communion pascale ... 167
Compassion de la Ste Vierge ... 27
Conférences de S. Vincent de Paul ... 249
Confession ... 238
Confirmation ... 145
Confréries ... 194
Construction d'une église ... 182
Croix (Bénédiction d'une) ... 178
Id. (Dévotion du chemin de la) ... 181
Id. (Érection d'un chemin de la) ... 180
Id. (de Mission) ... 179
Id. (Plantation d'une) ... 179
Croix (Exaltation de la) ... 9
Curé (Installation d'un) ... 191

D

Désastres ... 202
Distribution de prix ... 199
Id. ... 201
Douleurs (N.-D. des sept) ... 27
Drapeaux (Bénédiction de) ... 185

E

Eau bénite ... 210
Ecoles (Rentrée des) ... 197
Education religieuse ... 198
Eglise (Bénédiction d'une) ... 183
Id. (Construction d'une) ... 182
Id. (Œuvre des) ... 242
Eloignement de la religion ... 236
Entrée en paroisse ... 189
Id. ... 190
Epidémies ... 203
Id. ... 204
Erection d'un chemin de Croix ... 180
Etienne (S.) ... 59
Eucharistie ... 239
Exaltation de la Croix ... 9
Exemples ... 228
Extrême-Onction ... 151
Id. ... 205

F

Femme (Fête d'une sainte) ... 107
Fêtes ... 53
Id. de S. André ... 71
Id. des SS. Anges ... 53
Id. de S. Antoine ... 77
Id. d'un Apôtre ... 95
Id. du T.-S Cœur de Marie ... 39
Id. d'un Collége ... 198
Id. De la Se Vierge ... 27
Id. de l'exaltation de la Croix ... 9
Id. d'une sainte Femme ... 107
Id. de S. François Xavier ... 83
Id. de sainte Geneviève ... 89
Id. de l'invention de la Croix ... 9
Id. de S. Jean Baptiste ... 59
Id. de S. Jean l'évangéliste ... 71
Id. de S. Joseph ... 59
Id. d'un Juste ... 101
Id. de S. Laurent ... 77
Id. d'un Lycée ... 198
Id. de sainte Madeleine ... 89
Id. de S. Martin ... 77
Id. d'un Moine ... 101
Id. d'un S. Patron et d'une Se Patronne ... 113
Id. de S. Paul ... 71
Id. de S. Pierre ... 65
Id. des cinq Plaies de N. S. ... 15
Id. du précieux Sang de N. S. ... 15
Id. d'un S. Prêtre ... 101
Id. d'un Religieux ... 101
Id. du saint Rosaire ... 33
Id. du saint Scapulaire ... 33
Id. d'un Séminaire ... 33
Id. d'un Solitaire ... 101
Id. de sainte Thérèse ... 89
Id. de la Transfiguration ... 21
Id. d'une Vierge et Vierge-Martyre ... 107
Id. de S. Vincent de Paul ... 83
Fidèles (Apostolat des) ... 240
Fidelité à Dieu ... 219
Fléaux ... 202
Fontaine (Bénédiction d'une) ... 187
François Xavier (S.) ... 83

G

Geneviève (sainte) ... 89

H

Hommes (Retraite pour) ... 232

I

Ignorance en religion ... 233
Indifférence pour le salut ... 237
Indulgences ... 133
Influence de la première communion sur la vie ... 216
Inondations ... 202
Installation d'un curé ... 191
Instituteurs et institutrices (Devoirs des) ... 201
Invention de la Croix ... 9

J

Jean-Baptiste (S.) ... 59
Jean l'Evangéliste (S.) ... 71
Jeunesse (Mission de la) ... 227
Id. (Servir Dieu dès la) ... 218
Id. (Vertus de la) ... 217
Joseph (S.) ... 59
Jubilé ... 133
Juste (Fête d'un) ... 101

L

Laurent (S.) ... 77
Lettres (Alliance des) ... 196
Livres (Œuvre des bons) ... 248
Louis (S.) ... 83
Lycée (Fête d'un) ... 193

M

Madeleine (Sainte) ... 89
Malades (Visite des) ... 245
Maladies (Bon usage des). (Voy. aussi p. 245) ... 151
Malheurs publics ... 203
Id. ... 204
Mariage (Avant et après un) ... 206
Marie (T.-S. Cœur de) ... 39
Id. (Mois de) ... 45
Martin (S.) ... 77
Martyr (Fête d'un) ... 98
Messe (Première messe d'un jeune prêtre) ... 187
Mission (Ouverture et clôture d'une) ... 122
Id. (Appel à l'ouverture d'une) ... 193
Mission de la jeunesse chrétienne ... 227
Mois de Marie ... 45
Mort (Pensée de la) ... 233

O

Œuvres ... 240
Id. de l'Apostolat des fidèles ... 240
Id. de l'Aumône par association ... 243
Id. de S. Fr. Régis ... 241
Id. des Eglises ... 242
Id. des Bons livres ... 248
Id. des Malades ... 245
Id. des Pauvres de la paroisse ... 244
Id. de la Propagation de la foi ... 139
Id. des Séminaires ... 247
Id. de S. Vincent de Paul ... 249
Onction (Extrême-) ... 151
Ouverture ... 205
Id. d'un Jubilé ... 133
Id. d'une Mission ou retraite ... 127
Id. d'une Station ... 193

P

Panégyriques ... 51
Papauté (Grandeur de la) ... 65
Paraboles ... 231
Paroisse (Adieux à une) ... 192
Id. (Entrée en) ... 189
Id. ... 190
Pascale (Communion) ... 167
Passion ... 15
Patron, Patronne (Fête d'un S.) ... 113
Patrons (Dévotion aux SS.) ... 220
Paul (S.) ... 71
Pauvres de la paroisse ... 244
Persévérance ... 226
Id. ... 127-133
Pierre (S.) ... 65
Plaies (Les cinq plaies de N. S.) ... 15
Plantation de croix ... 179
Pluies (Ravage des) ... 202
Pont (Bénédiction d'un) ... 187
Pontife (Fête d'un) ... 95
Portioncule (Indulgence de) ... 209
Pratiques journalières ... 219
Précieux sang de N. S. ... 15
Presbytère (Bénédiction d'un) ... 173
Prêtre (Première messe d'un) ... 188
Id. (Fête d'un saint) ... 101
Primauté de S. Pierre ... 65
Prison (Bénédiction d'une chapelle de) ... 208
Prisonniers (Pour des) ... 203
Prix (Distribution de) ... 199
Id. ... 200
Profession religieuse ... 121
Propagation de la foi ... 139
Quarante-Heures ... 170
Id. ... 171
Id. ... 172

Q

Quatre-temps ... 165

R

Régis (Œuvre de S. Fr.) ... 241
Rentrée des classes ... 196
Religieux (Fête d'un S.) ... 101
Religion (Eloignement de la) ... 236
Reliques (Translation de) ... 118
Rénovation des vœux du Baptême ... 224
Rentrée des écoles ... 197
Respect humain ... 235
Résurrection spirituelle ... 168
Retour à Dieu ... 234
Retraite ... 127
Retraite pour la première communion ... 213
Retraite pour hommes ... 232
Rogations ... 166
Rosaire (S.) ... 33

S

Sacrements (Derniers) ... 151
Saisons (Mauvaises) ... 202
Salut (Indifférence pour le) ... 237
Sang (Précieux) ... 15
Scapulaire (S.) ... 33
Sécheresse (Temps de) ... 202
Séminaire (Fête d'un) ... 198
Id. (Œuvre des) ... 247
Servir Dieu dès la jeunesse ... 218
Solitaire (Fête d'un S.) ... 101
Station (Ouverture d'une) ... 193
Statue (Benéd. d'une) ... 184

T

Tempérance ... 157
Thérèse (Sainte) ... 89
Transfiguration ... 21
Translation de reliques ... 118
T.-S. Cœur de Marie ... 39

V

Vêpres ... 169
Vertus du jeune âge ... 217
Vêtures ... 121
Viatique (Pour le S.) ... 205
Vie chrétienne (Pratiques de la) ... 219
Vierge, Vierge et Martyre (Fête d'une) ... 107
Id. (Dévotion à la Se) ... 220
Virginité (Excellence de la) ... 108
Vincent de Paul (S.) ... 83
Id. (Œuvre de) ... 249
Vœux ... 121
Id. (Rénovation des) ... 224
Id. de bonne année ... 211

Z

Zèle pour les bonnes œuvres ... 240

TABLE GÉNÉRALE POUR LES TROIS VOLUMES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

NOTA. Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes le folio.

A

Abjuration... III — 207
Adieux à un missionnaire... III — 193
Adieux à une paroisse... III — 192
Adoration perpétuelle... III — 170
Affictions... I — 59
Age (vertus du jeune)... III — 217
Ambition... II — 63
Amour de Dieu... II — 75
Id. ... I — 193
Amour des ennemis... II — 129
Amour du prochain... II — 105
An (1er de l')... II — 147 — 161
Id. ... III — 211
André (fête de S.)... III — 71
Anges (SS.)... III — 53
Id. (dévotion aux SS.)... III — 220
Id. (N. D. des)... III — 209
Annonciation... II — 217
Antoine (fête de S.)... III — 77
Appel (à l'ouverture d'une station)... III — 193
Apostolat des fidèles ou zèle pour les bonnes œuvres... III — 240
pôtre (fête d'un)... III — 95
Ascension... II — 185
Association (l'aumône par)... III — 243
Assomption... II — 235
Aumône... I — 47
Id. (par association)... III — 243
Avent... III — 163

B

Bannière (bénédiction d'une)... III — 184
Baptême... II — 9
Id. (pour un)... III — 205
Id. (rénovation des vœux du). II — 9 — III — 221
Bénédiction (*voy.* la table II, p. 252).
Bienfaisance (œuvres de)... II — 45 — III — 212
Id. (société de)... III — 245
Bienfaits de la religion... I — 139
Blasphème... II — 21

C

Cabarets... III — 157
Id. ... I — 103
Calamités... III — 202
Calomnie... II — 111
Canal (bénédiction d'un)... III — 187
Carême... III — 165
Carnaval... III — 157
Catéchisme... III — 196
Chapelle de prison (bénédiction de)... III — 208
Chemin de la croix (érection d'un)... III — 180
Id. (dévotion du)... III — 181
Chemin de fer (bénédiction d'un)... III — 156
Chrétien (devoirs du)... II — 9
Christianisme (établissement du)... II — 191
Ciel (bonheur du)... II — 247
Id. Id. ... III — 21
Cimetière (instruction sur les)... III — 173
Id. (bénédiction d'un)... III — 174
Circoncision... II — 161
Classes (rentrée des)... III — 196
Cloches (instruction sur les)... III — 177
Id. (bénédiction de)... III — 176
Cœur (sacré) de Jésus,... II — 209
Id. (t s.) de Marie... III — 39
Colère... II — 21
Collége (fête d'un)... III — 198
Commandements... I — 71
Communion... I — 199
Id. (indigne)... I — 199
Id. (instruction pour la première)... III — 213
Id. (avant et après la première)... III — 221
Id. (pour la deuxième)... I I — 226
Id. (pascale)... III — 167
Id. Id. ... III — 239
Compassion de la sainte Vierge... III — 27
Conception (immaculée)... II — 223
Conférences de saint Vincent de Paul... III — 249
Confession... I — 181
Id. (pour hommes)... III — 238
Confiance en Dieu... I — 53
Confirmation... III — 145
Confréries... III — 194
Consécration d'une église... III — 183
Construction d'une église... III — 182
Conscience (vraie et fausse)... II — 81
Conversion (délai de la)... I — 77
Id. (grâce de la)... I — 193
Crainte de Dieu... II — 87
Croix (bénéd. d'une)... III — 178
Id. (plantation d'une)... III — 179
Id. (invention et exaltation de la)... III — 9
Id. (érection d'un chemin de la)... III — 180
Id. (dévotion du chemin de la)... III — 181
Id. de mission... III — 179
Culte (intér., extér., public). II — 117, 247 — III — 113
Id. des saints ... I — 127
Curé (installation d'un)... III — 191

D

Dédicace... II — 87
Désastres... III — 202
Devoirs (envers Dieu, soi et le prochain)... II — 117
Dévotion... I — 231
Dévotion à la Se Vierge... II — 241
Dieu (existence de)... I — 115
Dignité du chrétien... II — 9
Dimanche ... II — 99
Distribution de prix... III — 199
Id. ... III — 200
Divertissements profanes... I — 89
Dogme... I — 127
Douceur... II — 21
Douleurs (N.-D. des sept)... III — 27
Drapeaux (bénéd. de)... III — 185

E

Eau benite... III — 210
Ecoles (rentrée des)... III — 197
Education... I — 157
Id. ... III — 198
Eglise (nécessité, unité, autorité de l')... I — 169
Id. (Dédicace des)... II — 87
Id. (bénédiction d'une)... III — 183
Id. (construction d'une)... III — 182
Id. (œuvre des)... III — 242
Id. (triomphe de l')... II — 191
Eloignement de la religion... III — 236
Enfants (devoirs des)... I — 41
Enfer... I — 15
Entrée en paroisse... III — 189
Id. ... III — 190
Epidémies... III — 203
Id. ... III — 204
Epiphanie... II — 167
Epouses (modèles des)... III — 107
Erection d'un chemin de Croix... III — 180
Esprit (voyez Saint-Esprit).
Eternité... II — 147
Etienne (fête de S.)... III — 59
Etude de la religion... I — 109
Eucharistie... II — 203
Id. ... I — 199
Id. ... III — 239
Exaltation de la Croix... III — 9
Exemple (bon)... II — 45
Exemples (pour la première communion)... III — 228
Extérieur (culte)... II — 117
Extrême-Onction... III — 151
Id. ... III — 205

F

Femme (fête d'une sainte)... III — 107
Fête-Dieu ... II — 203
Fêtes (sanctification des)... II — 99
Fêtes de N. S. et de la Se V (*voy.* t. II, de 145 à 246 et t. III, de 9 à 45.
Fêtes des SS. (*Voy.* Panégyriques, t. III, de 53 à 113
Fidèles (apostolat des)... III — 240
Fidélité à Dieu... III — 219
Fléaux... III — 202
Foi... I — 213
Fontaine (bénéd d'une)... III — 187
François Xavier (S.)... III — 83

G

Geneviève (Se)... III — 89
Gentils (vocation des)... II — 167
Grâce... I — 33
Grandeurs (vanité des)... II — 63
Id. des saints... II — 33

H

Héroïsme des martyrs... I — 139, III — 77, 95
Hommes (retraite pour)... II — 232
Honneurs (vanité des)... II — 63
Humilité... I — 21

I

Imitation des saints ... III — 113
Immortalité de l'âme ... I — 151
Impénitence finale ... I — 77
Impureté ... II — 69
Ignorance en religion ... III — 233
Incarnation ... II — 155
Incrédulité ... I — 145
Indifférence ... I — 145
Id. ... III — 237
Indifférence pratique ... I — 213
Indulgences (*voy.* Jubilé III — 133).
Influence de la première communion sur la vie. III — 216
Injustices ... II — 135
Inondations ... III — 202
Installation d'un curé ... III — 191
Instituteurs et institutrices (Devoirs des) ... III — 201
Intempérance ... I — 103
Intérieur (culte) ... II — 117 — III — 157
Invention de la Croix ... III — 9

J

Jean-Baptiste (S.) ... III — 59
Jean l'Evangéliste (S.) ... III — 71
Jésus (sacré Cœur de) ... II — 209
Id. (sainte Enfance de) ... II — 173
Id. (saint Nom de) ... II — 173
Id. (vie cachée de) ... II — 173
J. C. (divinité, grandeurs de) ... I — 115
J. C. pontife ... II — 185
J. C. roi ... II — 161
J. C. source de vie et de bonheur ... II — 209
Jeûne ... I — 103
Jeunesse (mission de la) ... III — 227
Id. (servir Dieu dès la) ... III — 218
Id. (vertus de la) ... III — 217
Joseph (S.) ... III — 59
Jubilé ... III — 133
Jugement dernier ... I — 9
Id. particulier ... II — 51
Id. téméraire ... II — 111
Juste (fête d'un) ... III — 101

L

Laurent (S.) ... III — 77
Lazare (S.) ... I — 193
Lecture spirituelle ... II — 127
Lettres (alliance des... divines...) ... III — 196
Livres (bons) ... II — 127
Id. (mauvais) ... II — 123
Id. (œuvre des bons) ... III — 248
Loi chrétienne ... I — 71
Louis (S.) ... III — 83
Lycée (fête d'un) ... III — 198

M

Madeleine (la) ... I — 193
Id. (fête de Se) ... III — 89
Malades (œuvre des) ... III — 245
Maladies (bon usage des) ... III — 245 — III — 151
Malheurs publics ... III — 203
Id. ... III — 205
Mariage (avant et après un) ... III — 206
Marie (grandeurs de) ... II — 235
Id. (saint Nom de) ... II — 229
Id. (mois de) ... III — 45
Martin (S.) ... III — 77
Martyr (fête d'un) ... III — 95
Id. (culte des) ... II — 141
Id. (des) ... I — 139
Médisance ... II — 111
Mères (modèle des) ... III — 107
Messe (saint sacrifice de la) ... II — 203
Id. (première messe d'un prêtre) ... III — 188
Miracles ... I — 121
Miracles évangéliques ... I — 139
Miséricorde de Dieu ... I — 53
Miséricorde (œuvres de) ... II — 45
Mission (ouverture et clôture d'une) ... III — 127
Id. (appel à l'ouverture d'une) ... III — 193
Id. de la jeunesse chrétienne ... III — 227
Id. des saints ... III — 113
Mois de Marie ... III — 45
Monde ... II — 39
Morale ... I — 127
Mort ... I — 97
Id. (pensée de la) ... III — 232
Id. (saint usage de la) ... II — 235
Morts (piété envers les) ... I — 65
Mystères ... I — 127

N

Nativité de la Se Vierge ... II — 223
Id. de S. Jean-Baptiste ... III — 59
Noël ... II — 155

O

Occasions (fuite des) ... II — 93
Offenses (pardon des) ... II — 129
Œuvres (bonnes) ... II — 45
Id. (diverses sortes d') (*voy.* t. III — 240, 249]
Oisiveté ... II — 27
Onction (Extrême-) ... III — 151 — 205
Orgueil ... I — 21
Ouverture d'un jubilé, mission, station, etc. III — 133 127 — 193

P

Panégyriques (*voy.* t. III — 53 — 113)
Papauté (grandeurs de la) ... III — 65
Pâques ... II — 179
Pardon des offenses ... II — 129
Paraboles ... III — 231
Paroisse (adieux à une) ... III — 192
Id. (entrée en) ... III — 189
Id. Id. ... III — 190
Parents (devoirs des) ... I — 41
Parole de Dieu ... I — 83
Pascale (communion) ... III — 167
Passion ... I — 205 — III — 15
Patience ... I — 59 — III — 101
Patron, patronne (S.) ... III — 113
Patrons (dévotion aux SS.) ... III — 220
Paul (S.) ... III — 71
Pauvres (les) ... I — 47
Id. de la paroisse ... III — 244
Péché ... I — 175
Péché d'habitude ... I — 175
Pénitence ... I — 27
Id. (fausse) ... II — 93
Pentecôte ... II — 191
Persévérance. I — 243 III — 127, 133, 226.
Pierre (S.) ... III — 65
Plaies (les cinq plaies de N. S.) ... III — 15
Plaisirs ... I — 89
Plantation de croix ... III — 179
Pluies (ravage des) ... III — 202
Pont (bénéd. d'un) ... III — 187
Pontife (fête d'un S.) ... III — 95
Portioncule (indulgence de) ... III — 209
Pratiques journalières ... III — 219
Précieux sang de N. S. ... III — 15
Presbytère (bénéd. d'un) ... III — 175
Présentation ... II — 229
Prêtre (première messe d'un) ... III — 188
Id. (fête d'un S.) ... III — 101
Prière ... I — 237
Primauté de S. Pierre ... III — 65
Prison (bénéd. une chapelle de) ... III — 208
Prisonniers (par des) ... III — 208
Prix (distribution de) ... III — 199
Id. Id. ... III — 200
Prodigue (l'enfant) ... I — 87
Profession religieuse ... III — 121
Propagation de la foi ... III — 139
Prophètes ... I — 121
Propriété (droit de) ... II — 135
Providence ... I — 163
Public (culte) ... I — 127
Purgatoire ... I — 65
Purification ... II — 229

Q

Quarante-Heures ... III — 170
Id. ... III — 171
Id. ... III — 172
Quatre-Temps ... III — 165

R

Rechute ... I — 243
Régis (œuvre de S. François) ... III — 241
Religieux (fête d'un S.) ... III — 101
Religion (divinité de la) ... I — 133
Id. (éloignement de la) ... III — 236
Id. (bienfaits, martyrs, miracles de la) ... I — 139
Reliques (saintes) ... II — 141
Id. (translation de) ... III — 118
Rentrée des classes ... III — 196
Id. des écoles ... III — 197
Respect humain ... II — 15
Id. ... III — 235
Restitution ... II — 135
Résurrection de N. S. J. C. ... II — 179
Id. des corps ... I — 151
Id. spirituelle ... II — 184
Id. Id. ... III — 168
Retour à Dieu ... III — 234
Retraite ... III — 127
Id. pour hommes ... III — 232
Id. pour la première communion ... III — 213
Révélation ... I — 121
Riche (le mauvais) ... I — 187
Richesses ... I — 187
Rogations ... III — 167
Rosaire (S.) ... III — 53

S

Sacerdoce ... I — 219
Sacrements (derniers) ... III — 151
Sacrilége (communion) ... I — 199
Sainteté ... II — 33
Saints (culte des) ... III — 113 — II — 247
Id. (bonheur des) ... II — 247
Id. (grandeur des) ... II — 33
Id. Id. ... III — 112
Id. (exemple des) ... II — 33
Id. (imitation des) ... III — 123
Id. (mission des) ... III — 123
Id. (vertus des) ... III — 123
Saint-Esprit ... II — 151
Id. (*voy.* Confirmation, III — 145)
Saisons (mauvaises) ... III — 202
Salut ... I — 225
Id. (indifférence pour le) ... III — 237
Samaritaine (la) ... I — 293
Sang (précieux) ... III — 15
Scandale ... I — 89
Scapulaire (S.) ... III — 33
Sécheresse (temps de) ... III — 202
Séminaire (fête d'un) ... III — 199
Id. (œuvre des) ... III — 247
Sens dépravé (le) ... II — 69
Service de Dieu ... II — 87
Id. dès la jeunesse ... III — 218
Solitaire (fête d'un S.) ... III — 101
Souffrances ... I — 59
Spectacles ... I — 89
Station (ouverture d'une) ... III — 193
Statue (bénéd. d'une) ... III — 184

T

Tempérance ... III — 157
Temples ... II — 57
Id. (Dédicace des) ... II — 57
Id. Id. ... III — 183
Temps ... I — 219 — II — 147
Tentations ... I — 59
Thérèse (sainte) ... III — 89
Tiédeur ... I — 231
Toussaint (la) ... II — 247
Transfiguration ... III — 21
Translation de reliques ... III — 118
Travail ... II — 27
T.-S. Cœur de Marie ... III — 39
Trinité (très-sainte) ... II — 197

U

Unité de l'Eglise ... I — 169
Usage (saint usage de la mort) ... II — 235

V

Vanité des grandeurs ... II — 63
Id. du monde ... II — 39
Vêpres ... III — 169
Vertus du jeune âge ... III — 217
Id. des saints ... III — 113
Vêtures ... III — 121
Viatique (pour le S.) ... III — 205
Vie chrétienne (pratiques de la) ... III — 219
Id. (saint usage de la) ... II — 235
Vie molle, inutile ... I — 187
Vierge, vierge et martyre (fête d'une) ... III — 107
Id. (dévotion à la sainte) ... II — 241
Id. Id. ... III — 220
Vincent de Paul (S.) ... III — 83
Id. (Œuvre de) ... III — 249
Virginité (excellence de la) ... III — 108
Visitation ... II — 229
Veuves (modèle des) ... III — 107
Vœux (les trois vœux, voyez le 2e pl.) ... III — 121
Id. (rénovation des) ... III — 224
Volupté ... I — 198

X

Xavier (fête de S. François) ... III — 83

Z

Zèle du chrétien ... II — 15
Id. pour les bonnes œuvres ... III — 240

TABLES DIVERSES

I.

SUJETS POUR LA STATION DE L'AVENT.

SUJETS DOGMATIQUES. — CONFÉRENCES.

Toussaint. — Récompense des saints..... II — 247
— Culte des saints..... II — 247
Jour des morts. — Purgatoire..... I — 65
1er dimanche. — Etude de la religion..... I — 109
2e — Dieu (existence de)..... I — 115
3e — J. C. (divinité de)..... I — 115
4e — Miracles..... I — 121
Noël. — Incarnation..... II — 155
Dimanche de l'octave. — Église..... I — 169
Circoncision. — Royauté de J. C..... I — 161
Epiphanie. — Vocation des Gentils..... I — 167

SUJETS MORAUX.

Bonheur du ciel..... II — 247
Piété envers les morts..... II — 65
Jugement dernier..... I — 9
Délai de la conversion..... I — 77
Amour de Dieu..... II — 75
Préparation à Noël..... II — 155
Nativité de J. C..... II — 155
Grâce..... I — 33
Sainte enfance de Jésus..... II — 173
Vocation des pêcheurs..... II — 167

II.

SUJETS POUR LA STATION DU CARÊME.

SUJETS DOGMATIQUES. — CONFÉRENCES.

Les Cendres. — Enseignement de la mort.. I — 97
Vendredi. — Etude de la religion..... I — 109
1er dimanche. — Divinité de la religion..... I — 133
1er mercredi. — Bienfaits de la religion.... I — 139
1er vendredi. — Révélation..... I — 121
2e dimanche. — Prophéties..... I — 121
2e mercredi. — Miracles..... I — 121 — I — 139
2e vendredi. — Raison des mystères..... I — 127
3e dimanche. — Incrédulité..... I — 145
3e mercredi. — Indifférence.... III — 237 — I — 145
3e vendredi. — Retour à la religion..... III — 234
4e dimanche. — Nécessité de l'Église..... I — 169
4e mercredi. — Unité de l'Église..... I — 169
4e vendredi. — Autorité de l'Église..... I — 169
Dimanche de la Passion. — Confession..... I — 181
III — 238 — I — 183
Mercredi. — Providence..... I — 163
Vendredi. — Education..... I — 157
Dimanche des Rameaux. — Communion.... I — 199
III — 239
Vendredi saint. — Passion..... I — 205
Pâques. — Résurrection de J. C..... I — 479
Lundi. — Immortalité de l'âme..... I — 151
Quasimodo. — Résurrection des corps..... I — 151

SUJETS MORAUX.

Certitude et incertitude de la mort..... I — 97
Jugement particulier..... II — 51
Parole de Dieu..... I — 83
Eternité..... II — 147
Enfer..... I — 15
Nécessité de la pénitence..... I — 27
Jeûne..... I — 103
Prière..... I — 237
Tentations..... I — 59
Afflictions..... I — 59
Confiance en Dieu..... I — 53
L'Enfant prodigue..... I — 187
Le mauvais riche..... I — 187
Devoirs des parents..... I — 41
Contrition..... I — 27
Salut..... I — 225
Péché..... I — 175
Communion pascale..... III — 168
Passion..... I — 205
Effets de la Résurrection de J. C..... I — 179
Résurrection spirituelle..... III — 169
Persévérance..... I — 243 — III — 226

III.

SUJETS POUR UN JUBILÉ, UNE MISSION, UNE RETRAITE.

SERMONS.

Dimanche qui précède. — Appel aux fidèles. III — 194
Sermon d'ouverture..... III — 127
— III — 133
1er jour. — Salut..... I — 225
2e — Pensée de la mort. III — 235 — I — 97
3e — Jugement particulier..... II — 51
4e — Enfer..... I — 15
5e — Eternité..... II — 147
6e — Péché..... I — 175
7e — L'enfant prodigue..... I — 187
8e — Impénitence finale..... I — 77
9e — Impureté..... II — 69
10e — Respect humain..... II — 15
11e — Confiance en Dieu..... I — 53
12e — Ciel..... II — 247
13e — Confession..... I — 181 — III — 238
14e — Communion..... I — 199 — III — 239
15e — Fidélité à Dieu..... III — 219
16e — Discours de clôture. III — 127, 133 — I — 243
Adieux aux missionnaires..... III — 193

CONFÉRENCES.

Eloignement de la religion..... III — 236
Indifférence..... I — 145 — III — 237
Incrédulité..... I — 45
Solutions des objections contre l'enfer..... I — 15
Etude de la religion..... I — 109
Divinité de la religion..... I — 133
Nécessité de l'Eglise..... I — 169
Autorité de l'Eglise..... I — 169
Confession..... I — 181 — III — 238
Solutions des objections contre la confession. I — 181
Intempérance. — Cabarets.... I — 103 — III — 157
Spectacles, danses, divertissements profanes. I — 89
Injustices..... II — 135
Devoirs en général..... II — 117
Devoirs des parents..... I — 41
Sanctification du dimanche..... II — 99

IV.

POUR UNE RETRAITE D'HOMMES.

Voyez 3e partie, page 232, où il y a une retraite spéciale. Ajoutez, à ces sujets, les suivants :

Blasphème..... II — 21
Ambition..... II — 63
Injustices..... II — 135
Plaisirs..... I — 89
Richesses..... I — 187
Salut..... I — 225
Eternité..... II — 147
Jugement..... II — 11 — I — 9
Péché..... I — 175
Respect humain..... II — 15 — III — 235
Intempérance, cabarets..... I — 103 — III — 157
Pardon des offenses..... II — 129
Amour du prochain..... II — 105
Bon exemple..... II — 45
Travail..... II — 27
Impureté..... II — 96
Dignité du chrétien..... II — 9
Sanctification du dimanche..... II — 99
Impénitence finale..... I — 77
Immortalité de l'âme..... I — 151
Derniers sacrements..... III — 151
Bonnes œuvres..... II — 45 — III — 240, 250
Persévérance..... I — 243 — III — 127, 133, 226

V.

POUR UNE RETRAITE DE CONGRÉGATION.

Sermon d'ouverture..... III — 127
Pensée de la mort..... I — 97 — III — 232
Jugement..... II — 51 — I — 9
Salut..... I — 225
Enfer..... I — 15
Eternité..... II — 147
Péché..... I — 175
Humilité..... I — 121
Chasteté..... II — 69
Excellence de la virginité..... III — 107
Fuite du monde..... II — 39
Fuite des occasions..... II — 93
Douceur..... II — 21
Vertus de la jeunesse..... III — 217
Devoirs envers les parents..... I — 41
Bon exemple..... II — 45
Servir Dieu dès la jeunesse..... III — 218
Fidélité à Dieu..... III — 219
Médisance..... II — 111
Jugement téméraire..... II — 111
Oisiveté..... II — 27
Divertissements profanes..... I — 89
Tentations..... I — 57
Tiédeur..... I — 231
Vie molle et inutile..... I — 187
Prière..... I — 237
Dévotion..... I — 231
Lecture spirituelle..... II — 127
Bons livres..... II — 127 — III — 248
Sainteté..... II — 33
Exemple des saints..... II — 33
Fruits de la sainteté..... III — 101
Amour de Dieu..... II — 75 — III — 117
Amour du prochain..... II — 75
Confession..... I — 181
Contrition..... I — 27
Communion..... I — 199
Sacrilége..... I — 199
Saint usage de la vie et de la mort..... II — 235
Ciel..... II — 247
Bon usage des maladies..... III — 151
Zèle..... II — 15 — III — 213
Mission de la jeunesse chrétienne..... III — 227
Persévérance..... I — 243 — III — 127, 133, 226

VI.

POUR UNE RETRAITE DE RELIGIEUX OU DE RELIGIEUSES.

Pensée de la mort..... I — 97 — III — 232
Jugement..... I — 9 — II — 51
Eternité..... II — 147
Salut..... I — 225
Chasteté..... II — 69
Excellence de la virginité..... III — 107
Pauvreté..... III — 21
Obéissance..... III — 21
Abnégation..... III — 21
Renoncement au monde..... III — 101, 118
Solitude..... III — 77
Oraison..... I — 237 — III — 101, 107, 118
Simplicité..... III — 59
Epreuves..... I — 59 — III — 93
Charité agissante et contemplative..... III — 101
Patience et zèle.... I — 59 — II — 15 — III — 101
Uniformité à Dieu..... III — 89
Amour de Dieu..... I — 93 — III — 101, 107
Tiédeur..... I — 231
Piété..... I — 231
Travail, oisiveté..... II — 27
Humilité..... I — 21
Douceur..... II — 21
Mortification, austérité..... I — 103 — III — 77, 83, 93, 118

Vie cachée..... II — 173 — III — 95
Mépris du monde..... II — 39
Sur les trois vœux..... III — 121
Douleur de la vie religieuse..... III — 121
Confiance aux supérieurs..... III — 121
Devoirs envers les supérieurs..... I — 44
Sainte vie et sainte mort..... II — 235
Perfection..... III — 101
Sainteté..... II — 33
Imitation des saints..... II — 33 — III — 113
Vertus d'un saint religieux..... III — 101
Faveurs spirituelles..... III — 89
Médisance..... II — 111
Jugement téméraire..... II — 111
Vie molle, inutile..... I — 87
Lecture spirituelle..... II — 127
Vie en J. C..... II — 209 — III — 101
Bon usage des maladies..... III — 151
Communion..... I — 199
Bonheur du ciel..... II — 247
Persévérance..... I — 243 — III — 127, 133, 226

VII.

POUR UNE RETRAITE DE PREMIÈRE COMMUNION.

Voy. III^e partie, page 213.

VIII.

STATION OU OCTAVE DU T. S. SACREMENT OU POUR L'ADORATION PERPÉTUELLE.

Vérité de la présence réelle..... II — 203
Ce qu'est en soi la présence réelle..... III — 171
Efficacité de la présence réelle..... III — 172
Perpétuité de la présence réelle..... III — 173
Amour de J. C. dans l'Eucharistie..... I — 199
J. C. source de vie et de bonheur..... II — 209
Vie cachée de Jésus..... II — 173
Grandeurs de J. C..... I — 145
J. C. pontife..... II — 185
J. C. roi..... II — 161
Précieux sang de N. S. J. C..... III — 15
Transfiguration..... III — 21
Saint sacrifice de la Messe..... II — 203
Sacré-Cœur de Jésus..... II — 209
Disposition à la Communion..... I — 199
Communion indigne..... I — 199
Mystères..... I — 127
Foi..... I — 213
Humilité..... I — 21
Amour de Dieu..... II — 75
Confiance en Dieu..... I — 53
Service de Dieu..... II — 87
ferveur..... I — 231
..... I — 83
Sainteté..... II — 33
Miséricorde de Dieu..... I — 53
Fête du T.-S. Sacrement..... II — 203

IX.

POUR LE MOIS DE MARIE ET POUR DES CONGRÉGATIONS D'ENFANTS DE MARIE.

1^er^ jour — Discours d'ouverture..... III — 45
2^e^ jour. Immaculée Conception..... II — 223
3^e^ — Nativité..... II — 223
4^e^ — S. nom de Marie..... II — 229
5^e^ — Présentation..... II — 229
6^e^ — Préparation à l'Annonciation..... II — 217
7^e^ — Annonciation..... II — 217
8^e^ — Visitation..... II — 217
9^e^ — Naissance de J. C..... II — 155
10^e^ — Purification..... II — 217
11^e^ — Grandeurs de Marie..... II — 223
12^e^ — N.-D. des sept douleurs..... III — 27
13^e^ — N.-D. du Rosaire..... III — 33
14^e^ — N.-D. du Scapulaire..... III — 33
15^e^ — Très-Saint Cœur de Marie..... III — 39
16^e^ — Grandeurs de Marie dans ses humiliations..... II — 235
17^e^ — Sainte vie et sainte mort de Marie. II — 235
18^e^ — Assomption..... II — 235
19^e^ — Glorification..... II — 235
20^e^ — Puissance de Marie..... II — 235
21^e^ — Dévotion à Marie..... II — 241
22^e^ — Caractères de cette dévotion..... II — 241
23^e^ — Effets de cette dévotion..... II — 241
24^e^ — Imitation de Marie..... II — 241
25^e^ — Confiance en Marie..... II — 241
26^e^ — Sainteté..... II — 33
27^e^ — Vertus des saints..... III — 113
28^e^ — Chasteté..... II — 69 — III — 107
29^e^ — Marie est notre mère..... III — 45
30^e^ — De nos devoirs comme ses enfants. III — 45
31^e^ — Discours de clôture..... III — 45

X.

OCTAVE DES MORTS.

Existence du purgatoire..... I — 65
Prières pour les morts..... I — 65
Piété envers les morts..... I — 65
Indulgences (*voy.* Jubilé)..... III — 133
Miséricorde de Dieu..... I — 53
Immortalité de l'âme..... I — 151
Résurrection des corps..... I — 151
Aumône..... I — 47
Œuvres de bienfaisance.. II — 45 — III — 240 — 249
Eternité..... I — 147
Jugement particulier..... II — 51
Prière..... I — 237
Précieux sang..... III — 15
Restitution..... II — 135
Le mauvais riche..... I — 187
Pardon des offenses..... II — 247
Salut..... I — 225
S. Scapulaire..... III — 33
Bonheur du ciel..... II — 247

XI.

POUR UN COURS COMPLET D'INSTRUCTION SUR LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

POUR DES CATÉCHISMES DE PERSÉVÉRANCE, ETC.

SYMBOLE.

Existence de Dieu..... I — 115
Providence..... I — 163
Miséricorde de Dieu..... I — 53
Très-sainte Trinité..... II — 197
Incarnation..... II — 155
Naissance de J. C..... II — 155
S. nom de Jésus..... II — 173
Sainte enfance de Jésus..... II — 173
Divinité de J. C..... I — 115
J. C. pontife..... II — 185
J. C. roi..... II — 163
Passion de N. S. J. C..... I — 205
Résurrection de J. C..... II — 179
Ascension..... II — 185
Jugement dernier..... I — 9
Saint-Esprit..... II — 191 — III — 145
Eglise..... I — 165
Rémission des péchés..... I — 181
Résurrection de la chair..... I — 159

FINS DE L'HOMME.

Mort..... I — 97 — III — 232
Jugement..... I — 9 — II — 51
Enfer..... I — 15
Paradis..... II — 247

COMMANDEMENTS DE DIEU.

PREMIER.

Loi chrétienne..... I — 71
Amour de Dieu..... II — 75
Foi..... I — 213
Culte..... I — 127
Culte des saints..... II — 217 — III — 113
Saintes reliques..... II — 141

DEUXIÈME.

Blasphème..... II — 21
Vœux..... III — 121

TROISIÈME.

Sanctification du dimanche..... II — 99

QUATRIÈME.

Devoirs des enfants..... I — 41
Devoirs des parents..... I — 41

CINQUIÈME.

Amour du prochain..... II — 105
Pardon des offenses..... II — 129

SIXIÈME ET NEUVIÈME.

Impureté..... II — 69

SEPTIÈME ET DIXIÈME.

Injustices, restitutions..... II — 135

HUITIÈME.

Médisance, calomnie, jugement téméraire... II — 111

COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

Messe..... II — 203
Fêtes..... II — 99
Confession..... I — 181 — III — 238
Communion pascale..... III — 167
Quatre-Temps..... III — 163
Carême..... III — 163
Jeûne, abstinence..... I — 103

GRACE, PRIÈRE, SACREMENTS.

Grâce..... I — 33
Prière..... I — 237
Baptême..... II — 9
Confirmation..... II — 45
Pénitence, contrition..... I — 27
Confession..... I — 181 — III — 238
Indulgence..... III — 133
Eucharistie..... II — 203 — I — 199 — III — 239
Messe..... II — 203
Extrême-Onction..... III — 151, 205
Ordre..... I — 219 — III — 189
Mariage..... III — 207

PÉCHÉS CAPITAUX.

Péché..... I — 173
Orgueil..... I — 121
Avarice..... I — 187
Luxure..... II — 69
Envie..... II — 63
Gourmandise..... III — 157
Colère..... II — 21
Paresse..... II — 27

VERTUS THÉOLOGALES.

Foi..... I — 213
Espérance..... I — 53
Charité..... II — 45, 75, 105 — III — 240, 249

VERTUS CHRÉTIENNES.

Humilité..... I — 21
Douceur..... II — 21
Chasteté..... II — 69
Patience..... I — 59
Travail..... II — 27
Obéissance..... III — 121
Sobriété..... I — 103 — III — 157
Piété..... I — 231
Zèle..... II — 15
Vertus de la jeunesse..... III — 217

FÊTES DE N. S. J. C.

Voy. 2^e^ partie, page 155 à 209. — 3^e^ partie, page 9 à 21.

FÊTES DE LA SAINTE VIERGE.

Voy. 2^e^ partie, p. 217 à 24. 3^e^ partie, p. 27 à 45.

FÊTES DES SAINTS.

Voy. Panégyriques, 3^e^ partie, p. 53 à 113.

SUJETS DE CIRCONSTANCE.

Voy. 3^e^ partie, p. 121 à 211.

OEUVRES.

Voy. 3^e^ partie, p. 240 à 250.

252
M 363
XX 27461
MARTIN, L'ABBE C.
AUTHOR
Panorama des Predicateurs ....
TITLE
Vol. 3
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
STORAGE - CBPL
27461